



**JOURNAL
DE
L'INSTRUCTION PUBLIQUE
1872**

P
Edu.
J

JOURNAL

DE

L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

(Publié sous la direction du Ministre de l'Instruction publique.)

M. S. GAY, ÉCR., SECRÉTAIRE AU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, RÉDACTEUR.
NAPOLÉON LEGENDRE, ÉCR., SOUS-RÉDACTEUR.

SEIZIÈME VOLUME.

1872.

192016
1-11-24

QUEBEC, PROVINCE DE QUÉBEC :

LEGER BROUSSEAU, IMPRIMEUR

TABLE DES MATIERES.

ACADÉMIE DE MUSIQUE de Québec, p. 113.
 — Commerciale cath. de Montréal, inauguration, p. 78.
 ACTE, pour amender de nouveau les lois de l'éducation en cette province ; 8.
 AGRICULTURE et industrie agricole : L'agriculture, p. 35. Exploitation des érablières : 36, 176.
 ANNONCES ; 16, 32, 56, 72, 88, 120, 136, 167, 182, 183, 184.
 AVIS, officiels 9, 21, 42, 63, 77, 101, 127, 147, 177.
 — Spéciaux, 77, 101.
 BULLETIN, de l'agriculture, 15, 49, 182.
 — de l'archéologie, 50, 87, 119, 164, 181.
 — Bibliographique, 11, 46, 161, 179.
 — des bons exemples.
 — du commerce et de l'industrie, 29, 48, 87, 118, 131, 164, 181.
 — des connaissances utiles, 59, 135.
 — de la géologie, 31.
 — de l'histoire, 85, 119, 162.
 — de l'horticulture, 119.
 — de l'instruction publique, 11, 28, 46, 85, 117, 132, 160, 181.
 — des inventions utiles, 31.
 — des lettres, 13, 28, 119, 160, 182.
 — nécrologique, voyez Nécrologies.
 — des sciences, 15, 29, 46, 71, 86, 117, 133, 162, 181.
 — des statistiques, 15, 50, 71, 87, 118, 166, 181.
 BUREAU D'EXAMINATEURS, voyez Nominations.
 CHAUVEAU, l'hon. P. J. O. témoignage d'estime à, 78. gravure p. 82).
 COLLÈGE RICARD, changement de nom, 178.
 COMMISSAIRES, voyez Nominations.
 CONCOURS, pour la publication d'une série de livres de lecture en langue française, pour les écoles catholiques, 9, 24, 43, 127, 178.
 — de l'Académie de musique de Québec, 103.
 — régional de Montarville, 176.
 CONFÉRENCES, des instituteurs : enconscription de l'école normale Laval, 25, 114, 157.
 — de l'école normale Jacques-Cartier, 10, 82, 156.
 CONSEILS aux instituteurs, 6.
 CURIOSITÉS GÉOLOGIQUES : La Grotte Mammoth du Kentucky, 93.
 DIPLOMES octroyés par les écoles normales, 78, 105, 177.
 — par les bureaux d'examineurs, 9, 24, 42, 63, 64, 78, 105, 128, 148, 178.
 DISCOURS de M. J. Létourneau, sur l'instituteur, 94, 122.
 DISTRIBUTIONS DE PRIX.
 Ecoles normales 106, 107 et 108.
 Université Laval, 108.
 Séminaire de Québec, 108.

Collège Joliette, 110.
 — L'Assomption, 110.
 — Masson, 110.
 — St. Hyacinthe, 110.
 — Sorel, 110.
 Couvent "
 Collège Ste. Marie, à Montréal, 110.
 — Ste. Anne, 111.
 — St. Laurent, 111.
 — St. Césaire, 111.
 — Ste. Marie de Monnoir, 111.
 Académie commerciale catholique de Montréal, 112.
 Académie Girouard, 112.
 Couvent des Ursulines, Québec, 112.
 — de Bellevue, 113.
 — de Jésus-Marie, 113.
 — des SS. de la Charité, Lévis, 113.
 — de la Congrégation, Rue Craig, Montréal, 113.
 — de St. Jean, 113.
 — de Laprairie, 113.
 — de Lachine, 113.
 DOCUMENTS OFFICIELS,—
 Lettre au maire de Québec, au sujet de l'incendie de la bibliothèque de Saintes, 43.
 Tableau de la subvention supplémentaire accordée aux municipalités pauvres, pour 1871, 52.
 Rapport du ministre de l'instruction publique concernant la distribution de la subvention en faveur de l'éducation supérieure, 66.
 Tableaux à l'appui, 67.
 Rapport du ministre de l'instruction publique pour l'année 1870, et en partie pour l'année 1871, 148.
 Tableaux à l'appui, 150 et suiv.
 ÉCOLE NORMALE Laval (nominations à), 147.
 ÉCOLES NORMALES, (distribution de prix aux), 106.
 ÉDUCATION,
 — Du choix des livres, 4.
 — A chacun vous devez aide et conseil, 19.
 — Discours de M. J. Létourneau, 94 et 122.
 EXAMENS ; voir Distributions de prix.
 EXERCICES pour les élèves, 21, 40, 96, 126, 145.
 FAITS DIVERS, 16, 32, 56, 71, 87, 167, 181.
 GRAMMAIRE, difficultés grammaticales, 6.
 GRAVURES—
 Centre de table offert à l'hon. Chauveau par la cité de Montréal, 82.
 Tableau stéréométrique de M. Bail-
 lairgé, 144.
 HISTOIRE :
 Thiers jugé par Châteaubriand, 17.
 Louis Adolphe Thiers, 73.
 Boston et ses environs, 141.
 HISTOIRE DU CANADA :
 Le marquis de Montcalm, 172.

HISTOIRE NATURELLE :
 Le pêcheur à quatre pattes, 37.
 L'éponge, 38.
 HYGIÈNE ;
 Préceptes à l'usage des gens du monde, 146.
 INSTRUCTION PUBLIQUE : 174, et voir Bulletins.
 INSTITUTEURS demandés 43, 64, 78, 148, 179.
 — disponibles, 10, 25, 43, 64, 65, 77, 148.
 LITTÉRATURE :
 — une école primaire à Madrid, 1.
 — Le Numéro 537, 3.
 — M. Thiers, jugé par Châteaubriand, 17.
 — Impressions diverses ressenties en ballon, 19.
 — Le poêle, 33.
 — Notes prises sur la plate-forme de la cathédrale de Strasbourg, 57.
 — Les propos d'un provincial sur Boileau-Despréaux, 89.
 — A propos de Caius Furius Crésinus, 91.
 — Tables littéraires d'Yriarte, 92.
 — Carnet d'un flâneur, 121.
 — Souvenirs de pêche et de chasse, 128.
 — Le simple soldat, 140.
 — Le mont Rigi, 141.
 — La neige, 169.
 — Je conclus, 170.
 — La mare d'Autenil, 172.
 LIVRES APPROUVÉS, par le conseil de l'instruction publique, 148.
 MORALE :
 — Renvoyez votre cheval, 50.
 — Quel est le plus stupide des deux, 50.
 — Travail et bonheur, 92.
 — Immortalité, 93.
 — Une page de Prévost-Paradol, 93.
 — Le prix de Vertu, 142.
 MUNICIPALITÉS SCOLAIRES,
 ÉRECTIONS :
 Anticosti, 177.
 Beauvillage, 105.
 Cameron, 63.
 Canteley, 127.
 Dégely, 127.
 La Magdeleine, 147.
 Moisie, 63.
 Rivière-à-Martin, 147.
 Saguenay (canton), 42.
 St. Elie, 127.
 St. Fortunat, 78.
 St. Honoré, 63, 127.
 St. Jean l'Évangéliste, 147.
 St. Louis des Ha ! Ha ! 127.
 St. Michel no. 2, 127.
 St. Michel no. 3, 147.
 Ste. Monique, 77.
 St. Moyse, 9.
 St. Patrice de Beauvillage, 105.
 St. Pie Deguire, 42.
 St. Prime d'Achouapmonchouan, 42.
 Ste. Rose du Dégely, 127.
 St. Séverin, 177.
 Suffolk, 72.

DIVISIONS :—

Douglas, 77.
Haldimand, 77.
Peterborough, 63.
St. Bernard, 77.
St. Jean, 77.
St. Lambert, 76.

ANNEXIONS :—

Clarenceville, 77.
Ham-Nord, 63.
Henryville, 77.
St. Gabriel de B., 63.
St. Gilles no. 2, 77.
St. Sylvestre Nord, 43.
Wotton, 41.

NÉCROLOGIE :—

Amati, S. E. le cardinal, 43.
Bennett, J. G., 85.
Berthelot, Olivier, 132.
Blanchet, J. B., 116.
Buteau, Frs., 116.
Campbell, Major, 116.
Cazeau, Clément, 85.
Charest, rév. Am., 116.
Charles XV, roi, de Suède, 132.
Clarelli, S. E. le cardinal, 132.
Cochin, M., 45.
Crémaz, Jacques, 116.
Dasb, comtesse, 132.
D'Estimauville, R., 13.
Doherty, rév. P. T., 66.
Dorion, Eugène, 116.
Dubord, Hippolyte, 169.
Gauthier, Théophile, 159.
Goyenche, Sa Grâce l'Archevêque, 68.
Graby, rév. P., 28.
Hanipaux, rév. P., S. J., 45.
Hatheway, l'hon. E., 116.
Juarez, Benito, 116.
Labrèche-Viger, Louis, 66.
Latterrière, l'hon. P. de Sales, 45.
Le Boutbiller, l'hon. J., 116.
Lindsay, W. B., 131.
MacDonald, l'hon. J. S., 84.
Marcoux, J. B., 85.
Mathien, M. E., 43.
Mayrand, l'hon. E., 13.
Morse, S. F. B., 45.
Persigny, duc de, 43.
Querier, rév. Ed., 116.
Regnault, F. J. A., 85.
Seward, l'hon. W. H., 159.
Spalding, Sa Grâce l'Archevêque, 28.
Tseng-Kwo-Fan, (vice-roi de Nankin), 66.
Turcotte, rév. M., 43.

NOMINATIONS :—

INSPECTEUR D'ÉCOLES, le rév. Pothergill.

COMMISSAIRES D'ÉCOLES :—

Anticosti, Arundel, 147.
Ashford, 147.
Bagotville, 127.
Belovil, 43.
Bolton, 127.
Cameron, 64.
Cap Désespoir, 9, 177.
Cap-des-Rosiers, 177.
Chicoutimi, Village, 147.
Côte St. Pierre, 147.

Écureuils, 147.
Harvey, 127.
He Bouchard, 105.
La Magdeleine, 177.
Lanoraie, 21.
Litchfield, 147.
Mailhaie, 127.
Masham, 147.
Métabetchouan, 105.
Moisie, 64.
Mont-Louis, 147.
Montréal, 105.
Nouvelle, 127.
Ouatouchouan, 177.
Paspébiac, 127.
Percé, 177.
Québec, 105.
Rawdon, 147.
Rivière-à-Martin, 147, 177.
Rivière-du-Loup, 21.
Saguenay, 64.
St. André, 127.
St. Bonaventure d'Ippou, 127.
St. Cajetan, 127.
St. Callixte, 128.
St. Christophe, 147.
St. David, 128.
St. Denis no. 2, 9.
St. Elie, 128.
St. Epiphane, 105.
St. Etienne, 147.
St. François-Xavier, 64.
St. Genesio, 64.
St. Honoré, 128.
St. Jean Chrystian, 127.
St. Joseph, 9.
St. Léon, 128.
St. Louise, 147.
St. Louis des Ha! Ha!, 128.
St. Marguerite, 9.
St. Maurice, 64.
St. Michel, no. 2, 128.
St. Michel, no. 3, 147.
St. Modeste, 21.
St. Moysse, 9.
St. Pie Deguire, 64.
St. Pierre de Be, 127.
St. Prime, 43.
St. Raymond, 128.
St. Séverin, 127.
St. Sylvestre-Nord, 9.
St. Sylvestre-Sud, 147.
St. Théodore, 147.
St. Zotique, 128.
Soulange, 128.
Suffolk, 128.
Tadoussac, 105, 147, 148.
Tewkesbury no. 2, 147.
Tingwick, 127.
Wolfestown, 21.
York, 43.

SANDIES D'ÉCOLES :—

Aylmer, 148.
Côté St. Louis, 148.
Inverness, 64, 128.
St. Columban (Sillery), 128.
St. Etienne de C., 128.
St. Michel-Arch., 128.

St. Roch-Nord, 148.
St. Romuald, 148.
Tewkesbury no. 2, 128.
Tingwick, 128.

EXAMINATEURS :—

Chapman, rév. Chs., 63.
Chouinard, rév. Ant., 105.
Fournier, Achille, 148.
Fyles, rév. T. W., 42.
Hamel, rév. T. E., 148.
Haskell, Benj. A., 42.
Lyster, rév. W. Gore, 9.
Sheppard, Martin, 105.

NOUVELLES ET FAITS DIVERS :—13, 14,
46, 71, 85, 117, 132, 169, 181.

PALMARE :—

97, à 105, 109, 141.

PÉDAGOGIE :—

De l'habitude, 5, 20.
Conseils aux instituteurs, 6.
Maximes et pensées, 6, 23, 43, 147, 179.
Difficultés grammaticales, 6.
Phrases à corriger, 7, 23.
Exercices pour les élèves, 11, 40, 41, 42, 96, 126, 145.
De l'autorité chez les instituteurs, 39.
Du choix des instituteurs, 40.
L'aspect de la discipline scolaire, 60.
De la manière d'intéresser les élèves, 62.
Ventilation des maisons d'écoles.
Responsabilité de l'instituteur, 62.
Extrait d'un discours du rév. L. A. H., 70.
Une école de gadoise, 77.
Ce que c'est qu'un livre, 96.
Travail et savoir, 125.
Tableau sur le télégraphe, M. Bardana, 145.

(Voir aussi le sujet, Bibliographie, p. 161.)

Mots et tournures nouvelles, 141.

Trois choses, 145.

PENSÉES ET MAXIMES :—6, 23, 43, 127, 179.

POÉSIE :—

Le premier de l'an 1872, L. N. Legendre.
Le livre de la nature, F. Lomartine.
Les bijoux F. Coppée, 33.
La petite école, L. Tournier, 40.
Salut à toi, rossignol, G., 57.
La parole, L. Tournier, 96.
L'héroïsme, A. L. L., 126.
Excelsior, Tournier, 137.
L'Alsace en France, G. Jolivet, 145.
L'horloge, T. Gauthier, 169.

PROBLÈMES :—145.

RAPPORT du ministre de l'inst. pub., voyez Documents officiels.

RÉDACTION :—10, 25, 43, 65, 78, 106, 128, 148, 179.

REVUE MENSUELLE :—11, 16, 41, 65, 81, 111, 130, 158, 179.

SCIENCES :—31, 58. Voir aussi Bulletin des sciences.

SUBVENTION supplémentaire accordée aux municipalités pauvres, 52.

— en faveur de l'éducation supérieure, 66.

SANDICS :—voir le N. miniat.



JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume XVI.

Québec, Province de Québec, Janvier 1872.

No. 1.

SOMMAIRE.—LITTÉRATURE.—Poésie : Le premier de l'an 1872, N. Legendre.—Une école primaire à Madrid, F. de Sylva.—Le numéro 537.—ÉDUCATION : Du choix des livres de lecture.—PÉDAGOGIE : De l'habitude, (suite).—Conseils aux instituteurs.—Maximes pour un jeune homme.—Difficultés grammaticales.—Phrases à corriger.—ACTE pour amender de nouveau les lois de l'éducation.—AVIS OFFICIELS.—Erection de municipalité.—Nominations : de commissaires d'écoles ; d'un membre pour le bureau des examinateurs de Percé.—Diplômes octroyés par les bureaux d'examineurs.—Concours pour la publication d'une série de livres de lecture.—Instituteur disponible.—REDACTION : La loi des écoles.—Quarante-cinquième conférence des instituteurs de la circonscription de l'école normale Jacques-Cartier.—Revue mensuelle.—NOUVELLES ET FAITS-DIVERS.—Bulletin des lettres.—Bulletin bibliographique.—Bulletin de l'instruction publique.—Bulletin des sciences.—Bulletin des statistiques.—Bulletin de l'agriculture.—Faits divers.—ANNONCES : Etablissement d'Education de Madame Thivierge.—Dictionnaire généalogique.—Nouveau cours de langue anglaise.—Nouvel abrégé de géographie moderne.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

Le Premier de l'An 1872.

C'est aujourd'hui que vont en nombreuses cohortes,
Une foule de gens sonner à bien des portes,
La mode en est ainsi ;
Et vous savez assez qu'il n'est pas très-commode
D'oser ne pas vouloir tout ce que veut la mode,
Même par ces froids-ci.

Ici l'on vous reçoit, ailleurs on vous refuse ;
Or, dans ce dernier cas, vous avez une excuse
Pour n'être pas entré ;
Sans forcer votre esprit, la carte complaisante
Ira causer pour vous avec la dame absente
Qui vous en saura gré.

Mais, que la porte s'ouvre et que mademoiselle
Ou madame reçoive, il faudra bien, pour elle,
Tourner un compliment ;
Et si vous ignorez ce que vous devez dire
Moi, qui suis franc et rond, je m'en vais vous écrire
La chose carrément.

Vous êtes en voiture ou bien à pied, n'importe ;
Si l'on vous fait l'honneur de vous ouvrir la porte,
Vous pestez en secret ;
Puis, vous vous composez, en montant, le visage,
Vous préparez le mot et la phrase d'usage,
Pour produire un effet.

Et vous " la souhaitez " partout " heureuse et bonne,"
Tout en broyant la main qu'avec grâce on vous donne :
Le premier pas est fait ;
Et puis, si vous avez un compagnon qui cause,
Vous l'appuyez des yeux, mais restez bouche close .
C'est facile et discret.

Où, si vous êtes seul, et gêné par nature,
Vous pourrez vous jeter sur la température,
Cela fait toujours bien ;
C'est d'ailleurs un sujet d'un accès très-facile,
Qui sied à la campagne aussi bien qu'à la ville.
Et qui n'engage à rien.

Vous avez bien encor la santé, providence
De ceux qui n'osent point aborder, par prudence,
La pluie ou le beau temps ;
Ces petits riens toujours ont leur petit mérite :
Ils ne coûtent pas cher, et, dans une visite,
On les trouve charmants.

Le premier pas est fait : je l'ai rendu facile ;
Hélas ! il en reste un, c'est le plus difficile,
Mais il me faut finir ;
Vous savez maintenant entrer, causer et plaire,
C'est à vous de trouver—je ne puis pas tout faire—,
Comment pouvoir sortir !

NAP. LEGENDRE.

1er janvier 1872.

Une école primaire à Madrid.

(ESCUELA DE PARVULOS.)

La maison n'avait pas d'autre enseigne. Mais, à Madrid, dans la classe ouvrière, presque toutes les mères la connaissent. Voisine du Prado, située dans la partie la plus large de la rue Atocha, elle jurait avec les bâtiments neufs qui l'entouraient, et on se demandait pourquoi, condamnée à disparaître, étayée par de grosses poutres, le seuil enfoncé d'un demi-pied en terre, elle était encore debout. Cependant, malgré sa laideur, elle gardait la grâce que le pauvre vieux rucher emprunte au jeune essaim d'abeilles, car, chaque matin, du Prado, de la place San-Juan, de dix ruelles adjacentes, montaient ou descendaient des nuées d'enfants qui, tous, se dirigeaient vers l'humble mesure. Ceux qu'on amenait, arrivaient, non pas rétifs et pleu-

reurs, mais joyeux, empressés ; ceux qui venaient seuls—et c'était le plus grand nombre—n'avaient garde de s'arrêter en route. Avec ordre, deux par deux, ils se rangeaient à la file sur le large trottoir bordé d'acacias.

Parce que vous les voyez accourir au travail comme à une fête, n'allez pas croire les petits Espagnols plus laborieux que les petits Français. Attendez que huit heures sonnent ; et, la porte ouverte, entrez avec le petit troupeau.

Dans une salle aux murailles garnies de porte-manteaux numérotés, une jeune femme reçoit casquettes et paniers. Elle accroche les uns, elle dépose les autres sur une longue table de sapin, et tout en répondant aux voix enfantines qui, de tous côtés, lui crient : “ Bonjour, bonjour, senora Rafaela ! ” son œil noir passe la revue du jeune bataillon.

Elle n'a de remarquable que sa fraîcheur, son embonpoint et sa chevelure abondante, très-coquettement disposée. Mais les petits écoliers qui l'entourent la trouvent fort belle. D'humeur gaie, le visage épanoui par la santé, qu'elle approuve ou qu'elle blâme, elle sourit toujours, et ceux qu'elle réprimande n'ont pas l'air bien effrayé.

“ Oh ! oh ! dit-elle en désignant du doigt un des plus jeunes enfants, d'où sort cette figure, Manuelito ?... Aurais-tu, par hasard, embrassé un nègre ce matin, mon ami ?... A ma droite, à ma droite. Manuelito !... ”

“ Jésus, qu'est-ce que cette fenêtre à ta blouse, Enrique ?... A ma droite, Rique, à ma droite, comme Manuel !... ”

“ Tiens ! le bonnet du petit Luis réclame à grands cris un successeur. A droite encore, à droite, petit Luis ! ”

“ Maintenant, que les autres se rendent sans bruit dans la classe, et à nous quatre, mes mignons ! ”

Alors, grâce à un peu d'eau, les joues noires de Manuel redevenaient roses ; grâce à une aiguillée de fil, la fenêtre de la blouse se referme ; grâce aux mains prévoyantes qui d'avance ont recueilli et transformé d'inutiles chiffons, le bonnet déchiré du petit Luis fait place à un bonnet neuf.

Satisfaite de son ouvrage : “ A la bonne heure, dit Rafaela, vous voilà enfin présentables. Allez rejoindre vos camarades, et n'oubliez que don Ramon, votre maître, veut qu'on garde le décorum. ”

Guardar el decoro, pour le Castillan, c'est avoir le respect de soi-même et des autres, endurer la misère sans se plaindre, et conserver, même sous des haillons, le sentiment de la dignité humaine. Mais c'est aussi pousser jusqu'à la puerilité le souei du qu'en dira-t-on, rougir de ne pouvoir payer un commissionnaire, et cacher comme un larcin le pain loyalement gagné qu'on rapporte à la jeune famille.

Volontiers, don Ramon, le maître d'école, aurait cédé son dîner à un malheureux ; mais il eût jeûné plutôt que de s'asseoir au bas bout de la table, pour prendre son repas. Il prétendait descendre d'une noble famille, et avoir pour cousins un évêque et un ministre ; cependant, soit parce que la fortune ne lui avait jamais souri, soit parce que sa jeune femme Rafaela était d'origine très-plébéienne, il négligeait ces illustres relations et en parlait rarement. On le destinait à l'état ecclésiastique, quand la guerre civile l'appela sous les drapeaux. La lutte finie, orphelin, ruiné et ne sachant que faire, il se fit maître d'école. Vingt ans passés dans ces modestes fonctions n'avaient pas effacé en lui le clerc et le soldat. Très-grand, très-maigre, très-grave, il formait avec sa femme un contraste complet, et ne lui ressemblait que par un point : la bonté !... Encore, celle de maître Ramon s'enveloppait-elle d'une certaine raideur ; mais, sous cette froide écorce, les petits enfants, qui sont en général de grands sorciers, la devinaient bien vite ; et pour lui-même, sans avoir besoin de l'associer à sa douce compagne, ils aimaient don Ramon.

Pour mériter les éloges que leur professeur ne prodiguait point, ils apprenaient tout ce que celui-ci leur montrait.... Oh ! pas grand'chose. D'abord, le signe de la croix, assez compliqué en Espagne ; puis leurs prières, le catéchisme et les divers tableaux d'un alphabet mural. Quant à la gram-

maire, le *gran labirentos*, comme disait don Ramon, ils la récitaient à merveille sans en comprendre un mot.

Ce que, prêchant d'exemple à son insu peut-être, don Ramon enseignait le mieux, c'était la ponctualité, la conscience du devoir poussée jusqu'au scrupule ; jamais une minute de retard, une leçon écourtée par le désir de finir un quart d'heure plus tôt ; jamais un signe d'impatience, une marque de fatigue, une distraction !

Très-indulgent pour les intelligences ou les mémoires récalcitrantes, don Ramon était inflexible sur la tenue. Quel que fût l'âge de l'élève, tant que durait la classe, il lui fallait rester immobile, bras croisés. Malheur aux petits doigts qui prenaient le chemin du nez ou de la bouche ! la férule se chargeait de les rappeler à l'ordre. Malheur aux grimaces ! On les expiait dans un cachot noir comme un four et hanté par les souris, où l'on serait mort de frayeur, sans la bonne Rafaela.

Trop admiratrice de la fermeté de son mari pour intervenir et solliciter la grâce du coupable, elle se tenait dans le voisinage de la prison ; et, avec cette facilité d'improvisation qui, chez les Espagnols, compense la monotonie du chant, elle avertissait le petit captif de sa présence, l'engageait à ne plus recommencer et charmait les ennuis de sa solitude.

Cette bonne Rafaela, débarbouillant, raccommodant, habillant au besoin des écoliers qui payaient une rétribution fort modique, entendait bien mal la spéculation !

Elle l'entendait si mal, que très-souvent, avant le repas, elle visitait les petits paniers, et, dans ceux où elle ne trouvait qu'un morceau de pain sec, elle glissait des noix, des figues ou une orange ! Son mari la surprit un jour distribuant ainsi le dessert de leur futur dîner ; et, au lieu de la gronder, comme elle se trouvait fort embarrassée, ayant encore deux paniers à pourvoir et plus un seul fruit à partager, il s'en alla, avec un bon sourire, chercher une belle tomate et un superbe oignon cru, disant :

“ Bah ! bah ! les petites dents qui les croqueront ne seront pas les plus malheureuses ! ”

Jamais ni Ramon, ni Rafaela ne disaient : “ les élèves. ” Ils disaient toujours : “ nos petits ou *nuestros niños* ! ” Que voulez-vous, ils n'avaient pas d'enfants, et leur cœur se dédommageait avec les enfants des autres !

Quant aux écoliers, eux se dédommageaient, à la récréation, de la contrainte de la classe. C'étaient alors des cris à réveiller les sourds, des gambades, une gymnastique à croire qu'on avait enfin trouvé le mouvement perpétuel.

Don Ramon surveillait ces ébats, mais n'en modérait point l'essor ; car, à la récréation, sans rien perdre de sa contenance grave, le maître devenait subitement l'ami qu'on consultait sur le jeu à choisir et qui terminait d'un mot tous les différends.

Aux approches de la Noël, loin d'interdire les études préparatoires du grand vacarme de la *bonne nuit*, don Ramon permettait à chaque élève d'apporter son tambour, et parfois même—vieux souvenir du régime—il dirigeait les exercices. Mais peut-être ignorez-vous qu'en Espagne, où les fêtes les plus belles sont les plus bruyantes, on célèbre la naissance du Sauveur par un tapage universel. Aussi, près d'un mois, à l'avance, on vend, à Madrid, sur la place Santa-Cruz, divers instruments destinés à témoigner sa joie de la façon la plus expressive ! C'est le marché spécial des tambours de basque, castagnettes, crécelles et *pabos* (parchemin tendu, au centre duquel grince un bâton).

Il y a là encore une variété infinie de vrais tambours, avec des baguettes noires, des baguettes blanches, des caisses dorées, des caisses peintes, où, sur fond jaune, s'épanouissent des fleurs fantastiques. Il en faut pour tous les goûts, toutes les tailles, toutes les fortunes, car un tambour pour battre le rappel dans les rues, le soir de la *noche buena*, pour battre aux champs à la porte des églises où se célèbre la messe de minuit, c'est, en décembre, l'ambition, la récompense des petits gargons bien sages.

Tous les enfants de l'école d'Atocha l'étaient sans doute, puisqu'un lundi tous arrivèrent munis de leur tambour et d'un nouvel instrument dû à l'esprit inventif du plus âgé d'entre eux. C'était une sorte de couronne, d'où pendaient plusieurs sonnettes ; en sorte qu'il suffisait d'agiter la tête, sans que les mains s'en mêlassent, pour produire un carillon.

Chacun avait exploité, perfectionné à sa guise l'idée du camarade ingénieux. Les plus grands avaient travaillé pour les plus petits ; bref, tout le monde était content. Mais on fut bien désappointé quand on vit que la bonne Rafaela n'était pas dans la salle aux porte-manteaux numérotés. On ne pouvait pas même lui montrer ce qu'on espérait lui faire admirer. Inquiets, on déposa son bagage sur la longue table de sapin ; et, avec un peu moins d'ordre qu'à l'ordinaire, on passa dans la classe. Autre surprise désagréable : un monsieur qu'on ne connaissait pas occupait le siège élevé où, de coutume, s'asseyait don Ramon. Le plus hardi de la bande osa manifester sa surprise.

« Votre professeur est malade, répondit brièvement, le monsieur, je le remplace. »

La classe finie, on déjeuna vite, les yeux tournés vers les tambours, puis on s'élança sur le préau, qui s'étendait derrière la maison. Là, convenablement enharnachés, on se rangea sur plusieurs files, et, à un signal donné — il y avait trois commandants en chef — din ! din ! remplanplan !... Soixante tambours et je ne sais combien de sonnettes résonnèrent à la fois. Cette musique formidable émut les chiens du quartier. Ils aboyèrent à l'envi. Le charivari s'annonçait superbe ! Mais voici qu'à une fenêtre, un des jeunes exécutants voit apparaître le visage terrifié de Rafaela, qui, avec un geste d'angoisse indicible, réclame le silence. Il la montre à ses compagnons. Tous s'arrêtent ; et elle, se penchant vers eux :

« O mes chers petits enfants !... je vous en conjure !... Votre maître est si malade !... Le calme seul peut le sauver ! »

Ils ne répondirent rien, ne se concertèrent point ; mais, d'un commun accord, ôtèrent tout doucement couronnes et tambours.

« Où les mettre ? demanda l'un.

— Accrochons-les là-haut, » dit un autre.

Autour du préau, débris d'un ancien couvent, régnait une suite d'arcades, et sous ces arcades, enfoncées dans la muraille, se trouvaient de longs clous qui jadis supportaient de pieuses images.

« Oui ! oui ! répétèrent d'autres petites voix ; c'est ça ! c'est ça !... accrochons-les là-haut ! »

Et comme le plus grand, se laissant sur la pointe des pieds, n'y pouvait atteindre, on se fit la courte échelle et on appendit, comme des trophées, les beaux tambours neufs et les couronnes à grelots. Chacun aurait certainement pu emporter ses instruments pour continuer ses études à domicile. Nul n'y pensa.

Chose curieuse, le lendemain, cent vingt yeux d'enfants revirent ces soixante tambours, sans qu'une seule, entre ces cent vingt petites mains, eût la tentation d'y toucher. Bien plus, dans ce vaste préau où il faisait si bon sauter, jouer, courir, soixante petits garçons marchèrent à pas comptés, se parlant tout bas. Mais si peu qu'on marche, si bas qu'on parle à soixante, on fait du bruit.

« Nous allons lui faire mal... dit l'un... Si nous restions assis ? »

— Et si nous nous taisions ! renchérit un autre... Notre bon maître !... Je ne veux pas lui faire de mal, moi !

— Ni moi ! ni moi !...

L'émulation s'en mêlant, pendant six récréations consécutives chacun s'efforça de témoigner, par un silence complet, son affection pour son professeur.

Celui-ci sortit enfin de l'état de prostration où le mal l'avait plongé. Un beau jour, il dit à sa femme :

« Midi a sonné à l'horloge de San-Carlos ; les enfants devaient être en récréation. »

— Ils y sont, mon ami. »

Don Ramon la regarda d'un air stupéfait.

« Pourquoi me tromper, Rafaela, pourquoi ne pas m'avouer que tu leur as donné congé ? »

— Mentir, moi ! fit-elle en se signant. Regarde plutôt. »

Et sans qu'il eût le temps de s'y opposer, elle roula jusqu'à la croisée la couchette où reposait son mari.

Un singulier spectacle s'offrit aux yeux de don Ramon.

La grande cour était vide ; mais sous les arceaux, comme de petits saints dans leurs niches, se tenaient immobiles, silencieux, une foule de petits chérubins que, sans leurs mines éveillées, on eût pu croire endormis.

Don Ramon se tourna vers sa femme.

« Qu'est-ce que ça signifie ? demanda-t-il. »

— Qu'ils te savent souffrant, et craignent de troubler ton sommeil.

— Ainsi, c'est à cause de moi... pour moi !...

— Pour toi seul... et de leur plein gré encore. Ils avaient apporté les tambours de la Noël et commençaient un sabbat terrible. Je leur ai expliqué qu'il te fallait du calme. Ils sont devenus sages comme des images. Leur pénitence dure depuis lundi.

— Depuis lundi ! » répéta don Ramon, qui connaissait trop bien les enfants, pour ne pas comprendre ce qu'il avait fallu d'énergie à ces jeunes volontés pour imposer, pendant six jours, un repos absolu à ces petites langues, à ces petits pieds, à ces petits bras dont le mouvement est la vie.

Depuis lundi !... et le plus vieux, à peine, à l'âge de raison ! »

Puis, par un retour sur lui-même :

« Pauvre bonhomme ! aurais-tu jamais pensé qu'ils t'aimaient tant que ça ? »

Alors, oubliant, pour la première fois peut-être, le *decoro*, sans essuyer deux grosses larmes qui coulaient sur ses joues ridées, en chemise de nuit, en bonnet de coton, il ouvrit la fenêtre et montra sa bonne figure attendrie.

Les écoliers ne le virent pas d'abord. Mais lui, employant une expression que les mères espagnoles prodiguent à leurs bébés :

« Petits pigeons ! cria-t-il, chers petits pigeons ! »

Ils levèrent la tête, et comme de vraies nichées d'oiseaux, de tous les coins de la cour ils s'envolèrent... C'était à qui arriverait le premier sous les yeux de leur vieil ami. Croyez-vous par hasard que le singulier accoutrement de leur professeur les fit sourire ?... Non, non, l'affection n'est point moqueuse. Ni sa barbe longue, ni ses cheveux ébouriffés ne les choquèrent, et tous ensemble : « O notre maître, quel bonheur ! Vous êtes donc guéri ! »

Il ne l'était pas assez pour supporter une vive émotion. Au lieu du petit discours qu'il voulait adresser à ses élèves, il dut se borner à leur envoyer de la main un baiser. Mais, quelques jours plus tard, il s'asseyait dans sa chaire à la classe, et, la récréation venue, de la voix dont, sergent, il commandait la manœuvre :

« Décrochez les tambours ! »

Mes gamins ne se le firent pas répéter. En un clin d'œil, le bataillon fut sous les armes. On s'en donna à cœur joie. A entendre pareil tapage, un étranger aurait cru à une révolution, et la nuit de Noël, il ne se serait jamais douté que ces tambours et ces trompettes qui, frappés, agités sans relâche, ronflaient, tintaient si bien, avaient pu, par un miracle de respectueuse et naïve teudresse, rester muets pendant toute une semaine.

(F. DE SILVA.)

Le Numéro 537.

C'était à une exposition de peinture. Je passais avec Cazan, qu'escortaient quelques-uns de ses élèves. Tout-à-coup, un de ces jeunes gens poussa une exclamation. « Quelle croûte ! » s'écria-t-il ; et il désigna du doigt le

numéro 537, qui représentait un paysage. Tout notre groupe fit halte ; quelques flâneurs s'approchèrent avec curiosité. Le numéro 537, d'une tonalité noirâtre et triste, n'était pas une de ces œuvres qui attirent et séduisent le regard ; ce n'était pas néanmoins une composition sans mérite. Cazan posa sa main sur l'épaule du *rapin* qui venait de se montrer si sévère, et le poussa assez brusquement vers le tableau.

— Mon gargon, lui dit-il après quelques instants de silence, j'en suis bien fâché pour toi, mais ton exclamation me prouve que tu n'es pas un véritable artiste. Si tu en savais un peu plus long toi-même, il y a une chose que tu aurais vue tout de suite. L'auteur de ce tableau peut n'être pas un coloriste, en tout cas, c'est un très-grand dessinateur. Regarde, ignorant que tu es, ces lignes de montagnes et la noblesse de ces pins ; souhaite d'en pouvoir faire autant quand tu auras bien travaillé, dans quelque vingt ans d'ici. Depuis quand, dis-moi, juge-t-on et condamne-t-on un tableau à vingt pas de distance ?

Il y a encore autre chose à quoi tu n'as pas pensé. L'auteur du tableau était peut-être près de toi quand tu l'as si rudement traité. Quel chagrin pour lui de voir une œuvre sérieuse exposée à de pareils dédains ! Il faut respecter les œuvres de ceux qui travaillent. Tout tableau d'un peintre laborieux représente non pas seulement le temps qu'il a mis à le faire, mais encore une vie toute entière de labeur, de luttés et d'études.

Puis, désignant d'un mouvement de pouce familier aux artistes, différentes parties du tableau.

— Oui, oui, continua-t-il ; à supposer que ce paysage ait été fait en quelques heures, il n'en représente pas moins vingt ans de travail et d'efforts. Ce n'est donc rien, cela ? L'homme qui a fait ce paysage est un artiste, c'est un grand artiste !

Tendant alors le catalogue au coupable, qui rougissait jusqu'aux oreilles :

— Cherche-moi le numéro, dit-il, et regarde si cette toile est déjà vendue ; si elle est à vendre, je l'achète.

Pendant que le jeune homme tout confus feuilletait le catalogue, Cazan en prit le bras et m'emmena plus loin.

— J'ai peur, lui dis-je, que tu n'aies été un peu indulgent pour l'auteur du tableau et un peu sévère pour le critique.

— Mon cher ami, j'avais double raison pour faire ce que j'ai fait. Le peintre était à quatre pas de nous ; je l'ai reconnu dans la foule. Comme il avait entendu la critique, j'ai tenu beaucoup à ce qu'il entendît l'éloge. Et puis, mon élève méritait bien une leçon. Ces jeunes gens sont incroyables ; ils savent tout, ils jugent tout ; ils taillent, ils tranchent. Non contents de cela, il leur faut un public pour admirer leurs sonnettes : tu as vu comme mon étourneau ameutait les promeneurs !

— Il faut, lui dis-je, supporter cela avec patience ; il n'y a guère que le temps et l'expérience qui puissent corriger les hommes de cette intempérance de jugement. Un homme de vingt ans monterait volontiers à la tribune pour dire d'un tableau ou d'un livre : "Cela est sublime !" ou : "Cela est détestable !" Il ne connaît pas de milieu entre les deux. Il ne discute pas. Tel est son sentiment, et il s'indigne si ce n'est pas celui de l'univers entier. Il y a des gens qui, en ce sens, ont vingt ans toute leur vie. Un homme de trente ans commence à dire d'une chose qu'elle est *bonne* ou qu'elle est *mauvaise*. Il le dit tout simplement ; il donne ses raisons, et permet même parfois qu'on les discute.

A quarante ans, il connaît par expérience le fort et le faible des hommes et des choses ; il distingue dans une même œuvre le bon et le mauvais ; il admet des tempéraments et des nuances ; il voit par les progrès que son jugement a faits ceux qu'il peut faire encore : aussi ses paroles sont de moins en moins tranchantes. Pourquoi se cramponnerait-il à son opinion, puisqu'il sait qu'il en a déjà changé, et qu'il en changera peut-être encore ?

Voilà la cinquantaine, il dit avec la douce bonhomie de l'abbé de Saint-Pierre : Telle chose est bonne pour moi, quant à présent.

— Tout cela est vrai, reprit Cazan. Ce que tu dis là prouve combien le jugement est une fleur rare et lente à s'épanouir. Je suis donc d'avis qu'il faut aider la nature, et hâter s'il se peut, l'époque de la floraison. Voilà pourquoi j'ai fait cette algarade à mon rapin. Je suis convaincu que cela vaut bien une leçon de peinture. — *Magasin Pittoresque*.

EDUCATION.

Du choix des livres de lecture.

.... Nous nous avançâmes jusqu'au bord du ravin pour mieux voir. Le quelque chose qui remuait dans les hautes herbes à côté de la vache était une petite fille qui, de la main gauche, tenait la vache par une corde lâche, et la suivait pas à pas. Dans la main droite elle avait quelque chose qu'elle regardait avec une grande attention.

— Hé ! petite ! lui cria Maryas.

— Monsieur ! dit de la petite fille en levant de notre côté des yeux surpris.

— Que fais-tu donc là, ma mignonne ?

— Monsieur, je lis.

— C'est très-gentil, de savoir lire. Quel âge as-tu ?

— Neuf ans, Monsieur.

— Qui t'a appris à lire ?

— Les bonnes sœurs, Monsieur.

— C'est très-bien. Et que lis-tu donc là, ma bonne petite ?

— Des histoires.

Nous descendîmes alors dans le ravin, et Maryas, s'approchant de la petite fille, lui demanda son livre pour l'examiner de plus près. L'enfant, comprenant d'instinct qu'elle passait un examen, croisa l'une sur l'autre, sans lâcher la corde, ses deux petites mains hâlées, comme si elle se préparait à répondre au catéchisme. Le livre était un de ces almanachs qui trouvent moyen de pénétrer au fond des campagnes les plus reculées ; recueil indigeste d'histoires niaises ou romanesques. C'était une de ces dernières que lisait la petite fille.

— Ce livre-là n'est pas bon pour toi, mon enfant, dit Maryas sans entrer dans plus de détails.

— Je n'en ai pas d'autre, répondit la pauvre petite, qui devint tout rouge sans savoir pourquoi.

— Eh bien, moi, entends-tu tu ? je t'en apporterai un demain qui sera plus beau et plus amusant pour toi que celui-là.

Quand nous fûmes seuls de nouveau. Maryas me dit :

— Encore une œuvre qui serait plus utile que d'expédier des bretelles aux nègres et des peignes à moustaches aux peaux-rouges, ce serait de créer seulement un bon almanach pour tous ces pauvres gens qui ne demandent pas mieux que de lire, mais qui ne savent pas quoi lire. Un bon almanach ! y songes-tu ? quelle excellente chose ce serait ! L'almanach, c'est le vrai livre populaire, qui va partout et cause avec tout le monde. Veux-tu m'en croire ? fondons la société des bons almanachs à deux sous, à un sou s'il le faut. Mais il ne faut pas que mon enthousiasme me fasse oublier ce que j'ai promis à cette petite.

La femme qui vend des bonbons dans l'établissement vend aussi des livres. Elle en avait, Dieu merci, une assez belle collection : eh bien, nous ne pûmes en trouver un seul qui ne fût ou aussi niais, ou aussi romanesque que l'almanach.

La femme fut étonnée de notre sévérité.

— Ces dames, dit-elle en désignant les dames patronnesses

du déjeuner, ne font pas tant les difficiles que ces messieurs ; elles ont acheté plusieurs de ces livres-là, de confiance, pour leurs enfants.

Maryas me regarda en face et se mit à rire :

--Si nous propositions à ces dames de fonder une société de charité pour élever leurs propres enfants ? Leurs œuvres les occupent trop pour qu'elles puissent surveiller les lectures de ces pauvres petits : comprends-tu cela ? Et m'a protégée, à moi, que vais-je lui donner ? Ma foi, je l'inscris pour le premier exemplaire de notre almanach modèle ; cela nous fera toujours une abonnée.

PEDAGOGIE.

De l'habitude.

(Suite.)

DES HABITUDES PHYSIQUES, INTELLECTUELLES, ET MORALES.

L'influence de l'habitude se fait sentir dans la vie physique, dans la vie intellectuelle, et dans la vie morale.

L'enfant que l'on a obligé, dès l'âge de cinq à six ans, à se lever de bonne heure, prend bientôt cette bonne coutume, quoique, dans les commencements, sa nature semble y être contraire. Il suffit d'insister auprès de lui pendant quelques semaines, pour que le corps et la volonté se soumettent à la règle ; et une fois l'habitude prise, il la gardera sans peine le reste de sa vie.

Les enfants sont assez disposés à se négliger, sous le rapport de la tenue et de la propreté. S'ils ont passé les premiers mois ou les premières années de leur vie dans une famille peu soigneuse, ils y puisent une sorte de saleté et de désordre. Leurs parents doivent veiller à ce qu'ils ne soient pas exposés à contracter à cet égard des habitudes qui tendraient à les dégrader et à leur préparer pour l'avenir des peines réelles.

Dans l'école, le maître exigera que l'élève ne se présente que lavé, peigné, et en bon ordre.

Dans la famille, on ne lui permettra de prendre ses repas, que lorsqu'il aura fait sa petite toilette.

Une fois qu'il saura qu'il faut que la chose soit ainsi, il se conformera à l'ordre, presque sans s'en apercevoir ; car, comme on l'a souvent répété, *l'habitude devient une seconde nature*.

Les enfants sont assez portés à certaines manies ; ainsi celle d'avoir toujours quelque chose dans les mains, quand ils parlent ; de mettre les doigts dans le nez, de se ronger les ongles, de se gratter la tête. Ces manies deviennent pour eux un jong honteux ; il faut le leur épargner, au moyen d'une discipline ferme et intelligente. De telles habitudes peuvent d'ailleurs, quand l'enfant est devenu homme, lui causer de sérieux embarras. On raconte, par exemple, qu'un célèbre professeur de Berlin avait contracté l'habitude de rouler entre ses doigts un bouton de son vêtement, toutes les fois qu'il donnait ses leçons. Malheureusement, un jour le bouton se détacha et échappa au professeur qui, dérangé dans son habitude favorite, ne sut plus que balbutier sur le sujet qu'il devait traiter et fut obligé, par suite, de lever la séance.

L'influence de l'habitude se fait également sentir dans le travail de l'entendement. Ainsi beaucoup d'enfants sont enclins à ne rien étudier avec soin. Ils ne voient qu'en passant, n'examinent qu'à la légère, et n'apprennent qu'à moitié. Si on laisse le défaut s'enraciner et se transformer en habitude, on aura des esprits vagues, inactifs, superficiels, incapables de s'attacher avec quelque force à une idée ou à une question, en un mot, des nullités intellectuelles.

Il faut insister, pour que l'enfant fasse bien ce qu'il fait, pour qu'il examine sous tous les points de vue essentiels un objet ou une question, et qu'il arrive ainsi à des idées claires et complètes.

Quelques hommes mêmes lisent vite, passent sur certains détails, pour ne voir que les points culminants, et encore en se bornant à les effleurer. Peu à peu ils s'habituent à ne rien lire d'une manière suivie, ils voltigent çà et là dans ce qui fait la matière du livre, au lieu de saisir les idées une à une et dans leur enchaînement. Leur esprit devient bientôt comme un instrument qui n'a plus de mordant et dont le ressort est affaibli. Une fois entré dans cette voie fâcheuse, on ne peut les en faire sortir que par une discipline sévère et soutenue qui retrempe leurs habitudes et leur donne une direction nouvelle. (*)

Parmi nos facultés, la mémoire est une de celles qui subissent le plus le joug de l'habitude. Si vous faites apprendre à un enfant, chaque jour, quelques lignes, ce travail finira par ne plus lui coûter beaucoup d'efforts ; il le fera avec une facilité croissante. Suspendez ce travail pendant quelques mois, vous aurez beaucoup de peine à le reprendre avec quelque succès, parce que la chaîne de l'habitude aura été rompue.

Si un jeune homme a l'esprit naturellement juste, il pourra, par ses études raisonnées et persévérantes, acquérir beaucoup de sûreté et de finesse.

Tel autre, moins bien doué, pourra à la longue et à force de passer et repasser sur les mêmes traces d'idées liées entre elles, se former à une justesse suffisante pour les affaires et le train ordinaire de la vie.

Quant aux esprits décidément faux, je ne sais si j'oserais m'avancer jusqu'à dire que, moyennant des exercices fréquemment répétés et bien dirigés, on peut avoir l'espoir de les redresser ; car ce mal est ordinairement incurable.

Mais c'est principalement dans ce qui concerne la moralité, que l'influence de l'habitude est grave et qu'il importe d'en faire l'objet d'une surveillance sévère.

Avant tout, il faut exiger que l'enfant exécute les ordres qu'on lui donne et qu'il obéisse au premier mot. Si l'on use d'une indulgence déplacée, ou que l'on faiblisse, bientôt l'enfant prendra l'habitude de ne plus obéir du tout, ou de n'obéir que quand cela lui plaît. C'est ainsi que l'on forme des caractères capricieux, lâches et sans ressort moral. Ces enfants, qui n'ont pas appris à obéir à la voix de leurs parents ou de leurs maîtres, ne sauront pas davantage obéir à celle de la conscience et de la religion, ni même aux lois de leur pays. L'obéissance au supérieur visible procède du même principe que l'obéissance au Maître invisible ; car *obéir* c'est plier notre volonté sous celle d'autrui. Le caprice de l'enfant qui ne veut pas se soumettre, devient ordinairement une rébellion ouverte.

Donnez aux enfants des habitudes de travail. Si vous leur permettez une vie molle, oisive, lâche, elle deviendra comme leur élément. Ils ne pourront plus en sortir, et toute occupation sérieuse et suivie deviendra pour eux un jong insupportable.

Les enfants aiment à attirer les regards de ceux qui les entourent et à s'en faire applaudir. Ce penchant tend à fausser l'idée du devoir, et pour peu qu'il soit favorisé, il devient tellement impérieux en eux que, lorsqu'il n'est pas satisfait, on les voit tomber dans la langueur et l'insondable. Il faut de bonne heure le combattre et rappeler

(*) L'auteur du livre intitulé : *De l'habitude et de la Discipline*, donne, avec une haute raison, le conseil suivant : " Accorder une juste attention à la grande diversité d'objets dont se compose le monde qui nous entoure, mais choisir un but particulier et le poursuivre avec une résolution constante, reportant toujours de ce côté notre application et notre intérêt. " En procédant ainsi *habituellement, résolument, et fidèlement*, on ne peut manquer d'accomplir quelque grande chose.

sans cesse que l'approbation de Dieu doit être le grand mobile de nos actions.

Veillez à ce que l'enfant prenne des habitudes d'ordre. L'ordre est le père de l'industrie, de la prospérité, et à un certain degré de l'honnêteté. Avec l'ordre vient l'esprit de suite, si important dans toutes les affaires. C'est dans la première enfance qu'il faut s'y former. Si l'on commence par la négligence et le laisser aller, toute la vie en porte la triste empreinte et une catastrophe est inévitable.

Céder une première fois à un vice, c'est se préparer une nouvelle défaite pour une occasion prochaine. Quand le chemin du mal est frayé, on y rentre avec une incroyable facilité. L'entraînement devient presque involontaire et l'on serait tenté de le croire irrésistible, si la Grâce de Dieu n'était pas souveraine pour nous rendre vainqueurs dans les combats opiniâtres.

Formez l'enfant à l'esprit du sacrifice. Donnez-lui l'idée de renoncer, en faveur d'un camarade, à quelque joujou ou à quelque plaisir, et faites ressortir la satisfaction qu'on éprouve à se priver, pour procurer de la joie à un autre. Peu à peu il la ressentira d'une manière si vive, qu'il prendra lui-même l'initiative du dévouement. Votre satisfaction sera grande, lorsque vous verrez son caractère acquérir ainsi de l'élévation et de la noblesse.

En général, ne l'oublions pas, s'il est difficile de renoncer aux habitudes mauvaises que l'on a contractées, il est facile d'en prendre de bonnes, quand on entreprend cette tâche dès les premières années. Tout dépend des commencements. Une enfance pure et soumise est comme l'aurore d'une vie sainte et heureuse.—*Journal d'Education de Bordeaux.*

(La fin au prochain numéro.)

Conseils aux instituteurs.

1. Soyez agréable. Il n'est jamais nécessaire d'être sombre ou grondeur.
2. Soyez animé. Un véritable instituteur doit rarement s'asseoir en classe.
3. Soyez original. Ne comptez jamais sur votre livre. Si vous ne pouvez pas faire faire une récitation sans livre, la leçon que vous avez donnée était trop longue.
4. Soyez raisonnable. Ne donnez pas aux enfants une tâche tellement longue, que vous pourriez à peine la préparer vous-même.
5. Soyez préparé. Gravez-vous toujours dans l'esprit la tâche que devra remplir la classe à la prochaine leçon.
6. Ne soyez pas trop causeur. N'importe quel sot peut entretenir et intéresser des enfants à l'aide de fûts merveilleux ; mais il faut un homme sage, patient et éclairé pour tirer ces mêmes faits de ses élèves.
7. Soyez sympathique. Sachez descendre au niveau de l'intelligence de vos élèves. Rappelez-vous que ce qui est curieux et intéressant pour vous peut être au-dessus de leur portée et que ce que vous regardez comme un axiome a, pour eux, toutes les difficultés d'une proposition.
8. Soyez patient. Laissez ceux qui sont intelligents se tirer d'affaire eux-mêmes ; que toute votre énergie, tout votre dévouement et tous vos sourires soient donnés aux faibles d'esprit.—(Traduit du *Wisconsin Journal of Education.*)

Maximes pour un jeune homme.

10. Ne reste jamais oisif : si tu ne peux te servir utilement de tes mains, cultive ton esprit.
20. Observe le huitième commandement qui te dit de ne jamais mentir.
30. Aie de bons amis, ou n'en aie point du tout.

40. Fais peu de promesses, et remplis-les toujours.
50. Si tu as des secrets, garde-les pour toi.
60. Lorsque tu parles à quelqu'un, regarde-le en face.
70. Les bons amis et la bonne conversation sont les nerfs de la vertu.
80. La bonne renommée vaut mieux que tout le reste.
90. Rien ne peut nuire plus à ton caractère (réputation) que tes propres actions.
100. Si quelqu'un médit de toi, que ta conduite le fasse mentir.
110. Ne prends jamais de boissons fortes.
120. Avant de te coucher, repasse dans ton esprit ce que tu as fait dans la journée.
130. Ne parle jamais mal de la Religion ni de ses ministres.
140. Si tu veux prospérer ne te hâte pas de t'enrichir.
150. Ne joue jamais à des jeux intéressés.
160. Ne te laisse pas induire en tentation de crainte de ne pouvoir résister.
170. Gagne ton argent avant de le dépenser.
180. Ne contracte jamais de dettes, de crainte de ne pouvoir en sortir.
190. Autant que possible, garde-toi d'emprunter.
200. Sois juste avant d'être généreux.
210. Economise pendant que tu es jeune, afin d'en profiter dans ta vieillesse.

Difficultés grammaticales.

Première Question.

Souvenir des remparts ! Quelle est la signification littérale de QUI VIVE ? Les dictionnaires à moi connus n'en disent rien, et pourtant ce ne peut être le verbe VIVRE ; car, d'abord, on ne met pas le subjonctif dans une interrogation, et, ensuite, ce cri n'a nullement pour but de s'informer quelle personne a l'existence.

Jusqu'au xvie siècle, les sentinelles françaises ont dit *qui va là ?* ou *qui est là bas ?* que l'on trouve dans Rabelais :

Voyez : mais, dist Panurge, si fait il bon avoir quelque visaige de pierre, quand on est envahy de ses ennemis, et ne feust ce que pour demander *qui est là bas ?*

(*Pantagruel*, page 143, éd. Charpentier).

Mais, quand l'incroyable engouement de l'italien nous eut amené, surtout dans l'art militaire, une foule de termes tirés de cette langue, *chi viva ?* francisé sous la forme de *qui vive ?* supplanta notre antique *qui va là ?*

Maintenant que signifie *chi viva ?*

Le seul renseignement que j'aie pu obtenir à cet égard m'a été fourni par le *Nuovo Alberti* ; en voici la substance et la traduction :

“ *Chi viva ?* question qu'ont coutume de se faire les patrouilles et les sentinelles, comme pour dire : Qui voulez-vous qui vive ? A qui applaudissez-vous ? Pour qui êtes-vous ? ” Ce qui n'est rien moins que satisfaisant, parce que les mots restitués pour expliquer l'ellipse ne sont évidemment pas au fond de la pensée de l'interrogateur.

Je me mets en quête d'une autre explication.

Les Italiens ne peuvent pas vouloir exprimer ici autre chose que les autres peuples ; voyons comment tout autour d'eux se formule le *qui-vive ?*

L'Espagnol dit : *Quién va allá ?* (qui va là ?)
L'Anglais — : *Who goes there ?* (qui va là ?)
L'Allemand — : *Wer ist da ?* (qui est là ?)
Le Hongrois — : *Ki van itt ?* (qui est là ?)
Le Turc — : *Kim dur o ?* (qui va là ?)

Le cri en question s'exprimant de deux manières, avec l'interrogatif *qui*, un verbe qui est *être* ou *aller*, et l'adverbe

à, il faut que *chi viva* ? ne soit pas autre chose que *qui est là* ? ou *qui va là* ? En d'autres termes, puisque *chi* est l'équivalent de *qui*, il faut que *viva* signifie *est là* ou *va là*.

Je dis que *viva*, en italien, = *va là*, en français.

En effet, *viva* se compose de deux mots distincts, exceptionnellement et peut-être à tort réunis (c'est une affaire qui regarde les Italiens) : 1° de *va*, qui est la troisième personne singulière du présent de l'indicatif du verbe *andare* ; et 2° de *vi* (là, y, là-bas) venu du latin *ibi*, qui s'emploie quelquefois devant le verbe comme dans ces exemples :

Non v'è niente nel mondo di cui Iddio non sia l'autore.

(Lud. Goudar, *Gramm. franç. ital.*, p. 353).

Molti vi sono.

(Idem).

Se egli avviene che tu mai vi torni, etc

(Nuovo Alberti).

(Là n'est rien au monde dont Dieu ne soit l'auteur ; — Là sont beaucoup ; — S'il arrive que tu y retournes jamais).

Or, si *chi viva* ? signifie en quelque sorte syllabe pour syllabe *qui va là* ? ce dernier est tout aussi littéralement la signification de notre *qui vive* ?

* *

Deuxième Question.

Quand on dit, par exemple, ÉTETER UN ARBRE, on comprend que ce mot est formé de É et de TETE ; mais quel est le primitif de ÉMOUSSER, qui signifie ôter la pointe, le tranchant ? Le dictionnaire de Noël et Chapsal n'en dit rien.

Nous avons en français deux sortes de mots formés de deux éléments dont le premier est é ; les uns se composent de ce préfixe et d'un substantif, comme *étêter*, *effeuiller*, *ébourgeonner*, etc., les autres, de cette partie initiale et d'un adjectif avec lequel ils donnent le sens de *rendre*, suivi de cet adjectif :

Echauffer	(rendre chaud).
Ebêter	(rendre bête).
Eborgner	(rendre borgne).
Ecourter	(rendre court).
Epurer	(rendre pur).
Evacuer	(rendre vide).

Or, *émousser* appartient à la seconde catégorie des mots cités ; il est composé du radical *mousse*, un vieil adjectif français qui s'est conservé au propre dans le langage des arts :

Ainsi suffit qu'il soit plat de ceste forme et rebattu et *mousse* par l'endroit que j'appelle tranchant ou taillant.

(De Franchières, *Fauconn.*, Feuille 15, verso).

La gravure au burin se fait en copiant le dessin sur le cuivre avec une pointe *mousse*, et passant ensuite un burin sur tous les traits ainsi marqués en lignes très-légères.

(Francœur, *Technol.*, p. 224).

D'où il suit que *émousser*, le mot en question, veut dire littéralement *rendre mousse*, c'est-à-dire moins tranchant, moins aigu, et aussi ôter la pointe, le fil, soit en cassant, soit en arrondissant.

* *

Troisième Question.

Est-il vrai, comme le dit Laveaux dans son DICTIONNAIRE DES DIFFICULTÉS DE LA LANGUE FRANÇAISE, que l'adverbe DÉSORMAIS ne puisse se mettre qu'avec un verbe au futur ?

Cet adverbe a été formé de *dès or mais*, *dès or mais*, mots qui signifiaient : dès cette heure en plus, de cette heure à plus tard, c'est-à-dire, à partir de cette heure, de maintenant au temps plus éloigné qui est encore dans l'avenir.

Des or mais m'auras à campagnon.

(Gérars de Vianz, pub. par Kukker, v. 1646).

Ne li est vis que *dès or mais*.
Li doie en nul liu laisser pais.

(*Parlonoys de Blois*, Tome 1, p. 116).

Maintenant cette origine de *désormais* contrarie-t-elle son emploi pour chacune des trois parties de la durée ?

Je ne le pense pas ; car je l'ai trouvé employé avec un présent dans ces exemples :

Dans l'état où sont *désormais* les choses, etc.

(J.-J. Rousseau, *Emile*).

Tu te *déclares* si étrangère *désormais* à ce qui me concerne que je n'ose presque plus t'en parler.

(G. Sand, *le Marquis de Villemer*).

Puis avec un *passé* dans ceux-ci :

L'exaspération de cet homme s'en accrût ; il *s'attacha désormais* à mes pas, résolu de ne me laisser ni repos ni trêve.

(Louis Reybaud, *Jérôme Paturot*, p. 203).

Il *s'intitula* juré parodiste, se donnant *désormais* pour tâche de faire des œuvres du génie ce que l'ironique nature avait fait de son être chétif.

(Ed. Fournier, p. 316).

Il a suffi d'une balle de plomb qui a fracassé le crâne d'un honnête homme pour que le principe démocratique fût *désormais* au-dessus de toute discussion.

(J. Labbé).

L'usage actuel des auteurs et l'origine de *désormais* se trouvant ainsi parfaitement d'accord pour son emploi au présent et au passé, j'en conclus que Laveaux a eu tort de prétendre restreindre l'emploi de cet adverbe au cas unique où le verbe de la phrase est au futur.

(*Courrier de Vaugelas*).

Phrases à corriger.

CORRECTIONS DU NUMÉRO PRÉCÉDENT.

10. Rayer mon nom de la circulaire, et non sur.—20. Bon gré mal gré ; dans cette expression, *mal* ne se joint pas à *gré*.—30. Mais il en est ; il faut en.—40. Remplir leur devoir électoral ; on ne dit pas remplir un droit.—50. Commencez la phrase par *Connaissant votre équité*.—60. Écrivez étal et non pas étale qui s'applique aux marées.—70. En raison de, et non à raison de qui signifie à proportion, sur le pied de.

PHRASES À CORRIGER.

10. Tout cela est bien élémentaire, bien naïf ; on est pardonnable de ne l'avoir pas inventé.

(*L'Avenir National* du 18 février).

20. Vous voyez d'ici ce qui arrivera ; si les paysans votent, on les fera voter la liste prussienne, avec menaces de réquisitions, etc.

(*Le Gaulois* du 20 février).

30. Le commandant (prussien) de la station de Vitry, qui était à déjeuner, n'a pas voulu se déranger, et nous a fait attendre une heure et quart le visa nécessaire pour continuer notre voyage.

(*L'Electeur Libre* du 21 février).

40. On commence à s'inquiéter de la question du pain et de la viande, et personne ne semble songer à celle de la poudre, et des projectiles, du pain et de la viande des bouches à feu.

(*Revue des Deux-Mondes* du 15 janvier).

10 Ici même, où nous avons des francs-tireurs en masse, personne n'a pu croire que ces Prussiens pouvaient être capables d'un crime comme vous allez en lire les détails.

(*La Patrie* du 22 février).

60. Sur 150 hommes, nous étions trente seulement,

appuyés par une centaine de cavaliers, goums et spahis français. C'est là où nos impressions et nos émotions ont commencé.

(*L'Opin. Nat.* du 24 février.)

70. A l'heure qu'il est, l'interdit n'est pas encore levé, et je défie quiconque d'expédier un télégramme dans aucune ville de France.

(*Le Figaro* du 24 février.)

80. On prétend que les compagnies franches ont commencé à agir cette nuit, et que l'obscurité a empêché qu'elles fissent d'opération sérieuse.

(*Le Temps* du 26 février.)

90. De Werder put concentrer toutes ses forces et haïer en pièce ses assaillants.

(*La Presse* du 27 février.)

100. A la Chambre des Communes, M. Gladstone, répondant à une interpellation, a démenti le bruit que la reine, le prince de Galles et le duc de Cambridge, aient envoyé leurs félicitations au prince de Prusse.

(*Le Journal de Paris* du 28 février.)

110. Il reconnaît que nulle université d'Allemagne ne lui eût permis de se préparer aussi sûrement et aussi vite à ses examens de droit qu'il ne le fit dans une université française.

(*Revue des Deux-Mondes* du 1er février.)

— *Courrier de Vaugelas.*

(*Les corrections au prochain No.*)

Acte pour amender de nouveau les lois de l'éducation en cette province.

(*Sanctionné le 23 Décembre 1871.*)

Sa Majesté, par et de l'avis et du consentement de la Législature de Québec, décerne ce qui suit :

1. L'acte trente-deux Victoria, chapitre seize, pour amender les lois de l'éducation en cette province, est amendé, en autant que la cité de Québec est concernée, en substituant aux mots, "une somme triple de la part de l'allocation du gouvernement," dans la vingt-troisième section du dit acte, les mots suivants : "une somme égale à l'allocation et cinquante pour cent de plus."

2. La dite corporation pourra s'acquitter des arrérages dus au premier janvier prochain, aux bureaux catholique romain et protestant des commissaires d'écoles de la dite cité de Québec, en vertu du dit acte, en payant au bureau protestant, la somme de six mille six cents piastres, et au bureau catholique romain, une somme proportionnelle sur les dits arrérages, d'après les dispositions du dit acte, déduction faite de ce qui aura été payé au dit bureau catholique romain en exécution et contrairement aux dispositions du dit acte ; mais les dits paiements pour avoir cet effet doivent être faits dans les quatre mois à compter de la passation de cet acte, faute de quoi les droits des dits bureaux subsisteront comme si cet acte n'eût pas été passé, et rien dans cet acte, tant que les dits paiements n'auront pas été faits ne pourra être interprété à l'encontre d'aucune poursuite pendante ou qui pourra être intentée contre la dite corporation, en vertu du dit acte, lesquelles poursuites auront leur cours comme si cet acte n'eût pas été passé ; et rien dans cet acte ne s'appliquera aux frais de toute telle poursuite.

3. Le paiement des dits arrérages pourra être fait par des débiteurs de la dite corporation, et la dite corporation est par les présentes autorisée à émettre des débiteures pour le montant susdit portant un intérêt n'excédant pas sept pour cent et payables dans dix années de leur date.

4. Il sera loisible chaque année aux dits bureaux catholique romain et protestant respectivement, de faire prélever par la dite corporation une somme additionnelle n'excédant point, cependant, avec celle déjà payée par la corporation

pour la même année, le montant qui leur serait revenu par l'acte amendé par le présent, laquelle somme additionnelle sera prélevée uniquement sur les propriétés désignées dans la liste numéro un, s'il s'agit du bureau catholique romain, et uniquement sur les propriétés désignées dans la liste numéro deux, il s'agit du bureau protestant ; mais la dite corporation ne sera point tenue de faire prélever cette somme additionnelle, s'il ne lui est point présenté, pour l'année mil huit cent soixante-et-douze, deux mois après la passation de cet acte et pour toute année subséquente avant le premier de janvier, une réquisition à cet effet signée par la majorité des membres des bureaux qui désirent obtenir telle somme additionnelle, et une partie de cette somme additionnelle, proportionnelle au montant total, pourra être prélevée sur la liste numéro trois, mais tel prélèvement devra être fait de manière à ce que que le bureau de commissaires qui n'aura pas adressé de demande, reçoive sa part afférente sur la dite liste, d'après les dispositions du dit acte ; et le montant à prélever sur la dite liste sera calculé et prélevé en conséquence, et payé aux dits bureaux de commissaires d'après les dispositions du dit acte.

5. Dans le cas où telle demande sera faite, si aucune propriété inscrite dans la liste dont on se servira pour prélever telle cotisation additionnelle avait changé ou venait à changer de propriétaire avant le moment où telle cotisation deviendra due de manière à ce qu'elle ne se rapportât plus, dans l'esprit du dit acte, à la liste dont elle faisait partie, le nouveau propriétaire pourra se refuser au paiement de la dite cotisation.

6. La section première du dit acte concernant le conseil de l'instruction publique est amendée, en substituant le mot "vingt-quatre" au mot "vingt-et-un," le mot "seize" au mot "quatorze," et le mot "huit" au mot "sept."

7. Tout instituteur ou institutrice engagée par les commissaires d'écoles ou les syndics d'écoles dissidentes, auxquels les dits commissaires d'écoles n'auront point signifié, deux mois avant l'expiration de son engagement, qu'ils n'entendent point continuer cet engagement l'année suivante sera censé engagé de nouveau pour la même école et aux mêmes conditions ; mais rien dans cette disposition n'empêchera les commissaires ou syndics de destituer un instituteur ou une institutrice pour les causes mentionnées dans le chapitre quinze des statuts refondus pour le Bas-Canada.

8. Tout avis donné collectivement ou simultanément aux instituteurs par les syndics ou commissaires, dans le but d'élider la disposition précédente, et toute convention faite avec eux dans ce but, seront censés nuls et non avenue.

20. La première section du chapitre trente-et-un des Statuts du Canada, vingt-neuf et trente Victoria est par le présent amendée comme suit :

Les mots suivants contenus dans le paragraphe numéro neuf de la dite première section du dit statut : "ces deux derniers en nommeront un troisième dans les huit jours qui suivront la nomination ; et dans le cas de désaccord entre les dits deux arbitres, ou," sont abrogés et les suivants y sont substitués : "il en sera nommé un troisième par le juge ou un des juges de la cour supérieure du district dans l'étendue duquel le dit emplacement de maison d'école est situé, à la diligence d'aucune des parties" ; et après les mots : "par le juge" dans le même paragraphe, les mots "ou un des juges" sont ajoutées ; et après les mots "du dit juge" dans le même paragraphe, les mots "ou des dits juges" sont ajoutés, et les mots suivants sont ajoutés à la fin du dit paragraphe numéro neuf, "et taxera tels frais."

10. Les mots "paiement ou offre légale" contenus dans le paragraphe numéro douzième de la dite première section du dit statut sont abrogés, et les suivants y sont substitués : "dépôt fait entre les mains du protonotaire du district dans l'étendue duquel est situé le dit emplacement de maison d'école," et les mots suivants sont ajoutés à la fin du dit paragraphe numéro douze : "et la cour supérieure du dit

district ou un des juges d'icelle distribuera la somme ainsi déposée en ordonnant qu'elle soit payée à la partie ou aux parties y ayant droit, et ce, après avoir fait appeler tous intéressés, créanciers ou ayants droit en la manière et forme et avec les délais que la dite cour ou le juge ou un des juges trouvera convenables et équitables."

11. Les deux sections précédentes seront interprétées à toutes fins et intentions comme formant partie du chapitre quinze des Statuts Refondus pour le Bas-Canada.

AVIS OFFICIELS.



Ministère de l'instruction publique.

NOMINATIONS DE COMMISSAIRES D'ÉCOLES.

Québec, 27 Décembre 1871.

Le Lieutenant-Gouverneur a bien voulu, par ordre en conseil en date du 22 du courant, faire les nominations suivantes de commissaires d'écoles, savoir :

Comté de St. Hyacinthe, St. Denis, No. 2, M. Joseph Phénix dit Dauphinais, en remplacement de M. Pierre Charron.

Comté de St. Jean, Ste. Marguerite de Blairfindie, le Révd. Joseph Brissette en remplacement du Dr. Basile Laroeque.

BUREAU D'EXAMINATEURS DE GASPÉ.

Le Lieutenant-Gouverneur a bien voulu, par ordre en conseil en date du 22 du courant, nommer le Révd. William Gore Lyster, membre du bureau d'examineurs établi à Percé, dans le comté de Gaspé, pour conférer des diplômes aux aspirants ou aspirantes à l'enseignement, en remplacement de M. Louis Boucher.

DIPLOMES OCTROYÉS PAR LES BUREAUX D'EXAMINATEURS

BUREAU CATHOLIQUE DE MONTRÉAL.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 1ère Classe (F) :—M. Joseph Martin.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 2de Classe (F) :—Mlles. Léocadie Brosseau, Euphémie Létourneau et M. Gilbert Goulet.

7 Novembre 1871.

F. X. VALADE,
Secrétaire.

BUREAU PROTESTANT DE QUÉBEC.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 1ère Classe (A) :—M. Wm. Mortimer.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 2de Classe, (A) :—Mlles. Mary Fergusson et Margaret Gallagher.

7 Novembre 1871.

D. WILKIE,
Secrétaire.

ÉRECTION DE MUNICIPALITÉ.

Québec, 25 janvier, 1872.

Le Lieutenant-Gouverneur a bien voulu, par Ordre en Conseil en date du 17 du courant, ériger en municipalité scolaire sous le nom de St. Moysse, le territoire ci-après désigné, savoir : tenant à l'ouest, à la ligne qui sépare St. Moysse de la municipalité scolaire de Ste. Angèle de Méridi, tenant à l'est à la ligne latérale Ouest de la Seigneurie de Matapédia, tenant au nord, partie à une ligne se trouvant au sud-est des lots 34 situés sud-ouest et nord-est du Chemin Kempt, puis au cordon entre les rangs 11 et 12 du township Cabot, courant est-nord-est jusqu'à la ligne qui sépare ce township de celui de McNider, partie aux lots 1 à 8 inclusivement du 10e rang de McNider, 1 à 14 du 11e rang, et 6 à 14 du 12e rang : tenant au sud au cordon entre les rangs 2 et 3 du township d'Awantsish, depuis le lot No. 15 courant est-nord-est jusqu'à la Seigneurie de Matapédia.

NOMINATION DE COMMISSAIRES D'ÉCOLES

Le Lieutenant-Gouverneur a bien voulu, par ordre en Conseil en date du 17 du courant, faire les nominations suivantes de commissaires d'écoles.

Comté de Rimouski, St. Moysse : MM. Clovis St. Amand, Ephrem Harvey, Thomas Morisset, Romuald St. Amand et François Xavier Saucier.

Comté de Chieoutimi, St. Joseph : Le Rév. M. David Roussel, en remplacement du Rév. François Xavier Delage.

Comté de Gaspé, Cap Désespoir : Le Rév. M. Pierre Saucier, en remplacement du Rév. M. A. Thivierge.

Comté de Lotbinière, St. Sylvestre nord : M. George Camden, en remplacement de M. John Doonan.

BUREAU CATHOLIQUE DE WATERLOO ET SWEETSBURG.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 1ère Classe (F) :—Mlle Georgiana Vel dite Sansouey.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 2ème Classe, (A) :—Mlle Bridgit Monaghan.
Mai 1871.

J. F. LÉONARD,
Secrétaire.

BUREAU CATHOLIQUE DE WATERLOO ET SWEETSBURG.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 1ère Classe, (A) :—Mlles Elizabeth A. Carter et Martha M. Mahedy, M. R. Solime Dubrulé (F et A) :—Mlles Marie Odile Gagnon et Mathilde Sénéchal (F).
Août 1871.

J. F. LÉONARD,
Secrétaire.

BUREAU DE CHARLEVOIX.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 2de Classe, (F) :—Mlle Marie Côté.

7 Novembre 1871..

CHS. BOIVIN,
Secrétaire.

CONCOURS POUR LA PUBLICATION D'UNE SÉRIE DE LIVRES DE LECTURES EN LANGUE FRANÇAISE POUR LES ÉCOLES CATHOLIQUES.

Sur la recommandation du comité spécial de la section catholique romaine, chargé d'aviser aux moyens de pourvoir à la publication d'une série de livres de lecture en langue française, pour les écoles catholiques romaines, il a été résolu à la dernière réunion du Conseil de l'instruction publique d'ouvrir un concours à cet effet, et ce concours est actuellement ouvert aux conditions suivantes :

1o. La série devra se composer de cinq livres, trois pour les écoles élémentaires, et deux pour les écoles modèles et les académies.

2o. Chacun de ses livres devra contenir, le premier, environ cent cinquante pages (150) pages ; le deuxième et le troisième environ deux cent cinquante (250) pages ; le quatrième et le cinquième, environ trois (300) cents pages : les trois premiers devront être de format in-18 et les deux derniers, de format in-12, la série de Lovell devant servir de type pour la partie matérielle. Dans les trois premiers livres, chaque leçon devra être précédée de colonnes de mots à épeler et suivie d'un petit résumé sous forme de questionnaire.

3o. Les sujets devront être traités d'une manière graduée et comprendront ce qui suit :

Pour les trois premiers livres, des morceaux de littérature en prose et en vers, choisis, au point de vue moral et religieux ; des articles courts et faciles à retenir, sur l'histoire et plus particulièrement sur l'histoire sainte et l'histoire du Canada, et sur l'agriculture (spécialement appropriée aux besoins du pays) ; et, pour les deux derniers livres, des morceaux de littérature et de poésie d'un ordre plus élevé, choisis au même point de vue moral et religieux ; des articles sur les mêmes sujets, mais plus étendus ; et, en sus, des articles sur les sciences, les arts et l'industrie.

4o. Les autres conditions du concours sont comme suit :

1.—Les manuscrits doivent être adressés au secrétaire du Conseil de l'instruction publique, avant le 1er Septembre 1872.

2.—Après que le Conseil, sur la recommandation du comité catholique romain, aura approuvé la série de livres qui aura été déclarée la meilleure par les juges, il en prendra le droit de propriété littéraire d'après la loi et en concédera l'usage à l'auteur ou aux auteurs pour l'espace de cinq années.

Québec, 15 Novembre 1871.

L. GIARD,
Secrétaire-archiviste.

Instituteur disponible.

UN INSTITUTEUR ANGLAIS, sachant bien le français, désire obtenir une place pour l'année prochaine. Il a déjà enseigné l'anglais dans des institutions Canadiennes françaises. Adresser :—

" Instituteur,

" Le Bras, St. Gilles,

" Co. de Lotbinière,

P. Q."

JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

QUÉBEC, PROVINCE DE QUÉBEC, JANVIER, 1872.

Loi amendant les lois d'éducation.

Nous publions plus loin le statut passé dans la dernière session du parlement au sujet de l'éducation. Nous attirons surtout l'attention des commissaires et des syndics d'écoles et des instituteurs et institutrices sur la clause qui a rapport à l'engagement des instituteurs. Elle diffère quelque peu du règlement qui avait été adopté par le département et qui exigeait trois mois d'avis avant l'expiration de l'engagement lorsqu'on ne veut point qu'il soit renouvelé. Ce temps est réduit à deux mois ; mais en même temps il est pourvu à ce qu'un avis collectif donné pour éluder le règlement, et aussi à ce qu'un renoncement à cet avantage dans l'engagement soient considérés comme non avenus.

**Quarante-cinquième conférence de l'association
des instituteurs de la circonscription de
l'école normale Jacques-Cartier, tenue
le 25 Aout, 1871.**

Présents : MM. les inspecteurs Valade et Caron ; MM. J. O. Cassegrain, président ; D. Boudrias, U. E. Archambault, D. Lacroix, R. Martineau, J. E. Roy, J. O. Mauffette, H. C. O'Donoghue, J. Archambault, A. Keeghan, P. Demers, O. Lamarche, P. E. Poupart, A. Allaire, J. Desroismaisons, L. T. René, V. Harman, E. Pâquette, E. Désormeau, A. Grant, G. Boudrias, J. Leroux.

Vu l'absence de M. le secrétaire, M. F. H. P. Demers est, sur motion de M. D. Boudrias, secondé par M. J. E. Roy, prié d'agir comme secrétaire *pro-tempore*.

Après la lecture et l'adoption du compte-rendu de la dernière conférence, M. le Président lit un essai *sur le but de l'Éducation*, et, comme conséquence naturelle, *sur la nécessité pour l'instituteur de donner à son enseignement une direction conforme à ce but*.

Avant d'entamer son sujet, M. Cassegrain fait remarquer à l'auditoire l'embarras où se trouve l'Association quand il s'agit d'avoir des *lecteurs*. "Souvent il suffit, dit-il, de prier quelqu'un de vouloir donner une lecture à une conférence ultérieure, pour que ce quelqu'un s'abstienne d'y venir. C'est une chose tout à fait regrettable. Peut-être s'exagère-t-on la difficulté du travail. Sans doute, il exige de l'étude, nécessite des recherches parfois assez longues et assez ardues ; mais, d'un autre côté, quel profit ne retire-t-on pas d'un pareil travail, et quelles connaissances n'acquiert-on pas dans les recherches que l'on fait tant soit peu sérieusement. Puis, pour vous dire toute ma pensée, chaque instituteur peut faire une lecture : vous en avez une preuve bien évidente en ce moment. Ce qu'il faut, ce n'est qu'un peu de bonne volonté. Il serait donc grandement

temps que chacun se fit un honneur de répondre à l'invitation que l'Association pourrait lui faire. La difficulté de trouver un sujet n'existe pas ; le champ que nous avons à explorer est très-vaste. Tout ce qui tient directement ou indirectement à l'éducation, la pédagogie, la science, l'histoire, les lettres, est, comme vous le savez, du ressort de nos conférences, et offrira toujours une ample matière à quiconque voudra en faire une étude soignée, et nous faire part du fruit de ses labeurs."

M. le Président soumet ensuite le sujet de discussion suivant :

"Est-il préférable d'appliquer à la discipline dans les écoles le *système monarchique* ou le *système républicain* ?"

M. U. E. Archambault demande si, au système monarchique, on ne pourrait pas mêler un peu du système républicain.

M. Boudrias répond qu'il ne voit pas l'avantage, comme le veut le système républicain, de consulter les élèves pour voir si tel ou tel élève ne mériterait pas une punition. Il prouve, par quelques remarques, que le système républicain peut amener de grandes difficultés ; car les élèves, ordinairement enclins à sujets à manquer au règlement, pourraient devenir trop indulgents les uns envers les autres, et par là, au lieu de maintenir la discipline, finiraient par la détruire.

M. Valade dit que l'instituteur doit être le seul maître dans son école ; mais que, d'un autre côté, il doit s'efforcer en toute circonstance de rendre justice à chacun. Il répète qu'il ne peut pas admettre qu'un instituteur laisse la discipline entre les mains de ses élèves, parce que l'école est un petit monde qui reflète les passions du grand ; et l'esprit d'insubordination est tel chez la plupart des enfants, qu'il faut absolument que l'instituteur soit *omnipotent*.

M. Caron se prononce dans le même sens que M. Valade. Il dit que, dans son opinion, il est impossible que les enfants puissent maintenir la discipline dans une école. Point de république dans les écoles ; l'instituteur seul doit être maître.

M. U. E. Archambault dit que le système républicain n'est pas aussi terrible qu'on semble le croire. Chaque système a ses inconvénients. C'est le système *monarchique* qui a perdu la France, et qui en a fait un monceau de ruines. Le système républicain a aussi ses défauts, mais il a de même de grands avantages. Nous avons le système monarchique dans nos écoles, parce que nous sommes sous un gouvernement monarchique ; les États-Unis ont, dans la plupart de leurs écoles, le système républicain, pour la bonne raison qu'ils sont sous un régime républicain. De là, ne pourrions-nous pas conclure que la discipline dans les écoles devrait être basée sur l'espèce de gouvernement du pays ?

MM. O'Donoghue, Mauffette et Martineau se déclarent pour le système monarchique.

M. Allaire fait voir ce que ces deux systèmes ont de bon ; mais s'il me fallait, ajoute-t-il, en adopter un à l'exclusion de l'autre, je me déclarerais pour le système monarchique.

M. Lacroix dit : Puisque de l'aveu de plusieurs, la monarchie a fait son temps, et que la république offre des inconvénients, pourquoi, dans la discipline des écoles, n'adopterait-on pas le système militaire ?

M. le Président résume ainsi les débats : "Je vous félicite, messieurs, de l'entrain que vous avez mis dans la présente discussion. Cette question, de prime abord, semblait devoir se vider assez promptement ; mais la divergence des opinions que chacun de vous a soutenues avec talent, lui a donné des proportions presque colossales.

Ce sujet a intrigué un grand nombre de ceux qui ont lu le compte-rendu de notre dernière séance. Plusieurs se sont demandé sans doute ce que nous prétendions faire, ce à quoi nous désirions en venir. Peut-être avons-nous été accusés de vouloir faire de la politique. Discuter une question de ce genre dans une assemblée d'instituteurs semblait une chose vraiment anormale. Cependant, si l'on réfléchit que

l'école est en petit ce que l'Etat est en grand, l'on verra que cette question est parfaitement dans les limites de nos attributions.

Le système monarchique a ses avantages, mais il a aussi ses inconvénients. La responsabilité que l'instituteur assume sous cette forme disciplinaire, l'autorité nécessaire pour le maintien de l'ordre, dont il y est revêtu, ne laissent pas que de lui créer parfois des désagréments ; et avec la meilleure volonté et la meilleure bonne foi du monde dans la direction de son école, il se voit fréquemment exposé à des attaques souvent injustes, toujours regrettables. Les épithètes de *partial* et de *despote* lui sont décernées avec un peu trop de libéralité.

Le système républicain serait, d'un côté, avantageux pour le maître, par le fait que, n'ayant à décider de rien, il se trouverait ainsi à l'abri de toute critique, puisqu'il ne serait responsable de rien ; mais, d'un autre côté, son autorité serait réduite au néant : la régie de l'école laissée entre les mains d'élèves qui lui seraient peut-être hostiles, ferait de cet homme un véritable automate. Ce système a donc aussi ses inconvénients.

L'idée que M. U. E. Archambault a développée et qui consisterait à adopter, pour la discipline dans les écoles, le système de gouvernement qui régit le pays où l'on se trouve, me paraît propre à attirer votre attention. L'élève s'accoutumerait de bonne heure à se conduire d'après les mêmes lois qu'il devra observer plus tard. Un autre discutant, M. Lacroix, a émis l'opinion que, puisque ni le système monarchique ni le système républicain ne sauraient convenir, le système militaire serait peut-être celui qui répondrait le plus aux exigences de la discipline dans les écoles. L'obéissance passive et presque aveugle du soldat à ses chefs serait bien en effet ce que l'on pourrait désirer de mieux chez l'élève. Cette idée mérite considération.

Je n'ai nullement l'intention de décider lequel de tous ces systèmes offre le moins d'inconvénients. Je ne fais qu'indiquer les parties les plus saillantes des débats, afin qu'elles puissent servir comme de points de repère à l'avenir.

Cette question sera, selon votre désir, renvoyée à la prochaine séance pour y être discutée de nouveau. J'invite tous les instituteurs ici présents, de même que ceux qui assisteront à la conférence du mois de janvier, à s'occuper sérieusement de la question. L'étude en serait vraiment intéressante ; et les conclusions qu'on pourrait en tirer seraient sans contredit d'une très-grande importance pour l'instituteur.

Je ne puis passer sous silence, messieurs, le plaisir que j'éprouve de voir un aussi grand nombre d'instituteurs, surtout d'instituteurs de ce cette ville, assister à cette séance. Ce concours, m'a-t-on dit, est dû à un inspecteur que je ne nommerai pas, parce qu'il est ici présent, mais dont le dévouement pour la cause des instituteurs, et l'intérêt qu'il porte à notre Association, vous sont bien connus. Ce monsieur mérite à juste titre notre reconnaissance."

A la suite de cette discussion, M. U. E. Archambault donne une seconde causerie sur son voyage aux Etats-Unis. Il limite cependant son entretien à une seule ville. L'auditoire a écouté avec attention l'exposé du système d'éducation à New-York, et a pu voir l'intérêt qu'y prennent les personnes les plus influentes à son bon fonctionnement. Nous avons pu constater également que les divers rouages de ce système ressemblent parfaitement à ceux de notre système parlementaire. M. Archambault nous parle aussi des attributions des syndics et des inspecteurs chargés de veiller à la bonne observation des règlements qui régissent les nombreuses institutions de New-York. "Plusieurs de ces institutions, ajoute-t-il où le pauvre et l'orphelin reçoivent gratis l'aliment du corps et de l'intelligence, doivent leur fondation à la libéralité de citoyens dévoués à la cause de l'éducation, qui les maintiennent encore aujourd'hui." Les sommes quasi fabuleuses dépensées pour le

soutien des écoles, l'architecture des bâtisses, les divers systèmes de ventilation et de chauffage, l'aménagement des classes, la structure et la disposition des tables et des bancs, sont tour à tour l'objet de nombreux commentaires. Ces remarques ont prouvé que M. Archambault n'a pas visité ces établissements en simple touriste, mais en homme sérieux, qui cherche à tout voir, à tout comprendre, et à qui le plus léger détail ne saurait échapper. L'énumération des salaires élevés que reçoivent les 2411 personnes, hommes et femmes, qui, à différents degrés, ont pour mission de répandre l'instruction dans la grande métropole de la République américaine, a surtout intéressé l'auditoire.

Le sujet de discussion suivant, de même que le sujet ci-haut désigné, sera offert à la prochaine séance :

"Si l'instituteur doit être considéré comme tenant dans sa classe la place du père de famille, n'est-il pas par cela même autorisé à infliger des punitions corporelles, lorsqu'il le juge nécessaire ?"

Et la séance est ajournée au dernier vendredi de janvier prochain, à 10 heures précises de l'avant-midi.

F. H. P. DEMERS,
Secrétaire temporaire.

Revue mensuelle.

Nous voudrions pouvoir écrire cette première revue de l'année 1872 avec des paroles pleines de bonnes promesses et d'heureux pronostics ; malheureusement nous nous trouverions en complet désaccord avec les prophéties de tous genres qui nous assaillent depuis quelque temps et parviennent à émouvoir même les âmes les plus fortement trempées. Selon quelques commentateurs cependant, ces prédictions ne se rapporteraient pas à notre pays et ne menaceraient point de troubler la sérénité de notre ciel ; on dit même que les terres de l'autre côté de l'océan seules subiraient la grande noirceur pendant que notre continent tout entier, préservé de ses terribles effets, sera inondé d'une clarté telle que la vieille Europe n'en a jamais vue. Il semble pourtant que la noirceur menace un peu nos voisins et les voisins de nos voisins, et qu'il n'y aurait aucun danger à risquer un bout de prophétie de ce côté-là. Il se pourrait bien en effet qu'avant peu, les Etats-Unis eussent sur le bras plusieurs affaires assez désagréables sinon fort dangereuses. On appréhende un conflit entre cette puissance et l'Espagne, à moins que le roi Amédée ne consente à y mettre beaucoup du sien.

Voici les faits qui ont donné lieu à ce malentendu. Une canonnière espagnole aurait, on ne sait pour quelle raison, arrêté et désemparé le steamer *Florida*, appartenant aux Etats-Unis ; il faut avouer que le procédé est un peu leste, à l'égard d'une nation avec laquelle le cabinet de Madrid est censé n'avoir que des relations pacifiques. Les Etats-Unis, de leur côté, ont ressenti vivement cet affront et exigent du gouvernement espagnol, suivant la rumeur du moins, — 1°, des excuses ; 2°, la dégradation de l'officier qui commandait la canonnière et, 3°, la reddition de la canonnière elle-même. Le roi d'Espagne n'a pas d'autre alternative que de subir ces conditions ou de se préparer à une guerre qui pourrait lui être plus fatale que la rébellion de l'île de Cuba.

Cette affaire, quoique fort désagréable pour les Etats-Unis, n'est cependant pas aussi sérieuse dans ses conséquences que pourrait l'être l'incident Catacazy. Nous exprimions dans notre dernière revue, l'opinion que cet incident était complètement vidé, par le rappel du ministre compromis. Il paraît cependant que l'affaire revient sur le tapis avec un caractère d'acrimonie plus prononcé. Suivant les uns, cette nouvelle complication serait due à l'esprit perspicace du secrétaire Fish et serait fort à l'avantage des Etats-Unis ; suivant d'autres, et nous nous rangeons volontiers à cette opinion, Fish aurait tout bonnement commis une énorme indiscretion, en poursuivant l'affaire bien au-delà des limites qu'une diplomatie sage et bien entendue n'aurait jamais osé franchir. Il a voulu que M. Catacazy fût jugé par son gouvernement ; mais le jugement du gouvernement russe n'a pas l'air de vouloir trop censurer son ministre. Bien au contraire, il paraît que M. Catacazy, dans sa conduite vis-à-vis du cabinet de Washington n'a fait que suivre les instructions du prince Gortschakoff. La lettre de Fish, demandant la poursuite de l'affaire, est fort sévère et M. Curtiss ministre américain à St. Pétersbourg, n'est sans doute pas étranger à sa publica-

tion dans les journaux. Le prince russe, qui a cru y voir une intention d'étaler au grand jour les griefs articulés contre M. Catacazy, et conséquemment la censure de sa propre conduite, s'est fâché à son tour et paraît prêt à accepter toutes les responsabilités, au nom de son gouvernement. De tout ceci, il ressort que la profonde sympathie que l'on disait exister entre la Russie et les Etats-Unis n'était qu'un fantôme d'amitié, et il est aujourd'hui établi que les politesses de l'autocrate du Nord envers la république américaine n'avaient pas d'autre cause qu'une légère communauté d'intérêts. Le règlement des difficultés entre l'Angleterre et les Etats-Unis, a porté un coup sérieux à cette conformité de position ; aussi M. Catacazy avait-il fait tout en son pouvoir pour empêcher les deux pays d'en venir à une entente qui dérangerait considérablement les plans de son gouvernement. De là les plaintes du Président et de son secrétaire et par suite, le brandon enflammé qui menace de faire éclater la mine.

On peut puiser dans cet incident de profonds enseignements sur la solidité des affections qui attachent entre eux les chefs de gouvernements, et surtout sur les motifs qui sont la base de ces alliances pleines de protestations si facilement prodiguées.

Les troubles politiques de la Louisiane, d'un autre côté, sont loin de se calmer et le désordre augmente d'une manière menaçante. Le revolver y est devenu la loi suprême. Cet état de choses est d'ailleurs assez général dans tout le Sud et le Président de la république a l'air de craindre que son ingérence n'y produise plus de mal que de bien. Le fait est que les Américains du Nord se sont un peu fait illusion sur la solidité des résultats obtenus par leur victoire contre le Sud, et ils ont peut-être trop précipité les choses. Ils ont aboli l'esclavage, sans prévoir les suites de cette abolition et sans prendre les moyens de conjurer ce qu'elles pourraient avoir de désastreux tant pour les noirs que pour leurs anciens possesseurs. On ne lance pas ainsi tout un peuple dans une vie complètement neuve pour lui, sans le préparer d'avance et de longue main à sa nouvelle position. Nous donnons aux Etats du Nord un juste tribut d'admiration pour ce qu'ils ont fait envers la civilisation et envers l'humanité, en affranchissant les noirs du Sud ; mais nous devons aussi constater que cet affranchissement ne s'est pas fait dans les circonstances et avec toutes les précautions voulues. Il y a donc lieu de craindre que les désagréments continuels causés par les noirs dans le Sud, — et conséquences de l'irréflexion des vainqueurs — ne réveillent à la fin l'ancienne animosité entre les deux grandes fractions de la République, et ne les amènent encore une fois en présence sur les champs de bataille. Cette fois, le conflit serait encore plus terrible et plus meurtrier ; et la lutte ne cesserait qu'avec le dernier soldat de l'un ou de l'autre parti. Le feu n'est pas éteint ; il couve sous les cendres et malheur à ce pays, malheur à nous peut-être, si quelque souffle vient enflammer l'étincelle qui ne demande qu'à s'étendre et à dévorer ce qui l'entoure.

Au Mexique, le général révolutionnaire Diaz a été mis en déroute ; il a perdu toute son artillerie, ses bagages, et plusieurs hommes, tués ou prisonniers. Juarez est en possession d'Oxaka. L'ordre est cependant loin d'être rétabli. Tôt ou tard, les Etats-Unis seront obligés d'intervenir et finiront par mettre la main sur ce pays, malgré leurs protestations tendant à faire croire qu'ils sont satisfaits de leur territoire et qu'il n'ont nullement l'envie d'absorber leurs voisins.

Cette idée d'absorption n'existe pas d'ailleurs exclusivement aux Etats-Unis ; et, pendant que l'Angleterre par l'abandon de quelques unes de ses colonies, semble suivre une politique tout-à-fait opposée, la Prusse, de son côté, manifeste visiblement le désir d'agrandir ses domaines par l'acquisition de possessions en dehors de l'Europe. Imbue de cette croyance que le plus grand bonheur qui puisse arriver à un peuple est de devenir prussien et d'être incorporée dans la grande race germanique, elle commence à se glisser tout doucement dans le Céleste Empire pour tâcher d'y prendre racine, et un instructeur prussien, sous-officier, donne en ce moment à l'arsenal de Shanghai des leçons pour le maniement des canons Krupp à un certain nombre de jeunes chinois. De là au Japon, il n'y a qu'un pas, et les troupes de l'autocrate nipponien ont aussi maintenant leur instructeur allemand. C'est déjà un pas de fait, et ce ne sera certainement pas le dernier.

Avec ces deux grandes puissances, la Prusse a mis des formes ou plutôt de la ruse dans sa manière d'arriver et de procéder. Les mêmes ménagements n'ont pas été employés à l'égard du Brésil, et Bismark, souple et insinuant en Asie, prend ici le ton tranchant d'un despote. Personne n'ignore l'origine de ce conflit prusso-brésilien ; il ne s'agit, au fond, que de l'arrestation de quelques marins allemands, à la suite d'une rixe survenue dans un lieu de bas étage, entre eux et des indigènes. Ces tapageurs n'ont pourtant pas été traités trop sévèrement, mais la manière dont on a envisagé cette affaire à Berlin fait naître de graves appréhensions et il est

probable que la Prusse, avec cette ardeur d'envahissement qui s'est développée chez elle depuis la dernière guerre va faire tous ses efforts pour étendre son empire jusque sur ce côté de l'Atlantique. Nous espérons que les partisans de la doctrine Munroe seront prêts à la recevoir. Dans tous les cas on affirme qu'une escadre prussienne se dirige vers le Brésil pour y appuyer les réclamations de Bismark. Il n'est pas douteux, au fond, que la Prusse aspire à devenir la première puissance du monde sous tous les rapports. Sa flotte marchande est déjà la plus nombreuse qui existe en Europe, après celle de l'Angleterre ; or, si elle veut placer son commerce et sa marine au premier rang parmi toutes les nations du globe, il lui faut des colonies. Ce conflit avec le Brésil lui fournirait donc l'occasion de s'emparer de plusieurs territoires qui pourraient lui être un jour d'un grand avantage pour le développement de sa politique et de son commerce. S'il y a la moindre chance d'un empiètement, soyons certains que Bismark en profitera.

Ce potentat, d'ailleurs, ne compte plus pour rien l'opinion publique et ne prend plus conseil que de son propre génie. Il l'a bien montré dans sa circulaire si insolente pour la France et dans l'ordre barbare qu'il a donné de faire le procès des otages français pour se venger de l'acquiescement de Tonnelet et de Bertin. Ainsi chaque fois qu'un soldat prussien sera tué en France et que son meurtrier ne pourra pas être trouvé, ou qu'il sera absous, il faudra qu'un homme complètement innocent subisse son procès et soit condamné à la place de l'accusé introuvable ou déclaré innocent par le jury de son pays.

Nous ne savons pas comment les *juges de Berlin* entendent la loi commune et celle de leur conscience, mais il est un fait certain, c'est que cette substitution de personne en matière criminelle est un de ces actes épouvantables de barbarie, qui, aux yeux des peuples véritablement civilisés, suffiraient pour dégrader non seulement le tribunal qui s'en rendrait coupable mais encore toute la nation qui le laisserait s'accomplir sans le flétrir par une solennelle protestation. Et après tout cela la Prusse se posera insolemment à la tête de la civilisation et prétendra distribuer de droite et de gauche des leçons d'honneur et de loyauté ; l'empereur Guillaume se donnera même le titre pompeux de *purificateur* de la France !

Cette pauvre France, puisque nous venons de prononcer son nom, est loin de se remettre aussi vite que nous avions cru pouvoir l'espérer, et l'année qu'elle commence, quoique moins terrible que celle qui vient de s'écouler, est cependant grosse d'événements menaçants. Nous l'avons déjà dit, et nous le répétons, la république n'a jamais été faite pour la France ou plutôt la France n'a jamais été faite pour la république. Depuis qu'elle a adopté ce régime, elle se retourne péniblement sur elle-même, comme pour chercher un point d'appui qui fuit sans cesse ; son chef même n'a pas confiance dans l'état actuel et ne semble le regarder que comme un état transitoire. L'Assemblée nationale, au lieu de donner au peuple un exemple de sagesse et de stabilité, siège au milieu d'un désordre continu qui rappelle presque le temps de la Terreur. Un incident qui vient de s'y produire est assez significatif. M. Ordinaire, député radical du Doubs, s'est permis de qualifier la commission des grâces du titre de commission *d'assassins*. C'était la copie presque littérale de l'expression de Robespierre, lorsque, dans la célèbre journée du 9 thermidor, il dit à Thuriot qui présidait la Convention : " Pour la dernière fois, président des assassins, je te demande la parole ! " L'Assemblée, sur la demande de M. Rouvier, président de la Commission, a été unanime à voter l'application de la censure contre M. Ordinaire. Cette peine disciplinaire entraîne, pour le député atteint, une retenue de la moitié de son traitement pendant un mois, et l'affiche à ses frais, de la décision, à mille exemplaires, dans sa circonscription.

L'agitation n'est pas seulement dans l'Assemblée ; au dehors, les partis travaillent et font de la propagande, chacun dans son sens. Ces mouvements, tout dernièrement encore, ont pris une telle accentuation que le Président s'est cru obligé d'offrir sa démission, ce qui est considéré comme un coup d'état fort brillant. Nous avouons humblement que nous sommes encore à nous demander ce qu'il peut y avoir de si profondément extraordinaire dans cette simple action. M. Thiers occupe une position nécessairement difficile, mais aussi fort enviable. Les partisans de chacun des prétendants font naturellement tous leurs efforts pour y asseoir leur homme. Malheureusement, ces prétendants sont trop nombreux et ne peuvent commander, chacun, qu'une légère fraction de la sympathie générale que les circonstances assèrent à Thiers. L'avènement au pouvoir du comte de Chambord ou de l'un des membres de la branche d'Orléans, amènerait de soi une nouvelle guerre civile ou plutôt une recrudescence, de celle qui n'est encore qu'endormie ; il s'en suivrait donc une dépréciation des garanties offertes à la Prusse pour le paiement de l'indemnité, ce qui aurait pour résultat immédiat l'occupation de

tous les départements actuellement évacués. Ces conséquences se tirent presque d'elle-mêmes. Thiers n'était pas le seul qui les eût entrevues, quand il a offert sa démission ; il n'est pas non plus le seul qui ait pu prévoir la réponse que lui donnerait l'Assemblée. Que Thiers ait habilement profité des circonstances pour faire comprendre combien il est nécessaire, indispensable à la France, nous y consentons volontiers ; mais que l'on regarde cette action comme un coup d'état presque sans précédents, nous croyons que c'est plus que forcer la note, et que le Président lui-même doit être fort surpris des admirations énergiques que cette mesure de sa part a partout suscitées.

Les brochures sont presque comme l'Internationale : on les rencontre partout. On en annonce une nouvelle que l'Empereur doit publier bientôt ; elle doit renfermer des révélations importantes sur le système militaire français pendant la dernière guerre. En attendant, Napoléon III a tenu à faire connaître ses idées sur la situation actuelle : il prétend avec raison que le gouvernement du jour ne peut pas se maintenir. "Le duc d'Aumale, dit-il, est le seul homme capable pour le moment, de sauver la France : si dans six mois, d'Aumale n'est pas président de la république, alors la France sera forcée de venir me chercher et... elle me trouvera." La chose est peut-être plus possible qu'elle n'en a l'air pour le moment.

Ces paroles arrivaient justement au moment où un grand nombre de pétitions étaient déposées devant l'Assemblée, demandant le rétablissement de la monarchie. La lecture de ces pétitions a naturellement soulevé une tempête et causé les scènes les plus tumultueuses : mais ce ne sont pas toujours ceux qui font le plus de bruit qui sont le plus à redouter. L'étonnement de l'Assemblée était à peine calmé qu'une autre pétition, est venue s'emparer de nouveau des esprits et produire une forte sensation. C'est la pétition d'un M. Geo. Wilkes, directeur de la compagnie de la Basse-Californie, faisant l'offre au nom de cette compagnie, de recevoir comme colons dans la péninsule californienne, les condamnés à la déportation : des terrains leur sont donnés à titre gratuit avec tous les avantages ordinairement accordés aux émigrants. Ainsi donc l'Assemblée peut, d'un seul coup, délivrer la France de ces démagogues à tous crins, et ramener au char de l'Etat le seul automédon qui puisse le conduire sans éclaboussure : un roi ou un empereur. Le fera-t-elle ? C'est peu probable. En attendant, la majorité a décidé de rester à Versailles. Il n'y a rien comme ces républicains pour avoir des goûts royaux, une fois qu'ils sont arrivés.

Le message du Président des Etats-Unis, qui était d'abord passé presque inaperçu, commence à être compris en France, et ceux qui pérorèrent depuis si longtemps sur la fraternité des peuples libres, sont bien forcés d'ouvrir les yeux en présence des caresses que la grande république prodigue aux Prussiens et des dédains qu'elle affecte vis-à-vis des fils de la liberté française. Cette déception s'est doublée d'un nouveau désappointement à la nouvelle que l'empereur Guillaume devait aller faire visite au czar, à St. Pétersbourg, le printemps prochain. En présence de cet échange de bon procédés, il ne saurait plus être sérieusement question de l'alliance franco-russe dont on augurait de si bons résultats. Au milieu de ces désenchantements, il y a une consolation dans l'acte patriotique qui vient de se produire parmi les dames de Strasbourg. A l'époque du jour de l'an, le président Thiers a reçu de leur part la somme de 23,945 francs, pour être versée entre les mains du comité chargé de secourir les victimes de la guerre. C'est une preuve que l'Alsace n'est pas encore si allemande que le prétend le prince de Bismark.

L'Académie française vient de s'aggraver un nouveau membre dont le nom se recommande particulièrement à notre souvenir : M. Xavier Marmier, le nouvel élu, est cet écrivain français distingué qui a visité le Canada il y a quelques années et qui en a parlé avec tant de sympathie dans ses lettres sur l'Amérique. Pendant que M. Marmier prenait sa place au rang des immortels, Mgr. Dupanloup, de son côté mettait sa démission entre les mains du secrétaire perpétuel. Le savant prélat donne pour raison à cette démarche l'impossibilité où il se trouve, de faire partie d'un institut dont Me Littré, athée bien connu, vient d'être nommé membre. L'Académie n'a pas encore décidé si elle accepterait cette démission que l'on commente fort diversement dans les cercles élevés. Mgr. Dupanloup, de son côté persiste dans sa décision.

Il nous faut maintenant donner notre bulletin nécrologique qui, heureusement ne sera pas fort rempli. Nous regrettons cependant d'avoir à y enregistrer tout d'abord le nom de S. E. le cardinal Amati, décédé à Rome, le 26 décembre dernier à l'âge avancé de 78 ans. Ce vénérable prélat était chancelier de la cour pontificale.

On a aussi annoncé dernièrement la mort de Persigny (Jean-Gilbert-Victor Fioln, comte, puis duc). Le nom du duc a été fort lié aux événements des vingt dernières années. Il a été un des plus

constants amis de la famille Bonaparte dont il a servi la cause avec un dévouement remarquable. Il était ministre de l'intérieur en 1852 et, malheureusement pour lui, la postérité n'oubliera pas qu'il a contresigné les décrets relatifs à la confiscation des biens de la famille d'Orléans. Il a occupé pendant longtemps des postes d'ambassadeur, et s'est montré diplomate fort habile. Il était né en 1808 et avait par conséquent soixante et quatre ans.

Un journal de St. Hyacinthe nous apprend la mort du Révd. F. Magloire Turcotte arrivée à East Clifton, le 17 de ce mois. Le défunt était un des plus anciens membres de notre clergé et exerçait son ministère depuis quarante-trois ans. Il était né dans le siècle dernier et était âgé de 73 ans.

Montmagny a aussi perdu l'un de ses citoyens distingués, le chevalier Robert d'Estimauville, mort le 21 de janvier. Il était le neveu d'un émigré français qui a joué sous Lord Dalhousie, un certain rôle officiel dans ce pays. Homme d'excellentes manières, d'un cœur généreux, et d'un esprit distingué, M. d'Estimauville qui exerçait depuis longtemps à Montmagny la profession d'avocat y sera regretté d'un large cercle d'amis.

Nous annonçons aussi avec peine le décès de M. E. Mathieu de l'Assomption, arrivé le 15 du courant. M. Mathieu était un des plus grands propriétaires fonciers de cette province et l'un des hommes les plus estimés de son district. Il a représenté le comté de l'Assomption dans le premier parlement de la Province de Québec et a rempli son mandat avec honneur et intégrité jusqu'en 1871. Il était âgé de 67 ans. C'était un type très-remarquable dans sa franchise et sa fraîcheur de l'habitant canadien.

Au moment de clore notre Revue, nous apprenons le décès de l'honorable Etienne Mayrand, arrivé à la Rivière-du-Loup (en haut) le 22 du courant. M. Mayrand appartenait à cette race forte de nos anciens canadiens qui s'en va disparaissant tous les jours. Il avait été membre du Conseil spécial sous lord Sydenham, et conseiller législatif après les troubles de 37 et 38.

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

BULLETIN DES LETTRES.

—Du désastre complet de la belle Bibliothèque du Louvre, incendiée par les barbares, un livre a été sauvé ; et savez-vous lequel ? Le *Projet de Paix perpétuelle*, de l'abbé de Saint-Pierre ! Convenez que l'anecdote est singulière. Son mérite est d'être vraie. Je suis dépositaire de cette curieuse épave, jusqu'à ce qu'il plaise à M. Jules Simon, à qui je l'ai signalée, de la réclamer. Je tiens entre les mains le volume ; il a été publié à Rotterdam, en 1729, chez Jean-Daniel Beman ; une attestation, signée du frère Paulus, établit qu'il appartenait jadis à la bibliothèque du couvent des Carmes déchaussés, sous le numéro 1213 bis. Plusieurs estampilles nous le montrent passant par la bibliothèque du Tribunal avant d'être catalogué dans celle du Louvre. Rien donc n'est plus authentique. Le titre est long et donne à lui seul une idée de la manière et du style de l'auteur. "Abrégé du projet de paix perpétuelle, inventé par le roi Henri-le-Grand, approuvé par la reine Elisabeth, par le roi Jacques, son successeur, par les Républiques et par divers autres potentats, approprié à l'état présent des affaires générales de l'Europe, démontré infiniment avantageux pour tous les hommes nés et à naître, en général et en particulier pour tous les souverains et pour les maisons souveraines, par M. l'abbé de Saint-Pierre, de l'Académie française."

Je respire. Si par aventure l'exemplaire était unique, quel service j'aurais rendu à l'humanité en arrachant aux flammes un tel chef-d'œuvre, infiniment avantageux pour tous les hommes nés et à naître ! Je tressaille d'allégresse à cette pensée. Et, en tout cas, comme je crois bien qu'aucun homme vivant, autre que moi, n'a lu en conscience le chef-d'œuvre, j'espère, en le faisant connaître, rendre ce service éclatant à l'humanité ingrate. A quoi songeais-je, en laissant sommeiller mon manuscrit à côté du précieux volume, tous deux exposés à un nouvel incendie ? Le monde ne se doutait pas des risques qu'il courait encore. Je n'ai plus à remercier la *Revue de Bretagne* de son hospitalité ; c'est-elle qui doit me remercier de ma condescendance à l'associer à la grandeur du bienfait.

Mais vous me demandez comment j'ai pu préserver un pareil trésor. Je vais satisfaire votre impatience ; j'aurai la modestie d'avouer que je n'y ai déployé aucun héroïsme. Vous savez que notre ami Aurélien de Courson était un des conservateurs de la Bibliothèque du Louvre. Comme moi, il avait voulu, en restant à son poste, mettre en sûreté, avant le siège, les bouches inutiles de sa famille.

Quand les portes de Paris furent près de se refermer sur nous, nous résolûmes de rapprocher nos solitudes. Nous avons ainsi vécu cinq mois sous le même toit, nous chauffant à un pâle foyer et souvent grelottants, confondant nos rations de bois, de viande de cheval, et, finalement, de pain noir. Je passe sur ces détails. Nous confondions aussi nos espérances patriotiques, plus rares, hélas ! que nos douleurs et toujours suivies d'amères déceptions, ainsi que nos anxiétés paternelles. Nous ne nous lassions pas de confier aux ballons des lettres sans réponse, et, jusqu'à la fin de janvier, aucune colombe bônée ne venait calmer nos alarmes. Nous devisions, nous lisions, nous griffonnions. Or, un jour, le conservateur du Louvre eut l'idée de me rapporter de sa Bibliothèque le volume de l'abbé de Saint-Pierre. D'humeur plus belliqueuse que la mienne, bien qu'il eût donné trois vaillants fils à la défense de la France envahie, il m'entendait souvent maudire en elle-même l'institution de la guerre. Lisez et commentez cela, me dit-il. Vous devez sympathiser avec ce rêve, car vous me paraissez vous-même un candide rêveur de paix universelle.

Je lus donc, la plume à la main, et certainement, sans cette circonstance, je m'en serais tenu, jusqu'à la fin de mes jours, aussi bien que tout mes contemporains, à la nuageuse réputation de l'auteur, qui n'a pas laissé autre chose que son nom à la littérature. C'était au commencement de janvier ; le bombardement était dans toute sa force, et mes vitres tremblaient de détonations de l'artillerie, tandis que je me livrais à cette rêverie, à propos d'un rêveur. Vint l'armistice et l'ouverture des portes de Paris ; vous comprenez que j'eus autre chose à faire que de restituer le volume aux rayons du Louvre. La Commune ne tarda guère ; et c'est ainsi que je me suis trouvé un bienfaiteur inconscient de l'humanité. — *Revue de Bretagne et de Vendée.*

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Le Radeau de la Méduse, par M. de Pontmartin. — Les nombreux ouvrages auxquels a déjà donné lieu l'année terrible qui va du mois de juillet 1870 au mois de juillet 1871, présentent presque tous un trait qui, pour être singulier, n'en est pas moins général. Depuis les récits de M. de Palikao jusqu'à ceux de M. de Freycinet, depuis le livre du général Chanzy jusqu'à celui du général Faidherbe, depuis les dépêches que publie M. Benedetti jusqu'à celles que traduit M. Jules Favre — *traduttore traditore* — que voyons nous ? Une succession vraiment merveilleuse de combinaisons admirables, de succès et de victoires, qui aboutissent, il est vrai, à des défaites et à un désastre, mais sans qu'il y ait de la faute de personne : c'est la fatalité qui a tout fait. Eh bien ! il faut avoir le courage de le dire : de telles publications sont coupables, car elles nous empêchent de voir et de savoir la vérité, la chose du monde cependant la plus nécessaire à un peuple qui est tombé et qui veut se relever.

Ce qui distingue le nouveau livre de M. de Pontmartin de tous les écrits inspirés par les événements de 1870 et de 1871 et ce que nous voulons y signaler tout d'abord, c'est qu'il ne craint pas de dire la vérité ; il nous la dit aujourd'hui comme il nous l'avait dite pendant la guerre. Alors que tous nos journaux nous berçaient de victoires imaginaires et de mensongères illusions, seul ou presque seul dans la presse, il estimait que l'expérience, la raison, le vrai patriotisme devaient parler plus haut qu'un vain amour-propre ; il estimait — et pour ma part je lui en sais un grand infini, — qu'il y avait plus de courage à dire la vérité qu'à la dissimuler ou à la taire, et que prêcher contre l'illusion, ce n'était pas conseiller une lâcheté, mais conjurer un péril : de là ces *Lettres d'un intercepté*, pleines de vues si justes et si élevées, de pages si ingénieuses et si piquantes ; car avec M. de Pontmartin l'esprit ne perd jamais ses droits, et les longues harangues de M. Gambetta seront depuis longtemps oubliées que l'on relira encore ce petit chef-d'œuvre : *La Journée d'un proconsul*.

Les *Lettres d'un intercepté* avaient paru du mois d'août 1870 au mois de janvier 1871. *Le Radeau de la Méduse* a été écrit du mois de février au mois de septembre 1871. L'éminent écrivain y sonde nos blessures et nos plaies d'une main ferme, que ne font point trembler l'émotion et la douleur dont son cœur est rempli. Il hésite d'autant moins à révéler toute l'étendue du mal qu'il le sait guérissable et qu'il indique le remède. M. de Pontmartin n'a eu garde d'ailleurs de mettre en oubli le précepte du Tasse, qui recommande d'enduire de miel et de sucre les bords du vase que l'on présente au malade :

Così all'egro fanciul porgiamo aspersi
Di soave licor gli orli del vaso.

Ici le miel et le sucre, c'est la grâce du style, ce sont les traits

charmants, les mots heureux ; c'est le rayon du soleil qui perce à travers les nuages, c'est le sourire qui se glisse à travers les larmes. Rien de plus émouvant, rien de plus éloquent parfois, que les chapitres sur *la Prusse et la Commune, Paris, la Colonne Vendôme, les Morts*. Rien de plus vif et de plus gai que la réception de M. Emile Ollivier à l'Académie française. — Mais cette réception n'a pas eu lieu ; elle est indéfiniment ajournée. — Erreur ! Plus timide que ne le faisait supposer la légèreté bien connue de son cœur, le successeur de Lamartine a prié l'Académie de le recevoir à huis clos. L'illustre Assemblée y a consenti, mettant seulement pour condition à cette complaisance que l'auteur du 18 Janvier ferait son discours en vers. M. Emile Ollivier a accepté, et il a cru ne pouvoir mieux célébrer l'auteur des *Méditations poétiques* qu'en prenant pour modèle le chef-d'œuvre de Lamartine, *le Lac*. Voici quelques strophes du discours de M. Ollivier :

Un jour, — t'en souvient-il ? — nous gardions le silence :
On n'entendait, au sein du Corps législatif,
Que le bruit des couteaux qui frappaient en cadence
Le pupitre plaintif.

Tout à coup, des accents inconnus au vulgaire
Du palais enchanté ravirent les échos ;
Schneider fut attentif, et la voix qui m'est chère,
— C'est-à-dire ma voix, — laissa tomber ces mots :

« O temps, suspends ton vol ! Et vous, heures propices,
Remontez vers le ciel !
Laissez-moi savourer les rapides délices
De ma lune de miel !... »

« Temps jaloux, se peut-il que ce moment d'ivresse
Où l'empereur m'a fait ministre souverain,
S'envolent loin de moi de la même vitesse
Que les jours où j'étais pauvre et républicain ?... »

Que le prix Monthyon, que la prose et la rime,
Que les bouquins épars le long des parapets,
Que tout ce qu'on écrit, l'on rêve ou l'on imprime,
Tout me dise : « OLLIVIER ! L'EMPIRE, C'EST LA PAIX ! »

Le lecteur voudra connaître tout entier *le Lac* de M. Emile Ollivier, et il se dira avec nous que rien n'est désespéré puisque l'on peut encore trouver d'aussi bons morceaux sur le *Radeau de la Méduse*.
EDMOND BIRÉ.

— *Revue de Bretagne et de Vendée.*

BULLETIN DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

— *Les écoles Américaines.* — Presque toutes les écoles d'Amérique portent le nom de quelque grand homme du pays : *Les Washington School, Jefferson School, Franklin School*, se multiplient. Chacune des grandes villes des Etats-Unis possède une école placée sous l'invocation de l'illustre fondateur de la république. Aussi n'est-il pas facile de préciser le lieu où se trouve celle que nous avons sous les yeux. Mais à la considérer comme spécimen des édifices consacrés à l'éducation publique, nous sommes tout d'abord frappés de son étendue, de ses vastes fenêtres, de son isolement qui permet à l'air de circuler alentour. Ce site riant, ces grands arbres, ces beaux ombrages, invitent au repos après l'étude. L'esprit fatigué s'y détend, et se ranime au contact de cette végétation vigoureuse. Quel contraste avec nos tristes collèges, pareils à des casernes, enfouis dans l'intérieur des villes, enserrés et pressés de sordides demeures, n'ayant d'autres lieux de récréation que d'arides cours entourées de hautes murailles, véritables prisons plus faites pour effrayer l'enfance que pour l'attirer ! Et si nous pénétrons dans l'intérieur.

Les écoles publiques américaines (et nous croyons que celle-ci appartient à cette catégorie) sont essentiellement gratuites, bien que n'étant pas exclusivement réservées aux pauvres. L'esprit de la loi américaine est d'encourager tous les citoyens sans exception à faire élever leurs enfants dans les mêmes écoles : on pense que c'est la meilleure leçon d'égalité, et que cela vaut mieux que d'écrire ce mot sur les murs. On voit donc les enfants de la classe moyenne sur les mêmes bancs que ceux de la classe la plus pauvre. Rien ne se paye. Livres, plumes, papier, tout est fourni par l'Etat. Les dépenses du matériel, ainsi que les salaires du personnel, sont à la charge de l'Etat ou des villes. La direction suprême de toutes les écoles d'un Etat est confiée à un surintendant élu par la législature. Il nomme les professeurs avec l'approbation d'un conseil de directeurs pris parmi les citoyens notables. Chaque école a un principal

et un nombre de professeurs adjoints en rapport avec le nombre des élèves.

Les *public schools* sont de deux degrés. Dans chaque circonscription territoriale, il y a plusieurs écoles ordinaires où l'on enseigne la lecture, l'écriture, le calcul, la géographie, l'histoire des Etats-Unis et la grammaire. Dans la *high school*, ou école supérieure, deuxième degré, on enseigne l'anglais, le français, un peu de latin, l'histoire générale, la géométrie et l'algèbre, avec les sciences physiques. Elle n'est fréquentée que par peu d'élèves, à qui leurs parents veulent faire donner une éducation plus complète : c'est l'exception en Amérique. En général, dès qu'un enfant sait la règle d'intérêt, on le lance dans une maison de commerce.

Les *académies* sont des institutions particulières assez semblables aux nôtres, avec cette différence qu'elles sont absolument indépendantes de l'Etat. L'éducation y est inférieure à celle que l'on reçoit en France, par suite du dédain que l'on professe, en Amérique, pour tout ce qui n'est pas absolument pratique. Combien cela peut-il rapporter ? voilà la grande question ; celle de la discipline, qui est le côté faible de tous les établissements particuliers (à l'exception peut-être de ceux des jésuites), est secondaire.

Il y a aussi des collèges et des universités indépendantes. Les uns ne sont que des institutions ordinaires et ne durent guère plus que leur directeur ; les autres sont des fondations de citoyens amis de l'instruction, qui ont laissé les fonds nécessaires pour établir un collège et payer un certain nombre de professeurs. A des commencements souvent modestes viennent s'ajouter d'autres dons qui permettent d'étendre le plan primitif et de le compléter. L'*Université d'Harvard* est de ce genre.

Les collèges particuliers peuvent prendre le titre d'Université, et conférer des diplômes, pourvu qu'ils y soient autorisés par la législation de l'Etat. Pour obtenir cette autorisation, il leur suffit de présenter avec leur demande les règlements du collège, le plan des études, la liste des professeurs, et les noms connus de citoyens qui forment le conseil de surveillance. La législature fait alors une loi par laquelle le collège ou l'université se trouve incorporé, c'est-à-dire constitué légalement.

Dans les écoles publiques du premier degré, les professeurs les moins payés ont 50 dollars, (250 francs) par mois. Le principal a 80 dollars, (400 francs).

Dans les écoles supérieures, le traitement du principal est de 100 dollars, (500 francs) ; celui des professeurs assistants, de 80 dollars, (400 francs).

A la Nouvelle-Orléans, les classes ont lieu de neuf heures à trois heures, avec une interruption d'une demi-heure vers midi. Le soir, il y a des cours pour les adultes qui ne peuvent assister aux classes du jour. Enfin, dernier détail, dans les écoles de garçons, les classes des plus jeunes enfants sont faites par des dames, et l'on a tout lieu de s'applaudir de ce système.

Dans aucune des écoles publiques les enfants des deux sexes ne sont réunis. Au contraire, dans quelques académies ou institutions particulières, des jeunes gens et des jeunes filles prennent les leçons ensemble ; ce sont des externats. Un professeur affirme, après deux ans d'expérience, que la tenue des garçons y est meilleure qu'ailleurs, et l'application aussi soutenue.

L'Etat de New-York comptait en 1850, 11,580 écoles publiques, et seulement 18 collèges, auxquels il faut ajouter 883 institutions particulières ou académies : ce qui donne un total de 12,481.—Si l'on prend l'ensemble des Etats, le nombre des écoles publiques était de 80,991 ; celui des académies, de 6,032 ; celui des collèges, de 234.—Les écoles publiques employaient 92,000 maîtres, instruisant 3,354,173 enfants des deux sexes ; les académies avaient 12,207 maîtres pour 261,362 élèves ; enfin les collèges avaient 1,651 professeurs pour 27,159 élèves. Le nombre total des enfants suivant les cours de ces divers établissements était de 4,089,507 pour tous les Etats-Unis, et leur éducation coûtait par an 16,162,000 dollars, c'est-à-dire près de 81,000,000 francs.

En comparant le nombre des élèves aux dépenses des écoles publiques, on voit que dans l'Etat de Massachusetts chaque élève coûtait par an à l'Etat 28 fr. 30 c. ; enfin, en Louisiane, plus de 65 francs.

L'Etat qui avait le plus d'écoles publiques est l'Ohio ; il en comptait 11,661 avec 12,886 maîtres.

Ensuite venait l'Etat de New-York, ayant 11,580 écoles publiques et un personnel de 13,965 maîtres.

La Louisiane n'avait que 664 écoles publiques avec 822 maîtres.

Depuis 1850, ces chiffres ont dû nécessairement s'accroître, peut-être se doubler.

BULLETIN DES SCIENCES.

— *Un remède contre le choléra.*—Il n'est question en ce moment, à Londres, que d'un médecin anglais, le docteur Hutchinson, qui affirme avoir découvert un moyen infailible de guérir le choléra, et qui a sauvé, en effet, un assez grand nombre de malades dans les quartiers atteints par l'épidémie.

Son remède est tout simplement une application de collodion à l'estomac, combinée avec l'absorption d'une assez forte quantité de rhum ou d'eau-de-vie.

On annonce qu'en quelques heures, des malades, dont l'état semblait désespéré, ont été remis sur pied.

BULLETIN DES STATISTIQUES.

— Nous lisons dans une revue européenne :

En Europe, dans une quarantaine d'années, les populations des capitales ont considérablement augmenté ; mais elles sont loin d'avoir augmenté dans les mêmes proportions. En classant ces grandes cités d'après le nombre de leurs habitants, on ne trouve plus aujourd'hui le même ordre qu'en 1832. A cette époque peu éloignée de nous, et dont une génération seulement nous sépare

Londres comptait.....	1,624,000 habitants.
Paris.....	890,000 "
Saint-Petersbourg.....	480,000 "
Naples.....	358,000 "
Vienne.....	310,000 "
Dublin.....	300,000 "
Moscou.....	280,000 "
Berlin.....	250,000 "

On voit que Berlin était la moins peuplée de toutes ces capitales ; mais les chiffres se modifient étrangement en 1869, car Berlin passe au troisième rang, les populations respectives étant alors.

Pour Londres, de.....	3,214,000 habitants.
— Paris.....	1,950,000 "
— Berlin.....	800,000 environ.
— Saint-Petersbourg.....	667,000 habitants.
— Vienne.....	640,000 "
— Naples.....	600,000 "
— Moscou.....	420,000 "
— Dublin.....	362,000 "

Le résultat est encore plus favorable à Berlin si, au lieu de comparer les chiffres absolus des populations, on compare leurs accroissements depuis 1832. Le tableau de ces accroissements proportionnels nous montre alors Berlin occupant le premier rang.

Ainsi, dans trente-sept ans, l'augmentation a été :

Pour Berlin,	de 550,000 habitants, ou 220 pour cent.
— Paris,	de 1,060,000 119 pour cent.
— Vienne,	de 330,000 106 pour cent.
— Londres,	de 1,590,000 98 pour cent.
— Naples,	de 242,000 67 pour cent.
— Moscou,	de 140,000 50 pour cent.
— St. Petersbourg	de 187,000 39 pour cent.
— Dublin,	de 62,000 20 pour cent.

Ces proportions ont une éloquence muette qui donne à réfléchir : ainsi, Berlin a triplé, tandis que Paris et Londres n'ont que doublé.

Lorsqu'une capitale se développe si rapidement et dans une si grande proportion, il se passe à coup sûr, dans l'ensemble de la nation, des faits d'une haute importance, et l'extension intellectuelle ne peut manquer d'accompagner l'extension matérielle. Or, il est difficile qu'une tête si forte puisse fonctionner et vivre longtemps si le développement du corps ne vient rétablir l'équilibre. Berlin s'élevait donc, en fait, au rang de capitale de l'Allemagne sous les yeux de l'Europe, qui a paru ne pas s'en apercevoir.

BULLETIN DE L'AGRICULTURE.

— *Les animaux utiles.*—Pourquoi détruire les araignées ailleurs que dans les appartements, puisqu'elles tuent les mouches qui nous importunent ?

Pourquoi tuer la couleuvre non venimeuse, qui vit de mulots et de souris ? Elle n'a jamais mordu personne.

Pourquoi faire la guerre aux moineaux, qui ne mangent un peu de grain qu'à défaut d'insectes, et qui exterminent, par choix, les insectes nuisibles aux grains ?

Pourquoi brûler de la poudre contre les étournaux, gibier médiocre, qui passent leur vie à manger des larves et à épucer nos bétails, sur le dos desquels ils montent impunément dans les prés, à la satisfaction des animaux eux-mêmes ?

Pourquoi prendre les mésanges au piège, lorsqu'on sait qu'elles font par an deux ou trois nichées, pendant lesquelles chaque couple prend 120,000 vers et insectes en moyenne pour élever ses petits ?

Pourquoi tuer le crapaud qui mange les limaces et les fourmis ? Pourquoi sacrifier les chauve-souris, qui font au papillons de nuit et aux hannetons la guerre des hirondelles aux mouches ?

Pourquoi penser que la chouette mange les pigeons et les jeunes poulets, puisque cela n'est pas vrai ? Pourquoi la détruire, puisqu'elle fait une besogne de six à huit chats en mangeant 6,000 souris par an ? — *Gazette des Campagnes.*

FAITS DIVERS.

— Il a été décidé par une Cour des Etats-Unis que les tickets de chemins de fer quoique marqués "Bon pour aujourd'hui seulement" peuvent servir en aucun temps pour le parcours mentionné. Une dame qui avait un ticket en retard, vient de recouvrer six cents piastres de dommages d'une compagnie de chemin de fer, parce que le conducteur des chars avait refusé son billet et l'avait fait débarquer avant d'être rendue au lieu de sa destination.

— Une personne du grand monde américain et très distinguée, Mlle Mary Longfellow, nièce de l'illustre poète Henry Longfellow, a embrassé le catholicisme à Boston, le mois dernier. A son baptême, elle eut pour marraine madame docteur Salter, autre américaine convertie il y a quelques années.

ANNONCES.

Madame THIVIERGE

Ouvrira le premier Mai, à St. Félix du Cap Rouge, à sept milles de Québec, un Etablissement pour l'éducation d'une classe choisie de huit ou dix jeunes demoiselles. Les études comprendront l'Anglais et le Français dans toutes les branches enseignées dans une école modèle, la musique, le chant, les divers genres de Dessin, la Peinture Orientale et à l'huile, et la confection des ouvrages en cire, soit des fleurs, soit des fruits, etc.

Trois institutrices seront chargées de l'enseignement. Une Dame Anglaise sera à la tête des classes anglaises ; une Dame Française enseignera la Langue Française ; Madame Thivierge donnera elle-même des leçons de musique et de beaux arts.

CONDITIONS:

	Par terme 11 semaines.
Pension avec l'étude de l'Anglais et du Français....	\$24.00
Musique.....	6.00
Peinture.....	6.00
Dessin.....	3.00
Un cours de leçon d'ouvrages en cire.....	8.00

La table sera copieusement servie, et Madame Thivierge donnera une attention particulière à la santé de ses élèves. Le Cap Rouge est admirablement situé et renommé par la salubrité de l'air. On engagera les élèves à prendre des exercices journaliers, et madame Thivierge fera tout en son pouvoir pour donner satisfaction aux parents qui voudront bien lui confier le soin de leurs enfants.

Pour renseignements et plus amples détails, on pourra s'adresser à Madame Thivierge, Cap Rouge. Madame E. I. Dalkin, Cap Rouge, Révérend P. J. Drolet, Curé ; C. W. Wilson, Euier, Rue St. Pierre, Québec ; Robert J. Young, Euier, James Bowen, Fils, Euier, Rue St. Pierre, Québec, ou au Cap Rouge ; J. B. Forsyth, Euier, Cap Rouge ; Edson Fitch, Euier, St. Romuald.

Cap Rouge, 10 Mars, 1871.

DICIONNAIRE
GÉNÉALOGIQUE

DE TOUTES LES FAMILLES CANADIENNES

PAR

M. L'ABBE C. TANGUAY

Avec un Fac-Simile de la Première carte inédite de la Nouvelle-France en 1641.

Les personnes qui ont souscrit au Dictionnaire Généalogique et qui voudraient recevoir ce volume par la poste sont priées de nous envoyer le montant de leur souscription qui est de \$2.50 en y ajoutant 40 centins pour les frais de poste. Celles qui ont souscrit chez les Messieurs suivants pourront se le procurer en s'adressant après le 15 Mai courant à

J. A. LANGLAIS, Libraire, Rue St. Joseph, St. Roch de Québec.
J. N. BUREAU, Trois-Rivières.
E. L. DESPRÉS, Maître de Poste, St. Hyacinthe.
JAMES W. MILLER, Maître de Poste, de Ste. Luce de Rimouski.
A. GAGNÉ, Maître de Poste de Kamouraska.
R. OUELLET, " " L'Islet.
F. H. GIASSON, " " L'Ause à Gilles.
E. LEMIEUX, Ottawa.
F. X. VALADE, Longueuil.
L. O. ROUSSEAU, Château-Richer.

Les personnes qui ont souscrit chez MM DUBEAU & ASSELIN, pourront s'adresser à M. L. M. CRÉMAZIE, Libraire, Québec.

En vente chez l'Editeur

EUSÈBE SÉNÉCAL,
10, Rue St. Vincent, Montréal.

NOUVEAU COURS

DE

LANGUE ANGLAISE

SELON LA

METHODE D'OLLENDORFF

A L'USAGE DES

ECOLES, ACADEMIES, PENSIONNATS ET COLLEGES

Ouvrage approuvé par le Conseil de l'Instruction Publique de la Province de Québec
2de Edition, Revue et Corrigée

1 volume in-12, Cartonnage élégant avec dos en cuir.

PRIX A LA DOUZAINE - - - - - \$4.00

En vente à la Librairie de

C. O. BEAUCHEMIN & VALOIS,

Nos. 237 & 239, Rue St. Paul, Montréal.

Et chez tous les Libraires de la Province de Québec.

A U S S I :

La Clef des Exercices des ouvrages ci-dessus. Prix ; 75 cts. l'exemplaire

NOUVEL ABRÉGÉ

DE

GEOGRAPHIE MODERNE

A L'USAGE DE LA JEUNESSE

PAR

L'ABBE HOLMES

SEPTIEME EDITION

ENTIÈREMENT REVUE, CORRIGÉE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

PAR

L'ABBÉ L. O. GAUTHIER

Professeur d'Histoire au Séminaire de Québec.

Un Volume in-12 de 350 pages. Cartonné \$4.00 la douzaine.

J. B. ROLLAND & FILS,

Libraires-Editeurs.

En vente chez tous les Libraires et les principaux Marchands.

IMPRIMÉ PAR LÉGER BROUSSEAU, QUÉBEC.



JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume XVI.

Québec, Province de Québec, Février 1872.

No. 2.

SOMMAIRE.—LITTÉRATURE.—Poésie : Le livre de la nature, A. de Lamartine.—Thiers jugé par Châteaubriand.—Impressions diverses ressenties en ballon par trois voyageurs.—EDUCATION : A chacun vous devez aide et conseil.—PÉDAGOGIE : De l'habitude, (suite et fin).—Exercices pour les élèves.—Phrases à corriger.—Pensées et maximes.—AVIS OFFICIELS.—Nominations de commissaires d'écoles.—Diplômes octroyés par les bureaux d'examineurs.—Concours pour la publication d'une série de livres de lecture.—Instituteurs disponibles.—REDACTION : Quarante-cinquième Conférence des instituteurs de la circonscription de l'école normale Laval.—Revue mensuelle.—NOUVELLES ET FAITS DIVERS.—Bulletin de l'instruction publique.—Bulletin des lettres.—Bulletin de l'industrie et du commerce.—Bulletin des sciences.—Bulletin des inventions utiles.—Bulletin géologique.—Faits Divers.—ANNONCES : Etablissement d'Education de Madame Thivierge.—Dictionnaire généalogique.—Nouvel abrégé de géographie moderne.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

LE LIVRE DE LA NATURE.

....J'instruis les enfants du village, et les heures
Que je passe avec eux sont pour moi les meilleures.
.....
Je ne surcharge pas leurs sens et leur esprit
Du stérile savoir dont l'orgueil se nourrit ;
Bien plus que leur raison j'instruis leur conscience ;
La nature et leurs yeux, c'est toute ma science !
Je leur ouvre ce livre, et leur montre en tout lieu
L'espérance de l'homme et la bonté de Dieu.
Avec eux chaque jour je déchiffre et j'appelle
De ce nom infini quelque lettre nouvelle ;
Je leur montre ce Dieu, tantôt, dans sa bonté,
Mûrissant pour l'oiseau le grain qu'il a compté ;
Tantôt, dans sa sagesse et dans sa providence,
Gouvernant la nature avec tant d'évidence ;
Tantôt... Mais aujourd'hui c'était dans sa grandeur.
La nuit tombait ; des cieux la sombre profondeur
Laisait plonger les yeux dans l'espace sans voiles,
Et dans l'air constellé compter les lits d'étoiles,
Comme à l'ombre du bord on voit, sous des flots clairs,
La perle et le corail briller au fond des mers.
—Celles-ci, leur disais-je, avec le ciel sont nées :
Leur rayon vient à nous sur des milliers d'années ;
Des mondes que peut seul peser l'esprit de Dieu
Elles sont le soleil, le centre, le milieu ;
L'Océan de l'éther les absorbe en ses ondes
Comme des grains de sable, et chacun de ces mondes
Est lui-même un milieu pour des mondes pareils,
Ayant ainsi que nous leur lune et leurs soleils,

Et voyant comme nous des firmaments sans terme
S'élargir devant Dieu sans que rien le renferme.
Celles-là décrivant des cercles sans compas,
Passèrent une nuit, ne repasseront pas.
Du firmament entier la page intarissable
Ne renfermerait pas le chiffre incalculable
Des siècles qui seront écoulés jusqu'au jour
Où leur orbite immense aura fourni son tour.

.....
Ces sphères dont l'éther est le bouillonnement
Ont emprunté de Dieu le premier mouvement.
Avez-vous calculé parfois dans vos pensées
La force de ce bras qui les a balancées ?
Vous ramassez souvent dans la fronde ou la main
La noix du vieux noyer, le caillou du chemin ;
Imprimant votre effort au poignet qui les lance,
Vous mesurez, enfants, la force à la distance ;
L'une tombe à vos pieds, l'autre tombe à cent pas
Et vous dites : " Ce bras est plus fort que mon bras
Eh bien, si par leurs jets vous comparez vos frondes,
Qu'est-ce donc que la main qui, lançant tous ces mondes,
Ces mondes dont l'esprit ne peut porter le poids,
Comme le jardinier qui sème au champ ses pois,
Les fait fendre le vide et tourner sur eux-même
Par l'élan primitif sorti du bras suprême,
Aller et revenir, descendre et remonter,
Pendant des temps sans fin que lui seul sans compter,
De l'espace et du poids et des siècles se joue,
Et fait qu'au firmament ces mille chars sans roue
Sont portés sans ornière et tournent sans essieu ?
Courbons-nous, mes enfants ! c'est la force de Dieu !

LAMARTINE.

M. Thiers jugé par Châteaubriand.

Dans ce moment où M. Thiers est le point de mire de toute l'Europe, et occupe tant la presse de tous les pays, il ne sera peut-être pas sans intérêt pour nos lecteurs de relire quelques pages des *Mémoires d'outre-tombe*, où M. de Châteaubriand trace le portrait du chef actuel de la République française. Il est bien entendu que nous ne prétendons pas faire adopter toutes les opinions de l'illustre écrivain, qui a peut-être mis un peu trop de fiel dans son jugement, et qui a considéré les choses à un point de vue trop exclusif, suivant nous. Cet écrit date de 1841, quelques années avant la mort de Châteaubriand :—

La révolution de juillet a trouvé son roi : a-t-elle trouvé

son représentant ? J'ai peint à différentes époques les hommes qui, depuis 1789 jusqu'à ce jour, ont paru sur la scène. Ces hommes tenaient plus ou moins à l'ancienne race humaine : on avait une échelle de proportion pour les mesurer. On est arrivé à des générations qui n'appartiennent plus au passé ; étudiées au microscope, elles ne semblent pas capables de vie, et pourtant elles se combinent avec des éléments dans lesquels elles se meuvent ; elles trouvent respirable un air qu'on ne saurait respirer. L'avenir inventera peut-être des formules pour calculer les lois d'existence de ces êtres ; mais le présent n'a aucun moyen de les apprécier.

Sans donc pouvoir expliquer l'espèce changée, on remarque ça et là quelques individus que l'on peut saisir, parce que des défauts particuliers ou des qualités distinctes les font sortir de la foule. M. Thiers, par exemple, est le seul homme que la révolution de juillet ait produit. Il a fondé l'école admirative de la Terreur, école à laquelle il appartient. Si les hommes de la Terreur, ces renieurs et ces reniés de Dieu, étaient de si grands hommes, l'autorité de leur jugement devrait peser ; mais ces hommes en se déchirant, déclarent que le parti qu'ils égorgent est un parti de coquins. Voyez ce que Madame Roland dit de Condorcet, ce que Barbaroux, principal acteur du 10 août, pense de Marat, ce que Camille Desmoulins écrit contre Saint-Just. Faut-il apprécier Danton d'après l'opinion de Robespierre ou Robespierre d'après l'opinion de Danton ? Lorsque les conventionnels ont une si pauvre idée les uns des autres, comment, sans manquer au respect qu'on leur doit, oser avoir une opinion différente de la leur ?

M. Thiers fait-il état de ses principes ? pas le moins du monde : il a préconisé le massacre, et il prêcherait l'humanité d'une manière tout aussi édifiante ; il se donnait pour fanatique des libertés et il a opprimé Lyon, fusillé dans la rue Transnonain, et soutenu envers et contre tous les lois de septembre ; s'il lit jamais ceci, il le prendra pour un éloge.

Devenu président du conseil et ministre des affaires étrangères, M. Thiers s'extasie aux intrigues diplomatiques de l'école Talleyrand ; il s'expose à se faire prendre pour un turlupin à la suite, faute d'aplomb, de gravité et de silence. On peut faire fi du sérieux et des grandeurs de l'âme, mais il ne faut pas le dire, avant d'avoir amené le monde subjugué à s'asseoir aux orgies de Grand Vaux.

Du reste, M. Thiers mêle à des mœurs inférieures un instinct élevé ; tandis que les survivants féodaux, devenus cancre, se sont fait régisseurs de leurs terres, lui, M. Thiers, grand seigneur de renaissance, voyage en nouvel Atticus, achète sur les chemins des objets d'art et ressuscite la prodigalité de l'antique aristocratie : c'est une distinction ; mais s'il sème avec autant de facilité qu'il recueille, il devrait être plus en garde contre la camaraderie de ses anciennes habitudes : la considération est un des ingrédients de la personne publique.

Agité par sa nature de vif-argent, M. Thiers a prétendu aller tuer à Madrid l'anarchie que j'y avais renversée en 1823 ; projet d'autant plus hardi que M. Thiers luttait avec les opinions de Louis-Philippe. Il se peut supposer un Bonaparte ; il peut croire que son taille-plume n'est qu'un allongement de l'épée napoléonienne ; il peut se persuader être un grand général, il peut rêver la conquête de l'Europe, par la raison qu'il s'en est constitué le narrateur et qu'il fait très-inconsidérément revenir les cendres de Napoléon. J'acquiesce à toutes ces prétentions ; je dirai seulement, quant à l'Espagne, qu'au moment où M. Thiers pensait à l'envahir, ses calculs le trompaient ; il aurait perdu son roi en 1836, et je sauvai le mien en 1823. L'essentiel est donc de faire à point ce qu'on veut faire ; il existe deux forces, la force des hommes et la force des choses ; quand l'une est en opposition à l'autre, rien ne s'accomplit. A l'heure actuelle, Mirabeau ne remuerait personne, bien que sa corruption ne lui nuirait

point ; car présentement, nul n'est décrié pour ses vices ; on n'est diffamé que par ses vertus.

M. Thiers a l'un de ces trois partis à prendre : se déclarer le représentant de l'avenir républicain, ou se percher sur la monarchie contrefaite de juillet comme un singe sur le dos d'un chameau, ou ranimer l'ordre impérial. Ce dernier parti serait du goût de M. Thiers ; mais l'empire sans l'empereur, est-ce possible ? Il est plus naturel de croire que l'auteur de "l'Histoire de la Révolution" se laissera absorber par une ambition vulgaire ; il voudra demeurer ou rentrer au pouvoir ; afin de garder ou de reprendre sa place, il chantera toutes les palinodies que le moment ou son intérêt sembleront lui demander ; à se dépouiller devant le public il y a audace, mais M. Thiers est-il assez jeune pour que sa beauté lui serve de voile ?

Deutz et Judas mis à part, je reconnais dans M. Thiers un esprit souple, prompt, fin, malléable, peut-être héritier de l'avenir, comprenant tout, hornis la grandeur qui vient de l'ordre moral ; sans jalousie, sans petitesse et sans préjugé, il se détache sur le fond terne et obscur des médiocrités du temps. Son orgueil excessif n'est pas encore odieux, parce qu'il ne consiste point à mépriser autrui. M. Thiers a des ressources, de la variété, d'heureux dons ; il s'embarrasse peu des différences d'opinion, ne garde point rancune, ne craint pas de se compromettre, rend justice à un homme, non pour sa probité ou pour ce qu'il pense, mais pour ce qu'il vaut ; ce qui ne l'empêcherait pas de nous faire tous étrangler, le cas échéant ; M. Thiers n'est pas ce qu'il peut être : les années le modifieront, à moins que l'enflure de l'amour-propre ne s'y oppose. Si sa cervelle tient bon et qu'il ne soit pas emporté par un coup de tête, les affaires révéleront en lui des supériorités inaperçues. Il doit promptement croître ou décroître : il y a des chances pour que M. Thiers devienne un grand ministre ou reste un brouillon.

M. Thiers a déjà manqué de résolution quand il tenait entre ses mains le sort du monde : s'il eût donné l'ordre d'attaquer la flotte anglaise, supérieurs en force comme nous l'étions alors dans la Méditerranée, notre succès était assuré ; les flottes turque et égyptienne, réunies dans le port d'Alexandrie, seraient venues augmenter notre flotte ; un succès obtenu sur l'Angleterre eût électrisé la France. On aurait trouvé à l'instant 150,000 hommes pour entrer en Bavière et pour se jeter sur quelque point de l'Italie où rien n'était préparé en prévision d'une attaque. Le monde entier pouvait encore une fois changer de face. Notre agression eût-elle été juste ? C'est une autre affaire ; mais nous aurions pu demander à l'Europe si elle avait agi loyalement envers nous dans des traités où, abusant de la victoire, la Russie et l'Allemagne s'étaient démesurément agrandies, tandis que la France avait été réduite à ses anciennes frontières rognées. Quoi qu'il en soit, M. Thiers n'a pas osé jouer sa dernière carte ; en regardant sa vie il ne s'est pas trouvé assez appuyé, et cependant c'est parce qu'il ne mettait rien au jeu qu'il aurait pu tout jouer. Nous sommes tombés sous les pieds de l'Europe : une pareille occasion de nous relever ne se présentera peut-être de longtemps.

En dernier résultat, M. Thiers, pour sauver son système, a réduit la France à un espace de quinze lieues qu'il a fait hérissier de forteresses ; nous verrons bien si l'Europe a raison de rire de cet enfantilage du grand penseur.

Et voilà comment, entraîné par ma plume, j'ai consacré plus de pages à un homme incertain d'avenir que je n'en ai donné à des personnages dont la mémoire est assurée. C'est un malheur du trop long vivre : je suis arrivé à une époque de stérilité où la France ne voit plus courir que des générations maigres : "*Lupa circa nella sua magrezza.*" Ces mémoires diminuent d'intérêt avec les jours survenus, diminuent de ce qu'ils pouvaient emprunter de la grandeur des événements ; ils se termineront, j'en ai peur, comme les filles d'Achélois. L'empire romain, magnifiquement annoncé par Tite-Live, se resserre et s'éteint obscur dans les récits

de Cassiodore. Vous étiez plus heureux, Thucydide et Plutarque, Salluste et Tacite, quand vous racontiez les partis qui divisaient Athènes et Rome ! vous étiez certains du moins de les animer, non seulement par votre génie, mais encore par l'éclat de la langue grecque et la gravité de la langue latine ! Que pourrions-nous raconter de notre société finissante, nous autres Welches, dans notre jargon confiné à d'étroites et barbares limites ? Si ces dernières pages reproduisaient nos rebâchages de tribune, ces éternelles définitions de nos droits, nos pugilats de portefeuilles, seraient-elles, dans cinquante ans d'ici, autre chose que les intelligibles colonnes d'une vieille gazette ? Sur mille et une conjectures une seule se trouverait-elle vraie ? Qui prévoirait les étranges bonds et écarts de la mobilité de l'esprit français ? Qui pourrait comprendre comment ses exécutions et ses engouements, ses malédictions et ses bénédictions se transmutent sans raison apparente ? Qui saurait deviner et expliquer comment il adore et déteste tour à tour, comment il dérive d'un système politique, comment la liberté à la bouche et le servage au cœur, il croit le matin à une vérité et est persuadé le soir d'une vérité contraire ? Jetez-nous quelques grains de poussière : abeilles de Virgile, nous cesserons notre mêlée pour nous envoler ailleurs.

Impressions diverses ressenties en ballon

PAR TROIS VOYAGEURS.

J'ai eu la bonne fortune de me trouver en compagnie de trois voyageurs de terres différentes, qui tous trois avaient fait de récents et remarquables voyages en ballon. Leurs impressions, très-caractéristiques, m'ont frappé.

Un Américain, M. M. . . . , avait joui délicieusement de la douceur de ce moyen de locomotion. "C'est admirable, disait-il. On va infiniment plus vite que dans aucun train express, sans une seule secousse, sans la moindre sensation de frottement. On n'a pas le vent en face ; à peine se fait-il sentir dans le dos. Ni bruit, ni poussière, ni choc, mais le plus agréable mouvement de glissade. A part quelques balles qui sifflèrent désagréablement à nos oreilles, le seul inconvénient était une faible odeur de gaz trahissant la mauvaise qualité du vernis employé dans la fabrication des aérostats en calicot. Quant à la descente, elle ne signifie rien. La nacelle toucha terre avec la légèreté d'un oiseau-mouche, reprit son vol, s'éleva à quinze mètres, et fut facilement ramenée sur le sol par quelques paysans à qui les cordes avaient été jetées."

L'un des phénomènes notés par le même voyageur est la grande distance à laquelle parviennent distinctement les sons dans les régions supérieures de l'atmosphère. "Nous pouvions dit-il, converser avec les passagers d'un autre ballon, quoique à une distance incroyable. Nous entendions ce que des gens se criaient les uns aux autres à deux mille mètres au-dessous de nous, et les décharges de mousqueterie n'altéraient pas la sonorité de l'air."

Un méridional, M. G. . . . , avait vu et senti tout différemment. Il était abasourdi de l'accablante idée des forces de la nature et de la faiblesse de l'homme. A sa grande surprise, il n'avait pas le sentiment de l'abîme. Le monde semblait reculer à mesure que montait le ballon. Au lieu d'être ébloui par l'immense horizon qui s'ouvrait devant lui, il était stupéfait de l'effacement total du pittoresque dans l'étendue sans bornes au-dessous. La terre avait l'aspect d'un tapis mal dessiné, ou plutôt d'une tapisserie dans laquelle seraient tissées au hasard des laines de diverses couleurs. La lumière et l'espace étaient privés de la valeur que leur donnent l'ombre et les proportions. Selon M. G. . . . , la nature, vue d'un ballon, est une laide chinoiserie ; et quand l'artiste enfant du Sud, toucha de nouveau le sol, il

remercia le ciel de se trouver dans la sphère où l'homme a un point d'appui pour résister et lutter contre la tyrannie de la création.

Le troisième voyageur, M. S. . . . , d'origine allemande, se félicitait de s'être senti emporté sans plus de possibilité de résistance qu'un morceau de bois flottant au fil de l'eau. Les tendances paathéistes du Teuton se prononçaient. Il était heureux d'être perdu dans le grand tout. L'homme de race gallo-latine se roidissait, impatient de réagir contre les forces naturelles qui l'entraînaient. L'Américain étudiait la locomotive-ballon comparée à la locomotive-vapeur. Il avait souffert des inconvénients qu'entraînent les longs voyages de chemin de fer sur le continent, et son attention, détournée du pittoresque, était absorbée par la question pratique.

EDUCATION.

A chacun vous devez aide et conseil.

On a vu souvent le sculpteur Maryas, au grand étonnement des passants, quitter brusquement le bras d'un ami, interrompre une conversation, pour repousser du pied un tesson de bouteille ou une pierre égarée sur le trottoir. "Comme cela, disait-il, en contemplant son œuvre avec complaisance, je crois qu'il n'y a plus de danger pour personne !" On riait. "Riez, riez ! disait-il ; il n'y a pas de petit service. Je suis utile à ma manière."

Il n'a jamais rencontré un enfant égaré, pleurant au coin d'une rue, sans s'adresser à lui ; et toujours il arrivait à le remettre dans son chemin. Je l'ai vu arrêter un portefaix et lui expliquer avec patience comment il devait porter son fardeau afin qu'il fût moins lourd.

Ce souci des petits, des faibles, des maladroits et des ignorants, me touche beaucoup chez un homme aussi célèbre et aussi digne de l'être. J'avoue cependant que j'ai ri, les premières fois, du sérieux et du soin qu'il mettait dans l'accomplissement de cette mission volontaire.

Je l'ai même raillé sur le manque de reconnaissance de quelques-uns de ses obligés, qui le regardaient d'un œil narquois et lui demandaient d'un ton goguenard de quoi il se mêlait. "Bah ! bah ! disait-il, ce n'est rien ; je me suis probablement mal expliqué, voilà tout. Et puis, je sais que ce que je fais est bien : je suis payé d'avance." Et je dois dire que je ne l'ai jamais surpris, dans de pareilles occasions, ni décontenancé, ni impatienté.

Je lui demandai un jour si c'était une gageure, ou s'il avait fait vœu de devenir le saint Vincent de Paul des montreurs de marionnettes en détresse, ou des gamins qui ont perdu leur chemin.

—Ce n'est, me répondit-il d'un ton de bonne humeur, ni un vœu ni une gageure ; c'est le résultat d'une simple réflexion que je m'étonne de n'avoir pas faite plus tôt.

Nous tous tant que nous sommes ici-bas, nous nous soucions vraiment trop peu les uns des autres. Nous vivons côte à côte, sans essayer seulement de nous connaître, à plus forte raison de nous entraider.

Que de fois cependant un mot dit à propos, un conseil simplement et affectueusement donné, rendrait service, je ne dis pas à un ami, mais à un simple passant ! Il me semble que c'est un devoir, et même un devoir de stricte obligation, d'aider les autres et de les conseiller.

Eh bien, non ! par paresse, par indifférence, par respect humain, nous continuons notre route, nous ne disons pas le mot qu'il fallait dire, et c'est tant pis pour les autres, mais surtout tant pis pour nous. Je sais par expérience que les donneurs de conseils sont souvent mal reçus. Mais à qui la faute ? Je me figure qu'ils auraient plus de succès s'ils vou-

laient seulement se donner un peu plus de peine et montrer dans leurs conseils plus d'abnégation, d'intérêt réel et de bienveillance pour les autres.

Il faut se mettre dans l'esprit, d'ailleurs, que les gens à qui l'on offre ses conseils ne sont pas parfaits. Ils ont leur amour-propre, que l'on ne ménage pas toujours assez, Boileau a beau dire au nom de la loi :

Aimez qu'on vous conseille, et non pas qu'on vous loue,

La Fontaine lui riposte au nom de l'expérience :

Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres.

Tout le monde accepte sans discussion la maxime de Boileau ; mais chacun sous-entend qu'elle est faite pour les autres, et non pas pour lui. Aussi, quand nous demandons conseil, c'est, la plupart du temps, pour faire approuver ce que nous avons décidé d'avance. Je sais tout cela.

Il n'en est pas moins vrai qu'il y a conseil et conseil, comme il y a manière de les donner. Avouons que bien souvent, quand nous donnons un conseil, nous sommes flattés de montrer notre supériorité. Si l'autre s'en aperçoit, sa vanité se cabre. Quel profit tirera-t-il alors de vos avis, et quelle reconnaissance pourra-t-il vous témoigner ? On fuit les gens qui ne savent que répéter : " Vous n'avez pas voulu me croire ; je vous l'avais bien dit ! "

Ne craignez pas, poursuit Maryas, que je vous fasse un cours complet de l'art de donner des conseils. Il y a trois ou quatre règles fort simples à suivre : votre bon sens et votre bon cœur vous les indiqueront assez. Les voici d'ailleurs toutes réunies dans une anecdote d'une bonhomie charmante dont Turenne est le héros. —

Maryas, allongeant le bras, prit dans sa petite bibliothèque d'atelier un cahier fort simplement relié, où il écrivait les choses qui l'avaient le plus frappé. Après avoir feuilleté un instant, il trouva le passage et me le désigna du doigt. Je l'ai copié pour ma propre satisfaction, et je le donne ici tel que je l'ai copié.

" M. de Turenne, voyant un enfant passer derrière un cheval de façon à pouvoir être estropié par une ruade, l'appela et lui dit : " Mon bel enfant, ne passez jamais derrière un cheval sans laisser entre lui et vous l'intervalle nécessaire pour que vous ne puissiez en être blessé. Je vous promets que cela ne vous en fera pas faire une demi-liene " de plus dans le cours de votre vie entière ; et souvenez-vous que c'est M. de Turenne qui vous l'a dit. "

A la suite de l'extrait, Maryas avait écrit cette simple réflexion : *J'aime presque autant cela qu'une de vos victoires, monsieur de Turenne.*

J'ai pris sur moi de transcrire, en même temps que le texte, la réflexion de Maryas. — (*Magasin Pittoresque.*)

PEDAGOGIE.

De l'habitude.

(Suite et fin).

DIRECTIONS GÉNÉRALES.

1° Il faut surveiller de très-bonne heure les inclinations des enfants, afin de s'opposer au mal dès qu'il se manifeste, et de favoriser le développement du bien, par tous les moyens dont on dispose. Le mal est comme ces points noirs qui se montrent à l'horizon du désert et qui, en quelques moments, grossissent au point d'enfanter des tempêtes. Le bien est comme une plante frêle et délicate, qui soignée avec amour et persévérance, donne, dans sa saison des fleurs charmantes et des fruits délicieux.

2° Pour soumettre les enfants à la loi du devoir et des convenances sociales, il faut avant tout compter sur le pouvoir de l'habitude. C'est en elle qu'est le point de départ d'une bonne discipline. Les préceptes viendront ou leur temps, mais, dans les commencements, ils ne seraient pas compris et ne produiraient que peu d'effet. Que l'enfant plie donc sous l'autorité de ses parents et de ses maîtres, qu'il se conforme à l'ordre de choses établi dans la famille ou dans l'école, et qu'on ne lui permette pas de s'en écarter. C'est dans ce milieu que son caractère se dessinera de la manière la plus avantageuse.

Quand il sera plus âgé, les instructions morales fortifieront les bonnes habitudes prises, et ces deux influences se prêteront un mutuel secours. Le commandement sera mitigé par les motifs qui viendront l'appuyer.

C'est ainsi que nous gouvernerons tout d'abord l'enfant par les habitudes, qui seront l'effet naturel de nos soins et de notre régularité. Ce moyen est d'une nature un peu machinale, il est vrai ; mais il est doux, il est approprié à la faiblesse intellectuelle des enfants, et il leur rend des services inappréciables, soit dans les choses vraiment importantes, soit dans celles qui le sont moins et qui se rapportent plutôt aux convenances qu'à la moralité proprement dite.

3° Ne permettons pas à l'enfant de prendre une habitude, dont il devra plus tard se défaire. N'accordons pas à l'enfant ce qu'il faudra refuser à l'homme. Les parents ont trop souvent, sous ce rapport, une indulgence déplacée. Pour ne pas contrarier leur enfant, ils le laissent suivre ses petits caprices, s'abandonner à son humeur revêche ou à sa grossièreté. Il semble, à les entendre, qu'on doive accorder au premier âge le privilège de tout oser et de ne se gêner en rien. Oublient-ils donc que ce qui est semé dans l'enfance se moissonne dans l'âge mûr, et que corriger de bonne heure ceux qu'on aime, c'est leur épargner bien des peines et des douleurs ?

Certains défauts sont voilés, il est vrai, par la gentillesse de l'enfance, et les parents sont toujours portés à les excuser, peut-être même à y applaudir. Mais quand les enfants grandissent, les formes gracieuses s'effacent, et il ne reste que l'inclination vicieuse, qui, loin de fournir matière à d'agréables passe-temps, devient un sujet de tourment pour celui qu'elle domine et pour ses alentours.

Nous ajouterons toutefois que le but de l'éducation est de *préserver les enfants du mal*, et non de leur ôter les manières attrayantes et la gaieté qui caractérisent cet âge. Qui de nous ne serait heureux de rendre leurs premières années sereines, et de voir longtemps sur ces visages aimés le sourire bienheureux qui nous parle du paradis ? La vie, si souvent orageuse dans son cours, doit être, autant que possible, pure et brillante à son origine. Elle ne peut pas revêtir tout le sérieux que lui donneront les années et de cruelles expériences. Le fruit de l'arbre est loin d'être mûr, et vous voudriez déjà le dépouiller de son enveloppe ? Oh ! laissez ces fraîches fleurs s'épanouir librement et jeter aux vents leurs premiers parfums ; laissez la jeunesse être vraiment jeune. Que la petite fille puisse courir et chanter, le petit garçon s'ébattre et pousser des cris de joie, pourvu que les éléments fondamentaux de la vie morale, la docilité, la véracité, la justice et l'amour se développent en même temps.

4° Nous recommandons aux parents de se tenir en garde contre une trop grande indulgence, lorsque leurs enfants sont malades. Dans ces moments de crise, on craint de les contrarier et d'accroître ainsi leur agitation et leur souffrance. On n'ose rien leur refuser. Ainsi on laisse prévaloir leur volonté et ils deviennent ingouvernables. Quand ils recouvrent la santé, on trouve qu'il est très-difficile de revenir en arrière, de rétablir la discipline et d'obtenir de nouveau l'obéissance. On regrette alors amèrement d'avoir été si faible, et de n'avoir pas su mieux allier ce qu'on devait à la tendresse avec ce qu'exigeaient la raison et l'ordre.

Ajoutons, que les désirs des enfants, dans les temps de maladie, sont généralement peu d'accord avec ce qu'exige le traitement médical auquel ils sont soumis, et qu'ainsi, en cédant à leurs sollicitations, on nuit à leur bien-être corporel, aussi bien qu'à leur moralité.

5° Pour former le caractère de l'enfance, il faut procéder, non par boutades brusques, mais avec fermeté, douceur et persévérance. C'est au moyen de cette influence lente et constante, que l'on réussit à détruire les mauvaises habitudes et à en donner de bonnes. Souvenons-nous que la goutte d'eau qui tombe sans interruption, finit par creuser le plus dur rocher. Les maîtres se font souvent, sous ce rapport, de grandes illusions. Ils s'imaginent qu'avec des mouvements d'humeur ou l'exercice brutal d'une autorité despotique, ils rangeront tout sous la loi du devoir. Cela peut être vrai jusqu'à un certain point, s'il ne s'agit que du maintien de l'ordre extérieur ; mais ces actes d'autorité sont tout à fait insuffisants pour former les caractères. Le vent souffle sur les hautes herbes, qui plient devant lui ; mais, quand il est passé, elles se relèvent. Tel est l'effet produit par le despotisme. L'influence d'un commandement modéré et d'une parole persuasive est beaucoup plus sûre.

Il importe aussi de se garantir des alternatives de sévérité et d'indulgence. La sévérité irrite, l'indulgence relâche. En proie à ces deux actions opposées, le caractère des enfants ne saurait prendre quelque chose d'harmonique et de vraiment équilibré. Le maître doit s'efforcer de rester toujours égal à lui-même.—*Journal d'Education de Bordeaux.*

EXERCICES POUR LES ÉLÈVES.

EXERCICES POUR LES COMMENÇANTS.

Le choix d'une récompense.

Le maître donnera aux élèves le sujet suivant :

Henri (ou Henriette) a mérité une récompense, que sa grand-mère lui avait promise. La grand-mère, en ce moment absente, vient d'écrire à Henri (ou à Henriette) qu'elle peut lui donner, à son choix, un sac d'excellents bonbons un beau jouet (poupée ou cheval de bois), ou un joli livre d'histoires avec des images. Ces trois cadeaux coûtent le même prix ; la grand-mère n'en peut donner qu'un ; elle prie Henri (ou Henriette) de lui désigner, en toute liberté, ce qu'il (ou elle) préfère, en lui faisant connaître les motifs de sa préférence.

Les élèves feront la lettre d'Henri (ou d'Henriette) à sa grand-mère.

L'épi de blé et la rose.

Le maître proposera aux élèves le sujet suivant :

Étant donnés une rose et un épi de blé, répondre par écrit aux questions suivantes :

De ces deux objets, la rose et l'épi de blé, lequel est le plus joli à voir ?

Lequel est le plus utile à l'homme ?

A quoi sert celui des deux objets que vous avez jugé le plus utile ?

A quoi sert l'autre ?

Les enfants ayant répondu aux questions ainsi posées, le maître leur donnera ce nouveau sujet :

Je suppose, par impossible, que la rose et l'épi de blé aient une intelligence et qu'ils puissent penser et raisonner, et qu'un jour la rose, se trouvant placée à côté de l'épi de blé, se vantait de ses qualités, qu'elle trouvait bien supérieures à celles de l'épi de blé ; faites la réponse de l'épi de blé.

Si les enfants réussissent bien ce sujet ainsi présenté, le maître leur proposera d'écrire tout entier le petit récit, dont il pourra leur donner le corrigé, à peu près en ces termes :

Une rose se comparait à un épi de blé qui avait poussé à côté d'elle "Cet épi, disait-elle, n'a aucun parfum, et combien mes couleurs sont plus brillantes que les siennes !—Il est vrai, répondit l'épi de blé, mais c'est de moi qu'on fait le pain, qui nourrit les hommes."

La Bonbonnière.

Le maître lira lentement [et distinctement aux élèves la petite histoire que voici :

"Oh ! la belle bonbonnière ! disait Gaston à sa sœur Lucie.

—C'est celle de grand-mère : elle l'a laissée sur la table.

—Veux-tu voir ce qu'il y a dedans ?

—Oui, montre, dit la petite fille.

—Ce sont de jolies petites dragées toutes rondes..... Si nous y goûtions ?....

—Oh ! non, grand-mère gronderait peut-être.

—Rien qu'une !"

Le petit Gaston goûte : il trouve cela bien amer.

"Elle ne sont pas très-bonnes, les dragées de grand-mère," dit-il.

Si vous saviez, mes enfants, comme le petit Gaston fut attrapé ! Savez-vous pourquoi ? C'est que ces dragées-là...., c'étaient des pilules !

Le maître fera les questions suivantes :

Qu'est-ce qu'une bonbonnière ?

Quelle proposition le petit Gaston fit-il à sa sœur en trouvant la bonbonnière de leur grand-mère ?

Que contenait la bonbonnière ?

Qu'est-ce que c'est qu'une pilule ?

Le petit Gaston croyait-il que les objets contenus dans la bonbonnière étaient des pilules ?

Que fit-il d'un de ces objets ?

Sa sœur fit-elle comme lui ?

Le petit Gaston eut-il raison d'agir comme il fit ?

Qu'arriva-t-il au petit Gaston ?

Le maître, après avoir fait ces questions, proposera aux élèves de raconter par écrit à leur manière l'histoire du petit Gaston et de la bonbonnière. Nous disons à leur manière, c'est-à-dire que le maître devra se contenter d'un à peu près et surtout ne pas demander aux enfants ces formes dialoguées qu'ils trouveraient difficilement. Lui-même pourra, au besoin, donner un résumé analogue à celui-ci :

Le petit Gaston, ayant trouvé une belle bonbonnière que sa grand-mère avait laissée sur sa table, l'ouvrit devant sa sœur Lucie et lui montra ce qu'il y avait dedans. C'étaient de jolies petites dragées, qui avaient l'air d'être fort bonnes. Gaston eut l'idée d'y goûter, mais sa sœur refusa, sachant bien que la bonbonnière n'était pas à elle, et que la grand-maman gronderait peut-être, si on touchait à ses dragées sans sa permission. Le petit Gaston en prit une tout de même, rien qu'une, mais il fut bien attrapé, car ces dragées étaient des pilules amères.

EXERCICES D'ORDRE MOYEN.

Mieux vaut être honnête qu'habile.

Le maître dictera aux élèves le sujet suivant :

Fénelon, dans son *Télémaque*, raconte que plusieurs rois, parmi lesquels était Télémaque, s'étaient réunis pour faire la guerre au roi des Dauniens, Adraste, homme injuste et perfide ; qu'entre autres méfaits, Adraste avait usurpé sur ses voisins, les Apuliens-Peucètes, la ville forte de Vénuse ; que, ceux-ci étant alors entrés contre lui dans la ligue, Adraste, pour les apaiser, avait mis la ville en dépôt entre les mains d'une nation tierce, celle des Lucaniens ; mais qu'il avait corrompu par argent et la garnison lucanienne et celui qui la commandait, de façon qu'en réalité c'était à lui qu'appartenait encore toute autorité effective dans Vénuse ; que, sur ces entrefaites, un citoyen de Vénuse avait offert aux rois alliés de leur en livrer la nuit, une des portes, et que l'avantage que l'on pouvait retirer de la prise de la ville était d'autant plus grand, qu'Adraste avait mis toutes ses provisions de guerre et de bouche dans un château voisin de Vénuse, lequel dès lors ne pourrait plus se défendre ; que, les choses étant ainsi, plusieurs rois, dans le conseil des alliés, avaient été d'avis qu'il fallait profiter d'une si heureuse occasion, mais que Télémaque exprima une opinion contraire.

"Il n'ignorait pas, leur dit-il, que si jamais un homme avait mérité

d'être surpris et trompé, c'était Adraste, lui qui avait si souvent trompé tout le monde. Il voyait bien qu'en surprenant Vénuse ils ne feraient que se mettre en possession d'une ville qui leur appartenait, puisqu'elle était aux Apuliens, qui étaient un des peuples de leur ligue. Il avait qu'ils le pourraient faire avec d'autant plus d'apparence de raison, qu'Adraste, qui avait mis cette ville en dépôt, avait corrompu le commandant et la garnison, pour y entrer quand il le jugerait à propos. Enfin, il comprenait, comme eux, que, s'ils prenaient Vénuse, ils seraient maîtres, dès le lendemain, du château où étaient tous les préparatifs de guerre qu'Adraste y avait rassemblés, et qu'ainsi ils finiraient en deux jours cette guerre si formidable.

« Mais ne valait-il pas mieux périr que vaincre par de tels moyens ? fallait-il repousser la fraude par la fraude ? Serait-il dit que tant de rois, ligués pour punir Adraste de ses tromperies, seraient trompeurs comme lui ? S'il leur est permis de faire comme Adraste, il n'est point coupable, et on a tort de vouloir le punir. N'ont-ils point d'autres armes, contre la perfidie et les parjures d'Adraste, que la perfidie et le parjure ?

« Ils ont juré qu'ils laisseraient Vénuse en dépôt entre les mains des Lucaniens. La garnison lucanienne, disent-ils, est corrompue par l'argent d'Adraste. Il le croit comme eux, mais néanmoins le traité subsiste. Ne garderait-on les paroles données que quand on manquerait de prétextes plausibles pour les violer ? Ne serait-on fidèle pour les serments que quand on n'aurait rien à gagner en violant sa foi ?

« Si l'amour de la vertu ne les touche pas, au moins qu'ils soient touchés de leur réputation et de leur intérêt. S'ils montrent au monde cet exemple pernicieux, de manquer de parole et de violer leur serment pour terminer une guerre, quelles guerres n'exciteront-ils point par cette conduite impie ? Quel voisin ne serait pas contrainct de craindre tout d'eux et de les détester ? qui pourrait désormais, dans les nécessités les plus pressantes, se fier à eux ? Quelle sûreté pourront-ils donner quand ils voudront être sincères, et qu'il leur importera de persuader à leurs voisins leur sincérité ? Serait-ce un traité solennel ? ils en auront foulé un aux pieds. Hé ! ne saurait-on pas qu'ils comptent le serment pour rien, quand ils espèrent tirer du parjure quelque avantage. La paix n'aurait donc pas plus de sûreté que la guerre à leur égard.

« Que craignent-ils ? N'ont-ils pas assez de courage pour vaincre sans tromper ? Leur vertu, jointe aux forces de tant de peuples, ne leur suffit-elle pas ? Combattons, mourons, s'il le faut, plutôt que de vaincre si indignement. »

Le maître proposera ensuite aux élèves de remplacer les formes indirectes partout où elles sont employées dans le discours de Télémaque, par des formes directes, de cette manière : « Je n'ignore pas, leur dit-il, que si jamais un homme a mérité d'être surpris et trompé, c'est Adraste, lui qui a si souvent trompé tout le monde. Je vois bien qu'en surprenant Vénuse, vous ne feriez que vous mettre en possession d'une ville qui vous appartient, puisqu'elle est aux Apuliens, qui sont un des peuples de votre ligue. J'avoue que vous le pourriez faire avec d'autant plus d'apparence de raison, qu'Adraste, qui a mis cette ville en dépôt, a corrompu le commandant et la garnison, pour y entrer quand il le jugera à propos. Enfin, je comprends, comme vous, que, si vous preniez Vénuse, vous seriez maîtres, dès le lendemain, du château, où sont tous les préparatifs de guerre qu'Adraste y a rassemblés, et qu'ainsi vous finiriez en deux jours cette guerre si formidable.

« Je n'ignore pas, leur dit-il, que si jamais un homme a mérité d'être surpris et trompé, c'est Adraste, lui qui a si souvent trompé tout le monde. Je vois bien qu'en surprenant Vénuse, vous ne feriez que vous mettre en possession d'une ville qui vous appartient, puisqu'elle est aux Apuliens, qui sont un des peuples de votre ligue. J'avoue que vous le pourriez faire avec d'autant plus d'apparence de raison, qu'Adraste, qui a mis cette ville en dépôt, a corrompu le commandant et la garnison, pour y entrer quand il le jugera à propos. Enfin, je comprends, comme vous, que, si vous preniez Vénuse, vous seriez maîtres, dès le lendemain, du château, où sont tous les préparatifs de guerre qu'Adraste y a rassemblés, et qu'ainsi vous finiriez en deux jours cette guerre si formidable.

« Mais ne vaut-il pas mieux périr que vaincre par de tels moyens ? Faut-il repousser la fraude par la fraude ? Sera-t-il dit que tant de rois, ligués pour punir Adraste de ses tromperies, seront trompeurs comme lui ? S'il nous est permis de faire comme Adraste, il n'est point coupable, et nous avons tort de vouloir le punir. N'avez-vous point d'autres armes contre la perfidie et les parjures d'Adraste, que la perfidie et le parjure ?

« Vous avez juré que vous laisseriez Vénuse en dépôt entre les mains des Lucaniens. La garnison lucanienne, dites-vous, est corrompue par l'argent d'Adraste. Je le crois comme vous, mais néanmoins le traité subsiste. Ne gardera-t-on les paroles données que quand on manquera de prétextes plausibles pour les violer ? Ne sera-t-on fidèle pour les serments que quand on n'aura rien à gagner en violant sa foi ?

(1) Moins un certain nombre de suppressions que nous avons faites pour abrégé.

« Si l'amour de la vertu ne vous touche plus, au moins soyez touchés de votre réputation et de votre intérêt. Si vous montrez au monde cet exemple pernicieux, de manquer de parole et de violer votre serment pour terminer une guerre, quelles guerres n'excitez-vous point par cette conduite impie ? Quel voisin ne sera pas contrainct de craindre tout de vous et de vous détester ? Qui pourra désormais, dans les nécessités les plus pressantes, se fier à vous ? Quelle sûreté pourrez-vous donner quand vous voudrez être sincères, et qu'il vous importera de persuader à vos voisins votre sincérité ? Sera-ce un traité solennel ? vous en aurez foulé un aux pieds. Sera-ce un serment ? hé ! ne saura-t-on pas que vous comptez le serment pour rien, quand vous espérez tirer du parjure quelque avantage ? La paix n'aura donc pas plus de sûreté que la guerre à votre égard ?

« Que craignez-vous ? n'avez-vous pas assez de courage pour vaincre sans tromper ? Votre vertu jointe aux forces de tant de peuples, ne vous suffit-elle pas ? Combattons, mourons, s'il le faut, plutôt que de vaincre si indignement (1). »

Lettre de demande.

Le maître dictera aux élèves le sujet de lettre suivant :

Il y a un an, Mme Chaulieu a bien voulu permettre à Ambroise Michel d'emporter quelque fagots provenant de la coupe des bois de son domaine. Voudrait-elle, cette année encore, lui accorder la même faveur ? L'hiver est bien rude. Ambroise et sa vieille mère, qui est plus que septuagénaire, seront bien reconnaissants.

Sujet traité.

Aunay, le 28 février 1870.

Madame,

Oserai-je me permettre de recourir encore à cette inépuisable bonté dont vous m'avez déjà donné tant de preuves ?

L'hiver qui est si rigoureux et la cessation des travaux qui se fait sentir de toutes parts me mettent dans la nécessité de vous réitérer la demande que je vous ai faite l'année dernière, et que vous avez accueillie avec tant de bienveillance.

Votre garde serait très-heureux, me dit-il, de me laisser emporter quelques fagots provenant de la coupe des bois de votre domaine, mais il ne peut me le permettre sans une autorisation spéciale de votre part. Je prends donc la liberté de vous prier, madame, de m'accorder encore cette année une faveur dont ma famille, et surtout ma vieille mère, déjà plus que septuagénaire, vous seraient tout aussi reconnaissantes que moi.

J'ai l'honneur d'être, madame,

Votre très-respectueux et très-obéissant serviteur.

Ambroise MICHEL.

A madame Chaulieu, à Paris.

EXERCICES POUR LE COURS SUPÉRIEUR.

Le billet de loterie.

NARRATION.

Sujet donné.

Vous raconterez que Pierre, qui a reçu d'un de ses oncles un billet de loterie, d'une loterie où il y a cent mille francs à gagner, songe, pendant l'étude, au lieu de travailler, à son billet. Ce chiffon de papier peut-il être bon à quelque chose ? Tout autre cadeau n'aurait-il pas mieux fait l'affaire de Pierre ? Gagnera-t-il ? ne gagnera-t-il pas ? S'il gagne, que fera-t-il ? Pierre est un peu orgueilleux, un peu envieux : imaginez d'après cela les rêves qu'il peut faire et les projets qu'il peut former. Après qu'il a bien rêvé, il met la main à sa poche

(1) *Télémaque*, livre XV.—Ces sortes d'exercices sont plutôt, à la rigueur, des exercices de grammaire que de composition. Nous croyons toutefois qu'il est bon d'en proposer quelques-uns aux élèves, à ce dernier point de vue, ne fût-ce que pour les familiariser avec les formes différentes que peuvent prendre les phrases françaises, suivant l'usage qu'on en veut faire.

pour chercher son billet. O douleur ! Pierre l'a perdu, et voilà que le maître l'invite à réciter sa leçon qu'il ne sait pas.

Sujet traité.

Pierre est accoudé sur sa table, la tête dans ses mains ; il réfléchit profondément : à son devoir, sans doute, ou aux leçons qu'il doit apprendre, ou à quelque problème difficile dont il cherche la solution ? Non pas. Les idées de Pierre sont autrement graves. Il a reçu d'un de ses oncles, en récompense d'un bulletin de conduite qui n'était pas absolument bon, mais qui aurait pu être pire, un billet de loterie, d'une loterie où il y a un lot de cent mille francs à gagner. Il faut vous dire que Pierre a d'abord été médiocrement touché du cadeau de son cher oncle. Il eût à coup sûr préféré à ce chiffon de papier, qu'il a mis négligemment dans sa poche, la toupie d'Ernest ou le cheval de bois d'Alphonse. Mais maintenant que la récréation est finie et qu'on est à l'étude, que l'heure est venue, par conséquent, de songer aux choses sérieuses, Pierre songe à son billet. Et il est évident que le chiffon de papier se présente en ce moment à lui sous un jour tout à fait nouveau, car je vois son front qui se déride et son visage qui s'épanouit. C'est qu'en effet, d'après le raisonnement de Pierre, il est certain que Pierre gagnera. Pourquoi ne gagnerait-il pas ? Son oncle lui aurait-il donné le billet, s'il ne s'était préalablement assuré des chances qu'il pouvait avoir ? Il gagnera donc, cela est clair. Or, s'il gagne, vous voyez d'avance ce qui arrivera.

Pierre n'est pas précisément méchant, mais il est un peu orgueilleux, et l'orgueil conduit à l'envie. "Voilà, par exemple, tel de mes camarades qui a plus d'argent que moi aujourd'hui et qui est mieux vêtu que moi. Eh bien, demain, j'aurai mon tour. Je deviendrai naturellement grand, et c'est moi alors qui serai un monsieur, moi qu'on saluera, moi à qui l'on obéira. Je ne dis pas que, s'ils viennent me trouver, je ne leur donne, à ces pauvres gens, quelques secours de temps à autre ; il faut bien être obligent quand on est riche ; mais c'est égal, il y en aura plus d'un qui sera joliment surpris ! Et dire que tout cela est contenu dans un seul petit morceau de papier !" Et en continuant ainsi de se parler à lui-même, Pierre cherche dans sa poche ; Pierre l'a perdu ! Pierre n'aura pas les cent mille francs ; il ne sera pas un monsieur, il ne fera pas la charité à ses camarades ; et je vois déjà, triste retour ! le maître qui l'invite à réciter sa leçon. Vous jugez s'il la peut savoir !

Il y a dans une comédie de Colin d'Harleville, les *Châteaux en Espagne*, une charmante scène qui a servi de thème au sujet de la narration qui précède, et que le maître pourra lire avec fruit aux élèves, après que le sujet aura été corrigé ; la voici :

On peut bien quelquefois se flatter dans la vie :
J'ai, par exemple, hier mis à la loterie,
Et mon billet enfin pourrait bien être bon.
Je conviens que cela n'est pas certain : oh ! non ;
Mais la chose est possible, et cela doit suffire.
Puis, en me le donnant, on s'est mis à sourire,
Et l'on m'a dit : "Prenez, car c'est là le meilleur !"
Si je gagnais pourtant le gros lot, quel bonheur !
J'achèterai d'abord une ample seigneurie....
Non, plutôt une bonne et grosse métairie ;
Oh ! oui, dans ce canton, j'aime ce pays-ci :
Et Justine, d'ailleurs, me plaît beaucoup aussi (1).
J'aurai donc, à mon tour, des gens à mon service !
Dans le commandement je serai peu novice ;
Mais je ne serai point dur, insolent ni fier,
Et me rappellerai ce que j'étais hier ;
Ma foi ! j'aime déjà ma ferme à la folie.
Moi, gros fermier !... J'aurai ma basse-cour remplie
De poules, de poussins que je verrai courir :
De mes mains chaque jour je prétends les nourrir.
C'est un coup d'œil charmant, et puis cela rapporte.
Quel plaisir, quand, le soir, assis devant ma porte,
J'entendrai le retour de mes moutons bêlants,
Que je verrai de loin revenir à pas lents
Mes chevaux vigoureux et mes belles génisses !—
Ils sont nos serviteurs, elles sont nos nourrices,—
Et mon petit Victor, sur son âne monté,
Fermant la marche avec un air de dignité !
Je serai plus heureux que le roi sur son trône.
Je serai riche, riche, et je ferai l'aumône.
Tout bas, sur mon passage, on se dira : "Voilà
Ce bon monsieur Victor !" Cela me touchera.
Je puis bien m'abuser, mais ce n'est pas sans cause ;
Mon projet est au moins fondé sur quelque chose...

(1) C'est un valet qui parle, et Justine est la servante,

(Il cherche.)

Sur un billet Je veux revoir ce cher... Eh ! mais...
Où donc est-il ? tantôt encore je l'avais.
Depuis quand ce billet est-il donc invisible ?
Ah ! l'aurais-je perdu ? Serait-il possible ?
Mon malheur est certain : me voilà confondu.

(Il crie.)

Que vais-je devenir ? Hélas ! j'ai tout perdu !

Charles DEFODON.

—(Extrait du *Manuel Général de l'instruction primaire*.)

Phrases à corriger.

CORRECTIONS DU NUMÉRO PRÉCÉDENT.

1o Dites *excusable* au lieu de *pardonnable* ;—2o ... *on leur fera voter...et non on les fera* ;—3o ... *une heure et un quart ou une heure un quart*. (Voir *Courrier de Vaugelas*, 2e année, p. 76) ;—4o ... *le pain et la viande des bouches à feu* ;—5o *Mettez comme celui dont vous allez lire les détails* ;—6o... *C'est là que, et non c'est là où* ;—7o *Il faut qui que ce soit à la place de quiconque* ;—8o Dites *a empêché qu'elles ne fissent* ;...—9o *On dit tailler en pièces avec ce dernier mot au pluriel* ;—10o *Il faut...a démenti le bruit que...eussent envoyé* ;—11o...*aussi sûrement qu'il le fit sans négation*.

Pensées et Maximes.

—Les vins fermentent pour se faire, et les peuples pour se défaire.

—Les conquérants détestent la paix, comme les buveurs détestent l'eau, parce qu'elle n'enivre pas.

—Les livres portant l'empreinte des opinions du jour, comme les pièces de monnaie portent l'effigie des souverains régnants.

—Dans les ouvrages philosophiques, comme dans les souterrains, l'obscurité sert à masquer le défaut de profondeur.

—Dans la construction des sociétés et des pyramides, les assises supérieures ne doivent pas écraser les assises inférieures, mais doivent assez peser sur elles pour les maintenir à leur place. Autrement les sociétés et les pyramides s'écroulent.

—En politique, quiconque arrête, démonte ou brise les rouages d'une montre, se dit et se croit horloger.

—Plus de royautés, mais des présidences... plus d'armoiries, mais des enseignes... plus de "grands", mais des "gros"... Tout cela est sous-entendu dans le proverbe qui dit qu' "on change son cheval borgne contre un cheval aveugle."

—Rendons notre pays meilleur, et nous le rendrons plus fort.

—On dit la grâce plus belle que la beauté, et on pourrait dire aussi que la sagesse est plus forte que la force.

—Le plaisir de l'illusion dédommage du chagrin de l'erreur.—(*Revue Britannique*.)

C. N.

AVIS OFFICIELS.



Ministère de l'instruction publique.

NOMINATIONS DE COMMISSAIRES D'ÉCOLES.

Québec, 1er Mars, 1872.

Le Lieutenant-Gouverneur a bien voulu par ordre en conseil en date du 24 de Février dernier, faire les nominations suivantes de commissaires d'écoles, savoir :

Comté de Berthier, Lanoraie : M. Bazile Desrosiers, fils, en remplacement de Alfred de Grandpré, Ecr., N. P.

Comté de Maskinongé, Rivière du Loup, no. 1 : M. Louis Caron en remplacement de M. Antoine Legris.

Québec, 6 Mars 1872.

Le Lieutenant-Gouverneur a bien voulu, par ordre en conseil, en date du 4 du courant, faire les nominations suivantes de commissaires d'écoles, savoir :

Comté de Témiscouata, St. Modeste : M. Louis Fortin, en remplacement de M. Pierre Therriault.

Comté de Wolfe, Wolfestown : MM. Clément Houde et François Gouin, fils, en remplacement de MM. Joseph Huot et Damase Demers.

DIPLOMES OCTROYÉS PAR LES BUREAUX D'EXAMINATEURS

Québec, 22 Février, 1872.

BUREAU DES TROIS-RIVIÈRES.

ÉCOLE MODÈLE, 1^{ère} classe (F) :—Mlle. Marie Anne Thérault.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 1^{ère} classe (F) :—Mlles. Olive Corinne Allard, Marie Allard, M. Elodie Cloutier, Marie Anne Cormier, M. Anastasie Demers, M. Marcelline Dubois et Marie Métivier.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 2^{de} classe (F) :—Mlles. Marie Agnès Gélina et M. Rose de Lina Tourigny.

6 Février, 1872.

J. M. DÉSILETS,
Secrétaire.

BUREAU DE BEAUCÉ.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 1^{ère} classe (F) :—Mlle. Marie Giguère.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 2^{de} classe (F) :—Mlles. Marie Boncher, Agnès St. Pierre, Philomène Oiseau, Adélaïde Bélanger, Angèle Lombier, Rachel Hébert, Délima Tardif, Sophie Routier, Amabilis Couture et Marie Couture.

6 Février, 1872.

J. T. P. PROULX,
Secrétaire.

BUREAU PROTESTANT DE QUÉBEC.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 1^{ère} classe (A) :—Mlle. Mary Charlotte F. Reynolds

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 2^{de} classe (A) :—M. John Stickley et Mlle. Anna Lavinia McEwan.

6 Février, 1872.

D. WILKIE,
Secrétaire.

BUREAU DE CHICOUTIMI.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 1^{ère} classe (F) :—Mlles. Marie Sophie Eloïse Brassard, et Marie Louise Pedenaud.

6 Février, 1872.

THS. Z. CLOUTIER,
Secrétaire.

BUREAU DE SHERBROOKE.

ÉCOLE MODÈLE, 1^{ère} classe (A) : M. Charles N. Hill et Mlle. Emeline T. Osgood.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 1^{ère} classe (A) :—Mlle. Martha A. Varney, et Mr. Arthur J. H. Wynne.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 2^{de} classe (A) :—M. Addison H. Frizzle, Mlles. Annie McSeay et Catherine Lyons.
6 Février, 1872.

S. A. HURD,
Secrétaire.

BUREAU CATHOLIQUE DE RICHMOND.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 1^{ère} classe (F) :—Mlle. Arthémise Milette, M. William Tuohy (A).

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 2^{de} classe (A) :—Mlle. Catherine Cushing.
6 Février, 1872.

F. A. BRIEN,
Secrétaire.

BUREAU PROTESTANT DE WATERLOO ET SWEETSBURG.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 1^{ère} classe (A) :—Mlles. Margaret Armstrong et Mariam S. Booth.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 2^{de} classe (A) :—Mlles. Rosa S. Green, Jane Pearson et Julia E. Vaughan.
6 Février, 1872.

WM. GIBSON,
Secrétaire.

BUREAU CATHOLIQUE DE MONTRÉAL.

ÉCOLE MODÈLE, 2^{de} classe (F) :—Mlle. Célanie Normandin.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 1^{ère} classe (F) :—Mlles. Elbina Boulay, Virginie Brunet, Onésime Cavanagh, Octavie Choquette, Marie Demers, Elizabeth Fontaine, Olympe Forget, Marie McDuff, Léopoldine Morin et Lucie Quintin. Mlles. Catherine Inez Heartey et Alliance Lafond, (A et F).

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 2^{de} classe (F) :—Mlles. Albine Cordélie Boulay, Mélina Charette, Adéline David, Marie Laprès, Octavie Perrier et Louise Vallée.

6 Février, 1872.

F. X. VALADE,
Secrétaire.

BUREAU D'OTTAWA.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 1^{ère} classe (A) :—MM. J. H. Forde, William Comrie et Mlle. W. Mary Dods.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 2^{de} classe (A) :—M. Adam Robinson et Mlle. Ann Mahoney.

6 Février, 1872.

JOHN R. WOODS,
Secrétaire.

BUREAU DE BONAVENTURE.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 1^{ère} classe (F) :—Mlle. Célestine Fournier et Maria Rachel Chapados.

6 Février, 1872.

GEORGE A. CORBIN,
Secrétaire.

CONCOURS POUR LA PUBLICATION D'UNE SÉRIE DE LIVRES DE LECTURE EN LANGUE FRANÇAISE POUR LES ÉCOLES CATHOLIQUES.

Sur la recommandation du comité spécial de la section catholique romaine, chargé d'aviser aux moyens de pourvoir à la publication d'une série de livres de lecture en langue française, pour les écoles catholiques romaines, il a été résolu à la dernière réunion du Conseil de l'instruction publique d'ouvrir un concours à cet effet, et ce concours est actuellement ouvert aux conditions suivantes :

1o. La série devra se composer de cinq livres, trois pour les écoles élémentaires, et deux pour les écoles modèles et les académies.

2o. Chacun de ses livres devra contenir, le premier, environ cent cinquante (150) pages ; le deuxième et le troisième environ deux cent cinquante (250) pages ; le quatrième et le cinquième, environ trois (300) cents pages ; les trois premiers devront être de format in-18 et les deux derniers, de format in-12, la série de Lovell devant servir de type pour la partie matérielle. Dans les trois premiers livres, chaque leçon devra être précédée de colonnes de mots à épeler et suivie d'un petit résumé sous forme de questionnaire.

3o. Les sujets devront être traités d'une manière graduée et comprendront ce qui suit :

Pour les trois premiers livres, des morceaux de littérature en prose et en vers, choisis, au point de vue moral et religieux ; des articles courts et faciles à retenir, sur l'histoire et plus particulière-

ment sur l'histoire sainte et l'histoire du Canada, et sur l'agriculture (spécialement appropriée aux besoins du pays); et, pour les deux derniers livres, des morceaux de littérature et de poésie d'un ordre plus élevé, choisis au même point de vue moral et religieux; des articles sur les mêmes sujets, mais plus étendus; et, en sus, des articles sur les sciences, les arts et l'industrie.

40. Les autres conditions du concours sont comme suit :

1.—Les manuscrits doivent être adressés au secrétaire du Conseil de l'instruction publique, avant le 1er septembre 1872.

2.—Après que le Conseil, sur la recommandation du comité catholique romain, aura approuvé la série de livres qui aura été déclarée la meilleure par les juges, il en prendra le droit de propriété littéraire d'après la loi et en concédera l'usage à l'auteur ou aux auteurs pour l'espace de cinq années.

Québec, 15 Novembre 1871.

L. GIARD,
Secrétaire-archiviste.

Instituteurs disponibles.

UN INSTITUTEUR ANGLAIS, sachant bien le français, désire obtenir une place pour l'année prochaine. Il a déjà enseigné l'anglais dans des institutions canadiennes françaises. Adresser :—

"Instituteur,
"Le Bas, St. Gilles,
"Co. de Lotbinière,
P. Q."

M. Narcisse St. André, porteur d'un diplôme d'école modèle, et ayant enseigné avec succès pendant 29 ans, désire obtenir une place d'instituteur. Il peut fournir des certificats officiels.

Adresse :
No. 354, coin des rues Wolfe et
Ste. Catherine, Montréal.

JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

QUÉBEC, PROVINCE DE QUÉBEC, FÉVRIER, 1872.

Avril 1872.

Ce numéro vient d'être retiré des ruines de l'établissement de M. Brousseau, incendié dans le mois dernier. Mars et avril seront prêts d'ici à quinze jours.

Quarante-cinquième conférence de l'Association des instituteurs de la circonscription de l'école normale Laval, tenue le 27 Janvier 1872.

Présents : l'hon. P.-J. O. Chauveau, ministre de l'instruction publique; le rév. P. Lagacé, principal; MM. F. E. Juneau et Ed. Carrier, inspecteurs d'écoles; MM. J. Létourneau, Ant. Légaré, F. X. Toussaint, N. Lacasse, J. Bte. Cloutier, D. McSweeney, Ls. Lefebvre, L. P. Falardeau, D. Guénard, N. Thibault, F. Declercq, J. B. Dugal, M. W. Ryan, G. Labonté, J. Couture et G. Vien; messieurs les abbés T. Delagrave et P. Rucl, ecclésiastiques, et messieurs les élèves-instituteurs de l'école normale.

Le procès-verbal de la dernière assemblée est lu et adopté à l'unanimité.

Quatre essais sont lus, savoir : "*Les instants qu'on peut donner aux études*," par M. Létourneau, "*La politesse, la propreté, l'ordre et l'exactitude*," par M. N. Lacasse, "*Le pouvoir*," par M. F. Declercq, et "*La dernière partie de la vie de d'Iberville*," par M. N. Thibault.

M. F. X. Toussaint engage ensuite les instituteurs à se livrer à l'étude plus qu'ils ne le font généralement, et à préparer des lectures pour les conférences de cette Association.

M. le président propose la discussion du sujet suivant : "*Comment on accoutume les élèves à la politesse, à la propreté, à l'ordre, et à l'exactitude?*"

MM. F. E. Juneau et F. X. Toussaint parlent sur cette question, et tous deux s'expriment à peu près dans le même sens. "*L'essai*" qu'a lu M. N. Lacasse, disent-ils, renferme tous les détails que la discussion pourrait faire naître sur ce jet, et nous en proposons le résumé comme suffisant pour

rappeler aux instituteurs ce qu'ils ne doivent jamais manquer de pratiquer eux-mêmes ou de faire pratiquer à leurs élèves en tout ce qui concerne la politesse, l'ordre, la propreté et l'exactitude."

Alors, sur la proposition de M. N. Lacasse, seconde par M. J. B. Cloutier, l'assemblée adopte unanimement le résumé suivant, qui se trouve partie dans les "*Réponses au programme de pédagogie*" et partie dans le "*Cours de pédagogie*," tous deux rédigés par Mgr. Jean Langevin :

"1° L'instituteur peut obtenir la *politesse* des enfants, en se montrant lui-même très-poli envers eux; en leur expliquant les règles du savoir-vivre; en leur recommandant beaucoup d'égards les uns pour les autres; enfin, en exigeant d'eux une grande civilité dans les actions et les paroles.

2° Pour obtenir la *propreté* des enfants, l'instituteur doit tenir sa classe très-propre, donner lui-même l'exemple de la propreté, en faire comprendre l'avantage pour la santé, faire chaque jour un examen de propreté pour la tête, les mains et les habits, enfin exiger que les enfants soient très-soigneux de leurs livres et de leurs cahiers.

3° Pour obtenir l'*ordre* et l'*exactitude* des enfants, il faut que chaque chose ait sa place marquée, que rien ne traîne sur les bancs, sur les pupitres, sur les allées des fenêtres; que chaque enfant ait sa place déterminée, et que personne ne soit libre de sortir sans permission; qu'il y ait un temps fixe et bien connu pour chaque matière; que chaque exercice se succède sans délai, que les moniteurs et les élèves soient toujours prompts à suivre tous les articles du règlement de l'école.

Il faut ajouter que l'instituteur doit tenir le premier au règlement, s'il veut que les enfants s'y assujétissent."

L'honorable ministre de l'instruction publique veut bien ensuite adresser la parole à l'assemblée. Il se déclare très-satisfait des essais qui ont été lus à cette séance, et engage tous les membres de cette circonscription à préparer plus souvent des compositions littéraires, historiques ou didactiques, ce qui est un excellent moyen pour eux de s'instruire et d'instruire leurs confrères; il engage les instituteurs à se montrer de plus en plus empressés et assidus aux conférences, et leur fait connaître un moyen très-efficace qu'il pourrait employer pour les obliger à y assister régulièrement, tant dans leur intérêt que dans celui des écoles.

M. le ministre fait en outre plusieurs remarques générales, toutes dans l'intérêt du corps enseignant.

M. N. Lacasse, secondé par M. D. McSweeney, propose et il est résolu—

1° Que la prochaine conférence ait pour but de célébrer la 50e année d'enseignement de M. Antoine Légaré, doyen des instituteurs de toute la province de Québec, et le 15e anniversaire de la fondation de cette Association; qu'un comité d'organisation soit nommé pour préparer à cette fin le programme d'une soirée publique qui aura lieu au commencement de mai prochain, à l'école normale Laval;

2° Que le dit comité d'organisation soit composé de M. le principal P. Lagacé, de MM. les inspecteurs F. E. Juneau et Ed. Carrier, et de MM. J. Létourneau, F. X. Toussaint, N. Lacasse, J. B. Cloutier, D. McSweeney, N. Thibault et J. B. Dugal.

M. N. Thibault, secondé par M. F. X. Toussaint, propose et il est résolu—

Que des remerciements soient votés à l'honorable P. J. O. Chauveau pour avoir honoré de sa présence notre Association et y avoir fait sur l'éducation des remarques utiles et pratiques.

M. N. Thibault, secondé par M. F. X. Toussaint, propose et il est résolu—

1° Que tous les membres de cette Association ont appris avec une vive douleur la mort de M. Frs. Simard, arrivée au mois d'août dernier; que ce jeune membre, doué de talents distingués, a rendu à nos conférences des services signalés;

2° Que nous prions Madame Simard d'accepter l'expression de nos sentiments de condoléance.

Et l'assemblée s'ajourne au commencement de mai prochain, au jour que le comité aura fixé pour célébrer la 50e année d'enseignement de M. Antoine Légaré et le 15e anniversaire de la fondation de cette Association.

J. LÉTOURNEAU, *Président.*
N. LACASSE, *Secrétaire.*

Québec, 15 février 1872.

Revue mensuelle.

Les réclamations de l'Alabama, cette éternelle question suspendue, comme l'épée de Damoclès, sur la tête de l'Angleterre, sont encore loin de la solution qu'on attendait. Le cabinet anglais s'élève de toutes ses forces contre la considération des dommages indirects, et menace de retirer son consentement à soumettre les réclamations au conseil arbitral de Genève, si la responsabilité de l'Angleterre pour ces dommages indirects, reste une question ouverte. La nation toute entière s'en émeut et M. Gladstone ne craint pas de dire, en plein parlement, "que les demandes des Américains sont telles, qu'aucun peuple, dans la dernière extrémité de la guerre, ou aux profondeurs extrêmes de l'infortune nationale, avec les sentiments du peuple anglais dans le cœur, ne consentirait jamais à s'y soumettre. Le gouvernement, continue-t-il, maintiendra la position qu'il a prise, quoique d'une manière amicale."

Cette position, toutefois est diversement commentée, non seulement par la presse des Etats-Unis, mais par la presse de toute l'Europe. Il est évident que depuis longtemps, et surtout dans le règlement de cette question, les Etats-Unis ont cherché à surexciter l'Angleterre afin de faire leur profit d'un défaut passager de prudence, causé par l'émotion du moment. Les Américains sont d'ailleurs fins diplomates, et nous croyons sincèrement que, dans les négociations préliminaires qui avaient pour but d'amener la question devant la commission de Genève, l'Angleterre a en affaire à forte partie.

Maintenant que le rétablissement du prince de Galles a ôté à l'opinion publique l'une de ses principales distractions, le remuement des idées républicaines commence à se manifester de nouveau, et les discours anti-monarchiques de Sir Charles Dilke ne sont pas pour peu dans les causes qui provoquent ce mouvement.

Nous en avons probablement un exemple dans l'attentat, ou plutôt le simulacre d'attentat qui vient d'être commis contre la reine d'Angleterre. On sait qu'au moment où Sa Majesté rentrait dans la cour du palais de Buckingham, de retour d'une promenade dans le parc, un jeune homme de 18 ans, fénié, dit-on, et nommé Arthur O'Connor, a sauté par dessus les murs et est accouru en présentant un pistolet à quelques pouces de la tête de la reine; il éleva en même temps une pétition pour l'amnistie des féniens en criant: "Signez ou mourez!" Ce jeune homme a été aussitôt saisi par les spectateurs qui ont constaté que son pistolet n'était pas chargé et que, peut-être d'ailleurs, il n'y aurait pas eu possibilité de le faire partir, tant l'arme était vieille et hors de service. O'Connor a depuis avoué que son but était d'intimider la reine, pour lui faire rendre justice à l'Irlande.

En dehors de cet aveu, qui, on le comprend, mérite peu qu'on s'y arrête, ce fait peut s'expliquer de plusieurs manières et s'attribuer à beaucoup d'autres causes. Ceux qui en voient la source dans un état passager d'aberration mentale chez O'Connor, n'ont sans doute pas tort: car il est évident que son acte est l'acte d'un fou. Il est certain, d'un autre côté qu'il n'a pas agi de son propre mouvement, mais qu'il n'a été qu'un instrument entre des mains plus habiles. En remontant jusqu'à ceux qui l'ont mis en avant, on pourrait probablement trouver une haute raison derrière cette manifestation d'un cerveau détraqué. Le parti révolutionnaire, qui vient de perdre tant de terrain, en raison des sympathies qu'a provoquées la maladie du prince de Galles, tient sans doute à savoir où il en est précisément. Il n'ose pas pousser lui-même trop loin ses reconnaissances, dans la crainte de se compromettre, mais il envoie une sentinelle perdue pour voir jusqu'à quel point ses ennemis sont sur leurs gardes. Nous ne croyons point qu'il y ait eu intention, ni de la part d'O'Connor, ni de la part de ceux qui l'ont fait agir, de mettre les jours de la reine en danger.

Maintenant, que cette démonstration faite dans un moment où tout le peuple anglais tâchait d'exprimer sa sympathie et sa loyauté à la famille royale, soit d'un profond mauvais goût, nous le trouvons comme tout le monde; mais nous ne sommes pas cependant, de l'avis du *Times*, de New-York, qui dit que "le pistolet délabré et

vide d'O'Connor aidera à donner à la reine une prise sur l'affection de ses sujets, qui durera, sans qu'elle y prenne grande peine, jusqu'à la fin de sa vie." En bien comme en mal, il faut se garder des exagérations qui compromettent tout et sont au fond de presque tous les malheurs sociaux. Nous espérons bien que Sa Majesté Victoria, qui est l'une des plus dignes souveraines qui aient occupé le trône d'Angleterre, conservera jusqu'à la fin de ses jours le respect et l'affection de son peuple; mais nous aimons mieux rechercher la cause de cette affection dans ses belles qualités et ses hautes vertus, plutôt que dans le sentiment éphémère provoqué par un attentat, qui, en fin de compte, n'a réussi qu'à être ridicule, au point de vue du moins, auquel le *Times* l'envisage.

Pendant que l'Angleterre s'agitte au sujet de la question de l'Alabama, la campagne présidentielle s'engage aux Etats-Unis. Les républicains de vieille roche se serrent autour de Grant; mais une coalition formidable de toutes les nuances réformistes s'allie aux démocrates et se prépare à livrer bataille avec une vigueur menaçante. En dehors du parti de Grant, cependant, il n'y avait rien encore de bien défini, jusqu'à ce que, tout dernièrement, la résolution présentée au sénat par M. Sumner fût venue accentuer un peu la ligne probable de conduite des opposants du Président actuel. Cette résolution, tendait à autoriser la nomination d'un comité pour examiner toutes les circonstances se rattachant aux prétendues ventes d'armes par le gouvernement des Etats-Unis à la France, pendant la guerre franco-allemande. Cela, comme il est facile de se l'imaginer a créé une sensation extraordinaire.

On sait qu'après la guerre américaine, il restait entre les mains du gouvernement des Etats-Unis, une grande quantité d'armes, provenant tant de ses propres soldats que du désarmement des troupes rebelles. Il fallait s'en débarrasser. On en vendit aux Turcs; puis, lorsque les hostilités éclatèrent, en 1870, on en vendit aux agents français. Sumner désire constater par l'enquête, si ces ventes aux agents français ont été faites sciemment. Un autre point à éclaircir est encore celui-ci: il existe, paraît-il, une différence de plusieurs millions entre les sommes payées par les agents français et celles encaissées par le trésor américain. L'enquête est chargée d'établir où cette différence a passé.

On voit de suite la tendance de cette résolution à double effet. Les Etats-Unis comptent dans leur sein une population allemande nombreuse et influente. Si ceux qui ont provoqué l'enquête réussissent à prouver, ou seulement à faire soupçonner légitimement que le gouvernement actuel a, par ces ventes d'armes, favorisé la France au détriment de la Prusse, tout les électeurs allemands, en toute probabilité, seront perdus pour le président Grant et, dans ce cas, sa réélection deviendra plus que douteuse. D'un autre côté, s'il est établi que l'administration, soit directement, soit au moyen de prête-noms, a réussi à tirer de cette transaction déjà blâmable, un profit personnel considérable, c'est un nouveau et terrible cheval de bataille pour la campagne prochaine; et, si l'on en juge par la manière dont les débats s'engagent, il y a tout lieu de croire que le parti de l'opposition ne laissera pas cette arme se rouiller entre ses mains. Il est vrai que, quant au premier chef, on a déjà fait pressentir une défense assez acceptable. Vers la fin de 1870, en effet, à une vente d'armes par encan public, l'administration ne voulut, paraît-il, tenir aucun compte des offres de Remington, agent reconnu de la France, et de celles du baron de Gerolt, ambassadeur de la Prusse, lequel avait dû faire cette preuve, sans doute, pour s'assurer des dispositions du gouvernement américain. Cette assertion, dans tous les cas, n'est pas encore bien dégagée des fumées d'une première décharge, et il se peut bien qu'elle ne soit qu'une riposte lancée un peu au hasard. Ce qu'il y a de louche dans tout ceci, cependant, c'est la persistance, ou plutôt le zèle avec lequel les amis reconnus de l'administration ont paru s'opposer à l'enquête sur tous ces faits, tout en déclarant qu'ils n'avaient aucune crainte que la lumière se fit jusque sur les moindres détails.

Dans tout ceci, le nommé Remington, dont nous avons parlé plus haut, doit avoir joué un rôle fort important et qu'il tient à passer sous silence. Tout le monde a sans doute appris avec peine que M. Victor Place, consul général de France à New-York, absous par un tribunal de première instance, a été ensuite condamné par la cour d'appel française, à 2000 francs d'amende et 2 ans d'emprisonnement, pour malversation et autres prétendus délits. Toute cette affaire tient à la résolution de M. Sumner, et Remington, qui a fait tout exprès le voyage de France, est l'un de ceux qui se sont le plus fortement employés à obtenir cette condamnation. Il se découvre maintenant certains faits qui semblent l'incliner étrangement. Il est prouvé, par affidavit, qu'il a fait copier trois fois les livres de sa maison en changeant le texte à chaque fois; et le ministre de la justice, à Paris est, croyons-nous, saisi de certains faits qui donneraient aux transactions concernant les ventes d'armes, une toute

autre couleur. Rémyington sera-t-il l'explication qui réhabilitera M. Place et sauvera peut-être le président Grant? Nous l'ignorons; mais nous ne savons pas pourquoi, aussi, nous l'espérons.

Les dernières phases de l'incident Catacazy se sont enfin produites. Ce diplomate est attaché au ministère des affaires étrangères à St. Pétersbourg et le baron Henri Nicholas d'Offenberg le remplace en qualité de ministre plénipotentiaire auprès du gouvernement des Etats-Unis. Il est probable que la Russie et nos voisins vont maintenant continuer à se faire des politesses comme dans les meilleurs jours, ce qui va donner au président Grant assez de loisirs pour lui permettre de surveiller d'un peu plus près ce qui se fait au Mexique, où il semble que des choses extraordinaires se préparent. Les Américains le sentent bien, et ils savent bien la part qu'ils sont appelés à y prendre.

En effet ce malheureux pays est presque à l'agonie. A force de défaites successives sur tous les points, chaque parti est réduit à la dernière extrémité. Le gouvernement, pas plus que les rebelles n'est en état de tenir les rênes. Ce n'est plus qu'une série de décrets et de proclamations contradictoires, se renversant les uns les autres et affolant la population qui, ne sachant plus quand et à qui obéir, prend le parti de se conduire par elle-même, ce qui ne vaut pas beaucoup mieux. La mort de Porfirio Diaz, arrivée dans les montagnes de Queretaro tout dernièrement, va peut-être amener un peu de changement dans cet état d'ébullition qui purifie dans une certaine mesure, mais qui calcine et tue quand il est trop prolongé. Il est probable cependant qu'avant longtemps, le Mexique sera incorporé dans la grande république et ajoutera une étoile de plus à toutes celles qui brillent plus ou moins sur le pavillon de Washington.

Pourvu, toutefois, que son sort futur lui soit un peu plus agréable qu'il ne le semble à l'Etat de la Louisiane, si l'on en croit du moins cette tirade d'un journal de l'endroit. Après avoir fait un tableau fort chargé de la situation: "Voilà, poursuit-il, de quoi répondre à l'admiration stupide et ridicule des ignorants d'Europe, notamment de France, qui citent à tort et à travers notre république comme le modèle des gouvernements!" Nous sommes certains qu'à Paris, ce journal serait déjà supprimé.

Pendant que les Mexicains sont en voie de disparaître ou de changer de maîtres, l'Espagne, leur mère-patrie, n'est pas dans une situation beaucoup plus prospère. Les scènes les plus extraordinaires se passent au parlement où l'un des députés n'a pas craint de dire publiquement "que le roi Amedée a trahi son pays et que le temps des barriques est venu." Le fils de Victor Emmanuel est évidemment sur un trône qui chancelle, et ce qu'il y a de plus malheureux, c'est que, en cas de chute sérieuse, son auguste père n'aurait ni la force ni les moyens de lui prêter assistance. Les ministères du roi d'Espagne se succèdent avec une rapidité étonnante; mais au contraire des jours, qui se suivent et qui ne se ressemblent pas, ces ministères se ressemblent tous et paraissent calqués l'un sur l'autre: c'est peut-être ce qui explique leur peu de durée. Nous ne serions pas surpris de voir un matin l'Espagne s'éveiller en pleine république; mais nous ne répondrions pas qu'elle pût y vivre longtemps.

Le fait est que le souffle républicain semble aujourd'hui composer l'atmosphère de presque toute l'Europe. Les uns regardent cela comme un bienfait inappréciable, d'autres, comme une épidémie. Lesquels ont raison? Peut-être M. Ernest Picard pourrait-il répondre, lui qui, à l'assemblée de Versailles, doit proposer la proclamation de la république définitive. Malheureusement pour son idée une forte opposition se prépare et les orléanistes doivent en même temps, dit-on, proposer une contre-motion demandant que le duc d'Aumale soit créé lieutenant-général de France. Quel sera l'effet de ces deux motions? Probablement de jeter dans un nouveau désordre une assemblée qui s'y précipite bien assez d'elle-même, et de créer une nouvelle guerre civile au sein d'une population qui n'a pas du tout besoin qu'on l'y excite. Au reste la situation est presque toujours la même, et M. Thiers qui est constamment sur le qui-vive, entre l'annonce d'un mouvement orléaniste et la nouvelle de l'arrivée de Napoléon III, est de plus obligé de se garantir contre les tentatives des assassins. Si l'on en croit les dépêches, du moins, le cinq de ce mois, on aurait tiré sur lui un coup de feu qui, heureusement ne l'a pas atteint. Mais un coup qui a porté davantage, éroyons nous, c'est l'élection pour la Corse, de M. Rouher, ancien ministre de l'empereur Napoléon III. Ce fait emprunte une grande importance des circonstances dans lesquelles il s'est produit et sa signification n'a pas échappé aux républicains. Ce qui est le plus regrettable avec cela, c'est que le Président est obligé d'employer des rigueurs qui lui feront, par la suite, plus de mal qu'elles ne peuvent produire de bien pour le moment. Ainsi, après la saisie et la poursuite en justice de journaux de l'opposition, voici qu'arrive, en outre, la suppression des pièces de théâtre qui ne brûlent pas l'encens devant l'autorité actuelle. Au Vaudeville,

on donnait *Ragabas*, pièce de Edmond About, contenant quelques éloges aux Bonapartes: naturellement, les uns ont applaudi, les autres ont sifflé, et il s'en est suivi un peu de tumulte. De suite, le Président a ordonné que la pièce fût suspendue ou que le théâtre fût fermé: ce n'est pas ainsi qu'on ramènera le peuple à l'empire ou à la royauté. Il est bien vrai que dans l'état d'effervescence où se trouvent les esprits, il faudrait peu de chose pour déterminer une explosion dangereuse, et le pouvoir doit nécessairement avoir l'œil au guet et la main ferme. Mais il faut bien qu'il se garde aussi de faire en sorte que sa surveillance devienne de la tracasserie et que sa fermeté dégénère en tyrannie. C'est peut-être aussi donner trop d'importance à des faits insignifiants en eux-mêmes, tout en laissant percer des craintes qu'il est toujours dangereux à un pouvoir de montrer à ses administrés.

Une autre faute énorme, à notre avis, est celle qui vient d'être commise par le Trésor. On sait que pendant la Commune, beaucoup de personnes ont été forcées de payer les impôts entre les mains du pouvoir d'alors; le gouvernement régulier étant impuissant à protéger ces personnes contre les exactions des communaux. Plus tard, quand l'ordre a été rétabli, le Trésor n'a pas voulu reconnaître les quittances de la Commune; il a exigé un nouveau paiement et les tribunaux ont malheureusement soutenu ses prétentions. Le premier devoir d'un gouvernement est de protéger ses administrés. C'est à cette condition, et en vertu d'un contrat synallagmatique fort régulier, que les impôts se paient. Voilà donc maintenant qu'un sujet volé dans la maison même du pouvoir, de l'argent qu'il allait lui payer, non-seulement ne sera pas protégé, mais devra payer une seconde fois cette somme à ce même pouvoir, qui a, de son côté, rempli si mal ses obligations. Si c'est là de la justice et du droit, nous avouons que nous n'y comprenons plus rien et que tout ce que nous avons appris jusqu'à ce jour est complètement à refaire. La chose fût-elle juste d'ailleurs, ce n'est pas dans un temps comme celui-ci qu'elle devrait se pratiquer. La France en effet se saigne aux quatre membres pour éteindre la dette nationale. Le bel exemple donné par les Alsaciennes a eu un retentissement universel. La généreuse idée s'est répandue comme un courant électrique, acquérant chaque jour un redoublement d'intensité, et prouvant à l'univers que la France, pour avoir subi des revers, n'a rien perdu de son patriotisme et de son chevaleresque dévouement.

La réorganisation militaire commence aussi à se faire, à un tel point que l'Allemagne s'en émeut, et montre de l'inquiétude pour les trois milliards qui sont encore dus. La France songe donc à prendre sa revanche? Non seulement elle y songe, mais elle y a toujours songé. Espérons que cette fois elle réussira. Avec les armes modernes, cependant, elle aura toujours un désavantage. Aujourd'hui, en effet, la force physique, le courage, la valeur, ne comptent presque plus chez le soldat. Ce n'est plus le temps où la fougue française se faisait une glorieuse trouée, à la pointe de la bayonnette, à travers un bataillon ennemi. Aujourd'hui ce n'est plus le soldat, c'est l'arme qui combat. Dans les guerres des années passées, quand les armes avaient une portée ordinaire, un bataillon français essayait généralement la première décharge de l'ennemi, puis, avant qu'on eût eu le temps de recharger l'arme, il était déjà rendu, culbutant, détruisant tout ce qui pouvait lui faire obstacle. Mais maintenant que le fusil à aiguille tire sa première balle de cinq ou six cents pas et peut la faire suivre d'on ne sait combien d'autres dans l'espace d'une minute, un bataillon serait complètement haché avant que d'arriver à l'ennemi. Il faut donc que le soldat français se contente d'un combat de loin; c'est ce qui a fait et fera maintenant son infériorité; infériorité glorieuse si l'on veut, mais bien réellement existante. La victoire restera au soldat peut-être moins brave, mais plus froid, plus phlegmatique, qui tirera ses vingt coups sans remuer de la place, pendant que son adversaire plus bouillant, emporté par son courage se fera tuer au vol, pour ainsi dire et au milieu de son élan.

Avant de clore cette partie de notre revue, nous voulons mettre sous les yeux de nos lecteurs deux projets de lois qui ont bien leur importance. Le premier a été déposé devant l'Assemblée nationale de Versailles par messieurs Millaud et Naquet; il est ainsi conçu: "Art. 1er. L'Assemblée nationale déclare que Louis-Napoléon Bonaparte a encouru la responsabilité prévue par l'article 5 de sa constitution. Art. 2ème. Les biens de Louis-Napoléon seront saisis et mis en vente. Art. 3ème. Le produit de cette vente sera affecté au paiement de l'indemnité de guerre."

S'il fallait atteindre tous ceux qui ont encouru des responsabilités dans cette guerre, M. Millaud n'aurait pas assez d'une session entière pour présenter ses projets de lois et peut-être devrait-il commencer par lui-même et ses partisans.

Le second projet est plus sérieux; il est mis devant les chambres prussiennes par M. de Bismark et déclare "que dorénavant, l'allemand

sera la langue officielle dans les provinces conquises de l'Alsace et de la Lorraine." M. de Bismark, évidemment se laisse emporter trop loin par sa haine du nom français et de tout ce qui tient au nom français. Voilà pourquoi l'émigration de l'Alsace non seulement continue, mais augmente dans des proportions effrayantes. Les jeunes gens surtout refusent de servir sous les drapeaux prussiens et préfèrent l'exil avec le droit de servir la France, plutôt que la patrie avec l'obligation de servir un pouvoir abhorré.

Nous allons maintenant donner notre bulletin nécrologique qui, heureusement, se borne à deux noms pris en dehors de notre pays.

On annonce la mort du père Gratry, décédé à Montreux, près du lac Genève des suites de la cruelle maladie dont il souffrait depuis longtemps. Le père Gratry était né à Lille, le 10 mars 1805 ; il entra à l'Ecole polytechnique en 1824, et n'embrassa la carrière ecclésiastique qu'en 1832. En 1846 il fut nommé aumônier de l'Ecole normale supérieure. Il fut appelé à la chaire de morale évangélique de la Sorbonne le 28 octobre 1863. Le père Gratry laisse un grand nombre d'ouvrages théologiques très-estimés qui le firent nommer à l'Académie il y a plusieurs années.

Le 7 de ce mois est aussi décédé à Baltimore, Maryland, Mgr. Martin John Spalding, archevêque de cette ville et Primat de l'Eglise catholique aux Etats-Unis. Né au Kentucky en 1810, il arriva rapidement à une position élevée dans la hiérarchie religieuse, et le Pape venait de le nommer cardinal, lorsque sa mort est arrivée. Les bulles ont été reçues le jour même de sa mort et on n'a pas eu le temps de lui faire part de la haute dignité à laquelle il venait d'être élevé.

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

BULLETIN DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

— *Institut technologique aux Etats-Unis.*—Vers la fin de septembre a eu lieu à Hoboken, Etat de New-Jersey, l'ouverture de l'établissement technologique, fondé au moyen du legs d'un riche capitaliste, M. Stevens, legs consistant en une somme de 650,000 dollars et en terrain propre à bâtir, de 85,000 pieds carrés (mesure américaine). Le programme des cours comprend les mathématiques, la physique, la mécanique, la géométrie, la chimie et la métallurgie ; les langues anglaise, française et allemande. A l'institution est annexée une école préparatoire. Le cours des études est de quatre années. Dans l'intérieur des bâtiments se trouvent des laboratoires et des cabinets de physique et de chimie, des galeries pour les modèles, des ateliers pour apprendre le maniement des outils et des machines. Avant leur admission, les étudiants doivent prouver qu'ils ont les premiers éléments du français et de l'anglais, ou bien du grec et du latin ; le passage dans les classes supérieures n'a lieu qu'après examen. Les individus étrangers à l'établissement peuvent venir travailler dans les laboratoires. A la fin des études, l'institut délivre les diplômes d'ingénieur quand tous les examens ont été passés convenablement. Le prix annuel est de 75 dollars pour les étudiants qui habitent l'Etat de New-Jersey ; de 150 pour les autres ; les étudiants pauvres sont admis gratuitement. En outre, des leçons publiques pour les étrangers sont faites par les professeurs de l'établissement.

—(Gazette d'Augsbourg.)

— *Couvents et corporations religieuses en Suisse.*—Le *Journal de statistique suisse* donne sur les couvents et corporations religieuses de la Suisse les renseignements suivants :

Il faut mentionner d'abord à part, les 21 couvents de capucins qui forment la province de Suisse, divisée en trois Custodes, de Lucerne (siège du chapitre provincial tous les trois ans), de Banden et de Soleure. Tarasp et Munster, dans les Grisons, appartiennent à la province de Tyrol. Les quatre couvents de capucins du Tessin sont à part.

Les autres monastères et couvents ou maisons religieuses de la Suisse catholique sont au nombre de 65. Ils appartiennent aux ordres des bénédictins, frères de Marie, augustins, franciscains, prémontrés, pour les hommes ; pour les femmes, aux bénédictines, dominicaines, augustines, franciscaines, capucines, clarisses, cisterciennes, salésiennes, sœurs de charité, ursulines, sœurs théodosiennes, etc.

Y compris les maisons de capucins, ces couvents sont répartis entre les cantons de la manière suivante : Valais, 6 ; Fribourg, 8 ;

Soleure, 9 ; Zug, 5 ; Argovie, 5 ; Grisons, 5 ; Uri, 3 ; Schwytz, 7 ; Unterwald, 6 ; Appenzell, 4 ; Saint Gall, 13 ; et Tessin, 15.

Les corporations du canton de Genève ne sont point mentionnées dans la statistique dressée par le journal suisse.

— *Instruction publique en Serbie.*—Il y a à Belgrade deux établissements d'instruction supérieure, l'université (*velika škola*) et l'école de théologie. L'université a été fondée en 1838, elle comprend trois facultés : philosophie, sciences techniques et droit. Elle a en tout quinze professeurs. Elle a eu l'année dernière 229 élèves.

L'école de théologie compte un directeur et huit professeurs. Elle a eu l'année dernière 247 auditeurs, parmi lesquels 91 Serbes de la vieille Serbie (province turque), du Monténégro, de la Bosnie, et de l'Albanie.

La Serbie envoie aussi des élèves étudier à l'étranger ; le nombre de ces étudiants a été l'an dernier de 38.

Parmi les établissements destinés à favoriser les progrès de l'instruction publique, il faut encore signaler la bibliothèque publique et le musée de Belgrade. La bibliothèque contenait à la fin de 1870 environ 29,000 volumes, 197 manuscrits, 400 cartes et gravures, 43 incunables serbes et salves.

Le musée est surtout riche en médailles ; il compte 10,709 monnaies anciennes, dont 558 serbes.

La société des sciences (*Serbsko Ucenio Druzstvo*), dont les travaux ont été plusieurs fois signalés, possède une bibliothèque de 5,000 volumes et 250 manuscrits.

La bibliothèque et le musée ont coûté l'an dernier au gouvernement la somme de 5,186 florins ; la société des sciences 4,088 florins.

Il y a en outre à Krogouievatz une bibliothèque qui possède 2,400 volumes.

L'imprimerie nationale a imprimé l'année dernière 121 ouvrages à 259,624 exemplaires ; elle a coûté au gouvernement 182,526 florins. Il a dans la principauté 53 libraires.

Le théâtre national de la capitale qui rentre dans les attributions du ministre de l'instruction publique, reçoit par an une subvention de 16,000 florins.

— *La Librairie en Espagne.*—En Espagne, les derniers événements politiques ont donné au commerce de la librairie une impulsion merveilleuse. A en juger par le grand nombre de boutiques nouvelles, ouvertes à Madrid depuis la révolution, — nous ne parlons pas de celles qui s'étalent en plein air, — tout Madrilène peut maintenant employer sa journée entière à la lecture. Il y a quelques années, deux ou trois libraires suffisaient ; actuellement on en compte une demi-douzaine par rue à Madrid. Les ouvrages exposés aux vitrines n'appartiennent pas toujours à la fine fleur de la littérature, mais en bien des cas, ils offrent de l'intérêt. Les traités élémentaires d'économie politique, la philosophie, les matières sociales occupent le premier rang.

Les vitrines sont habituellement garnies d'autant de spectateurs que les magasins d'estampes et de photographie à Paris. On y trouve en grande quantité des traductions d'ouvrages français, bons ou mauvais, peu importe. La société biblique de Londres a également établi deux grands magasins. Mais la nouveauté du jour est la traduction des œuvres complètes de Platon ; c'est la première fois que cet écrivain est traduit en espagnol. —(Athenæum.)

— *Ecoles du Montenegro.*—Il y a aujourd'hui au Montenegro, outre l'école de théologie et l'école des filles de Cintonie, 35 écoles primaires. Chaque école est pourvue d'un matériel suffisant et sert de logement à l'instituteur ; les écoles sont fréquentées, dans leur ensemble, par 1,800 enfants des deux sexes. L'école de théologie de Cintonie sert en même temps d'école préparatoire pour les instituteurs. Il est question de créer un inspecteur général pour ces écoles, qui ont déjà obtenu des résultats satisfaisants. —*Journal Officiel.*

BULLETIN DES LETTRES.

Les auteurs et éditeurs se sont mis d'accord, aux Etats-Unis, sur un bill destiné à assurer les droits de propriété littéraire des écrivains non naturalisés. Voici le texte de ce bill.

Section 1.—Tout auteur et artiste non citoyens des Etats-Unis peuvent assurer le droit de propriété de leurs œuvres, conformément aux règles de l'acte *Copy right* des Etats-Unis ; pourvu que les dits auteurs et artistes produisent et publient les dites œuvres aux Etats-Unis.

Section 2.—Tout auteur, non citoyen des Etats-Unis peut assurer le droit de traduction de son œuvre, soit que l'œuvre originale ait été publiée en pays étranger ou aux Etats-Unis ; pourvu que lors des

première publication de la dite œuvre originale, l'auteur ait annoncé sur la page du titre son intention de la traduire, et que l'œuvre originale ait été enregistrée dans le bureau du bibliothécaire du Congrès, et qu'un exemplaire en ait été déposé dans la bibliothèque du Congrès dans le mois de la première publication en pays étranger, conformément aux règles de l'acte *Copy right* des États-Unis, et pourvu aussi que l'auteur fasse et publie la traduction de son œuvre aux États-Unis.

Section 3.—Cet acte entrera immédiatement en vigueur.

BULLETIN DE L'INDUSTRIE ET DU COMMERCE.

—*La construction des vaisseaux à Québec.*—Nous trouvons, dans un des derniers numéros du *Journal Officiel de Paris*, une loi qui intéresse considérablement nos constructeurs de vaisseaux, et qui va probablement porter un coup sensible à leur industrie. On sait que le gouvernement français avait, il y a quelques années, accordé aux vaisseaux construits au Canada l'entrée libre, c'est-à-dire l'enregistrement sans droits, dans les douanes françaises. Cette mesure avait eu pour effet de ramener un peu de vie dans nos chantiers et de donner un nouvel essor à une industrie qui tombait. Malheureusement, au moment où nous commençons à bénéficier de cette nouvelle voie ouverte à notre exportation, la loi dont nous parlons plus haut est venue nous la fermer et nous rejeter dans l'état de gêne où nous étions d'abord. La loi n'est pas applicable, cependant, aux navires dont l'achat est antérieur à sa promulgation. En voici d'ailleurs le texte, tel que nous le donne le *Journal Officiel* :

Art. 1er.—Les marchandises importées par navires étrangers, autres que celles provenant des colonies françaises, seront passibles de surtaxes de pavillon fixées par 100 kilog. comme ci-après :

Des pays d'Europe et du bassin de la Méditerranée 0 fr. 75 ;
Des pays hors d'Europe, en deçà des caps Horn et de Bonne-Espérance, 1 fr. 50 ;

Des pays au-delà des caps, 2 fr.

Art. 2.—Toutefois, les surtaxes édictées par l'article précédent ne seront pas applicables au guano.

Art. 3.—Les marchandises des pays hors d'Europe seront passibles, à leur importation des entrepôts d'Europe, d'une surtaxe de 3 fr. par 10 kilog.

Cette disposition n'est pas applicable aux marchandises que les lois actuellement en vigueur assujétissent à des surcharges plus élevées.

Art. 4.—Les dispositions des articles 1 et 3 sont applicables aux relations de l'Algérie avec l'étranger.

Art. 5.—Les droits à l'importation des bâtiments de mer sont fixés comme suit :

Bâtiments armés et grecs..

A voiles, en bois.....	40 fr.	à ton. de jauge.
“ en bois et fer.....	50	“
“ en fer.....	60	“

A vapeur, droits ci-dessus augmentés du droit afférent à la machine.

Coques de bâtiments de mer.

En bois.....	30 fr.	par ton. de jauge.
En bois et fer.....	40	“
En fer.....	50	“

Ces droits ne seront pas applicables aux navires étrangers dont l'achat antérieur à la promulgation de la présente loi sera justifiée par des actes authentiques ou sous seing privé ayant date certaine.

Art. 6.—Les navires de tout pavillon, venant de l'étranger ou des colonies et possessions françaises et chargés en totalité ou en partie, acquitteront, pour frais de quai, une taxe fixée par tonneau de jauge, savoir :

Pour les provenances des pays d'Europe ou du bassin de la Méditerranée, 50 centimes.

Pour les arrivages de tous autres pays, 1 fr.

En cas d'escales successives dans plusieurs ports pour le même voyage, le droit ne sera payé qu'à la douane de prime abord.

Art. 7.—Les articles 1, 3 et 5 de la loi du 18 mai 1866 sont et demeurent rapportés.

BULLETIN DES SCIENCES.

—*La viande de cheval.*—M. Decroix, vétérinaire en premier de la garde républicaine, vient d'adresser à M. le préfet de police un rapport sur les différentes phases de l'alimentation de la capitale pendant le siège de Paris par les Prussiens et le puissant secours apporté à cette alimentation par la consommation de la viande de cheval.

Les extraits que nous faisons de ce rapport contiennent des renseignements intéressants :

Il y a une vingtaine d'années, I. Geoffroy Saint-Hilaire appela l'attention publique sur les qualités comestibles de la viande de cheval, sans parvenir toutefois à faire entrer cette aliment dans la consommation.

L'hippophagie paraissait tombée dans l'oubli, lorsque, en 1862, à mon arrivée à Paris, j'ai obtenu de la préfecture de police l'autorisation de faire passer à la barrière de la viande de cheval pour des recherches scientifiques. J'ai pu alors faire manger de cette viande à un grand nombre de personnes de toutes les classes de la société.

De 1863 à 1866, j'ai fait des distributions hebdomadaires gratuites de viande de cheval aux pauvres. En 1865, j'ai constitué, avec quelques amis, un comité spécial de propagation ; nous avons organisé des banquets, et, en définitive, nous avons demandé à M. le préfet de police de permettre à l'industrie privée d'ouvrir des boucheries de viande de cheval.

Après les lenteurs inhérentes à ces sortes d'innovation, M. le préfet prit un arrêté au mois de juin 1866, autorisant et réglementant le commerce de la viande dont il s'agit.

La première boucherie, ouverte le 9 juillet, eut un grand succès ; aussi d'autres boucheries furent-elles bientôt établies dans la capitale et en province.

Pour Paris seulement, voici les chiffres faisant connaître l'accroissement annuel des chevaux livrés à la consommation.

1866 (2e semestre)...	902 chevaux.
1867.....	2,152 —
1868.....	2,421 —
1869.....	2,758 —
1870 (1er semestre)...	1,992 —

Jusque-là, les progrès de l'hippophagie se sont faits progressivement d'année en année ; mais nous arrivons à une période où l'influence de la guerre et du siège de Paris s'est fait sentir dans toute sa rigueur, au point de faire abattre pour la boucherie des chevaux encore propres à rendre de bons services.

Voici les chiffres des chevaux abattus :

1870 (3e trimestre)...	1,779 chevaux.
— (4e — ...	29,214 —
1871 (Janvier).....	10,123 —

A ces chiffres que j'ai établis d'après des renseignements recueillis aux halles centrales et près de la commission civile de la boucherie, il faut ajouter une quinzaine de mille chevaux consommés par l'armée régulière et une quantité à peu près égale de chevaux abattus en dehors des barrières ou clandestinement dans Paris. Soit donc, en chiffres ronds, environ 70,000 chevaux consommés pendant le siège.

On peut juger par là de l'immense ressource que pourra fournir l'espèce chevaline à la consommation lorsque le préjugé contre le nouvel aliment sera complètement détruit. Le nombre de chevaux, ânes et mulets étant de 3,000,000 de têtes en France, et la durée moyenne de la vie étant de douze ans environ, le total des animaux à livrer à la boucherie, en défalquant un quart de sujets insalubres, serait de près de deux cent mille qui, au poids moyen de 200 kilogrammes de viande, donneraient environ 40 millions de kilogrammes.

Dans la seconde partie de son rapport, M. Decroix cite les nombreuses expériences faites par lui-même, et desquels ils résulteraient que la chair de chevaux abattus pour cause de morve, de farcin ou autre maladie n'est nullement nuisible et n'engendre aucune indisposition, et que la cuisson et la digestion détruisent tous les virus pouvant exister dans la viande.—*Journal Officiel.*

—*Diverses méthodes pour la fabrication de l'Acier.*—*Procédé Viger.*—*Les sables magnétiques en Canada.*—On donne le nom d'acier à une combinaison de charbon et de fer, dans laquelle la proportion de charbon ne dépasse pas un centième.

La différence qui existe entre la fonte, l'acier et le fer est la suivante ; la fonte contient plus de charbon que l'acier ; l'acier plus que le fer qui n'en doit pas contenir du tout ; mais le fer du commerce en contient toujours une petite proportion. A part le charbon, l'acier contient encore des traces de quelques autres éléments.

On connaît aujourd'hui cinq variétés principales d'acier :

1. Acier naturel ; 2. Acier puddlé ; 3. Acier de cémentation ; 4. Acier fondu ; 5. Acier Bessemer.

Les deux premières espèces sont obtenues à l'aide de la fonte que l'on soumet à certains procédés d'affinage qui ont l'effet de lui faire perdre une certaine quantité de charbon et de la ramener à l'état d'acier. Dans le procédé de cémentation, au contraire, on soumet le

fer métallique à la carburation. Pour cela, on chauffe le fer qui en se combinant avec une certaine quantité de ce charbon, passe peu à peu à l'état d'acier.

Ces trois espèces d'acier ont un défaut commun : le manque d'homogénéité, c'est-à-dire que le fer et le charbon ne sont pas en égale proportion dans toute l'épaisseur des lopins et des barres. Pour obtenir un acier homogène, on soumet à la fusion l'une ou l'autre de ces trois espèces d'acier, mais surtout l'acier de cémentation. Cette fusion se fait dans des creusets réfractaires, et l'acier ainsi obtenu porte le nom d'acier fondu, *cast steel*.

Avec le procédé Bessemer on opère de la manière suivante.

La fonte en fusion (au sortir du haut-fourneau ou d'un cubilot) est reçue dans une grande cornue qui porte le nom de *Converter*, (*convertisseur*.) Des tuyères sont adaptées à la base de ce convertisseur, et par ces tuyères, des soufflets mus par des machines puissantes, lancent au milieu de la fonte liquide une masse d'air *froid*. Alors on se convertit en un spectacle grandiose.

L'oxygène de l'air brûle l'excès de charbon de la fonte, et fait passer cette dernière à l'état d'acier. L'opération dure environ un quart d'heure, vingt minutes ; et au bout de ce temps, cinq, six et jusqu'à dix tonnes de fonte ont été converties en autant d'acier.

PROCÉDÉ VIGER.

Tous les procédés en usage pour la fabrication de l'acier peuvent se diviser en deux catégories : 1^o procédés indirects ; 2^o procédés directs.

Dans les procédés indirects, on part de la fonte ou du fer que l'on amène à l'état d'acier. De tous les procédés, le plus indirect est bien certainement le procédé de cémentation. En effet, on commence par amener la fonte à l'état de fer ; ensuite on recarbone ce fer pour le convertir en acier : c'est ce qu'on peut appeler : prendre un chemin d'écolier.

Pourquoi ne pas, par une seule et unique fusion, faire passer le minerai lui-même à l'état d'acier ? En d'autres termes, pourquoi ne pas, d'un seul coup, réduire le minerai, et combiner avec le fer, *en même temps*, juste assez de charbon pour obtenir l'acier ? Tel est le problème qu'un grand nombre de chimistes et d'industriels ont essayé de résoudre depuis quelques années. Mais de tous ces procédés, le plus direct est certainement celui de Viger.

Voici, en peu de mots, les détails de ce procédé.

Du minerai pur est intimement mélangé avec environ 22½ par cent de poussière de charbon de bois, le tout augmenté d'une quantité mesurée de goudron de bois pour faciliter l'agglutination du minerai et du charbon. Ce mélange est ensuite façonné en briques. Dans les usines établies sur une grande échelle, ces briques seront comprimées à l'aide d'une presse hydraulique, afin d'en diminuer autant que possible le volume. Ces briques sont ensuite déposées sur la sole d'un four à puddler, ou mieux d'un fourneau-Siemens. Le fond de ce fourneau est garni avec du sable partiellement fondu avant l'introduction des briques et *glacé*. Les briques sont recouvertes de verre cassé.

La chaleur du fourneau commence par fondre le verre, qui, à l'état liquide, flotte au-dessus des briques, et empêche le contact de l'air. Le minerai se réduit au contact du charbon avec lequel il est mélangé, et tout en se réduisant, absorbe juste la quantité de charbon nécessaire pour faire passer le métal à l'état d'acier. Les choses se passent absolument comme dans un creuset, et avec une telle précision, que pour peu qu'on varie les proportions de charbon et de minerai, on obtient des produits différents.

Deux conditions sont essentielles et d'absolue nécessité pour la réussite du procédé : 1. un minerai pur et toujours uniforme ; 2. l'absence du contact de l'air durant la fusion.

MINÉRAIS D'OXYDE MAGNÉTIQUE DU CANADA.

Le seul minerai de fer que l'on puisse obtenir à l'état de pureté parfaite aujourd'hui, est l'oxyde magnétique ; c'est le seul qui soit susceptible d'un nettoyage complet ; ce nettoyage s'exécute au moyen de machines aimantées ou électro-magnétiques.

De nombreux brevets d'invention ont été pris depuis quelques années pour des machines à nettoyer ; mais toutes ont un grave défaut, ce sont des machines électro-magnétiques qui exigent des piles galvaniques, des fils isolateurs, etc., toutes choses dispendieuses, qui réclament beaucoup de soin, d'attention ; enfin, ce sont des machines trop compliquées pour être de quelque utilité dans la pratique.

Le professeur donne en peu de mots, la description de l'appareil qu'il a inventé. Cet appareil est garni d'aimants ; et une fois monté et régularisé, il exécute son travail avec une aisance, une précision,

une régularité qui ne laissent rien à désirer. Pas de frottements, à peine d'usure. Un de ces appareils a nettoyé un millier de tonnes de minerai magnétique à Long-Island, New-York, et l'appareil fonctionne aussi bien aujourd'hui qu'au premier jour. Il n'a exigé durant l'année écoulée aucune réparation d'aucun genre. Un enfant de dix ans peut mettre en mouvement une de ces machines.

Quelque soit le degré d'impureté du minerai, l'appareil du Dr. La Rue l'amène invariablement au même degré de pureté, savoir, cent pour cent. Des expériences nombreuses ont été faites avec du minerai contenant 75, 80, 90 et même 95 pour cent d'impuretés, et le résultat, quant au degré de pureté est toujours le même. La seule différence est que le rendement est d'autant plus grand que le minerai est plus pur.

Ayant donc l'appareil pour nettoyer le minerai, voyons si nous avons, au Canada, ce minerai en abondance. Il y a environ douze dépôts de minerai magnétique entre les mains d'autant de compagnies différentes. Ces dépôts sont les suivants : Portneuf, Champlain, Mille-Vaches, Betsiamits, deux aux Sept Îles, deux à Moisie, Saint-Jean (Mingau), Pointe-aux-Esquimaux, Natashquouan, Kegashka. Ils sont loin d'avoir la même valeur : les deux plus considérables sont ceux de Natashquouan et de Saint-Jean. D'après les rapports que j'en ai eus, il y a sur ces deux dépôts seuls, des millions de tonnes de précieux minerai. La teneur moyenne de ce minerai varie ; mais en le mettant à 20 pour cent en moyenne, on peut le purifier (sur les lieux) et le transporter à Québec pour une somme qui ne doit pas aller au-delà de sept à huit piastres, suivant la distance. Or, la teneur moyenne en fer des minerais anglais (grillés) et prêts à être mis dans les hauts fourneaux est de 40 pour cent, et le prix de revient moyen de ce minerai est de \$6 le tonneau. La teneur moyenne des minerais français (lavés) est de 31 pour cent ; prix de revient \$5, rendus à l'usine. La teneur du minerai magnétique du Canada purifié par la machine aimantée est de 72 pour cent ; prix de revient, disons \$8. Il faut tenir compte ensuite de la valeur des produits obtenus avec ces divers minerais ; les minerais anglais et français étant de qualité très-inférieure, tandis que le minerai magnétique du Canada est le meilleur qui soit au monde. Ainsi donc, il n'y a nullement lieu de craindre que nos minerais magnétiques s'épuisent de sitôt. Quant aux facilités de chargement, de transport, etc., elles sont incomparables.

Pour obtenir un bon produit avec notre oxyde magnétique, il faut un charbon de première qualité. Fondu avec de la houille ou même du coke, le produit serait détérioré. Ce qu'il faut dans le traitement d'un minerai de cette qualité, c'est le *charbon de bois* ; et pas d'autre. Or, si la province de Québec n'a pas de houille, Dieu merci elle peut d'ici à de longues années compter sur le charbon de bois.

Ce charbon de bois, en pleine forêt, à Clifton, N.-Y., coûtait y a deux ans, lors d'une visite du professeur à cet établissement, 10 centins le minot ; à Moisie, il ne coûte que cinq centins. A Québec, on peut manufacturer, le charbon de bois, pour le procédé Viger, à aussi bas prix qu'en pleine forêt. Nous avons à notre disposition les déchets provenant de nos immenses scieries, et nous finirons probablement par le manufacturer avec le bran de scie. Ce bran de scie distillé à l'aide d'appareils spéciaux, fournira à part le charbon et le goudron, le bois nécessaire aux opérations de l'usine, de l'acide acétique et de l'esprit de bois.

La conversion de l'acide acétique en acétate de chaux sera des plus économiques, grâce à la chaux de Beauport ; et pour la distillation de cet acétate de chaux nous avons l'acide sulfurique à notre porte à la manufacture de Lévis. — (Extrait du cours de métallurgie donné par le Dr. Larue à l'Université-Laval.)

— *La greffe épidermique.* — Hier encore on eût souri avec incrédulité si quelqu'un était venu affirmer qu'avec de la peau de nègre, de chat ou de lapin, on pouvait faire de la peau d'homme. C'est cependant au fond strictement la vérité, et il faut bien y croire après les singulières recherches de M. le docteur Reverdin sur la greffe épidermique. Les expériences ont été faites dans le laboratoire de médecine expérimentale du Collège de France, et leur résultat mentionné à l'Académie par M. Claude Bernard.

Les greffes animales essayées jusqu'ici n'ont pu être pratiquées avec succès que sur des animaux de même espèce.

Un jour cependant M. Philippeaux fit une incision dans la crête d'un coq et y introduisit la dent incisive d'un cochon d'Inde, né depuis deux heures.

La dent bien complète fut enfoncée dans la plaie ; la bulbe au fond et l'extrémité libre vers l'extérieur, elle était ainsi entièrement cachée. Elle avait, le jour de l'expérience, 8 millimètres de longueur sur 2 millimètres de diamètre. Dix mois après l'opération, le coq fut tué ; la dent sortait de la crête de 5 millimètres : elle avait donc parfaitement poussé, absolument comme si elle était restée sur son

premier propriétaire. Si l'on essaie la même opération avec des lambeaux de tissus pris sur une espèce et transplantés sur une autre, l'expérience échoue toujours.

Les faits avancés par M. Reverdin sont d'un ordre différent. Pour hâter la guérison d'une plaie, il eut l'idée de déposer au milieu un petit lambeau formé des parties superficielles du tégument de 2 à 3 millimètres carrés enlevés avec la lancette.

Le lambeau adhéra très vite, et la cicatrisation se produisit rapidement. Cette expérience, répétée un grand nombre de fois ; a toujours réussi.

Les lambeaux de greffe comprennent l'épiderme et une couche plus ou moins épaisse de derme, car il serait difficile d'enlever l'un sans l'autre à la lancette.

En vingt-quatre heures le lambeau adhère, et vers le troisième jour il se forme autour un cercle rouge ; le travail de régénération commence à s'achever, et les cellules gagnent des bords de la plaie à l'îlot, et réciproquement.

En déposant plusieurs lambeaux, la cicatrisation marche d'autant plus rapidement et l'adhérence se fait à la fois par les lèvres de la plaie et par chaque greffe ; il y a production de petits ponts ; des soudures ont lieu de proche en proche, et, en très peu de jours, la cicatrisation est complète.

M. Reverdin a remarqué que l'adhérence se manifestait d'abord par l'épiderme qui entraîne par son action la régénération du tissu embryonnaire.

Dans ces conditions d'expérience, on peut greffer non plus seulement avec des lambeaux empruntés à l'homme, mais encore avec de la peau prise sur des individus d'espèce différente.

“ Sur l'homme blanc, dit M. Reverdin, nous avons réussi à greffer des lambeaux provenant d'autres blancs, de nègres, de lapins. Sur le lapin, nous avons pratiqué avec succès des greffes empruntées au lapin, à l'homme, au chat ; sur le mouton, nous avons greffé des lambeaux provenant de l'homme.”

Ainsi, il est bien acquis qu'au besoin nous pourrions faire peau neuve et que des portions de tégument de nègre, de chat, de lapin, prennent très bien sur l'homme blanc. Réciproquement nous pouvons nous donner la satisfaction de voir pousser notre épiderme sur des noirs, des moutons, des lapins ; nous pouvons faire également ce petit cadeau à notre prochain et donner un peu de nous-même à notre voisin.

Il n'est sans doute pas inutile d'ajouter, pour rassurer quelques personnes, que les portions de peau pigmentaire de nègre ou de chat noir dont on peut désirer faire l'acquisition ne conservent pas leur teinte primitive. La peau se décolore et devient blanche sur le blanc ; la peau du blanc devient noire sur le nègre.

Au bout d'une semaine de patience, il est absolument impossible de s'apercevoir de la moindre substitution ; jamais on ne retrouverait trace, même avec toute la bonne volonté possible, du plus petit lambeau de tégument, emprunté à un chat ou à un lapin. On ne saurait donc craindre pour l'avenir aucune revendication de propriété.

Les expériences de M. Reverdin méritent, par leur originalité, d'être signalées, mais elles ne sont pas seulement un objet de curiosité. Hâtons-nous de dire, en terminant, qu'elles ont une toute autre importance : elles éclaircissent quelques points obscurs d'histologie et elles ont déjà conduit à un procédé opératoire adopté par plusieurs chirurgiens français et étrangers pour hâter la cicatrisation des plaies.

—Un ingénieur de Chicago, M. Edward Power, vient d'adresser une pétition au Congrès de Washington, par laquelle il demande aux représentants fédéraux leur appui pour arriver à mettre en pratique sa méthode de production artificielle de la pluie.

M. Power demande pour faire des expériences concluantes 300 pièces d'artillerie, 30,000 livres de poudre et une batterie électrique qui lui permette de décharger simultanément toutes les bouches à feu.

A l'appui de sa théorie qui tend à démontrer que la pluie peut être obtenue par le tir de l'artillerie, M. Power énumère dans une longue liste toutes les batailles dans lesquelles sont compris les divers engagements importants qui eurent lieu pendant la guerre de sécession, chacun desquels, il l'affirme, fut suivi d'une pluie d'orage abondante.

M. Power invoque, entre autres exemples, ce qui s'est passé pendant la guerre du Mexique et dans les guerres de l'Europe, dont les batailles ont été suivies d'averses de pluie, et il conclut que le sujet, à savoir, si de fortes canonnades sont de nature à déterminer les ondées, est d'une importance scientifique telle, que le gouvernement ne doit pas hésiter à fournir les moyens d'expérimentation nécessaires pour résoudre la question.

—*Remède pour la petite vérole.*—Un journal anglais donne, pour guérir la petite vérole, un remède qu'il dit tenir d'un vieux marin, lequel l'aurait employé avec succès pendant au-delà de vingt ans ; le voici : “ Dissoudre une cuillerée à thé de sulfate de zinc dans une chopine d'eau douce et l'appliquer sur les pustules avec une éponge.”

BULLETIN DES INVENTIONS UTILES.

—*Cuisine à la minute.*—La *Semaine Agricole* offre à ses lecteurs qui travaillent dans les bois ou loin de leurs habitations, le moyen suivant d'avoir un dîner chaud :

Il s'agit ici d'un petit appareil d'une simplicité extrême au moyen duquel chacun peut en quelques minutes se préparer un mets chaud et cela sans fourneau, sans charbon.

Cette espèce de cuisinière portative convient plus spécialement aux chasseurs, aux voyageurs, aux employés de bureau, en un mot à tous ceux qui, à un moment donné, peuvent se voir aux prises avec la faim sans avoir sous la main les éléments nécessaires à la cuisson d'un repas composé d'œufs, bifteck, côtelettes, etc.

Figurez vous deux assiettes en fer battu étamé dont l'une se renverse et s'emboîte sur l'autre. A l'assiette inférieure s'adaptent trois branches ou pieds en tôle qui la surélèvent et permettent de lui soumettre un petit cendrier.

L'appareil étant dressé, vous prenez une feuille ou une demi-feuille de journal que vous lacérez en bandes de la largeur de deux doigts environ, mais sans les tordre. C'est tout le combustible nécessaire à la cuisson d'un bifteck ou de deux côtelettes de mouton.

Pour faire une omelette de six œufs sur le plat, une demi-feuille de journal suffit largement. Pour un bifteck de 10 onces, ou pour deux côtelettes de mouton, ou pour des rognons, ou pour des tranches de foie de veau, il faut un journal entier, ou les trois quarts, ou même seulement une moitié, selon que l'on aime la viande plus ou moins cuite.

Voici comment on opère :

On place dans l'assiette un peu de beurre ou de saindoux ou de graisse.

On étend dessus son bifteck ou ses côtelettes, etc.

On adapte sur le tout la seconde assiette, de façon que les anneaux des deux assiettes se correspondent pour avoir ensuite toute facilité de les séparer.

C'est alors qu'on allume ses bandes de papier, l'une après l'autre, à mesure qu'elles se consomment, dans le petit cendrier qui se trouve sous l'assiette.

Quand le journal est brûlé, le mets est cuit à point, et vous le pouvez manger dans l'assiette même qui a servi à le cuire. Si l'on est deux, l'assiette supérieure sert à l'autre.

Il est sous-entendu que préalablement, on aura salé et poivré, en un mot, assaisonné le mets à cuire.

Une observation : Si l'on veut que la viande soit rôtie des deux côtés, on devra, au milieu de l'opération, soulever l'assiette couvercle et retourner le morceau.

Nota : La côtelette de porc demande un demi-journal en plus ; celle de veau, un journal entier en plus et retourner plusieurs fois la côtelette. Pour les œufs : enduire de beurre l'assiette, casser les œufs, assaisonner, fermer et cuire au moyen d'un quart ou d'un tiers de journal.

Encore une observation :

Une lampe à esprit de vin, une bougie ou tout autre combustible de ce genre, pas plus que du charbon ou de la braise, ne peuvent suppléer au papier. Il faut, pour le bon fonctionnement de cette appareil, une flamme blanche, claire et vive comme celle que produisent le papier, ou de légers copeaux de bois, ou des feuilles sèches.

BULLETIN GÉOLOGIQUE.

—*Le charbon anglais.*—Les commissaires chargés il y a quatre ou cinq ans de s'enquérir du temps qui devra s'écouler avant l'entier épuisement du charbon anglais, dit le *Times* d'Ottawa, ont publié le premier volume de leur rapport. Ils estiment à 146,480,000,000 de tonnes la quantité de charbon qu'il reste encore probablement à extraire dans la Grande-Bretagne, et qui doit suffire, d'après certains calculs, à approvisionner le pays durant 226 ans. Ils ont constaté que l'exploitation du charbon peut se faire avec avantage jusqu'à une profondeur de 4,000 pieds. Laisant de côté les veines épaisses de moins d'un pouce, la quantité de charbon qui n'a pas encore été tirée des mines en voie d'exploitation, s'élève à 90,297,000,000 de tonnes, et l'on croit que les veines situées plus bas que 4,000 pieds, fourniront une quantité additionnelle de 7,320,000,000 de tonnes de charbon. Les lits qui s'étendent sous les dernières couches de rocher, en donneront, suivant toutes conjectures, 56,293,000,000 de

tonneaux. En outre, on donne cours à une théorie suivant laquelle le charbon existe à 1,200 pieds au-dessous des montagnes de craie du sud-est de l'Angleterre, et bien qu'elle ait été combattue par feu sir Roderick I. Murchison, cette théorie a été adoptée par le commissaire auquel on avait confié le soin d'examiner les lieux. Le rapport des commissaires signale avec sévérité le fait que 10 à 40 par cent du charbon brut extrait des mines, sont perdus sans retour faute de précaution.

FAITS DIVERS.

—Voici le jugement rendu contre les assassins de l'Archevêque de Paris et des cinq autres otages de la Roquette.

Genton, à la peine de mort.

François, aux travaux forcés à perpétuité.

Latour, à vingt ans de travaux forcés.

Ramin et Fortin, à 10 ans de travaux forcés, Providin, Herault, Larmouroux, Sénéchal, Grandiant, Marault, Denin, Levin et Giardot, à la déportation simple.

Pingon, Giroux à cinq ans de prison.

Hure, Péchin, à 1 an de prison, ce dernier à cinq ans de surveillance.

Langbein, fille Grandel, femme Prevost, Vattier et Pigerre sont acquittés.

La peine de mort prononcée contre Gustave Maroteau a été commuée en celle des travaux forcés à perpétuité. Cette décision a été notifiée à l'ex-journaliste par M. le président du 3e conseil de guerre.

—*Les cinq milliards de la France.*—Il est difficile de se représenter, par la seule imagination, la quantité d'argent que contient un milliard de francs. Supposons qu'une personne ait pour tâche de compter un milliard en pièces de un franc, à raison de 100 pièces à la minute. En travaillant sans relâche dix heures par jour non compris les dimanches et fêtes, ce qui donne environ 300 jours l'an, nous aurons 6,000 f. par heure, 60,000 f. par jour et 18,000,000 de francs par an. En dix ans nous aurons 180,000,000, en cent ans 1,800,000,000. D'où il suit que, dans les proportions que nous avons établies, il faudrait environ 278 ans pour compter les cinq milliards que la France paye à la Prusse comme indemnité de guerre. Si la somme au lieu d'être payée en pièces de un franc, l'était en pièces de un dollar, il faudrait encore environ 56 ans pour la compter. D'un autre côté si nous mettons sur une même ligne toutes ces pièces de un franc, en calculant 40 pièces par verge, nous arriverons à la longueur étonnante de 25,000 lieues, c'est-à-dire environ 3 fois le tour de notre globe.

ANNONCES.

Madame THIVIERGE

Ouvrira le premier Mai, à St. Félix du Cap Rouge, à sept milles de Québec, un Etablissement pour l'éducation d'une classe choisie de huit ou dix jeunes demoiselles. Les études comprendront l'Anglais et le Français dans toutes les branches enseignées dans une école modèle, la musique, le chant, les divers genres de Dessin, la Peinture Orientale et à l'huile, et la confection des ouvrages en cire, soit des fleurs, soit des fruits, etc.

Trois institutrices seront chargées de l'enseignement. Une Dame Anglaise sera à la tête des classes anglaises; une Dame Française enseignera la Langue Française; Madame Thivierge donnera elle-même des leçons de musique et de beaux arts.

CONDITIONS:

	Par terme 11 semestres
Pension avec l'étude de l'Anglais et du Français....	\$24.00
Musique.....	6.00
Peinture.....	6.00
Dessin.....	3.00
Un cours de leçon d'ouvrages en cire.....	8.00

La table sera copieusement servie, et Madame Thivierge donnera une attention particulière à la santé de ses élèves. Le Cap Rouge est

est admirablement situé et renommé par la salubrité de l'air. On engagera les élèves à prendre des exercices journaliers, et madame Thivierge fera tout en son pouvoir pour donner satisfaction aux parents qui voudront bien lui confier le soin de leurs enfants.

Pour renseignements et plus amples détails, on pourra s'adresser à Madame Thivierge, Cap Rouge. Madame E. I. Dalkin, Cap Rouge, Révérend P. J. Drolet, Curé; C. W. Wilson, Ecuier, Rue St. Pierre, Québec; Robert J. Young, Ecuier, James Bowen, Fils, Ecuier, Rue St. Pierre, Québec, ou au Cap Rouge; J. B. Forsyth, Ecuier, Cap Rouge; Edson Fitch, Ecuier, St. Romuald.

Cap Rouge, 10 Mars, 1871.

DICTIONNAIRE GÉNÉALOGIQUE

DE TOUTES LES FAMILLES CANADIENNES

PAR

M. L'ABBE C. TANGUAY

*Avec un Fac-Simile de la Première carte inédite de la
Nouvelle France en 1641.*

Les personnes qui ont souscrit au Dictionnaire Généalogique et qui voudraient recevoir ce volume par la poste sont priées de nous envoyer le montant de leur souscription qui est de \$2.50 en y ajoutant 40 centins pour les frais de poste. Celles qui ont souscrit chez les Messieurs suivants pourront se le procurer en s'adressant après le 15 Mai courant à

J. A. LANGLAIS, Libraire, Rue St. Joseph, St. Roch de Québec.

J. N. BUREAU, Trois-Rivières.

E. L. DESPRÉS, Maître de Poste, St. Hyacinthe.

JAMES W. MILLER, Maître de Poste, de Ste. Lucie de Rimouski.

A. GAGNÉ, Maître de Poste de Kamouraska.

R. OUELLET, " " L'Islet.

F. H. GIASSON, " " L'Anse à Gilles.

E. LEMIEUX, Ottawa.

F. X. VALADE, Longueuil.

L. O. ROUSSEAU, Château-Richer.

Les personnes qui ont souscrit chez MM DUBEAU & ASSELIN, pourront s'adresser à M. L. M. CRÉMAZIE, Libraire, Québec.

En vente chez l'Editeur

EUSEBE SÉNÉCAL,
10, Rue St. Vincent, Montréal.

NOUVEL ABRÉGÉ

DE

GEOGRAPHIE MODERNE

A L'USAGE DE LA JEUNESSE

PAR

L'ABBE HOLMES

SEPTIEME EDITION

ENTIÈREMENT REVUE, CORRIGÉE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

PAR

L'ABBÉ L. O. GAUTHIER

Professeur d'Histoire au Séminaire de Québec.

Un Volume in-12 de 350 pages. Cartonné \$4.00 la douzaine.

J. B. ROLLAND & FILS,

Libraires-Editeurs.

En vente chez tous les Libraires et les principaux Marchands.

IMPRIMÉ PAR LÉGER BROUSSEAU, QUÉBEC.



JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume XVI.

Quebec, Province de Quebec, Mars & Avril 1872.

Nos. 3 & 4.

SOMMAIRE.—**LITTÉRATURE.**—Poésie : Les bijoux, F. Coppée.—Le Poêle.—Les ballons du siège de Paris.—**AGRICULTURE ET INDUSTRIE AGRICOLE :** L'agriculteur.—Exploitation des érablières.—**HISTOIRE NATURELLE :** Le pêcheur à quatre pattes.—L'éponge.—**PÉDAGOGIE :** De l'autorité chez les instituteurs.—Du choix des instituteurs.—Vers à apprendre par cœur.—Une dictée d'institutrice.—Dictée d'orthographe d'usage : L'air et la lumière ; La vie d'une feuille. Pensées et maximes.—**AVIS OFFICIELS.**—Nominations : de commissaires d'écoles ; de membre pour le bureau d'examineurs protestants de Waterloo et Sweetsburg.—Diplômes octroyés par les bureaux d'examineurs.—Erections et annexion de municipalités.—Concours pour la publication d'une série de livres de lecture en français.—Instituteur demandé.—Instituteurs disponibles.—**REDACTION :** La bibliothèque de Saintes.—Revue Mensuelle.—**NOUVELLES ET FAITS DIVERS.**—Bulletin de l'instruction publique.—Bulletin bibliographique.—Bulletin des sciences.—Bulletin commercial et industriel.—Bulletin de l'agriculture.—Bulletin de la géographie.—Bulletin des statistiques.—Bulletin de l'archéologie.—Bulletin des connaissances utiles.—**FAITS DIVERS.**—Tableau de la distribution de la subvention supplémentaire accordée aux municipalités pauvres.—**ANNONCES :** Etablissement d'Education de Madame Thivierge.—Dictionnaire généalogique.—Nouvel abrégé de géographie moderne.

famille insultée, sa maison envahie par les barbares, tant que la France vaincue n'aura point payé sa rançon.

C'est qu'il avait raison, cet homme, et que je songe
Qu'ils sont restés là-bas et resteront encor
Jusqu'à ce que la France ait sué tout son or.

Elle quitte alors un à un ses bijoux, dont elle fait à la délivrance du pays l'héroïque sacrifice :

Allez, joyaux ! allez, topazes et rubis !
Vous pouvez mettre un terme à tant d'affronts subis.
Pour quelques livres pas sur la terre natale,
Que vaut cette améthyste et que vaut cette opale ?
A quoi cet anneau d'or peut-il encore servir ?
Une simple émeraude, un unique saphir
Rend à l'humble hameau ses gaietés familières,
Et ce seul diamant délivre vingt chaumières.
— Et maintenant, j'irai dans ce bal, oui, j'irai,
Forte de ma misère et de mon deuil sacré.
France ! j'apparaîtrai, comme toi, pauvre et belle.
Et, si l'on est surpris de la mode nouvelle,
Je dirai seulement, à ce monde étonné :
Le pays demandait de l'or, j'en ai donné.

Extrait de la pièce de F. Coppée, intitulée : " Les bijoux. "

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

LES BIJOUX.

Un bal ! Enfin ! Je vais au bal comme naguère.
On ne pouvait pourtant faire toujours la guerre,
Souffrir la faim, le froid, et tirer le canon.
Mais ce que je dis là, c'est peut-être mal ! Non.
Car j'ai rempli, pendant l'invasion prussienne,
Mon devoir de Français et de Parisienne.
J'allais à l'ambulance et portais le brassard.
Ces mains, qui ne savaient que jouer du Mozart,
Jetant leurs gants, bravant l'hiver et les gercures,
On fait de la charpie et pansé des blessures.
J'étais à Champigny ; j'étais à Buzenval.

Le souvenir lui revient d'un soldat mortellement blessé, suppliant et pleurant, dans la vision suprême, pour sa

LE POÊLE.

Je suivais, un matin de décembre, la grande route de Nîmes..... Il faisait un froid de loup, verglas, givre, bise dure. A perte de vue, la grande route, blanche et sonore, luisait entre des champs de vignes mortes et d'oliviers grelottants.....

Mon chapeau sur les yeux, le nez dans mon manteau, je m'en allais contre le vent, l'œil humide, la tête basse..... Tout à coup, d'un sentier à ma droite, un petit frisé de dix à onze ans déboula sur la route en faisant claquer ses sabots..... On ne rêve rien de gai, de joli comme ce petit frisé-là.....

Tête nue, rouge de froid, poudré à givre, il détalait vivement, des livres sous un bras, un cartable sous l'autre preste et chargé comme une abeille.

— "Bonjour, m'sieu !" dit l'enfant en passant près de moi, les mains dans les poches jusqu'au coude.

Je mis mon pas sur le sien, et tout en courant, je lui demandai :

— Où vas-tu donc si vite, petit ?

— Je vais à l'école, m'sieu.

— Tu as l'air d'avoir bien froid ?

— Oh ! oui, m'sieu, j'ai bien froid..... Il n'y a pas de feu dans la maison..... Et le matin, on gèle en s'habillant.

— Vous êtes donc bien pauvre chez toi ?

— Oh ! oui, m'sieu.....

Et il ajouta presque avec fierté :

— Nous devons trois mois à l'école....

— Et ta casquette ? est-ce que tu n'en as pas ?

— Si fait, m'sieu, j'en ai une bien belle que mon grand frère m'a donnée, mais maman me la garde pour ma première communion.

— Il est bon pour toi alors, ton grand frère ?

— Oui, m'sieu..... c'est un bon enfant ; il travaille avec les maçons, il gagne déjà dix sous par jour..... Vous devez le connaître ?..... c'est lui qui portait la bannière de Saint-Jacques, il y a deux ans à la procession.

Tout en me donnant ces renseignements de famille, il allait, allongeant ses petites jambes.

Ce que c'est que d'être vieux ! Moi, de voir cet enfant si content d'aller à l'école, si pressé d'y arriver, une mauvaise pensée me vint :

— Ah ! ça, dis-je tout à coup, c'est bien vrai au moins que tu vas à l'école ?

Le petit frisé me regarda très-étonné :

— Mais oui, m'sieu.

— Dame ! c'est que tu as l'air si joyeux d'y aller à cette école !... Tu te dépêches tant.... Ce n'est pas comme cela que nous y allons, nous autres.... Ça t'amuse donc bien l'abécédaire ?... Il est donc bien bon, votre maître ?

Les jolis yeux clairs de l'enfant s'allumèrent, et il me répondit avec un élan de cœur admirable :

— Oh ! oui, m'sieu.... il a un poêle !

Et le voilà parti à courir de plus belle, attiré par ce beau poêle rouge qu'il se figurait là-bas, ronflant au milieu de la classe, et devant lequel il allait pouvoir réchauffer ses pauvres petits pieds glacés depuis la veille, et ses mains crevassées d'engelures.

Les ballons du Siège de Paris.

NAUFRAGES AÉRIENS.

Le 18 novembre, le ballon *Général Urich*, monté par MM. Lemoine et Thomas, partait, à 11 h. 15 m. du soir, de la gare du Nord. La nuit noire, sombre, donnait un aspect fantastique à la sphère aérienne, qui bondit dans l'espace, au milieu de l'émotion générale des assistants. L'aérostat resta toute la nuit dans l'air obscur, et, chose singulière, après ce long voyage, il descendit à Luzarches, dans le département de Seine-et-Oise. On peut supposer que le *Général Urich*, ballotté par des contre-courants aériens, a suivi à différentes altitudes des directions opposées qui ne lui ont pas permis de s'éloigner davantage de la capitale investie.

Six jours après, MM. Rolier et Béziers s'élevaient de la gare du Nord, à minuit précis. Ces messieurs allaient entreprendre, à leur insu, la plus étonnante ascension que les annales aérostatiques aient jamais comptée ; traversée merveilleuse du nord de la France, de la Belgique, de la Hollande, de la mer du Nord et d'une partie de la Norvège. Jamais Jules Verne ou Edgard Poë, qui excellent dans le récit des histoires fantastiques, n'ont pu rien rêver de semblable à ce voyage véridique, qui restera comme un grand sujet d'étonnement dans l'histoire des ballons. Après avoir sillonné l'espace ténébreux pendant toute une

longue nuit d'hiver, M. Rolier et son compagnon de voyage atteignent enfin l'heure du lever du soleil. L'astre se lève au-dessus des nuages, qu'il éclaire de ses premiers rayons ; il dissipe les vapeurs atmosphériques. Mais, ô stupéfaction ! c'est l'immensité de l'Océan qui s'ouvre aux yeux des aéronautes ! Leur boussole leur indique qu'ils marchent vers le nord ; mais trouveront-ils jamais une terre hospitalière pour jeter leur ancre ? Pendant huit heures consécutives, ces malheureux vont se trouver ainsi suspendus entre la vie et la mort, transis de froid, regardant fixement la vaste étendue des flots. Tout à coup ils aperçoivent un navire, ils lui font des signaux ; mais le vaisseau disparaît bientôt à l'horizon ! La mer, toujours la mer, c'est le monotone panorama qui se déroule aux yeux des voyageurs ; bientôt des nuages épais se forment autour de la nacelle, et la neige tombe à gros flocons. M. Rolier et son compagnon ne voient plus rien ; ils s'abandonnent aux dernières et navrantes pensées qui précèdent la mort ! Cependant le voyage continue, puis l'aérostat descend pour se rapprocher sans doute de l'immensité des flots. Il perce le massif de nuages. O miracle ! il s'approche d'une montagne aux cimes escarpées, que recouvrent de grands massifs de neige. Il touche terre ; les voyageurs transis descendent de la nacelle..... Où sont-ils ? Où le vent a-t-il jeté leur esquif ? Ils se frottent les yeux et se demandent s'ils ne sont pas en proie à quelque cauchemar ; de vastes solitudes les entourent. Ils se mettent en marche et errent dans une forêt de sapins, où des loups s'enfuient à leur passage. Ils rencontrent enfin un bûcheron ; mais la langue que parle cet homme leur est inconnue. Cependant ils se font conduire vers un village où ils trouvent enfin un Français. Ils sont à Liffeld, à cent cinquante lieues au nord de Christiana !

Le mois de novembre fut riche en naufrages aériens. Le 24 novembre, à une heure du matin, M. Buffet partit de la gare d'Orléans dans le ballon *l'Archimède* ; il suivit la même direction que M. Rolier, mais il aperçut la mer au nord de la Hollande, et fut assez heureux pour toucher terre sur le rivage, près de la ville de Castelnau.

Le 30 du même mois, un drame horrible, épouvantable, était réservé à l'aérostat *le Jacquard*, qui quitta Paris à 11 heures du soir. Le marin Prince était seule dans la nacelle. Homme de résolution et d'énergie, il s'était offert comme aéronaute, malgré son inexpérience des voyages aériens.

" Il paraît, dit M. Tissandier, dans l'ouvrage qu'il a publié sur les aérostats du siège, que lorsque le marin Prince partit, il s'écria avec enthousiasme ; " Je veux faire " un immense voyage, on parlera de mon ascension."

" Il s'éleva lentement, par une nuit noire. On ne l'a jamais revu depuis.

" Un navire anglais aperçut le ballon en vue de Plymouth ; il se perdit en mer. Quel drame épouvantable a dû torturer l'infortuné Prince avant de trouver la plus horrible des morts ! Seul, du haut des airs, il contemple l'étendue de l'Océan, où fatalement il doit descendre. Il compte les sacs de lest, et ne les sacrifie qu'avec une parcimonie scrupuleuse. Chaque poignée de sable qu'il lance est un peu de sa vie qui s'en va..... Il arrive, ce moment suprême où tout est jeté par-dessus bord ! Le ballon descend, se rapproche du gouffre immense ; la nacelle se heurte sur la cime des vagues ; elle n'enfonçait pas, elle glisse à la surface des flots, entraînée par le globe aérien qui se creuse comme une grande voile. Pendant combien de temps durera ce sinistre voyage ? Il peut se prolonger jusqu'à ce que la mort saisisse l'aéronaute, par la faim, par le froid peut-être. Quel épouvantable et navrant tableau que celui de ce voyageur perdu dans l'immensité de la mer ! Il cherche de loin un navire, jusqu'au dernier moment il espère en vain le salut !"

Le jour même de ce sinistre, MM. Martin et Ducauroy, eux aussi, étaient jetés vers l'océan Atlantique. Partis de Paris à minuit, dans le *Jules-Faure*, ils aperçoivent la mer au lever du jour. Le vent, par un hasard vraiment providentiel, les pousse juste au-dessus de la petite île de Belle-Ile-en-Mer, où ils sont lancés avec une force effroyable. Les aéronautes subissent un trainage terrible, sont blessés et contusionnés; mais sont sauvés!

Enfin le 27 janvier, au moment de l'armistice, l'aéronaute Lacaze allait terminer la liste déjà trop longue des sinistres aériens. Il s'élève, à 3 heures du matin, dans le ballon *Richard-Wallace*, passe près de terre en vue de Niort; mais au lieu de descendre il jette du lest et repart dans les hautes régions de l'air. Il continue son trajet et traverse, à 2,000 mètres de haut, la ville de la Rochelle. Tout le monde croit qu'il va revenir vers le sol; mais il continue son trajet, et les regards des assistants attirés sur le rivage voient l'aérostât se perdre peu à peu à l'horizon dans les profondeurs de l'Océan, où le malheureux Lacaze a trouvé son tombeau.

Lacaze était le soixante-troisième aéronaute sorti de Paris en ballon; le lendemain, le soixante-quatrième et dernier ballon, le *Général-Cambronne*, allait porter à la France la nouvelle de l'armistice.

Ainsi, pendant les cinq mois du siège de Paris, soixante-quatre aérostâts, cubant pour la plupart deux milles mètres, ont pu s'échapper de la capitale investie. Ils ont enlevé dans les airs 64 aéronautes, 91 passagers, 365 pigeons voyageurs, et 9,000 kilogrammes de dépêches représentant à peu près trois millions de lettres particulières. On a vu que sur ce nombre considérable d'aérostâts, il n'y en a eu que cinq qui soient tombés au pouvoir des Allemands; deux d'entre eux se sont perdus en mer. Devant un résultat si étonnant, n'y a-t-il pas lieu d'admirer sincèrement les ressources que la nécessité du siège a suscitées au génie scientifique de la France. Il devait appartenir à la patrie des Montgolfier, les immortels créateurs de l'aéronautique, de faire des ballons un usage si glorieux et si utile! Dans la suite, les pigeons voyageurs ont pu compléter les services rendus par les aérostâts, et donner naissance à une véritable poste aérienne, qui pendant longtemps excitera la jalousie des ennemis de la France. Pendant le siège de Paris, le gouvernement prussien s'est vivement préoccupé des ballons-poste, qui évitaient à Paris les tortures de l'investissement moral, si propre à décourager les habitants de la capitale investie. L'ingénieur Krupp a construit plusieurs canons mobiles autour d'un axe, destinés à atteindre les aérostâts au haut des airs; mais ces *gun-balloon*, promenés triomphalement dans les rues de Versailles, n'ont jamais arrêté les aérostâts. La plupart de ceux-ci, toutefois, ont presque toujours été salués par une vive fusillade au moment de leur passage au-dessus des lignes ennemies; mais les fusils à aiguille, comme les fusils chassepot, qui ont une grande portée horizontale, sont incapables de lancer une balle verticalement de bas en haut à une hauteur considérable. Des expériences précises faites à ce sujet à Tours, pendant la guerre, ont démontré que des ballons captifs à 480 mètres de haut sont complètement hors de la portée des balles de chassepot. Quoi qu'ils aient fait, les Allemands, malgré leurs lignes compactes d'investissement, n'ont pu empêcher Paris assiégé de parler sans cesse à la France par la voie des airs.

AGRICULTURE ET INDUSTRIE AGRICOLE.

L'agriculteur.

L'agriculteur est l'homme qui sait cultiver la terre, qui sait manier un attelage, une charrue, une bêche, tous les

outils enfin rigoureusement nécessaires, dans une maison d'exploitation, soit pour façonner le sol, soit pour faire la récolte, soit pour séparer le grain des pailles. L'agriculteur est l'homme qui sait élever et soigner le bétail utile à la ferme. Il n'est pas tenu de travailler de ses propres mains; mais il faut qu'il ait travaillé et qu'il sache, au besoin, faire œuvre de ses doigts et enseigner la pratique aux hommes qui sont à son service. Voilà le véritable agriculteur. Qui dit agriculteur dit praticien, dit homme capable de féconder la terre, sans secours d'autrui. On peut s'entendre fort bien aux travaux des champs, donner des conseils ou des ordres intelligents, sans pour cela exécuter la chose par soi-même; mais dans ce cas, on n'est qu'un entrepreneur de culture. On peut écrire d'excellents livres touchant l'agriculture, sans jamais avoir eu d'ampoules aux mains et la peau durcie; mais dans ce cas on est point cultivateur, on est agronome.

Pour être bon cultivateur, il ne suffit pas de tracer artistement un plan, de répandre la semence d'une manière irréprochable de fumer copieusement, de tenir ses cultures dans un état de propreté, de conduire un attelage, d'avoir du bétail à l'œil vif au poil luisant.

Il faut que l'agriculteur ait le jugement droit, qu'il ne se jette point dans les innovations sans les raisonner, qu'il ne recule point devant les essais qui lui sourient, mais qu'il n'y procède que sur une petite échelle en se disant; Si je réussis, je ferai plus en grand; si j'échoue, la perte n'en sera pas sensible. Il ne faut pas que, par vanité, il étende ses cultures au-delà de ses forces. Il doit cultiver peu et bien, et conserver, toujours par devers lui un fonds de roulement qui lui permette de payer comptant ce qu'il achète et d'attendre au besoin le moment favorable pour vendre ses produits.

Le bon cultivateur doit se rendre un compte exact de ses opérations, marquer chaque soir la dépense de la journée sur une page d'un livre et les recettes sur une autre page, afin de connaître, au bout de l'année, le chiffre de ce qu'il gagne ou le chiffre de ce qu'il a perdu. S'il y a perte il doit chercher d'où elle vient, ce qui l'a occasionnée et modifier par suite ses opérations sur tel ou tel point.

Lorsqu'il est démontré à un bon cultivateur qu'une plante peut-être introduite avec avantage sur un terrain, il ne doit pas se demander seulement si elle poussera bien et germera bien, il doit se demander aussi s'il pourra se défaire facilement du produit. Avant d'augmenter le nombre de ses têtes de bétail, il devra semer de quoi les nourrir. Avant de semer les fourrages artificiels en abondance, il devra tâter sa bourse et se demander s'il peut sans inconvénient acheter des bestiaux pour manger ses fourrages et augmenter ses engrais.

Quant il voit s'élever un marché dans le voisinage il étend la culture de ce qui s'y vend. Il doit être à l'affût de toutes les occasions; il souscrit à un journal d'agriculture pour y voir le prix des marchés et y puiser les connaissances propres à son art.

Le bon agriculteur se couche le dernier de la maison et se lève le premier. Il a l'œil à tout lorsqu'il ne fait pas tout par lui-même et les siens. Il visite ses chevaux, ses vaches, ses moutons plusieurs fois par jour.

Chaque fois qu'il transporte quelque part une charge de produits il cherche à ne point revenir à vide et saisit l'occasion d'amener ce qui pourra lui servir dans huit ou quinze jours.

Il a toutes sortes d'attentions pour les gens à son service. Il veille à ce que la nourriture soit suffisante et sur la table à heures fixes, car il sait qu'on n'obtient pas plus de travail d'un homme mal nourri qu'on n'obtient de lumière d'une lampe sans huile. Il conseille et commande avec bienveillance, et donne de temps en temps quelques petites gratifications, et quelques paroles d'encouragement.

Lorsqu'il a affaire à des manœuvres pour des travaux, il

procède par marché bien défini et bien expliqué. Le travailleur de la sorte, est intéressé à exécuter rapidement la besogne. Il y trouve son profit et l'agriculteur aussi. Il est industriel ; dans nos grandes soirées d'hiver il réunit sa famille, il fait lire des ouvrages publiés sur l'agriculture ; il exercera pendant les mortes saisons de petites industries qui lui rapporteront beaucoup de profit et lui fourniront les moyens d'améliorer les produits de ses forêts ou de sa ferme. Sa femme et ses filles auront aussi leur fabrication domestique, soit pour l'habillement de la famille, soit pour donner à la matière première recueillie sur la ferme une valeur double ou triple. Enfin il n'oubliera pas de remplir les devoirs sacrés de sa religion sans laquelle il ne trouvera pas le bonheur.—*La Semaine Agricole.*

Exploitation des Erablières.

Voici le temps des sucres qui approche et l'on ne saurait trop recommander aux habitants des campagnes l'exploitation de leurs érablières. Cette branche d'industrie qui vient si à propos se placer à la fin de nos hivers, exploitée à peu de frais et judicieusement, est une source de bénéfices assez considérables, sans parler du véritable plaisir qu'elle offre au fermier et à sa famille. Nous ne ferons pas une étude théorique, mais nous offrirons quelques notes, quelques suggestions pour évincer une vieille routine, ouvrir les voies à des améliorations.

La fabrication du sucre d'érable est devenue depuis quelques années pour beaucoup de nos habitants, sinon la principale, du moins une des plus certaines et moins coûteuses sources de profit. C'est surtout dans les Cantons de l'Est que cette industrie s'est développée sous le rapport et de la quantité et de la qualité. Le voisinage des États-Unis, et peut-être aussi le goût très-prononcé de nos voisins pour le sucre, a contribué à répandre cette industrie.

Les appareils de cuisson ont fait un véritable progrès.

On se rappellera facilement les casseaux primitifs et les auges dont on se servait ; les entailles à la hache, le chaudron dans lequel à travers la fumée d'un bois fraîchement abattu on jetait l'eau d'érable.

Quatre cordes de mérisier vert suffisaient à peine pour faire 100 livres de sucre. Les auges disparurent, les casseaux aussi, on leur substitua des baquets en pin ou en cèdre ; au lieu d'une entaille on fit un trou rond et propre avec une tarière, le tron reçut une gouttière en métal, deux clous retenaient le baquet au flanc de l'érable. (1) Un bâti confortable en planches abrite maintenant une large chaudière de 4 sur 6 pieds de long bien établie sur un fourneau en brique, une bonne cheminée entraîne la fumée, un ventilateur dans le toit donne issue à la vapeur. Enfin, ce fut un grand pas de fait. On fit effectivement la double quantité de sucre ; la qualité en augmenta aussi. Chaque année de nouvelles améliorations se succédèrent ; aux baquets de bois qui malgré un échaudage avant et après la campagne du sucre pouvaient conserver une légère acidité, succédèrent des baquets en fer blanc ou en fer galvanisé. Pour empêcher la pluie et la neige de tomber dans les baquets on en couvrit la moitié ; un couvercle mobile y fut adapté qui, dépassant les rebords et ouvert et appuyé sur l'arbre rejetait la pluie et la neige. L'eau d'érable était pure ; soumise à l'ébullition elle produisait moins d'écume, demandait moins de travail, moins de combustible et donnait un plus beau produit.

Nos voisins du Vermont, qui comprennent cette industrie, en font une affaire importante.

La demande sur le marché ne peut être remplie et l'exportation à la Californie et l'Ouest est déjà commencée. Pendant l'année 1871, le Vermont seul a produit 20

millions de livres de sucre représentant une valeur de \$2,400,000.00. Avec de meilleurs appareils que ceux en usage généralement la somme de 3 millions aurait été facilement atteinte.

Ces chiffres étonneront beaucoup de personnes surtout quand elles sauront que cette quantité n'est le produit que des 2/3 des érables de cet État.

Nos cultivateurs verront aisément que cette industrie est déjà précieuse et y attacheront un plus grand prix.

Mettre de côté de vieilles routines, adopter *selon ses moyens* les améliorations qui se présentent et commencer enfin à secouer un peu l'apathie qui semble les endormir pendant l'hiver, voilà leur devoir. Nous aurons occasion de revenir sur mille et une industries qui devraient fleurir pendant nos longs hivers. Celle de la clarification du sucre qui vient à la fin de l'hiver est si facile, si peu dispendieuse et relativement si profitable qu'ils devront s'y livrer.

Voici quelques conditions indispensables pour faire de bon sucre. Ces idées pratiques empruntées à nos voisins du Vermont sont le secret des 2 ou 3 millions annuels qu'ils réalisent.

Le suc ou la sève doit être couverte en sirop le plus tôt possible après son écoulement, car l'air détériore rapidement sa composition. Il s'en suit que l'appareil de réduction doit être proportionné à la quantité d'eau que vous recueillez, ce qui vous empêchera de garder trop longtemps l'eau d'érable.

Une cuisson de longue durée produit une qualité inférieure et donne une saveur désagréable au sucre.

Un feu actif de trente minutes donnera un beau sirop.

Un couloir ou passoir en flanelle blanche recevra le sirop chaud avant de le dépoter, le sirop épais coule plus facilement quand il est chaud.

Avant de commencer les opérations voyez à ce que vos baquets et réservoirs, tant de l'eau que du sirop, soient bien échaudés. Si la saison du sucre est longue et a des intervalles de quelques jours, cette précaution doit être répétée.

Si vous le pouvez, ayez de préférence des seaux soit en fer blanc soit en tôle galvanisée, ils demandent moins d'entretien, sont moins sujets à casser que les baquets en bois.

Les gouttières soit en bois soit en métal devront recevoir la même toilette. Celles en bois que l'on nettoie en y introduisant un fil de fer rouge sont maintenant supplantées par les gouttières métalliques ; une arrête de la partie supérieure y retient l'anse du seau ou baquet.

Percez un trou d'un demi-pouce en montant. Quand approche le moment de faire le sucre forez une demi douzaine d'arbres pour fixer le commencement de vos opérations.

Votre bois doit être sec, coupé de l'hiver précédent ou du moins pendant l'été, à la main, bien cordé et à couvert sous un appentis.

Si vous avez encore à bâtir votre sucrerie (ce qui devrait être fait pendant l'été ou à la fin de l'automne avant les gelées) choisissez une montée de manière à avoir les avantages de la côte pour décharger les tonnes et arranger vos auges à niveau de la *pan* (espèce de grande lèche-frite).

Le sucre en pain de $\frac{1}{2}$ ou 1 livre se vend mieux dans les villes ; si vous le conlez dans des tinettes ou des seaux, 30 livres devraient être suffisantes.

Le sirop (mis en *canistres* de fer blanc de la contenance d'un gallon) se vend bien. Il devrait peser de 10 à 12 livres au gallon. Si le vase est bien soudé, ou autrement hermétiquement fermé, le sirop ne se cristallisera pas.

Nous croyons cependant l'usage de ces canistres en fer blanc mauvais, le sirop prenant un goût soit du fer ou de l'étain ou de la soudure. Les flacons ou bouteilles ou mieux encore, si c'est pour la famille, des jarres en grès contenant 3 ou 5 gallons seront préférables. Une étiquette

(1) Il est cependant établi que les entailles causent beaucoup moins de dommage aux arbres que les trous de *tarière*, et coulent aussi bien.

portant le nom et le domicile du fabricant sur chaque bouteille n'aidera pas peu à donner de la valeur à un produit bien fabriqué et soigné.

Ayez aussi un saccharomètre afin que vous ayez un sirop d'uniforme densité et cuit au même degré, ceci est important pour un exploitant qui livrerait son sirop par barriques de 40 ou 50 gallons.

En faisant le sucre il ne faut pas que le sirop mijote longtemps sur un petit feu; il deviendra noir, sa saveur sera altérée ainsi que la finesse du grain. Il faut donc finir le plus vite possible sur un feu actif et de force uniforme. Quelques gouttes de crème empêcheront le sirop de déborder.

Une brassée de 75 livres devrait être finie en sucre en une heure; 45 minutes suffiront pour en faire du sucre de tinette.

Enfin, de la propreté et un peu d'activité et vous aurez terminé une bonne campagne aux sucres.

En présentant ces quelques idées qui sont le fruit de l'expérience pour beaucoup de nos lecteurs sans doute, la *Semaine* émet l'espoir que nos cultivateurs verront dans l'exploitation de leurs érables une industrie véritablement rémunérative et qu'ils feront les améliorations nécessaires pour retirer de plus grand bénéfices. A l'œuvre donc.

Avant de terminer, la *Semaine* désire faire connaître à nos *sucriers* un appareil fabriqué au Vermont et déjà entre les mains d'un millier de cultivateurs de cet Etat.

Cet appareil breveté auquel on a donné le nom d'Évaporateur, réussit, d'après des centaines de certificats des acheteurs, à évaporer et condenser l'eau d'érable très rapidement, à clarifier le sirop parfaitement avec moins de combustible et de soins que n'importe quel autre système jusqu'à présent en usage. L'expérience est là pour prouver que l'évaporation et la condensation d'une mince nappe mouvante de sève est le seul véritable procédé par lequel on réussit à faire un bon et beau sirop.

C'est cette théorie que met en pratique cet appareil.

L'évaporateur est divisé en petites cloisons espacées de six pouces avec de petites écluses pour contrôler la marche ou le courant de la sève. De cette manière il n'y a que le sève bien épurée de la partie qui bout qui puisse passer. Les écumes et scories sont rejetées sur les côtés d'où on peut facilement les enlever avec une écumoire. Ces petites écluses servent aussi à régler avec précision l'écoulement de la sève.

Les témoignages qu'ont reçus les fabricants, de centaines de personnes, constatent l'efficacité du système de l'appareil. Il est fabriqué en fer galvanisé ou en cuivre de la largeur de 45 pouces et de 114 pouces de longueur.

Les prix varient pour les premiers de \$45 à \$75; pour les seconds de \$100 à \$250.

La société fabricante de machines de Hartford (Conn.) dont les ateliers sont à Bellows Falls, Vermont, expédie ces machines sur demande et envoie en même temps tous les renseignements nécessaires pour la pose de ses appareils.

Dans les cantons de l'Est, plusieurs de ces appareils sont en opération et l'auteur de ces lignes a pu se convaincre que l'on n'exagérerait aucunement les bons rapports qui circulent sur leur efficacité.

Donc, faisons du sucre et faisons le bien. Ce qui mérite d'être fait, mérite d'être bien fait.—(Extrait de la *Semaine Agricole*.)

HISTOIRE NATURELLE.

Le pecheur a quatre pattes.

(LA LOUTRE.)

C'était l'été: les moissonneurs étaient aux champs. Les enfants avaient joué toute la matinée au grand soleil, à courir, à glaner, et aussi à enueillir dans les gerbes dorées les pâquerettes et les derniers coquelicots.

A midi, la chaleur était si ardente que tous les journaliers s'étaient mis à l'ombre pour se reposer, en mangeant leur pain bis avec du lard salé, et buvant tour à tour au pichet de terre grise, rempli de vieux cidre normand.

Une vapeur à peine visible s'élevait des terres, fraîchement découvertes de leurs moissons, les hautes herbes des prairies environnantes jaunissaient au soleil, et des grillons, des espèces de petites cigales, venaient chanter sur les mottes de terres et le long des sentiers.

Au milieu de la prairie un beau grand ruisseau, large comme une petite rivière, coulait entre des aulnes, des saules et des peupliers, qu'on avait plantés sur le bord parce que ces arbres aiment l'humidité; ils se portent beaucoup mieux quand leurs racines plongent dans l'eau. A un détour du ruisseau les arbres étaient si beaux qu'ils fermaient comme un petit bois: leurs branches s'entre-croisaient d'une rive à l'autre, et l'herbe restait verte à leurs pieds, parce l'extrême chaleur ne pouvait y pénétrer pour la faire jaunir.

De jolis petits poissons, des *goujons*, des *carpillons*, des *ablettes* venaient se mettre au frais sous l'ombre des arbres; ils nageaient, ils allaient et venaient dans le ruisseau.

Un seul endroit clair du feuillage laissait tomber un rayon de soleil à la surface de l'eau. On voyait alors les cailloux qui brillaient au fond, et les petits poissons, dont les écailles brillaient bien plus encore, quand, en se jouant, il passaient et repassaient dans le rayon de soleil.

Il y avait pourtant quelqu'un à les regarder; c'était un gentil petit garçon; il prenait grand plaisir à les voir, mais comme il savait que le bruit fait peur aux poissons, il s'était approché tout doucement, pour ne pas les effrayer. Et les poissons nageaient et s'entre-poursuivaient comme s'il n'y avait eu personne: je pense même qu'ils ne s'étaient aperçus de rien.

Quand le petit garçon eut bien vu les poissons, il songea qu'il fallait aussi donner le même plaisir à ses camarades. Il était prêt à partir pour aller les chercher dans les champs, quand tout à coup, il entend un léger bruit, comme celui d'un animal qui marche avec précaution sur les feuilles sèches. Il regarde de ce côté, et il voit apparaître une large tête brunâtre, avec des yeux noirs, brillants, qui sortait d'entre les racines d'un vieux tronc de saule.

Il s'arrêta tout surpris, je ne sais même pas s'il n'eut pas un peu peur; mais comme il n'était pas poltron, il ne cria pas, il ne se prit pas à s'enfuir; il resta sans faire un seul mouvement, pour examiner cet animal qui lui était inconnu.

Il eut tout le temps de le bien voir; l'animal sortit de son trou en marchant sans bruit, et avec précaution le long des grosses racines, puis il vint se coucher, la tête allongée au-dessus de l'eau, le corps tout aplati, les pattes ramassées, absolument comme un chat qui va s'élancer sur un peloton qu'on fait sautiller devant lui. Cet animal avait l'air de prendre, lui aussi, beaucoup d'intérêt aux petits poissons.

Mais voilà que subitement il se jette à l'eau avec un grand bruit! plonge, revient à la surface, et se met à nager rapidement en remontant le fil de l'eau.

L'enfant court le long du bord pour le poursuivre; il voit l'agile animal sortir du ruisseau en tenant dans sa gueule un poisson, et disparaître derrière de grosses racines.

— Ah! le pauvre poisson! s'écrie-t-il; puis il court près de sa mère assise et travaillant sous les grands arbres. — Mère, mère! j'ai vu une grosse bête qui vient de prendre un poisson, dit-il tout essoufflé!

— Comment est-elle faite cette bête, mon cher enfant?

— Elle est toute brune, avec de grands poils luisants; elle a une grosse tête plate, avec des yeux noirs, de toutes petites oreilles, et des barbes comme un chat; mais c'est bien plus gros qu'un chat! Puis, ses quatre pattes sont toutes courtes, et avec cela elle nage si vite, si vite!.....

— Ah! je devine ce que tu as vu; c'est une LOUTRE; ce n'est pas rare en France.

— Une loutre! je n'en avais jamais vu. Et cela mange les poissons! Où donc est-elle allée? Elle a disparu tout à coup. Est-ce qu'elle est entrée sous terre?

— Que de questions à la fois! dit la mère en souriant. Si tu veux t'asseoir tranquille auprès de moi, je vais te dire ce que je sais de cet animal qui t'a si fort surpris; mais à la condition que tu vas tout d'abord me dire à quelle classe d'animaux la loutre appartient?

— Je ne sais pas, moi.

— Tu le hâtes trop d'accuser ton ignorance; réfléchis seulement un peu. L'animal que tu as vu a quatre pattes, donc c'est un?...

— C'est un quadrupède!

— Précisément. Et puis, dis-moi; la loutre est-elle un animal carnivore?

— Dame! je ne sais pas. Elle mange des poissons..... et carnivore signifie: qui mange de la chair. Faut-il l'appeler un carnivore?

— Mais sans doute, puisqu'elle se nourrit de la chair du poisson.

— La loutre se nourrit aussi d'autres petits animaux tels que les souris, les mulots; elle broute aussi certaines plantes; mais elle préfère à tout le poisson. Elle est si vorace, et si habile à le surprendre, qu'elle cause beaucoup de dégâts dans les rivières et les étangs. Tu as vu comme elle guette sa proie, comme elle plonge bien, et comme elle nage vite! L'as-tu vue assez longtemps pour bien te rendre compte de sa forme?

— J'ai été un peu surpris quand j'ai vu sa grosse tête paraître entre les racines..... Mais j'ai bien vu ses yeux et ses oreilles qui sont toutes petites... et sa grande queue, à peu près pareille à la queue d'un chat à long poils.....

— As-tu vu ses pattes?

Je ne les ai pas remarquées; elles étaient repliées sous elle..... puis elle a sauté tout d'un coup!

— Ses pattes sont *palmées*: c'est-à-dire qu'entre ses cinq doigts, il y a des *membranes*, sorte de peau tendue qui les réunit tous.

— C'est donc comme les pattes des canards?

— Justement. Presque tous les animaux qui vivent dans l'eau, ou qui ont besoin de nager, ont les pieds *palmés*, que ce soient des oiseaux comme le canard, des reptiles comme la grenouille, ou de quadrupèdes comme la loutre. Les pieds palmés rappellent par leur forme les nageoires des poissons; ils sont faits pour le même usage.

— La loutre s'abrite dans les trous, le long des ruisseaux et des étangs; puis elle amasse de l'herbe et de petites branches qu'elle coupe avec ses dents, pour faire au fond de son terrier une sorte de nid grossier pour elle et ses trois ou quatre petits.

— Comment nourrit-elle ses petits, la loutre?

— Les petits tentent leur mère, comme ceux des autres quadrupèdes; et quand ils sont plus grands et plus forts, la mère va leur chercher du poisson.

— Puis enfin, quand ils sont devenus capables de pêcher

eux-mêmes, ils quittent le terrier et s'en vont vivre ailleurs.

— Mère, à quoi cela peut-il servir, une loutre?

— En général, la loutre est un animal vorace, dont on songe à se débarrasser pour éviter les dégâts qu'il cause, plutôt qu'à en tirer parti. Cependant j'ai entendu dire que dans certains pays on les apprivoise et on leur apprend à pêcher pour leur maître, comme les chiens chassent pour nous. Dans notre contrée, la seule utilité qu'on retire de la loutre, c'est sa fourrure; et encore ce n'est pas une belle fourrure, comme tu l'as pu voir, mais elle est chaude et solide. As-tu remarqué comme son poil est épais? En hiver, il est plus épais encore, pour mieux abriter l'animal. Les loutres des pays très-froids ont une fourrure plus belle et plus fournie encore. Les animaux des pays froids sont toujours plus chaudement vêtus que ceux des pays chauds.

— C'est le bon Dieu qui veut cela, n'est-ce pas, mère?

— Sans doute, mon fils, qui le veut et qui le fait. C'est Dieu qui, dans sa providence, donne aux animaux la forme qui convient à leur manière de vivre, et le vêtement qui doit les protéger.

L'enfant avait écouté avec attention et intérêt. Quand sa mère eut cessé de parler, il se leva, vint l'embrasser en lui disant merci, puis courut se joindre à ses camarades pour faire des liens de paille, et aider de son mieux les moissonneurs qui venaient de reprendre leurs travaux.

Questionnaire.

La loutre appartient-elle à l'ordre des carnivores? (Expliquez ce mot comme comprenant aussi les animaux qui vivent de poisson.)

Faites la description de la loutre.

Qu'appelle-t-on pieds *palmés*?

À quoi faut-il les comparer pour leur forme et leur usage?

Comment la loutre s'y prend-elle pour pêcher?

Les poissons recherchent-ils la fraîcheur?

Quels sont les arbres qu'on plante au bord des ruisseaux?

Pourquoi ces arbres là?

Où la loutre creuse-t-elle son terrier?

Comment nourrit-elle ses petits?

Tous les *quadrupèdes* allaitent-ils leurs petits?

La loutre est-elle un animal nuisible?

Peut-on l'apprivoiser?

A-t-on tiré utilité de son instinct?

Que fait-on de sa fourrure?

Sa fourrure est-elle également fournie en tout pays et en toute saison?

Les animaux des climats froids sont-ils généralement plus chaudement vêtus que les autres?

Qui a réglé ces différences? — MME PAPE-CARPANTIER. — Extrait du Manuel Général de l'Instruction primaire.

L'Eponge.

Qu'est-ce que l'éponge? cette éponge avec laquelle on lave le visage des petits enfants, et les carreaux de la cuisine?

L'éponge est un animal. Peut-être est-elle la réunion de plusieurs animaux vivant en colonie. On appelle ces animaux des *zoophytes*.

L'éponge est ordinairement de forme arrondie, brune, légère, élastique, et composée de fibres fines, serrées, entrelacées, qui forme de très-petits trous appelée *pores*, et d'autres beaucoup plus grands appelés *oscules*.

L'éponge habite le fond des eaux, non pas seulement de la mer, mais aussi de certains fleuves.

Elle s'applique sur le fond qui lui convient, et enveloppe de son tissu les rochers, les plantes, et même les animaux sur lesquels elle se fixe.

Les trous de l'éponge communiquent entre eux, et pen-

dant la vie de l'animal l'eau circule continuellement à travers ces trous pour lui apporter la nourriture.

L'éponge vivante est recouverte d'une couche de matière gluante, muqueuse, qui se corrompt et se détache de l'animal quand il est arraché du fond de la mer.

Les éponges sont de différentes grosseurs; il y en a de toutes petites, et il y en a d'énormes qui atteignent jusqu'à un mètre de diamètre.

S'il y en a de toutes grosseurs, il y en aussi de toutes formes.

On en connaît environ 300 espèces; les marins leur ont donné des noms plus ou moins bizarres tels que: le *piéd de lion*, la *quenouille*, la *cloche*, la *lyre*, la *trompette*, la *plume*, l'*éventail*, la *patte d'oie*, la *queue du paon* le *gant de Neptune*, etc. Les espèces qui vivent dans les fleuves ne sont d'aucun usage.

Les éponges aiment les eaux tranquilles tièdes et profondes. Elles se trouvent principalement dans la mer Méditerranée, la mer Rouge, le golfe du Mexique.

(Faites voir ces mers sur votre globe, ou, à défaut de globe, sur une carte.)

Aussi les pêcheurs d'éponges sont-ils tout naturellement des Grecs, des Syriens, des Arabes et des Mexicains.

On peut pêcher les éponges de deux façons: plonger et draguer.

Pour plonger, chaque homme descend dans la mer, armé d'un fort couteau avec lequel il détache les éponges, qui adhèrent au rocher.

Pour draguer, on lance sur les éponges une espèce de trident ou griffe en fer qui s'y accroche et les arrache.

Mais cette pêche a l'inconvénient de déchirer les éponges; elles se vendent alors beaucoup moins cher que celles qui ont été *plongées*.

Les belles éponges sont une des marchandises les plus chères qui soient dans le commerce.

Celles de luxe se vendent 100 fr. le kilogramme; les éponges dites *finies douces de Syrie* se vendent jusqu'à 150 francs la pièce.

L'usage des éponges, très-ancien, est aujourd'hui tellement répandu, que, pour y satisfaire, les pêcheurs dévastent le fond des mers.

Un homme de progrès, nommé M. Lamiral, a entrepris d'acclimater l'éponge sur les côtes de France, et il est encouragé dans ce projet par la Société d'acclimatation de Paris.

On pense qu'il suffira pour y parvenir de faire choix d'une station convenable, et d'y remorquer des blocs de rochers sous-marins couverts de ces zoophytes. Au mois d'avril ou de mai, de petits œufs s'échappent des cavités de l'éponge, et sont emportés à quelques distance par le flot. Déposés bientôt sur une base à leur convention, ces petits œufs s'y fixent, s'y attachent, et deviennent une éponge qui atteint toute sa croissance en trois ou quatre années.

Espérons que le succès couronnera les efforts de l'homme industrieux qui à ses risques et périls entreprend de doter notre patrie d'un produit utile, dont le prix, s'il devenait moins élevé permettrait de l'employer à un très-grand nombre d'usages.—Extrait de l'*Ami de l'Enfance*.

PEDAGOGIE.

De l'autorité chez les instituteurs.

L'autorité est, à proprement parler, le droit de l'auteur sur la chose créée ou produite. C'est là son origine, sa première acception. Elle est en outre le droit qu'ont

certaines personnes sur ceux qui leur sont soumis, soit par la nature, soit par la loi ou par des conventions particulières. C'est à l'une de ces dernières acceptions que nous voulons nous arrêter, et nous parlerons de l'autorité considérée dans les rapports qui existent entre le maître et l'élève.

Cette autorité n'est pas directe; elle est seulement déléguée. L'instituteur remplace les parents, et c'est en vertu d'une convention le plus souvent tacite, entre ces derniers et lui, qu'il se trouve revêtu d'une certaine autorité, d'un certain droit sur les enfants qui sont confiés à ses soins. Cette autorité, quoique reconnue dans de certaines limites par les tribunaux civils, n'est cependant pas considérable, et le mot *devoir* exprimerait peut-être mieux l'idée qu'elle comporte.

Quoi qu'il en soit, et quelle que soit sa restriction, l'autorité de l'instituteur est, après l'autorité de la mère, celle qui a le plus d'importance et qui influe davantage sur l'avenir d'une nation. Il est donc de toute rigueur qu'elle soit bien comprise et qu'elle ne soit confiée qu'à des mains dignes de la recevoir et de l'administrer.

L'autorité de l'instituteur s'exerce pendant tout le temps que les élèves sont sous sa direction immédiate. En dehors des classes et de la maison d'école, sa juridiction n'est plus qu'une espèce de surveillance qui tire sa source plutôt des convenances que de l'autorité elle-même. La classe est donc véritablement le siège où doit se déployer l'autorité de l'instituteur. Et il doit ici éviter deux excès, aussi condamnables l'un que l'autre: la trop grande indulgence et l'excessive sévérité.

Un instituteur doit être maître dans sa classe et sa parole doit être un jugement sans appel, *de fait*: c'est à lui de se conduire de manière à ce que *de droit* également, elle soit sans appel. C'est assez dire que ses décisions doivent être dictées avec la plus grande circonspection et la plus grande équité, que ses corrections doivent être justes et raisonnées.

On craint souvent de paraître cruel et inhumain en corrigeant un enfant; on trouve d'ailleurs qu'il est moins difficile de le laisser agir à sa guise, pourvu qu'il ne gêne point. C'est un raisonnement complètement faux. Sans doute qu'il est plus facile, plus naturel même de permettre à un enfant de suivre tous ses caprices; il est d'ailleurs peu de personnes qui corrigent avec plaisir et pour la seule satisfaction de châtier. Mais la correction est un devoir, et, comme tous les devoirs, elle a quelque chose de pénible pour celui qui l'inflige autant que pour celui qui la reçoit. Aussi, lorsque nous ne voulons pas punir de crainte de passer pour cruels ou de faire de la peine, nous sommes-nous bien renseignés sur la source véritable de cette crainte, de cette hésitation? Sommes-nous certains si la douleur que nous ne voulons pas provoquer est bien celle de l'enfant, mais si ce n'est pas plutôt à nous-mêmes que nous voulons épargner la peine de le voir souffrir? Notre abstention ne procède-t-elle pas ainsi et souvent d'un sentiment d'égoïsme? Comme une mère dont l'enfant aurait un abcès dangereux, nous préférons laisser la vie de ce petit être en péril, plutôt que d'imposer à nos nerfs le choc pénible que leur feraient subir la vue de l'opération et les cris de douleur arrachés à l'enfant. Je comprends qu'il est plus agréable, qu'il est peut-être plus naturel même de ne pas corriger, de ne pas châtier; mais nous sommes ainsi faits qu'il nous faut sans cesse combattre notre nature.

Il ne faut pas conclure de là, d'un autre côté, que l'instituteur a toute latitude dans les corrections et peut agir absolument de même que le père et la mère. C'est d'abord une question de savoir s'il a ou non le droit d'infliger des châtiments corporels proprement dits. Ceux qui lui reconnaissent ce droit ne le lui concèdent, en tous cas, que dans une mesure excessivement restreinte. On conçoit

en effet quels dangers peuvent accompagner l'exercice d'un tel droit par des personnes autres que le père et la mère. Quelque affection que le maître puisse avoir pour ses élèves, elle ne s'élèvera jamais à la hauteur de l'amour des parents. Quand un père ou une mère bat son enfant, le sentiment naturel l'avertit dès qu'il dépasse la limite d'une correction raisonnable et surtout charitable ; et encore, dans ce cas, se trouve-il des parents qui vont beaucoup trop loin. Que sera-ce donc, quand au lieu d'un père ou d'une mère, vous aurez un homme complètement étranger et indifférent, dont les impatiences, les colères, ne seront pas retenues, mitigées par le sentiment naturel ? Il arrivera, hélas ! ce qui ne se voit que trop souvent. Les sages remontrances dégèneront en gronderies, les accents fermes en gros éclats de voix ; puis, la parole sera remplacée par la main, qui, elle-même, cédera bientôt sa place à la férule ou au martinet. Bref, la sévérité deviendra de la brutalité, et les enfants, habitués à être menés au bout du bâton, ayant perdu toute fierté honnête et tout respect pour l'autorité affirmée autrement que par les coups, grossiront plus tard cette phalange de la révolte et du régiment, qui s'insurge par nature contre tout pouvoir, et ne marche droit que par la force physique, quand celle-ci à l'avantage du nombre.

Il y a donc, entre l'indulgence trop grande et la sévérité outrée, un juste milieu, une espèce d'autorité tempérée qui, en évitant les deux excès, peut produire les meilleurs résultats, de fait la seule autorité que l'instituteur doive exercer dans les circonstances ordinaires.

La première chose à laquelle l'instituteur doit s'attacher, c'est de bien comprendre toute l'importance de la tâche qu'il a entreprise, toute la hauteur du but qu'il doit s'efforcer d'atteindre. S'il se rend bien compte de sa position, et des devoirs qu'elle lui commande, il lui sera facile de régler sa conduite de manière à ce que son pouvoir, au lieu d'être imposé par lui à ses élèves, lui soit plutôt librement conféré par eux. Et c'est là le grand secret de l'autorité ; on obéit bien plus facilement à un pouvoir de son propre choix, de sa propre création, qu'à un pouvoir qui affirme lui-même son autorité et ses droits. Pour arriver à cela, l'instituteur doit faire en sorte que son humeur soit d'une égalité parfaite. Pas de boutades de colère, ou d'accès de folle gaieté. Les enfants n'aiment pas ce qui est sombre ou grondeur ; mais il ne faut pas non plus leur donner constamment le spectacle d'un enjouement qui deviendrait déplacé. Soyez bon sans être faible ; soyez digne sans être emporté. En un mot, gagnez la confiance, c'est la plus sûre de toutes les autorités. Pour gagner cette confiance cependant, il faut que l'instituteur, de son côté, en fasse preuve à l'égard de ses élèves. Sans se relâcher de sa surveillance, il doit quelquefois les laisser agir un peu par eux-mêmes ; cela les encourage et leur montre qu'on fait quelque cas d'eux. Surtout, il ne doit jamais céder son autorité à l'un de ses élèves, qui en abusera, d'une manière ou d'une autre. C'est par là que la jalousie et la division entrent dans la classe, et, une fois qu'elles y sont, c'en est fait des bons rapports entre le maître et ses gouvernés, il n'y a plus d'entente possible ; il faut alors une main de fer pour ramener au moins l'ordre extérieur.

Pour nous résumer, nous disons que dans sa sphère, l'instituteur n'a pas, sur ses élèves, tous les pouvoirs du père, mais il en a tous les devoirs, et toutes les obligations.

Que son autorité, pour être obéie, doit être aimée et posséder la confiance.

Que pour avoir cette confiance, il faut que lui-même en montre à ses élèves.

Qu'il se garde de l'indulgence trop grande et de l'excessive sévérité.

Qu'enfin, il soit le seul maître et qu'il ne délègue jamais son autorité. Qu'il laisse sa classe se conduire seule et

comme elle l'entendra, plutôt que de la laisser aux mains de l'un de ceux qui la composent.

Nous pourrions terminer en disant que le fond de son caractère, le fond de toutes ces actions doit être la *patience*, la *bonté*. Alors, au lieu de lui obéir par crainte, on lui obéira par affection : ce sera l'âge d'or de l'instituteur.

Du choix des instituteurs.

Sachez choisir un instituteur compétent sous tous les rapports. Si vous avez une maison à faire construire, un meuble à faire faire, vous choisissez un architecte capable, un habile ouvrier, même s'il vous en coûte un peu plus cher. Et pourtant si votre maison était mal bâtie, votre meuble mal fait, il serait possible d'y remédier. N'est-il pas plus important pour vous cependant, de trouver un bon instituteur que de vous procurer un ouvrier honnête et capable. Avez-vous songé que la matière sur laquelle travaille l'instituteur n'est rien moins que l'âme humaine et, qui plus est, l'âme de vos propres enfants. Avez-vous pensé qu'il est l'architecte des destinées de votre famille, l'ouvrier qui façonne l'avenir de vos enfants ! Que si la chose est mal faite il sera à peu près impossible d'y porter remède. Pensez bien à tout cela et il vous sera facile d'avoir de bons instituteurs pourvu que vous les payiez bien ; l'instruction au rabais est comme tout ce qui s'obtient au rabais : on en a pour son argent.

Une autre chose fort importante. Si vous avez un bon instituteur, tâchez de le conserver, à quelque prix que ce soit. "Les changements multipliés du personnel, dit M. l'inspecteur Jarry, nuisent à l'instruction et à l'éducation des élèves ; les municipalités doivent donc consentir à faire quelques sacrifices pour s'attacher les bons maîtres et leur assurer l'avancement sur place."

Vers à apprendre par cœur.

LA PETITE ECOLE.

Quoi ? vous ne savez pas encore
Jouer à l'école, vraiment ?
Est-ce des choses qu'on ignore ?
Eh bien ! vous verrez, c'est charmant !

Il nous faut d'abord une classe :
C'est ce pavillon, supposons ;
Que chacun y prenne sa place,
Là, les filles, là, les garçons.

Puis il nous faut une régente :
Qui sera-ce ? — Tirons au sort.
Bon, c'est moi ! Que je suis contente !
Etre régente, c'est mon fort.

Elèves, un peu de silence,
Les mains sur les bancs ! . . . Commençons !
A vous la première, Clémence,
Venez réciter vos leçons.

"Fable du Coche et de la Mouche." . . .
— Pas mal, mais vous parlez trop bas :
Ouvrez donc un peu plus la bouche,
Mademoiselle, on n'entend pas !

Continuez, vous, Henriette !
"La mouche, en ce pressant besoin . . ."
Eh bien ? qu'est-ce qui vous arrête ?
Vous n'avez pas appris plus loin ? . . .

Quelle paresse impardonnable,
Henriette ! Trois points marqués,
Trois fois à copier la fable,
Et quatre, si vous répliquez !

Passons au thème d'orthographe,
Et faites bien attention :
Je vais vous dicter "La Girafe,"
Tiré de monsieur de Buffon.

"La Girafe est un..." Charles! Rose!
Vous ne voulez pas travailler?
Quatre fois le verbe "je cause,"
Pour vous apprendre à babiller!

Je reprends et dicte la suite :
"La girafe est un des premiers..."
Et cætera. Relisez vite,
Et montrez-moi tous vos cahiers

Bien, Clémence! votre orthographe
A fait des progrès; cependant
Vous mettez *ph* à girafe :
C'est un *f* qu'il faut, mon enfant.

Bernard, écriture meilleure,
Mais dix fautes! Charles, vingt-deux!
Thème à refaire, et trois quarts d'heure
De retenue à chacun d'eux!

Pour finir, un peu de musique
D'après la méthode Chevê.
Je vais vous donner la tonique :
Voyons, que ce soit enlevé!

Do, do, sol, sol, un peu d'ensemble!
La, la, sol, c'est un air nouveau!
Fa, fa, mi, point de voix qui tremble!
Bon! fa, fa, mi, mi, ré, ré, do.

Sol, sol, fa, plus doux ce passage!
Bien... continuez seulement!...
La reprise à présent; courage!
Do, do, sol, sol,—parfaitement!

Elèves, je suis très-contente!
Aussi, tout pensum abrogé,
Ecoutez bien!—votre régente
Vous donne trois jours de congé!

L. TOURNIER, *Les Premiers Chants.*

Une dictée d'institutrice.

On nous dit souvent que certains écrits sont bons à envoyer chez l'épicière pour y servir d'enveloppes. Le hasard m'a procuré, venant de cette source, une dictée faite récemment à ses élèves par une institutrice d'Aunay-sur-Odon probablement, et qui annonce de sa part un choix très-judicieux et très-opportun des sujets destinés à ces exercices.

Voici cette dictée :

"Constance est une aimable enfant dont chacun connaît les qualités. Un jour sa mère lui dit: Demande-moi ce qu'il te plaira et je te l'accorderai volontiers. Tu as bien travaillé et tu t'es conduite on ne peut mieux toute la semaine, et je tiens à t'en prouver ma satisfaction.

"Constance réfléchit un instant, puis tout à coup elle dit avec une vivacité qui montra toute sa joie: Mère, puisque vous voulez me faire plaisir, donnez du pain, et des habits à notre pauvre voisine que j'ai vue ce matin; ses enfants ont faim et souffrent du froid.

"La mère embrassa tendrement sa fille, puis elle remercia Dieu de lui avoir donné une enfant qui a un si bon cœur.

"Enfants, soyez charitables: donner aux pauvres c'est donner à Dieu."

Quand je compare cette dictée à certaines autres, d'origines diverses et que plusieurs fois le hasard aussi a fait tomber sous mes yeux, je me trouve porté à demander qu'on soit tenu, désormais, dans toutes les écoles de jeunes garçons et de jeunes filles, de remplacer les fables, les

historiettes, les pièces de vers, les facéties, etc., qui trop souvent remplissent les cahiers de dictées des élèves, par des sujets religieux ou moraux et des récits d'actions de charité, de bienfaisance, de dévouement, de désintéressement, d'abnégation, et aussi de patriotisme; sujets de nature à laisser dans l'esprit des sentiments qui élèvent l'âme et forment le cœur de la jeune génération.

Et les lectures, les réécitations et les dictées d'éléments d'agriculture pratique et de jardinage, ne devraient-elles pas avoir lieu au moins deux fois par semaine: le mercredi celle d'agriculture et le samedi celle d'horticulture, et avoir toujours, autant que possible, un intérêt d'actualité?

Il faut surtout, aujourd'hui, s'efforcer de faire d'intelligents et habiles ruraux des enfants des cultivateurs, et, par cette double instruction agricole et horticole, qui sera pour eux une source assurée de richesse ou au moins d'aisance et de bien-être, les attacher au foyer et au champ paternels.

Les trois quarts de la population, composée de ruraux, ne sont-ils pas intéressés à connaître la pratique de l'agriculture? Et parmi les habitants des villes, combien ne le sont-ils pas aussi, comme propriétaires de fermes, ou devant le devenir, ou à divers autres titres?

Quant à la culture des jardins, dont les produits jouent aujourd'hui un si grand rôle dans l'alimentation publique, tout le monde ou à peu près dans les campagnes peut s'y livrer. Est-il un goût plus utile, plus agréable, plus attachant, plus moral que celui du jardinage, surtout pour ceux que la fortune n'a pas favorisés de ses dons? C'est un goût qui ne se perd jamais, et qui, plus que tout autre, attache à la vie d'intérieur, et a même la puissance de rappeler après sa journée, pendant les beaux jours, et de retenir après les offices du dimanche l'ouvrier à son jardin.

L'enseignement de l'agriculture et du jardinage ne devrait-il pas être le sujet de notre plus sérieuse attention? Là est le salut, la régénération morale, l'avenir et la prospérité future du pays.—(Extrait de la *Gazette des Campagnes.*)

VICTOR CHATEL.

Dictée d'orthographe d'usage.

Le maître dictera les morceaux suivants après les avoir lus avec expression et expliqués.

L'AIR ET LA LUMIÈRE.

L'air et la lumière: voilà les premières conditions pour se bien porter.—Et l'air, entendez bien, c'est le bon air que je veux dire, l'air pur, souvent renouvelé, et n'apportant avec lui ni miasmes, ni puanteur d'aucune sorte. La lumière aussi doit être abondante et franche; il faut qu'elle pénètre partout, et qu'un rayon de soleil puisse égayer, en les visitant, tous les coins et recoins de nos logis.

Ce n'est malheureusement pas ce qu'on voit en Vendée, en Sologne, dans la Bresse, dans les Landres et ailleurs encore. Combien ne trouve-t-on pas de villages où les maisons sont bâties autour d'une mare verdâtre et infecte! Pourquoi ces ruelles étroites, encombrées de fumiers et d'immondices, d'où s'exhalent des germes de maladie? Qu'elle idée d'aller s'établir près des eaux stagnantes d'un étang, dans des fonds ou sous de grands arbres qui entretiennent autour d'eux une éternelle humidité! Et si l'on pénètre dans l'intérieur des demeures, que voit-on trop souvent? Des rez-de-séchoyée en terre battue, humides, bas, sombres, des lits enfoncés sous des escaliers, quelquefois plusieurs lits dans une alcôve mal aérée, des fenêtres, je devrais dire des lucarnes, petites, étroites, dont le châssis même est souvent cloué ou collé, parce que les

pauvres gens pleins d'ignorance qui habitent là n'ouvrent pas cette fenêtre, s'imaginant que ces sortes d'ouvertures sont faites pour les éclairer et non pour les faire respirer. De là des habitants pâles, hâves et d'un tempérament maladif.—*La France*, par Manuel et Alvarée.

La vie d'une feuille.

Au premier vent froid de l'automne, une feuille de peuplier jaunée s'est détachée de la branche, et le vent l'a emportée du côté du ruisseau.

Elle est tombée légère, en voltigeant : elle s'est posée doucement à la surface de l'eau. Et maintenant le courant l'entraîne ; pauvre feuille flétrie, que va-t-elle devenir ?

En avril, toute petite et toute molle, elle était cachée dans le bourgeon. Plissée et repliée sur elle-même, elle était là comme endormie à l'abri de la pluie, sous les écailles bien serrées, et chaudement enveloppée d'un léger duvet.

Puis quand la sève est montée aux branches, le bourgeon s'est entr'ouvert, et la petite feuille encore tendre et frêle s'est hâtée de se dégager pour se déplier et s'étendre au grand air, elle aussi, comme les autres.

Et, tout l'été, elle a vécu de la vie du bel arbre qui lui donnait sa sève ; elle est devenue une grande feuille d'un beau vert frais et vif. Le jour, elle s'étalait à la lumière du soleil, baignée dans l'air tiède, elle respirait, comme par des milliers de petites bouches imperceptibles, les gaz et les vapeurs légères dont les plantes se nourrissent ; la nuit, elle buvait la rosée.

Comme l'arbre est vivant, la feuille aussi était vivante. Mais voilà que l'hiver approche, bientôt les arbrers perdront tous leur feuillage. Leur vie sera comme engourdie ; ils s'endormiront pour dormir tout l'hiver. Alors avec leurs grandes branches et leurs rameaux que le vent fait plier, ils auront l'air d'être morts pour toujours.

Déjà les feuilles jaunissent ; les fruits sont tous cueillis et les fleurs sont passées. Au bord de l'eau, les grands peupliers frémissent aux premiers vents froids de l'automne.

La pauvre petite feuille, saisie par le froid, toute repliée et toute flétrie, s'est détachée de la branche. L'arbre reverdira, mais sa vie à elle est finie, et le vent vient de l'emporter du côté du ruisseau.

Elle est tombée légère en voltigeant ; elle s'est posée doucement à la surface de l'eau.

Et maintenant le courant l'entraîne ; pauvre petite feuille flétrie, que va-t-elle devenir ? C. DELON.

EXPLICATIONS.—Le maître, à l'occasion de ce morceau, pourra donner quelques détails sur le rôle des feuilles dans la végétation.

Pensees et maximes.

—Si vous savez quelque chose de nature à réjouir le cœur de votre frère, courez vite lui en faire part ; mais si c'est quelque chose qui peut lui faire de la peine, passez-le sous silence.

—On dépense autant d'énergie dans une heure de travail mental que dans quatre heures de travail physique.

—On n'acquiert la vérité qu'au prix d'un long et pénible labeur. Mais souvent une sérieuse réflexion de quelques moments vaut l'expérience de toute une vie.

—Ce qui fait principalement la différence entre les hommes,—les grands et les ordinaires,—c'est l'énergie, la

détermination invincible, le choix une fois fixé d'un but honnête et enfin la victoire.

—Ce que l'on appelle libéralité, n'est le plus souvent que la vanité de donner, que l'on préfère au don lui-même.

AVIS OFFICIELS.



Ministère de l'instruction publique.

NOMINATIONS DE COMMISSAIRES D'ÉCOLES.

Québec, 21 Mars, 1872.

Le Lieutenant-Gouverneur a bien voulu, par ordre en conseil, en date du 4 du courant, faire les nominations suivantes de commissaires d'écoles, savoir :

Comté de Témiscouata, St. Modeste : M. Louis Fortin, en remplacement de M. Pierre Therriault.

Comté de Wolfe, Wolfestown : MM. Clément Houde et François Guin, fils, en remplacement de MM. Joseph Huot et Damase Demers

NOMINATIONS DE MEMBRES POUR LE BUREAU D'EXAMINATEURS PROTESTANT DE WATERLOO ET SWEETSBURG.

Le Lieutenant Gouverneur a bien voulu, par ordre en conseil, en date du 6 courant, nommer le Révd. Thomas W. Fyles, membre du Bureau protestant d'examineurs chargé d'octroyer des diplômes aux aspirants ou aspirantes au brevet d'enseignement pour le district de Bedford, en remplacement du Révd. Andrew Thomas Whitten et Benjamin A. Haskell, Ecr., en remplacement de George B. Baker, Ecr.

DIPLOMES OCTROYÉS PAR LES BUREAUX D'EXAMINATEURS

BUREAU CATHOLIQUE DE WATERLOO ET SWEETSBURG.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 1ère Classe, (F) :—M. J. Bte. Gervais et Mlle. Marguerite Lespérance.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 1ère Classe; (A) Mlle. Margaret Connor.
6 Février, 1872.

J. F. LÉONARD,
Secrétaire.

BUREAU DE STANSTEAD.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, , MM. Salma Darling, G. S. Edson John Dumall, Mlles Betsey J. Tichurst, Hannah A. Towle, Ella Smith et Azella Sweatt.

6 Février, 1872.

C. A. RICHARDSON,
Secrétaire.

ÉRECTIONS ET ANNEXION DE MUNICIPALITÉS.

Québec, 16 avril 1872.

Le Lieutenant Gouverneur a bien voulu par ordre en conseil en date du 27 Mars dernier, faire les érections et annexions suivantes de municipalités, savoir :

1o. Eriger en municipalité scolaire la paroisse de St. Pie Deguire, dans le Comté de Yamaska, avec les mêmes limites qui lui sont assignées pour fins religieuses.

2o. Eriger en municipalité scolaire la nouvelle paroisse de St. Prime d'Ashuapmouchouan, dans le comté de Chicoutimi, avec les limites suivantes, savoir : à l'est, le Lac St. Jean, au sud, le onzième lot du ci-devant terrain des Sauvages inclusivement, à l'ouest, le fronteau du quatrième rang aussi inclusivement, au nord, la Rivière à l'Ours, numéro quarante d'Ashuapmouchouan

3o. Eriger en municipalité scolaire, le Canton Saguenay dans le comté du même nom, avec les mêmes limites qui lui sont assignées comme Canton.

4o. Eriger en municipalité scolaire le Canton Suffolk dans le

comté d'Ottawa avec les mêmes limites qui lui sont assignées comme Canton.

50. Annexer à la municipalité scolaire de St. Sylvestre nord, dans le comté de Lotbinière, les concessions de l'Embarras et du Petit Lac, Seigneurie de Beaurivage de la paroisse de St Gilles dans le même comté.

NOMINATIONS DE COMMISSAIRES D'ÉCOLES.

Québec, 16 avril 1872.

Le Lieutenant Gouverneur a bien voulu par ordre en conseil en date du 27 mars dernier, faire les nominations suivantes, de commissaires d'écoles ;

Comté de Chicoutimi, St. Prime d'Asuapmouchouan : MM. Louis Marcoux, Jacques Côté, Ignace Taillon, Edouard Condé et Toussaint Bouchard.

Comté de Gaspé, Township d'York : Le Capt. Frédéric Coffin, MM. Charles Grant, Henry Eagle, Josuah Fall et Abner Coffin.

Comté de Verchères, Belœil : Le Révd. François-Xavier Jannotte en remplacement du Révd. Hyacinthe Lasalle.

CONCOURS POUR LA PUBLICATION D'UNE SÉRIE DE LIVRES DE LECTURE EN LANGUE FRANÇAISE POUR LES ÉCOLES CATHOLIQUES.

Sur la recommandation du comité spécial de la section catholique romaine, chargé d'aviser aux moyens de pourvoir à la publication d'une série de livres de lecture en langue française, pour les écoles catholiques romaines, il a été résolu à la dernière réunion du Conseil de l'instruction publique d'ouvrir un concours à cet effet, et ce concours est actuellement ouvert aux conditions suivantes :

1o. La série devra se composer de cinq livres, trois pour les écoles élémentaires, et deux pour les écoles modèles et les académies.

2o. Chacun de ces livres devra contenir, le premier, environ cent cinquante (150) pages ; le deuxième et le troisième environ deux cent cinquante (250) pages ; le quatrième et le cinquième, environ trois (300) cents pages ; les trois premiers devront être de format in-18 et les deux derniers, de format in-12, la série de Lovell devant servir de type pour la partie matérielle. Dans les trois premiers livres, chaque leçon devra être précédée de colonnes de mots à épeler et suivie d'un petit résumé sous forme de questionnaire.

3o. Les sujets devront être traités d'une manière graduée et comprendront ce qui suit :

Pour les trois premiers livres, des morceaux de littérature en prose et en vers, choisis, au point de vue moral et religieux ; des articles courts et faciles à retenir, sur l'histoire et plus particulièrement sur l'histoire sainte et l'histoire du Canada, et sur l'agriculture (spécialement appropriée aux besoins du pays) ; et, pour les deux derniers livres, des morceaux de littérature et de poésie d'un ordre plus élevé, choisis au même point de vue moral et religieux ; des articles sur les mêmes sujets, mais plus étendus ; et, en sus, des articles sur les sciences, les arts et l'industrie.

4o. Les autres conditions du concours sont comme suit :

1.—Les manuscrits doivent être adressés au secrétaire du Conseil de l'instruction publique, avant le 1er septembre 1872.

2.—Après que le Conseil, sur la recommandation du comité catholique romain, aura approuvé la série de livres qui aura été déclarée la meilleure par les juges, il en prendra le droit de propriété littéraire d'après la loi et en concédera l'usage à l'auteur ou aux auteurs pour l'espace de cinq années.

Québec, 15 Novembre 1871.

L. GIARD,
Secrétaire-archiviste.

Instituteur demande.

On demande, pour la municipalité scolaire de Lacolle, comté de St. Jean, un instituteur compétent et pouvant enseigner les langues française et anglaise, pour prendre la direction de l'école modèle du village.

Pour renseignements, etc., s'adresser aux commissaires ou au soussigné,

J. U. TREMBLAY,
Sec.-Trésorier.

Instituteurs disponibles.

UN INSTITUTEUR ANGLAIS, sachant bien le français, désire obtenir une place pour l'année prochaine. Il a déjà enseigné l'anglais dans des institutions canadiennes-françaises. Adresser :—

" Instituteur,
" Le Bras, St. Gilles,
" Co. de Lotbinière,
P. Q."

M. Narcisse St. André, porteur d'un diplôme d'école modèle, et ayant enseigné avec succès pendant 29 ans, désire obtenir une place d'instituteur. Il peut fournir des certificats officiels.

Adresse :

No. 354, coin des rues Wolfe et
Ste. Catherine, Montréal.

Une jeune demoiselle possédant un diplôme de l'école normale Laval, pour école modèle, et pouvant enseigner également l'anglais et le français, désire obtenir une place, soit dans une famille ou dans une école modèle. S'adresser au Dr. Giard, au ministère de l'instruction publique, en faisant connaître les conditions.

JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

QUÉBEC, PROVINCE DE QUÉBEC, MARS & AVRIL, 1872.

La nouvelle de l'incendie de la bibliothèque de Saintes a frappé douloureusement tous les amis des lettres. Notre pays surtout en a été sensiblement affecté ; car l'ancienne province de Saintonge se rattache à nous par un lien plus fort que celui de la sympathie ordinaire entre peuples parlant une même langue. C'est en effet la patrie de Samuel de Champlain, fondateur de la cité de Québec et le père véritable de la race française au Canada.

Nous espérons que l'appel fait par le maire de Saintes sera partout entendu, et que le désastre que vient d'éprouver cette ville ne tardera pas à être réparé.

La littérature et la science ont droit de cité partout, et il est du devoir de tous d'apporter une assistance généreuse à une infortune si digne d'être secourue.

Nous reproduisons ci-dessous la liste des livres que le département de l'instruction publique de cette province transmet au maire de Québec, pour être expédiés à Saintes, avec la lettre qui accompagne cet envoi.

Ministère de l'Instruction Publique, }
Québec, 11 Mars 1872. }

SON HONNEUR LE MAIRE DE QUÉBEC.

Monsieur le Maire,

Je suis autorisé par Son Excellence, le Lieutenant Gouverneur à vous informer que le Gouvernement de cette Province, ayant pris connaissance de la lettre qui vous a été adressée par M. le Maire de la ville de Saintes, désire contribuer au rétablissement de la Bibliothèque de cette ville, en mémoire de l'illustre Saintongeais, Champlain, le fondateur de Québec, et on peut dire de la Nouvelle France elle même.

J'ai en conséquence donné l'ordre de mettre à votre disposition les ouvrages dont une liste est ci-jointe et de vous prier de les transmettre à M. le Maire de la ville de Saintes, en même temps que ceux que vous lui enverrez de la part du Conseil Municipal de la Cité de Québec.

J'ai l'honneur d'être,

Avec la plus haute considération,

Monsieur le Maire,

Votre obéissant serviteur,

P. J. O. CHAUVEAU,
Ministre de l'Instruction Publique.

- 1.—Statuts de la Province de Québec.
- 2.—Relations de la Nouvelle-France.
- 3.—Journal de l'Instruction publique (série complète.)
- 4.—Rapports sur l'Instruction publique, depuis 1855.
- 5.—Histoire du Canada, par Ferland.
- 6.—Soirées Canadiennes.
- 7.—Foyer Canadien.
- 8.—Mémoires du Père Lafiteau, sur le *gen-seng*.
- 9.—François de Bienville, par M. Marmette.
- 10.—Mélanges littéraires, par le Dr. Larue.
- 11.—Evangéline, par M. Lemay.
- 12.—Deux poèmes couronnés, par le même.
- 13.—Flore canadienne, par M. Provencher.
- 14.—Histoire de cinquante ans, par J. P. Bedard.
- 15.—Colonisation du Bas-Canada, par S. Drapeau.
- 16.—Histoire des Abénakis, par M. Maurault.
- 17.—Fleurs de la Poésie canadienne, par l'abbé Nantel.
- 18.—Traité de Botanique par l'abbé Brunet.
- 19.—Vie de Mgr. Baillargeon.
- 20.—La mémoire de Montcalm vengée, par J. M. Lemoine.
- 21.—Histoire du Canada, par M. Laverdière.
- 22.—La province de Québec et l'émigration, 6 exemplaires.
- 23.—Portraits parlementaires, par M. Achintre, 6 exemplaires.
- 24.—Le Naturaliste canadien.
- 25.—Notice historiographique sur le 200^{me} anniversaire de l'arrivée de Mgr. de Laval en Canada.

Revue mensuelle.

Nous avons peut-être eu tort d'accorder trop de confiance au bon sens humain et de ne considérer l'Internationale que comme un égarement passager. Nous espérons qu'avec le temps et la réflexion les esprits viendraient à se calmer; mais c'est tout le contraire qui arrive: le mal, loin de diminuer, s'étend et fait des progrès rapides. Notre pays même, si tranquille sous tous les rapports, vient de subir une commotion sous le souffle de la puissante Société. A Montréal, et surtout à Toronto, les ouvriers viennent d'inaugurer une ère nouvelle, tout à fait dans le goût des internationaux. Ils ont prévenu solennellement leurs patrons qu'après une certaine date, ils ne travailleraient plus que neuf heures par jour, et qu'ils entendaient que ce changement se fît sans amener de diminution dans les salaires. C'est donc la fameuse guerre du Travail contre le Capital qui, après s'être bornée longtemps à de simples escarmouches, menace de devenir générale et de s'engager sur tous les points. C'est, au fond, toujours la même histoire de la poule aux œufs d'or. Quand on aura obtenu neuf heures par jour, on demandera une nouvelle réduction et on finira par ne plus vouloir travailler du tout, sans toutefois que le salaire soit baissé; au contraire, on exigera sans aucun doute une augmentation, et, si on ne l'obtient pas, il y aura du bruit et des têtes cassées. Eu outre les manufacturiers seront forcés de suspendre leurs travaux et de fermer boutique. Pendant ce temps là, quels sont ceux qui souffriront? Car c'est là un des caractères de cet aveuglement qui, tout en voulant s'émanciper, tâche de mettre le joug sur le cou de son camarade. L'ouvrier en grève, ne se contente pas de s'abstenir, il veut que les autres s'abstiennent aussi. Les trois quarts et demi des travailleurs sont toujours prêts à se remettre à l'ouvrage; mais ce n'est pas le compte des meneurs; il faut choisir entre la mort par la faim ou la mort par la main de la Société. Cela revient au même. Mais les meneurs, eux, ne sont pas si à plaindre. Ils ont l'administration du fonds commun et, pendant que leurs camarades voient leurs femmes et leurs enfants pâlir de faim et de froid, eux font bonne chère et se grisent de liqueurs fines. Ces meneurs sont toujours les fainéants, les inhabiles d'entre tous. Ils n'ont qu'un talent, celui de vivre au dépens d'autrui; aussi, comme ils l'exploitent! Toujours prêts pour la parole ou pour l'action, pourvu que cette action ne soit pas un travail légitime, ils se créent parmi les autres une certaine supériorité qui a sa source dans la fausse honte: on craint de ne pas paraître assez avancé, on redoute le regard de mépris qu'ils ne manqueront pas de laisser tomber sur l'homme consciencieux qui tiendra à son devoir. Voilà le fond de toutes ces grèves, la base véritable de l'Internationale elle-même: désir de domination et de richesse facilement acquise chez les

meneurs; ignorance et fausse honte chez le reste qui est l'immense majorité, et que les autres exploitent quand ils ne l'immolent pas.

Partant de là, n'y a pas d'excès auxquels on ne puisse arriver, pas de crimes qu'on ne vienne à commettre. Il est vrai que les autorités dans plusieurs pays décrètent des mesures de répression et que les gouvernements se montrent disposés à agir vigoureusement. Mais à côté de cela, il y a malheureusement la presse, qui, oubliant son beau rôle, se met au service des tapageurs et souffle sur le feu, au nom des grands principes de socialisme et d'économie politique. Les ouvriers, dit-elle, ont le droit de débattre les conditions de leur travail et de se concerter pour le vendre ou le refuser. Cela est inconteste; mais ont-ils aussi le droit d'empêcher un autre d'accepter les conditions qu'ils refusent eux-mêmes, et de le condamner à l'inaction parce qu'eux-mêmes sont inactifs? Ont-ils le droit d'exercer un monopole, une tyrannie encore plus considérable et plus dure que celle qu'ils reprochent à leurs patrons? Evidemment non; et voilà où l'excès commence; Dieu sait où il se terminera. *Le Courrier des Etats-Unis* est d'opinion que les lois seront impuissantes à réprimer le mouvement de l'Internationale; les faits semblent lui donner raison. Car, pendant qu'on s'occupe des moyens à prendre pour les détruire, ou du moins pour les débâter, les internationaux poursuivent leur propagande avec une incroyable activité et font même publiquement une déclaration des principes qui servent de base à leur association. Voici les principaux passages d'une pièce qui a été lue à un meeting des affiliés de Catalogne, à Barcelone, comme émanant de la Société elle-même:

"Notre but, dit le programme, est l'émancipation *politique, sociale, économique et religieuse* de tous les tyrannisés, de tous les exploités, de tous les salariés, de tous les ignorants.

"Pour arriver à l'émancipation politique, nous voulons:

"1^o Briser tout joug autoritaire, quel que soit son nom;

"2^o Proclamer les droits de l'individu, droits naturels, imprescriptibles, inaliénables;

"3^o Transformer l'Etat en une libre fédération également libre.

"Pour obtenir l'émancipation sociale, nous avons le projet de:

"1^o Abolir les nationalités;

"2^o Abolir les divisions par classes;

"3^o Abolir toutes les servitudes;

"4^o Abolir tous les privilèges;

"5^o Défendre à tout homme d'être le salarié d'un autre homme;

"6^o Déclarer toutes les professions libres;

"7^o Déclarer libre l'échange de produits;

"8^o Déclarer libre la famille;

"Pour arriver à l'émancipation économique, nous pensons qu'il faut:

"1^o Mettre le capital au service du travail et de l'intelligence;

"2^o Faire que chacun perçoive le prix intégral de son travail;

"3^o Abolir l'intérêt du capital;

"4^o Abolir l'héritage;

"5^o Déclarer la terre propriété collective ainsi que les grands instruments de travail;

"6^o Rendre gratuit le service de la poste, des télégraphes et des chemins de fer.

"Pour obtenir l'émancipation religieuse, nous entendons:

"1^o Rendre libre la pensée;

"2^o Rendre libre la parole;

"3^o Rendre libre la presse, la tribune et tous les autres moyens de propager les idées;

"4^o Déclarer la conscience libre et inviolable;

"5^o Abolir tous les cultes."

Ce programme est clair: prendre tout et ne rien donner en retour; abolir à peu près tout et ne le remplacer par rien.

Pour montrer la puissance de raisonnement de nos réformateurs modernes, il suffit de citer leur sixième moyen d'émancipation économique: "Rendre gratuit le service de la poste, des télégraphes et des chemins de fer." Naturellement la poste ne peut pas courir, le télégraphe jouer et la locomotive faire de la vapeur pour rien; il faudra donc que ces diverses entreprises soient soutenues par un fonds commun: il n'y a pas d'autre moyen possible. Or, pour donner raison au principes éligataires, chacun devra fournir également au fonds commun. Et ainsi, le cultivateur qui écrit sa lettre une fois l'an, qui fait un voyage en chemin de fer toutes les cinq années et qui ne télégraphie jamais, paiera une subvention égale à celle du commerçant qui fait une correspondance énorme par la poste et le télégraphe et qui passe la moitié de sa vie en chemin de fer et en bateau à vapeur. Mais l'absurdité de la chose saute aux yeux. Chacun de ces articles est d'ailleurs susceptible d'une refutation aussi complète. Et voilà pourtant les principes que M. Favett vient de défendre en pleine chambre des Communes, à Londres, et qu'heureusement la majorité du parlement anglais ne partage pas. En effet, Loudres commence à s'apercevoir que l'hospitalité généreuse qu'elle

a accordée aux internationaux va peut-être lui coûter cher. On ne garde pas sans danger au milieu d'une population, même tranquille comme celle de Londres, un semblable foyer de conspirations et de révolte. Il est maintenant établi d'ailleurs que les ordres de brûler Paris et de massacrer les prisonniers sous la Commune, émanaient de l'Internationale de Londres, ce que le parlement anglais, ami surtout des convenances, semble ne pas voir d'un très-bon œil. Il n'ignore pas d'ailleurs, que tôt ou tard cela retombera de son côté.

Ceci n'est pourtant pas la principale cause du malaise qui semble régner dans le parlement anglais : l'éternelle question d'Orient qui menace de se compliquer encore une fois, agace les nerfs de M. Gladstone. On dit, en effet que le prince Charles de Hohenzollern est décidé d'abandonner son trône et de quitter la Roumanie. Les Etats-Unis seraient dans cette affaire derrière la Prusse et la Russie. En même temps la Gazette de Moscou annonce la reconstruction des fortifications de Sébastopol, et la fondation d'un grand établissement de constructions navales à Nicolaïeff dans la Mer Noire. La Turquie, de son côté, a repris le droit d'ouvrir les détroits des Dardanelles et du Bosphore en temps de paix aux navires de guerre des nations étrangères. Ainsi tous les fruits de la campagne de Crimée seraient perdus et la question se représenterait beaucoup plus menaçante qu'elle ne l'était en 1855. Il est vrai que l'audace de la Russie et des autres puissances intéressées, s'augmente en raison de l'état d'humiliation où se trouve la France et du peu d'espoir qu'il y a de voir cet état cesser de sitôt. Le comte de Chambord a pourtant une confiance bien profondément enracinée ; il est parfaitement convaincu qu'il montera sur le trône : ce n'est pour lui qu'une question de temps, et il attend que M. Thiers meure ou devienne impossible.

De fait le Président semble trop préoccupé et ne calcule pas assez ses actes. Le discours qu'il vient de faire prononcer à M. Victor Lefranc contre la souscription nationale est certainement loin d'être adroit : on oublie bien des choses, mais on pardonne rarement à celui qui s'est permis de ridiculiser un mouvement du cœur. Cela n'empêche pas toutefois M. Thiers de faire poursuivre activement les enquêtes sur les trahisons de la dernière guerre. Dans la cause du maréchal Bazaine les charges les plus accablantes s'accumulent contre le prévenu. Il est établi que, quand il a capitulé, il y avait encore dans Metz, pour huit jours de vivres. Les historiens allemands mêmes, admettent que ce délai, en empêchant la jonction de l'armée du prince Frédéric-Charles, aurait pu changer complètement la face des choses.

Le traité de commerce avec l'Angleterre et la Belgique vient d'être révoqué. La France éprouve le besoin de se replier sur elle-même et de concentrer tous ses moyens pour sortir ensuite de sa position désavantageuse. Car, à la fin on en abuse. Il n'y a si petite principauté qui ne se croie en droit de souffleter la figure du géant tombé. Ainsi, le commandant de la station navale de la Réunion, dans la petite île de Madagascar, vient de cracher aussi son insulte sur le drapeau français. Le vice-consul de France, appuyé par deux bâtiments français, a fait parvenir à Sa Majesté la Reine de l'Ile un ultimatum demandant des excuses sous vingt jours. Il se pourrait bien que la Reine poussât la ridicule jusqu'à refuser.

Pendant ce temps, la Prusse, de plus en plus enivrée, elante ses victoires sur tous les tons et dans toutes les langues, et cherche à inspirer ses poètes avec les hauts faits de sa dernière campagne. Malheureusement, sa littérature n'est pas à la hauteur de ses canons ; les poètes officiels surtout ont fait un fiasco complet, et le meilleur morceau a été celui d'un amateur, le fusilier Kutschke, un peu débail, mais beaucoup moins cheillé que les autres. En voici un échantillon :

Was Kraucht das in den Bush herum ?
Ich glaub, 'es ist Napolium.
Was hat er rum zu Krauchen dort ?
Drauf, Kameraden, jagt ihr fort !

“ Qui rôde là-bas dans le buisson ? Je crois que c'est Napoléon. Qu'à-t-il donc à rôder par là ? Sus ! camarades, foncez sur lui.”

Ce n'est pas très-ingénieux, mais c'est encore moins élégant. Les Prussiens en sont si fiers qu'ils ont fait traduire toute la pièce à grands coups de dictionnaire, en grec, en hébreu, en sanscrit, en arabe, en provençal et en lithuanien : on l'a même transcrite en hiéroglyphes et en caractère cunéiformes.

Le prince de Bismark, cependant, avec tout cela, n'est pas encore satisfait. Il manque quelque chose à sa gloire et à sa réputation de grand homme. Pour y suppléer il s'est mis en rapport avec la police prussienne et a surnoisement organisé un petit attentat contre sa personne auguste. Naturellement, la blessure n'a pas été mortelle, il n'y a même pas eu de blessure ; mais, en revanche, il y a eu des prières publiques pour le prince-chancelier ; son nom a été quelques jours dans toutes les bouches, et un innocent polonais a passé plusieurs semaines en prison. A cela, il y a cependant, comme dans toutes

les choses humaines d'ailleurs, le revers de la médaille. Le procès qui s'instruit à Leipzig, contre trois socialistes accusés de haute trahison a dévoilé des détails piquants, et capables d'empoisonner la vieillesse de M. de Bismark. M. Liebknecht, un des accusés, a rappelé qu'il avait été l'un des collaborateurs les plus actifs de la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, feuille chère entre toutes au grand chancelier ; mais il a ajouté que toutes les correspondances soi-disant originales publiées dans la *Gazette*, pour influencer l'Allemagne et l'Europe, sont rédigées à Berlin même, et que M. de Bismark s'y tient lui-même l'encensoir sous le nez. Naturellement, on a protesté et crié à la calomnie ; mais ces cris et ces protestations ne trouvent pas beaucoup d'échos. Pour effacer cette mauvaises impression, à l'occasion de l'anniversaire de l'entrée des troupes dans Paris, l'empereur Guillaume a fait distribuer des sommes d'argent considérables à ses généraux. Ces derniers se sont déclarés contents, mais le peuple ne le prend pas sur le même ton. Il trouve, avec raison, que cet argent aurait dû entrer dans les coffres publics, afin que les charges qu'il s'est imposées pour la guerre et celles qu'il s'impose encore pour le soutien de la royauté, soient allégées d'autant.

Si nous reportons maintenant nos regards de ce côté-ci de l'Océan, sur les pays qui nous avoisinent, le spectacle que nous y découvrons n'est pas de nature à égayer nos esprits. Le Mexique est dans un tel état de confusion qu'il est impossible d'en parler sans s'exposer à se contredire. Ce qui s'y voit le matin est déjà remplacé ou changé le soir, et il n'y a moyen de rien saisir autre chose que des spasmes et des crispations, sur cette physiologie martelée et contusionnée.

Aux Etats-Unis, chaque jour amène une nouvelle fraude à la surface. L'ébullition des esprits, à l'approche des élections, produit facilement ce phénomène, et les plaies sociales s'élèvent des bas-fonds comme l'écume sur un liquide chauffé. Comme on n'a pas assez de cela, cependant, pour produire de l'effrit, on monte des engins d'un autre genre. Après avoir chauffé l'intérêt, on chauffe le patriotisme, et une affaire pendante déjà depuis longtemps et presque oubliée vient d'être réveillée fort à propos. Le Dr John Emile Houard, accusé et convaincu, devant une cour martiale espagnole, d'avoir pris part à l'insurrection cubaine, avait été condamné à huit années de détention. On adresse aujourd'hui une pétition au gouvernement des Etats-Unis demandant sa protection et insistant pour que la mise en liberté de Houard soit prononcée immédiatement et sans conditions, attendu que le droit de citoyen américain a été violé et méconnu. Le cabinet de Washington semble décidé à pousser la chose très-loin, auprès du gouvernement de Madrid. Heureusement qu'en temps d'élection, les choses n'ont pas la même portée qu'en temps ordinaire, et l'incident prendra probablement la tournure d'une petite affaire de famille. C'est un peu ce qui est advenu, d'ailleurs, de tous les météores qui ont sillonné depuis quelque temps l'horizon de la politique américaine : plus de bruit que d'effet.

Nous avons le regret de clore notre revue par une douloureuse nouvelle : M. Samuel Finley Breeze Morse est mort à New-York, le 3 avril courant, à l'âge de 81 ans. M. Morse était, comme on le sait, l'inventeur du système actuel de télégraphie, et la science a perdu en lui une de ses plus belles gloires. Comme tous les grands génies, il a eu pendant longtemps à lutter contre l'indifférence et le mauvais vouloir de ces contemporains. Ce n'est qu'après plusieurs années d'efforts persévérants que son énergie a fini par triompher et par obtenir justice. Son nom a déjà sa place avec ceux de Mongolfier, de Watt et de Fulton, et l'humanité reconnaissante entourera toujours d'un respect mérité son glorieux souvenir. M. Morse était né dans l'Etat de Massachussetts, E. U., le 27 avril 1791.

La France a aussi perdu dans la personne de M. Cochin, préfet de Seine-et-Oise, un de ses enfants les plus estimés et un véritable homme de bien. M. Cochin était, en outre, un auteur érudit et un orateur distingué. Quoique mêlé à la politique, il a cependant franchi l'arène électorale sans que sa dignité reçût une seule écla-boussure. Le respect qu'inspirait son caractère préserva ses candidatures de toute attaque personnelle. Il est mort à Versailles, le quinze mars dernier.

Nous avons aussi à annoncer la mort de l'hon. Marc Pascal de Sales Laterrière, arrivée aux Eboulements, le 22 mars dernier. M. Laterrière fut longtemps membre de l'Assemblée Législative et membre du Conseil Législatif. Il accepta en 1848 la place d'Adjudant Général de Milice qu'il résigna aussitôt. Son frère le Dr. Pierre de Sales Laterrière a publié un ouvrage important sur le Canada, en langue anglaise intitulé : *A political and historical account of Lower Canada*. Le sujet de cette courte notice était son cadet ; il jouissait de l'estime générale en raison de sa franchise et de son énergie : il est mort à l'âge de 80 ans.

La maison des RR. PP. Jésuites de Québec vient également de faire une perte sensible dans la personne du R. P. Hanipaux, décédé le 12 mars dernier.

Le Père Hanipaux (Urbain-Joseph), était né à St. Georges de

de Dongueux, dans le diocèse de Langres, le 3 mai 1805. Arrivé au Canada en 1842, il fut presque aussitôt appelé aux missions sauvages, qui avaient toujours été l'objet de ses désirs. Ses Supérieurs l'envoyèrent à la Grande île Manitouline où, jusqu'à l'année dernière, il mena la vie d'un apôtre, évangélisant, priant et consolant. Il était venu se reposer de ses longues fatigues, quand la mort l'a enlevé à l'âge de 66 ans et quelques mois.

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

BULLETIN DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

—*Instruction publique dans l'empire allemand.*—L'empire allemand renferme, en chiffres ronds, 60,000 écoles primaires, dans lesquelles 6 millions d'enfants reçoivent l'instruction. Cela fait environ 150 écoliers par 1,000 habitants. Cette moyenne est de beaucoup surpassée à Brunswick, Oldenbourg, en Saxe et en Thuringe, où, sur 1,000 habitants, on trouve 175 écoliers; tandis qu'elle est loin d'être atteinte dans le Mecklembourg (120 écoliers par 1,000), et en Bavière (126 par 1,000). L'Allemagne possède 330 gymnases, 214 progymnases, 14 gymnases professionnels, 483 écoles secondaires et professionnelles. Le nombre total des élèves, dans ces établissements d'instruction, est de 177,379. Enfin, l'empire allemand compte 20 universités avec 1,624 professeurs et 15,557 étudiants; dans ce nombre Berlin, Leipzig, Munich en comptent plus de 1,000. Les écoles polytechniques sont au nombre de 10, dont 2 en Prusse, outre l'Académie d'architecture et des arts et métiers de Berlin. Dans ces établissements, le nombre des professeurs est de 360; celui des étudiants de 4,428. —*Illustrirte Zeitung.*

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.—CANADA.

VILLENEUVE.—Nos faiblesses et nos forces à l'égard de la vérité—Conférences prononcées à l'Union Catholique de Montréal par Alphonse Villeneuve, instituteur, 278 p. 8o., Montréal 1871—Beauchemin & Valois.

ROUTHIER.—Causeries du dimanche par A. B. Routhier in 12-284 p., Montréal 1871—Beauchemin & Valois. M. Routhier s'est placé depuis longtemps au rang de nos meilleurs écrivains en vers et en prose. La plupart des articles qui composent ce joli volume ont déjà paru dans les colonnes du *Courrier du Canada*.

MOYEN.—Cours élémentaire de botanique et Flore du Canada à l'usage des Maisons d'éducation par l'abbé J. Moyen, S. S., Professeur de sciences naturelles au Collège de Montréal—64 p. in 8° et 21 planches. Montréal 1871.—G. E. Desbarats.

BULLETIN DES SCIENCES.

—*Le ballon dirigeable de M. Dupuy de Lôme.*—Nous lisons dans un journal français :—

C'est au mois d'octobre 1870, peu de jours après l'investissement de Paris par l'armée allemande, que M. Dupuy de Lôme entretenait l'Académie des sciences du projet d'un ballon dirigeable. Le ministre de l'instruction publique ouvrait aussitôt un crédit au savant ingénieur. Malheureusement, il fut très difficile de construire le ballon selon les conditions voulues; et ce ne fut que quatre jours avant la capitulation que le ballon fut prêt.

Le projet est désormais consacré par l'expérience qui a été faite le 2 de ce mois. Le ballon, mesurant environ 3,000 mètres cubes, rempli d'hydrogène pur, s'est élevé, emportant dans sa nacelle quatorze personnes : M. Dupuy de Lôme; son collaborateur habituel, M. Zédi; M. Yon, aéronaute, et onze personnes chargées de la manœuvre. Par un vent de quatorze mètres par seconde, le ballon, ayant une vitesse propre de deux mètres et demi grâce à son hélice, a pu prendre une direction véritable, dans un angle de 15 à 20 degrés avec celle du vent.

Voici, en deux mois, en quoi consiste le système de M. Dupuy de Lôme. Son ballon a la forme d'un œuf de 45 mètres de long sur 18 de diamètre; à dix mètres au-dessous se trouve une nacelle munie de deux mâts allongés en dehors, suivant le grand axe; c'est par ces deux mâts que des cordages relient la nacelle au filet du ballon. Une voile triangulaire ou foc constitue le gouvernail. Un bâtis supporte une hélice que manœuvrent

quatre hommes à la fois. Par un temps complètement calme, le ballon peut aller dans toute direction voulue avec une vitesse de huit kilomètres à l'heure. S'il y a du vent, son intensité et sa direction ont une influence naturelle sur la vitesse et la direction du ballon. On comprend que le ballon ne pourra marcher contre un vent de tempête, mais il pourra gouverner par un vent moyen dans un angle d'autant moins grand que le vent sera plus faible et aura une direction moins écartée de celle qu'il s'agit de parcourir.

Le ballon de M. Dupuy de Lôme porte dans son sein un ballon de petite dimension, rempli d'air, muni d'une soupape d'entrée et de sortie. C'est une sorte de vessie natatoire qui s'enfle lorsque le ballon tend à se dégonfler et qui se comprime lorsque la tension du gaz s'accroît. Ce petit ballon dans lequel une pompe peut refouler l'air à volonté, a pour effet de maintenir au ballon sa forme voulue et de conserver le gaz.

Le voyage d'essai, s'est accompli dans de bonnes conditions. Nous attendons que M. Dupuy de Lôme en ait fait connaître les circonstances à ses collègues de l'Académie des sciences, pour les communiquer à notre tour.

—*La Picotte—Description.*—La petite vérole est une fièvre éruptive, caractérisée par l'apparition de pustules blanches, rondes, nacrées comme des perles et accompagnées d'un gonflement de la peau qui rend cette affection très dangereuse pour les enfants; cette maladie est contagieuse au plus haut degré, et il n'est pas rare de voir tous les enfants d'une même famille y passer successivement. Il n'y a contre elle de préservatif certain que la vaccine. Rarement le même individu en est atteint deux fois dans sa vie. Les malheureuses victimes de la variole offrent un aspect repoussant. La teinte rouge violacée de leur peau, le gonflement extraordinaire qui la soulève, les milliers de gros boutons blancs dont elle est semée, peuvent seuls faire comprendre à ceux qui voient ce spectacle, combien sont coupables les parents qui négligent de faire vacciner leurs enfants. La durée de ces boutons dans leur grosseur est ordinairement de huit à neuf jours. Au bout de ce temps, quand il ne survient pas de complication, les boutons commencent à se dessécher, se couvrent de croûtes, et finissent par disparaître en laissant après eux des cicatrices profondes comme de petits godets qui, d'abord violacés, finissent par blanchir, mais ne disparaissent jamais.

Traitement.—Le traitement de la variole consiste simplement à favoriser la marche naturelle de la maladie. Dans ce but on tiendra le malade chaudement au lit, sans toutefois le surcharger de couvertures comme on le fait généralement. Cette déplorable habitude ne sert qu'à favoriser les congestions pulmonaires ou cérébrales. Le lit doit être à peine plus couvert que d'habitude, les rideaux ouverts, l'air renouvelé tous les jours. On évitera de laisser croupir le malade dans une chemise ou des draps souillés de pus. Il n'y a aucun danger à changer souvent ces objets, pourvu qu'ils soient chauffés. Si le malade transpire on devra redoubler de précautions pour renouveler son linge. Le malade gardera une diète sévère pendant tout le temps de l'éruption. On favorisera la sortie des boutons avec de la tisane de fleurs de sureau, que l'on prépare comme le tilleul, ou avec l'infusion de bourrache: et pour tenir le ventre libre, on lui fera prendre chaque jour une ou deux tasses de jus de prunes sèches. Pour ce qui est des cicatrices qui restent après la variole, c'est à peu près inutilement qu'on a vanté jusqu'ici plusieurs moyens pour le prévenir; aucun n'a d'efficacité réelle. Le meilleur serait de vider une à une avec une épingle les pustules du visage, c'est un soin qu'une mère seule peut prendre. —*Courrier d'Outaouais.*

—*Le Corsaire "Alabama".*—Nous croyons devoir rappeler en quelques lignes l'histoire de ce célèbre corsaire, cause première du différend actuellement soumis aux arbitres de Genève. Nous l'empruntons au *Moniteur de la Flotte*:

"L'*Alabama* n'était, à l'origine, qu'un modeste paquebot de commerce, sorti des chantiers de Liverpool, et qui ne se distinguait guère que par la finesse de ses formes et l'excellence de sa machine.

"Ces qualités parurent suffisantes aux agents de Jefferson Davis, qui l'achetèrent pour le compte du gouvernement confédéré.

"Grâce à l'habileté de son capitaine et à ses excellentes qualités nautiques, l'*Alabama* put quitter les côtes de l'Angleterre et échapper aux croiseurs fédéraux qui tenaient la mer à l'entrée du canal de l'Irlande. Naturellement, le départ eut lieu sous les yeux des autorités anglaises.

"L'*Alabama* gagna de vitesse les navires qui le poursuivaient,

et alla relâcher aux Açores, qui sont comme Sainte-Hélène, un des relais où s'arrête forcément tout navire au long cours ayant besoin de repos, d'approvisionnement ou de réparations. Les Açores sont situées en plein Océan Atlantique et appartiennent aux Espagnols.

« Là, le navire confédéré s'arma et s'approvisionna à la hâte.

« Puis, monté par un équipage composé d'aventuriers de toute nationalité, l'*Alabama* entreprit cette course folle et légendaire qui lui valut tant de captures magnifiques.

« Il allait jusque dans les eaux de Java poursuivre les bâtiments qui naviguaient sous le pavillon fédéral.

« Mais les Etats du Nord venaient d'armer le *Kerseage*, autre coureur en fer cette fois, qui finit par atteindre l'*Alabama* dans les eaux du Cap de Bonne Espérance.

« Alors le chasseur devint chassé, et, après une lutte de vitesse pleine de péripéties émouvantes l'*Alabama* et le *Kerseage* arrivèrent en France.

« Ce fut au large de la rade de Cherbourg, ayant pris pour témoins les deux premières nations du continent, et la Manche pour champ clos, que les deux fameux corsaires se livrèrent un dernier combat singulier. Dans ce duel terrible, l'*Alabama* fut vaincu et coulé ; l'avantage resta au pavillon fédéral. »

—L'exemple suivant du mouvement de vibration de la matière est attesté par le professeur Horsford, des Etats-Unis. Le faite de la haute tour qui constitue le monument de Bunker Hill incline vers l'ouest le matin, vers le nord à midi, et vers l'est dans l'après-midi. Ces mouvements sont dus à la dilatation produite par l'influence des rayons solaires réchauffant successivement chacun des côtés de la tour.

Un effet semblable, mais plus marqué encore, se produit sur le dôme du Capitole, à Washington, comme on peut s'en assurer au moyen d'un fil attaché sous la saillie du toit de la rotonde et soutenant un plomb qui descend jusque sur le pavé. Ce plomb décrit chaque jour une courbe ellipsoïde dont le plus grand diamètre est de 4 à 5 pouces. C'est par un travail moléculaire semblable que le Temps, ce destructeur patient mais sûr, rase au niveau du sol les monuments les plus pompeux élevés par l'orgueil des hommes.

—*Si les animaux raisonnent.*—Quoiqu'en ait dit Descartes, Malbranche et tous les philosophes qui ne veulent voir dans les animaux que des machines, il y a des traits affirmés par les témoins dignes de foi qui nous montrent que les animaux ont non-seulement de l'instinct, mais encore une certaine force et une certaine suite dans le raisonnement, dont la machine la plus perfectionnée est complètement incapable. Le fait suivant est attesté par Thalès et répété par Plutarque.

Une troupe de mulets chargés de sel traversait une rivière. L'un de ces mulets glissa par hasard : le sel se fondit, et l'animal se releva allégé. Il en comprit la cause et s'en souvint ; aussi, chaque fois qu'il passait la rivière, il abaissait à dessein et trempait les sacs en s'enfonçant et en se penchant des deux côtés. Thalès apprit le fait : au lieu de sel, il ordonna de remplir les sacs de laine et d'éponges, et de faire marcher le mulet ainsi chargé. L'animal fit comme il avait l'habitude de faire ; mais quand il eut rempli d'eau sa charge il comprit que sa ruse avait tourné contre lui. Aussi, dans la suite il prenait tant de soin et de précautions lorsqu'il passait un fleuve que même par mégarde, il ne laissait pas ses sacs toucher à l'eau.

—*Pronostic de pluie.*—Lorsqu'on aperçoit très-distinctement, et comme si elles s'étaient rapprochées, des montagnes éloignées qui, dans le pays où l'on se trouve, ne se distinguent ordinairement qu'à travers une atmosphère brumeuse, on prend pour un présage de pluie cette remarquable transparence de l'air. On est rarement trompé, parce qu'en effet ce phénomène correspond à un important accroissement d'humidité interposée entre l'observateur et la montagne. Voici ce qui se passe :

L'air est généralement chargé de myriades de particules organiques, débris et germes de végétaux et d'animaux microscopiques : la transparence d'une petite colonne d'air n'en paraît pas troublée, et la vision à courte distance est nette ; mais il n'en est pas de même lorsque la vue doit percer une masse atmosphérique de plusieurs myriamètres, et l'horizon paraît brumeux. Qu'il survienne un courant d'air humide, et tout aussitôt les particules végétales et animales qui troublaient la transparence d'une petite colonne de l'air se chargent d'humidité, s'alourdissent et descendent sur le sol. L'air reprend sa transparence, et les montagnes lointaines apparaissent comme si on allait les toucher. Alors les chances de pluie se multiplient en raison des courants d'air humide qui ont envahi l'atmosphère,

—*Chauffage des wagons en Allemagne.*—Depuis quelque temps, les cylindres à eau bouillante ou soi-disant telle commencent à disparaître des wagons sur les chemins de fer en Allemagne, et sont remplacés par un autre mode de chauffage, expérimenté déjà en 1850. Le combustible est un charbon préparé par des procédés chimiques, et pareil à celui qu'on emploie pour les chaudières depuis assez longtemps, et qui a la propriété de dégager plus de chaleur et de brûler plus longtemps. Quatre fragments de charbon de 0m13 de longueur, 0m10 de largeur et 0m03 à 0m04 d'épaisseur, suffisent pour chauffer un compartiment pendant douze heures.

Le charbon brûle dans des boîtes de cuivre, disposées sous les banquettes ou sur le plancher des wagons. L'air indispensable pour la combustion arrive par des tuyaux placés également sous les wagons, et qui sont de deux espèces : les uns, pour appeler l'air, les autres pour expulser les gaz. Cette disposition permet de ne pas enlever d'air au wagon, et de n'y pas introduire de l'air vicié. Beaucoup de compagnies de chemins de fer, dit la *Gazette de Cologne*, ont déjà fait des essais en ce sens ; on espère que l'année prochaine, non-seulement les 1re et les 2e, mais encore les 3e et les 4e classes seront chauffées par ce procédé.

—*Au Pôle Nord en ballon.*—On écrit de Paris au journal le *Nord* :

Un aéronaute, M. Sivel, gendre de Mme Poitevin, a adressé de Bordeaux à la Société de géographie une demande d'appui pour une tentative d'exploration du pôle Nord, à l'aide d'un ballon. Déjà, au congrès d'Anvers, M. Joseph Sibermann avait entretenu l'assistance d'un pareil projet ; seulement au lieu de recourir au gaz hydrogène, dans l'emploi duquel il reconnaît des dangers, il proposait l'usage d'une mongolfière.

La Société a entendu avec intérêt, et la lecture de la lettre de M. Sivel, et les explications que M. Sibermann, présent à la séance a données de vive voix, à la sollicitation du président.

Quant à nous, laissant de côté la question technique, qui doit à elle seule présenter de grandes difficultés, nous dirons, pour nous en tenir à la seule question géographique, que ce projet nous paraît tout simplement irréalisable. Il faut n'avoir pas lu une seule des relations des explorations polaires pour le mettre en avant. Quand bien même on pourrait fréter l'aérostat et s'élancer dans les airs, en prenant pour point de départ la terre la plus septentrionale, où irait-on ? Serait-on sûr de voir le ballon prendre et conserver la direction du Nord ? Que verrait-on au milieu des vapeurs, des brouillards, des tourmentes de neige, des tempêtes atmosphériques qui résument l'état météorologique de ces hautes latitudes, au dire de tous ceux qui les ont affrontées ? Où irait-on atterrir, en admettant les chances favorables ? Ne serait-ce pas au milieu de l'Océan Glacial, ou sur les côtes glacées et désertes de la Sibérie ou des îles qui l'avoisinent ? Notez qu'il s'agirait d'un voyage aérien de plusieurs jours, pour lequel il faudrait emporter vivres, vêtements, appareils, etc.

Persister dans un pareil projet, c'est chercher le mode le plus certain du suicide.

Nous ferons cependant au sujet de l'aérostation polaire une réserve, c'est celle où une expédition, parvenue aussi loin qu'elle aurait pu atteindre, chercherait à l'aide d'un ballon captif à prendre cette vue d'ensemble dont parle M. Sivel ; mais y verrait-on plus clair ? N'oublions pas que Kane, dans sa grande exploration, fut trompé par les lointaines apparences qui lui firent prendre des glaces flottantes pour la terre, et que les vapeurs empêchèrent Moreton de voir loin au-delà du cap Constitution. Que l'on commence du moins par l'emploi du ballon captif, avant d'avoir recours au ballon libre.

—*Congrès international de médecine, en 1872.*—Le programme de l'exposition universelle de Vienne (Autriche) spécifie dans son article 11 que, pendant tout le temps que l'exposition restera ouverte, des congrès internationaux pourront avoir lieu, congrès où la discussion roulera, soit sur des sujets empruntés à la circonstance, c'est-à-dire relatifs à l'exposition elle-même, soit sur des questions générales. Savants, artistes, instituteurs, professeurs, etc., pourront dans ce dernier cas exposer leurs idées et leurs doctrines devant leurs confrères d'autres pays. On s'occupe déjà, dit la *Nouvelle Presse libre*, d'un grand congrès qui se tiendrait dans ces conditions. C'est un congrès international de médecins. L'idée n'est pas nouvelle, hâtons-nous de le dire. Aussi, la réunion dont nous parlons se rattacherait à celles qui ont eu lieu déjà précédemment.

Ce serait, en effet, le troisième congrès international de médecins qui se réunirait en Europe. Le premier a eu lieu, comme on s'en souvient, à Paris, pendant l'Exposition de 1867 ; le second, à Florence, en 1869 ; le troisième avait été convoqué pour 1871 à Vienne ; mais la situation politique peu favorable l'avait fait ajourner, du consentement des intéressés. Depuis lors il a été convenu, avec non

moins d'unanimité, qu'on siégerait dans la même ville, pendant la temps de l'exposition de 1873. Le programme qui vient d'être dressé par le comité embrasse d'importantes questions d'hygiène, qui intéressent la société non moins que le monde médical.

Nous citerons la question de la vaccine, que l'expérience de ces dernières années doit avoir fortement avancée. Puis vient la question de quarantaine en temps de choléra et celle de l'assainissement des grandes villes. Les suivantes sont plus spéciales ; il s'agit de s'entendre sur la fixation d'une pharmacopée internationale et sur les moyens d'arriver à l'uniformité dans l'enseignement de la médecine et dans la distribution ou plutôt la validité des diplômes. D'autres questions pourront venir s'ajouter à celles que nous avons énumérées. Le comité voudrait que chacune d'elle fut traitée par des hommes du métier connaissant à fond la matière et préparés de longue date à la discussion du sujet spécial qu'il s'agirait d'élucider. — (*Journal Officiel de la République Française.*)

— Le "Scientific American" dit qu'on vient de découvrir dans le Nevada, des lits de pierres, qui, depuis la grosseur d'un pois jusqu'à six pouces de circonférence sont parfaitement rondes. Il paraît que ces pierres composées de fer magnétique, mises sur une table s'attirent et s'accumulent ensemble.

— *Grande découverte.* — M. W. McKay, de la cité d'Ottawa, vient d'obtenir un brevet pour la confection ingénieuse de pierres artificielles, avec du sable et certaines substances chimiques, qui prennent la solidité et la teinte de la véritable pierre de taille, porphyre, marbre de diverses couleurs, et autres pierres granitiques.

Ces pierres peuvent être préparées de toutes grandeurs, polies comme l'ivoire et sculptées de toutes les façons, suivant les moules employés, sans le secours de l'ouvrier et de son ciseau. Les échantillons sont magnifiques à voir. — (*Courrier du Canada.*)

BULLETIN COMMERCIAL ET INDUSTRIEL.

— *Chemins de fer russes.* — On travaille avec la plus grande activité à compléter le réseau des chemins de fer russes. Ainsi, dans le cours de l'année 1871, les lignes de Smolensk à Brest (600 verstes), de Libavi (294 verstes), de Saratov (322 verstes), de Caryclask (264 verstes), de Charkov à Poltava (135 verstes), de Ivausvo à Kichinev (87 verstes), de Tiraspol à Kichinev (66 verstes), de Volocisk (154 verstes), de Livno (57 verstes), de Novgorod (68 verstes), de Urjupinsk (32 verstes), de Karabanow (10 verstes), ont été terminées. En outre, on a fini une partie des voies ferrées reliant Voroncz à Kastover (447 verstes), et Poti à Tiflis (118 verstes). Total : 2,580 verstes. La Russie possède donc en ce moment 12,659 verstes, soit 14,000 kilomètres, de chemin de fer.

Les lignes les plus importantes qui seront prochainement commencées sont celles du Caucase et de Sibérie.

Le *Monde russe* annonce qu'une commission spéciale a été instituée au ministère des voies de communication sous la présidence de M. le conseiller privé de Kerbedz, ingénieur, à l'effet d'examiner les projets présentés par plusieurs personnes pour la construction à Saint-Petersbourg et à Cronstadt de ports reliés aux chemins de fer.

— *Marine allemande.* — L'*Illustrirte Zeitung* de Leipsick publie, dans un de ses derniers numéros, le dessin d'un des nouveaux avisos à vapeur de la marine allemande, tout récemment sortis des chantiers de Dantzick. Ces avisos, l'*Albatros* et le *Nautil* sont destinés, suivant ce journal, à opérer principalement dans les eaux de la Chine et du Japon. Ils ont 168 pieds de longueur, 27 de largeur à l'avant, 9 et demi à l'arrière, 11 de tirant d'eau et une machine dont la force est de 150 chevaux. L'armement consiste en quatre canons sur pivots, qui sont placés sur le pont, au centre, à l'avant et à l'arrière.

Le journal prétend que leur faible tirant d'eau, leur marche rapide et leur armement les rend éminemment propres à faire la chasse aux pirates, jusque dans leurs repaires.

La marine marchande allemande qui, au dire du journal que nous citons, prend toujours plus d'extension en Chine, réclamait depuis longtemps cette protection.

On sait quelle est la manière de procéder des pirates chinois ; ils choisissent prudemment leur objectif, jamais ils ne s'attaquent directement à un véritable vaisseau de guerre, à moins qu'ils n'y soient forcés, par exemple quand ils ont été surpris dans leurs courses à la maraude. Aussi, les navires marchands usent-ils souvent de ruses pour se garantir des atteintes de ces écumeurs de mer ; ils mettent en évidence de faux canons, en bois peints, qui suffisent parfois pour tenir leur adversaire en respect. On est étonné de trouver ces pirates si bien armés en général.

L'*Illustrirte Zeitung* prétend que des Européens ne craignent pas de leur vendre des armes du système le plus nouveau : tandis que le navire marchand n'a souvent qu'une paire de mauvais canons, la jonque du corsaire chinois est armée de canons rayés, de fusils à longue portée, de toutes les armes, enfin, inventées par l'industrie moderne, armes qui n'ont pas été enlevées, mais vendues par des négociants. L'Amérique a fait, dans les derniers temps, une guerre acharnée à ces pirates, que le gouvernement chinois ne ménage pas quand on les lui livre, car il les fait étrangler sans merci. Mais un moyen plus simple serait de tâcher de prévenir le mal, ce qui aurait lieu si chaque jonque était désignée par un numéro et si l'on s'assurait du nombre d'armes qu'elle peut avoir à bord.

Au sujet des nouveaux bâtiments cuirassés de la marine allemande, les journaux de ce pays annoncent que le navire à tourelle *Frédéric-le-Grand* ne sera prêt qu'en 1873, à Kiel, un autre en 1874, à Stettin, et que, pour le *Grand-Electeur*, il ne sera lancé des chantiers de Welholmshaven qu'en 1875. Quant aux deux navires cuirassés qui ont été commandés en Angleterre, le délai pour la livraison est fixé à deux ans. — (*Journal Officiel.*)

— *Vaisseau construit en sept heures.* — De Toulon, le 18 juillet 1679. — "Il y a quelques jours, le sieur Arnoux, intendant de la marine, fit bâtir ici un vaisseau. Toutes choses avaient été si bien disposées, et les sept cents ouvriers qui furent employés à cet ouvrage y travaillèrent avec tant d'ardeur et de diligence, que le vaisseau fut achevé en sept heures, quoiqu'il eût cent pieds de longueur, qu'il soit percé par quarante pièces de canon et qu'il y ait plus de deux mille cordages."

Ces lignes sont extraites de la *Gazette de France*, à la date précitée.

— Un écrivain se prononce énergiquement dans le *Times* de New-York, en faveur des bâtiments en bois. Il prétend qu'il y a en ce moment 420 navires et 382 barques enregistrés aux Lloyds américains, avec une moyenne de 24½ ans, et dans une bonne condition pour tenir la mer. Il signale au rapport de l'amirauté anglaise qui constate qu'aucune carène en fer de plus de douze ans n'est bonne pour la mer. Il dit que les bâtiments construits avec du chêne blanc, du pin résineux et un autre bois qu'il appelle *locust*, ayant des courbes en fer, sont plus durables que les bâtiments en fer, et supérieurs pour la vitesse dans les longs voyages, et sont préférables, en tout cas, pour certains chargements de marchandises, tels que le thé, le sucre, le guano et le riz. Il admet néanmoins que le bâtiment en fer est préférable, quand il est muni d'un propulseur, pour traverser l'Atlantique et autres voyages courts.

— Durant les cinq dernières années, on constate que le coût de l'inspection du bois a augmenté de plus de 50 pour cent, quoique les quantités exportées aient subi une diminution qui doive considérablement inquiéter. Nous verrons tout à l'heure pourquoi ; en attendant, voici le tableau qui constate cette valeur progressive de l'exportation du bois à l'étranger :

Tableau démontrant la valeur du bois exporté du Canada depuis 5 ans.

ANNEES.	Bois.	NAVIRES CONSTRUITS.			TOTAL.
	Valeur.	No	Tonx.	Valeur.	
1865-66	\$13,846,986	58	41,115	\$1,616,886	\$15,463,872
1866-67	13,948,648	47	25,743	1,005,076	14,953,724
1867-68	18,262,170	32	22,722	837,592	19,099,762
1868-69	19,838,963	37	27,000	1,080,000	20,918,963
1869-70	20,940,422	27	18,127	725,080	21,665,509

Pour ne parler que des exportations de la dernière année, voici comment figure chacune des quatre Provinces.

La Province d'Ontario a expédié aux Etats-Unis pour une valeur de \$5,115,157, en madriers, planches et autre bois scié.

La Province de Québec, tant en bois scié que quarré, a fourni pour une valeur de \$8,272,724 à la Grande-Bretagne ; \$3,002,141 aux Etats-Unis ; \$539,517 à d'autres pays, formant un total de \$11,814,782.

Le Nouveau-Brunswick a exporté pour \$2,153,556 en Angleterre; \$475,260 aux Etats-Unis; \$322,353 en d'autres pays, portant le chiffre total à \$2,952,169.

Enfin, la Nouvelle-Ecosse, a expédié pour une valeur de \$174,706 dans la Grande-Bretagne, \$305,284 aux Etats-Unis, et \$578,324 dans d'autres pays, formant en tout une valeur de \$1,058,314.

Pour juger plus exactement la situation, nous reproduisons ici la moyenne annuelle des exportations de bois du port de Québec, depuis dix ans, en mettant en parallèle les cinq dernières avec les cinq premières années.

Nous puissions nos renseignements dans la *circulaire* annuelle de MM. J. Bell Forsyth et Cie., de Québec, datée du mois de décembre 1871, et dans les Etats officiels du Commissaires de Douanes, R. S. M. Bouchelette, Ecuyer.

EXPORTATION de bois (Port de Québec).—Moyenne par 5 années.

Bois quarré.		1862-1866	1867-1871
Pin blanc.....	Pieds.....	18,644,464	14,708,154
Pin rouge.....	"	3,531,336	2,105,976
Chêne.....	"	2,121,336	2,476,688
Orme.....	"	1,547,122	1,269,524
Merisier.....	"	346,232	397,304
Frêne.....	"	160,240	190,736
Epinette.....	"	198,560	54,520

DOUVES.

Etalonnées.....	M.....	1,779	1,488
Pour tonnes.....	"	2,897	2,895

MADRIERS.

Pin.....	Cent étalons...	4,903,716	4,430,811
Pruche.....	"	999,817

Bois à Lattes.

Pin rouge et pruche.....	Cordes, 5,296	2,679
--------------------------	---------------	-------

Pour compléter l'étude qui nous occupe, nous insérons également le tableau qui suit de la quantité de bois exportée durant ces deux dernières années, lequel établit que la diminution continue de se produire dans l'exportation de nos principales espèces de bois de construction.

Tableau de Bois exporté du Port de Québec en 1870 et 1871.

	1870.	1871.
Pin Rouge.....	Pieds.....2,207,160	1,577,760
Chêne.....	"3,232,720	2,950,360
Orme.....	"1,257,760	1,219,560
Frêne.....	"200,720	279,040
Merisier.....	"341,160	292,080
Epinette.....	"34,440	17,800
Madriers de Pin.....	Etalon.....5,197,306	4,166,834
" Pruche.....	"1,184,135	885,240

Le chêne du Canada se vend assez activement, parce qu'il est coté de 3 à 5 centins par pied moindre que celui de l'Ohio et du Michigan.

L'exportation de l'Epinette diminue sensiblement depuis plusieurs années, en conséquence de la construction des vaisseaux qui a beaucoup diminué.

La diminution dans l'exportation des madriers en Angleterre a pour cause principale les prix élevés que nos bois seules obtiennent aux Etats-Unis, ce qui empêche les moulins d'Ottawa et autres, d'alimenter le marché de Québec comme les années passées.

Les prix pour le transport du bois du Canada à l'étranger, par tonneau, sont à peu près comme suit, année commune :

En Eté A l'Automne.		
De Québec à Liverpool.....	\$5.40	\$5.70 à 6.00
" à Londres.....	5.70	6.00 à 6.50
" au Clyde.....	4.85	5.00 à

La moyenne du prix du fret entre les divers ports de la Baltique et la Grande Bretagne est de \$3.20 à \$3.60 par load ou 50 pieds cubes anglais.

Ainsi, tandis que le consignataire de Bristol paie \$3.80 pour le fret du bois venant de la Baltique, il a à payer \$6 par 50 pieds cubes pour le fret du bois du Canada. Il en est ainsi du fret entre la Baltique et Aberdeen, qui est de moitié moindre

que celui des divers ports canadiens au même endroit.—(Extrait du *Courrier d'Outaouais*.)

—*Navires en bois.*—Nous annonçons dans notre dernier numéro que la valeur des bâtiments construits en bois augmentait tous les jours en Angleterre, et que les demandes devenaient plus nombreuses. La *Gazette* de Montréal vient de consacrer un article sur la réaction marquée dans la valeur de ces navires en bois, à Londres.

Des propriétaires de navires de la Tyne ont acheté, il y a quelque temps, à des prix comparativement peu élevés, de grands bâtiments dits *clippers* qui étaient dans les bassins de Liverpool; et ils ont été tellement heureux avec ces bâtiments engagés dans certains trafics, contrairement aux propriétaires de vapeurs à hélice, que cette circonstance a amené le réveil du commerce des bâtiments en bois, qui sont très recherchés en ce moment.

Des propriétaires anglais qui s'imaginaient voir s'avancer le fantôme de la ruine depuis trois ans, refusent aujourd'hui de vendre leurs bâtiments. La valeur des bâtiments en bois a tellement haussé que l'on peut, dit-on, obtenir quelques centaines de louis de plus pour des bâtiments en bois de première classe, chose que l'on n'aurait jamais pu croire.

Jusqu'ici la flotte de bâtiments en bois de la Tyne a été employée principalement à transporter de l'herbe espagnole appelée *esparto* pour les manufactures de papier, et au transport du coke. On annonce que cette année, un grand nombre de bâtiments de cette description seront expédiés de la Tyne au Canada pour faire le commerce du bois.

Des journaux anglais se plaignent que les petits bâtiments côtiers sont devenus aussi très-rare, et qu'il est encore difficile d'obtenir de petits bâtiments pour transporter les menus articles de nos ports du Nord. En voilà assez pour faire voir que, pendant la présente année, le marché sera bon en Angleterre pour les bâtiments en bois canadiens, et pour prévoir que, sans aucun doute, un nombre beaucoup plus considérable de bâtiments se construiront dans nos chantiers de Québec. Le réveil de cette industrie devra ajouter encore à la prospérité de la Puissance du Canada et particulièrement à la prospérité de notre ville.—(*Canadien*.)

BULLETIN DE L'AGRICULTURE.

—*La suie, bon engrais.*—Bien que, presque en tout temps depuis que les hommes pratiquent l'agriculture, la suie ait été connue pour un bon engrais, dans notre dix-neuvième siècle (pour tant siècle de progrès) il y a encore des centaines de cultivateurs qu'on ne peut amener à croire ce fait. Prenez environ soixante gallons d'eau et faites y dissoudre 6 gallons de suie et vous aurez un excellent engrais liquide pour les plants, appliquez-le aux racines et voyez-en le résultat.

BULLETIN DE LA GEOGRAPHIE.

—*Expéditions au pôle Nord.*—Nous lisons dans les journaux autrichiens que le comte Franz de Salm-Reifferschied a offert 20,000 florins pour l'expédition autrichienne au pôle Nord. Des nouvelles de Gènes annoncent que le gouvernement italien est dans l'intention d'envoyer un navire qui prendra part à la prochaine expédition allemande dans les mêmes régions. L'autorisation a déjà été demandée au gouvernement allemand et accordée. Tandis que les Allemands vont essayer de pénétrer à l'est de la mer de la Nouvelle Zemble, vers les côtes arctiques de la Sibérie, les Russes préparent une expédition dans le sens opposé. La Société d'encouragement pour l'industrie nationale, à Saint-Petersbourg, a été saisie par M. Longieoff, de Tobolsk d'un projet d'expédition consistant à partir de l'embouchure de l'Obi, pour aboutir à Archangel. Le vapeur qui serait équipé à cet effet descendrait l'Obi, fin d'avril; il pourrait en avoir atteint l'embouchure à la fin de mai, et, de là, il se dirigerait sur Archangel.—(*Illustrirte Zeitung*.)

—*Formation du sol de la Louisiane.*—Des savants qui s'occupent de géologie donnent des détails assez curieux sur la formation de la Louisiane.

Ils ont calculé que l'embouchure du Mississippi avançait d'un mille par siècle. D'après cette donnée, si le Père des eaux a toujours suivi la même marche, la mer était, il y a environ neuf mille ans, à l'endroit où s'élève aujourd'hui la Nouvelle-Orléans. Neuf mille ans, cela paraît beaucoup, et pourtant c'est peu de chose dans l'âge général de la terre. On a calculé qu'il avait fallu soixante mille ans pour former la haute Louisiane.

Le sol sur lequel repose actuellement la métropole louisianaise est, malgré ses neuf mille ans, très jeune, presque à l'état d'enfance. Son

squelette est composé de troncs d'arbres morts, charriés par les eaux, superposés les uns sur les autres de manière à constituer un canevas dont les vides sont remplis par les dépôts de terre.

A mesure qu'on approche du golfe, on surprend sur le fait ce travail de formation ; à l'embouchure même du fleuve, on assiste aux rudiments les plus élémentaires de cette grande œuvre de création qui continue depuis tant de siècles, et, chose fort curieuse la nature, pour créer un sol nouveau, emploie le même procédé dont elle se sert pour commencer la charpente osseuse des animaux dans le sein maternel ; elle pose de distance en distance des îlots solides, anologues aux points d'ossification, et comble peu à peu les intervalles.

A mesure que le Mississippi avance dans le golfe du Mexique, il exécute un mouvement de translation générale d'Occident en Orient ; cela se voit très bien à la Nouvelle-Orléans, et tout le monde sait qu'autrefois le fleuve passait où sont maintenant la rue des Tchoupitoulas et la Douane. — (*Messenger Franco-Américain.*)

—Le gouvernement prussien a le projet de réunir la mer Baltique à la mer du Nord par un canal. Ce canal doit aboutir à l'embouchure de l'Elbe, en face de Cuxhaven. Ce port sera transformé et deviendra en quelque sorte le Cherbourg de ces parages. La commission prussienne chargée de l'étude de ces plans propose d'établir tout un système de fortifications dans l'île de Neuwerk, sur le banc de sable de Vogelsand et près de Brunsbüttel, à l'entrée du canal. On comprend que le gouvernement anglais se préoccupe de fortifier l'île de Helgoland.

BULLETIN DES STATISTIQUES.

—*Le Paupérisme.*—On a beaucoup écrit sur le paupérisme en Angleterre et sur les milliers de mendiants qui errent le jour et la nuit, dans la ville de Londres et les environs. Des écrivains américains ont publié des statistiques tendant à prouver que dans la métropole de l'Angleterre il y avait un pauvre par 26 individus de la population.

Voici maintenant qu'un M. E. Grapsey publie, dans le *Galaxy*, un article sur le paupérisme à New-York, dans lequel il affirme qu'il y avait dans cette ville, en 1871, un pauvre par 5 habitants. Cet écrivain dit des choses presque incroyables. D'après lui, le chiffre des pauvres secourus par la ville, pendant l'année 1870, a été de 22,782, et il prétend que la moitié des pauvres n'est pas connue. Les hôpitaux publics ont reçu 17,190 patients. Ces derniers vivent par eux-mêmes quand ils sont en santé, mais tous appartiennent à la classe qui vit au jour le jour et qui est exposée à la charité publique si elle perd un jour. M. Grapsey ajoute ce qui suit : "En outre, les hôpitaux fondés pour les maladies contagieuses, ont reçu pendant l'année, 6,165 personnes, et le bureau chargé de secourir les pauvres de la rue est venu en aide à 16,850, personnes qui sont devenues pauvres à cause de la maladie. En groupant maintenant tous les pauvres pour faire comprendre l'état du paupérisme de la métropole, je dois ajouter à la liste les 4,315 pensionnaires permanents des maisons publiques de refuge : ce qui porte le total à 66,286 personnes dépendantes de la charité publique. A ceci il faut ajouter au moins 50,000 personnes secourues par 105 institutions privées de charité, faisant un grand total de 116,286, êtres humains qui, en 1870, en cette ville de New-York, ont reçu des secours hebdomadaires."

—La statistique officielle de la ville de Londres présente sous la forme la plus concise un prodigieux aliment à l'imagination des penseurs.

La population de cette ville est presque quatre fois plus nombreuse que celle de New-York et de Saint Pétersbourg ; elle est le double de celle de Constantinople ; elle a deux tiers de plus que celle de Paris et un quart de plus que Pékin. Elle contient autant de monde que toute l'Ecosse ; elle possède le double de la population du Danemark, et trois fois le nombre des individus qui forme la Grèce entière.

Son état sanitaire, malgré une grande agglomération d'habitants, est relativement excellent.

Dans cette Babylone des bords de la Tamise, il naît une personne toutes les cinq minutes et il en meurt une tous les quarts d'heure.

Depuis 1851, l'augmentation de la population de Londres s'élève à 800,000 individus, d'après les tableaux de statistique en question.

On compte qu'il y a 10,000 restaurants régulièrement fréquentés par 500,000 personnes. Il y a un feu pour 890 habitants.

Les boulangers sont à raison de un pour 1,207 personnes ; les bouchers, à raison de un pour 1,557 ; les boutiquiers, de un pour 1,800, et les agents de police, de un pour 690.

Les tableaux démontrent encore que, malgré la sollicitude du

gouvernement, il y a 60,000 personnes qui se procurent l'existence n'importe comment, parmi lesquelles 30,000 presque en haillons, vont à l'école.

"Londres, dit le *London Figaro*, qui publie ces tableaux statistiques, est une nation ; c'est plus que cela encore : c'est un monde."

—Sa population suivant le dernier recensement, est de 3,883,092, c'est-à-dire plus considérable que la population réunie de New-York, Brooklyn, St. Louis, Chicago, Baltimore, Cincinnati, Boston, la Nouvelle-Orléans, San Francisco, Buffalo et Rochester. Il faut 777,000 maisons pour loger tout ce monde qui consomme annuellement 4,480,000 quarts de fleur, 420,000 bêtes à cornes, 2,975,000 moutons, 49,000 veaux et 61,250 cochons. Un seul marché fournit annuellement 7,043,750 pièces de gibier. Ces vivres, avec 5,200,000 saumons, sans compter les autres espèces de poissons, sont arrosés de 75,600,000 gallons de bière et porter, 3,500,000 gallons de spiritueux, et 113,750 pipes de vin. 22,750 vaches fournissent le lait et la crème. Les rues sont éclairées par 630,000 becs, consommant par chaque 24 heures, 22,270,000 pieds cubes de gaz. Son aqueduc fournit, chaque jour, l'énorme quantité de 77,580,824 gallons d'eau, pendant que ses égouts charrient, dans le même espace de temps 16,629,790, pieds cubes de débris de toutes sortes. Pour chauffer Londres, une flotte de 1,800 voiles apporte chaque année 5,250,000 tonneaux de charbon, sans compter ce qui est charroyé par chemin de fer. La fumée produite par cette immense combustion est quelquefois si dense qu'on l'aperçoit facilement à une distance de 36 milles. Les rues de la métropole sont au nombre de 2,900 et d'une longueur totale de 4,000 milles.

—*Presse périodique en Pologne.*—Il paraît actuellement dans le royaume de Pologne 44 journaux et écrits périodiques, dont 40, y compris un journal russe, se publient à Varsovie, et 4, dont 1 allemand, sont édités dans les provinces. Parmi les 42 journaux en langue polonaise, 9 représentent les intérêts de l'agriculture, du commerce et de l'industrie, 1 l'église catholique, 1 le judaïsme, 2 sont consacrés à la médecine, 1 à la jurisprudence, 2 s'occupent de modes, 1 de musique, et 1 enfin est destiné à la jeunesse. — *Illustrirte Zeitung.*

—Départ de la glace sur le St. Laurent :

En 1824	En 1836
avril 10	avril 28
1825 mars 16	1837 " 15
1826 avril 11	1838 " 7
1827 " 4	1839 " 7
1828 mars 29	1840 " 4
1829 avril 11	1841 " 19
1830 mars 26	1842 mars 31
1831 avril 3	1843 avril 25
1832 " 19	1844 " 14
1833 " 4	1845 " 3
1834 " 29	1846 " 4
1835 " 3	1847 mai 1

En cette année 1847, on plantait le mai sur la glace du Saint-Laurent en face de la ville de Sorel, avec tous les honneurs et la pompe usités en pareil et si rare circonstance.

Voici maintenant la statistique intéressante de l'époque du départ de la glace à Sorel depuis l'année 1856 jusqu'à celle-ci.

EPOQUE DE LA DEBACLE A SOREL DEPUIS 1858.

Le Richelieu :	Le St. Laurent :
1858 avril 3.....	Avril 8 au 9
1859 mars 28 au 29.....	" 7 au 8
1860 " 28.....	" 12
1861 avril 6.....	" 23
1862 " 18.....	" 19 au 20
1863 " 19 au 20.....	" 25 au 26
1864 " 4 au 5.....	" 15 au 16
1865 mars 31.....	" 8 au 9
1866 avril 8.....	" 19 au 20
1867 " 9.....	" 23 au 24
1868 mars 29.....	" 18 au 19
1869 avril 18.....	" 26 au 27
1870 " 11.....	" 18
1871 mars 17 au 18.....	" 5 au 6,

où la débacle fut la plus prématurée.

En cette année 1871, le Richelieu était libre à Chambly le 12 mars, à St. Denis le 14, à St. Ours le 16 et à Sorel le 17 !

Maintenant, que l'on compare toutes ces dates avec celle où l'on est rendu cette année, le 17 avril ; que l'on songe au froid continu qui nous force à nous *encabaner* comme de plus belle ; que l'on considère que la glace est très-forte partout jusqu'à St. Charles : et l'on se convaincra facilement que nos hivers sont passablement longs, et que Messieurs les citoyens de la Sibirie n'ont rien à nous envier sous ce rapport. Il ne nous reste qu'une consolation : c'est l'espérance de planter le mai sur le St. Laurent au premier mai ; oh ! mais c'est très-réjouissant, et le frisson nous prend à cette pensée....

C. D.

—(Gazette de Sorel.)

BULLETIN DE L'ARCHEOLOGIE.

—*Fouilles à Jérusalem.*—Une importante découverte, d'après une correspondance du *Times*, a été faite à Jérusalem par un Anglais, M. C. Schick. Il faut rappeler d'abord que le capitaine Warren, en faisant des fouilles aux frais de la société des explorations en Palestine, avait trouvé un remarquable passage taillé dans le roc, conduisant du couvent des sœurs de Sion vers le temple, du nord au sud. M. Schick a découvert la continuation de ce passage, ou plutôt de cet aqueduc, car il est démontré maintenant que telle était sa destination, dans la direction du nord et l'a suivi depuis le couvent jusqu'au mur septentrional de la ville, un peu à l'est de la porte de Damas.

A ce point, l'aqueduc a été en partie détruit par l'excavation d'un fossé taillé dans le roc, qui se trouve en face des cavernes bien connues, avec lesquelles il a communiqué. Il est par conséquent plus ancien qu'elles et sa date ne peut se rapporter à une période antérieure à celle des rois de Juda. L'existence de cet aqueduc tend à établir que la cité de David occupait une partie du mont Moriah.

M. Schick a aussi découvert une seconde série de cavernes un peu à l'est de celles qu'on connaissait déjà, et il a tracé l'esquisse du grand aqueduc, de plus de 50 milles de long, qui approvisionnait d'eau la ville de Jérusalem.—(*Journal Officiel de la République Française.*)

BULLETIN DES CONNAISSANCES UTILES.

—*Conseils sur la manière de prendre les empreintes des pierres gravées, cachets, etc.*—Dans les médaillers des musées ou des collections particulières, on remarque de belles empreintes mates de pierres gravées antiques, ou de cachets de cornaline, de cuivre et autres métaux, faites à l'aide de cire à cacheter.

Si l'on essaye de faire soi-même de semblables empreintes, on n'obtient le plus ordinairement que de vulgaires cachets mal figurés sur une cire brillante et en partie brûlée.

Pour que les empreintes soient nettes et belles, deux précautions sont essentielles.

1. On doit faire fondre à très-douce chaleur de la cire à cacheter de première qualité. Cette fusion s'opère très-bien dans une cuiller de fer ou d'argent, qu'on nettoie ensuite avec de l'esprit-de-vin, de la benzine ou de l'essence ;

2. La cire fondue doit être versée sur une carte ou sur un morceau de papier. On y applique ensuite le cachet ou la pierre gravée.

Mais, avant tout, la pierre ou le cachet doit être parfaitement séché, puis enduit d'une légère couche d'huile et bien essuyé avec une peau de gant, et enfin saupoudré de vermillon en poudre impalpable. On souffle légèrement pour enlever l'excès de vermillon.

Le vermillon reste adhérent d'abord à la surface du cachet, puis à la cire fondue, et produit ainsi un effet mat : la cire excédante forme une encadrement brillant.

Ce procédé s'applique à la cire rouge, qui est la plus employée. Pour les autres nuances, on remplacerait le vermillon par une couleur aussi semblable que possible à la couleur de la cire.

Si l'on veut obtenir une empreinte à reliefs mats sur un fond "brillant," il suffit d'essuyer fortement sur un tampon de peau le cachet préparé comme on vient de l'indiquer. Le vermillon ne reste que dans les creux du cachet, par conséquent il adhère seulement aux reliefs de l'empreinte.

Si l'on veut une empreinte bronzée, dorée, argentée, on saupoudre le cachet de bronze, d'or ou d'argent, et on l'essuie sur le tampon avec beaucoup de soin avant de l'appliquer sur la cire.

FAITS-DIVERS.

—*Un Excentrique.*—Je veux raconter la curieuse histoire de la maison qu'habite à Chiselhurst celui qui fut l'empereur des Français.

Le propriétaire de cette jolie maison de campagne s'appelle Scott ou Shott (mettons Scott c'est plus anglais). Le jour où Napoléon III monta sur le trône, mister Scott fit venir son architecte et lui dit :

—Dans dix ans, dans quinze ans aux plus tard, Napoléon sera forcé de se réfugier en Angleterre, et je serai heureux de lui offrir l'hospitalité chez moi : faites moi le plan d'une belle villa, et attendons les événements.

L'architecte se mit à l'œuvre ; et, comme l'Anglais, qui pendant des années suivit le dompteur Van Amburg, dans l'espoir de le voir un jour ou l'autre dévoré par ses lions, mister Scott suivit l'empereur des Français, sûr qu'il serait tôt ou tard mangé par le peuple français.

Tout allait bien pendant les premières années ; aussi mister Scott ne cessait de dire à son architecte :

—Ne nous pressons pas : nous avons le temps !

Quand Napoléon III partit pour la guerre d'Italie, l'Anglais fit venir les tapissiers et leur commanda le mobilier, en même temps qu'un jardinier fameux fut chargé de dessiner derrière la villa un parc agréable, où, loin des regards indiscrets des passants, le locataire pût méditer à son aise. A la rentrée du vainqueur de Magenta et de Solferino, les travaux de la maison de Chiselhurst furent tout-à-fait abandonnés, sans que pour cela mister Scott perdît un instant de vue le dompteur ; de temps en temps, sur une mauvaise nouvelle de France, mister Scott achetait un tapis, ou bien une pendule ; puis le télégraphe ayant apporté de meilleures nouvelles, mister Scott, au lieu de faire transporter le mobilier à Chiselhurst, le gardait dans sa maison de Londres.

Le jour où l'Empereur écrivit la fameuse lettre du 19 janvier fut un jour de triomphe pour mister Scott : il éprouvait cette douce sensation qui devait ressentir son compatriote quand Van Amburg plongeait sa tête dans la gueule béante du lion. Dès le 20 janvier, mister Scott convoqua ses fournisseurs et leur dit :

—Il faut que ma villa de Chiselhurst soit prête avant trois mois : dans trois mois, l'empereur sera en Angleterre.

Dès ce jour, les ouvriers se mirent à l'œuvre, sous la direction de mister Scott ; il tenait à surveiller les moindres travaux, afin que la maison fût digne de l'hôte qu'il attendait depuis si longtemps. Quand parut le premier numéro de la *Lanterne*, mister Scott ne se possédait plus de joie ; chaque jour, il arrivait à Chiselhurst, soit avec des tapis, des fauteuils, des rideaux, soit avec une garniture de cheminée. Lorsque le télégraphe apporta en Angleterre les premières nouvelles des émeutes de Belleville, mister Scott fit mettre des fleurs dans toutes les jardinières et des bougies dans tous les candélabres ; puis, trois jours après, quand l'émeute de Belleville fut domptée par des sergents de ville, mister Scott, qui avait passé par les plus violentes émotions d'une grande âme, se sentit atteint d'une maladie terrible pendant laquelle il s'écriait, dans ses nombreux accès de délire :

—Il viendra ! il viendra ! il est venu !

Ce que dut éprouver cet anglais le jour où Napoléon III débarqua définitivement en Angleterre, aucune plume ne peut tenter de le dépeindre. La première personne qui se présenta chez l'exilé fut mister Scott qui lui offrit sa villa de Chiselhurst. Le lendemain, un des officiers de la suite de Napoléon fut chargé de porter au propriétaire la réponse qui voici :

—L'empereur a visité votre villa, monsieur ; mais l'affaire ne peut pas s'arranger : la maison est trop belle pour Sa Majesté, qui ne compte pas payer plus de mille francs de loyer par mois.

A ces mots, mister Scott, qui tout d'abord était devenu livide, poussa un cri de joie :

—Mais c'est précisément mille francs par mois que je comptais vous demander ! s'écria-t-il.

L'affaire fut conclue à ce chiffre ; et mister Scott, en rentrant ce jour-là à son domicile, dit d'un ton ému à sa famille :

—A présent je puis mourir !

Cette histoire n'a que le seul mérite d'être absolument vraie. Chaque jour, quelle que soit la température, les hôtes de Chiselhurst voient le propriétaire se promener devant sa maison pour jouir de son triomphe.

Il n'est pas sur le globe d'homme plus heureux que mister Scott.

ALBERT WOLFF.

TABLEAU DE LA DISTRIBUTION DE LA SUBVENTION SUPPLÉMENTAIRE ACCORDÉE AUX MUNICIPALITÉS PAUVRES POUR 1871

COMTÉS.	MUNICIPALITÉS.	Motifs qui ont porté à accorder la subvention supplémentaire et qui en ont déterminé le chiffre.	Chiffre de la subvention ordinaire.	Chiffre de la cotisation prélevée.	Chiffre de la subvention supplémentaire demandée.	Chiffre de la subvention supplémentaire accordée.
Argenteuil....	Gore et Wentworth.....	Etablissements nouveaux et pauvres, 7 écoles.....	\$123 42	\$275 00	\$50 00	\$25 00
"	Mille Iles Nos. 1, 2, 3.....	" " " 3 "	60 26	172 00	40 00	30 00
"	Arundel.....	" " " 1 "	4 02	111 00	30 00	20 00
"	Harrington No. 1.	" " " 1 "	28 82	50 00	30 00	20 00
"	Greenville No 3.....	Nouveau et pauvre	64 80	85 00	35 00	20 00
"	Township Morin.....	" "	37 92	158 00	30 00	20 00
Arthabaska....	Ste Clotilde.....	Nouveau et pauvre.....	21 36	180 00	100 00	30 00
"	Blandford.....	" "	57 42	155 00	40 00	30 00
"	Chester, Ouest.....	" "	84 90	460 00	50 00	30 00
"	" Nord.....	" "	102 87	30 00	30 00
"	Arthabaskaville.....	4 écoles et un couvent	87 63	371 00	50 00	30 00
"	Warwick.....	8 "	121 74	560 40	60 00	30 00
"	St. Christophe.....	8 "	167 26	260 00	40 00	30 00
"	Tingwick.....	Pauvre, population dispersée 5 "	85 74	274 78	30 00	30 00
"	Chenier.....	" " " 8 "	160 04	792 30	30 00	30 00
"	St. Valère.....	Nouveau et pauvre..... 3 "	55 28	204 00	30 00	30 00
"	Tingwick, (Diss.).....	Pauvres, peu nombreux..... 2 "	35 80	160 00	40 00	16 00
"	Victoriaville.....	4 " une modèlè.. ..	102 88	428 87	45 00	30 00
"	St. Albert.....	Depuis le dernier recensement.....	71 82	164 00	50 00	30 00
L'Assomption..	St. Lin (Diss.).....	Peu nombreux et dispersés.....	26 44	45 00	30 00	16 00
Bagot.....	Acton.....	A perdu pareille somme par la loi de 1869.....	138 04	586 00	200 00	157 00
"	St. André.....	" \$25-00 " "	47 19	546 00	100 00	49 00
"	St. Théodore.....	" 30-00 " "	111 5-	306 00	40 00	36 00
"	St. Liboire.....	" 30-00 " "	108 52	782 00	40 00	36 00
"	St. Ephrem.....	" 30-00 " "	108 86	460 00	40 00	30 00
"	Ste. Hélène.....	" 25-00 " "	102 42	300 00	40 00	36 00
Bonaventure ...	Rustico.....	Nouveau et pauvre, 2 écoles.....	42 06	130 88	50 00	30 00
"	Carleton.....	" " 2 " dont une modèlè.,... ..	108 30	260 00	50 00	30 00
"	New-Richmond.....	" " 4 "	102 68	137 00	40 00	30 00
"	" (Diss.).....	1 "	67 02	240 00	40 00	1 00
"	Port Daniel.....	3 "	130 51	182 00	40 00	25 00
"	Hamilton.....	7 "	147 98	582 10	40 00	30 00
"	Cox.....	2 "	126 4-	338 00	50 00	20 00
"	Hope.....	2 "	98 68	300 00	40 00	20 00
"	Maria.....	5 " dont une modèlè.....	206 06	393 00	50 00	30 00
"	Miguasha.....	24 20	96 00	30 00	30 00
"	Ristigouche (Sauvages).	50 10	40 00	40 00
Bcauce.....	St. George.....	Soutient 8 écoles.....	200 10	315 82	50 00	30 00
"	Forsyth.....	Pauvre, n'a qu'une école.....	76 54	109 00	50 00	20 00
"	Aylmer.....	" 3 écoles.....	61 86	155 00	40 00	30 00
"	St. Frédéric.....	" 7 "	169 58	304 00	40 00	30 00
"	St. Come.....	" et nouveau, 3 écoles.....	62 52	140 00	40 00	30 00
"	Kennebec Road.....	(Metgermette). Etablissement nouv. et très pauvre.....	45 00	65 00	40 00	20 00
"	St. Ephrem.....	5 écoles.....	104 02	300 00	30 00	25 00
"	St. Victor.....	A bâti deux maisons, 8 écoles.....	130 78	645 79	40 00	25 00
Bellechasse....	St. Cajétan.....	Nouveau et pauvre, 4 écoles.....	63 23	200 00	40 00	30 00
"	Buckland.....	" "	90 44	180 00	50 00	30 00
Beauharnois....	St. Stanislas, (Diss.).....	Peu nombreux et pauvres.....	9 00	35 00	30 00	16 00
"	St. Louis de Gonzague.....	Montant dû à raison de la loi de 1869.....	30 00
"	St. Clément.....	16 00
"	St. Etienne.....	16 00
"	St. Stanislas de Kostka....	Nouveau, accroissement rapide, 5 écoles dont 1 modèlè.....	132 84	444 63	40 00	30 00
Berthier.....	St. Gabriel, (Diss.).....	Peu nombreux et dispersés.....	6 00	50 00	30 00	16 00
"	St. Damien.....	Municipalité nouvelle et très-pauvre, 3 écoles	160 00	40 00
"	St. Michel des Saints.....	Etablissement tout nouveau et très-pauvre	30 00
Chicoutimi.	Harvey.....	Nouveau et pauvre, 1 école.....	43 40	125 00	32 00	20 00
"	Grande Baie.....	Soutient 5 écoles dont 2 écoles modèlès.....	147 86	416 00	50 00	30 00
"	Anse St. Jean.....	Très pauvre, 2 écoles.....	39 34	53 00	30 00	30 00
"	Village de Bagotville.....	Peu peuplé, 1 école modèlè.....	48 62	125 86	30 00	30 00
"	St. Alphonse.....	Nouveau, 6 écoles.....	149 80	483 75	45 00	30 00
"	St. Joseph.....	" pauvre, 3 écoles	69 04	234 43	45 00	30 00
"	Laterrière.....	" 4 "	92 26	250 00	40 00	30 00
"	Hébertville.....	Nouveau et pauvre, 4 écoles dont 1 école modèlè.. ..	109 64	347 00	40 00	30 00
"	St. Jérôme.....	" très-pauvre.....	68 88	50 00	30 00	30 00
"	Ouïatchouan.....	" " 3 écoles.....	45 58	400 00	30 00	30 00
"	Jonquière.....	" " 2 "	45 34	195 00	30 00	30 00
A reporter.....						\$1962 00

TABLEAU DE LA DISTRIBUTION DE LA SUBVENTION SUPPLÉMENTAIRE ACCORDÉE AUX MUNICIPALITÉS PAUVRES, POUR 1871.

COMTÉS.	MUNICIPALITÉS.	Motifs qui ont porté à accorder la subvention supplémentaire et qui en ont déterminé le chiffre.	Chiffre de la subvention ordinaire.	Chiffre de la cotisation prélevée.	Chiffre de la subvention supplémentaire demandée.	Chiffre de la subvention supplémentaire accordée.
		Report.....				\$1962 00
Chicoutimi.....	Chicoutimi (Village.....	A perdu \$137.63 par la loi de 1869.....				\$137 00
"	" (Paroisse).....	Soutient 7 écoles.....	\$268 50	\$523 12	\$40 00	30 00
Compton.....	South Winslow.....	Peu peuplé, 4 écoles.....	102 18	417 46	30 00	30 00
"	" (Diss.).....	" 1 ".....	11 94	61 00	30 00	16 00
"	Clifton.....	" 6 ".....	61 40	369 00	35 00	30 00
"	Westbury.....	" 4 ".....	33 58	166 98	40 00	30 00
"	Newport.....	" 6 ".....	45 56	400 00	50 00	30 00
"	Hereford.....	" 4 ".....	41 38	750 00	40 00	30 00
"	Lingwick.....	" 4 ".....	63 76	435 00	40 00	30 00
"	Saint Romain.....	" 3 " maison bâtie \$359.00.....	80 62	266 00	30 00	30 00
Charlevoix.....	Callières.....	Peu peuplé et très pauvre, 1 école.....	30 86	30 86	30 00	20 00
"	St. Fidèle.....	" et pauvre, 3 écoles.....	94 52	160 00	30 00	30 00
"	St. Simon.....	Nouveau et pauvre, 1 école.....	51 00	48 00	30 00	20 00
"	Settrington.....	" 3 écoles.....	61 04	160 00	60 00	30 00
"	Eboulements.....	Soutient 6 écoles dont 1 école modèle.....	252 74	416 00	30 00	30 00
"	Petite Rivière.....	Pauvre, 3 écoles.....	82 30	92 00	30 00	30 00
Champlain.....	Champlain (Village).....	1 école modèle (115 enfants).....	56 78	154 70	80 50	30 00
"	St. Tite.....	Pauvre, 4 écoles.....	107 72	225 00	30 00
Châteauguay.....	St. Malachie (Diss.).....	Peu nombreux et pauvres, 1 école.....	16 96	92 41	30 00	20 00
2 Montagnes.....	St. Columban.....	Pauvre, 3 écoles.....	101 30	330 00	30 00	30 00
"	St. Canut, No. 1.....	" 2 ".....	41 94	257 60	30 00	25 00
Dorchester.....	Cranbourne.....	26 62	63 34	50 00	20 00
"	St. Edouard.....	156 12	150 00	30 00	30 00
"	St. Malachie.....	157 98	160 00	30 00	30 00
"	Lac Etchemin.....	79 20	35 00	30 00	30 00
Dorchester.....	Ste. Claire.....	Partie de la population pauvre, 8 écoles (1 modèle). Se trouvent à perdre une somme considérable ne pouvant recouvrir les frais d'un procès qu'ils ont gagné. Le partie adverse n'ayant point les moy- ens de payer.....	276 52	500 00	40 00	30 00
"	St. Anselme.....				
Drummond.....	West-Wickham.....	Peu peuplé et pauvre, 3 écoles.....	296 54	402 60	200 00	45 00
"	St. Germain.....	A perdu \$175.00 par la loi de 1869, 8 écoles.....	36 38	175 00	50 00	30 00
"	St. Bonaventure.....	Pauvre, 4 écoles.....	177 84	1372 88	425 00	157 00
"	Gantham.....	" 5 ".....	105 24	179 00	80 00	30 00
"	Wendover et Simpson.....	A perdu \$132.00 par la loi de 1869, 5 écoles.....	85 90	425 00	200 00	30 00
"	St. Fulgence (Diss.).....	Population pauvre et dispersée, 2 écoles.....	65 36	588 59	50 00	118 00
"	St. Pierre.....	10 écoles.....	27 24	86 00	30 00	30 00
Gaspé.....	Grande Rivière.....	Soutient 4 écoles dont 2 supérieures.....	198 40	864 00	60 00	30 00
"	Ile Bonaventure.....	Peu peuplé, pauvre, 1 école.....	149 00	440 00	40 00	20 00
"	Mont-Louis.....	" 1 ".....	30 00	108 00	30 00	20 00
"	Douglash.....	Pauvre, 3 écoles.....	22 60	116 00	30 00	20 00
"	Anse à Grisfonds.....	Peu peuplé, pauvre, 1 école.....	111 68	206 64	30 00	20 00
"	Percé.....	Soutient 3 écoles dont 1 école modèle.....	31 38	160 00	30 00	20 00
"	Barre à Choir.....	Peu peuplé pauvre, 1 école.....	134 58	400 00	30 00	30 00
"	Cap Chatte.....	" 4 écoles dont 1 modèle.....	54 86	90 00	30 00	20 00
"	Malbaie.....	" 2 " bâtit une maison d'école.....	50 88	243 00	30 00	36 00
"	Pabos.....	" pauvre, 1 école.....	52 34	320 00	30 00	30 00
"	Cap d'Espoir.....	Soutient 3 écoles.....	42 72	88 00	30 00	20 00
"	York et Haldimand.....	Peu peuplé, pauvre, 1 école.....	131 34	316 00	30 00	30 00
"	Grande Grève.....	" 2 ".....	32 34	150 00	30 00	20 00
"	Ste. Anne des Monts.....	Soutient 4 écoles dont 1 école modèle.....	79 90	200 00	30 00	30 00
"	Anse à Valcen.....	Nouvelle municipalité pauvre.....	98 24	215 00	30 00	30 00
"	Newport.....	Peu peuplé, pauvre, 1 école.....	30 86	30 00	30 00
"	Gaspé Bay North.....	" 1 ".....	46 92	200 00	30 00	20 00
Huntingdon.....	Hemmingford (Diss.).....	Pauvres et dispersés, 4 écoles.....	35 74	87 95	30 00	20 00
"	Huntingdon (Diss.).....	" 1 ".....	103 84	213 78	40 00	30 00
Hochelaga.....	Côteau St. Louis (Diss.).....	Peu nombreux, 1 école.....	28 98	47 59	30 00	20 00
Iberville.....	St. Athanase.....	A perdu \$62.44 par la loi de 1869.....	31 66	160 00	30 00	16 00
L'Islet.....	Ashford.....	Nouveau et très-pauvre, 1 école.....	56 00
"	Ste. Louise.....	Pauvre, 3 écoles.....	34 82	40 00	30 00	20 00
"	Aubert.....	" 5 ".....	89 20	120 00	30 00	30 00
"	St. Cyrille.....	" 2 ".....	149 86	189 00	30 00	30 00
Joliette.....	Ste. Emmelie de l'Energie.....	Nouvelle municipalité.....	73 60	124 00	30 00	20 00
"	Ste. Mélanie.....	Pauvre, 6 écoles.....	63 28	100 00	30 00
"	St. Félix de Valois.....	4 écoles.....	146 60	497 00	30 00	30 00
"	" (Diss.).....	Peu nombreux, 1 école.....	282 28	510 83	30 00	30 00
"	Ste. Béatrix.....	3 écoles.....	22 72	57 60	30 00	16 00
			101 18	124 15	30 00	30 00
		A reporter.....				\$4034 00

TABLEAU DE LA DISTRIBUTION DE LA SUBVENTION SUPPLÉMENTAIRE ACCORDÉE AUX MUNICIPALITÉS PAUVRES, POUR 1871.

COMTÉS.	MUNICIPALITÉS.	Motifs qui ont porté à accorder la subvention supplémentaire et qui en ont déterminé le chiffre.	Chiffre de la subvention ordinaire.	Chiffre de la cotisation prélevée.	Chiffre de la subvention supplémentaire demandée.	Chiffre de la subvention supplémentaire accordée.
		Report.....				\$4034 00
Joliette.....	St. Ambroise (Diss.).....	Peu nombreux et dispersés 1 école.....	\$25 00	\$103 00	\$30 00	\$16 00
Kamouraska....	Mont-Carmel.....	Pauvre 2 écoles.....	67 28	100 00	30 00	30 00
"	St. Hélène.....	" 5 ".....	143 58	223 53	35 00	25 00
"	St. Onésime.....	" 4 ".....	83 60	120 00	40 00	30 00
"	St. Alexandre.....	" 10 écoles dont 1 modèle.....	171 62	393 00	30 00	30 00
Lotbinière.....	Ste. Emilie.....	Pauvre 4 ".....	93 16	238 25	100 00	30 00
"	St. Agapit.....	Nouveau et pauvre 2 écoles.....	62 34	173 52	50 00	25 00
"	St. Flavien.....	" " 4 ".....	115 88	324 00	30 00	30 00
"	St. Giles, No. 1.....	" " 3 ".....	52 24	230 00	40 00	30 00
"	" No. 2.....	" " 1 ".....	82 44	161 48	40 00	20 00
Lévis.....	Village de Lauzon.....	Les $\frac{3}{4}$ des propriétés imposables appartiennent au gouvernement militaire, 2 écoles modèles nombreux.....	229 66	400 00	200 00	54 00
"	St. Lambert.....	Soutient 8 bonnes écoles dont 1 école modèle.....	186 08	311 00	50 00	45 00
"	St. Etienne.....	Pauvre, 3 écoles.....	86 14	206 35	30 00	30 00
"	St. Jean Chrysostôme.....	Beaucoup de pauvres, une des maisons d'école brûlée.....	282 62	708 00	40 00	30 00
"	Bienville.....	Population pauvre, 2 écoles.....	114 78	144 00	40 00	20 00
Montmagny.....	St. Paul de Montminy.....	Nouveau et pauvre, 2 ".....	67 84	140 00	30 00	20 00
"	Grosse Ile.....	Peu peuplé et propriété foncière non imposable.....	50 00	60 00	30 00	30 00
"	Ile-aux-Grues.....	Peu peuplé et pauvre, réparations à la maison d'école.....	68 28	82 57	30 00	20 00
Mégantic.....	Ste. Sophie.....	Plusieurs arrondissements très pauvres, 7 écoles.....	248 72	748 02	30 00	30 00
"	Ste. Julie.....	Soutient 8 écoles dont une école modèle.....	158 04	544 00	30 00	30 00
Maskinongé....	St. Paulin.....	Soutient 4 ".....	120 40	220 44	40 00	25 00
"	Hunterstown.....	" 5 ".....	80 38	183 00	80 00	25 00
"	Peterborough.....	Peu peuplé, pauvre, 1 école.....	48 16	134 04	30 00	25 00
"	St. Didace.....	" " 1 ".....	149 62	242 95	80 00	25 00
"	Ste. Ursule (Diss.).....	Peu nombreux, pauvres, 1 école.....	18 74	26 60	30 00	16 00
Missisquoi.....	St. Damien (Diss.).....	Municipalité nouvelle, pauvre.....			30 00	30 00
"	Dunham (Diss.).....	Peu nombreux et dispersés, 1 école.....	35 78	114 00	30 00	20 00
"	St. Romuald.....	A perdu \$440.10 depuis 1869, (\$122.25 cette année).....			440 10	162 00
Montcalm.....	Chertsey.....	Nouveau, peu peuplé, 4 écoles.....	103 00	300 00	60 00	30 00
"	Kilkenney.....	" " 5 ".....	150 80	347 68	40 00	30 00
"	St. Liguori.....	" 5 écoles.....	172 18	525 00	40 00	30 00
Montmorency ..	Laval.....	Très-pauvre, 1 école.....	69 76	76 00	30 00	20 00
"	St. Ti e.....	" peu peuplé, 1 école.....	38 00	80 00	30 00	30 00
Nicolet.....	Ste. Gertrude.....	Pauvre, 6 écoles.....	160 64	369 14	120 00	30 00
"	Ste. Brigitte.....	" et nouveau, 2 écoles.....	60 52	120 00	40 00	25 00
"	St. Léonard.....	" " 5 ".....	90 00	460 00	100 00	30 00
"	Ste. Perpétue.....	" " 2 " (\$240 pour maison d'éc.).....	24 84	128 00	50 00	30 00
"	St. Wincelras.....	" " 4 " maison bâtie, une à bâtir.....	87 74	200 00	100 00	40 00
"	Ste. Eulalie.....	" peu peuplé.....	15 22	75 00	30 00	30 00
Ottawa.....	Ripon.....	Nouveau, peu peuplé, pauvre, 2 écoles.....	68 84	116 32	40 00	30 00
"	Montebello.....	Peu peuplé, 2 écoles, dont 1 école sup. de fil. s.....	67 76	394 00	40 00	30 00
"	Angé Gardien.....	Nouveau, pauvre, 4 écoles dont une école modèle.....	101 66	471 84	40 00	30 00
"	Buckingham (Diss.).....	Population dispersée, 3 écoles.....	71 68	300 00	50 00	20 00
"	Eardley.....	Nouveau, population dispersée, 4 écoles.....	85 04	450 87	40 00	30 00
"	" (Diss.).....	" demande transmise trop tard l'année dernière ; n'a rien obtenu.....	28 58	108 40	30 00	36 00
"	Templeton.....	Pauvre en certaines parties, 4 écoles dont 1 modèle.....	204 96	855 00	40 00	20 00
"	Lochaber.....	Assez nouveau, 7 écoles.....	103 78	504 04	70 00	30 00
"	Waterloo.....	Pauvre, 1 école modèle nombreuse.....	94 18	231 41	40 00	30 00
"	Hincks.....	Nouveau, très-pauvre, 1 école.....	29 62	122 30	50 00	30 00
"	Lowe.....	Encore nouveau, pauvre, 4 écoles.....	92 92	201 00	40 00	30 00
"	Northfield et Wright.....	" " 2 ".....	80 70	291 00	40 00	30 00
Pontiac.....	Clarendon.....	Certaines parties pauvres, 11 écoles.....	263 40	793 00	40 00	30 00
"	Sheen.....	Nouveau et pauvre, 2 écoles.....	43 98	440 00	30 00	30 00
"	Ste. Elisabeth.....	" " 2 ".....	61 92	260 00	60 00	30 00
"	Leslie.....	" et peu peuplé, 1 école.....	32 22	60 00	30 00	20 00
"	Thorne.....	" " 1 ".....	50 88	106 47	30 00	20 00
"	Bristol.....	Plusieurs arrondissements pauvres, 7 écoles.....	228 48	869 16	40 00	30 00
Portneuf.....	Portneuf.....	Pauvre, 4 écoles dont 2 écoles modèles.....	210 68	475 00	200 00	30 00
"	St. Basile.....	" 6 ".....	195 70	376 33	40 00	30 00
"	Ste. Jeanne.....	Nouveau et pauvre, 5 écoles.....	92 62	303 00	40 00	30 00
"	St. Raymond.....	Très étendu et pauvre, 7 écoles ; 1 école modèle, 3 maisons bâties.....	284 34	402 51	80 00	72 00
"	" (Diss.).....	Dispersés, 2 écoles.....	77 08	88 00	40 00	16 00
		A reporter.....				\$5946 00

TABLEAU DE LA DISTRIBUTION DE LA SUBVENTION SUPPLÉMENTAIRE ACCORDÉE AUX MUNICIPALITÉS PAUVRES, POUR 1871.

COMTÉS.	MUNICIPALITÉS.	Motifs qui ont porté à accorder la subvention supplémentaire et qui en ont déterminé le chiffre.	Chiffre de la subvention ordinaire.	Chiffre de la cotisation prélevée.	Chiffre de la subvention supplémentaire demandée.	Chiffre de la subvention supplémentaire accordée.
		Report.....				\$5946 00
Portneuf.....	Ste. Catherine.....	Pauvre 3 écoles.....	\$188 80	\$188 80	\$40 00	\$30 00
Québec.....	Tewkesbury, No. 1.....	Nouveau, peu étendu, pauvre, 1 école.....	40 00	75 00	30 00	30 00
"	St. Dunstan.....	" " " 1 école modèle.....	57 08	120 00	35 00	20 00
"	St. Foye.....	Peu peuplé, 2 écoles dont 1 école modèle.....	85 44	292 00	40 00	25 00
"	St. Gabriel.....	" pauvre, 1 ".....	95 52	100 00	40 00	20 00
"	Cap-Rouge.....	" " 2 " modèles.....	67 50	176 00	50 00	36 00
"	Stoneham.....	" " 1 ".....	"	"	30 00	20 00
"	" (diss.).....	" " 1 ".....	24 04	80 00	30 00	20 00
"	St. Roch (nord).....	A beaucoup de pauvres, 2 écoles.....	110 32	701 00	40 00	45 00
"	" (sud).....	" " 3 " dont 1 modèle, (1000 élèves).....	666 22	1308 82	50 00	45 00
Rimouski.....	St. Fabien.....	6 écoles.....	137 46	263 90	30 00	30 00
"	St. Mathieu de Rioux.....	Nouveau, pauvre, 4 écoles.....	84 10	152 90	36 00	30 00
"	McNider.....	" 5 ".....	130 70	296 00	35 00	30 00
"	Ste. Félicité.....	" 2 " (incendie).....	128 44	172 00	40 00	30 00
"	St. Ulric.....	" population très-aggravée, 3 écoles.....	62 06	140 00	40 00	30 00
"	Ste. Angèle.....	Nouveau, pauvre, 2 écoles.....	94 40	122 90	40 00	30 00
"	Métis.....	" " 3 ".....	57 08	125 80	"	30 00
Richmond.....	Stoke.....	" " 5 ".....	70 40	777 00	40 00	30 00
"	St. George de Windsor.....	" " 6 ".....	70 10	400 00	30 00	30 00
"	Snipton (diss.).....	" " 3 ".....	61 00	300 00	60 00	30 00
Saguenay.....	Ladousac.....	" " 2 ".....	71 78	100 00	30 00	30 00
"	Ste. Marguerite.....	" " 2 ".....	22 60	"	30 00	30 00
"	Escoumains.....	" " 1 " modèle.....	116 34	156 00	"	30 00
"	Bergeronnes.....	" " 1 ".....	40 00	72 00	"	30 00
"	Rivière aux Canards.....	" ".....	"	"	"	30 00
Sheffield.....	St. Valérien.....	Soutient 5 écoles.....	107 40	375 00	36 00	30 00
"	Roxton.....	A perdu pareille somme par la loi de 1869.....	"	"	"	180 00
"	Ely nord.....	Soutient 8 écoles—A perdu \$66.50 par la loi de 1869.....	76 98	808 00	40 00	72 00
"	Granby (diss.).....	Dispersés et pauvres, 4 écoles.....	84 04	114 00	30 00	30 00
"	" Village (diss.).....	Pauvres, 1 école.....	32 84	"	"	30 00
"	Ely, sud.....	A perdu \$10.00 par la loi de 1869.....	88 98	337 23	40 00	72 00
"	Ste. Cécile.....	" \$16.00 " ".....	"	"	"	16 00
St. Maurice.....	St. Sévère.....	Soutient 4 écoles dont 1 école modèle.....	105 82	168 77	80 00	30 00
"	St. Etienne.....	" 6 ".....	"	429 42	60 00	30 00
"	Ranlieue.....	Pauvre, 3 ".....	101 20	200 00	80 00	30 00
"	Pointe du Lac.....	Soutient 5 " dont 1 école modèle.....	186 38	419 00	80 00	30 00
St. Jean.....	Blairfindie (diss.).....	Peu nombreux et dispersés.....	38 42	70 00	16 00	16 00
"	Lacolle.....	A perdu pareille somme par la loi 1869.....	"	"	"	72 00
Stanstead.....	Barford.....	Peu peuplé, 5 écoles.....	79 14	390 53	45 00	30 00
"	Coaticook (diss.).....	Peu nombreux, pauvres 1 ".....	53 86	70 00	30 00	20 00
"	Beebe Plain.....	".....	"	"	"	72 00
Témiscouata.....	St. Eloi.....	Pauvre, 5 ".....	157 92	212 87	36 00	30 00
"	St. Antonin.....	" 4 ".....	125 24	119 00	30 00	30 00
"	St. Modeste.....	" 3 ".....	70 10	120 00	30 00	30 00
"	St. Jean-de-Dieu.....	Nouveau et pauvre, 1 ".....	23 20	52 00	45 00	30 00
"	St. Epiphane.....	Pauvre, 3 ".....	105 04	173 00	35 00	30 00
Terrebonne.....	St. Agathe.....	Nouveau et pauvre, 2 ".....	90 44	120 00	35 00	30 00
"	St. Hippolyte.....	" " 1 ".....	79 90	120 00	40 00	30 00
"	St. Sauveur.....	Pauvre, 5 ".....	166 08	328 65	80 00	30 00
"	" (diss.).....	" 1 ".....	34 12	81 06	40 00	16 00
"	St. Adèle.....	" 3 ".....	136 12	200 00	40 00	30 00
"	St. Jérôme (diss.).....	Peu nombreux et dispersés, 1 école.....	18 54	100 00	30 00	16 00
"	St. Marguerite.....	Nouveau, pauvre, 2 écoles, maison à bâtir.....	78 72	200 00	40 00	30 00
Wolfe.....	Ham, nord.....	Nouveau et peu peuplé, 4 écoles.....	68 96	300 00	40 00	30 00
"	Weedon.....	" " 6 écoles.....	81 30	693 20	40 00	30 00
"	Wotton.....	" " 8 écoles.....	73 32	450 00	40 00	30 00
"	St. Gabriel.....	Nouveau, peu peuplé et pauvre 4 écoles.....	47 70	118 00	40 00	30 00
"	St. Camille.....	" " 4 ".....	55 94	290 00	40 00	30 00
"	Ham, sud.....	Pauvre, " 2 écoles.....	25 34	100 00	30 00	30 00
Yamaska.....	St. Zéphirin.....	6 écoles dont 1 école modèle.....	148 72	540 00	32 00	30 00
		Total.....				\$7975 00

FAITS DIVERS.

Nous détachons, d'une intéressante conférence donnée à Québec, par le R. Père Vasseur, missionnaire de la Chine, les passages suivants, où l'Européen moderne est comparé au Chinois au point de vue de la civilisation :

Littérature.—C'est elle qui confère la noblesse en Chine, on n'es ministre, mandarin, empereur, qu'à la condition d'être lettré ; leurs bibliothèques contiennent plus de volumes que toutes celles de l'Europe ; un détail, nous avons 24 lettres, ils en ont 80,000.

Forme de gouvernement.—Nous en changeons tous les jours, laissant à peine aux révolutions le temps de se succéder ; chez eux, depuis près de 5,000 ans, le même sceptre a dominé sur toutes les générations, et l'autorité assise comme sur le roc, s'est maintenue ferme, immobile sur sa base.

Piété filiale.—A 21 ans, nous nous affranchissons du joug de l'obéissance ; à 50 ans, en Chine, un fils reçoit de sa mère une punition corporelle, et, s'il essayait jamais de se soustraire à son autorité, on le jugerait indigne de vivre.

Sobriété.—Le luxe de nos tables est d'une extravagance sans bornes, tandis qu'ils ne vivent que de riz et de légumes, et nous abandonnent le reste. Cinq sous leurs suffisent pour la nourriture d'un jour, et les femmes de nos pays civilisés, portent sur leurs têtes de quoi nourrir un chinois pendant dix ans.

—La question de savoir *Qui est responsable de la guerre de 1870* est loin d'être épuisée, elle reparait presque journellement dans les débats de l'Assemblée de Versailles, comme dans la presse. Si les Français jugent cette question comme acteurs et comme intéressés, l'étranger la juge comme observateur et comme témoin désintéressé.

Un anglais, du pseudonyme de *Scrutator*, mais dont l'incognito cache un homme d'Etat très-connu, a publié une brochure sous le titre indiqué plus haut.

Scrutator rejette la responsabilité de la guerre sur M. de Bismark, et il soutient sa thèse dans une série de propositions qu'il développe en s'appuyant sur les documents et les dépêches diplomatiques échangées entre le ministre anglais et ses agents à l'étranger.

La brochure de *Scrutator* constitue un puissant élément dans le grand procès qui, commencé par la politique contemporaine, se poursuivra un jour devant le redoutable tribunal de l'histoire.

ANNONCES.

MADAME THIVIERGE

Ouvrira le premier Mai, à St. Félix du Cap Rouge, à sept milles de Québec, un Etablissement pour l'éducation d'une classe choisie de huit ou dix jeunes demoiselles. Les études comprendront l'Anglais et le Français dans toutes les branches enseignées dans une école modèle, la musique, le chant, les divers genres de Dessin, la Peinture Orientale et à l'huile, et la confection des ouvrages en cire, soit des fleurs, soit des fruits, etc.

Trois institutrices seront chargées de l'enseignement. Une Dame Anglaise sera à la tête des classes anglaises ; une Dame Française enseignera la Langue Française ; Madame Thivierge donnera elle-même des leçons de musique et de beaux arts.

CONDITIONS :

	Par terme 11 semaines
Pension avec l'étude de l'Anglais et du Français....	\$24.00
Musique.....	6.00
Peinture.....	6.00
Dessin.....	3.00
Un cours de leçon d'ouvrages en cire.....	8.00

La table sera copieusement servie, et Madame Thivierge donnera une attention particulière à la santé de ses élèves. Le Cap Rouge est admirablement situé et renommé par la salubrité de l'air. On engagera les élèves à prendre des exercices journaliers, et madame

Thivierge fera tout en son pouvoir pour donner satisfaction aux parents qui voudront bien lui confier le soin de leurs enfants.

Pour renseignements et plus amples détails, on pourra s'adresser à Madame Thivierge, Cap Rouge. Madame E. I. Dalkin, Cap Rouge, Révérend P. J. Drolet, Curé ; C. W. Wilson, Ecuier, Rue St. Pierre, Québec ; Robert J. Young, Ecuier, James Bowen, Fils, Ecuier, Rue St. Pierre, Québec, ou au Cap Rouge ; J. B. Forsyth, Ecuier, Cap Rouge ; Edson Fitch, Ecuier, St. Romuald.

Cap Rouge, 10 Mars, 1871.

DICTIONNAIRE GÉNÉALOGIQUE

DE TOUTES LES FAMILLES CANADIENNES

PAR

M. L'ABBE C. TANGUAY

*Avec un Fac-Simile de la Première carte inédite de la
Nouvelle-France en 1641.*

Les personnes qui ont souscrit au Dictionnaire Généalogique et qui voudraient recevoir ce volume par la poste sont priées de nous envoyer le montant de leur souscription qui est de \$2.50 en y ajoutant 40 centins pour les frais de poste. Celles qui ont souscrit chez les Messieurs suivants pourront se le procurer en s'adressant après le 15 Mai courant à

J. A. LANGLAIS, Libraire, Rue St. Joseph, St. Roch de Québec.

J. N. BUREAU, Trois-Rivières.

E. L. DESPRÈS, Maître de Poste, St. Hyacinthe.

JAMES W. MILLER, Maître de Poste, de Ste. Luce de Rimouski.

A. GAGNÉ, Maître de Poste de Kamouraska.

R. OUELLET, " " L'Islet.

F. H. GIASSON, " " L'Anse à Gilles.

E. LEMIEUX, Ottawa.

F. X. VALADE, Longueuil.

L. O. ROUSSEAU, Château-Richer.

Les personnes qui ont souscrit chez MM. DUBEAU & ASSELIN, pourront s'adresser à M. L. M. CRÉMAZIE, Libraire, Québec.

En vente chez l'Éditeur

EUSÈBE SÉNÉCAL,
10, Rue St. Vincent, Montréal.

NOUVEL ABRÉGÉ DE GÉOGRAPHIE MODERNE A L'USAGE DE LA JEUNESSE

PAR

L'ABBE HOLMES

SEPTIÈME ÉDITION

ENTIÈREMENT REVUE, CORRIGÉE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

PAR

L'ABBÉ L. O. GAUTHIER

Professeur d'Histoire au Séminaire de Québec.

Un Volume in-12 de 350 pages. Cartonné \$4.00 la douzaine.

J. B. ROLLAND & FILS,

Libraires-Éditeurs.

En vente chez tous les Libraires et les principaux Marchands.

IMPRIMÉ PAR LÉGER BROUSSEAU, QUÉBEC.



JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume XVI.

Quebec, Province de Quebec, Mai 1872.

No. 5.

SOMMAIRE.—LITTÉRATURE.—Poésie: Le rossignol.—Notes prises sur la plate-forme de la cathédrale de Strasbourg.—SCIENCES: Les ballons du siège de Paris.—MORALE: Renvoyez votre cheval.—Quel est le plus stupide des deux? PÉDAGOGIE: L'esprit de la discipline scolaire.—De la manière d'intéresser les élèves.—Ventilation des maisons d'écoles.—Responsabilité morale de l'instituteur.—AVIS OFFICIELS: Erections et annexions de municipalités scolaires.—Nomination d'un membre pour le bureau d'examineurs de Montréal, (protestants).—Nominations de commissaires et de syndics d'écoles.—Diplômes octroyés par les bureaux d'examineurs.—Instituteur demandé.—Instituteurs disponibles.—RÉDACTION: Revue mensuelle.—DOCUMENTS OFFICIELS: Rapport du ministre de l'instruction publique concernant la distribution de la subvention en faveur de l'éducation supérieure.—NOUVELLES ET FAITS DIVERS.—Bulletin des sciences.—Bulletin des statistiques.—FAITS DIVERS: Annonces.

LITTÉRATURE.

(Pour le Journal de l'Instruction publique.)

POÉSIE.

SALUT A TOI, ROSSIGNOL !

Tu viens barde mélodieux,
De ta voix si fraîche et si pure,
Réveiller la morte nature,
Salut à toi, chanteur joyeux !

On dirait qu'avec son cortège
De givre, d'aigillons glaçants,
Au prestige de tes accents
S'enfuit l'éblouissante neige.

Salut à toi, chanteur vainqueur !
Avec la brise printanière,
Les fleurs, les ondes, la lumière,
Tu viens nous rendre le bonheur....

Les échos répètent encore
Tes doux gazouillis d'autrefois ;
Dans nos champs déserts, dans nos bois,
J'entends déjà ta voix sonore !

Vers nous tu reviens le premier ;
Par le ciel clair, par les orages,
Jour et nuit, toujours tu ramages,
Et tu ne pars que le dernier.

O toi tout le retour m'enchanté,
Puisque des concerts c'est le temps,
Charmant messager du printemps,
Pour nous réjouir, chante, chante!....

Désormais quand viendra du soir
L'heure calme et mystérieuse,
Comme jadis seule et rêveuse,
Je viendrai t'écouter, te voir.

En passant, ton aile bénie
A frolé mon luth suspendu,
Il a vibré, tu l'as rendu
Ivre comme toi d'harmonie.....

Salut à toi barde divin !
Toi du poète ami fidèle ;
Oui, car son cœur aussi recèle
Les accents qu'exhale le tien.

G.

Drummondville, 10 avril 1872.

Notes prises sur la plate-forme de la Cathédrale de Strasbourg.

L'abbé Grandidier a peint en quelques traits la cathédrale de Strasbourg: "Ce superbe édifice, l'un des plus étonnants qui jamais aient été entrepris, passe, avec raison, pour un des chefs-d'œuvre de l'architecture gothique. Il faut le voir pour en juger, car la plume et le burin ne peuvent en donner qu'une idée imparfaite: la hauteur et l'élévation de la tour, la proportion qui règne dans ses parties, la finesse des sculptures et la hardiesse de ses voûtes, forment un ouvrage digne d'admiration et unique en Europe."

Cent autres, avant et après Grandidier, ont essayé de rendre la profonde impression que produit sur les hommes d'ordinaire les plus froids et imposant monument, si svelte et néanmoins si solide, si massif et si finement découpé, si grandiose pris dans son ensemble et si parfait dans ses plus petits détails.

Aussi bien n'essayerons-nous pas, dans ces quelques lignes, de marcher sur leurs brisées. Nous conduirons nos lecteurs sur la plate-forme qui s'élève à peu près à mi-hauteur, et nous les prierons de s'arrêter quelques instants devant les vénérables registres où la plupart des touristes tiennent à inscrire leurs noms. Les feuilleter, ces vieux volumes tout usés, tout maculés, c'est lire, si j'ose le dire, dans le cœur humain. Il s'y présente sous tous ses aspects, tour à tour sombre et gai, riant et mélancolique, poétique et d'une prose désespérante.

J'ai laissé courir mon esprit un peu au hasard, à travers ces pages où les noms les plus illustres s'étalent à côté des signatures les plus obscures : Victor Hugo (3 juillet 1837) à côté d'un marchand de briquets phosphoriques, et Lamartine à côté d'un mauvais plaisant qui, comme pour narguer le grand poète, fait rimer les deux lignes que voici :

A cette merveille de la terre,
Le jus de la treuille je préfère.

J'ai parcouru de longues pages bien arides, mais non sans rencontrer bien des pensées honnêtes, pieuses, délicates, des fleurs éclores au milieu du désert. Je transcris ces trois vers signés de M. de Laprade :

Plus haut ! toujours plus haut ! à ces hauteurs sereines
Où les doutes rongeurs, où les chants des sirènes,
Où les rires moqueurs ne nous atteignent plus

Sous la date du 26 août 1850, je lis quatre vers qui respirent une douce mélancolie :

De colline en colline au loin portant ma vue,
Du sud à l'aquilon, de l'aurore au couchant,
Je parcours tous les points de l'immense étendue,
Et je dis : Nulle part le bonheur ne m'attend.

Voici quelques paroles, décourageantes d'abord, mais qui finissent par l'espoir :

En vain nous amoncellerons
Pierre sur pierre et moellons sur moellons,
Sophisme sur sophisme et raisons sur raisons,
Nous ne pourrions jamais atteindre
Jusqu'aux splendeurs du ciel, jusqu'à Dieu moins encor ;
Mais cependant montons sans crainte ;
Et approcher, n'est-ce donc rien ?

La pièce de vers signée des initiales E. B. (7 juillet 1835) est malheureusement inachevée, ou plutôt une main barbare a arraché le feuillet de la fin ; telle qu'elle est, elle mérite néanmoins d'être reproduite :

Le beffroi de la tour vient de se mettre en jeu ;
Il a tinté longtemps : c'était le couvre-feu.
Dans les murs de Strasbourg, j'ai vu de proche en proche
La lumière s'éteindre aux ordres de la cloche :
Partout les habitants si vite la soufflaient,
Qu'on eût dit voir au ciel étoiles qui filaient.
Dès l'on n'entend plus que les hiboux et dogues
Se huchant et hurlant nocturnes dialogues.
La nuit est devant moi ; dans ces obscurités,
M'apparaissent des vœux par le vent emportés.
J'interroge du ciel la justice suprême,
Je descends dans mon cœur pour me juger moi-même.
Tour à tour la nature et la divinité,
L'homme et ses passions, l'amour et la beauté,
De nos sociétés les ressorts politiques,
D'un parti les méfaits, ses trahisons publiques,
Les vices triomphants, les crimes des Césars,
Les travaux du génie et les progrès des arts,
Révèlent à mes yeux leurs profondeurs sublimes.
Je me plonge à loisir dans de vastes abîmes.
Évoquant du passé l'utile souvenir,
D'un regard inspiré je fixe l'avenir.

Je citerai, pour finir, un morceau plus court, mais plus beau, je crois, que le précédent ; le sentiment religieux le plus pur s'y allie au plus pur esprit moderne. Il est signé : *Un religieux dominicain*.

Splendide monument, qui conserves la trace
De la main du génie inspiré par la foi,
Apprends donc à tous ceux qui se tournent vers toi
Que les arts et la foi sont de la même race ;
Que le Christ ne hait point ce qui nous séduit.
Dis au siècle incertain qui cherche et qui s'agit :
" Toute noble beauté devant qui l'on palpite,
" Tout ce qu'on nomme grand... tout est venu de Lui."

Finissons là-dessus. Ah ! certainement, il y a dans le cœur humain bien des pensées basses, vulgaires et méchantes. Mais il y a autre chose. Il y a des voix célestes qui nous parlent de progrès, de pureté morale, d'une éternelle beauté. En tout homme il n'y a qu'à " gratter " la bête, le démon, pour trouver l'ange. — (*Magasin Pittoresque*.)

SCIENCES.

Les Ballons du Siège de Paris.

LES DEPECHEES MICROSCOPIQUES.

Le pigeon messenger ne peut être chargé que d'un poids très-minime, qui ne doit pas dépasser un gramme si l'on ne veut pas entraver la liberté de ses mouvements. Il est donc impossible au plus habile calligraphe d'écrire un grand nombre de dépêches sur une feuille de papier ne pesant que quelques décigrammes, et n'ayant par conséquent qu'une très-petite surface. Dès le commencement du siège de Paris, à l'époque des premiers départs aérostatiques, un éminent chimiste, M. Barreswill, avait eu l'idée de réduire par la photographie des dépêches qu'on aurait inscrites en nombre considérable sur une feuille de papier de grande dimension. On s'était rappelé à cette époque les résultats prodigieux obtenus lors de l'Exposition universelle de 1867, par M. Dagron, qui était parvenu à réduire les photographies-cartes des quatre cent cinquante députés au point de les faire tenir toutes ensemble sur une feuille de papier d'un millimètre de côté. Le positif de cette photographie microscopique était placé dans une petite lunette que l'on pouvait porter en breloque, et à l'extrémité de laquelle un verre grossissant amplifiait l'image d'une manière assez considérable pour rendre reconnaissables les traits de tous les personnages photographiés. Cette invention, qui n'était alors considérée que comme un jouet, trouva pendant le siège une application dont on ne saurait trop faire ressortir l'importance. C'est ainsi que dans l'ordre de la science il n'y a rien d'inutile ; chaque progrès, chaque perfectionnement apporté aux étonnantes découvertes modernes doit, tôt ou tard, amener quelque bien.

Un photographe de Tours, M. Blaise, dirigé par M. Barreswill, était déjà parvenu, dès les premiers jours d'octobre, à reproduire par la photographie deux pages d'imprimerie sur une mince feuille de papier, n'ayant que deux centimètres de hauteur sur deux centimètres de base. En dehors de l'inconvénient du poids, la finesse du texte était limitée par le grain et la pâte de papier. Ce résultat était cependant déjà d'une importance de premier ordre ; tandis que par toutes les méthodes typographiques les mieux organisées, on n'aurait pu inscrire que quelques phrases sur une feuille de papier aussi petite que celle dont nous venons de faire mention, la photographie y traçait un nombre de caractères assez considérable pour représenter la valeur du texte d'un de nos journaux quotidiens ; il suffisait d'armer son œil d'un microscope pour lire les dépêches, réduites à un tel point qu'elles étaient à peine visibles à la vue ordinaire.

Mais il allait appartenir à M. Dagron de perfectionner encore l'art des dépêches photographiques. Cet habile

opérateur quitta Paris en ballon, le 12 novembre 1870, avec les appareils propres à exécuter ses expériences en province. Il partit dans l'aérostat le *Nieppe*, à neuf heures du matin, avec MM. Fernique, Poisot, Gnocchi, et Pagano, marin. Il descendit à Vitry-le-François, au milieu même des lignes prussiennes, qu'il parvint à franchir au milieu des plus grands périls. Grâce au ciel, il put enfin, après des péripéties émouvantes, arriver à Tours, et remplir l'importante mission qui lui avait été confiée par le gouvernement de Paris.

M. Dragon réduisait par la photographie les dépêches officielles ou privées qui lui étaient remises par le gouvernement de Tours ; il remplaça pour faire les exemplaires des dépêches, le papier par des feuilles de collodion plus minces que des pelures d'oignon. Chaque pellicule de collodion, portée par les pigeons, avait trois centimètres de base sur cinq centimètres de hauteur ; elle était la reproduction de seize pages in-folio d'imprimerie, dont le texte sur trois colonnes contenait environ trois mille dépêches. La légèreté de ces pellicules a permis à l'administration d'en mettre jusqu'à dix-huit exemplaires sur un seul pigeon, qui emportait ainsi, attachées à une plume de sa queue, cinquante mille dépêches pesant ensemble moins d'un demi-gramme. En imprimant ces dépêches en caractères ordinaires, on eût composé un fort volume in-8° ! Toute la série des dépêches officielles et privées que M. Dragon a faites pendant l'investissement de Paris, compte une collection de cent quinze mille dépêches, tant officielles que privées.

Les pellicules de collodion étaient roulées dans un petit tuyau de plume que les agents spéciaux attachaient à la queue du pigeon messager. Quand l'oiseau revenait à Paris, on envoyait le tuyau des dépêches à l'administration des télégraphes. Là, un opérateur vidait avec soin le contenu de ce petit tube ; il jetait le rouleau de pellicules dans de l'eau additionnée de quelques gouttes d'amoniaque, et il les séparait soigneusement les unes des autres.

Chaque pellicule, une fois sèche, était placée entre deux lames de verre, afin qu'elle ne pût pas se détériorer ; il ne restait plus qu'à l'agrandir à l'aide du microscope photo-électrique, pour lire le texte, presque invisible à l'œil nu, dont elle était recouverte.

La pellicule de collodion, emprisonnée dans les deux lames de verre, est placée sur le porte-objet d'un microscope photo-électrique, véritable lanterne magique d'une grande puissance. L'image des caractères agrandis est projetée sur un écran, devant lequel des copistes écrivent à la hâte le texte qu'ils lisent devant eux. Des membres du gouvernement assistent à l'opération.

Quand les dépêches étaient nombreuses, la lecture ne pouvait en être rapide, mais la pellicule renfermait seize pages ; on pouvait par conséquent la diviser, et répartir entre plusieurs écrivains la besogne de la transcription. Les dépêches chiffrées étaient lues à part par le directeur et envoyées aux membres du gouvernement de la défense nationale. MM. Cornu et Mercadier perfectionnèrent le procédé de lecture des dépêches microscopiques. La pellicule de collodion était adaptée sur un porte-glace spécial, auquel un mécanisme imprimait un mouvement horizontal et vertical. Chaque ligne de la dépêche circulait ainsi lentement et régulièrement sur l'écran, et facilitait le travail. L'installation de l'appareil photo-électrique, sa mise en train, ne durait pas moins de quatre heures, et il fallait en outre quelques heures pour copier les dépêches. On aurait fait certainement de nouveaux progrès dans cet art nouveau ; tel qu'il est, le procédé de la poste aérienne par pigeons, complété par les dépêches microscopiques, doit être considéré comme un des plus admirables résultats scientifiques suscités par les impérieuses nécessités d'un siège de cinq mois.

LES COURRIERS A PIED.

Quoique le service des piétons organisé pendant le siège pour franchir les lignes de l'investissement paraisse, au premier abord, être tout à fait distinct des ballons, il s'y rattache cependant, en ce sens que quelques-uns des hommes dévoués qui se sont offerts pour porter à Paris, par voie terrestre, les dépêches du gouvernement de Tours, ont d'abord quitté la ville investie dans la nacelle aérienne. Quelques détails à ce sujet peuvent donc, trouver place dans l'histoire de la poste aérienne. Ce n'est ni le dévouement ni le courage qui firent défaut dans le service des piétons messagers ; mais malgré le nombre des tentatives, les succès ne furent que très-rare, par suite de la vigilance vraiment extraordinaire de l'ennemi. Plusieurs facteurs du télégraphe acceptèrent la périlleuse mission qui consistait à porter les dépêches hors Paris ; parmi ceux-ci, nous citerons le facteur Brare, qui réussit à franchir plusieurs fois les lignes prussiennes. Ce courageux patriote fut victime de son dévouement. Il finit par être fusillé par les Allemands, à l'île de Chatou, quoiqu'il eût demandé grâce à ces barbares, non pour lui, mais pour la femme et les cinq enfants qu'il laissait derrière lui. On ne saurait trop admirer la résignation, l'audace de ces obscurs employés, qui n'ont pas craint de s'exposer volontairement aux périls d'une condamnation à mort, exécutée immédiatement par un ennemi impitoyable ; il savait employer toutes les ruses pour tromper la surveillance prussienne. Les Allemands ne manquaient pas de fouiller à nu tout homme qui leur paraissait suspect ; malheur à l'infortuné courrier si la dépêche dont il était porteur apparaissait aux yeux de ceux qui l'examinaient ! Quelques courriers n'ont pas hésité à cacher les dépêches sous l'épiderme incisé ; d'autres les dissimulaient soit dans des clefs à vis forcées, soit dans des pièces de dix centimes qui avaient été évidées. Un de ces piétons avait imaginé de cacher la dépêche dont il était porteur dans une dent creuse artificielle ; mais la ruse fut dévoilée par l'indiscrétion de nos journaux.

Parmi les aventures les plus surprenantes des courriers à pied, nous mentionnerons celles des voyages de M. Lucien Morel. Ce dernier quitta Paris pédestrement, franchit les lignes prussiennes, et arriva à Tours sans trop de difficultés. Il réussit à rentrer à Paris à pied, en se déguisant en mendiant ; son retour ne se fit pas sans de grandes difficultés : il fut obligé de ramper, à la faveur d'un brouillard épais, entre deux sentinelles prussiennes, tandis qu'un paysan nommé Billebault le suivait de près, portant sur ses épaules une petite barque dont les voyageurs avaient besoin pour traverser la Seine. Ils franchirent le fleuve sur cet esquif, et faillirent être tués par des francs-tireurs français. Ils rentrèrent enfin dans la capitale investie. Quelques jours après, M. Lucien Morel quitta Paris dans la nacelle d'un ballon poste, et il eut le malheur d'atterrir à Wertzlar, en Prusse, où il fut jeté en prison jusqu'à la fin de la guerre.

Le 12 janvier, MM. Imbert, Roche, Perney, Fontaine et Leblanc, tentèrent de franchir les lignes ennemies en suivant sous terre les carrières souterraines de la rive gauche de la Seine ; l'entreprise échoua. Il en fut de même pour les plongeurs qui devaient revenir à Paris en suivant le fond de la Seine dans des scaphandres sous-marins. L'idée de ce voyage sous-fluvial avait été suggérée au gouvernement par MM. de l'Épinay, Juliae et Jouffroyon. Ces messieurs partirent de Paris le 20 décembre, dans la nacelle du ballon le *Général-Chanzy*. Ils emportaient avec eux plusieurs appareils de plongeur ; mais l'aérostat opéra sa descente en Bavière, et les Allemands se firent un trophée des scaphandres qu'on destinait à faire revenir dans la ville assiégée.

On voit que les tentatives des courriers n'ont donné que

fort peu de résultats. Paris, qui recevait quelques mois auparavant des milliers de trains de marchandises et de voyageurs, d'innombrables ballots de lettres venues de tous les coins du monde, n'était plus accessible à un seul piéton portant quelques chiffes sur un morceau de papier ! — (*Magasin pittoresque.*)

MORALE.

Renvoyez votre Cheval.

CARNET D'UN FLANEUR.

Au moment de livrer une grande bataille, dont l'issue pouvait être douteuse, César fit renvoyer ostensiblement son cheval et tous ceux de ses officiers. C'était dire clairement aux fantassins des légions : "La lutte sera rude et meurtrière, vous courrez de grands dangers. Vous voilà sûrs que votre général ne vous abandonnera pas, et qu'il les partagera tous avec vous." Ainsi doivent agir, dans la rude mêlée de la vie, ceux que leur naissance, leur fortune ou leur talent ont placés à la tête des légions humaines. Dans tous les grands périls, contagions, fléaux naturels, invasions étrangères, ils doivent payer d'exemple, et "renvoyer leur cheval", c'est-à-dire ne pas abuser des moyens que le hasard leur a fournis d'échapper au danger qui doit être affronté en commun.

Les utopistes rêvent l'égalité de fortune qui n'est qu'une chimère. Les moralistes prêchent l'égalité de souffrance et de danger.

— Pourquoi celui-ci va-t-il à cheval, tandis que je me traîne à pied ?

Question d'envieux à laquelle il est trop aisé de répondre.

— Pourquoi celui-ci se sauve-t-il au galop de son cheval pour échapper à son devoir ?

Question beaucoup plus grave et plus embarrassante.

C'est dans les cas d'extrême péril que l'inégalité semble contre nature, et qu'il est permis à ceux qui se battent à pied de siffler ceux qui fuient à cheval. Lorsqu'un navire est sur le point de sombrer ou de sauter, le commandant, sous peine d'infamie, doit quitter son bord le dernier.

Parmi ceux qui abandonnent une ville en péril, les uns avouent franchement qu'ils ont peur, et, sans scrupule et sans remords vont droit devant eux ; les autres cherchent des excuses, et colorent leur faute de quelques prétexte honnête.

Ceux qui fuient par poltronnerie mériteraient de rencontrer sur leur route quelqu'un qui eût assez d'autorité pour les prendre par la main et les forcer à faire volte-face. César rencontre un soldat éperdu de terreur, qui fuit à toutes jambes. Il lui met la main sur l'épaule, l'arrête, le contraint à se retourner, et lui dit froidement : "Mon ami, tu te trompes de route ; les ennemis sont de ce côté-ci."

Les autres peuvent être arrêtés par un bon conseil ; quelquefois par un simple mot dit au hasard. leur conscience était déjà contre eux, une parole les ramène.

On raconte qu'à l'époque de la grande peste de Londres, un certain nombre de lords et de personnes riches avaient cherché dans leurs terres un refuge contre le fléau. Lord Craven, après avoir longtemps balancé, s'était décidé à suivre leur exemple. Tout était prêt. Le carrosse à six chevaux attendait au bas du perron. Sa Seigneurie, tout en mettant ses gants, posait le pied sur la dernière marche, lorsqu'un mot qu'il entendit derrière lui éclaira sa conscience et toutes ses résolutions. Un nègre qu'il avait à son service, faisait en partant ses adieux aux autres domestiques.

— Sûrement, dit-il en confidence à l'un des valets, que le Dieu du maître habite la campagne, et le maître s'en va se mettre sous sa protection !

Le pauvre homme parlait sans malice et croyait tout bonnement que chacun a son *fétiche*. Lord Craven s'arrêta tout pensif, et n'acheva pas de mettre son gant.

— Mon Dieu, se dit-il, est partout : il peut me protéger à la ville aussi bien qu'à la campagne. Je dois rester où je suis. Seigneur, pardonnez-moi mon aveuglement. J'ai manqué de foi en votre providence, en songeant à éviter votre main !

La naïveté du nègre avait produit plus d'effet sur son âme que le plus savant sermon. Il donna aussitôt l'ordre de dételé, et "renvoya son cheval."

Ce premier pas dans la voie du bien l'amena tout naturellement à en faire un second. Au lieu de se claquer dans son hôtel, et de compter les morts en levant un coin du rideau, il se jeta résolument en pleine mêlée, et passa tout son temps à soigner et à consoler ses amis et ses voisins. Il avait fait en homme de cœur le sacrifice de sa vie : s'il eût succombé, nous devrions non le plaindre, mais l'envier, car il serait mort à son poste, en faisant son devoir. Il survécut. Peut-être plus d'un parmi ceux qui avaient fui moururent de peur, au fond de leurs manoirs, ou se cassèrent le cou en courant le renard. — (*Magasin pittoresque.*)

Quel est le plus stupide des deux ?

Pourquoi ce malheureux cheval est-il si cruellement battu ? Il est littéralement lacéré de ces coups de fouet redoublés ! C'est en vain qu'il prend le galop ; son conducteur s'est dressé sur le siège pour mieux asséner les coups ! Encore les accompagne-t-il d'injures : "Ah ! mauvais carcass ! Je t'apprendrai à t'arrêter, propre à rien ! Tiens, rosse, chameau ! Ah ! tu te mêles de me contrarier ! Tiens ! tiens ! tiens !..." Et le fouet de cingler sous le ventre, et le manche de s'abattre sur la tête et sur les reins du malheureux quadrupède. C'est une vraie frénésie de colère et de rage.

L'animal a donc commis une faute abominable ?

C'est facile à juger ! — Il venait tout simplement de s'arrêter devant la porte d'une hôtellerie où son maître mettait pied à terre tous les matins à la même heure. Il avait donc eu bien agir en faisant preuve de mémoire et montrant en quelque sorte de la prévenance. — Mais aujourd'hui le maître boude contre l'hôtesse, il ne boira pas son petit verre de vin blanc ; il est donc irrité de voir que le cheval a pensé tant soit peu de lui-même et a peut-être trahi son secret éhagrin !

Ne voilà-t-il pas une belle raison pour battre ?

Et qui oserait dire où se trouve vraiment la stupidité ?

PÉDAGOGIE.

L'esprit de la discipline scolaire.

Beaucoup d'instituteurs ne comprennent pas encore toute la portée de cette expression, *discipline scolaire*. Il y a trente ans, lorsque je faisais l'école, on entendait généralement par "discipline scolaire", l'art de "maintenir l'ordre" dans une classe remplie d'enfants. Pour pouvoir communiquer quelques connaissances à cette troupe remuante, on comptait qu'il était absolument nécessaire d'obtenir qu'un certain degré d'attention fût concentré sur le travail à faire et que les enfants tapageurs

fussent amenés à composition ; et tout moyen qui pouvait produire ce résultat, était regardé comme légitime.

De même, qu'une bouteille à col étroit doit être tenue ferme et droite, pendant qu'on y verse du liquide, ainsi, disait-on, la jeunesse des écoles doit-elle être maintenue dans une position ferme et convenable, afin que l'instituteur puisse y verser la science, sans crainte de perdre une goutte de ce nectar précieux. Voilà pourquoi, dans ces temps-là, *maintenir l'ordre* voulait dire administrer avec autant de vigueur que de fréquence une discipline de fouet et de férule. Comme, cependant, ce système ne s'accordait pas avec les nerfs de tous les maîtres, il se forma une classe spéciale de maîtres-fesseurs, lesquels étaient appelés une fois par deux ou trois ans, pour relever dans chaque école l'ordre et la discipline qui chancelaient.

Je me rappelle encore parfaitement plusieurs de ces batteurs d'enfants ; et s'il me fallait vous retracer seulement une des nombreuses scènes dont j'ai été témoin dans mon enfance, et sous leur administration, je suis certain que vous frémiriez d'horreur. Et pourtant, il y a encore, malheureusement, beaucoup d'instituteurs pour qui le "maintien de l'ordre" est l'alpha et l'oméga de la discipline scolaire. C'est une méthode superficielle, ineffective, demi-barbare, et qui réduit les enfants les mieux disposés au rôle de brutes, cherchant uniquement à se dérober aux coups de celui qui les mène.

La discipline scolaire, telle qu'enseignée dans les écoles normales, signifie tout autre chose. Elle consiste à faire tout en son possible pour développer le caractère des enfants, en dehors même des connaissances utiles qui doivent leur être inculquées.

Car, l'école doit avoir deux buts principaux en vue. Premièrement, *donner à tous les enfants les éléments des connaissances utiles*. Ce but est généralement bien rempli, et la jeunesse de nos écoles, avec de la bonne volonté et des aptitudes ordinaires, peut acquérir tout ce qu'il lui faut pour remplir, dans la suite, l'état qu'elle sera appelée à embrasser.

Mais il y a, aussi en vue, un second objet, auquel le premier doit être subordonné : c'est le *développement dans la masse des enfants de cette force de caractère qui en fasse plus tard des citoyens véritablement bons et utiles*. En un mot, développement du cœur et des mœurs. Voilà, en effet, la base réelle sur laquelle doit s'appuyer une demande au public, en faveur de nos écoles, et voilà pourquoi le public doit les encourager, les soutenir. Car chacun de ces petits enfants deviendra plus tard un membre de ce public qui veille aujourd'hui à leur éducation : membre bon ou mauvais, suivant qu'il aura été bien ou mal formé ; citoyen utile ou nuisible, suivant le développement qui aura été donné à son caractère.

Voilà aussi le véritable esprit de la discipline scolaire qui, hors de là, n'est plus qu'une bride ordinaire.

Ainsi, l'instituteur ne doit pas embrasser son état avec l'idée préconçue que son seul devoir sera d'enseigner les branches requises et de maintenir l'ordre dans sa classe. Vous pourrez, de cette manière, réduire les enfants, mais vous ne les élèverez pas. L'herbe que le rouleau a pressée, écrasée, ne s'en relève que plus tenace, plus rebelle ; de même, les âmes de ces enfants, que vous aurez ainsi courbées, travaillées sous votre despotisme, n'attendent que le moment de se relever pour se venger sur la société, de vos rigueurs injustes et mal calculées. Le gouvernement des mœurs, comme la charité, commence chez soi. Un enfant ne peut pas en élever un autre. Instruisez-vous, acquérez de l'expérience. Commencez d'abord par observer et étudier les enfants. Étudiez leurs habitudes, leurs petites manières, leurs caractères, la variété infinie de leurs dispositions ; en un mot, apprenez partout, tout ce que vous pourrez, concernant les enfants. Au lieu de vous soustraire à tout ce qui a rapport aux enfants, dès que

vous êtes hors de la classe, et de vous replier sur vous-même, c'est surtout en dehors de l'école que vous devez étudier les enfants. C'est seulement en sachant ce qu'ils sont ailleurs que vous pouvez les bien conduire dans votre classe. Il faut de plus que tout cela soit fait avec affection. Il n'est pas facile, pour la jeunesse surtout, d'aimer véritablement l'enfance. Cependant, si vous n'avez pas cet affection, il faut l'acquérir ou bien ne pas vous mettre à enseigner. Pour conduire, et surtout pour élever des enfants, il faut une patience d'ange : or, si vous n'aimez pas les enfants, vous n'aurez jamais cette patience. L'affection est d'ailleurs cette clé d'or, la seule peut-être, qui ouvre le cœur de l'enfance.

Comme il est dit plus haut, de toutes les créatures de l'univers, le petit enfant et celle qui exige la plus grande dose de patiente persévérance chez celui qui a la mission de développer son caractère et de former son cœur. Chaque enfant est obligé de parcourir un espace immense du territoire de l'esprit avant de s'établir une fois dans la bonne voie, et d'avoir la figure tournée vers la lumière. Une bonne partie de l'esprit d'entêtement, d'espièglerie et même de méchanceté, chez les enfants, n'est que le résultat de cette irrésistible curiosité d'apprendre et de connaître la vie. Il faut vous attendre à voir ce petit peuple courir çà et là, excité, étonné, cherchant à saisir à la fois une multitude d'objets, et, la plupart du temps, ne sachant où donner sa petite tête. Quelle cruauté, quelle folie donc, de la part d'un maître, d'arriver au milieu de cette foule, la férule en main, d'établir des règles dont l'accomplissement exige un développement de caractère que l'on trouve rarement, même chez les adultes, et, si l'on ne s'y conforme point, de gronder, de battre, de réduire, par n'importe quel moyen. Il vous faut employer toute la patience que vous avez et tâcher d'en acquérir chaque jour davantage. Ce n'est qu'avec le temps que vous parviendrez à former les caractères. Tout ce qui dure, dans ce monde, exige une croissance lente.

Le pouvoir de contrôler et de développer le caractère des enfants tient beaucoup à la conduite personnelle de l'instituteur. Washington a réussi, dit-on, parcequ'il savait se taire. Parler bien et avec sagesse est un grand pouvoir, et beaucoup de personnes exercent un ascendant sur la société par la puissance de leur parole. Mais le maître d'école qui peut conserver un maintien à la fois affectueux et digne, et être en même temps sobre de paroles, entre dans sa classe avec un avantage extraordinaire. Rien n'amuse une troupe d'enfants mutins comme un professeur qui est constamment sur un pied et sur l'autre, empressé autant qu'une abeille, et remplissant les heures de la classe d'un babil et d'un caquetage inutiles. C'est là l'écueil à éviter dans l'enseignement oral ; c'est une tentation presque insurmontable pour un instituteur loquace, toujours prêt à lâcher sur sa classe les écluses de son verbiage, étendu d'une mince quantité de savoir noyée dans les mots. Evitez les discours incessants et la funeste habitude de ne pas rester en place : ce sont là les deux plus grands ennemis de tout succès véritable. Rendez, en votre personne, la science aimable et digne.

Il y a maintenant un point important : c'est le chapitre des punitions. Ma théorie sur les châtiments corporels est celle-ci : ils sont à la classe ce que la cour criminelle et ses sentences sont à la société. Battre ou frapper un enfant c'est le ranger du coup dans la partie *criminelle* de la classe ; or, en venir à cette extrémité pour une légère offense est la même chose que mettre un homme en prison, pour avoir dit un mensonge insignifiant, ou pour s'être mis en colère. Des milliers d'enfants sont perdus pour la vie, parce qu'on les a traités en criminels dans la famille ou à l'école. Ne frappez jamais un élève avant d'avoir mûrement réfléchi si vous êtes décidé à prendre sur vous la responsabilité de le placer au nombre des criminels de

la seule société dont il ait quelque connaissance. Une école où la fêrule est employée constamment, pour secouer l'indolence, supprimer l'espièglerie, stimuler les trainards, faire observer le silence, pour punir enfin ces mille et une petites peccadilles inhérentes à toute réunion d'enfants ; où le maître est une sorte de fouetteur d'habitude, ne laissant sa chaire que pour punir ; cette école est une pépinière de criminels.

Tout cela peut paraître un peu sévère, mais l'expérience est là pour en prouver l'exacte vérité dans presque tous les cas. Il ne faut pas, pour cela, se décourager ; bien au contraire. Plus la tâche est difficile, plus le succès est précieux et plus, par conséquent, faut-il y mettre de soin et d'ardeur, surtout de bonne volonté.—(Traduit du "*Ohio educational monthly*".)

De la manière d'intéresser le élèves.

Tout instituteur d'expérience doit savoir que pour *instruire* ses élèves, il lui faut commencer d'abord par les intéresser. Une fois l'intérêt éveillé, l'attention se gagne et l'esprit reçoit l'instruction sans aucun effort. Entrons, pour un moment, dans une école où règne l'intérêt, et voyons ce qu'il y produit.

Les élèves sont absorbés dans leur travail et ne jettent qu'un coup d'œil distrait, à notre entrée. Le maître fait faire la récitation : tous les yeux sont fixés sur lui, toutes les oreilles sont tendues, pour saisir ses explications. L'animation et la vie règnent au milieu de la classe ; le maître exerce sur elle une influence presque magique, et il est difficile d'attirer ailleurs l'attention des élèves quand une fois il les tient sous le charme de sa parole.

C'est un résultat qui pourrait et devrait être obtenu dans toutes les écoles. Pour y arriver, cependant, il faut que le maître suive une méthode et y mette beaucoup de travail. Les conseils suivants pourront le guider dans cette voie et faciliter sa marche en même temps.

1. Prenez vous-même de l'intérêt, non seulement aux leçons des élèves, mais aux élèves mêmes, à leurs récréations, à leurs jeux, à tous leurs petits amusements ; c'est ainsi que vous gagnerez leur affection qui, une fois obtenue, vous aidera de toutes les manières à poursuivre votre objet.

2. Soyez clair et précis dans vos explications : les enfants s'intéressent peu à des discours qu'ils ne comprennent point.

3. Faites faire les récitation avec *vie* et *esprit* : rien ne détruit plus l'intérêt qu'une récitation traînante et languoureuse.

4. Cherchez à produire de la variété, non pas en parcourant trop de sujets, mais plutôt en présentant le même sujet sous des aspects différents.

5. Introduisez les *écritures* dans vos classes : Que la classe de grammaire écrive des phrases, des listes de noms, de pronoms, etc. Que la classe d'arithmétique analyse des problèmes, et pratique les différentes écritures commerciales. Que la classe de géographie écrive ses leçons, sous formes de tables, et fasse, aussi par écrit, la description des différents pays, états, villes. Que les classes de lecture écrivent au tableau les mots les plus difficiles de leur leçon et en donnent la définition. Que les classes d'épellation écrivent des mots et des phrases, à la dictée.

6. Faites faire souvent des exercices d'ensemble, en lisant, en donnant le son des voyelles, le nom des lettres romaines, etc.

7. Faites pratiquer le dessin en classe ; si vos élèves ne peuvent pas s'acheter des cahiers de modèles, achetez-en un vous-même ; reproduisez les exercices sur le tableau et faites les copier par les élèves.

8. Aux petits surtout, donnez souvent des leçons de *visu* : l'enseignement par les yeux est toujours celui qui les intéresse le plus.

9. Tâchez de rendre les exercices par écrit aussi intéressants que possible ; ingéniez-vous pour trouver chaque jour des moyens nouveaux de présenter les choses aux yeux des enfants ; mettez-y le temps nécessaire, ce ne sera pas du temps perdu.

Si ces diverses méthodes, ou d'autres du même genre, étaient un peu plus suivies dans nos écoles, on verrait quelle différence se ferait de suite sentir sous le rapport de l'assiduité et des progrès. Les enfants courraient à l'école au lieu de s'y laisser traîner.

Ventilation des maisons d'école.

Il y a réellement lieu de s'étonner de l'ignorance ou de l'insouciance des instituteurs, même dans ces dernières années, au sujet de la ventilation de leurs classes. En général, surtout pendant l'hiver, vous trouverez la classe remplie d'air vicié. Quelquefois cela tient à un défaut de construction, mais le plus souvent la mauvaise volonté du maître lui-même en est la cause ; car les instituteurs, pour la plupart, n'ont pas de confiance dans la ventilation, et sont loin de faire leur possible pour obtenir un air pur dans leur classe. Pour montrer les résultats désastreux du manque de ventilation, nous reproduisons du *Mayhew's Universal Education* le paragraphe suivant : " L'irritabilité du système nerveux et l'obscurcissement ou la lourdeur de l'intelligence sont sans aucun doute le résultat nécessaire et direct du manque d'air pur. Les forces vitales des élèves s'abattent et ces derniers deviennent non seulement impatients et peu disposés à se livrer à l'étude, mais complètement *incapables* d'étudier. Leur esprit se traîne et erre dans le vague, et ils cherchent d'instinct dans une conduite remuante et désordonnée, un soulagement à cet état anormal : Le maître, déjà impatienté par un malaise provenant des mêmes causes, se sent doublement exaspéré et, dans ces circonstances, il est rare qu'il n'ait pas recours à l'usage de la fêrule." Maintenant si, dans l'après-midi et après qu'un bon feu aura réchauffé la chambre toute la journée, vous vous apercevez que votre classe devient extraordinairement bruyante, essayez le remède suivant : Faites faire une marche à tous vos élèves ou faites-les sortir pendant cinq minutes : dans l'intervalle ouvrez toutes les fenêtres que vous refermerez lorsque vous ferez rentrer les enfants ; vous verrez que ces derniers se remettront tranquillement à l'ouvrage et que toute leur turbulence aura disparu. Pourquoi ? Parce que l'air est renouvelé et que leur sang ne les fatigue plus. Les maîtres d'écoles, dans les villes, savent cela ; mais combien d'écoles, dans nos campagnes, souffrent du manque d'air pur, pendant qu'il leur est si facile de s'en procurer.

Responsabilité morale de l'instituteur.

.....Suivant moi, la première qualité requise chez un instituteur, est la *bonté*. Un instituteur, plus que tout autre fonctionnaire, le prédicateur excepté, doit être un homme pratiquement bon, désireux de faire du bien en toute circonstance, cherchant constamment des occasions d'instruire, de corriger doucement et délicatement les erreurs, de faire en un mot quelque acte de bonté. Sa vie de tous les jours doit être un exemple constant de bonté. En entrant dans l'enseignement, il ne doit pas songer seulement au profit pécuniaire qu'il en peut tirer ; mais il

doit, suivant les paroles du professeur Page, dans son admirable traité sur la *théorie et la pratique de l'enseignement*, "se pénétrer du désir de se rendre le plus utile possible à ceux qu'il a la tâche d'instruire; se bien persuader que les qualités de l'âme humaine sont au-dessus de tout le reste de la nature, et trembler en songeant à l'immense responsabilité de celui qui ose se faire l'instructeur de cette âme; il ne doit regarder l'or que comme un métal méprisable, comparé à ce joyau précieux qu'il est appelé à façonner et à polir; sans songer aux récompenses de la terre, il se contentera de l'approbation de Dieu et de sa conscience; il recherchera avec ardeur ce qui est bien, et craindra de faire ce qui est mal; il doit pouvoir reconnaître et révéler, dans chaque enfant, l'œuvre de Dieu et s'attacher à donner à cet œuvre toutes les perfections."

Voilà donc l'esprit qui doit animer l'instituteur, et que doit exciter en lui la responsabilité qui l'accable. Chaque qualité qu'il est nécessaire, ou même utile d'inculquer à l'élève, doit se rencontrer chez le professeur, qui, malgré lui, est certain d'enseigner d'exemple aussi bien que de précepte. Les âmes qui sont placées sous ses soins sont jeunes et tendres, et c'est sur elles que se font les plus fortes et les plus durables impressions. Si l'instituteur est bon et affable envers ses élèves, ils éprouveront pour lui un grand attachement, et son exemple, quel qu'il soit, contribuera dans une grande mesure, à leur direction. Si l'exemple est bon, il en résultera beaucoup de bien; mais, s'il est mauvais, qui peut dire les malheurs incalculables qui en seront la suite? Je le répète, avec le professeur Page: "L'école n'est pas la place d'un homme sans principes." Que celui-là cherche ailleurs un gagne-pain, et qu'il se garde d'encourir la responsabilité de jeter dans de jeunes âmes le poison du mal: il n'y a peut-être pas de crime plus grand sur la face de la terre.

Traduit de l'anglais de M. Bezz.

AVIS OFFICIELS.



Ministère de l'instruction publique.

ÉRECTIONS ET ANNEXION DE MUNICIPALITÉS SCOLAIRES.

Québec, 15 Mai 1872.

Le Lieutenant Gouverneur a bien voulu, par ordre en conseil en date de ce jour, faire les érections et annexion de municipalités scolaires suivantes, savoir:

1o. Eriger en municipalité scolaire la nouvelle Mission de St. Honoré, dans le comté de Témiscouata, bornée comme suit: Au Nord par Demers, au Nord-Ouest par Whitworth, au Sud-Ouest par le Canton Parke, partie par Pohénégamook, au Sud-est, partie par le Canton Cabano, partie par Escourt, les dites bornes comprenant tout le canton Armand.

2o. Eriger en municipalité scolaire le Canton Cameron dans le comté d'Ottawa, indépendamment du Canton Bouchette, dont il est séparé par la rivière Gatineau.

3o. Eriger en municipalité scolaire la mission de Moisie, dans le comté de Saguenay, avec les limites suivantes, savoir: à l'Est et au Sud, le fleuve St. Laurent, à l'ouest et au nord, des lignes droites partant du fleuve à un mille et demi de chaque côté de la rivière Moisie et allant se rencontrer à angle droit.

4o. Détacher le premier rang du Canton de Peterborough, de la municipalité séparée de Peterborough dans les comtés de Berthier et Maskinongé, et l'annexer à la municipalité scolaire de la paroisse de St. Gabriel de Brandon, dans le comté de Berthier, comme il y est déjà annexé pour fins religieuses.

ANNEXION DE MUNICIPALITÉ SCOLAIRE.

Québec, 23 Avril, 1872.

Le Lieutenant-Gouverneur a bien voulu, par ordre en conseil, en date du 17 du courant, annexer pour fins scolaires à l'arrondissement numéro neuf de Ham Nord, dans le comté de Wolfe, la partie du quinzième rang de Wotton dans le même comté, s'étendant depuis le lot numéro treize jusqu'au lot numéro trente et un inclusivement.

NOMINATION DE MEMBRE DU BUREAU D'EXAMINATEURS PROTESTANTS DE MONTREAL.

Québec, 15 Mai 1872.

Le Lieutenant Gouverneur a bien voulu, par ordre en conseil, en date de ce jour, nommer membre du Bureau protestant établi à Montréal, pour examiner les aspirants ou aspirantes au brevet de capacité, exigé de tous candidats aux fonctions d'instituteur et d'institutrice, le Révd. Charles Chapman, M. A., en remplacement du Révd. John Jenkins, D. D.

BUREAU PROTESTANT DE MONTREAL.

ÉCOLE MODÈLE, 1^{re} classe (A):—Mlle. Jane Muir.*

ÉCOLE MODÈLE, 2^{de} classe (F):—Mlles. Marrilla R. Bissell, Elizabeth McDonell et Sophia Swift*.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 1^{re} classe (A):—Mlle. Helen Walker Clark, Lizzie Clark, Esther Mavor, Annie L. Miller, Mary Tighe, MM. Mathew Gilbert* et James Ross.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 2^{de} classe (A):—Mlles. Ann Eliza Bullock, Eliza W. Fraser,* Annie Hall et Jane Loynachan.
17 Mai, 1872.

T. A. GIBSON,
Secrétaire.

N. B.—Les noms marqués d'un astérisque indiquent que les sujets n'ont pas encore atteint l'âge requis de dix huit ans, pour profiter pleinement de leur diplôme.

BUREAU DE STANSTEAD.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 1^{re} classe (A):—M. Noël Beebe, Mlles Ella J. Snow, Mary A. Marlow, Rose A. Dupont, Sophranie Sueraff, Mathilde Brunet, Carrie A. Hodges, Eureka Bullock, Mary Hovey et Georgina H. Macdonald.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 2^{de} classe (A):—Mlles. Clara Place, Mary Flanders, Susie Ayer, Mary J. Sampson, Ida E. Barry, Clara R. Taplin, Amelia Morrill, Anna M. Morrison, Alice Heath, Lizzie J. Lorimer et Minnie E. Chamberlain.
7 Mai 1872.

C. A. RICHARDSON,
Secrétaire.

BUREAU PROTESTANT DE WATERLOO ET SWEETSBURG.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 1^{re} classe (A):—Mlles. Sarah C. Allen, Edna Bullock, Sarah Corey, Lizzy Powers, Florence E. Skeele, Libbie E. Stowe et Emma Wilkinson.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 2^{de} classe (A):—Mlles. Lucy J. Clow, Agnes H. Hill, Phila C. Jewell, Mary J. McElroy, Helen Robinson, Addie E. Royce, Altha A. Smith, Abbie C. Squire et Lillian C. Stickney.
7 Mai, 1872.

WM. GIBSON,
Secrétaire.

BUREAU DE CHICOUTIMI.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 1^{re} classe (F):—Mlles. Marie Céline Tremblay, Marie Louise Tremblay et Elizabeth Delvina Godin.
7 Mai, 1872.

THS. Z. CLOUTIER,
Secrétaire.

BUREAU DE BEAUCHE.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 1^{re} classe (F):—Mlle Marie Ferland.
ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 2^{de} classe (F):—Mlles. L. Hamel, Marie Olive Vaillancour, Marie Angèle Béland, Olivine Tardif, Apolline Boucher, Marie Sarah Bisson, Vitaline St. Hilaire, Marie Divine Maheux, Constance Gagné, Marie Georgiana Hébert, Marie Philomène Cartier et Elmire Grégoire.
7 Mai, 1872.

J. T. P. PROULX,
Secrétaire.

BUREAU CATHOLIQUE DE RICHMOND.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 1^{ère} classe (F) :—Mlles. Emma Comptois, Rose Anna Campbell, Céline Gould, Wilhelmine Renaud, M. S. G. Sévérine St. Laurent et Délina Trottier.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 1^{ère} classe (A) :—M. Wm. J. Byrne et Mlle. Margaret Ann Delany.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 2^{de} classe (F) : Mlles. Jane Auger, Joséphine Bérubé, Adélaïde Bérubé, Alphonsine Demers, Hermine Désilets, Marie Eloïse Gagné, Elodie Jutras et Marie Therrien.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 2^{de} classe (A) :—Mlles. Wilhelmine Renaud et M. S. G. Sévérine St. Laurent.
7 Mai, 1872.

F. A. BRIEN,
Secrétaire.

BUREAU CATHOLIQUE DE MONTRÉAL.

ÉCOLE MODÈLE, 1^{ère} classe (F) :—Mlles. Alphonsine Henrichon, Virginie Jodoin et M. Ignace Picard.

ÉCOLE MODÈLE, 1^{ère} classe (A) :—M. James Anderson.

ÉCOLE MODÈLE, 2^{de} classe (F) :—MM. Jean Bte. Bonin et Ferdinand Ramsay.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 1^{ère} classe (F) :—MM. Aristide Champagne et Pierre Etu, Mlles. Mélanie Benjamin, Marie Elvina Brault, Georgianna Brouillet, Emélie Brunet, Marie Henriette Carmel, Cordélia Cardin, Joséphine Castonguay, Marie Célanire Charbonneau, Virginie D'Août, Joséphine Derôme, Marie Décary, Euphémie Desrosiers, Elmire Desmarchais, Lia Desmarais, Zéphirine Duhamel, Anne Duhamel, Marie Ernestine Dumontel, Louise Gauthier, Ernestine Gravel, Marie Anne Guenette, Césarine Hervieux, Joséphine Huette, Virginie Jodoin, Angélique Jetté, Marie Calixte Lajoie, Céline Ladouceur, Sophie Valérie Langevin, Marie Félicité Lasalle, Marie Lavallée, Elmire Laviguer, Marie Honorine Marchesseault, Hertense Maurault, Célanire Messier, Rosalie Ouimette, Marguerite Paré, Marie Emma Pepin, Marie Exerina Pleau, Marie Rose Proulx, Angèle Proulx, Zoé Proulx, Rosalie Honorine Prévost, Caroline Reid, Edwidge Rivard dite Dufresne, Cordélie Robert, Marie Rompré, Céline Sauvé, Virginie Sentenne, Christiana Sheridan, Malvina Thérien, Emma Thibodeau, Lucie Vallée et Marie Elise Villiard.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 1^{ère} classe (A) :—Mlles. Anna Fitzgerald et Hannah Hayes.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 2^{de} classe (F) :—Mrs. Ignace Riendeau et Israel Dufresne, Mlles. Victoire Archambault, Marie Louise Bourgoin, Valérie Chamberlan, Malvina Chevandier dite Lépine, Joséphine Côté, Laure David, Marguerite Demers, Marie Anastasie Dufresne, Georgina Isabelle, Hermine Lafontaine, Olive Monet, Marie Cléphire Nantelle, Marie Eulalie Petit, Eulalie Théoret, Azilda Thibodeau et Exilda Aminta Viger.
7, 8 et 10 Mai, 1872.

F. X. VALADE,
Secrétaire.

BUREAU DE BONAVENTURE.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 1^{ère} classe (F et A) :—Mlle. Alice Kimlin.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 1^{ère} classe (A) : Mlle. Marie Louise Arse-neault.

L. P. LEBEL,
Secrétaire.

NOMINATION DE COMMISSAIRES D'ÉCOLES.

Québec, 24 avril 1872.

Le Lieutenant Gouverneur a bien voulu par ordre en conseil en date du 22 du courant, faire la nomination suivante de commissaires d'écoles :

Comté de Yamaska, St. Pie Deguire : MM. Louis Proulx ; Louis St. Germain, fils de Joseph, Louis Desfossés, George St. Germain et Edouard Côté.

NOMINATION DE COMMISSAIRES D'ÉCOLES.

Québec, 15 Mai 1872.

Le Lieutenant Gouverneur a bien voulu, par ordre en conseil en date de ce jour, faire les nominations suivantes de commissaires d'écoles, savoir :

Comté de Champlain, St. Maurice : M. Isidore Biron, en remplacement de M. Léandre Désilets.

Comté d'Ottawa, Canton Cameron : MM. John Scullion, Owen, Lynch, Timothy Lynch, William McLellan et François Patry.

Comté de Saguenay, Mission de Moisie : Le Révd. M. A. Pierre Séguin, MM. Luc Simard, Luc Montreuil, Louis Servant et Hilarion Fortier.

Comté de Saguenay, Canton Saguenay : MM. François Dufour André Laprise, Onésime Savard, Hubert Duchêne et Simon Gaudreault.

Comté de Témiscouata, St. François Xavier : MM. Charles Therriault, George Cimon, Jean Plourde, Robert Martin et Pierre Nadeau.

Comté de Jacques Cartier, Ste. Geneviève No 1 : Le Révd. M. Fabien Perrault, en remplacement du Révd. M. Louis Marie Lefebvre.

NOMINATION DE SYNDIC D'ÉCOLES.

Le Lieutenant Gouverneur a bien voulu, par ordre en conseil, en date du 17 du courant, faire la nomination suivante de syndic d'écoles.

Comté de Mégantic, Inverness : M. Edward Joyce en remplacement de M. James Henry.

DIPLOMES OCTROYÉS PAR LES BUREAUX D'EXAMINATEURS.

BUREAU CATHOLIQUE DE QUEBEC.

ÉCOLE MODÈLE, 1^{ère} classe (F) : M. Léopold Philémon Falard au.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 1^{ère} classe (A) :—Mlle. Mary Quinn.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 2^{de} classe (A) :—Mlle M. Philomène Hardy.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 2^{de} classe (F) :—Mlles. Exilda Barbeau, M. Elmire Chabot, M. Marcelline Godivet et Marguerite Pelchat.

6 Février, 1872.

N. LACASSE,
Secrétaire.

BUREAU DE SHERBROOKE.

ÉCOLE MODÈLE, 1^{ère} classe (A) :—M. Arthur J. H. Wynne et Mlle Orphia A. Leet.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 1^{ère} classe (A) Mlles. Annie Higgins, Clarinda Harvey, Ida A. True, Margaret Leavitt, Harriet Young et M. Rémi Tremblay.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 2^{de} classe (A) :—Mlles. Jennet A. Coats, Annie F. Curran, Catherine Main, Anna Bella McCashill et Emily Wilson.
7 Mai 1872.

S. A. HURD,
Secrétaire.

Instituteurs demandés.

On demande pour l'Ecole modèle de Percé, un instituteur ou une institutrice, muni de bonnes recommandations, capable d'enseigner l'Anglais et le Français, et l'ayant déjà enseigné pendant au moins quatre ans. Le postulant devra mentionner le salaire exigé.

S'adresser à

WILLIAM FLYNN,
Sec.-Trésorier.

Percé, 29 Avril 1872.

On demande, pour la municipalité scolaire de Lacolle, comté de St. Jean, un instituteur compétent et pouvant enseigner les langues française et anglaise, pour prendre la direction de l'école modèle du village.

Pour renseignements, etc., s'adresser aux commissaires ou au soussigné,

J. U. TREMBLAY,
Sec.-Trésorier.

Instituteurs disponibles.

UN INSTITUTEUR ANGLAIS, sachant bien le français, désire obtenir une place pour l'année prochaine. Il a déjà enseigné l'anglais dans des institutions canadiennes-françaises. Adresser :—

"Instituteur,
"Le Bras, St. Gilles,
"Co. de Lotbinière,
P. Q."

M. Narcisse St. André, porteur d'un diplôme d'école modèle, et ayant enseigné avec succès pendant 29 ans, desirant obtenir une place d'instituteur. Il peut fournir des certificats officiels.

Adresse :

No. 354, coin des rues Wolfe et Ste. Catherine, Montréal.

Une jeune demoiselle possédant un diplôme de l'école normale Laval, pour école modèle, et pouvant enseigner également l'anglais et le français, desirant obtenir une place, soit dans une famille ou dans une école modèle. S'adresser au Dr. Giard, au ministère de l'instruction publique, en faisant connaître les conditions.

JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

QUÉBEC, PROVINCE DE QUÉBEC, MAI, 1872.

Revue mensuelle.

La Prusse semble ignorer complètement où commencent et où finissent les droits qu'elle a acquis sur la nation française, par la dernière guerre ; ou plutôt, on dirait qu'elle regarde ces droits comme tout à fait illimités. La France ne peut plus faire un pas, prendre une résolution, sans que l'empereur Guillaume gronde et que M. de Bismark grince des dents. Ce n'est pas assez d'avoir vaincu, ils veulent jouir de leur victoire le plus longtemps possible, et deviennent inquiets au moindre mouvement qui leur semble de nature à troubler cette paisible jouissance. La loi concernant la réorganisation de l'armée française les a mordus au cœur, et leurs grondements se sont accentués davantage. Ils ont même fait des menaces si directes que M. Thiers s'en est ému, et a demandé à l'Assemblée d'ajourner la discussion de cette loi, "pour les raisons les plus sérieuses." L'Assemblée, il faut lui en savoir gré, n'a pas goûté cet avis : elle a trouvé, avec raison, que cette ingérence de M. de Bismark, jusque dans le sein même du corps législatif français, était moins que convenable et devenait même intolérable. Tous les députés ont protesté, et la loi de réorganisation a été mise sur la liste comme second ordre du jour. Que va dire le prince-chancelier ? Va-t-il tonner de nouveau, ou bien fermer les yeux et laisser faire ? S'il prend ce dernier parti, nous pouvons être certains que ce ne sera pas tout-à-fait de bon gré. Il faudra qu'il soit poussé par quelque autre sentiment plus fort que sa haine de tout ce qui est français. Peut-être, aussi, quelqu'un de ses nombreux agents politiques l'a-t-il informé de la probabilité d'un fait qui a dû lui donner à réfléchir. On parle en effet d'une convention entre l'Angleterre, l'Autriche et la Russie, pour protéger la France contre toute réclamation de la Prusse dépassant les règles établies par les traités et par les droits internationaux. Que cette convention se fasse entre ces trois pays en particulier, il n'est pas facile de l'affirmer ; mais qu'il y ait, soit maintenant, soit dans un avenir très-rapproché, une coalition de ce genre entre quelques-unes des puissances de l'Europe, c'est une nécessité qui s'impose d'elle-même. Lors de la déclaration de guerre entre la France et la Prusse, les divers gouvernements européens se sont abstenus, ostensiblement du moins, de toute démonstration à l'égard de l'un ou de l'autre des belligérants. Le fait est qu'à cette époque, sans soupçonner les trahisons qui devaient plus tard faire succomber la France, on était en droit de conjecturer que les deux puissantes nations s'affaibliraient réciproquement, pour l'avantage des autres peuples auxquels elles portaient ombrage et inspiraient certaines appréhensions ; mais on était loin de s'attendre à l'événement qui est arrivé. La Prusse déjà fière, devient maintenant arrogante et insensée ; son audace s'est accrue de toute la chute de la puissante rivale qui la tenait en échec. Ceux qui, devant et pouvant le faire, ont refusé de prêter secours à la France, dans un besoin pressant, et qui ont même ressenti un certain plaisir à être témoins de sa défaite, voient aujourd'hui combien ils ont été imprudents en même temps qu'injustes. Leurs louanges à l'adresse de l'empereur Guillaume, n'ont pas eu tout l'effet qu'ils en attendaient, et le roi devenu empereur a l'air de songer maintenant au titre de conquérant ; ou plutôt, M. de Bismark y songe pour lui ; et l'on sait que le prince est tenace dans ses desseins. Les puissances de l'Europe comprennent maintenant qu'il est difficile pour elles de se passer de la France et qu'elle est à peu près le meilleur bouclier qu'elles puissent opposer à l'esprit envahisseur de la Prusse. Après avoir

souffert qu'on jetât à terre celle qui était leur rempart vivant, elles doivent maintenant faire tous leurs efforts pour la relever : c'est une mesure qui leur est dictée par la prudence autant que par la justice.

La commission d'enquêtes avance rapidement dans son œuvre difficile et embarrassée. Sur le résultat de l'audition préliminaire, le maréchal Bazaine est venu se constituer prisonnier le 15 mai ; il a été interné dans une annexe de la prison de Versailles, et son procès s'instruit maintenant devant une cour militaire. D'un autre côté, le général Ulrich, qui a signé la capitulation de Strasbourg, vient d'être retiré du service actif, en même temps que le général Le Bœuf était déclaré responsable de tous les désastres de la dernière guerre. En effet, quand il a remplacé le maréchal de Niel, comme ministre de la guerre, tous les approvisionnements étaient en ordre, et en quantité suffisante : et l'on sait dans quel état était le département, lors de la déclaration de guerre et pendant toute la campagne. Le rapport de M. d'Audiffret-Pasquier est venu jeter le jour, et par conséquent le châtimement, sur toutes ces petites et ténébreuses transactions qui ont enrichi les fournisseurs de l'armée et jeté la France dans le gouffre, après l'avoir ruinée. Ce rapport est un morceau d'éloquence qui mérite d'être lu à plus d'un titre, et le nom de M. d'Audiffret-Pasquier a déjà fait le tour de la presse du monde entier. Les conclusions de la commission contre Le Bœuf, comme d'ailleurs celles adoptées contre Bazaine, sont extrêmement sévères, mais paraissent justes.

Pendant que ses généraux sont jugés, l'ex-empereur, du fond de son exil, se juge lui-même, et dans une lettre adressée aux commandants de l'armée française, et publiée dans le *Gaulois*, il prend en ces termes, sa part de responsabilité : "Je suis responsable de Sedan. L'armée a combattu héroïquement contre un ennemi supérieur en nombre. Quand 14,000 hommes ont été tués ou blessés, j'ai vu que ce n'était qu'une lutte de désespoir. L'honneur de l'armée ayant été sauvé, j'ai exercé mon droit souverain et arboré le drapeau parlementaire. Il était impossible que l'immolation de 60,000 hommes pût sauver la France. J'ai obéi à une nécessité cruelle, inexorable. J'avais le cœur brisé, mais la conscience tranquille."

C'était en effet une nécessité cruelle, un concours de circonstances incontrôlables. Mais la revanche viendra-t-elle ? Nous l'espérons. Ce qu'il y a de certain c'est que les haines réciproques des deux peuples sont encore vivaces et semblent devoir durer longtemps ; l'espèce de calme même dans lequel elles se reproduisent et s'alimentent est un signe qu'elles sont raisonnées et qu'elles ne sont pas le fruit d'une excitation passagère. En voici un exemple. Le 13 août dernier, dans une séance de la société de médecine de Paris, il fut proposé de rayer tous les noms allemands de la liste des membres, en raison de la conduite indigne des médecins prussiens envers les blessés et prisonniers français. La société n'a pas voulu agir avec précipitation ; elle a nommé une commission de cinq membres, pour s'enquérir de l'exactitude des faits. Cette commission vient de faire son rapport, dans lequel il est constaté que le défaut de soins aux prisonniers et blessés français, de la part des médecins prussiens, et leur brutalité, ont été la cause principale de la mortalité terrible qui a décimé les soldats. Il est établi, en outre, qu'à l'entrée des troupes ennemies dans les places, les médecins allemands ont exigé des honoraires des officiers et même des soldats, qu'ils ont maltraité les femmes, et, en plusieurs endroits, volé des troupes et instruments de prix appartenant aux médecins français. Sur ce rapport, la proposition du 13 août a été adoptée à l'unanimité. Cette froideur, cet esprit de raisonnement après ce qui vient de se passer, n'est pas d'un bon augure pour les Prussiens qui, de leur côté, ne font pas preuve, non plus, d'une tendresse exagérée. Ainsi trois libraires de Strasbourg ont été arrêtés pour avoir vendu des livres français *hostiles* à la Prusse : parmi ces livres se trouve *l'Année terrible* de Victor Hugo.

En Espagne, le calme paraît se rétablir tout à fait. La situation avait d'abord été très-sérieuse : Don Carlos était parvenu à recruter 10,000 adhérents dont les mouvements mystérieux, mais parfaitement combinés, avaient de quoi inquiéter le gouvernement. Depuis, cependant, la cause des insurgés s'est un peu embrouillée. Le gros de ses partisans a été défait en Navarre, pendant que les autres plus petits groupes étaient débandés çà et là par les troupes du roi Amédée ; Don Carlos lui-même a été mis en fuite et s'est réfugié sur le territoire français. Après cet échec sur tous les points, un grand nombre de rebelles se sont rendus aux troupes royales. Le gouvernement espagnol, loin d'employer la rigueur, les a traités avec la plus grande clémence. Ce procédé de bonne politique a vivement touché les carlistes et a chaviré de désorganiser la conspiration.

Ce résultat coïncide avec la fin de l'éruption du Vésuve, et les deux fléaux disparaîtront probablement en même temps. La situation en Italie est toujours la même. Cependant, une certaine émotion a été créée par le refus du Souverain Pontife d'accepter la nomination du cardinal Hohenlohe au poste d'ambassadeur d'Allemagne auprès du Saint-Siège. C'est un acte de fermeté remarquable et qui a pris

par surprise l'empereur Guillaume et son chancelier, habitués qu'ils sont à ne voir personne oser leur résister.

Aux Etats-Unis, l'approche des élections continue à créer une excitation considérable. Les conventions se multiplient et choisissent, chacune son candidat. Jusqu'ici la véritable lutte paraît être entre Grant, Président actuel, et Horace Greeley, rédacteur en chef de la *Tribune* de New-York. Plusieurs autres candidats ont été proposés, mais leur candidature ne paraît pas sérieuse. La question de l'*Alabama*, si souvent remise sur le tapis, occupe encore une bonne part de l'intérêt public. Elle en est venue à ressembler presque aux affaires du Mexique, dont il est difficile de parler avec quelque certitude d'être dans le vrai. Le règlement de la question repose maintenant sur l'adoption ou le rejet de l'article additionnel du traité, par le gouvernement anglais. Cet article a été, et est encore l'objet d'une correspondance suivie entre le comte de Granville et le secrétaire Fish, mais jusqu'ici aucune solution permanente n'est encore connue, du moins venant de sources officielles. L'incident sert, en attendant, avec les ventes d'armes à la France, à faire de la réclame politique, et à démolir Grant et ses partisans.

Cet insuccès des réclamations des Etats-Unis, loin de produire du découragement, crée des imitateurs, et l'Assemblée Nationale d'Haïti, à la date du 25 avril dernier, appelle l'attention de l'Exécutif sur les négociations engagées pour obtenir la restitution de l'île à *guano* Norage, dont une compagnie américaine s'est emparée sans droits ni titres, et qui doit être une source importante de revenu pour Haïti. Ainsi, pendant que les Etats-Unis demandent d'un côté, de l'autre on réclame d'eux une restitution. Demandeurs d'une part, ils ont à se défendre de l'autre.

Au milieu de ces complications diplomatiques, les sciences et les arts poursuivent leur action et se tendent la main d'un pays à l'autre. Avec la grande convention médicale de France, pour 1872, on annonce prochainement à Boston, E. U., un grand *jubilé pacifique*, auquel les artistes-musiciens du monde entier sont invités à prendre part. Plusieurs virtuoses distingués et les premiers corps de musique d'Europe ont accepté l'invitation. Notre ville de Québec aura l'honneur d'y être représentée, aussi, par une députation assez nombreuse.

Il nous faut maintenant terminer par la partie la plus pénible de notre revue et compter les vides qui ont été créés parmi nous.

Le 27 avril M. Louis Labrèche-Viger est mort à Montréal, à l'âge de 43 ans. M. Viger appartenait au barreau et a occupé pendant longtemps une position marquante dans la politique du pays. Durant ces dernières années, il s'était livré exclusivement à l'industrie, et avait découvert un procédé très-efficace pour la fabrication de l'acier. Ce procédé est maintenant fort répandu dans ce pays et à l'étranger sous le nom de "Procédé-Viger." (Voir Journ. Inst. pub. 1872, page 30). M. Viger était sur le point de réaliser une belle fortune par l'exploitation de son invention, et il avait déjà fait commencer, en cette ville, d'immenses travaux pour l'établissement d'une manufacture sur une grande échelle, quand la mort est venue l'enlever, sans lui laisser le temps d'achever son œuvre. La science et son pays doivent lui savoir gré d'une invention qui est destinée à produire un bien considérable dans cette branche de l'industrie.

Nous avons le regret d'annoncer également la mort du Rév. P. T. Doherty, arrivée, à St. Roch de Québec, le 21 de ce mois. M. Doherty, quoique âgé seulement de 34 ans, s'était déjà fait remarquer dans les rangs de notre clergé, dont il serait devenu un des membres les plus distingués. Il était doué des plus heureuses facultés d'orateur et d'écrivain et se servait du français et de l'anglais avec une égale distinction. Sa mort laisse un grand vide parmi la jeunesse de notre ville, dont il a toujours été l'ami privilégié.

Une dépêche annonce, à la date du 20 février, la mort de Mgr. Goyeneche, archevêque de Lima, et doyen des évêques. Ce vénérable prélat était arrivé à un âge très-avancé, entouré du respect et de l'estime de tous.

Une autre dépêche nous apprend aussi la mort, dans le cours de ce mois, de Tseng-Kwo-Fan, vice-roi de Nankin, (Chine). C'était l'un des hommes politiques les plus éminents de l'empire chinois, en même temps que l'ennemi le plus déterminé de l'élément étranger.

DOCUMENTS OFFICIELS.

Rapport du ministre de l'instruction publique concernant la distribution de la subvention en faveur de l'éducation supérieure.

Le soussigné a l'honneur de soumettre son rapport pour la distribution de la subvention de l'éducation supérieure pour l'année scolaire mil huit cent soixante et onze.

Il croit donc devoir recommander que les subventions portées vis-à-vis de leurs noms soient accordées aux nouvelles institutions dont suit une liste et qui ont pour la première fois cette année, adressé des rapports au ministère de l'Instruction publique. Ces institutions sont catholiques romaines, et leurs subventions devront être prises sur la part revenant aux institutions catholiques romaines.

ACADÉMIE DE FILLES.	ELÈVES.	SUBVENTIONS.
Couvent de St. Colomb de Sillery.....	80	\$200
ÉCOLES MODÈLES.		
Buckingham-Ottawa (Couvent).....	40	73
Village St. Pierre Charlesbourg, Québec..	75	56
Charlesbourg (filles).....	48	56
do (garçons).....	77	56
Champlain (Couvent).....	124	73
Cap Santé.....	78	73
Côteau St. Louis (Couvent).....	118	73
Drummondville	50	73
Kingsey (French Village)	67	56
Longue Pointe (Garçons).....	30	73
Notre-Dame de Hull (Couvent).....	104	72
Il y a déjà une école modèle.....		
N.-D. de toutes Grâces, Ottawa (Couvent)	52	73
Hemmingford (Couvent).....	92	73
St. Thomas de Pierreville.....	75	73
St. Vallier (garçons).....	50	73
St. Sylvestre.....	70	56
St. Roch des Aulnais (filles).....	28	56
St. François Riv. du Sud (Couvent).....	60	72
St. Joseph Beauce.....	40	73
St. Barthélémy.....	60	73
St. Marc.....	75	73
Ste. Cécile du Bic.....	126	56
Sœurs de la Providence, Trois-Rivières...	128	100
Waterloo, (Templeton).....	163	72
St. Félix de Valois.....	55	72
St. Félix du Cap Rouge.....	15	56
St. Jean (Sœurs de Charité).....	140	100
St. Agnès.....	45	56
St. Ambroise (Québec).....	50	56
St. Agapit.....	66	56
Total.....		\$2253

Le soussigné ayant reçu de la part de quelques institutions des demandes spéciales, et ayant raison de croire que ces demandes sont bien fondées croit devoir recommander que les augmentations suivantes, prises sur la même part de subvention, soient accordées.

Ste. Thérèse.....	\$ 150
L'Assomption.....	150
Ste. Marie de Montréal.....	150
Rimouski.....	100
Trois-Rivières.....	100

COLLÈGES INDUSTRIELS.

Masson, Terrebonne.....	100
Ste. Marie de la Beauce.....	100

ÉCOLES MODÈLES.

La Maîtrise, Montréal.....	100
St. Célestin.....	44
Ste. Anne de Kamouraska.....	127
St. Joseph de Lévis.....	77
Ste. Anne Lapérade.....	87
St. Joseph de Lévis (couvent).....	87

\$1372

Pour faire face à ces nouvelles charges sur la subvention des institutions catholiques romaines, le soussigné propose 1o une diminution de trois pour cent sur les subventions excédant cent piastres ; 2o d'ajouter à la somme à distribuer aux institutions catholiques romaines une somme de \$2097 à prendre sur la somme de \$4322, compensation allouée comme ci-après aux institutions catholiques romaines pour les bourses des deux High Schools, déduction faite de l'allocation à l'institut des Sourdes Muettes catholiques romaines à Montréal, la balance de \$2225, restant à approprier ci-après.

En ce qui concerne les institutions protestantes, le soussigné se voit dans l'impossibilité de recommander pour le présent, aucune nouvelle subvention, mais cependant en vue de l'accroissement qui devra avoir lieu dans le chiffre de cette subvention par le revenu des licences de mariage appropriées par la législature, il recommande qu'une somme de mille piastres soit avancée à l'Université McGill, pour son école des sciences appliquées aux arts et à l'industrie, à être imputée sur les premiers revenus qui seront perçus et mis à la disposition de ce département, en vertu de la loi passée dans la dernière session de la législature touchant cet objet.

Le soussigné recommande de la même manière que pour les deux années précédentes, que les bourses des High Schools soient payées en vertu d'un *warrant* spécial, et une compensation accordée à des institutions catholiques pour un montant double. Cet arrangement ayant été sanctionnée par la Législature dans sa dernière session par le vote de pareilles sommes pour le budget de 1872-73.

Le soussigné recommande en conséquence ; qu'il émane en sa faveur un *warrant* pour la somme de \$71,000, montant total de la subvention ordinaire de l'éducation supérieure ; et de plus un *warrant* spécial pour la somme de \$6,199, pour couvrir les items suivants :

1. Donner au High School de Montréal... \$1,185
2. Donner au High School de Québec..... 1,285
3. Pensions à l'Institut des Sourdes-Muettes catholiques romaines de Montréal, 618
4. Partie de la compensation allouée aux institutions catholiques romaines pour les bourses des High Schools, et appropriée par la distribution ci-jointe..... 2,097
5. Avance à l'Université McGill pour l'école des Sciences appliquées aux arts et à l'industrie, tel que ci-dessus appliqué.. 1,000

\$6,185

Et le soussigné, aux termes du statut fait et pourvu en pareil cas, déclare qu'il y a urgence pour l'émission du dit *warrant*.

Le tout respectueusement soumis,

P. J. O. CHAUVEAU,

Ministre de l'Instruction publique.

Approuvé par Son Excellence le Lieutenant Gouverneur en Conseil, le 4 avril 1872.

TABLEAU de la distribution de la subvention de l'éducation supérieure aux Institutions catholiques pour l'année 1871, en vertu de l'acte 18 Vict. Chap. 54.

LISTE No. 1.—COLLÈGES CLASSIQUES.

NOM DE L'INSTITUTION.	Nombre d'élèves.	Subvention pour 1870.	Subvention pour 1871.
		\$ cts.	\$ cts.
Nicolet.....	280	1646	1597
St. Hyacinthe.....	254	1646	1597
Ste. Thérèse.....	155	1338	1488
Ste. Anne Lapocatière.....	238	1688	1637
L'Assomption.....	210	1338	1488
St. Marie, Montréal.....	325	1338	1488
Trois-Rivières.....	130	1176	1276
St. Marie de Monnoir.....	151	732	710
Rimouski.....	118	1338	1438
Total.....	\$12240	\$12719

LISTE No. 2.—COLLÈGES INDUSTRIELS.

Joliette.....	169	810	786
Laval.....	132	354	344
Longueuil.....	250	358	348
Masson.....	247	1176	1276
Notre-Dame de Lévis.....	180	810	786
Rigaud.....	126	810	786
Sherbrooke.....	78	277	269
St. Laurent.....	325	641	622
St. Michel, Bellechasse.....	626	607
Varennes.....	90	277	269
Verchères.....	354	344
St. Marie, Beauce.....	354	454
Ecoles des Sciences appliquées aux Arts.....	2500	2500
Total.....	\$9347	\$9391

LISTE No. 3.—ACADÉMIES DE GARÇONS OU MIXTES.

Aylmer.....	57	210	204
Baie du Febvre.....	98	140	136
Baie St. Paul.....	102	155	151
Beauharnois.....	232	210	204
Belœil.....	72	312	303
Berthier, en haut.....	180	312	303
Bonin, St. André d'Argenteuil.....	95	210	204
Buckingham.....	130	140	136
Chambly.....	103	164	159
St. Columban de Sillery.....	177	240	233
St. Cyprien.....	125	140	136
Dufresne, St. Thomas Montmagny.....	47	240	233
St. Eustache.....	136	210	204
Farnham.....	235	185	179
Gentilly.....	146	140	136
Girouard.....	220	142	136
St. Grégoire.....	135	140	136
L'Islet.....	144	210	204
St. Jean.....	160	437	424
St. Jean Montmorency.....	116	140	136
Kamouraska.....	92	310	301
Laprairie.....	128	185	179
Lotbinière.....	19	124	120
St. Marthe.....	96	140	136
Montmagny, St. Thomas.....	210	232	225
Montréal, Académie commerciale.....	267	1739	1687
Pointe-aux-Trembles, Hochelaga.....	60	277	269
Québec, Académie comm. et litt. St. Roch.....	64	140	136
Roxton.....	403	122	118
Sorel.....	350	364	352
St. Timothée.....	140	204	198
Vaudreuil.....	88	140	136
Yamachiche.....	115	210	204
Princeville.....	300	291
Total.....	\$8564	\$8312

LISTE No. 4.—ACADÉMIE DE FILLES.

NOM DE L'INSTITUTION.	Nombre d'élèves.	Subvention pour 1871.	Subvention pour 1872.
St. Aimé.....	180	106	103
St. Ambroise de Kildare.....	100	89	89
Ste. Anne de la Pêrade.....	150	126	122
L'Assomption.....	179	126	122
Baie St. Paul.....	130	106	103
Belœil.....	104	89	89
Berthier.....	131	96	96
Boucherville.....	111	89	89
Chambly.....	160	141	137
St. Charles de l'Industrie.....	339	187	181
Châteauguay.....	140	89	89
Les Cèdres.....	77	89	89
St. Césaire.....	172	119	116
St. Clément.....	243	141	137
Ste. Croix.....	94	141	137
St. Cyprien.....	174	89	89
St. Denis, (St. Hyacinthe).....	140	89	89
Ste. Elisabeth, (Joliette).....	135	187	181
St. Eustache.....	125	94	94
Ste. Famille.....	62	179	174
Ste. Geneviève, Jacques-Cartier.....	104	139	135
St. Grégoire, Nicolet.....	253	212	206
St. Henri de Mascouche.....	97	89	89
St. Hilaire.....	77	89	89
St. Hyacinthe, Sœurs de Charité.....	220	126	122
do Sœurs de la Présentation.....	209	126	122
L'Islet.....	72	126	122
Isle Verte.....	111	124	120
St. Jacques l'Achigan.....	190	187	181
St. Jean Dorchester.....	437	212	206
St. Hugues.....	95	280	272
St. Joseph, Lévis.....	331	280	272
Cacouna.....	103	157	152
Kamouraska.....	66	141	137
Laprairie.....	191	89	89
St. Laurent, Jacques-Cartier.....	193	187	181
St. Lin.....	160	89	89
Longueuil.....	308	250	272
Longue-Pointe, couvent Hochelaga.....	36	141	137
Lachine.....	294	194	189
N. D. de la Victoire.....	256	111	108
Ste. Marie Beauce.....	146	157	152
Ste. Marie Monnoir.....	144	141	137
St. Martin.....	98	89	89
St. Michel Bellechasse.....	118	212	206
Sourdes-Muettes de la Providence.....	135	200	194
Académie, St. Denis, Congrégation.....	178	174	169
St. Nicholas.....	91	89	89
St. Paul, l'Industrie.....	95	89	89
Pointe Claire.....	95	89	89
Pointe aux Trembles, Hochelaga.....	112	187	181
do Portneuf.....	98	187	181
Kimouski.....	167	212	206
Rivière Ouelle.....	89	162	157
Ste. Scholastic.....	107	97	97
Sherbrooke.....	295	280	272
Sorel.....	535	323	314
Terrebonne.....	110	89	89
Ste. Thérèse.....	141	89	89
Ste. Timothée.....	97	125	121
St. Thomas de Pierreville.....		141	137
do Montmagny.....	228	212	206
Trois Pistoles.....	110	124	120
Trois Rivières.....	300	212	206
Vaudreuil.....	114	89	89
Varenes.....	83	157	152
Yamachiche.....	140	141	137
Youville.....	85	141	137
Total.....	\$9959	\$9721

LISTE No. 5.—ÉCOLES MODÈLES.

NOM DE L'INSTITUTION.	Nombre d'élèves.	Subvention pour 1871.	Subvention pour 1872.
Société d'éducation, Québec.....	515	973	944
do Trois Rivières.....	372	471	457
Sauvages de Lorette, garçons.....		162.50	162.50
do do filles.....		162.50	162.50
do do St. François.....		158	152
St. Jacques, Montréal.....	622	780	757
Commissaires catholiques.....			
de Québec.....		313	304
Acton Vale, Couvent.....	200	150	146
Artabaskaville.....	50	56	56
Aylmer Couvent.....	83	150	146
Ange Gardien.....	66	73	73
Bagotville.....	95	56	56
Beaumont.....	76	73	73
Beauport.....	150	73	73
Berthier (Montmagny).....	105	73	73
Bécancour.....	78	125	121
Boucherville.....	115	73	73
Baie du Febvre.....	167	73	73
Bastiscan.....	99	56	56
Cap St. Ignace.....	109	100	100
Cap Rouge.....	137	100	100
Carleton.....	73	103	100
Châteauguay.....	65	73	73
Château Richer, garçons.....	74	73	73
do filles.....	84	51	51
Chicoutimi.....	95	166	166
Côte des Neiges.....	97	73	73
Côteau du Lac, garçons.....	80	73	73
do filles.....	80	56	56
Côteau St. Louis.....	172	73	73
Chicoutimi, Couvent.....	62	150	146
Carleton, do.....	45	200	194
D'Eschambeault, garçons.....	60	140	136
do filles.....	90	73	73
Champlain.....	124	73	73
Coaticook.....	80	100	100
Eboulements.....	64	73	73
Ecurcuils.....	127	56	66
Escoumains.....	57	73	73
Etchemin, Village.....	242	100	100
Grande Baie, garçons.....	32	73	73
do filles.....	44	56	56
Grande Rivière.....	56	73	73
Grondines.....	75	56	56
Henryville.....	57	56	56
do Couvent.....	135	56	56
Hurlingdon.....	79	73	73
Hébertville.....	105	100	100
Iberville.....	145	73	73
do filles.....	168	56	56
Lacadie.....	86	73	73
Lacolle.....	96	73	73
Lachine.....	130	73	73
Lotbinière.....	21	73	73
do Couvent.....	64	73	73
Maîtrise St. Pierre Montréal.....	175	100	200
La Pesche.....	68	56	56
Maria.....	40	73	73
Malbaie.....	60	73	73
Matane.....	89	56	56
Écoles de filles, rue Visitation.....	1000	73	73
Ecole des Comm. Cath. de Montréal.....		975	946
Nicolet, filles.....	162	56	56
N. D. de Bonsecours, Couvent.....	158	150	146
N. D. de Hull.....	220	73	73
N. D. du Portage.....	60	56	56
Nouvelle.....	53	100	100
Montant à reporter.....	\$8832

LISTE No. 5.—ÉCOLES MODÈLES.—(Continué.)

NOM DE L'INSTITUTION.	Nombre d'élèves.	Subvention pour 1871.	Subvention pour 1872.
Montant rapporté.....			\$8832
Percé.....	65	56	56
Pointe Claire.....	66	140	136
Pointe-aux-Trembles, Portneuf.....	72	73	73
Pointe du Lac.....	86	73	73
Portneuf, garçons.....	95	56	56
do filles.....	72	56	56
Quebec, St. Roch Sud.....	340	173	168
do do Couvent.....	620	73	73
do Faubourg St. Jean.....		73	73
Rawdon, dissidents.....	37	73	73
do Couvent.....	29	73	73
Rigaud, Académie de filles.....	106	73	73
Rivière Ouelle.....	62	73	73
Rivière des Prairies.....	32	56	56
Rivière du Loup.....	99	73	73
Fraserville, garçons, Témiscouata.....	80	73	73
Rivière du Loup, Maskinongé.....	150	73	73
Rivière du Loup, Fraserville.....		73	73
Témiscouata, Couvent.....		73	73
Sault au Récollet.....	65	73	73
Sherrington.....	92	89	89
Somerset de Plessisville.....	24	190	185
Stanford.....	29	56	56
Soulanges.....	40	73	73
Shawinigan.....	102	56	56
Ste. Aimé.....	122	173	168
St. Alexandre, Iberville Couvent.....	115	56	56
do Kamouraska.....	90	73	73
do Iberville.....	68	73	73
St. Anicet.....	115	56	56
St. André, Kamouraska.....	51	73	73
Ste. Anne de la Pérade.....	117	73	160
do des Plaines.....	108	73	73
do No. 2, Kamouraska.....	110	73	200
St. Anselme, Couvent.....	84	73	73
St. Antoine de Tilly.....	32	73	73
St. Apollinaire.....	80	73	73
St. Anne de Bellevue.....	78	73	73
St. Ambroise, Québec.....	55	73	73
Ste. Angélique, Papineauville.....		56	56
Ste. Brigitte, Iberville.....	72	56	56
St. Calixte de Somerset, Couvent.....	150	73	
Somerset, Couvent, (déjà payé.).....		50	
Ste. Croix.....	63	56	56
Ste. Cécile.....	222	173	73
do Couvent.....	266	206	103
St. Césaire.....	204	00	194
St. Charles Bellocchasse, garçons.....	52	73	73
do filles.....	69	73	73
do de St. Hyacinthe.....	120	73	73
Ste. Claire.....	87	73	73
St. Célestin, Nicolet Couvent.....	124	156	100
St. Constant.....	111	206	103
St. Christophe.....	140	00	194
St. Denis, Kamouraska.....	96	73	73
do No. 1, St. Hyacinthe.....	80	173	73
St. David.....	80	00	100
St. Dunstan.....	41	73	73
St. Edouard, Napierville.....	112	73	73
St. Elizabeth.....	78	73	73
Ste. Flavie.....	90	56	56
St. François du Lac, paroisse.....	94	56	56
Ste. Famille.....	45	73	73
Ste. Foye.....	100	73	73
St. François du Lac, village.....	115	73	73
St. Frédéric, Drummond.....		73	73
St. Ferdinand d'Halifax.....	25	56	56
Ste. Geneviève, Batiscan.....	65	73	73
Montant à reporter.....			\$14457

LISTE No. 5.—ÉCOLE MODÈLES.—(Continué.)

NOM DE L'INSTITUTION.	Nombre d'élèves.	Subvention pour 1871.	Subvention pour 1872.
Montant rapporté.....			\$14457
Ste. Geneviève, Jacques-Cartier.....	70	56	56
St. George, Cacouna.....	58	56	56
Ste. Gertrude.....	46	73	73
St. Gervais, Couvent.....	65	73	73
do garçons.....	48	173	73
St. Grégoire le Grand.....	56	100	100
St. Gabriel de Brandon.....	79	00	100
do Couvent.....	86	56	56
St. Henri de Mascouche.....	34	73	73
St. Henri, Hochelaga.....	387	173	73
do de Lauzon.....	90	50	146
St. Hermas.....	74	73	73
St. Hilaire.....	78	73	73
St. Hubert.....	35	56	56
St. Hélène, Kamouraska.....	78	56	56
St. Henri, Hochelaga Couvent.....	1228	56	56
St. Irénée.....	47	72	73
St. Isidore.....	99	73	73
St. Jacques de l'Achigan.....		173	73
do le Mineur.....	118	06	103
St. Jean Bte. Village.....	253	73	73
do Chrysostôme.....	120	56	56
Châteauguay.....		56	56
St. Jean Chrysostôme, Lévis.....	46	56	56
do des Chaillons.....	60	73	73
St. Jean Port Joly.....	52	73	73
do filles.....	54	73	73
St. Jérôme, Couvent.....	164	173	73
do garçons.....	165	50	146
St. Joachim, Deux-Montagnes.....	97	73	73
St. Joseph, Chicoutimi.....	77	56	56
Ste. Julie, Somerset.....	67	56	56
St. Joseph, Lévis.....	200	73	150
St. Lambert.....	54	97	97
St. Laurent, Montmorency.....	85	73	73
St. Léon.....		56	56
St. Lin.....	118	73	73
St. Louis de Gonzague.....	125	56	56
do do Couvent.....	135	56	56
St. Luc, St. Jean.....	49	56	56
Ste. Luce.....	96	56	56
St. Liguori.....	110	50	146
St. Mathias, Rouville.....	100	56	56
St. Martin.....	95	73	73
Ste. Martine, garçons.....	108	56	56
do filles.....	100	56	56
St. Michel Archange, garçons.....	70	56	56
Ste. Monique.....	121	73	73
St. Michel Archange, filles.....	108	73	73
St. Maurice.....	70	73	73
St. Narcisse.....	107	73	73
St. Nicolas.....	40	73	73
St. Norbert, Arthabaska.....	65	56	56
do du Cap Chatte.....		73	73
St. Octave de Métis.....	92	56	56
St. Ours, Couvent, ville.....	118	73	73
St. Ours, garçons, ville.....	70	73	73
St. Paschal.....	109	73	73
St. Pierre Isle d'Orléans Montmorency.....	86	56	56
Ste. Philomène.....	78	73	73
St. Pierre de Durham.....		56	56
St. Philippe.....	85	73	73
St. Pierre les Becquets.....	61	56	56
St. Polycarpe.....	70	73	73
do Couvent.....	150	73	73
St. Roch de l'Achigan.....	93	73	73
St. Romuald de Lévis.....	208	73	73
Ste. Rose.....	105	73	73
Montant à reporter.....			\$19074

LISTE No. 5.—ECOLE MODÈLES.—(Continué.)

NOM DE L'INSTITUTION.	Nombre d'élèves.	Subvention pour 1871.	Subvention pour 1872.
Montant rapporté.....			\$19074
St. Raphaël.....	88	56	53
St. Sévère.....	73	73	73
St. Scholastique.....	84	73	73
St. Stanislas, Champlain.....	160	73	73
do Beauharnois.....	117	73	73
St. Sulpice.....	53	56	56
Trois-Pistoles, No. 1, Témiscouata.....	72	73	73
St. Ursule.....	87	56	56
St. Urbain.....		56	56
St. Valentin.....	80	56	56
St. Vincent de Paul, Couvent.....	142	73	73
do garçons.....	64	56	56
St. Valier.....	50	73	73
Waterloo, Shefford.....	120	100	100
Wotton.....	36	200	194
Victoriaville.....	130	56	56
St. Zotique.....	105	56	56
St. Paschal.....			73
Sourdes-Muettes de la Prov. Montréal.....		618	
Total.....			\$20,390

TABLEAU de la distribution de la subvention de l'éducation supérieure aux Institutions protestantes pour l'année 1871, en vertu de l'acte 18 Victoria, Chap. 54.

LISTE No. 1.—UNIVERSITÉS.

NOM DE L'INSTITUTION.	Nombre d'élèves.	Subvention pour 1870.	Subvention pour 1871.
Collège McGill.....	274	\$ 1369 49	\$ cts.
Dépenses contingentes.....		271 00	
Bishop's Collège.....	62	979 18	
Total.....		2619 67	2619 67

LISTE No. 2.—COLLÈGES CLASSIQUES.

St. Francis, Richmond.....	119	587 66	
Morin.....	6	369 98	
Total.....		957 64	957 64

LISTE No. 3.—COLLÈGE INDUSTRIEL.

Lachute.....	146	184 99	
Total.....			184 99

LISTE No. 4.—ACADÉMIES DE GARÇONS OU MIXTES.

Aylmer.....	66	129 52	
St. Andrew.....	60	57 37	
Barnston.....	38	86 35	
Bedford.....	109	90 06	
Caserville.....		86 35	
Charleston.....	126	173 92	
Clarenceville.....	54	170 82	
Clarendon.....	50	86 35	
Coaticook.....	72	75 91	
Compton.....	120	86 35	
Cookshire.....	45	86 35	
Danville.....	162	129 52	
Dudswell.....	43	86 35	
Dunham.....	73	170 82	
Eaton.....	60	45 66	
Farnham.....	67	129 51	
St. Foye.....	51	86 35	
Freighsburg.....	60	114 07	
Georgeville.....	40	88 14	
Granby.....	135	170 83	
Huntingdon.....	97	191 18	
St. Jean.....	71	205 39	
Knowlton.....	62	170 83	
Missisquoi.....	60 à 70	131 98	
Philipsburg.....	63	88 14	
Shefford.....	80	197 96	
Sorel.....	65	76 49	
Stanbridge.....	73	133 22	
Stanstead.....	110	305 86	
Sutton.....	89	107 13	
Sherbrooke.....	81	189 33	
Cowansville.....	65	86 95	
Total.....		4035 06	\$4035.06

DEMANDES NOUVELLES.	Nombre d'élèves.	Subvention pour 1871.	
Buckingham, Ottawa.....	40	\$73	
St. Pierre de Charlesbourg, Québec, Couvent.....	75	16	
Charlesbourg, filles.....	48	56	
do garçons.....	77	56	
Champlain, Couvent.....	124	73	
Cap Santé.....	78	73	
Côteau St. Louis, Couvent.....	118	73	
Drummondville.....	50	73	
Kingsey French Village.....	67	56	
Longue Pointe, Hochelaga, garç.	30	73	
N. Dame de Hull, Ottawa, Il y a déjà une école modèle	104	72	
N.-D. de toutes grâces, Ottawa, Couvent.....	52	72	
St. Anne, Couv., Hemmingford.....	92	72	
St. Thomas de Pierreville.....	75	72	
St. Vallier Bellechasse, garçons	50	72	
St. Sylvestre Lottinière.....	70	56	
St. Roch des Aulnais, filles.....	28	56	
St. François, Rivière du Sud, Montmagny, Couvent.....	60	72	
St. Joseph, Beauce.....	40	73	
St. Colomb de Sillery.....	80	200	
St. Barthélemy, Berthier.....	60	72	
St. Marc, Verchères.....	75	72	
St. Cécile du Bic.....	126	56	
Sœurs de la Providence, 3 Riv.	128	100	
Waterloo, Templeton.....	163	72	
St. Félix de Valois, Joliette.....	55	72	
St. Félix du Cap Rouge.....	15	56	
St. Jean, Sœurs de Charité.....	140	100	
St. Agnès, Charlevoix.....	45	56	
St. Ambroise, Québec.....	50	56	
St. Agapit.....	66	56	
Total.....		\$2253	\$2253 00

LISTE No. 5.—ÉCOLES MODÈLES.

NOM DE L'INSTITUTION.	Nombre d'élèves.	Subvention pour 1871.	Subvention pour 1872.
St. Andrews School, Quebec.....	35	193 63	
Colonial School Society, Sherbrooke....	89	96 86	
British & Canad. School Society, Quebec.	198	421 78	
National School, Quebec.....	196	213 99	
Pointe St. Charles, Montreal.....	83	142 47	
Amer. Presbty. School Society, Montreal..	125	193 02	
Col. Church & School Society, Montreal..	774	384 80	
Infant School Lower Town, Quebec.....	45	96 23	
“ “ Upper Town, Quebec.....	90	96 23	
Berthier, (Diss).....	29	34 57	
Bury.....	45	45 05	
Coteau Landing.....	32	34 57	
Durham.....	96	61 76	
Lacolle, (Diss).....	161	45 05	
Lachine, (Diss).....	84	45 05	
Leeds.....	88	45 05	
Magog.....	71	45 05	
Montreal, Ecole Allemande.....	80	34 57	
St. Mathew, Pointe St. Charles.....	50	34 57	
St. Etienne, Ottawa.....	106	45 05	
Montreal, Ecole Protest. rue Ste. Anne..	310	45 05	
Rawdon.....	50	45 05	
St. Henri, Hochelaga.....	86	45 05	
Chambly.....	42	34 57	
Trois-Rivières.....	66	34 57	
Total.....	\$2513 64

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

BULLETIN DES SCIENCES.

—*Le tunnel sous la Manche.*—Voici d'après le *Journal du Havre*, quelques renseignements intéressants relatifs au percement sous la Manche :

La voie sous-marine sera creusée à un demi-mille de profondeur au dessous de l'eau. Les dépenses sont évaluées à 325 millions. Les personnes qui ont visité l'Exposition universelle de Paris en 1867 ont vu les plans et devis du tunnel sous-marin entre la France et l'Angleterre de Douvres à Calais. Ce projet va être étudié par un comité anglo-français présidé par lord Grosvenor, et une Compagnie s'en est constituée.

Un des ingénieurs de la nouvelle compagnie, qui a étudié depuis trente ans de quels éléments se composaient les passes de Douvres, a publié, avec cartes et plans illustrés, un développement complet du projet actuel, avec une notice des divers plans successivement conçus depuis plusieurs années, et tous abandonnés depuis. Il y fait mention de certains projets, plus ou moins admissibles ou impossibles que le public connaît suffisamment, tel que la submersion d'un tube dans le fond d'un bouclier sous-marin, d'un pont jeté et d'une espèce de passage construit entre deux arches, tous projets reconnus impraticables.

Ce fut en 1838 qu'on acquit la conviction qu'un tunnel sous-marin remplirait les conditions voulues. Aucune information précise, toutefois, n'existait à cet égard. Les recherches s'étendirent du Norwicksire aux plaines de Fierres,—distance de 180 milles anglais, et on observa sur toute l'étendue de la zone les formations existantes de terre calcaire blanchâtre.

La pente du lit vers les passes fut vérifiée et constatée à 1,500 places ou stations diverses, en démontrant une différence apparente, reconnue exacte par l'exploration des éminences sous-marines dues à une courbe, à un point de jonction des lignes non inclinées du lit, mais qui laisse à douter à présent si les couches se continuent avec régularité au-dessous des passes. La pente de la couche calcaire vers la mer a été reconnue, en général, être de 2 pieds 3 pouces sur la côte de France, et seulement de 2 pieds 8 pouces sur la côte anglaise.

BULLETIN DES STATISTIQUES.

—On parle beaucoup, à Montréal, de construire un aqueduc qui amènera l'eau des montagnes en arrière de Saint-Jérôme, en suivant le chemin de fer de colonisation du nord. Cet aqueduc aurait une pression assez forte pour lancer l'eau à une hauteur de 400 pieds, et la fournir en quantité inépuisable.

—*Statistiques de l'Europe.*—Avant la guerre d'Italie, l'Europe comptait cinquante-six États. Aujourd'hui, après la disparition de petits États d'Italie et d'Allemagne, l'Europe ne renferme plus que dix-huit États indépendants, avec une superficie totale de 179,632 milles carrés, et une population de 300,900,000 âmes. Dans ce nombre, l'empire allemand figure pour une étendue de 9,888 milles carrés et 40,106,900 habitants (d'après le recensement de 1867). Sous le rapport de l'étendue, c'est à peine la dix-huitième partie de la surface de l'Europe, et sous le rapport de la population, c'est moins que la septième.

Les grands États européens, c'est-à-dire ceux qui ont au delà de 25 millions d'habitants, sont : la Russie, 71 millions; l'Allemagne, 40 millions; la France, 36 millions et demi; l'Autriche-Hongrie, 36 millions; la Grande-Bretagne, 32 millions; l'Italie, 26 millions et demi. Ces États, avec leurs 244 millions, absorbent donc les huit dixièmes de la population totale de l'Europe, tandis qu'il y a un siècle encore, avant les partages de la Pologne, les grands États ne prenaient que la moitié environ de la population totale, qui se montait alors à 160 millions, dont : pour la Russie, dix-huit millions; l'Autriche, 17; la Prusse, 5; l'Angleterre, 12; la France, 26; ensemble, 80 millions.

Au point de vue religieux, l'Europe compte 120 millions de catholiques romains, dont : 35 millions et demi en France; 28 millions en Autriche; 26 millions en Italie; 16 millions en Espagne; 14 millions et demi en Allemagne; en outre, 70 millions de catholiques grecs, dont 54 millions en Russie, 5 millions en Turquie, 4 millions en Roumanie, 3 millions en Autriche, etc.; 71 millions de protestants, dont 25 millions en Allemagne, 24 millions en Angleterre, 5 millions et demi en Suède et en Norvège, 4 millions en Russie, 3 millions et demi en Autriche.

Il existe, en Europe, 4,800,000 juifs, dont 1,700,000 en Russie, 822,000 en Autriche, 1,300,000 en Hongrie, 500,000 en Allemagne.

FAITS DIVERS.

—Au moyen de procédés chimiques, faits par le Dr. Martel, on est parvenu à lire sur le document trouvé dans la pierre angulaire de l'ancien collège de Chambly, ce qui suit :

“ Cette pierre a été posée par M. Paquin le 10 Juin 1826, en présence de MM. Bresse, Halt, Boileau et de Salaberry, citoyens de cette paroisse. Cette maison est le fruit de la générosité de P. M. Mignault, prêtre, curé de Chambly.—*Franco Canadien.*”

—*Bien touché.*—Mme veuve Kiéné, aujourd'hui receveuse de billets à la gare du chemin de fer de Vincennes, était renfermée dans Strasbourg, lors du siège de cette ville par les Prussiens; elle soigna les blessés avec un courage et un dévouement des plus remarquables, sans distinction de nationalité.

Pour récompenser Mme Kiéné des soins donnés aux blessés allemands, l'impératrice d'Allemagne lui a décerné la croix de fer.

Mme Kiéné a répondu par la lettre suivante au chancelier, qui lui avait envoyé les insignes de l'ordre :

“ Monsieur le chancelier,

“ Je vous retourne la croix que S. M. l'impératrice Augusta a bien voulu me décerner.

“ Il m'est impossible d'accepter une distinction d'une souveraine qui a fait envahir, brûler, saccager ma patrie et ma ville natale.

“ Si, en soignant mes compatriotes, j'ai pu faire quelque bien aux allemands, c'est que, devant la souffrance je n'ai pas vu la différence des nationalités, et il me suffit de l'approbation de ma conscience de française, qui n'a jamais compris la cruauté contre les vaincus, les malades, les femmes et les enfants.

“ Veuillez donc remettre cette croix à l'impératrice d'Allemagne: elle serait une injure pour une alsacienne.

“ Recevez, monsieur le chancelier, mes salutations empressées.

“ VEUVE KIENÉ.”

—*Lunettes mystérieuses.*—Le comte Orloff porte souvent des lunettes bleues pour dissimuler l'absence de son œil droit.

Or, avant-hier, en prenant congé de M. Thiers, il oublia sur un meuble ses lunettes qu'il avait ôtées.

Le président de la république, pensant que le comte pouvait en avoir besoin, donna ordre qu'on les lui envoyât immédiatement.

Les lunettes furent en conséquence mises dans une enveloppe scellée au sceau de la République française, et un gendarme à cheval partit avec le pli, croyant porter une dépêche d'Etat.

Grand fut l'étonnement du personnel de l'ambassade Russe, quand en l'absence du comte, on ouvrit l'enveloppe.

Un attaché émit l'opinion que ces lunettes "voulaient dire quelque chose." Cette opinion ayant semblé bonne, on télégraphia à St. Petersburg la dépêche suivante :

—Avons reçu du Président de la République des lunettes mystérieuses. Ambassadeur absent. Que faire ?

On répondit de St. Petersburg :

—Envoyez lunettes.....

Heureusement le comte rentra. Il était temps, les lunettes bleues allaient partir pour St. Petersburg.—*Paris Journal.*

—On lit ces deux quatrains sur la même page d'un album marseillais :

Dans ce cimetière de gloire
Vous voulez ma cendre ; à quoi bon ?
Pendant que j'inscris ma mémoire
Le temps pulvérise mon nom.

A. DE LAMARTINE.

Si le temps pour marquer jusqu'où va son empire,
Pulvérise en effet le beau nom que voilà,
Qu'il daigne sur les vers que j'ose encore écrire
Jeter un peu de cette poudre là.

BERANGER.

—Il n'y a que trois fois cinq jeudis dans les mois de février du dix-septième siècle, en 1624, 1652, 1680 ; même nombre dans le dix-huitième siècle, en 1720, 1748, 1776. La chose n'arrivera que trois fois dans le dix-neuvième siècle, comme suit, 1816, 1844 et 1872. Le prochain mois de février qui aura cinq jeudis ne sera qu'en 1928, et ensuite en 1956 et 1984, trois fois pour le vingtième siècle.

—Voici les noms des personnes qui composent le Tribunal de Genève auquel a été référée la question de l' "Alabama :

L'hon. Sir Alex. Cockburn, Baronnet et juge en chef représentant l'Angleterre ; l'hon. Charles Francis Adams, représentant les Etats-Unis ; Son Excellence le Comte Eclipsis, représentant l'Italie ; M. Jacob Stampitz, représentant la Suisse, et le baron d'Itajuba, représentant le Brésil.

ANNONCES.

Madame THIVIERGE

Ouvrira le premier Mai, à St. Félix du Cap Rouge, à sept milles de Québec, un Etablissement pour l'éducation d'une classe choisie de huit ou dix jeunes demoiselles. Les études comprendront l'Anglais et le Français dans toutes les branches enseignées dans une école modèle, la musique, le chant, les divers genres de Dessin, la Peinture Orientale et à l'huile, et la confection des ouvrages en cire, soit des fleurs, soit des fruits, etc.

Trois institutrices seront chargées de l'enseignement. Une Dame Anglaise sera à la tête des classes anglaises ; une Dame Française enseignera la Langue Française ; Madame Thivierge donnera elle-même des leçons de musique et de beaux arts.

CONDITIONS :

	Par terme 11 semaines
Pension avec l'étude de l'Anglais et du Français....	\$24.00
Musique.....	6.00
Peinture.....	6.00
Dessin.....	3.00
Un cours de leçon d'ouvrages en cire.....	8.00

La table sera copieusement servie, et Madame Thivierge donnera une attention particulière à la santé de ses élèves. Le Cap Rouge est

est admirablement situé et renommé par la salubrité de l'air. On engagera les élèves à prendre des exercices journaliers, et madame Thivierge fera tout en son pouvoir pour donner satisfaction aux parents qui voudront bien lui confier le soin de leurs enfants.

Pour renseignements et plus amples détails, on pourra s'adresser à Madame Thivierge, Cap Rouge. Madame E. I. Dalkin, Cap Rouge, Révérend P. J. Drolet, Curé ; C. W. Wilson, Ecuier, Rue St. Pierre, Québec ; Robert J. Young, Ecuier, James Bowen, Fils, Ecuier, Rue St. Pierre, Québec, ou au Cap Rouge ; J. B. Forsyth, Ecuier, Cap Rouge ; Edson Fitch, Ecuier, St. Romuald.

Cap Rouge, 10 Mars, 1871.

DICTIONNAIRE GÉNÉALOGIQUE

DE TOUTES LES FAMILLES CANADIENNES

PAR

M. L'ABBE C. TANGUAY

Avec un Fac-Simile de la Première carte inédite de la
Nouvelle-France en 1641.

Les personnes qui ont souscrit au Dictionnaire Généalogique et qui voudraient recevoir ce volume par la poste sont priées de nous envoyer le montant de leur souscription qui est de \$2.50 en y ajoutant 40 centins pour les frais de poste. Celles qui ont souscrit chez les Messieurs suivants pourront se le procurer en s'adressant après le 15 Mai courant à

J. A. LANGLAIS, Libraire, Rue St. Joseph, St. Roch de Québec.

J. N. BUREAU, Trois-Rivières.

E. L. DESPRES, Maître de Poste, St. Hyacinthe.

JAMES W. MILLER, Maître de Poste, de Ste. Lucie de Rimouski.

A. GAGNÉ, Maître de Poste de Kamouraska.

R. OUELLET, " L'Islet.

F. H. GIASSON, " L'Anse à Gilles.

E. LEMIEUX, Ottawa.

F. X. VALADE, Longueuil.

L. O. ROUSSEAU, Château-Richer.

Les personnes qui ont souscrit chez MM. DUBEAU & ASSELIN, pourront s'adresser à M. L. M. CRÉMAZIE, Libraire, Québec.

En vente chez l'Éditeur

EUSEBE SÉNÉCAL,
10, Rue St. Vincent, Montréal.

NOUVEL ABRÉGÉ DE GEOGRAPHIE MODERNE A L'USAGE DE LA JEUNESSE

PAR

L'ABBE HOLMES

SEPTIEME EDITION

ENTIÈREMENT REVUE, CORRIGÉE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

PAR

L'ABBÉ L. O. GAUTHIER

Professeur d'Histoire au Séminaire de Québec.

Un Volume in-12 de 350 pages. Cartonné \$4.00 la douzaine.

J. B. ROLLAND & FILS,

Libraires-Éditeurs.

En vente chez tous les Libraires et les principaux Marchands.

IMPRIMÉ PAR LÉGER BROUSSEAU, QUÉBEC.



JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume XVI.

Quebec, Province de Quebec, Juin 1872.

No. 6.

SOMMAIRE.—HISTOIRE : Louis-Adolphe Thiers.—SCIENCES : Origine du Mortier.—PÉDAGOGIE : Extrait du discours prononcé par le Rév. Daniel Leach à la convention des instituteurs du Rhode Island.—Une étymologie ganloise.—AVIS OFFICIELS : Avis au sujet des papiers, lettres ou documents non affranchis, transmis au département.—Erections, séparations et changement de limites de municipalités scolaires.—Diplômes octroyés par l'école normale Laval, et par les bureaux d'examineurs.—Instituteur demandé.—Instituteurs disponibles.—RÉDACTION : Inauguration de l'Académie commerciale catholique de Montréal, et témoignage de estime à l'hon. P. J. O. Chauveau.—Quarante-sixième et quarante-septième conférences de l'association des instituteurs de la circonscription de l'école normale Jacques-Cartier, tenues le 26 janvier et le 31 mai 1872.—Revue mensuelle.—NOUVELLES ET FAITS DIVERS : Bulletin de l'instruction publique.—Bulletin de l'histoire.—Bulletin de la géographie.—Bulletin des sciences.—Bulletin des statistiques.—Bulletin du commerce et de l'industrie.—Bulletin de l'archéologie.—FAITS DIVERS : ANNONCES.

HISTOIRE.

Louis-Adolphe Thiers.

Louis-Adolphe Thiers est né à Mersailles le 16 avril 1797. Sa famille était d'une condition très-modeste ; un seul trait la relevait ; par son côté maternel, le berceau de M. Thiers se rattache à celui des deux poètes Chénier. Marie-Joseph Chénier, l'auteur de *Charles IX* et de *Tibère*, aurait pu le connaître.

L'enfance d'Adolphe fut difficile et laborieuse ; son père n'avait point de fortune, mais de très-bonne heure l'enfant révéla de merveilleuses aptitudes et s'adonna à l'étude avec une ardeur passionnée : même dans son petit monde il exerçait déjà cette action que donnent la supériorité et l'autorité de l'esprit.

Il entra au collège de Marseille en qualité de boursier ; sans ce bienfait de l'Etat, la France n'aurait pas eu M. Thiers, et, à ce moment où la question de l'éducation est à l'ordre du jour, ce ne serait pas un travail sans utilité et sans intérêt que de dresser le tableau des hommes éminents dans les diverses branches des sciences humaines, qui sont sortis de l'humble classe des boursiers.

Les études du jeune Adolphe furent brillantes ; chaque année se terminait pour lui par une moisson de couronnes ; les matières qui l'occupaient alors d'une façon plus spéciale étaient l'histoire et les mathématiques, et probablement il serait entré à l'Ecole polytechnique si l'empire ne fût tombé au moment où il aurait pu embrasser cette carrière.

Il fallait cependant se hâter d'en prendre une : l'humble position de sa fortune autant que ses propres désirs lui en imposait le devoir. Le commerce ne lui plut pas. Il se rendit à Aix pour suivre les cours de la Faculté de droit. Parmi les nouveaux camarades, il retrouva bien vite la position qu'il avait conquise au collège de Marseille, et il acquiesça une réputation justement méritée par son amour pour l'étude et par l'éclat de sa parole. Ceci se passait de 1815 à 1818. Dans les lieux publics qu'il fréquentait, on se pressait pour l'entendre. Il avait adopté les opinions que l'on appelait *libérales*, et les royalistes, après l'avoir écouté, s'en allaient disant :

“ Quel dommage qu'il pense si mal ! ”

Nous trouvons en général que l'on pense toujours mal lorsque l'on n'a pas les mêmes idées et les mêmes principes que nous.

Plein de confiance en lui-même et sentant sa force, sans que personne trouvât la prétention exorbitante, il arrivait souvent au pauvre étudiant de dire, emporté par l'ardeur de la discussion :

“ Quand nous seront ministre..... ”

Jamais homme n'eut en sa fortune de plus fermes espérances ; c'est là, peut-être, une des causes de ses rapides succès. A l'école d'Aix, M. Thiers fit connaissance avec M. Mignet, l'historien futur de *Charles-Quint* à *Saint-Yust* et de *Marie Stuart* ; ces brillants esprits contractèrent une amitié qu'aucun événement n'a jamais ni affaiblie, ni altérée et qui les honore tous les deux.

En 1818. M. Thiers fut reçu avocat. Il plaïda, et, quoique l'on ait dit le contraire, il plaïda avec succès ; il serait bien difficile, lorsque l'on a entendu M. Thiers, d'admettre qu'il n'en ait pas été ainsi. Seulement il ne possédait point cette emphase vide et sonore, trop souvent la joie et la recherche du barreau de province, et de la Provence surtout. Il est certain aussi que le jeune avocat devait porter une ardeur languissante quand il plaïdait pour le mur mitoyen ou pour l'eau de la rigole. Il ne consacrait

du reste qu'une partie de son temps à son cabinet, continuant à se pourvoir et à se munir de cette masse énorme de connaissances qui font de lui un des hommes les plus étonnants de ce siècle. Bref, et qui l'en blâmerait? M. Thiers ne se sentait que médiocrement enthousiaste des luttes du prétoire; il rêvait des combats plus larges et plus retentissants. Il ne s'en cachait point; les intelligences médiocres le trouvaient présomptueux.

En 1818, l'Académie d'Aix ayant mis au concours l'éloge de Vauvenargues, M. Thiers résolut de concourir: il eut l'imprudence de l'annoncer. L'Académie d'Aix était peuplée de royalistes, c'est-à-dire de ses ennemis politiques. Cependant, quel que fût leur mauvais vouloir, ils durent reconnaître que son manuscrit était supérieur à tous les autres; mais pour éviter de le couronner, ils prorogèrent d'une année le concours, attendant de plus forts concurrents. En effet, ils reçurent, quelques mois après, un manuscrit de Paris, et bientôt le bruit se répandit dans la ville d'Aix, que M. Thiers, n'obtiendrait que l'accessit. L'aréopage avait lu le nouvel ouvrage et, tout d'une voix, il avait reconnu son incontestable supériorité. Ce jugement prononcé, on décacheta le pli qui contenait le nom du vainqueur; on y trouva celui de M. Thiers. Il eut ainsi ce qui, nous le croyons, n'a jamais eu lieu; le prix et l'accessit. Grande fut la déconvenue de l'Académie, dont on rit beaucoup.

En juillet 1821, M. Mignet quitta son ami et partit pour Paris. Trois mois après, jetant la robe d'avocat, qui lui semblait trop étroite, M. Thiers le suivit; il prenait son vol. Il arriva n'ayant pour toute fortune que quelques écus, des connaissances déjà vastes, une plume facile et deux ou trois lettres de recommandation, parmi lesquelles il s'en trouvait une pour Manuel, alors un des chefs les plus respectés de l'opposition. Manuel devina M. Thiers; il lui ouvrit la carrière politique, à laquelle il aspirait. Il y avait alors un journal qui jouissait d'une fortune inouïe et d'une popularité énorme; les actions de mille francs du *Constitutionnel* atteignaient le chiffre fabuleux de six cent mille francs; un des directeurs de cet heureux journal était le spirituel Etienne; Manuel, son ami, lui présenta son protégé. Pour connaître ce qu'il savait faire, Etienne lui demanda un article.

Tout écrivain qui a passé par là peut s'imaginer quelles furent les émotions de M. Thiers; la partie était belle, la porte excellente, il s'agissait de réussir et d'entrer. Le jeune politique, revenu dans son très-humble logis, prit sa plume la plus fine et la plus leste et écrivit l'article qui lui était demandé. Il fut trouvé excellent, et M. Thiers se vit immédiatement attaché à la rédaction quotidienne du journal. On a beaucoup parlé des rudes épreuves qu'avait eu à traverser l'homme qu'attendaient de si surprenantes destinées; on voit que, si épreuves il y eut, du moins elles furent courtes. Le *Constitutionnel*, qui de prime-abord sentit tout le prix de la collaboration de son nouveau rédacteur, eut toujours la main large pour lui.

Nous avons connu et nous connaissons encore des journalistes d'un talent incontestable, Carrel, Marrast, J. Janin, Alphonse Karr, Louis Blanc, et bien d'autres encore, qui ont eu à traverser des jours plus longs et plus mauvais.

Un événement vint encore accroître le bien-être de M. Thiers. M. Cotta, le célèbre éditeur de la *Gazette d'Augsbourg*, désirait posséder une action du *Constitutionnel*; en sa qualité d'étranger, il ne pouvait l'acquérir sous son nom; il pria M. Thiers de vouloir bien faire cette acquisition pour lui, et le jeune journaliste devint ainsi propriétaire, nominal seulement, il est vrai, d'une action du puissant journal. M. Cotta exigea que son représentant gardât la moitié des revenus de l'action, qui s'élevait annuellement à trente mille francs. Mais ce qui, dans cette affaire, fut d'un prix inestimable pour M. Thiers, c'est qu'elle lui permit d'entrer dans la direction du *Constitutionnel* et de jouer

un véritable rôle politique. Pour le remplir, il travaillait d'une ardeur obstinée; tous les jours levé à cinq heures du matin, il s'adonnait à des études aussi variées que fortes, qui toutes se classaient merveilleusement dans sa solide mémoire.

Doué, d'ailleurs, d'une rare puissance d'intuition et d'assimilation, il faisait facilement siennes toutes les choses qu'il touchait.

Voici, pour preuve, une anecdote que nous a contée M. Laffitte :

Un jour M. Thiers, qui s'occupait de questions financières, vint le trouver et lui demanda de vouloir bien lui expliquer le jeu de l'amortissement dans les finances de l'Etat.

Après lui avoir donné les explications qu'il sollicitait, M. Laffitte ajouta :

"Du reste, mon cher monsieur Thiers, puisque vous étudiez le mécanisme des finances, demain je donne à dîner à quelques grands banquiers, soyez des nôtres avec Mignet, et vous entendrez certainement traiter les questions qui semblent vous intéresser."

M. Thiers accepta, et se trouvait le lendemain avec M. Mignet dans les salons de son hôte. On se mit à table; les convives étaient nombreux, tous choisis parmi les sommités de la finance; il y avait même de grands banquiers étrangers. Entre le premier et le second service, je ne sais quelle théorie ayant été avancée par un convive, M. Thiers éleva la voix, et il prit si bien la parole que tout le monde fit silence; le service de la table fut interrompu sur un signe de M. Laffitte; et quand l'admirable causeur s'arrêta, M. Labouchère, je crois, demanda à l'amphitryon :

— Quel est donc cet homme qui parle si magistralement de finances ?

— Cet homme-là, cher monsieur, est bien plus prodigieux que vous ne le pensez; hier, il ne savait pas ce que c'était que l'amortissement, et vous avez entendu comme il en a raisonné.

Non-seulement M. Thiers avait ses livres entrées chez Laffitte, mais encore il était le bienvenu dans les salons du baron Louis et de Talleyrand.

Quelques années plus tard, on parlait un jour, devant ce roi sceptique de la diplomatie, du journaliste marseillais :

— C'est un parvenu, disait-on.

— C'est mieux que cela, répondit le prince, c'est un homme arrivé !

Au fur et à mesure que Charles X accentuait ses résistances, M. Thiers prononçait ses attaques, et trouvant la politique suivie par le *Constitutionnel* trop molle et trop peureuse, il cherchait une feuille plus libre et plus osée, lorsque Armand Carrel vint lui proposer de fonder avec lui un nouveau journal; M. Thiers se hâta d'accepter, et le 1er juillet 1830 parut le prospectus du *National*, fondé par MM. Thiers, Mignet et Armand Carrel. Ce qui rendait surtout précieux pour la feuille nouvelle le nom de M. Thiers, c'était la popularité légitime qu'il avait conquise par la publication de sa grande *Histoire de la Révolution française*, commencée en 1823 et terminée en 1827. Il fallait un certain courage alors pour entreprendre un tel ouvrage. La France, à cette époque, n'osait pour ainsi dire pas regarder en arrière. Les souvenirs de la Terreur glaçaient le parti libéral, tandis que les royalistes lançaient l'anathème sur les jours et les hommes de ce temps d'un tragique si plein de grandeur et d'épouvante. L'historien voulut rendre aux événements leurs véritables origines et leur portée; et aux hommes, vainqueurs et victimes, leur caractère. Grand écrivain, dans toute l'étendue du mot, M. Thiers évidemment ne l'est pas; mais, si l'expression peut être permise, il fait la lumière. S'il ne sait pas peindre, il a des couleurs pour ainsi dire transparentes, à travers lesquelles on voit les scènes qu'il veut reproduire. Les questions les plus délicates, il les

prend, les pose, les habille, les déshabille, les élucide avec un tel bonheur, qu'il vous fait résoudre par vous-même des problèmes qui, avant de l'avoir lu, vous eussent semblé hors de la portée de votre esprit. A ce titre et à ce point de vue, M. Thiers est un vulgarisateur admirable, et c'est à cette qualité qu'il faut attribuer le succès toujours croissant de son ouvrage, malgré les travaux les plus profonds et plus colorés qui ont été faits postérieurement sur notre grande époque révolutionnaire.

Le ministère Polignac, si fatal à la branche aînée, était déjà créé lorsque M. Thiers entra dans la lutte avec ses deux collègues, groupant autour d'eux non-seulement ceux qui voulaient toute la Charte, mais encore les jeunes têtes plus hardies qui voulaient plus que la Charte et autre chose que la Charte. M. Thiers était avec les premiers, Armand Carrel avec les autres. Il est certain que la rédaction du *National* n'était point homogène. Quoique dans son histoire M. Thiers eût fait l'apologie de la république, à cette époque il n'était point républicain. Après avoir essayé de rompre les résistances parlementaires, et poussé par de tristes et aveugles conseillers, Charles X, s'appuyant sur l'article 14 de la Charte, se résolut à briser le pacte que Louis XVIII, son frère, avait signé. Pour vaincre les résistances qu'il semble avoir tenues pour peu redoutables, le roi comptait sur la force de son armée et sur le retentissement glorieux de la prise d'Alger ; il se trompait.

A peine les ordonnances de juillet paraissaient-elles au *Moniteur* que toutes les grandes villes du royaume se soulevaient.

A Paris, M. Thiers se mit à la tête de la résistance de la presse, et comme quelques-uns des journalistes hésitaient à signer l'éclatante protestation qu'il avait rédigée, il dit à ses confrères :

—Messieurs, il faut que nos têtes soient au bas de cette pièce, c'est pourquoi je la signe.

Tous les journalistes l'imitèrent. Le monde sait comment finit la lutte si follement entreprise. Ce fut M. Thiers qui se rendit à Neuilly auprès du duc d'Orléans, qui s'y était retiré ; il lui portait la couronne. Les débuts de cette mission ne furent pas heureux d'abord. La princesse Amélie repoussa la proposition du négociateur, mais la sœur du duc d'Orléans fit un meilleur accueil à l'offre royale, et le prince déclara à M. Thiers que, pour ne pas être forcé d'émigrer, il accepterait tout, même le trône. Par cet acte, le jeune écrivain se séparait d'Armand Carrel et du parti républicain, dont il ne croyait pas l'heure venue.

Par ses talents et par les services qu'il venait de rendre au prince, M. Thiers devait naturellement jouer un grand rôle dans le règne nouveau. Il n'y manqua pas, et, par une rare fortune, l'orateur se trouva en lui supérieur encore à l'écrivain.

Il a successivement pris tous les portefeuilles, et dans tous les débats de la Chambre, soit qu'il se soit agi de finances, de commerce, de relations extérieures, il a fait preuve d'une souplesse d'esprit quelquefois excessive et d'une abondance et d'une variété de connaissances qui confond.

Un de ses adversaires politiques a tracé un portrait de lui—nous avons effacé quelques traits—qui le reproduit avec autant de grâce que de vérité, et nos lecteurs, nous en sommes sûrs, nous saurons gré de mettre sous leurs yeux ce petit chef-d'œuvre de style :

« M. Thiers, dit M. de Cormenin, pris en détail, a un front large et intelligent, des yeux vifs, un sourire fin et spirituel ; mais à l'aspect, il est trapu, négligé, vulgaire. Il a dans son babil quelque chose de la commère et dans son allure quelque chose du gamin. Sa voix nasillarde déchire l'oreille. Le marbre de la tribune lui va à l'épaule et le dérobe presque à son auditoire... Il a tout contre

soi, et cependant ce petit homme s'est emparé de la tribune ; il s'y établit si à l'aise, il a tant d'esprit, tant d'esprit qu'on se laisse aller, malgré qu'on en ait, au plaisir de l'entendre.

« Il baisse d'habitude la tête lorsqu'il se dirige vers l'estrade ; mais lorsqu'il y est grimpé et qu'il parle, après un peu de silence, il relève si bien la tête, il se dresse si haut sur la pointe de ses pieds, qu'il domine toute l'assemblée... Ce n'est pas, si vous voulez, de l'oraison, c'est la causerie vive, brillante, légère, volubile, animée, semée de traits historiques, d'anecdotes et de réflexions fines ; et tout cela est dit, coupé, brisé, lié, délié, recousu avec une dextérité de langage incomparable. La pensée naît si vite dans cette tête-là, si vite, qu'on dirait qu'elle est enfantée avant d'être conçue. Les vastes poumons d'un géant ne suffiraient pas à l'expectoration de ce nain spirituel...

« Vous ne le trouverez jamais en défaut sur rien : aussi fécond, aussi vif dans l'attaque que dans la défense, dans la riposte que dans l'exposition, j'ignore si sa réplique est toujours la meilleure, mais je sais qu'elle est toujours la plus spécieuse... Il est téméraire, puis il est timide. Il veut agir, il court, il va se précipiter, et le voilà qui se cache et qui se retire dans sa force, à ce qu'il dit... On lui proposerait le commandement d'une armée, qu'il ne le refuserait pas, et, moi, je ne suis pas sûr qu'il ne gagnerait pas la bataille. Je vous jure que j'ai entendu de mes propres oreilles des généraux engoués de lui me dire qu'ils serviraient volontiers sous ses ordres...

« Thiers rencontre à chaque pas sur son chemin fleurs, rubis, perles, diamants ; il n'a qu'à se baisser, il les ramasse, il les assemble et ils prennent à l'instant même entre ses mains la forme d'une guirlande, d'une agrafe, d'une bague, d'une ceinture, d'un diadème, tant cet esprit a de richesse, de flexibilité, de fécondité et d'éclat. Il médite sans effort, il produit sans épuisement, il marche sans fatigue ; c'est le voyageur d'idées le plus rapide que je connaisse... Thiers n'a pas seulement de la capacité tout ce que l'on peut avoir, il est aussi Français qu'un Français de ce pays puisse l'être. Il a un sentiment de la nationalité si profond, si généreux, si vrai, que je sens, malgré moi, le reproche de ses fautes expirer sur mes lèvres."

M. Thiers, comme député et plus souvent encore comme ministre ou en qualité de chef du cabinet, prit une part constante et active à tous les événements du règne de Louis-Philippe, ce qui n'empêcha point ce prodigieux travailleur de publier sa grande histoire du consulat et du premier empire, et de réunir les matériaux d'une histoire de Florence qu'il serait malheureux qu'il n'achevât pas, car, en lui, l'homme politique éminent est doublé d'un grand artiste. Il aime une médaille, un tableau, un fragment antique, autant que l'exercice du pouvoir. Pendant les dernières heures de février 1848, il essaya de sauver la dynastie qu'il avait tant contribué à fonder, mais il n'en eut ni le temps ni la force. Il combattit, pendant la république, la république, le mouvement socialiste et le rétablissement de l'empire.

Lors du coup d'Etat de Décembre, il fut, ainsi que ses collègues du Corps législatif, arrêté, jeté en prison, et de là, pour quelque temps, sur la terre étrangère. Rentré de son exil, il refusa de prêter son concours au régime impérial, qu'il attaqua énergiquement dès que les électeurs l'eurent renvoyé au Palais-Bourbon, et la France se souviendra toujours de l'ardeur désespérée avec laquelle il signala l'aventure désastreuse dans laquelle se lançait Napoléon III en déclarant la guerre à la Prusse.

Après Sedan éclata le Quatre-Septembre ; M. Thiers s'effaça pendant quelques jours ; mais sollicité par le gouvernement de la Défense nationale, il essaya de réveiller l'Europe et de l'appeler à notre secours. Malgré son âge,

il courut à Londres, à Vienne, à Saint-Pétersbourg, à Florence, et, ne pouvant nous trouver aucune alliance utile, il se vit réduit à préparer les bases douloureuses de la paix, qu'il signa plus tard à Bordeaux en qualité de chef du pouvoir exécutif. Il ramena l'Assemblée nationale à Versailles, où il fut nommé par elle président de la république pour jusqu'au jour où la France se donnerait un gouvernement définitif.

Ce qu'il fit pendant les affreux troubles de la Commune, tout le monde le sait ; tout le monde sait aussi que, dans leur fureur sauvage, les chefs de l'Hôtel de ville, après l'avoir mis hors la loi, renversèrent son hôtel. Misérable vengeance !

Ce que M. de Cormanin avait prévu, ce que les généraux qu'il consultait tenaient pour possible arriva ; dans cet immense désastre, M. Thiers devint général en chef. Ce fut lui qui fit évacuer l'armée de Paris dans la soirée du 18 mars ; c'est lui qui prépara les attaques, réorganisa les troupes et indiqua le point le plus vulnérable de l'enceinte de Paris.

Aujourd'hui, après une victoire qui a tant coûté, M. Thiers, président de la république, s'occupe de reconstituer la France.

Voilà où M. Thiers en est de sa vie ; mais, quoi qu'il advienne et quels que soient les jugements que l'on porte sur lui, il est et restera une des plus curieuses et des plus grandes figures de notre histoire.

CH. RAYMOND.

Extrait du Musée des familles.

SCIENCES.

Origine du Mortier.

Qui se douterait que le mortier, dont l'usage ne remonte pas chez nous au delà de 1510, eut pour premier inventeur le sultan des Turcs, Mahomet II, qui l'employa pour la première fois au siège de Constantinople, en 1453 ? Nous extrayons à ce sujet un passage très-curieux d'une Vie du conquérant, publiée récemment d'après un manuscrit grec de la Bibliothèque du Seraï, à Constantinople. L'auteur est un certain Christobule, d'Imbros, sur lequel nous ne possédons que des données très-incomplètes, fournies par le manuscrit lui-même, et que M. Ubicini a résumées dans une notice lue par lui à l'Association pour l'encouragement des études grecques.

Pour bien comprendre le récit qui va suivre, il convient de remarquer : 1o. que les Turcs occupaient la colline sur laquelle est bâti actuellement le faubourg de Péra ; 2o. qu'entre eux et la Corne d'Or, où était mouillée la flotte grecque, s'étendait la ville de Galata, occupée par les Génois, et dont les hautes murailles, formant une enceinte continue flanquée de tours, masquaient en grande partie la vue du port et interceptaient le tir de leur artillerie.

“ Le sultan, voyant l'insuccès de ses attaques, eut recours à un nouvel engin de guerre. Il appela les ingénieurs de son armée, et leur demanda s'il ne serait pas possible d'atteindre et de couler bas les vaisseaux grecs mouillés à l'entrée du port, au moyen de grosses pierres lancées par des pièces d'artillerie. Ceux-ci répondirent que la chose était impraticable, par suite de l'obstacle que présentaient les murs de Galata, placés entre eux et la Corne d'Or. C'est alors que le sultan Mahomet émit l'idée d'une forme de bouche à feu tout à fait nouvelle, en expliquant aux ingénieurs comment il serait possible, au moyen de quelques changements dans la construction et dans la forme, d'obtenir un engin qui, pointé en l'air

d'une certaine façon, lancerait à une certaine hauteur un boulet de pierre, lequel, retombant ensuite perpendiculairement sur les navires grecs, les écraserait par son poids et les engloutirait dans l'abîme. Les ingénieurs, après avoir fait leurs calculs, trouvèrent qu'en effet la chose était possible, et fabriquèrent un nouveau canon d'après l'esquisse que le sultan avait tracée. Ensuite, après avoir reconnu le terrain, ils amenèrent leur pièce un peu au-dessus de la ville de Galata, sur une petite colline vis-à-vis des vaisseaux ; puis, l'ayant mise en position, ils y mirent le feu, et la pierre, lancée à une grande hauteur en l'air, vint retomber dans la mer à une faible distance des vaisseaux, mais sans les atteindre. Alors ils chargèrent leur pièce de nouveau, après avoir rectifié la position, et cette fois la pierre, après s'être élevée à une hauteur encore plus grande, retomba avec un bruit terrible au milieu d'un des navires, qui fut entamé par la violence du choc et coulé instantanément, tandis qu'une partie des matelots étaient écrasés, et une autre partie noyée dans les flots. Un petit nombre échappèrent à la mort en gagnant à la nage les bâtiments qui étaient proches. Cet événement causa un trouble et une terreur indicible dans la ville, etc. ”

Si ce canon d'un nouveau genre, imaginé par Mahomet II, qui en fit un si terrible usage contre les malheureux Grecs, n'est pas le mortier, il en est du moins le précurseur. Mais d'où le Conquérant avait-il pris son invention ? Je ne suppose pas qu'il l'eût trouvée dans le Coran, bien que le Coran contienne tout, au dire des docteurs de l'islamisme, “ même l'art de fabriquer de la poudre et de fondre des balles. ” Il est plus vraisemblable qu'elle lui fut suggérée secrètement par quelque savant ou quelque aventurier grec ou italien attaché à son service, et dont le nom sera resté inconnu. — *Magasin pittoresque.*

PEDAGOGIE.

Nous détachons les pages suivantes du discours prononcé par le Rév. Daniel Leach, à la convention des instituteurs du Rhode Island : —

Les instituteurs ont besoin de sympathie et d'encouragement. Personne, que ceux qui les ont éprouvés, ne peut se faire une idée du travail épuisant et des difficultés sans nombre de l'enseignement ; et, sans le secours des encouragements mutuels, sous forme de conférences ou de conventions, l'instituteur tombe insensiblement dans une routine monotone, et se fossilise, pour ainsi dire, dans l'ornière de ses habitudes.

Il est regrettable qu'il y ait un si grand nombre d'instituteurs nominaux, qui ne sont pas dignes du beau nom d'instituteur, et font la honte de leurs confrères. Ceux-là prennent leur état avec des vues mercenaires, par contrainte et non de leur libre choix ; il n'y a aucune noble ambition, aucune tendance louable, dans le but qu'ils se proposent ; ils n'ont point d'intérêt dans le progrès de cette cause, maintenant si chère au cœur d'une nation. Ils se contentent de la petite quantité de travail ou de savoir suffisante pour leur assurer leur position. La culture de leur esprit et l'étude des méthodes perfectionnées d'enseignement leur importent peu : pas un seul d'entr'eux, peut-être, ne souscrit à un journal ou à une revue d'éducation. Leurs bibliothèques, si toutefois on peut leur donner ce nom, loin de contenir la littérature choisie de l'antiquité et des temps modernes, ne sont remplies que de ces ouvrages à sensation et de ces écrits éphémères qui inondent aujourd'hui les villes et les campagnes. Appelés à être dispensateurs de la science et gardiens de ses sources,

ils ne ressemblent que trop souvent à des vases vides et trop légers pour puiser jamais dans les eaux fraîches et vives.

Cependant, je me console en voyant que cette classe d'instituteurs tend à s'effacer rapidement, pour faire place à des hommes dignes de tout honneur, parce qu'ils honorent leur profession. Ceux-là savent apprécier la dignité et la responsabilité de leurs fonctions. Ils s'appliquent chaque jour avec bonheur à recueillir les trésors intellectuels du passé ; à étudier la nature dans ses beautés si variées, afin de pouvoir ensuite présenter d'une manière attrayante à leurs élèves tous les éléments des connaissances qu'ils doivent acquérir. Ils ont à cœur de former un courant sympathique entre eux et leurs élèves, de faire naître dans leurs âmes les nobles aspirations, d'ouvrir leurs yeux à la beauté, leurs cœurs à l'affection.

“ Comme des bergers soigneux, ils les dirigent sans cesse vers les hauteurs de la science, et leur indiquent le sentier qui mène à une éducation noble et vertueuse. Les premiers pas sont difficiles, la première montée est rude ; mais, ensuite, le champ est si vaste, les gazons si verts et si beaux ! Tels sont les véritables instituteurs ; ils ne regardent pas seulement le présent, mais le passé et l'avenir : en considérant ce qui a déjà été fait pour le progrès moral de l'homme, ils voient ce qu'il reste encore à faire, et reprennent leur tâche avec une nouvelle ardeur.

Ce n'est pas pour le temps seulement qu'ils travaillent, mais tous leurs efforts sont calculés pour atteindre cette clé d'or “ qui ouvre les portes d'une heureuse éternité.”

Une Etymologie gauloise.

Qui croirait que le mot *cancan* et le nom de plusieurs villes de France ont une même étymologie ? Cette étymologie se trouve dans le vieux mot gaulois par lequel on désignait les oies, et qui s'est conservé dans le mot allemand *gans*. Ce fut, comme on voit, le cri même de l'animal qui d'abord servit à le désigner : *gansgans, cancan* ; c'était une onomatopée.

Mais écoutez ceci :

“ Un mot gaulois m'a servi de guide, dit le père Julien Bach (dans un opuscule publié en 1864), lorsque j'ai voulu faire des recherches sur la véritable origine des noms de plusieurs villes de France, et ce mot, je me hâte de le dire, c'est celui qu'employaient nos ancêtres pour désigner les oies sauvages. Seul il m'a donné la clef d'une difficulté archéologique laissée jusqu'à présent dans la catégorie des insolubles.”

Or, on faisait en Gaule un commerce actif de foies gras, dont les Romains étaient très-friands et qu'on leur expédiait à grands frais. Des villages entiers vivaient de cette industrie, et ces villages ont tous conservé dans leur nom le *gan* ou *gen*, et sont devenus *Ar-gentan*, *Ar-genteuil*, *Ar-gentré*, etc. On a cru longtemps que ces noms avaient leur origine dans *argentum* ; il n'en était rien. Mais ce ne sont pas seulement les villes d'Argentan, d'Argenteuil ou d'Argentré qui trouvent leur étymologie dans le vieux mot Gaulois, ce sont encore ; Argences, dans le Calvados ; Argens, dans les Basses-Alpes ; Argent, dans le Cher ; Argentaë, dans la Corrèze ; Argental, dans la Loire ; Argenton, dans la Creuse ; et même Argenthal, dans le Wurtemberg. Il y en a encore en Allemagne un village dont le nom a la même origine : c'est *Ganserthal*, et l'on en pourrait citer probablement bien d'autres.

Il est donc vraisemblable que toutes ces localités se livraient à l'élevage des oies et à la préparation des foies gras, qui de là s'expédiaient vers Rome. On peut voir, en effet, dans Pline, qu'il se faisait de son temps un commerce considérable de cette denrée.—*Magasin pittoresque.*

AVIS OFFICIELS.

AVIS.

Nous insistons sur l'avertissement, déjà donné plusieurs fois, que tous papiers, livres ou documents transmis par la poste à ce département doivent être affranchis, sans quoi, à l'avenir, ils seront refusés.



Ministère de l'instruction publique.

Québec, 27 Juin 1872.

ÉRECTIONS DE MUNICIPALITÉS SCOLAIRES, ETC., ETC.

Le lieutenant a bien voulu, par ordre en conseil, en date de ce jour, faire les érections de municipalités scolaires, etc., etc., suivantes :

Deux Montagnes, 1o. Distraire des paroisses de Ste. Thérèse, St. Augustin, Ste. Scholastique, St. Janvier et St. Canut, les parties de territoire décrites, dans la proclamation du Lieutenant-Gouverneur en date du 3 février dernier, et les ériger en une municipalité scolaire séparée telle qu'elle se trouve érigée pour les autres fins civiles par cette proclamation, sous le nom de Ste. Monique.

Gaspé, 2o. Diviser le canton de Douglas, en deux municipalités, l'une est et l'autre ouest, séparées par la rivière St. Jean, celle de l'est portant le nom de “ Haldimand,” et celle de l'ouest retenant celui de “ Douglas.”

Lotbinière, 3o. Distraire de la municipalité de St. Bernard et de St. Lambert le territoire compris depuis le lot No. 52 inclusivement, de la concession Iberville, jusqu'à l'extrémité de cette concession, vers le sud ; dans la concession St. Aimé, le territoire compris depuis la terre de Ignace Rouleau jusqu'à celle de Joseph Dallaire, père, ces deux terres inclusivement, et comprenant aussi les circuits de terre dans la même concession appartenant à Théophile Patry, Michel Huart et Michel Leclerc, plus les deux terres appartenant à François Fecteau et Alfred Gobeil, dans la concession St. Louis, pour les annexer à la municipalité scolaire de St. Gilles No. 2. Il est à remarquer que les terres comprises depuis le No. 52 inclusivement jusqu'au No. 41 aussi inclusivement de la concession Iberville, et les circuits de terre appartenant aux susdits Théophile Patry, Michel Huart, et Michel Leclerc ont fait partie jusqu'à ce jour de la municipalité de St. Lambert, et le reste du territoire ci-haut décrit faisait partie de la municipalité de St. Bernard.

Mississquoi, 4o. Annexer les propriétés de MM. P. Mandigo, Samuel Adams jnr., et David Adams, snr., de Henryville, à la municipalité scolaire de Clarenceville ; et celles de MM. John Allen et David Adams, jnr., de Clarenceville, à la municipalité d'Henryville.

Portneuf, 5o. Ériger en municipalité scolaire la nouvelle paroisse de St. Ubalde, bornée comme suit : Au nord-ouest par la rivière Batiscan, au sud-ouest par la Seigneurie de Ste. Anne de Lapérade ; au sud-est par la ligne nord-ouest des terres de sieur Jean Baptiste Morel, dans le rang Ste. Anne, de sieur Joseph Landr., dans le rang St. Edouard, de sieur Narcisse Bourassa, dans le rang St. David, de sieur Léandre Gaulin, dans le rang St. Léon, et de sieur Isidore Marchand dans le rang de la rivière Blanche ; toutes les dites terres, situées dans la seigneurie des Grondines ; au nord-ouest, partie par le canton d'Alton et partie par la ligne qui sépare le troisième rang du canton de Montauban d'avec le quatrième, la dite ligne prolongée en ligne droite jusqu'à sa rencontre avec la rivière Batiscan.

St. Jean, 6o. Séparer l'arrondissement No. 1 de St. Jean, comté de ce nom, du reste de la municipalité, et l'ériger en municipalité scolaire séparée, sous le nom de “ Municipalité de la ville de St. Jean,” bornée comme suit, savoir : à l'est par la rivière Richelieu, au nord par les limites nord de la paroisse de St. Jean ; à l'ouest, par la ligne de division entre la concession Richelieu et la concession Grand Bernier ; au sud, par la ligne sud de la propriété de sieur Charles Langlois, dans le Haut Richelieu, comprenant la ville de St. Jean et les parties rurales de la paroisse connues comme Haut

Richelieu et Bas Richelieu, jusqu'à la dite ligne sud de la propriété du dit Charles Langlois, cette propriété inclusivement.

Wolfe, 70. Eriger la nouvelle paroisse de St. Fortunat de Wolfes-ton en municipalité scolaire, avec les mêmes limites qui lui sont assignées pour les autres fins civiles, dans la proclamation du Lieutenant-Gouverneur en date du treize avril dernier.

DIPLOMES OCTROYÉS PAR L'ÉCOLE NORMALE-LAVAL.

Québec, 28 Juin 1872.

DÉPARTEMENT DES INSTITUTEURS.

ÉCOLE MODÈLE.—MM. Jos. Félix Pagé, Ls. Chs. Alphonse Angers, Pierre Alexandre Chassé, Joseph Michaud, Hamel Tremblay et Louis Roberge.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE.—Robert Gilbert Thomas Lindsay, Ls. Geo. LeBeuf, Ls. Napoléon Dufresne, Ls. Joseph Tremblay, Ths. Jean Rémi Sirois, Théodore Pamphile Demeules, George Gagnon, Toussaint Simard, Ls. Ths. Tancrède Dubé, Alfred Blouin, Patrick Ahern, Séraphin Eugène Rivard.

DÉPARTEMENT DES INSTITUTEURICES.

ÉCOLE MODÈLE.—Melles. Marie Eulalie Lévêque, M. Sara Paré, Mathilde Normand, M. Caroline Georgiane Lapointe, M. Joséphine Poitras, Delphine Lagacé, Marie Olympe Georgiane Roy, Marie Eugénie Richard, Marie Rosalie Parent, M. Amanda Roy, M. Anne Herméline Martel, Alphonsine LaRue, M. Anne Boutin, M. Odélie Péliisson, Malvina Trudel, M. Laura Conture, M. Lumina Ernestine Caron, M. Justine Alzire R. de Lima Legros, M. Eulalie Launière, M. Euphémie Massé, Belzémire L'Heureux et Philomène Doré.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE.—Melles. M. Ezélie Sylva Pelletier, M. Antonia Tremblay, M. Célinie Lavoie, Eléonore Blouin, M. Eugénie Gobeil, Adèle Lavoie, M. Sarah Lachance, M. Cécile Fontaine, Marie Louise Béland, Anastasie M. Obéline Hermine Giguère, M. Delphine Joséphine Lemieux, M. Joséphine Pérusse, Adèle Bernier, M. Eugénie Plaisance, M. Claire Blanchet, Philomène Langis, M. Anne Léocadie Plante, M. Céline Dion, M. Christine Côté, M. Alice Tremblay, Apolline Tremblay, M. Sara Paradis, Adèle Richard, Henriette Panet, Marie Emma Beaudry, Ellen Williams, Bedilia Bridget McNamara et Elizabeth Nicholson.

DIPLOMES OCTROYÉS PAR LES BUREAUX D'EXAMINATEURS.

BUREAU DE GASPÉ.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 1^{re} classe (A et F):—Mlle. Bridget Jane Connick.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 1^{re} classe (A):—Melles. Mary Theresa Beck, Alice H. Hamon et Eliza Anne Lenfesty.

9 Juin, 1872.

L. DAGNEAULT.
Secrétaire.

BUREAU PROTESTANT DE RICHMOND.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 1^{re} classe (A)—Mlles. Jane Armatage, M. Marion Armstrong, Erraeta Barlow, Janet McKay, Anny Richardson, Mathilda Trenholme, Isabella Torrance et Maria Whitney.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 2^{de} classe (A) Mlles. Edith Bothwell, Agnes Driver, Jennie Driver, Selma Duffy, Rebecca Griffith, Hannah Jamieson, Jane Olney, Mary Randlett, Melinda A. Atkinson et Aveline Husk.

7 Mai, 1872.

C. F. CLEVELAND.
Secrétaire.

Instituteurs demandés.

On demande pour l'Ecole modèle de Percé, un instituteur ou une institutrice, muni de bonnes recommandations, capable d'enseigner l'Anglais et le Français, et l'ayant déjà enseigné pendant au moins quatre ans. Le postulant devra mentionner le salaire exigé.

S'adresser à

Percé, 29 Avril 1872.

WILLIAM FLYNN,
Sec.-Trésorier.

On demande, pour la municipalité scolaire de Lacolle, comté de St. Jean, un instituteur compétent et pouvant enseigner les langues française et anglaise, pour prendre la direction de l'école modèle du village.

Pour renseignements, etc., s'adresser aux commissaires ou au soussigné,

J. U. TREMBLAY,
Sec.-Trésorier.

Instituteurs disponibles.

UN INSTITUTEUR ANGLAIS, sachant bien le français, désire obtenir une place pour l'année prochaine. Il a déjà enseigné l'anglais dans des institutions canadiennes-françaises. Adresser:—

"Instituteur,
"Le Bras, St. Gilles,
"Co. de Lotbinière,
P. Q."

M. Narcisse St. André, porteur d'un diplôme d'école modèle, et ayant enseigné avec succès pendant 29 ans, désire obtenir une place d'instituteur. Il peut fournir des certificats officiels.

Adresse:

No. 354, coin des rues Wolfe et
Stc. Catherine, Montréal.

Une jeune demoiselle possédant un diplôme de l'école normale Laval, pour école modèle, et pouvant enseigner également l'anglais et le français, désire obtenir une place, soit dans une famille ou dans une école modèle. S'adresser au Dr. Giard, au ministère de l'instruction publique, en faisant connaître les conditions.

JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

QUÉBEC, PROVINCE DE QUÉBEC, JUIN, 1872.

Inauguration de l'Académie commerciale catholique de Montréal, et témoignage d'estime à l'hon. P. J. O. Chauveau, ministre de l'instruction publique.

L'inauguration solennelle de cette académie a eu lieu le 19 du courant. L'édifice, dont le plan est dû à un architecte canadien distingué, M. L'évêque, est situé dans l'un des plus beaux endroits de Montréal, sur une éminence appelée "le Plateau." C'est un des monuments dont la ville de Montréal peut s'enorgueillir à bon droit et qui reste comme l'image frappante du progrès de l'éducation et de l'instruction dans notre province de Québec. Les commissaires d'écoles de Montréal n'ont rien épargné pour établir une institution qui, même par son apparence extérieure, affirmât l'importance qu'ils attachent à tout ce qui a rapport à l'éducation de notre jeunesse.

La séance d'inauguration avait un caractère remarquable de solennité, tant par elle-même, que par la réunion d'un aussi grand nombre d'hommes éclairés et de zélés promoteurs de l'éducation, et surtout par la présence de Lord Lisgar, qui a su, pendant son séjour parmi nous, mériter une estime si universelle.

A trois heures de l'après midi, Lord et Lady Lisgar, furent reçus à la porte de l'académie par l'hon. ministre de l'instruction publique, et messieurs les commissaires. Lorsque les hôtes distingués eurent fait la visite de l'établissement, l'hon. M. Chauveau conduisit Mylady, pendant que Lord Lisgar accompagnait Madame Chauveau, sur l'estrade préparée à cet effet.

On remarquait parmi les invités M. le Chanoine Fabre, le Révd. M. Villeneuve, le Procureur-Général, le principal Dawson, l'hon. Thos. Ryan, C. S. Cherrier, écrivain, C. R., C.

A. Leblanc, Eer., C. R., J. L. Beaudry, éer., J. P., l'Eeh. David, un nombre considérable de membres du barreau et de la presse, et beaucoup de dames et de jeunes filles.

La salle était décorée avec magnificence; les murs étaient tendus de draperies et d'oriflammes, et au plafond se balançaient des couronnes de fleur et de verdure.

Les armes de la confédération s'étaient sur le frontispice de l'estrade, le fond était rempli par l'écusson de Lord Lisgar autour duquel on lisait la devise: "*Robori prudentia præstat*," et par les emblèmes de l'Académie commerciale. Les appuis étaient ornés des armes des anciens gouverneurs du Canada, depuis la conquête.

Lorsque tout le monde eut pris place, et après un morceau d'orchestre, M. Louis Bélanger, avocat, et l'un des commissaires d'écoles de Montréal, s'avança au pied de l'estrade et présenta au Gouverneur-Général, l'adresse suivante des commissaires:

A Son Excellence le Très-Honorable Baron Lisgar, G. C. B., G. C. M. G., Gouverneur-Général du Canada.

Qu'il plaise à Votre Excellence,

Au nom des Commissaires d'Ecoles Catholiques de la Cité de Montréal, qu'il me soit permis de vous offrir à vous et à Lady Lisgar, votre noble compagne, l'expression de notre plus vive gratitude, de ce que vous ayez bien voulu honorer de votre présence l'inauguration de l'Académie Commerciale, érigée et fondée sous nos soins.

Tous les hommes d'état soucieux de l'avenir se sont toujours préoccupés de l'impulsion, de la tendance intellectuelle à donner aux générations naissantes. Ils ont compris que c'est de la bonne direction donnée à la jeunesse que dépendent la force, l'harmonie et la prospérité de la société.

Cette académie commerciale que nous devons au zèle intelligent de l'Honorable Ministre de l'Instruction Publique, à la libéralité du gouvernement de Québec et au patriotisme des citoyens de Montréal, répond nous osons le croire, à un besoin vivement senti et créé par l'immense développement donné à nos ressources de toutes sortes sous votre administration si sage, si impartiale et si judicieuse. Il faut au pays des hommes d'affaires, des hommes de commerce, de finance et d'industrie, pour faire face aux nouvelles exigences. C'est à cette nécessité sociale et politique que les commissaires d'écoles catholiques romains de Montréal ont obéi en fondant une institution destinée à former des hommes spéciaux, qui répondent à ce nouveau besoin.

L'un des plus beaux, comme des plus glorieux souvenirs des commissaires et de l'Académie commerciale, sera certainement d'avoir débuté dans leur œuvre nouvelle sous les auspices d'un homme d'état éminent, qui s'en va, chargé de la confiance, de l'estime et de la reconnaissance d'un peuple, consacrer au service de Notre Gracieuse Souveraine, sur un plus grand théâtre, la fin d'une carrière si laborieuse et déjà si illustre.

Nos vœux et nos meilleurs souhaits, comme ceux de tout le pays vous accompagneront; et fasse le ciel que des jours longs et heureux soient votre partage et celui de votre digne épouse à laquelle nous devons une reconnaissance sans bornes pour l'intérêt qu'elle prend à notre œuvre.

A cette adresse Lord Lisgar répondit en français dans les termes suivants:

Veillez agréer mes remerciements pour les expressions loyales et courtoises contenues dans votre adresse.

La charge que vous occupez est à la fois honorable et d'utilité publique. Dans des pays comme celui-ci, dans lequel les attributs du gouvernement relèvent du peuple et sont exercés par lui, par l'intermédiaire de ses représentants, il est de la plus haute importance que les sentiers conduisant à la science et à l'éducation solide soient d'un accès facile pour tous, et que ceux qui, par leur fortune et leur rang, l'emportent sur leurs consociés, usent de leur influence et prêtent leur concours pour l'établissement d'institutions comme celle-ci.

Je me réjouis donc de l'intérêt que vous portez à cette maison qui est appelée à rendre les plus grands services au pays.

Vous avez rappelé avec trop de complaisance le souvenir de mes services passés et je ne puis qu'éprouver la plus grande satisfaction en songeant que votre bon vouloir m'accompagne à mon départ du Canada.

Je puis vous assurer de la part de Lady Lisgar qu'elle est très-heureuse de se trouver ici présente et nous nous unissons tous

deux pour vous remercier très-cordialement pour les souhaits aimables que vous voulez bien nous exprimer.

M. Archambault, principal de l'Académie, présenta ensuite une adresse au nom des professeurs:

A Son Excellence le Très-Honorable Baron Lisgar G. C. B., G. C. M. G. Gouverneur Général du Canada.

Nous le Principal et les Professeurs de l'Académie Commerciale Catholique de Montréal, demandons respectueusement qu'il nous soit permis de présenter à V. tre Excellence l'expression de notre profond respect et de notre vive reconnaissance, inspirée par la bienveillante condescendance avec laquelle Votre Excellence daigne honorer aujourd'hui de sa présence ce nouvel établissement.

Les heureux événements qui ont signalé l'administration si sage et si éclairée de Votre Excellence, formeront assurément une des plus belles pages de l'histoire de cette colonie, et ce sera avec bonheur que nous rappellerons aux nombreux élèves confiés à nos soins, les éminentes qualités publiques et privées qui ont illustré le passage de Votre Excellence dans cette Province, qualités qui nous feront longtemps regretter le trop prompt départ de votre Excellence.

En notre qualité modeste d'instituteurs de la jeunesse, nous ne saurions oublier le zèle qu'a constamment témoigné Votre Excellence à promouvoir au plus haut degré la cause importante de l'Education. Dès votre première visite à cette cité florissante, l'Instruction populaire à laquelle se dévouent les bons Frères des Ecoles chrétiennes, celle de la femme sous la direction des Religieuses de la Congrégation Notre-Dame et la haute éducation classique et universitaire recevaient un encouragement sensible et une puissante impulsion par la gracieuse visite de Votre Excellence.

Voici qu'aujourd'hui l'un des derniers actes de l'administration de Votre Excellence, est de condescendre à présider l'inauguration solennelle de cette académie. Si dans toute la Puissance du Canada il n'y a qu'une voix pour louer la conduite du Gouverneur Général, nous pouvons assurer à votre Excellence que dans cette maison il n'y aura qu'un cœur pour consacrer la mémoire de l'ami éclairé de l'éducation qui a bien voulu nous honorer aujourd'hui de sa présence.

Que Votre Excellence veuille bien être auprès de notre bien-aimée Souveraine, l'interprète des sentiments de loyauté et de dévouement sincère qui nous animent, et veuille bien agréer pour Lady Lisgar, dont la gracieuse assistance a si souvent rehaussé l'éclat des fêtes littéraires des Institutions du pays, l'expression de nos hommages les plus respectueux et nos vœux les plus ardents pour sa santé et son bonheur, et qui, oublieuse des fatigues inséparables du voyage, daigne encore combler, par le charme de son aimable présence, la splendeur de ce jour mémorable.

Voici la réponse de Lord Lisgar:

Veillez accepter mes bien sincères remerciements pour votre adresse loyale et respectueuse, et croire que je suis sensible à la mention bienveillante—quoique trop flatteuse—que vous voulez bien faire de mes services en rapport avec l'éducation.

J'ai assurément cette excellente cause très à cœur, et je considère que l'on ne peut guère en priser trop hautement les avantages.

Tout honneur donc à ceux qui concourent à l'avancement de cet excellent objet. Mais à ceux qui, comme vous, consacrent leurs talents et les labeurs de leur vie entière à cette fin spéciale, revient un honneur tout particulier.

L'accomplissement de vos devoirs journaliers exige une grande patience et beaucoup de travail, j'espère donc qu'à vos efforts sera accordé la récompense qui doit être l'objet de vos vœux les plus ardents, la fructification de la bonne semence que vous répandez dans les esprits de vos élèves.

Lady Lisgar vous est très-obligée pour la bienveillante mention de son nom et nous nous unissons tous deux pour vous souhaiter le plus parfait succès dans le champ plus vaste de vos opérations que vous inaugurez aujourd'hui.

L'adresse des élèves fut lue en français par M. Ostell, et en anglais par M. Desbarats; nous en reproduisons la version française:

A Son Excellence le Très-Honorable Baron Lisgar, G.C.C., G.C.M. G., Gouverneur-Général de la Puissance du Canada.

Nous, les Elèves de l'Académie Commerciale Catholique de Montréal, en nous approchant de Votre Excellence, la prions humblement nous permettre de lui exprimer nos remerciements les plus sincères

pour l'honneur insigne qu'elle confère à cette Institution, en daignant, avec une si éclatante bienveillance, présider à son inauguration ; nous donnant ainsi une nouvelle preuve de l'intérêt véritable que porte Sa Majesté et ses dignes Représentants, à la cause importante de l'éducation, qui a pour objet le bien être matériel et spirituel de ses nombreux sujets.

Qu'il nous soit permis d'exprimer aussi le vif regret que nous ressentons en apprenant votre prochain départ de la Puissance ; regret qui est quelque peu tempéré, néanmoins, par le souvenir de la satisfaction universelle, la prospérité et le succès qui ont caractérisé ici, comme partout ailleurs, la sage et bienfaisante administration de Votre Excellence.

Tout en présentant à Votre Excellence le tribut respectueux de nos hommages, nous osons la prier de vouloir bien faire agréer à Lady Lisgar nos vœux les plus ardents pour qu'un bonheur inaltérable accompagne ses pas, et nos remerciements pour l'honneur qu'elle nous confère aujourd'hui par sa présence.

Puisse Votre Excellence porter bien des années encore ses honneurs, dignes récompenses de ses rares mérites ; et fasse le ciel qu'au-delà des mers, ses jours précieux soient longtemps conservés, pour aider non-seulement à la diffusion des connaissances humaines, mais encore, par ses conseils éclairés, au maintien de l'intégrité de ce glorieux empire britannique dont nous nous disons avec fierté les heureux sujets.

Lord Lisgar répondit brièvement, en anglais, à ces deux adresses :

Le chœur des élèves de l'académie fit alors entendre le chant des "Enfants de Bagnères," après quoi un jeune élève, s'avança sur l'estrade et au nom de ses camarades, présenta à Lady Lisgar, un magnifique bouquet accompagné d'une courte adresse. Après que le chœur eût ensuite chanté l'air national, "The British Lion," le Gouverneur-Général, fit un discours très-pratique sur l'éducation, et fut suivi par l'hon. Thomas Ryan qui parla également, dans le même sens.

Le révérend M. Villeneuve, délégué du séminaire de St. Sulpice, prit alors la parole à peu près en ces termes :

J'ai été appelé à représenter M. le Supérieur, qui aurait sans doute été heureux d'exprimer sa joie en face de la prospérité de l'Académie, digne couronnement des efforts du Ministre de l'Instruction Publique. Le Séminaire de St. Sulpice n'a aussi cessé de travailler à l'avancement de l'Education, et il a toujours compris les avantages de l'éducation classique et commerciale. La maison de Québec comme celle de Montréal l'ont compris, et Sir George Cartier, comme l'Hon. M. Chauveau, sont des preuves de ce peut faire une saine éducation classique. Mais le Séminaire ne pouvait tout faire et il a eu des auxiliaires dans la personne surtout de l'Hon. M. Chauveau, qui a tant contribué à la diffusion de l'Instruction.

La liberté dont nous avons toujours joui en matières religieuses nous a permis d'inculquer aux enfants des principes conformes à l'enseignement catholique et dans cette maison, ils puiseront les mêmes doctrines. Depuis 25 années, que je suis examinateur, j'ai pu constater des progrès étonnants. Mais il est une chose qui m'afflige : c'est l'indifférence du public à l'égard de ceux qui se dévouent à l'enseignement de la jeunesse, lesquels sont insuffisamment ou plutôt mal rétribués. Je constate cependant avec plaisir que les commissaires de cette école ont donné à ce sujet un exemple à imiter, et c'est ce qui explique son succès dans une certaine mesure. Car, si nous voulons du zèle et du dévouement, il faut nécessairement que l'instituteur reçoive un libéral encouragement. Honneur donc à ceux qui ont compris, combien est honorable la position de celui qui se destine à l'œuvre de l'éducation ; honneur à ceux qui ont aussi compris qu'un des secrets du succès, était une juste appréciation des services de ces instituteurs. Il est à espérer que la condition de ces derniers s'améliorera bientôt, que les citoyens sauront mieux priser leurs intelligents services et que les députés s'occuperont aussi bientôt des mesures à adopter pour leur rendre justice.

M. le Chanoine Fabre, représentant Mgr. de Montréal, retenu par la maladie, prononça les paroles suivantes, autant du moins que nous avons pu les retenir :

La maladie de Mgr. l'Evêque de Montréal, l'a privé d'assister à cette cérémonie, je viens vous parler comme son représentant.

J'aurai peu de chose à ajouter aux remarques du Révd. M. Villeneuve qui a développé avec tant de cœur et de talent le

sujet de l'éducation. Quand il s'agit du commencement de notre colonie, des efforts faits par ses vénérés fondateurs pour l'éducation, les mêmes pensées se présentent à l'imagination.

Le cœur de l'homme est un jardin ; pour qu'il porte des fruits, il faut savoir lui donner l'entretien convenable. En étudiant l'histoire de notre pays, on s'aperçoit de tous les efforts déployés par notre clergé pour cette culture. La religion, les principes, la science, ont été de tout temps inculqués à notre jeunesse.

La terre est bonne mais il faut de bons cultivateurs. Etablissons une comparaison entre la France et le Canada : nous descendons de la même source, et cependant quelle différence entre les deux pays. En France les cultivateurs n'ont pas su prodiguer de bonne semence ; les fausses doctrines, l'irréligion, fomentées par l'école du dix-huitième siècle, ont jeté leurs ravages, ont ébranlé la société française.

La révolution de 89 s'est élevée, et nous avons été les contemporains de la Commune.

La France a renié les principes de la religion et de l'ordre, tandis que les principes de la saine morale, du respect de nos institutions étaient prêchés dans nos collèges. Aussi, avons-nous vus, lorsque le Saint Siège était menacé, des milliers de canadiens se présenter pour défendre le représentant de Jésus-Christ, et lorsque l'ennemi s'est présenté à nos frontières, notre population a montré le même empressement.

Nos institutions sont fortes, parce qu'elles reposent sur la religion, tant que le peuple Canadien y sera fidèle, il conservera sa vigueur.

Après des discours, du sénateur Ferrier et de M. le principal Dawson, en langue anglaise, M. le ministre de l'Instruction publique prononça l'allocution suivante :

J'aurai peu à ajouter, aux nobles et belles paroles qui viennent d'être dites. J'ai entendu à mon adresse bien des éloges que je ne mérite pas, mais cependant, si mon zèle, ma bonne volonté, peuvent être comptés pour quelque chose, je puis vous dire que je n'ai rien épargné pour la cause de l'éducation.

Le gouvernement local a compris que la religion devait avoir sa place dans les écoles normales. Il fallait, comme l'a dit un philosophe, que la religion dominât, comme le sel pour empêcher les aliments de se corrompre.

La ville de Montréal a fait beaucoup pour la cause de l'éducation. En ma qualité de Ministre de l'Instruction publique, je vous remercie pour la taxe des écoles, si généreusement votée, et dont nous contatons chaque jour les heureux effets.

Je ferai ici l'éloge du digne supérieur de l'institution, M. Archambault, qui de simple instituteur a su s'élever par son propre mérite à une des hautes positions de l'enseignement.

Je dois également rendre justice à M. Levêque, l'architecte de cette magnifique construction que tout le monde admire. Il a prouvé que le canadien français, qui s'est distingué dans les sciences et la littérature, pouvait occuper une digne place dans les arts.

Lord Lisgar distribua ensuite les médailles d'or aux élèves qui s'étaient le plus distingués dans leurs études, puis un grand congé fut gracieusement accordé par Lady Lisgar.

La cérémonie s'est terminée par un témoignage aussi flatteur que spontané offert à M. Chauveau. Un certain nombre de citoyens distingués de Montréal, avaient profité du passage, en cette ville, du ministre de l'Instruction publique, pour lui présenter en cadeau, comme marque de leur estime et de leur appréciation de ses efforts à promouvoir la cause de l'éducation, un magnifique centre de table en argent, richement ciselé.

Sur le piédestal de cette pièce d'orfèvrerie sont incrustés les armes de la Province de Québec et le sceau du Ministère de l'Instruction publique, avec l'inscription suivante :

"Présenté à l'hon. Pierre O. Chauveau, Ministre de l'Instruction Publique, pour la Province de Québec, par la Cité de Montréal, le 19 juin 1872.

Sir Hugh Allan, Hon. Thomas Ryan, Hon. C. Willson, l'hon. J. C. Abbott, le Révd. M. Rousselot, C. S. Cherrier, C. R., W. Workman, Ecr., J. W. Dawson, L.L.D. MM. W. Lunn, L. Bélanger, S. S. Murphy, D. McCallum, J. L. Beaudry, Thos. White, C. Desnoyers, Ed. Murphy, A.

Lévêque, et plusieurs autres ont contribué à l'achat de ce cadeau.

En l'absence de M. le maire Coursol, retenu chez lui, par une indisposition, C. S. Cherrier, Ecr., C. R. prononça, à cette occasion le discours suivant, qu'il fit suivre de l'adresse que nous reproduisons également :

M. le Ministre,

Je dois de suite exprimer le regret que j'éprouve de l'absence du Premier Magistrat de la cité qui devait vous offrir au nom des citoyens de Montréal, ce témoignage d'estime et de reconnaissance. Une indisposition subite le prive de cette satisfaction.

Appelé, comme membre du conseil de l'Instruction Publique, à le remplacer, je suis heureux de vous offrir le témoignage public d'estime, par lequel les citoyens de Montréal aiment à reconnaître la vive impulsion que vous avez donnée à l'éducation primaire, et les développements considérables que l'Instruction publique a reçus, depuis que vous présidez à ses destinées, dans le département chargé d'en répandre les bienfaits. Ces développements rapides sont dus à votre activité incessante, à votre sollicitude éclairée, et à votre désir constant de favoriser tout ce qui se rattache à cette branche importante de l'administration.

Mais ce n'est pas seulement au ministre de l'Instruction publique nous désirons, en ce moment rendre hommage, c'est encore à l'orateur distingué, dont la parole éloquente est toujours goûtée, soit qu'elle se fasse entendre dans l'arène politique, ou dans une réunion littéraire, ou scientifique : c'est encore à l'écrivain remarquable, dont la diction toujours pure, toujours élégante vous a valu les éloges des littérateurs étrangers, eux-mêmes écrivains éminents ; enfin c'est au poète aimable, dont les poésies font voir que les soucis politiques n'éteignent pas toujours l'imagination, et offrent une nouvelle preuve que la carrière de l'homme public n'est pas incompatible avec celle de l'homme de lettres.

Les lettres, les beaux arts, et tout ce qui donne du relief à une société, ont toujours trouvé en vous un protecteur également zélé et éclairé.

Votre long séjour à Montréal nous a laissé des souvenirs trop agréables pour ne pas y faire allusion dans une occasion comme celle-ci. Nous ne saurions oublier les charmes que votre conversation toujours semée d'anecdotes historiques ou littéraires, de traits d'esprit ou de connaissances variées, répandait sur les entretiens des cercles qui ont eu l'avantage d'en jouir.

En vous offrant cette expression sincère de nos vœux et de nos sentiments, nous avons la conviction que vous les recevrez comme une preuve du désir de resserrer les liens qui vous attachent à notre cité, et qui nous vous font regarder comme l'un de nos concitoyens.

Voici maintenant l'adresse :

Nous, le Maire et les Citoyens de Montréal, avons cru ne pouvoir choisir une plus heureuse circonstance, que celle qui vous amène dans notre ville et dans cette maison, pour vous offrir un témoignage sensible de notre gratitude et de notre admiration sincère.

Sans parler du mouvement que vous avez imprimé à la littérature canadienne, dans un âge où il est rare que les débuts soient un succès, nous aimons à nous rappeler les douze années pendant lesquelles nous avons eu l'honneur de vous compter au nombre de nos concitoyens, titre contre lequel rien, nous l'espérons, ne pourra prescrire.

Si les deux grandes nationalités qui forment notre ville ont été heureuse pendant ce temps de trouver dans votre parole, toujours applaudie et toujours éloquente, un puissant auxiliaire pour toutes leurs réunions littéraires, charitables et scientifiques, nous croyons pouvoir exprimer que nous sommes en ce moment l'écho de tous compatriotes, sans distinction d'origine ni de croyance.

Placé à la tête de l'Instruction, vous n'avez épargné ni souci, ni fatigues pour opérer cet heureux changement qui se manifeste à tous les regards, et qu'ils suffirait, pour en rendre le souvenir impérissable, de résumer dans ce que nous admirons ici.

Chargé maintenant des destinées de la Province de Québec, vous avez favorisé le progrès et l'industrie par des mesures sur l'immigration, la colonisation et sur les chemins de fer, question d'une si haute importance aujourd'hui,

C'est donc à juste titre que nous formons des vœux pour votre prospérité ; et les Citoyens de Montréal sont heureux de saisir cette occasion pour vous témoigner publiquement la profonde sympathie qu'ils ont éprouvée, et qu'ils éprouvent pour vous pour votre famille, mais surtout pour Madame Chauveau, à qui ils vous prient d'en faire agréer l'expression sincère.

M. Chauveau, après avoir remercié Son Excellence d'avoir bien voulu autoriser cette démonstration et y ajouter l'honneur de sa présence, fit d'une voix émue, la réponse suivante :

Monsieur le Maire et Messieurs,

Je ne saurais jamais vous exprimer toute ma reconnaissance pour l'extrême bonté que vous me témoignez.

Le cadeau que vous voulez bien m'offrir restera dans ma famille comme un souvenir bien agréable de la sympathie de mes concitoyens de Montréal.

Les malheurs qui m'ont frappé depuis que j'ai quitté cette ville, me font regarder dans le passé, avec un œil d'envie, les années de bonheur qui se sont écoulées au milieu de vous. Elles ont été remplies par tant de marques de bienveillance de la part de mes concitoyens de toute religion et de toute origine, que le devoir de contribuer à la bonne harmonie qui règne entre eux, m'a été rendu bien facile. J'ai été également heureux d'aider, autant que je le pouvais, au mouvement intellectuel qui a pris un si grand essor parmi vous, et ce fut toujours pour moi une bien vive jouissance que d'être appelé à prendre part aux fêtes littéraires de mes concitoyens d'origine britannique, comme à celles de la nationalité à laquelle j'appartiens. Si j'ai pu, sous notre ancienne constitution, rendre à l'Instruction publique des services que vous appréciez avec trop de bonté, j'ai été heureux de conserver, sous un nouvel ordre de choses, la direction d'un département auquel tant de liens m'attachaient.

Il a été donné au gouvernement de la Province de Québec d'assurer et de développer les garanties que la constitution accorde aux croyances religieuses dans l'éducation populaire ; et cette œuvre, dans laquelle la position que j'occupe m'a permis de prendre l'initiative, ne peut que produire les plus heureux résultats, grâce au bon vouloir des deux sections de la population qui, par l'organe de tant de citoyens distingués, en donnent aujourd'hui une preuve si frappante.

Telle a été aussi la bonne fortune de ce gouvernement, de secondar puissamment le mouvement qui s'est fait dans le pays en faveur de la colonisation, et du développement de nos ressources par la construction de nouvelles voies ferrées. Nos cités reçoivent de ce mouvement une impulsion qui exige en même temps le plus grand soin en ce qui concerne l'Instruction de la jeunesse ; vos efforts et vos généreux sacrifices pour la rendre digne des grandes destinées auxquelles notre pays est appelé, sont donc le complément heureux et nécessaire de ceux que vous faites dans la direction du progrès matériel.

Madame Chauveau et ma famille vous garderont une bien vive reconnaissance de votre bienveillance ; elle s'ajoutera au souvenir si agréable de notre résidence parmi vous. Je ne songe pas sans émotion que j'ai laissé ici une fille dévouée à l'Instruction de vos enfants ; et après des séparations plus cruelles, cette pensée a pour moi quelque chose de consolant.

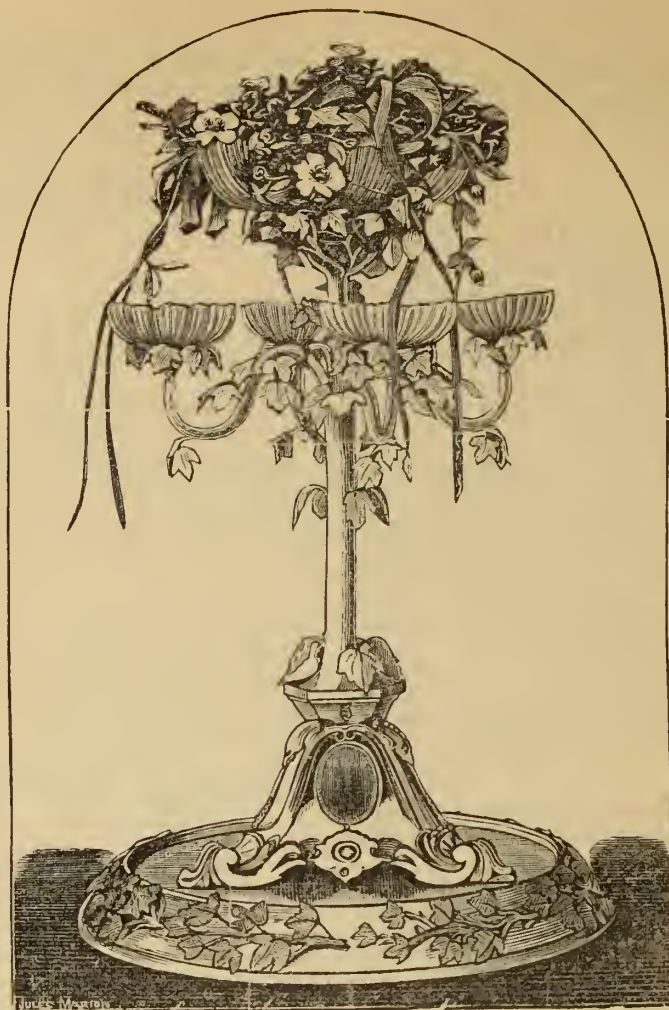
Soyez persuadés, Monsieur le Maire et Messieurs, que vos bonnes paroles ne s'effaceront jamais de ma mémoire, et que de retour dans la ville où je suis né, où j'ai vécu si longtemps et où j'ai reçu aussi tant de preuves de bonté, rien cependant, selon votre heureuse et aimable expression, ne pourra prescrire contre le titre de concitoyen que l'on m'avait reconnu ici en tant de circonstances, et que vous me confirmez si gracieusement aujourd'hui.

Agréez les vœux sincères que je forme pour la prospérité croissante de votre noble cité et pour le bonheur de vos familles.

La séance fut ensuite levée et l'auditoire se dispersa au son de l'hymne national "God save the Queen," joué par l'orchestre.

Le cadeau offert à M. Chauveau est d'une valeur de mille dollars.

Nous en reproduisons une gravure assez fidèle sur la page suivante.



Présenté à l'hon. Pierre J. O. Chauveau, ministre de l'instruction publique pour la Province de Québec, par la cité de Montréal, le 19 juin 1872.

Quarante-sixième et quarante-septième conférences de l'Association des instituteurs de la circonscription de l'école normale Jacques-Cartier, tenues le 26 janvier, et le 31 mai, 1872.

SÉANCE DU MOIS DE JANVIER.

Présents:—M. l'abbé Verreau, M. l'inspecteur Valade, MM. J. O. Cassegrain, président; A. Primeau, vice-président; W. Fahey, D. Boudrias, U. E. Archambault, J. Godin, G. Gervais, D. Lacroix, H. Martineau, J. Reardon, J. E. Roy, J. O. Mauffette, A. Allaire, M. Guérin, P. Demers, V. Harman, G. Couture, H. Boire et les élèves de l'école normale.

Après quelques mots d'explications relatifs à la dernière conférence, M. le Président informe l'auditoire que M. Valade désire faire examiner par les instituteurs présents à cette séance un certain nombre de spécimens de *calligraphie*, de *dessin*, de *sténographie* et de *petites compositions littéraires*, qu'il a recueillis dans différentes écoles de son district d'inspection. "Plusieurs de ces échantillons, continue M. le Président, méritent une mention spéciale, et témoignent hautement qu'aujourd'hui l'on attache une importance majeure à ces arts, un peut trop négligés autrefois. Personne n'ignore qu'à l'heure actuelle, une *belle écriture* est exigée de tout jeune homme qui désire se faire admettre comme teneur de livres dans une maison de commerce, ou comme clerc dans un bureau quelconque.

Aussi, nous ne pouvons que féliciter les maîtres et maîtresses de ces différentes écoles, qui ont compris cette nécessité, et qui ont donné à leur enseignement une direction en rapport avec les besoins du jour; et, d'un autre côté, savoir gré à M. l'inspecteur, qui ne néglige aucune occasion de mettre en évidence le mérite de chacun des instituteurs soumis à son contrôle, et, par là même, de promouvoir, dans une certaine mesure, les intérêts de l'instruction."

Voici les noms de ces diverses écoles:

Montréal.—Les académies de MM. Archambault et Lacroix; les couvents de la Congrégation et de l'asile de la Providence; les écoles de Mad. Marehand, des Delles. Gibeau, Poitras, Cronin; des aveugles de l'asile Nazareth.

Campagne.—Les collèges de Rigaud et de St. Laurent; les couvents de la Pointe aux Trembles, des Cèdres, de la Pointe Claire, de Lachine, de Vaudreuil, de Ste. Geneviève, de St. Polycarpe, de St. Laurent, de la Côte des Neiges, de St. Ignace du Côteau et de la Longue Pointe; l'académie des garçons de la Côte des Neiges (Frères des écoles chrétiennes); les écoles des Dames Decasses, Longue Pointe; Melle. Lecuyer, Riv. des Praires; des Dames Grenier et Normandeau, St. Anne du bout de l'île; de M. Hétu, Lachine; de M. Gélinais, St. Zotique; de M. McGregor, Côteau Landing; de MM. Charland, St. Polycarpe; de M. Lanthier, des Cèdres; de M. Boudreau, de Soulanges.

M. Mauffette lit un essai sur les *qualités morales, intellec-*

tuelles et physiques de l'instituteur. Ce monsieur ne donne qu'une partie de son travail; le cadre qu'il s'est tracé étant trop vaste pour qu'il puisse, dans une seule lecture, en parcourir toute l'étendue: il s'arrête à considérer l'instituteur sous un point de vue moral. En parlant du noble but de l'enseignement, M. Mauffette s'est élevé à de hautes considérations sur le mérite de l'instituteur, et les qualités de premier ordre qu'il doit posséder pour être à la hauteur de sa tâche: qualités qui ne peuvent s'acquérir que si l'on est véritablement appelé à cette carrière. Ici M. le lecteur fait preuve d'une connaissance approfondie de l'objet de sa profession, et finit en appuyant ses préceptes d'exemples propres à rendre plus saisissante la thèse qu'il s'est proposée.

M. le Président offre à la discussion la question suivante: "Est-il préférable d'appliquer à la discipline dans les écoles le *système monarchique* ou le *système républicain*?"

M. le Principal, MM. Valade, Archambault, Boudrias, Lacroix, Primeau, Martineau, Demers, Mauffette et Allaire, prennent successivement la parole, et considèrent la question sous ses divers points de vue. La question étant mise aux voix, la majorité des instituteurs se déclare en faveur du *système monarchique*.

Lecture sur *l'importance des études grammaticales*, par M. le Président.

Lecture sur *l'enseignement laïque et l'enseignement religieux en Canada*, par M. U. C. Archambault.

M. Archambault prouve que *l'enseignement laïque* n'a jamais été condamné par l'église, et que, par conséquent, il a, comme *l'enseignement religieux*, le droit d'exercer les prérogatives que lui confèrent les autorités de ce pays.

(Le manque d'espace nous force de remettre au prochain Numéro quelques extraits de cette lecture qui devaient trouver place ici. Réd. J. I. P.)

M. U. E. Archambeault donne avis de motions: "Qu'à l'avenir les comptes-rendus des conférences soient publiés en brochures, qui seront distribuées aux membres de l'Association ;

"Que l'article II de la constitution soit amendé de manière à admettre comme membres de l'Association *tous les instituteurs et professeurs pratiquants*."

La motion suivante est adoptée :

"Que le sujet de discussion: "Si l'instituteur doit être considéré comme tenant, dans sa classe, la place du père de famille, n'est-il pas par cela même autorisé à *infliger des punitions corporelles*, lorsqu'il le juge nécessaire? soit renvoyé à la prochaine conférence."

Et la séance est ajournée.

SÉANCE DU MOIS DE MAI.

Présents:—M. l'abbé Verreau, M. l'inspecteur Caron, MM. J. O. Casgrain, président; W. Fahey, D. Boudrias, P. Demers, U. E. Archambeault, M. Emard, St. Hilaire, R. Martineau, H. O'Donoghue, A. Reegan, E. Poupart V., Harman, O. Pelletier, H. Tétrault, J. Roy, A. Allaire, N. Loughtin, T. Simard, J. C. Girard, G. Martin, A. Malette, F. X. Boileau, W. Murdoch, N. Gervais, J. Destroismaisons, C. Paradis, D. Bourbonnière, Molleur, O. Lamarche, H. Boire et les élèves de l'école normale.

Lecture et adoption des procès-verbaux des deux dernières conférences.

Elections des officiers.—Le dépouillement du scrutin donne le résultat suivant :

MM. U. E. Archambeault, président; H. O'Donoghue, vice-président; W. Fahey, secrétaire; D. Boudrias, trésorier; J. O. Casgrain, bibliothécaire.

Sur motion de M. Pelletier, secondé par M. St. Hilaire, MM. C. Paradis, R. Martineau, E. Poupart, M. Emard, H. Tétrault, P. Demers, J. Destroismaisons, A. Allaire et A. Keegan sont nommés conseillers.

Lecture sur *l'origine du langage*, par M. Fahey.

M. le Président offre à la discussion le sujet suivant :

"Si l'instituteur doit être considéré comme tenant, dans sa classe, la place du père de famille, n'est-il pas par cela même autorisé à *infliger des punitions corporelles*, lorsqu'il le juge nécessaire?"

MM. St. Hilaire, Boudrias, Casgrain, Allaire, Demers, Bourbonnière, Emard, Tétrault, O'Donoghue, Keegan débattent la question, et en viennent à cette conclusion :

Il est admis que l'instituteur, lorsqu'il exerce ses fonctions, tient la place du père de famille, et que toute la responsabilité qui incombe à ce dernier et l'autorité dont il est revêtu, reviennent à l'instituteur lui-même. Personne ne conteste au père de famille le droit de punir son enfant (modérément et charitablement, cela va sans dire), puisque la nature même lui confère ce droit. Or, en confiant à l'instituteur l'éducation de son enfant, le père le substitue dans ses droits, et l'instituteur se trouve, par conséquent, revêtu du droit de punir quand il le juge à propos.

Les deux motions suivantes sont maintenant adoptées :

"Qu'à l'avenir les comptes-rendus soient publiés en brochures, qui seront distribuées aux membres de l'Association ;

"Que l'article II de la constitution soit amendé de manière à admettre comme membres de l'Association *tous les instituteurs et professeurs pratiquants*."

Et la séance s'ajourne au dernier vendredi d'août prochain, à 10 h. de l'avant-midi.

WM. FAHEY,
Secrétaire.

Revue mensuelle.

Le grand événement du mois, à bien des points de vue, est, sans contredit, le Jubilé international de paix, que vient d'avoir lieu à Boston. C'est assurément une grande pensée qui a inspiré l'organisateur de ces réunions immenses auxquelles sont conviés les peuples de deux continents. Il nous semble qu'il y a là un des caractères de la véritable civilisation, un des grands principes de la politique internationale de l'avenir. Les nations, comme les hommes pris isolément, ne sont pas faites pour vivre seules: il faut qu'elles aient entr'elles des rapports; non pas seulement de ces rapports froids et intéressés qui naissent d'une alliance politique ou d'un traité de commerce, mais des relations vraiment agréables et intimes, du voisin à son voisin, de l'ami à son ami, en dehors de tout contrôle politique ou commercial.

Jusqu'ici les grandes expositions internationales ont fait quelque chose dans ce sens, mais pas encore assez. Il y a l'amour-propre national, les rivalités du commerce, les rancunes de métier qui se rencontrent sur le terrain d'une exhibition; ces choses ont cependant leur bon côté, puisqu'elles réveillent et entretiennent une émulation qui, sagement dirigée, ne peut que faire avancer dans la voie du progrès. Elles sont loin, toutefois, d'être calculées pour former ou cimenter des amitiés réelles, solides, entre deux ou plusieurs nations.

Le jubilé international de paix est un des moyens et même le moyen le plus puissant pour parvenir à ce but. Les arts, et surtout la musique, sont les producteurs de la paix presque autant qu'ils en sont les fruits. C'est dans ce beau champ que les haines s'apaisent et s'oublient, que les rivalités s'adoucissent et fraternisent, que les amitiés se rencontrent et s'établissent. Beethoven, Mozart, Meyerbeer, Rossini, David, sont de tous les pays et appartiennent à toutes les nations. Ils représentent une même et grande idée d'harmonie et de paix; et, telle est leur puissance de conciliation, qu'on a vu, sous leurs auspices, la France et la Prusse, ces deux mortelles ennemies, non seulement se croiser sans frémir, mais se rencontrer volontiers et presque se donner la main.

Aujourd'hui, avec le progrès des sciences et des engins de destruction, la guerre est un crime de lèse-société, et ceux qui sont à la tête d'une nation doivent prendre tous les moyens pour la sauver de ce malheur, sans cependant la forcer de rougir. C'est à la diplomatie qu'il appartient de résoudre ce problème. Nous sommes certain, toutefois, qu'un jubilé dans le

genre de celui qui vient d'avoir lieu à Boston est d'un secours puissant à la diplomatie, et fait plus pour la paix du monde que la plupart des traités modernes entre nations.

C'est la seconde fois que les Etats-Unis donnent au monde ce beau spectacle. Le jubilé de 1869, cependant, n'était que bien peu de chose auprès de celui de cette année; c'était un essai, timide d'abord, mais que le succès a encouragé et transformé. Il serait à désirer que l'exemple fût suivi par les autres nations en mesure d'en faire leur profit.

Cette grande démonstration n'a cependant pas empêché le peuple américain de continuer à préparer ses élections pour la présidence, et d'y mettre toute cette ardeur et cette fougue des gens qui connaissent la valeur du temps et qui ont popularisé, après l'avoir créé, le fameux dicton financier : *Time is money*. Jusqu'à présent encore les seuls candidats sérieux sont Grant et Horace Greely. Ce dernier a laissé la rédaction de la tribune pour le temps qui s'écoulera jusqu'après les élections, afin d'être plus libre, et de permettre à l'opinion publique de se manifester plus franchement à son égard.

La question de l'Alabama, dont le public est entretenu depuis si longtemps, vient d'entrer dans une phase aussi favorable qu'inattendue, sur le chapitre des dommages indirects. Y a-t-il eu véritablement intention de céder du terrain ou d'entrer dans la voie des conciliations, de la part des Etats-Unis? Ou bien, est-ce la suite d'un moment d'irréflexion! La chose est difficile à dire; dans tous les cas voici, le fait. L'agent et le conseil du cabinet de Washington sont venus déclarer, devant le tribunal, que leur gouvernement ne désirait faire fixer aucune indemnité en argent pour les réclamations indirectes, mais que son seul but était de soumettre la question pour faire décider et établir le principe. En réponse à cette déclaration, Lord Tenterden, au nom du gouvernement britannique, a appelé l'attention du tribunal sur la clause septième du Traité, aux termes de laquelle "le seul pouvoir donné aux arbitres est celui de considérer les réclamations ayant pour but une indemnité pécuniaire." Or, les Etats Unis, déclarant spontanément qu'ils n'ont pas en vue un but semblable, posent eux-mêmes une objection irréfutable à l'admission de leurs réclamations indirectes. Le tribunal a fait immédiatement droit sur cette question et a prononcé unanimement l'inadmissibilité des réclamations pour dommages indirects. Cette décision a paru enlever le malaise qui existait depuis si longtemps à-propos de la question, et redonner place à l'espoir d'un règlement satisfaisant, et surtout définitif.

En France, il semble se préparer quelque chose d'extraordinaire, si toutefois on peut employer ce mot au sujet d'un pays où, depuis près de deux ans, les choses les plus insolites et les plus inattendues sont à l'ordre du jour. Le régime temporaire commence à ne plus satisfaire l'opinion, et paraît tirer à sa fin. Les différents partis se mettent sérieusement à compter leurs forces et à calculer les chances d'un mouvement. Ils ont eu, il y a quelque temps, une entrevue et une explication avec M. Thiers. Cette démarche n'a pas paru avoir tous les résultats favorables qu'ils en attendaient, et ils ont trouvé le Président moins facile, sur l'article de la capitulation et des compromis, que les généraux de la Commune. Ce mouvement, toutefois, s'il n'a pas avancé leur position, a peut-être fortement ébranlé celle du régime actuel, et M. Thiers en manifeste lui-même quelque inquiétude.

Il n'est pas probable pourtant, qu'aucun des partis qui s'agitent actuellement, arrive au pouvoir. Si M. Thiers disparaît, comme la chose ne peut manquer d'arriver d'un moment à l'autre, car le Président n'est pas immortel, il est bien possible que le règne des communs recommence et que Paris redevenue le théâtre des drames terribles qui l'ont ensanglanté vers la fin de la guerre. Dans ce cas aucun autre parti que le parti de l'empire ne serait assez puissant pour calmer l'orage et rétablir l'ordre d'une manière permanente. Les journaux français ont beau faire et dire, la majorité de la nation est en faveur de l'empire et contre la royauté. Quant à la république, elle n'a véritablement d'adhérents que parmi la foule déclassée et découverte des grands centres de population, qui aspire à goûter au gâteau et à obtenir, pour quelque temps, un certain contrôle direct sur la conduite du char de l'Etat.

L'ambition d'obtenir cet honneur, tout légitime qu'il paraisse, a pourtant ses dangers et ses retours. M. Jules Favre, vice-président de la défense nationale l'éprouve aujourd'hui et fait voir à ceux qui désirent régner de quelque manière, que tout n'est pas rose dans le métier de souverain. Ainsi, M. Favre a confessé, avec larmes, devant la commission des enquêtes, que si l'armée de l'Est a été obligée de se réfugier en Suisse, c'est qu'il avait négligé d'avertir la délégation de Bordeaux qu'un

armistice de trois jours avait été consenti pour cette armée, par M. de Bismark, dans la convention du 21 janvier 1871. Ce seul oubli a coûté la vie à 50,000 hommes. Cet exemple est propre à faire rentrer bien des ambitions illégitimes et prétentieuses, en même temps qu'il appelle l'indulgence et la sympathie sur les erreurs qui peuvent échapper à ceux qui tiennent régulièrement les rênes du char de l'Etat, et qui donnent tout leur temps et toute leur énergie au maintien d'une position dans laquelle les circonstances ou le devoir les a engagés.

Au milieu de toutes ces difficultés cependant, les gens de bonne volonté, le Président en tête, s'ingénient à trouver des moyens de délivrer la France de la présence des troupes allemandes. Plusieurs expédients ont été proposés, sans cependant amener de résultat final. Un dernier projet va néanmoins être soumis à l'assemblée et l'on espère qu'il ralliera la majorité des suffrages et sera exécuté sans délai.

Le mois de juin a été pour nous l'époque d'un changement dans la personne de celui qui représente en ce pays l'autorité royale. Lord Lisgar, notre gouverneur-général, est retourné en Angleterre après trois années de séjour parmi nous, emportant avec lui l'estime sincère de tous ses administrés. Il est remplacé par Lord Dufferin dont la réputation est également brillante en littérature et en diplomatie. Son arrivée en ce pays s'est faite en dehors du faste et de l'apparat ordinaires; il a cependant de suite, par ses manières affables et son tact parfait, créé la plus heureuse impression parmi la population de notre ville. Nos lecteurs nous sauront peut-être gré de leur donner sur Lord Dufferin, quelques détails biographiques que nous trouvons dans le "*Dictionary of the peerage and baronetage of the British Empire*" par Burke:—

"Sir Frederick Temple Blackwood, Chevalier de l'Ordre de St. Patrice et Chevalier-Commandeur de l'Ordre du Bain (ce qui se dit en abrégé : K. P., K. C. B.), naquit au mois de juin 1826 et est, par conséquent, dans sa 46^{me} année.

"En 1841, à la mort de son père, il devint Baron de Dufferin et Claneboye.

"En 1867, il a épousé l'honorable Harriett Georgina Hamilton; de ce mariage sont issus trois enfants: deux garçons et une fille.

"En 1854, il était attaché d'ambassade à Vienne.

"Il a rempli, en outre, avec grande habileté, les charges de Sous-Secrétaire d'Etat pour les Indes, (1864), et de membre de la commission des affaires de Syrie.

"Il est connu aussi, dans le monde littéraire, par un ouvrage d'un mérite très-apprecié et qui a pour titre: "*Letters from High Latitudes*."

Nous allons maintenant passer à notre bulletin nécrologique qui s'ouvre par un nom bien connu dans les cercles politiques et très-familier à notre ville de Québec. L'honorable John Sandfield McDonald est mort le premier de juin courant, à Cornwall, Ont. Nous empruntons à un journal de Québec, les détails suivants sur cet homme remarquable:—

"M. J. S. Macdonald a joué un rôle dans notre histoire politique. Elu dès 1841 membre de la chambre d'assemblée du Canada-Uni, il a toujours continué de siéger dans nos différentes législatures. Il est le seul de sa génération qui ait siégé aussi longtemps sans interruption. Dès son entrée en parlement il s'était attaché à M. Baldwin et à M. LaFontaine qu'il n'a jamais désertés. En 1849, lors de la nomination de M. Blake au poste de juge, c'est M. Sandfield Macdonald qui l'a remplacé comme solliciteur-général. En 1852 le ministre Hincks le faisait élire orateur de la chambre d'assemblée. C'est en cette qualité qu'il adressa au gouverneur, en 1854, une courageuse revendication des droits de la chambre, lorsque le représentant de notre souverain prorogea tout à coup le parlement.

Depuis cette époque, depuis l'alliance des conservateurs du Haut-Canada avec les libéraux-conservateurs du Bas Canada, M. Macdonald s'est tenu dans le parti opposé, et c'est ainsi qu'on le voit, en 1858, faire partie du ministère Brown-Dorion, et en 1862, former lui-même un nouveau cabinet. Resté en dehors du parti ministériel durant les discussions sur la confédération, M. Sandfield Macdonald trouva moyen, cependant, en 1867, de se faire accepter comme chef du cabinet local d'Ontario, position qu'il a conservée jusqu'en décembre 1871. M. Sandfield Macdonald a été battu et remplacé au ministère par le fils de celui que lui-même, M. Sandfield, avait remplacé dans le ministère LaFontaine-Baldwin, en 1849.

Depuis que le pouvoir lui était échappé, depuis qu'il était tombé dans une sorte de désœuvrement forcé, M. Sandfield Macdonald avait été atteint d'un affaiblissement profond, d'une débilité générale qui vient de le conduire au tombeau. Il était né en Décembre 1812."

Le même jour, c'est à dire le 1er juin, s'éteignait à New York, James Gordon Bennett, dont le nom est intimement lié à la fondation du journalisme en Amérique. C'était un homme d'un grand mérite littéraire et administratif. Il possédait la connaissance de notre langue à un haut degré de perfection. En 1819, il débutait dans le journalisme avec un capital de \$25. A force de talent et d'énergie, il est parvenu au premier rang, et, lors de sa mort, son fameux journal le *Herald* dont il était le propriétaire depuis 1835, lui donnait un revenu annuel de plus de \$200,000. Sa mort a causé beaucoup de regrets dans le monde du journalisme et de la littérature.

Notre département a aussi fait une perte sensible dans la personne de M. J. B. Marcoux, décédé à St. Roch de Québec, le 10 du courant. M. Marcoux était un des plus anciens employés du bureau de l'instruction publique, où son caractère agréable, et ses habitudes de travail lui avaient acquis l'estime de tous ceux qui avaient des rapports avec lui. Il n'était âgé que de 42 ans.

Notre ville a également perdu un de ses citoyens les plus anciens et les plus respectables, M. Clément Cazeau, décédé le 21 juin. Nous nous associons de tout cœur aux paroles suivantes du *Courrier du Canada* à ce sujet :

"Nous avons la pénible tâche d'annoncer à nos lecteurs le décès d'un homme dont la vie toute entière a été un exemple de patience, de courage, d'honneur, de délicatesse et de charité chrétienne. M. Clément Cazeau, officier des douanes de Sa Majesté, frère de M. le grand-vicaire Cazeau, a rendu, samedi dernier, sa belle âme à Dieu, après s'être préparé, avec foi, espérance et amour, au redoutable passage du temps à l'éternité. Sa mémoire vivra longtemps dans Québec, où il a tout fait pour répandre les bienfaits de l'éducation, où il a tant travaillé, et, aussi, tant édifié.

"M. Cazeau était âgé de près de soixante-et-quinze ans. Il était le type de ces anciens Canadiens qui avaient emporté de la vieille France, avec la foi et l'honneur, ces habitudes d'hospitalité généreuse devenues si rares de nos jours."

M. Cazeau avait enseigné très-longtemps, et fut un des premiers instituteurs du Bas-Canada sous l'ancienne organisation dite de l'Institution royale. Il fut aussi pendant longtemps directeur de la grande école de la société d'éducation aux *glacis*, à Québec. C'est donc un des pionniers de l'instruction publique dans cette Province.

Nous aurions dû aussi parler plutôt d'un autre vétéran dans la cause de l'éducation, M. F. J. V. Regnault, qui, quoique, dans un âge très-avancé, poursuivait encore à Montréal sa carrière utile et laborieuse, lorsque la mort est venue le frapper. M. Regnault, quoique né en France, était depuis assez longtemps dans ce pays pour se considérer comme l'un des nôtres. Il avait d'ailleurs acquis son droit de cité par ses longs et importants services rendus à la cause de l'instruction publique. Il appartenait à toutes les sociétés littéraires de Montréal et était de toutes les réunions qui avaient trait à l'éducation. Mathématicien distingué, il a préparé un grand nombre de nos arpenteurs et ingénieurs les plus marquants, pour leurs examens d'admission. Il était professeur à l'école normale Jacques-Cartier depuis les premiers temps de cette institution, et avait atteint, lors de sa mort arrivé le 25 février dernier, l'âge avancé de 73 ans.

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

BULLETIN DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

—*Instruction populaire à Turin.*—On écrit de Turin :

Un des résultats intéressants du dernier recensement italien est la constatation d'un notable développement dans l'instruction populaire à Turin, où, sur un ensemble de 212,644 habitants, on ne compte que 63,147 individus ne sachant ni lire ni écrire ; ce chiffre est, en réalité, assez restreint parce qu'il faut en déduire les vieillards et les enfants au-dessous de six ans.

Parmi les établissements subventionnés par l'édilité turinaise on compte : 2 lycées, 3 gymnases, composant 21 classes ; un institut professionnel ; 4 écoles techniques, comprenant 15 classes subdivisées en un nombre considérable de cours.

Il y a, en outre, un grand nombre d'écoles primaires et d'écoles d'adultes complètement à la charge de la ville. Enfin le municipe prête des locaux pour des écoles du dimanche ouvertes par le cercle Turinaise.

A ces abondantes sources d'enseignement, où peuvent puiser les classes pauvres, s'ajoutent pour les classes aisées d'excellents établissements particuliers.—[*Journal Officiel.*]

—*L'instruction publique en Cochinchine.*—Par le dernier transport parti de Toulon, en novembre dernier, vingt et un élèves du collège de Marseille viennent encore de repartir pour la Cochinchine. Rien n'a été négligé, pendant leur séjour en Europe, pour donner à ces enfants des idées exactes sur nos ressources et sur le développement de notre industrie ; en 1867, ils ont été conduits à l'Exposition universelle, merveilleux spectacle qu'ils ne sauraient oublier. Pendant la guerre dernière, leurs lettres à leurs parents défrayaient l'ardente curiosité des Annamites, étonnés et inquiets de nos malheurs, mais jusqu'à la fin elles respirèrent la confiance en l'avenir et un attachement inaltérable à leur nouvelle patrie. Ils recevaient chez les frères l'éducation forte et morale qu'un peuple doit donner aux habitants de ses colonies, celle qui leur fait admirer ses grandeurs et qui leur commande le respect de ses infortunes.

Voici le tableau de la progression de nos écoles en Cochinchine, depuis 1866 :

En 1866.

49 écoles, (dont 2 de français, tenues par des frères de la Doctrine chrétienne) : 1,238 élèves.

En 1867.

58 écoles [dont 2 dirigées par les frères] : 1,368 élèves.

En 1868.

116 écoles de garçons [dont 4 dirigées par les frères] : 3,067 élèves ; en plus, 4 écoles de petites filles, tenues par des religieuses de Saint-Paul de Chartres, comptant : 372 élèves.

En 1869.

126 écoles de garçons [dont l'école municipale laïque de Saigon et 4 écoles de frères] : 4,760 élèves ; en plus, 8 écoles de petites filles, comptant : 500 élèves.

En 1870.

131 écoles de garçons [y compris le séminaire, 5 écoles de frères et l'école municipale] : 5,000 élèves ; en plus, 8 écoles de filles, comptant : 530 élèves.

L'école municipale de Saigon fut créée par un arrêté, du 10 février 1868, de l'amiral de la Grandière, pour les enfants européens et asiatiques de diverses nationalités qui habitent notre chef-lieu. Sur les mêmes bancs on y voit figurer de jeunes Européens, des Chinois et des indigènes. Cet établissement, qui répond à des besoins tout spéciaux, a pris de l'importance à mesure que la ville s'est développée, et il a donné de bons résultats.

Les écoles de filles ont été fondées par l'initiative des religieuses de Saint-Paul de Chartres, qui sont venues en Cochinchine dès les premiers jours de la conquête en 1861, pour faire le service des hôpitaux et pour l'œuvre de la Sainte-Enfance. Leur magnifique couvent, bâti en 1862 par la supérieure actuelle, la digne sœur Benjamin, renferme plus de deux cents enfants abandonnés, qui sont élevés avec des soins maternels.

P. VIAL.

—[*Revue Maritime et Coloniale.*]

BULLETIN DE L'HISTOIRE.

Le *Figaro* publie la lettre suivante qu'il a reçue du brave général du Temple.

Versailles, 24 Mars 1872.

Monsieur le rédacteur,

Ne pouvant me faire entendre de l'Assemblée et par conséquent du pays, seriez-vous assez bon pour me permettre d'user de la grande publicité de votre journal pour faire connaître, le plus possible, certaines particularités relatives aux événements qui se sont passés récemment ?

Je ne m'adresse pas à un journal religieux ; on ne le lirait pas, on ne le croirait pas ; pas plus qu'un prêtre ne se serait cru s'il publiait ce qui suit :

Le jour, pas la veille, pas le lendemain, le jour où nos troupes scrutaient de Rome, nous éprouvions notre première défaite : Wissembourg, et nous perdions dans cette bataille le même nombre d'hommes que celui des hommes sortant de la Ville Eternelle.

Le jour où le dernier soldat quittait l'Italie, à Cività-Vecchia, nous perdions notre dernière réelle bataille, Reischaffen.

Le 4 septembre 1870, jour où croula la dynastie napoléonienne, était le dixième anniversaire du 4 septembre 1860, jour où Napoléon III, craignant plus les bombes d'un nouvel Orsini que Dieu, complotait dans une rencontre avec Cavour l'unité italienne et la chute de la papauté.

Le jour où les Italiens paraissaient devant Rome, les Prussiens paraissaient devant Paris, et l'investissement complet des deux villes avait lieu le même jour.

Par contre, le jour où le *Journal Officiel* apprenait à la France que l'Assemblée nationale demandait des prières publiques, une dépêche télégraphique annonçait à la France qu'un inconnu (Ducatel),—son nom ne fut réellement connu que le lendemain,—avait paru sur les murs de Paris et avait dit : Entrez !

Et huit jours après, pendant que les prières officielles avaient lieu à Versailles, à l'église Saint-Louis, devant l'Assemblée nationale et le chef du pouvoir exécutif, une dépêche du général de MacMahon annonçait que l'insurrection était définitivement vaincue, et les derniers coups de feu se tiraient au Père Lachaise, pendant que les dernières prières s'élevaient au ciel. Jamais l'armée, pendant ces huit jours, ne s'était plus vaillamment comportée. Pas une faute commise, pas un échec subi dans cette guerre si difficile des rues !

L'ambassadeur est maintenant à Rome.

Puissions-nous ne pas avoir à nous repentir d'avoir plus cru à l'habileté humaine qu'à la puissance de Dieu.

Veuillez agréer, monsieur le rédacteur, l'expression de ma considération distinguée.

F. DU TEMPLE,

Député d'Ille-et-Vilaine.

BULLETIN DE LA GÉOGRAPHIE.

Nous reproduisons l'extrait suivant d'une lettre de l'hon. juge Armstrong, communiqué par M. Onésime Caron, avocat, à la *Gazette de Sorel* :

« Je trouve, dit l'hon. juge, que le climat de l'île Ste. Lucie est excellent. Je n'ai pas souffert de la chaleur depuis mon arrivée ici, mais il faut avouer que je sors très-peu sur le haut du jour. Je sors le matin au point du jour et le soir après le coucher du soleil. Nous ne pouvons trouver un meilleur endroit qu'ici pour passer l'hiver. Tandis que vous grelottez dans vos habits d'hiver, je suis très-bien dans mes habits d'été. Pendant que le sol du Canada est couvert d'une épaisse couche de neige, nous cueillons, dans nos jardins, à Ste. Lucie, des oranges et des ananas. Je me figure difficilement que nous ne sommes encore qu'au commencement d'avril. La population totale de l'île est de 31,610 habitants, dont 837 blancs, 8,789 gens de couleur et 21,984 nègres libres. Le conseil de la nation est composé exclusivement de blancs, mais il n'y a rien dans la constitution qui empêche les gens de couleur ou les nègres d'en faire partie. Il y a ici deux avocats blancs et quatre avocats de couleur. L'un des hommes les plus instruits et les plus habiles de l'île est un noir. »

L'île Ste. Lucie fait partie de cet archipel ou groupe d'îles situées dans le Golfe du Mexique et connues sous le nom d'Antilles ou Indes Occidentales. En 1865 la Puissance du Canada, désirant établir des relations commerciales importantes avec les Antilles, a nommé une commission pour s'enquérir de leurs richesses, produits, importations et exportations.

La population de tout l'archipel est de 3,000,000 à 4,000,000, composée de blancs, nègres ou mulâtres libres. Les exportations, estimées à quinze ou vingt millions de louis sterling, consistent en sucre, rum, mélasse, coton, indigo, cacao, gingembre, poivre, aloès, clou de girofle, cannelle, tabac, maïs, ignames, plantes médicinales et bois précieux. Les importations consistent en articles manufacturés, et en farine, lard et poisson.

L'Angleterre possède la plus grande partie des Antilles. La religion dominante de l'archipel est la religion catholique.

BULLETIN DES SCIENCES.

— *Au pôle Nord.* Une nouvelle expédition arctique doit partir de San Francisco. Le promoteur et le chef est notre compatriote Octave Pavy. Il s'est assuré l'appui de la Société géographique américaine. Son hypothèse est que la mer libre du pôle a nécessairement un débouché dans les mers plus méridionales, et qu'il doit se trouver dans la direction du détroit de Behring.

L'explorateur a le projet de partir de San Francisco au mois de mai dans un vaisseau frété par lui, et de gagner Petropawlovski, capitale du Kamtchatka, sur la côte nord de la baie d'Avatcha. Il s'est également assuré la bienveillance du gouvernement russe, et sera bien reçu au Kamtchatka. Pourvu d'approvisionnements de toute nature, il se embarquera pour le cap Jakan, sur la côte nord-est de la Sibérie. Chemin faisant, il se livrera à des observations sur la direction, l'intensité, la température des courants, afin d'en tirer parti pour la suite du voyage. Au cap Jakan, M. O. Pavy quittera le navire, et l'exploration se poursuivra sur un radeau de

caoutchouc semblable au *Non-Pareil*, qui franchit naguère l'océan Atlantique. Cette embarcation sera formée de quatre cylindres en caoutchouc formant carène, et reliés sur le pont par des entretoises de bois auxquels seront fixés les mats et les agrès nécessaires. Le radeau est gréé en sloop. Ses dimensions sont très petites, afin qu'il occupe peu de place, et les bagages du voyageur sont contenus dans un baril. Le radeau, néanmoins, portera 10,000 livres, outre l'équipage. On se dirigera sur les terres entrevues en dernier lieu par le capitaine Long, le baleinier de New-Bedford. Le trajet sur terre se fera en traîneau, l'embarcation étant transportée par fragments.

Si la mer était trouvée libre au-delà de la Terre Wrangel, le radeau serait de nouveau lancé pour tenter de contourner le Groënland et le Spitzberg.

— *Usage du sel.*—On a reproché à la génération actuelle d'être chapeau.

En dominant d'une certaine hauteur une assemblée d'hommes, on est en effet étonné de voir une si grande quantité de crânes dénudés ou mal garnis.

Or le sel paraît avoir une influence salutaire sur la production et la conservation des cheveux.

L'espèce d'anémie qui résulte d'une ration de sel insuffisante se traduit par la rudesse malative, l'aridité et la chute des productions capillaires.

Celles-ci sont au contraire luxuriantes chez les peuples qui, comme les Suisses, font une consommation de sel bien supérieure à la nôtre.

L'expérience a confirmé l'opinion de Plutarque, qui disait que l'usage du sel donné aux moutons rend la laine plus soyeuse et plus longue.

Parmi les modifications physiques, le sel, d'après les recherches modernes, est appelé, au point de vue de la régénération des individus et des peuples, à des destinées qu'on n'aurait pas soupçonnées jusqu'à ce jour.

Le peuple français n'en consomme qu'une ration journalière insuffisante ; car elle n'est guère que de 12 à 13 grammes, tandis qu'elle était de 22 grammes chez les Romains et qu'elle est encore plus élevée dans les pays où le sel est libre de tout droit.

Est-ce bien le moment de restreindre encore la consommation de cette substance vitale qui devrait être, comme l'air et l'eau, à la disposition de tous ?

DR. L. NOIROT

— *Pyro-extincteur.*—On écrit de Paris, à la date du 10 avril : Hier à eu lieu au Champ de Mars une expérience des plus intéressantes : c'est celle du pyro-extincteur, matière liquide qui semble vraiment avoir la propriété d'éteindre les incendies, comme l'annonce son inventeur, M. Rommel.

Une baraque en bois de 7 mètres de long sur 5 de hauteur, construite pour l'expérience, avait été remplie jusqu'au tiers de sa hauteur par des bois secs, des fagots et des copeaux. A quatre heures, en présence de M. Saint-Martin, colonel des pompiers, de ses commandants et d'un certain nombre de représentants de l'industrie et de la presse, cette espèce de bûcher fut arrosé de pétrole et de goudron, puis le feu y fut mis.

Les flammes s'élevèrent aussitôt et, sous l'influence du vent violent qui soufflait, la baraque ne présentait plus bientôt qu'un immense foyer, que rien ne semblait devoir éteindre.

Cependant, à un signe de M. Kommel et au moment où l'incendie durait déjà depuis plusieurs instants, les pompiers, qui se tenaient prêts, firent jouer leur pompe et lancèrent sur la baraque, avec une seule lance, un large jet de liquide pyro-extincteur. Sept ou huit minutes après le feu était éteint et la foule applaudissait à la réussite complète de l'expérience.

Dès que la fumée eut à peu près disparu, le foyer fut allumé de nouveau : on laissa les flammes gagner la toiture de la baraque et en dévorer en partie les parois : puis les pompiers se remirent à l'œuvre, et cette fois trois ou quatre minutes leur suffirent pour éteindre le feu. L'inventeur du pyro-extincteur affirme que son liquide peut être obtenu et employé sans trop grands frais. S'il en est ainsi, il est vraiment malheureux que Paris n'ait pas connu plus tôt sa merveilleuse découverte.

— *Le tunnel de Saint-Gothard.*—On écrit de Genève que les travaux du tunnel de Saint-Gothard ont commencé le premier mai. On n'en est, pour le moment, qu'aux préliminaires : tracés, jalonnements, expropriations sur les parties qui forment les abords du futur tunnel, etc. Dans neuf ans, au plus, ce dernier sera ouvert à la circulation et livré au commerce de l'univers.

Il y a plus de 300 ans qu'Egidius Tschudi, de Glaris, le premier qui a traité de la topographie des Alpes, déclarait dans son ouvrage *Gallia comata* (publié en 1533), que la route du Gothard, en tout

temps ouverte, était la voie de communication directe entre la mer Vénitienne et le Rhin, l'Océan Germanique, l'Angleterre, les Pays-Bas et la Scandinavie.

Il ne s'agit plus aujourd'hui de la mer Vénitienne ni de Venise; la route du Gothard doit profiter à Gênes et à Brindisi, mais uniquement comme station intermédiaire de la grande ligne commerciale qui va de Londres à Calcutta.

Le nouveau tunnel aura une longueur de plus de 14 kilomètres. Le coût en est évalué à 62 millions. Celui du Mont-Cénis qui n'a qu'une longueur de 12,233 mètres a coûté plus du double. La longueur totale de la ligne, de Fluelen à Biasca est de 100 kilomètres environ.

BULLETIN DES STATISTIQUES.

—*La Presse.*—*Les journaux de Paris.*—Voici une statistique qui n'est pas sans intérêt au moment où l'on voit naître..... et mourir tant de journaux. C'est l'âge de ceux qui vivent ou qui vivent à Paris;

La Gazette de France	242 ans (née sous Louis XIII)
(doyen des journaux français.)	
Le Moniteur universel	83 — (— Louis XVI)
Le Journal des Débats	70 — (Consulat)
Le Constitutionnel	57 — (née en 1815)
L'Univers	51 — (Restauration)
Le Charivari	41 — (sous Louis Philippe)
La Presse	38 — —
Le Siècle	37 — —
La Patrie	32 — —
Le Pays	24 — (République 48)
Le Figaro	19 — (sous l'Empire)
Le Messager de Paris	16 — —
L'Opinion nationale	14 — —
Le Monde	13 — —
Le Temps	12 — —
La France	11 — —
L'Avenir National	8 — —
Journal de Paris	6 — —
La Liberté	6 — —
Le Français	5 — —
Paris Journal	5 — —
Le National	4 — —
Le Soir	4 — —
L'Officiel	4 — —
La Cloche	3 — —
Le Rappel	2 — —
Le Bien Public 1 an 10 jours	(République 70)
La République Française	5 mois —
L'Ordre	188 jours —
Le XIXe Siècle	147 — —
La Gazette de Paris	101 — —
Le Radical	102 — —
Le Courrier de France	102 — —
Le Corsaire	61 — —
L'Événement	4 — —
L'Eclair	1 — —

—(Figaro.)

PUBLICATIONS UNIVERSELLES.

Voici une autre statistique sur les journaux de tous les pays : Le nombre des publications dans tous les pays est d'environ six mille qui se partagent comme suit : Politique 4323 ; Agriculture et Horticulture 93 ; Sociétés de bienveillance et secrètes, 81 ; Commerce et finances, 122 - Illustrés, littéraires et divers, 502 : spécialement consacrés aux questions de nationalités, 20 ; Arts et Professions, 207 ; religieux, 407 ; sports 6. La circulation des journaux quotidiens est d'environ 2,606,548 ; moyenne par jour 4543. La circulation des journaux hebdomadaires, est de 20,591,742 copies, avec une moyenne de 2450.

BULLETIN DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE.

—*Exposition universelle de 1872, à Paris.*—M. Troncini du Mersant président de l'Exposition Universelle adresse de Paris, en date du 14 Avril, à la *Minerve*, la circulaire suivante que nous reproduisons ;

L'Exposition Universelle qui doit s'ouvrir du 15 Juillet au 1er Novembre 1872, dans le Palais de l'Industrie, à Paris, est partout accueillie avec une grande sympathie et son succès sera complet, malgré le peu de temps qui précède son ouverture.

Le concours de la diplomatie est à peu près généralement assuré à l'œuvre que poursuit la Société Nationale d'Encouragement des Travailleurs Industriels.

La Presse entière lui prête son appui ; nous avons vu tous les journaux, depuis Siam jusqu'à Vénézuéla, lui donner leur patronage.

L'univers prouve ses sympathies à la ville de Paris, en tenant à honneur de figurer à cette Exposition tout improvisée.

Des demandes sont parvenues à l'administration de la Société (dont le siège est 23, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris), non-seulement de Belgique, de Hollande, de Danemark, d'Angleterre, d'Espagne de Portugal, d'Italie, de Turquie, d'Autriche, de Suisse et de Russie.

Il est même à craindre que le Palais de l'Industrie ne soit trop petit, et déjà la Société philanthropique, qui a pris l'initiative de cette œuvre privée, prend ses dispositions pour la construction d'annexes spacieuses.

Les compagnies de chemins de fer ont, ainsi que les compagnies maritimes, consenti à faire des réductions importantes sur les transports des marchandises destinées à l'Exposition, en grande ou petite vitesse, tant pour l'aller que pour le retour.

Parmi les idées heureuses qui président à cette grande manifestation pacifique du Commerce et de l'Industrie, nous sommes heureux d'apprendre à nos lecteurs, que pendant quatorze dimanches que durera l'exposition, auront lieu les Concours de fanfares et d'orchestres de France, de Belgique, de Hollande, de Danemark, de Suède et Norvège, du Luxembourg, d'Autriche, de Suisse, d'Italie, d'Espagne, de Portugal et d'Angleterre.

Paris va prouver, cette année, au monde entier que les revers de la France ne lui ont rien fait perdre de sa grandeur passée et de la grande attraction qui la caractérise.

L'exposition des produits européens s'ouvrira du 15 juillet au 1er août ; puis, le 15 ou le 25 août, s'ouvrira l'exposition des produits de l'Afrique, de l'Asie, de l'Amérique et de l'Océanie. Cette décision pratique donnera un délai supplémentaire aux exposants, en même temps qu'elle évitera tous les encombrements d'une organisation précipitée, surtout si les personnes qui désirent exposer n'attendent pas au dernier moment pour adresser leur demande d'admission à la direction, 23, rue de la Chaussée-l'Antin, à Paris. A l'étranger, s'adresser à MM. les Consuls de France ou aux comités spéciaux ; dans les colonies, s'adresser à MM. les Gouverneurs.

BULLETIN DE L'ARCHÉOLOGIE.

—*Citerne souterraine sous le temple de Jérusalem.*—L'*Illustrated News* de Londres publie une gravure qui représente une immense citerne qui se trouve immédiatement au-dessous des fondations de l'*Harem*, nom moderne qui désigne l'emplacement occupé jadis par le temple de Salomon.

Les explorations souterraines entreprises par la société appelée *Palestine exploration fund* ont mis à nu une série immense de tunnels, de galeries secrètes, de grottes profondes et d'excavations qui étaient restés parfaitement inconnus jusqu'à ce jour aux habitants de Jérusalem et qui se trouvent à une profondeur de 125 pieds au-dessous du sol actuel.

La citerne dont il est question est à 79 pieds au-dessous de la surface ; elle est appelée par les indigènes : Ber-el-Kebir (la grande mer). Elle a 150 pieds de long du nord au sud et à peu près la même largeur de l'est à l'ouest. La citerne est taillée de main d'homme dans le roc ; elle est alimentée par les étangs de Salomon, situés dans la vallée de l'Urtas, à deux milles sud de Bethléem, et contient environ 9,000 mètres cubes d'eau. L'aqueduc a huit milles de longueur. L'eau de cette citerne, creusée pour l'alimentation des lévites et pour les besoins du service du temple de Salomon, est extrêmement limpide, au point qu'on aperçoit parfaitement le fond du lac et les pierres tombées des voûtes.

FAITS-DIVERS.

—*Nouvelles récentes du docteur Livingston.*—Le *Daily Telegraph* publie la dépêche suivante qui lui est adressée par son correspondant résidant à Zanzibar. Cette dépêche a été transmise d'Aden par le télégraphe.

« On rapporte ici que M. Stanley, le correspondant américain du *New-York Herald*, a rejoint le docteur Livingstone, et qu'ils étaient ensemble à ou près de Ujji, sur les bords du lac Tanganyika, en janvier. On n'a pas reçu de lettres, mais ce rapport, fait par des nègres, est digne de foi. »

Ce rapport, ajoute le *Daily Telegraph*, n'a rien d'in vraisemblable. M. Stanley a quitté la côte d'Afrique, qui fait face à Zanzibar, en avril 1871, et a atteint Unyanyembe trois mois après.

Il fut arrêté là par la guerre, la maladie et des pertes considérables, mais sa résolution n'en fut pas ébranlée, quoique ici on se soit trop facilement persuadé que son expédition était finie et qu'elle avait manqué. M. Stanley resta deux mois à Unyanyembe. Au commencement de septembre 1871, il partit pour Ogara à vingt jours de marche, dans la direction d'Ujji. La nouvelle de son heureuse

arrivée à Ogara a été annoncée à Zanzibar le 7 décembre, et c'est la dernière nouvelle qu'on ait reçue de lui avant la dépêche que nous rapportons plus haut. En supposant que M. Stanley ait atteint Ogara en vingt jours, comme il l'avait prévu, c'est-à-dire vers la fin de septembre, il a très-bien pu se trouver à Ujji à la fin d'octobre, et il aurait eu un mois tout entier pour chercher la résidence du grand explorateur, soit sur la rive orientale, soit sur la rive occidentale du Tanganyika. La nouvelle de son succès peut facilement être parvenue à Zanzibar à la date de la dépêche télégraphique que nous rapportons — [Journal Officiel.]

Fidélité d'un chien.—En 1863, le capitaine X., commandant une compagnie d'artilleurs de la Caroline du Sud, fut tué dans la Virginie durant un engagement. Son corps fut mis dans un cercueil, puis dans une boîte, et transporté à la demeure de sa famille, dans le district de Columbia, où il arriva environ une semaine après.

Le chien qu'il avait élevé lui-même et beaucoup choyé durant sa vie, se trouvait à la porte de devant, au moment de l'arrivée, et, à mesure que le corbillard approchait, il flairait de côté et d'autre, en donnant des marques d'une grande excitation. Lorsque le cercueil fut retiré du corbillard, il courut au devant, et la suivit entre les porteurs du poêle jusque dans la maison. Bien qu'une semaine se fût écoulée depuis la mort de son maître, le chien l'avait reconnu à l'aide de son odorat seulement.

Une fois que le cercueil eut été déposé sur une table, au parloir, le chien se coucha sous la table et y demeura pendant dix-huit heures, c'est-à-dire, jusqu'au moment des funérailles, qui eurent lieu le jour suivant. On remarqua le surlendemain que le fidèle animal n'était pas reparu depuis que l'inhumation avait eu lieu. On se mit à sa recherche, et on le trouva couché sur la fosse de son défunt maître, malgré la pluie froide qui tombait depuis quelques heures et qui le faisait frissonner de tout son corps. Il fallut l'attacher pour le ramener à la maison, car il fut impossible sans cela de lui faire quitter la fosse. Peu après, on s'aperçut qu'il était disparu de nouveau, et un serviteur de la famille étant allé au cimetière, le découvrit dans la même position, et le ramena à la maison, où il fut enchaîné. Mais il refusa absolument soit de manger ou de boire, et le troisième jour au matin il était mort.

Un tel exemple de fidélité envers son maître de la part d'un chien, mérite de passer à la postérité, d'autant plus que c'est un fait bien avéré.

ANNONCES.

Madame THIVIERGE

Ouvrira le premier Mai, à St. Félix du Cap Rouge, à sept milles de Québec, un Etablissement pour l'éducation d'une classe choisie de huit ou dix jeunes demoiselles. Les études comprendront l'Anglais et le Français dans toutes les branches enseignées dans une école modèle, la musique, le chant, les divers genres de Dessin, la Peinture Orientale et à l'huile, et la confection des ouvrages en cire, soit des fleurs, soit des fruits, etc.

Trois institutrices seront chargées de l'enseignement. Une Dame Anglaise sera à la tête des classes anglaises; une Dame Française enseignera la Langue Française; Madame Thivierge donnera elle-même des leçons de musique et de beaux arts.

CONDITIONS:

	Par terme 11 semaines
Pension avec l'étude de l'Anglais et du Français....	\$24.00
Musique.....	6.00
Peinture.....	6.00
Dessin.....	3.00
Un cours de leçon d'ouvrages en cire.....	8.00

La table sera copieusement servie, et Madame Thivierge donnera une attention particulière à la santé de ses élèves. Le Cap Rouge est

est admirablement situé et renommé par la salubrité de l'air. On engagera les élèves à prendre des exercices journaliers, et madame Thivierge fera tout en son pouvoir pour donner satisfaction aux parents qui voudront bien lui confier le soin de leurs enfants.

Pour renseignements et plus amples détails, ou pourra s'adresser à Madame Thivierge, Cap Rouge. Madame E. I. Dalkin, Cap Rouge, Révérend P. J. Drolet, Curé; C. W. Wilson, Ecuier, Rue St. Pierre, Québec; Robert J. Young, Ecuier, James Bowen, Fils, Ecuier, Rue St. Pierre, Québec, ou au Cap Rouge; J. B. Forsyth, Ecuier, Cap Rouge; Edson Fitch, Ecuier, St. Romuald.

Cap Rouge, 10 Mars, 1871.

DICTIONNAIRE GÉNÉALOGIQUE

DE TOUTES LES FAMILLES CANADIENNES

PAR

M. L'ABBE C. TANGUAY

*Avec un Fac-Simile de la Première carte inédite de la
Nouvelle-France en 1641.*

Les personnes qui ont souscrit au Dictionnaire Généalogique et qui voudraient recevoir ce volume par la poste sont priées de nous envoyer le montant de leur souscription qui est de \$2.50 en y ajoutant 40 centins pour les frais de poste. Celles qui ont souscrit chez les Messieurs suivants pourront se le procurer en s'adressant après le 15 Mai courant à

J. A. LANGLAIS, Libraire, Rue St. Joseph, St. Roch de Québec.
J. N. BUREAU, Trois-Rivières.
E. L. DESPRÉS, Maître de Poste, St. Hyacinthe.
JAMES W. MILLER, Maître de Poste, de Ste. Lucie de Rimouski.
A. GAGNÉ, Maître de Poste de Kamouraska.
R. OUELLET, " " L'Islet.
F. H. GIASSON, " " L'Anse à Gilles.
E. LEMIEUX, Ottawa.
F. X. VALADE, Longueuil.
L. O. ROUSSEAU, Château-Richer.

Les personnes qui ont souscrit chez MM DUBEAU & ASSÉLIN, pourront s'adresser à M. L. M. CRÉMAZIE, Libraire, Québec.

En vente chez l'Éditeur

EUSEBE SÉNÉCAL,
10, Rue St. Vincent, Montréal.

NOUVEL ABRÉGÉ DE GEOGRAPHIE MODERNE

A L'USAGE DE LA JEUNESSE

PAR

L'ABBE HOLMES

SEPTIEME EDITION

ENTIÈREMENT REVUE, CORRIGÉE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

PAR

L'ABBÉ L. O. GAUTHIER

Professeur d'Histoire au Séminaire de Québec.

Un Volume in-12 de 350 pages. Cartonné \$4.00 la douzaine.

J. B. ROLLAND & FILS,

Libraires-Éditeurs.

En vente chez tous les Libraires et les principaux Marchands.

IMPRIMÉ PAR LÉGER BROUSSEAU, QUÉBEC.



JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume XVI. Quebec, Province de Quebec, Juillet et Aout, 1872. Nos. 7 et 8.

SOMMAIRE.—LITTÉRATURE.—Les propos d'un Provincial sur Boileau-Despréaux.—A propos de Caius Furius Cresinus.—Fables littéraires d'Yriarte.—MORALE.—Travail et bonheur.—Immortalité.—Une page de Prévost-Paradol.—CURIOSITÉS GÉOLOGIQUES.—La grotte mammoth de Kentucky.—EDUCATION.—Discours de M. J. Létourneau, à l'occasion de la 50^{me} année d'enseignement de M. Antoine Légiaré.—PÉDAGOGIE.—Ce que c'est qu'un livre.—Vers à apprendre par cœur.—PALMARE.—Ecole normale Laval, élèves-instituteurs, élèves-institutrices, élèves des écoles-modèles.—Ecole normale Jacques Cartier, élèves-instituteurs, élèves des écoles-modèles.—Collège Ste. Anne.—AVIS OFFICIELS.—Avis concernant l'abonnement au *Journal*.—Erection de municipalité scolaire.—Nomination de membres pour les bureaux d'examineurs.—Nomination de commissaires d'écoles.—Diplômes octroyés par l'école normale Jacques Cartier.—Diplômes octroyés par les bureaux d'examineurs.—RÉDACTION.—Distribution des prix aux écoles-normales Laval et Jacques-Cartier et dans les Universités, collèges, couvents, et autres maisons d'éducation.—Quarante-sixième conférence de l'association des instituteurs de la circonscription de l'école normale Laval.—Concours de l'Académie de musique.—Revue mensuelle.—NOUVELLES et FAITS DIVERS.—Bulletin de l'instruction publique.—Bulletin des sciences.—Bulletin du commerce et de l'industrie.—Bulletin des statistiques.—Bulletin de la géographie.—Bulletin de l'histoire.—Bulletin de l'archéologie.—Bulletin de l'horticulture.—Bulletin des lettres.—ANNONCES.

LITTÉRATURE.

Les propos d'un Provincial.

SUR BOILEAU DESPRÉAUX.

On causait au coin du feu. Un vers de Boileau se trouva cité par hasard; ce vers eut pour effet de changer tout à coup la conversation, un des plus jeunes interlocuteurs s'étant mis à soutenir qu'un vers de Boileau ne prouvait rien du tout, que Boileau d'ailleurs n'était plus supportable, et que jamais il n'avait été qu'un esprit étroit, mesquin, sec, anti-poétique... Des qualifications plus désobligeantes encore furent prodiguées à l'auteur des *Satires*. Notre jeune bachelier parla, parla, Dieu sait! Les deux autres, qui le laissaient dire, visiblement l'approuvaient; mais le vieux provincial, les pieds allongés vers le feu, écoutait avec un sourire narquois... on voyait bien à certains frémissements qu'il ne tarderait pas à répondre.

Il prit la parole en effet.

—Vous avez, dit-il, vous autres, un rare privilège; celui de parler avec la plus parfaite assurance sur les sujets les moins étudiés. Vous accablez Boileau de vos dédains; mais l'avez-vous lu seulement depuis votre sortie du collège? Et quand vous y auriez parfois jeté les yeux en courant, pensez-vous que sur un léger examen il vous soit parvenu de le condamner?

Boileau, comme tout écrivain, ne peut se lire avec fruit qu'à la condition d'étudier l'homme en même temps que ses œuvres; car ce qui importe, ce n'est pas de connaître le livre seulement, c'est de connaître l'âme, le cœur, la vie, dont ce livre n'est lui-même qu'un reflet.

Sortons de la pauvre critique qui ne voyait dans les livres que les livres eux-mêmes; remontons au souffle inspirateur, c'est ainsi que nous rajeunirons toute l'histoire littéraire, qui à ce point de vue est à faire entièrement. Puisque nous en sommes sur Boileau, suivons-le, je vous prie, dans sa carrière poétique.

A vingt-six ans il était encore peu connu du public, n'ayant donné que sa première satire et les *Embarras de Paris*; il y avait déjà quatre ans de cela, et depuis lors il gardait le silence. Mais Molière cette année-là joue l'*Ecole des femmes*; vous savez quelles colères, quelles vengeances même la pièce souleva. Ce fut peut-être l'époque la plus tourmentée de la vie du grand comique, et il y pouvait certainement succomber. Eh bien, cet esprit mesquin, ce cœur sec de Boileau, le 1^{er} Janvier 1663, fait imprimer et envoie à Molière pour cadeau d'étrennes ces stances :

En vain mille jaloux esprits,
Molière, osent avec mépris
Censurer ton plus bel ouvrage,
Sa charmante naïveté
S'en va pour jamais d'âge en âge
Divertir la postérité.

Il avait écrit cette pièce; à la hâte il avait consenti, pour venir en aide à Molière, à être négligé, à rester imparfait, et c'était le plus grand des sacrifices pour Boileau, car il ne faisait bien les vers qu'avec une extrême lenteur. Mais il y revient, quelques mois plus tard, à loisir, dans sa deuxième satire dédiée à Molière.

Un peu plus tard encore, à l'occasion de l'*Imposteur*, les persécutions redoublèrent pour Molière, et l'on ne sa-

vait vraiment ce qui pouvait advenir; on venait, pour quelques vers mystiques, de brûler vif en Grève le malheureux Simon Morin. Boileau, cette fois, sentit qu'il fallait s'adresser à Louis XIV lui-même. L'amitié, et non pas le désir de flatter, lui fit alors écrire sa première *Épître au roi*. A propos de ces *Épîtres au roi*, que n'a-t-on pas dit des adulations de Boileau pour Louis XIV? Eh bien, cette première épître à Louis XIV fut écrite au moment où le roi venait de dévoiler son goût des conquêtes; écoutez donc les flatteries singulières que pour son coup d'essai lui adressait Boileau :

Ont, grand roi, laissons là les sièges, les batailles;
Qu'un autre aille en rimant renverser des murailles,
Et souvent, sur tes pas, marchant sans ton aveu,
S'aille couvrir de sang, de poussière et de feu.
A quoi bon d'une muse au carnage animée,
Echauffer ta valeur déjà trop allumée?
Jouissons à loisir du fruit de tes bienfaits,
Et ne nous lassons point des douceurs de la paix.

Je passe ici le très-bel épisode de Pyrrhus et de son confident; mais écoutez la fin :

Ce n'est pas que mon cœur du travail ennemi
Approuve un fainéant sur le trône endormi;
Mais, quelques vains lauriers que promet la guerre,
On peut être héros sans ravager la terre.
Il est plus d'une gloire. En vain aux conquérants
L'erreur, parmi les rois, donne les premiers rangs;
Entre les grands héros, ce sont les plus vulgaires.
Chaque siècle est fécond en héros téméraires;
Chaque climat produit des favoris de Mars;
La Seine a des Bourbons, le Tibre a des Césars;
On a vu mille fois des fauges Méotides
Sortir des conquérants, Goths, Vandales, Gépides.
Mais un roi vraiment roi, qui, sage en ses projets,
Sache en un calme heureux maintenir ses sujets,
Qui du bonheur public ait cimenté sa gloire,
Il faut pour le trouver courir tout l'histoire.
La terre compte peu de ces rois bienfaisants.

Voilà, vous l'avouerez, d'étranges adulations, et qui font regretter que les rois n'en aient pas toujours entendu de semblables.

Nous venons de voir Boileau prendre devant le public et devant le roi la défense de Molière; ce fut ainsi toute sa vie. Lorsque les envieux et les sots attaquèrent Racine et son *Iphigénie*, créée par Mlle de Champmeslé, au plus fort des épigrammes contre la pièce et contre l'admirable actrice, Boileau, dans un mouvement de justice, se révolta contre les calomnieux et publia son *Épître* :

Que tu sais bien, Racine, à l'aide d'un acteur,
Emouvoir, étonner, ravir un spectateur!
Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,
N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée
Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé
En a fait sous son nom verser la Champmeslé.

Puis, rappelant alors à Racine avec mélancolie les persécutions essayées par l'incomparable poète comique qu'on venait de perdre, il ajoute :

Avant qu'un peu de terre, obtenu par prière,
Pour jamais sous la tombe eût enfermé Molière,
Mille de ses beaux traits aujourd'hui si vantés
Furent des sots esprits à nos yeux rebutés.

Tout le cœur de Boileau est méconnu, et vous ne pouvez plus même apprécier sa ferme raison si vous le lisez sans suivre dans le détail l'histoire littéraire de son temps.

En 1693, un illustre docteur, Arnauld, est sur le point de mourir en exil, persécuté, malheureux. Aussi voyez avec quel enthousiasme et quel respect Boileau parle de lui :

Arnauld, le grand Arnauld.

Lorsque la philosophie de Descartes devint pour ceux qui en étaient partisans une cause de persécution, ce fut Despréaux encore qui, dans, *l'Arrêt burlesque*, vint à leur aide au nom d'une inconnue nommée la Raison.

Il achète l'admirable bibliothèque de Patru tombé dans le besoin, mais à la condition que Patru lui-même en restera le dépositaire sa vie durant.

Vous trouvez, dites-vous, une inspiration de colère, chez Boileau; sans nul doute, et pour moi je ne l'en aime que mieux; je sens dans ces colères la bonté, la sincérité, la droiture de son âme. Molière, un jour, confessa qu'il avait emprunté à Boileau deux ou trois traits du personnage d'Alceste: c'est le plus grand éloge qu'Boileau ait reçu; il eut bien, en effet, comme le *Misanthrope*,

Ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.

Les trois bacheliers écoutaient étonnés; mais notre ami le provincial n'était pas homme à s'arrêter tout de suite sur un sujet qu'il connaissait si bien; il continua donc à peu près en ces termes :

—La vie de Despréaux fut sans aventures et presque sans passions; comme Montaigne, il fuyait les orages: aussi vécut-il presque toujours dans la solitude, à la campagne, à Auteuil, entre ses amis et ses livres. Son humeur libre et simple ne s'accommodait point des grands airs de la ville dans ce beau monde où il lui eût fallu vivre; dès vingt-deux ans on l'entend s'écrier :

Je suis rustique et fier, et j'ai l'âme gossière.

La chasse, la pêche, la promenade dans les sentiers d'Auteuil, un voyage de temps en temps à Berville, chez Lamoignon; quelque lectures, et avec cela les vers, les chers vers, faits, refaits, longuement travaillés, telles étaient ses occupations. Puis les amis venaient, et quels amis! les plus grands hommes du temps, les plus illustres.

Racine envoyait souvent ses enfants chez M. Despréaux (qu'ils adoraient). Il les promenait, leur faisait des contes, jouait aux quilles avec eux, et il eût, disait-il, renoncé plutôt à son talent pour les vers qu'à son talent pour les quilles; mais croyez pourtant que les vers tenaient dans son esprit plus de place encore que les quilles; son talent de rimeur est aussi celui dont il se vante le plus :

Je sais coudre une rime au bout de quelques mots.
Souvent j'habille en vers une maligne prose;
C'est par là que je vaud, si je vaud quelque chose,
Ainsi, soit que bientôt, par une dure loi,
La Mort d'un vol affreux vienne fondre sur moi,
Soit que le ciel me garde un cours long et tranquille,
A Rome ou dans Paris, aux champs ou dans la ville,
Dût ma muse par là choquer tout l'univers,
Riche, gueux, triste ou gai, je veux faire des vers.

Son goût pour la campagne lui venait surtout de ce que, dans la solitude, il pouvait plus à l'aise chercher la mesure et la rime :

Pour animer ma voix,
J'ai besoin du silence et de l'ombre des bois.

C'est là aussi qu'il se plaisait, en de longs entretiens, à chercher avec ses amis.

Quels sont les biens véritables ou faux;
Si l'honnête homme en soi doit souffrir des défauts;
Quel chemin le plus droit à la gloire nous guide,
Ou la vaste science, ou la vertu solide.

Vers la fin de sa vie...

—Tout ce que vous voudrez, s'écria l'un des trois jeunes gens; mais vous nous parlez de l'homme, et c'est le poète qui était en cause.

—Eh! c'est au poète aussi que je voulais arriver, mais c'est de l'homme que j'aurais tiré le poète, et vous auriez en ainsi Boileau de son ensemble, dans sa vérité. Pour peindre l'homme, je vous ai rappelé en quelques mots sa biographie; pour vous mettre à même d'apprécier le poète, ce n'eût pas été trop que de vous raconter en détail l'histoire littéraire de son temps. Mais tout cela nous mènerait trop loin: aussi, pour toute conclusion, je vous citerai sur Boileau l'appréciation d'un homme qui ne peut avoir

la réputation d'un esprit timide, puisqu'il passa sa vie à renverser tout ce qu'il croyait fausse idole; c'est de Proudhon que je parle. Eh bien, voici, Monsieur, le jugement de Proudhon sur notre poète.

“Boileau, si formellement correct, n'est pas aussi bête qu'on a bien voulu le dire. Pour moi, je creuse une niche en ma mémoire et je l'y place comme un saint. Un jour, quand le français menacera de disparaître sous l'invasion de l'argot, il se lèvera des rangs du peuple un courageux energumène (Proudhon prenait ce mot en bonne part) qui fera de Boileau le réservoir de la vieille langue maternelle.”

On se récria; mais la conversation qui brusquement s'était emparée de Boileau le quitta de même, et notre provincial, dans la discussion assez vive qui s'engagea entre ses trois hôtes,

Imita de Conrart le silence prudent,

n'aimant d'ailleurs à parler que de ce qu'il savait.

Magasin pittoresque.

A propos de Caius Furius Cresinus.

—Eh bien ! dis-je à mon ami, en descendant de la diligence poudreuse et en lui serrant la main, quoi de nouveau dans notre chère petite ville ?

—Du nouveau à Sainte-Luce ! y songes-tu ? Dans la calme Touraine, il n'est pas de petit coin plus calme que celui-ci ; et depuis ton dernier voyage, je ne sache pas d'autre changement que celui des saisons, qui n'est pas bien nouveau.

Mon ami aime à la folie la petite ville de Sainte-Luce, où nous sommes nés tous les deux ; mais, par crainte de la moquerie des étrangers sur l'amour du clocher, il dit, pour prendre les devants et désarmer les gens, tout le mal possible de Sainte-Luce. Il se dédommage aux dépens de tout auditeur qui ne lui semble ni trop Parisien, ni trop sceptique. Pour le moment, j'étais encore un Parisien à ses yeux : J'avais sur mes vêtements de la poussière de Paris, et mes bagages portaient l'étiquette d'expédition de Paris à Amboise. C'est là que la patache nous avait pris, mes colis et moi, pour nous cahoter jusqu'à Sainte-Luce. Je résolus d'attendre, pour avoir des nouvelles, un moment plus favorable.

Nous n'eûmes pas fait vingt pas que je fus frappé de la quantité inusitée d'affiches de toutes les couleurs qui tapisaient les murs. Comme le jour tombait, je n'y pouvais rien lire.

—Qu'est-ce donc que tout cela ? demandai-je à mon ami.

—Cela ? ce sont des affiches !

—Je le vois bien ; mais que disent-elles, ces affiches ?

—Ce qu'elles disent ? Elles disent que Pierre veut être conseiller d'arrondissement ; que Paul le désire aussi ; que Jacques et Guillaume, touchés d'un même sentiment, veulent se dévouer au bonheur de leurs contemporains, dans la limite de la circonscription. Ils disent tous la même chose ; il n'y a de différence que dans la couleur des affiches.

—Eh bien, quel a été le résultat de vos élections ?

—Parbleu ! Gautier a échoué.

—Qu'est que Gautier ! reprit mon ami d'un ton de reproche.

—Foi de voyageur affamé ! je ne le connais pas.

—Gautier était ouvrier dans cette filature qu'un Anglais avait essayé d'établir ici. Un beau jour, après avoir perdu de l'argent pendant vingt ans avec une obstination toute britannique, l'Anglais finit par être outré de la paresse et de l'indifférence des Tourangeaux ; il donna à chacun des ouvriers et des employés trois mois de leur paye, les salua

ironiquement, et s'en va boire du thé au sommet de l'Himalaya. Voilà une centaine de familles sur le pavé. Les uns se consolent en dormant sur les deux oreilles tant que dure l'argent ; les autres, en petit nombre, émigrent ; les autres entreprennent sur le tard des métiers qui les nourrissent à peine ; quelques-uns mendient. Gautier, qui était un homme instruit pour sa condition, et un ouvrier industriel, trouve tout de suite des protecteurs. Comme il ne faut plus songer au tissage, et que sa femme ne veut pas s'expatrier, il accepte une place de garde particulier chez le marquis de Boisclair. Il fait très-bien son métier. Comme il est adroit de ses mains, il fabrique lui-même, à ses heures de loisir, toutes les pièces de son équipement de chasseur. Il réfléchit, il consulte ; il invente, à ce que disent les connaisseurs, des combinaisons ingénieuses ; il trouve moyen de simplifier singulièrement la fabrication des guêtres et des carniers. Il travaille pour le marquis, pour les amis du marquis, pour les Anglais qui viennent rôder tous les ans par ici. On s'émerveille du bon goût et de l'industrie de ce garde-chasse. C'est à qui lui avancera de l'argent pour ouvrir une petite boutique.

Il réussit bientôt au delà de toute espérance, et crée, dans un pays perdu comme celui-ci, une industrie nouvelle qui, en moins de quatre ou cinq ans, fait vivre autant de familles que l'Anglais en avait mis sur le pavé. Il fournit deux ou trois grandes maisons de Paris ; il exporte en Angleterre, dans tout le Nord et jusqu'en Amérique. Aussitôt qu'il commence à s'enrichir, Gautier commence à avoir ses jaloux, ses envieux et ses ennemis.

Arrivent les élections d'arrondissement. Tu connais les mœurs politiques de Sainte-Luce : les bourgeois ont leur candidat, qui est en général le pharmacien ou un avocat ; les châteaux ont le leur pour la forme ; les ouvriers votent à droite et à gauche, et le hasard décide. Cette fois-ci, quelques hommes indépendants et sans préjugés, bourgeois et châtellains, voient plus loin que leurs amis. “Voilà, se disent-ils, un ouvrier qui est devenu une sorte de personnage dans l'arrondissement, et cela grâce à son travail, à son économie et à son instruction ; prenons-le pour notre candidat. Ce sera d'un excellent exemple pour eux. Cela nous rapprochera d'eux et les rapprochera de nous. Montrons que nous voulons marcher avec notre siècle, et que nous savons faire des concessions à l'esprit démocratique. C'est à la fois hardi et prudent.”

On va trouver Gautier ; on triomphe de sa résistance ; il se met sur les rangs. Tout le monde, tout notre monde du moins, crie à son succès. Sais-tu ce qui le fait échouer ?

—La jalousie des ouvriers ! On devait bien s'y attendre.

—Pourquoi ?

—Parce que, tant que l'envie et la jalousie n'auront pas été déracinées du cœur de l'homme, “le potier portera envie au potier”, comme le dit le proverbe antique. Je n'ai pas d'ailleurs grand mérite à deviner la fin de l'histoire de Gautier : je l'ai lue il y a longtemps dans Plinie l'Ancien, et je l'ai fait traduire à je ne sais combien de générations d'élèves.

Dans Plinie, Gautier s'appelle Caius Furius Cresinus ; ce n'est pas un ouvrier, c'est un simple esclave affranchi ; ce qui les rapproche, c'est qu'ils sont tous les deux intelligents, laborieux et diligents ; Gautier travaille le cuir, Cresinus la terre : tous deux soignent bien et payent bien leur monde, qu'ils prennent la peine de surveiller eux-mêmes, sachant qu'il n'est rien de tel que l'œil du maître. Ils réussissent tous les deux. Parti de rien, Gautier a des rentes ; parti de moins que rien, Cresinus récolte de magnifiques moissons dans un tout petit champ. Les voisins de l'un et de l'autre commencent à les regarder de travers. Ceux de Cresinus l'accusent de sorcellerie ; c'était alors l'accusation à la mode, comme le fut celle de lèse-majesté sous les empereurs : chaque époque a la sienne. Aujourd'hui on accuse volontiers les gens qui

s'enrichissent d'être des fripons, ou des intrigants, ou des exploiters du peuple. Quelque meneur de faubourg aura attaqué Gautier dans les réunions, et aura donné à entendre, en elignant de l'œil du côté de son public, qu'il y aurait beaucoup à redire sur la vie et les habitudes de Gautier, et qu'un ouvrier ne devient pas si riche sans cesser d'être honnête, ou sans avoir tout au moins le clergé et le sous-préfet dans sa manche.

—Juste !

—Oui ; mais voici où Sainte-Luce a montré moins d'esprit que Rome. Ecoute ce que dit Pline ; je l'ai fait tant de fois traduire sous mes yeux, que je puis le citer presque textuellement. " Craignant d'être condamné, lorsque les tribus allaient aux suffrages, Cresinus vint sur la place publique avec tout son attirail d'exploitation, y amena ses esclaves, gens robustes, bien nourris et bien vêtus ; des outils parfaitement faits, de lourds hoyaux, des soes pesants, des bœufs bien repus : " Romains, dit-il, " voilà mes sortilèges, sans compter ce que je ne puis vous " montrer ni faire venir sur cette place, mes veilles et mes " sueurs. " Ainsi parla le Gautier romain, et il fut absous d'une voix unanime, ce qui fait grand honneur à ses juges et couvrit de honte ses accusateurs. Votre Cresinus de Sainte-Luce a été moins heureux, puisque les tribus tourangelles, allant aux voix, l'ont condamné à n'être point conseiller d'arrondissement.

—Malheur dont il se console facilement, reprit mon ami. Mais n'importe, il faut avouer que le fond de la nature humaine n'est pas beau, et que la jalousie et l'envie sont des plantes bien vivaces, puisqu'elles ont leurs racines au plus profond de l'antiquité, et produisent encore de nos jours des fleurs si bien épanouies.

—Ce qui doit nous rassurer, dis-je à mon ami, sur les intentions de la Providence, c'est que jamais envieux ni jaloux n'ont pu étouffer dans les âmes vaillantes et fortes l'amour de bien faire et l'ardeur de travailler. Peut-être même l'envie et la jalousie sont-elles des maux nécessaires, et concourent-elles au développement et à la perfection des âmes généreuses qui ont à lutter contre elles et à se défendre de leurs attaques.

—Oh ! oh ! s'écria mon ami, toujours professeur, même en vacances ! Tout à l'heure tu me citais du Pline, et maintenant il me semble que tuournes au Sénèque. Du reste, ce que tu dis là est peut-être vrai. Mais voici ma femme à la fenêtre, qui s'inquiète de notre retard. Entrons, nous philosopherons à table. — *Magasin pittoresque.*

Fables littéraires D'Yriarte.

LES ŒUFS.

Par delà les îles Philippines, il y a une île qui s'appelle je ne sais comment, et je ne tiens même pas à le savoir ; on dit qu'on n'avait jamais vu de poules dans cette île jusqu'à ce qu'un voyageur y installât par hasard un poulailler. La race se propagea si bien qu'en peu de temps le mets le plus vulgaire et à meilleur marché se composait d'œufs frais ; mais tous le monde les mangeait à la coque, le voyageur n'ayant pas enseigné à les accommoder d'autre manière.

Bientôt un habitant de l'endroit inventa les œufs pochés. Oh ! de combien d'éloges fut payée à l'envi son imagination féconde ! Un autre imagina les œufs durs. . . Heureuse découverte ! un autre trouva les œufs farcis. C'était ça de bons œufs ! Un autre l'omelette, et tout le monde s'écria : Quelle merveille !

Il ne s'était point passé une année quand un autre dit : Vous êtes tous des imbéciles ; moi, je vous ferai manger les œufs à la sauce tomate. Et cette mode étrange d'ac-

commoder les œufs, qui avait mis toute l'île en rumeur, fut en usage longtemps, jusqu'à ce qu'un illustre étranger conseilla de les manger à la *huguenote*.

Tous les cuisiniers suivirent ses préceptes ; mais combien de raffinements trouvèrent les maîtres d'hôtel ! Œufs mollets, œufs bronillés, œufs au lait, au caramel, œufs en sorbet, en compotes, œufs à la neige ! Tout le monde inventa quelque chose et les derniers œufs étaient toujours les meilleurs. Mais un vieillard prudent leur dit un jour : " Vous vous enorgueillissez bien en vain de toutes ces inventions étrangères ; grand merci à celui qui importa chez nous les poules ! "

Bon nombre de nos auteurs nouveaux devraient bien aller accommoder les œufs par delà les îles Philippines.

LE BŒUF ET LA CIGALE.

Le Bœuf était à labourer et, tout près de lui, la Cigale, en chantant, lui disait : " Aie ! aie ! quel sillon tortu nous fais-tu là ! " Le Bœuf lui répondit : " Ma petite, si les autres sillons n'étaient pas droits, tu ne saurais pas que celui-ci est tortu. Tais-toi donc, paresseuse. Je sers bien mon maître, et il excuse chez moi un moment d'oubli en faveur de mes services. "

Remarquez à qui s'adressait ce futile reproche et de qui il venait. La Cigale en remontre au plus laborieux des animaux ! Mais comprendra-t-il, celui qui s'évertue à trouver quelque léger défaut dans les grandes œuvres ?

Magasin pittoresque.

MORALE.

Travail et Bonheur.

Autre chose est d'ébaucher un tableau, autre chose de le finir ; autre chose de faire le plan d'une maison, autre chose de la construire ; autre chose de dire : " Je ferai ceci ou cela, " et tout autre chose d'accomplir son projet.

Il est facile de projeter, difficile d'exécuter. Nous pouvons faire force rêves, assis au coin du feu, ou couchés sur le flanc vert de la colline ; mais pour que ces rêves deviennent des réalités, il nous faut travailler courageusement, et penser avec effort, penser jusqu'à ce que notre cerveau soit fatigué.

La vie de tous les hommes célèbres redit la même histoire ; mais la plupart des jeunes gens se révoltent là contre avec un impatient dédain.

Ils veulent semer et moissonner en même temps. Il leur semble terrible de ne pouvoir récolter avant l'automne, d'avoir à travailler avec sueur avant de manger : voyant les hantours que les autres ont gravies, ils se refusent à croire l'ascension si difficile. Les succès conquis par le travail et le génie semblent, aux yeux inexpérimentés, choses simples et banales.

Avec quelle facilité la machine, le *tender*, les wagons, et le train tout entier, ne glissent-ils pas le long des rails ? Est-il rien de plus rien simple, de plus naturel, de plus prosaïque ? Et cependant, ô mes amis, que de pensées humaines se sont concentrées là ! quelle somme de travail humain n'a-t-il pas fallu pour obtenir ce que voyez ?

Il en est ainsi de tout dans la vie ; que le résultat soit grand ou petit, il semble hors de proportion avec le travail dépensé pour l'acquiescer.

Le temps, la pensée, l'industrie, il nous faut donner tout cela avant que, las et usés, nous puissions atteindre le but. Il y faut prodiguer sa peine, ne reculer devant aucune fatigue, ne murmurer contre aucun des obstacles qui nous barrent la route.

Et cependant qu'est-ce que les richesses et le rang, s'il nous manque le bonheur ?

Tel homme qui a travaillé à se faire une fortune et une position, oublie que, même en ce monde, la richesse et les honneurs ne sont pas tout. Qu'importent les mets les plus savoureux, les vins les plus choisis, à celui qui n'a pas d'appétit ? Que sont les terres et les maisons, les champs et les arbres, si les yeux qui les contemplant sont obscurcis par les larmes et chargés de soucis ?

Si le Seigneur ne bâtit la maison, celui qui l'élève travaille en vain. Si le Seigneur ne garde la cité, la sentinelle ne la défendra pas. En vain vous vous lèverez de bonne heure, en vain vous vous coucherez tard, en vain vous mangerez le pain de la vigilance.

Peu de jeunes gens croient ces paroles vraies. Mais combien oseraient les nier à la sombre lueur du crépuscule que riches ou pauvres doivent un jour traverser.

F.-G. TRAFFORD.

Magasin pittoresque.

Immortalité.

Pendant que j'écrivais, un papillon de nuit, qui était entré par ma fenêtre entr'ouverte, s'est abattu sur les briques de ma chambre. Il s'était probablement fait mal, et il voltigeait par terre, faisant un grand petit bruit par ses efforts pour se relever.

Son bruit m'a fait penser à lui. Moi, qui dans ce moment ne pensais qu'à vous, je me suis dit que s'il parvenait à voler comme de coutume, il reviendrait bien vite brûler ses ailes à la lumière et mourir, et qu'il valait bien mieux le mettre dehors, en liberté, sous les étoiles. Je l'ai poursuivi avec un cornet de papier pour le prendre ; je l'ai pris, et je l'ai mis en liberté.

Pauvre papillon ! nous sommes comme toi, blessés par la douleur, nous nous agitions terre à terre, mais en même temps nous battons des ailes que Dieu nous a faites, l'espérance et la prière, et c'est alors que Dieu pense tout particulièrement à nous. Quand je te poursuivais tout à l'heure, tu avais bien peur de moi, tu croyais que je voulais augmenter ton mal ! Et je ne te poursuivais que pour te sauver ! Et c'est comme cela que Dieu nous poursuit. Mais quand je t'ai jeté dehors dans la sombre nuit, c'est alors surtout que tu as accusé ma cruauté ! Pauvre ignorant ! Cette grossière lumière que tu regrettais t'eût fait mourir, et, au lieu de cela, tu auras demain un air pur et doux au soleil levant. Cette sombre nuit est l'image de la mort ; quand Dieu nous y jette, c'est pour nous y faire retrouver et la liberté, et la joie au lever de l'éternelle aurore. Voilà ce que je te dis, petit papillon, et voilà ce que vous nous dites, ô mon Dieu ! — *Récits d'une sœur.*

Une page de Prévost Paradol.

Une nation se compose d'un grand nombre d'hommes qui, réunis sous une même loi et voués à une destinée commune, cherchent dans l'agriculture, dans le commerce et dans l'industrie, les moyens de satisfaire aux nécessités de la vie. Au milieu de cette foule courbée vers la terre, habituée au travail, éprise d'un bien-être toujours précaire, un petit nombre d'hommes, à qui le sort a donné assez de loisirs pour être véritablement des hommes, connaît d'autres besoins que ceux du corps, un autre bien-être que celui dont la foule est jalouse, des désirs et des joies qu'elle ignore.

Pour cette race d'élite, les mots de justice, de progrès,

de dignité humaine, ont un sens. Il ne suffit pas au bonheur de ces hommes que les usines travaillent et que le temps soit propice aux biens de la terre. Ils ne sont fiers qu'à demi si un grand nombre d'hommes qui parlent leur langue a tué un grand nombre d'hommes qui ne la parlaient pas. Enfin, ils ne se croient pas libres parce qu'il leur est permis d'aller et de venir, d'acheter et de vendre, de rire et de s'enivrer. Ces hommes dont l'existence bizarre a de tout temps scandalisé le vulgaire, forment ce monde restreint qu'on appelle la classe éclairée d'une nation.

Monde étroit sans doute, mais plein de splendeur et de lumière, le seul habitable pour ceux qui l'ont une fois connu. C'est là, et là seulement que l'humanité a conscience d'elle-même, qu'elle se contemple et s'admire dans sa fleur et se réjouit de sa beauté.

C'est par une fiction convenue qu'un peuple semble parler, agir de lui-même, avec grandeur ou avec génie lorsqu'il cède en réalité à l'impulsion d'une élite intelligente. Un petit nombre d'hommes qui pensent font agir toute une nation comme si elle pensait ; un petit nombre d'hommes qui sentent et qui aiment le grand et le beau font en sorte qu'une nation tout entière se conduise comme si elle était accessible aux mêmes pensées et pénétrée du même amour. Tel est le merveilleux artifice de la civilisation moderne. Il a tant de puissance, qu'il trompe et séduit les plus sages. Je veux dire que cette élite qui conduit ainsi les peuples par une fiction de tous les instants s'enivre de son œuvre et s'imagine follement qu'elle ne fait que suivre, accompagner ceux qu'elle conduit. Il est de beaux jours d'illusion où l'on prête à la foule les nobles pensées dont on se sent rempli ; où, embrassant un fantôme, on dit avec orgueil : — le grand peuple ! la grande nation ! — Ces jours ont leur lendemain.

Pour exciter et mettre à profit le mécontentement du peuple, pour le faire oppresseur à son tour, pour arracher à la classe éclairée la conduite des affaires ; que dis-je ? pour lui imposer silence et pour la réduire à une muette servitude, que faut-il ? Un homme ou une occasion : un homme qui mette son ambition au service de la volonté populaire, une occasion qui mette la force du côté où est l'amour despotique du bien-être et du repos.

Il est des siècles et des pays où il suffit d'un héros de théâtre et de quelques hommes de mauvaise vie pour opérer ce grand changement et pour décapiter une nation. C'est que la foule, en quête d'un maître, d'un représentant quelconque de sa haine, n'est pas difficile, et qu'elle fouille, pour le trouver, les bons et les mauvais lieux, comme ce prétorien qui soulevant le rideau d'une alcôve, y découvrit un empereur.

PREVOST PARADOL.

(Œuvres inédites.)

CURIOSITES GEOLOGIQUES.

La grotte Mammoth du Kentucky.

Un correspondant du *Courrier des Etats-Unis* donne un intéressant récit d'une visite faite récemment par un parti de touristes à la "Mammoth Grotte" du Kentucky.

L'entrée de la caverne est presque au niveau du sol. C'est une ouverture d'environ 30 pieds de largeur. On descend par un escalier dont les marches sont très-irrégulières. Nous traversâmes un petit ruisseau dont l'eau tombe d'un rocher élevé et incliné, et nous nous trouvâmes sous une voûte de 25 pieds de hauteur. De là nous pénétrâmes dans les profondeurs de cette immense caverne.

On trouve près de l'entrée des traces de travaux d'hommes ; c'est

l'exploitation d'une mine de salpêtre dans un temps éloigné. Des fragments de pierres, des vases moulés d'une longueur hors d'usage aujourd'hui, sont encore sur les lieux ; des marques de roues de charettes laissées sur le rocher sont encore visibles.

En passant par des couloirs très-étroits, nous arrivâmes dans la partie principale de la caverne, qui n'a pas moins de 10 kilomètres de long, et dont la largeur varie de 60 à 300 pieds ; en plusieurs endroits elle a 100 pieds de hauteur. En traversant les énormes chambres avec la lumière faible et incertaine d'une lanterne, le voyageur peut se figurer des proportions beaucoup plus étendues qu'elles ne le sont réellement ; il peut se croire dans une des contrées des Alpes les plus accidentées avec un affreux précipice d'un côté, et, de l'autre, des hauteurs dont ses yeux ne peuvent atteindre les sommets.

Ici, notre longue file de touristes gravissant lentement les pentes des rochers nous représentait ces sombres processions italiennes, chacun portant un cierge, tournant, montant, descendant, disparaissant souvent derrière des masses de rochers. Nous pouvions difficilement nous ôter de l'idée que nous assistions à des funérailles, et, surtout l'illusion fut complète lorsque nous arrivâmes sous la voûte qui sert d'entrée à cette magnifique chambre souterraine appelée l'Eglise.

Cette église, ce temple que l'homme a laissé exactement tel que la nature l'a fait, est formé d'une voûte gothique élevée de 40 pieds au-dessus du sol. S'il eût été construit tout exprès pour un oratoire, on n'eût pas fait autrement ni mieux.

Cet oratoire pourrait contenir une très grande assemblée de fidèles. La place de l'orgue est indiquée, la chaire ne manque pas, et notre guide nous a assuré que l'Evangile y avait été fréquemment prêché. Ce jeu naturel, bien connu, des concrétions pierreuses dans les cavernes a construit ici un édifice des plus curieux, une œuvre d'architecture.

De l'église, nous passâmes tout aussitôt dans une autre partie élargie de la caverne principale, et qu'on appelle : *la Salle du bal*. La société se groupa bien vite autour du guide, quand il nous raconta que bien souvent des compagnies nombreuses, qui étaient venues visiter la caverne, restaient plusieurs jours à l'hôtel et descendaient dans cette salle, avec de la musique, pour s'y livrer au plaisir de la danse.

Nous ne changions pas de place en avançant, sans que quelques uns d'entre nous n'éprouvassent de pénibles anxiétés ; il s'agissait d'un passage qu'on a nommé les *Misères de l'homme gros*. C'est un étroit couloir de plus de 300 pieds de long, et juste assez large pour permettre à un homme de passer, à la condition de n'être pas trop gros. Mais, si peu qu'il le soit, c'est un terrible effort que de s'y engager, surtout si la pauvre victime réfléchit qu'elle aura à revenir sur ses pas par la même voie, après une promenade fatigante.

La largeur du passage n'excède pas 20 pouces. Il a été usé par l'eau, qui a laissé les marques de son passage sur les surfaces du rocher. C'est absolument comme si la surface ridée d'un ruisseau venait à être soudainement pétrifiée. Les dames s'engagèrent hardiment et en riant sous ce passage, et le traversèrent avec une agilité merveilleuse ; malgré le doute qu'on avait sur un ou deux gentlemen, ils se tirèrent triomphalement de cette épreuve.

Nous arrivâmes à l'endroit le plus intéressant, à la *chambre étoilée* (*star chamber*). Ici, nos lampes nous furent retirées et l'obscurité fut complète. Le guide se cacha derrière un rocher et envoya de la lumière par la partie la plus élevée de la caverne, qui produisit immédiatement une imitation parfaite du ciel brillamment étoilé par une belle nuit.

L'état des cristaux sur un fond bleu créait des effets de lumière variés à l'infini ; je crois même qu'une comète fut aperçue traversant l'espace... Je ne l'ai pas vue ; mais des dames ont affirmé que c'était une vraie comète...

Enfin, après avoir visité bien d'autres points intéressants, nous descendîmes un escalier qui nous conduisit dans les eaux bourbeuses de la rivière Echo, qui passe sous une voûte de pierre calcaire ; en quelques endroits elle est si basse, qu'on est obligé de se baisser par crainte de se heurter la tête au plafond, et sous d'autres, elle s'élève à plus de 100 pieds.

Quand nous fûmes arrivés au bord de la rivière, où l'on suppose que l'écho s'est fixé, l'un des bateliers éleva la voix et chanta une hymne très mélancolique, dans le vieux ton des vieilles églises de village. Personne, je crois, n'en fut édifié. L'écho lui-même ne parut pas satisfait, car il envoya quelques sons si tristement, si nonchamment, que nous commençâmes tous à penser que la réputation de l'écho était une hablerie américaine.

Mais quand nous entendîmes clairement les notes d'une belle voix de soprano, partie d'une chaloupe éloignée, l'écho était éveillé, l'envoya les notes aussi purement qu'elles étaient exprimées ; tandis que ces notes mélodieuses s'éloignaient en mourant avec egret, lorsque nous étions sous leur impression magique, tout à

coup la caverne se trouva éclairée de feux de Bengale par notre guide, qui voulut nous montrer toute la magnificence de cette scène féérique. Puis, nous fûmes excessivement surpris par un coup de pistolet qui produisit l'effet le plus merveilleux.

La détonation fut répétée une centaine de fois ; il nous sembla qu'une masse confuse de sons arrivait de toutes parts, s'entre-élaient et formaient la confusion la plus sauvage qu'on puisse imaginer, courant partout, semblant chercher une issue et disparaissant peu à peu dans les profondeurs de cette voûte mystérieuse qui nous enveloppait. C'était terriblement beau !...

Dans cette caverne, où règne un silence imposant, nous ne vîmes aucune créature qui donnât signe de vie, si ce n'est les chauves-souris qui restent attachées aux voûtes près de l'entrée pendant l'hiver, mais qui ne ressemblent pas plus à des créatures vivantes que les rochers auxquels elles se sont collées.

Pendant il y a des animaux particuliers à la caverne, toujours vivant dans l'obscurité, qui sont incolores et aveugles. On nous en a montré quelques échantillons. Par exemple, une écrivisse semblable à celles qui nous sont connues, mais blanche comme l'albâtre et tout à fait transparente. Elle a été trouvée dans la rivière Echo, ainsi qu'un petit poisson aveugle, dont la longueur n'excède pas deux pouces.

Comme la température de la caverne ne varie jamais, qu'elle reste toujours à 59 degrés Fahrenheit (15 degrés centigrades), et que l'air y est très-pur, on a cru autrefois qu'une résidence en ce lieu pouvait être bienfaisante pour les personnes malades de consommation. Des cabanes furent construites pour les recevoir ; mais les malades y restèrent sans aucun bon résultat, et les habitants ont conservé le nom de *Village-Déserté* à cette partie de la caverne.

EDUCATION.

Discours de M. J. Létourneau, à l'école normale Laval, le 12 juin 1872, à l'occasion de la 50^{ème} année d'enseignement de M. Antoine Légaré.

M. le Grand-Vicaire, Messieurs,

Il y a un demi-siècle, un jeune homme d'une de nos meilleures familles de St. Roch, au sortir du séminaire de Québec, où il avait terminé ses études classiques, poussé par un esprit de pur patriotisme, embrassait résolument et avec le plus grand courage la plus ingrate des carrières qui fût alors, celle de l'enseignement. Jusqu'alors, aucun homme instruit n'avait songé à faire de l'enseignement un état de vie, tant avaient été peu encouragés ceux qui, par nécessité ou autrement, s'y étaient momentanément livrés. Si, à cette époque, la perspective que pouvait offrir la carrière de l'enseignement était sombre et peu enviable, les professions libérales au contraire, moins encombrées qu'aujourd'hui, offraient un avenir brillant, le commerce faisait miroiter aux yeux du jeune homme des succès heureux, des finances prospères, une fortune en peu de temps acquise.

Nonobstant le contraste entre les professions dites libérales et celle de l'enseignement, Mr. Antoine Légaré, le digne doyen des instituteurs dont nous avons le bonheur de fêter aujourd'hui la 50^{ème} année d'enseignement, n'hésitait pas à embrasser un état qui alors n'en était vraiment pas un, à vouer toutes ses forces, ses talents, son énergie à une occupation qui n'avait été exercée que par quelques infortunés que le manque de succès dans un métier ou dans le commerce portait à faire l'école, en attendant des jours plus heureux, une occasion favorable de se livrer à une occupation moins ingrate, moins rebutante.

Car, si aujourd'hui, après cinquante ans de travail, de législation, avec des lois remarquables pour l'avancement de l'éducation, avec les sommes considérables votées chaque année par Législature, un système complet d'instruction publique et certaines promotions auxquelles l'instituteur peut aspirer, l'enseignement est encore considéré

comme une carrière pleine de sacrifices, que ne devait-il pas être il y a cinquante ans, quand l'instituteur était laissé à ses seules ressources, à sa seule énergie, exposé aux mille embarras d'une carrière ingrate, aux continuelles difficultés surgissant à chaque pas de l'indifférence ou du mauvais vouloir de la population.

Mais, comme dans toutes les grandes questions, et lorsqu'il s'agit de travailler à la solution d'un grand problème qui doit renouveler la face d'un pays, il faut des hommes de dévouement, au cœur grand et généreux, prêts à tous les sacrifices ; de même pour la cause de l'enseignement, il fallait des hommes dévoués, pleins d'abnégation, prêts à subir vaillamment toutes les épreuves, tous les déboires. M. Légaré fut le premier de ces hommes.

Voyant l'ignorance dans laquelle croupissait la masse du peuple canadien faute d'écoles secondaires, comprenant le besoin que tous ses compatriotes avaient d'une instruction religieuse, pratique et nationale pour conserver leur foi, leur langue et leur prépondérance au milieu des diverses origines qui les entouraient, cet homme dévoué se fit généreusement instituteur.

C'est donc avec un indicible bonheur, bien respectable doyen, que nous célébrons aujourd'hui le 50^{me} anniversaire de votre entrée dans l'enseignement. Vos confrères vous regardent non seulement comme leur doyen mais encore comme le fondateur de la classe des instituteurs. Vous êtes le premier qui, après un cours d'études, avez embrassé l'enseignement par état et y avez consacré toute votre existence ; c'est donc, par conséquent, la première fois qu'il est donné aux instituteurs de célébrer un 50^{me} anniversaire. Nous sommes heureux de vous voir au milieu de nous plein de force et de santé, et de pouvoir vous présenter nos respectueux hommages, de vous féliciter sur la longue et heureuse carrière que vous avez si dignement parcourue.

Une courte revue, Messieurs, de ce qu'a fait l'instituteur canadien depuis 50 ans, de ses luttes, de ses combats, de ses progrès, du rang qu'il a pris dans la société, fera mieux voir le courage que M. Légaré a dû déployer, quels services il a rendus à son pays et quels magnifiques résultats il peut aujourd'hui contempler. Cette revue a d'autant plus d'actualité que le 50^{me} anniversaire de l'entrée de M. Légaré dans l'enseignement coïncide avec le 15^{me} anniversaire de la fondation des écoles normales qui fut un grand événement dans les annales de l'instruction publique, et qu'il est également le 15^{me} anniversaire de la création de notre présente conférence.

Laissez-moi d'abord vous remercier de tout cœur, Messieurs, d'avoir daigné assister à cette fête de famille pour les instituteurs. Je crois être l'écho de tous mes confrères en vous disant combien nous sommes heureux des hommages que vous rendez à notre vénéré doyen et à tous les instituteurs par votre présence ici. D'ailleurs, nous sommes accoutumés depuis longtemps à rencontrer beaucoup de bienveillance et de sympathie de la part du clergé, de tous les véritables amis de l'éducation. Ces marques d'intérêt et d'encouragement nous rendent plus forts, nous imposent la belle obligation de continuer hardiment notre tâche, de travailler avec énergie dans notre humble sphère d'action à faire aimer la religion et la patrie.

Ce devoir du cœur rempli, j'entre en matière.

M. Légaré a été certainement le premier homme ayant fait des études classiques qui ait embrassé l'enseignement par état et qui y ait consacré toute son existence. Avant lui, il n'y avait pas à proprement parler d'instituteurs : les quelques personnes qui enseignaient ne le faisaient pas par état, mais passagèrement, en attendant une autre position quelconque ; car, s'il y avait parmi eux des hommes instruits, une position ne tardait pas à se présenter, les hommes instruits étant alors très-rare. Aussi,

en quelles mains, l'enseignement ne se trouvait-il pas ? Il y avait bien quelques maîtres d'école ambulants qui allaient de maison en maison donner des leçons de lecture et de catéchisme, mais la science de ces hommes se bornait à savoir lire tant bien que mal et écrire un peu. Dans certaines paroisses populeuses seulement, on avait pu, de temps à autre, s'assurer les services d'un instituteur fixe qui recevait 30 sous par mois de chaque élève, mais combien la position de ce malheureux était triste ! Il n'est point surprenant que si des hommes instruits entraient alors dans l'enseignement, ils en sortissent au plus tôt, rebutés par toutes les difficultés qu'ils y rencontraient, dégoûtés par l'indifférence du peuple qui ne s'occupait alors point ou presque point de l'instruction de ses enfants. Il n'y avait alors ni loi, ni règlements qui protégeassent l'instruction, et le champ était ouvert à toutes les incapacités, à toutes les nullités. La conséquence, c'est que le peuple a longtemps regardé l'instituteur comme un être à part dans la société, un être disgracié que l'on pouvait torturer à volonté, à qui l'on ne devait aucune considération, que l'on pouvait rejeter comme un simple serviteur à qui l'on paie son salaire et que l'on congédie. On regardait le mot maître d'école comme synonyme d'ignorant, de propre à rien, d'incapable de se créer une position dans la société. Et malheureusement si ces préjugés ont disparu graduellement, il en est resté quelque vestige dans certains esprits, qui ne peuvent s'empêcher encore aujourd'hui d'exprimer leur étonnement de voir un homme instruit *s'amuser* à faire l'école.

Voilà où en était l'instruction publique dans ce pays lorsque M. Légaré, considérant le besoin qu'avait le peuple de s'instruire, entra décidément dans l'enseignement, sans s'inquiéter de ce que l'on pouvait dire ou penser de lui, mais agissant par cet esprit élevé qui n'envisage que le bien de ses compatriotes, qui lutte et combat vaillamment pour une cause noble et grande, qui ne recherche ni les honneurs, ni les distinctions, ni la gloire d'attacher à son nom la réputation de l'éloquence du barreau ou de l'arène politique, ni la renommée d'un riche financier ; mais qui travail arduement, sans relâche, sans se décourager au succès d'une cause, dans une position obscure sans doute aux yeux du monde, mais réellement belle et digne puisqu'elle a pour mobile la culture de ce qu'il y a de plus précieux, de plus digne, de plus cher chez un peuple, les esprits et les cœurs d'une jeune génération.

Une telle exemple devait avoir des imitateurs. Aussi, vit-on bientôt d'autres hommes instruits suivre les traces de M. Légaré et marcher constamment à sa suite : M. Charles Dion, qu'une maladie mortelle a frappé lorsqu'il était à son poste enseignant depuis 30 ans ; M. J. B. Dugal, autre noble vétéran qui enseigne depuis 43 ans dans cette ville avec toute la vigueur du jeune âge ; M. F. E. Juneau qui a enseigné longtemps à St. Roch et qui occupe aujourd'hui dans l'enseignement une position distinguée ; dans les campagnes, M. X. Gilbert, qui a enseigné pendant plus de 40 ans à Lorette, M. Isidore Belleau qui a enseigné 38 ans à Deschambault seulement.

Bientôt, on vit la population se réveiller de son apathie et prendre intérêt aux écoles ; la question de l'instruction publique fut agitée vivement dans la presse, la Législature commença à s'en occuper activement et en 1841 la première loi sérieuse pour l'encouragement de l'éducation fut passée ; M. le Dr. J. B. Meilleur fut nommé surintendant de l'éducation, et l'on sait avec quel zèle, avec quelle efficacité il travailla à organiser un système d'instruction publique où tout était à faire. Aussitôt, on vit des jeunes gens au sortir du collège, pleins de vigueur et d'avenir, embrasser courageusement la carrière de l'enseignement et s'unir à ceux qui les avaient devancés ; dès lors, la classe des instituteurs était formée. Elle se

composait d'un petit nombre, il est vrai, mais ils étaient tous pleins d'ardeur pour le travail, pleins d'espoir pour l'avenir.

Dès 1845, ils se sentaient assez nombreux pour se former en association, association qui a existé jusqu'à la fondation des écoles normales où elle a été réunie à notre présente conférence.

Il me sera permis, je l'espère, dans cette fête de famille, de rappeler ici les noms des membres fondateurs de cette association et quelques uns de leurs travaux. Les membres fondateurs furent M. Antoine Légaré, premier président, M. Clément Cazeau qui a enseigné longtemps à Québec même, MM. Juneau, Toussaint et Lacasse auxquels l'enseignement est redevable d'ouvrages didactiques très-importants, MM. Dion, Dugal, Marquette et Richard. Je ne puis passer ce dernier nom sans en rappeler d'une manière spéciale le souvenir, car la mort a moissonné bien jeune ce travailleur qui promettait une si belle carrière. M. Joseph Richard avait fait un cours d'études brillant, mais il était aussi modeste que savant, aussi désintéressé que zélé pour l'avancement de ses confrères; esprit sérieux et solide, aimant son état et s'y livrant avec ardeur, il a succombé sous une tâche trop lourde pour sa faible constitution, laissant dans les paroisses de St. Jean et de Sillery où il avait enseigné le souvenir d'un homme de bien, et parmi ses confrères un modèle de travail et d'abnégation.

Mais bientôt, à l'appel de ces premiers pionniers de l'enseignement, accoururent tout ce qu'il y avait alors d'instituteurs, aimant leur état, s'y livrant pour accomplir un devoir et non pas seulement pour se procurer une existence quelconque. Dès 1850, cette association comptait environ 80 membres, et put se faire reconnaître comme corps civil, par un acte de la Législature sous le titre de l'« Association de la Bibliothèque des Instituteurs du district de Québec ».

Les travaux de cette Association peuvent se résumer ainsi : discussions sur les meilleures méthodes d'enseignement et sur ce qui peut assurer aux instituteurs la plus grande somme de sécurité pour en faire une classe forte et utile. La première partie était alors d'autant plus importante et nécessaire, qu'il n'y avait pas encore d'écoles normales et qu'un jeune homme entraînait dans l'enseignement sans préparation spéciale, sans aucune idée de la direction d'une école et des difficultés qu'on y rencontre à chaque instant. La seconde partie du programme avait sa grande actualité. Il n'existait aucune loi, aucune règle pour sauvegarder les intérêts des instituteurs qui étaient absolument laissés aux caprices des intéressés. Cette Association comprit que pour faire des instituteurs une classe d'hommes aptes à cet état et les garantir contre la concurrence d'individus ignorants et impropres à l'enseignement, il fallait un bureau d'examineurs où quiconque voudrait enseigner devrait préalablement se pourvoir d'un diplôme. Mais les instituteurs étaient souvent persécutés, renvoyés sans forme de procès, par animosité personnelle, pour mille causes plus ou moins frivoles, plus ou moins mesquines; il fallait donc encore des hommes éclairés, indépendants des contribuables qui, tout en surveillant les instituteurs dans l'accomplissement de leurs devoirs, devaient aussi veiller à ce que justice leur fût rendue, et de là, l'institution de l'inspection des écoles par des personnes nommées par le gouvernement. On a beaucoup parlé contre le système d'inspection des écoles, mais une chose que l'on a pu constater entre plusieurs autres, c'est que depuis qu'il y a des inspecteurs d'écoles, les instituteurs demeurent très-longtemps dans la même localité, et généralement aussi longtemps qu'ils le veulent, tandis qu'auparavant, ils étaient obligés, à de rares exceptions

près, de se transporter avec leurs familles d'un lieu à un autre, tous les printemps, jusqu'au jour où, découragés, ils abandonnaient enfin l'enseignement. L'obligation de se pourvoir d'un diplôme et l'inspection des écoles établie en 1852 furent deux pas immenses faits dans la voie du progrès de l'éducation.

(A continuer.)

PEDAGOGIE.

Ce que c'est qu'un livre.

Un livre est par excellence non une conversation, mais une chose écrite, et écrite non en vue d'être simplement communiquée, mais d'être permanente. Le livre de conversation est imprimé seulement parce que son auteur ne peut parler à des milliers d'hommes à la fois; si c'était possible, il parlerait; le volume ne sert qu'à multiplier sa voix. Vous ne pouvez causer avec votre ami, qui est aux Indes; si c'était possible, vous causeriez; vous écrivez à la place; votre lettre ne sert qu'à porter votre voix. Le livre est écrit non pour multiplier la voix simplement, mais pour la conserver. L'auteur a quelque chose à dire qui lui paraît vrai et utile, ou beau d'une beauté bienfaisante. À sa connaissance, nul ne l'a dit encore; à sa connaissance, nul autre ne peut le dire. Il est né pour le dire, clairement et mélodiquement s'il le peut, clairement en tout cas. Dans le cours total de sa vie, c'est la chose ou l'ensemble de chose qui s'est manifesté à lui; c'est la part de vraie science, c'est la perspective que sa portion de soleil et de terre lui a permis d'embrasser. Volontiers il fixerait cette chose éternellement, volontiers il la graverait sur le roc s'il le pouvait, disant : Voici le meilleur de moi-même; pour le reste j'ai mangé, j'ai bu, j'ai dormi, j'ai aimé, j'ai haï, comme un autre; ma vie était une vaine et n'est plus; mais ceci, je l'ai vu; ceci, je l'ai connu; ceci, (si quelque chose de moi mérite qu'on s'en souvienne) est digne de votre souvenir. Voilà son écrit; voilà, dans sa petite sphère humaine et quel qu'ait été son degré d'inspiration vraie, son inscription, sa signature. Voilà ce que c'est qu'un livre.

RUSKIN.

Vers à apprendre par cœur :—

La Poule.

Devinez ma découverte,
Enfants !—Là, chez nos voisins,
Devant la grange entr'ouverte,
Une poule et ses pousins !

J'en ai compté jusqu'à treize....
Suivez-moi tout doucement,
Et jouissons à notre aise
De ce spectacle charmant.

Voyez ! La voilà dans l'herbe
Qui marche seule, en avant,
La tête haute, superbe,
Tous ses petits la suivant.

Les uns de plumes nouvelles
Encore à peine couverts ;
De leur queue et de leurs ailes
Les autres déjà tout fiers.

Même il en est dont la tête
Plus haute d'un pouce ou deux,
Porte un petit bout de crête
Qui les rend fort belliqueux

Mais la mère a fait entendre
Son gloussement redoublé ;
Elle appelle : qui veut prendre
Ce grain de mil ou de blé ?

Aussitôt on court, on litte,
Pour devancer son voisin,
Et plus d'un fait la culbute
Ou reste à moitié chemin.

Nouveau grain, nouvelle guerre :
On se venge sans façon,
Si bien que du bec la mère
Les doit mettre à la raison.

Enfin, la paix achevée,
Sur le sable, en plein soleil,
La couveuse et la couvée
Se disposent au sommeil.

La poule enflant ses deux ailes
Pour abriter ses petits,
Bientôt les voilà sous elle
L'un après l'autre blottis.

Tout, d'abord, est bien tranquille :
Sous la plume, chaudement,
Chacun se tient immobile,
Et l'on dort très-sagement.

Sommeil de courte de durée !
Déjà, par un petit coin,
Une tête s'est montrée,
La seconde n'est pas loin.

C'est la bande prisonnière
Qui cherche à s'émanciper,
Et qui bientôt tout entière
Réussit à s'échapper.

Alors ce sont des gambades,
Des sauts à n'en plus finir,
Entremêlés des gourmandises
Des petits coqs à venir.

Et la poule les regarde,
Et sur son dos, par moment,
Le plus hardi se hasarde
A grimper tout doucement.

Heureux petits, tendre mère !...
Mais qu'aperçois-je soudain ?
Un point noir dans l'atmosphère
Plane au-dessus du jardin.

C'est l'épervier dont la serre,
Comme un cercle meurtrier,
Se rapproche, se resserre...
Rentrez vite au poulailler !

L. TOURNIER, *Les premiers chants.*

PALMARE.

Distribution des prix aux élèves de l'école normale-Laval, 27 Juin 1872.

DÉPARTEMENT DES INSTITUTEURS.

ÉLÈVES DE 1ÈRE ANNÉE.

Excellence.—1er prix, Louis LeBœuf, 2e do, Jean Sirois, 1er accessit, Louis Dufresne, 2e do, Louis Tremblay.

Instruction religieuse.—1er prix, George Gagnon, 2e do, Louis Dufresne, 1er accessit, Tanerède Dubé, 2e do, Pamphile Demeules.

Enseignement théorique et pratique.—1er prix, George Gagnon, 2e do, Jean Sirois et Louis Dufresne, 1er accessit, Louis LeBœuf, 2e do, Louis Tremblay.

Dictée française.—1er prix, Louis Tremblay, 2e do, Louis LeBœuf, 1er accessit, George Gagnon et Tanerède Dubé, 2e do, Louis Dufresne.

Analyse grammaticale.—1er prix, Toussaint Simard, 2e do, Tanerède Dubé, 1er accessit, Louis LeBœuf, 2e do, George Gagnon.

Histoire sainte.—1er prix, Pamphile Demeules, 2e do, Louis Dufresne, 1er accessit, Louis Tremblay, 2e do, Jean Sirois.

Histoire du Canada.—1er prix, Louis LeBœuf, 2e do, Jean Sirois, 1er accessit, Toussaint Simard, 2e do, Louis Dufresne.

Calcul mental.—1er prix, George Gagnon, 2e do, Louis LeBœuf, 1er accessit, Alfred Blouin, 2e do, Pamphile Demeules et Toussaint Simard.

Arithmétique.—1er prix, Toussaint Simard, 2e do, Tanerède Dubé, 1er accessit, Pamphile Demeules, 2e do, Jean Sirois.

Tenue des livres.—1er prix, Louis LeBœuf, 2e do, George Gagnon, 1er accessit, Tanerède Dubé, 2e do, Victor Leclerc.

Géographie.—1er prix, Jean Sirois, 2e do, Louis LeBœuf, 1er accessit, Toussaint Simard, 2e do, Louis Dufresne.

Physique.—1er prix, George Gagnon, 2e do, Patrick Ahern, et Louis Tremblay, 1er accessit, Pamphile Demeules, 2e do, Louis LeBœuf.

Agriculture.—1er prix, Pamphile Demeules, George Gagnon, Eugène Rivard et Victor Leclerc, 2e do, Patrick Ahern, 1er accessit, Ls. Dufresne et Joseph Simard, 2e do, Pierre Dutil.

Calligraphie.—1er prix, Pamphile Demeules, 2e do, Jean Sirois et Ls. Dufresne, 1er accessit, Louis LeBœuf, 2e do, Patrick Ahern et Joseph Blanchet.

Lecture et déclamation.—1er prix, George Gagnon, 2e do, Jean Sirois, 1er accessit, Ls. Dufresne et Ls. Tremblay, 2e do, Jos. Blanchet et Pamphile Demeules.

Progrès remarquable.—Prix, Louis Tremblay.

ÉLÈVES DE 2ME ANNÉE.

Excellence.—1er prix, Félix Pagé, 2e do, Chs. Auger, 1er accessit, Philippe Riverin, 2e do, Alexandre Chassé, 3e do, Odina Gauthier.

Instruction religieuse.—1er prix, Harmel Tremblay, 2e do, Jean Tremblay, 1er accessit, Alexandre Chassé, 2e do, Anatole Rouleau.

Enseignement théorique et pratique.—1er prix, Chs. Angers et Félix Pagé, 2e do, Alex. Chassé, O. Cloutier et Célestin Côté, 1er accessit Jos. Michaud, 2e do, Philippe Riverin.

Dictée française.—1er prix, Chs. Angers, 2e do, Félix Pagé, 1er accessit, Philippe Riverin, 2e do, Alex. Chassé.

Analyse grammaticale.—1er prix, Félix Pagé, 2e do, Alexandre Chassé, 1er accessit, Charles Angers, 2e do, Philippe Riverin.

Analyse logique.—1er prix, Philippe Riverin, 2e do, Alexandre Chassé, 1er accessit, Félix Pagé, 2e do, Anatole Rouleau.

Littérature.—1er prix, Philippe Riverin et Chs. Angers, 2e do, Alexandre Chassé, 1er accessit, Anatole Rouleau, 2e do, Jos. Michaud.

Histoire du Canada.—1er prix, Philippe Riverin, 2e do, Félix Pagé, 1er accessit, Chs. Angers, Alexandre Chassé et Odina Cloutier.

Histoire de France.—1er prix, Félix Pagé et Philippe Riverin, 2e do, Chs. Angers, 1er accessit, Odina Cloutier, 2e do, Joseph Michaud.

Histoire d'Angleterre.—1er prix, Chs. Angers, 2e do, Félix Pagé, 1er accessit, Philippe Riverin et Jos. Michaud, 2e do, Thomas Lindsay.

Arithmétique.—1er prix, Harmel Tremblay, 2e do, Joseph Michaud, 1er accessit, Félix Pagé, 2e do, Alexandre Chassé.

Calcul mental.—1er prix, Chs. Angers, 2e do, Odina Cloutier et Alexandre Chassé, 1er accessit, Harmel Tremblay, 2e do, Félix Pagé.

Tenue des Livres.—1er prix, Odina Cloutier, 2e do, Félix Pagé, 1er accessit, Jos. Michaud, 2e do, Thomas Lindsay.

Algèbre.—1er prix, Harmel Tremblay, 2e do, Chs. Angers et Félix Pagé, 1er accessit, Jean Tremblay, 2e do, Odina Cloutier.

Géométrie.—1er prix, Harmel Tremblay, 2e do, Félix Pagé, 1er accessit, Alexandre Chassé, 2e do, Chs. Angers.

Astronomie.—1er prix, Alexandre Chassé, 2e do, Philippe Riverin, 1er accessit, Chs. Angers, 2e do, Odina Cloutier.

Physique.—1er prix, Charles Angers 2e do, Philippe Riverin, 1er accessit, Alexandre Chassé, 2e do, Félix Pagé.

Chimie.—1er prix, Chs. Angers, 2e do, Alexandre Chassé, 1er accessit, Philippe Riverin, 2e do, Félix Pagé.

Calligraphie.—1er prix, Anatole Rouleau, 2e do, Chs. Angers, 1er accessit, Odina Cloutier et Félix Pagé, 2e do, Philippe Riverin et Célestin Côté.

Lecture et déclamation.—1er prix, Chs. Angers, 2e do, Philippe Riverin, 1er accessit, Alexandre Chassé, 2e do, Joseph Michaud.

1ÈRE CLASSE ANGLAISE.

Grammaire.—1er prix, Félix Pagé, 2e do, Philippe Riverin, 1er accessit, Louis LeBœuf, 2e do, Joseph Michaud.

Dictée.—1er prix, Louis LeBœuf, 2e do, Philippe Riverin, 1er accessit, Patrick Ahern, 2e do, Félix Pagé.

Analyse grammaticale.—1er prix, Félix Pagé, 2e do, Louis Dufresne, 1er accessit, Louis LeBœuf, 2e do, Joseph Michaud.

Traduction (français en anglais).—1er prix, Louis LeBœuf, 2e do, Félix Pagé, 1er accessit, Patrick Ahern, 2e do, Louis Dufresne.

Traduction (anglais en français).—1er prix, Louis LeBœuf, 2e do, Chs. Angers, 1er accessit, Philippe Riverin, 2e do, Victor Leclerc.

2ME CLASSE ANGLAISE.

Grammaire.—1er prix, Louis Tremblay, 2e do, Tanerède Dubé, 1er accessit, George Gagnon, 2e do, Joseph Blanchet.

Dictée.—1er prix, Louis Tremblay, 2e do, Tanerède Dubé et George Gagnon, 1er accessit, Joseph Blanchet, 2e do, Edmond Robitaille.
Traduction (anglais en français).—1er prix, Louis Tremblay, 2e do, Tanerède Dubé, 1er accessit, George Gagnon, 2e do, Joseph Blanchet.
Traduction (français en anglais).—1er prix, Louis Tremblay, 2e do, George Gagnon, 1er accessit, Tanerède Dubé, 2e do, Joseph Blanchet.
Prononciation anglaise.—1er prix, Joseph Blanchet, 2e do, Ed. Robitaille, 1er accessit, George Gagnon, 2e do, Ls. Tremblay.

LES ÉLÈVES RÉUNIS.

Solfège.—1er prix, George Gagnon, 2e do, Thomas Lindsay, 1er accessit, Ls. Dufresne, 2e do, Philippe Riverin.
Plain-chant.—1er prix, George Gagnon, 1e do, Philippe Riverin, 1er accessit, Ls. Dufresne, 2e do, Joseph Blanchet.
Piano.—1er prix, Philippe Riverin, 2e do, Louis Dufresne, 1er accessit, Pamphile Demeules, 2e do, Anatole Rouleau.

Distribution des prix aux élèves-institutrices de l'école normale-Laval.

ÉLÈVES DE 1^{ÈRE} ANNÉE.

Excellence.—1er prix, Céline Lavoie, 2d do, Eléonore Blouin, 1er accessit, Eugénie Gobeil, 2d do, Adèle Lavoie, 3e do, Sara Lachance.
Instruction religieuse.—1er prix, Ellen Williams, 2d Adeline Roy, 1er accessit, Elizabeth Nicholson, 2d do, Philomène Langis.
Enseignement théorique et pratique.—1er prix, Léocadie Plante et Adèle Richard, 2d Bédilia McNamara, 1er accessit, M. Louise Béland et Céline Lavoie, 2d Eugénie Plaisance et Claire Blanchet.
Dictée française.—1er prix, Eugénie Gobeil, 2d do, Hermine Giguère, 1er accessit, Sara Lachance, 2d do, Céline Lavoie.
Analyse grammaticale.—1er prix, Céline Lavoie, 2d do, Adèle Lavoie, 1er accessit, Hermine Giguère, 2d do, Sara Lachance.
Littérature.—1er prix, Adèle Bernier, 2d do, Sara Lachance et Joséphine Pérusse, 1er accessit, Eléonore Blouin, 2d do, Claire Blanchet et Eugénie Gobeil.
Lecture et déclamation.—1er prix, Eléonore Blouin, 2d do, Philomène Langis, 1er accessit, Sara Lachance, 2d do, Hermine Giguère.
Histoire sainte.—1er prix, M. Louise Béland, 2d do, Philomène Langis, 1er accessit, Léocadie Plante, 2d do, Céline Lavoie.
Histoire du Canada.—1er prix, Adèle Bernier, 2d do, Céline Lavoie, 1er accessit, Apolline Tremblay et Emma Pichet, 2d do, Cécile Fontaine.
Arithmétique.—1er prix, Céline Lavoie, 2d do, Eléonore Blouin, 1er accessit, Cécile Fontaine, 2d do, Sara Lachance.
Tenue des livres.—1er prix, Céline Lavoie, 2d do, Joséphine Pérusse, 1er accessit, Cécile Fontaine et Joséphine Lemieux, 2d do, Eugénie Gobeil.
Géographie.—1er prix, Céline Lavoie, 2d do, Eléonore Blouin et Claire Blanchet, 1er accessit, M. Louise Béland, 2d do, Adèle Bernier.
Calligraphie.—1er prix, Joséphine Pérusse, 2d do, Philomène Langis et Adèle Bernier, 1er accessit, Joséphine Dorval, 2d do, Léocadie Plante.
Botanique.—1er prix, Hermine Giguère, 2d do, Adèle Richard, 1er accessit, Joséphine Lemieux, 2d do, Emma Pichet.
Agriculture.—1er prix, M. Louise Béland, 2d Apolline Tremblay, 1er accessit, Claire Blanchet, 2d do, Eléonore Blouin.
Musique vocale.—1er prix, Hermine Giguère, 2d Philomène Langis, 1er accessit, Aurélie Sirois et Cathérine Murphy, 2d Joséphine Dorval.
Progrès remarquables.—Prix, Emma Beaudry.

ÉLÈVES DE DEUXIÈME ANNÉE.

Excellence.—1er prix, Eulalie Lévesque, 2d do, Marie Paré, 1er accessit, Mathilde Normand, 2d Georgiana Lapointe, 3e do, Joséphine Poitras.
Instruction religieuse.—1er prix, Euphémie Massé, 2d Délima Legros, 1er accessit, Eulalie Lévesque, 2d do, Eugénie Richard et Joséphine Poitras.
Enseignement théorique et pratique.—1er prix, Mathilde Normand, 2d Joséphine Poitras, 1er accessit, Georgie Roy et Marie Boutin, 2d do, Eulalie Lévesque.
Dictée française.—1er prix, Eulalie Lévesque, 2d do, Mathilde Normand, 1er accessit, Delphina Lagacé, 2d do, Eugénie Richard.
Analyse grammaticale.—1er prix, Eulalie Lévesque, 2d do, Marie Paré, 1er accessit, Delima Legros, 2d do, Alphonsine LaRue et Delphina Lagacé.
Analyse logique.—1er prix, Eulalie Lévesque, 2d do, Delphina Lagacé, 1er accessit, Marie Paré, 2d do, Marie Boutin.
Littérature.—1er prix, Mathilde Normand et Delphina Lagacé, 2d do, Délima Legros, 1er accessit, Eulalie Lévesque et Laura Couture, 2d do, Marie Paré et Eugénie Richard.
Histoire du Canada.—1er prix, Eulalie Lévesque, 2d do, Mathilde Normand, 1er accessit, Marie Paré, 2d do, Rosalie Parent.

Histoire de France.—1er prix, Eulalie Lévesque, 2d do, Amanda Roy, 1er accessit, Laura Couture, 2d do, Joséphine Poitras.
Histoire d'Angleterre.—1er prix, Eulalie Lévesque, 2d do, Eugénie Richard, 1er accessit, Joséphine Poitras, 2d do, Laura Couture.
Arithmétique.—1er prix, Eulalie Lévesque, 2d do, Amanda Roy, 1er accessit, Georgie Roy, 2d do, Rosalie Parent et Sylva Pelletier.
Tenue des livres.—1er prix, Amanda Roy et Odélie Péliesson, 2d do, Eulalie Lévesque, 1er accessit, Mathilde Normand, 2d do, Rosalie Parent.
Toisé.—1er prix, Eulalie Lévesque, 2d do, Rosalie Parent, 1er accessit, Georgie Roy, 2d do, Mathilde Normand.
Algèbre.—1er prix, Rosalie Parent, 2d do, Odélie Péliesson et Eulalie Lévesque, 1er accessit, Lumina Caron, 2d Amanda Roy.
Géographie.—1er prix, Eulalie Lévesque, 2d do, Joséphine Poitras, 1er accessit, Georgiana Lapointe, 2d do, Mathilde Normand.
Calligraphie.—1er prix, Délima Legros, 2d do, Joséphine Poitras, 1er accessit, Georgiana Lapointe et Eugénie Richard, 2d do, Eulalie Lévesque.
Dessin des cartes géographiques.—1er prix, Amanda Roy, 2d do, Eugénie Richard, 1er accessit, Odélie Péliesson, 2d do, Malvina Trudel.
Usage des globes.—1er prix, Amanda Roy, 2d do, Alphonsine LaRue.
Agriculture.—1er prix, Rosalie Parent, 2d do, Mathilde Normand, 1er accessit, Eulalie Lévesque, 2d do, Georgiana Lapointe.
Botanique.—1er prix, Eulalie Lévesque, 2d do, Eulalie Launière, 1er accessit, Malvina Trudel, 2d do, Georgie Roy.
Lecture et déclamation.—1er prix, Mathilde Normand, 2d do, Laura Couture, 1er accessit, Amanda Roy, 2d do, Delphina Lagacé.
Musique vocale.—1er prix, Hermeline Martel, 2d do, Laura Couture et Delphina Lagacé, 1er accessit, Amanda Roy, 2d do, Mathilde Normand.

LES DEUX DIVISIONS RÉUNIES.

Harmonium et piano.—Prix, Laura Couture.

1^{ÈRE} DIVISION.

Piano.—1er prix, Mathilde Normand, 2d do, Joséphine Dorval, 1er accessit, Lumina Caron, 2d do, Hermine Giguère et Henriette Panet.

2^{ÈME} DIVISION.

Piano.—1er prix, Joséphine Lemieux, 2d do, Bédilia McNamara, 1er accessit, Claire Blanchet et Emma Beaudry, 2d do, Aurélie Sirois.

CLASSE ANGLAISE.—1^{ÈRE} DIVISION.

Grammaire.—1er prix.—Ellen Williams et Bédilia McNamara, 2d do, Cathérine Murphy, 1er accessit, Amanda Roy, 2d do, Joséphine Poitras.
Traduction et dictée.—1er prix, Emma Pichet, 2d do, Joséphine Lemieux, 1er accessit, Eugénie Gobeil, 2d do, Eugénie Plaisance.
Lecture.—1er prix, Elizabeth Nicholson, 2d do, Eugénie Plaisance, 1er accessit, Eulalie Lévesque et Claire Blanchet, 2d do, Délima Legros.

2^{ÈME} DIVISION.

Grammaire.—1er prix, Georgie Roy, 2d do, Rosalie Parent, 1er accessit, Eléonore Blouin et Marie Paré, 2d do, Eulalie Launière.
Lecture.—1er prix, M. Louise Béland, 2d do, Céline Lavoie, 1er accessit, Eugénie Richard, 2d do, Malvina Trudel et Madeleine Caron.
Dessin des figures.—Prix, Eulalie Lévesque, 1er accessit, Eugénie Richard et Délima Legros, 2d do, Georgiana Lapointe.
Dessin des paysages.—Prix, Laura Couture, 1er accessit, Léocadie Plante et Céline Lavoie, 2d do, Bédilia McNamara et Emma Beaudry.

OUVRAGES.

Couture.—1er prix, Eugénie Richard, 2d do, Hermeline Martel, 1er accessit, Adeline Roy et Joséphine Lemieux, 2d do, Marie Boutin et Marie Paré.
Ouvrages en laine.—1er prix, Amanda Roy, 2d do, Claire Blanchet, 1er accessit, Céline Lavoie et Adèle Lavoie, 2d do, Adèle Bernier et Délima Legros.
Ouvrages en cire et fleurs artificielles.—1er prix, Eugénie Gobeil et Céline Dion, 2d do, Bédilia McNamara, 1er accessit, Eléonore Blouin et Cécile Fontaine, 2d do, Alice Tremblay et Emma Pichet.
Broderie.—1er prix, Georgie Roy, 2d do, Eulalie Lévesque, 1er accessit, Mathilde Normand, 2d do, Antonia Tremblay.

Ecole modèle Laval, 27 Juin 1872.

CLASSE FRANÇAISE DES GARÇONS.

Excellence.—1er prix, David Dufresne, 2e do, Frs. Dumas, 1er accessit, Jos. Belleau et Ls. Généreux, 2e do, J. Bte. Morissette.
Instruction religieuse.—1er prix, David Dufresne, 2e do, Arthur Guillemet, 1er accessit, Jos. Belleau, 2e do, J. Bte. Morissette.
Dictée française.—Premier groupe.—Prix, David Dufresne, accessit, Emile Plante.—Second groupe.—1er prix, Jos. Belleau, 2e do, Frs. 1er accessit, J. Bte. Morissette, 2e do, Généreux, 3e do, Troisième

groupe.—1er prix, Adam Andrews, 2e do, Alfred Gingras, 1er accessit, Arthur Dugal, 2e do, Jos. Laliberté.—Quatrième groupe.—1er prix, Auguste Dufresne, 2e do, Aimée Toussaint, 1er accessit, Edmond Rosa, 2e do, Narcisse Matte.—Cinquième groupe.—1er prix, Alfred Masse, 2e do, Léon Lacasse, 1er accessit, James Conrick, 2e do, Horatio Wright.

Analyse grammaticale.—Premier groupe.—Prix, David Dufresne, accessit, Emile Plante.—Second groupe.—1er prix, Frs Dumas, 2e do, Jos. Belleau, 1er accessit, Louis Gagnéux, 2e do, Alphonse Goubout, Troisième groupe.—1er prix, Maguire, 2e do, Joseph Laliberté, 1er accessit, Arthur Dugal, 2e do, Alfred Gingras.—Quatrième groupe.—1er prix, Auguste Dufresne, 2e do, Napoléon Mercier, 1er accessit, Aimée Toussaint, 2e do, Narcisse Matte.—Cinquième groupe.—1er prix, Léon Lacasse, 2e do, James Conrick, 1er accessit, Horatio Wright, 2e do, G. Marchand.

Arithmétique.—Premier groupe.—Prix, David Dufresne, accessit, Emile Plante.—Second groupe.—1er prix, Louis Gagnéux, 2e do, Joseph Belleau, 1er accessit, Frs Dumas, John Maguire.—Troisième groupe.—1er prix, Narcisse Matte, 2e do, Elie Jobin, 1er accessit, Adam Andrews, 2e do, Arthur Dugal.—Quatrième groupe.—1er prix, Napoléon Mercier, 2e do, Ernest Gingras, 1er accessit, Jos Laliberté, 2e do, Emile Marquette.—Cinquième groupe.—1er prix, Léon Lacasse, 2e do, Pierre Pelletier, 1er accessit, Edmond Rosa, 2e do, Charles Maguire.—Sixième groupe.—1er prix, Ls. Matte, 2e do, Alfred Masse, 1er accessit, Pierre Fiset, 2e do, Horatio Wright.

Géographie.—Premier groupe.—1er prix, Frs Dumas, 2e do, Ls. Gagnéux, 1er accessit, Jos. Belleau, 2e do, Alphonse Goubout.—Second groupe.—1er prix, Auguste Dufresne, 2e do, Alfred Gingras, 1er accessit, Aimée Toussaint, 2e do, Alphonse Belleau.—Troisième groupe.—1er prix, Joseph Laliberté, 2e do, Adam Andrews, 1er accessit, Arthur Dugal, 2e do, Elie Jobin.—Quatrième groupe.—1er prix, John Maguire, 2e do, M. H. McSweeney, 1er accessit, Chs. Maguire, 2e do, Horatio Wright.—Cinquième groupe.—1er prix, Napoléon Mercier, 2e do, Alfred Masse, 1er accessit, Louis Matte, 2e do, Narcisse Matte.

Histoire sainte.—Premier groupe.—1er prix, Aimée Toussaint et E. Marquette, 2e do, Arthur Dugal, 1er accessit, Auguste Dufresne, 2e do, Alfred Gingras.—Second groupe.—1er prix, Nap. Mercier, 2e do, Ernest Gingras, 1er accessit, Léon Lacasse, 2e do, Louis Matte.—Troisième groupe.—1er prix, John Maguire, 2e do, Horatio Wright et Chs. Maguire, 1er accessit, James Conrick, 2e do M. H. McSweeney.

Histoire du Canada.—1er prix, Frs. Dumas et Ls. Gagnéux, 2e do, J. Bte. Morrisette, 1er accessit, Jos. Belleau, 2e do, Alphonse Goubout.

Tenue des livres.—Prix, David Dufresne.

Calligraphie.—1er prix, David Dufresne, 2e do, J. Bte. Morrisette, 1er accessit, John Maguire, 2e do, Jos. A. Belleau.

Lecture et Déclamation.—1er prix, Louis Gagnéux, 2e do, E. Marquette et J. Bte. Morrisette, 1er accessit, Napoléon Mercier, 2e do, Frs. Dumas.

PETITE CLASSE FRANÇAISE.

Instruction religieuse.—1er prix, Ernest Cloutier, 2e do, Onésiphore Trudel, 1er accessit, Lucien Lacroix, 2e do, John Thompson.

Lecture.—Premier groupe.—1er prix, Arthur Guillemet et E. Cloutier, 2e do, Alphonse Gagnéux et E. Lorient, 1er accessit, Jos. Létourneau, 2e do, Onésiphore Trudel.—Deuxième groupe.—1er prix, Joseph Drapeau, 2e do, Pierre Charest, 1er accessit, Almanzare Bernard.—Troisième groupe.—1er prix, Pierre Binet, 2e do, George Van Felson et L. Drouin, 1er accessit, Lewis Albert, 2e do, Philippe Robitaille.

Grammaire. Dictée.—Premier groupe.—1er prix, Ernest Cloutier et Arthur Guillemet, 2e do, Alphonse Gagnéux, 1er accessit, Emile Lorient, 2e do, Joseph Létourneau.—Deuxième groupe.—1er prix, O. Trudel et Pierre Charest, 2e do, John Thompson et A. Van Felson, 1er accessit, Gaspard Huot, 2e do, Almanzare Bernard.

Histoire sainte.—1er prix, E. Cloutier et A. Gagnéux, 2e do, O. Trudel, E. Lorient et A. Guillemet, 1er accessit, Pierre Charest et A. Van Felson, 2e do, Jos. Létourneau.

Arithmétique.—Premier groupe.—1er prix, Emile Lorient, 2e do, Arthur Guillemet, 1er accessit, Alphonse Gagnéux, 2e do, Ernest Cloutier.—Deuxième groupe.—1er prix, Onésiphore Trudel, 2e do, Almanzare Bernard et Jos. Létourneau, 1er accessit, Joseph Drapeau, 2e do, Arthur Van Felson.—Troisième groupe.—1er prix, Arthur Poitras, 2e do, Pierre Binet, 1er accessit, Arthur Fortin, 2e do, Philippe Robitaille.

Calcul mental.—Premier groupe.—1er prix, Alfred Wright et A. Gagnéux, 2e do, E. Lorient, E. Cloutier et A. Guillemet, 1er accessit, Lucien Lacroix, 2e do, William Hudson.—Deuxième groupe.—1er prix, Jos. Létourneau, 2e do, Arthur Van Felson et O. Trudel, 1er accessit, Mendoza Bernard, 2e do, William Conrick.—Troisième groupe.—1er prix, Philippe Robitaille, 2e do, Pierre Binet, 1er accessit, Arthur Fortin, 2e do, Arthur Poitvin.

Calligraphie.—1er prix, Onésiphore Trudel, 2e do, Arthur Van Felson, 1er accessit, Gaspard Huot, 2e do, Thomas Hill.

Ecole-modèle des Ursulines. Distribution des prix, 28 Juin, 1872.

CLASSES ANGLAISES.

PETITE CLASSE.—1ère DIVISION.

Instruction religieuse et bonne conduite.—1er prix, Melles Charlott Kelly, 2e do, Katie Foley.—1er accessit, Mina McNamara, 2e do, Charlott Hillier.

Grammaire anglaise.—1er prix, Charlott Kelly, 2e do, Charlott Hillier.—1er accessit, Victoria Beaudry, 2e do, Margaret O'Neil.

Lecture et épellation anglaise.—1er prix, Margaret O'Neil, 2e do, Ellen Staples.—1er accessit, Maria Boyer, 2e do, Eliza Newton.

Arithmétique.—1er prix, Melles Christine Walsh, 2e do, Mina McNamara.—1er accessit, Katie Foley, 2e do, Bridget Hogan.

Géographie.—1er prix, Melles Bridget Hogan, 2e do, Elizabeth Hamilton.—1er accessit, Christine Walsh, 2e do, Katie Foley.

Histoire sainte.—1er prix, Melles Charlott Kelly, 2e do, Katie Foley.—1er accessit, Elizabeth Hamilton, 2e do, Cecilia Carbray.

Écriture.—1er prix, Melles Ellen Bellen, 2e do, Ellen Staples.—1er accessit, Elizabeth Hamilton, 2e do, Katie Foley.

2ME. DIVISION.

Instruction religieuse et bonne conduite.—1er prix, Melles Bridget Staples, 2e do, Charlott Maguire, 1er accessit, Agnes Carr, 2e do, Agnes Bellen.

Lecture et épellation anglaise.—1er prix, Melles Katie Newton, 2e do, Agnes Carr, 1er accessit, Rosa Boyde, 2e do, Annie McNamara.

Arithmétique.—1er prix, Melles Katie Newton, 2e do, Agnes Bellen et Annie McNamara, 1er accessit, Rosa Boyde, 2e do, Agnes Carr.

Écriture.—1er prix, Melles Martha Courtney, 2e do, Charlott Maguire et Clara Hearn, 1er accessit, Agnes Bellen, 2e do, Agnes Carr.

Histoire sainte.—1er prix, Melles Rosa Boyde, 2e do, Margaret Commons, 1er accessit, Agnes Carr, 2e do, Charlott Maguire.

PREMIÈRE CLASSE.—1RE DIVISION.

Excellence.—Prix, Melle Alice Cannon.—1er accessit, Melles Margaret White, 2e do, Ellen Murphy.

Instruction religieuse et bonne conduite.—1er prix, Melles Cannon, 2e do, Ellen Murphy et Kate Claney.—1er accessit, Eliza Jennings, 2e do, Margaret Warren.

Grammaire et devoirs.—1er prix, Melles Alice Cannon, 2e do, Margaret Warren.—1er accessit, Kate Claney, 2e do, Margaret White.

Dictée et analyse grammaticale.—1er prix, Melles Kate Claney, 2e do, Margaret White.—1er accessit, Eliza Jennings et Annie Hamilton, 2e do, Ellen Murphy.

Arithmétique.—1er prix, Melles Margaret White, 2e do, Eliza Jennings.—1er accessit, Annie Hamilton, 2e do, Annie Griffiths.

Géographie.—1er prix, Melles Alice Cannon, 2e do, Ellen Murphy et Margaret White.—1er accessit, Kate Claney, 2e do, Annie Hamilton.

Histoire du Canada.—1er prix, Melles Alice Cannon, 2e do, Kate Claney.—1er accessit, Margaret Warren, 2e do, Ellen Murphy.

Écriture.—1er prix, Melles Ellen Murphy, 2e do, Eliza Jennings.—1er accessit, Margaret White, 2e do, Alice Cannon.

Traduction.—1er prix, Alice Cannon, 2e do, Margaret Warren.—1er accessit, Margaret White, 2e do, Susan Stevens.

Grammaire et lecture française.—1er prix, Melles Margaret Warren, 2e do, Eliza Jennings.—1er accessit, Alice Cannon, 2e do, Kate Claney.

2ME DIVISION.

Instruction religieuse et bonne conduite.—1er prix, Melles Sophia Smiths, 2e do, Margaret O'Neil.—1er accessit, Mary Brofay, 2e do, Kate Hogan.

Grammaire et devoirs.—1er prix, Melles Griffiths, 2e do, Alice Murphy.—1er accessit, Fauny Walsh, 2e do, Maria Maguire.

Dictée et analyse grammaticale.—1er prix, Melles Kate Hogan, 2e do, Maria Maguire.—1er accessit, Fanny Walsh, 2e do, Florence Loftus.

Géographie.—1er prix, Melles Sarah Ford, 2e do, Cecilia Carbray.—1er accessit, Mary Brofay, 2e do, Alice Murphy.

Écriture.—1er prix, Melles Annie Hamilton, 2e do, Maria Maguire.—1er accessit, Margaret O'Neil, 2e do, Florence Loftus.

Arithmétique.—1er prix, Melles Kate Hogan, 2e do, Fanny Walsh, 1er accessit, Alice Murphy, 2e do, Maria Maguire.

Histoire sainte.—1er prix, Melles Sophia Smiths, 2e do, Ellen Cannon, 1er accessit, Margaret O'Neil, 2e do, Margaret White.

Traduction.—1er prix, Melles Fanny Walsh, 2e do, Kate Hogan, 1er accessit, Sophia Smiths, 2e do, Annie Griffiths.

Grammaire et lecture française.—1er prix, Melles Margaret White, 2e do, Ellen Murphy, 1er accessit, Caroline Goubout, 2e do, Fanny Walsh.

3ME DIVISION.

Instruction religieuse et bonne conduite.—1er prix, Melles Eliza Newton, 2e do, Florence Loftus et Ellen Cannon, 1er accessit, Maria Boyce, 2e do, Mary Ann O'Neil.

Grammaire et devoirs.—1er prix, Melles Céline Carbray, 2e do, Maria Boyce.—1er accessit, Sophia Smiths, 2e do, Eliza Newton.

Assiduité à l'école.—1er prix, Melles Eliza Newton, 2e do, Florence Loftus 1er accessit, Margaret O'Neil, 2e do, Maria Boyce

Arithmétique.—1er prix, Melles Mary Ann O'Neil, 2e do, Ellen Cannon, 1er accessit, Charlott Hillier, 2e do, Eliza Newton.

Géographie.—1er prix, Melles Victoria Beaudry, 2e do, Charlotte Hillier, 1er accessit, Maria Boyce, 2e do, Charlotte Kelly.

Ecriture.—1er prix, Melles Ellen Jane O'Neil, 2e do, Alice Murphy, 1er accessit, Sophia Smiths, 2e do, Maria Boyce.

Récompenses pour les plus petites.—Melles Totty, McKnight, Mary Mullin, Margaret Hawly, Margaret Kelly, Honorah Courtney, Bridget Kelly, Agnes McClory.

CLASSES FRANÇAISES.

PETITE CLASSE.—1ÈRE DIVISION.

Assiduité.—1er prix, Melles Céline Guenet, 2e do, Emma Simoneau.—1er accessit, Florisca Lamarre, 2e do, Sabina Zingerley.

Cathéchisme.—1er prix, Mlles Eugénie Bédard, 2e do, Emma Simoneau.—1er accessit, Almada Briant, 2e do, Elise Weyner.

Lecture française.—1er prix, Mlles Matilda Boucher, 2e do, Céline Bowen.—1er accessit, M. Louise Huart, 2e do, Almada Briant.

Lecture anglaise.—1er prix, Mlles Elise Wayner, 2e do, Valérie Dé y.—1er accessit, Emma Simoneau, 2e do, Almada Briant.

Ecriture.—1er prix, Mlles Rebecca Trudel, 2e do, Alice D guise.—1er accessit, Léda Giroux, 2e do, Valérie Déry.

Histoire sainte.—1er prix, Mlles Eugénie Bédard et Emma Simoneau 2e do, Georgianna Dubé.—1er accessit, Florentine Bédard, 2e do, Alma Alarie.

Grammaire.—1er prix, Mlles Caroline Rochet, 2e do, Amanda Briant.—1er accessit, Emma Simoneau, 2e do, Valérie Déry.

Arithmétique.—1er prix, Mlles Eugénie Bédard, 2e do, Alexina Maroux — 1er accessit, Georgiana Dubé, 2e do, Valérie Déry.

Géographie.—1er prix, Mlles Alma Alarie, 2e do, Almada Briant. 1er accessit, Eugénie Bédard, 2e do, Caroline Rochet.

2ME DIVISION.

Cathéchisme.—1er prix, Melles Eugénie Richard, 2e do, Eugénie Rouillard.—1er accessit, Georgianna Létang, 2e do, Délina Lépine.

Lecture.—1er prix, Melles Palimgre Briant, 2e do, Alphonsine Côté.—1er accessit, Eugénie Rouillard, 2e do, Eugénie Richard.

Ecriture.—1er prix, Melles Lucy Stevens, 2e do, Catherine Jalbert et Délina Lépine.—1er accessit, Victoria Zingerley, 2e do, Palimgre Briant.

Histoire sainte.—1er prix, Melles Alphonsine Côté, 2e do, Palimgre Briant.—1er accessit, Clara Brind'amour, 2e do, Eugénie Rouillard.

Grammaire.—1er prix, Melles Eugénie Richard, 2e do, Eugénie Rouillard.—1er accessit, Alphonsine Côté, 2e do, Palimgre Briant.

Arithmétique.—1er prix Melles Georgianna Létang, 2e do, Clara Brind'amour.—1er accessit, Zélia Bazin, 2e do, Caroline Jalbert.

3ME DIVISION

Cathéchisme et histoire sainte.—1er prix, Mlles Zoé Gingras, 2e do, Malvina Audy.—1er accessit, Georgianna Briant, 2e do, Alma Côté.

Lecture.—1er prix, Melles Délina Castonguay, 2e do, Georgianna Briant.—1er accessit, Malvina Audy, 2e do, Alma Côté.

Ecriture.—1er prix, Melles Alma Côté, 2e do, Almada Deschamps.—1er accessit, Zoé Gingras, 2e do, Malvina Audy.

Arithmétique.—1er prix, Melles Palimgre Briant, 2e do, Zoé Gingras —1er accessit, Délina Castonguay, 2e do, Henriette Trudel.

4ME DIVISION.

Cathéchisme.—1er prix, Melles Clarinthe Plamondon, 2e do, Alice Plamondon, 1er accessit, Lénora Gingras, 2e do, Lauréa Lortie.

Lecture.—1er prix, Melles Lénora Gingras, 2e do, Césarine Trudel, 1er accessit, Wilhelmine Lisotte, 2e do, Eulalie Castonguay.

Ecriture.—1er prix, Melles, Almada Gingras, 2e do, Lauréa Lortie, 1er accessit, Georgianna Jalbert, 2e do, Rosalie Labadie.

Récompenses pour les plus petites.—Melles Eulalie Castonguay, Georgiana Jalbert, Wilhelmine Lizotte, Joséphine Côté, Matilda Racine, Florida Desrocher, M. Louise Lamarro, Angéline Pelletier, Blanche Trudel, Zélia Boivin.

PREMIÈRE CLASSE.

1ÈRE DIVISION.

Excellence.—1er prix, Melles Elisabeth Noël, 2e do, Marie Voyer, 1er accessit, Lédie Gauthier, 2e do, Adéline Noël.

Assiduité.—1er prix, Melles Elisabeth Noël, 2e do, Valida Lortie, 1er accessit, Adéline Noël, 2e do, Marie Voyer.

Instruction religieuse et bonne conduite.—1er prix, Melles Elisabeth Noël, 2e do, Marie Voyer, 1er accessit, Elzire Bédard, 2e do, Malvina Brind'amour.

Grammaire et analyse.—1er prix, Melles Elisabeth Noël, 2e do, Adéline Noël, 1er accessit, Elodie Gauthier, 2e do, Marie Voyer.

Dictée et devoirs.—1er prix, Melles Elodie Gauthier, 2e do, Marie Voyer, 1er accessit, Elisabeth Noël, 2e do, Louise Bédard.

Histoire du Canada.—1er prix Melles Elisabeth Noël, 2e do, Elodie Gauthier, 1er accessit, Marie Voyer, 2e do, Adéline Noël.

Arithmétique.—1er prix, Melles Elisabeth Noël, 2e do, Marie Voyer.

Géographie.—1er prix, Melles Adéline Noël, 2e do, Marie Voyer et Louise Bédard, 1er accessit, Elisabeth Noël et Delphine Villeneuve.

Grammaire anglaise et traduction.—1er prix, Melles Elisabeth Noël, 2e do, Adeline Noël, 1er accessit, Elodie Gauthier, 2e do, Marie Voyer.

Lecture anglaise et traduction.—1er prix, Melles Valida Lortie, 2e do, Malvina Drolet, 1er accessit, Julie Wayner, 2e do Caroline Trudel.

Ecriture.—1er prix, Melles, Delphine Villeneuve, 2e do, Malvina Drolet, 1er accessit, Louise Bédard, 2e do, Margarret Warren.

Lecture française.—1er prix, Melles Louise Bédard, 2e do, Elzire Bédard, 1er accessit, Elisabeth Noël, 2e do, Adéline Noël.

Tenue des livres.—1er prix, Melles Elodie Gauthier, 2e do, Marie Voyer, 1er accessit, Elizabeth Noël, 2e do, Adeline Noël.

2ME DIVISION.

Instruction religieuse et bonne conduite.—1er prix Melles Elodie Gauthier, 2e do, Adéline Noël, 1er accessit, Adèle Lachance, 2e do, Délina Trudel.

Grammaire et analyse.—1er prix, Melles Valida Lortie, 2e do, Elzire Bédard, 1er accessit, Délina Trudel, 2e do, Caroline Trudel.

Dictée et devoirs.—1er prix, Melles Valida Lortie, 2e do, Julie Wayner, 1er accessit, Elzire Bédard, 2e do, Délina Trudel.

Histoire du Canada.—1er prix, Melles M. Louise Pelletier, 2e do, Julie Wayner, 1er accessit, Delphine Villeneuve, 2e do, Elzire Bédard.

Arithmétique.—1er prix, Melles Adéline Noël, 2e do, Elodie Gauthier, 1er accessit, Delphine Villeneuve, 2e do, Louise Bédard.

Géographie.—1er prix, Melles Elzire Bédard, 2e do, Caroline Trudel, 1er accessit, Julie Wayner, 2e do, Valida Lortie.

Anglais.—1er prix, Melles Elzire Bédard, 2e do, Delphine Villeneuve, 1er accessit, Philomène Fournier, 2e do, Louise Bédard.

Ecriture.—1er prix, Melles Caroline Trudel, 2e do, Délina Trudel, 1er accessit, Adrienne Gagné, 2e do, Emélie Létourneau.

Lecture.—1er prix, Melles Délina Trudel, 2e do, Emélie Létourneau, 1er accessit, M. Louise Grenier, 2e do Emma Laroche.

3ME DIVISION.

Instruction religieuse et bonne conduite.—1er prix, Melles Valida Lortie, 2e do, Delphine Villeneuve, 1er accessit, Flore Clouet, 2e do, M. Louise Grenier.

Grammaire et analyse.—1er prix, Melles Suzan Stevens, 2e do, Rébecca Frédérick et Octavie Clavet, 1er accessit, Philomène Girard, 2e do, Clara Boisjoli.

Dictée et devoirs.—1er prix, Melles Philomène Fournier, 2e do Clara Boisjoli, 1er accessit, Lia Collins, 2e do Joséphine Clavet.

Histoire sainte.—1er prix, Melles Emma Laroche, 2e do, Virginie Laroche, 1er accessit, M. Louise Grenier, 2e do, Almérilda Lamarre.

Arithmétique.—1er prix, Melles Julie Wayner, 2e do, Philomène Fournier, 1er accessit, Rébecca Frédérick, 2e do, Malvina Brind'amour.

Géographie.—1er prix, Melles Suzan Stevens, et Lia Collins, 2e do, M. Louise Grenier, 1er accessit, Clara Boisjoli, 2e do, Philomène Girard.

Anglais.—1er prix, Melles Emma Laroche, 2e do, Emilie Létourneau, 1er accessit, Joséphine Clavet, 2e do, Virginie Laroche.

Ecriture.—1er prix, Melles Philomène Girard, 2e do, Céline Marticotte, 1er accessit, Emélie Létourneau, 2e do, Flore Clouet.

Lecture.—1er prix, Melles Clara Boisjoli, 2e do, M. Louise Grenier, 1er accessit, Malvina Brind'amour, 2e do, Emma Laroche.

4ME DIVISION.

Instruction religieuse et bonne conduite.—1er prix, Melles Louise Bédard, do, Caroline Trudel, 1er accessit, Emma Laroche, 2e do, Philomène Fournier.

Arithmétique.—1er prix, Melles Amérilda Lamarre, 2e do, Amanda Thivierge, 1er accessit, Philomène Girard, 2e do, M. Louise Grenier.

Distribution des prix aux élèves de l'école normale Jacques-Cartier, le 10 juillet 1872.

PRIX DU PRINCE DE GALLES.

Exæquo.—Evariste Leblanc et Ismaël Longtin.

CLASSE ACADÉMIQUE.

Prix.—Gélas Boudrias, Edmond Gécereux et Dosithé Godin.

CLASSE POUR DIPLÔME D'ÉCOLE MODÈLE.

Excellence.—Prix, Evariste Leblanc, 1er accessit, Julien Fifle, 2e accessit, Jos. Bénard.

Enseignement.—Prix, Jos. Bénard, 1er accessit, Ismaël Longtin, 2e accessit, Ev. Leblanc.

Langue française.—Prix, Ev. Leblanc, 1er accessit, exæquo, J. Fifle et Ismaël Longtin, 2e do, D. Délinelle.

Thème anglais.—Prix, J. Fifle, 1er accessit, D. Délinelle, 2e accessit, J. Bénard.

Version anglaise.—Prix, exæquo, J. Fifle et J. Bénard, 1er accessit, Ev. Leblanc, 2e do, I. Longtin.

Vocabulaire anglais.—Prix, J. Fifle, 1er accessit, Ev. Leblanc et J. Bénard, 2e do, Vitalien Cléroux.

Orthographe anglaise.—Prix, J. Fifle, 1er accessit, Ev. Leblanc, 2e do, J. Bénard.

Prononciation anglaise.—Prix, D. Délinelle, 1er accessit, J. Fifle, 2e accessit, Ev. Leblanc et J. Bénard.

Algèbre.—Prix, D. Martin, 1er accessit, I. Longtin, 2e do, J. Bénard et V. Cléroux.

Géométrie.—Prix, exæquo, D. Martin et I. Longtin, 1er accessit, V. Cléroux, 2e do, E. Leblanc.

Histoire générale.—Prix, Ev. Leblanc, 1er accessit, I. Longtin, 2e accessit, J. Bénard.

CLASSE POUR DIPLÔME ÉLÉMENTAIRE.

Excellence.—1er prix, Casimir Grégoire, 2e do, Hormisdas Prud'homme, 1er accessit, Jos. Jasmin et Emery Leroux, 2e accessit, David Dupuis et Casimir Valiquette.

Enseignement.—1er prix, C. Valiquette, 2e do, J. Jasmin, 1er accessit, C. Grégoire, 2e do, L. Olivier.

Langue française.—1er prix, J. Jasmin, 2e do, E. Leroux, 1er accessit, H. Prud'homme, 2e do, C. Valiquette.

Thème anglais.—1er prix, E. Leroux, 2e do, H. Prud'homme, 1er accessit, C. Grégoire, 2e do, R. Ransom.

Version anglaise.—1er prix, E. Leroux, 2e do, H. Prud'homme et C. Grégoire, 1er accessit, J. Jasmin, 2e do, C. Valiquette.

Vocabulaire anglais.—1er prix, D. Dupuis, 2e do, H. Prud'homme, 1er accessit, R. Ransom, 2e do, P. Boire et C. Grégoire.

Orthographe anglaise.—1er prix, O. Coursolle, 2e do, R. Ransom, 1er accessit, E. Leroux, 2e do, H. Prud'homme.

Prononciation anglaise.—1er prix, R. Ransom, 2e do, O. Coursolle, 1er accessit, D. Dupuis, 2e do, L. Olivier.

Arithmétique.—1er prix, H. Prud'homme, 2e do, C. Grégoire, 1er accessit, C. Valiquette, 2e do, D. Coursolle.

Calcul mental.—1er prix, O. Coursolle, 2e do, C. Grégoire, 1er accessit, J. Jasmin, 2e do, H. Prud'homme.

Tenues des livres.—1er prix, C. Grégoire, 2e do, O. Coursolle, 1er accessit, C. Valiquette, 2e do, J. Jasmin.

Géographie.—1er prix, D. Dupuis, 2e do, O. Coursolle et L. Olivier, 1er accessit, J. Jasmin, C. Lecavalier, P. Boire, C. Grégoire et Jos. Pelletier, 2e accessit, E. Leroux et H. Prud'homme.

Histoire du Canada.—1er prix, C. Lecavalier, 2e do, J. Jasmin et L. Olivier, 1er accessit, D. Dupuis, 2e do, H. Prud'homme.

CLASSE PRÉPARATOIRE.

Excellence.—1er prix, Ag. Grandpré et Jos. Girardin, 2e do, Al. Laurendeau, 1er accessit, Ar. Godin, 2e accessit, Alfred Ledwidge, 3e do, Arcade Coupal.

Français.—1er prix, Jos. Girardin, 2e do, Albert Laurendeau, 1er accessit, Aggée Grandpré, 2e do, Albert Ledwidge.

Thème anglais.—1er prix, A. Ledwidge, 2e do, Jos. Girardin et A. Laurendeau, 1er accessit, A. Grandpré, 2e do, A. Coupal.

Version anglaise.—1er prix, J. Girardin, 2e do, A. Ledwidge, 1er accessit, Jos. Brassard, 2e do, A. Grandpré.

Arithmétique.—1er prix, A. Laurendeau, 2e do, A. Grandpré, 1er accessit, J. Girardin et J. Brassard, 2e do, Arsène Godin et A. Coupal.

Histoire sainte.—1er prix, A. Grandpré, 2e do, A. Godin, 1er accessit, A. Laurendeau, 2e accessit, S. Aubin.

Prix spécial de français.—James Sceery.

CLASSES RÉUNIES.

Calligraphie.—3e classe.—Prix, E. Leblanc, 1er accessit, J. Bénard, V. Cléroux et I. Longtin, 2e accessit, D. Délinelle et J. Fifle.

2e classe.—1er prix, H. Prud'homme, 2e do, O. Coursolle, 1er accessit, C. Valiquette et D. Dupuis, 2e do, J. Jasmin et E. Leroux.

Classe préparatoire.—1er prix, A. Grandpré, 2e do, J. Girardin et A. Coupal, 1er accessit, M. Gnerin et S. Aubin, 2e do, J. Brassard et J. B. Demers.

Instruction religieuse.—3e classe.—Prix, E. Leblanc, 1er accessit, V. Cléroux, 2e do, I. Longtin.

2e classe.—1er prix, E. Leroux, 2e do, C. Grégoire, 1er accessit, C. Lecavalier, 2e do, J. Jasmin.

Classe préparatoire.—1er prix, A. Coupal, 2e do, J. B. Demers, 1er accessit, A. Grandpré, 2e do, P. Derome.

Physique.—1er prix, G. Boudrias, 2e do, I. Longtin, 1er accessit, E. Gécereux et D. Godin, 2e do, D. Martin.

Agriculture.—3e classe.—Prix, V. Cléroux, 1er accessit, J. Fifle, 2e accessit, I. Longtin.

2e classe.—1er prix, L. Olivier, 2e do, E. Leroux, 1er accessit, C. Lecavalier, 2e do, C. Grégoire.

Classe préparatoire.—1er prix, J. Girardin, 2e do, A. Godin, 1er accessit, A. Grandpré, 2e accessit, A. Laurendeau.

Horticulture.—3e classe.—Prix, E. Leblanc, 1er accessit, V. Cléroux, 2e do, D. Martin.

2e classe.—1er prix, L. Olivier, 2e do, J. Jasmin et C. Lecavalier, 1er accessit, C. Valiquette, 2e do, D. Dupuis.

Classe préparatoire.—1er prix, Moïse Gnerin, 2e prix, S. Aubin, 1er accessit, A. Grandpré, 2e accessit, J. Girardin et P. Derome.

Botanique.—3e classe.—Prix, Ev. Leblanc, 1er accessit, I. Longtin, 2e do, J. Bénard.

2e classe.—1er prix, E. Leroux, 2e do, L. Olivier, 1er accessit, C. Grégoire, 2e do, D. Dupuis.

Piano.—Prix, G. Boudrias et E. Leblanc.

Musique vocale.—1ère division.—Prix, E. Leblanc, 1er accessit, J. Fifle, 2e do, G. Boudrias, J. Bénard, V. Cléroux et D. Godin.

2e division.—1er prix, H. Prud'homme, 2e do, P. Drouin, 1er accessit, S. Aubin, 2e do, R. Ransom et E. Leroux.

Eloquence et déclamation.—Prix, E. Gécereux et G. Boudrias, 1er accessit, I. Longtin, 2e accessit, D. Martin.

Liste des prix de l'école modèle Jacques-Cartier.

CLASSES FRANÇAISES ET ANGLAISES RÉUNIES.

Bonne conduite.—1er prix, Hector Paquette, 2e do, Dominique Ducharme, 3e do, François Payette, 1er accessit, Wilfrid Mathieu, 2e do, Ephrem Lemay, 3e do, Joseph Mathieu, 4e do, Gustave Lacaille.

Musique vocale.—1re classe.—1er prix, Charles Lamontagne, 2e do, Eugène Charpentier, 1er accessit, Wilfrid Murphy, 2e do, Henri Perreault.

2ième classe.—1er prix, Victor Provençal, 2e do, Aimé Provençal, 1er accessit, Césaire Despatie, 2e do, Napoléon Fournier, 3e do, Jean Ls. Beaudry.

3ième classe.—1er prix, Victor Perrin, exæquo Adolphe Dumaine, 2e do, Ephrem Lemay, exæquo Gustave Lacaille, 1er accessit, François Richelieu, 2e do, Albert Bétournay, 3e do, William Chapman.

4ième classe.—1er prix, Théophile Lortie, 2e do, Alfred Barbeau, 3e do, Elzéar Papineau, 1er accessit, Alsworth Duquette, 2e do, Alphonse Ledoux, 3e do, Donat Brodeur, 4e do, Louis Richard.

CLASSE FRANÇAISE.

3E DIVISION—3E DEGRÉ.

Lecture française.—1er prix, Henry Perreault, 2e do, Albert Perreault, 1er accessit, Louis Lamontagne, 2e do, George-Etienne Beaudry, 3e do, François Despatie.

Arithmétique.—1er prix, François Despatie, 2e do, Louis Lamontagne, 1er accessit, Henri Perreault, 2e do, Albert Perreault, 3e do, Arthur Desmarreau.

Leçons de choses.—1er prix, François Despatie, 2e do, Louis Lamontagne, 1er accessit, Alma Brodeur, 2e do, Henri Perreault, 3e do, George-Etienne Beaudry.

Gymnastique.—1er prix, Francis Despatie, 2e do, Louis Lamontagne, 1er accessit, Wilfrid Desmarreau, 2e do, Arthur Lesieur, 3e do, Alma Brodeur.

Lecture anglaise.—1er prix, Louis Lamontagne, 1er accessit exæquo Henri Perreault, George-Etienne Beaudry, 2e do, Albert Perreault.

Vocabulaire anglais.—Prix, Louis Lamontagne, 1er accessit, George-Etienne Beaudry, 2e do, Henri Perreault.

Religion.—1er prix, Henri Perreault, 2e do, Albert Perreault, 1er accessit, Francis Despatie, 2e do, George-Etienne Beaudry, 3e do, Wilfrid Desmarreau.

3E DIVISION—5E DEGRÉ.

Epellation anglaise.—Prix, Charles Cunningham, 1er accessit, Charles-Louis Roney, 2e do, Oswald St. Jacques.

Lecture anglaise.—Prix, Charles Cunningham, 1er accessit, Charles-Lewis Roney, 2e do, Thomas Chapman.

Vocabulaire anglais.—Prix, Charles Cunningham, 1er accessit, Charles-Louis Roney, 2e do, Jos. Avila Boudrias.

Lecture française.—1er prix, Eugène Charpentier, 2e do, Jos. O. Boudrias, 1er accessit, Louis Garand, 2e do, Charles Cunningham, 3e do, Camille Gariépy.

Arithmétique.—1er prix, Oswald St. Jacques, 2e do exæquo Louis Garand et Joseph Doucet, 1er accessit, Jos. Bte. Avila Boudrias, 2e do, Eugène Charpentier, 3e do, Camille Gariépy.

Leçons de choses.—1er prix, Joseph Bte. Avila Boudrias, 2e do, Zéphirin Hébert, 1er accessit, Charles-Louis Roney, 2e do, Camille Gariépy, 3e do, Joseph Doucet.

Ecriture.—1er prix, Honorius Dominique, 2e do, Jos. Bte. Avila Boudrias, 1er accessit, Ernest Houle, 2e do, Louis Garand, 3e do, Oswald St. Jacques.

Géographie.—1er prix, Louis Garand, 2e do, Ernest Houle, 1er accessit, Honorius Dominique, 2e do, Joseph Doucet, 3e do, Camille Gariépy.

Religion.—1er prix, Jos. Bte. Avila Boudrias, 2e do, Camille Gariépy, 1er accessit, Zéphirin Hébert, 2e do, Louis Garand, 3e do, Charles-Louis Roney.

3E DIVISION—4E DEGRÉ.

Epellation française.—Prix exæquo, Napoléon Fafard et Hector Perrin, 1er accessit, Joseph Dorion, 2e do, Emmanuel Soucisse.

Epellation anglaise.—Prix exæquo, David Buchanan et Ovila Turcotte, 1er accessit, Joseph Dorion, 2e do, Alphonse Dequoy.

Lecture française.—Prix, Hector Perrin, 1er accessit, Joseph Dorion, 2e do exæquo, Napoléon Fafard et William Emond.

Lecture anglaise.—Prix, David Buchanan, 1er accessit, William Murphy, 2e do, Napoléon Fafard.

Arithmétique.—Prix exæquo, Emmanuel Soucisse et Paul Dronin, 1er accessit Napoléon Fafard, 2e do exæquo, Alphonse Dequoy et David Buchanan.

Calcul mental.—Prix exæquo, Emmanuel Soucisse et Joseph Dorion, 1er accessit, Napoléon Fafard, 2e do exæquo, David Buchanan et William Emond.

Leçons de choses.—Prix, Napoléon Fafard, 1er accessit, Alphonse Dequoy, 2e do, Napoléon Fournier.

Vocabulaire anglais.—Prix, Ovila Turcotte, 1er accessit, Joseph Dorion, 2e do, David Buchanan.

Ecriture.—Prix, Joseph Dorion, 1er accessit, Napoléon Fafard, 2e do, William Emond.

Géographie.—Prix, Napoléon Fafard, 1er accessit, Albert Lamontagne, 2e do, Joseph Dorion.

Religion.—Prix, Joseph Dorion, 1er accessit, Paul Drouin, 2e do, Napoléon Fafard.

3IÈME DIVISION—3IÈME DEGRÉ.

Epellation française.—Prix, Ephrem Lemay, 1er accessit, Alphonse Prud'homme, 2e do, Jean-Louis Beaudry.

Epellation anglaise.—Prix exæquo, Adolphe Brosseau et Joseph Dequoy, 1er accessit, Ephrem Lemay, 2e do, Alphonse Prud'homme.

Lecture française.—Prix, Ephrem Lemay, 1er accessit, Alphonse Prud'homme, 2e do exæquo, Jean-Louis Beaudry et Joseph Dequoy.

Arithmétique.—Prix, Ephrem Lemay, 1er accessit exæquo, Joseph Dequoy et Alphonse Prud'homme, 2e do, Alphonse Thivierge.

Calcul mental.—Prix, Ephrem Lemay, 1er accessit exæquo, Joseph Dequoy et Alphonse Prud'homme, 2e do, Alphonse Thivierge.

Leçons de choses.—Prix, Ephrem Lemay, 1er accessit, Alphonse Prud'homme, 2e do, Jean-Louis Beaudry.

Vocabulaire anglais.—Prix, Jean-Louis Beaudry, 1er accessit, Ephrem Lemay, 2e do, Joseph Dequoy.

Ecriture.—Prix, Joseph Dequoy, 1er accessit, Alphonse Prud'homme, 2e do, Ephrem Lemay.

Géographie.—Prix, Ephrem Lemay, 1er accessit, Jean-Louis Beaudry, 2e do, Alphonse Prud'homme.

Religion.—Prix, Ephrem Lemay, 1er accessit, Joseph Dequoy, 2e do, Alphonse Prud'homme.

3IÈME DIVISION—2IÈME DEGRÉ.

Epellation française.—Prix, Victor Provençal, 1er accessit exæquo, Albert Bétournay et Albert Hébert, 2e do, Arthur Melançon et Gustave Lacaille.

Epellation anglaise.—Prix, James Crowby, 1er accessit, Victor Provençal, 2e do, Charles Gauthier.

Lecture française.—Prix, Albert Bétournay, 1er accessit, Victor Provençal, 2e do, Albert Hébert.

Lecture anglaise.—Prix, James Crowby, 1er accessit, Victor Provençal, 2e do, Charles Gauthier.

Lecture française.—Prix, Albert Bétournay, 1er accessit, Victor Provençal, 2e do, Albert Hébert.

Lecture anglaise.—Prix, James Crowby, 1er accessit, Charles Gauthier, 2e do, Ovila Lefebvre.

Arithmétique.—Prix, André Provençal, 1er accessit, Aimé Provençal, 2e do, Albert Hébert.

Calcul mental.—Prix, André Provençal, 1er accessit, Aimé Provençal, 2e do, Albert Hébert.

Leçons de choses.—Prix, Gustave Lacaille, 1er accessit, Albert Hébert, 2e do, James Crowby.

Vocabulaire anglais.—Prix, Charles Gauthier, 1er accessit, James Crowby, 2e do, Ovila Lefebvre.

Ecriture.—Prix, Charles Gauthier, 1er accessit, James Crowby, 2e do, Ovila Lefebvre.

Ecriture.—Prix, Charles Gauthier, 1er accessit, James Crowby, 2e do, Ovila Lefebvre.

Géographie.—Prix, Albert Hébert, 1er accessit, Aimé Provençal, 2e do, Gustave Lacaille.

Religion.—Prix, Aimé Provençal, 1er accessit, Ovila Lefebvre et Charles Gauthier.

3IÈME DIVISION—1ER DEGRÉ.

Epellation française.—Prix, Alfred Barbeau, 1er accessit, Alsworth Duquette, 2e do, John Connelly.

Epellation anglaise.—Prix, Richard Johnston, 1er accessit, James Morris, 2e do, John Connelly.

Lecture française.—Prix, Césaire Despatie, 1er accessit, Alfred Barbeau, 2e do, Richard Johnston.

Lecture anglaise.—Prix, Richard Johnston, 1er accessit, James Morris, 2e do, John Connelly.

Arithmétique.—Prix, Alfred Barbeau, 1er accessit, Alsworth Duquette, 2e do, Dominique Ducharme.

Calcul mental.—Prix, Alsworth Duquette, 1er accessit, Alfred Barbeau, 2e do, Dominique Ducharme.

Leçons de choses.—Prix, Alsworth Duquette, 1er accessit, Alfred Barbeau, 2e do, Dominique Ducharme.

Vocabulaire anglais.—Prix, Alfred Barbeau, 1er accessit, Richard Johnston, 2e do, John Connelly.

Ecriture.—Prix, Charles Lamontagne, 1er accessit, Richard Johnston, 2e do, Victor Perrin.

Géographie.—Prix, John Connelley, 1er accessit, Alfred Barbeau, 2e do, Richard Johnston.

Religion.—Prix, Victor Perrin, 1er accessit, Alfred Barbeau, 2e do, John Connelly.

2IÈME DIVISION—5IÈME DEGRÉ.

Epellation française.—Prix, Napoléon Bétournay, 1er accessit exæquo Delphis Masson et Syriac Pesant.

Epellation anglaise.—Prix, Patrick Kavanagh, 1er accessit, Napoléon Bétournay, 2e do, Donat Brodeur.

Lecture française.—Prix, Napoléon Bétournay, 1er accessit exæquo, Donat Brodeur et Thomas Brennan, 2e do Syriac Pesant.

Lecture anglaise.—Prix, Henry Cummings, 1er accessit exæquo, Patrick Cavanagh et Thomas Brennan, 2e do exæquo, Daniel McNamara et Napoléon Bétournay.

Arithmétique.—Prix, Thomas Brennan, 1er accessit, Adolphe Dumaine, 2e do, Patrick Kavanagh.

Calcul mental.—Prix, Patrick Kavanagh, 1er accessit, Adolphe Dumaine, 2e do exæquo, François Richelieu et Thomas Brennan.

Leçons de choses.—Prix exæquo, Donat Brodeur et Thomas Brennan, 1er accessit exæquo, Joseph Allard et Hector Paquette, 2e do exæquo, Patrick Kavanagh et Napoléon Bétournay.

Langue française.—Prix, exæquo, Joseph Allard et Thomas Brennan, 1er accessit, Donat Brodeur, 2e do, Delphis Masson.

Ecriture.—Prix, Henry Cummings, 1er accessit, Thomas Brennan, 2e do, François Richelieu.

Vocabulaire anglais.—Prix, Thomas Brennan, 1er accessit, Napoléon Bétournay, 2e do, Donat Brodeur.

Dessin linéaire à vue.—Prix exæquo, François Richelieu et Henry Cummings, 1er accessit, Daniel McNamara, 2e do, Joseph Allard.

Mémoire.—Prix, Hector Paquette, 1er accessit, Thomas Brennan, 2e do, Adolphe Dumaine.

Géographie.—Prix, Thomas Brennan, 1er accessit, Donat Brodeur, 2e do, Joseph Allard.

Religion.—Prix, Hector Paquette, 1er accessit, Adolphe Dumaine, 2e do, Joseph Allard.

2IÈME DIVISION—4IÈME DEGRÉ.

Epellation française.—Prix, Théophile Lortie, 1er accessit, Louis Richard, 2e do, Paul Lagarde.

Epellation anglaise.—Prix, Théophile Lortie, 1er accessit, Ubald Lacaille, 2e do, Louis Richard.

Lecture française.—Prix, Théophile Lortie, 1er accessit, Joseph Daoust, 2e do, Paul Lagarde.

Lecture anglaise.—Prix, Ubald Lacaille, 1er accessit, Théophile Lortie, 2e do, François Payette.

Arithmétique.—Prix, Paul Lagarde, 1er accessit, Théophile Lortie, 2e do, Louis-Philippe Fournier.

Calcul mental.—1er prix, Joseph Daoust, 2e do, Louis-Philippe

Fournier, 1er accessit, Théophile Lortie, 2e do, Paul Lagarde, 3e do, Bte. Letourneux.

Leçons de choses.—Prix, Joseph Daoust, 1er accessit, Paul Lagarde, 2e do, François Payette.

Langue française.—Prix, Théophile Lortie, 1er accessit, Ubald Lacaille, 2e do, Louis-Philippe Fournier.

Ecriture.—1er prix, Alphonse Ledoux, 2e Théophile Lortie, 1er accessit, Paul Lagarde, 2e do, Louis-Philippe Fournier, 3e do, Edmond Menard.

Vocabulaire anglais.—Prix, Théophile Lortie, 1er accessit, Ubald Lacaille, 2e do, Louis Richard.

Dessin linéaire à vue.—Prix, Louis Richard, 1er accessit, Alphonse Ledoux, 2e do, Edmond Menard.

Mémoire.—Prix, Théophile Lortie, 1er accessit, Paul Lagarde, 2e do Bte. Letourneux.

Géographie.—Prix, Théophile Lortie, 1er accessit, Ubald Lacaille, 2e do, Bte. Letourneux.

Langue anglaise.—Prix, Théophile Lortie, 1er accessit, Bte. Letourneux, 2e do, Ubald Lacaille.

Religion.—Prix, Ubald Lacaille, 1er accessit, Théophile Lortie, 2e do, P. P. Bourque.

Prix d'accessits.—Alphonse Prud'homme, Joseph Dequoi, Napoléon Fafard, Thomas Brennan, Paul Lagarde, Jean-Louis Beaudry, Donat Brodeur, Albert Hébert, Alfred Barbeau, Adolphe Dumaine, Henri Perreault, George-Etienne Beaudry, Ubald Lacaille, Charles-Lewis Roney.

Distribution solennelle des prix au collège de St. Anne. Le 2 Juillet 1872.

COURS CLASSIQUE.

• Sagesse et application.—Prix, Zébedée Jean, élève de classe senior de philosophie.

CLASSE SENIOR DE PHILOSOPHIE.

Physique.—Prix, Philibert Tanguay, accessit, Joseph Lavoie.
Astronomie.—Prix, Philibert Tanguay, accessit, Alfred Lépine et Joseph Lavoie.

Chimie.—Prix, Joseph Lavoie, accessit, Philibert Tanguay.
Géologie et Minéralogie.—Prix, Philibert Tanguay, accessit, Henry O'Connor.

Enseignement religieux.—Prix, Joseph Lavoie, accessit, Henry O'Connor.

CLASSE JUNIOR DE PHILOSOPHIE.

Philosophie intellectuelle et morale.—Prix, Gabriel Cloutier, 1er accessit, Cléophas Michaud, 2nd do, Pierre Blanchet.

Mathématique.—Prix, Gabriel Cloutier, 1er accessit, Cléophas Michaud, 2nd do, Philippe Sirois.

Dissertations philosophiques.—Gabriel Cloutier, 1er accessit, Joseph Drapeau, 2nd do, Pierre Blanchet.

Botanique.—Prix, Cléophas Michaud, 1er accessit, Israël Joncas, 2nd Philippe Sirois.

Enseignement religieux.—Prix, Gabriel Cloutier, 1er accessit, Philippe Sirois, 2nd do, Pierre Blanchet.

RHÉTORIQUE.

Excellence.—Prix, Jean Gosselin, accessit, Hyppolite Sirois.

Discours français.—Prix, Hyppolite Sirois, accessit, Jean Gosselin.

Versions latines.—Prix, Hyppolite Sirois, accessit, Jean Gosselin.

Versions grecques.—Prix, Jean Gosselin, accessit, Hyppolite Sirois.

Thèmes latins.—Prix, Jean Gosselin, accessit, Hyppolite Sirois.

Histoire du Canada.—Prix, Jean Gosselin, accessit, Hyppolite Sirois.

Langue anglaise.—Prix, Jean Gosselin, accessit, Hyppolite Sirois.

BELLES LETTRES.

Excellence.—1er prix, Emile Dionne, 2nd do, Joseph Caron, accessit, Gustave Dionne.

Mentions honorables.—Jules Paradis, Alphonse Letellier et Georges Guy.

Enseignement religieux.—Prix, Emile Dionne, 1er accessit, Joseph Caron, 2nd Georges Guy.

Amplification.—Prix, Gustave Dionne, 1er accessit, Emile Dionne, 2nd Joseph Caron.

Versions latines.—Prix, Emile Dionne, 1er accessit, Gustave Dionne, 2nd do, Joseph Pelletier.

Thèmes latins.—Prix, Emile Dionne, 1er accessit, Gustave Dionne, 2nd do, Joseph Pelletier.

Versions grecques.—Prix, Joseph Caron, 1er accessit, Emile Dionne, 2nd Gustave Dionne.

Vers latins.—Prix, Emile Dionne, 1er accessit, Joseph Caron, 2nd do, Gustave Dionne.

Composition anglaise.—Prix, Hugh McGratty, 1er accessit, Emile Dionne, 2nd do, Georges Guy.

Histoire des littératures anciennes.—Prix, Joseph Caron, 1er accessit, Alphonse Pelletier, 2nd do, Emile Dionne.

Récitation.—Prix, Emile Dionne, 1er accessit, Joseph Caron, 2nd Jules Paradis.

Histoire moderne.—Prix, Joseph Caron, 1er accessit, Hugh McGratty, 2nd do, Jules Paradis.

VERSIFICATION.

Excellence.—1er prix, Louis Pelletier, 2nd Omer Tanguay, 1er accessit, Alphonse Pelletier, 2nd Paul Chénard.

Mentions honorables.—Thomas Chapais, Ulric Vachon, Alphonse Côté.

Enseignement religieux.—Prix, Bruno Desjardins, 1er accessit, Omer Tanguay, 2nd David Castonguay.

Composition française.—1er prix, Omer Tanguay, 2nd do, Louis Pelletier, 1er accessit, Thomas Chapais, 2nd do, Ulric Vachon et Alphonse Côté.

Composition anglaise.—1er prix, Omer Tanguay, 2nd do, David Castonguay, 1er accessit, Ulric Vachon, 2nd do, Paul Chénard.

Versions latines.—1er prix, Omer Tanguay, 2nd Thomas Chapais, 1er accessit, Louis Pelletier, 2nd Alphonse Pelletier et Paul Chénard.

Versions grecques.—1er prix, Paul Chénard, 2nd do, Omer Tanguay, 1er accessit, Thomas Chapais, 2nd do, Alphonse Pelletier.

Thèmes latins.—1er prix, Paul Chénard, 2nd do, Louis Pelletier, 1er accessit, Alphonse Pelletier, 2nd Omer Tanguay.

Thèmes grecs.—1er prix, Paul Chénard, 2nd do, Louis Pelletier, 1er accessit, Omer Tanguay, 2nd do, Alphonse Pelletier.

Vers latins.—1er prix, Edmond Paradis, 2nd do, Alphonse Côté, 1er accessit, Omer Tanguay, 2nd do, Paul Chénard.

Histoire du moyen-âge.—1er prix, Louis Pelletier, 2nd do, Alphonse Pelletier, 1er accessit, Paul Chénard, 2nd do, Thomas Chapais.

Récitation.—1er prix, Louis Pelletier, 2nd Alphonse Pelletier, 1er accessit, Paul Chénard, 2nd do, Thomas Chapais.

CLASSE DE GRAMMAIRE LATINE.

Excellence.—1er prix, Félix Blanchet, 2nd Georges Pelletier, 1er accessit, Louis St. Pierre, 2nd do Arthur Hébert, 3e do, Alphonse Michaud.

Mentions honorables.—William Dunn, Etienne Gosselin, Philippe Deschênes, Philippe Beaulieu, Montézuma Gagnon.

Enseignement religieux.—Prix, Georges Pelletier, 1er accessit, Etienne Gosselin, 2nd do, Moïse Dionne.

Composition française.—1er prix, Félix Blanchet, 2nd Louis St. Pierre, 1er accessit, Ernest Girard, 2nd Georges Pelletier, 3e do, Arthur Hébert.

Composition anglaise.—1er prix, William Dunn, 2nd do, Félix Blanchet, 1er accessit, Arthur Hébert, 2nd do, Georges Pelletier, 3e do, Louis St. Pierre.

Versions latines.—1er prix, Félix Blanchet, 2nd do, Georges Pelletier, 1er accessit, Arthur Hébert, 2nd do, Louis St. Pierre, 3e do, William Dunn.

Thèmes latins.—1er prix, Etienne Gosselin, 2nd do, Georges Pelletier, 1er accessit, Adolphe Michaud, 2e do, Arthur Hébert, 3e do, William Dunn.

Thèmes grecs.—1er prix, Arthur Hébert, 2nd do, Louis St. Pierre, 1er accessit, Georges Pelletier, 2nd do, Adolphe Michaud, 3e do, Philippe Beaulieu.

Histoire Romaine.—1er prix, Arthur Hébert, 2nd do, Georges Pelletier, 1er accessit, Félix Blanchet, 2nd do, Louis St. Pierre, 3e do, Ernest Girard.

Récitation.—1er prix, Arthur Hébert, 2nd do, Georges Pelletier, 1er accessit, Félix Blanchet, 2nd do, Adolphe Michaud, 3e do, Louis St. Pierre.

Interprétation grecque.—1er prix, Arthur Hébert, 2nd do, 1er accessit, Georges Pelletier, 2nd do, Félix Blanchet.

Musique vocale.—1er prix, Jean Gosselin, 2nd do, Pierre Blanchet, 1er accessit, Arthur Hébert, 2nd do, Alfred Lépine.

Musique instrumentale (orchestre).—1er prix, Philippe Beaulieu, 2nd do, Jean Gosselin, 1er accessit, Joseph St. Pierre, 2nd do, Bruno Desjardins.

Musique instrumentale (piano).—Prix, Edmond Paradis et Emile Dionne, 1er accessit, Philippe Beaulieu, 2nd do, Pierre Blanchet.

Dessin et paysage.—1er prix, Georges Guy, 2nd do, Gabriel Cloutier, 1er accessit, Joseph Bouliane, 2nd Onésime Bourassa.

Horticulture.—1er prix, Philibert Tanguay, 2nd do, Alphonse Marquis, 1er accessit, Arthur Hébert, 2nd do, Moïse Dionne.

COURS COMMERCIAL.

Sagesse et application.—1er prix, M. John Canoll, élève de troisième classe.

QUATRIÈME CLASSE.

Excellence.—1er prix, Alphonse Têtu, 2nd do, Arthur Michaud, 1er accessit, Eugène Pelletier, 2nd do, Charles Francœur.

Mentions honorables.—Oscar McAvoy, Arthur Thiboutot, Ivanhoe Beaulieu, Gustave Casgrain.

Catéchisme.—Prix, Alphonse Têtu, 1er accessit, Ivanhoe Beaulieu, 2nd do Eugène Pelletier.

Composition française.—1er prix, Alphonse Têtu, 2nd do, Arthur Michaud, 1er accessit, Eugène Pelletier, 2nd do, Ivanhoe Beaulieu.

Exercices français.—1er prix, Alphonse Têtu, 2nd do, Arthur Michaud, 1er accessit, Ivanhoe Beaulieu, 2nd Eugène Pelletier.

Exercices anglais.—1er prix, Alphonse Têtu, 2nd do, Arthur Michaud, 1er accessit, Oscar McAvoy, 2nd do, Arthur Thiboutot et Ivanhoe Beaulieu.

Versions anglaises.—1er prix, Alphonse Têtu, 2nd do, Arthur Michaud, 1er accessit, Ivanhoe Beaulieu, 2nd do, Gustave Casgrain.

Grammaire anglaise.—1er prix, Alphonse Têtu, 2nd do, Arthur Michaud, 1er accessit, Oscar McAvoy, 2nd Eugène Pelletier.

Tenue des livres (en anglais).—1er prix, Eugène Pelletier, 2nd do, Oscar McAvoy, 1er accessit, Arthur Michaud, 2nd do, Alphonse Têtu et Arthur Thiboutot.

Arithmétique.—1er prix, Oscar McAvoy, 2nd do, Alphonse Têtu, 1er accessit, Arthur Michaud, 2nd do, Eugène Pelletier.

Histoire ancienne et géographie.—1er prix, Alphonse Têtu, 2nd do, Arthur Michaud, 1er accessit, Ivanhoe Beaulieu, 2nd do, Alfred Blais.

Analyse logique et grammaire française.—1er prix, Alphonse Têtu, 2nd do, Arthur Michaud, 1er accessit, Charles Francœur, 2nd do, Ivanhoe Beaulieu.

Dessin linéaire, perspective et architecture.—1er prix, Bernardin Gingras, 2nd do, Joseph Ruest, 1er accessit, Alfred Blais, 2nd do, Joseph Painchaud.

TROISIÈME CLASSE.

Excellence.—1er prix, Alfred Tremblay, 2nd do, John Hart, 1er accessit, Fernand Dupuis, 2nd do, Jean Lévêque, 3e do, Zéphirin Giasson.

Mentions honorables.—John Canoll, Pierre Beaupré, Charles Duberger, J. Baptiste Lévêque, Louis Bérubé, Charles Martin, Louis Soucis, Achille Michaud, Charles Riverin, Eustache Sirois, Alphonse Darisse, Narcisse Pelletier.

Catéchisme.—Prix, John Canoll, 1er accessit, Fernand Dupuis, 2nd Achille Desjardins.

Composition française.—1er prix, Alfred Tremblay, 2nd do, Jean Lévêque, 1er accessit, John Hart, 2nd do, Zéphirin Giasson, 3e do, Onésiphore Roy.

Exercices français.—1er prix, Alfred Tremblay, 2nd do, Fernand Dupuis, 1er accessit, Jean Lévêque, 2nd do, Achille Michaud, 3e do, John Hart.

Exercices anglais.—1er prix, John Hart, 2nd do, Alfred Tremblay, 1er accessit, Fernand Dupuis, 2nd do, Jean Lévêque, 3e do, John Canoll.

Versions anglaises.—1er prix, Alfred Tremblay, 2nd do, John Hart, 1er accessit, Jean Lévêque, 2nd do, Fernand Dupuis, 3e do, Zéphirin Giasson.

Grammaire française.—1er prix, Fernand Dupuis, 2nd do, John Canoll, 1er accessit, Alfred Tremblay, 2nd do, William McDonald, 3e do, John Hart.

Grammaire anglaise.—1er prix, John Canoll, 2nd do, John Hart, 1er accessit, Fernand Dupuis, 2nd do, Alfred Tremblay, 3e do, Zéphirin Giasson.

Histoire du Canada.—1er prix, John Hart, 2nd do, Alfred Tremblay, 1er accessit, Zéphirin Giasson, 2nd do, Eustache Sirois, 3e do, Fernand Dupuis.

Arithmétique.—1er prix, Jean Lévêque, 2nd do, John Hart, 1er accessit, Charles Martin, 2nd do, John Canoll, 3e do, Louis Soucis.

Tenue des livres.—1er prix, John Hart, 2nd do, Jean Lévêque, 1er accessit John Carroll, 2nd do, Fernand Dupuis, 3e do, Alfred Tremblay.

Ecriture.—1er prix, J. Baptiste Lévêque, 2nd do, Jean Lévêque, 1er accessit, Fernand Dupuis, 2nd do, Achille Michaud, 3e do, Luc Deschêne.

DEUXIÈME CLASSE.

Excellence.—1er prix, Israël Dumont, 2nd do, Ferdinand Chabot, 3e Louis Pelletier, 1er accessit, Luc Lévêque, 2nd do, Félix Bélanger, 3e do, Michel Fournier.

Mentions honorables.—Edmond Camirand, Théophile Dumais, Elisée Lizotte, Alphonse Dionne, Alphonse Hudon, Charles Roy, Arthur Taché, Victor Pelletier, Ovide Bossé, Léo Gingras, Adolphe Dionne, Alfred Dionne, Théophile Côté, Marcellin Hudon, Dominique Pelletier, Adolphe Martin, Raoul Lavoie.

Exercices français.—1er prix, Israël Dumont, 2nd do, Louis Pelletier, 3e do, Ferdinand Chabot, 1er accessit, Luc Lévêque, 2nd do, Félix Bélanger, 3e do, Elisée Lizotte.

Exercices anglais.—1er prix, Edmond Camirand, 2nd do, Israël Dumont, 3e do, Michel Fournier, 1er accessit, Alphonse Darisse, 2nd do, Léo Gingras, 3e do, Arthur Taché.

Versions anglaises.—1er prix, Ferdinand Chabot, 2nd do, Israël Dumont, 3e do, Michel Fournier, 1er accessit, Edmond Camirand, 2nd do, Léo Gingras, 3e do, Arthur Taché.

Grammaire française.—1er prix, Louis Pelletier, 2nd do, Théophile

Dumais, 3e do, Elisée Lizotte, 1er accessit, Ferdinand Chabot, 2e do, Charles Hudon, 3e do, Félix Bélanger.

Grammaire anglaise.—1er prix, Louis Helletier, 2nd do, Théophile Dumais, 3e do, Ferdinand Chabot, 1er accessit, Elisée Lizotte, 2nd do, Félix Bélanger, 3e do, Théophile Côté.

Géographie et Histoire sainte.—1er prix, Louis Pelletier, 2nd Alphonse Hudon, 3e do, Raoul Lavoie, 1er accessit, Adolphe Dionne, 2nd Théophile Dumais, 3e do, Charles Audon.

Arithmétique.—1er prix, Louis Pelletier, 2nd do, Alfred Dionne, 1er accessit, Adolphe Dionne, 2nd do, Adolphe Martin, 3e do, Elisée Lizotte, 1er accessit, Théophile Dumais, 2nd do, Louis Pelletier, 3e do, Marcellin Hudon et Alphonse Hudon.

CLASSE ÉLÉMENTAIRE.

Excellence.—1er prix, Charles Cantillon, 2nd do, Thomas Duhig, 1er accessit, Henri Simard, 2nd do, Joseph Dubé, 3e do, Philippe Deschênes.

Mentions honorables.—Alphonse Talbot, Charles Blanchet, Noël Aubut, Emile Antil, Grégoire Deschênes, Michel Pelletier, F. Xavier Roy, Édouard Lizotte, Amable Beaulieu, Eugène Roy.

Catéchisme.—Prix, Charles Blanchet, 1er accessit, Alphonse Talbot, 2nd do, Henry Simard.

Exercices français.—1er prix, Henri Simard, 2nd do, Alphonse Talbot, 1er accessit, Charles Blanchet, 2nd do, Philippe Deschênes, 3e do, Joseph Dubé.

Exercices anglais.—1er prix, Charles Cantillon, 2nd do, Thomas Duhig, 1er accessit, Joseph Dubé, 2nd do, Alphonse Talbot, 3e do, Noël Aubut.

Analyse grammaticale.—1er prix, Thomas Duhig, 2nd do, Alphonse Talbot, 1er accessit, Joseph Dubé, 2nd do, Philippe Deschênes, 3e do, Charles Blanchet.

Grammaire française.—1er prix, Henri Simard, 2nd do, Charles Blanchet, 1er accessit, Joseph Dubé, 2nd do, Charles Cantillon, 3e do, Eugène Roy.

Grammaire anglaise.—1er prix, Henri Simard, 2nd Charles Cantillon, 1er accessit, Joseph Dubé, 2nd do, Charles Blanchet, 3e do, Thomas Duhig.

Géographie et histoire sainte.—1er prix, Henri Simard, 2nd do, Joseph Dubé, 1er accessit, Charles Blanchet, 2nd do, Alphonse Talbot, 3e do, Charles Cantillon.

Traduction anglaise.—1er prix, Charles Cantillon, 2nd do, Thomas Duhig, 1er accessit, Alphonse Talbot, 2nd do, Henri Simard, 3e do, Charles Blanchet.

Arithmétique.—1er prix, Charles Blanchet, 2nd do, Henri Simard, 3e do, F. Xavier Roy, 1er accessit, Emile Antil, 2nd do, Grégoire Deschênes, 3e do, Charles Hudon.

Ecriture.—1er prix, Charles Cantillon, 2nd do, Charles Bogue, 3e do, Charles Blanchet, 1er accessit, James Fitzpatrick, 2nd do, Henri Simard, 3e do, Joseph Dubé.

Musique vocale (1ière section).—1er prix, Gustave Casgrain, 2nd do Bernardin Gingras, 3e do, Ferdinand Chabot, 1er accessit, Ferdinand Chabot, 1er accessit, Alfred Blais, 2nd Fernand Dupuis, 3e do, Raoul Lavoie.

Musique vocale (2ième section).—1er prix, Elisée Lizotte, 2nd do, Alphonse Têtu, 3e do, Luc Lévêque, 1er accessit, Edmond Camirand, 2nd do, Charles Blanchet, 3e do, Ovide Bossé, 4e do, Noël Aubut.

Musique instrumentale (piano).—Prix, Charles Riverin, accessit, Oscar McAvoy.

Musique instrumentale (flûte et piano).—1er prix, Oscar McAvoy, 2nd do, Marcellin Hudon, accessit, Auguste Hudon.

Horticulture.—1er prix, Luc Lévêque, 2nd do, Eustache Sirois, 3e do, J. Baptiste Lévêque, 4e do, Bernardin Gingras, 5e do, Narcisse Pelletier, 1er accessit, Arthur Thiboutot, 2nd do, Zéphirin Giasson, 3e do, Henry Simard, 4e do, Victor Pelletier, 5e do, Oscar McAvoy.

AVIS OFFICIELS.



Ministère de l'instruction publique.

AVIS.

Nous croyons devoir rappeler à nos abonnés que la souscription au *Journal de l'Instruction Publique* est payable au Ministère de l'instruction publique même, et non ailleurs. Le paiement peut s'en faire par lettre enregistrée, à l'adresse du Ministre de l'instruction publique.

Québec, 15 Juillet 1872.

ÉRECTION DE MUNICIPALITÉ SCOLAIRE,

Le Lieutenant Gouverneur a bien voulu, par ordre en conseil en date du 12 du courant, ériger en municipalité scolaire la nouvelle paroisse de St. Patrice de Beauvillage, telle qu'elle est érigée pour les fins civiles, par une proclamation portant la date du six juin dernier.

NOMINATION DE MEMBRES DU BUREAU D'EXAMINATEURS DE BONAVENTURE.

Le Lieutenant Gouverneur a bien voulu, par ordre en conseil en date du 25 du courant, faire les nominations suivantes dans le Bureau des examinateurs de Bonaventure pour conférer des diplômes aux instituteurs et institutrices, savoir :

Le Révd. M. Antoine Chouinard, en remplacement du Révd. M. Charles G. Fournier, et Martin Sheppard, Ecr., en remplacement du Révd. M. John Wells.

NOMINATIONS DE COMMISSAIRES D'ÉCOLES POUR QUÉBEC ET MONTREAL.

Le lieutenant Gouverneur a bien voulu, par ordre en conseil en date du 9 du courant, faire les nominations suivantes de commissaires d'écoles savoir :

QUÉBEC.

Pour les protestants, le Rév. Charles Hamilton, M. A. en remplacement de lui-même.

MONTREAL.

Pour les catholiques, le Rév. Paul Leblanc, en remplacement de lui-même.

Pour les protestants, le Rév. John Jenkins, en remplacement de lui-même.

Le Lieutenant Gouverneur a bien voulu, par ordre en conseil en date du 25 du courant, faire la nomination suivante de commissaire d'école savoir :

Pour les catholiques de la cité de Québec, François Léon Gauvreau, écr., en remplacement de Jacques Crémazie, écr., décédé.

NOMINATIONS DE COMMISSAIRES D'ÉCOLES.

Le Lieutenant Gouverneur a bien voulu, par ordre en conseil en date du 19 du courant, faire les nominations suivantes de commissaires d'écoles savoir :

Chicoutimi, Métabetchouan, MM. Job Bilodeau, Joseph Laforest, Eusèbe Beaudreault, Solime Gagnon et Damase Raymond.

L'Assomption, Ile Bouchard, M. Honoré Lescot, en remplacement de M. Léon Pelletier.

Saguenay, Tadoussac, MM. Thomas Maltais et George Déchêne en remplacement de deux commissaires qui ne se trouvent pas dans les limites de la municipalité.

Témiscouata, St. Epiphane, M. Pierre Chouinard, en remplacement de M. François Pelletier.

DIPLOMES OCTROYÉS PAR LES BUREAUX D'EXAMINATEURS.

BUREAU PROTESTANT DE QUÉBEC.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 1^{ère} classe (A)—M. Archibald McConchy et Mlle. Margaret McKillop.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 2^{de} classe (A)—Mlles. Martha Graham, Jane Greaves, Sophia Redman, Emily Sturton et Eliza Ann Thurber. 7 mai, 1872.

D. WILKIE,
Secrétaire.

BUREAU PROTESTANT DE QUÉBEC.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 1^{ère} classe (A)—Mlles. Mary Jane Maxwell et Camilla Wilson. 6 août, 1872.

D. WILKIE,
Secrétaire.

BUREAU DE BEAUDE.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 1^{ère} classe (F)—Mlle. Philomène Poulin.
ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 2^{de} classe (F)—Mlles. Marie Elmire Célanire Perrault, Marie Maheux et Philomène Vaillancour. 6 août, 1872.

J. T. P. PROULX,
Secrétaire.

DIPLOMES OCTROYÉS AUX ÉLÈVES MAÎTRES DE L'ÉCOLE NORMALE JACQUES-CARTIER, LE 10 JUILLET, 1872.

DIPLOMES POUR ACADEMIE, MM. Gélase Boudrias, Elmond Généreux et Dosithée Godin.

DIPLOMES POUR ÉCOLE MODÈLE, MM. Evariste Leblanc, Ismaël Longtin, Jos. Bénard, Vitalien Cléroux, Julien Fille et Delphis Martin.

BUREAU CATHOLIQUE DE RICHMOND.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE 1^{ère} classe (F) Mlles Georgina Dionne, Victoria Demers, Rose de Lima Godbout, Adélaïde Hlinsc, Elise Johnson, P. Honorine Proulx, Philomène Porusse et Hermas Pilon.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 2^{de} classe (A) Mlle P. Honorine Proulx. 6 août 1872.

F. A. BRIEN,
Secrétaire.

BUREAU DE SHERBROOKE.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE 1^{ère} classe (F) Mlle Eulalie Dubois.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE 1^{ère} classe (A) Mlles Ellen Cunningham, Amelia E. Stevens et Ida Woodward.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE 2^{de} classe (A) Mlles Albina C. Handright, Esther Munn, Ella Parsons, Mary A. Rice et Mlle Mary A. Strain qui avait un diplôme considéré comme bon jusqu'à cette époque. Elle en a un maintenant sans conditions.

6 août 1872.

S. A. HURD,
Secrétaire.

BUREAU CATHOLIQUE DE MONTREAL.

ÉCOLE MODÈLE 1^{ère} classe (F) Mlle Marie Louise Chaput.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE 1^{ère} classe (F) Mlles Marie Osina Alix, Marie Céline Bardet dite Lapiere, Celina Beaudouin, Victoria Bergeron, Marie Selfrid Brunet, Marie Angéline Derome, Vitaline Desrousseaux, Euphémie Desrosiers, Régina Dion, Dame Farest Célanire Dudemaine, Marie Célanie Duhamel, Rose de Lima Dumontier, Sophie Gill, Edwidge Goulet, Angélique Jetté, Joséphine Laprès, Marie Flore Leclair, Rose Hermine Marchessault, Rose Exilda Pigeon, Rebecca Primeau, Rose de Lima Poissant, Elodie Rabeau, Marie Phébée Robillard, Marie Anne Tétreault, Emma Thibodcau, et M. Orphire Payment.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE 1^{ère} classe (F et A) Mlle Elizabeth Gorman.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE 2^{de} classe (F) Mlles Mélanie Bédard, Elvina Brière, Marguerite Boisvert, Céline Gagné, Mathilda Golin, Rachel Goulet, Joséphine Leduc, Mélanie L'Euever, Philomène Legault, Julie Céline Lisotte, Louise Normandin, Marie Asilda Phaneuf, M. Marie Rivard Dufresne, Céline Thibault, Léocadie Turcot et Marie Louise Veronneau.

6 et 7 août 1872.

F. X. VALADE,
Secrétaire.

BUREAU D'OTTAWA.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE 1^{ère} classe (F) Mlle Joseph Anne Gourdine.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE 2^{de} classe (A) Mlles Christina Blackburn, Mary C. Daly, Adelaïde Pritchard et John McCarthy. 6 août 1872.

J. R. WOODS,
Secrétaire.

BUREAU DE CHARLEVOIX.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE 1^{ère} classe (F) Mlles Elnire Allard et Célestine Bolduc.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE 2^{de} classe (F) Mlle Joséphine Trudel. 6 août 1872.

CHS. BOIVIN,
Secrétaire.

REDACTION.

Distribution des prix aux écoles normales.

Les examens et la distribution des prix à l'école normale Laval ont eu lieu le 27 juin dernier. Voici le compte rendu qu'en donne l'*Echo de Lévis* :

ÉCOLE NORMALE-LAVAL.

Plusieurs membres du clergé et un grand nombre de laïques, amis de l'éducation, assistaient jeudi soir à la distribution des prix et des diplômes aux élèves instituteurs de l'école normale Laval. Le fauteuil d'honneur était occupé par l'Hon. M. Chauveau, ayant à ses côtés le Révd. P. Point, MM. les abbés Lemieux, Casgrain, Godbout, Lepage, L'Hon. J. G. Blanchet, M. A. Tourangeau, M. P. etc.

La séance était à la fois littéraire et musicale, et à ce double point de vue, elle offrait un intérêt varié et constant, comme on pourra le voir par le programme :

Distribution des prix et des diplômes aux élèves-instituteurs de l'école-normale Laval, le 27 juin 1872 :

1. Duo de piano sur le *Trouvère* de..... Verdi
MM. RIVERIN et DUFRESNE.
2. *Le loup et le chien*, fable de.....La Fontaine.
déclamée par M. L. GÉNÉREUX, élève de l'école modèle annexe.
3. Etude de solfège Le Charpentier.
par les élèves des deux divisions.
4. *Ce n'est pas un conte en l'air*, récit
déclamé par M. J. B. SMOIS, élève de seconde division.
5. Distribution des prix aux élèves de seconde division.
6. Discours de Brutus Shakespearo.
déclamé par M. P. RIVERIN, élève de première division.
7. Quatuor instrumental..... Pleyel.
MM. LAVIGNE, PARÉ, DEFOY et GAUVREAU.
8. Distribution des prix aux élèves de première division.
9. *Episode de la vie d'un savant* Assolant.
déclamé par M. G. GAGNON, élève de seconde division.
10. Première partie du *Désert*..... David.
Chœur des élèves de l'école normale. Soli, par MM. PLAMONDON, DUGAL et DELISLE, frères. Accompagnement par le septuor instrumental-Haydn.
Stances déclamées par D. S. POULIOT.
11. Chanson comique.
M. GEORGE GAGNON, élève de seconde division.
12. *Religion*, poésie..... De Beauchesne.
déclamée par M. ANGERS, élève de première division.
13. Chœur de la *Muette de Portici*..... Auber.
14. Collation des diplômes.
15. Remercements.

GOD SAVE THE QUEEN.

Il est difficile de rendre à chacun des artistes et des élèves dont les noms figurent sur ce programme la part de mérite qui lui revient. Nous résumerions plus facilement notre appréciation dans une rémarque générale qui est celle-ci : Pour les artistes québécois, le public trouve toujours un nouveau plaisir à les entendre, et il semble que chaque jour leur talent se perfectionne ; on dirait qu'il a pris de l'ampleur depuis qu'ils ont assisté à la grande fête musicale de Boston. Pour les élèves, à part ce qui tient au talent particulier de chacun, il y a la part de l'éducation : et celle-ci, à tous les points de vue, fait infiniment honneur et à l'institution et aux professeurs. Il y a l'assurance qui dénote les études fortes et sérieuses et le bon ton qui est, pour ainsi dire, la forme extérieure de l'instruction ; partie essentielle sans laquelle l'éducation est incomplète.

L'auditoire a fort goûté la poésie intitulée *Religion*, déclamée par M. Angers, jeune élève plein d'intelligence et de talent, qui en a traduit le sentiment avec une

perfection remarquable, ainsi qu'une chanson comique, chantée par M. George Gagnon qui a obtenu beaucoup de succès et a été obligé de reparaitre une seconde fois sur le théâtre.

Quant à la partie musicale, il est difficile de faire de mention spéciale, les différents morceaux ayant tous été également bien choisis et bien exécutés. Mais chacun a son faible et le nôtre est pour le *Désert* de Félicien David. Cette grande composition musicale est très-populaire à Québec depuis qu'elle y a été exécutée pour la première fois, sous l'intelligente direction de M. Ernest Gagnon.

Le chœur des élèves de l'école-normale, aidé du septuor Haydn, et de quelques autres artistes en a bien rendu la première partie qui a été interrompue à plusieurs reprises par les applaudissements. MM. Pagé, Angers, Lebeuf et Riverin, ont obtenu le plus grand nombre de prix.

La séance s'est terminée par quelques paroles de l'Hon. M. Chauveau aux élèves et au public venu pour assister au couronnement des travaux de l'année académique. Il a pu dire avec vérité que si l'on jugeait de la valeur d'une institution par les résultats produits, le pays pouvait être fier de ses écoles-normales, lesquelles donnent chaque année à l'enseignement un grand nombre de sujets dévoués, qui contribuent tous les jours à relever le niveau de l'éducation élémentaire dans les campagnes. S'il y a de l'argent bien employé, c'est celui que l'on consacre ainsi à l'avancement intellectuel des populations, et s'il y a un fait difficile à expliquer, c'est celui de voir certains politiques, soi-disant amis du peuple, décrier et abaisser dans l'opinion, ces institutions dont les bienfaits retombent directement et immédiatement sur lui.

—La distribution des prix aux élèves-institutrices de la même école a eu lieu le 1er juillet. Nous en empruntons le compte-rendu au "*Courrier du Canada* :

"Il nous a été rarement donné d'assister à une séance plus intéressante que celle qui a eu lieu lundi dernier au pensionnat des Ursulines, à l'occasion de la distribution des prix et des diplômes aux élèves-institutrices de l'école normale-Laval. L'étonnante transformation de l'instruction primaire dans la province de Québec s'explique par nos écoles normales, et si jamais institutions ont su remplir, et en peu de temps, le bien qu'on attendait d'elles, ce sont bien celles-là.

La distribution des prix nous a fait connaître les noms des élèves-institutrices qui se sont les plus distinguées pendant l'année scolaire ; ce sont : mesdemoiselles Eulalie Lévesque et Marie Paré, dans la première division ; et, dans la deuxième division, mesdemoiselles Céline Lavoie et Eléonore Blouin. Le prix du prince de Galles, pour l'obtention duquel les deux départements, des instituteurs et des institutrices, ont concouru, a été remporté, cette année, par mademoiselle Eulalie Lévesque, de Sainte-Anne Lapocatière.

La séance de lundi était présidée par l'honorable premier-ministre, M. Chauveau. L'auditoire se composait des parents, des élèves et d'un grand nombre d'amis de l'éducation, parmi lesquels nous avons remarqué M. le curé de Québec, MM. les chapelains de l'Hôtel-Dieu, des Ursulines et de l'académie de Sillery, M. le directeur du collège de Lévis, MM. Bolduc, Gagnon, Lepage et Beaulieu, prêtres, l'honorable M. L. Panet, sénateur, M. le docteur Giard, du département de l'instruction publique, MM. les professeurs de l'école normale, etc., etc. Les élèves ont dit plusieurs morceaux de déclamation parfaitement choisis, et cela avec une vérité de ton et de geste surpassée nulle part ailleurs, et qui dénote, chez ces élèves, une grande intelligence et l'habitude de bien lire.

Nous savons qu'à l'école normale Laval, on attache une grande importance à la lecture à haute voix. Lire est chose assez ordinaire ; bien lire, au contraire, est chose

fort rare, et nous félicitons les professeurs de l'école normale du soin particulier qu'ils mettent à enseigner cet art si utile et malheureusement si négligé. Mesdemoiselles Normand, Couture et Blouin, entr'autres, ont déclamé les morceaux qui leur étaient assignés sur le programme avec une netteté de prononciation et un naturel parfaits.

La partie musicale de la séance ne le cédait en rien à la partie littéraire ; et, quand l'on songe au peu de temps que les élèves ont à consacrer à la musique, on est étonné des résultats obtenus. L'enseignement du piano se fait sous l'intelligente direction des dames religieuses ursulines ; quant à la musique vocale, c'est M. le principal de l'école normale lui-même qui s'en était chargé cette année. Ses élèves lui ont fait le plus grand honneur : le chœur de la "Charité," de Rossini, la barcarolle d'"Oberon," de Weber, le "Chant du Mousse," les "Cloches" et le "Boléro," de Vast, ont été interprétés avec une précision irréprochable ; rien n'était laissé à l'arbitraire : les parties étaient parfaitement équilibrées ; le rythme, les nuances, l'accent, tout cela était donné avec nombre, poids, et mesure, si nous pouvons ainsi parler.

Les élèves-intitutrices ont l'avantage inappréciable de faire leur éducation sous les yeux des religieuses ursulines, sous la surveillance continuelle de maîtresses appartenant à cette communauté "que l'on ne saurait jamais ni trop aimer ni trop admirer," comme on l'a dit avec raison ; et c'est là le secret de cette tenue modeste et digne à la fois, de cette aisance mêlée de réserve que chacun a pu admirer chez les élèves de ce département de l'école normale.

L'honorable M. Chauveau qui, soit dit en passant, doit être singulièrement heureux de voir sa grande œuvre des écoles normales couronnée de tant de succès, s'est fait l'interprète de l'auditoire en complimentant les élèves sur leurs travaux et sur leur intéressante séance artistique, et aussi en offrant à M. l'abbé Lagacé, l'habile et dévoué principal de l'école normale-Laval, aux dames religieuses ursulines et à MM. les professeurs de l'institution, les félicitations qu'ils méritent à si juste titre."

Distribution des prix aux écoles normales.

ÉCOLE NORMALE JACQUES-CARTIER.

La séance de la distribution des prix à l'école normale Jacques-Cartier a eu lieu le 10 juillet, à midi. Un local fort pittoresque avait été préparé à cet effet dans la cour, à l'ombre des arbres et sous une espèce de tente improvisée. Les travaux de décoration étaient presque terminés, lorsque l'aspect des nuages, qui n'avait rien de rassurant, dut faire renoncer à l'idée d'une séance au grand air, où tous les spectateurs auraient pu être à l'aise et jouir d'un spectacle presque champêtre. Malheureusement, le firmament, pour ne pas dire le Ciel, était contraire à cette jouissance ; il fallut bien en faire son parti et se résigner à entrer sous un toit plus sûr, mais infiniment plus resserré.

L'auditoire, comme d'habitude, était très-nombreux et surtout très-distingué. Malgré toute sa bonne volonté, cependant, il ne put s'empêcher de laisser échapper quelques plaintes étouffées, sur le manque d'air, et sur la chaleur qui se faisait vivement sentir, surtout à cette heure du jour. M. le Principal fit remarquer aux auditeurs, que, loin de compatir à leur malaise, il se trouvait dans la triste nécessité de s'en réjouir. "Je désirerais, poursuivit-il, que chacun se trouvât plus mal encore, et surtout qu'il s'en plaignît assez fortement pour que sa voix arrive

jusqu'au siège de l'autorité qui, peut-être alors, songera à nous donner un local plus commode. Il m'est donc permis de désirer un peu ce mal, puisqu'il peut en résulter un si grand bien." Si le succès se mesure sur les applaudissements, on peut dire que M. le Principal a eu tout l'auditoire en sa faveur.

La séance était présidée par C. S. Cherrier, écrivain, C. R., et membre du conseil de l'instruction publique. On remarquait à ses côtés, MM. les supérieurs de St. Sulpice, du collège de Ste. Thérèse, des Frères des écoles chrétiennes et des Frères de St. Vincent, les RR. PP. Aubier et Royer, S. J., les RR. MM. J. Aubry, D. D., Champoux, Mercier, Barbarin, Rousseau, Charlebois, Lonergan, Routhier directeur du collège Ste. Thérèse ; MM. Dumouchel, sénateur, F. X. Valade, Bétournay, Archambault, principal de l'académie commerciale, et un grand nombre d'autres personnes distinguées de la ville et d'amis de l'éducation.

M. Fahey a prononcé un discours très-remarquable en anglais, sur les rapports de la religion avec la science et en particulier sur ses rapports avec l'éducation. On s'attache dans ce siècle à établir l'influence rétrograde de la religion sur les sciences, et les prétendus obstacles qu'elle oppose au progrès. M. Fahey a démontré que, bien au contraire, la religion a de tout temps, éclairé et aidé la science, qu'elle l'a empêchée de commettre les plus regrettables écarts ; qu'elle a toujours, en outre, favorisé le progrès et prêté son concours à toutes les grandes œuvres que les siècles ont entreprises et conduites à bonne fin. Ses temples et ses vieilles cathédrales, seules, sont bien la plus haute expression du progrès dans les sciences et dans les arts. L'éducation a aussi besoin de la religion qui est elle-même une école parfaite sous tous les rapports. Le sens même du mot, *educare*, indique que son but est de relever le moral de l'homme et de l'établir dans une ligne de conduite, dans des habitudes qui fassent dominer autant que possible ses bons instincts et qui développent les germes de ses bonnes qualités. La religion n'a pas d'autre but.

Nous avons reproduit ces quelques idées au hasard ; elles ne sont que le squelette du discours de M. Fahey qui a développé son sujet dans un langage très-imagé, mais juste et clair. Son discours a paru produire la plus heureuse impression.

Plusieurs morceaux ont été débités avec beaucoup de succès par les élèves de l'école-modèle. Ces morceaux avaient été préparés avec l'aide des seuls élèves-maîtres de l'école normale, formés eux-mêmes par M. le professeur Danglars. Les excellents résultats obtenus prouvent que si la méthode de M. Danglars est bonne, elle a agi sur des élèves qui lui font honneur et qui ont su parfaitement reproduire les leçons de ce professeur distingué. Le débit était naturel, avec l'absence complète de ce qu'on appelle le *recontre* si souvent chez les enfants et les jeunes gens. En somme, l'auditoire a été enchanté de ce qu'il a entendu, et a paru parfaitement convaincu que l'on fait à l'école normale Jacques-Cartier un cours d'études véritablement solide et sérieux.

Cela n'empêche pas toutefois qu'on n'y sache mêler l'utile à l'agréable suivant le précepte d'Horace :

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci :

La séance a été entremêlée de fort jolis morceaux d'une musique aussi agréable que variée, comme on peut le voir par le programme suivant, que nous reproduisons :

1. *Oh ! quel plaisir* ; Chœur tiré de NICOLÉ.
Discours par M. Wm. FAHEY, professeur d'anglais.
2. *La promenade sur l'eau*, par MENDELSONN.
3. *Oh ! que j'aime la neige*, poésie de l'Hon. P. J. O.
CHAUVEAU, récitée par TH. BRENNAN.
Distribution des prix de l'école modèle, première partie.
4. *Le lion devenu vieux*, musique de ELWART.
5. *A case not to be found in any of the books*, fable récitée par T. LORTIE.
Distribution des prix de l'école modèle, deuxième partie.

6. *Kyrie*, extrait de musique sacrée.....PALESTRINA.
 7. *L'Erable*, poésie récitée par..... J. DAoust.
 Prix de l'école normale.
 8. *Le Projet*, extrait d'une scène récréative de..... WILHEM.
 9. *The Orphan Boy*, poésie récitée par..... E. PAPINEAU.
 Diplômes de l'école normale.

LA SAINTE LIGUE.

GOD SAVE THE QUEEN.

Il est à remarquer que les morceaux de chant ont été exécutés par les élèves seuls, sans le secours d'aucun musicien du dehors.

Après la collation des diplômes, M. Cherrier, qui, malgré une sévère indisposition, avait bien voulu présider la séance, adressa quelques paroles aux élèves pour les louer de leur travail et les féliciter de leurs succès : " Je vous engage, leur dit-il, entr'autres choses, à conserver le goût et l'habitude du travail qui est le meilleur gage de succès, et sans lequel, de fait, on n'arrive à rien. Vous pouvez tirer un grand encouragement pour l'avenir, en constatant les notables changements en bien qui se sont opérés dans l'enseignement depuis l'établissement des écoles normales. Les fonctions d'instituteur ne sont plus aujourd'hui des fonctions ingrates et même humiliantes. C'est au contraire un état estimé et digne de toute estime. Ce sont nos écoles normales qui ont amené cet heureuse transformation. Dans la seule ville de Montréal, on compte plusieurs écoles modèles et académies importantes, entr'autres l'académie commerciale qui a déjà produit et qui est destinée à produire tant de bien parmi notre population. Cette académie applique le système suivi par l'école normale. Surtout souvenez-vous que, si le talent est une chose estimable, il est rare qu'il arrive à quelque chose de pratique et même qu'il ne produise pas de mal, sans une bonne méthode et sans le travail."

La séance a été close par l'hymne national, et l'assistance s'est retirée pleine de confiance, d'après ce qu'elle venait de voir et d'entendre, dans un avenir de progrès marqués et de succès réels pour l'école normale Jacques-Cartier.

Nous publions autre part la liste des prix et des diplômes distribués aux élèves de l'école.

Examens et distributions dans les Universités, Collèges, Couvents et autres maisons d'éducatons.

Nous donnons dans ce numéro, suivant notre habitude, chaque année, à pareille époque, un rapport succinct des séances qui ont eu lieu aux examens et distributions de prix de nos principales maisons d'éducation.

Nous nous trouvons obligé bien à regret, de passer sous silence les noms de plusieurs institutions dont nous aurions aimé à parler ; mais il nous a été impossible de nous procurer les détails nécessaires à cet effet. On voudra bien croire, nous l'espérons du moins, que ces omissions ne sont le fait d'aucune préméditation de notre part, et que notre intention est de n'avoir aucune préférence.

Quant aux détails que nous publions, nous les avons glané çà et là, et indistinctement, dans tous les journaux qui nous sont tombés sous la main. Nous en donnons crédit ici, d'une manière générale, à tous nos estimables, confrères, qui seront assez désintéressés, nous en sommes certain, pour se contenter de cette seule reconnaissance, et pour ne pas trop nous en vouloir, s'ils se retrouvent par ci par là au milieu de notre humble prose.

Au séminaire de Québec et à l'université Laval, la distribution des prix, avec la collation des diplômes, a eu lieu le 5 juillet. Nous en empruntons le compte-rendu au *Courrier du Canada*.

" La distribution solennelle des prix aux élèves du Petit Séminaire de Québec et des diplômes gradués de l'Université-Laval a eu lieu, vendredi l'après-midi, dans la grande salle de l'Université. L'affluence était considérable. Le parterre était à peu près rempli, tandis que, dans les galeries réservées aux dames, tous les sièges étaient occupés. Dans l'assistance, les membres du clergé figuraient pour un chiffre considérable. Sur les premiers sièges on voyait M. le grand-vicaire Cazeau, M. le curé de Québec, le Rév. P. Point, etc., etc.

M. le grand-vicaire Hamel, Supérieur du Séminaire de Québec et Recteur de l'Université-Laval, occupait le fauteuil présidentiel, ayant à sa droite M. l'abbé Beaudet, préfet des études, et à sa gauche M. le grand-vicaire Cazeau.

La séance s'est ouverte aux joyeux accords de la musique des élèves. Puis a commencé la distribution des prix aux élèves du petit Séminaire, distribution qui s'est faite, tout le temps, au milieu des applaudissements de l'assistance, heureuse de manifester le cas qu'elle faisait des lauriers et des lauréats.

Les diplômes furent distribués dans l'ordre de la liste que nous publions ci-dessous. Tous les diplômés, à leur apparition sur la scène, furent salués par les acclamations de l'auditoire ; mais ceux qui eurent la plus grande part de cette ovation improvisée furent M. Dubé, diplômé docteur en médecine, M. Adjutor Turcotte, licencié en Droit, et messieurs Laflamme et Papineau, licenciés en théologie.

Ces quatre gradués sont des jeunes gens d'un talent reconnu et ils ne contribueront pas peu, dans leur carrière respective, à augmenter l'éclat qui rejaillit de partout sur l'Université-Laval, par le fait de la haute réputation des élèves qu'elle a formés depuis qu'elle est en existence.

On nous donne, sur un de ces quatre gradués, un détail qui montrera que la science n'attend pas toujours le nombre des années. M. Laflamme, qui a obtenu le degré de licencié en théologie avec très grande distinction, est un jeune ecclésiastique qui ne fait guère que d'entrer dans sa vingt deuxième année.

" La distribution des prix terminée, les élèves de dernière année montèrent sur le théâtre et un d'eux. M. F. Bélanger, fit, dans un langage ardent relevé par une déclamation trahissant les émotions de son cœur, le discours d'adieu qui pourrait se résumer en ces mots : nous avons trouvé ici le vrai bonheur et la véritable liberté sous l'égide de la religion et de l'autorité, nous ne serons pas ingrats et jamais ne s'effacera de nos cœurs le souvenir de ce que nous devons à cette vénérable maison d'éducation et aux dignes et dévoués continuateurs de l'œuvre de Mgr. de Montmorency-Laval.

M. le grand-vicaire Hamel répondit, au nom du séminaire, aux touchants adieux des élèves finissants. Il leur dit que leurs professeurs et directeurs ne les voyaient pas sans chagrin s'éloigner d'eux après neuf ans d'une vie commune, et il leur donna l'assurance que jamais, eux non plus, ils ne perdraient le souvenir de leur passage au milieu d'eux, qu'ils les suivraient dans la carrière par eux embrassée, d'un regard affectueux, et qu'ils leur garderaient toujours une place dans leurs cœurs.

Après le discours de M. le grand-vicaire Hamel, les professeurs et élèves des quatre facultés de l'Université ont fait gravement leur entrée dans la salle, précédés de l'appareur portant la masse, l'auditoire se levant sur le passage du cortège. Lorsque les professeurs eurent pris place aux fauteuils rangés en hémicycle sur le théâtre, M. le recteur, qui occupait le fauteuil d'honneur, demanda en latin, suivant la formule d'usage, aux quatre facultés l'autorisation de procéder à la collation des diplômes.

Cette distribution des diplômes a clos la séance.

Voici la liste officielle des diplômés, avec les noms des

élèves qui ont enlevé les prix fondés par feu le Dr. Morrin et par M. le Dr. Sewell, professeur de l'Université-Laval :

Bacheliers-ès-sciences.—MM. Arthur Desjardins, Ferdinand Gauvreau, Charles. P. Richard, Raymond Caisse, Antoine Lamy, Ernest Duguay.

Bacheliers-ès-lettres.—MM. Antoine Gobeil, Lawrence Cannon, Thomas Michel Labrègue, Narcisse Parent, Napoléon Bernier, Peter O'Leary.

Bacheliers-ès-arts.—MM. Alphonse Pouliot, avec prix du Prince de Galles ; Philéas Boulet, Ernest Nadeau, Victor Huard, August. Bourbonnais.

Bacheliers-en-médecine.—MM. Narcisse Eutrope Dionne, Moïse Rheault, Joseph-Philippe Ladrière, Louis-Napoléon Fortin, Richard-Philippe Aléyn, Marie-Richard-Alphonse-Tancrède Fortier, Pierre-Joseph-Odilon Lauriault, William Magnire, Edwin Turcot, Joseph-Phidime Giguère, Honoré Labrègue, Louis-Ephrem Olivier, Louis Venner, Samuel Ponliot, Damase Rossignol, Auguste Ross, Ovide-Amédée-Arthur Toussignant.

Bacheliers-en-droit.—MM. Théodore Pâquet, Joseph Maltais, François-Xavier Lemieux, Joseph-Alphonse-Rouleau, Charles Chartré.

Bacheliers-en-théologie.—MM. Henri Têtu, Edmond Marcon, Zoël Lambert, Benjamin Demers, Thomas Bérubé, Honoré Leclerc, Daniel McIntosh.

Licenciés en médecine.—MM. Joseph Eusèbe Grondin, Bazile Desrochers, Gustave Turcotte, Moïse Rheault, Joseph-Edouard Ladrière, Joseph-Benjamin Blouin, Evens Rochette, avec distinction.

Licencié en droit.—M. Hubert Edouard-Adjutor Turcotte.

Licenciés en théologie.—MM. Adrien Papineau, avec distinction, Clovis Laflamme, avec grande distinction.

Docteurs en médecine.—MM. Malcolm Guay, Felix-Emile Dubé.

PRIX SEWELL.

1er prix, M. Ernest Delisle ; 2me prix, M. Eutrope Dionne.

PRIX MORRIN.

Deuxième année.—1er prix, M. Honoré Labrègue ; 2me prix, M. Nérée Beauchemin.

Quatrième année.—1er prix, M. Félix Dubé ; 2me prix, M. Benjamin Blouin.

—Au collège de Lévis, la distribution solennelle des prix a eu lieu le 20 juin, dans une des salles de cet établissement, devant un nombreux auditoire, qui avait voulu témoigner par sa présence de l'intérêt que Lévis porte à cette institution.

Le Révd. M. T. E. Hamel, Supérieur du séminaire de Québec et Recteur de l'Université Laval, présidait la séance. On remarquait en outre le révérend M. Déziel, curé de Lévis ; M. Cyr. Légaré, directeur du séminaire ; M. L. Beandet, préfet des études ; et MM. les abbés Fréchet, Hndon, Kirouac, Déziel, etc., l'hon. J. G. Blanchet, M. P., M. P. P., et bon nombre des principaux citoyens de cette ville.

La séance a été fort intéressante, et en même temps qu'elle prouve les progrès, l'intelligence des élèves, elle jette beaucoup de crédit sur les directeurs, qui ont su faire tant, en si peu de temps et avec des ressources relativement restreintes. C'est pourquoi nous n'avons pas l'ombre d'un doute que, sous l'habile administration du directeur actuel, M. Ls. Langis, et des autres messieurs qui partagent avec lui le fardeau, le nouvel établissement commercial aura un plein succès et comblera avant longtemps une lacune qui se fait vivement sentir au milieu de nous, l'absence d'une éducation commerciale suffisante.

—La distribution des prix aux élèves du collège des Trois-Rivières, a eu lieu mardi matin, le 25 juillet, en

séance privée et après les examens ordinaires de la fin de l'année.

On nous informe que les élèves finissants, ayant voulu s'associer à l'œuvre des anciens élèves dans la souscription en faveur du Collège, ont eu la générosité d'offrir la valeur de leurs prix pour cette fin.

—A Nicolet, en revanche, la clôture de l'année scolaire s'est faite suivant toutes les bonnes traditions. A part la science littéraire et musicale, il y a eu, la veille, une de ces joûtes vives et pétillantes, adorées des élèves et pas du tout désagréables aux personnes même les moins susceptibles d'émotions un peu violentes.

Nous laissons parler sur ce sujet, le *Journal des Trois-Rivières* du 4 juillet :

“Hier avait lieu, dit-il, au séminaire de Nicolet, une très-intéressante séance à l'occasion de la sortie des élèves.

Sa Grandeur Mgr. Laflèche, M. le Grand-Vicaire Caron et nombre des messieurs du clergé s'étaient déjà rendus dès la veille, et purent assister à l'intéressant combat simulé, donné par la compagnie des fils de Châteauguay, mardi soir.

Le but de la petite guerre était la prise du jeu de balle protégé par un corps de défense.

L'action intéressa au plus haut point les nombreux spectateurs. Les plans d'attaque et de défense avaient été combinés avec une habileté digne de tacticiens expérimentés, et furent conduits au résultat final avec un entrain et une sûreté d'action dont pourrait se glorifier une troupe régulière, habilement commandée.

Nous complimentons chaleureusement les fils de Châteauguay sur l'esprit véritablement militaire qui les anime, et nous les encourageons à maintenir avec tout le zèle possible cette petite école militaire qui, tout en leur fournissant l'occasion de passer joyeusement les heures de récréation, prépare pour plus tard, des officiers intelligents et capables.

Hier matin de bonne heure, la grande salle du collège était déjà littéralement remplie. Après l'arrivée de Sa Grandeur Mgr. Laflèche et des membres du clergé, la séance fut ouverte par un discours d'entrée, prononcé avec succès par M. P. H. Douville.

Ensuite on joua une intéressante tragédie en un seul acte, “Le Siège de Colchester.” Cette pièce est fort jolie et contient des scènes émouvantes, qui furent parfaitement bien rendues par les acteurs. MM. A. Blondin et Tremblay qui remplissaient les rôles, ont certainement joué avec un talent peu ordinaire ; aussi furent-ils souvent interrompus par les applaudissements de l'assistance.

La pièce fut suivie d'un air d'orchestre et d'un beau morceau de chant. Il n'est pas besoin d'appréciations ici ; on sait comment la musique instrumentale et vocale fleurit à Nicolet sous la direction habile de M. O. de Chatillon.

Puis, vint un plaidoyer humoristique, où deux avocats firent valoir, l'un M. R. Poisson, les avantages d'une petite stature, l'autre, M. N. Charland, ceux d'une haute taille ; deux graves juges siégeaient. Le premier M. Z. Lahaye, exposa la cause et laissa la parole aux avocats. Après le plaidoyer, M. R. Caisse, l'autre juge rendit jugement en faveur de la taille moyenne, après avoir fait valoir la grande utilité des justes milieux.

Cette petite pièce, si enlevée et si piquante d'originalité fut conduite avec un entrain qui égaya infiniment l'auditoire.

Quatre élèves d'origine irlandaise eurent ensuite un concours de déclamation anglaise et remportèrent un véritable succès, attesté par les plus chaleureux applaudissements. C'étaient MM. P. et Thos. Sullivan, L. Cussack et J. Shean.

Après une pièce de chant, le fameux “chœur des buveurs,” exécutée avec un entrain remarquable, MM. L.

O. Beauchesne, E. Tremblay et A. Blondin ex-zouave pontifical, vinrent briguer le palme de l'élocution française. Un seul fut couronné mais tous trois méritèrent les plus chaleureux applaudissements. M. A. Blondin eut l'honneur de remporter la glorieuse victoire chaudement disputée par ses deux habiles concurrents. M. Blondin a le *pectus* de l'orateur, une voix sympathique et un naturel de geste et d'élocution qui promettent beaucoup pour l'avenir.

Ensuite eut lieu la distribution des prix après laquelle Sa Grandeur Mgr. Laflèche adressa quelques paroles aux élèves, puis l'assemblée se dispersa. Le son des joyeuses fanfares annonçait l'ouverture des vacances."

COLLÈGE DE JOLIETTE.

La distribution solennelle des prix a eu lieu le 3 de juillet. Cette séance avait attiré un grand concours de parents, d'amis et d'anciens élèves. Parmi les prêtres présents se trouvaient M. le chanoine Fabre, représentant de Mgr. l'évêque de Montréal, président, et les révérends M. Quintal, Lebre, O. M. I., Légiar, Barrette, A. Dupuis, Huot, Gaudet, Jeannotte, Loranger, Chicoine, Paquin, Malo, Bêland, Blanchard, H. Dupuis, Jodoin, Jacques, Lévesque, Casaubon, Harnois, McCarthy, Brouillet, Valois et bon nombre d'ecclésiastiques.

—La séance de clôture de l'année scolaire, au collège de l'Assomption, avait eu lieu la veille. Voici ce qu'en dit le correspondant d'un journal de Montréal :

"Mardi, 2 juillet, avait lieu la distribution solennelle des prix aux élèves du collège de l'Assomption. Cette fête annuelle attire toujours au collège, grand nombre d'anciens élèves et d'amis, prêtres et laïques, qui aiment à suivre cette florissante institution, dans les développements qu'elle prend tous les jours. Aussi, cette fois-ci, comme par le passé, avons-nous eu la bonne fortune de presser la main à une foule de confrères et d'amis, réunis sous le toit hospitalier du collège de l'Assomption.

La séance était présidée par Monsieur le chanoine Fabre, ayant à sa droite Messire Dorval, supérieur du collège, et à sa gauche, l'Hon. Louis Archambault, ministre de l'agriculture et des travaux publics. Parmi les membres du clergé nous avons remarqué, le Révérend Père Lebre, O. M. I. maître des novices à Lachine ; les Révérends Lajoie, sup. de la communauté des Viateurs et curé de Joliette, Laporte et Michaud, du collège de Joliette ; Renaud et Colin, du collège Masson ; J. Bte. Labelle, ancien curé, Repentigny ; Marcotte, curé de Lavaltrie ; Birs, de St. Sulpice ; Proulx, chapelain à Belœil ; Théberge de St. Augustin ; Dupuis de Ste. Elisabeth ; Lévesque de Joliette, Bédard de l'Épiphanie, Laporte de Repentigny, Pasquin de St. Didace, Jodoin d'Ormstown, Toupin, P. S. S. ; Toupin de la Rivière-des-Prairies ; Caisse de la Pointe-aux-Trembles ; Caisse ancien curé ; Laporte d'Albany, Bélair de St. Gabriel ; Huot de St. Paul l'Ermite, Brien de St. Cuthbert ; Valade de Contrecoeur ; Larose, vicaire à Lavaltrie ; Casaubon, vicaire à St. Thimothée ; Beauchamp à St. Isidore, Malo de Ste. Brigitte, et plusieurs autres prêtres et ecclésiastiques dont les noms m'échappent.

La salle avait été décorée, avec goût, pour la circonstance.

Le programme agréablement varié fut, au dire de tous, très-bien rempli. L'académie St. François parut en corps ; trois de ses membres, MM. F. X. Caisse, J. Giguère et E. Ecrement, élèves de philosophie, donnèrent trois discours qui furent écoutés avec une attention soutenue, et vivement applaudis."

—Au Collège Masson, la distribution des prix a eu lieu le 1er juillet. La séance qui l'a précédée, a duré près de trois heures et a été bien remplie. Elle était présidée par M. le Chanoine Fabre qui remplaçait Mgr. l'Évêque de

Montréal, et parmi les membres du clergé présents on remarquait les suivants :

MM. Nantel du petit séminaire de Ste. Thérèse ; Dozois, du collège de l'Assomption ; Gauvin, O. M. I. ; Joseph Toupin, de la Rivière des Prairies ; Guyon, curé de St. Eustache ; Labelle, curé de St. Jérôme ; Théberge, curé de St. Augustin ; Provost, curé, et Sauvé, vicaire de St. Henri de Mascouche ; J. U. Leclerc, chapelain de la prison de réforme à St. Vincent ; Taillon, curé de Ste. Monique des Deux Montagnes ; Watier, curé de St. François de Salles ; Thibaut, curé de St. Clet ; Piché, curé de Terrebonne, etc.

Le collège Masson a donné déjà ses preuves, et nos principaux hommes d'affaires ont maintes fois déclaré qu'il comblait une lacune dans notre système d'éducation.

—A St. Hyacinthe, la distribution des prix avait lieu, au collège, le 9 juillet :

En l'absence de Sa Grandeur Mgr. de St. Hyacinthe, M. le Grand-Vicaire Moreau présidait, ayant à ses côtés, outre Mgr. Raymond, supérieur du collège, des représentants des diverses maisons religieuses de Montréal, des MM. de St. Sulpice de la Compagnie de Jésus et des Révérends PP. Oblats ; les SS. des collèges de Nicolet et de Ste. Thérèse les représentants aux chambres fédérales, pour Bagot et St. Hyacinthe, et nombre d'autres personnages marquants.

Voici les noms des membres du clergé présents :

MM. Moreau, G. V. Caron, G. V. Dupuy, curé de St. Antoine ; Lefebvre du collège de Montréal ; Révérend Père Michel, S. J. ; Révérend Père Royer, O. M. I. ; Révérend Père Duhaime ; O. M. I. ; Pepin, ancien curé ; Birs, curé de St. Sulpice, côté du Nord ; Marchessault, curé de Ste. Rosalie ; Santenne, Sulpicien ; Tallet, Sulpicien ; Antoine, sup. du collège de Ste. Thérèse ; Beauregard, ancien curé ; Monette, curé de St. Barnabé ; St. George, curé de St. Athanase ; Hévéx, curé de Lewistown, Maine ; Poulin de St. Dominique ; Lemay, curé de St. Charles ; Hardy, curé de St. Mathias, Godard, curé de St. Roch ; Desnoyers, curé de St. Pie ; Lévesques, curé de St. Marc ; MacAnley, curé de Stanstead ; Durocher, curé de Ste. Victoire ; Trudel, curé de Ste. Isidore ; Soly, curé de Lapréstation ; Blanchard, curé d'Upton ; Chartier, curé de St. Edmond de Coatouke ; Pratte, curé de Roxton ; Duhamel, curé de St. Paul d'Abbotsford ; Pélodeau, Balthazare, curé de Granby ; Guy, curé de St. Valérien ; Brunelle, curé de St. Liboire ; Noiseux, curé de Ste. Cécile de Milton ; Gendreau, curé de Cookshire ; Paré, curé de l'Ange Gardien ; Lonergan, professeur de philosophie au collège Ste. Thérèse ; Ménard, du collège de l'Assomption ; Collin, préfet d'études au collège Masson ; Michon, curé de Ste. Anne de Stuckley ; Gafineau, curé de Ste. Hélène ; Raymond, vicaire à Stanstead ; Bourque, vicaire à Sorel ; Guilbert, vicaire à Drummondville ; Codère, vicaire à Ste. Rosalie ; Charbonneau, vicaire à Ste. Cécile de Milton ; Dignan, vicaire à Notre-Dame ; Boivin, St. Hyacinthe ; Dupré, St. Hyacinthe ; Dupuy, St. Hyacinthe ; Huet, vic. à Berthier ; Martineau, vic. à St. Henri ; Blanchard, vic. à Ste. Marie ; Bertrand, vicaire à St. Pie ; Courtemanche, vicaire à St. Aimé, Frère T. Lussier, S. J. ; Laflamme, ecclé. du Séminaire de Montréal ; Houle et Giroux, ecclé. du collège de l'Assomption ; F. X. Tartre du collège de Sorel.

—Le couvent et le collège de Sorel ont aussi eu leurs séances annuelles, l'un le 1er et l'autre le 2 juillet, au milieu d'un grand nombre d'amis de l'éducation qui ont pu constater les progrès réels accomplis par ces deux institutions et leur excellente méthode d'enseignement.

—La séance solennelle de la distribution des prix, au collège Ste. Marie, à Montréal, a eu lieu le 27 juin dernier. Il est à peu près inutile de dire que cette séance a été intéressante et remarquable sous tous les rapports. Les RR. PP. Jésuites n'ont pas leur réputation à faire ; et l'on

sait qu'en fait d'instruction et d'éducation, les meilleurs systèmes n'ont pas de secrets pour eux.

Nous devons, cependant, faire particulièrement mention d'un incident qui a causé une émotion, bien douce aux élèves et aux RR. PP., comme d'ailleurs à tout l'auditoire.

L'année dernière, on se le rappelle, sur une insinuation qui avait circulé d'abord dans les journaux, puis sur une invitation plus tard de Monseigneur, la plupart des collèges et pensionnats s'étaient déterminés à faire accepter à leurs élèves le sacrifice de leurs prix, tant en signe de deuil que pour venir en aide à la détresse du Souverain Pontife qui, du trône, tombait alors dans un abîme dont on ne pouvait encore à cette époque mesurer toute la profondeur.

Portée à Rome par M. Desjardins, et présentée par l'entremise du R. P. Général de la Compagnie de Jésus, l'obole des élèves du collège Ste. Marie, comme tout ce qui vient du pays de ses chers zouaves canadiens, a attiré tout particulièrement l'attention de Pie IX. C'était le 30 novembre, fête du B. Apôtre St. André. Sa Sainteté, faisant allusion à cette circonstance et à ses propres douleurs, a bien voulu apposer de sa main, au bas de la supplique, les paroles suivantes :

Die 30 Nov. 1871

Benedicat vos Deus, et beatus Andreas
Apostolus doceat nos crucem Christi
patienter ferre.

Pius P. IX.

M. le Chanoine Fabre, représentant Mgr. de Montréal retenu par la maladie, avait été chargé de transmettre le glorieux autographe.

Tombée de si haut, cette parole de bénédiction apostolique a été accueillie avec la plus grande joie et le plus grand respect.

Deux touchantes adresses de remerciement, l'une en anglais et l'autre en français, ont été lues par deux élèves. M. le chanoine Fabre y répondit avec la facilité d'élocution et surtout avec le cœur qu'on lui connaît; après quoi la cérémonie se termina à l'église, par la bénédiction solennelle et un *Te Deum* d'actions de grâces.

—La distribution des prix au collège de Ste. Anne a eu lieu le 2 juillet. Voici ce qu'écrivait à ce sujet le correspondant d'un des journaux de Québec :

J'arrive du collège de Ste. Anne Lapocatière où j'ai eu le plaisir d'assister à la distribution solennelle des prix qui a eu lieu mardi, le 2 du courant. Le collège de Ste. Anne, est une de nos meilleures et plus importantes maisons d'éducation. Les cours qui y sont donnés forment un tout complet qui renferme les branches d'enseignement les plus diverses. Les élèves qui entrent dans ce collège sans connaître autre chose que la lecture et l'écriture ont à suivre un cours commercial de quatre ans avant d'être initiés aux lettres et aux sciences. Le cours commercial comprend un système complet d'études des langues française et anglaise, un cours de tenue des livres dans les deux langues sus-mentionnées, et il met les élèves qui le suivent en état de servir comme commis dans n'importe quelle maison de commerce. Les élèves passent de là dans le cours classique qui est de six ans et qui comprend l'étude des langues grecque et latine, de la littérature et des diverses sciences telles que la philosophie, les mathématiques, etc., etc.

Pendant la séance qui a été très-intéressante à tous les points de vue, deux élèves adressèrent la parole à l'assistance et M. Gabriel Clontier prononça un discours sur les prix et sur l'émulation qui doit animer le cœur de tout homme et le diriger vers le bien. M. Philibert Tanguay, l'un des cinq finissants de cette année, vint ensuite faire, au nom de ses compagnons, les adieux à la maison où ils ont reçu, comme il le dit lui-même

dans son discours rempli de magnifiques pensées, les premières leçons de science et de vertu. Après ce discours, M. le Supérieur de la maison adressa quelques mots bien sentis à ceux qui pour toujours allaient quitter le collège, puis après quelques paroles à l'adresse de l'assemblée, nous nous dispersâmes aux accords du *God save the Queen* joué par le corps de musique qui pendant la soirée avait charmé nos oreilles par l'exécution de plusieurs des plus beaux morceaux de son répertoire.

—Le collège de St. Laurent vient également de mettre fin à son année scolaire par une brillante séance donnée à cette occasion, lundi le premier juillet courant.

A dix heures de l'avant-midi, la magnifique chapelle du collège était remplie de spectateurs accourus de toutes parts pour être témoins d'une des plus belles séances de cette institution. Le rideau se leva au son d'un morceau de musique charmant, parfaitement exécuté par le corps de musique des élèves. Parmi les auditeurs on remarquait entr'autres : M. J. J. Vinet, Révd. J. Bourgeault, curé de la Pointe Claire ; Révd. J. B. Dumontier, curé de St. Aimé ; les Révds. Pères L. L. Côté, J. Aubier, Ed. S. McNerhany, S. J. les Révds Pères P. J. Vénard, J. B. Bazage, Messieurs A. Decouagne M. D., A. R. Pinet, M. D., G. M. Gernon, M. D.

La distribution solennelle des prix a été divisée en trois parties ; les intervalles ont été remplis par l'orchestre, le chant et la musique du collège ; ces divers morceaux ont été exécutés avec goût et talent et dénotent une culture sérieuse des beaux arts qui fait honneur au collège, aux professeurs et aux élèves.

Cette institution est là comme une preuve bien authentique de ce que peut le zèle et le dévouement religieux. Depuis vingt ans et plus cette maison a donné et donne au pays un grand nombre de prêtres, de bons et habiles financiers et enfin a formé des citoyens qui font honneur à notre pays. Le collège de St. Laurent peut donc compter sur un encouragement constant, et sur la reconnaissance de tous les amis de l'éducation.

COLLÈGE COMMERCIAL DE ST. CÉSaire.

Cette institution fut fondée en 1869 par le Révd. M. Provençal, qui en confia la direction aux dévoués religieux de l'ordre de Ste. Croix.—Depuis cette époque, elle n'a cessé de travailler à se faire une position parmi les autres institutions de ce genre. Sans doute, on ne pourra juger définitivement le collège de St. Césaire que lorsque le public aura vu à l'œuvre les élèves qu'il aura formés ; ce ne sera qu'après qu'un certain nombre de ces jeunes gens auront été disséminés dans nos différentes maisons de commerce, qu'ils auront fourni des preuves de leur capacité, qu'il sera facile de se former une opinion arrêtée sur la valeur de cet établissement. Mais, en attendant, il n'est pas difficile de se prononcer sur l'à-propos de son existence, ainsi que sur les espérances qu'il fait concevoir.

L'examen et la distribution des prix ont eu lieu le 9 juillet.

La séance a été présidée par M. le Grand-Vicaire Crevier, de Ste. Marie de Monnoir, en l'absence du vénérable curé de St. Césaire, actuellement auprès de Mgr. de St. Hyacinthe. Aux côtés de M. le Grand Vicaire on remarquait les Révds. MM. Prince et Boivin du Séminaire de cette ville, le directeur du collège de Ste. Marie, M. Bessette, M. le notaire Tessier, préfet du comté de Rouville, M. Delage, inspecteur des écoles, les Révds. MM. Desnoyers, ancien curé, Desnoyers, curé de St. Pie, Taupier, St. Onge, Dupré, Duhamel, Lasalle, etc.

La séance a été occupée par un interrogatoire sur les matières enseignées durant l'année, et par l'exécution de morceaux de musique, de scènes originales qui venaient

de temps à autre, reposer l'attention d'un nombreux auditoire, qui s'est retiré enchanté de ce qu'il a vu et entendu, et plein de confiance dans l'avenir de cette jeune institution.

—Le collège de Ste. Marie de Monnoir est un peu plus ancien et a été fondé par le Révd. M. E. Crevier, qui jouit encore dans une heureuse vieillesse, du succès de l'œuvre de sa vie tout entière.

Jeudi dernier, le onze courant, les élèves de cette florissante maison, recevaient le prix de leurs longs labeurs. Un auditoire immense se pressait sous le vaste amphithéâtre préparé pour la circonstance. On voyait de chaque côté du vénérable fondateur de la maison, pas moins de quarante prêtres venus pour honorer le travail, la vertu et rendre témoignage au dévouement qui préside toujours à la direction du petit séminaire de Ste. Marie.

La séance si intéressante fut couronnée par des remerciements appropriés donnés, au nom de la maison, par M. le fondateur à l'auditoire, et par l'ascension de cinq ballons lancés dans les airs, aux grands applaudissements du public. Puis chacun se dispersa emportant dans son cœur un beau souvenir de cette agréable journée.

Au séminaire de Rimouski, la distribution des prix a eu lieu mardi, le 2 juillet. Sa Grandeur présidait, accompagné de M. le Vicaire-Général, des Révds. Louis Desjardins, curé de Ste. Cécile du Bic, Lessard et Sansfaçon du diocèse de Québec, et des prêtres du Séminaire. La salle était remplie des parents des élèves et d'un grand nombre d'amis de l'éducation qui ont emporté de là une impression bien flatteuse pour les directeurs de cette jeune mais florissante institution.

—Nous n'avons pu nous procurer des détails que sur les examens de quatre académies. Nous regrettons de n'en avoir pas sur plusieurs autres établissements de ce genre également dignes de mention. A l'académie commerciale catholique de Montréal, la distribution des prix a eu lieu le 1er juillet. Son Honneur le Maire, C. J. Coursol, occupait le siège présidentiel.

On remarquait dans le nombreux auditoire qui encombra la vaste et magnifique salle académique, plusieurs membres du clergé et l'élite de notre société canadienne et irlandaise.

Le programme de la séance était agréablement varié : musique vocale et instrumentale, compositions et récitation de morceaux d'éloquence en français et en anglais.

Nous regrettons que la chaleur suffoquante qu'il faisait ce soir là ait forcé Monsieur le Principal à acquiescer à la demande qui lui a été faite de retrancher une partie du programme pour procéder à la distribution des prix afin ne pas prolonger la séance trop tard.

Ce regret dit assez ce que nous pensons de cette séance et de l'intérêt qu'elle a provoqué. L'académie d'ailleurs, quoique jeune, a déjà sa réputation faite, et marche d'un pas aussi rapide que sûr dans la voie du véritable progrès.

Nous pourrions dire la même chose des écoles des frères de la Doctrine Chrétienne, et en particulier de celles des quartiers St. Laurent et St. Jacques à Montréal.

La séance de fin d'année que les élèves de ces deux écoles ont donnée au public, le 9 juillet, a été intéressante sous tous les rapports ; aussi, le nombreux auditoire accouru pour être témoin des succès de ces jeunes étudiants a-t-il manifesté plusieurs fois son contentement, par de chaleureuses marques d'approbation.

Plusieurs personnages marquants qui assistaient à cette séance, en ont exprimé toute leur satisfaction et leur reconnaissance aux bons religieux qui se dévouent avec autant de zèle que de modestie aux rudes fonctions de l'enseignement.

—A l'académie Girouard, de St. Hyacinthe, la distribution des prix a eu lieu le 9 juillet

Les exercices étaient présidés par le principal de l'académie, Messire Dupuis, ayant à ses côtés les membres de la commission des écoles. L'abbé Chaudonnet, qui est actuellement à Montréal pour surveiller l'impression de son ouvrage sur les Canadiens des Etats-Unis, avait bien voulu se rendre à l'invitation de M. Bélanger, son ancien élève, et était venu honorer de sa présence cette intéressante réunion. A la séance, il fit, sur la prière de M. Dupuis quelques remarques sur l'importance de l'éducation. Puis M. Bélanger, en termes bien appropriés, fit ses adieux à l'académie et à ses jeunes élèves.

Cette académie a rendu et rendra encore, nous l'espérons, de grands services à la jeunesse de ce district.

COUVENTS ET ACADEMIES DE FILLES.

Cette branche de l'instruction publique a aussi fait de grand progrès dans le pays. Il n'est presque pas d'endroit important qui n'ait maintenant son couvent, son académie ou son école modèle.

Nous donnons ci-après les comptes-rendus des examens de quelques uns de ces établissements, suivant les notes que nous avons pu nous procurer :

Au monastère des Ursulines de Québec, la distribution des prix a eu lieu le 4 juillet. Malgré la chaleur tropicale qu'il faisait ce jour là, dit un journal de Québec, auquel nous empruntons les détails qui suivent, la salle était littéralement pleine, les dames formant, comme toujours, au bas compte, les cinq sixièmes de l'auditoire. Le clergé, qui, mieux qu'aucune autre classe de la société, est à même d'apprécier les services qu'a rendus et qu'est appelé à rendre cette vénérable et vénérée institution, était représenté, dans l'auditoire, par environ quarante prêtres et religieux de la ville, parmi lesquels figuraient, au premier rang M. le Grand-Vicaire Cazeau, M. le curé de Québec, le Révérend P. Point, supérieur de la maison des Jésuites de Québec, M. l'abbé Antoine Racine, chapelain de l'église St. Jean Baptiste, M. le Principal de l'école normale Laval, etc., etc. La haute société laïque était représentée par un certain nombre des premiers citoyens de la capitale, parmi lesquels nous avons remarqué l'hon. premier-ministre de la province de Québec, les honorables juges Stuart et Caron, etc. etc.

Après la distribution des prix, le discours de remerciement a été fait par Mademoiselle M. L. Lemoine. A la fois sobre et digne, ce discours a été déclamé avec une gracieuse simplicité et il a provoqué deux courtes improvisations, la première prononcée par M. le grand-vicaire Cazeau, qui avait présidé à la distribution des prix, la seconde, prononcée par l'hon. M. Chauveau.

M. le grand-vicaire Cazeau a été heureux, comme toujours, dans les quelques paroles de félicitations et d'encouragement qu'il a adressées aux élèves et à leurs respectées directrices.

L'hon. M. Chauveau n'a pas été moins bien inspiré. Il s'est fait l'interprète fidèle de tout l'auditoire, en rendant, en termes émus, témoignage à l'esprit de dévouement et aux mérites de tous genres des Dames Ursulines. Dans le cours de ses remarques, l'hon. M. Chauveau a eu occasion de placer un de ces bons mots dont il est coutumier. "J'ai remarqué, a-t-il dit, que parmi les prix distribués figure un prix de logique. Je ne vous cacherai pas que cela me contrarie un peu. Le sexe fort a déjà toutes les peines du monde à se défendre, dans les tournois de langue, contre le sexe faible ; que deviendrons-nous, si les dames se mettent à étudier la logique ?"

Cette saillie a été vivement applaudie.

L'improvisation de l'hon. M. Chauveau a clos la séance. Puis l'assistance s'est répandue dans les salles, pour admirer les ouvrages délicats et merveilleux faits par les élèves ou plutôt par des doigts de fée."

COUVENT DE BELLEVUE.

Cet établissement est tout nouveau et date d'une année à peine. Il est située sur le chemin de Ste. Foye, dans un bocage charmant, et compte déjà beaucoup d'élèves. Son premier examen et sa première distribution de prix ont eu lieu mercredi, 9 juillet, au milieu d'un grand concours de parents et d'amis de l'éducation. La séance a offert l'intérêt le plus soutenu. Messire Charest, qui présidait, a félicité les jeunes élèves des succès et des couronnes qu'elles venaient de remporter, et a rendu un hommage bien mérité à M. le chapelain et aux vénérables religieuses, pour leur zèle et leur dévouement à la cause de l'éducation de la jeunesse.

Espérons que ces dignes religieuses trouveront dans le succès de leur œuvre une ample compensation pour leurs sacrifices et pour leur persévérance dans l'accomplissement de leur difficile mission.

—Au pensionnat de Jésus-Marie, à St. Joseph de Lévis, la distribution a eu lieu le 2 juillet après midi, en présence d'un nombreux auditoire composé des membres du clergé, des parents des élèves et des amis de l'institution. Parmi les premiers on remarquait MM. les abbés Déziel, Routhier, Lagacé, Audet, de Gaspé, Langis, Lepage, Gagnon, MM. les vicaires de St. Joseph et de Notre-Dame, le Rév. P. Grenier, parmi les laïques l'Hon. J. G. Blanchet, MM. Hamel, P. Forgues, Gagnon, Marsan, Clouthier, Lacasse, Bourassa, etc.

Après les exercices fort applaudis qui ont occupé le temps de la séance, sur invitation de M. le curé l'Hon. J. G. Blanchet adressa la parole aux élèves, et les félicita ainsi que les Dames Religieuses des beaux succès qu'elles avaient remportés. Il était en cela l'écho de toutes les personnes présentes. Parmi les institutions où l'on donne l'éducation aux jeunes filles, le couvent de St. Joseph de Lévis se place au premier rang.

—L'examen des Sœurs de la Charité de Lévis, avait eu lieu la veille. Nous avons déjà entendu parler avantageusement de la manière habile, avec laquelle les bienfaits de l'éducation étaient distribués par les bonnes sœurs aux jeunes filles confiées à leur sollicitude, et réellement, ce que nous avons vu et entendu ce jour là, n'a fait que nous confirmer dans la haute idée que nous avions conçue de cette maison.

Le Révd. M. Déziel, curé de cette ville, avait bien voulu présider la séance, à laquelle assistait un auditoire nombreux, composé surtout des parents des élèves et de quelques amis de l'éducation.

L'intérêt ne s'est pas ralenti un moment, pendant les trois heures qu'a duré la séance. L'examen des différentes classes, sur la grammaire, l'histoire, la géographie, le calcul, était entremêlé de morceaux de musique, de chant, et de déclamation qui n'ont pas été un des moindres attraits pour l'auditoire.

Nous laissons maintenant la parole à un correspondant de la *Minerve*, qui rend compte ainsi de la séance annuelle du couvent de la Congrégation, rue Craig, Montréal :

« J'ai eu le plaisir d'assister hier, 12 juillet, à une séance des élèves du couvent, situé au coin des rues Craig et Visitation de cette ville. Les Dames de la Congrégation ont là un magnifique établissement, tout entouré de beaux arbres, qui donnent au passant l'idée d'un véritable bosquet.

Cette maison d'éducation est fréquentée annuellement, dit-on, par environ douze cents enfants, dont une partie paie, et l'autre reçoit l'enseignement gratuitement.

Les deux séances du matin et de l'après-midi ont été excessivement intéressantes, et parlent hautement en faveur de ce nouvel établissement des Dames de la Congrégation qui, d'ailleurs, ont une réputation toute établie

et sont certaines du succès dans tout ce qu'elles entreprennent. »

—Au couvent de St. Jean, la distribution des prix a eu lieu le 4 juillet. La séance littéraire et musicale qui l'a précédée justifie l'estime et la confiance accordée à cette maison. Elle fut présidée par le Révd. F. Aubry, digne et zélé curé de St. Jean, accompagné de plusieurs membres du clergé.

—Au couvent de Laprairie dirigé par les Dames de la Congrégation, l'examen a eu lieu le 15 juillet. Ces dames sont les mêmes partout, et leurs maisons de campagne sont conduites sur le même système que leurs grands établissements, à part les circonstances locales qui exigent quelques modifications. Leur succès est à la hauteur de leur réputation. La même remarque peut s'appliquer au couvent de Châteauguay, où l'examen a eu lieu le 11 juillet.

—Le couvent de Lachine est une autre institution florissante sous la direction des Sœurs de Ste. Anne. La distribution des prix s'y est faite le deux juillet. Un très-grand nombre de parents et d'amis s'y étaient rendus.

Parmi les étrangers présents se trouvaient Mgr. de Bitha, M. le chanoine Hicks, les Révds. MM. Bourgeault, Burtin, Lemoine, Mourier, Perrault, Pepin, Brien et Piché, MM. Letondal et Charpentier.

À la fin de la séance, Mgr. de Bitha prit la parole pour féliciter les religieuses du succès de leur enseignement, qui est tout-à-fait pratique, et les élèves de leur tenue à la fois simple et modeste.

M. Letondal loua très-fort l'enseignement musical et s'étendit sur les beautés de la musique.

Le Révd. M. Piché, curé de Lachine, prit aussi la parole et, dans quelques phrases bien dites, fit un appel au public en faveur de la communauté de Ste. Anne, et l'engagea à contribuer à compléter la bâtisse du couvent.

Comme nous l'avons dit en commençant, nous avons été obligé d'omettre bien des noms. Nous tâcherons de les signaler l'an prochain. On conçoit d'ailleurs que, même avec les matériaux et la bonne volonté nécessaires, il nous serait impossible de mentionner toutes les institutions véritablement dignes de mention. L'espace ne nous le permettrait pas. Ce fait, quoique regrettable dans un sens, est de nature à nous réjouir d'un autre côté, puisqu'il indique le progrès extraordinaire qui s'accomplit chaque année, et l'extension remarquable que l'instruction a prise, depuis quelques années dans ce pays.

Concours de l'Académie de musique de Québec.

Ce concours a eu lieu le 18 juillet, à Montreal, dans les salles de l'école normale Jacques-Cartier. L'académie n'est pas accessible aux musiciens de Québec seulement ; elle compte des membres parmi les artistes de toute la Province, et ne porte le nom de notre ville que parce qu'elle y a été fondée. Les concours se font alternativement dans les deux villes. L'académie compte à peine deux années d'existence et cependant elle a déjà donné une impulsion considérable à l'art musical parmi nous. Elle a eu des débuts heureux, et nous sommes certain qu'elle se soutiendra dans cette voie de progrès.

La séance de la collation des diplômes avait attiré à l'école normale Jacques-Cartier, un auditoire nombreux et distingué qui n'a cessé de témoigner aux membres de l'académie, comme aux jeunes concurrents, le plus chaleureux intérêt. Les concours de piano, surtout, ont été très-brillants.

M. l'abbé Verreau représentait le ministre de l'instruction publique et a distribué les diplômes en son nom. Son discours de clôture a été fort remarqué.

Voici les noms des concurrents heureux :

CONCOURS DE PIANO.

Membres de l'Académie : Mlles Arabella Deimeze, E. Paradis, élèves de M. Letondal.

Graduées de l'Académie : Mlles Anna Groves, Sym, Coderre (avec distinction), élèves de M. Letondal ; Mlle Rosa Desnoyers (avec distinction), élève de M. Saucier.

CONCOURS D'HARMONIE.

Gradué : M. Gustave Gagnon. élève du Conservatoire de Liège.

MM. J. B. Labelle, M. Saucier et Adélarde Boucher, reçurent également des diplômes de gradués, sous l'autorité de l'article XX de la constitution de l'Académie.

**Quarante-sixième conférence de l'association
des instituteurs de la circonscription de
l'école normale Laval, tenue le
12 Juin 1872.**

Cette conférence avait pour but de célébrer 1^o le 50^e anniversaire de l'entrée dans l'enseignement de M. Antoine Légaré, doyen des instituteurs de toute la Province de Québec, 2^o le 15^e anniversaire de la fondation de l'école normale Laval, 3^o le 15^e anniversaire de la création de la susdite association.

A quatre heures de l'après-midi, il y avait séance ordinaire des instituteurs, à laquelle étaient présents :

M. l'abbé P. Lagacé, principal de l'école normale, MM. G. Tanguay, F. E. Juneau, et Ed. Carrier, inspecteurs d'écoles ; MM. Ant. Légaré, F. X. Toussaint, N. Lacasse, Jos. Létourneau, C. Dufresne, J. B. Cloutier, D. McSweeney, J. B. Dugal, G. Labonté, B. Pelletier, J. Blais, Frs. Fortin, F. X. Gilbert, Chs. Trudel, P. Provençal, G. Vien, J. Ahern, J. Cloutier, F. Declercq, F. Létourneau, Ls. Lefebvre, E. Lindsay ; MM. T. Delagrave et Ruel, ecclésiastiques, et MM. les élèves-instituteurs de l'école normale.

M. le secrétaire donna lecture des procédés de la dernière séance, lesquels furent adoptés à l'unanimité.

Lecture fut aussi faite d'une lettre de M. Norbert Thibault, en religion Frère Olivier, dans laquelle ce dernier offre ses excuses de n'avoir pu assister à cette conférence et exprime son affectueuse sympathie pour cette association.

M. C. Dufresne s'engagea à préparer un essai pour la prochaine conférence.

Puis l'assemblée fut ajournée au dernier samedi d'août prochain.

A cinq heures de l'après-midi, les membres présents à la conférence du matin prenaient part à un dîner offert par l'école normale en l'honneur de ces trois anniversaires. Le dîner était présidé par M. l'abbé Lagacé, principal de l'école normale, il avait à sa droite le révd. T. E. Hamel, V. G. et recteur de l'université Laval ; à sa gauche M. le curé de Québec, le Dr. Giard, secrétaire du département de l'instruction publique ; en face, M. Antoine Légaré, accompagné de ses trois neveux MM. les abbés Cyrille Légaré, Adolphe Légaré et Victor Légaré, du séminaire de Québec.

A sept heures et demie, le soir, avait lieu une séance publique, littéraire et musicale. M. le grand-vicaire la présidait, ayant à sa droite M. Antoine Légaré, le révd. P. Point, S. J. ; à sa gauche, M. le G. V. Hamel, Son Honneur le maire de Québec. On remarquait, entre autres personnages distingués, MM. les abbés J. Anclair, Ant. Racine, J. Sasseville, N. Laliberté, A. Blais, C. Laverdière, P. Lessard, L. Beaudet, le R. P. Gérard, S. J. ; MM. A. B. Routhier, Cyrille Delagrave, A. B. Sirois et un grand nombre d'autres notabilités.

L'honorable P. J. O. Chauveau, qui avait promis de faire un discours à l'occasion de ces anniversaires, n'a pu assister à cette séance, étant retenu à Ottawa pour la session du parlement fédéral.

Le programme suivant de la soirée a été très-bien exécuté, tant sous le rapport littéraire que sous le rapport musical :

1. Ouverture (Septuor instrumental-Haydn) ZUMSTEG.
2. Discours de M. J. LÉTOURNEAU, président de l'Association des instituteurs.
3. *O nuit, ô belle nuit !* solo par M. PLAMONDON DAVID.
4. Quatuor instrumental, par MM. LAVIGNE, PARÉ, DEFOY et GAUVREAU PLEVEL.
5. Quatuor vocal, par MM. PLAMONDON, DUGAL et DELISLE, frères LAURENT.
6. *Réverie du soir*, solo et chœur DAVID.
7. Discours par M. A.-B. ROUTHIER, membre du Conseil de l'instruction publique.
8. Ouverture (Septuor instrumental-Haydn) ROSSINI.
9. Première partie du DÉSERT, ode-symphonie, (chœur et orchestre.) F. DAVID.
(Strophes déclamées par M. S. POULIOT.)

DIEU SAUVE LA REINE !

M. J. Létourneau parla le premier ; il fit vivement ressortir le dévouement et le mérite de M. Antoine Légaré, qui s'est fait instituteur à une époque où le peuple s'occupait très-pen de l'instruction des enfants. Il parla des écoles normales et des travaux de l'association des instituteurs ; il fit une revue des progrès de l'instruction publique depuis trente ans, et rendit un juste tribut d'hommages à l'honorable ministre de l'instruction publique : il proclama ses efforts, son dévouement à promouvoir les intérêts de cette grande cause, et la forte impulsion qu'il a donnée au mouvement qui s'est produit parmi le peuple pour une bonne et solide instruction de la jeunesse. M. Létourneau termina en souhaitant à M. Légaré des jours longs et heureux.

M. A. B. Routhier, dans un très-éloquent discours, démontra la nécessité d'une éducation appuyée sur la religion. Il fit l'éloge de l'école normale Laval, dirigée par un savant et digne prêtre ; il s'éleva contre tout système d'enseignement sans Dieu, et, à cette occasion, il parla de la France, où l'instruction publique, libre de tout contrôle de l'autorité ecclésiastique, a produit de si funestes résultats.

La partie musicale, sous l'habile direction de M. Ernest Gaguon, a été remplie de manière à attirer des applaudissements unanimes.

M. l'abbé Lagacé remercia en quelques paroles heureuses M. A. B. Routhier ainsi que MM. les musiciens et les chanteurs qui avaient bien voulu prêter leur concours et relever ainsi l'éclat de cette fête.

M. le G. V. Cazeau termina la soirée par quelques paroles à l'adresse de M. Antoine Légaré, et quelques mots d'encouragement aux instituteurs ; il les félicita sur leur union, leur esprit de travail et dit qu'il était de heureux de représenter l'Eglise en cette circonstance.

J. LÉTOURNEAU, Président,
NAPOLÉON LACASSE, Secrétaire.

Revue Mensuelle.

Quelques reproches que l'on puisse faire à la France à l'occasion de sa dernière guerre, il est impossible de ne pas admirer le grand cœur avec lequel elle travaille à l'œuvre de sa délivrance. Après avoir répandu tant de sang et tant de larmes sur les champs de bataille, après avoir subi ces revers effrayants qui ont étonné le monde, elle n'a pas même pris le temps de se recueillir, de se reposer. Souffrante, épuisée, elle s'est remise

immédiatement à l'ouvrage, se dépouillant, non plus de son superflu, mais du nécessaire, de l'indispensable même, pour payer plus vite sa dette, et épargner à ses enfants le navrant spectacle d'un ennemi foulant chaque jour du pied cette terre arrosée d'un sang que sa main même a fait couler. La souscription nationale a été l'expression la plus sensible, la plus vigoureuse de ce dévouement, avec tant d'autres œuvres auxquelles pas un seul enfant de la France, même les plus éloignés, n'a voulu être étranger. Ce généreux exemple a eu pour effet de relever les courages, et de ranimer la confiance du gouvernement, qui n'osait pas trop compter sur l'appui de la nation, et qui, maintenant, en face de cette persévérance dans le bon vouloir, a pris sérieusement en main la cause de la délivrance nationale. Un projet de loi à cet effet a été soumis et adopté dans l'Assemblée; nous en reproduisons le premier article :

« La France s'engage à payer ladite somme de trois milliards aux termes suivants :

1o Un demi-milliard de francs, deux mois après l'échange des ratifications de la présente convention ;

2o Un demi-milliard de francs au 1er février 1873 ;

3o Un milliard de francs au 1er mars 1874 ;

4o Un milliard de francs au 1er mars 1875 ;

La France pourra cependant devancer les paiements échus des 1er février 1873, 1er mars 1874 et 1er mars 1875, par des versements partiels, qui devront être d'au moins 100 millions, mais qui pourront comprendre la totalité des sommes dues aux époques sus-indiquées.

Dans le cas d'un versement anticipé, le gouvernement français en avisera le gouvernement allemand un mois d'avance."

Le reste de la loi se rapporte aux détails d'exécution. Dès que le traité basé sur cette loi a été conclu, la souscription pour l'emprunt national s'est ouverte, et, le même jour, quatre milliards ont été souscrits, dont 500,000,000, par des capitalistes prussiens. Ce seul fait dénote combien la France inspire encore d'espoir et de confiance, même à ses ennemis, et combien son crédit, après tant de revers est encore solide. La conclusion de cet emprunt va faire un bien immense au pays tout entier en faisant renaître le courage pour le présent et l'espérance dans l'avenir. La seule idée du départ prochain des troupes de la Prusse provoque partout une joie sans mélange ; il est de fait, d'ailleurs, que la France ne reprendra sa vie véritable comme nation, qu'après la libération complète de son territoire.

La manie des conspirations et des assassinats commence à se répandre d'une manière inquiétante et l'on serait tenté, de temps à autre, de se croire en plein siècle des Borgia. Ainsi, dans la nuit du 18 au 19 juillet, le roi et la reine d'Espagne ont été les objets d'un attentat qui, heureusement, n'a pas eu de suites fatales, mais dont l'existence indique un état de choses déplorable à tous les points de vue. A minuit, le roi et la reine revenaient à leur palais, lorsque des assassins ont tiré plusieurs coups de feu sur la voiture, sans cependant atteindre leurs Majestés, qui ont été miraculeusement épargnées. L'un des assassins a été tué sur place par un archer de la suite royale ; deux autres ont été capturés. Une somme importante a été trouvée sur l'un d'eux, ce qui donnerait à croire qu'ils n'étaient que les instruments payés d'une conspiration plus importante et plus étendue. On suppose qu'ils sont liés au parti carliste et à la bande qui a soudoyé les assassins de Prim, en décembre dernier.

Quoiqu'il en soit, et quelque regrettable que puisse être cette manière barbare et sordide de faire expier à un homme les fautes prétendues ou véritables qu'on a à lui reprocher, il est impossible de ne pas voir que cet accident a eu, malgré les desseins des conspirateurs, un résultat très-heureux pour le roi Amédée. Son trône qui, assez mal assis dans l'origine, menaçait, dans ces derniers temps de perdre complètement l'équilibre, va maintenant se trouver solidement établi sur la sympathie de tout un peuple.

De même que l'heureuse maladie du prince de Galles, cette tentative d'assassinat a réveillé chez le peuple un sentiment d'affection qui menaçait de s'endormir pour toujours, ou qui, plutôt, n'avait jamais eu d'existence bien marquée. Il est de fait que, depuis ce crime, — que l'on serait tenté d'appeler fortuné, — leurs Majestés se promènent par toute l'Espagne au milieu des triomphes et des ovations excités par cette admiration curieuse que l'on a également pour les gens qui ont fait quelque action d'éclat, ou qui ont échappé à un grand danger. Pourvu que cela dure !

Il y a encore une autre question qui vient de provoquer, en Espagne, un intérêt qui se soutient : c'est celle de la revendication de la forteresse de Gibraltar. On sait que cette forte-

resse fut prise d'une manière aussi singulière qu'inattendue dans l'été de 1704, par l'amiral Rooke. Cette possession fut confirmée, plus tard, par le traité d'Utrecht, en 1713. Depuis, l'Angleterre a toujours continué d'occuper Gibraltar, malgré les tentatives de la flotte franco-espagnole de 1778 à 1782, tentatives dont les résultats ont découragé, dans la suite, tous ceux qui auraient eu dessein de les imiter. Dans l'impossibilité de reconquérir la place militairement, l'Espagne a mis ses légistes à l'œuvre, et ils en sont arrivés aujourd'hui à la conclusion unanime que celui des traités d'Utrecht qui les concerne est absolument nul, à l'article de la cession de Gibraltar, les contractants n'ayant pas l'autorité suffisante, vu les circonstances, pour conclure cette cession. De nombreuses protestations ont déjà été rédigées dans ce sens. Nous n'avons ni le désir ni le pouvoir d'entrer dans des détails à ce sujet ; nous pouvons néanmoins remarquer que l'Angleterre ne se laissera pas plus émouvoir par ces assignations légales, que par les sommations à mitraille qu'on lui a faites déjà plusieurs fois.

Le nom de l'Espagne appelle naturellement notre attention vers le Mexique, ce pays si tristement célèbre, surtout depuis quelques années. La mort de Juarez va opérer un changement considérable et peut-être amener la fin de ce règne de la violence, du vol et du brigandage qui désolent cette malheureuse terre depuis si longtemps. Il est probable que cette mort de Juarez va remuer profondément les États-Unis qui ont toujours eu un œil ouvert sur ce territoire désiré.

Nos voisins, toutefois, sont probablement trop occupés à préparer leur élection, pour pouvoir se mettre à autre chose, pour le moment ; ils ont tout le loisir, cependant de songer, et de préparer leurs batteries. Si l'on en croit les journaux, le cabinet de Washington, qui avait trouvé tant de louanges et de sympathies à l'adresse de la Prusse, n'est pas précisément payé de retour dans la personne de son représentant, le général Sherman. Ce dernier déclare qu'il est loin d'être satisfait de son voyage en Allemagne. Il a trouvé l'empereur Guillaume et Bismarck assez froids ; quant à notre Fritz et à von Moltke, il ne se gêne guères de dire qu'il les a trouvés grossiers. Tout en admirant et en prisant hautement leur organisation militaire, il les trouve très-inférieurs aux autres peuples sous le rapport de la distinction des mœurs et des qualités sociales.

Les autorités de Berlin l'ont invité à une revue, pour rencontrer l'empereur Guillaume. Comme, cependant, aucun endroit spécial ne lui avait été assigné pour cette entrevue, il n'a pas cru devoir se résigner à guetter le passage de l'empereur, ou à lui décocher un compliment au jugé. Le lieutenant Grant qui accompagne le général, avait d'ailleurs été omis dans l'invitation. En face de ces procédés peu courtois, Sherman a poliment, mais fermement refusé de se rendre à cette invitation. Les prussiens sont hommes à croire que c'est par timidité, ou par exagération de respect.

Le nouveau ministre plénipotentiaire de France aux États-Unis, est arrivé à son poste. M. le duc de Noailles, quoique attaché par le sang à la plus haute noblesse de France, et, par conséquent, aux idées légitimistes, est cependant excellent républicain, dans le sens de M. Thiers, du moins. Ses déclarations aux questions des reporters, — car aux États-Unis, les reporters sont toute une inquisition, — ont été d'une extrême réserve, quoique assez satisfaisantes. Son entrevue avec le président Grant n'a eu rien de remarquable et n'a donné lieu qu'à l'échange ordinaire de banalités polies.

Avant de clore notre revue, nous devons mentionner un fait qui a bien son importance, non-seulement pour notre ville, mais pour le pays tout entier, puisqu'il est une des grandes bases sur lesquelles doit s'affermir cette ère de progrès dans la colonisation, le commerce et l'industrie, qui s'est ouverte pour nous, depuis quelques années. Nous voulons parler de l'ouverture des travaux du chemin de fer du Nord qui s'est faite le 18 juillet, à St. Roch de Québec. Nous en empruntons le compte-rendu au *Journal de Québec* :

« L'inauguration des travaux de ce chemin a eu lieu hier matin, à Québec, à 11 h. a. m. en présence d'une immense assemblée de huit à dix mille personnes accourues de toutes les parties de la ville.

Mgr. l'Archevêque Taschereau, avait bien voulu accepter l'invitation qui lui avait été faite de bénir le commencement des travaux, et c'est revêtu des ornements Pontificaux qu'il a fait cette cérémonie, après avoir adressé quelques mots à l'Assemblée. Madame Cauchon a tourné la première pelletée de terre, au milieu des applaudissements et des vivats des nombreux spectateurs, heureux de voir enfin arrivé, ce moment depuis si longtemps désiré.

Sur l'estrade préparée pour la circonstance, nous avons remarqué Mgr. l'Archevêque, MM. les G. V. Cazeau et Hamel et plusieurs membres du clergé, M. le Président de la Compagnie, L'Hon. M. Chauveau, MM. les Juges Caron et Taschereau, MM. les Consuls de France et d'Espagne, MM. Rhodes, Russell, Ross, (Champlain), Rhéaume, Tourangeau, Seymour, Ab. Côté, Mailhot, Gérin, et Chauveau, et un grand nombre d'autres citoyens marquants de la ville et d'ailleurs.

Outre Madame Cauchon, Mlles Cauchon, Nolan, Seymour et Lemoine étaient aussi sur l'estrade.

Des discours de circonstances ont été prononcés par MM. Cauchon, Chauveau, Rhéaume, Rhodes, Ross, Côté, Tourangeau, H. Taschereau et M. A. Plamondon, et tous ont été chaleureusement applaudis.

L'emplacement choisi pour la cérémonie, est sur le terrain de l'Hôpital-Général, près de la vieille tour, vis-à-vis de la rue de la Reine, dans laquelle doit passer le chemin.

Il y avait force décorations, drapeaux, verdure, et de temps à autre la musique du 9^{ème} bataillon a fait entendre des airs nationaux, canadiens et américains.

La cérémonie terminée, les ouvriers se sont mis immédiatement à l'œuvre, sous les yeux de l'assemblée, dont la plus grande partie est allée, musique en tête, reconduire le président de la Compagnie à sa demeure.

Pendant tout le temps de la cérémonie le plus vif enthousiasme a régné dans cette immense multitude, et les acclamations qui ont accueilli les paroles des différents orateurs prouvent toute l'importance que la population de Québec attache à la réalisation de cette grande entreprise. Des drapeaux flottaient en beaucoup d'endroits, dans la ville, surtout à St. Roch, et pendant longtemps, cet événement mémorable vivra dans le souvenir des habitants de la vieille capitale.

Les deux mois qui viennent de s'écouler ont été pour nous l'époque de pertes sensibles, et notre bulletin nécrologique est plus chargé que celui du mois de juin.

Le 11 juillet, notre ville était douloureusement frappée par la nouvelle de la mort de M. Jacques Crémazie, l'un de nos citoyens les plus justement estimés, et l'un de nos plus savants légistes. Dès 1842, il avait publié un ouvrage intitulé *Les lois criminelles anglaises*. Dix ans plus tard il publiait ses *Notions utiles sur les lois civiles et politiques du Canada*.

Ces deux ouvrages, faits avec soin, et disons le mot, avec conscience, ont rendu un service immense aux étudiants en droit.

En 1854, il fut appelé à la chaire de *Droit civil* à l'Université Laval, et en 1860, le gouvernement le nomma *Recorder* de la cité de Québec ; deux charges qu'il a remplies avec distinction jusqu'au temps de sa mort.

M. Crémazie était en outre un des élançons éclairés de la cause de l'instruction populaire. Il fut jusqu'à sa mort commissaire et secrétaire des écoles catholiques de Québec. Ses efforts actifs et intelligents, son dévouement sans bornes le désignèrent pour faire partie du Conseil de l'Instruction publique lors de la création de ce corps en 1857. Plus tard quand M. Cherrier résigna ses fonctions de président du Conseil, M. Crémazie fut élu unanimement pour le remplacer. Dans la vie privée M. Crémazie était le type du citoyen probe et charitable. L'Asile du Bon Pasteur et le couvent des Sœurs de la Charité lui doivent en grande partie leur établissement et surtout le triomphe sur les difficultés et les embarras sans nombre des premières années de leur existence.

La ville compte un grand nombre d'autres bonnes œuvres au sujet desquelles le nom de ce chrétien véritable est prononcé avec respect et reconnaissance, et les pauvres seuls savent la perte qu'ils ont faite dans la personne de ce protecteur aussi généreux que modeste et délicat. M. Crémazie emporte dans la tombe une mémoire sans tache et l'estime de toute une population. Il était né en 1810 et était, par conséquent, âgé de 62 ans.

Deux des plus anciens membres de notre clergé sont également morts depuis notre dernière revue. Le premier est le révd. Ed. Quertier, ancien curé de St. Denis, décédé à cet endroit le 17 juillet, à l'âge de 76 ans. C'était un prédicateur d'une éloquence remarquable d'une originalité frappante allant quelquefois jusqu'à l'excentricité et qui travaillait avec un zèle infatigable au salut des âmes, dans toutes les paroisses où sa parole facile et pleine d'onction le faisait inviter, à l'occasion des retraites ou des grandes fêtes religieuses.

Le second est le révd. Amable Charest décédé à l'évêché des Trois-Rivières, le 22 juillet, à l'âge de 65 ans. Dès 1837, il était employé aux missions, dans le Haut-Canada, où il exerça son ministère tant que ses forces purent lui permettre ce genre de

vie rude et épuisant, c'est à-dire jusqu'en 1854. A partir de ce temps, il avait desservi plusieurs cures et s'était retiré depuis trois ans à l'ovêché des Trois-Rivières où la mort est venue mettre fin à sa carrière utile et laborieuse.

Une autre perte sensible pour notre ville, est celle du Docteur Jean Baptiste Blanchet, décédé le 20 juillet. M. Blanchet était un des plus jeunes médecins de Québec, mais des talents solides et les fortes études qu'il avait faites dans les universités d'Europe, lui avaient déjà acquis une position brillante parmi ses confrères. Il aurait certainement fourni une carrière remarquable si la mort ne l'avait pas frappé sitôt. C'était un homme d'un caractère franc et aimable et il sera sincèrement regretté de tous ceux que des relations d'amitié ou de profession ont mis en rapport avec lui. Il n'était âgé que de 32 ans.

Le 28 du même mois s'éteignait à St. Michel de Bellechasse, un des plus anciens citoyens de notre ville M. François Buteau. M. Buteau a occupé, autrefois, une place importante dans le haut commerce de Québec. C'était un homme d'une activité extraordinaire et d'une probité proverbiale. Il fut un des premiers à entreprendre le trafic qu'on appelait alors "le commerce des îles," et ses efforts ont contribué dans une grande mesure à la réussite d'un projet qui a donné une impulsion sérieuse à nos relations commerciales de l'extérieur. M. Buteau est mort à l'âge avancé de 85 ans.

Notre province-sœur du Nouveau-Brunswick vient aussi de faire une perte dans la personne du chef de son cabinet, l'honorable Hatheway. M. Hatheway était dans la vie publique depuis près de 25 ans. C'était un homme d'un caractère vif et enjoué, un observateur profond et habile et qui corrigeait par des manières affables les vivacités d'une parole quelquefois trop mordante. Un grand nombre de ses compatriotes se rappelleront cependant avec amertume la part qu'il a prise dans la passation de la mesure injuste, au sujet des écoles, sous laquelle gémit la population catholique du Nouveau-Brunswick. M. Hatheway est mort le 5 juillet, à l'âge de 59 ans.

Nous aurions dû mentionner, dans notre dernière revue, le décès de M. Eugène Dorion, arrivé à Ottawa, le 30 juin. M. Dorion, quoiqu'âgé de 42 ans seulement, possédait de vastes connaissances, surtout en linguistique. Il était chef du bureau des traducteurs français, à Ottawa, et président de la société de St. Jean-Baptiste et de l'Institut. Un travail important intitulé *Historique des fonds de retraite*, plusieurs excellentes lectures à l'*Institut Canadien* et de nombreux articles dans les journaux ont révélé chez M. Dorion un écrivain habile et plein de nobles sentiments.

Les journaux des Etats-Unis nous apprennent la mort, à la date du 18 juillet, du fameux Benito Juarez, président de la république du Mexique. Juarez est né dans les premières années de ce siècle. D'abord avocat, puis commerçant, il entra dans la vie publique en 1866, l'année suivante, il devint président de la cour suprême de justice, titre qui lui assurait la vice-présidence de la république, en cas d'interim. Plus tard, lorsque le général Zuloaga remplaça M. Comonfort, Juarez protesta au nom du parti constitutionnel, et forma un cabinet dont il se proclama chef : la guerre civile éclata. On sait depuis quelle a été l'existence de ce malheureux pays, livré sans cesse aux dissensions les plus violentes, aux guerres les plus désastreuses, dont l'une a vu la fin triste et prématurée de l'infortuné Maximilien. Si la mort de Juarez pouvait rendre au Mexique la paix, avec une existence normale, on pourrait considérer cette mort comme un bienfait inappréciable.

Nous apprenons, à la date du 29 juillet, la mort de l'hon. Jean Le Bouthillier, arrivé à sa résidence au Bassin de Gaspé. M. Le Bouthillier était un des commerçants les plus entreprenants du golfe, où il avait acquis une fortune immense, par son esprit d'initiative et ses aptitudes commerciales remarquables. Il a été député à l'Assemblée Législative depuis 1844 jusqu'à 1867, époque où il fut nommé conseiller législatif. M. Le Bouthillier était un homme digne de mention sous plus d'un rapport, et sa perte sera vivement regrettée dans tout le territoire de la Gaspésie qui lui doit en grande partie sa prospérité actuelle. M. Le Bouthillier était âgé de 75 ans.

Le major Campbell, de St. Hilaire, a aussi succombé, le 5 août, à une attaque de paralysie. M. Campbell était né à Glasgow et avait été major dans les hussards. Il fut secrétaire particulier de Lord Sydinham et épousa Mlle Juchereau Duchesnay veuve de l'Hon. A. J. Duchesnay. Il était depuis longtemps naturalisé dans ce pays, où son nom commandait partout le respect et la confiance. Il fut député du comté de Rouville sous le régime de l'union et occupait lors de son décès, plusieurs charges publiques importantes. Comme membre et longtemps

comme président de la chambre d'agriculture, M. Campbell a rendu des services distingués.

Le même jour la ville de Berthier perdait aussi un de ses citoyens distingués dans la personne de M. Louis Joseph Moll, médecin. M. Moll était très-remarqué dans sa profession, mais il avait surtout un rare talent pour la parole et la véritable éloquence du tribun. Il a été député à l'Assemblée Législative aux élections de 1867. Il n'était âgé que de 52 ans.

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

BULLETIN DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

A la fin de 1871, il existait à Berlin douze bibliothèques populaires, comprenant 58,724 volumes. Le nombre des lecteurs, pendant l'année précédente, avait été de 11,015. — *Journal Officiel*.

Académie de philologie pour les langues vivantes.—La société pour l'étude des langues vivantes qui existe depuis quelques années à Berlin, a résolu de fonder, dans la même ville, une académie de philologie destinée à former ses étudiants à l'exercice pratiques des langues vivantes. Le comité de direction se composera de six membres à la tête desquels est le professeur docteur Herbig, le même, si nous ne nous trompons, qui a fondé, il y a quelques années, le recueil des *Archives pour l'étude des langues et des littératures modernes*.

L'ouverture de l'académie aura lieu le 28 octobre de l'année courante. Les vingt-huit cours du semestre d'hiver 1872-1873, dont le programme est déjà arrêté, comprendront, outre un aperçu général de la philologie moderne, la langue et la littérature allemandes, la langue française avec sa littérature (11 cours), *idem* pour la langue anglaise (10 cours), *idem* pour la langue italienne (1 cours), *idem* pour l'espagnol (1 cours). — *Journal Officiel*.

Education élémentaire dans la Grande-Bretagne.—Le rapport du comité du conseil privé sur l'éducation, pour l'année 1870, nous conduit jusqu'au 31 août 1870. Comme la loi sur l'éducation, qui était soumise au parlement pendant que se faisait le rapport, n'a pas reçu l'assentiment de la reine avant le 9 août 1870, aucun des grands changements apportés par cette loi dans l'éducation élémentaire en Angleterre n'avait eu lieu pendant l'année dont nous nous occupons. Le rapport se borne à résumer les résultats obtenus dans les écoles soumises à l'inspection en 1870.

Écoles élémentaires. Pendant l'année finissant au 31 août 1870, les inspecteurs ont visité 10,214 écoles de jour. Ces écoles, à raison de 3 pieds carrés superficiels par enfant, pourraient contenir 2,152,712 enfants. Sur les registres, il en était inscrit 1,949,026, dont 493,507 au-dessous de l'âge de 6 ans ; 1,257,969 entre 6 et 12 ans ; 197,550 au-dessus de 12 ans.

De ces élèves, 1,654,210 étaient présents le jour de la visite de l'inspecteur ; 1,355,911 avaient fréquenté l'école pendant toute l'année ; 1,375,612 avaient été présents le nombre de fois requis (200 fois ou 100 jours) et étaient dans les termes voulus pour faire obtenir à leur école des subventions, 285,001 au-dessous de six ans sans être soumis à un examen individuel et 1,090,611 en subissant devant l'inspecteur un examen satisfaisant sur la lecture, l'écriture et l'arithmétique. 887,041 élèves ont passé cet examen et parmi eux 627,227 ont subi l'épreuve sans faire de faute sur l'une des trois branches de l'examen. Les inspecteurs ont aussi visité 735 écoles qui ne remplissent pas les conditions pour obtenir des subventions annuelles. Dans ces écoles 46,094 élèves étaient présents le jour de l'inspection.

Écoles du soir. Les écoles du soir inspectées pendant l'année ont été au nombre de 2,580, 76,937 élèves, en moyenne, assistaient chaque soir, 93,591 élèves étaient admissibles à passer l'examen, ayant assisté au moins à 24 leçons pendant la session qui est de 40 leçons. Sur ce nombre, 75,985 ont été examinés, et, sur 100,92 ont été reçus pour la lecture, 85 pour l'écriture et 82 pour l'arithmétique.

Professeurs. Les inspecteurs ont trouvé 14,966 professeurs, munis de certificats, enseignants dans les écoles subventionnées qu'ils ont visitées. Les 45 écoles normales (training schools) où se recrutent ces professeurs, peuvent recevoir 3,261 élèves ; elles contenaient en 1870 1,478 élèves de première année et 1,122 élèves de seconde année. Ces élèves à peu d'exceptions près, et 645 autres candidats enseignants déjà ont été examinés pour obtenir leurs certificats en décembre.

Dans la semaine suivante 2,044 candidats à l'admission aux

1,547 vacances déclarées dans les écoles normales ont été examinés, sur ce nombre, 1,701 ont réussi ; 1,597 élèves sont à leur première année et 1,316 à la seconde.

Travail de l'inspection. Tout ce travail d'inspection et d'examen a été fait, sous la surveillance du bureau central, par 79 inspecteurs avec l'aide de 24 assistants. Sur ces inspecteurs, 49 ont visité 638 écoles attachées à l'Eglise d'Angleterre ; 14 ont inspecté 1,549 écoles protestantes ne se rattachant pas à cette Eglise ; 4 ont inspecté 415 écoles catholiques romaines dans la Grande-Bretagne ; 8 ont visité 1,251 écoles attachées à l'Eglise d'Ecosse ; 3 ont inspecté 527 écoles non attachées à cette Eglise, et l'inspecteur a visité 90 écoles de l'Eglise épiscopale d'Ecosse.

Les écoles. Les écoles d'Angleterre et du pays de Galles soumises à l'inspection, et inspectées pendant les quatre dernières années, pouvaient recevoir, en 1867 7.46 p. 100, en 1868 7.91 p. 100, en 1869 8.34 p. 100 et en 1870 8.75 p. 100 de la totalité de la population. Le nombre des élèves présents dans les écoles comparé à la population, s'est élevé de 4.53 p. 100 en 1867, à 4.85 p. 100 en 1868, à 5.24 p. 100 en 1869, et à 5.62 p. 100 en 1870. Le nombre des places dans les écoles et le nombre des élèves s'est accru dans une proportion plus forte que la population. Il en est de même du nombre des professeurs. Mais le nombre de places dans les écoles continue à dépasser de beaucoup le nombre des élèves. Quant au résultat des études des enfants qui fréquentent les écoles, il est de beaucoup au-dessous du niveau qu'on pourrait considérer comme satisfaisant.

En résumé, en 1870, les inspecteurs ont visité, en Angleterre et dans le pays de Galles 12,061 écoles, dont 2,486 sont des écoles de garçons, 1,805 des écoles de filles, 5,766 de filles et de garçons et 2,004 écoles de tout petits enfants. Ces écoles peuvent contenir 1,878,584 élèves ; 1,152,389 (633,882 garçons et 498,507 filles) les ont fréquentés chaque jour en moyenne pendant toute l'année. 6,395 maîtres et 6,072 maîtresses ont été employés à leur instruction. — *Journal Officiel*.

BULLETIN DES SCIENCES.

Puits artésiens.—Une douzaine, environ de ces puits ont été creusés dans le désert de Sahara, et autour de leurs orifices, l'herbe et les palmiers croissent, la végétation s'opère, l'homme et les animaux établissent leurs demeures. Le gouvernement français en a fait creuser dans les solitudes stériles de l'Algérie, et il se trouve maintenant que l'eau est son meilleur allié contre les Bédouins.

Le plus anciens des puits artésiens, en Europe, est à Lilliers, sur le Pas-de-Calais, et de son orifice, un jet interrompu s'échappe depuis 746 ans. Cependant, le Chinois demi-barbare, a devancé l'Europe, sous ce rapport de plus de mille ans, et les puits artésiens sont employés avec le plus grand succès dans toutes les parties de la Chine. Notre mode de percement même est emprunté à ce pays. Jusqu'à tout dernièrement encore, nos mineurs frappaient, avec un lourd marteau, sur la tête de la tige, écrasant le roc au-dessous et en retirant les débris avec la cuillère. Les mineurs chinois, au contraire, soulèvent la tige de cinq ou six pieds et la laissent retomber en lui imprimant un vif mouvement de rotation : les débris sont recueillis dans un creux de la tige même. Reconnaisant la supériorité de cette méthode, nos mineurs l'ont mise presque partout en opération.

Le plus estimé des puits artésiens, non pas seulement à cause du volume d'eau qu'il fournit, mais par l'aide qu'il a apportée à la science, est celui de Grenelle, à Paris. Il a fallu huit ans pour le percer, et le gouvernement français a souvent hésité devant ce coût énorme, mais l'ouvrage n'en a pas moins continué par l'énergie persistante de ses auteurs, MM. Arago et Wilderfin. Son diamètre, qui est de douze pouces à l'orifice, diminue de moitié, dans l'espace de douze cents pieds ; sa profondeur totale est de 1802 pieds au-dessous du niveau de Paris, ou 1698 pieds au-dessous du niveau de la mer ; c'est à ce point seulement que l'eau fut trouvée. Malgré cette immense profondeur, la pression est si forte que l'eau, après avoir parcouru cet espace de 1800 pieds, forme encore un jet de 122 pieds, au-dessus de l'orifice : la quantité d'eau douce fournie par 24 heures est de près d'un demi-million de gallons.

— *Les oiseaux ivres.*—Un médecin de province vient d'adresser à l'Académie des Sciences, à Paris, un rapport d'expériences très curieuses dans le but de déterminer les effets produits sur les gallinacées par le vin, le cognac et l'absinthe. Tous les doutes sur la prédisposition de ces volatiles à l'intempérance sont aujourd'hui dissipés, ils se livrent à l'ivrognerie avec une joie cynique, et plus d'un vieux coq s'est montré capable de boire sa bouteille par jour.

On a limité la dose de vin et de liqueurs pour chaque oiseau. Ils maigrissaient rapidement, surtout ceux qui se livraient à l'absinthe.

Deux mois d'absinthe suffisaient pour tuer le coq le plus vigoureux ou la poule la mieux constituée. Les gallinacées qui se bornaient au cognac vivaient quatre mois, les buveurs de vin un an.

Non seulement leur santé est affaiblie par l'alcool, mais leur aspect physique subit une transformation des plus singulières.

Les ciètes des coqs deviennent très volumineuses, et prennent un coloris d'un brillant extraordinaire, comme le nez d'un ivrogne devient gros et rouge.

BULLETIN DE L'INDUSTRIE ET DU COMMERCE.

—*L'hiver dans les provinces du Far-West.*—*Chemin de fer du Pacifique.*—Nous lisons dans le dernier numéro de l'*Harper's Weekly*, de New York, que l'hiver a été très-rude, cette année dans les plaines du Far-West. Les ouragans ont été sinon fréquents, du moins extrêmement violents, sur une grande étendue de pays, entre le Colorado et Wyoming d'une part et le Kansas et Nebraska de l'autre. Les vents ont soufflé, en certaines occasions, avec une impétuosité inouïe, et la neige est tombée sur un espace assez vaste pour que la circulation en ait été totalement interceptée pendant plusieurs jours. Des trains de chemins de fer ont été bloqués, et plus d'un pauvre émigrant qui cherchait à pied sa route vers l'Ouest, surpris par la tempête, a trouvé la mort dans les neiges. La plus violente de ces tempêtes a eu lieu le 21 décembre dernier, et ceux qui en ont éprouvé les effets ne les oublieront pas de sitôt, dit le journal américain. La neige, fouettée par le vent, s'était amoncelée à de grandes hauteurs, et formait contre le versant de certaines montagnes des murailles, qui avaient la solidité de la glace et qu'il aurait été très-difficile de percer. Des voyageurs partis de San Francisco par le chemin de fer n'ont atteint Chicago qu'au bout de vingt jours.

Dans une certaine partie de la route, près de Sherman entre autres, les trains ne parcouraient pas plus de quatre milles en vingt-quatre heures et l'on a vu quatre d'entre eux, à destination des États de l'Est, arrêtés en même temps presque sur le même point. Ces trains contenaient plus de 800 voyageurs, dont quelques-uns étaient arrivés de la Chine et du Japon par le steamer-poste du Pacifique. Représentez-vous la surprise des étrangers débarqués des pays du soleil et tombant tout à coup au milieu de pareilles tempêtes de neige ; les trains de marchandises, on le devine n'ont pas été plus heureux que ceux qui transportent les voyageurs. Plus de deux cents wagons abondamment chargés avaient été garés à la fois des voies transversales, en attendant une occasion pour passer outre ; en même temps une quantité énorme de marchandises en transit, de quoi remplir près de quatre cents chariots, encombraient la gare d'Omaha.

Les Américains, qui ne sont pas habitués à de tels retards, soupirent après le moment où le voyage d'hiver sur le railway Pacifique s'effectuera avec autant de facilité et de rapidité qu'en tout autre saison de l'année. Ils ne se souviennent déjà plus du temps où l'on employait trois semaines, un mois ou même davantage pour aller des côtes de l'océan Atlantique à celles de l'océan Pacifique à travers tout le continent américain.

Aujourd'hui, grâce au chemin de fer du *Central Pacific*, la voie ferrée la plus vaste qui existe dans le monde, que nous ferons connaître prochainement dans un article plus détaillé, on va de New-York à San Francisco, et vice-versa, en moins de huit jours. La distance est de 3,250 milles anglais. Le voyage s'effectue par Chicago ou Saint-Louis, puis à travers le Kansas, Nebraska et Omaha, l'immense territoire des prairies, de là, par la région de l'Utah et l'Etat de Nevada, jusqu'au Sacramento et jusqu'à San Francisco. Les wagons employés sur cette ligne, les fameux *sleeping-cars*, système Pullmann, sont aménagés de la façon la plus commode et la plus confortable ; chauffés au moyen de tuyaux qui passent sous chaque voiture, ils sont munis de doubles fenêtres et la ventilation y est excellente. C'est ce que nous apprend une correspondance de la *Gazette d'Augsbourg*, qui traite le même sujet.

Aussi, le journal allemand prétend-il que les gens emprisonnés dans les neiges sur la ligne du Pacifique, n'ont pas souffert autant qu'on pourrait le croire au premier abord.

Les voyageurs avec femmes et enfants, qui, par suite de l'ouragan et de la tempête, ont été forcés de passer trois jours dans les prairies, trouvaient dans les wagons des lits bien chauds ; ils ne manquaient de rien, bons mets et bons vins, car toutes les précautions avaient été prises d'avance. Dans ces occasions, les trains sont remorqués par trois locomotives dont la première est armée d'un chasse-neige de onze pieds de haut sur autant de large, en chêne, avec plaque en fer ; en outre, un wagon accompagne toujours le convoi, avec un approvisionnement de pelles et d'autres outils non moins nécessaires. N'oublions pas d'ajouter que les conducteurs du train sont munis de petits télégraphes de poche, qu'ils peuvent mettre en communication avec les fils télégraphiques, ce qui leur permet d'avertir les stations

les plus éloignées sur les deux côtés de la ligne, et de demander du secours.

Une autre singularité de ce chemin du Pacifique, ce sont les hangars ou appentis dressés, de distance en distance, sur un certain espace, contre l'accumulation des neiges, les éboulements, et même les avalanches, ce qu'on appelle les *snow-sheds*. Le journal américain illustré *Harper's Weekly*, auquel nous empruntons une partie de ces détails, en donne un dessin curieux ; le *snow-plow*, ou chasse-neige, y est également représenté. Cette année, les hangars ont presque succombé sous le fardeau qui les accablait. Ces constructions sont uniques dans leur espèce, dit un voyageur qui a fait ce long trajet en chemin de fer, M. R. Schlagintweit. Destinées à arrêter les masses de neige qui, sur les hauteurs de la Sierra-Nevada, s'accumulent parfois à une hauteur de 15 pieds, et qui entravent la circulation et le trafic, elles consistent en une rangée d'arbres aux troncs gigantesques, pins et sapins, tels que l'Amérique seule en produit dans les régions de la Sierra-Nevada, de l'Oregon, et aux alentours de la baie de Puget-Sound, à l'extrémité nord-ouest du territoire de Washington.

Les arbres sont fichés en terre à un intervalle, tantôt de quelques pouces seulement, tantôt de plusieurs pieds, selon les localités. Le toit est formé de grosses poutres ou de planches épaisses qui ne sont pas, comme bien on pense, posées à plat, mais inclinées, de sorte que les neiges ne peuvent y séjourner par masses, ni les avalanches qui descendent des hauteurs y causer de sérieux dommages. On se souvient encore, à Strong-Canon, à environ trois milles à l'est de la station de Summit, d'une avalanche qui se détacha des montagnes, il y a deux ans (21 février 1870), écrasa un de ces abris d'une hauteur d'une centaine de pieds, et intercepta la voie, qui ne fut dégagée qu'au bout de douze heures, à l'aide d'une de ces puissantes machines à chasser la neige dont nous avons parlé plus haut.

La construction de ces abris a coûté 1 million 731,000 dollars. Ils ont une longueur totale de trente-deux milles anglais et comme ils sont répartis dans une zone assez peu étendue (50 milles anglais), ils interceptent presque complètement la vue du paysage. Les arbres qui en forment les parois étant souvent très-rapprochés et les poutres qui entrent dans leur composition, étant la plupart du temps recouvertes de planches, ce sont des véritables tunnels que traverse le convoi, dans lesquels le jour a de la peine à pénétrer. A l'ouverture de la ligne, en mai 1869, ces tunnels d'un nouveau genre n'avaient, à beaucoup près, l'étendue qu'ils ont actuellement ; les parois latérales n'existaient pas ; aussi le voyageur pouvait-il jouir des beautés naturelles de la Sierra-Nevada plus complètement qu'il ne le fait à présent.

Mais l'Amérique est le pays des contrastes et quelle n'est pas la surprise du touriste, quand, emporté par la vapeur, à peine sorti des glaces et de la neige des prairies et de la montagne, il se trouve soudain transporté au milieu de jardins et de prés verdoyants. La nature entière, les forêts et les campagnes, à ses yeux déploient la plus riche végétation ; il ouvre les fenêtres de son wagon, un air doux et tiède lui souffle au visage ; le chant des oiseaux frappe son oreille ; aux stations, c'est à qui lui offrira des primeurs ; bref, il a suffi de six heures de chemin de fer pour qu'il passe comme par enchantement des rigueurs d'un hiver accompagné de neige et de glace à toutes les splendeurs du printemps, tandis que les roues de la machine qui l'emporte à toute vapeur conservent encore les flocons de neige qu'elles ont ramassés sur la route.

J. O.

BULLETIN DES STATISTIQUES.

La colonie de Victoria.—Le journal le *Times* donne les détails suivants sur les progrès de la colonie Victoria :

La surface totale de terres livrées à la pâture, à la fin de 1870, était de 27,702,289 acres. Le surplus des terres exploitées autrement qu'en pâture, était, au mois de mars 1871, de 9,530,638 acres. La totalité des terres entourées de clôtures, était de 8,677,947 acres et celles des terres en labour de 909,015 acres. Le produit brut de la récolte en grains, pour l'année finissant au 31 mars 1871, a été de 5,456,577 boisseaux. Dans cette quantité, il y a eu 2,870,409 boisseaux d'orge et 2,237,010 d'avoine.

La rapidité des progrès de la colonie ressort manifestement de la comparaison de la quantité de terres occupées et cultivées aux différentes époques. En 1862, le nombre des cultivateurs était de 4,090,784 acres et des terres cultivées de 430,895 acres.

Dans l'année finissant au 31 mars 1871, le nombre des cultivateurs était de 31,842 ; l'étendue des terres occupées de 9,530,638 acres et la quantité de terres cultivées de 909,015 acres. Les bestiaux existants sur les fermes au 21 mars 1871 se chiffraient ainsi :

144,088 chevaux ; 182,254 vaches laitières bétail d'autres espèces, 372,140 ; 3,838,896 moutons et 124,995 porcs. Bestiaux,

hors des fermes régulièrement établies (squatters), 23,132 chevaux ; bétail, non compris les vaches laitières, 151,142 ; moutons, 6,923,518. L'outillage des fermes pendant l'année finissant au 31 mars 1871 est évalué à 1,402,863 livres sterling ; la valeur approximative des améliorations effectuées, ce qui comprend les constructions de toute nature, clôtures, puits, etc., est portée à 8,777,548 livres. Pendant 1879, il y a eu sur les différents points de la colonie plus de 1,000 manufactures en plein fonctionnement, — *Journal Officiel*.

BULLETIN DE LA GÉOGRAPHIE.

La Colombie.—Le P. de Smet, missionnaire jésuite, qui a parcouru toute la Colombie en parle ainsi dans ses lettres :—

“ Au pied des Montagnes du Portage, écrivait-il en 1845, se trouve un immense plateau très élevé, qui offrirait dans les pays peuplés un site magnifique pour la construction d'une grande ville. Les montagnes qui l'entourent sont majestueuses et pittoresques. De leurs cimes, d'innombrables petits ruisseaux descendent dans la plaine et l'arrosent dans toute son étendue... Les puits et les carrières y sont inépuisables ; des monceaux de charbon de terre, que j'ai vu le long du rivage, indiquent que ce précieux métal ne manque pas. Que ne deviendrait pas cette immense solitude, aujourd'hui si triste, sous l'influence d'une civilisation bienfaisante ? Le pays des Sphalzi n'attend que le travail et l'industrie de l'homme laborieux et industrieux. Le plomb y est si abondant, que dans plusieurs endroits, il se trouve en morceaux sur la surface du sol même, et d'une qualité si belle, qu'il n'y a pas de doute qu'il ne soit mêlé avec une certaine quantité d'argent.”

De la région formée par les sources du Columbia, le P. de Smet écrit :

“ Dans une époque qui, selon toute probabilité, est peu éloignée, lorsque l'industrie, les sciences et les arts, pénétreront avec l'émigration dans les mille et mille vallées des Montagnes Rocheuses, vallées qui se présentent, si j'ose m'exprimer ainsi, comme autant de veines capables de faire circuler la vie dans un corps bien robuste, bien étendu et bien vaste, la Colombie deviendra très importante. Le climat y est délicieux, le froid et la chaleur n'y sont pas excessifs, les neiges y disparaissent absorbées par l'air à mesure qu'elles tombent. La vallée récompenserait au centuple la main laborieuse qui travaillerait son sol ; des troupeaux innombrables d'animaux trouveraient toute l'année leur nourriture dans les pâturages où les fontaines et les sources entretiennent la fraîcheur et l'abondance. Les côtes et les pentes des Montagnes sont en général garnies de forêts inépuisables, qui dominent le pays, l'épinette, le cèdre et le cyprès. La main industrielle et habile de l'homme civilisé en ferait un petit paradis terrestre.”

BULLETIN DE L'HISTOIRE.

Le premier tour du monde.—Selon un vieil historien espagnol qui écrivait en 1652, ce voyage de circumnavigation était autrement ancien que celui de Magellan ; il remontait aux temps bibliques. Fernando Montesinos rappelle, avec l'expression du doute, il est juste d'en convenir, que Noé fit le tour du monde pour assigner à chacun de ses compagnons le lieu où il devait s'établir. Le boulicien ajoute même, pour la décharge de sa conscience en matière de géographie : “ Je ne garantirais pas la vérité de cette tradition.”

BULLETIN DE L'ARCHÉOLOGIE.

—*Constructions romaines*—Il y a quelques jours, en creusant les fondements d'un nouveau Kursaal, à Baden, on a découvert des restes assez considérables de constructions romaines ; jusqu'à présent les fouilles ont mis au jour deux murailles latérales, chacune de 24 pieds de longueur, auxquelles est adjacent l'hypocauste, ou logement des appareils de chauffage dont on voit encore sept rangées, chacune de 12 piliers de 2 pieds de hauteur, les intervalles sont comblés par des débris parmi lesquels se trouvent en quantité considérable des fragments de tuyaux de chauffage. Sans doute les recherches ultérieures amèneront la découverte d'objets antiques intéressants. — [*Journal de Genève*.]

Fouilles archéologiques.—Des travaux exécutés depuis quelques jours, pour la construction d'une section de chemin de fer, non loin de Ratisbonne, ont amené, dit la *Gazette d'Augsbourg*, la découverte de fragments considérables d'un cimetière romain. La Société historique de la ville s'est chargée de la direction des fouilles, et de la mise à découvert des tombeaux. Un fait curieux, c'est qu'on y rencontre, à la même place, plusieurs espèces de sépultures ; tantôt ce sont des urnes cinéraires isolées tantôt des urnes rassemblées dans une espèce de caveau ou *columbarium*. Plus loin, ce sont ces tombeaux soigneusement murés, la plupart recouverts de grandes

dalles passées au feu, qui portent la marque de la III^e Légion. Enfin, on a trouvé un certain nombre de cercueils en pierre parmi lesquels celui d'un enfant. Dans tous ces tombeaux, les ossements étaient bien conservés. On a également trouvé des squelettes qui, à en juger par les clous de fer recueillis dans le voisinage, avaient dû être enterrés dans des cercueils de bois. On se hâte de terminer les fouilles, avant que la construction de la gare ne les rende impossibles, — *Journal Officiel*.

BULLETIN DE L'HORTICULTURE.

Le crapaud.—Le *Scientific American* contient les lignes suivantes, au sujet des crapauds dans les jardins :—

“ Plus le sol est riche et la culture soignée, plus les crapauds sont nombreux. C'est parce que les insectes abondent sur un terrain fertile qu'il en est ainsi. Le crapaud s'établit sous les choux ou autres plantes, et de là il guette patiemment l'apparition des limaces, vers, punaises et autres insectes dont il est friand. Cette langue douce qu'il projette avec tant de rapidité paraît assez inoffensive, et cependant elle adhère comme la paix à tout ce qu'elle rencontre de vivant. Nous ne devons donc pas nous priver des services d'un aide comme celui-là quand il s'agit de la destruction des insectes, car le crapaud est aussi utile sous ce rapport que l'oiseau par rapport aux arbres. Laissez donc les crapauds vivre en toute liberté dans les jardins.”

BULLETIN DES LETTRES.

M. Desbarats, qui en outre de l'*Opinion Publique* et de l'*Illustrated News*, publie le *Hearthstone*, désirant donner à la littérature de ce pays un nouvel encouragement offre des récompenses à ceux qui écriront en anglais, des nouvelles pour ce dernier journal.

Pour un histoire de 100 colonnes. 1^{er} prix \$500 ; 2^e prix \$350, \$250 et \$150.

Pour une nouvelle devant être publiée dans un seul numéro \$50 et \$25.

M. Desbarats a par devers lui beaucoup de matière, mais venant des pays étrangers : il préférerait avoir des feuilletons canadiens.

ANNONCES.

LE CALCUL MENTAL

DE

M. F. X. JUNEAU

EST EN VENTE

Chez tous les libraires du pays.

PROSPECTUS

DE

L'ECOLE COMMERCIALE

DE

LOTBINIERE.

Le cours commercial se divise en trois années, avec trois degrés.
1^{ÈRE} ANNÉE. (3^{ÈME} degré)

Pour y être admis, les élèves devront passer, dans leur langue maternelle, un examen satisfaisant sur les matières du cours d'instruction primaire.

L'enseignement de cette première année comprendra : La calligraphie, dans tous ses détails ; les langues française et anglaise (grammaire ;) la correspondance commerciale, l'arithmétique ; le calcul mental ; la géographie et l'histoire du Canada, des États-Unis, de la France et de l'Angleterre,

2^{ÈME} ANNÉE. (2^{ÈME} année.)

Continuation de l'étude de l'histoire de ces quatre pays, littérature française et anglaise ; l'algèbre ; la géométrie ; la comptabilité, dans toutes ses parties ; la tenue des livres à simple et à double entrée ; transactions commerciales et la géographie.

3ÈME ANNÉE. (1er degré)

L'algèbre ; la géométrie ; continuation de l'étude des langues anglaise et française ; la constitution du Canada ; notions du droit commercial ; physique et mécanique élémentaires ; chimie industrielle ; dessin linéaire ; étude des connaissances utiles, des matières premières du commerce, des objets manufacturés et commerciaux, etc.

Les élèves recevront des notions élémentaires sur l'horticulture et l'agriculture.

L'instruction religieuse obligatoire pour tous les élèves catholiques, sera placée sous la direction du curé de la paroisse.

L'ouverture des classes aura lieu le 2 septembre prochain.

Les heures de classe seront de 8 à 10½ heures du matin et de 1½ à 4 heures de l'après-midi.

Les heures d'étude, à l'école, de 10½ à midi et de 4 à 5 heures de l'après-midi.

Le jour de congé hebdomadaire sera le jeudi.

L'année scolaire commencera le 1er septembre et finira le 1er juillet.

PRIX ET CONDITIONS D'ADMISSION.

Le prix de l'enseignement sera de vingt piastres par année payable par quartiers, et d'avance, aux époques suivantes : 1er septembre, 1er décembre, 1er février et 1er mai.

Le soussigné fournira au prix coûtant, les livres nécessaires à ceux qui le désireront.

En ouvrant cette école commerciale, dont le besoin se fait sentir depuis longtemps dans nos campagnes, le soussigné croit rendre un service à tous ceux qui ont la volonté de faire donner à leurs enfants une éducation commerciale et pratique, avec l'étude de la langue anglaise, mais qui ne peuvent pas faire le sacrifice d'envoyer leurs enfants étudier dans les villes. Le prix des cours est aussi bas qu'il est possible de le mettre, considérant les sacrifices que le soussigné aura à s'imposer pour se procurer un bon professeur anglais, bien compétent à enseigner la langue anglaise maintenant devenue si utile dans toutes les affaires.

Il y a un nombre de maisons des plus respectables, à Lotbinière où les élèves trouveront une bonne pension, ou pourront faire accommoder des provisions que leurs parents leur fourniront, à très bon marché, et où les parents en laissant leurs enfants, n'auront pas à craindre pour eux les dangers de la mauvaise compagnie.

Les personnes qui désireraient de plus amples informations sont priées de s'adresser au Révd. M. Roy, curé de Lotbinière, ou à H. G. Joly, écrivain, à la Pointe Platon.

A. F. FLEURY,

Instituteur et élève de l'école normale Jacques Cartier, diplômé le 12 juillet 1866.

Lotbinière, 1er juillet 1872.

Madame THIVIERGE

Ouvrira le premier Mai, à St. Félix du Cap Rouge, à sept milles de Québec, un Etablissement pour l'éducation d'une classe choisie de huit ou dix jeunes demoiselles. Les études comprendront l'Anglais et le Français dans toutes les branches enseignées dans une école modèle, la musique, le chant, les divers genres de Dessin, la Peinture Orientale et à l'huile, et la confection des ouvrages en cire, soit des fleurs, soit des fruits, etc.

Trois institutrices seront chargées de l'enseignement. Une Dame Anglaise sera à la tête des classes anglaises ; une Dame Française enseignera la Langue Française ; Madame Thivierge donnera elle-même des leçons de musique et de beaux arts.

CONDITIONS :

	Par termes 11 semaines
Pension avec l'étude de l'Anglais et du Français....	\$24.00
Musique.....	6.00
Peinture.....	6.00
Dessin.....	3.00
Un cours de leçon d'ouvrages en cire.....	8.00

La table sera copieusement servie, et Madame Thivierge donnera une attention particulière à la santé de ses élèves. Le Cap Rouge

est admirablement situé et renommé par la salubrité de l'air. On engagera les élèves à prendre des exercices journaliers, et madame Thivierge fera tout en son pouvoir pour donner satisfaction aux parents qui voudront bien lui confier le soin de leurs enfants.

Pour renseignements et plus amples détails, on pourra s'adresser à Madame Thivierge, Cap Rouge. Madame E. I. Dalkin, Cap Rouge, Révérend P. J. Drolet, Curé ; C. W. Wilson, Ecuier, Rue St. Pierre, Québec ; Robert J. Young, Ecuier, James Bowen, Fils, Ecuier, Rue St. Pierre, Québec, ou au Cap Rouge ; J. B. Forsyth, Ecuier, Cap Rouge ; Edson Fitch, Ecuier, St. Romuald.

Cap Rouge, 10 Mars, 1871.

DICTIONNAIRE
GÉNÉALOGIQUE

DE TOUTES LES FAMILLES CANADIENNES

PAR

M. L'ABBE C. TANGUAY

*Avec un Fac-Simile de la Première carte inédite de la
Nouvelle-France en 1641.*

Les personnes qui ont souscrit au Dictionnaire Généalogique et qui voudraient recevoir ce volume par la poste sont priées de nous envoyer le montant de leur souscription qui est de \$2.50 en y ajoutant 40 centimes pour les frais de poste. Celles qui ont souscrit chez les Messieurs suivants pourront se le procurer en s'adressant après le 15 Mai courant à

J. A. LANGLAIS, Libraire, Rue St. Joseph, St. Roch de Québec.
J. N. BUREAU, Trois-Rivières.
E. L. DESPRÉS, Maître de Poste, St. Hyacinthe.
JAMES W. MILLER, Maître de Poste, de Ste. Lucie de Rimouski.
A. GAGNÉ, Maître de Poste de Kamouraska.
R. OUELLET, " " L'Islet.
F. H. GLASSON, " " L'Anse à Gilles.
E. LEMIEUX, Ottawa.
F. X. VALADE, Longueuil.
L. O. ROUSSEAU, Château-Richer.

Les personnes qui ont souscrit chez MM. DUBEAU & ASSELIN, pourront s'adresser à M. L. M. CRÉMAZIE, Libraire, Québec.

En vente chez l'Éditeur

EUSÈBE SÉNÉCAL,
10, Rue St. Vincent, Montréal.

NOUVEL ABRÉGÉ
DE
GÉOGRAPHIE MODERNE

A L'USAGE DE LA JEUNESSE

PAR

L'ABBE HOLMES

SEPTIÈME ÉDITION

ENTIÈREMENT REVUE, CORRIGÉE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

PAR

L'ABBÉ L. O. GAUTHIER

Professeur d'Histoire au Séminaire de Québec.

Un Volume in-12 de 350 pages. Cartonné \$4.00 la douzaine.

J. B. ROLLAND & FILS,

Libraires-Éditeurs.

En vente chez tous les Libraires et les principaux Marchands.

IMPRIMÉ PAR LÉGER BROUSSEAU, QUÉBEC.



JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume XVI.

Quebec, Province de Quebec, Septembre 1872.

No. 9.

SOMMAIRE.—LITTÉRATURE.—Carnet d'un flâneur.—EDUCATION: Discours de M. J. Létourneau, à l'occasion de la 50ème année d'enseignement de M. Ant. Légaré.—PÉDAGOGIE: Travail et savoir.—Exercices pour les élèves.—Langue française, dictée d'orthographe.—Vers à apprendre par cœur.—Pensées et maximes.—AVIS OFFICIELS: Avis concernant la publication d'une série de livres de lecture en langue française, pour les écoles catholiques.—Erections de municipalités scolaires.—Nominations de commissaires et de syndics d'écoles.—Diplômes octroyés par les bureaux d'examineurs.—RÉDACTION: Visites de S. E. le gouverneur-général et de Lady Dufferin aux maisons d'éducation de la cité de Québec.—Revue mensuelle.—NOUVELLES ET FAITS DIVERS: Bulletin de l'instruction publique.—Bulletin des sciences.—Bulletin du commerce et de l'industrie.—Bulletin des connaissances utiles.—ANNONCES.

LITTÉRATURE.

Carnet d'un flâneur.

La flânerie est une bonne chose, quand le flâneur a des yeux pour voir et des oreilles pour entendre. Voici ce que j'ai recueilli en flânant autour de la vitrine d'un marchand de tableaux. Une toile attirait l'attention des passants, qui formaient devant le magasin un groupe sans cesse renouvelé. Cette toile représentait deux femmes sortant d'une église de village, en Italie, le dimanche des Rameaux. Une troisième femme, assise à la porte, offrait des palmes aux fidèles.

Après avoir longtemps examiné cette peinture, je me disposais à sortir du groupe, lorsque mon attention fut attirée par ce qui se passait autour de moi.

Un beau jeune homme venait d'arriver; il avait fendu la foule avec une aisance négligente, sans le moindre souci des réclamations que soulevait son sans-gêne insolent, ni des regards courroucés qu'on lui lançait. Quant il fut arrivé au premier rang: "Voilà, me dis-je, un aimable échantillon de notre jeunesse; mais au moins il aime quelque chose, puisqu'il prend la peine de se détourner de son chemin pour voir un tableau."

Le beau jeune homme, se mirant dans la vitre, refit avec art le nœud de sa cravate, pifouetta sur ses talons, et disparut sans avoir même jeté un coup d'œil au tableau. Je lui lançai un regard indigné, qui fut bien perdu pour lui puisqu'il avait déjà tourné le dos.

—Va, va, lui dis-je, comme s'il eût put m'entendre, je te connais; tu t'appelles légion, car tu es de la race innombrable des sots prétentieux.

Comme je fulminais cet anathème, deux amis arrivèrent en se donnant le bras. L'un d'eux avait une petite figure vieillotte et pliait les genoux en marchant, sans doute afin de se donner l'air d'un homme blasé, pour qui cette misérable vie n'a plus de secrets ni d'espérances. Un lorgnon d'écaille, sans cordon, enfoncé de force dans l'orbite, lui tenait l'œil tout grand ouvert, ce qui donnait à toute sa physionomie quelque chose d'ahuri et de lamentable.

—Parole d'honneur! dit-il d'un ton mourant, voilà de jolies Bretonnes!

—Oui, des Bretonnes d'Italie! répliqua l'autre en ricanant.

Et sans laisser à son languissant ami le temps de se reconnaître, il l'entraîna en fredonnant un motif de *Fra Diavolo*.

Deux dames discutèrent longuement le costume des femmes qui sortent de l'église, et ne tombèrent pas d'accord sur la question de l'harmonie des nuances; du tableau pas un mot.

Un jeune homme chevelu et barbu, d'une mise passablement négligée, s'adressant à un autre jeune homme barbu et chevelu dont le costume laissait à désirer, se mit à lui parler d'empâtement et de glacis; à quoi l'autre répondit, en faisant de grands gestes, par des raisons tirées de l'esthétique transcendante. Puis, dessinant en l'air, avec son pouce, un tableau imaginaire, il déclara que le tableau de la vitrine était "enfoncé" (l'expression est de lui.) Après cette exécution sommaire, les deux amis jettent un regard de dédain aux autres spectateurs qui admirent "cela", et font une trouée dans la foule.

La place qu'ils laissaient vide fut prise par un monsieur sec, rasé de frais, cravaté de blanc, coiffé d'un chapeau

à larges bords. Faute d'auditeur attiré, il se parlait à lui-même, comme un traître de mélodrame. L'analogie était d'autant plus frappante, que tout en ayant l'air de ne parler que pour lui-même, il tenait à mettre le public de moitié dans les confidences qu'il s'adressait. "Oui, oui, oui, disait-il, je vois ce que c'est." Et pour se récompenser "de voir ce que c'était", il frottait son menton comme s'il eût voulu, en le modelant, lui donner une autre forme. Par parenthèse, ce n'eût pas été dommage, car, tel qu'il était, ce menton me semblait déplorablement pointu. "Autres pays, autres usages : ici, nos rameaux sont des branches de buis ; là-bas, ce sont des palmes, et même, dans la rivière de Gênes, ces palmes sont tressées ; tandis qu'à Nantes, par exemple, ils portaient des branches de romarin en guise de rameaux. Quant aux gens qui s'en vont à la porte des églises vendre le buis, les palmes ou le romarin, tout ce que je sais c'est qu'ils font un triste métier ; et je parie bien qu'il est sans exemple qu'aucun d'eux y ait fait fortune. Mieux vaudrait..."

Je ne pus savoir ce qui aurait mieux valu, à son avis, car il partit, sans conclure d'un air grave et modelant toujours son menton. Des gens timides se tenaient au second rang ; le premier était toujours envahi par des survenants plus audacieux. Alors ils demandaient le nom de l'auteur et le sujet du tableau à quelque voisin, et Dieu sait quelles réponses ou leur faisait. Un mauvais plaisant, par exemple, à une de ces humbles requêtes, répondit sans sourciller que le tableau était signé d'*Horace Vernet* et représentait le massacre des janissaires. Sans doute, le mauvais plaisant avait tort de les berner ; mais n'avaient-ils pas plus grand tort que lui, eux qui n'avaient que trois pas à faire pour voir de leurs propres yeux, et qui avaient la paresse ou la mauvaise honte de ne pas le faire ?

—Pauvres artistes ! me disais-je en moi-même, voilà donc de quoi se compose le public dont le jugement ou plutôt le caprice, vous donne la gloire et la fortune, ou vous plonge dans l'obscurité et la misère.

Quelqu'un me toucha le coude : c'était un de mes amis.

—Pourquoi ce sourcil froncé ? me dit-il ; composerais-tu quelque drame ou préméditerais-tu quelque noir forfait ?

Je lui dis alors ce que j'avais vu et entendu, et je lui répétai tout haut la réflexion que je venais de faire tout bas.

—Hum ! dit-il, ta conclusion n'est pas inattaquable. Pourquoi ta conclusion n'est-elle pas inattaquable ? Parce qu'elle procède d'une généralisation imparfaite. Pourquoi ta généralisation est-elle imparfaite ? Parce que tu la tires d'un dénombrement incomplet. Je me souviens, comme tu vois, d'avoir fait autrefois ma philosophie au collège. Me suis-tu ? oui ? alors je continue.

Etant donné un groupe de cinquante badauds, il suffit de cinq connaisseurs pour faire fermenter au besoin cette masse inerte. Eh bien, qui te dit que nous n'avons pas ici même, à portée de la main, les cinq connaisseurs demandés. D'abord il y a toi : un connaisseur ; ensuite il y a moi : deux connaisseurs. Je défalque des quarante-huit autres la douzaine qui a fait des remarques saugrenues : il nous reste à examiner les trente-six flâneurs qui n'ont rien dit. Mettons que vingt-quatre d'entre eux n'aient rien dit parce qu'ils n'avaient rien à dire, ce qui n'est pas déjà si sot ; il nous en reste douze, parmi lesquels sont sûrement les trois que nous cherchons. Est-ce raisonné, cela ?

J'allais le complimenter sur sa méthode scientifique, lorsque deux nouveaux venus attirèrent notre attention. Un jeune prêtre, à figure intelligente et pensive, donnait le bras à un peintre célèbre. Ils se mirent à regarder le tableau avec attention. Ce fut le peintre qui parla le

premier. Sans traîner son auditeur à travers les glaces, les frottis et les empâtements, sans l'égarer dans les régions nébuleuse de l'esthétique transcendante, il loua en termes simples et clairs l'œuvre de son confrère. Et telle est la force de la vérité que ses voisins sentaient qu'il disaient la vérité et tendaient le cou pour l'entendre, car c'était pour son ami et non pas pour eux qu'il parlait. On se répétait tout bas ses remarques, et nul mauvais plaisant n'éleva la voix.

Mon ami me dit alors :—Un peintre qui loue si sérieusement l'œuvre d'un autre peintre et qui se fait écouter comme celui-ci peut bien compter pour deux connaisseurs. Nous voilà déjà quatre. Tu ne me feras pas croire que dans toute cette foule il n'y ait pas un connaisseur, un tout petit connaisseur.

Le jeune prêtre ne répondit que quelques mots, mais si sensés et si justes que mon ami s'écria :—Et de cinq ! le nombre y est. *Quod erat demonstrandum !* Je conclus de là que les artistes ne sont pas si à plaindre que tu voulais bien le dire.

Comme les deux amis s'éloignaient, nous les suivîmes sans trop savoir pourquoi. Au bout de quelques pas, l'abbé reprit la parole :

—Vous connaissez, dit-il, l'*Aigle noir* de Gustave Doré ?

—Si je le connais ! c'est une des plus belles choses qu'il ait faites.

—Oui, car si c'est l'œuvre d'un grand artiste, c'est aussi l'élan d'un cœur généreux ; c'est le cri déchirant d'un homme qui aime vraiment son pays et qui souffre cruellement de le voir si malheureux ! Eh bien, je pensais à l'*Aigle noir* en regardant le *Dimanche des Rameaux*. Je vais vous expliquer quel lien ma pensée trouvait entre ces deux tableaux, ou plutôt entre les idées qu'ils font naître en moi. Le tableau de Doré me serre le cœur en me montrant l'image de notre malheureuse patrie. L'autre me fait songer à l'*Introït* que chante l'Eglise catholique le dimanche des Rameaux ; c'est un pas dans la voie de l'espérance, puisque c'est un retour à Dieu. Ecoutez-en la traduction.

Alors, d'une voix émue et voilée, il prononça les paroles suivantes :

"Seigneur, n'éloignez pas de moi votre protection ; prenez en main ma défense ; sauvez-moi de la gueule du lion, et préservez ma faiblesse de la corne des bêtes féroces. Mon Dieu, mon Dieu, jetez les yeux sur moi. Pourquoi m'avez-vous abandonné ? Ce sont mes péchés qui éloignent de moi votre miséricorde !

Et il ajouta, comme s'il se parlait à lui-même :

—Ah ! pauvre pays, qui mettais tout ton espoir dans les hommes ; puisque les hommes t'ont abandonné, souviens-toi donc au moins que Dieu te reste.—*Magasin pittoresque.*

EDUCATION.

Discours prononcé par M. Joseph Létourneau

à l'école normale Laval, le 12 Juin 1872, à l'occasion du 50^{me} anniversaire de l'entrée dans l'enseignement de M. Antoine Lëgaré.

(Suite.)

Mais comme le nombre des jeunes gens ayant suivi des cours classiques et qui embrassaient l'enseignement était trop limité, et que le besoin d'un plus grand nombre d'instituteurs compétents, ayant des connaissances pratiques, se faisait vivement sentir, les évêques de la

Province et tous les véritables amis de l'éducation, demandèrent l'établissement d'écoles normales dans le but de former des instituteurs et des institutrices en nombre suffisant pour répondre aux besoins du pays. Les écoles normales furent en conséquence fondées par l'honorable ministre de l'instruction publique, et inaugurées au milieu d'un concours nombreux tant du clergé que des laïques. Nous célébrons aujourd'hui le 15^{me} anniversaire de la fondation de cette utile institution. Mon intention n'est point de faire l'histoire de ce qu'a fait l'école normale Laval depuis quinze ans, ni de parler de ses succès ; ils sont connus. Je constaterai seulement en passant que sur les 25 instituteurs diplômés pour écoles modèles, les deux premières années, un seul n'a jamais fait l'école, 14 sont encore dans l'enseignement, les dix autres ont enseigné plusieurs années et sont entrés dans d'autres carrières où ils se distinguent. Parmi les élèves sortis de l'école normale Laval, six sont parvenus à la prêtrise, quatre sont entrés dans des communautés enseignantes, y compris ce talent remarquable que vous avez souvent applaudi dans cette enceinte même, M. Norbert Thibault, aujourd'hui Frère Olivier, des écoles chrétiennes. Parmi les élèves institutrices, 15 ont fait profession dans des communautés enseignantes.

Une preuve que les instituteurs et les institutrices formés aux écoles normales enseignent avec succès, c'est qu'invariablement, toutes les municipalités qui ont besoin d'un instituteur s'adressent directement à l'école normale. Il y a actuellement des maîtres et des maîtresses de disséminés dans toute la circonscription de l'école normale Laval, c'est-à-dire, depuis Trois-Rivières jusqu'à la Baie des Chaleurs et sur les côtes du Labrador. Bien plus, des groupes de familles canadiennes émigrées aux États-Unis ont demandé des instituteurs et des institutrices formés aux écoles normales, et c'est avec joie que des jeunes gens sont allés enseigner aux enfants de nos frères expatriés la religion et la langue de leurs pères, et seconder avec courage nos zélés missionnaires canadiens dans leur œuvre si éminemment catholique et patriotique.

Mais j'arrive au 15^{me} anniversaire de la création de notre présente association. Cette association a pour but l'instruction mutuelle de ses membres, le perfectionnement de notre système d'enseignement, la réunion, sous un même drapeau de tous les instituteurs de la circonscription de l'école normale Laval. Nous avons trois réunions par année et nous tenons aujourd'hui notre 46^{me} conférence. Pour chaque séance, deux ou trois membres ont été chargés de traiter chacun un sujet à son choix. Nous avons en outre à chaque conférence un sujet de discussion, indiqué d'avance, ayant trait à la tenue d'une école, à la meilleure manière d'enseigner telle ou telle branche d'instruction. Chacun apporte à la discussion sa part de travail, d'expérience, de recherches et d'études. Un résumé de ces débats est publié dans le *Journal de l'instruction publique*, et ces résumés, je ne crains pas de le dire, formeraient à l'heure qu'il est, un excellent manuel de pédagogie. 29 sujets ont été ainsi discutés depuis 15 ans. En outre 83 sujets, sur l'histoire, les sciences, la littérature, la pédagogie, ont été traités sous forme de *lectures* par des instituteurs dans notre association.

De plus, cette association a eu l'avantage d'entendre très-souvent, aussi souvent que ses nombreuses occupations le lui ont permis, l'honorable ministre de l'instruction publique, qui veut bien prendre part à nos réunions, les encourager par sa présence et nous aider de ses conseils.

Les Révds. MM. qui ont dirigé l'école normale-Laval ont toujours pris aussi le plus vif intérêt à nos réunions, nous prêtant généreusement le concours de leur science élevée, de leur haute expérience. Chaque instituteur se

rappelle avec bonheur quel vif intérêt Sa Grandeur Mgr. de Rimouski, pendant les neuf années qu'il a dirigé cette maison, a pris à toutes nos discussions, avec quel zèle il a dirigé nos conférences. Ses savantes dissertations sur les sciences, sur l'enseignement, ont beaucoup contribué à donner à cette association, cette vie et cette efficacité qui l'ont rendue si utile aux instituteurs ; et l'organisation de la fête de ce soir prouve, MM., que M. le Principal actuel de cette institution, donne à notre association le même puissant concours, le même intérêt bienveillant que ses prédécesseurs lui ont donné.

Il n'est pas sans intérêt, MM., de relever ici ce qu'un jeune écrivain, M. Richard, a dit de l'état de l'instruction publique en ce pays, dans une série d'articles publiés dans l'*Opinion publique*, et qui touchent de trop près nos conférences d'instituteurs, dont il semble ignorer l'existence.

“ Pour montrer, dit-il, quelle énorme différence nous sépare de l'enseignement tel qu'il est donné en Prusse, quel cas on en fait et de quel respect on entoure ceux qui s'y livrent, je citerai le rapport de MM. Shuttleworth, publié dans un journal anglais de Montréal. “ Pendant mes voyages dans les différentes provinces de la Prusse, je fus en communication journalière avec les instituteurs, j'eus toutes les occasions favorables d'observer l'esprit qui les animait, et d'entendre l'opinion que le pauvre avait d'eux ; je trouvai une grande association d'hommes instruits, courtois, polis, moraux, travaillant avec un enthousiasme réel parmi les classes les plus pauvres de leurs concitoyens ; je les trouvai entièrement dévoués à leurs devoirs, orgueilleux de leur profession, unis ensemble par un puissant lien de fraternité. Tenant des conférences continuelles dans le but de discuter toutes espèces de questions ayant rapport à la conduite de leurs écoles.

“ Les instituteurs en Prusse sont respectés par toutes les classes de la société, eux à qui toutes les classes sont redevables des premières notions de leur éducation et dont la bonne conduite et la respectabilité intéressent vivement et le peuple et le gouvernement. Je ne puis m'empêcher d'apprécier hautement quel respect inspire cette admirable association de 28,000 instituteurs et quel bien ils peuvent produire dans ce pays.

“ Comme le caractère d'une nation dépend presque entièrement de l'éducation de la jeunesse, combien est-il essentiel au bien être moral et par conséquent à la grandeur d'une nation, que la profession d'instituteur assure à ses membres une parfaite satisfaction et commande le respect du pays.”

“ Il est aisé de voir par ce court extrait, ajoute l'écrivain canadien, que ce tableau serait loin de s'appliquer à nous, et qu'en définitive, ce pourrait bien être là le secret de la grandeur de la Prusse.”

Si nous examinons, Messieurs, l'état actuel de l'instruction publique dans la Province de Québec, mais sans parti pris de tout blâmer ce qui se fait parmi nous, notre jeune pays peut souffrir la comparaison avec les pays les plus vantés, sous ce rapport ; surtout, si nous considérons depuis combien peu d'années notre système d'instruction publique fonctionne d'une manière sérieuse, et qu'il est pour ainsi dire encore à son début. Un simple coup d'œil sur les résultats obtenus jusqu'ici fait voir un début plein d'avenir, et qui nous permet d'espérer dans le succès complet de la cause si importante de l'éducation du peuple.

Ainsi, sans parler du séminaire de Québec et de celui de St. Sulpice à Montréal, ces deux fortes colonnes sur lesquelles s'est appuyée notre nationalité, ces deux foyers de lumières et de patriotisme d'où sont sortis tant d'hommes qui se sont illustrés dans la politique comme dans le clergé, qui ont conservé pures et intactes aux

jours du danger et toujours, notre foi, notre langue, nos institutions; sans parler de ces nombreux collèges classiques qui se sont élevés depuis 50 ans dans toutes les parties du pays, nobles rejetons nés des deux premiers, et qui, quoique relativement jeunes, ont déjà un glorieux passé; sans parler de cette grande, belle et noble Université-Laval qui répand à flots la philosophie la plus pure et la plus vraie comme la science la plus profonde, et dans ses cours réguliers et dans ses cours publics donnés si généreusement; sans parler de tous ces nombreux couvents qui rendent de si importants services à la société, en élevant la femme selon le cœur de Dieu, ni de ces précieuses institutions des Frères, la Providence de l'enfant du pauvre; sans parler de toutes ces belles et dignes institutions qui sont comme autant d'immortels monuments du zèle et de la piété du clergé canadien, et pour rester dans le modeste domaine dévolu par la Providence à l'humble instituteur laïque, l'école primaire, l'école modèle, l'académie commerciale, je dis que le résultat obtenu depuis 50 ans, depuis 30 ans même, est grand, est encourageant, est magnifique. Il y a 30 ans, le clergé à qui nous devons tout, qui a fait le pays ce qu'il est, était, à peu d'exception près, seul à s'occuper de l'instruction du peuple. Prêtant à cette noble cause son appui moral qui venait souvent se briser contre l'indifférence ou l'apathie des populations, prêtant aussi son appui matériel, le curé établissait dans sa paroisse une école qu'il soutenait en partie à ses frais quand ses revenus lui permettaient ces sacrifices. Mais depuis 30 ans il a été puissamment secondé par le Gouvernement, la Législature, par tous les hommes de cœur et de patriotisme qui ont consacré leurs talents à promouvoir une cause qui devait changer la face du pays, rendre notre nationalité forte et puissante. Il n'y a pas plus de 30 ans, les écoles étaient rares, même dans les riches localités; aujourd'hui, la plus pauvre paroisse, la concession la plus reculée même a son école primaire où l'enfant apprend à connaître et servir Dieu, à lire, à écrire et à compter; dans la plupart des bonnes paroisses, il y a une école modèle où l'enfant se distingue par sa facilité à écrire, sa promptitude et son exactitude à calculer; et les académies et les collèges industriels où l'on donne une instruction commerciale élevée sont aussi, pour la plupart, du domaine de l'instituteur laïque. Il y a 30 ans, la plupart des instituteurs l'étaient par accident, aujourd'hui, le plus grand nombre le sont par état; autrefois, on engageait comme instituteur le *premier venu*, aujourd'hui, on exige des connaissances spéciales, une sorte de noviciat; il y a 30 ans, la masse du peuple se révoltait à l'imposition de la taxe pour les écoles, on regardait la loi comme une tyrannie; aujourd'hui on la regarde comme un bienfait. Voilà autant de progrès et de progrès réels; de progrès qui en promettent de plus grands, qui assurent un succès complet et prochain à la belle cause de l'éducation.

On nous compare l'un des plus grands et des plus anciens royaumes de l'Europe. Je crois que nous pouvons accepter la comparaison pour notre jeune province de Québec. La Prusse est essentiellement protestante, notre province, essentiellement catholique; les 28,000 instituteurs prussiens forment nécessairement et à peu d'exception près tout le personnel de l'enseignement; qu'on ajoute aux nombreux personnel d'ecclésiastiques qui enseignent dans les collèges, les 6 à 7 cents instituteurs laïques, les membres des nombreuses communautés religieuses, 2500 à 3000 institutrices laïques parmi lesquelles on compte un très-grand nombre de capacités réelles; que l'on fasse une proportion entre les populations des deux pays et notre jeune province de Québec n'aura pas à rougir à côté de la grande et vieille Prusse.

En Prusse, l'instruction publique est patronnée depuis

plusieurs siècles par tous les gouvernements qui se sont succédé; au Canada, le Gouvernement s'en occupe d'une manière sérieuse que depuis près de trente ans seulement.

En Prusse les instituteurs sont instruits, moraux, polis, courtois, aimant leur état; dans notre Province de Québec aussi, les instituteurs sont instruits, moraux, polis et courtois, aimant leur état, et tenant depuis 27 ans des conférences régulières à Québec et à Montréal où ils discutent toutes les questions se rapportant à la direction de leurs écoles. En Prusse, les instituteurs ont la bienveillance et la sympathie de toutes les classes de la société qui leur sont redevables des premières notions de leur éducation; dans notre Province de Québec aussi, et l'imposante réunion de ce soir le prouve surabondamment.

Maintenant, si nous considérons les résultats des progrès de l'éducation sous le rapport de l'avancement du commerce et de l'industrie parmi nos compatriotes, ils ne sont pas moins consolants. Il y a 50, 30 ans même, tout le haut commerce était entre les mains des anglais seuls, aujourd'hui, nos compatriotes ont leur large part dans toutes les grandes entreprises, et les rives de la rivière St. Charles, la Pointe-Lévis, où presque tous nos chantiers de constructions sont entre les mains de canadiens-français, ainsi qu'un grand nombre de riches et puissantes maisons de commerce de la Basse ville et des autres parties de la cité prouvent que les canadiens-français, avec une éducation pratique, peuvent rivaliser avec les autres origines.

Néanmoins, je n'entends pas dire ici que les succès obtenus soient à leur apogée; non; il reste encore quelque chose à faire: l'instituteur par exemple, n'est point payé suivant l'importance et la grandeur de son travail et ceux qui ont persévéré jusqu'ici dans l'enseignement l'ont fait au prix de grands sacrifices, je vous l'assure.

Mais nous avons foi dans l'avenir, les résultats obtenus même sous ce rapport nous font espérer des jours meilleurs. Les mains habiles qui dirigent l'instruction publique depuis près de vingt ans, avec tant d'énergie et de dévouement et qui lui ont fait faire des progrès si remarquables, qui lui ont donné une si forte impulsion, sauront mettre le complément à cette œuvre si patriotique, si digne de fixer l'attention. Tout n'est pas parfait, dit-on quelque part, dans notre système d'instruction publique, les choses ne marchent pas assez vite; mais ayons un peu patience, car enfin: Paris ne s'est point fait en un jour.

La grande question est résolue, le grand obstacle est surmonté; le peuple aime maintenant les écoles, il en sent le besoin, il en comprend la nécessité, il les veut meilleures qu'autrefois, et dans un grand nombre de paroisses, on s'impose de généreux sacrifices pour assurer à l'instituteur une existence plus supportable. L'enseignement primaire est sur un meilleur pied depuis une dizaine d'années surtout, il est pratique, adapté aux besoins des populations, grâce aux écoles normales qui ont formé des instituteurs et des institutrices ayant des connaissances pratiques, grâce aussi aux bons traités didactiques, sur le calcul, la grammaire, l'analyse grammaticale, la géographie, etc., œuvre d'instituteurs expérimentés et connaissant les besoins de nos écoles. L'enseignement primaire s'est développé, a grandi, a inspiré le goût d'une meilleure école et dans plusieurs paroisses, où l'on contribuait en manquant au soutien d'une école élémentaire, on établit aujourd'hui une école modèle, même une académie; on fait les sacrifices nécessaires, tant on s'est convaincu du besoin de donner aux enfants une instruction plus étendue, plus variée. L'instituteur n'est plus aujourd'hui cet homme méprisé d'autrefois, et qu'on prenait en pitié, tout au plus que l'on traitait comme le dernier de la paroisse, comme un étranger, comme le paria de la société; mais il est respecté, aimé, on recherche sa société, on ne dédaigne pas de prendre ses conseils, on sympathise avec lui, chacun le regarde comme faisant

partie de sa famille, et je crois qu'enfin l'instituteur est réhabilité dans l'esprit des populations.

Pour vous, noble vieillard, digne doyen des instituteurs, qui avez donné l'élan à cet heureux mouvement intellectuel que nous contemplons parmi la population canadienne française, qui, par l'humble école que vous fondiez, il y a 50 ans, à St. Roch, avez si puissamment contribué à cette transformation parmi nos compatriotes, votre tâche est remplie, le moment d'un doux et légitime repos est arrivé pour vous ; reposez-vous, vivez longtemps et vivez heureux. Vivez longtemps et vivez heureux au milieu de cette belle et noble population de St. Roch qui a profité de vos travaux ; au milieu de St. Roch, de ces marais d'il y a 50 ans, aujourd'hui couverts d'une vaillante population, souvent et cruellement éprouvée, mais toujours grande et généreuse dans le malheur ; au milieu de St. Roch dont les trois magnifiques églises, les deux couvents et les écoles de Frères publient le zèle et la piété du pasteur et la générosité des paroissiens ; au milieu de St. Roch dont les magnifiques magasins, les manufactures naissantes mais déjà prospères annoncent l'activité et l'esprit d'entreprise d'une population toute canadienne française. Vivez longtemps et vivez heureux au milieu des quatre mille enfants auxquels vous avez appris à connaître, aimer, servir Dieu et la patrie, au milieu de ces quatre mille enfants qui, aujourd'hui, répandus dans toutes les classes de la société vous doivent les premières notions de leur éducation ; vivez heureux et longtemps, entouré du respect et de la vénération de vos confrères qui aimeront à profiter longtemps encore de vos conseils, fruits de votre longue expérience.

Enfin, vivez longtemps et soyez heureux, parmi tous vos compatriotes reconnaissants, car, pendant 50 ans, vous avez constamment rempli et avec le plus grand dévouement, une belle, grande, sainte et patriotique mission.

PEDAGOGIE.

Travail et savoir.

C'est surtout à propos du travail qu'il est incontestable de dire que plus un devoir est sacré, plus Dieu nous en fait une loi sévère, plus aussi l'accomplissement de ce devoir nous est avantageux. Un travail assidu met une douce joie dans notre cœur, et c'est la joie du cœur qui est le premier des biens. Mais là ne se bornent pas les bienfaits du travail : c'est encore par lui qu'on acquiert le savoir qui seul nous apprend à distinguer le bien du mal, le vrai du faux, le juste de l'injuste.—Le jour arrive aussi, ou chaque enfant, devenu homme, doit pourvoir lui-même à ses besoins, et ce n'est qu'en travaillant qu'on y parvient.—Les richesses peuvent se perdre ; mais la science, les talents, un bon métier durent autant que la vie. C'est à apprendre ce métier, à acquérir cette science ou ces talents que consistent les travaux du jeune âge.

Que l'on soit destiné à être magistrat, artiste, négociant, ouvrier, beaucoup de connaissances sont nécessaires. Souvent même, plus la position que l'on doit occuper est élevée, plus les travaux sont pénibles et difficiles. Il en résulte que, pour s'élever au-dessus de ses semblables, quelle que soit la profession d'ailleurs, il faut de toute nécessité travailler plus ou mieux que tout autre.

Le travail, joint à la bonne conduite, est l'unique chemin qui conduise à la fortune et à la considération. Beaucoup d'hommes, bien que nés dans la misère, sont devenus, grâce à leur travail, à leur savoir, et à leur bonne conduite, riches et célèbres.—Amyot, qui fut le précep-

teur de Charles IX, en est un exemple. Il était bien pauvre dans sa jeunesse. Il se plaça dans un collège, en qualité de petit laquais.—Là, il suivit à la dérobée les cours des professeurs et il devint savant, à force de travail et d'application.—Dans la suite, il se trouva qu'il fut riche, plus honoré, plus célèbre qu'aucun des jeunes gens riches qui avaient fait régulièrement leurs études dans le collège où il avait été à leur service.

Beaucoup d'autres enfants qui ont débuté comme ouvriers dans des fabriques ou dans des fermes, sont devenus eux-mêmes de riches fabricants, de riches fermiers. C'est toujours au travail et à la bonne conduite qu'ils en ont été redevables, et ceux qui ont eu le plus de savoir ont encore généralement le mieux réussi.—Pour trouver des preuves à l'appui de ce que nous venons d'avancer, il ne faut que regarder autour de soi.—En effet, à l'époque où nous vivons, la plupart de ceux qui ont quelque fortune la doivent à leurs travaux ; d'autres aux travaux de leurs parents, ce qui revient au même.—Du reste, le Créateur nous ayant fait une loi du travail, ce n'est jamais qu'après nous être utilement occupés que nous trouvons du plaisir dans le repos. Le savoir que nous avons acquis en travaillant, le sentiment d'un devoir accompli, quelle que soit la fatigue que nous ayons éprouvée, nous délassent promptement et nous semblent déjà une grande récompense.—Nous pouvons voir aussi chaque jour que ce sont les hommes les plus savants et les plus laborieux que l'on estime le plus. Au contraire, on méprise les paresseux et les ignorants ; car l'oisiveté, qui paraît leur être si chère, est la source de tout mal.

Dans notre jeunesse, lorsqu'on nous parle de rois, de ministres, il nous semble que ces hommes-là passent leur temps au milieu de fêtes continuelles. L'expérience apprend qu'il n'en est pas ainsi. On peut s'assurer même que le chef d'une nation travaille plus longtemps chaque jour que n'importe quel ouvrier.—Un ministre travaille souvent vingt heures de la journée !—Comment ! me disait-il y a peu de temps un enfant d'une dizaine d'années, un ministre travaille vingt heures par jour ? Que fait-il donc pendant ces vingt heures ? Il s'occupe, lui répondis-je, à alléger le travail des autres hommes, ce qui n'est pas une petite besogne dans des temps comme les nôtres. Tous ces travaux qui s'exécutent, ce mouvement commercial qui anime le pays, l'instruction que nous recevons, l'ordre qui règne, sont dus en grande partie aux soins des ministres, à ceux du chef de la nation.—D'un autre côté, ceux qui nous gouvernent voudraient nous voir bons et heureux, et ils veulent toujours réparer le mal qui se fait. Aussi vous ne sauriez croire combien les paresseux et les mauvais sujets leur causent d'inquiétude et de travail.

—Ah ! c'est facile à comprendre, reprit mon jeune interlocuteur ; c'est comme ce jardinier qui a tant de peine à réparer les dégâts que son âne avait fait dans le jardin.

—Précisément ; toutefois les paresseux et les mauvais sujets sont bien plus coupables que l'âne qui n'a agi que par sottise ; eux, s'ils se livrent au mal, c'est par un manque volontaire à leurs devoirs.

—Pour travailler avec fruit il faut apporter la plus grande attention possible à tout ce que l'on fait : voilà le motif pour lequel on nous recommande chaque jour d'être attentifs.—Si nous lisons avec attention, par exemple, la lecture que nous faisons reste en quelque sorte gravée dans notre mémoire ; de même, tout travail où nous sommes attentifs est toujours bien fait.—Au contraire, si nous lisons sans attention, en pensant à autre chose, nous ne nous rappelons rien ensuite de ce que nous avons lu. Si nous faisons quelque chose inattentivement, en songeant à nous promener, à nous divertir, c'est toujours mal fait. Si nous sommes longtemps inattentifs, nous avons ensuite beaucoup de peine à fixer notre

attention sur l'objet de notre travail ; alors nous ne manquons pas d'être mécontents de nous-mêmes.—Il faut être attentif à tout ce que l'on fait, pour devenir un homme habile, ou même ne pas être plus maladroit que ses camarades.

Nous devons être attentifs aux conseils de nos parents et de nos maîtres, afin de profiter de tout ce qu'ils nous font observer.—Il faut également être attentif à tout ce que l'on dit, à tout ce que l'on fait, lorsqu'on se trouve en société. L'inattention ferait faire et dire beaucoup de maladresses : on courrait souvent risque d'être un objet de risée.—(*Journal d'Education de Bordeaux.*)

Langue française.—Dictée d'orthographe d'usage.—Le maître dictera le morceau suivant, après l'avoir lu et expliqué.

Les Hirondelles.

Les hirondelles sont célèbres par leurs migrations. Dès les premiers jours du printemps, elles arrivent en Europe, non par troupes, mais isolément ou par couples, et s'occupent presque aussitôt, soit de réparer leurs anciens nids, soit d'en construire de nouveaux, s'ils ont été détruits. Il existe d'ailleurs parmi elles beaucoup de jeunes de l'année précédente, qui n'ont jamais niché en Europe. Il pourra paraître extraordinaire que ces oiseaux, après six mois d'absence, retournent à leur domicile sans la moindre incertitude ; le fait a cependant été constaté trop souvent pour qu'on puisse élever le moindre doute à cet égard.

C'est ordinairement au mois de septembre que les hirondelles nous quittent, pour aller à la recherche d'une température meilleure et d'une nourriture plus abondante.

Quelques jours avant leur départ, elles s'agitent, poussent des cris et s'assemblent fréquemment dans les lieux élevés, comme pour délibérer et fixer l'époque du voyage. Enfin, le jour choisi étant arrivé, toutes les hirondelles de la contrée se réunissent en un endroit convenu. Elles commencent par s'élever en tournant dans les airs ; et, après quelques évolutions, destinées sans doute à reconnaître leur route, elles s'avancent, en masse, vers les rivages de la Méditerranée, puis passent en Afrique. Quoiqu'elles soient de tous les oiseaux ceux dont le vol est le plus soutenu, elles ne font pas ce long parcours sans s'arrêter. Aussi les navires qui traversent la Méditerranée à cette époque en reçoivent-ils presque toujours quelques-unes, qui viennent chercher, dans un repos de quelques instants, la force nécessaire pour continuer leur voyage.

Les hirondelles ont eu, de tout temps, le privilège de captiver la sympathie et la bienveillance des hommes. Quelques peuples anciens regardaient ces oiseaux comme sacrés, et aujourd'hui encore chacun se sent pris pour elles d'une tendre pitié. Les services qu'elles nous rendent en détruisant une prodigieuse quantité d'insectes, la douceur de leurs mœurs, la vivacité de leur affection mutuelle et de celle des parents pour leur progéniture, l'heureux présage qu'elles nous apportent quand elles nous annoncent le retour du printemps, tout cela a contribué à nous les rendre chères et à dicter nos bonnes résolutions à leur égard.

Cependant les habitants de certains pays ne se piquent pas de si beaux sentiments, et ne se font pas scrupule de leur envoyer quelques grains de plomb, surtout à l'automne, lorsque leur rotondité les désigne à leurs coups. On rencontre même des chasseurs—on a peine à le croire!—qui assassinent ces innocentes créatures, par désœuvrement, par passe-temps, comme pour s'entretenir la main, et de crainte de perdre l'habitude de donner la mort!

L. FIGUIER, *Les Poissons, les Reptiles et les Oiseaux.*

Explications.—Quelques détails sur l'hirondelle, sur sa forme extérieure, sur son nid, sur ses mœurs et ses habitudes. Le mot hirondelle vient du latin *hirundo*, qu'on a diversement traduit en français par arondelle, héronnelle, hirondelle. D'après une étymologie possible, le mot hirondelle se rattacherait au mot sanscrit qui veut dire la main, considérée comme preneuse : l'hirondelle serait la preneuse de mouches. [Voir LITTRÉ].—*Migrations*, à rapprocher de *émigrer*.—*Isolément*, à

rapprocher de *isoler*, de *île* qu'on écrivait autrefois *isle* [en italien *isola* en latin *insula*] terre isolée, de *solitaire*, de *seul*.—*S'occupent de réparer*, se mettent en mesure de réparer, prennent soin de réparer.—*Nicher*, occuper un nid.—*Domicile*, du mot latin *domus*, qui veut dire maison, à rapprocher de *domaine*, de *domestique*, etc.—*Tournoyer*, fréquentatif de *tourner*.—*Quelques évolutions*, quelques mouvements d'ensemble comme on en fait dans les exercices de gymnastique ou dans les manœuvres militaires ; d'un mot latin qui signifie *dérouler*.—*Vol soutenu*, vol qui se soutient, qui dure.—*Comme sacrés*, comme consacrés à la divinité, et, par suite, comme devant être respectés, comme ne devant jamais être touchés.—*Progéniture*, race, famille.—*Chères* : insister sur les deux sens du mot : *cher*, qui a un prix élevé, qui coûte beaucoup d'argent, et *cher*, qu'on aime vivement : montrer l'analogie de ces deux significations.—*Se piquer de sentiments*, se sentir vivement atteint par certains sentiments, comme on le serait, dans sa personne, par une piqure ; par conséquent professer certains sentiments, avoir la prétention de les éprouver.—*Lorsque leur rotondité*, etc., lorsqu'elles sont devenues rondes de graisse, et que c'est embonpoint les désigne comme bonnes à tuer. Il faut ajouter que la cruauté du chasseur est toujours gratuite, car l'hirondelle, engraisée ou non, n'est jamais qu'un piètre gibier.—*Désœuvrement*, à rapprocher de *œuvre*.—*Passe-temps*, même orthographe au pluriel et au singulier ; faire dire pourquoi.—*S'entretenir la main*, exercer sa main, faire certains exercices pour tenir sa main agile et adroite.—*Manuel général de l'instruction primaire*.

(Vers à apprendre par cœur.)

L'hirondelle.

Faites moi bon accueil, j'arrive !
Du soleil, de la gaieté vive
Je vous ramène la saison.
Jour et nuit, j'ai fendu l'espace ;
A la voyageuse un peu lasse,
Vieux amis, laissez prendre place
Sous le toit de votre maison.

C'est bien là : voici la fenêtre,
La tuile aisée à reconnaître,
Où fut posé mon premier nid,
Fermière, pour moi toujours bonne,
Chez vous ne manque-t-il personne ?
Bien ! Fêtons le jour qui rayonne
Et l'heure qui nous réunit.

Depuis que, par un soir de brume,
Je partis, secouant ma plume,
J'ai traversé les cieux entiers.
J'ai vu bien des mers, bien des plages ;
Abritée ici des orages,
Je vous dirai tous mes voyages,
Car je babille volontiers.

De sa voix, sonore merveille,
Le rossignol ravit l'oreille ;
Moi je n'ai pas de si doux chants,
Je ne sais que jaser sans cesse,
Jaser pour amuser l'hôtesse
Et pour écarter la tristesse
De l'homme qui travaille aux champs.

Dans l'air du matin qui m'enivre,
Sur le côteau j'aime à le suivre,
Rasant de l'aile ses cheveux.
Par quelques mots d'heureux présage,
Gaiment je l'excite à l'ouvrage ;
—Brave homme, lui dis-je courage !
Les blés répondront à tes vœux.

Aux gens dont le toit m'est propice
Je rends plus d'un utile office ;
Abusée par un temps serein,
S'ils ont laissés leurs foin à terre,
Je dis à propos : —Qu'on les serre !
Et, sans merci je fais la guerre
Aux vers qui rongent le bon grain.

Que le faucon, l'œil sur sa proie,
Que l'épervier là haut tournoie,
Prompt à les voir, je pousse un cri ;
A mon signal on se rassemble,
La poule et son poussin qui tremble,
Et le pigeon courent ensemble
Chercher un lieu sûr, un abri :

Je saisis au vol ma pâture,
Je bois au vol dans une eau pure
J'y prends un bain, toujours au vol ;
Je suis l'essor, l'aile rapide ;
Je ne me plains que dans le vide.
Et je plains l'homme, cœur timide,
Qui n'ose pas quitter le sol.

Faites moi bon accueil, j'arrive !
Du soleil, de la gaité vive
Je vous ramène la saison ;
Jour et nuit, j'ai fendu l'espace ;
A la voyageuse un peu lasse,
Vieux amis, laissez prendre place
Sous lo toit de votre maison.

J. AUTRAN.

Pensées et Maximes.

—Donnez à votre logement une partie de ce que vous accordez à votre toilette ; toute la famille en profitera.

—On a toujours trop de meubles et rarement assez d'air.

—L'homme qui sait est le débiteur de l'ignorant.

—L'éducation des garçons est la plus patriotique de toutes les tâches. Les mères ne touchent que par ce côté à la vie politique, mais qu'il est grand !

—Vauvenargues a dit : "Ceux qui se plaignent de la fortune n'ont souvent à se plaindre que d'eux-mêmes." Ce mot est applicable aussi aux gens qui se plaignent de leurs enfants.

—Je n'ai jamais vu d'enfants si mal élevés que ceux pour lesquels on visait à l'idéal de l'éducation. Elever, ce n'est pas rêver, c'est agir.

—Quand on est aussi bien portant que possible, on est aussi beau qu'on peut l'être.

—Il faut être de sa santé comme de sa condition.

—S'il est dangereux pour la santé d'avoir les yeux plus grands que l'estomac, il ne l'est pas moins de les avoir plus grands que le cerveau.

—Le don des larmes a sa source dans la richesse du cœur ou dans la faiblesse de l'esprit.

—Tâchons d'être réellement ce que nous voudrions qu'on pensât de nous.

—Être admiré de ses enfants est une joie qu'on ne saurait payer de trop d'efforts de vertu.

FONSSAGRIVES.

AVIS OFFICIELS.



Ministère de l'Instruction publique.

Avis concernant la publication d'une série de livres de lecture en langue française, pour les écoles catholiques.

A la dernière séance du conseil de l'Instruction publique [6 septembre 1872], la résolution suivante a été passée, à savoir :

"Que le délai fixé pour le concours pour la composition de livres de lecture français à l'usage des écoles catholiques, soit prolongé jusqu'au premier de mai prochain, et qu'avis en soit donné dans le *Journal de l'Instruction publique*."

ÉRECTIONS DE MUNICIPALITÉS SCOLAIRES.

Québec, 19 sept. 1872.

Le Lieutenant-Gouverneur a bien voulu, par ordre en conseil en date du 11 du courant, faire les érections de municipalités scolaires suivantes :

Comté de Maskinongé—Stc. Elie—comprenant une étendue de territoire d'environ huit milles de profondeur, sur cinq milles de front, renfermant les sept premiers rangs du Canton de Coxton, et bornée comme suit : au nord-est partie par la ligne qui sépare le dit canton de celui de Shawenigan, et partie par la ligne qui sépare le septième rang du huitième : au nord-ouest, par la ligne nord-ouest des sept premiers rangs susdits ; au sud-ouest par la ligne qui sépare Hunterstown de Coxton ; au sud-est par la ligne qui sépare Coxton d'avec le fief Gathman et l'augmentation de Coxton.

Comté d'Ottawa—Canteley—comprenant le côté nord de la Rivière Gâtineau dans le Canton de Hull, borné comme suit : au nord, par le Canton de Wakefield ; à l'est, par celui de Templeton, et au sud et à l'ouest par la Rivière Gâtineau.

Comté de Témiscouata—St. Honoré—bornée à l'ouest, par St. Antonin ; à l'est, par le trente-et-unième mille du nouveau chemin de Témiscouata, comprenant deux rangs de chaque côté du dit chemin.

St. Louis des Ha ! Ha !—bornée au sud-est, par Notre Dame du Lac Témiscouata ; au sud-ouest par le trente-et-unième mille du nouveau chemin de Témiscouata, comprenant deux rangs de chaque côté du dit chemin.

Stc. Rose du Dégely—bornée au sud-est par la ligne provinciale ; au nord-ouest, par Notre Dame du Lac Témiscouata, comprenant deux rangs de chaque côté du nouveau chemin de Témiscouata.

Comté d'Yamaska—St. Michel, No. 2—comprenant le côté est de la Rivière Yamaska, sur une étendue d'une lieue en front, et une profondeur de quarante arpents, depuis la terre d'Hubert Lavallée, inclusivement, jusqu'à la Commune exclusivement.

NOMINATIONS DE COMMISSAIRES ET DE SYNDICS D'ÉCOLES.

[Commissaires], 19 Septembre 1872.

Le Lieutenant-Gouverneur a bien voulu, par ordre en conseil en date du 11 du courant, faire les nominations suivantes de commissaires et de syndics d'écoles.

Comté d'Argenteuil—St. André—M. Mathew Burwash en remplacement de lui-même et M. Edward Jones en remplacement de M. Finlay McMartin.

Comté d'Arthabaska—Tingwick—MM. Thomas Nughent et Joseph Roux en remplacement de MM. Michael Fitzpatrick et Octave Durand.

Comté de Beauce—St. Pierre de Broughton—Messire Louis Fournier et M. George Giroux en remplacement de MM. Cyrille Vallée et Patrick Doyle.

Comté de Bellechasse—St. Cajetan d'Armagh—MM. Charles Cadrin et Pierre Langlois en remplacement de MM. Octave Roy et Louis Noël.

Comté de Bonaventure—Nouvelle—M. Félix Thériault, fils, en remplacement de M. Raphaël Aubu

Comté de Bonaventure—Paspébiac—M. Moïse Toulem, en remplacement de M. André Delarosbil.

Comté de Brome—Bolton—MM. Francis P. Channell et William Hall en remplacement de MM. Francis P. Channell et John McLaughlin.

Comté de Charlevoix—Malbaie—M. Thomas Gagnon, en remplacement de M. Jean Murray.

Comté de Châteauguay—St. Jean Chrysostôme—M. Moïse Paré en remplacement de M. William Charters.

Comté de Chicoutimi—Bagotville—M. Ferdinand Fortin en remplacement de M. Abraham Tremblay.

Comté de Chicoutimi—Harvey—MM. Elifé Simard et Elifé Bolduc en remplacement de MM. Ferdinand Simard et Abel Bolduc.

Comté de Drummond—St. Bonaventure d'Upton—MM. Léon Côté et Magloire Forget en remplacement de MM. Joseph Lupien et Joseph Parenteau et M. Isidore Lecuyer en remplacement de M. Louis Cartier.

Comté de Lotbinière—St. Séverin—MM. Elzéar Pomerleau, Jean Baptiste Champagne, Augustin Couture, Vital Labbé et James Laughrey.

Comté de Maskinongé—St. Léon—MM. Pierre Julien et Magloire Lamy en remplacement de MM. Joseph Lamy et Jean Charles Peltier.

Comté de Maskinongé—Ste. Elie—MM. Pierre Poudrier, John Griffin, Léandre Guilmette, Pierre Déchaine et Charles Gélinas.

Comté de Mégantic—St. Calixte de Somerset—M. Stanislas Doucet en remplacement de M. Antoine Tardif.

Comté d'Ottawa—Canton de Suffolk—MM. Joseph Leduc, Baptiste Blais, Gédéon Major, Jacques Legant et Moïse Chartrand.

Comté de Portneuf—St. Raymond—MM. François Cantin et Pierre Robitaille en remplacement de MM. Alexis Cayer et Michel Julien.

Comté de Soulanges—Soulanges—M. Michel Dupont en remplacement de M. Julien Charlebois.

Comté de Soulanges—St. Zotique—MM. Moïse Bray et Olivier François Prieur, en remplacement d'eux-mêmes.

Comté de Témiscouata—St. Honoré—MM. Paschal Lebel, Zozime Dubé, Moïse Bérubé, Pierre Bérubé et le Révd. Messire T. Thérberge.

Comté de Témiscouata—St. Louis des Ha! Ha!—MM. François Michaud, Nicholas Marquis, Octave Pelletier, Nicholas Pelletier et Octave Dumont.

Comté d'Yamaska—St. David—M. Narcisse Lambert en remplacement de M. Octave Poirier.

Comté d'Yamaska—St. Michel, No. 2—MM. Michel Thérioux, Lactance Tonnancour, Elphège Cardin, Michel Parenteau et Michel Fortier.

SYNDICS D'ÉCOLES.

Comté d'Arthabaska—Tingwick—M. Daniel George en remplacement de M. G. W. Pope.

Comté de Mégantic—Inverness—M. Lawrence Murphy en remplacement de M. Thomas Devaney.

Comté d'Ottawa—St. Etienne de Chelsea—M. John Hudson en remplacement de E. Sheffield.

Comté de Québec—Tewkesbury, No. 2.—M. Alexander, McKee en remplacement d'Alexander Fraser.

Comté de Québec—St. Columban du Sillery—M. Evans John Price en remplacement du Col. Wm. Rhodes.

Comté de Napierreville—St. Michel Archange—M. Joseph Schyte, en remplacement de M. Wm. Forrester.

DIPLOMES OCTROYÉS PAR LES BUREAUX D'EXAMINATEURS.

BUREAU PROTESTANT DE MONTRÉAL.

ECOLE ÉLÉMENTAIRE, 1ère classe (A) Mlles. Seliva MacLaghlan, Mary Wallace et Margaret Watson.

ECOLE ÉLÉMENTAIRE, 2de classe (A) Mlles. Nancy Campbell, Isabella Hart, Mary Loynachan, Jessie McDonald, Margaret McDonald, Olive D. Mosher, Ninnettie Willford et M. James D. Smiley.

20 août 1872.

T. A. GIBSON,
Secrétaire.

BUREAU DE WATERLOO ET SWEETSBURG.

ECOLE ÉLÉMENTAIRE, 1ère classe (A) Mlles. Edith Gordon, Merab. K. Willard et M. Alfred A. Sergeant.

ECOLE ÉLÉMENTAIRE, 2de classe (A) Mlles. Loella S. Blake, Margaret Murphy et Eliza Gaines.

6 août 1872.

WM. GIBSON,
Secrétaire.

BUREAU DE RIMOUSKI.

ECOLE ÉLÉMENTAIRE, 1ère classe (F) Mlles. Caroline Desjardins et Georgiana Lizotte.

ECOLE ÉLÉMENTAIRE, 2de classe (F) Mlle. Philomène Ruais.

5 août 1872.

P. G. DUMAS,
Secrétaire.

BUREAU DE KAMOURASKA.

ECOLE ÉLÉMENTAIRE, 1ère classe (F) Mlles. Sara Jane Blagdon, Victoria Mercier, Elizabeth Poussard, Marie Z. H. Ploudre.

ECOLE ÉLÉMENTAIRE, 2de classe (F) Mlle. Georgina Beaulieu.
Février 1870.

ECOLE ÉLÉMENTAIRE, 1ère classe (F) Mlles. Dominine Blanchet, Ophile Fraser, Justine Gagnon, Vitaline Gagnon, Palmyre Pelletier, Emma Roy, Pélagie Rossignol, Anny Tériault.

ECOLE ÉLÉMENTAIRE, 2de classe (F) Mlles. Amélie Dumont, Clotilde Gagnon, Sara Lavoie, Praxède Michaud, Georgina Martin, Henriette Moreau, Justine Ouellet.

Mai 1870.

ECOLE ÉLÉMENTAIRE, 1ère classe (F) Mlles. Antoinette Côté, Marie Octavie Dionne, Marie Adèle Hudon, Marie Hélène Hudon.

Août 1870.

ECOLE ÉLÉMENTAIRE, 1ère classe (F) Mlle. Clémentine Charest.
Novembre 1870.

ECOLE ÉLÉMENTAIRE, 2de classe (F) Mlle. Elise Ouellet.
Février 1871.

ECOLE ÉLÉMENTAIRE, 1ère classe (F) Mlles. Séverine Bélanger, Mélanie Bouchard, Georgina Caron, Alphonsine Dumont, Marie Dumont, Céline Jean, Dina Lavoie, Georgina Lebel, Délima Saucier.

ECOLE ÉLÉMENTAIRE, 2de classe (F) Mlles. Alphonsine Beaulieu, Hortense Caron, Hermine Hudon, Clémentine Lévesque, Léopoldine Pelletier.

Mai 1871.

ECOLE ÉLÉMENTAIRE, 1ère classe (F) Mlles. Emma Gauvin, Louise Hudon, Marie Louise Lagacé.
Août 1871.

ECOLE ÉLÉMENTAIRE, 1ère classe (F) Mlles. Alvina Dancause.
ECOLE ÉLÉMENTAIRE, 2de classe (F) Mlles. Gèneviève Caron, Euphémie Délisle.
Novembre 1871.

ECOLE ÉLÉMENTAIRE, 1ère classe (F) Mlles. Rose Anna Blagdon, Henriette Courberon, Marie Aurélie Dumais, Sophie Ouellet, Céline Ouellet, Caroline Pinze.

ECOLE ÉLÉMENTAIRE, 2de classe (F) Mlle. Anna Pinet.
Février 1872.

ECOLE ÉLÉMENTAIRE, 1ère classe (F) Mlles. Léontine Bérubé, Adèle Dionne, Délima Pelletier.

Mai 1872.

ECOLE ÉLÉMENTAIRE, 1ère classe (F) Mlles. Aimée Bérubé, Clémentine D'Auteuil, Sophie Duguemin.

ECOLE ÉLÉMENTAIRE, 2de classe (F) Mlles. Léocade Beaulieu, Mario Langlais, Anna Ouellet, Alvina Tériault.

P. DUMAIS,
Secrétaire.

JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

QUÉBEC, PROVINCE DE QUÉBEC, SEPTEMBRE, 1872.

Visites de Son Excellence le Gouverneur-Général et de Lady Dufferin aux maisons d'éducation de la cité de Québec.

Notre nouveau Gouverneur-général qui, depuis son arrivée au milieu de nous, s'est montré si empressé à constater par lui-même la position de nos différents états sociaux, ne pouvait pas oublier l'instruction publique, cette branche si importante, de laquelle dépend véritablement l'avenir de chaque famille comme de chaque nation. Aussi nos différentes maisons d'éducation ont-elles été de sa part, les objets d'un intérêt marqué, nous dirions presque, d'une sollicitude toute spéciale. Dans le cours de ce mois, Lord Dufferin, accompagné de Lady Dufferin, de l'hon. P. J. O. Chauveau, ministre de l'instruction publique, de C. Delagrave, écrivain, président du conseil de l'instruction publique, du Maire de la cité M. Garneau, et de plusieurs autres personnes, a visité toutes les institutions de notre ville où l'instruction se donne sous une forme quelconque. Lord Dufferin, a tâché

partout de dépouiller le caractère officiel. Il s'est présenté à titre d'ami; il a causé avec les élèves aussi bien qu'avec les maîtres, s'est montré affable envers tous et, en un mot, a complètement effacé le côté austère de l'autorité pour ne laisser paraître que ce qu'elle a de bienveillant et d'indulgent. Pour dire toute notre pensée, c'est peut-être plus l'auteur des "*Letters from high latitudes*" que le Gouverneur-général, que nos maisons d'éducation ont eu l'honneur de recevoir. La présence de Lady Dufferin, qui s'est montrée partout si gracieuse, si bonne, n'a pas été pour peu dans le charme de ses visites, et dans les vifs sentiments d'affection qui en sont résultés.

Leurs Excellences ont tout examiné avec un intérêt affectueux et ont déclaré leur vive satisfaction à la vue des progrès réels et de tout le bien que n'ont cessé de faire toutes nos institutions.

Le 11, Leurs Excellences étaient reçues à l'école normale Laval, par M. le principal et tous les professeurs de la maison. Les adresses suivantes ont été présentées par M. J. B. Sirois :

A Son Excellence Lord Dufferin, Gouverneur - Général de la Puissance du Canada.

EXCELLENCE,

C'est avec un sentiment de joie véritable que les élèves de l'école normale-Laval ont appris que vous aviez résolu de les visiter.

Il y a à peine quelques jours, Milord, nous étions encore assis au foyer domestique, partageant les joies de la famille. Nous arrivons, pour la plupart, de la campagne; de ces paroisses canadiennes-françaises dont la loyauté, la fidélité à la couronne d'Angleterre n'est surpassée nulle part ailleurs dans toute l'étendue de l'empire britannique.

Nos parents ont entendu parler de ce nouveau gouverneur de la Puissance qui semble tant se plaire dans notre vieille capitale de Québec; qui a voyagé par tant de pays, et qui parle notre langue. Sans vous avoir vu, Milord, les populations de nos campagnes vous tiennent déjà en grande estime, et le nom de lord Dufferin revient souvent dans leurs conversations.

Quant à nous, élèves d'une institution placée sous le contrôle du gouvernement, nous sommes heureux de saluer en ce moment le chef de la hiérarchie gouvernementale de la Puissance. Mais notre qualité d'étudiants nous fait encore considérer votre visite sous un autre point de vue. Nous saluons, en la personne de Votre Excellence, l'auteur, l'homme de lettres distingué, l'écrivain élégant, spirituel et érudit.

Nous remercions Votre Excellence du l'honneur qu'elle nous fait aujourd'hui, honneur que nous devons à l'intérêt que vous portez à l'éducation, mais aussi, sans doute, à la bienveillante intervention du fondateur des écoles normales de cette province, l'honorable M. Chauveau, que nous voyons en ce moment à vos côtés. Nous mettons à vos pieds l'hommage de notre loyauté envers Notre Très-Gracieuse Souveraine, la reine Victoria, et envers vous, Milord, qui êtes son digne représentant en ce pays. Puisse le ciel vous conserver longtemps à l'affection du peuple si loyal de cette province et de toute la Puissance, que vous avez été appelé à gouverner. Les élèves de l'école normale-Laval vous offrent leurs vœux ardents de paix et de bonheur, pour Votre Excellence, pour Lady Dufferin, et pour toute votre famille.

A Son Excellence Milady, comtesse de Dufferin.

MILADY,

Nous croyons devoir vous remercier d'une manière spéciale pour l'extrême bonté que vous nous témoignez en accompagnant Son Excellence le Gouverneur-Général dans sa visite à l'école normale-Laval. Cette visite ajoutera une page intéressante à l'histoire du vieux château Saint Louis, transformé aujourd'hui en école, mais qui fut autrefois la résidence des gouverneurs d'Angleterre au Canada et une des dépendances de l'habitation des gouverneurs de la Nouvelle-France. Ce sera aussi un des plus beaux souvenirs de notre vie d'étudiants que cet hommage rendu à la noble cause de l'éducation par Votre Excellence et par tous les personnages d'élite qui vous entourent. Veuillez

agréer, Milady, avec nos vœux de bonheur, l'assurance de notre vivo reconnaissance et de notre profond respect.

Son Excellence le Gouverneur-général répondit en français, et à peu près dans les termes suivants :

"Je vous remercie, messieurs, de votre aimable adresse. Je ne connais pas aussi bien le français que vous le croyiez peut-être; à cause de cela je me vois forcé de remettre à plus tard la réponse que je devrais vous faire en ce moment, réponse que je vous enverrai par écrit. Si j'avais l'avantage de suivre pendant quelque temps les leçons du votre professeur de français, et si, surtout, ce dernier était aidé par la fêrule de M. le préfet de discipline, je pourrais peut-être arriver à me mieux tirer d'affaire. En attendant ma réponse écrite, laissez-moi vous remercier, on mon nom, et au nom de lady Dufferin, pour toutes les bonnes paroles que contiennent vos adresses."

Lord Dufferin a loué beaucoup le système des écoles normales, ces institutions qui sont, suivant ses paroles, "l'école des écoles, l'école par excellence"; il a admiré le dévouement des élèves-maîtres, dont la vie est une sorte d'apostolat laïque, pauvre en biens de ce monde mais fécond en effets admirables pour la morale et le bien des nations. Quelques jours après il a fait parvenir à M. le principal, la réponse suivante à l'adresse qui lui avait été présentée.

A Messieurs les élèves-maîtres de l'école normale-Laval.

"Messieurs,

"J'ai reçu avec le plus grand plaisir votre adresse, car elle m'a procuré la satisfaction d'entendre l'expression de sentiments de dévouement à Sa Majesté la Reine, de la part de ceux qui seront bientôt appelés à diriger l'éducation de la jeunesse et à faire germer dans son esprit les principes qui devront régir sa conduite, et par suite, l'état futur de la société.

"Les discours et les écrits sur l'éducation ne manquent point à notre époque; mais, pour atteindre le but le plus élevé qu'on s'y propose, il vous faudra la plus rigoureuse abnégation, la plus grande activité et par-dessus tout la pratique de toutes les vertus dont vous désirez imprégner l'âme de vos élèves.

"Ce n'est que depuis quelques années qu'il a été généralement reconnu que l'on ne devient pas habile dans l'art d'enseigner par intuition, mais que l'instituteur doit être formé avec soin, de manière à assurer quelqu'uniformité dans l'enseignement et à développer complètement les ressources intellectuelles d'un pays. Tel est l'objet de l'éducation que vous recevez à l'école normale, et dont je m'attends à voir les résultats dans le mouvement intellectuel de cette province.

"Rien de ce que je pourrais dire ne saurait augmenter le plaisir que le ministre de l'instruction publique doit éprouver en suivant les progrès de son œuvre, et en voyant que ses efforts pour établir un bon système d'éducation ont déjà été couronnés de tant de succès.

"Je me rappellerai longtemps ma visite à l'école normale et j'aurai souvent, je l'espère, l'occasion de trouver, dans la carrière que fourniront les élèves de cette institution, la réalisation de tout ce qu'elle promet aujourd'hui.

"Citadelle de Québec,

"13 sept. 1872."

Le 18, Mylord et Lady Dufferin, accompagnés de Sir N. F. Belleau, ont visité le séminaire de Québec et l'université Laval. Voici les adresses qui ont été échangées en cette circonstance :

A SON EXCELLENCE LORD DUFFERIN, GOUVERNEUR-GÉNÉRAL DU CANADA,

Le recteur et les membres de l'université-Laval.

"Milord,

"C'est avec une joie bien vive que l'université-Laval reçoit, aujourd'hui la visite de Votre Excellence.

"Bien des noms distingués et célèbres ornent la liste des gouverneurs du Canada, mais aucun n'est plus illustre que celui de Votre Excellence soit par la gloire de vos ancêtres, Milord, qui est commune aux deux premières nations de l'Europe, soit par les services que vous avez rendus à la Couronne d'Angleterre dans les hautes sphères diplomatiques, soit encore et surtout par l'éclat qu'il répand sur les sciences et les

lettres. Aussi, Milord, ce culte heureux de la pensée qui vous assure un rang si élevé parmi les écrivains, ce zèle témoigné à la science dans vos lointaines expéditions, et l'intérêt marqué que Votre Excellence a manifesté pour la cause de l'éducation depuis son séjour dans notre ville, donne à cette université l'assurance qu'elle trouvera en votre personne un protecteur et un ami.

"Deux fois déjà l'université-Laval a eu le bonheur de pouvoir exprimer, dans cette enceinte, à deux membres augustes de la famille royale, le prince de Galles et le prince Alfred, les sentiments de fidélité et de reconnaissance qu'elle a toujours eus pour Notre Très-Gracieuse Souveraine. Nous saisissons avec joie cette nouvelle occasion de manifester les mêmes sentiments en présence du représentant de Sa Majesté dans la Puissance du Canada.

"L'université-Laval, Milord, se rappellera toujours avec bonheur qu'elle doit à la sollicitude de Sa Majesté pour ses fidèles sujets du Canada, la charte qui consacre ses droits et ses privilèges. Elle ne saurait oublier non plus qu'elle doit en grande partie son existence et ses titres à la haute protection d'un de vos illustres prédécesseurs, Lord Elgin, dont le nom sera toujours vénéré dans cette institution qu'il a vu naître et qu'il n'a cessé d'entourer de sa bienveillance. A son exemple, tous ses successeurs ont bien voulu lui porter le plus grand intérêt. Votre Excellence, Milord, continue aujourd'hui cette tradition qui nous est chère à tant de titres, et l'université-Laval vous prie de vouloir bien agréer l'expression de sa gratitude.

"Madame la comtesse de Dufferin, en accompagnant Votre Excellence dans cette visite, donne par là à notre université un témoignage précieux de sa bienveillante attention. Qu'il nous soit permis, Madame, de vous dire combien l'université-Laval est sensible à cette faveur signalée, combien elle apprécie les délicates sympathies dont vous honorez nos maisons d'éducation. Nous joignons notre reconnaissance à celle de la ville entière.

"Veuillez nous permettre, Milord et Madame la comtesse, de vous présenter, avec l'hommage de notre profond respect, nos souhaits de bonheur et de prospérité."

A cette adresse le très noble comte répondit :

A Monsieur le recteur et Messieurs les membres de l'université-Laval.

"Messieurs,

"Parmi les nombreux privilèges que m'a valu mon arrivée dans ce pays, il n'y en a point que j'apprécie mieux que celui dont je jouis maintenant en visitant cette magnifique Université, et il n'y en a point, non plus, auquel j'attache plus d'importance.

"Assis comme sur un trône, sur ce promontoire élevé, et laissant planer la vue sur un des plus beaux sites qu'il y ait dans le monde entier, l'édifice que vous occupez couronne admirablement votre ancienne et pittoresque cité. L'intérieur en est distribuée de la manière la plus avantageuse, et rempli de tout ce qui est nécessaire ou utile pour l'étude des sciences, des lettres et des arts.

"L'excellence de la discipline, l'habileté bien connue de ceux qui dirigent ses études et le haut degré de connaissances exigé de ses gradués, ont justement mérité à cette institution, la confiance de toute la Province et ont donné à ses diplômés une autorité et une valeur égales à celles de n'importe quelle université européenne.

"Intéressé à tant de titres, comme je le suis, à la prospérité de cette confédération, je ne saurais assez exprimer combien je me sens encouragé dans l'accomplissement de ma tâche, en voyant une institution si propre à développer les ressources intellectuelles de ses habitants, et à donner une vigueur nouvelle au progrès moral de chaque nouvelle génération.

"Riches comme le sont ces vastes domaines du Canada, en tout ce qui peut créer la puissance matérielle, ils offrent le champ le plus vaste aux sciences et au génie de la mécanique, tandis que d'un autre côté, les circonstances remarquablement heureuses dans lesquelles votre Parlement a commencé sa carrière législative, offriront aux élèves versés dans la politique, l'histoire et le droit constitutionnel, les meilleures chances de se distinguer, soit au barreau, soit dans l'arène politique.

"Et, bien que ces considérations vous aient engagés à faire une part très-large aux études qui préparent au côté pratique de la vie, je suis heureux de voir que vous ne méprisez ni ne négligez aucunement le riche héritage de philosophie, de poésie et de science que vous a légué l'ancien monde.

"Quoique leur utilité directe ne soit pas aussi facilement admise, l'influence des études classiques, et particulièrement celle de la littérature grecque, n'est pas sans d'heureux résultats dans un jeune pays, où les luttes continuelles contre les forces de la nature et le désir louable et naturel d'acquiescer de la fortune, font qu'il est désirable d'étendre aussi loin que possible l'horizon intellectuel, afin que les leçons du passé modèrent un peu l'élan de nos aspirations vers l'avenir ; afin aussi, que l'influence bienfaisante des poètes et des philosophes qui ont chanté et enseigné au berceau de l'humanité, purifie, renouvelle et ennoblisse l'éclat de notre civilisation moderne quelque peu affaibli et terni par des tendances un peu trop matérielles.

"Enfin, Messieurs, permettez-moi de vous offrir, tant en mon nom qu'en celui de Lady Dufferin, l'expression sincère de nos remerciements pour la réception véritablement bienveillante que vous nous avez faite. Depuis notre arrivée dans ce pays, nous n'avons cessé de recevoir les marques les plus précieuses de loyauté et de l'affection la plus flatteuse de la part de ceux au milieu desquels nous sommes heureux d'avoir à demeurer. Les expressions de respect, d'ailleurs, que vous attachez au nom d'un de mes prédécesseurs, Lord Elgin, sont une preuve élatante de la fidélité avec laquelle vous gardez la mémoire de ceux qui ont su conquérir votre estime.

"En ma qualité de représentant de Sa Majesté, il est de mon devoir de vous offrir ma protection et mon aide ; je dois vous dire en même temps, qu'en remplissant ce devoir officiel, j'accomplis un de mes désirs personnels les plus vifs et les plus prononcés."

Les élèves du séminaire présentèrent aussi deux très belles adresses à Lord et à Lady Dufferin. Le gouverneur-général répondit en quelques mots d'un français fort distingué. Il dit que Lady Dufferin se joignait aux élèves pour demander un grand congé, et il promit d'envoyer la réponse par écrit.

Leurs Excellences, suivies des professeurs et des invités, examinèrent la riche bibliothèque et les musées, exprimant leur vive satisfaction de voir une institution qui fait un si grand honneur au pays.

L'espace ne nous permet pas de donner un récit détaillé des visites faites à chaque maison d'éducation. Nous donnerons cependant les noms des institutions qui ont reçu cette marque de distinction. Ce sont : l'école du patronage ; les établissements des frères de la doctrine chrétienne ; le collège Morrin et la société littéraire et historique ; le high school ; le british canadian school ; l'école des commissaires ; le couvent de St. Roch, le couvent des Ursulines, celui de Sillery, et celui de Bellevue.

Partout, les hôtes distingués ont montré la plus grande affabilité, et ont laissé sur leur passage, non pas seulement des admirateurs, mais de véritables amis. Celui qui apprend a besoin d'autant de courage que celui qui enseigne, et le métier d'élève est aussi rude que celui de professeur. Une grande joie, une grande récompense, un grand encouragement pour les deux, c'est la certitude que leurs efforts sont remarqués, appréciés.

Il est remarquable que le Prince de Galles, le Prince Arthur et notre dernier Gouverneur-Général Lord Lisgar et Lady Lisgar, ont donné aussi eux une attention si marquée à nos institutions d'éducation. On sait qu'un des derniers actes de Lord et de Lady Lisgar en quittant le Canada a été d'assister à l'inauguration de l'Académie Commerciale des Commissaires catholiques de Montréal et l'on est heureux de voir que les premières démarches de notre nouveau Gouverneur-Général ont été faites dans la même direction.

Revue mensuelle.

Le mois de septembre a vu se passer deux faits qui feront époque dans les annales de la politique européenne et intercontinentale. Nous voulons parler du jugement prononcé par le tribunal arbitral de Genève, sur la question de l'*Alabama*, et de l'entrevue des trois empereurs à Berlin.

Au sujet du jugement de la commission de Genève, il est inutile de remarquer que tout le monde n'est pas également satisfait : il n'y a pas encore d'exemple de deux plaideurs sortant de cour, après jugement, parfaitement contents du résultat, chacun de son côté. Malgré l'habileté incontestable avec laquelle notre siècle a surmonté les difficultés les plus étonnantes, réuni les éléments les plus incompatibles, en apparence, triomphé presque de l'impossible même ; il n'a pas pu réussir à trouver une manière de juger qui mit toutes les parties exactement d'accord. Il y aurait peut-être lieu de faire une exception honorable en faveur du système de la Commune, qui atteint la perfection du genre en enveloppant dans un même massacre les opinions du juge et celles des plaideurs ; mais ce système n'est pas assez généralement reconnu, et nous ne sommes pas encore assez avancés dans les voies de la perfectibilité pour l'admettre, ou plutôt le tolérer, autrement qu'à titre d'exception. Voilà pourquoi, comme nous le disions plus haut, la sentence arbitrale a soulevé de gros mécontentements ; en somme pourtant, elle paraît juste et est admise comme telle par la majorité, chez les deux peuples intéressés. Cette sentence est signée par C. F. Adams, le comte Sclopis, Jacob Staempfli, et le baron d'Itajuba ; elle condamne l'Angleterre à rembourser aux Etats-Unis, la somme de 15,500,000 piastres, payable sous un an, pour tous dommages, sur les différents chefs soumis. Sir Alexandre Cockburn, commissaire représentant l'Angleterre, a naturellement différé d'avec les autres arbitres. Son dissentiment est enregistré ; quant aux motifs sur lesquels il s'appuie, ils ne sont pas encore parfaitement connus, attendu que le savant lord ne les a pas encore mis devant le public. Il s'occupe, toutefois, activement de la rédaction de son protêt qui viendra bientôt, non pas précisément donner une nouvelle phase à la question, puisqu'elle est jugée et finalement jugée, mais créer peut-être une dernière sensation, un écho d'adieu, autour de ce grave différent qui a occupé pendant si longtemps la presse de notre continent comme celle de l'Europe.

Les réflexions des journaux, à ce sujet sont assez amusantes, pour ceux, du moins, qui ne sont pas intéressés et qui forment la galerie. L'Angleterre a été vendue ! disent ceux d'un certain parti ; et, à part l'argent que ce jugement lui coûte, elle subit encore une humiliation contre laquelle toute la fierté du peuple anglais devrait se révolter. — Vous vous trompez, répond l'autre parti, et votre aveuglement vous rend injustes. Nous avions devant nous la perspective d'une guerre qui nous aurait coûté des centaines de millions, peut-être plusieurs milliards, (l'exemple de la France doit nous faire réfléchir), et voilà que tranquillement, sans effusion de sang, sans brûler de poudre, et sans ébranler aucun trône, nous réglons cette affaire pour la somme insignifiante de quinze millions ! Nous devons nous estimer parfaitement heureux et faire une ovation à nos juges. Aux Etats-Unis, les commentaires sont à peu près les mêmes et tiennent la même note. *The World* et le *Herald* de New-York, surtout, contiennent des plaintes amères. « Voilà quatre mois, disent-ils, que les arbitres passent à Genève, se faisant la vie douce, et donnant, tous les deux ou trois jours, une minute aux affaires, entre un bal, une course et un dîner ; et pour arriver à quel résultat ? Le paiement seul et sec de 15 millions, sans excuses, sans réflexions contre l'Angleterre, ou en faveur des Etats-Unis ; nous aurions mieux aimé ne rien avoir du tout : l'argent est un vil métal, et le moindre mot d'excuse eût davantage satisfait les exigences de notre honneur attaqué ! D'une grande question le conflit est dégénéré en une simple affaire de police. »

Il est probable que l'on chantera sur une autre note, si les versements du vil métal se font attendre. La conclusion logique qui s'échappe de ce mécontentement, c'est que Grant est le grand coupable et la cause première et principale de cet inique jugement. Le ton du reste de la presse est plus modéré, et, disons-le, plus raisonnable. Car, quelque justice qu'il y ait dans le reproche que l'on fait aux arbitres, d'avoir dîné peut-être un peu trop souvent, et d'avoir terni l'éclat de leur cravate blanche plutôt au bal que sur le banc, il n'en est pas moins vrai de dire que le résultat de l'enquête indique un travail consciencieux, bien commencé, bien conduit, et heureusement terminé. Il est certain que la commission, par son action prudente, a épargné aux deux parties intéressées de grands désagréments et une tâche qu'elles n'auraient pas pu accomplir elles-mêmes sans les plus fortes dépenses et les plus sérieux dangers. Quoiqu'il en soit, c'est une chose réglée, et il est à espérer qu'elle sera maintenue dans le domaine des faits accomplis.

Une autre question qui a préoccupé, et qui préoccupe encore la presse de tous les pays, c'est l'entrevue du czar, de l'empereur François-Joseph, et de l'empereur Guillaume, à Berlin. Il est dit que les trois souverains ne se sont pas rencontrés, dans la capitale prussienne, dans l'unique but de se saluer, de se décorer les uns les autres et de se nommer colonels dans leurs bataillons réciproques. Une chose qui paraît assez admise, c'est qu'Alexandre II s'est peut-être fait inviter un peu de force à cette conférence, où il craignait que les deux empereurs, autrichien et prussien, ne lui jouassent quelque tour dû au génie inventif de Bismark. On sait d'ailleurs que l'ennemi naturel de l'Autriche est la Russie, comme la France est celui de la

Prusse. Par l'union austro-allemande, les deux puissances se seraient ainsi protégées mutuellement et auraient pu paraître invincibles. Le czar a sans doute goûté considérablement ces beaux plans en se mettant de la partie, et l'empereur François-Joseph est peut-être celui qui y perd le plus. Bismark a bien aussi sa part de craintes, cependant, et il dit « qu'il est à désirer que l'histoire s'arrête pour un temps » ; nous ne savons pas si son souhait se réalisera, mais ce qui est évident, c'est que l'empire d'Allemagne est moins solide qu'il ne le paraît ; les mécontentements commencent à se faire jour. Après l'ivresse du triomphe vient la froide addition de la note et le goût des verres cassés, ce qui rend toujours le réveil maussade. L'Allemagne s'aperçoit que, pour s'être fait remorquer par le roi Guillaume, sur le chemin de la gloire, elle s'est complètement engagée, noyée dans la Prusse ; elle cherche à se dégager, à revenir à flot. Il est probable que c'est cette partie de l'histoire, cette portion du mouvement que M. de Bismark aurait le plus à cœur d'arrêter.

En France, la situation semble rassurante. Le procès de Bazaine, sur des chefs qui intéressent tant la nation, continue d'attirer l'attention publique. Il se poursuit avec vigueur, et révèle des faits d'une grande gravité. On croit que le public pourra être admis aux audiences, vers le milieu de novembre prochain ; ce qui aura pour effet de satisfaire bien des curiosités éveillées, et surtout d'éclairer l'opinion. Il paraît, toutefois, que le calme du maréchal semble déjà l'avoir abandonné, depuis l'audition de certains témoins. Il est en proie à une surexcitation extraordinaire, et plusieurs fois, son état a nécessité la remise au lendemain d'interrogatoires déjà commencés.

Edmond About vient de s'échapper heureusement de la griffe des Prussiens. On sait la part éclatante que cet écrivain distingué a prise dans l'œuvre de ceux qui ont entrepris de consoler les douleurs de l'Alsace et de la Lorraine et de réchauffer l'esprit français que les malheurs de la guerre pouvaient avoir attiédi dans ces provinces si éprouvées. Le prince de Bismark n'a pas vu cette propagande d'un bon œil ; Edmond About a été arrêté et jugé par une cour martiale. Après avoir été tenu longtemps au secret, il a enfin été relâché, sur défaut de motifs suffisants pour l'incriminer. Il serait peut-être aussi raisonnable de penser que ce jugement miséricordieux — si peu en rapport avec les habitudes et les goûts prussiens —, est plutôt dû aux protestations énergiques que la presse a fait entendre de toutes parts contre l'acte sauvage du prince-chancelier. Car, enfin, si M. About a écrit ou dit quelque chose de désagréable aux oreilles tedesques, les autorités, le sachant sur le territoire prussien, ne devaient-elles pas lui signifier l'ordre de vider les lieux dans un certain délai ; et le faire même, sur son refus d'obéir, conduire de force hors de la frontière ? Il n'y a qu'une opinion là-dessus ; mais l'arrestation était plus conforme aux appétits du prince, c'est pourquoi il a employé ce moyen, quitte à revenir ensuite sur ses pas, en présence des protestations qui se sont élevées parmi les populations civilisées. Nous craignons, toutefois, qu'il soit plus difficile de faire révoquer l'ordre qui a été donné pour l'expulsion des jésuites de l'empire allemand, bien que ce procédé soit universellement qualifié d'arbitraire et de vexatoire ; mais, devant l'empereur Guillaume, les immunités religieuses ne sont pas plus respectées que les immunités civiles et politiques.

Aux Etats-Unis, à part la dernière érise monétaire, qui n'a eu qu'un effet local, les choses en sont à peu près au même point que lors de notre dernière revue. L'attention principale est dirigée du côté des élections qui approchent, et dont le résultat final paraît, de jour en jour, devenir plus favorable à Horace Greely. Cette attention a été néanmoins distraite un moment par le rapport de l'expédition de M. Stanley, correspondant anglais du *Herald* de New-York, envoyé à la recherche du célèbre voyageur le Dr. Livingstone. M. Stanley prétend avoir trouvé le Dr. au milieu d'une tribu sauvage de l'Afrique centrale, à Ujiji. Il produit des lettres et d'autres écrits au soutien de son assertion, et donne un récit très-intéressant de son long et dangereux voyage. Certains journaux, cependant, pour d'excellentes raisons en apparence, ont nié l'exactitude des faits rapportés par M. Stanley, et ont fait des insinuations assez offensantes même pour ce dernier. De là des discussions qui ont captivé les attentions pendant quelques semaines, en Angleterre et aux Etats-Unis, et qui sont en voie de tomber maintenant, sans avoir apporté aucune lumière sur le sujet. C'est un fait regrettable, car les voyages et les travaux du Dr. Livingstone, sont destinés, s'il les poursuit jusqu'au bout, à faire faire un grand pas à la science, et tout ce qui le concerne mérite le respect et l'attention publiques.

Notre bulletin nécrologique, pour ce mois, est heureusement peu chargé ; il s'est fait parmi nous, cependant, plusieurs vides sensibles, et quelques personnages éminents, à l'étranger, sont aussi disparus de la scène. Nous apprenions avec regret, le 2 de ce mois, la mort de M. William Burns Lindsay, arrivée à Ottawa. M. Lindsay était un homme d'une instruction supérieure et d'une habileté reconnue. Il a écrit plusieurs ouvrages de mérite. Depuis 1862, il remplissait les importantes fonctions de greffier de l'Assemblée législative,

puis de greffier de la Chambre des Communes. Il était, à l'époque de sa mort, âgé de 49 ans.

Le 25, la ville de Montréal perdait aussi un de ses plus anciens citoyens, M. Olivier Berthelet, commandeur de l'ordre de St. Grégoire le Grand. M. Berthelet avait acquis une immense fortune dont il faisait tous les ans une part considérable aux œuvres pieuses et charitables. Il fut le principal organisateur du mouvement qui créa la phalange des zouaves pontificaux; et c'est en récompense surtout des grands sacrifices qu'il avait faits pour cette œuvre que le Saint-Père le créa commandeur de l'ordre de St. Grégoire. M. Berthelet a été pendant quelque temps député à l'ancienne Assemblée législative. Il avait atteint, lors de sa mort, l'âge patriarcal de 74 ans.

Les journaux européens nous apprennent également la mort de S. Eminence le cardinal Nicolao Paracciani Clarelli, arrivée à Vico, petite ville dans les environs de Naples. Le cardinal Clarelli était né en avril 1799 et avait, par conséquent, au-delà de 73 ans. Il fut créé et préconisé Cardinal par le Pape Grégoire XVI dans le consistoire du 22 janvier 1844. Il était évêque suburbicaire de Frascati, archiprêtre de la Basilique patriarcale du Vatican, secrétaire de la congrégation des Brefs, Grand Chancelier des Ordres Equestres Pontificaux et Préfet de la S. Congrégation de la fabrique de St. Pierre.

Une dépêche de Stockholm a annoncé la mort du roi de Suède, à la date du 18 du courant, à Malmo. Charles XV, Louis-Eugène, était né le 3 mai 1826 et avait succédé le 8 juillet 1859 à son père, le roi Oscar fils de Bernadotte. Le 19 juin 1850, il avait épousé la princesse Louise d'Orange, décédée le 29 mars 1871. Le seul enfant né de ce mariage est une fille, Louise-Joséphine-Eugénie, devenue par son mariage princesse royale de Danemark.

Charles XV n'ayant pas de fils, la couronne de Suède échoit à son frère, Oscar-Frédéric, duc d'Ostrogothie, né le 21 janvier 1829 et marié en juin 1867 à la princesse Sophie de Nassau dont il a eu trois fils.

Les lettres ont aussi perdu une de leurs brillantes plumes dans la personne de Madame Poloir de St. Mars, née Anna de Cisterno, et plus connue dans le monde littéraire, sous le nom de comtesse Dash. Elle est morte à Paris, le 10 de ce mois, à l'âge de 68 ans.

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

BULLETIN DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Université scientifique ouvrière en Amérique.—Dans un article fort instructif sur l'instruction publique aux Etats-Unie, publié par le recueil allemand *Das Ausland*, l'auteur, citant d'après un écrivain français, M. Hippeau, les noms de plusieurs des bienfaiteurs de l'instruction populaire, tels que Mathien Vassar, mistress Packer, mistress Rutger, Peabody, etc., y ajoute le nom d'un philanthrope qui a su se signaler par une création originale, dont en vain on chercherait l'équivalent tant dans le nouveau que dans l'ancien monde.

Ce philanthrope s'appelle Ezra Cornell; de la position la plus précaire; il s'éleva par son travail et son industrie à une fortune considérable. L'auteur ne dit pas si cet établissement, unique en son genre, a déjà commencé à fonctionner; mais voici les renseignements qu'il emprunte aux journaux américains.

Il s'agit d'une université à la fois scientifique et ouvrière, située à Ithaque (Etat de New-York). L'intention du fondateur est que les étudiants gagnent eux-mêmes à la sueur de leur front, et, par le travail de leurs bras, leur entretien et leur éducation.

Ils ne seront pourtant pas contrainits au travail manuel; ceux qui voudront payer leur pension et vivre à leurs frais seront libres de le faire. Un terrain de 300 acres a été mis à la disposition du personnel de l'université, ou plutôt a été affermé à ces étudiants, qui travailleront à la fois des bras et du cerveau. Le produit de leur labeur manuel entretiendra la table académique. On sèmera du blé, on plantera des légumes et des fruits de toute espèce; l'élève du bétail fournira de la viande, du lait, du beurre et du fromage.

Dans un atelier de mécanique, muni d'une machine à vapeur de la force de vingt-cinq chevaux, les étudiants apprendront à confectonner eux-mêmes leurs outils; ils apprendront la maçonnerie en contribuant eux-mêmes à élever les bâtiments accessoires de l'université; ils auront en même temps l'occasion de construire et d'entretenir des routes et des jardins.

Le travail sera dirigé par des hommes du métier; il sera rétribué d'après le taux de salaires qui ont cours dans le pays. Enfin, on ne perdra jamais de vue l'intention du fondateur, qui est de rendre le travail aussi fortifiant, aussi instructif, aussi moralisateur que possible.

Le capital versé par M. Cornell suffit amplement pour procurer aux étudiants l'instruction la plus large tout en leur fournissant les moyens les plus ingénieux et les plus variés d'exercer leur activité physique. Le fondateur pense que cet établissement répond à toutes les exigences de ceux mêmes qui seraient les plus difficiles en fait d'éducation; que les étudiants, a-t-il dit lui-même, se soumettent au quart du travail que lui était obligé de faire comme enfant, et qu'il fait encore aujourd'hui malgré sa soixantaine, et ceux mêmes qui n'ont aucune ressource auront bien gagné, sans trop d'efforts, le prix de leur pension universitaire.—*Journal Officiel*.

Instruction publique en Allemagne.—Nous avons déjà plusieurs fois entretenu nos lecteurs des écoles de perfectionnement (*Fortbildung schulen*) qui existent en Allemagne. Nous avons fait connaître leur histoire et leur organisation.

Dans une correspondance de la *Gazette d'Elberfeld*, nous lisons qu'une mesure importante vient d'être prise en Saxe, à l'égard de ces écoles qui sont une continuation de l'école primaire, en un mot une espèce de cours d'adultes. Le principe de l'instruction obligatoire leur a été appliqué, et désormais les enfants qui n'ont passé que par l'école primaire du dernier degré seront tenus d'en suivre les cours. On n'est pas trop exigeant. On ne leur demande que deux heures par semaine, le dimanche, ou le soir pendant les jours ouvriers. Il est vrai que c'est le minimum, et le comité de surveillance des écoles a le droit d'étendre l'obligation à six heures par semaine, auquel cas de nouvelles matières seront ajoutées au programme de l'école.

L'instruction spéciale, telle que l'instruction agricole, industrielle et commerciale, ne pourra pourtant jamais avoir le pas sur les études ordinaires au détriment de ceux qui réclament et à qui l'on doit l'instruction générale. Pour assurer les prescriptions de la loi, la deuxième chambre du royaume de Saxe a édicté les mêmes peines que pour les écoles primaires, à savoir des amendes allant jusqu'à 10 thalers pour les parents, patrons et maîtres.

La mesure dont il s'agit ne concerne que les garçons. Il n'a pas été jugé à propos de l'appliquer aux filles. Mais le comité a le droit de les contraindre à suivre les cours de l'école de perfectionnement, pendant deux ans après leur sortie de l'école primaire.

Le même correspondant ajoute que dans le cercle de Sonneberg (duché de Meinheingen), le principe de l'instruction obligatoire pour les écoles de perfectionnement est en vigueur depuis plusieurs années.—*Gazette Officielle*.

Ecoles primaires en Suisse.—On compte dans les 22 cantons, 7,000 écoles élémentaires; en moyenne, une école par 380 habitants. Le nombre des écoliers qui fréquentent ces écoles est de 400,000: environ 57 pour chaque école et 1 pour 6 habitants. L'instruction est obligatoire pour les garçons dans tous les cantons, à l'exception de celui de Genève. Sont obligés d'aller à l'école, les garçons de 6 à 15 ans, dans les cantons de Berne, Zurich et Thurgovie; de l'âge de 6 à 14 ans, dans celui de Schaffouse; de 6 à 13 ans, dans les cantons de Glaris, Lucerne, Tessin, Zoug et les deux Appenzell; de 6 à 12 ans, dans les cantons d'Obwald et Bâle-Campagne de 7 à 15 ans, dans ceux d'Argovie, Fribourg, Neuchâtel, Vaud, Valais, Soleure, Bâle-Ville, Saint-Gall et Grisons; enfin de 7 à 12 ans, dans les cantons de Schwytz et d'Unterwald.

La gratuité de l'instruction scolaire est inscrite dans la constitution des cantons de Zurich, Argovie, Soleure, Neuchâtel, Genève et Fribourg.

L'instruction est de fait gratuite, d'autre part, à Saint-Gall (dans la majorité des districts) Appenzell, Lucerne, Tessin, Uri, Unterwald et Valais. Dans les autres cantons une finance scolaire est exigée: dans celui de Vaud, 3 fr. par année; de Thurgovie, 3 fr.; Glaris, 2 à 5 fr. pour les nationaux et 4 à 8 fr. pour les étrangers; Bâle-Campagne, 3 fr. 60; Bâle-Ville, 4 fr. 80 et Schaffhouse, 3 à 7 fr.

En général, l'instruction publique est donnée par des laïques, sauf quelques exceptions. Les cantons dans lesquels il se trouve quelques maîtres ecclésiastiques sont ceux de Valais, Unterwald, Zoug, Grisons et Tessin.

Les dépenses publiques annuelles pour l'instruction primaire dans toute la Confédération sont les suivantes:

Par des rentes des fonds d'écoles communaux et cantonaux.....	1,100,000 fr.
Par les subsides de l'Etat.....	2,100,000
Par les finances scolaires ou dons volontaires.....	700,000

3,900,000 fr.

—*Journal Officiel*.

—*Bibliothèques de l'Italie.*—Après la France, qui compte dans ses diverses bibliothèques 4,389,000 volumes, l'Italie, sous ce rapport, est le pays le plus riche. Elle possède 4,149,281 volumes. Par rapport au nombre des habitants, elle est de beaucoup la mieux pourvue, car le nombre précédent donne par le nombre précédent donne 19,5 volumes par 100 habitants, tandis que la proportion en France est de 11,7 (1).

La plupart des bibliothèques de la Sicile doivent leur origine à des fondations privées. Beaucoup proviennent d'anciennes congrégations religieuses ; de là la grande quantité d'ouvrages de théologie et le petit nombre relatif de livres de science et d'ouvrages étrangers.

Sur les 210 bibliothèques du royaume d'Italie (sans compter la Vénétie), la Sicile en compte 28, qui contiennent ensemble 335,872 volumes. Sur ces 28 bibliothèques, 17 tiennent un registre des lecteurs. Dans l'année 1863, le total des ouvrages donnés en lecture s'est élevé à 120,152, dont le plus grand nombre (31,676) étaient des ouvrages de mathématiques ou de sciences physiques et naturelles.

On ne sera pas fâché de trouver ici quelques détails statistiques sur les bibliothèques siciliennes.

Caltanissetta.—La province de Caltanissetta contient :

Une bibliothèque à Piazza-Armerina. Elle est communale ; fondée en 1859, comprend 772 volumes en 133 ouvrages.

Catane.—Dans la province de Catane se trouvent les bibliothèques suivantes :

1o A Acireale (dit *degli Zelandi*), fondée en 1796, par François Miron (occlésiastique), 6,412 volumes, et une bibliothèque communale, postérieure à l'année 1863 ;

2o A Agira, fondée par Mineo (Pierre), en 1799, 5,096 volumes ;

3o A Caltagirone (communale, fondée en 1660, 14,521 volumes ;

4o A Catane, bibliothèque de l'Athénée sicilien, fondée par Hector Fanois, en 1846, 1,545 volumes ;

Bibliothèque de l'université, fondée en 1750, 33,257 volumes ; Ventimigliana, fondée par Salvador Ventimiglia, évêque de Catane, en 1783, 11,011 volumes ;

5o A Centuripe, fondée par le Chanoine dit Benedetto, en 1841, contient 1,175 volumes ;

6o A Nicosia (communale), fondée en 1848, 7,579 volumes ;

7o A Vizzini (communale), fondée par plusieurs habitants de la ville, en 1835, 2,496.

Girgenti.—La province de Girgenti comprend les bibliothèques suivantes :

A Girgenti (communale), fondée par le comte André Luchessi, en 1765, 9,200 volumes ;

A Naro (dite des Franciscains), fondée par Melchior Milazzo, en 1704, 5,120 volumes ;

A Palma-Montechiaro (dite Roca), du nom de son fondateur, l'archevêque Balthazar Roca, fondée en 1797, 653 volumes ;

Messine.—La province de Messine comprend aussi trois bibliothèques.

A Messine, bibliothèque de l'Université, fondée par Jacques Lanzo en 1783 : 17,120 volumes ;

A Motta d'Affermo (communale), fondée par le prieur Joan Castelli en 1808 : 597 volumes ;

A Patti (du séminaire), fondée par l'évêque Charles Mineo, en 1750, 4,000 volumes.

Noto.—La province de Noto en comprend deux.

A Noto (communale), fondée en 1847, 8,212 volumes ;

A Syracuse (du séminaire), fondée par l'évêque Jean-Baptiste Alagona, en 1780, 7,020 volumes ;

Palerme.—La province de Palerme en contient cinq :

A Céphalio (du séminaire), contient 2,040 volumes ;

A Palerme (communale), fondée par Alexandre Vaceni, en 1759 : contient 100,000 volumes ;

Nationale, fondée par les Jésuites, contient 47,643 volumes ; Saint Philippe de Néri, fondée par François Sclafani (ecclésiastique) contient 22,400 volumes ;

A Termini Imerese (dite Lieinienne), fondée par Joseph Lipri (ecclésiastique), en 1800, 7,000 volumes ;

(1) Il convient de noter que Paris seul possède plus du tiers des volumes des bibliothèques de France.

Dans ce calcul ne figurent ni la Vénétie, ni les Etats-Romains l'Italie. Or, la Vénétie seule possède 46 bibliothèques publiques. b 905,895 volumes ; ce qui, ajouté aux 4,149,281 volumes existant dans les autres bibliothèques du royaume, forme un total de 5,055,176 volumes, chiffre notablement supérieur au nombre des livres qui existent dans les bibliothèques publiques de la France.

Trapani.—La province de Trapani, enfin, en contient quatre : A Castelvetro (communale), fondée par divers citoyens, en 1847, contient 732 volumes ;

A Marsala (communale), fondée également par divers citoyens, en 1836, contient 2,235 volumes ;

A Salemi (communale), fondée en 1868, contient 2,038 volumes ;

A Trapani (*Fardellana*), du nom de son fondateur Fardella (Jean-Baptiste), en 1836, 12,000 volumes.

(Extrait du rapport de M. Aubé. *Archives des missions scientifiques et littéraires*. 2o série. Tomo VII, 1re livraison.)

—*Armée prussienne.*—*Instruction scolaire.*—Un relevé officiel des hommes appelés sous les drapeaux pour le recrutement de 1870-71, tant pour l'armée de terre que pour celle de mer, donne sous le rapport de l'instruction scolaire, les chiffres suivants, au dire de la *Gazette militaire* de Vienne.

C'est, comme d'ordinaire, la province de Posen qui présente les résultats le moins favorables ; sur 5,990 recrues, 702, c'est-à-dire 11 p. 100 n'ont pas fréquenté les écoles. Vient ensuite la province de Prusse où, sur 8,721 individus, appelés sous les drapeaux, 706, ou 8 p. 100, n'ont pas reçu d'éducation scolaire. Dans la province de Brandebourg, sur 17,838 conscrits, il y en a encore 61, ou 0,34 p. 100 sans instruction. La Poméranie en compte encore 45 ou 0,78 p. 100 sur 5,739 recrues ; la Silésie elle-même, 366, ou 2,82 p. 100, sur 12,971 ; la Saxe n'en compte, elle, que, 17, ou 0,23 p. 100, sur 7,481 ; le Sleswig-Holstein, 6, ou 0,24 p. 100, sur 2,540 ; le Hanovre, 26, ou 0,50 p. 100, sur 5,170 ; la Westphalie, 42, ou 0,58 p. 100, sur 7,199 ; la Hesse-Nassau, 21, ou 0,83 p. 100, sur 4,879 ; la province Rhénane, 31 seulement, ou 0,26 p. 100, sur 11,858. Quant aux pays de Hohenzollern et de Lautembourg, ils sont le plus favorisés ; sur 286 et 182 recrues, tous avaient reçu l'instruction scolaire.

—*Journal Officiel.*

BULLETIN DES SCIENCES.

Les sirènes.—Un savant voyageur, M. D. de Thoron, dans ses courses à travers l'Amérique du Sud, a souvent été témoin d'un phénomène bien curieux. Nous extrayons ce qui suit d'une de ses lettres : " En faisant une exploration dans la baie du Pailon, située au nord de la province d'Esmeraldas, dans la république de l'Equateur, je longeais une plage au coucher du soleil. Tout à coup, un son étrange, extrêmement grave et prolongé, se fit entendre auprès de moi. Je demandai au rameur de ma pirogue d'où provenait ce bruit : " Monsieur, me répondit-il, c'est un poisson qui chante ainsi ; les uns appellent ces poissons *sirènes*, et les autres *musicos* (musiciens)." Ayant avancé un peu plus loin, j'entendis une multitude de voix diverses qui s'harmonisaient et imitaient parfaitement les sons de l'orgue d'église.....

" Dans la rivière du Matajé, dans la rivière du Molino, affluents du Matajé, les mêmes concerts se font entendre. Les poissons musiciens exécutent leurs musiques sans s'inquiéter de votre présence, et cela pendant plusieurs heures suivies, sans se montrer à la surface de l'eau. C'est vers le coucher du soleil que ces poissons commencent à se faire entendre, et ils continuent leur chant pendant la nuit en imitant les sons graves et moyens de l'orgue, entendu, non du dedans, mais du dehors, comme lorsqu'on est près de la porte d'une église. Le poisson pris avec l'hameçon, sur le lieu même du chant, n'a pas plus de dix pouces de long ; sa conformation extérieure n'a rien de particulier ; sa couleur est blanche avec quelques taches bleuâtres sur le dos."

Marine.—*Dérivation de la fumée dans les bâtiments à vapeur.*—La *Gazette de Cologne* annonce que deux officiers de la marine autrichienne, de concert avec un ingénieur des constructions navales, ont imaginé un moyen de dérivation pour la fumée des machines dans les bâtiments à vapeur. Ils font échapper la fumée sous l'eau, et non plus par la cheminée. Ils emploient à cet effet un ventilateur double, qui comprime la fumée et la chasse en dehors. Pour le fonctionnement de ces ventilateurs on emploie, selon les circonstances, soit la force hydraulique, c'est-à-dire la pression de l'eau entre la surface de l'eau et l'endroit où est installé l'appareil, soit la force de la vapeur surtout quand il s'agit de navires plus petits, tels que les bateaux à vapeur qui font le service des rivières.

Les avantages résultant de ce système ont à peine besoin d'être démontrés ; les navires de guerre y gagneront en facilité pour combattre : le seul point vulnérable des navires cuirassés est supprimé par le fait. On y gagnera de plus beaucoup d'espace, la cheminée traversant toute la série de ponts du navire ;

en même temps, sont supprimées les chances d'incendie, on obtient une plus grande régularité dans le tirage, et par suite la possibilité d'appliquer les procédés pour brûler complètement la fumée. De là, une grande économie dans les frais; on obtient, enfin, un appareillage plus expéditif ainsi qu'une meilleure ventilation de l'emplacement renfermant les chaudières. Mais ce système présente, en outre, un avantage particulier, si on l'applique aux navires sous-marins, ou aux bâtiments chargés de lancer les torpilles, aussi bien qu'aux moniteurs, qui deviennent par là complètement invulnérables.

D'après les journaux autrichiens, cette invention aurait été expérimentée par des hommes du métier, et les essais, poursuivis jusque dans les moindres détails, ont donné, paraît-il, d'excellents résultats.—*Journal Officiel*.

Navires en construction.—Dangers à éviter.—Une circulaire qui vient d'être publiée en Angleterre, appelle l'attention sur le danger que courent les ouvriers employés dans des travaux à fond de cale et autres parois intérieures et fermées des bâtiments, par suite de l'air méphitique. On avertit de renouveler l'air fréquemment et d'ouvrir les portes, aussitôt que la lumière des lampes paraît faiblir, de ne pas travailler seul, et de n'entrer à fond de cale qu'après s'être assuré qu'on peut le faire avec sécurité. Il ne s'agit pas en effet d'un danger imaginaire; et l'on est surpris que, malgré les ordres et les avertissements, les hommes s'aventurent sans aucune précaution. Pendant la construction du *Northumberland*, un des peintres y mourut suffoqué dans l'intérieur. On dit qu'il y était allé pour dormir plus tranquillement, sans songer au danger auquel il s'exposait. Un des ingénieurs du *Buffalo* fut trouvé évanoui près du bouillieur; il aurait péri s'il n'eût été promptement secouru. Un accident analogue eut lieu dans l'*Hercule*; un chauffeur ne dut son salut qu'à la chute des outils qu'il tenait à la main; le bruit fit venir des camarades; il était déjà dans un état de complète insensibilité.—*Journal Officiel*.

L'amidon.—Cette matière blanche qu'on rencontre dans les racines, les bulbes, les semences, les tubercules, les fruits, etc., présente des phénomènes singuliers quand on le met en présence de l'iode. La moindre parcelle d'iode communique à l'amidon une magnifique coloration bleue qui disparaît par la chaleur, mais qui reparait par le refroidissement de la liqueur.

M. Duclos a repris l'étude de l'iodure d'amidon et, dans les résultats qu'il soumet aujourd'hui à l'Académie, indique que l'amidon bleuit parce qu'il est teint; il n'y aurait donc pas, à proprement parler, une combinaison de l'iode et de l'amidon, mais une simple teinture de ce dernier par l'iode. M. Duclos ajoute que le phénomène de la coloration est du reste très-incertain.

Nous rappellerons à cette occasion que l'iodure d'amidon est le réactif employé jusqu'ici pour déceler dans l'air la présence de l'ozone. On sait que le gaz oxygène peut sous certaines influences, éprouver une modification importante qui peut exciter singulièrement ses propriétés. Si l'on vient à faire passer une série d'étincelles électriques dans un tube contenant de l'oxygène, ce gaz acquiert tout d'abord une odeur particulière qui lui a fait donner le nom d'*ozone*; il oxyde à froid tous les métaux oxydables et même l'argent. Un mélange d'iodure de potassium et d'amidon bleuit immédiatement quand il est mis en présence de l'ozone. Tous les observatoires météorologiques exposent chaque jour à l'air des bandes de papier imprégné d'amidon et d'iodure de potassium; aux heures déterminées d'observation, on mouille le papier, dont la coloration, comparée aux teintes d'une échelle de couleurs, indique la proportion d'ozone contenue dans l'air.

Cette opération, il faut bien le dire, n'a jamais été regardée comme donnant des résultats bien précis; la communication de M. Duclos sur l'incertitude de la coloration de l'iodure d'amidon montrerait qu'elle était tout à fait illusoire.—*Journal des villes et campagnes*.

Télégraphie.—Invention nouvelle.—Nous lisons dans un journal américain, *The Buffalo Express*, que des améliorations considérables vont être tentées dans le service télégraphique, et prochainement expérimentées en public. Il s'agit d'un nouveau système de transmission des dépêches, qui l'emportera en célérité sur le système qu'on pratique actuellement. Les inventeurs se proposent d'en faire l'essai entre New York et Washington. Ils réclament le droit de distribuer au premier venu des machines télégraphiques, à l'aide desquelles, avec un peu d'habitude, on pourra imprimer soi-même son message, avec le chiffre télégraphique, sur une bande de papier perforé. Quand le télégramme, ainsi rédigé, aura été reçu au bureau central, celui-ci le trans-

mettra à destination, et là il sera imprimé au moyen d'une autre machine, avant livraison au destinataire.

Le temps nécessaire pour écrire, transmettre et imprimer un message de cent mots ne sera que d'une minute vingt-deux secondes, et des messages de cette longueur ne coûteront que 20 centimes. Une machine à imprimer pourra transcrire des messages, à raison de trois mille mots à l'heure.

Les dépenses d'exploitation sont également moindres que par le passé. Le prix d'une machine à impression télégraphique ne sera que de 2 à 3 dollars, en sorte que tout négociant, tout banquier, tout bureau de journal pourra en avoir une à son service, et un seul individu opérant sur un fil unique, pourra faire autant de besogne que naguère cent opérateurs disposant d'une centaine de fils. La masse du public doit désirer qu'un tel progrès se réalise. Dans ce cas ajoute le journal américain, la malle-poste sera réduite à la simple expédition des journaux et des documents du congrès.—*Journal Officiel*.

BULLETIN DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE.

—Industrie canadienne.—Nous avons vu qu'il y avait six usines où l'on confectionnait des engins en 1860. Aujourd'hui les villes de Québec, Lévis, Sorel, Montréal, Kingston, Dundas, Brantford, Toronto, Hamilton et Oshawa comptent trente de ces usines. En 1860, les établissements qui nous occupent n'employaient qu'environ deux cents ouvriers, ne construisant que des engins de dimensions fort restreintes, tandis que maintenant on fait dans le pays des locomotives pour les chemins de fer, des machines pour les gros bateaux à vapeur de la Compagnie du Richelieu et des engins fournissant la force motrice aux plus grands moulins à scie.

On ne sait généralement pas que M. Eaton, ingénieur pour le Grand-Tronc, construit aux ateliers de la Pointe St. Charles des locomotives qui sont aussi fortes, aussi bien finies et fonctionnant tout aussi bien que celles qu'on importait jadis des Etats-Unis ou d'Angleterre. On en construit aussi dans les immenses usines de Kingston et Hamilton.

Quant aux autres machines à vapeur, les établissements où on les construit ont fait depuis quelques années des progrès tels, qu'on peut les acheter aussi facilement dans le pays qu'à l'étranger. En preuve, nous pouvons citer l'exemple de la Compagnie du Richelieu, qui achète tous les engins de ses magnifiques bateaux des fabricants de Sorel et de Montréal. Chez M. Brush, M. McDougall et MM. Gilbert, à Montréal, on construit des engins stationnaires de cent et cent-vingt chevaux-vapeur à des prix défiant toute concurrence.

Il y a donc un progrès immense dans cette branche d'industrie et l'on peut, sans exagération, affirmer qu'elle emploie trois mille ouvriers de plus qu'en 1860. Et l'on sait que ces ouvriers gagnent tous de gros salaires.

La confection des chars pour les chemins de fer est encore une autre industrie qui s'est considérablement développée pendant ces dernières années. La Compagnie de Matériel Roulant (Montreal Rolling Stock Company) l'exploite en grand, en outre du Grand Tronc et de la Compagnie Pullman, laquelle construit à la Pointe St. Charles ses fameux chars-palais et fournit de l'ouvrage à une cinquantaine d'ouvriers.

A Québec, MM. Bissett et Peters construisent aussi les chars des chemins à lisses de bois de Gosford et de Lévis et Kennebec, de même qu'on bâtit en Haut-Canada tous les chars des voies ferrées actuellement en construction dans cette province. Des renseignements positifs nous permettent d'affirmer que cette industrie occupe maintenant cinq cents hommes de plus qu'en 1860.

Il y a pareillement une amélioration valable dans la confection des machines de toutes sortes. Autrefois, il fallait aller aux Etats-Unis pour se procurer les plus simples pièces de mécanique, ainsi que la plupart des instruments aratoires perfectionnés, pendant qu'aujourd'hui on trouve toutes ces choses aussi bien faites et vendues à aussi bas prix dans le pays que n'importe où ailleurs. C'est un fait si bien connu que l'hiver dernier le gouvernement des Indes Anglaises a envoyé une circulaire au gouvernement canadien, le priant de favoriser l'exportation des instruments aratoires aux ports de Calcutta et Bombay, qui sont les deux grands marchés des fabricants anglais.

Et si vous voulez savoir quels développements la confection de ces pièces de mécanique et de ces instruments a pris pendant la dernière décade, interrogez les gens qui étaient dans la nécessité de se les procurer il y a dix ans: il vous diront qu'alors les superbes usines de Toronto, Dundas, Oshawa, Brantford, Montreal, Sorel, etc., n'existaient pas ou étaient

encore à l'état embryonnaire. Près de deux mille artisans vivent aujourd'hui dans ces usines.

La préparation du fer en gueuse et en bottes (scrap iron) est encore une industrie qui s'est grandement améliorée depuis dix ans. L'établissement de la Compagnie des Laminiers de Montréal, (Montreal Rolling Mills) dont MM. Morland, Watson et Cie. sont les principaux propriétaires et directeurs, emploie une soixantaine de forgerons et prépare environ quarante tonnes de fer par jour. MM. Pillow, Wersay et Cie. exploitent aussi un immense laminoir, où ils préparent presque tous le fer qu'ils emploient dans leurs moulins à clous, de même que MM. Czowski et Cie., de Toronto, font des lisses de chemins de fer dans une semblable usine. Il est aussi deux ou trois établissements du même genre à la Nouvelle-Ecosse. S'il faut en croire les renseignements que nous ont transmis les propriétaires de ces usines, l'augmentation du nombre des mains travaillant dans ces laminiers se chiffre à trois cents.

À côté de ces laminiers on trouve partout d'immenses ateliers où l'on fait subir au fer toutes les transformations possibles. C'est ainsi qu'à Montréal, MM. Watson et Cie. et Pillow et Wersay se servent du fer par eux laminés pour en faire toutes les espèces de clous imaginables. Ces établissements, de même que celui de M. Peck et ceux qui existent dans les autres parties du Canada, sont tous d'origine récente et leur organisation pendant la dernière décennie a créé de l'emploi pour au-delà de mille travailleurs.

On sera probablement surpris d'apprendre qu'on fabrique, à Montréal, surtout, toutes les sortes de clous, braquettes, chevilles etc., etc., qui se vendent dans le commerce et de façon à défier toute concurrence sous le double rapport du prix et du fini. À ceux qui prétendent que nous n'avons pas d'industrie, nous conseillons de faire une visite aux établissements de MM. Peck, Watson & Cie., et Pillow & Wersay, sur le Canal Lachine : ils rencontreront dans tous ces ateliers des canadiens qui sont la preuve vivante des aptitudes de notre population pour les travaux industriels. Chez MM. Morland & Watson, ils trouveront pour gérant du département le plus difficile à conduire, celui des braquettes, un canadien-français, M. Lalande, dont la politesse et l'amabilité suffiraient à donner des avantages pour l'industrie.

Outre les clous et les fers à cheval, on fabrique à Montréal et dans plusieurs autres endroits toutes les sortes d'outils qu'on importait jadis d'Angleterre. Dans cette branche, nous pouvons surtout mentionner les établissements de MM. Frattingham & Workman, qui font des haches, des faulx, des ciseaux, etc., et ceux de MM. Morland & Watson qui, outre ces divers articles, fabriquent aussi des scies de toutes descriptions, lesquelles disputent fort avantageusement le marché aux scies venant d'Angleterre et des États-Unis. Il est constaté par des statistiques semi-officielles que le développement de quelques uns de ces ateliers, dont l'organisation remonte à 1850 et l'établissement assez récent des autres, ont fourni à près de mille ouvriers un emploi qu'ils n'auraient pu trouver dans le pays avant ces dix dernières années.

Que dirons-nous maintenant de la fabrication des machines à coudre ? combien d'ouvriers travaillaient-ils à la confection de ces machines en 1860, alors que les immenses établissements de MM. Bowman & Cie., Lavaloc, Williams et plusieurs autres fabricants n'existaient pas encore ou venaient d'être fondés ? À cette question, il faut répondre qu'à cette époque la confection des machines à coudre exigeait le travail d'environ cent-cinquante personnes, pendant qu'aujourd'hui elle emploie quinze cents ouvriers pour le moins, faisant une augmentation de douze cent cinquante.

Enfin, les fonderies ont augmenté dans la même proportion et l'on peut dire sans crainte que cette industrie, employant 343 hommes dans les trois provinces de la Nouvelle-Ecosse, du Haut et du Bas-Canada, en 1860, tel que constaté par le recensement de 1860, en emploie aujourd'hui près de quinze cents, donnant une augmentation de douze cents.

Dans les ateliers de mécaniciens, d'armuriers, etc., on estime qu'il y a une augmentation de deux cents.—*Minerve.*

BULLETIN DES CONNAISSANCES UTILES.

—Nous détachons l'extrait suivant d'une lettre publiée dans le *Journal d'Agriculture* :

“ Au lieu de l'emploi de la peinture et de la chaux pour l'extérieur des bâtisses, le club agricole de St. Antoine suggère aux cultivateurs de faire usage de la peinture suivante qui est d'une grande économie agricole, vu qu'elle ne coûte pas cher, et

qu'elle dure longtemps, étant d'ailleurs à la portée de toutes les bourses.

Cette peinture consiste dans la recette suivante qui a donné satisfaction dans cette localité.

Faites éteindre, dit la “Semaine Agricole” avec de l'eau un demi minot de belle chaux, ayant soin de couvrir le quart pendant cette opération afin de retenir la vapeur. Coulez ensuite ce liquide à travers un sas, puis ajoutez-y $\frac{1}{4}$ de minot de sel ordinaire que vous avez préalablement fait dissoudre dans de l'eau chaude, trois livres de riz bouilli à la consistance de colle claire que vous jetez toute bouillante dans votre composition, tout en ayant le soin de brasser pendant que vous la versez ainsi, une demi-livre de blanc d'Espagne en poudre, et une livre de colle forte bien nette que vous faites fondre en la faisant d'abord tremper dans de l'eau froide, puis bouillir dans un petit vase que vous placez dans un autre plus grand que vous avez rempli d'eau. Ajoutez ensuite à ce mélange cinq gallons d'eau chaude, brassez bien le tout que vous laisserez reposer au moins trois jours, tout en ayant la précaution de tenir votre vaisseau bien couvert.

Il faut que cette préparation soit chaude, lorsqu'on l'appliquera : une seule chopine couvrira une verge carée. Pour le bois, la brique ou la pierre, elle vaut la peinture et coûte moins cher : elle retient l'éclat de la blancheur pendant plusieurs années, et aucune autre préparation ne peut lui être comparée, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur des maisons.

Par l'adjonction de matières colorantes on peut lui donner la teinte que l'on veut. Ainsi, en y mêlant du chrome, on aura une belle peinture jaune.”

ANNONCES.

LE CALCUL MENTAL

DE

M. F. E. JUNEAU

EST EN VENTE

Chez tous les libraires du pays.

PROSPECTUS

DE

L'ECOLE COMMERCIALE

DE

LOTBINIERE.

Le cours commercial se divise en trois années, avec trois degrés

1ÈRE ANNÉE. (3ème degré)

Pour y être admis, les élèves devront passer, dans leur langue maternelle, un examen satisfaisant sur les matières du cours d'instruction primaire.

L'enseignement de cette première année comprendra : La calligraphie, dans tous ses détails ; les langues française et anglaise (grammaire ;) la correspondance commerciale, l'arithmétique ; le calcul mental ; la géographie et l'histoire du Canada, des États-Unis, de la France et de l'Angleterre,

2ÈME ANNÉE. (2ème année.)

Continuation de l'étude de l'histoire de ces quatre pays, littérature française et anglaise ; l'algèbre ; la géométrie ; la comptabilité, dans toutes ses parties ; la tenue des livres à simple et à double entrée ; transactions commerciales et la géographie,

3^{ÈME} ANNÉE. (1^{er} degré)

L'algèbre ; la géométrie ; continuation de l'étude des langues anglaise et française ; la constitution du Canada ; notions du droit commercial ; physique et mécanique élémentaires ; chimie industrielle ; dessin linéaire ; étude des connaissances utiles, des matières premières du commerce, des objets manufacturés et commerciaux, etc.

Les élèves recevront des notions élémentaires sur l'horticulture et l'agriculture.

L'instruction religieuse obligatoire pour tous les élèves catholiques, sera placée sous la direction du curé de la paroisse.

L'ouverture des classes aura lieu le 2 septembre prochain.

Les heures de classe seront de 8 à 10½ heures du matin et de 1½ à 4 heures de l'après-midi.

Les heures d'étude, à l'école, de 10½ à midi et de 4 à 5 heures de l'après-midi.

Le jour de congé hebdomadaire sera le jeudi.

L'année scolaire commencera le 1^{er} septembre et finira le 1^{er} juillet.

PRIX ET CONDITIONS D'ADMISSION.

Le prix de l'enseignement sera de vingt piastres par année payable par quartiers, et d'avance, aux époques suivantes : 1^{er} septembre, 1^{er} décembre, 1^{er} février et 1^{er} mai.

Le soussigné fournira au prix coûtant, les livres nécessaires à ceux qui le désireront.

En ouvrant cette école commerciale, dont le besoin se fait sentir depuis longtemps dans nos campagnes, le soussigné croit rendre un service à tous ceux qui ont la volonté de faire donner à leurs enfants une éducation commerciale et pratique, avec l'étude de la langue anglaise, mais qui ne peuvent pas faire le sacrifice d'envoyer leurs enfants étudier dans les villes. Le prix des cours est aussi bas qu'il est possible de le mettre, considérant les sacrifices que le soussigné aura à s'imposer pour se procurer un bon professeur anglais, bien compétent à enseigner la langue anglaise maintenant devenue si utile dans toutes les affaires.

Il y a un nombre de maisons des plus respectables, à Lotbinière où les élèves trouveront une bonne pension, ou pourront faire accommoder des provisions que leurs parents leur fourniront, à très bon marché, et où les parents en laissant leurs enfants, n'auront pas à craindre pour eux les dangers de la mauvaise compagnie.

Les personnes qui désireraient de plus amples informations sont priées de s'adresser au Rév. M. Roy, curé de Lotbinière, ou à H. G. Joly, écrivain, à la Pointe Platon.

A. F. FLEURY,

Instituteur et élève de l'école normale Jacques Cartier, diplômé le 12 juillet 1866.

Lotbinière, 1^{er} juillet 1872.

Madame THIVIERGE

Ouvrira le premier Mai, à St. Félix du Cap Rouge, à sept milles de Québec, un Etablissement pour l'éducation d'une classe choisie de huit ou dix jeunes demoiselles. Les études comprendront l'Anglais et le Français dans toutes les branches enseignées dans une école modèle, la musique, le chant, les divers genres de Dessin, la Peinture Orientale et à l'huile, et la confection des ouvrages en cire, soit des fleurs, soit des fruits, etc.

Trois institutrices seront chargées de l'enseignement. Une Dame Anglaise sera à la tête des classes anglaises ; une Dame Française enseignera la Langue Française ; Madame Thivierge donnera elle-même des leçons de musique et de beaux arts.

CONDITIONS :

	Par terme de 11 semaines
Pension avec l'étude de l'Anglais et du Français....	\$24.00
Musique.....	6.00
Peinture.....	6.00
Dessin.....	3.00
Un cours de leçon d'ouvrages en cire.....	8.00

La table sera copieusement servie, et Madame Thivierge donnera une attention particulière à la santé de ses élèves. Le Cap Rouge

est admirablement situé et renommé par la salubrité de l'air. On engagera les élèves à prendre des exercices journaliers, et madame Thivierge fera tout en son pouvoir pour donner satisfaction aux parents qui voudront bien lui confier le soin de leurs enfants.

Pour renseignements et plus amples détails, on pourra s'adresser à Madame Thivierge, Cap Rouge, Madame E. I. Dalkin, Cap Rouge, Révérend P. J. Drolet, Curé ; C. W. Wilson, Ecuier, Rue St. Pierre, Québec ; Robert J. Young, Ecuier, James Bowen, Fils, Ecuier, Rue St. Pierre, Québec, ou au Cap Rouge ; J. B. Forsyth, Ecuier, Cap Rouge ; Edson Fitch, Ecuier, St. Romuald.

Cap Rouge, 10 Mars, 1871.

DICTIONNAIRE
GÉNÉALOGIQUE

DE TOUTES LES FAMILLES CANADIENNES

PAR

M. L'ABBÉ C. TANGUAY

*Avec un Fac-Simile de la Première carte inédite de la
Nouvelle-France en 1641.*

Les personnes qui ont souscrit au Dictionnaire Généalogique et qui voudraient recevoir ce volume par la poste sont priées de nous envoyer le montant de leur souscription qui est de \$2.50 en y ajoutant 40 centins pour les frais de poste. Celles qui ont souscrit chez les Messieurs suivants pourront se le procurer en s'adressant après le 15 Mai courant à

J. A. LANGLAIS, Libraire, Rue St. Joseph, St. Roch de Québec.

J. N. BUREAU, Trois-Rivières.

E. L. DESPRÉS, Maître de Poste, St. Hyacinthe.

JAMES W. MILLER, Maître de Poste, de Ste. Lucie de Rimouski.

A. GAGNÉ, Maître de Poste de Kamouraska.

R. OUELLET, " " L'Islet.

F. H. GIASSON, " " L'Anse à Gilles.

E. LEMIEUX, Ottawa.

F. X. VALADE, Longueuil.

L. O. ROUSSEAU, Château-Richer.

Les personnes qui ont souscrit chez MM. DUBEAU & ASSELIN, pourront s'adresser à M. L. M. CRÉMAZIE, Libraire, Québec.

En vente chez l'Éditeur

EUSÈBE SÉNÉCAL,

10, Rue St. Vincent, Montréal.

NOUVEL ABRÉGÉ
DE
GEOGRAPHIE MODERNE

A L'USAGE DE LA JEUNESSE

PAR

L'ABBÉ HOLMES

SEPTIÈME ÉDITION.

ENTIÈREMENT REVUE, CORRIGÉE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

PAR

L'ABBÉ L. O. GAUTHIER

Professeur d'Histoire au Séminaire de Québec.

Un Volume in-12 de 350 pages. Cartonné \$4.00 la douzaine.

J. B. ROLLAND & FILS,

Libraires-Éditeurs.

En vente chez tous les Libraires et les principaux Marchands.

IMPRIMÉ PAR LÉGER BROUSSEAU, QUÉBEC.



JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume XVI. Québec, Province de Québec, Oct. & Nov. 1872. No. 10 & 11.

SOMMAIRE. — LITTÉRATURE : Poésie. — *Excelsior*. — L'Alsace en France. — Souvenirs de chasse et de pêche. — Discours du prince de Joinville, " Le simple soldat. " — Le mont Régi. — Histoire : Boston et ses environs. — MORALE. — Le prix de vertu. — PÉDAGOGIE : Tableau stéréométrique de M. Baillargé, avec gravure. — Mots et tournures à éviter. — Trois choses. — Dictées. — Problèmes algébriques. — HYGIÈNE : Préceptes d'hygiène à l'usage des gens du monde, par le Dr. Larue (F. A. II.). — AVIS OFFICIELS : Avis concernant la publication d'une série de livres de lecture en langue française, pour les écoles catholiques. — Erections de municipalités scolaires. — Nominations de commissaires et de syndics d'écoles. — Diplômes octroyés par les bureaux d'examineurs. — Livres approuvés par le conseil de l'instruction publique. — Instituteurs demandés. — Instituteurs disponibles. — RÉDACTION : Rapport du ministre de l'instruction publique pour l'année 1870 et en partie pour l'année 1871. — 48me conférence de l'association des instituteurs de la circonscription de l'école-normale Jacques-Cartier. — 47me conférence de l'association des instituteurs de la circonscription de l'école-normale Laval. — Revue mensuelle. — NOUVELLES ET FAITS DIVERS : Bulletin de l'instruction publique. — Bulletin des lettres. — Bulletin bibliographique. — Bulletin de l'histoire. — Bulletin des sciences. — Bulletin de l'archéologie. — Bulletin du commerce et de l'industrie. — Bulletin des statistiques. — Faits divers. — Annonces.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

EXCELSIOR !

[Traduit de Longfellow par M. X. MARMIER.]

Sur les monts escarpés, par la neige et la glace,
Le soir, quand tout se tait au loin et s'assombrit,
Seul et silencieux, un beau jeune homme passe,
Tenant une bannière où ce mot est inscrit :

Excelsior.

Son visage est pensif. Sous sa vive paupière
Son regard étincelle, ainsi qu'un glaive nu.
Il marche, et d'une voix retentissante et fière,
Il dit, en un langage aux pâtres inconnu :

Excelsior.

En cheminant, il voit dans la calme chaumière
La famille assemblée autour du feu riant,
Qui dans l'obscur vallon projette sa lumière.
Rêveur il la regarde et dit en s'éloignant :

Excelsior.

" Oh ! prends garde, lui dit le vieillard du village,
Le sentier est étroit, le torrent est profond,
Et je vois par là-bas s'amasser un orage " —
À cet avis, la voix du jeune homme répond :

Excelsior.

" Oh ! prends garde, lui dit la blonde jeune fille.
Reste ici, reste ici !... Pourquoi veux-tu partir ! " —
Dans l'œil du pèlerin une larme scintille,
Il s'arrête et répond avec un doux soupir :

Excelsior.

" Oh ! prends garde, lui dit le chasseur dont l'audace
Affronte les périls de la terre et de l'eau,
Prends garde à l'avalanche, au roc, à la crevasse ! " —
Du haut d'un pic ce mot résonne de nouveau :

Excelsior.

Sur le mont Saint-Bernard, dans leurs sombres chapelles,
Dans leurs champs désolés par d'éternels hivers,
Les bons religieux, à leurs vœux si fidèles,
Entendent un matin résonner dans les airs :

Excelsior.

Un chien du Saint-Bernard découvre dans la neige
Un jeune voyageur immobile et glacé,
Conservant dans sa main, que plus rien ne protège,
L'étendard sur lequel ce grand mot est tracé :

Excelsior.

Il est là, l'œil éteint et le visage pâle,
Mais souriant et beau comme en un doux sommeil,
Vers le ciel, éclairé par l'aube matinale,
Une voix dit, en haut, d'un rayon de soleil :

Excelsior.

L'Alsace en France.

Tout ce qu'on pouvait dire, ils l'avaient rabâché....
 " De la gloire d'en haut un rayon détaché
 Illumine nos fronts moroses ;
 Nous sommes les vainqueurs, et pour l'éternité
 D'un revers de la main nous avons rejeté
 Sybaris sur son lit de roses."

Parlez, outragez ceux que le sort outragea,
 O Prussiens,—voici la réponse :—d'jà
 Tout s'ébranle dans le village ;
 Tous, les grands, les petits, les jeunes et les vieux
 Compriment leurs sanglots et détournant les yeux,
 Ont pris leur bâton de voyage.

Et qu'importe qu'ils aient, pour la première fois,
 Prié dans cette église, ourdi dans ce grand bois
 Leurs amourettes enfantines ;
 Ou qu'ils n'aient jamais bu que l'eau de ce rocher,
 Ni rêvé d'horizon plus vaste qu'un clocher
 Perdu dans le fond des collines.

Qu'importe que le champ qu'ensemence leur main,
 Que l'arbre du côté, la pierre du chemin,
 Tout les appelle et tout leur crie :
 " Cet humble coin de terre où se bornent tes yeux,
 Ces quatre pieds carrés où dorment tes aïeux,
 Voilà ton unique patrie ! "

La patrie est plus loin. Ils partent. Ils ont mis
 Sur la charrette, en tas, les souvenirs amis,
 Et sous les fleurs de la montagne
 Le portrait de Kléber, le sabre enrubanné
 Qu'aux beaux jours d'Iéna le grand-père a traîné
 Dans les garnisons d'Allemagne.

Ecoute ! les voilà doublement tes enfants,
 O France, les amis de tes jours triomphants
 Et les hôtes du foyer sombre.
 A longs flots, ils ont bu ton soleil rayonnant.
 L'ombre répand sur toi son voile, et maintenant
 Ils viennent courtoiser ton ombre.

Une foi sainte anime encore ces cœurs de fer.
 Tous ceux de Wissembourg et ceux de Freischwiller,
 O France ! ont vu comment tu tombes.
 Ils ont courbé leurs fronts sur tes premiers blessés,
 Leurs prêtres ont chanté l'hymne des trépassés
 Pour tes fils au bord de leurs tombes.

Ils ont vu s'entr'ouvrir, sous le suprême effort
 Des cuirassiers géants galopant vers la mort,
 Le sol que leur sueur féconde.
 Ils les ont vus frappés en face, murmurant
 Ton doux nom, et sans cris, sans plaintes, empourprant
 D'un sang vermeil leur moisson blonde.

Ils se souviennent... Toi, rappelles-toi, Paris,
 Quand ils défilèrent sous tes regards surpris
 Avec leurs oripeaux vulgaires,
 Que, pour être étrangers, ils ne sont pas de ceux
 Qui viennent étirer leurs membres paresseux
 Dans tes cabarets légendaires.

Ils n'ont pas rêvé d'être, entre deux fins soupés,
 La consolation de tes minois fripés
 Et l'espoir de tes cicérons,
 Paris nocturne ; et nul d'entre eux ne retiendra
 Pour voir sauter tes fils au bal de l'Opéra
 Une loge entre les colonnes.

C'est le travail qu'il faut à ces chers pèlerins,
 A ces liers émigrés, Alsaciens, Lorrains,
 Qui viennent vers nous, tête haute ;
 Donc à l'œuvre ! Et donnons aux français de là-bas
 Une hospitalité qu'on ne refuse pas
 Aux Polonais de table d'hôte !

GASTON JOLLIVET.

Souvenirs de pêche et de chasse.

LA LANCE D'HONNEUR.

Trois chasseurs, assis autour d'une petite table portative, achevaient un déjeuner substantiel. Ils étaient en pleine forêt, à deux cents lieues environ de Bombay.

Avant de commencer à déjeuner, ils avaient visité leurs chevaux, pour s'assurer que ces vigoureux *hunters* (chevaux de chasse) ne se ressentaient pas de la marche de la veille. Les selles, les brides, les étriers, les sangles, les pointes des lances, tout avait été l'objet d'un examen minutieux. Nos trois Nemrods, n'ayant plus rien à faire, attendaient avec une impatience fiévreuse le retour des *shikarees* (sorte de piqueurs hindous) envoyés à la découverte d'un énorme sanglier qui ravageait le pays.

L'ombre épaisse des herbes tempérant un peu la chaleur ; mais des rayons brûlants traversaient çà et là le feuillage. La campagne, qu'on apercevait par quelques échappées, semblait toute en feu ; les grands palmiers tordaient et entrelaçaient leurs branches dans une vapeur embrasée. Sous les arbres étaient groupés des coolies à peu près nus, d'aspect presque aussi farouche que les bêtes fauves du bois ; ils étaient armés de couteaux et de lances de chasse. Le vieil éléphant qui portait les bagages dans les longues courses se reposait à l'ombre d'un grand bananier.

Le plus âgé des trois Nemrods, un vieux capitaine irlandais couché dans un fauteuil, tournait ses pouces en bâillant.

Près de lui, un grand et beau garçon dans la force de l'âge, nommé Edward Walton, aiguisait la pointe de sa lance.

Enfin James, le plus jeune, le plus impatient et le plus attentif des trois, s'écria de toutes ses forces :

—Hourra ! les voici enfin !

Deux *shikarees* tout haletants, couverts de sueur et de poussière, s'avançaient en effet vers la tente. Ils annoncèrent que le sanglier avait été aperçu, à la tête d'une harde d'animaux de son espèce, sur une colline éloignée de quelques milles seulement.

—En route, en route ! et hourra pour qui aura le premier sang du vieux sanglier ! cria Walton en brandissant sa lance, un bambou sans défaut des jungles de Concan, long de dix pieds, dur et souple comme une baleine, et terminé par une lance en forme de feuille de laurier (trempee dans le sang de plus d'un terrible animal).

—*Gorah lao !* cria-t-on de toutes parts.

Et, en moins de cinq minutes, trois chevaux, équipés pour la chasse, piaffaient et hennissaient devant la tente.

Les chasseurs se mirent en selle sans perdre un instant et sortirent du bois, suivies des *coolies* et des domestiques. Pas un nuage ne voilait la splendeur du soleil tropical, qui pénétrait jusqu'au crâne, malgré les bonnets épais et les linges mouillés dont les chasseurs s'étaient munis. Un silence profond régnait dans la campagne ; la nature défailait de chaleur ; tous les êtres vivants s'étaient réfugiés dans le bois, excepté nos hardis cavaliers et les vautours sans cesse affamés qui décriaient leurs cercles fantastiques à une hauteur prodigieuse.

En une heure de marche, les chasseurs atteignirent l'endroit désigné.

C'était une colline rocailleuse, couverte de broussailles, dominant une plaine coupée par des ruisseaux et des champs de cannes à sucre, où les sangliers venaient marauder la nuit.

Walton examina le terrain en homme expérimenté. Il donna les ordres nécessaires aux rabatteurs, et invita James et le capitaine à le suivre sous un bouquet de datiers où ils resteraient en embuscade jusqu'au lancer du sanglier.

Cachés parmi les arbres, les chasseurs descendirent de cheval, attendant impatiemment le premier cri des rabatteurs.

Une heure s'écoula sans que le silence eût été interrompu. Tout à coup un bruit lointain vint frapper l'oreille des chasseurs. Walton, qui fumait tranquillement son cigare, tressaillit à ce bruit bien connu. En un instant il fut à cheval, la lance en avant.

—En selle, en selle, et tenez-vous prêts ! cria-t-il, le sanglier sera devant nous dans un moment.

Les autres coururent à leurs chevaux, les yeux fixés sur la colline.

—Je le vois, je le vois ! dit James à voix basse.

Et en même temps il eut un mouvement involontaire qui fit hennir et se cabrer son fougueux cheval irlandais.

—Au nom du ciel, James, calmez votre cheval, fit Walton irrité.

Au même instant, l'énorme sanglier se levait lentement de son bouge solitaire, sur la colline opposée, et tournait la tête pour écouter les cris des rabatteurs qui approchaient.

Ceux-ci étaient arrivés sur la colline, et le sanglier commençait à entrer dans les broussailles, s'arrêtant de temps en temps comme pour délibérer en lui-même s'il prendrait la fuite ou s'il se retournerait contre ses persécuteurs.

Le terrain devenant plus découvert, le sanglier prit le trot. Les rabatteurs l'aperçurent. Un hurlement sauvage retentit comme si toutes une légion de démons était en chasse. Le sanglier s'arrêta, les soies hérissées ; puis, poussant un grognement furieux qui semblait annoncer quelque résolution désespérée, il prit sa course jusqu'au bas de la colline, où il disparut.

Walton espérait le voir sortir des hautes herbes mais rien ne parut.

Bientôt un fourré s'agita violemment et livra passage à une harde de sangliers qui se répandirent sur la colline ; leurs dos noirs se soulevaient et s'abaissaient comme ceux d'une bande de marouins se jouant au milieu d'une vague immense.

—En avant ! cria Walton d'une voix retentissante.

Et les trois cavaliers s'élancèrent à travers la plaine.

Le cheval de James fendait l'air avec sa crinière, et sa longue queue flottait au vent. Le capitaine suivait à une allure moins emportée ; il jouait pourtant de l'épée, et son vieux cheval faisait bonne contenance.

—Allons, James, allons ! cria Walton, à vous la lance d'honneur (le premier sang de la bête de chasse) !

James enfonça de nouveau ses épérons dans les flancs de son cheval.

La terre desséchée résonnait sous les pieds des hunters comme du métal, et un nuage de poussière enveloppait entièrement les trois cavaliers.

James tenait la tête. Une centaine de mètres seulement les séparait du sanglier qui menait la harde.

—L'aut-il essayer ? demanda James, comme le sanglier, à sa grande surprise, venait de franchir un ravin dont les bords rocailloux et à demi écroulés semblaient devoir tomber en poussière sous le pied léger d'un faon.

—Allez, allez ! répliqua Walton, un bon cheval peut toujours passer là où passe un sanglier.

James, qui était d'humeur à franchir le Styx, au besoin, s'élança en avant ; mais, au moment de sauter, son cheval se jeta brusquement de côté. Celui de Walton, au contraire, sachant par expérience qu'il était inutile de résister, dressa ses oreilles et sauta de l'autre côté du ravin.

James étant parvenu à ramener son cheval de l'obstacle, l'animal, vigoureusement attaqué par l'épée, fit un bond de tigre et dépassa l'autre bord de plusieurs pieds.

La course pour la lance d'honneur recommença avec une sorte de frénésie. James regagnait le terrain perdu.

Les chevaux commençaient à donner des signes de détresse ; mais celui de Walton, par un bon désespéré, porta son cavalier à une longueur de lance du sanglier. Un sourire de triomphe passa sur les lèvres de Walton.

—Il est touché !... cria-t-il. Non, trop court d'un pouce !

Un second effort du généreux coursier et la lance va être rougie, quand le sanglier se précipite à droite sur le cheval de James, qui se cabre épouvanté. James pousse sa lance au hasard ; la pointe traverse l'épaule du sanglier. Au même instant, le cheval trébuche sur la bête blessée et s'abat avec son cavalier. Mais la lance d'honneur est gagnée ; qu'importe quelques os brisés ? Hourra !

Le sanglier blessé se relève avec le fer de la lance encore enfoncé dans l'épaule. Il va se jeter sur le chasseur renversé quand Walton lui plonge sa lance dans le cœur et le fait rouler dans la poussière.

Le capitaine, pendant ce temps, avait attaqué un marcassin qui n'était pas encore de force à suivre le troupeau ; l'animal était près de servir de trophée au capitaine, mais il exerçait encore les jambes du vieux cheval.

James, s'étant relevé et assuré que ni lui ni son dungevan n'avaient sérieusement souffert de leur chute, reçut les félicitations de Walton. Les deux jeunes gens laissèrent souffler leurs chevaux couverts d'écume, tout en suivant avec intérêt la lutte engagée entre le capitaine et l'infortuné marcassin.

Penché en avant et la lance en arrêt, le vieux capitaine s'avancait comme un chevalier des anciens jours au milieu d'un nuage de poussière. Ses pantalons sans dessous de pied avaient remonté jusqu'aux genoux par le frottement de la selle ; ses longues jambes battaient les flancs du cheval, comme si elles eussent été d'ingénieuses machines suspendues à la selle pour exciter l'ardeur du coursier. Son chapeau de paille avait depuis longtemps abandonné sa tête et flottait sur son dos, retenu par le ruban. Son visage brillait comme un masque de cuivre rouge ; de larges gouttes de sueur tombaient sur la crinière du cheval. Il éperonnait son cheval avec fureur, sans pouvoir atteindre le marcassin, qui, presque épuisé, se dérobait dans les buissons.

Les deux jeunes gens battaient des mains en criant, comme les spectateurs d'une course bien disputée ; mais le capitaine ne les entendait pas.

Ses efforts furent enfin couronnés de succès. Un coup heureux atteignit le marcassin, et le brave capitaine poussa un cri aussi triomphant que s'il eût trempé sa lance dans le sang d'un second sanglier.

—Maintenant, messieurs, dit Walton, je vous accorde cinq minutes de repos avant de faire une seconde battue. Nous n'avons eu que des jeux d'enfant, tout à l'heure, comparés à ce qui nous attend si nous faisons lever le grand sanglier.

Les chasseurs se remirent en selle et la battue recommença.

Quelques shikarees restèrent perchés sur les hauteurs, dans le cas où le sanglier passerait inaperçu.

Walton venait de choisir une lance bien aiguisée et et expliquait à James le moyen de ne pas la laisser se briser, quand un cri attira son attention. Un des shikarees, monté sur une éminence de rocher, lui montrait un point de la colline opposée. Les broussailles qui couvraient le bas de la colline obligèrent les chasseurs à faire un long détour. Comme ils atteignaient le côté opposé, le sanglier se montra au loin dans la plaine, se dirigeant vers une autre colline. Il ne se pressait pas beaucoup ; mais, dès qu'il entendit le bruit des chevaux derrière lui, il se retourna, comme s'il eût pensé à livrer bataille, puis il partit avec une telle vitesse que la poursuite semblait impossible.

Voici le moment de le serrer de près, cria Walton. Si

nous pouvons seulement lui faire garder cette allure pendant un demi-mille, il sera forcé de faire tête.

A mesure qu'ils approchaient de la colline, le terrain devenait détestable. Outre les racines, les quartiers de rocs, les buissons d'épines qui le couvraient, le sol était sillonné de crevasses recouvertes d'herbe, que le cheval franchissait à cause même de la rapidité de sa course, mais qui, au pas, lui auraient rompu les jambes.

On gagnait du terrain. Walton voyait déjà le regard surnois du sanglier qui mesurait la distance et calculait s'il se retournerait ou s'il essaierait encore d'atteindre la colline.

Il enfoua ses éperons et enleva son cheval des deux mains pour le jeter en avant ; mais son cœur battait, car, malgré l'exaltation du moment, il sentait le courageux animal trembler de fatigue sous lui.

—Courage, mon brave *Abdallah*, un effort de plus et la lance est à nous !

Le noble animal répondit encore une fois à l'ardeur de son maître ; mais ce fut comme le dernier bond d'un daim blessé. Ses membres tremblants se dérobaient sous lui ; cheval et cavalier roulèrent à terre.

Au même instant, le sanglier commençait à gravir la colline.

James, dont le cheval n'avancait plus, vit que tout allait être perdu et jeta sa lance en avant ; mais elle ne rencontra que le roc. Il se précipita à bas de son cheval en frappant du pied de colère.

—Eh bien, c'est la fin, je pense ! car le diable lui-même reculerait devant une pareille ascension, demanda James, tandis que Walton examinait soigneusement les pieds de son cheval.

—C'est un nouveau terrain pour les chevaux, mais il faut essayer. La bête est épuisée ; si nous pouvons seulement la suivre à distance, nous en aurons bon marché une fois dans la plaine : ne la perdons pas de vue et partons.

Les chevaux eurent vite repris leurs forces, et les chasseurs commencèrent à monter, à travers des pierres et des quartiers de roc à rompre les membres d'un chamois. Ils eurent enfin la satisfaction de voir le sanglier se lancer dans la plaine.

Walton laissa un instant souffler son cheval, tandis qu'il cherchait l'endroit le moins impraticable pour la descente. Alors, se soutenant de la bride et des jambes, il se lança au galop. C'était de la démenée qu'une pareille entreprise avec une monture épuisée. Ainsi pensait le capitaine, qui, ayant tourné la colline, faisait son apparition à l'extrémité de la plaine :

—Sur ma vie, c'est horrible, répétait-il en joignant les mains. Ce Walton est le diable incarné ; il rendra l'autre aussi fou que lui, s'ils ne se cassent pas le cou auparavant tous les deux.

Malgré cette prédiction, les deux cavaliers atteignirent la plaine sains et saufs, à moins de cent mètres du sanglier. Le capitaine, oubliant toute prudence, finit par rejoindre la chasse.

Le sanglier arriva près d'un large ruisseau à bords escarpés.

Cet incident donna tout à coup au capitaine un violent désir d'enlever la lance d'honneur à Walton. Il brandit son arme et jeta de l'épée ; mais, à son profond étonnement, le sanglier sauta dans l'eau sans hésiter. Les deux chasseurs l'imitèrent aussitôt.

—Arrêtez, arrêtez, démons incarnés ! cria-t-il, s'efforçant vainement d'arrêter son cheval, excité à son tour par l'exemple de ses camarades ; arrêtez, fous que vous êtes : voulez-vous donc vous noyer, et moi, avec vous ?... Arrêtez, je ne sais pas nager... je vais me noyer... je....

La voix du capitaine fut étouffée par un plongeon complet dans le ruisseau ; il revint à la surface trop suffoqué pour exprimer sa colère.

Walton, l'entendant tousser et se démener derrière lui, se retourna avec l'intention de venir à son secours ; mais il le vit cramponné au coup du cheval qui nageait de toutes ses forces. Il lui cria de s'accrocher à la crinière sans rien craindre.

Le sanglier atteignit la rive opposée avant que les chasseurs fussent au milieu du ruisseau. Il jeta un regard malicieux sur ses poursuivants et se mit à trotter tranquillement ; puis, comme s'il eût réfléchi qu'il se fatiguerait inutilement dans cette immense plaine, il hérissa son poil et se retourna résolument.

Walton, qui sortait de l'eau, trempé comme un dieu marin, vit la mine belliqueuse de l'ennemi et poussa un de triomphe en chargeant l'animal au galop.

Le sanglier répondit par un sourd grognement et se jeta au-devant de lui. La lance de Walton transperça la poitrine au-dessous de l'épaule ; malgré cette blessure, le sanglier brisa la lance, et se jetant sous le ventre du cheval, lui fit une entaille horrible dont les entrailles sortirent.

James s'élança pour achever le monstre ; mais le sanglier eut encore la force de se lever de terre et de culbuter le malheureux cheval, en coupant une de ses jambes aussi nettement qu'avec un rasoir.

Tandis qu'il méditait quelque nouvelle attaque, le capitaine lui plongeait sa lance dans le cœur en criant de toutes ses forces :

—Hourra pour la seconde lance !

Le sanglier essaya de mordre le bois de la lance ; mais le sang et l'écume sortirent de sa gueule. Alors, poussant un cri aigu, il retomba lourdement et expira.

Le capitaine célébra son triomphe par un cri joyeux ; mais le pauvre Walton n'eut pas le courage d'y répondre. La victoire lui coûtait trop cher.

Assis sur l'herbe, la tête de son cheval mourant reposant sur ses genoux, il regardait les membres tremblants du pauvre coursier avec la sollicitude d'une mère qui veille son enfant malade. Le bel animal avait été son fidèle compagnon à la guerre comme à la chasse ; il avait partagé la tente et le pain de son maître, lui montrant tout l'attachement d'un chien. Une larme coula sur la joue brulée du soldat, au moment où le cheval, le regardant fixement de son grand œil expressif, étendit ses membres déjà roidis et rendit le dernier soupir.

—Il est mort noblement, s'écria Walton en se levant et en essuyant, sans chercher à la cacher, la larme qui coulait sur sa joue ; mais je n'oublierai jamais le jour qui m'a conté la vie de mon brave *Abdallah*.—(*Magasin pittoresque.*)

Le simple soldat.

Discours prononcé à Langres par M. le prince de Joinville à l'occasion de l'inauguration d'un monument funéraire élevé à la mémoire des gardes mobiles.

Messieurs,

Jadis, après une guerre, on élevait des statues aux grands généraux. Aujourd'hui, nous confondons dans notre reconnaissance tous ceux qui, sans distinction, donnent leur vie pour la patrie, c'est justice !

N'est-ce pas à l'armée tout entière, à ses vertus guerrières, que sont dus les succès de nos époques de gloire ; et n'est-ce pas son esprit de sacrifice qui hier encore honorerait nos revers à Wissembourg, à Frœschwiller, à Metz, à Paris, et sur tous ces champs de bataille où soldats et marins mouraient en héros ? N'est-ce pas elle enfin qui, scrupuleusement éloignée de tout esprit de parti, nous a maintes fois déjà sauvés de l'anarchie ? Cette

armée, jamais nous ne l'honorons assez, ni elle ni ce qui en fait la base et la force : notre jeune soldat :

Avec quel entrain et quel admirable désintéressement il part au premier appel, quittant sa famille, son toit, tout ce qui lui est cher, pour courir au danger !

Quel modèle d'abnégation, de discipline sous le drapeau ! Que d'actes d'héroïsme, et de cet héroïsme anonyme si touchant, ne lui voyons-nous pas accomplir avant que, frappé mortellement, il ne dise tranquillement à son voisin : *J'ai mon compte !* et ne s'en aille se coucher dans un fossé pour mourir, sans pouvoir envoyer aux siens d'autre souvenir que ce triste mot : *Disparu !* C'est là le devoir patriotique poussé à ses dernières limites, le grand exemple à montrer, devant lequel pâlissent tous les dévouements secondaires, quelque retentissants qu'ils soient !

Je voudrais que chaque département, chaque ville, chaque village pût élever comme nous un monument à ceux de ses enfants qui sont morts pour la France avec un si simple conrage. Je voudrais que, lorsque nous relèverons la colonne Vendôme, ce grand souvenir de gloire abattu par la Commune aux applaudissements de nos ennemis, nous plaçons à son sommet la statue d'un simple soldat comme le plus noble symbole du dévouement à la patrie !

Aujourd'hui surtout que notre jeunesse tout entière doit aller faire son apprentissage dans les rangs de l'armée, nous devons lui montrer la vie de soldat comme l'école du devoir, du devoir honoré et glorifié.

Espérons que de cette école chacun rapportera l'esprit d'ordre, de discipline, de persévérance, nécessaire pour tenir notre rang à côté des puissances stables et guerrières qui nous entourent. Espérons que du contact de toutes les classes confondues dans les rangs de l'armée naîtront des sentiments de camaraderie, de mutuelle estime, de solidarité qui nous permettront enfin de nous arrêter sur la pente fatale qui, en moins d'un siècle, nous a menés à tant d'excitations, de sanglantes discordes et par-dessus tout à trois invasions !

Puisse ce vœu de concorde, émis ici devant la tombe des victimes de la dernière de ces invasions, être entendu, et puissions-nous mettre un terme à nos révolutions incessantes, à nos énervantes et désastreuses dissensions, pour nous unir dans un seul but : la grandeur de la France.

Le mont Rigi.

Nous reproduisons de la *Minerve* l'extrait suivant d'une lettre écrite par une jeune personne de Montréal actuellement en Europe.

Venise, 25 août 1872.

..... Je veux vous donner quelques détails sur l'une de nos excursions en Suisse.

Il y avait longtemps que nous entendions parler d'un certain mont "Rigi", situé à quelque distance de Lucerne. Nous rencontrions une foule de gens qui s'y rendaient et tous nous en parlaient comme d'une merveille. Il va sans dire que l'envie nous prit de voir ce qui en était. Nous partîmes donc de Lucerne, une après-midi, vers 4 heures. Après trois heures de bateau, nous arrivâmes à une petite place appelée Vitznau, où nous devions prendre le chemin de fer pour gravir le mont, mais malheureusement, le train venait de partir, il y avait à peine dix minutes. Que faire donc ?—Il n'y avait qu'un moyen de salut. C'était ou de gravir la montagne à pied, ou de concher où nous étions, et par conséquent ne pas remplir notre but qui était comme celui des autres voyageurs de contempler le lever du soleil du Kulm. Après quelques pourparlers, nous résolûmes de

tenter l'ascension du Rigi sur nos deux pieds. C'était une résolution tout à fait héroïque, je vous assure. Munis d'un bon guide et de nos bâtons, nous partîmes vers 7½ heures p. m., par un temps splendide. Bientôt la lune éclaira notre marche de sa douce lumière. La montée est très-raide ; au commencement, nous éprouvâmes quelque fatigue, mais nous ne nous en plaignîmes pas, car nous avions trop à cœur d'accomplir la tâche difficile que nous avions entreprise. Jamais de ma vie, je n'ai contemplé d'aussi belles scènes. Le bruit des cascades mêlé au son des clochettes des troupeaux faisaient un effet saisissant dans cette solitude. Mon cœur battait bien fort, quand je traversais des précipices sur de fragiles ponts de bois, car je pensais au danger de perdre la vie, auquel j'étais exposé, et l'idée de mourir loin de vous était pour moi un supplice.

Nous arrivâmes au sommet après 4 heures de marche ; j'étais exténuée et je trouvai mon lit bien bon ce soir là.

Le lendemain matin nous pûmes assister à notre aise au lever du soleil. Le temps était splendide et l'atmosphère d'une limpidité étonnante. Je n'essayerai pas de décrire la scène grandiose que nous avions sous les yeux. Il faudrait vous faire un tableau du pays environnant et vous faire saisir les progressions de la lumière dissipant les ombres par degrés et par gradations infinies. Ce n'est pas un tableau, mais une succession de tableaux ; les reliefs et les ombres changent à tout instant et dévoilent de nouvelles perspectives. Les changements si subits, si variés et si étonnants du Kaléidoscope ne vous fourniraient qu'une bien faible idée de ce panorama mouvant ; aussi renoncerais-je à vous en faire une description. Il faut voir par soi-même, et encore les sensations éprouvées par les spectateurs ne sont pas les mêmes pour tous.

Après avoir contemplé ce spectacle magique, nous allâmes prendre à Staffelholz les chars pour redescendre à Vitznau.

Il est difficile de se faire une idée du merveilleux de ce chemin de fer qui n'a été ouvert qu'en 1871. Le train est formé d'un seul wagon pouvant contenir 54 personnes. Une petite locomotive de la force de 120 chevaux pousse ce wagon à la montée et le retient à la descente. Au tiers du trajet environ, le train traverse un tunnel long de 76 mètres et immédiatement après s'engage sur un viaduc courbe, en tôle, long encore de 76 mètres sur le torrent Schmutobel et reposant sur deux espèces de tréteaux en tôle d'inégale grandeur, le tout d'une légèreté vraiment effrayante. Le trajet se fait en une heure : le prix pour monter est de 5 frs., et de 2 frs., 50 pour descendre. N'est-ce pas que ce fut une belle excursion. Je me crois très-brave depuis ce temps..... Le lendemain nous traversâmes le Mont St. Gothard ; nous avons pris deux jours à le traverser en diligence, nous avons cru geler sur le sommet entourés que nous étions de glaciers ; ces montagnes couvertes de glaces présentent un curieux aspect.

HISTOIRE.

Boston et ses environs.

Les sauvages appelaient avant 1630 le bras de mer où se trouve bâti Boston, Shawmutt, mais les premiers colons s'empressèrent de changer ce nom en celui que porte aujourd'hui la ville des quakers. Le premier colon qui est venu chercher fortune sur ces côtes nues s'appelait William Blaxton ou Blaxtone ; il vécut longtemps dans une petite maisonnette assise sur les bords du Rhode Island. Lorsque l'on forma la colonie du Massachusetts, une

compagnie fit l'acquisition d'immenses terrains sur lesquels vint s'établir une nombreuse colonie d'immigrés.

Les antiquaires ont fait des recherches minutieuses sur Boston et tous sont loin de s'accorder. Une petite colonie exista trois quarts de siècle avant qu'un journal ne fût fondé, ce qui explique un peu l'absence de documents sur premières années de Boston. Pourtant l'on a beaucoup écrit sur le sujet et un voyageur anglais, nommé Edward Ward, a publié à Londres, en 1699, un récit d'un voyage à la Nouvelle-Angleterre dans lequel il décrit les usages de Bostoniens. Ses récits paraissent un peu exagérés. Lorsque la population de Boston atteignit un certain chiffre, elle se lança dans le commerce et quelques maisons s'élevaient à peine lorsqu'on inaugura l'industrie de la construction navale qui devint une exploitation très fructueuse; en 1719 on envoya à l'étranger vingt-quatre mille tonneaux de marchandises et autres produits de la colonie. En 1741, on comptait quarante vaisseaux sur les chantiers, ce qui indique assez les développements considérables qu'avait pris ce genre d'industrie.

La ville de Boston s'enorgueillit d'avoir vu paraître dans ses murs le premier journal qui fut publié sur le continent américain, le *Boston News Letter*, dont la date de publication remonte au 24 avril 1704.

L'histoire des trente années, qui ont précédé la révolution, est pleine d'incidents qui révèlent l'esprit indépendant des habitants de Boston et leur détermination bien arrêtée, de ne pas se soumettre au gouvernement anglais, et surtout aux taxes prétendues injustes que l'on voulait imposer à la colonie. Si l'on en juge par la population de 1872, les idées belliqueuses des Bostonnais de 1747 étaient bien différentes; car à cette date, la colonie, encore en enfance, voulait se révolter et il eut des échaffournées sérieuses. Puis en mai 1770, le massacre de Boston. Cette ville prit une part très active dans la guerre et fut délivrée des anglais par le général Washington en 1776. On nous a montré l'endroit, qui, hélas! a bien changé, sur les hauteurs "*Dorchester Heights*," d'où le grand général avait forcé l'armée anglaise de s'embarquer à bord de sa flotte et de faire voile. Dans la dernière guerre, on calcule que Boston a envoyé 26.119 soldats, tant à la marine qu'à l'armée de terre, dont 635 officiers commissionnés. Si Boston ne s'est pas développée plutôt, cela est dû, croit-on, à la quantité restreinte de terrain vacant qui se trouve dans le voisinage de l'ancienne ville et ce fait existe encore aujourd'hui, puisque de fortes compagnies de chemin de fer et autres ont été organisées pour remplir les petites baies qui se trouvent aux environs. Cet ouvrage n'est commencé que depuis quelques années et déjà l'on voit des palais, des immenses rangées de maisons s'élever, à l'endroit même où, il y a 7 et 8 ans, il n'y avait que des marécages.

Boston prend considérablement d'extension en s'annexant de grands villages qui s'élèvent dans les environs, à quelques milles seulement du centre des affaires. Comme toutes les grandes cités américaines, Boston a ses vastes parcs, ses monuments, ses institutions et son grand cimetière, dont elle est fière à si bon droit.—(*Minerva*.)

MORALE.

Le prix de Vertu.

Dans sa dernière séance publique l'Académie française a entendu le rapport de M. de Noailles sur les prix de vertu. Nous en détachons le passage suivant qui sera lu avec intérêt :

"Maintenant, Messieurs, nous avons à vous entretenir

d'un prix supérieur à tous les autres, et par son origine et par son objet. Mais auparavant il faut que vous me permettiez d'entrer dans quelques explications. Si quelque chose pouvait adoucir le souvenir de nos mauvais jours, ce serait assurément l'élan généreux, je ne dirai pas de l'Europe, mais du monde entier, pour diminuer nos maux. Il faudrait citer ici toutes les nations. Ce qu'il y a de non moins frappant, ce sont les sommes colossales, les secours de toute nature, et dans une proportion incalculable, qui nous sont venus de toutes parts. On ne peut compter que par millions.

Parmi ces dons, Messieurs, il en est un qu'il est de notre devoir de vous signaler. Par lui vous jugerez de tous les autres. A la nouvelle de nos désastres, les habitants de la ville de Boston furent vivement émus.

En un moment les comités se formèrent, les souscriptions s'ouvrirent, les souscripteurs accoururent; tout ce que sait imaginer la charité ingénieuse fut mis en œuvre.

La ville de Boston, avec ses environs, réalisa la somme énorme de huit cent mille francs. On frêta aussitôt un bâtiment, le *Worcester*, on le chargea de provisions de toutes sortes, et il fit voile pour le Havre. Mais on apprit la fin de la guerre et, en même temps, le soulèvement de la capitale et le siège qu'en faisait le gouvernement français. On renonça donc à la distribution des objets, qui n'étaient plus nécessaires, mais on ne renonça pas à la pensée qui avait fait naître la souscription. Le navire fut conduit en Angleterre, son chargement y fut vendu, et la somme répandue dans les parties de la France qui avait le plus souffert. Voilà, Messieurs, ce qu'une seule ville des Etats-Unis avec ses environs, la ville de Boston a fait pour la France, qui ne l'oubliera jamais. Mais voici ce qui m'oblige à vous en parler.

En réglant les comptes de cette œuvre généreuse, il resta une légère somme que les membres du comité de Boston eurent l'idée d'offrir à l'Académie, à l'occasion des prix de vertu qu'elle devait distribuer cette année. Ce don pouvait devenir un prix destiné à la personne qui en serait trouvée digne par ses actes de dévouement pendant le siège de Paris. "C'est, dit la lettre d'envoi, le montant d'une souscription qui représente toutes les classes des citoyens de Boston; c'est un moyen d'exprimer la sympathie et le respect des Américains pour le courage, la générosité et le dévouement désintéressés des français pendant le siège de leur capitale." Cette somme est de 2,000 fr. L'Académie l'a reçue avec émotion et reconnaissance, et ce sentiment, elle l'a exprimé dans les termes que méritait un don de cette nature.

Les liens qui nous attachent aux Etats-Unis datent de leur naissance. Si leur éloignement, leurs intérêts, leur puissance maritime, en font pour nous des alliés politiques naturels, les sentiments que cette grande nation vient de témoigner à la France, en souvenir de ceux qu'elle avait inspirés, font d'elle à jamais notre alliée sympathique et fraternelle.

Maintenant, Messieurs, à qui décerner ce prix exceptionnel? Nous l'avons avec fierté: quand il fallut choisir celui qui en est le plus digne, les faits de courage et de dévouement, d'abnégation et de sacrifice se sont trouvés si nombreux, que le choix nous a paru impossible. Dans notre enquête, nous n'avons trouvé parmi nous qu'une chose: l'égalité dans le patriotisme. C'est alors que nous avons eu la pensée de donner à ce prix le caractère le moins personnel et le plus collectif possible. Nous l'avons décerné à un corps entier, aussi modeste qu'il est utile, que tout le monde connaît, que tout le monde estime, et qui dans ces temps malheureux s'est acquis une véritable gloire par son dévouement. Nous voulons parler de l'institut des Frères des écoles chrétiennes. Vous savez tous à quelle carrière ils consacrent leur vie et avec quel dévouement désintéressé, avec quelle paternelle simplicité ils l'accomplissent.

Quand aux événements dont il s'agit ici, nous n'avons qu'à laisser parler les faits. Lorsque l'on vit la patrie en danger, le sentiment qui nous émut tous, les émut vivement; ils se demandèrent comment ils pourraient concourir à sa défense et soulager ses maux. Deux fibres vibrèrent à la fois dans leurs cœurs: celle du citoyen et celle du chrétien; deux sentiments, deux vertus les entraînèrent: le patriotisme et la charité. Dès le 15 août, le frère Philippe, que tout le monde connaît par le chef-d'œuvre d'Horace Vernet, écrit au ministre de la guerre pour lui dire qu'il met à sa disposition tous les établissements et toutes les écoles communales que son institut possède, ainsi que tous les membres qui les composent, et ses novices, et lui-même, et tout son conseil pour prodiguer partout les soins aux malades et aux blessés. Le ministre usa de leur bonne volonté; mais d'eux-mêmes les Frères se mirent à l'œuvre. Ils établirent à leur compte une grande ambulance rue Ondinot; ils fournirent un personnel dévoué aux ambulances organisées par la grande Société de secours dans les gares de chemin de fer, pour l'arrivée des convois des blessés, et ils organisèrent un service de même nature pour un grand nombre d'ambulances particulières.

C'est alors que la Société de la presse fit appel à leur dévouement pour les enrôler dans son entreprise en qualité de brancardiers sur les champs de bataille et d'infirmiers dans les ambulances. Les Frères acceptèrent avec enthousiasme. Ils fournirent cinq à six cents des leurs, qui furent constamment et gratuitement occupés à ces deux services. Les jours de bataille, ils étaient plus nombreux.

Il faut ajouter, Messieurs, que les écoles ne furent jamais fermées ni leurs classes interrompues pendant toute la durée du siège. Ils suffirent à tout: à l'enseignement scolaire, aux ambulances intérieures et aux combats. Ils se débrouillaient; chaque frère marchait à son tour. Un jour il faisait la classe, l'autre jour il allait au feu. Ils étaient en concurrence entre eux pour partir. Le jour où le frère Nethelme fut tué à la bataille de Bourget, ce n'était pas à lui de marcher.

C'est ainsi qu'ils eurent constamment leurs places, et sur les remparts, et dans les batailles qui se livrèrent devant nos murs: la bataille de Champigny, celle du Bourget, celle du Buzenval et l'attaque de Montretout.

Ces jours-là, on les voyait de grand matin, par un froid rigoureux, traverser Paris au nombre de trois à quatre cents, salués par la population, le frère Philippe en tête, malgré ses quatre vingts ans, et les envoyant au combat, où il ne pouvait les suivre. Quant aux Frères, ils affrontaient le feu comme s'ils n'avaient fait que cela toute leur vie, admirables par leur discipline et leur ardeur. C'est ce que tout le monde a proclamé. Ils étaient réunis par escouades de dix, un médecin avec eux, et ils marchaient comme un régiment. Arrivés au combat, les reins ceints d'une corde, et s'avancant deux par deux avec un brancard, ils se répandaient, courant toujours du côté du feu, relevant les blessés, les portant avec soin jusqu'au médecin et aux voitures d'ambulance. Pour chaque bataille, il y aurait une foule de traits à signaler. "Mes Frères, leur criait un jour un de nos généraux, l'humanité et la charité n'exigent pas qu'on aille si loin." Un autre chef descend de cheval et embrasse l'un d'eux, sous le feu du canon, en lui disant: "Vous êtes admirables, vous et les vôtres!"

C'est qu'en effet dans le plus fort de la mêlée, ils couraient à nos blessés sous les balles et la mitraille, mêlés cordialement avec nos soldats qui les regardaient comme des camarades. Ils marchaient de concert: l'un comme on l'a remarqué, portait l'épée qui tue, l'autre la croix qui sauve. Puis, le lendemain des batailles, ils ensevelissaient les morts. Eux-mêmes eurent à pleurer deux des

leurs qui furent tués; plusieurs furent blessés, et dix-huit périrent par des maladies contractées près des blessés et des malades.

Ces soldats pacifiques se retrouvaient ensuite, soit paisiblement au milieu de leurs enfants, à l'école, soit doux et affectueux, auprès des malades qu'ils soignaient.

Mais ce ne fut pas Paris seul qui fut témoin de ce dévouement que la charité chrétienne inspire. Dès l'origine de la guerre, ils sollicitèrent dans toutes les provinces les emplois les plus pénibles et les plus dangereux. Ils demandèrent à faire partie de l'armée du Rhin. Leurs établissements devinrent des casernes; ils organisèrent partout de nombreuses ambulances pour nos soldats ou pour nos mobiles, pour nos recrues ou pour nos blessés. Tout cela est constaté par des correspondances multipliées, par des remerciements de maires ou d'officiers.

De même qu'à Paris, les Frères parurent sur tous les champs de bataille de province; à Dijon, à Alençon, à Pouilly, à Pontarlier, partout où l'on se battit, allant toujours au milieu du feu, le plus loin possible, pour ramasser nos blessés. C'est attesté pour tout le monde. Que de faits il y aurait à citer! Que d'épisodes à raconter!

Je m'arrête, Messieurs. Il y aurait à vous dire le courage des Frères sous la Commune, qui vint si tôt couvrir d'un voile lugubre ce qui aurait dû être la glorieuse fin d'une guerre malheureuse. Il y aurait à vous les montrer recueillant même à Belleville ou à Longchamps les blessés des insurgés, mais bientôt persécutés, chassés par eux, arrêtés avec leurs élèves dans leurs maisons d'Issy et ailleurs, conduits à Mazas, au moment d'y périr; et quand ils s'échappèrent, l'un d'eux, le frère Justin, tué en sortant.

Ce que j'ai dit, Messieurs, suffit à justifier le choix que nous avons fait de cet Institut des Frères des écoles chrétiennes pour lui décerner le prix si honorable de la ville de Boston. Les Frères sont presque tous enfants du peuple, et tous dévoués à l'éducation et au bien du peuple. Que toute justice leur soit rendue! L'Académie sera heureuse de la leur rendre, et ce prix qu'elle va leur décerner sera comme la croix d'honneur attachée au drapeau d'un régiment.

PÉDAGOGIE.

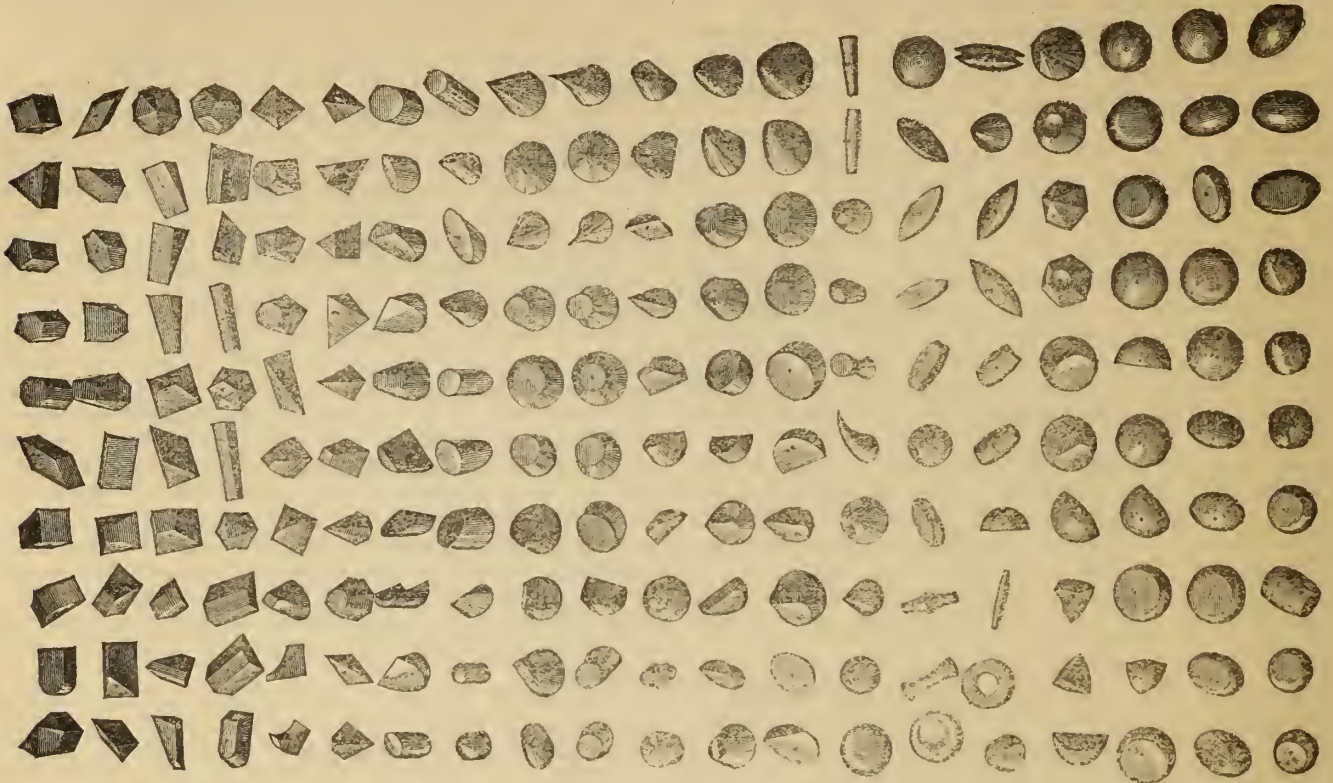
Tableau stéréométrique de M. Baillaigé.

Nous avons déjà eu occasion de parler de ce tableau, et de l'impulsion extraordinaire qu'il doit donner à l'étude du toisé. L'auteur a, depuis, obtenu les certificats les plus flatteurs de tous les hommes compétents sur cette matière. Ce tableau, avec la formule qui l'accompagne, est appelé, au dire de tous, à faire une véritable révolution dans les méthodes de mesurage pour les solides. Le conseil de l'instruction publique, à sa dernière séance l'a approuvé, avec le "Traité de géométrie" du même auteur. Ce tableau, de six pieds par quatre, contient deux cents modèles en bois, comprenant toutes les variétés de formes, depuis les corps les plus simples jusqu'aux corps les plus bizarres et les plus difficiles à toiser. Ces modèles sont mobiles et ne sont fixés au tableau que par une petite tige en fer, de sorte que les élèves peuvent les examiner et les étudier de main en main. L'auteur espère que son œuvre, tout en simplifiant et en facilitant les calculs du savant, aura surtout pour résultat de mettre à la portée de tous, une science demeurée jusqu'ici, par ses difficultés presque insurmontables, en dehors des atteintes du plus grand nombre. Tous les collèges et les écoles trouveront dans le "Tableau

stéréométrique" un puissant moyen de progrès sûrs et rapides.

Nous en publions ci-dessous une gravure, et nous renvoyons le lecteur, pour de plus amples détails, à notre bulletin bibliographique, où un homme expert en cette

matière, M. Blain de St. Aubin, en fait une excellente appréciation, dans le compte-rendu qu'il donne d'une conférence lue par M. Baillargé, devant la Société historique de Québec.



Mots et tournures à éviter.

L'usage constant des deux langues, française et anglaise, donne lieu, chez nous, à des inexactitudes et même à des fautes assez fréquentes. Un grand nombre de ces anglicismes ont déjà été relevés; nous en avons remarqué, cependant plusieurs autres qui n'ont pas encore été signalés. L'eussent-ils été, du reste, qu'un second avertissement ne serait pas de trop.

—*Applicant*; *application*; *situation*; *spécifier*: faire *application* pour une *situation*; l'*applicant* devra *spécifier* ses conditions et donner des *références*. Ces expressions ne sont pas françaises, dans le sens qui leur est donné ici. Il faut dire: *demandeur* une *place* ou un *emploi*; le *postulant*; *faire connaître* ses conditions; ou employer d'autres tournures. Quant au mot *référence*, il est à peu près admis, dans ce sens, croyons-nous; il ne faudrait pas cependant en faire un abus.

—*Concourir*. Je *concours* volontiers dans l'opinion que l'honorable membre de N... vient d'exprimer. *Concourir* et *membre* sont anglais dans cette acception. Il vaut mieux dire *partager* l'opinion, et *député*.

—*Editorial*, subs. et adj. *Correspondance éditoriale*; note *editoriale*; écrire un *éditorial*. Ce mot est totalement anglais.

—*En Canada*. Il y a, pour les noms de pays, une règle facile et généralement admise: les noms féminins prennent la préposition *en*: *en France*, *en Espagne*, *en Bologne*, etc.; les noms masculins prennent l'article contracté *au*: *au Brésil*, *au Pérou*, *au Portugal*, etc.; nous ne voyons pas pourquoi le Canada ferait exception à une règle si peu difficile à suivre. On doit donc dire *au Canada*.

—*Qualifié*. "On demande un instituteur *qualifié* pour

enseigner les deux langues." C'est déjà bien assez de supporter les mots *qualifié* et *qualification* lorsqu'il s'agit de l'éligibilité des députés au parlement. Ce sont des expressions qui appartiennent à la constitution sous laquelle nous vivons et qui n'ont véritablement pas d'équivalents exacts en français, si ce n'est peut-être le terme légal *habile* et son dérivé *habilité*. Hors de là, ces expressions doivent être proscrites et un instituteur *compétent* vaudra toujours mieux qu'un instituteur *qualifié*.

—*Référer*. "En *référant* à la loi, à l'avis." Cette expression est impropre. Il faut dire *recourir* à la loi, ou *consulter* la loi, se *reporter* à l'avis.

—*Salairé*. On emploie ce mot à tout propos. On dit le *salairé* d'un gouverneur, d'un ministre, d'un employé, d'un domestique. Il y a cependant des distinctions à établir, nous allons les indiquer. On doit dire: les *gages* d'un domestique, le *salairé* d'un ouvrier, la *paye* ou *solde* d'un militaire, le *traitement* d'un fonctionnaire, depuis le plus petit jusqu'au plus haut placé. Le mot *honoraire* se dit de la rétribution accordée suivant un certain règlement, aux hommes qui suivent les professions dites libérales. Les *émoluments* sont le revenu casuel d'une charge, par opposition au traitement fixe qui y est attaché.

Il n'est pas difficile de trouver l'origine de ces expressions vicieuses: elles sont la traduction littérale des termes anglais correspondants.

Nous reviendrons, dans la suite, sur quelques autres locutions nées de la langue anglaise, et sur l'emploi illimité des *majuscules*, lequel provient également de la même source.

Trois choses.

Un homme instruit, dit Ruuskin, doit savoir trois choses ; premièrement, où il est, — c'est-à-dire dans quelle espèce de monde il se trouve ; quelle est son étendue ; quelles créatures y vivent et comment elles y vivent ; de quoi ce monde est fait, et ce qu'on peut en faire. Deuxièmement ; où il va, — c'est-à-dire, quelles espérances ou quelles craintes il doit avoir d'un autre monde, et quelle paraît être la nature de cet autre monde. Troisièmement, ce qu'il lui importe de faire dans ces circonstances ; quels sont les moyens les plus expéditifs, en son pouvoir, d'arriver au bonheur, et de répandre ce bonheur autour de lui.

Celui qui sait ces choses et qui est assez maître de sa volonté pour être prêt à faire ce qu'il sait être son devoir, celui-là est un homme instruit ; et celui qui ne les sait pas est un homme sans instruction, quand même il parlerait toutes les langues de la tour Babel.

Dictées.

Le siècle le plus malade n'est pas celui qui se passionne pour l'erreur, mais le siècle qui néglige, qui dédaigne la vérité. Il y a encore de la force, et par conséquent de l'espoir là où l'on aperçoit de violents transports. Mais lorsque tout mouvement est éteint, lorsque le pouls a cessé de battre, que le froid a gagné le cœur, qu'attendre alors qu'une prochaine et inévitable dissolution ? En vain on essaierait de le dissimuler : la société en Europe s'avance rapidement vers ce terme fatal. Les bruits qui grondent dans son sein, les secousses qui l'ébranlent, ne sont pas le plus effrayant symptôme qu'elle offre à l'observateur. Mais cette indifférence léthargique où nous la voyons tomber, ce profond assoupissement, qui l'en tirera ? Qui soufflera sur ces ossements arides pour les ranimer ? Le bien, le mal, l'arbre qui donne la vie et celui qui produit la mort, nourris par le même sol, croissant au milieu des peuples, qui, sans lever la tête, passent, étendent la main, et saisissent leurs fruits au hasard. Religion, morale, honneur, devoirs, les principes les plus sacrés, comme les plus nobles sentiments, ne sont plus qu'une espèce de rêve, de brillants et légers fantômes qui se jouent un moment dans le lointain de la pensée, pour disparaître bientôt sans retour. Non, jamais rien de semblable ne s'était vu, n'aurait pu même s'imaginer. Il aurait fallu de longs et persévérants efforts, une lutte infatigable de l'homme contre sa conscience et sa raison pour parvenir à cette brutale insouciance, à cette indifférence impie et sacrilège. Nous avons perdu jusqu'au désir de connaître ce qui nous intéresse le plus.

LA MENNAIS.

La sensitive fuit la main qui l'approche ; elle se replie promptement sur elle-même, et ce mouvement si ressemblant à ce qui se passe alors chez les animaux, paraît faire de cette plante un des liens qui unissent le règne végétal au règne animal.

Un peu au-dessus de la sensitive, j'aperçois dans une espèce de calice, au fond de l'eau, un petit corps tout semblable à une fleur. Il se retire et disparaît entièrement lorsque je veux le toucher. Il sort de son calice et s'épanouit lorsque je le laisse à lui-même et que je m'en éloigne.

Incertain sur ce que je dois penser de la nature de cette production, je découvre, à côté, un autre corps de même forme, mais plus grand, et qui n'est point logé dans un fourreau. Il est porté sur une petite tige dont l'extrémité inférieure tient à une plante, et dont l'autre, inclinée

vers le bas, se divise en plusieurs petits rameaux. Je me persuade facilement que c'est là une plante parasite, et, pour achever de m'en convaincre, je la taille à la moitié sa longueur. Elle repousse bientôt, et paraît telle qu'elle était auparavant. Je m'arrête à la considérer. Je vois les petits rameaux s'agiter et s'étendre au point d'atteindre à plusieurs pouces de distance. Ils sont d'une finesse extrême et s'écartent de tous côtés. Un vermisseau vient à passer et touche légèrement un de ces rameaux : aussitôt ce rameau s'entortille autour du vermisseau, et en se raccourcissant, il le conduit vers l'extrémité supérieure de la tige. Là je découvre une petite ouverture qui s'agrandit pour absorber le vermisseau et le digérer.

Un moment après, cette production singulière se détache de la plante et se met à marcher. Les rameaux, après avoir fait la fonction de bras, font encore celle de jambes. A tous ces traits, je ne puis m'empêcher de reconnaître que ce que je prenais pour une plante parasite est un véritable animal.

BONNET.

L'amour de sa patrie, cette vertu que nous connaissons par sentiment, que nous louons par raison, que nous devrions suivre même par intérêt, jette-t-elle de profondes racines dans notre cœur ? Combien y a-t-il d'hommes qui vivent et qui meurent sans savoir s'il y a une patrie ! Déchargés du soin et privés de l'honneur du gouvernement, ils regardent la fortune de l'Etat comme un vaisseau qui flotte au gré de son maître, et qui ne se conserve ou périclite que par lui. Si la navigation est heureuse, nous dormons sur la foi du pilote qui nous conduit. Si quelque orage imprévu nous réveille, il n'excite en nous que des vœux impuissants ou des plaintes téméraires qui ne servent souvent qu'à troubler celui qui tient le gouvernail ; et quelquefois même, spectateurs oisifs du naufrage de la patrie, telle est notre légèreté, que nous nous en consolons par le plaisir de médire des acteurs. Un trait de satire, dont la sel nous pique par sa nouveauté ou nous réjouit par sa malignité, nous dédommage de tous les malheurs publics, et l'on dirait que nous cherchons plus à venger la patrie par notre critique qu'à la défendre par nos services. A mesure que le zèle du bien public s'éteint dans notre cœur, le désir de notre intérêt particulier s'y allume ; il devient notre loi, notre souverain, notre patrie. Nous ne connaissons point d'autres citoyens que ceux dont nous désirons la faveur ou dont nous craignons l'inimitié ; le reste n'est plus pour nous qu'une nation étrangère ou presque ennemie. Ainsi se glisse dans chacun de nous le poison mortel de la société, cet amour aveugle de soi-même, qui, distinguant sa fortune de celle de l'Etat, est toujours prêt à sacrifier tout l'Etat à sa fortune.

D'AGUESSEAU.

—(Manuel général de l'instruction primaire.)

Problèmes algébriques.

1. Si 20 hommes, 40 femmes et 50 enfants reçoivent \$1000 de salaire collectif, pour une semaine ; étant établi que 2 hommes reçoivent autant que 3 femmes, ou que 5 enfants : combien chaque homme, femme et enfant a-t-il reçu ?

Solution :—

Soit a le salaire reçu par chaque homme,
 b " " " " " femme,
 c " " " " " enfant.

$$20a + 40b + 50c = 1000, \text{ et par réduction,} \\ 2a + 4b + 5c = 100.$$

$$\text{Mais } 2a = 3b \\ \text{et } 2a = 5c$$

$$\text{d'où : } a = \frac{3b}{2} = \frac{5c}{2}; \\ b = \frac{5c}{3} = \frac{2a}{3} \\ c = \frac{2a}{5} = \frac{3b}{5}$$

Remplaçons c et b par leurs équivalents, en a , dans l'équation : $2a + 4b + 5c = 100$, nous aurons :

$$2a + \frac{8a}{3} + \frac{10a}{5} = 100; \\ 2a + \frac{8a}{3} + 2a = 100; \\ \frac{20a}{3} = 300 \\ a = 15.$$

Remplaçons maintenant a et c par leurs équivalents en b ; nous aurons :

$$3b + 4b + 3b = 100 \\ 10b = 100 \\ b = 10$$

Autant pour c :

$$5c + \frac{20c}{3} + 5c = 100; \\ 15c + 20c + 15c = 300; \\ 50c = 300; \\ c = 6.$$

2. Divisez 88 en quatre parties telles, que la première augmentée de 2, la seconde diminuée de 3, la troisième multipliée par 4, et la quatrième divisée par 5, soient égales entre elle elles.

$$\text{Soit } a, b, c, d, \text{ ces 4 parts.} \\ a + b + c + d = 88 \\ a + 2 = b - 3 = 4c = \frac{d}{5}$$

$$\text{d'où : } b = \frac{a + 5}{4}, \\ c = \frac{a + 2}{4} \\ d = 5(a + 2);$$

$$\text{Donc : } a + a + 5 + \frac{a + 2}{4} + 5(a + 2) = 88$$

$$4a + 4a + 20 + a + 2 + 20a + 40 = 352 \\ 29a + 62 = 352 \\ 29a = 290 \\ a = 10.$$

$$\text{d'où : } b = \frac{a + 5}{4} = 15, \\ c = \frac{a + 2}{4} = 3,$$

$$d = 5(a + 2) = 60.$$

HYGIENE.

Préceptes d'Hygiène à l'usage des gens du monde.

(PAR LE DR. F. A. H. LARUE.)

(Extrait.)

—*Encore un mot sur la ventilation.*—Les ouvrages publiés en France et aux Etats-Unis recommandent de placer les bouches de sortie pour l'air impur au haut des appartements. Ce mode ne serait pas bon pour un climat rigoureux comme le nôtre. Les bouches de sortie doivent être au bas des appartements et à 8, 10 pouces et un pied au plus du sol. Supposons en effet que dans un appartement chauffé par un calorifère à air chaud, une bouche de sortie soit placée au plafond, il arrivera que l'air chaud qui est plus léger que le reste de l'air de l'appartement montera vers le haut de l'appartement et s'échappera par la bouche de sortie, d'où ventilation insuffisante et perte du calorique. Dans les pays chauds il n'y a pas d'inconvénient à placer la bouche de sortie au haut de l'appartement, mais ici nous avons à lutter contre les rigueurs de la température. Par une bouche de sortie au bas de l'appartement l'air chaud qui monte puis redescend ensuite, ne sort qu'après avoir été utilisé.

Eglises.—Doivent être situées dans un endroit convenablement aéré et dégagé. Une chose en général très défectueuse dans les églises, c'est le chauffage. On devrait adopter le système des calorifères à air chaud pour plusieurs raisons, d'abord, à cause de l'aspect peu agréable de poêles et tuyaux, de l'embarras qu'ils causent, de l'irrégularité de la chaleur qu'ils répandent. Le calorifère qui fait disparaître tous ces inconvénients a encore l'avantage d'introduire un air pur, avantage dont on doit tenir compte dans un lieu qui contient plusieurs centaines de personnes.

Théâtres.—L'air des théâtres est très confiné; la ventilation y est pourtant très-facile. Dans presque tous les théâtres il y a un lustre central; qu'on pratique une ouverture au-dessus, et, le gaz agissant comme tuyau d'appel, on aura une excellente ventilation.

Hôpitaux.—Les individus y demeurent permanemment; il faut donc une ventilation permanente et efficace. Si la ventilation est nécessaire pour les personnes en santé, à plus forte raison l'est-elle pour les malades. Dans nos communautés on se sert généralement de tubes à glissement.

En général un hôpital ne doit pas avoir plus de trois étages. A quatre ou cinq étages la ventilation devient plus difficile. Il ne doit être situé ni trop près, ni trop loin des villes, car l'expérience prouve qu'une blessure se guérit plus difficilement au milieu d'une ville qu'en pleine campagne et d'un autre côté, l'hôpital étant établi en général pour la ville, il ne doit pas en être trop éloigné. On fait généralement la classification des malades.

Collèges.—Ici encore il faut une ventilation régulière. Là où il n'y a pas de calorifères, on entoure le poêle d'une enveloppe en ferblanc et on fait aboutir dessous un tube qui amène l'air du dehors. C'est surtout l'automne et le printemps qu'on y a besoin d'une ventilation artificielle. L'été on ouvre les fenêtres.

Ecoles.—Elles devraient toutes être détruites et rebâties. On y entasse 50 à 60 enfants dans un appartement bas, étroit, au milieu des exhalaisons des habits humides, de la transpiration, de la respiration, etc. Il n'y aurait qu'un moyen de remédier à ce triste état des écoles, ce serait que l'autorité vint à donner un plan de rigueur, proportionné au nombre des élèves, muni d'appareils de ventilation, de chauffage, etc. S'en rapporter aux commissaires ou aux contribuables serait inutile, on devrait rendre le système compulsoire en retenant un certain montant sur l'allocation des municipalités qui refuseraient de se soumettre.

Exercice.—Pour bien comprendre ce qui concerne l'exercice il faut connaître quelques principes de physiologie. Durant un exercice musculaire, la circulation du sang est augmentée, une plus grande quantité de sang se porte vers les vaisseaux et vers les tissus; par le mouvement des tissus la température des muscles augmente et les changements chimiques sont activés, aussi renvoie-t-on par la respiration plus d'acide carbonique, par conséquent, il y a plus grande combustion des tissus et renouvellement plus rapide. Ce dernier phénomène, appelé rajeunissement des tissus est très important et l'exercice le produit éminemment bien; une foule de cas de phtisie tiennent de la dégénérescence des tissus.

Les conséquences de l'exercice sont donc la combustion des tissus, l'augmentation de la nutrition, de la digestion et aussi de l'appétit, car il faut que les éléments consommés soient remplacés.

Un exercice modéré donne aux muscles, volume, force et fermeté, augmente les battements du cœur et empêche la dégénérescence des muscles innombrables du cœur. Un exercice immodéré au contraire amène l'épuisement et la diminution du volume des muscles. Car alors l'exercice ne porte pas sur tous les muscles mais seulement sur quelques-uns. La maladie produite ordinairement par le défaut d'exercice est la phthisie pulmonaire. Les Anglais prédisposés à cette affection vont en Algérie faire la chasse et en reviennent guéris. L'exercice est le meilleur remède à prescrire en pareil cas.

Il y a une foule d'exercices, entre autres : l'astation, la marche, la danse, l'escrime, la gymnastique, le jeu de billard, la natation, l'équitation, la phonation, la navigation, la vocation, etc.

L'astation contracte les muscles, mais là se borne son effet. La marche est l'exercice par excellence. Elle met tous les muscles en mouvement. On évalue que pour un homme en santé il faut en moyenne une marche de neuf milles par jour, y compris tous les pas qu'il fait pour vaquer à ses affaires. La marche convient surtout aux adultes, les enfants ont la course, le saut, etc., qui leur conviennent mieux. Les personnes atteintes d'affections de cœur doivent éviter la course et encore plus le saut. Les danses sont un excellent exercice pourvu que l'on danse seul ou à peu près. Les danses trop nombreuses ont un mauvais effet ; l'air se trouve vicié par l'agglomération d'individus, la respiration, etc.

L'escrime devrait s'introduire partout. Il donne de la rapidité au coup-d'œil et développe les muscles ; mais il faut le pratiquer des deux mains. Une salle d'escrime doit être bien aérée car on émet à cet exercice cinq cent pour cent d'acide carbonique.

On définit la gymnastique : la science raisonnée du mouvement. Elle nourrit, développe tous les muscles. Cet exercice doit être pris dans un appartement bien aéré et bien chauffé.

Billard.—C'est encore un bien excellent exercice qui développe bien les muscles mais exige aussi un appartement bien aéré.

Natation.—C'est un exercice que tout le monde devrait se donner. Il était fort en honneur chez les anciens. Les Romains pour désigner un ignorant disaient qu'il ne savait ni lire, ni nager. Cet exercice exige le mouvement de tous les muscles ; il n'y a pas alors transpiration, mais il y a imbibition de l'eau dans les pores. Si l'eau est froide, il faut en sortir avec le second frisson.

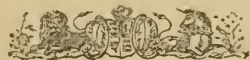
Equitation.—Met tous les muscles en mouvement ; l'allure du cheval doit être modérée.

Vocation.—Entre dans les exercices passifs et ne convient guère qu'aux malades.

Navigation.—Exercice passif excellent pour les dyspeptiques, s'il est prolongé pendant quelques mois.

Phonation.—C'est un exercice qui n'est pas à mépriser. Les personnes faibles ou qui ont les poumons faibles ou qui sont atteintes d'affections de cœur ne doivent pas s'y livrer.

AVIS OFFICIELS.



Ministère de l'Instruction publique.

Avis concernant la publication d'une série de livres de lecture en langue française, pour les écoles catholiques.

À la dernière séance du conseil de l'Instruction publique [6 septembre 1872], la résolution suivante a été passée, à savoir :

“ Que le délai fixé pour le concours pour la composition de livres de lecture français à l'usage des écoles catholiques, soit prolongé jusqu'au premier de mai prochain, et qu'avis en soit donné dans le *Journal de l'Instruction publique*. ”

ÉRECTIONS DE MUNICIPALITÉS SCOLAIRES.

Le Lieutenant Gouverneur a bien voulu, par ordre en conseil,

en date du 29 octobre dernier, faire les érections suivantes de municipalités scolaires, savoir :

Comté de Bonaventure—St. Jean l'Évangéliste, tel qu'érigé pour les autres fins civiles, par proclamation du 1^{er} juin 1869.

Comté de Gaspé—La Madeleine—comprenant le territoire qui s'étend depuis l'Anse Pleureuse, au sud ouest, jusqu'aux limites de la municipalité scolaire de la Grande Vallée, au nord-est sur une profondeur de deux milles.

Comté de Gaspé—Rivière à Marthe—s'étendant depuis l'endroit appelé “ La Saurelle ” au sud ouest jusqu'au “ Ruisseau à Rebours ” au nord-est sur une profondeur de deux milles.

Comté d'Yamaska—St. Michel no. 3—Distraire de la municipalité de la paroisse St. Michel d'Yamaska le territoire compris depuis la terre d'Isaac Mondoux inclusivement, jusqu'à la ligne de St. David, et depuis la rivière Yamaska à une profondeur de quarante arpents dans une partie et de trente-trois à trente-quatre dans l'autre, et l'ériger en municipalité scolaire séparée sous le nom de St. Michel no. 3.

NOMINATION A L'ÉCOLE NORMALE.

Québec, 22 octobre 1872.

Le Lieutenant-Gouverneur a bien voulu, par ordre en conseil en date du 5 du courant, nommer Mr. Thomas George Rouleau préfet de discipline à l'école normale Laval, en remplacement de M. Théodule Delagrave.

P. J. O. CHAUVEAU,
Ministre de l'Instruction publique.

NOMINATIONS DE COMMISSAIRES D'ÉCOLES.

Québec, 22 octobre 1872.

Le Lieutenant-Gouverneur a bien voulu, par ordre en conseil en date du 5 du courant, faire les nominations suivantes de commissaires d'écoles savoir :

Comté d'Arthabaska—St. Christophe, M. Hubert Poirier en remplacement de M. Numidique Perreault.

Comté de Lotbinière—St. Sylvestre, sud—M. James Woodside en remplacement de lui-même et MM. Louis Delisle en remplacement de M. William Mitchell, M. William Wilson en remplacement de lui-même et M. Antoine Lemieux en remplacement de M. Clément Payer.

Comté de Porneuf—Ecureils—M. F. X. Papillon en remplacement de lui-même.

Comté de Saguenay—Tadoussac—M. Onésime Boulianne en remplacement de lui-même et Joseph Hovington en remplacement de Moyse Fortin.

Comté de St. Maurice—St. Etienne—MM. Augustin Millette et Charles Loranger en remplacement de MM. Paul Boisvert et Elie Houde.

Quebec, 7 novembre 1872.

Le Lieutenant-Gouverneur a bien voulu, par ordre en conseil, en date du 29 octobre dernier, faire les nominations suivantes de commissaires et de syndics d'écoles, savoir :

COMMISSAIRES D'ÉCOLES.

Comté d'Argenteuil—Arundel—M. James Honey continué dans sa charge.

Comté de Bagot—St. Théodore—M. François Morin en remplacement de M. Dosithée Bouthillet.

Comté de Chicoutimi—Village de Chicoutimi, le révd. Dominique Racine, V. G., et M. Michel Caron continués dans leur charge.

Comté de Gaspé—Mont Louis—Le révd. François Gagné en remplacement du révd. Léopold Boutard.

Comté d'Hochelega—Côte St. Pierre—M. Henry Pigeon en remplacement de M. Prospère Lemoine.

Comté de l'Islet—Stc. Louise—Le Révd. Jean Baptiste Thibault V. G. en remplacement du Révd. L. A. Casgrain.

Comté de l'Islet—Ashford—Le Révd. Jean Baptiste Thibault V. G. en remplacement du Révd. L. A. Casgrain, et MM. Elzar Pelletier et Joseph Morin le premier continué dans sa charge et le second en remplacement de M. Louis Pournier.

Comté de Montcalm—Rawdon—M. John Parkinson en remplacement de M. Samuel Serogy.

Comté d'Ottawa—Masham, MM. James Dunkin et François

Magee en remplacement de MM. Archibald Fairbairn et Robert Mayer.

Comté de Pontiac—Litchfield—M. Michael Hughes continué dans sa charge.

Comté de Québec—Tewkesbury no. 2—M. James Duffy en remplacement de M. Alexander McKee.

Comté de Saguenay—Tadoussac—MM. Onésime Bouliane et Moyse Fortier continués dans leur charge.

Comté d'Yamaska—St. Michel no. 3, MM. Louis Girard, Pierre Baduyar dit Laplante, Michel Arêlé, Michel Mondoux et Guillaume Arêlé.

SYNDICS D'ÉCOLES.

Comté d'Hochelaga—Côteau St. Louis—M. Charles Bevernick en remplacement de M. Albert Beyer.

Comté de Lévis—St. Romuald—M. James Patton continué dans sa charge.

Comté d'Ottawa—Aylmer—Le Dr Charles H. Church continué dans sa charge.

Comté de Québec—St. Roch Nord—M. Mathew Wheatley Anderson en remplacement de M. Osborn Lambly Richardson.

DIPLOMES OCTROYÉS PAR LES BUREAUX D'EXAMINATEURS.

BUREAU PROTESTANT DE QUÉBEC.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 1^{re} classe (A) M. John Moffatt et Mlle. Ann K. Moffatt.

5 Novembre 1872.

D. WILKIE,
Secrétaire.

NOMINATIONS DE MEMBRES DE BUREAUX D'EXAMINATEURS.

BUREAU D'EXAMINATEURS CATHOLIQUES DE QUÉBEC.

Le Lieutenant-Gouverneur a bien voulu, par ordre en conseil en date du 30 octobre dernier, nommer le révd. Thomas Etienne Hamel, V. G. membre du bureau d'examineurs catholique de Québec, chargé de conférer des diplômes aux aspirants ou aspirantes à l'enseignement, en remplacement de l'hon. juge Duval, demissionnaire.

BUREAU DE RIMOUSKI.

Le Lieutenant-Gouverneur a bien voulu, par ordre en conseil, en date du 4 novembre courant, nommer Achille Fournier, Ec., membre du bureau d'examineurs de Rimouski, chargé de conférer des diplômes aux aspirantes à l'enseignement en remplacement du révd. M. J. Colfer.

P. J. O. CHARVEAU,
Ministre de l'instruction publique.

LIVRES APPROUVÉS PAR LE CONSEIL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Le conseil de l'instruction publique, à ses dernières séances, a approuvé les ouvrages suivants, savoir :

— *Nouveau traité de géométrie et de trigonométrie rectiligne et sphérique, suivi du toisé des surfaces et des volumes* ; par C. Baillargé.

— *Tableau stéréométrique*, par le même. Pour les écoles normales, académiques et écoles modèles.

— *Commercial arithmetic*, publiée par les Frères de la doctrine chrétienne.

Instituteurs demandés.

On demande pour l'école modèle de Percé un instituteur ou une institutrice, muni de bonnes recommandations, capable d'enseigner l'Anglais et le Français, et l'ayant déjà enseigné pendant au moins quatre ans. Le postulant devra mentionner le salaire exigé.

S'adresser à

WILLIAM FLYNN,
Sec.-Trésorier.

On demande, pour la municipalité scolaire de Lacolle, comté de St. Jean un instituteur compétent et pouvant enseigner les langues

française et anglaise, pour prendre la direction de l'école modèle du village.

Pour renseignements, etc., s'adresser aux commissaires ou au soussigné.

J. U. TREMBLAY,
Sec.-Trésorier.

Instituteurs disponibles.

UN INSTITUTEUR ANGLAIS, sachant bien le français, désire obtenir une place pour l'année prochaine. Il a déjà enseigné l'anglais dans des institutions canadiennes-françaises. Adresser :

" Instituteur,

" Le Bras, St. Gilles,

" Co. de Lotbinière,

" P. Q. "

M. Narcisse St. Andre, porteur d'un diplôme d'école modèle, et ayant enseigné avec succès pendant 29 ans, désire obtenir une place d'instituteur. Il peut fournir des certificats officiels.

Adresse :

No 354, coin des rues Wolfe et
Ste. Catherine, Montréal.

Une jeune demoiselle possédant un diplôme de l'école normale Laval, pour école modèle, désire obtenir une place, soit dans une famille ou dans une école modèle. S'adresser au Dr. Giard, au ministère de l'instruction publique, en faisant connaître les conditions.

JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

QUÉBEC, PROVINCE DE QUÉBEC, OCT. & NOV., 1872.

Rapport du Ministre de l'instruction publique de la province de Québec, pour l'année 1870, et en partie pour l'année 1871.

A Son Excellence l'honorable Sir Narcisse Fortinat Belleau,
Chevalier, Lieut.-Gouverneur de la Province de Québec.

J'ai l'honneur de soumettre à Votre Excellence mon rapport sur l'état de l'instruction publique dans la Province de Québec, pour l'année 1870, et en partie pour l'année 1871.

Comme rapport triennal, il comprend la statistique des établissements scolaires par municipalités, avec le tableau détaillé de chacune des institutions d'éducation supérieure, et des extraits des rapports de MM. les inspecteurs d'écoles. Ces divers tableaux et documents devant former un appendice très-volumineux, je me bornerai à signaler de nouveau, d'après les rapports de plusieurs des inspecteurs, les principales causes qui s'opposent encore au bon fonctionnement de la loi, et à la marche plus rapidement et plus généralement progressive de l'éducation populaire dans cette Province, ainsi que l'opinion émise par quelques-uns de ces fonctionnaires pour perfectionner certains points encore défectueux de notre système d'instruction publique.

Après avoir passé en revue chacune des municipalités scolaires comprises dans son district d'inspection, M. Tanguay se résume en constatant que les plus grands obstacles à une diffusion plus rapide de l'instruction, primaire dans nos campagnes, sont :

1o. L'insassiduité à l'école d'un trop grand nombre d'enfants.

2o. Le manque de livres et de fournitures d'écoles.

3o. L'influence de l'enseignement du calcul, surtout au point de vue pratique. Or, ajoute-t-il, il n'en serait être autrement dans une foule d'écoles confiées à la direction de jeunes filles qui n'ont, pour la plupart, aucune idée de

l'application qu'on peut faire du calcul dans le commerce ordinaire de la vie. Elles savent généralement faire les opérations arithmétiques; mais elles ne savent pas assez en appliquer les diverses formules à un problème donné en dehors du traité qui leur sert de guide.

“Que d'instituteurs ne pourrait-on pas classer aussi dans cette catégorie! Il faut pourtant en excepter les instituteurs ou institutrices qui nous viennent des écoles normales et qui excellent dans l'enseignement de cette branche importante entre toutes de l'instruction primaire. On peut également comprendre dans cette exception les maîtres ou maîtresses formés dans de bonnes maisons d'éducation ou qui ont une aptitude toute particulière pour le calcul. Mais, je le répète, ce sont là des exceptions.

“40. Le quatrième obstacle, qui a des conséquences d'autant plus difficiles à combattre qu'il échappe au contrôle de l'inspecteur et même à celui du ministre de l'instruction publique, c'est cette malheureuse tendance de nos corporations scolaires à diminuer le chiffre du traitement de l'instituteur pour augmenter le nombre des écoles, dans le but de les avoir en quelque sorte sous la main, sans aucun surcroît de dépenses. L'abus, sous ce rapport, n'est plus tolérable. Chaque jour, nous perdons les services d'instituteurs ou d'institutrices capables et dévoués, que le découragement oblige à abandonner une carrière qui ne leur offre en perspective qu'une existence précaire et trop souvent une santé épuisée avant le temps.”

M. l'inspecteur G. Thompson pense que :

“Le trop fréquent changement de maîtres, si préjudiciable aux intérêts scolaires a pour causes l'extrême modicité des traitements et le choix presque exclusif que, par esprit de parcimonie, on fait d'institutrices de préférence à des instituteurs.”

“Il est de mon devoir, continue-t-il, de faire ici l'éloge des instituteurs et des institutrices qui ont été formés à l'école normale McGill et qui, par leurs connaissances et leurs aptitudes à l'enseignement, se sont dès le début placés au premier rang parmi ceux qui sont chargés de la direction des écoles de mon district.”

Au sujet de l'insuffisance de certaines maisons d'école, de leur exigüité et de leur distribution intérieure peu favorable au bien-être matériel des élèves et conséquemment à leurs progrès, M. l'inspecteur Maurault offre les suggestions suivantes :

“Je suis d'avis que, dans mon district d'inspection où il s'est opéré pourtant de notables améliorations dans les constructions érigées pour fins scolaires, toutes dispositions de la loi réglant la construction des maisons d'école seraient accueillies favorablement par le plus grand nombre des contribuables. On ne tarderait pas à reconnaître que le gouvernement ne s'occupe pas seulement de la culture intellectuelle des enfants, mais qu'il a également à cœur leur confort physique. Les instituteurs et institutrices surtout verraient avec joie la Législature intervenir en pareille matière. Souvent il m'est arrivé d'entendre dire à des maîtres et à des maîtresses, qui venaient de passer d'une mauvaise maison d'école dans une bonne, qu'ils trouvaient leur tâche moins ardue, leur santé meilleure depuis qu'ils avaient changé de local.

“Or, s'il est pénible pour le maître de passer sa vie dans un logement où il souffre sans cesse du froid, de l'humidité, de la mauvaise ventilation, du défaut d'espace, est-il raisonnable chez les parents d'y envoyer leurs enfants, au risque que ceux-ci y contractent des maladies graves et quelquefois mortelles? Si l'enfant souffre au physique, ses facultés intellectuelles s'en ressentent et avec elles ses progrès. Il est de plus notoire qu'un très-grand nombre d'enfants n'assistent pas à l'école l'hiver, parce que les maisons sont trop froides. Tout le monde doit donc comprendre et admettre l'urgence de l'interven-

tion du gouvernement dans la construction des maisons d'école, de même qu'on reconnaît cette intervention utile et même indispensable dans toutes les affaires où la loi lui donne droit de contrôle.”

M. l'inspecteur Bédard trouve insuffisant le nombre des écoles modèles de son district d'inspection. Il est d'avis que, “pour perfectionner l'ensemble de notre système d'éducation, il faut de toute nécessité pourvoir à l'établissement d'une bonne école modèle, et surtout d'une école modèle de garçons dans chaque paroisse. “Nous avons, ajoute-t-il, des écoles élémentaires de reste. Dans les 23 municipalités que je visite j'en compte 120, tandis que j'y découvre à peine 6 écoles modèles dont 2 seulement de garçons. C'est dire que 10 élèves à peine sur 100 peuvent, au sortir de l'école, profiter d'une manière utile et pratique des avantages d'une bonne instruction primaire. Non seulement, les commissaires devraient être tenus d'établir une école modèle par paroisse, mais il faudrait aussi contraindre, sous peine d'amende, les parents à y envoyer leurs enfants jusqu'à l'âge de 14 ans.”

M. l'inspecteur Wm. Thompson, parlant de l'état des écoles de Leeds, déplore la facilité avec laquelle plusieurs bureaux d'examineurs octroient des diplômes.

“Il est bien regrettable, dit-il, qu'ici, comme dans beaucoup d'autres localités dont j'ai inspecté les écoles, on emploie trop de maîtres ou de maîtresses incompetents, par suite de la facilité avec laquelle quelques bureaux d'examineurs délivrent souvent des brevets de capacité, et je prendrai la liberté de suggérer que les instituteurs ou institutrices munis seulement d'un diplôme de seconde classe pour écoles élémentaires, ne soient pas autorisés à enseigner plus de deux ans, à moins qu'à l'expiration de ce temps, ils ne se présentent de nouveau devant le bureau d'examineurs et n'obtiennent un diplôme de première classe.”

M. l'inspecteur McLaughlin admet qu'il s'est produit une légère augmentation dans les traitements actuels comparés à ceux d'il y a quelques années; mais il trouve cette augmentation tout-à-fait insuffisante, si l'on tient compte des dépenses toujours croissantes qu'il faut faire pour vivre, ou si on la met en regard de l'augmentation de salaire qu'obtiennent ceux qui ont embrassé toute autre carrière que celle de l'enseignement. Aussi ne remarque-t-on, dit-il, qu'un bien petit nombre d'écoles dirigées par des instituteurs. Presque toutes sont tenues par des institutrices qui se contentent plus aisément que les premiers d'un traitement insignifiant.

M. l'inspecteur Alexander est d'accord avec M. Tanguay en ce qui concerne les principaux obstacles à un progrès plus rapide et plus général des élèves qui fréquentent nos écoles rurales.

“Ce qui nuit toujours le plus au progrès de nos écoles, dit-il, c'est le peu d'assiduité de la part des enfants et le manque de livres et de fournitures nécessaires. Je verrais avec plaisir passer une loi en vertu de laquelle les parents seraient contraints d'envoyer leurs enfants à l'école.

“Il serait également à souhaiter que la Législature voulût bien voter quelques fonds destinés à l'achat de livres d'école pour les enfants pauvres. Cet acte de libéralité bien naturelle amènerait un grand changement dans les établissements scolaires de nos campagnes.

A l'égard de la modicité des traitements accordés aux institutrices dans son district d'inspection et qui varient de \$72 à \$80, M. l'inspecteur Germain les trouve tout simplement insuffisants, et se dit que, tout bien calculé, on doit rester étonné que tant de dévouement, d'abnégation et de labeur puisse se donner à si bas prix.

M. l'inspecteur Crépault partage l'avis de M. Germain sur la question des traitements. La classe enseignante, dit-il, à peu d'exceptions près, n'est pas rémunérée en proportion de l'importance des services qu'elle rend au

pays. C'est chose commune de voir des jeunes filles, assez capables d'ailleurs, obtenir à peine, en échange d'un travail aussi fatigant que difficile, un misérable traitement de \$60 par an. Le traitement même de la plupart des institutrices si bien formées à l'enseignement dans nos écoles normales reste plutôt au-dessous qu'il ne s'élève au dessus du chiffre de \$200.

Quant aux instituteurs, leur salaire n'excède que bien rarement la somme annuelle de \$300, et souvent il n'atteint pas celle de \$200. Combien donc ne serait-il pas désirable que les commissaires et les parents en vinsent à reconnaître qu'ils font fausse route en évaluant ainsi les travaux de l'intelligence à un moindre taux qu'ils n'estiment les labeurs manuels !

M. l'inspecteur Caron exprime le regret que les commissaires d'écoles, au lieu des parents, ne soient pas tenus de procurer aux enfants toutes les fournitures dont ils ont besoin.

" Il existe, ajoute-t-il, un autre obstacle au progrès général. Je veux parler du défaut d'assiduité de la part des élèves. Ce mal, sans remède peut-être, a pour cause l'émigration d'un grand nombre de jeunes gens. Cette émigration occasionne chez le cultivateur une disette extrême de bras pour les travaux champêtres, disette telle, surtout dans mon district d'inspection, que bien des parents se voient dans l'obligation de retenir leurs enfants à la maison, chaque année, pendant trois ou quatre mois, afin de s'en faire aider. Les enfants qu'on retire ainsi de l'école sont toujours les plus âgés, et d'ordinaire au nombre des plus avancés. Loin de moi la pensée de jeter le blâme aux parents qui gardent ainsi leurs enfants à la maison pour en être aidés dans leurs travaux des champs; encore moins à l'instituteur qui ne peut montrer des élèves bien capables, par suite de l'inassiduité des plus âgés qui sont généralement aussi les plus avancés."

M. l'inspecteur Grondin voit avec satisfaction que ce défaut d'assiduité devient de jour en jour moins commun dans son district. Puis, passant à l'enseignement donné dans les écoles modèles soumises à son inspection, il aime à constater qu'elles obtiennent de remarquables succès sous la direction surtout des instituteurs qui ont acquis l'expérience de l'enseignement et puisé les connaissances pédagogiques dans nos écoles normales.

" Qu'il me soit permis, continue-t-il, de dire en passant que ces institutions sont bien dignes de l'encouragement que le public leur accorde. Cependant, il serait encore à désirer que les contribuables comprissent mieux la nécessité de payer plus largement ceux principalement de leurs instituteurs qui ont fait aux écoles normales un long apprentissage de la profession à laquelle ils se sont voués."

M. l'inspecteur Dorval émet l'opinion que " les obstacles sérieux à l'efficacité des écoles, au moins dans les paroisses nouvellement établies, sont surtout la conséquence de l'état de gêne où se trouvent parfois les contribuables; malheureusement, ajoute-t-il, c'est aussi l'apathie, à laquelle il n'y a qu'un remède.

" C'est, continue M. Dorval, de rendre nos écoles tellement efficaces, au moyen de bons maîtres, que d'elles-mêmes elles tuent l'apathie. Ce qui a fait naître, et ce qui nourrit encore l'apathie pour l'école; en d'autres termes, ce qui fait qu'on n'envoie pas régulièrement les enfants à l'école, ou qu'on les en retire trop vite, c'est la médiocrité même d'un nombre encore trop grand de nos écoles; le succès ou l'insuccès d'une école dépend généralement de l'espèce d'instituteur qu'on y emploie et l'apathie cesse là où le contribuable voit clairement un moyen de préparer par l'école un avenir à son enfant; d'où il résulte que si c'est le maître qui fait l'école, on ne saurait faire trop de sacrifices pour former des instituteurs et des institutrices qui aient ce talent ou plutôt cet art, puisqu'il s'acquiert.

" Forcer le maître et la maîtresse à suivre un cours normal, à devenir capables, c'est diminuer le nombre des médiocrités dont nous avons encore trop, malgré toute l'amélioration du corps enseignant depuis quelques années; c'est du coup tuer la concurrence des salaires, ou plutôt la mise au rabais; c'est par contre augmenter les traitements. On aura beau dire; il n'en est pas moins vrai que trop souvent la conscience qu'on a de la presque nullité de l'instituteur fait autant que la pénurie ou la mesquinerie pour empêcher que les salaires ne soient plus élevés.

" Qui veut la fin veut les moyens, et je prends occasion de ce que je viens de dire pour exprimer ici de nouveau la foi que j'ai dans les écoles normales pour l'amélioration de la classe enseignante. Je crois ces écoles indispensables, et je demande qu'il me soit permis de formuler le vœu qu'à l'exemple de ce qui a été fait pour le district de Québec et la population anglaise du district de Montréal, il soit donné à la population française de ce dernier district de compter avant longtemps, elle aussi, son école normale particulière pour les institutrices d'écoles communes."

Le petit tableau ci-joint donne un état du progrès numérique des municipalités, arrondissements et maisons d'école tous les cinq ans depuis 1857.

Il en résulte que de 1857 à 1870, dans un espace de 13 ans, le nombre des municipalités a augmenté de 284 ou de 56 pour cent. Augmentation de 24, 8, en moyenne, par an.

Le nombre des arrondissements a augmenté de 1037 ou de 40 pour cent. Augmentation de 87, 4, en moyenne, par an.

Le nombre des maisons d'école a augmenté de 1131 ou de 56 pour cent. Augmentation de 87, en moyenne, par an.

Il y a lieu de remarquer aussi, qu'en ce qui concerne les maisons d'école, les rapports des inspecteurs constatent qu'il s'en élève beaucoup de nouvelles, toutes bien appropriées à leur destination, tant sous le rapport hygiénique qu'au point de vue du confort des élèves.

TABLEAU indiquant le chiffre progressif des municipalités, arrondissements et maisons d'école, de cinq ans en cinq ans depuis 1857.

	1857	1862	1867	1870	Augmen- tation sur 1857.	Augmen- tation sur 1862.	Augmen- tation sur 1870.
Municipalités	507	588	737	791	284	203	54
Arrondissements	2568	3079	3329	3605	1037	526	276
Maisons d'école.....	2015	2449	2860	3146	1131	697	286

Le tableau suivant du progrès général de l'instruction publique dans la Province de Québec, pendant l'année qui vient de s'écouler, montre une augmentation de 116 institutions de tout genre sur l'année précédente; ou de bien près de 3 pour cent, et nous constatons de 1860 à 1870, dans un espace de 10 ans, une augmentation de 26 pour cent dans le nombre des enfants qui fréquentent les écoles de cette Province. De plus, si nous prenons le dernier recensement qui porte la population totale de cette Province à 1,190,505 âmes, nous nous trouvons avoir un établissement scolaire par 295 habitants, et, en moyenne 54 élèves par école. On doit entendre ici par écoles les institutions scolaires de tout genre sous contrôle

et indépendantes. On sait que nos collèges industriels et même nos collèges classiques comprennent une très-forte proportion d'élèves au-dessous de seize ans, lesquels y commencent les cours, au sortir de l'école élémentaire.

Le nombre des élèves qui fréquentent toutes ces écoles offre un excédant de 3006 sur celui de 1869, ou de près de 1, 5 pour cent. C'est aussi une moyenne de 18, 27 pour cent de la population entière.

L'augmentation du chiffre des contributions scolaires de toute provenance est de \$81,931, ou d'environ \$9.15 pour cent sur celui de 1869. La contribution par élève serait en moyenne de bien près de \$4.50.

TABLEAU du progrès de l'instruction publique dans le Bas-Canada, depuis l'année 1853.

	1853	1854	1855	1856	1857	1858	1859	1860	1861
Institutions	2352	2795	2868	2919	2946	2995	3199	3264	3345
Elèves	108284	119733	127058	143141	148798	156872	168148	172155	180845
Contributions	165848	238032	249136	406764	424208	459396	498436	503859	526219

TABLEAU du progrès de l'instruction publique dans le Bas-Canada, depuis l'année 1853.—*Suite.*

	1862	1863	1864	1865	1866	1867	1868	1869	1870
Institutions	3501	3552	3604	3706	3826	3712	3913	3912	4028
Elèves	188635	193131	196739	203648	206820	208030	212838	214498	217504
Contributions	542728	564810	593964	597448	647067	728494	792819	894857	976788

TABLEAU du progrès de l'instruction publique dans le Bas-Canada, depuis l'année 1853.—*Suite.*

	Augmentation sur 1853.	Augmentation sur 1858.	Augmentation sur 1863.	Augmentation sur 1868.	Augmentation sur 1869.
Institutions	1676	1033	476	115	116
Elèves	109220	60632	24373	4666	3006
Contributions	810940	517392	411978	183969	81931

Dans le tableau comparé qui donne le nombre d'élèves apprenant les branches les plus essentielles de l'instruction primaire et qui offre partout une légère augmentation, il a été jugé à propos de comprendre l'orthographe qui n'est point la moins importante de ces branches, ni celle où le progrès a été le moins satisfaisant. On pourra remarquer, en effet, que de 1858 à 1870, c'est-à-dire, dans un espace de 12 ans, le nombre des enfants qui apprennent l'orthographe a plus que doublé, puisqu'il s'est élevé de 47,722 à 102,158. C'est donc une augmentation de plus de 100 pour 100 en douze ans, ou de 4,536, en moyenne, par an.

TABLEAU comparé du nombre d'enfants apprenant les branches les plus essentielles de l'instruction primaire depuis 1853.

	1853	1854	1855	1856	1857	1858	1859	1860	1861	1862	1863
Elèves lisant bien.....	27367	32861	43407	46940	48833	52099	64362	67753	75236	77108	77676
Elèves écrivant.....	50072	47014	58033	60086	61943	65404	80152	81244	87115	92572	97086
Apprenant la grammaire française.....	15353	17852	23260	29338	39067	43207	53452	54214	50426	61312	63913
Apprenant la grammaire anglaise.....	7066	7097	9004	11824	12074	15348	19773	25073	27904	28464	27358
Apprenant l'orthographe.....	20346	32512	46679	47054	47722	54563	61342	74915	78367
Apprenant l'analyse grammaticale.....	4412	9283	16439	26310	34064	40733	44466	46872	49460	50853	52244
Apprenant l'arithmétique simple.....	17281	22897	30331	48359	52845	55847	63514	63341	69519	74518	75719
Apprenant l'arithmétique composée.....	12428	18073	22586	23431	26643	28196	30919	31758	41812	44357	45727
Apprenant la tenue des livres.....	799	1976	6012	5500	6689	7135	7319	9347	9614	9630
Apprenant la géographie.....	2185	13326	17700	30134	33606	37847	45393	49452	55071	66392	60585
Apprenant l'histoire.....	6738	11486	15520	17580	26147	42316	45997	46324	61095	54461	59024

TABLEAU comparé du nombre d'enfants apprenant les branches les plus essentielles de l'instruction primaire depuis l'année 1853.—*Suite.*

	1864	1865	1866	1867	1868	1869	1870	Augmentation sur 1853.	Augmentation sur 1858	Augmentation sur 1864.	Augmentation sur 1869.
Elèves lisant bien.....	75555	96491	98706	101166	101212	101264	101629	74262	49530	26074	365
Elèves écrivant.....	99351	109161	111703	112191	112221	113105	114508	64436	49104	15157	1403
Apprenant la grammaire française.....	68564	76097	76264	76996	77011	77527	78105	62752	34798	9544	578
Apprenant la grammaire anglaise.....	29428	30458	30648	31748	31808	31914	32114	25048	16766	2686	200
Apprenant l'orthographe.....				80709	94767	99500	102158	54436	26308	2658
Apprenant l'analyse grammaticale.....	60311	66237	66341	68172	68288	68492	68718	64306	35654	8407	226
Apprenant l'arithmétique simple.....	84197	83930	84201	84514	84209	85317	85634	68353	29787	1437	317
Apprenant l'arithmétique composée.....	86529	52892	53726	54660	54737	54804	54912	42484	26716	8383	111
Apprenant la tenue des livres.....	9615	10381	10430	10825	10852	10903	11024	11024	4335	1409	121
Apprenant la géographie.....	66412	64718	64998	65616	65633	66112	66743	54558	28894	331	631
Apprenant l'histoire.....	66894	71153	71453	71965	71972	72204	72856	66118	30540	5962	652

Le tableau qui indique le mouvement général des contributions scolaires dans les diverses municipalités de la Province depuis 1856, offre, si on le compare à celui de 1869, une diminution de \$244 en ce qui concerne la cotisation pour évaluer la subvention, et une diminution de \$7,001 quant à la cotisation pour construction d'édifices scolaires.

En somme, néanmoins, 1870 présente sur 1869 la notable augmentation de \$81,931.

Il a déjà été observé que les cotisations imposées aux contribuables ne sont pas toujours régulièrement perçues, et que, dans le cas où la perception s'en opère trop lentement, le département, soit par voie directe, soit par l'entremise des inspecteurs d'écoles, s'efforce d'en hâter la rentrée. Quant aux municipalités dont la négligence et la mauvaise volonté à cet égard sont notoires, elles perdent par là même tout droit à leur part de subvention.

Au reste, les rapports des inspecteurs et les comptes-rendus transmis par les commissaires constatent que la perception des arrérages devient chaque année moins difficile, et que dans des paroisses naguère encore endettées pour des sommes considérables envers les corporations scolaires, il n'y a plus ou presque plus d'arrérages.

Pour démontrer que depuis 10 ans les dispositions des populations n'ont cessé d'être de plus en plus favorables à la cause de l'instruction publique, il suffira de mettre en présence le total des sommes prélevées en 1860 et celui des sommes prélevées en 1870.

On trouvera pour 1870, \$976,788.788, et pour 1860, \$503,859. Différence : \$472,929 en faveur de 1870, ou augmentation, en moyenne, de \$47.192 par an.

On trouvera encore que c'est une augmentation de plus de 90 pour 100 en dix ans.

TABLEAU des sommes prélevées pour l'instruction publique dans la Province de Québec de 1856 à 1870 inclusivement.

Années.	Cotisation pour égaler la subvention.	Cotisation au- delà de la sub- vention et cotisations spéciales.	Rétribution mensuelle.	Cotisation pour construction d'édifices.	Total prélevé.
	\$ cts.	\$ cts.	\$ cts.	\$ cts.	\$ cts.
1856.....	113884 87	93897 90	173488 98	25493 80	406765 55
1857.....	113887 08	78791 17	208602 37	22928 63	424209 25
1858.....	115485 09	38372 69	231192 65	24646 22	459396 65
1859.....	115792 51	109151 96	251408 44	22083 57	498436 48
1860.....	114424 76	123939 64	249717 10	15778 23	503859 73
1861.....	113969 29	130560 92	264089 11	17000 00	526219 82
1862.....	110966 75	134033 15	281980 23	15798 84	542728 97
1863.....	110534 25	134888 50	307638 14	11749 76	564810 65
1864.....	112158 34	144515 61	321037 30	15553 12	593264 37
1865.....	112447 09	147158 23	324801 87	13041 57	597448 76
1866.....	113657 35	153732 98	356691 53	22985 32	637067 18
1867.....	113909 64	196098 58	394068 37	24417 46	728494 05
1868.....	113790 64	178174 02	452868 60	47986 17	792819 52
1869.....	123625 44	201211 99	472573 70	97446 03	894857 18
1870.....	123381 08	233773 17	529193 12	90441 24	976788 61

TABLEAU indiquant les sources d'où provient la différence d'augmentation, ou de diminution entre 1o. 1864 et 1863, 2o. entre 1865 et 1864, 3o. entre 1866 et 1865, 4o. entre 1867 et 1866, 5o. entre 1868 et 1867, 6o. entre 1869 et 1868, 7o. entre 1870 et 1869.

					Total de l'augmentation.
	\$ cts.	\$ cts.	\$ cts.	\$ cts.	\$ cts.
Augmentation de 1864 sur 1863.....	1624 09	9627 11	13399 16	3803 36	28463 72
Augmentation de 1865 sur 1864.....	288 75	2642 62	3768 67	4184 39
Diminution de 1865 sur 1864.....	2511 55
Augmentation de 1866 sur 1865.....	1210 26	6574 70	31733 36	9943 75	49618 40
Augmentation 1867 sur 1866.....	252 29	45365 84	37376 84	1434 14	81426 87
Augmentation de 1868 sur 1867.....	58800 32	23568 71	64325 46
Diminution de 1868 sur 1867.....	119 00	17924 56
Augmentation de 1869 sur 1868.....	9834 00	23037 97	19705 01	49459 86	102037 43
Augmentation de 1870 sur 1869.....	32561 18	56619 42	81921 43
Diminution de 1870 sur 1869.....	244 38	7004 79

Parmi les documents annexés au présent rapport figurent, comme à l'ordinaire, les rapports particuliers transmis au département par MM. les directeurs des écoles normales pour l'année scolaire qui vient de s'écouler. Les informations contenues dans chacun de ces rapports sont claires, explicites, complètes, et il serait oiseux d'y vouloir ajouter aucun commentaire pour démontrer l'efficacité des cours compris dans le programme d'études de ces institutions.

De leur côté, les inspecteurs d'écoles qui, par leurs constantes relations avec le personnel enseignant, sont mieux que personne à portée de juger du mérite relatif des maîtres et des maîtresses, s'accordent à se prononcer en faveur de ceux qui ont été formés aux écoles normales, et n'hésitent pas à regretter que trop souvent les corporations scolaires, dans des vues de parcimonie, disons de mesquinerie, leur préfèrent des concurrents qui presque toujours leur sont inférieurs, tant sous le rapport des connaissances acquises que sous celui du savoir-faire pédagogique. La question d'un enseignement à la fois théorique et pratique de l'agriculture dans les écoles normales est en voie d'être résolue à la satisfaction de tous ceux qui s'intéressent à la prospérité agricole du pays. Le conseil de l'instruction publique a passé à ce sujet un règlement en date du 14 juin dernier dont copie se trouve annexée à ce rapport. (Appendice 4).

En attendant que des moyens plus efficaces soient mis à sa disposition, M. l'abbé Godin, professeur d'agriculture à l'école normale Jacques-Cartier complètera son enseignement théorique, en visitant avec ses élèves les meilleures fermes des environs de Montréal.

On trouvera au même appendice copie d'un règlement

passé par le conseil relativement à l'ouverture d'un concours pour la composition et la compilation d'une série de livres de lecture graduée, spécialement adaptés aux besoins de nos écoles, ainsi que la liste des livres approuvés jusqu'à ce jour pour l'usage de nos établissements scolaires.

Le projet d'établir des écoles des sciences appliquées aux arts, en rapport avec des institutions catholiques romaines de Montréal et de Québec, vient d'être mis à exécution dans cette dernière cité par l'ouverture d'un cours spécial des sciences appliquées aux arts et à l'industrie, sous la direction et la surveillance de l'Université Laval. Ce cours inauguré sous de tels auspices présente toutes les garanties désirables d'efficacité et de succès. On sait déjà qu'une excellente école des sciences appliquées aux arts a été depuis peu créée en rapport avec l'Université McGill à Montréal.

A la suite de la liste ci-dessus mentionnée des livres approuvés par le conseil de l'instruction publique, (appendice 4,) figure le rapport du ministre de l'instruction publique, relatif à cet enseignement, ainsi qu'un aperçu des branches scientifiques qu'il devra comprendre.

Les deux tableaux suivants résument le mouvement des écoles normales pendant l'année 1870 et depuis leur établissement. Le premier indique le nombre des élèves qui ont fréquenté ces institutions. Le second donne un état des diplômés qu'elles ont accordés.

Le chiffre total (1532) des diplômés octroyés, se répartit comme suit :

Académies	93
Ecoles modèles.....	579
Ecoles élémentaires.....	860

TABLEAU du nombre des élèves qui ont fréquenté les écoles normales.

ANNÉES SCOLAIRES.	Ecole Jacques-Cartier	Ecole McGill.			Ecole Laval.			Nombre d'élèves-instituteurs.	Nombre d'élèves-institutrices.	Grand Total.
	Elèves-instituteurs.	Elèves-ins-tituteurs.	Elèves-ins-titutrices.	Total.	Elèves-ins-tituteurs.	Elèves-ins-titutrices.	Total.			
1ère session, 1857	18	5	25	30	22	22	45	25	70
Session 1857-1858	46	7	63	70	36	40	76	89	103	192
Session 1858-1859	50	7	76	83	34	52	86	91	128	219
Session 1859-1860	53	9	72	81	40	54	94	102	126	228
Session 1860-1861	52	5	56	61	41	53	94	98	109	207
Session 1861-1862	41	10	58	68	39	52	91	90	110	200
Session 1862-1863	57	8	72	80	39	52	91	101	124	228
Session 1863-1864	56	7	67	74	34	49	83	97	116	213
Session 1864-1865	56	5	60	65	43	55	98	104	115	219
Session 1865-1866	43	2	73	75	39	57	96	84	130	214
Session 1866-1867	41	2	73	75	43	55	98	80	128	208
Session 1867-1868	35	5	57	62	49	73	122	89	130	219
Session 1868-1869	36	4	70	74	64	73	137	104	143	247
Session 1869-1870	46	7	69	76	82	80	162	135	149	284
Session 1870-1871	63	6	70	76	54	59	113	123	129	252

DIPLOMES octroyés aux élèves des écoles normales depuis l'établissement de ces institutions.

GENRE DE DIPLOMES OCTROYÉS.	Jacques-Cartier	McGill.			Laval.			Nombre d'élèves-instituteurs.	Nombre d'élèves-institutrices.	Grand Total.
	Elèves instituteurs.	Elèves-ins-tituteurs.	Elèves-ins-titutrices.	Total.	Elèves-ins-tituteurs.	Elèves-ins-titutrices.	Total.			
Académies.....	31	18	10	28	34	34	83	10	93
Ecoles modèles	126	28	163	191	105	157	262	259	320	579
“ élémentaires.....	108	42	420	462	68	222	290	218	642	860
Totaux.....	265	88	593	681	207	379	586	560	972	1532

Le sommaire statistique des bureaux d'examineurs de la Province de Québec pour 1870 permet de constater que sur 676 candidats examinés 72 seulement ou un peu plus d'un neuvième ont été rejetés.

D'où il résulte que le nombre des rejets a été moindre même que les années précédentes, et que plusieurs de ces bureaux n'ont refusé le diplôme à aucun des aspirants ni à aucune des aspirantes qui se sont présentés à l'examen. Il peut se faire que par le progrès naturel de l'instruction, les aspirants aient été mieux préparés qu'ils ne l'étaient les années précédentes. Mais il est encore à craindre que l'obtention de ce grand nombre de diplômes ne soit le résultat d'une indulgence excessive de la part des examinateurs.

SOMMAIRE statistique annuel des bureaux d'examineurs de la Province de Québec, année 1870.

BUREAU DE	Nombre de jours qu'ont duré les séances.	Nombre de candidats examinés.		Nombre de diplômes octroyés pour Académies, 1re classe	Pour Académies, 2e classe	Pour Ecoles modèles, 1re classe	Pour Ecoles modèles, 2e classe.	Pour Ecoles élémentaires, 1re classe	Pour Ecoles élémentaires, 2e classe.	Nombre de candidats admis, et degré des diplômes.	Grand Total.	Nombre des candidats rejetés.		
		Nombre moyen d'instituteurs par jour.												
													Instituteurs.	Institutrices.
Beauce.....	4	21	5	1	3	13	17	4	
Bonaventure.....	2	2	1	2	2	
Charlevoix.....	2	6	3	5	1	6	
Chicoutimi.....	3	9	3	7	1	8	1	
Gaspé.....	3	4	1	1	2	1	4	
Kamouraska.....	4	29	7	17	7	25	4	
Montréal (Catholiques).....	9	189	21	2	5	2	1	181	64	10	167	
Montréal (Protestants).....	4	63	16	4	1	3	2	2	9	19	3	44	
Ottawa.....	4	22	6	4	12	5	21	1	
Pontiac.....	3	10	3	2	2	3	3	10	
Québec (Catholiques).....	4	76	19	1	2	1	1	15	41	1	56	
Québec (Protestants).....	2	6	3	2	1	1	2	6	
Richmond (Catholiques).....	3	16	5	4	9	13	3	
Richmond (Protestants).....	2	26	13	15	11	26	
Rimouski.....	2	11	6	7	7	4	
Sherbrooke.....	4	28	7	1	1	1	1	1	2	14	6	21	
Stanstead.....	4	34	8	3	13	2	16	34	
Trois-Rivières.....	4	58	15	8	21	1	15	8	37	
Waterloo & Sweetsburg (Catholiques) ...	3	9	3	1	5	2	8	1	
Waterloo & Sweetsburg (Protestants) ...	4	57	14	9	17	2	22	50	7	
	70	676	9-6	6	1	1	6	18	4	6	37	273	12
											240	8	34	
												562	604	72

Le tableau suivant donne un état des écoles dissidentes protestantes d'une part, et des écoles catholiques dissidentes de l'autre.

Les premières, au nombre de 162, comptent 5428 élèves.

Les secondes, au nombre de 53, en comptent 2040.

D'après le rapport précédent, les protestants avaient 154 écoles dissidentes avec 5672 élèves (8 écoles de moins et 244 élèves de plus).

Les catholiques avaient 56 écoles dissidentes avec 2178 élèves (3 écoles et 138 élèves de plus).

TABLEAUX DES ÉCOLES DISSIDENTES ET DE LEURS ÉLÈVES.

NOMS DES INSPECTEURS D'ÉCOLES.	Ecoles dissidentes protestantes.	Nombre d'élèves.	Ecoles dissidentes catholiques.	Nombre d'élèves.
1 J. B. F. Painechaud.....
2 Révd. R. G. Plees.....	4	205	134
3 L. Lueier.....	2
4 Th. Tremblay.....	3	106
5 Vincent Martin.....	1	15
6 G. Tanguay.....
7 S. Boivin.....
8 Wm. Thompson.....	6	206
9 P. F. Béland.....	2	70
10 E. Carrier.....	5	151
11 J. Crépault.....
12 F. E. Juneau.....	6	212
13 P. Hubert.....	3	197
14 W. Alexander.....	18	450
15 B. Maurault.....
16 H. Hubbard.....	7	228
17 M. Stenson.....	12	456
18 McLaughlin.....	18	470
19 J. N. A. Archambault.....	2	109
20 J. B. Delage.....	8	144
21 Michel Caron.....	19	557
22 G. Grondin.....	15	510
23 G. Thompson.....	5	264	19	898
24 F. X. Valade.....	23	845
25 A. D. Dorval.....	7	185	2	92
26 C. Germain.....	8	174
27 C. B. Rouleau.....
28 Bolton McGrath.....	20	780
	162	5428	53	2030

Le petit tableau qui suit indique le mouvement de la caisse d'économie des instituteurs depuis son établissement.

CAISSE D'ÉCONOMIE DES INSTITUTEURS.

ANNÉES.	Nombre des instituteurs qui se sont inscrits chaque année.	Nombre de pensionnaires chaque année.	Taux de la pension pour chaque année d'enseignement	Total des pensions payées.
			\$ cts.	\$ cts.
1857.....	150	63	4 00	886 90
1858.....	74	91	4 00	2211 74
1859.....	18	128	4 00	3115 36
1860.....	9	130	3 00	2821 57
1861.....	9	160	3 00	3603 58
1862.....	10	164	1 75	2522 00
1863.....	13	171	2 25	3237 00
1864.....	7	170	1 75	2727 00
1865.....	11	160	1 75	2787 00
1866.....	13	178	1 75	2784 00
1867.....	15	176	1 75	3036 00
1868.....	10	163	2 50	4590 00
1869.....	9	174	2 50	4677 00
1870.....	5	174	2 50	4700 00

Il est assurément regrettable que, malgré une somme additionnelle de \$1,500 votée par la Législature en faveur de cette caisse, on ne remarque pas chez la classe enseignante plus d'empressement que par le passé à profiter des avantages qui lui offre cette excellente institution pour s'assurer quelques ressources, si faibles qu'elles puissent être, en cas de retraite ou d'incapacité de travail.

Le tout respectueusement soumis,

PIERRE J. O. CHAUVÉAU,

Ministre de l'instruction publique

Ministère de l'instruction publique, }
Québec, 13 décembre 1871. }

Quarante-huitième conférence de l'Association des instituteurs de la circonscription de l'école normale Jacques-Cartier, tenue le 30 août 1872.

Présents : l'inspecteur Valade, MM. U. E. Archambault, président ; D. Boudrias, M. Emard, R. Martineau, P. Demers, H. Tétrault, O. Pelletier, J. O. Mauffette, L. T. René, V. Harman, J. Leroux, E. Trudel, G. Boudrias et J. O. Cassegrain.

Sur motion de M. Demers, secondé par M. Tétrault, M. Cassegrain est prié d'agir comme secrétaire *pro tempore*.

Lecture et adoption du compte-rendu de la dernière conférence.

M. Mauffette lit un essai sur la *Nécessité pour tout homme, et en particulier pour l'instituteur, d'élever sa profession*.

Le sujet que vient de traiter M. Mauffette est d'une importance majeure, et digne de l'attention des esprits les plus sérieux. Il a surtout le singulier privilège d'être de tous les temps, et de pouvoir s'appliquer à tout membre d'une classe professionnelle quelconque. En effet, *élever sa profession*, chercher à acquérir les connaissances que réclame la nature des fonctions que l'on a à remplir est un devoir de prescription divine, et dont personne n'est dispensé. Aujourd'hui que la réciproque de cette proposition, *Chacun doit élever sa profession*, semble être la vérité pour un grand nombre, il est beau d'entendre

proclamer ce principe par un homme appartenant à une classe humble en apparence, et dont la société, en général, s'occupe si peu.

Après avoir exposé sa thèse et l'avoir appuyée d'arguments solides, M. Mauffette est entré dans de nombreuses considérations sur la *valeur de l'instituteur, les services qu'il rend à la société, l'énergie qu'il doit posséder pour se maintenir à la hauteur de sa tâche, et surmonter les difficultés sans nombre qu'il rencontre sur son passage*.

M. le Président offre ensuite à la discussion le sujet suivant :

“ *L'Enseignement oral* devrait-il être adopté pour inculquer aux enfants les premières notions de géographie et d'histoire ? ”

M. Martineau ouvre la discussion, et dit que l'*Enseignement oral* est propre à inspirer aux élèves le goût de l'étude ; qu'il répond parfaitement à l'inclination qu'ont les enfants de s'informer de tout, et de poser des questions sur toutes les choses qui les frappent ; qu'il est, enfin, un excellent moyen de créer de l'émulation chez les élèves. Cette méthode est celle que ce monsieur met lui-même en pratique.

M. Tétrault corrobore l'opinion de M. Martineau, et donne à l'appui de ses avancées les résultats de sa propre expérience. Il ajoute que cette méthode est la seule dont l'instituteur doive faire usage, et prétend qu'on peut l'employer avantageusement même avec les élèves les plus avancés.

M. Mauffette dit que l'*Enseignement oral* rend les élèves plus attentifs, qu'il développe plus rapidement leur intelligence, et que la pratique se déclare en faveur de cette méthode.

M. l'inspecteur Valade est d'avis qu'il faut parler aux oreilles avant de parler aux yeux, et prétend que de tous les modes d'enseignement, la méthode orale est l'essentielle. Il propose le système de voyages pour l'enseignement de la géographie. "Ces voyages, dit-il, que l'instituteur aura soin de semer de traits intéressants relatifs à l'histoire, et se rattachant à telle époque ou à tel lieu en particulier, seront propres à enrichir l'intelligence des enfants, sans les trop fatiguer."

M. Demers développe le moyen d'enseignement dont il est ici question, le présente sous son point de vue le plus avantageux, et dit qu'à l'aide de cette méthode le maître saura rendre sa classe intéressante, ses élèves plus attentifs, et s'assurera par là même une plus grande somme de succès. Il n'admet que ce seul mode d'enseignement pour tous les élèves en général, les plus avancés comme ceux qui le sont peu.

M. Cassegrain n'est nullement hostile à l'*Enseignement oral* : il en apprécie, comme ceux qui l'ont précédé dans la présente discussion, les nombreux avantages. Il s'oppose, néanmoins, à ce que l'on mette le livre complètement de côté, et fait voir que l'instituteur qui serait trop exclusif dans la mise en pratique de cette méthode, se priverait ainsi d'un précieux auxiliaire.

M. Emard partage l'opinion de M. Cassegrain. Il croit que l'emploi simultané de l'une et l'autre méthode offrirait une plus sûre garantie de succès. Seul, l'*Enseignement oral* lui paraît peu propre à produire des fruits aussi heureux qu'on le prétend, et il ajoute que ce mode d'instruction ne peut être avantageux qu'en autant que les élèves ont une idée de la matière que le maître doit leur enseigner, attendu que les questions sont alors mieux comprises, et les explications mieux saisies.

MM. Boudrias, René et Trudel se prononcent en faveur de l'*Enseignement oral*.

M. le Président résume les débats à peu près en ces termes : "La pratique se déclare pour l'*Enseignement oral*. Cette méthode est aussi profitable à l'instituteur, puisqu'elle le force à faire de sérieuses études, afin de se mettre au niveau de sa tâche, et rendre sa classe intéressante et instructive. Quel que soit, d'ailleurs, le système qu'adopte un maître, il lui faut étudier, et étudier fortement. Le célèbre Rollin disait que "quand même un homme aurait enseigné pendant vingt ans et plus encore, il ne devrait jamais paraître en classe sans avoir soigneusement préparé ses leçons." M. le Président fait voir, en terminant, la similitude qu'il y a entre l'*Enseignement oral* et les leçons de choses.

Puis, la question étant mise aux voix, la majorité des instituteurs se prononce en faveur de l'*Enseignement oral*.

Cette discussion est suivie d'une Lecture sur *L'Avenir des enfants qui nous sont confiés*, par M. Martineau.

M. le lecteur a cédé à un bon mouvement en s'occupant de cette grave question. Cette pensée, éminemment patriotique, ne devrait pas rester sans écho. En effet, lorsque l'on songe au nombre d'enfants qui fréquentent les écoles, et au nombre comparativement très-restreint de ceux qui profitent de l'instruction qu'ils y ont acquise, l'on se demande avec regret quelle peut être la cause de cette étrange anomalie. Aussi, l'on doit savoir gré à M. Martineau de consacrer ses talents et ses loisirs à l'étude des inconvénients qu'il importe le plus à la société de faire disparaître, et faire des vœux pour que ses idées se réalisent bientôt.

Parmi les moyens que suggère M. Martineau pour remédier à ce triste état de choses, nous indiquerons les principaux que voici :

- 1o. Attirer les enfants à l'école le plus tôt possible ;
- 2o. Rendre l'enseignement facile ;
- 3o. Récompenser l'assiduité ;
- 4o. Se tenir continuellement en rapport avec les enfants ;
- 5o. Etudier leurs dispositions, afin de donner à l'enseignement une direction conforme à ces dispositions ;
- 6o. Créer un institut qui serait sous le contrôle immédiat de l'instituteur, et où les élèves qui ont abandonné l'école, iraient compléter leur éducation.

Proposé par M. Cassegrain, secondé par M. Demers :

"Que M. le président et M. le trésorier soient autorisés à s'entendre avec les propriétaires ou agents des différentes voies de communication, afin d'obtenir de ces messieurs une réduction dans le prix de passage en faveur des instituteurs qui assisteraient aux conférences."

Adopté.

Les résolutions qui suivent, relatives à la prochaine conférence, sont unanimement adoptées :

"La prochaine conférence se composera de deux séances, dont l'une aura lieu la veille du dernier vendredi de janvier prochain, à 7½ h. du soir ; et l'autre, le lendemain, à 10 h. de l'avant-midi."

SÉANCE DU SOIR.

La question suivante sera offerte à la discussion :

"Les leçons de choses devraient-elles faire partie de l'enseignement, et pour quelles raisons ?"

"Discutants inscrits : M. Demers, pour l'affirmative, et M. Martineau, pour la négative."

Il y aura aussi un *Entretien* sur un sujet scientifique.

SÉANCE DU JOUR.

Des Lectures seront données par M. l'inspecteur Valade, et par MM. D. Bondrias et Tétrault.

La question suivante sera discutée :

"Doit-on exiger de l'élève les réponses mêmes du texte ou bien l'équivalent ?"

"Discutants inscrits : M. Pelletier, pour l'affirmative, et M. Trudel, pour la négative."

Et la séance est ajournée.

J. O. CASSEGRAIN,

Secrétaire *pro tempore*.

Quarante-septième conférence de l'Association des instituteurs de la circonscription de l'école normale Laval, tenue le 31 août 1872.

Présents : le révd. P. Lagacé, principal ; M. F. E. Juneau, inspecteur d'écoles ; MM. F. X. Toussaint, J. B. Cloutier, D. McSweeney, Jos. Létourneau, Ant. Légaré, C. Dufresne, J. B. Dugal, G. Labonté, D. Guignard, C. Lacroix, C. Robitaille, V. Bérubé, W. Ryan, J. Cloutier, F. Létourneau et B. Pelletier.

Le secrétaire étant absent, M. B. Pelletier est appelé à agir comme secrétaire.

Le procès-verbal de la dernière assemblée est lu et adopté à l'unanimité.

Il est immédiatement procédé à l'élection des officiers de l'Association et des membres du comité pour l'année courante, et sur motion de M. F. X. Toussaint, secondé par M. B. Pelletier, il est résolu que cette élection se fasse de vive voix.

En conséquence, M. J. B. Cloutier est élu président ; M. Ls. Tardif, vice-président ; M. B. Pelletier, secrétaire ; M. G. Labonté, trésorier ; MM. F. X. Toussaint, D. McSweeney, Ant. Légaré, J. B. Dugal, C. Dufresne, P. Ant. Roy, Frs. Pagé, D. Poitvin et B. Pelletier, membres du comité de régie.

M. C. Dufresne fait ensuite une lecture sur la *gnomonique*.

Ce Monsieur sait intéresser l'auditoire en expliquant le moyen de trouver la ligne méridienne d'un lieu à l'aide d'un instrument à la portée de tout le monde, c'est-à-dire, un fil à plomb seulement ; et, connaissant la latitude de ce lieu, d'y placer un cadran solaire, soit horizontal, soit vertical.

Afin de donner plus d'intérêt et d'ajouter davantage aux preuves qu'il vient de fournir, M. Dufresne fait voir aux membres présents un instrument portatif de son invention. Cet instrument muni d'une petite boussole lui donne toutes les heures de la journée aux environs de sa résidence.

M. Dufresne a donné à ses auditeurs la certitude qu'il possède des connaissances étendues et pratiques dans la science des mesures.

M. le principal propose ensuite pour être discuté à la prochaine conférence, le sujet suivant : *Enseignement de la lecture dans les écoles.*

Sur motion de M. Ant. Légaré, secondé par M. J. B. Dugal, des remerciements sont votés aux officiers et aux membres du comité sortant de charge ; et l'assemblée s'ajourne au dernier samedi de janvier prochain.

B. PELLETIER,
Secrétaire.

Revue mensuelle.

La seconde session du deuxième parlement de la province de Québec s'est ouverte le sept novembre, avec la solennité et le cérémonial ordinaires. Cette époque est toujours attendue avec une certaine impatience et saluée avec plaisir, par la population de notre ville, à qui elle communique, pour quelque temps du moins, une vie et une activité nouvelles. Notre jeunesse, surtout, se prépare chaque année à passer au crible les discours de la droite comme ceux de la gauche, et à déplacer, de temps à autre, la palme de l'éloquence. Car notre ville est littéraire avant tout. C'est peut-être une faute, aux yeux de quelques uns, mais nous l'avouons, dans tous les cas, sans aucune fausse honte. La littérature donne rarement la fortune, peu souvent même une aisance enviable ; mais, en revanche, elle offre, pour celui qui s'y livre par vocation, des compensations qui valent plus qu'on ne pense et des joissances qui ont bien leur charme.

Plusieurs de nos députés qui s'occupent de littérature, connaissent cette vérité aussi bien que nous. C'est pourquoi, en leur souhaitant la bienvenue, nous nous permettons de leur demander un peu de cette jouissance à la quelle ils nous ont, du reste, habitués, et qui coûte si peu cher à plusieurs d'entre eux.

Si nous avons en notre solennité, nos amis de Montréal ont eu aussi, de leur côté, leurs jours de fête et de réjouissance. C'est d'abord le cinquantième anniversaire de l'admission de M. C. S. Cherrier à la profession d'avocat. M. Cherrier est le doyen du barreau de toute la province de Québec ; mais ce n'est pas là son seul titre à l'affection et au respect de ses confrères, sentiments qui sont partagés, d'ailleurs, par toute une population, avec une touchante unanimité. M. Cherrier est un de ces hommes rares et privilégiés qui n'ont que des admirateurs et des amis, une de ces natures fermes mais généreuses dont les actions ont le don de contrôler sans blesser ; un de ces caractères honnêtes et francs respectés même par l'envie, qui, pourtant, respecte si peu de personnes et de choses. Si vous ajoutez à cela une affabilité extrême envers la jeunesse, une urbanité proverbiale envers tous les âges, et enfin une humilité égale à son mérite, vous comprendrez facilement comment on arrive à une considération si honorable.

M. Cherrier est, en outre, un de nos orateurs les plus populaires et les plus estimés. Il n'y a presque pas eu de réunion littéraire, ou de mouvement dans les lettres et les arts, depuis trente ans et au-delà, où son nom ne soit pas mêlé, et où sa voix éloquente n'ait pas fait entendre des paroles pleines de promesses et d'encouragements ; promesses, d'ailleurs, qu'il a toujours tenues et encouragements qu'il a toujours traduits par des faits. Indépendamment de sa haute position morale, M. Cherrier s'est aussi acquis une très belle fortune : ce qui prouve, après tout, qu'en dépit d'une maxime moderne, l'honnêteté n'est pas toujours un obstacle au succès.

M. Cherrier a refusé plusieurs charges importantes ; il a même décliné, dit-on, l'honneur de s'asseoir sur le banc des juges, ce but si légitime de toutes les ambitions d'un avocat. Fût-il placé plus haut, d'ailleurs, dans l'échelle sociale, qu'il ne pourrait pas s'élever davantage dans le respect plein d'affection dont il est l'objet.

C'est surtout à la jeunesse qu'il a tant aimée, encouragée, soutenue, à entourer cette vieillesse honorable de sa reconnaissance empressée. C'est au jeune barreau surtout, qu'il appartient de lui prouver ses sentiments de gratitude si bien mérités, du reste. Pour cela, il n'a qu'à suivre les traces glorieuses qu'a laissées de toutes parts cette carrière si bien remplie.

Quelques semaines après cette démonstration, le 29 octobre, une autre fête, réunissant un concours immense de population, dans la vaste église paroissiale de Montréal, autour du vénérable évêque de ce diocèse, qui, lui aussi, célébrait ses *noces d'or*, c'est-à-dire le cinquantième anniversaire de son ordination. Toute la ville avait revêtu ses habits de liesse et, avec des députations de toutes les parties du pays, était venue, dans un élan spontané, apporter son hommage au prelat bien aimé et vénérer sa double couronne d'années et de vertus. Tous les évêques et presque tout le clergé de la Province étaient présents. La vaste enceinte de l'église de Notre-Dame ne pouvait pas contenir la foule énorme accourue de toutes parts, toute la ville était remplie d'étrangers.

Nous avons dit, la fête du 29 octobre ; nous aurions dû dire plutôt la série de fêtes, car pendant les huit jours précédents, Monseigneur a été constamment l'objet des plus éclatantes marques de respect et d'affection. Toutes les paroisses du diocèse, tous les corps religieux ou sociaux de la ville sont venus, chacun en son tour, lui exprimer leurs sentiments et lui apporter leur offrande, à l'occasion de cet événement remarquable.

Le soir du 29, un grand banquet de 800 couverts, a été offert, au prelat distingue, à la grande salle du marché Bonsecours et une illumination a couronné cette journée de fête.

Nous espérons que le vénéré pasteur, malgré son âge avancé, sera conservé pendant de longues années encore à l'attachement de son troupeau.

Il nous faut, bien à regret, laisser ces sujets agréables pour faire une courte revue des faits importants, dans un autre ordre de choses, qui se sont passés autour de nous, ou de l'autre côté de l'océan.

Au moment où nos Chambres ouvraient leur session, comme nous l'avons dit en commençant, nos voisins des Etats-Unis venaient de terminer leurs élections générales. La véritable élection, celle, du moins, qui attirait toutes les attentions et causait toutes les anxiétés, était l'élection du Président : elle s'est terminée en faveur du général Grant qui occupait déjà cette charge. Depuis huit jours, il était assez facile de prévoir ce résultat, et il n'a pris personne par surprise. Quoique Greeley, au commencement de la campagne électorale, parût réunir les plus grandes chances de succès, il avait cependant perdu beaucoup de terrain vers la fin de la lutte, et il n'était plus permis à son parti de se faire illusion. On assigne diverses causes à ce revirement extraordinaire de l'opinion publique, mais il est difficile de trouver la véritable. Grant s'était acquis beaucoup de réputation et une grande popularité, comme général dans l'armée du Nord, pendant la guerre de sécession. Quant à ses qualités administratives, il n'est pas facile d'affirmer qu'il en ait montré de bien remarquables pendant la période de sa présidence. Son règne aurait même été entaché de certaines fautes difficiles à pardonner, si l'on en croit, du moins, la presse du camp opposé. Dans un pays, toutefois, où les partis sont tellement tranchés, et où la lutte se fait avec tant de passion, il n'est pas toujours prudent de juger un homme sur des articles de journaux, et les actes de Grant ne justifiaient probablement pas à la lettre la sombre peinture qu'on en faisait.

D'un autre côté, Horace Greeley, quoique peu connu dans l'arène électorale, s'était créé une autorité ans grande que mérite dans la presse politique, depuis vingt-cinq ans et jouissait d'une juste considération comme écrivain et penseur distingué. La lutte sur les *hustings* avait en outre révélé en lui un orateur populaire d'un grand talent et un adversaire aussi redoutable à la tribune que dans le cabinet. Les deux antagonistes s'étaient également aliéné la population française par leurs sympathies ouvertement exprimées en faveur de la Prusse, pendant la dernière guerre. On s'accordait cependant assez généralement à donner moins d'importance à l'action de Greeley, qui n'avait été qu'une adhésion personnelle, pendant que l'appui de Grant était censé exprimer les opinions de tout le peuple américain. Les amis de Greeley avaient compté beaucoup sur cette distinction, peut-être un peu trop subtile pour la masse des électeurs. Grant avait aussi contre lui l'esprit de la Constitution qui semble être tout-à-fait opposé à l'élection d'un président pour deux termes d'office consécutifs. Malgré tout, cependant, Grant l'a emporté à une majorité considérable, et Greeley, qui avait laissé la rédaction de son journal pendant la lutte, afin d'être plus libre de ses actions et de ses opinions, a déjà repris le fauteuil et les fonctions qu'il avait abandonnées temporairement.

Beaucoup de personnes prétendent, et leur opinion n'est probablement pas sans fondement, que le résultat de l'élection est dû, en grande partie, à la décision du conseil arbitral de Genève, favorable aux Etats-Unis, et dont les amis de Grant ont su tirer parti en faveur de ce dernier, mais surtout, au jugement obtenu dernièrement dans l'affaire de l'île de San Juan. Cette question, comme on le sait, avait été soumise à l'empereur Guillaume. Nous empruntons à un journal de Montréal les détails suivants, à ce sujet.

“ Le traité d'Ashburton conclu en 1846 avait eu pour but de régler toutes les difficultés entre l'Angleterre et les Etats-Unis et de fixer les limites des possessions des deux pays. Il fut décidé que le chenal mitoyen servirait de frontière maritime dans l'océan pacifique. Il y a dans le chenal, entre Vancouver et la terre ferme, un grand nombre de petites îles dont la plus étendue et la plus importante est celle de San Juan.

“ Par sa position toute rapprochée de Vancouver elle commande cette île qui se trouve sous son canon. Il y a aussi trois chenaux, dont les deux principaux sont ceux de Haro, entre San Juan et Vancouver et celui de Rosario, beaucoup plus large mais moins profond, entre San Juan et les autres îles. Les Anglais prétendent que la limite devrait se compter par la distance moyenne d'un rivage à l'autre, tandis que les Américains soutenaient que les auteurs du traité avaient en vue le chenal généralement employé, ou celui de Haro. Le traité de Washington renvoyait la querelle à la décision de l'empereur d'Allemagne et c'est suivant les prétentions des Américains que celui-ci a jugé.”

Cette manière de décider les difficultés qui viennent à s'élever entre deux pays, peut bien avoir ses inconvénients, mais elle est, suivant nous, beaucoup plus conforme aux idées de la civilisation moderne. “ Le pire règlement vaut mieux que le meilleur procès”, dit-on dans un autre ordre de choses. C'est bien le cas de dire ici, également, que le pire jugement vaut mieux que la plus brillante victoire. Nous en avons un exemple frappant dans la triste résultat de la dernière guerre franco-prussienne. Malgré son succès et l'indemnité énorme qu'elle reçoit, la Prusse a bien du mal à se relever et à panser ses blessures; pendant que celles de la France, encore saignantes, se rouvrent chaque jour.

Le premier octobre a vu se rompre le dernier lien qui rattachait à ce pays si éprouvé l'Alsace et la Lorraine. C'était le délai fixé pour l'option. Aussi dès la veille, la triste exode a commencé, et presque toute une population, les larmes aux yeux et le désespoir dans l'âme, a laissé la terre des aïeux et des souvenirs d'enfance, pour prendre le chemin de l'exil. Comme autrefois le peuple hébreu, puisse-t-elle trouver, non pas une nouvelle terre promise, mais au moins des bords hospitaliers, et un peuple de frères pour accueillir et consoler sa noble douleur.

M. Thiers vient encore de prendre une de ces décisions qui semblent tenir un peu trop de l'autocrate, et qu'une bonne partie de la presse lui reproche assez vertement. Il a signifié au prince Napoléon et à sa famille, l'ordre de quitter le territoire français. Le prince a résisté à cette injonction et a déclaré qu'il ne céderait qu'à la violence. En conséquence, il a été arrêté, avec la princesse, et conduit en dehors de la frontière. L'arrestation s'est faite avec tous les ménagements possibles et avec tous les égards dus au rang et à la qualité des personnes; mais c'est, en fin de compte, une véritable arrestation. Le prince a, en conséquence, et suivant l'avis qu'il en avait donné, porté plainte au procureur-général, contre le ministre de l'intérieur, qui avait émis l'ordre d'expulsion, contre le préfet de police et contre tous ceux qui ont pris part à l'affaire. Le procureur-général a, paraît-il répondu, après en avoir délibéré, qu'il n'avait pas qualité pour s'occuper de l'affaire. Le prince insiste, et si sa plainte est rejetée, il déclare son intention d'instituer personnellement des poursuites devant les tribunaux réguliers. Depuis, le Président a fait parvenir à la princesse, un avis l'informant que le décret ne frappait que son mari et qu'elle pouvait, elle-même, rentrer en France à son gré.

Cette affaire a causé beaucoup d'excitation, et l'on prétend que le parti bonapartiste y a plutôt gagné que perdu.

D'un autre côté, cependant, le parti républicain gagne des adhérents, même parmi ceux qui semblent par nécessité de naissance, devoir supporter les institutions monarchiques. Ainsi, le comte Duchâtel, fils de l'ancien ministre de Louis-Philippe, a donné au système actuel, son adhésion et son appui. Ce n'est qu'un nom entre plusieurs qui ont aussi formulé des déclarations précises et formelles.

Pendant ce temps, le comte de Chambord, avec une confiance inébranlable dans la bonté de sa cause, proteste contre la république, et dit que la monarchie seule peut sauver la France et lui rendre son éclat d'autrefois. A cette protestation, M. Gambetta répond en poussant des soupirs altérés vers la véritable république future, dont celle-ci, dit-il, n'est que l'ombre grossière. Tant que cette république modèle ne sera pas établie, la France, suivant lui, ne fera que vivre à moitié. Evidemment, M. Gambetta est pour les grands moyens.

Comme complément à toutes ces divergences d'opinions et de tendances, arrivent, eoup sur coup, deux lettres de M. Victor Hugo, comme le grand poète en écrit depuis quelque temps, sur une république modèle, où il n'y aura ni pauvres ni riches, ni travailleurs ni paresseux, mais où tout un peuple de frères se chauffera dans le même rayon de soleil l'hiver, et, l'été, prendra le frais sous le même ombrage du grand arbre de la liberté, en buvant, à la même coupe, un mélange de lait et de miel, puisé sans cérémonie dans les ruisseaux des environs. C'est là, du moins, ce que nous avons cru

entrevoir à travers le langage extraordinaire de ces deux lettres, peu faites, du reste, pour nos pays barbares.

Au demeurant, tout cela indique un triste état de choses, et fait naître des craintes sérieuses pour l'avenir.

Au milieu de tous ces ballottements d'opinion, il fait bien de lire les belles et nobles paroles prononcées par le prince de Joinville à l'inauguration d'un monument funéraire élevé, à Langres, aux soldats morts pendant la dernière guerre. Le prince rend un juste hommage à ce dévouement, à cet héroïsme obscur, qui se sacrifie sans espoir de récompense et avec la certitude que son acte sublime sera ignoré de tous. Le prince termine en disant qu'au lieu de rétablir la statue l'empereur sur la colonne Vendôme, on devrait y élever la statue d'un simple soldat. Nous publions ce discours dans une autre colonne. Il est rempli de grands sentiments, et nous sommes certain que ces nobles paroles trouveront un écho dans les cœurs de tous ceux qui savent établir une différence légitime entre le vain bruit d'une renommée due le plus souvent aux caprices de la fortune, et les titres glorieux acquis dans l'ombre, par un dévouement héroïque et un sacrifice de tous les instants.

Il vient de s'élever, en France, une question de la plus haute importance, et qui aura probablement son retentissement dans le monde entier. C'est celle de la réforme de l'enseignement actuel. M. Jules Simon, ministre de l'instruction publique de la république française, et le promoteur de ce mouvement, a adressé, sur ce sujet une circulaire très-volumineuse à tous les recteurs et proviseurs des lycées de France. Cette circulaire est divisée en deux parties. La première traite de l'enseignement proprement dit, et propose tout un plan de réforme dans la méthode actuelle. Cette réforme aurait lieu surtout dans le système adopté pour l'étude des langues mortes, que l'on relèguerait au second plan, pour donner la part principale de temps aux langues vivantes. La seconde partie a trait à l'organisation du corps enseignant, qui deviendrait un corps à peu près indépendant.

La première partie de la circulaire a causé une émotion générale et toute la presse de Paris s'en occupe avec une grande ardeur de discussion. Mgr. Dupanloup a même publié une lettre dans laquelle il se déclare formellement opposé à cette réforme dans l'enseignement du latin et du grec, et par laquelle il enjoint à toutes les institutions enseignantes dirigées par des religieux ou des prêtres, de ne tenir aucun compte de la circulaire du ministre de l'instruction publique. Il est probable, pourtant, que, d'ici à quelque temps, les autorités en viendront à une entente. Jusque là, nous croyons devoir suspendre nos remarques sur le sujet.

Notre bulletin nécrologique ne contient que peu de noms. Le premier sur la liste est l'hon. W. H. Seward, ancien secrétaire d'état des Etats-Unis, mort, à Auburn, N. Y., le 10 octobre. Un journal de Montreal donne sur cet homme distingué les détails suivants :

“ Né en 1801, à Florida, New-York, Seward fit son entrée au barreau en 1822. En 1834, on le mit sur les rangs pour le poste important de gouverneur de New-York, mais il fut défait. Il prit sa revanche en 1838, et fut élu. Ce fut vers ce temps que la question de l'esclavage commença à être agitée aux Etats-Unis. De suite, Seward se prononça énergiquement pour l'abolition de l'esclavage. Les Etats, disait-il un jour, doivent être entièrement esclaves ou entièrement libres.

En 1859, il fit un tour à l'étranger et visita l'Europe, l'Egypte et la Palestine. A son retour, une partie des républicains le choisirent pour leur candidat à la présidence. C'était en 1860. Il était bien le plus remarquable d'entre tous les candidats; toutefois il fut défait par A. Lincoln. Cette défaite ne laissa aucun ressentiment dans son cœur, et il accepta sous Lincoln la charge de secrétaire d'Etat. C'est de ce moment surtout que date sa renommée. Les événements sanglants auxquels il s'est trouvé mêlé, ont certes contribué pour beaucoup à le faire sortir des rangs du vulgaire; mais il faut dire aussi que s'il a été appelé à diriger les destinées de sa patrie pendant cette redoutable période de la guerre, c'est qu'on reconnaissait en lui un homme d'état. Lors de l'assassinat de Lincoln, il faillit aussi lui être la victime du même attentat. On dit qu'il s'est toujours senti depuis, de la blessure qu'il reçut alors.

Lorsque Johnson eut succédé à Lincoln, Seward se rattacha à la politique de conciliation que le nouveau président cherchait à faire prévaloir. Cette attitude lui valut la perte presque complète de son influence. Il dut se retirer de la vie publique, comme le fit Johnson lui-même.

Le télégraphe transatlantique annonce aussi, dans le même mois la mort de Théophile Gauthier, poète français distingué, et celle de M. Jacques Babinet, physicien et membre de l'Institut. M. Théophile Gauthier était né à Tarbes, le 13 août 1808; il avait, par conséquent 64 ans. Il était l'un des admirateurs passionnés de Victor Hugo, et a publié un grand nombre de poésies, depuis 1830, jusqu'à ces dernières années. Il a écrit des relations intéressantes sur ses voyages, et a collaboré, en outre, à plusieurs journaux. M. Babinet est auteur d'un grand nombre de mémoires importants sur les diverses branches des sciences mathématiques et physiques,

contenus dans les *Annales de physique et de chimie*, et dans les *comptes-rendus* de l'académie des sciences.

Un accident regrettable a aussi, dans le cours d'octobre, terminé les jours d'un de nos compatriotes les plus estimés, M. Hippolyte Dubord. M. Dubord a été pendant longtemps constructeur de navires et a fait beaucoup pour l'avancement de cette industrie dans le district de Québec. Il a été député à l'Assemblée législative, avant la confédération. C'était un homme doué d'un excellent cœur et d'une grande générosité. Il était âgé de 70 ans.

Au moment de clore notre revue, nous apprenons qu'un terrible incendie vient de détruire près d'un tiers de la ville de Boston. Le feu a sévi principalement dans la partie appelée *ville ancienne*, et a détruit des propriétés, tout mobilières qu'immobilières, pour une valeur d'au-delà de 150 millions de dollars. C'est une calamité presque aussi grande que celle qui a fondu sur Chicago, l'année dernière; et des milliers de personnes vont se trouver sur le pavé. Malheureusement, les secours seront peu-être plus difficiles à obtenir, à cette saison si rigoureuse, et à la suite de la terrible épidémie qui a décimé la race chevaline et créé, par là même une gêne momentanée dans tout le commerce, en suspendant les moyens de transport.

C'est une dure épreuve, qui appelle les sympathies de toutes les âmes sensibles et les secours de tous les cœurs généreux.

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

BULLETIN DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

—*Instruction publique au Nouveau-Brunswick.*—Le rapport du Surintendant de l'éducation du Nouveau Brunswick, donne les statistiques suivantes, pour l'année terminée, le 30 septembre 1871. Ecoles de paroisses en opération: 1871, terme d'hiver, 872, contre 825 en 1870; augmentation, 47; terme d'été, 1871, 898, contre 888 en 1870; augmentation, 10. Nombre d'élèves enregistrés: 1871, terme d'été, 32 025, contre 1870, 30 693; augmentation, 1 332; terme d'été, 33 297, contre 1870, 33 627; diminution, 330, laissant cependant une augmentation générale de 1 002. Nombre d'instituteurs employés, 1871, terme d'hiver, 402, terme d'été, 365; institutrices, terme d'hiver, 507, terme d'été, 567. Traitements payés sur les fonds du gouvernement, \$90,933; sur des fonds provenant d'autres sources, \$118,545; total, \$209,478.

—*Instruction publique en Russie.*—Le gouvernement russe a voté, cette année, un octroi de \$17,500,000, pour l'instruction publique.

Instruction publique en Allemagne.—*Statistique.*—L'empire allemand possède, en nombre rond, 60,000 écoles primaires, dans lesquelles 6 millions d'élèves reçoivent l'instruction, ce qui fait environ 150 écoliers par groupe de 1,000 d'habitants. Ce chiffre moyen est considérablement dépassé dans le Brunswick, l'Oldembourg, en Saxe et en Thuringe, où, sur 1,000 habitants, on compte 175 écoliers, tandis qu'au Meckembourg il n'y a que 120 écoliers par 1,000 habitants et 126 en Bavière pour le même chiffre.—Il existe en Allemagne: 330 gymnases, 214 progymnases, 14 gymnases professionnelles (Realgymnasien) 483 écoles professionnelles et du degré secondaire le plus élevé (Realschulen; höhere Bürgerschulen). Le nombre total des élèves, dans les établissements d'instruction du second degré est de 177,400.

L'empire allemand compte 20 universités, avec 1,624 professeurs et 15,600 étudiants. Il y a en outre, 10 écoles polytechniques. La Prusse, dit la *Gazette d'Augsbourg*, n'en possède que 2, outre l'académie d'architecture et des arts et métiers de Berlin: dans ces derniers établissements le nombre des professeurs est de 360, celui des étudiants de 4,500.—*Journal Officiel.*

BULLETIN DES LETTRES.

—*L'académie française.*—A la fin du seizième siècle, Antoine Baif, poète du temps et ami de Ronsard, fonda une société de beaux-esprits et de musiciens, dont le principal objet était l'étude du langage et de la prononciation. Charles et Henri prirent sous leur royale protection cette association qui périclita dans les troubles de la Ligue. A part les rois, il y avait dans cette société, Ronsard, Desportes, Duperron, qui tous ont laissé un nom dans les premières lettres françaises.

Sous Louis XIII le projet d'une académie renaquit, en 1612 deux ans après la mort du bon roi Henri IV, quand Rivault

proposa d'établir une académie qui embrasserait toutes les sciences, excepté la théologie, réservée à la Sorbonne. Vers 1630, Valentin Conrart, conseiller privé de Sa Majesté très-chrétienne, forma une société de littérateurs qui se réunissaient à sa maison. Quatre ans plus tard, le cardinal de Richelieu prit l'académie sous sa protection toute-puissante et lui donna le nom d'Académie Française. Les lettres patentes pour sa fondation furent octroyées en 1635, mais le Parlement ne consentit à les enregistrer que deux ans après leur émission. Bientôt par l'ordre du cardinal protecteur, l'Académie eut à juger le Cid et acquit une certaine importance.

Mais ce ne fut que sous Louis XIV que l'Académie obtint tout le prestige dont elle a joui depuis. Ce prince commença la bibliothèque de l'institut par un don de 600 volumes. Alors le titre d'académicien commença à être convoité par d'autres que les littérateurs. Les princes, les ducs et pairs, les cardinaux, les ministres enviaient les fauteuils académiques. Aussi, comment ne pas envier une place qu'illustraient les Corneille, les Racine, les Bossuet, les Fénelon et tant d'autres dans ce siècle de toutes les gloires.

Le duc de Maine, fils naturel de Louis XIV, se présenta à la mort du grand Corneille, mais le roi ne voulut pas ratifier l'élection du prince et le frère de l'auteur du Cid fut admis au fauteuil vacant.

Quand le maréchal de Saxe fut élu, ce guerrier plus illustre au Champ de Mars que dans un Athénée, écrivit sa réplique avec l'orthographe suivante: "Ils veulent me faire de la Cadémie, cela m'irait comme une bague à un chas."

Olivier Patru ayant été admis, en 1640, fit un discours de réception qui parut si beau que les académiciens firent une règle pour qu'à l'avenir chaque nouveau membre remerciât en belles phrases l'Académie de l'honneur qu'elle leur confèrait.

Comme toutes les anciennes institutions monarchiques, l'Académie disparut à la Révolution française, mais Napoléon Ier la rétablit ainsi que les autres académies des Inscriptions et Belles Lettres, des sciences morales, des beaux-arts, et leur donna le nom collectif d'Institut de France. Depuis, l'Académie a repris son ancienne splendeur et les principaux écrivains de la France tiennent à honneur d'être l'un des quarante immortels, malgré cette épigraphe d'un auteur blessé qui manquait son coup d'élection:

Ci-gît Piron qui ne fut rien,
Pas même Académicien.

Lampe inextinguible.—Les cercles maritimes s'occupent beaucoup, à l'heure qu'il est, de l'invention toute récente d'une lampe inextinguible et s'allumant d'elle-même, laquelle, vraisemblablement, devra être d'une grande valeur dans une foule de circonstances. Ses propriétés consistent en ce qu'elle s'allume seule, que sa flamme ne peut être éteinte ni par l'eau ni par aucun autre moyen, et qu'elle ne peut mettre le feu aux autres objets; en même temps sa lumière est extrêmement brillante et dure longtemps. Cette nouvelle lampe qui peut servir de signal d'alarme sur mer, consiste en un vase cylindrique de fer blanc, avec une pointe en forme de cône, et pourvu, en dessous d'un tube de six pouces de longueur. Le vase doit être entièrement rempli de morceaux de phosphate de calcium, et le tube soudé de façon que l'air n'y puisse pénétrer. La préparation peut ainsi se conserver des années sans aucune altération. Quand on veut se servir de la lampe, on coupe de la pointe du cône, et on pratique une ouverture au bout du tube, puis on fixe la lampe sur un morceau de bois et on la jette à l'eau. Le liquide pénétrant par l'extrémité inférieure du tube, vient en contact avec le phosphate de calcium, et de sa décomposition il se forme un gaz hydrogène phosphuré, qui se produit en grande quantité et qui, se dégageant par l'ouverture du tube conique, s'enflamme et brûle au contact de l'air atmosphérique.

Dernièrement on expérimenta ce nouveau mode de signal sur un steamer, en jetant la lampe par-dessus bord et en la traînant à quelque distance de la poupe au moyen d'une corde. Aussitôt que la lampe atteignit les ondes, une flamme brillante jaillit de l'ouverture, et quoiqu'elle fût continuellement plongée dans l'eau par le mouvement du navire, la lumière ne s'éteignit point, même lorsque la lampe disparaissait sous les flots. Au bout de quelque temps on coupa la corde, et la lampe, flottant l'arrière, resta visible jusqu'à une grande distance, à cause de la lumière qu'elle répandait autour d'elle.—(*Journal d'agriculture.*)

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

—*Geometry, Mensuration and the Stereometrical Tableau*, by CHARLES BAILLARGÉ, civil engineer, &c.; Middleton et Dawson, éditeurs, Québec, 1872.

M. E. Blain de St. Aubin, donne l'appréciation suivante du travail de M. Baillargé :

“ Les personnes qui, par goût ou par profession, se sont vouées à l'étude de la géométrie liront sans doute avec un vif intérêt la brochure que M. Baillargé vient de publier sous le titre qui précède. Il y a quelques années, M. B. publia un *Traité de géométrie* qui, grâce à une heureuse et nouvelle disposition des matières et à quelques théorèmes également nouveaux et très-curieux, ne manqua pas d'attirer l'attention des spécialistes non-seulement au Canada, mais chez nos voisins des Etats-Unis et jusqu'en Europe.

La brochure qui fait l'objet de cette courte notice est le rapport d'une conférence lue par M. B., au printemps dernier, devant la Société Littéraire et Historique de Québec.

“ Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,”

“ Et les mots, pour le dire, arrivent aisément.”

M. B. parle géométrie avec une aisance, une clarté qui n'ont pu manquer de plaire aux moins spécialistes de ses auditeurs ou de ses lecteurs. Ainsi que l'indique le titre, la conférence dont il s'agit est divisée en trois parties. La première est un exposé historique et pratique des progrès de la science géométrique depuis son origine jusqu'à nos jours. Dans quelques pages, M. B. donne une idée très-claire de l'influence que les géomètres, — depuis ceux de l'école grecque jusqu'à Leibnitz et Newton, — ont exercée sur le progrès général des sciences, car la géométrie est intimement liée à toutes les sciences et à plusieurs arts; par exemple, l'astronomie et l'architecte doivent commencer par être des géomètres.

Les méthodes suivies anciennement dans les démonstrations géométriques offraient bien des longueurs inutiles; des théorèmes aujourd'hui reconnus parfaitement oiseux étaient l'objet d'interminables démonstrations. Dans son *Traité*, M. B., fort d'une étude consciencieuse des meilleurs ouvrages anciens et modernes, a su éloigner toutes les inutilités et, par un heureux agencement des propositions, réduire d'un quart ou d'un cinquième l'exposé des principes de la géométrie; et ce n'est pas un léger service qu'il a ainsi rendu aux commençants.

On pourrait se croire bien loin de l'époque où de braves gens passaient leur vie dans de vains efforts pour résoudre les problèmes sans solution de la quadrature du cercle et de la trisection de l'angle, et où d'autres rêveurs se consumaient à chercher le mouvement perpétuel. Mais M. B., nous apprend qu'un savant d'Ottawa s'est livré pendant 34 ans (le pauvre homme!) à la recherche de la trisection de l'angle et qu'il croit l'avoir trouvée. Grand bien lui fasse! M. B. met en garde les jeunes étudiants contre ces inutiles préoccupations, et tous les professeurs savent, par expérience, que pareille recommandation est très-judicieuse.

Dans la seconde partie de son travail, M. B. se borne à de courtes considérations sur le mesurage des surfaces planes. Son *Traité* contient, à cet égard, des règles pratiques clairement et brièvement exposées. Mais c'est pour le mesurage des solides que M. B. peut justement réclamer le mérite d'une découverte précieuse et qui se répandra universellement en dépit de la routine et des anciennes théories.

On sait quelle série interminable de règles ou formules, dont plusieurs très-complicées, les anciens traités de géométrie donnent pour le mesurage des solides. M. B. n'en a qu'une qu'il énonce comme suit et qu'il démontre clairement être applicable à toute espèce de solides, si bizarres que puissent être leurs formes, — “ A la somme des surfaces des bases parallèles du solide à évaluer ajouter 4 fois la surface au centre et multiplier le tout par la sixième partie de la hauteur ou longueur du solide.”

C'est dans le but de populariser l'usage de cette règle que M. B. a eu recours à son *Tableau Stéréométrique*. “ Ce tableau, dit M. Baillargé, est un cadre où sont placés environ 200 modèles différents de solides; chaque modèle peut être déplacé à volonté, en sorte qu'on peut le mettre entre les mains de l'élève pour qu'il l'examine. Le tableau comprend toutes les formes élémentaires imaginables de solides, depuis le prisme ordinaire jusqu'au cône concave, etc., etc.” “ Sur chaque modèle, — dit plus loin M. B., — est tracée une ligne qui indique la nature et les dimensions de la section du milieu.....”

On conçoit aisément les avantages que présente l'emploi de ce *Tableau*. L'élève doit apprendre en fort peu de temps la manière d'appliquer sûrement l'unique formule, énoncée tout à l'heure, au calcul du volume de chacun des 200 solides contenus dans le *Tableau*; et, plus tard, dans la pratique, il s'habitue vite à décomposer un solide quelconque en parties se rapprochant, par la forme, des modèles qu'il a ainsi étudiés.

Quant aux solides de formes comparativement régulières, tels que pièces de bois, blocs de marbre ou de pierre, réservoirs et chaudières dans les usines à vapeur, les distilleries, etc., l'application de la formule de M. B. offre des facilités et des avantages qui défient toute concurrence, et nul doute qu'elle se répandra universellement au grand avantage de tous les praticiens. Telle est, du reste, la prédiction que n'ont point hésité à faire plusieurs savants étrangers qui ont eu connaissance de la découverte de M. Baillargé; et nos meilleurs professeurs canadiens sont tous du même avis.

Du reste, comme tous les inventeurs, M. B. a pleine foi dans sa découverte. “ Je sais, dit-il, que dans le monde des sciences, comme dans le monde politique, il y a des conservateurs trop obstinés; voyez les obstacles qu'on a mis à la diffusion du “ système décimal..... Mais j'ai foi dans les avantages de ma “ découverte.” Or, en lisant la démonstration que M. B. donne de sa formule, — il est impossible de ne pas se rendre à son raisonnement et de ne pas adopter son opinion qui, évidemment, est la bonne. Les vieux praticiens ne renonceraient pas tout de suite à leurs vieilles formules, mais le temps, ce grand maître, donnera raison à M. B. et cela dans une période assez rapprochée, il y a tout lieu de l'espérer, puisque sa formule est déjà adoptée dans plusieurs collèges et par un grand nombre de praticiens, au Canada et à l'étranger.

PAQUET, — Le libéralisme, leçons données à l'Université-Laval par l'abbé Benjamin Paquet — 103 pages in 80., Québec — Imprimerie du Canadien.

M. l'abbé Paquet est docteur en théologie et professeur à la faculté de théologie de l'Université. Cette brochure contient un résumé des cinq dernières leçons de son cours de *Droit naturel et des gens*. Elles traitent, comme l'auteur l'admet lui-même, d'une question fort délicate et qui a suscité déjà bien des luttes.

M. le grand-vicaire Hamel et Sa Grâce l'Archevêque de Québec ont donné leur *imprimatur* à l'ouvrage et le talent bien connu de l'auteur ajoute à la permission le désir de le lire.

—ANNUAIRE de l'Université Laval pour l'année académique 1872-73, pp. 63, xxvii, en 80., Québec 1872, Côté.

Nous glanons quelques informations dans cet annuaire qui est le seizième de la série. “ Le séminaire de Québec fait aux bacheliers-ès-arts l'avantage suivant : Tout bachelier qui conserve en somme dans ses deux examens 170 points ou plus peut suivre gratuitement les cours d'une des facultés, tant qu'il obtient la note *très bien* aux examens de terme.

“ Les concours de poésie et d'éloquence sont ouverts à tous les compétiteurs de bonne volonté qui ne sont ni membres, ni officiers de l'Université-Laval, ni élèves des collèges et des écoles.

“ Chacun de ces concours a lieu de deux ans en deux ans, de manière que l'un des deux ait lieu tous les ans. Ils sont nécessairement en langue française.

“ Les travaux du concours d'éloquence ne doivent pas exiger moins d'une demi-heure de lecture ni plus d'une heure, à moins qu'une dérogation à cet égard ne soit formellement permise par la Faculté des Arts.

“ Trois médailles frappées aux armes de l'Université Laval avec l'inscription “ Prix d'éloquence ” ou “ Prix de poésie ” et la date sont proposées aux lauréats, l'une en or, la seconde en argent, la troisième en bronze.

“ Ces prix sont donnés au mérite absolu, et proclamés en séance solennelle de l'Université.

“ L'œuvre des concurrents doit être adressée en double copie et franco au secrétaire de la Faculté des Arts avant le 31 mai de l'année du concours, et porter une épigraphe ou devise, reproduite dans un pli cacheté contenant le nom et la demeure de l'auteur avec la déclaration signée que l'ouvrage est inédit. Toutes les pièces présentées au concours deviennent la propriété de la Faculté des Arts, qui seule peut permettre de les publier.

“ Ces pièces sont soumises à l'appréciation d'un jury choisi par cette même Faculté.

“ Les compétiteurs qui se font connaître directement ou indirectement avant la proclamation des lauréats sont exclus des concours.

"La bibliothèque qui renferme aujourd'hui 55,000 volumes est ouverte aux professeurs et aux élèves."

ANNUAIRE de l'Académie commerciale catholique de Montréal, année académique 1871-72, 36 p. in 8o., Montréal, Desbarats.

Cet annuaire contient une liste des professeurs et des élèves de cette institution pour laquelle les citoyens de Montréal ont fait de si grands sacrifices. En le parcourant on voit que l'institution est appréciée non-seulement par les citoyens de Montréal mais par ceux d'un grand nombre d'autres localités.

—PAGNUELO.—Etudes historiques et légales sur la liberté religieuse en Canada, par S. Pagnuelo, avocat de Montréal, in 8o. 409 p., Montréal 1872, Beauchemin et Valois.

—CONSOLATION à ceux qui pleurent, in 18, 278 p. Montréal 1872, Sénécal.

Voici un charmant petit volume, qui en raison des malheurs qui affligent chaque jour la société et les familles ne devra point manquer d'acheteurs. Deux ouvrages l'un assez rare aujourd'hui, l'autre qui se trouve dans beaucoup de familles ont traité du même sujet. Le premier a pour titre "Les consolations de la Religion dans la perte des personnes qui nous sont chères," par M. Louis Provana de Collegno, le second "Au ciel on se reconnaît—Lettres de consolations, par le Révd. P. Blot, S. J." Nous croyons savoir que M. Picard, du séminaire de St Sulpice est l'auteur du petit volume qui nous occupe ainsi que d'un excellent "Manuel de prières" que nous aurions dû mentionner en son temps. Le zélé directeur de "l'Union de Prières" voudra bien agréer nos excuses et en même temps nos félicitations.

—CHAPMAN JOHN G.—*Elementary drawing book*; A. S. Barnes et Cie., éditeurs, 111 et 113, rue William, New-York, 1872. Prix: \$1.50. Un élégant volume de 87 pages grand format, contenant un cours progressif de dessin, avec planches et explications détaillées. Ce cahier est également précieux pour l'étude du dessin, dans les familles et les maisons d'éducation.

—LARUE, DR HUBERT; *Petit manuel d'agriculture, à l'usage des écoles*; deuxième édition; Québec, 1872; J. A. Langlais, éditeur. La 1ère édition tirée à 5,000 exemplaires s'est écoulée dans l'espace d'un peu plus d'une année; ce qui est un témoignage de l'utilité incontestable de cet opuscule.

—CODERRE, J. EMERY, M. D.; *Vaccination, Etude lue à la société médicale de Montréal, les 31 janvier, et 14 et 28 février 1872*. Montréal, imprimé aux ateliers de "la Minerve."

BULLETIN DE L'HISTOIRE.

—*Château de Versailles*.—Tout le monde a visité les galeries et les appartements du Château de Versailles, mais fort peu de personnes ont été autorisées à faire l'ascension des étages du palais par certain escalier dérobé et à se promener sur les toits du château.

C'était la promenade favorite du roi Louis XVI, qui avait sa forge dans une mansarde ouvrant sur la plate-forme; et ça été une fantaisie souvent renouvelée du roi de Prusse et de M. de Bismark de monter sur ces toits, non pour jouir précieusement du magnifique coup d'œil qui se présente mais pour suivre le mouvement des troupes campées et manœuvrant dans les environs de Versailles.

C'est par l'attique du sud, où sont les portraits que le souverain allemand aimait beaucoup à visiter, qu'il montait sur les toits. Dans cette galerie, le roi trouva un jour, à son adresse et enchassé entre le cadre et la toile d'un portrait de Christophe Colomb, un pli dans lequel étaient tracés les vers suivants d'un de nos célèbres poètes contemporains:

Voilà le solennel, l'abandonné Versailles.
Qu'ose seul habiter l'ombre du grand Louis.
Des fêtes d'autrefois mon cœur encore tressaille
Je rêve!... et les héros de Lens et de Marseille
Les dames, les seigneurs sous mes yeux éblouis,
Tous fantômes de gloire et de magnificence,
Repeuplent ce palais, solitaire cité,
Dont aucun roi vivant dans toute sa puissance,
Ne peut remplir l'immensité!

On monte sur les toits du château par un escalier dérobé dont le palier du premier étage est au niveau de l'ancienne salle du conseil des ministres contiguë à la chambre à coucher de Louis XVI. La porte ouvrant sur cet escalier est à côté de la magnifique pendule qui est dressée dans la salle du conseil.

Louis XVI sortant de ces appartements, aujourd'hui occupés

par M. Grévy, président de l'Assemblée nationale, traversait la salle du conseil et montait par cette escalier à son atelier de serrurerie qui se trouve à l'extrémité de la spirale.

On franchit deux marches et l'on se trouve sur l'immense plate-forme.

Il faut avancer vers la balustrade à pilastres arrondis et s'accrocher sur ce parapet, si l'on ne veut pas être pris de vertige devant le splendide panorama qui se développe et semble vous écraser.

L'horizon est féérique. Tout le pare se déroule en détail sous vos yeux; les bosquets, les colonnades, les jardins, les fontaines, les pièces d'eau, le tapis vert sont à vos pieds, en miniature.

A gauche, l'orangerie, ses escaliers babyloniens, la pièce d'eau des Suisses, le grand rideau d'arbres qui masque la pleine de Satory.

A l'ouest, le point de vue le plus symétriquement ordonné; on a les trois grandes routes sablées convergeant à la place d'Armes et faisant l'effet de trois rubans de nankin.

Les toits du château de Versailles sont entièrement recouverts d'une lame de plomb. Il y en a pour plus de 100,000 francs.

Le trajet sur la plate-forme du château dure près de deux heures.

La configuration des toits est celle d'un dédale de rues. Les saillies élevées de la toiture sont séparées par des passages qui simulent des rues. Il y en a plus de cent.

Le développement de la terrasse des toits du château, de l'extrémité du Nord, c'est-à-dire à partir du théâtre, jusqu'à l'extrémité du sud, à l'attique qui porte ce nom, est de 600 mètres, y compris les parties rentrantes et le circuit des cours.

Revenons à la mansarde de Louis XVI qui donne accès à la plate-forme.

Lorsque le roi, fatigué et brûlé par la forge, éprouvait le besoin de prendre l'air, il allait s'arc-bouter sur la balustrade de dont nous avons parlé, et là, à l'aide d'une longue-vue, il distinguait les promeneurs et les promeneuses du tapis vert et des bosquets.

Le soir, il racontait mystérieusement et quelquefois avec malice, les petites scènes dont il avait été le témoin aérien.

BULLETIN DES SCIENCES.

—*Une invention importante*.—Un jeune homme du nom de Thomas Worton, membre du collège Racine, dans le Wisconsin, a, dit-on, fait l'une des plus importantes inventions mécaniques du siècle, et qui, si elle réussit, sera d'une grande valeur dans toutes les opérations où, aujourd'hui, on se sert de la manivelle à levier. Un journal des Etats-Unis parle en ces termes de cette découverte:

"Des personnes familières avec les machines savent qu'il y a deux points morts dans la manivelle où tout pouvoir est perdu; une roue d'équilibre est nécessaire pour porter le mécanisme au-delà de ces points; la roue d'équilibre n'est pas capable de créer aucun pouvoir, en sorte qu'il faut une force double, une moitié pour tourner le mécanisme quand la manivelle fonctionne, et l'autre moitié pour donner une impulsion suffisante à la roue d'équilibre pour porter le mécanisme au-delà des points où la manivelle ne peut agir.

"L'amélioration de M. Morton fait disparaître entièrement ces points morts, et tient la force continuellement sur le long levier, ou, comme les ingénieurs l'appellent, le mi-centre, doublant ainsi ou à peu près le pouvoir et économisant une grande quantité de combustible dans les engins. On peut l'appliquer à tous les genres de mécanisme à manivelle, machine à coudre, etc.

"M. Morton s'est rendu lui-même à Washington pour obtenir un brevet. Il dit que les employés du bureau des brevets ont déclaré que son invention était entièrement nouvelle et différerait de tout ce qu'ils avaient jamais vu; aussi les ingénieurs du Capitole ont déclaré que c'était une très-excellente amélioration, et un succès complet.

"Personne n'a encore dit pourquoi elle ne fonctionnera pas, et le seul argument soulevé contre elle, c'est qu'on la recherche depuis que les engins à vapeur sont inventés, que plusieurs hommes ont dépensé leurs fortunes et ont passé leur vie à la chercher et le peuple ne peut croire que M. Morton, un mécanicien jeune et sans pratique, en ait réellement trouvé le secret.

"La simplicité de l'arrangement est presque ridicule et fait rire; et l'on s'étonne qu'on n'y ait jamais pensé. Elle consiste en une roue à dents qui prend la place de la manivelle; au-dessus de cette roue il y a une charpente aux deux côtés de laquelle on place des alluchons mobiles. Quand la baguette de

connexion pousse la charpente en dehors, les alluchons d'un côté agissent sur les dents de la roue et lui font faire un demi-tour, pendant qu'en même temps, les alluchons du côté opposé, agissant dans une direction contraire, quand ils ont touché sur les dents de la roue, sont jetés en dehors de la voie; et au retour, du moment qu'ils râlent les dents, ils s'ajustent eux-mêmes par leur propre poids, ou au moyen de ressorts, et sont prêts à faire accomplir à la roue la demi-révolution qui lui reste à faire quand la baguette de connexion se retire en dedans. On obtient ainsi une révolution à chaque coup du piston, et il n'y a aucune perte de temps.

“M. Morton a obtenu ce résultat et en a fait la démonstration en deux jours, et il déclare n'y avoir jamais pensé dans sa vie auparavant, et effectivement il n'a jamais su qu'il manquât quelque chose dans la manivelle. On peut imaginer la surprise qu'il a éprouvée quand il a appris que sa petite idée, toute simple qu'elle soit, lui a ouvert une perspective de réputation et de richesse.—*Journal de Québec.*”

—*Règles nécessaires pour le sommeil.*—Il n'y a aucun fait plus clairement établi dans la physiologie humaine que celui-ci, à savoir : Le cerveau dépense ses forces et s'use, pour ainsi dire, pendant les heures du réveil et se refait pendant le sommeil. Si ce recouvrement des forces ne se fait pas dans la même mesure que la déperdition, le cerveau s'affaiblit, et la folie arrive. C'est pour cela que, dans les premiers temps de l'histoire d'Angleterre, les personnes condamnées à mourir par la privation du sommeil, mouraient enragées. De même, les personnes condamnées à la mort par la faim, meurent folles : le cerveau n'est pas nourri et le sommeil leur fait défaut.

On peut tirer de là trois conclusions pratiques.—1o. Ceux qui pensent le plus, qui travaillent le plus de la tête, exigent le plus de sommeil.—2o.—Le temps retranché sur le sommeil nécessaire, se repaie terriblement par la destruction de l'esprit et du corps.—3o. Donnez à vous-mêmes, à vos enfants, à vos serviteurs, à tous ceux qui dépendent de vous, tout le sommeil dont ils ont besoin. Forcez-les à se coucher à une heure régulière, et à se lever, le matin, dès qu'ils s'éveillent : en moins d'une quinzaine, la nature, avec la régularité du soleil levant, viendra secouer leur sommeil juste au moment où le système aura pris son repos nécessaire. C'est la seule règle sûre et effective. Quant à s'avoir combien de temps on doit donner au sommeil, chaque individu a des besoins particuliers, et la nature, si on la laisse faire, se chargera d'indiquer la limite de ces besoins avec la plus grande régularité.

—*Singulier dormeurs.*—Le sommeil est encore un secret, même pour la science actuelle. L'on a fait, toutefois de nombreuses découvertes au sujet des phénomènes corporels qui se manifestent durant cette partie de notre existence ; mais, ceux mêmes qui ont poussé leurs expériences le plus loin, avouent n'être qu'aux abords du sujet. Pourquoi, par exemple, quelques hommes peuvent-ils conserver leur vigueur physique et morale, avec le peu de sommeil qu'il leur est permis de prendre ? Lord Brougham, de même que plusieurs autres avecats ou hommes d'état célèbres, se contentaient d'un sommeil extraordinairement court. Frédéric le Grand, et John Hunter ne dormaient que cinq heures ; le général Elliot, le héros de Gibraltar, quatre heures ; Washington, pendant la guerre de la Péninsule, dormaient encore moins. Comment se rendre compte, d'un autre côté des excès de sommeil ? Le mathématicien De Moivre pouvait dit-on, dormir vingt heures sur vingt quatre. Le comédien Quinn dormait quelquefois vingt quatre heures tout d'un somme. Le Dr. Reid, s'arrangeait de telle manière qu'un bon repas, suivi d'un sommeil profond et prolongé, lui durait deux jours. Le vieux Parr a dormi pendant presque tous les derniers jours de sa vie. Au milieu du dernier siècle, une jeune française, à Toulouse, avait pendant la moitié de l'année, des accès de sommeil prolongé, de trois à treize jours chaque. Vers le même temps, une jeune fille de Newcastle-on-Tyne, dormit pendant quatorze semaines sans interruption, et le réveil mit trois jours à s'effectuer. Le Dr. Blanchet, de Paris, rapporte qu'une femme eut un accès de sommeil de vingt jours, à l'âge de dix-huit ans, et de cinquante jours à l'âge de vingt ans. Plus tard, elle dormit près d'une année sans interruption, c'est-à-dire, depuis le dimanche de Pâques 1862 jusqu'en mars 1863. Pendant ce long sommeil (que les médecins appellent état de coma histérique), on la nourrissait de lait et de soupe, et il avait fallu lui enlever une des incisives, afin de pouvoir introduire cette nourriture dans sa bouche. Stow, dans sa “chronique” dit que “le 27 avril 1546, étant un mardi dans la semaine de Pâques, W. Foxley, portier du département des monnaies, à la Tour de

Londres tomba endormi et ne put pas être éveillé, ni par les piqûres ni autrement, avant le premier jour du terme suivant, c'est-à-dire après un sommeil continu de quatorze jours et quinze nuits. Les causes de ce sommeil ne peuvent pas être découvertes, bien que le médecin du roi et le roi lui-même aient fait un étude spéciale de ce cas étonnant. A son réveil, Foxley était exactement dans le même état que si son sommeil n'eût duré qu'une seule nuit.”

Un autre cas remarquable est celui de Samuel Chilton, de Timsbury, rapporté dans un des volumes de la collection intitulée *Philosophical transactions of the Royal Society*. Au commencement de l'année 1694, Chilton dormit un mois durant, sans que personne pût l'éveiller. La même année, il eut un autre sommeil de quatre mois, du 9 avril au 7 août. A son réveil, il s'habilla et s'en alla au champs (où il travaillait à gages), et trouva ses compagnons occupés à moissonner le blé qu'il leur avait aidé à semer la journée avant celle où il s'était endormi. Ce ne fut qu'alors qu'il s'aperçut que son sommeil avait duré plus qu'à l'ordinaire ; il croyait d'abord n'avoir dormi que quelques heures. Le 17 août, dix jours après, il se rendormit encore et ne s'éveilla que le 19 novembre suivant, nonobstant des applications nombreuses d'éclabore et de sel ammoniac aux narines, et des saignées lui tirant jusqu'à onze onces de sang. A son réveil, il demanda du pain et du fromage, mais avant qu'on eût le temps de les lui apporter, il se rendormit pour jusqu'à la fin de janvier. Après cela, il ne paraît pas avoir eu de rechutes. Il y a des cas de sommeil assez profond pour ôter au dormeur toute sensation de douleur. Les annales de l'infirmerie de Bristol en fournissent un exemple frappant. Par une froide soirée, un voyageur fatigué se coucha près du brasier d'un four à chaux. Pendant la nuit, l'un de ses pieds, placé trop près des braises, fut réduit en cendres jusqu'à la cheville. Le voyageur ne s'éveilla cependant que le lendemain, à l'arrivée du gardien. Ce ne fut qu'alors qu'il s'aperçut de l'accident en regardant sa jambe calcinée. Il mourut quinze après, à l'infirmerie.

—*Formation du vent.*—Pour concevoir les mouvements atmosphériques auxquels on a donné le nom de vents on peut répéter une expérience très-simple due à l'illustre Franklin.

Franklin prenait une bougie allumée et la promenait le long de la fente d'une porte servant de communication entre deux chambres contiguës, l'une chauffée, l'autre froide.

Lorsque cette bougie se trouvait au bas de la fente, la flamme s'inclinait du côté de la pièce chauffée, tandis que si on la reportait vers le haut, elle s'inclinait vers la chambre.

Cette inclinaison dans un sens, puis dans l'autre, indiquait donc, dans le premier cas, l'existence d'un courant d'air froid inférieur allant de la pièce froide dans la pièce chaude et, pour le second, un courant d'air chaud se rendant de la pièce chauffée dans la chambre froide.

S'il venait à placer le flambeau vers le milieu de la fente, Franklin ne remarquait plus aucun mouvement de la flamme ni à droite, ni à gauche.

La cause de ce double effet, c'est que la chambre dans laquelle se trouve le foyer s'échauffe sous l'influence de celui-ci, et que la propriété de la chaleur sur l'air, comme sur tous les autres corps, est de le dilater, c'est-à-dire d'augmenter son volume tout en ne modifiant en rien son poids.

Supposons, par exemple, que dans un ballon en baudruche de la contenance de deux litres, nous enfermons un litre d'air, pesant avec son enveloppe vingt grammes : cette quantité d'air est insuffisante pour gonfler complètement le ballon. Si nous chauffons modérément le tout, contenant et contenu, nous voyons le ballon se gonfler peu à peu, augmenter de volume, et il arrive un moment où les parois de l'enveloppe de baudruche sont parfaitement tendues.

Par l'effet de la chaleur, le volume d'air enfermé dans le ballon a augmenté ; il occupe un espace double de l'espace primitif. Le litre d'air froid s'est donc transformé en deux litres d'air chaud. Tel est l'effet sur l'air, du principe de la dilatation.

Reprenons le ballon et le pesant, nous constatons que son poids est, par exemple, de vingt grammes. Le vidant complètement de l'air chaud, le laissant se refroidir, puis le remplissant avec deux litres d'air froid, on s'aperçoit que ce ballon pèse maintenant un peu plus de vingt-et-un grammes. Donc, le litre d'air chaud dilaté par le calorique au point d'occuper l'espace de deux litres, ou, si l'on veut, les deux litres d'air chaud remplissant le ballon sont moins lourds que les deux litres d'air froid introduits par la seconde expérience.

Or, puisque l'air chaud, et par conséquent dilaté, est plus léger que l'air froid, il devra, chaque fois qu'il se trouvera en contact avec ce dernier, tendre à s'élever dans les régions supérieures par une cause semblable à celle qui fait monter et se maintenir à la surface de l'eau le bouchon de liège que l'on y plonge.

Les montgolfières, ainsi nommés du nom des frères de Montgolfier, leurs inventeurs, sont la preuve la plus manifeste de cette tendance de l'air chauffé à s'élever au-dessus de l'air froid.

On sait que ces appareils sont de vastes globes de toile recouverte de papier collé sur ses deux faces. A la partie inférieure est ménagée une ouverture assez large par laquelle s'engage le tuyau d'un fourneau dans lequel on brûle de la paille.

Lorsque le feu est allumé, l'air extérieur qui s'échauffe en passant par le fourneau, se rend dans le globe, le gonfle, et, à un moment donné, celui-ci s'élève dans les airs à une hauteur plus ou moins considérable, et s'y maintient jusqu'au complet refroidissement de la masse d'air qu'il contient. L'ascension de la montgolfière a lieu en vertu de la différence qui existe entre le poids du globe rempli d'air chaud et dilaté, et sa pesanteur si l'air qui le gonfle était froid.

Cette tendance de l'air chaud à s'élever, à occuper les parties supérieures de l'atmosphère, explique dans l'expérience de Franklin comment l'air de la pièce chauffée passe par le haut de la fente, pour aller occuper les parties supérieures de la chambre froide, tandis que l'air de celle-ci va remplacer, en s'infiltrant par le bas de la même fente, l'air chaud disparu de la première chambre.

De ce double mouvement, résulte la double insufflation en sens opposé, que nous permettent de constater cette inclinaison de la flamme d'une bougie.

Or, de même que l'inégale température des deux chambres donne naissance à un courant inférieur d'air froid, et à un courant supérieur d'air chaud, l'inégal échauffement des diverses parties du globe terrestre détermine une affluence d'air froid vers les contrées chaudes, et d'air chaud vers les pays froids.

Ce sont ces courants d'air qu'on appelle *vents*.—*Mescharché*.

—*Essai de torpilles en Angleterre*.—Près de Chatham, sur la Medway, des officiers du génie anglais font d'intéressantes expériences sur des torpilles sous-marines. Dans une baraque installée près de la rivière, se trouve un instrument ayant la forme d'un piano. Les touches du clavier peuvent par une simple pression du doigt communiquer l'étréneille électrique aux torpilles, qui sont immergées à une profondeur connue. Les bâtiments qui montent et descendent la rivière ne courent aucun risque, car les torpilles ne sont pas chargées, elles le seraient que les navires ne risqueraient rien encore, car le choc des navires contre les torpilles ne suffirait pas pour en causer l'explosion. Mais ce choc, paraît-il, communique et transmet un mouvement qui aboutit à un numéro du clavier faisant connaître au mineur sur quelle torpille se trouve un navire. Le mineur peut alors déterminer l'explosion.—*Journal de l'artillerie russe*.

—*Torpilles Harvey*.—Dans le golfe de la Spezzia (Italie), on est en train de faire des expériences par la torpille Harvey, expérience dirigées par l'inventeur lui-même. On sait que cet engin, après beaucoup d'essais, a été adopté par le gouvernement anglais. Une des propriétés de ce genre de torpilles, est qu'on peut les diriger dans l'eau à une profondeur variable à volonté, ce qui permet de les employer à des distances considérables, comme agents de destruction sous-marins.

La torpille Harvey est une petite machine à hélice, mise en mouvement au moyen de l'air comprimé, et remplie de fulmicoton. On la plonge dans l'eau par une corde; à peine s'y trouve-t-elle, qu'elle commence à se diriger vers le navire ennemi; arrivée à sa destination, elle y éclate.

Le contrat pour la construction d'un nouveau câble à travers l'Atlantique et allant aboutir à New-York a été signé; ce câble sera fabriqué et posé à l'aide du *Great Eastern* par la compagnie de construction et d'entretien des lignes télégraphiques.

Il semble probable que les travaux commenceront par la pose des 700 milles de câble qui sera d'abord fabriqué par la compagnie contractante et inauguré, après quoi le grand câble, dont la fabrication se fera simultanément, sera enroulé au fur et à mesure à bord du *Great Eastern* pour être déployé à travers l'Océan.—*Journal Officiel*.

Epizootie.—Les journaux désignent par ce nom une véritable

épidémie dont à peu près tous les chevaux de Québec ont été atteints. Cette maladie présente un exemple frappant de ces germes inconnus, quoique certainement matériels, qui propagent les maladies. On voit par l'autopsie des chevaux atteints de cette maladie qu'elle consiste dans l'inflammation du tube respiratoire. Elle se manifeste par des étourdissements. Une foule de remèdes ont été proposés, le *Chronicle* entre autres a publié le traitement suivant qui paraît le plus rationnel; d'abord repos, étable chaude et bien ventilée, puis laisser faire en se contentant de soutenir les forces de l'animal par des aliments liquides au lieu de foin et d'avoine. Il faut avoir soin de varier cette nourriture. Si la maladie augmente on administre les spiritueux.

BULLETIN DE L'ARCHÉOLOGIE.

—*Découverte des murs de Troie*.—Une découverte très importante pour l'archéologie vient d'être faite. Ce sont les murs de la vieille cité de Priam, théâtre des exploits des Grecs et des Troyens, chantés par Homère et Virgile.

L'auteur en est un antiquaire allemand le docteur Schliemann qui faisait des recherches à ce sujet depuis une couple d'années.

Voici ce qu'il écrit de la vieille cité troyenne au *National Zeitung* de Berlin en date du 23 juillet dernier;

“Le 19 juillet sera pour les amis de l'antiquité et pour moi un jour mémorable.

“Continuant mes travaux de recherche je découvris enfin, à la profondeur de 33 pieds, le mur colossal de Troie, tant admiré d'Homère qui en attribuait la construction à Neptune et à Apollon (V. *Illiade* VII, 452, 453).

Il est composé de blocs de pierre travaillés, joints avec de la terre et placés de façon à ce que la partie extérieure du mur qui est plus large à sa base forme un angle de 76 degrés. Quant à la partie intérieure elle est perpendiculaire et présente une surface unie.

Il est d'une épaisseur de 13 pieds environ, et doit être d'une grande hauteur puisque j'ai fait creuser jusqu'à une profondeur de 50 pieds allemands sans pouvoir encore atteindre la base;

L'épaisseur croissante du mur en gagnant l'orient me fait présumer qu'à peu de distance doit se trouver la porte qui conduisait à la citadelle.

En faisant d'autres excavations à 180 pieds de la montagne, j'ai trouvé le mur dont Laomedonte attribue la construction aux Dieux.

Je vous enverrai sous peu une photographie de ce mur.

Mon intention est de travailler à isoler les murs de la citadelle afin de trouver le point de réunion avec le grand mur de la ville.

Nous trouvons en outre une foule d'objets en terre cuite et autres, couverts pour la plupart de symboles religieux de diverses sortes.

Mais la plus importante de ces découvertes, c'est celle d'une magnifique statue de marbre représentant Apollon avec ses quatre chevaux immortels. Ce groupe doit remonter au temps de Lysimaque.

Je suis infiniment réjoui de ces découvertes qui vont ouvrir un nouveau monde à la science archéologique.”

BULLETIN DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE.

—*Le percement du Saint-Gothard*.—On écrit à la *Grenzpost*, en date du 5 juillet, au sujet du percement de Saint-Gothard :

Cette semaine ont commencé, près de Göschenen, les essais des entrepreneurs anglais pour le percement du tunnel du Gothard : l'entrée nord du tunnel et la hauteur de la station de Göschenen (1,109 mètres) ont été déterminées d'une manière définitive.

Il existait deux avant-projets pour ce qui concerne la direction et l'attitude du tunnel à sa sortie au sud d'Airolo; l'un donnant à la station d'Airolo une hauteur de 1,156 mètres; l'autre rapprochant davantage d'Airolo la sortie du tunnel, et donnant à cette station la hauteur moindre de 1,130 à 1,135 mètres.

Une étude approfondie de tous les éléments de la question, faite par l'ingénieur en chef du Gothard, M. Gerwig, a maintenant eu pour résultat de déterminer l'attitude la plus convenable à 1,145 mètres, et la possibilité d'y arriver par une direction donnée au tunnel qui serait intermédiaire entre les tracés des deux avant-projets.

Sur le rapport de M. Gerwig, le directeur du Gothard, d'accord avec la présidence du conseil d'administration, a enfin arrêté à 1,145 mètres l'altitude de la station d'Airolo.

Les avantages de cette détermination sont qu'elle permet les

communications les plus faciles avec Airola même avec le val Bedretto, que l'ouverture du tunnel est à l'abri des avalanches, et que la place nécessaire est assurée pour l'installation des ateliers de forage mécanique, des canaux hydrauliques, etc. Le point le plus élevé du tunnel, qui se trouverait à 7,500 mètres de son entrée nord, comportera une altitude de 1,154 mètres et restera donc 9 mètres 33 au-dessous du maximum autorisé; la pente sur Airola sera de 1,25 0/00, pour permettre l'écoulement des eaux; du côté de Göschenen elle sera de 6,0/00.

La longueur du tunnel sera de 14,000 mètres, dont 148, à partir du portail d'Airola, décriront une courbe de 300 mètres de diamètre.

La largeur sera de 8 mètres au-dessus du niveau des rails et la hauteur de 6 à 6,4 mètres suivant la forme de la voûte.

A partir de la station de Göschenen, la ligne descend dans la plaine de Wasen avec le maximum de pente autorisé de 25,0/00.

A partir de la station d'Airola (dans la prairie entre le village et le Tessin,) au lieu de prendre aussitôt une pente de 25 0/00, afin de tenir compte de la configuration du terrain et des circonstances climatiques qui varient au-dessus et au-dessous de la terrasse de rochers de Stalvedro, la ligne aura d'abord une pente de 15 0/00, puis de 20 0/00; ce n'est qu'au-dessous de Stalvedro, sur un terrain plus abrité, qu'elle atteindra le maximum de 25 0/00.

—*Compagnie des manufacturiers de fer de Québec.*—Cette compagnie a été enregistrée le 9 ultimo; elle possède un capital de \$90,000 en actions de £10 chaque, et se propose de devenir acquéreur franc-tenancier de propriétés minières dans le township de Simpson, comté de Drummond, en Canada. La compagnie est de plus autorisée à acquérir de semblables propriétés et élever des constructions ayant pour objet de manufacturer le fer en toute autre localité, avec le droit d'emprunter de l'argent sur ses bons ou débiteures payables au porteur. Le nombre et les noms des directeurs seront fixés par les souscripteurs agissant maintenant en cette capacité *ad interim*. La qualification requise pour être directeur sera d'être propriétaire de 20 actions. Le traitement des directeurs sera de £1000 pour la première année et £1500 pour chaque année subséquente, à être divisés entr'eux selon qu'ils le jugeront convenable, et d'après les services rendus.—(*Négociant Canadien.*)

—*Main-d'œuvre rapide.*—En Angleterre, l'autre jour, un Monsieur fit un pari qu'à huit heures, un certain soir désigné et convenu, il se mettrait à table pour dîner portant sur lui un habillement complet bien tissé, bien teint, bien fait, la laine dont on se servirait pour le faire devant être prise sur le dos des moutons à 5 heures dans la matinée du même jour. Au jour convenu, les moutons furent tondus, la laine lavée, cardée, filée et tissée; le drap fut dégraissé, foulé, mis sous tente pour sécher, relaussé, rasé, teint et mis en pièce; l'habillement fut fait. A six heures et un quart, notre homme prit place au dîner, à la tête de ses invités, portant son habillement couleur de prunes de damas complet, et gagnant son pari avec une heure et trois quarts de reste!

—*Prospérité du Canada.*—L'article suivant, que nous extrayons du *Journal de Québec*, contient des chiffres et des appréciations qui méritent d'être connus:

"Nous ne sommes pas les seuls à constater la prospérité de la Puissance, ainsi que la perspective rassurante qui s'offre à nous; car les Américains eux-mêmes, qui ont le plus d'intérêt à nier cet heureux état de choses et qui d'ordinaire ne sont pas prodigues de compliments à notre endroit, reconnaissent que le Canada devient pour eux un dangereux voisin.

Le tonnage de la marine américaine s'élève à 1,579,694 tonneaux, et le Canada la suit de près avec 1,029,764 tonneaux.

Notre dette publique est de \$20 par tête. et la leur de \$60, sans tenir compte des dettes particulières des Etats. La dépense est de \$4 par tête ici, et aux Etats-Unis de \$21.

Si l'on considère le commerce de grain, on trouve que, de Chicago, Milwaukee et Tolède, les trois principaux ports de commerce américains, la quantité totale de blé expédié pour la semaine finissant le 31 mai, a été de 1,797,961 minots, dont 586,141 ont pris la route de Buffalo, 558,608 celle de Kingston et 194,219 celle de Port Colborne. En un mot, plus de la moitié a été dirigée vers des ports canadiens. La quantité totale pour tous les ports américains sur les lacs a été de 827,122 minots de blé contre 809,119 minots dans les ports canadiens.

Le *Bulletin* de New York fait remarquer que, tandis que le commerce de grain sur le St. Laurent a plus que doublé dans quelques années, il a considérablement diminué sur le canal de l'Erie depuis une dizaine d'années.

D'un autre côté, voici ce qu'on lit dans le *Globe* de Boston:

"S'il faut en juger par les statistiques du commerce de grain, depuis l'ouverture de la navigation, on voit qu'il y a une augmentation considérable dans la quantité de grain expédiée des principaux ports sur les lacs, par les canadiens, et si cet état de chose continue, les résultats seront avant longtemps désastreux pour les intérêts commerciaux de l'Union."

Enfin, le *World* de New York parle en ces termes de l'état du commerce de bois:

"Il y a une semaine, pas moins de 50 navires recevaient des chargements de bois à Québec, pour l'Amérique du Sud et d'autres marchés. Tout récemment ce commerce appartenait à New York, et tandis que les navires encombraient le port de Québec il y a à peine ici une demi douzaine de vaisseaux qui reçoivent du bois à destination étrangère. Et à ce propos il importe de remarquer que le gouvernement de la nouvelle puissance consacre des sommes très considérables à l'amélioration des canaux, de la navigation du Saint Laurent et du port de Montréal, qui est devenu insuffisant pour les exigences du commerce, tandis que New York, sur une longueur de plusieurs milles, présente des quais vides et inoccupés, où se pressaient jadis des milliers de navires."

Nos voisins auront encore plus de raison de s'alarmer, après l'exécution des travaux considérables projetés pour l'amélioration de notre navigation et la construction de notre système de voies ferrées, travaux qui changeront la face du pays.

—*Le palais de l'exposition universelle de 1873, à Vienne (Autriche).*—Toutes les expositions universelles qui ont eu lieu jusqu'à ce jour ont provoqué la construction de palais dont l'étendue et la magnificence excitaient l'étonnement et l'admiration des étrangers, non moins que les merveilles de l'industrie étalées sous leurs yeux.

De ces palais, les uns ont disparu avec le flot humain accouru pour les visiter, tels sont les bâtiments des expositions de 1862 et de 1867. D'autres ont survécu, et, bien que dépouillés de ce qui faisait leur principal attrait, ils sont encore un objet de vive curiosité. Le Palais de Cristal, de Sydenham [1851], et le Palais de l'Industrie, à Paris [1855], par exemple.

La même pensée a inspiré les ordonnateurs de l'exposition universelle de Vienne, dont l'ouverture est annoncée pour le 1er mai 1873, et la clôture le 31 octobre de la même année. Ils étaient du reste favorisés par des circonstances locales, dit l'*Illustrirte Zeitung*, de Leipzig qui, dans un de ses derniers numéros, donne une vue des bâtiments de l'exposition, vue accompagnée de détails explicatifs, qu'il n'est pas sans intérêt de reproduire.

Le fameux parc du Prater, est un lieu éminemment favorable pour une exposition, en raison de sa situation pittoresque et de sa vaste étendue. L'espace occupé par l'exposition universelle de Londres de 1851, à Hyde Park, était de 81,591 mètres carrés; celui de l'Exposition de 1855, à Paris, Champs-Élysées, de 103,156; l'exposition de 1862, à Londres, Brompton, couvrait une superficie de 186,127; celle de 1867, à Paris, Champ de Mars: 441,750 mètres carrés. Celle qui se prépare à Vienne, pour 1873, dans le Prater, aura 2,330,631 mètres carrés. Elle couvrira donc un espace quintuple de celui que l'exposition universelle de Paris, dont les vastes dimensions ont pourtant étonné tout le monde, occupait sur les terrains du Champ de Mars. Les trois bâtiments principaux: la galerie de l'industrie, celle des machines, celle des arts, offriront à elles seules une étendue égale à celle du Palais de l'Industrie de 1867, à Paris. En outre, l'espace couvert réservé à l'industrie pourra recevoir des agrandissements très-considérables, grâce à des cours de retrait placées entre les galeries transversales, cours qui seront ou qui pourront être couvertes totalement ou partiellement. Mais, abstraction faite de ces cours-annexes, l'espace couvert dont les exposants disposeront dans les trois bâtiments dont il s'agit, sera de 114,632 mètres carrés.

L'architecte qui a dressé le plan [M. Karl Hasenauer] est également celui qui a été chargé de la direction des travaux. La construction de la grande rotonde en fer, d'un poids de 40,000 quintaux, a été confiée à un Anglais, M. Scott Russel, à qui l'on doit déjà le Great Eastern et le Palais de Cristal de Sydenham. Cette rotonde construite d'après une nouvelle méthode, sera surmontée d'une gigantesque coupole de 105 mètres, c'est-à-dire aura une étendue double de celle de la fameuse coupole de Saint-Pierre de Rome, la plus large du monde. A cette rotonde abouira la galerie principale, large de 25 mètres et longue de 105. Cette galerie sera, de distance en distance, et à des intervalles égaux, coupée perpendiculairement par seize galeries transversales, ayant chacune 18 mètres de large et 205 de long. De cette façon, de chaque côté de la galerie principale, s'ouvriront vingt-quatre cours fermées de trois côtés, lesquelles cours auront la longueur même de la galerie principale et une largeur de 35 mètres.

Ces cours répandront dans les salles de l'exposition un jour abondant venant de haut et de côté ; elles épargneront l'emploi de vastes toitures en verre. Elles permettront, en outre, d'aérer facilement l'intérieur ; et comme on peut, ainsi que nous l'avons dit plus haut, les couvrir en tout ou en partie, elles augmenteront au besoin l'espace réservé aux sections particulières, avec lesquelles, du reste, elles seront en jonction immédiate. Un autre avantage qui résultera de la disposition des bâtiments, c'est que les sections seront abordables de tous les côtés à l'extérieur, qu'on s'y orientera commodément à l'intérieur, et que l'espace accordé aux différents Etats pour leurs exposants sera facilement limité.

Nous n'avons fait tout à l'heure que mentionner les trois bâtiments principaux de l'exposition. Celui réservé à l'industrie et le plus considérable se compose à son tour de trois parties : un grand corps de bâtiment carré, dont la rotonde en question forme le centre, et deux autres formant des deux côtés, et qui contiennent les cours à angle droit dont nous avons parlé. Ces corps de bâtiment forment clôture. Outre les trente deux entrées ou sorties, qui se trouvent aux façades des galeries transversales, il y aura quatre grands portails pour l'entrée du public. Derrière le bâtiment que nous venons de décrire et parallèlement à lui s'étend, ou plutôt s'étendra la galerie des machines, dont la longueur sera presque la même.

La galerie des arts s'élèvera parallèlement vis-à-vis de la façade latérale de droite ; comme la galerie des machines, ce sera un vaisseau long ; mais tandis que celle-ci n'aura que trois nefs, la galerie des arts en aura quatre. Au centre, une double suite de grandes salles, éclairées par le haut, et destinées à recevoir les toiles de dimension ; sur les côtés, des salles plus petites, avec jour latéral, où seront exposés les tableaux de petite dimension.

L'espace situé entre le palais des beaux-arts et celui de l'industrie sera converti en un parc où l'on exposera des statues et d'autres objets d'art. Ce musée s'appellera le *Kunsthof*.

Non loin de là, et reliés au palais des beaux-arts par une galerie couverte, s'élèveront deux pavillons destinés à ce qu'on appelle déjà l'exposition des amateurs. C'est une idée du directeur de l'exposition, qui essaie ainsi de provoquer l'exhibition de collections particulières, jusqu'ici dérobées aux regards de la foule. Une serre et un aquarium compléteront la série d'attractions offertes de ce côté à la curiosité du public. En s'éloignant de là, on trouvera un parc avec des bosquets et bassins, promenade intermédiaire entre l'allée principale du Prater, et la galerie de l'industrie. A l'entrée de ce parc se dresseront deux pavillons, en regard l'un de l'autre ; le premier, destiné à la commission ; le second, au service des postes et télégraphes.

Plus loin, le magnifique pavillon de la famille impériale, ainsi que celui du jury. A droite et à gauche de cette même entrée partiront des galeries couvertes, allant rejoindre le palais même et permettant aux visiteurs, en cas de mauvais temps, d'arriver sans se mouiller ni se croquer au bâtiment principal. Ceux qui connaissent le Palais de Cristal de Sydenham savent qu'on y a pris les mêmes précautions et que les visiteurs s'en félicitent hautement. Du palais de l'industrie d'autres galeries couvertes conduiront au palais des machines ainsi qu'à celui des beaux-arts.

Près de la galerie des machines, on dessinera un parc où seront groupées les constructions industrielles formant exposition tandis qu'à l'autre extrémité, c'est-à-dire au delà du bras du Danube, qu'on traversera sur trois points, un troisième parc doit servir aux expositions agricole et hippique. Cette exhibition se continuera sur la chaussée du Danube, large de 40 pieds, où l'on trouvera également exposés des machines et des appareils hydrauliques.

Le Danube aidera puissamment la circulation. On est en train d'y faire des travaux, afin de permettre aux bateaux à vapeur d'aborder le plus près possible. L'embarcadere de l'exposition sera situé derrière la galerie des machines et desservi à la fois par le chemin de fer du Nord et par le chemin de fer de l'Etat. En même temps, on dispose une vaste place pour les voitures ; on calcule que 2,000 véhicules pourront y stationner. — [Journal Officiel.]

Commerce de l'Angleterre.—Nous trouvons dans une table de statistiques publiée récemment quelques chiffres qui indiquent le prodigieux accroissement qu'a pris le commerce de l'Angleterre durant les cent dernières années. Il y a cent ans la population du Royaume-Uni était d'environ 10,000,000 d'âmes. Mais tandis que la population a plus que triplé pendant cette période, l'augmentation du commerce a été encore beaucoup plus considérable. Les importations se sont élevées de £10,000,000 en 1768, à 303,000,000, et les exportations de £13,000,000 à £240,000,000 tandis que la marine anglaise s'est élevée de 550,000 à 7,100,000 tonneaux. Il est vrai que cette augmentation a suivi une marche régulière pendant ce temps, mais elle a surtout été sensible pendant les quinze ou vingt dernières années. Ainsi le commerce actuel de la Grande Bretagne a

plus que doublé depuis 1855. Car alors il s'élevait à £260,000,000, tandis qu'aujourd'hui il a atteint le chiffre de £550,000,000 par année. — *Echo de Lévis.*

L'usine Krupp.—Fabrication de l'acier.—La *Revue maritime et coloniale* emprunte les détails suivants au *Machanic's Magazine* :

L'usine de Krupp, à Essen, a pris des proportions gigantesques, comme on peut le voir par les chiffres suivants. Elle contient 514 fourneaux de forge, de grillage et de cémentation ; 160 forges ; 249 fourneaux de corroyage et de chauffage ; 245 fourneaux à coke ; 120 fourneaux de différentes espèces ; 340 tours ; 119 machines à planer ; 65 machines à canneler ; 114 bancs à forer ; 91 machines à émoudre et à polir ; 120 autres machines diverses ; 150 chaudières à vapeur ; 256 machines à vapeur, donnant une force totale de 8,377 chevaux ; 56 marteaux à vapeur, d'un poids total de 3,091 quintaux.

L'usine emploie 7,100 ouvriers ; elle a produit dans l'année qui vient de s'écouler, 130,000,000 livres d'acier fondu. Une des machines à vapeur est de la force de 1,000 chevaux ; il y en a trois de 800 chevaux, une de 200, une de 160, trois de 150, une de 120, trois de 100, et enfin 242 d'une force moindre. Un des marteaux à vapeur pèse 600 quintaux ; un autre, 200 ; un autre, 150 ; deux, 110 ; trois, 100 ; enfin, il y en a 46 d'un poids moins considérable. Les pièces finies qui sortent de l'usine se composent d'essieux, de roues, de rails, de ressorts, etc., pour les chemins de fer et les mines ; d'arbres d'hélices et de roues de bateaux à vapeur ; de tôles à chaudières et d'acier pour outils et pour canons. — *Journal officiel.*

BULLETIN DES STATISTIQUES.

La population de l'Amérique du Sud.—Il est difficile de donner une évaluation de la population qui habite les vastes contrées presque sans communication de l'intérieur de l'Amérique du Sud. Le consul anglais à Islay estime approximativement la superficie de ce continent à 7,400,000 milles carrés, et d'après les meilleures informations qu'il a pu obtenir, il pense que la population totale, aborigènes et immigrants, peut être évaluée à environ trente-huit millions, au plus. La population de la république du Pérou est comptée pour plus de trois millions 900,000 habitants, dont les trois quarts sont de sang indien ; l'étendue superficielle est de 431,500 milles carrés. La limite de la végétation est fixée par la ligne des neiges perpétuelles, à environ 15,700 pieds au dessus du niveau de la mer. A environ 8,000 pieds, la végétation naturelle qui prédomine est celle d'une espèce particulière d'herbe comprise dans la classification générale du poa. De 3,000 à 7,000 pieds, on un peu plus haut, s'étend une ceinture de maïs, qui est indigène dans le pays.

La population de la république Argentine est au moins de 1,800,000 habitants, dont moitié indigènes et moitié Européens ou descendants d'Européens. La population de la ville de Buenos-Ayres est de 200,000 habitants, dont les trois quarts sont d'extraction étrangère.

Le consul anglais fait observer, relativement à la race ou aux races aborigènes au nord de la 35e parallèle de latitude sud, qu'elles tendent à s'éteindre par la présence de la civilisation moderne. Les Indiens ne sont ni physiquement, ni moralement, ni intellectuellement propres à prendre part à l'esprit du progrès moderne. Ils possèdent une civilisation qui leur est propre, et d'un genre très-remarquable, et sont disposés à apprécier des relations amicales avec les Européens, relations qui seraient d'un grand avantage pour les Etats établis au bord de la mer. Le consul anglais pense qu'il serait d'une bonne politique de vivre en bonne intelligence avec cette population. — *Journal Officiel.*

Population de la colonie de Victoria.—Il résulte du dernier recensement que la population de cette colonie, en 1871, était de 731,528 personnes. En 1861, il y avait 138,075 personnes, nées dans la colonie ; en 1871 ce nombre s'élevait à 329,597 ; ce qui donne un accroissement en dix années, de 191,522. Quant à la partie de la population née en Angleterre, elle se décompose ainsi qu'il suit : Anglais, 164,286 ; Gallois, 6,614 ; Ecosais, 56,210 ; Irlandais, 100,468.

Parmi ces diverses nationalités, les nombres, par rapport au sexe, sont très-inégaux ; chez les Anglais, on compte 97,796 hommes et 66,490 femmes, tandis que chez les Irlandais on compte 49,198 hommes et 51,270 femmes. En comparant ces chiffres avec ceux de 1861, on trouve ce curieux résultat que, tandis que les colons anglais ont en dix ans diminué de 5,300 et les colons écossais de 4,491, les colons irlandais ont augmenté de 13,308.

Au point de vue de la religion, le recensement donne les chiffres suivants : épiscopaux, 251,328 ; presbytériens, 81,832 ; presbytériens libres, 20,160 ; méthodistes wesleyens, 80,491 ; indépendants, 18,174 ; baptistes, 16,311 ; catholiques romains, 167,467. Il y a dans la colonie 17,616 païens et 9,967 personnes qui, par scrupules de conscience, dit le journal anglais, refusent de faire connaître leur religion.—*Journal Officiel*.

Suède.—*Statistique de la population.*—Les *Nouvelles de Hambourg* empruntent au rapport que le bureau de statistique de Stockholm vient de publier, le chiffre de la population de la Suède, laquelle population se monte, ou plutôt se montait, à la fin de 1870, à 4,163,528 habitants, dont 2,016,663 du sexe masculin, et 2,151,872 du sexe féminin. L'augmentation pour l'année est de 6,768 âmes, tandis que les années précédentes il y avait eu diminution. Cet heureux changement est attribué à l'abondance des récoltes dans les années précédentes, ce qui a produit un ralentissement dans l'émigration.—*Journal Officiel*.

Population de Naples.—D'après le recensement du 31 décembre dernier, la population de l'arrondissement de Naples était, à cette date, de 542,772 habitants, non compris les absents, dont le nombre s'élevait à 6,724 pour tout l'arrondissement.

Les treize communes dont se compose Naples ont une population de 448,503 habitants.—*Journal Officiel*.

Les caisses d'épargne en Autriche-Hongrie.—La *Presse* donne la statistique suivante : de 1863 à 1869, le nombre des caisses d'épargne s'est élevé en Cisleithanie de 104 à 161 ; le nombre des déposants de 543,838 à 870,751 ; le montant des dépôts de 112 millions 800,000 florins à 244 millions 800,000 florins, soit une augmentation de 117 p. 100, bien que l'accroissement de la population n'ait été que de 4,21 p. 100 durant la même période.

En 1869, il y avait en moyenne 1 déposant par 23 habitants ; dans la Basse-Autriche, 1 par 7 habitants ; à Vienne, 1 par 5 habitants.

La Bohême comptait, en 1869, 51 caisses d'épargne, avec un capital de 82,371,993 fl.

La Styrie comptait, en 1869, 28 caisses d'épargne avec un capital de 26,942,320 fl.

La Basse-Autriche (Vienne non compris), comptait, en 1869, 20 caisses d'épargne, avec un capital de 76,808,130 fl.

La Haute-Autriche comptait, en 1869, 19 caisses d'épargne avec un capital de 17,258,335 fl.

La Moravie comptait, en 1869, 14 caisses d'épargne, avec un capital de 10,456,871 fl.

La Galicie comptait, en 1869, 6 caisses d'épargne, avec un capital de 6,580,123 fl.

Tous les autres pays de la Cisleithanie, 23 caisses ; la Carinthie avec un capital de 4 millions 197,609 florins ; la Carniole, 5,793,186 ; le Tyrol et le Vorarlberg, 9,867,813 ; la Silésie, 2,106,182 ; Salzbourg, 2,793,771 ; Trieste, Gorée et l'Istrie, 1,861,339 ; la Bukovine, 686,920 ; la Dalmatie, 34,347. Vienne a une caisse d'épargne avec un capital de 55,161,979 florins appartenant à 188,707 déposants. Dans la Basse-Autriche la proportion des sommes déposées est de 39 florins et demi par tête. C'est le chiffre le plus élevé. En Styrie il est de 23 florins, en Bohême de 16 florins, en Galicie de 1 florin 21, en Bukovine de 1 florin 34.—*Journal Officiel*.

FAITS DIVERS.

—*Héros et martyr.*—Hier soir, (21 juin) un homme descendait des chars à la gare de l'Est, à Paris. Quelques amis le reçoivent avec chaleur, ils l'embrassent, et sur sa mâle figure coulent des larmes de joie et d'attendrissement.

Cet homme porte le costume de lieutenant de Turcos ; il s'avance péniblement appuyé sur des béquilles ; il arrive de Wissembourg, où il était resté blessé, depuis le 4 août 1870. Il lui a fallu 22 mois pour se guérir ou plutôt pour voyager. Cet homme est une victime des Prussiens.

Je dis bien—une victime—car il y a eu les blessés et les victimes.

Ecoutez bien et retenez ceci, c'est un témoin oculaire qui parle, mon collaborateur Albert Duruy, engagé dès le début de la guerre, et qui a voulu jouer du flingot, tandis qu'il aurait pu se réfugier dans les bureaux ou les fournitures.

Son lieutenant, le brave Willemin du 1er tirailleurs de Turcos, blessé dès le commencement de l'action, avait été transporté dans une maison située entre le chemin de fer et la porte sud de Wissembourg. Pendant ce temps, le 74e du ligne, le 1er turcos et un bataillon du 50e soutenus par deux batteries, tenaient tête sur un espace de quatre kilomètres, à tout un

corps d'armée bavaroise et à une division prussienne ; 45,000 hommes. Cela dura six heures.

C'est un grand fait d'armes, allez, l'un des plus beaux de l'histoire de l'armée française à toutes les époques. Quand cette poignée d'hommes commença sa retraite, une nuée d'ennemis, qui s'étaient jusque là tenus cachés dans les vignes, s'élancèrent à travers les champs jusqu'aux maisons où étaient les blessés français. Il y en avait partout ; dans les caves, dans les chambres, dans les greniers ; le féroce Allemand se mit à tuer tout ce qu'il rencontrait.

Dans une chambre, le brave Willemin était étendu sur un lit, la jambe brisée, et cinq ou six turcos, grièvement blessés, gisaient par terre auprès de lui. Les prussiens, ou des bavarois entrent dans cette chambre ; une dizaine d'entre eux se jettent sur ces malheureux et les achevent à coup de baïonnette.

Ils saisissent Willemin, le jettent à terre, le traînent hors de la maison et se mettent à le tirer par sa jambe cassée, en poussant des exclamations féroces, jusqu'au pied d'un arbre où ils s'apprétaient à le fusiller, quand par bonheur un médecin allemand arriva, qui mit fin à cette scène de boucherie qu'un officier allemand contemplait tranquillement à quelque distance.

Vous jugez dans quel état on releva le pauvre Willemin et si ce fut par miracle qu'on le sauva.

Il est resté depuis vingt-deux mois à Wissembourg, soigné avec amour par les bonnes gens qui l'ont recueilli, et un an après, il pouvait à peine sortir pour respirer un peu.

Il fallait voir l'empressement de tous les habitants dès son apparition sur la place, c'était à qui lui ferait fête, les jeunes filles lui portaient des fleurs, les hommes lui serraient la main.

Toute cette bonne population aujourd'hui prussienne, voyant en lui un dernier reflet de la patrie perdue.

Il est arrivé à Paris hier, ce vaillant, ce héros, ce martyr, ce soldat inconnu de la grande défaite, et ceux qui l'ont vu se sont découverts.

ANNONCES.

LE CALCUL MENTAL.

DE

M. F. E. JUNEAU

EST EN VENTE

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES.

PROSPECTUS

DE

L'Ecole Commerciale

DE

LOTBINIERE.

Le cours commercial se divise en trois années, avec trois degrés.

1^{ÈRE} ANNÉE. (3^{ÈME} degré.)

Pour y être admis, les élèves devront passer, dans leur langue maternelle, un examen satisfaisant sur les matières du cours d'instruction primaire.

L'enseignement de cette première année comprendra : La calligraphie, dans tous ses détails ; les langues française et anglaise (grammaire) ; la correspondance commerciale, l'arithmétique ; le calcul mental ; la géographie et l'histoire du Canada, des Etats-Unis, de la France et de l'Angleterre.

2^{ÈME} ANNÉE. (2^{ÈME} degré.)

Continuation de l'étude de l'histoire des ces quatre pays, littérature française et anglaise, l'algèbre ; la géométrie ; la comptabilité, dans toutes ses parties ; la tenue des livres à simple et à double entrée ; transactions commerciales et la géographie.

3ÈME ANNÉE. (1er degré)

L'algèbre ; la géométrie ; continuation de l'étude des langues anglaise et française ; la constitution du Canada ; notions du droit commercial ; physique et mécanique élémentaires ; chimie industrielle ; dessin linéaire ; étude des connaissances utiles, des matières premières du commerce, des objets manufacturés et commerciables, etc.

Les élèves recevront des notions élémentaires sur l'horticulture et l'agriculture.

L'instruction religieuse obligatoire pour tous les élèves catholiques, sera placée sous la direction du curé de la paroisse.

L'ouverture des classes aura lieu le 2 septembre prochain.

Les heures de classe seront de 8 à 10½ heures du matin et de 1½ à 4 heures de l'après-midi.

Les heures d'étude, à l'école, de 10½ à midi et de 4 à 5 heures de l'après-midi.

Le jour de congé hebdomadaire sera le jeudi.

L'année scolaire commencera le 1er septembre et finira le 1er juillet.

PRIX ET CONDITIONS D'ADMISSION.

Le prix de l'enseignement sera de vingt piastres par année payable par quartiers, et d'avance, aux époques suivantes : 1er septembre, 1er décembre, 1er février et 1er mai.

Le soussigné fournira au prix coûtant, les livres nécessaires à ceux qui le désireront.

En ouvrant cette école commerciale, dont le besoin se fait sentir depuis longtemps dans nos campagnes, le soussigné croit rendre un service à tous ceux qui ont la volonté de faire donner à leurs enfants une éducation commerciale et pratique, avec l'étude de la langue anglaise, mais qui ne peuvent pas faire le sacrifice d'envoyer leurs enfants étudier dans les villes. Le prix des cours est aussi bas qu'il est possible de le mettre, considérant les sacrifices que le soussigné aura à s'imposer pour se procurer un bon professeur anglais, bien compétent à enseigner la langue anglaise maintenant devenue si utile dans toutes les affaires.

Il y a un nombre de maisons des plus respectables, à Lotbinière où les élèves trouveront une bonne pension, ou pourront faire accommoder des provisions que leurs parents leur fourniront, à très bon marché, et où les parents en laissant leurs enfants, n'auront pas à craindre pour eux les dangers de la mauvaise compagnie.

Les personnes qui désireraient de plus amples informations sont priées de s'adresser au Révd. M. Roy, curé de Lotbinière, ou à H. G. Joly, écrivain, à la Pointe Platon.

A. F. FLEURY,

Instituteur et élève de l'école normale Jacques Cartier, diplômé le 12 juillet 1866.

Lotbinière, 1er juillet 1872.

Madame THIVIERGE

Ouvrira le premier Mai, à St. Félix du Cap Rouge, à sept milles de Québec, un Etablissement pour l'éducation d'une classe choisie de huit ou dix jeunes demoiselles. Les études comprendront l'Anglais et le Français dans toutes les branches enseignées dans une école modèle, la musique, le chant, les divers genres de Dessin, la Peinture Orientale et à l'huile, et la confection des ouvrages en cire, soit des fleurs, soit des fruits, etc.

Trois institutrices seront chargées de l'enseignement. Une Dame Anglaise sera à la tête des classes anglaises ; une Dame Française enseignera la Langue Française ; Madame Thivierge donnera elle-même des leçons de musique et de beaux arts.

CONDITIONS :

	Par terme, 11 semaines
Pension avec l'étude de l'Anglais et du Français....	\$24.00
Musique.....	6.00
Peinture.....	6.00
Dessin.....	3.00
Un cours de leçon d'ouvrages en cire.....	8.00

La table sera copieusement servie, et Madame Thivierge donnera une attention particulière à la santé de ses élèves. Le Cap Rouge

est admirablement situé et renommé par la salubrité de l'air. On engagera les élèves à prendre des exercices journaliers, et madame Thivierge fera tout en son pouvoir pour donner satisfaction aux parents qui voudront bien lui confier le soin de leurs enfants.

Pour renseignements et plus amples détails, on pourra s'adresser à Madame Thivierge, Cap Rouge Madame E. I. Dalkin, Cap Rouge, Révérend P. J. Drolet, Curé ; C. W. Wilson, Ecuier, Rue St. Pierre, Québec ; Robert J. Young, Ecuier, James Bowen, Fils, Ecuier, Rue St. Pierre, Québec, ou au Cap Rouge ; J. B. Forsyth, Ecuier, Cap Rouge ; Edson Fitch, Ecuier, St. Romuald.

Cap Rouge, 10 Mars, 1871.

DICTIONNAIRE
GÉNÉALOGIQUE

DE TOUTES LES FAMILLES CANADIENNES

PAR

M. L'ABBÉ C. TANGUAY

Avec un Fac-Simile de la Première carte inédite de la
Nouvelle-France en 1641.

Les personnes qui ont souscrit au Dictionnaire Généalogique et qui voudraient recevoir ce volume par la poste sont priées de nous envoyer le montant de leur souscription qui est de \$2.50 en y ajoutant 40 centimes pour les frais de poste. Celles qui ont souscrit chez les Messieurs suivants pourront se le procurer en s'adressant après le 15 Mai courant à

J. A. LANGLAIS, Libraire, Rue St. Joseph, St. Roch de Québec.

J. N. BUREAU, Trois-Rivières.

E. L. DESPRÉS, Maître de Poste, St. Hyacinthe.

JAMES W. MILLER, Maître de Poste, de Ste. Luce de Rimouski.

A. GAGNÉ, Maître de Poste de Kamouraska.

R. OUELLET, " L'Islet.

F. H. GIASSON, " L'Anse à Gilles.

E. LEMIEUX, Ottawa.

F. X. VALADE, Longueuil.

L. O. ROUSSEAU, Château-Richer.

Les personnes qui ont souscrit chez MM. DUBEAU & ASSÉLIN, pourront s'adresser à M. L. M. CRÉMAZIE, Libraire, Québec.

En vente chez l'Éditeur

EUSÈBE SÉNÉCAL,

10, Rue St. Vincent, Montréal.

NOUVEL ABRÉGÉ
DE
GEOGRAPHIE MODERNE
A L'USAGE DE LA JEUNESSE

PAR

L'ABBÉ HOLMES

SEPTIÈME ÉDITION.

ENTIÈREMENT REVUE, CORRIGÉE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

PAR

L'ABBÉ L. O. GAUTHIER

Professeur d'Histoire au Séminaire de Québec.

Un Volume in-12 de 350 pages. Cartonné \$4.00 la douzaine.

J. B. ROLLAND & FILS,

Libraires-Éditeurs.

En vente chez tous les Libraires et les principaux Marchands.

IMPRIMÉ PAR LÉGER BROUSSEAU, QUÉBEC.



JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume XVI.

Quebec, Province de Quebec, Decembre, 1872.

No. 12.

SOMMAIRE.—LITTÉRATURE.—Poésie L'horloge; T. Gauthier.—La neige.—Je conclus qu'il faut s'entr'aider.—La mare d'Auteuil. HISTOIRE DU CANADA: Le marquis de Montcalm.—INSTRUCTION PUBLIQUE: Les bibliothèques populaires en Russie.—AGRICULTURE: Concours régional de Montarville.—Pensées et maximes. AVIS OFFICIELS: Nominations d'inspecteur d'écoles, de membres des bureaux d'examinateurs, de commissaires d'écoles.—Erections de municipalités scolaires.—Erratum.—Diplômes octroyés par l'école normale McGill et par les bureaux d'examinateurs.—Changement de nom du collège Rigaud.—Concours pour la publication d'une série de livres de lecture en langue française pour les écoles catholiques.—Instituteur demandé.—REDACTION: L'île d'Anticosti.—Revue mensuelle.—Bulletin bibliographique.—NOUVELLES ET FAITS DIVERS.—Bulletin de l'instruction publique.—Bulletin de l'archéologie.—Bulletin des sciences.—Bulletin des bons exemples.—Bulletin des statistiques.—Bulletin des lettres.—Bulletin de l'agriculture.—ANNONCES.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

L'horloge.

Vulnerant omnes, ultima necat.

La voiture fit halte à l'église d'Urrugne,
Nom rauque, dont le son à la rime repugne,
Mais qui n'en est pas moins un village charmant,
Sur un sol montueux perché bizarrement.
C'est un bâtiment pauvre, en grosses pierres grises,
Sans archanges sculptés, sans nervures ni frises,
Qui n'a pour ornement que le fer de sa croix,
Une horloge rustique et son cadran de bois,
Dont les chiffres romains, épongés par la pluie,
Ont coulé sur le fond quo nul pinceau n'essuie.
Mais sur l'humble cadran, regardé par hasard,
Comme les mots de flamme aux murs de Balbazar,
Comme l'inscription de la porte maudite,
En caractères noirs une phrase ost écrite;
Quatre mots solennels, quatre mots de latin,
Où tout homme, en passant, peut lire son destin:
"Chaque heure fait sa plaie et la dernière achève."
Oui, c'est bien vrai, la vie est un combat sans trêve,
Un combat inégal, contre un luttteur caché.

Qui d'aucun de nos coups ne peut être touché;
Et dans nos cœurs criblés, comme dans une cible,
Tremblent les traits lancés par l'archer invisible.
Nous sommes condamnés, nous devons tous périr.
Naître, c'est seulement commencer à mourir;
Et l'enfant, hier encor, chérubin chez les anges,
Par le ver du linceul est piqué sous les langes.
Le disque de l'horloge est le champ du combat,
Où la mort, de sa faux, par milliers, nous abat:
La mort, rude jouteur, qui suffit pour défendre
L'éternité de Dieu, qu'on voudrait bien lui prendre.
Sur le grand cheval pâle, entrevu par Saint-Jean,
Les heures, sans repos, parcourent le cadran;
Comme ces inconnus des chants du moyen âge,
Leurs casques sont fermés sur leur sombre visage,
Et leurs armes d'acier deviennent tour à tour
Noires comme la nuit, blanches comme le jour.
Chaque sœur, à l'appel de la cloche, s'élance,
Prend aussitôt l'aiguille ouvree en fer de lance,
Et toutes, sans pitié, nous piquent en passant,
Pour nous tirer du cœur une perle de sang,
Jusqu'au jour d'épouvante où paraît la dernière
Avec le sablier et la noire bannière;
Celle qu'on n'attend pas, celle qui vient toujours,
Et qui se met en marche au premier de nos jours!
Elle va droit à vous, et, d'une main trop sûre,
Vous porte dans le flanc la suprême blessure,
Et remonte à cheval, après avoir jeté
Le cadavre au cercueil, l'âme à l'éternité!

THÉOPHILE GAUTHIER.

La neige.

Je ne sais pourquoi on s'est toujours plu à représenter l'hiver comme la saison triste par excellence. Il n'y a pas de choses lugubres qu'on ne dise, pas de comparaisons funèbres qu'on ne fasse sur son compte. Les enfants seuls,—qui jugent peut-être plus juste, parcequ'ils sont moins sous l'influence des circonstances étrangères,—trouvent l'hiver agréable, et l'appellent de tous leurs vœux.

Aussi, quelle joie, quels cris de bonheur, à la première chute de neige! Comme chaque flocon est salué avec

enthousiasme, puisqu'il doit entrer pour quelque chose dans ce superbe tapis blanc et moelleux sous lequel vont disparaître toutes les laideurs boueuses de l'automne ! La neige amène avec elle toute une perspective de glissades et de roulades ; des bons hommes, des grottes, des forts que l'on assiège et qui sont défendus à coups de boules de neige ; les parties de patins et de raquette. On voit bien un peu aussi dans le lointain, les rhumes et les onglées ; mais cela arrive peu souvent et n'entre presque pas en compte ; l'enfance a d'ailleurs sur nous l'avantage de ne pas voir la saveur de ses espérances empoisonnée par l'appréhension des malheurs qui peuvent les traverser. Pour eux les onglées et les rhumes n'existeront que lorsqu'ils se feront sentir. En attendant ils jouissent de la neige et de tous les amusements qu'elle procure.

Si nous voulions être de bon compte, nous trouverions peut-être, nous aussi, que l'hiver a beaucoup de charmes et d'avantages, et que les sombres tableaux que nous en faisons sont plutôt enfantés par des circonstances extérieures et fausses, que par une vision exacte de la vérité.

De même que l'homme, la terre, ne peut pas toujours, sans s'épuiser, travailler et produire ; il lui faut son temps de sommeil et de repos. Le sommeil, chez l'homme, détend les muscles et répare les forces, pour la journée du lendemain. L'hiver fait la même chose pour la terre qui se réveille, au printemps, avec une fertilité nouvelle. L'hiver est la nuit de la terre ; les autres saisons, sa journée ; cette nuit est longue, mais aussi quel immense travail s'accomplit pendant un lendemain qui dure bien des mois.

La neige amène le repos pour toute la nature. Les fruits sont cueillis, les récoltes engrangées, le cultivateur chôme. Tout le monde aussi devrait chômer ; car tous les hommes sont nés pour cultiver la terre qui doit suffire à leurs besoins. Le luxe et les appétits immodérés seuls ont produit les autres vocations, ont créé les autres carrières. Ah ! pour celles-là, la neige n'est pas toujours le temps du repos, du plaisir, de la jouissance. A qui la faute ? Hélas ! ce n'est pas à l'hiver, ce n'est pas à la neige ; et nous le savons bien.

Quoi qu'il en soit,—excepté pour les natures frileuses du midi,—« l'hiver est bel et la neige est aimable », comme dit le vieux poète.

Beaucoup de poètes, depuis ont chanté la neige ; mais nous n'avons jamais lu rien d'aussi frais, d'aussi délicat, et en même temps d'aussi touchant que cette pièce de vers, trouvée parmi les papiers d'une jeune femme, morte il y a quelques années, à l'hôpital de Cincinnati. Nous en donnons la traduction littérale, confessant notre inhabileté à rendre l'harmonie imitative en même temps que la suave simplicité du vers anglais :

« Oh ! la neige, la belle neige ! remplissant le ciel et couvrant la terre ; elle se pose sur les toits, sur le sol, sur la tête des passants que vous rencontrez dans la rue ; elle danse, elle coquette, elle glisse ; la belle neige ! elle ne peut faire aucun mal.

Elle vole et caresse la joue d'une belle dame, ou s'attache en folâtrant sur nos lèvres. O belle neige, descendant du haut du ciel, pure comme les anges, douce comme l'amour !

O la neige, la belle neige ! Comme ses flocons se rassemblent et paraissent rire en voletant dans un tourbillon étourdissant ; ils se chassent, ils se narguent, ils s'empressent !

Elle se pose sur la figure et fait étinceler les yeux ; et les chiens, avec un bond et un jappement, happent les brillants cristaux qui tourbillonnent autour d'eux. La ville est bruyante, et les cœurs ont des élans de vie.

La foule enivrée circule partout ! les passants se saluent d'une parole gaie ou d'une ébanson. Les traîneaux joyeux, passent, comme autant de météores, avec la rapidité de l'éclair, qui brille un moment pour disparaître aux regards : un son de clochettes, un balancement puis tout s'efface sur le blanc manteau de neige.

Et cette neige si pure qui tombe du ciel, est pourtant foulée, broyée par des milliers de pas, jusqu'à ce qu'elle se confonde avec la fange horrible de la rue !.....

Un jour, j'ai été aussi pure que la neige ! Mais je suis tombée !

tombée comme les flocons de neige, du ciel à l'enfer ; tombée pour être foulée aux pieds comme la fange des rues ; tombée pour être bafouée, conspuée, battue ! Suppliant, maudissant, redoutant de mourir ; vendant mon âme au premier acheteur ; traînant dans l'opprobre pour un morceau de pain ; baissant les vivants et éraignant les morts : Dieu de miséricorde, suis-je donc tombée si bas ! Et pourtant, je fus un jour comme la belle neige !

Un jour, j'ai été belle et sans tache, comme la blanche neige ; mon œil, limpide comme le cristal, reflétait une âme pleine de nobles élans. J'ai été aimée pour mes grâces innocentes, flattée et recherchée pour les charmes de ma figure ! Père, mère, sœurs, Dieu et moi-même, j'ai tout perdu dans ma chute ; le dernier des misérables qui passe en frissonnant sous ses haillons, fait un long détour du peur d'un contact passager. Car de tout ce qui me touche, de loin ou de près, rien, je le sais, n'est aussi pur que la blanche neige.

N'est-il pas étrange, cependant, que cette neige immaculée soit forcée de tomber sur une pécheresse comme moi ? Ne serait-ce pas plus étrange encore, si, lorsque la nuit viendra, la neige et la glace couvriraient ma tête brûlante ? Tomber d'épuisement, gelée, mourant seule et abandonnée ; trop perverse pour prier, trop faible pour gémir et faire entendre ma plainte dans les rues de la ville en liesse, que la joie de la neige nouvelle fait délirer ! Me trouver et mourir dans ce terrible délaissement, avec la neige blanche pour lit et pour linéol !

—Quoique brisé et souillé comme la neige foulée aux pieds, pécheur, ne désespère pas ! Le Christ se penche jusqu'à terre, pour relever l'âme qui s'est laissée choir dans la fange du péché et la ramener au sentiment et à la vie. Gémissant, versant le sang de ses veines et mourant pour toi, le divin Crucifié a été suspendu à l'arbre infâme.—Ah ! qu'il ait pour moi des paroles de miséricorde ! Qu'il entende ma faible prière !

—O Dieu, dans ce flot de sang qui a coulé pour les pécheurs, lavez-moi et je serai plus blanche que la neige !

Je conclus.

... qu'il faut qu'on s'entraide.

LA FONTAINE.

J'avais travaillé fort tard dans la nuit : il s'agissait d'une recherche archéologique très-importante, et je n'avais pas voulu quitter mes textes avant d'être arrivé à une solution que je sentais venir. Je l'avais trouvée enfin ! et je m'étais endormi dans ma gloire.

Ce fut elle aussi, je pense, qui me réveilla au moment où le soleil se levait. Au lieu de rester au lit paresseusement à jouir de mon succès avant d'attaquer une nouvelle difficulté, je me hâtai de chasser un reste de sommeil, en me répétant à moi-même que c'était fini, achevé, trouvé, et que je n'avais rien laissé à faire aux gens qui auraient la fantaisie de traiter la même question. Il faisait un temps superbe ; je me levai, je passai devant une table de travail sans y jeter un regard : j'avais assez d'archéologie pour le moment, et l'idée qui me possédait, c'était d'aller dans mon jardin retourner une plate-bande. Je fus bientôt installé à ma besogne, donnant de grands coups de pioche, égalisant à mesure la belle terre noire et légère où je ne laissais pas un caillou, allant plus vite que deux jardiniers, et pensant, avec une pitié mêlée de mépris, aux pauvres gens qui ne connaissent pas le bonheur de bêcher une plate-bande à cinq heures du matin.

Tout à coup, en relevant la tête, j'aperçus de l'autre côté de la baie le père Rochereau qui me regardait.

Le père Rochereau a bien soixante-dix ans, à moins qu'il n'en ait quatre-vingts ou même davantage ; car voilà vingt ans que je le connais, et il n'a pas changé ; et de fait, il n'y a rien en lui qui puisse changer. Je défie ses cheveux de blanchir, son dos de se voûter, ses joues de se creuser, son teint de se pâler et ses membres de maigrir. Tout cela ne l'empêche pas de travailler sans cesse, d'aller au bois et d'en revenir chargé d'un fagot qui fait dire aux petits enfants : « Le père Rochereau ressemble au bonhomme qui est dans la lune. » D'autres fois il décharge du foin, ou il bat du blé, ou il fend du bois ; ce

jour-là, il labourait le jardin de mon voisin, et il s'était arrêté pour me regarder avec le fin sourire du paysan vendéen.

—Bonjour, père Rochereau ! lui criai-je. Qu'est-ce que vous avez donc à me regarder comme cela ? Est-ce que je ne m'y prends pas bien ?

—Bonjour, Monsieur ! Vous vous y prenez très-bien, et vous feriez un fameux jardinier, si seulement vous alliez un tantinet moins vite. De ce train-là, vous seriez bientôt fatigué ; et ce n'est pas tout que d'aller vite, il faut pouvoir aller longtemps quand on veut travailler la terre du bon Dieu.

—Bah ! quand j'en aurai assez, je m'en irai, voilà tout ; vous trouverez bien une journée à me donner pour faire le reste.

—Oh ! pour ça oui, Monsieur..... mais, s'il n'y a pas d'indiscrétion, pourquoi donc que vous, un monsieur riche, qui pourriez rester chez vous à ne rien faire, vous vous fatiguez à remuer la terre ? C'est bon pour les pauvres gens. Moi, si je n'étais pas obligé de faire ça pour gagner ma vie, je ne toucherais pas à un outil, bien sûr.

Il me vint à l'esprit je ne sais combien de citations de Virgile et d'autres qui ont célébré le bonheur de l'homme des champs ; mais je pensai avec raison qu'elles ne prouveraient rien du tout pour le père Rochereau, et je m'abstins de lui en faire part. Je lui répondis simplement :

—Je bêche pour me reposer.

Il ouvrit toute grande sa bouche de Vendéen,—et elles ne sont pas petites,—et resta muet.

—Pour vous reposer ! dit-il enfin. Vous voulez vous moquer de moi, Monsieur ! Tenez, vous êtes déjà tout en sueur, et vous appelez ça vous reposer ! Je suis trop vieux pour croire de pareilles choses, moi !

—C'est comme je vous le dis. J'ai travaillé très-tard, cette nuit, à de..... (je renfonçai au fond de mon gosier le mot barbare d'archéologie), dans des livres très-difficiles à comprendre ; j'en avais la tête tout alourdie ; voilà pourquoi je suis venu bêcher au grand air. Cela fatigue les bras, je le veux bien ; mais, vous me croirez si vous voulez, père Rochereau, cela repose la tête.

Le père Rochereau reprit sa bêche et ne répondit point. Il était trop poli pour me contredire, mais, évidemment il n'avait pas compris. Un instant après on l'appela : il planta son outil dans la terre et s'en alla lentement en se balançant d'une jambe sur l'autre.

Je continuai mon travail. Je crois bien qu'il avait raison et que je me dépêchais trop, car au bout d'une demi-heure non-seulement j'étais en nage, mais le dos commençait à me faire mal et j'avais des ampoules aux mains. Je tenais pourtant à finir ma plate-bande ; mais je jugeai nécessaire de m'accorder un repos de quelques minutes. Au moment où je quittais ma pioche, j'entendis un gros soupir de l'autre côté de la haie, et j'aperçus la mèche bleue d'un bonnet de laine à une hauteur qui m'indiqua que le porteur du bonnet était assis sur un banc. Je me penchai et je regardai. Le père Rochereau était là, tenant à la main un papier qu'il ne quittait pas des yeux. Il suait à grosses gouttes.

—Eh bien, père Rochereau, lui dis-je, il paraît que vous êtes aussi fatigué que moi ?

—Faites excuse, Monsieur..... ce n'est pas l'ouvrage, c'est ce maudit papier..... Je connais bien mes lettres pourtant dans un livre ; mais dans l'écriture ça n'est plus pareil ; et puis il faut épeler les mots..... enfin, je ne peux pas m'en tirer..... J'irais bien chercher ma petite-fille Jeanie pour me lire ça, mais je connais d'où la lettre vient, et il ne faut peut-être pas qu'elle la lise..... Si vous vouliez, Monsieur.....

Et il me tendait la lettre.

—Très-volontiers, père Rochereau : c'est mon affaire,

l'écriture. C'est très-bien écrit ; écoutez.

—Monsieur et cher père Rochereau,

“ La présente est pour vous faire assavoir que je quitte le régiment la semaine prochaine avec les galons de sergent-major ; que mes chefs sont très-contents de moi, si bien qu'ils m'ont recommandé au préfet de la Vendée pour une place de gendarme, pour m'être instruit dans la lecture et les écritures depuis que je suis au service. Si bien donc qu'on vient de recevoir la réponse, et que je suis nommé gendarme dans le canton de la Châtaigneraye : c'est ce qui me retarde d'arriver au pays, parce que je veux y rentrer avec ma nouvelle tenue. A présent, père Rochereau, si Jeanie se souvient encore de tous les seaux d'eau que j'ai tiré pour elle et de tous les coups de pioche que j'ai donnés dans votre jardin, et si vous voulez bien me la donner pour femme, je serai le gendarme le plus heureux du département, et vous pourrez vous reposer sur vos vieux jours. Répondez-moi bien vite, je vous en prie, et que je puisse signer ma prochaine lettre :

“ Votre petit-fils respectueux,

JACQUES BERTHOMÉ,

“ Gendarme à la Châtaigneraye (Vendée). ”

Le vieux Rochereau pleurait à chaudes larmes.

—Le brave garçon ! un sergent-major ! un gendarme ! penser encore à ma petite Jeanie, et me promettre du repos pour mes vieux jours ! Oh ! pour cela, il n'y a pas de risque que je leur sois à charge, les pauvres enfants, tant que j'aurai un brin de force ! Je m'en vas retourner tout de suite à la maison porter ça à Jeanie..... Mais tenez, la voilà qui vient m'apporter ma soupe..... Jeanie ! vient vite, ma fille ! lis cette lettre-là !

Et il la lui tendait d'une main tremblante. Elle posa la soupière sur le banc, prit la lettre en rougissant,—elle reconnaissait l'écriture,—et la lut tout bas, lentement, en levant de temps en temps les yeux au ciel comme si elle priait Dieu. Quand elle eut fini, elle s'agenouilla auprès du vieillard, l'entoura de ses bras et baisa ses vieilles mains cailleuses.

—Je suis heureuse, grand-père, murmura-t-elle, Jacques sera un bon fils, et vous pourrez vous reposer entre vos deux enfants.

Le père Rochereau hocha la tête, comme quelqu'un qui a son idée et qui la garde ; mais il ne voulut pas contredire Jeanie. Et puis, pour secouer son émotion, sans doute, il se retourna vers moi et me dit d'un air gouailleur :

—Eh bien, Monsieur, vous êtes fatigué tout de même, hein ? Si vous voulez bien m'ouvrir la porte de votre jardin, je vais aller vous finir votre plate-bande en remerciement de ce que vous m'avez lu la lettre.

—J'accepte, père Rochereau. Mais, dites donc, il me semble que tout à l'heure, en épelant cette bienheureuse lettre, vous étiez tout aussi fatigué que moi ?

—Ah ! que voulez-vous ? quand on sort de son métier ! Mais savez-vous ce que cela prouve, Monsieur ? C'est qu'il est bien heureux que dans le monde il y ait des gens qui lisent et des gens qui bêchent : un seul homme ne peut pas tout faire, et en s'aidant les uns aux autres, cela revient au même que si chacun savait tout.

—Bien dit, père Rochereau ! Je vais vous ouvrir ma porte, et avant de finir la plate-bande, vous et Jeanie vous me dicterez une réponse pour le gendarme : il ne faut pas le faire attendre.—*Magasin pittoresque.*

La Mare d'Auteuil.

La mare d'Auteuil était un des plus jolis endroits du bois de Boulogne. Elle n'était pas recherchée par les promeneurs mondains qui *vont au bois* pour suivre avec la foule une unique allée encombrée d'équipages. Ceux qui la visitaient étaient des amis de la nature qui, aux lacs artificiels et aux pelouses semées et fauchées de leurs rives, préféraient une vraie mare bordée de grandes herbes et de roseaux, et qui venaient lui demander de la solitude et du silence. On y voyait de jeunes mères, assises et travaillant à quelque ouvrage d'aiguille, tandis que leurs enfants jouaient autour d'elles; de tout jeunes gens ou des vieillards qui avaient un livre à la main. Ce n'était pas un lieu auquel les curieux venaient jeter en passant un coup d'œil; ceux qui le fréquentaient le connaissaient, l'aimaient; ils y venaient se reposer, méditer, vivre au milieu de tous les charmes de la campagne.

La mare d'Auteuil n'existe plus, ou du moins elle a si complètement changé d'aspect que ceux qui l'admiraient ne la reconnaissent pas. Elle se trouvait située dans la zone du bois la plus rapprochée des fortifications, et dont il a fallu, au mois de septembre de la funeste année 1870, abattre les arbres pour se mettre en garde contre l'approche de l'ennemi. Tous les beaux chênes qui l'entouraient ont été coupés; il n'en reste plus que des tronçons mutilés, sans branches, sans verdure; ils sont à l'état de pieux destinés à servir de barrière aux chevaux des envahisseurs. Les buissons touffus qui remplissaient les intervalles de la futaie et formaient une enceinte verte dans laquelle s'ouvraient les profondes percées des allées, sont également détruits; sur le sol qu'ils couvraient, et qui maintenant est nu, on trouve çà et là quelques restes de rameaux brisés et desséchés. La mare, privée des ombrages qui l'abritaient et qui y peignaient leur image, est devenue une flaque d'eau fangeuse et morne. Personne ne vient plus s'asseoir sur ses bords arides; tout au plus y rencontre-t-on quelque vieille femme en hailons qu'attire l'espoir d'un pauvre butin, et qu'on voit se baisser de temps en temps pour ramasser des débris de bois mort.

Mais si les arbres qui faisaient la beauté de la mare d'Auteuil ont été coupés, il est consolant de penser qu'ils ont été sacrifiés par nous-mêmes dans un dessein volontaire et nécessaire de défense contre l'ennemi; plus heureux que les belles futaies du parc de Saint-Cloud et tant d'autres, qui ont été abattues par la main des Allemands et pour leur servir de rempart contre nous. Un poète dirait que ces vieux chênes sont tombés sans se plaindre sous les coups des haches françaises pour contribuer à défendre le sol de la patrie.

Un poète l'a dit en effet. M. Sully-Prudhomme a fait de la mare d'Auteuil le sujet d'une remarquable poésie, où il a su mêler dans une juste mesure les regrets d'un amant de la nature et la virile résolution d'un patriote. Citons quelques strophes de cette mâle élegie :-

Ces bois nous étaient chers par leur site et leur âge,
Par l'ancêtre inconnu qui les avait plantés,
Surtout par la douceur des rêves enchantés
Qu'ils éveillaient dans l'âme on versant leur ombrage;
Par leurs sentiers étroits, leur sauvage gazon,
Et la fraîche percée où, comme un clair mirage,
Reculait leur vague horizon.

Là dormait une mare antique et naturelle,
Où vers le piège lent des brusques hameçons
Montaient et se croisaient des lueurs de poissons,
Où mille insectes fins venaient mirer leur aile;
Eau si calme qu'à peine une feuille y glissait,
Si sensible pourtant que le bout d'une ombrelle
D'un bord à l'autre la plissait.

Trois chênes lui prêtaient leur abri vénérable.
Hors de la terre, autour de leurs énormes flancs,
Leur racine saillante improvisait des bancs;
Et vers l'heure où, l'été, le poids du ciel accable,
Leurs branches sur les yeux ivres d'un vert sommeil
Epanaient un feuillage au jour seul pénétrable,
Comme une tente en plein soleil.

Les voilà donc à bas, ces géants séculaires,
Les bras épars, tordus dans l'immobilité,
Le faite horizontal, ras et décapité;
Sur leur entaille, on compte aux couches annulaires
L'ample succession de leurs ans révolus.
Et le temps qu'ont dormi dans l'horreur des suaires
Ceux dont les noms ne vivront plus.

Peut-être cherchent-ils entre eux pourquoi l'automne,
Qui suspendait la vie afin de l'apaiser,
Posant partout son deuil comme un discret baiser,
Farouche cette fois, frappe, ravage, tonne,
Et ne ressemble plus à l'automne de Dieu;
Ou bien comprennent-ils, à l'emploi qu'on leur donne,
Qu'un bel arbre n'est plus qu'un pieu!

Ils s'arment comme nous, fils de la même terre.
Leur sève et notre sang auront tous deux coulé
Pour cet illustre sol impudemment foulé!
Tandis que sous nos murs l'aigle à la froide serre
Amène ses pillards par les sentiers des loups,
Et que les autres bois font avec eux la guerre,
Ceux-là du moins la font pour nous.

Comme une vaste armée arrêtée en silence
Ecoute au loin rouler un galop d'escadrons,
Des arbres abattus les innombrables troncs
Attendent, menaçants, taillés en fer de lance;
Les souches des plus gros siègent comme un sénat
Qui, dans un grand péril, se recueille, et balance
Les chances du dernier combat.

Seuls, ces débris guerriers des beaux chênes demeurent;
L'eau qui baignait leur pied n'est plus qu'un bourbier noir;
On ne reviendra plus à leur ombre s'asseoir;
Les couples sont brisés, tous ceux qui s'aiment pleurent;
Leurs gardiens d'autrefois se sont faits leurs bourreaux;
Plus de nids, plus d'amours! Qu'ils tombent donc et meurent
Comme les hommes, en héros!

—(Magasin pittoresque.)

Histoire du Canada.

LE MARQUIS DE MONTCALM.

Le 13 mai 1756, la frégate *la Licorne* débarquait devant Québec le marquis de Montcalm, maréchal de camp, chargé du commandement général des troupes françaises au Canada. Il amenait avec lui le brigadier de Lévis, le colonel de Bourlamagne et quelques mille soldats: c'était la dernière armée jetée sur les rivages de cette antique colonie, baptisée par Henri IV du nom de *Nouvelle-France*, à jamais célèbre dans nos fastes nationaux par les luttes qu'elle soutint avec tant d'héroïsme contre les Anglais jusqu'au jour où abandonnée de tous, écrasée par des ennemis sans nombre et sans pitié, couverte du sang et de ruines, elle vit rompre les liens qui pendant un siècle et demi avaient uni ses destinées à celles du royaume de France.

Nul n'était plus digne que le marquis de Montcalm de tenir avec honneur, dans ces contrées lointaines, le drapeau français. Son passé répondait de ce qu'il pourrait faire dans l'avenir. Officier au régiment de Hainaut-Infanterie, puis au régiment de Flandre, enfin colonel du régiment de cavalerie de Montcalm, il avait pris une part glorieuse à la campagne d'Allemagne de 1733, et aux

guerres de la succession d'Autriche ; blessé devant Plaisance en 1744, puis en 1747 à l'attaque du plateau de l'Amielle, dans les Alpes, il avait fait ses preuves de bravoure intrépide, et montré qu'il y avait en lui, à côté du soldat insoucieux du danger, le chef capable de commander. Fidèle aux traditions qu'avaient léguées à l'armée les grands généraux du règne précédent, Montcalm était un officier lettré : d'une éducation soignée, d'une instruction solide, il ne dédaignait point de prendre la plume aux heures où son épée dormait au fourreau, et les lettres qui nous sont restées de lui sont charmantes de simplicité, de sentiment, et remarquables par ce ton de bonne société qui était le naturel apanage des hommes et des œuvres de la vieille France.

En Europe, les circonstances ne lui avaient pas permis de jouer un premier rôle ; mais en Amérique il allait briller au premier rang ; la fortune lui semblait sourire. Sans doute il abandonnait cette terre natale qu'on ne quitte jamais sans regrets, sa famille nombreuse, sa mère, à laquelle il écrivait si souvent, mais le roi l'honorait d'une estime particulière ; cette guerre difficile allait grandir l'éclat de son nom et donner à sa légitime ambition une carrière glorieuse et enviée. Dès le lendemain de sa nomination, il s'était mis à lire "avec grand plaisir l'histoire de la Nouvelle-France," demandant à tous des renseignements sur ce pays, et peut-être ne se fit-il pas longtemps illusion sur les dangers qui menaçaient la colonie et sur les ressources insuffisantes avec lesquelles il lui faudrait résister, sinon pour vaincre, au moins pour sauver l'honneur français.

Quoi qu'il en soit, à peine arrivé à Montréal, il constata que les forces de la colonie ne s'élevaient qu'à une poignée d'hommes, avec lesquels il devait lutter contre les puissantes armées anglaises, dans un pays plus vaste que la France, déjà ravagé par des expéditions continuelles, à travers des peuplades indigènes toujours prêtes à se ranger du côté du plus fort, au milieu d'embarras continuels produits par des rivalités intestines, entretenus par une administration peu consciencieuse où l'ardeur de parvenir n'avait d'égale que la passion de s'enrichir, même aux dépens des deniers publics. Ces difficultés, Montcalm les envisagea froidement, sans se laisser décourager, et, n'écoulant que la voix du devoir, il se consacra avec une activité incroyable à la défense du pays. Il courut à la frontière du Sud, du lac Ontario au lac Champlain, de Montréal à Québec, et, par la vivacité de ses attaques, força les Anglais à reculer. Le fort Ontario, puis l'importante forteresse de William-Henry sur le lac Saint-Sacrement, tombèrent en son pouvoir.

Mais ces victoires épuisaient les vainqueurs plutôt que les vaincus ; la famine apparut sur la fin de l'année 1757, et "malgré la misère publique, des bals et un jeu effroyable." (Lettre du 19 février 1758.) Quand, au mois de mai suivant, un convoi de vivres, parti de Bordeaux, put entrer dans la rade de Québec, "le peuple commençait à brouter, et les subsistances du soldat étaient réduites à une demi-livre de pain, encore pour un mois." (Lettre du 2 juin.)

Pendant ce temps, sur les ordres de Pitt, le major Abercromby envahissait la colonie, par le sud, avec 60,000 hommes, et l'amiral Boscawen débarquait à l'île Royale le corps d'armée du général Amherst.

Avec 6,000 hommes de troupes régulières et quelques milices, Montcalm alla s'établir, sous le canon du fort Carillon, au milieu d'un abattis d'arbres, dans une position imprenable qui barrait la route à Abercromby. Attaqué, il infligea au général anglais une sanglante défaite, qui fut la dernière victoire de la France au Canada.

"Je ne crois pas," écrit-il à sa mère, la marquise de Saint-Véran, que jamais général ait été dans des circon-

tances aussi critiques. Dieu m'en a tiré ; rendez-lui en grâces. Il me donne de la santé, quoique excédé de fatigue, de travail, de tracasseries et de misères." Sur le champ de bataille, Montcalm fit élever une grande croix au Dieu des armées qui "seul, disait-il, avait pu opérer ce succès."

La joie fut grande au camp français, et le général lui-même a pris soin de nous garder un curieux monument de cette gaieté du soldat vainqueur : "Je vous envoie," écrivait-il à sa mère, pour vous amuser, deux chansons sur le combat du 6 juillet, dont l'une est en style des poissardes de Paris. M. le curé de Vauvert aimera beaucoup mieux les inscriptions françaises et latines. (1)."

Cette joie dura peu, ce triomphe ne fut qu'éphémère. Ce n'était qu'un brillant rayon de soleil à travers les sombres nuages qui s'assemblaient de toutes parts : l'orage allait éclater. Six semaines après la victoire de Carillon, le général Amherst était maître de Louisbourg ; le fort de Frontenac tombait au pouvoir des Anglais, grâce à l'incapacité et à la jalousie du marquis de Vaudreuil, gouverneur civil, qui n'avait point voulu demander des secours à Montcalm, et le lac Ontario était perdu pour la France. Enfin, Vaudreuil se décida à appeler Montcalm à Montréal, mais il était trop tard.

"Notre situation est critique, et plus nous irons, plus elle le doit devenir, mais nulle inquiétude. Dieu surtout et l'honneur seront en tout événement toujours conservés de ma part... Après la prise de Frontenac que j'avais prévue, annoncée et qui était facile à éviter, on m'a appelé à Montréal : le médecin après la mort" (lettre du 16 octobre). Montcalm ne se trompait pas, la colonie était perdue : vainement fit-il une dernière fois appel à la France, vainement envoya-t-il à Versailles son aide-de-camp, Bougainville, pour demander des secours et combattre l'influence néfaste exercée par les rapports du marquis de Vaudreuil. Tout fut inutile. Que pouvait faire la France, tout entière absorbée par cette fatale guerre de sept ans qui engloutissait ses armées et ses trésors ?

L'administrateur de la marine, Berrier, accueillit l'envoyé du Canada par ces mots : "Quand le feu est à la maison, on ne s'occupe pas des écuries." "On ne dira pas du moins, répartit l'officier, que vous parlez comme un cheval." Au ministère de la guerre, le maréchal de Belle-Isle tenta de secourir la colonie agonisante, mais ce qui eût été possible l'année précédente, l'envoi d'une flotte française dans les eaux du Saint-Laurent, ne l'était plus à la fin de 1758. L'Anglais en gardait les abords et surveillait nos côtes.

Notre marine dispersée avait singulièrement dépéri ; elle échoua dans ses tentatives de passage, et Bougainville ne put ramener à son général que quelques bâtiments chargés de vivres et de munitions et 400 recrues (janvier 1759).

Au mois de mai, treize vaisseaux de guerre anglais débarquèrent en face de Québec le général Wolfe et de nombreux soldats, pendant qu'un Sud deux autres armées s'emparaient de Niagara et des ruines du fort Carillon que Bourlamagne avait dû faire sauter. Bientôt Québec ne fut plus qu'un monceau de ruines : la cathédrale, 240 maisons avaient disparu dans les flammes. L'artillerie de la place ne pouvait rien contre les puissantes batteries des assiégeants.

Enfin, le 12 septembre, Wolfe, qui avait été repoussé quelques semaines auparavant, put s'établir à une demi-lieue de la ville. Montcalm sortit à sa rencontre, et, mal appuyé par Vaudreuil qui ne répondit point à ses demandes,

(1) Sur la croix, il avait placé cette inscription :

Quid dux ? quid miles ? quid strata ingentia ligna ?

En signum ! en victor ! Deus hic, Deus ipse triumphat.

engagea le combat, le 13 septembre, par une attaque impétueuse qui vint se briser contre les rangs profonds des lignes anglaises; rien ne put les rompre; Wolfe cependant était tombé en chargeant les Français qui reculaient: "Je meurs content," ce fut sa dernière parole. Monckton, qui le remplaça, fut remporté tout sanglant du champ de bataille. Mais en ralliant ses soldats dispersés, Montcalm fut frappé d'une balle dans les reins.

Il voulut rester à cheval et pourvoir au salut de ses troupes; puis, quand la retraite eut été assurée, quand il eut adressé un magnanime appel à la générosité du général Towsend envers son armée et les Canadiens, il rentra à Québec, soutenu par deux grenadiers, et ne songea plus qu'à son âme; la religion, qu'il avait toujours aimée, vint adoucir les derniers moments du héros vaincu; le 14, à quatre heures du matin, il expira. Le 18, Québec capitulait.

Un an après, le 8 septembre 1760, malgré les efforts du chevalier de Lévis, digne lieutenant de Montcalm, les Anglais entraient à Montréal, et le Canada était perdu pour la France. Choiseul, tout puissant alors, n'avait rien fait pour le secourir, et le honteux traité de 1763 sanctionna cette séparation.

La perte de notre plus belle colonie et la mort héroïque de Montcalm firent peu de bruit en France: à Versailles où dominait Mme de Pompadour, à Paris où régnait Voltaire, les esprits avaient d'autres préoccupations. Pendant que le corps de Wolfe était ramené triomphalement en Angleterre, les restes du général français demeuraient obscurément ensevelis dans la chapelle des Ursulines de Québec. En 1827 seulement, un obélisque de granit fut élevé dans cette ville aux deux adversaires, portant leurs noms et ces mots: *Mortem virtus, communem famam historia, monumentum posteritas dedit.* En France, Montcalm n'a pas une statue.

Mais outre sa renommée si pure et si grande, le brave général a laissé dans ses lettres un impérissable reflet de lui-même. C'est un des charmes du livre si intéressant, mais un peu abrégé, du R. P. Sommervogel, de lire ces fragments la plupart inédits de sa correspondance. Quelle modestie! Quel profond sentiment du devoir! Quelle foi chrétienne dans cette âme si intrépide! "J'ai eu dix enfants, écrit-il en 1752, il ne m'en reste que six..... Dieu veuille les conserver tous et les faire prospérer, et pour ce monde et pour l'autre. On trouvera peut-être que c'est beaucoup, et surtout quatre filles pour une fortune médiocre; mais Dieu laissera-t-il jamais ses enfants au besoin? Aux petits des oiseaux..."

Voilà le père; veut-on voir le chrétien? A peine débarqué au Canada, il écrit à sa mère de faire dire "une grand'messe pour remercier Dieu de notre bonne navigation et demander continuation du bon succès." En 1751, son régiment tient garnison à Limoges, au moment du jubilé. "Nos cavaliers y assistèrent, écrit-il. Les Pères Jésuites leur firent une retraite, dont les exercices spirituels, proportionnés à leurs besoins, n'empêchaient pas qu'on ne les exerçât quasi tous les jours, soit à pied, soit à cheval." Ces cavaliers possédaient à coup sûr les deux qualités que Joseph de Maistre demande au soldat, craindre Dieu et n'avoir pas peur du canon. Ils étaient dignes de leur chef.

Si la France a laissé dans l'ombre une de ses gloires les plus pures, le Canada a conservé vivant le souvenir de Montcalm. Le 14 septembre 1859, centième anniversaire de sa mort, les Canadiens se pressèrent en foule dans la chapelle des Ursulines de Québec, et firent sceller sur le mur un monument de marbre noir rappelant le dévouement et la mort du héros. Ils ont fait mieux encore: ils ont conservé ses traditions de soldat français et chrétien; ils ont versé leur sang autour de Rome pour la défense de l'Eglise; ils l'ont versé sur les champs de France dans

nos dernières luttes. Il n'y a pas longtemps, un missionnaire visitait un hôpital des Etats-Unis: "Je suis Français, dit un malade.—De quelle partie de la France?—Du Canada."

JULES-MARIE RICHARD.

—L'Union.

(Notice sur le livre du R. P. Sommervogel: *Comme on servait autrefois*).

Instruction publique.

LES BIBLIOTHEQUES POPULAIRES EN RUSSIE.

Les librairies qui publient des ouvrages destinés à l'éducation populaire sont nombreuses en Russie. La spéculation privée s'y est consacrée de toutes parts et en tire à l'ordinaire d'assez beaux bénéfices: il est vrai d'ajouter qu'en Russie, comme ailleurs, la spéculation subordonne souvent à ses intérêts courants les intérêts sacrés qui sont en jeu, et qu'il y a beaucoup à dire surtout en ce qui concerne le colportage. Naturellement on n'a pas les mêmes critiques à adresser aux sociétés philanthropiques qui prennent pour point de départ le désintéressement et, au besoin, le sacrifice; et, c'est d'une institution de ce genre que nous voulons surtout parler: la Société pour la "propagation des livres utiles", qui fonctionne depuis plusieurs années à Moscou.

Elle n'est nullement isolée, et se rattache à un mouvement général sur lequel les lecteurs du *Journal officiel* ont déjà reçu quelques renseignements sommaires (numéros des 18 décembre 1871, 8 et 15 janvier 1872).

Outre les innombrables dotations votées par les zemstvos (assemblées territoriales électives) pour la création, l'entretien et le développement des écoles primaires, et d'abord des séminaires d'instituteurs, l'initiative personnelle a pris un rôle considérable. En six ans, on a vu les donations privées en faveur de l'instruction populaire s'élever à 1,183,540 roubles (environ 4,140,000 fr.), et récemment un simple particulier, M. E. Narischkine, a donné 550,000 roubles (près de 2 millions de francs) pour la création d'un séminaire pédagogique. Dans certains districts, les premiers progrès de l'instruction populaire sont dus aux efforts opiniâtres et aux sacrifices d'un ou de plusieurs particuliers.

Il est assez remarquable que ce beau zèle des classes privilégiées en faveur des classes pauvres et ignorantes se soit développé, en Russie, précisément au lendemain de l'émancipation des serfs et de la conversion des paysans émancipés en petits propriétaires, double opération qui a ébranlé au moins pour quelques années la plupart des grandes fortunes du pays. La noblesse russe n'en avait pas moins réclamé, par des adresses unanimes, cette réforme qu'on lui proposait, à son détriment, en faveur de la prospérité et de l'avenir de la nation. La sollicitude et les sacrifices chaque jour renouvelés que l'on constate en vue de l'instruction du peuple, ne sont que la continuation de ce grand mouvement patriotique.

Ce qui nous paraît préférable encore aux actes individuels, si fréquents et si remarquables qu'ils puissent être c'est l'action collective, qui seule assure la perpétuité et le développement régulier du bien.

La Société pour la propagation des livres utiles s'est recrutée dans la noblesse et la haute bourgeoisie de Moscou; elle a fondé une librairie qui fournit les livres d'instruction et de lecture populaire au meilleur marché possible, et qui surtout favorise dans une large proportion les écoles et maisons d'éducation.

Ses propres éditions forment un fonds considérable. Elle s'est mise à la disposition de la société "Loisir et

travail", qui apporte un utile contingent aux bibliothèques populaires : et de plus cette librairie prend en dépôt tous les livres publiés ailleurs et qui lui paraissent vraiment utiles.

On voudra bien ne pas nous accuser de nous éloigner de notre sujet, si nous notons ici, en passant, que la maison où cette librairie s'est installée, abrite encore d'autres fondations philanthropiques et populaires : d'abord un' ouvroir avec magasin de vente, qui reçoit déjà de nombreuses commandes, et qui, outre le travail qu'il donne à faire en ville, prend en pension, moyennant une faible rétribution, un grand nombre de jeunes filles : il y a de plus deux petits restaurants-modèles, l'un fréquenté surtout par les étudiants pauvres de l'Université, qui est toute voisine ; l'autre, à meilleur marché, pour les gens du peuple.

C'est la Société pour la propagation des livres utiles qui s'est trouvée naturellement désignée, par la commission de l'Exposition philotechnique de Moscou, pour organiser le cabinet de lecture qui figure sur la place Varvarkaïa, à côté du théâtre et du gymnase populaire. Cet établissement a deux sections : le cabinet de lecture proprement dit, et une salle d'auditoire où l'on fait des lectures à ceux qui ne savent pas lire. Le prix d'entrée est de 1 copek (4 centimes). Un dépôt de livres y est annexé.

Il est des pays où l'on oserait à peine faire un appel de ce genre au public populaire ; mais sans flatter le peuple russe qui a ses défauts avec ses qualités, on peut lui reconnaître une très-vive curiosité d'apprendre et une extrême rapidité d'assimilation, auxquelles on voudrait voir se joindre un peu plus de persévérance et de ténacité studieuse.

Le dernier catalogue imprimé de la librairie populaire de Moscou, catalogue que nous avons entre les mains, mais qui a dû notablement s'enrichir, contenait la mention d'environ 460 ouvrages. 129 sont des publications particulières des membres de la " Société pour la propagation des livres utiles " ; 32 proviennent de l'association " Loisir et travail. "

Un assez grand nombre de ces ouvrages sont approuvés par le Comité d'enseignement du Ministère de l'instruction publique.

La variété de cette bibliothèque populaire est indéfinie ; elle commence aux alphabets, où l'étude de la langue russe est toujours accompagnée de l'étude du slavon (la vieille langue liturgique) ; elle offre des livres de lectures graduées suivant les différents âges, et mène ensuite jusqu'aux contes de Gogol, aux fables de Kryloff, aux poèmes de Lermontoff et de Pouchkine. . .

On a le choix pour les chrestomathies ; celle de Bousslaïeff a de l'analogie avec la chrestomathie française de Vinet. Les petits livres d'historiettes abondent, cela va sans dire, mais il s'y mêle bon nombre de recueils de légendes nationales et de poèmes populaires qui confinent à l'histoire.

Celle-ci est représentée, tantôt par de courtes biographies de princes et d'hommes illustres, ou des monographies d'événements mémorables, tantôt par des ouvrages d'ensemble de premier ordre, comme ceux de M. Solovieff, par exemple, aujourd'hui recteur de l'université de Moscou, lequel est le premier des historiens de son pays et s'est préoccupé de mettre à la portée de l'enseignement primaire les résultats de ses grands travaux.

L'étendue de l'empire russe et la diversité des climats et des races qu'il renferme fournissent de nombreux chapitres, ou plutôt de nombreux manuels à la géographie nationale.

La géographie étrangère et générale, est un peu négligée, et il en est de même de l'histoire générale ; car, en dehors des livres nationaux, on ne remarque guère dans

toute cette collection que des récits de l'histoire sainte et quelques esquisses relatives à l'antiquité classique.

En revanche, tout ce qui intéresse la vie pratique et les rapports de l'homme avec la nature est abondamment et amoureusement traité.

Il y a de petits livres à 10 copecks, même à 6, à 5 copecks (20 centimes), pour expliquer à l'enfant ou au paysan, soit les phénomènes naturels qui les frappent à chaque instant et qu'ils connaissent sans se les expliquer, soit les accidents météorologiques qui importent à l'agriculture ; ou bien l'histoire des animaux domestiques ; — " comment vit la plante ", — la physique, la mécanique élémentaire, — l'économie du corps humain, — ou encore diverses industries russes et d'autres d'un caractère universel. Parmi tous les livres relatifs à la vie rurale, il faut distinguer le Cours élémentaire d'agronomie, de Sokovnine, destiné spécialement aux maîtres d'écoles de village.

La médecine populaire à ses manuels, et les *Problèmes de la vie* sont commentés par M. Pigoroff, le plus renommé des chirurgiens de la Russie. A côté du code rural, voici un guide du juré, car le jury fonctionne en Russie ; et s'il n'y a pas de manuel pour les affaires municipales et communales, ce n'est pas que ce degré primaire de la vie politique fasse défaut, ce serait au contraire que tout y est réglé par des coutumes immémoriales : la commune russe est vieille comme le monde, dont elle porte aussi le nom (*mir*).

Les instituteurs ont encore à leur disposition un choix d'ouvrages sur la pédagogie générale. Ils peuvent même contrôler les idées de leurs théoriciens nationaux avec un certain nombre de systèmes étrangers qui leur sont offerts sous forme de traduction : par exemple la méthode de Pestalozzi, le livre de Channing sur la *Self-Education*, ceux de Bain et d'Owen sur l'éducation " du caractère " ; les traités de Frœbel, de Böhme, de Combe, de Virchoff ; l'*Emile du dix-neuvième siècle*, d'Esquiros, etc.

Les nouveaux pédagogues de la Russie sont : Ouchinsky (auteur d'un *Essai sur l'homme considéré comme sujet d'éducation*, 2 gros vol.), le baron Korff (auteur d'un livre sur l'*Ecole populaire russe*, et, plus récemment, d'un article très-remarqué sur l'*Instruction obligatoire*, dans la revue *le Courrier d'Europe*) ; Bazaroff (*De l'Education des paysans*) ; Blinoff (*Des procédés d'éducation des écoles populaires*) ; Charlowsky (*De l'Education*) ; Sémenoff, Vodovozoff, etc.

Il faudrait ajouter à cette liste le livre de M. Okolsky (*Du rôle de l'Etat dans l'éducation populaire*), qui vient de paraître au commencement de cette année (un fort in-8o, avec cette épigraphe en français : " Le peuple qui a les meilleures écoles est le premier peuple ; s'il ne l'est pas aujourd'hui il le sera demain. " — Jules Simon, l'Ecole.)

Les manuels et livres de lecture les plus utilisés par toute la Russie sont ceux d'Ouchinsky (*la Parole maternelle*) ; depuis nombre d'années, il s'en tire par an 25,000 exemplaires en moyenne, ceux de Vodovozoff, de Razine, de Paulson, de Penninsky.

Ce dernier ouvrage n'est guère qu'une chrestomathie, dont les divisions sont conçues au point de vue de la littérature plutôt que de l'avancement bien gradué des jeunes intelligences.

Dans le *Monde de Dieu*, de Razine, apparaît la préoccupation d'enrichir l'esprit de l'enfant au fur et à mesure de ses progrès comme lecteur ; c'est comme une petite encyclopédie des connaissances élémentaires, sous ces quatre rubriques : Variétés de l'univers, — Combat de l'homme avec les forces hostiles de la nature, — Combat des hommes entre eux, — Occupations paisibles.

Ceux à qui cette répartition n'agréerait pas, s'accommoderont peut-être mieux de celle que Paulson avait adoptée pour son Manuel, toujours très répandu dans les écoles primaires ; " la Vie en famille, la Vie en ville, la Vie à

la campagne, l'Organisme humain, Etude des animaux, plantes et minéraux, Tableaux de la nature, Rapports de l'homme avec Dieu, avec la Patrie."

On reconnaît aux manuels de lecture de Constantin Ouchinsky le mérite d'un tact pédagogique tout à fait rare, pour concilier cette sorte d'encyclopédie élémentaire avec la mise en train bien graduée de l'intelligence et de la parole de l'élève. L'auteur, disent les théoriciens, est parti du principe de l'identité de l'éducation *réelle* et de l'éducation *formelle*, c'est-à-dire, en termes moins techniques qu'il a partout semé dans le texte de petites estampes qui frappent et récréent l'œil de l'élève, en regard des notices, fables et historiettes qui renseignent son intelligence sur les êtres et les choses de la création.

On pourrait dire, sans doute, que cette méthode n'est pas sans précédents dans la pédagogie des nations occidentales; mais il faut bien qu'elle ait quelque rapport intime et instinctif avec le génie slave, puisqu'on le trouve déjà naïvement appliquée dans le livre de Carion Istomine, un des ancêtres de la pédagogie slave. Que lisait-on, en effet, sur le premier feuillet du livre?—"... Ce vocabulaire renferme aussi les images de différents objets et des vers moraux à la louange de Dieu créateur de l'univers. Ces images ont été gravées sur bois pour l'instruction des enfants et des grandes personnes. Les enfants, contemplant avec plaisir ces dessins, apprendront en même temps les mots et leur signification dans les langues slave, allemande, latine, grecque et polonaise. L'humble archimoine Istomine, auteur de cet ouvrage, salue le lecteur et le prie d'excuser et de corriger les erreurs qu'il trouvera dans cet ouvrage. L'an 7199 de la création du monde et 1692 après la naissance du Christ, au mois de mars, et à Moscou, ville capitale."

Mais revenons à la pédagogie contemporaine. Outre ses trois manuels de lectures graduées, Ouchinsky a laissé deux "Guides raisonnés" à l'usage du maître d'école.

Aujourd'hui, on semble donner la palme au *Manuel à l'usage des instituteurs*, de M. Vodovozoff. Son manuel de lectures se recommande également par la distribution logique des matières, par le choix heureux et rationnel des éléments. Ces ouvrages ont été analysés et commentés, comparativement aux ouvrages antérieurs et rivaux, dans le *Journal du ministère de l'instruction publique*, de Saint-Petersbourg [janvier 1872]. Le comité de l'instruction primaire avait décerné à M. Vodovozoff une médaille d'or, et la Société pédagogique de Saint-Petersbourg lui a tout récemment adjugé le prix Ouchinsky.—*Journal officiel*.

AGRICULTURE.

Concours régional de Montarville.

Ce concours a eu lieu en septembre dernier. L'exhibition s'est faite sur le terrain qui avoisine le village de Longueuil et a réuni un nombre considérable d'exposants et de visiteurs. Les cadres du programme dressé à l'avance, étaient bien remplis, et la majeure partie des objets exposés était dans d'excellentes conditions.

Le département des chevaux était le plus complet et c'est lui qui, comme presque toujours d'ailleurs, attirait davantage l'attention des spectateurs. Il est reconnu depuis longtemps que le cultivateur canadien a la main très-heureuse pour l'élève des chevaux, et sait surtout choisir ses sujets parmi les types qui réunissent, à l'élégance et à la beauté des formes, des qualités plus solides et plus durables.

Un des chevaux premier prix a été vendu, sur le champ pour la somme de \$400, à MM. Harwood et Valois, de Vaudreuil, qui ont refusé quelques instants après de la revendre avec un bénéfice de \$300.

Le département des moutons venait ensuite. Il y a, entre

quelques éleveurs, du comté de Laprairie, une louable émulation qui doit être encouragée; car, si elle est bien conduite, elle ne peut manquer de produire les meilleurs résultats. Qu'il suffise de dire que l'un des moutons exposés coûtait à son propriétaire, pour prix d'achat seulement, la somme de \$200. Ce prix paraît moins extraordinaire, si l'on considère que la première tonte seule, a donné dix-neuf livres de laine.

La race porcine avait aussi de magnifiques échantillons dont les Berkshire étaient les plus beaux et les plus nombreux.

Nous ne pouvons pas dire la même chose du département des bêtes à cornes, qui était certainement inférieur aux autres. Il y avait quelques belles pièces, mais elles étaient rares. Il est visible qu'un grand nombre d'éleveurs se trompent du tout au tout au sujet des bêtes à cornes. Ils semblent ignorer qu'il y a, dans la race bovine, des sujets qu'on élève surtout pour la production de la viande et d'autres pour la production du lait. L'alimentation est très-différente dans les deux cas; et c'est ce que l'on oublie, on peut être ce que l'on ignore trop. Une alimentation trop riche et trop abondante peut, d'une belle bête, faire un monstre, ou tout au moins détruire ses plus précieuses qualités. Si vous traitez vos vaches Ayrshire comme les Dunham, vous en ferez des animaux de boucherie, au détriment de leurs qualités de laitières. Et ici, plus encore que lorsqu'il s'agit des chevaux, il faudrait considérer non-seulement le poids, mais la forme et les qualités spéciales de la race à laquelle l'animal appartient.

Les cultivateurs, voyant que souvent, dans les concours, la chair et le poids d'une bête à cornes sont surtout couronnés, nourrissent leur animal, dès le bas âge, d'aliments riches et copieux, afin de lui donner du poids. C'est un excès contre lequel on ne saurait s'élever trop fortement.

Les grains et les produits maraîchers étaient peu nombreux mais fort bien choisis. Nous y avons vu des feuilles de tabac de trente neuf pouces de longueur, sur une largeur de vingt-neuf pouces; des épis de blé d'inde (maïs) longs d'environ dix-huit pouces. Le sucre était d'une qualité admirable.

Le département industriel était surtout remarquable par la quantité et l'excellence des ouvrages de femmes: tricots, tissus, broderies de tous les genres, de toutes les nuances, et d'un fini très-distingué.

Somme toute, l'exposition fait beaucoup d'honneur aux cultivateurs de la division, et devra, nous l'espérons, encourager l'émulation des districts voisins.

L'idée et l'organisation de ce concours sont dues à M. P. B. Benoit, député de Chambly, et à quelques amis de l'agriculture. Les résultats obtenus doivent les récompenser amplement des sacrifices qu'ils se sont imposés pour mener leur projet à bonne fin et les engager à user de leur influence pour perpétuer ces utiles expositions.

Pensées et maximes.

Veillez sur vos dépenses. Quelque soit votre revenu, si vos dépenses l'excèdent vous serez toujours pauvre. Il est moins difficile de gagner beaucoup d'argent, que de savoir le conserver.

Les menues dépenses, semblables aux souris dans une grange quand elles y sont en nombre, font de grands ravages, et un baril est bientôt vide de son contenu, lors même que le robinet n'en laisserait échapper qu'une goutte à la minute.

Etes-vous résolu d'économiser, commencez par votre bouche, car c'est une exigeante qui vous ruinera à la fin. La cruche à bière est aussi dure d'entretien.

En toutes choses tenez-vous dans les bornes prescrites par la prudence. N'étendez jamais les jambes plus loin que vos couvertures; sinon, le froid vous saisira vite. Pour vos habits choisissez des tissus chauds et durables, et non des étoffes brillantes mais qui ne durent pas.

Un fou peut gagner de l'argent, mais l'homme sensé sait seul le dépenser sagement, et il est plus facile de faire construire deux cheminées que d'en employer constamment une seule.

Si vous dépensez toujours en aveugle, il ne restera rien pour la banque d'épargnes. Soyez frugal et travaillez

rudement tandis que vous êtes jeune, si vous voulez avoir le loisir de vous reposer sur vos vieux jours.—*Moniteur Acadien.*

AVIS OFFICIELS.



Ministère de l'instruction publique.

NOMINATION D'INSPECTEUR D'ÉCOLES,

Le Lieutenant Gouverneur a bien voulu, par ordre en conseil en date du 15 novembre dernier, nommer le Revd. Mathew Monkhouse Fothergill inspecteur des écoles communes pour le district de Québec en remplacement du révd. R. G. Plees, décédé, chargé de l'inspection des écoles communes de la cité de Québec et de la paroisse de St. Columban de Sillery dans le comté de Québec.

NOMINATIONS DE MEMBRES DES BUREAUX D'EXAMINATEURS DES TROIS-RIVIÈRES ET DE SHERBROOKE.

Le Lieutenant Gouverneur a bien voulu, par ordre en conseil en date du 28 du courant, nommer le Rév. Alphège Godin et le Rév. John Foster membres du Bureau des examinateurs des Trois-Rivières chargé de conférer des diplômes aux aspirants ou aspirantes à l'enseignement, le premier, en remplacement du Rév. C. O. Caron, démissionnaire, et le second, en remplacement du Rév. John Torrance, décédé.

Aussi M. Frédéric C. Emberson M. A. membre du bureau des examinateurs de Sherbrooke, avec mêmes pouvoirs et attributs, en remplacement du Rév. C. A. Tanner, démissionnaire

BUREAU PROTESTANT DE RICHMOND.

Le Lieutenant Gouverneur a bien voulu, par ordre en conseil en date du 30 du courant, nommer membres du bureau des examinateurs protestants de Richmond, chargé de conférer des diplômes aux aspirants ou aspirantes à l'enseignement, professant cette croyance, les personnes dont les noms suivent, savoir :

Le Révd. James McCaul en remplacement de M. Thomas Mackie, absent, et le Révd. John McKay en remplacement de l'Hon. Lord Aylmer, démissionnaire.

NOMINATIONS DE COMMISSAIRES D'ÉCOLES.

Le Lieutenant-Gouverneur a bien voulu par ordre en conseil en date du 27 du courant, faire les nominations suivantes de commissaires d'écoles.

Comté de Chicoutimi—Ouiatchouan—M. Léandre Girard continué dans sa charge, MM. Paschal Dumais et Hector Lavoie en remplacement de Sabin Gagnon et de Job Bilodeau.

Comté de Gaspé—Cap Désespoir—Le Rév. Fabien McDonell en remplacement du Révd. Pierre Saucier.

Comté de Gaspé—Cap des Rosiers—MM. Joseph Lebel et John Aubin Whalen en remplacement de MM. Nicolas O'Connor et Henry Bond.

Comté de Gaspé—La Magdaleine—MM. Edouard Vachon, Réhal Blanchette, René Richard, Romain Dubé et Joseph Fournier.

Comté de Gaspé—Percé—Le Révd. John Jos. Monge en remplacement du Révd. M. Thivierge.

Comté de Gaspé—Rivière-à-Marthe—MM. Thomas Gagnon, Paul Gagnon, Tancrède Gaze, Napoléon Gaze et Noël Lefrançois.

Comté de Saguenay—Ile d'Anticosti—MM. Louis Malouin, Joseph Béliveau, Jacques Roy, Jacques Boudreau et Joseph Boudreau.

Comté de Lotbinière—St. Séverin—confirmer la nomination de commissaires déjà faite par ordre en conseil en date du onze septembre dernier ; laquelle était prématurée.

ÉRECTIONS DE DIVERSES MUNICIPALITÉS SCOLAIRES.

Le Lieutenant-Gouverneur a bien voulu, par ordre en conseil en date du 27 du courant, faire les érections suivantes de municipalités scolaires, savoir :

Comté de Saguenay—La partie de l'Ile d'Anticosti comprise dans les limites suivantes, sous le nom d'Anticosti, savoir : Tout le littoral compris entre le phare de la Pointe-ouest de l'Ile, et la Baie des Anglais, inclusivement, sur une profondeur d'un mille.

Comté de Lotbinière—St. Séverin, avec les limites suivantes, savoir : borné vers le sud-est, partie par la ligne qui sépare la seigneurie de Linière de celle de Fleury, depuis le rang St. Jacques, jusqu'au canton de Broughton, partie par la ligne qui sépare la terre du sieur Joseph Lacroix, de celle du sieur Bénéoni Paré, dans le premier rang du dit canton, la terre de George Henry Pozer, écuier, de celle du Sieur Roger Vachon, dans le second rang du même canton, la terre du Sieur John Cryan de celle du Sieur Ferdinand Laplante, dans le troisième rang du même canton, le lot No. 5 du lot No. 6, dans le quatrième rang du même canton ; vers le sud-ouest, partie par la ligne qui sépare le dit quatrième rang du cinquième, même canton, et partie par la ligne qui sépare le rang Ste. Catherine des rangs St. Thomas et Ste. Marguerite, dans la seigneurie de Beauvillage, depuis le dit canton de Broughton, jusqu'à la ligne qui sépare la terre du sieur Patrick McShea de celle du sieur Thomas Stephenson, dans le dit rang Ste. Marguerite ; vers le nord-ouest partie par la ligne qui sépare le rang dit l'Espérance, ou Fermanagh du rang dit l'Égypte ou Killarny, dans la même seigneurie de Braurivage ; partie par la ligne qui sépare la terre du sieur Augustin Couture de celle de sieur Michel Marcoux, dans le rang St. André de la seigneurie de Linière, partie par la ligne qui sépare la terre du sieur Louis Lefebvre de celle du sieur Auguste Couture, dans le rang Ste. Anne de la dite seigneurie, partie par la ligne qui sépare la terre du sieur Jean Bte. Labbé, de celle du sieur William Boyce, dans le rang St. Olivier, même seigneurie ; vers le nord-est, par la ligne qui sépare le dit rang St. Olivier du dit rang St. Jacques, même seigneurie, formant une étendue d'environ six milles de front sur environ quatre milles de profondeur.

ERRATUM.—Une erreur s'étant glissée dans la rédaction de l'avis suivant publié dans le numéro de juin dernier, nous l'insérons de nouveau, en rétablissant le texte tel que le porte l'ordre en conseil, à la date du 27 juin 1872 :

St. Jean, 60. Séparer l'arrondissement No. 1 de St. Jean, comté de ce nom, du reste de la municipalité, et l'ériger en municipalité scolaire séparée, sous le nom de "Municipalité de la ville de St. Jean", bornée comme suit, savoir : à l'est par la rivière Richelieu, au nord par les limites nord de la paroisse de St. Jean ; à l'ouest, par la ligne de division entre la concession Richelieu et la concession Grand Bernier ; au sud, par la ligne sud de la propriété de sieur Charles Langlois, dans le Haut Richelieu, comprenant la ville de St. Jean et les parties rurales de la paroisse connues comme Bas Richelieu et Haut Richelieu, jusqu'à la dite ligne sud de la propriété du dit Charles Langlois, cette propriété inclusivement.

DIPLOMES OCTROYÉS PAR L'ÉCOLE NORMALE MCGILL.

ACADÉMIE, MM. Charles A. Humphrey, Joseph Nickel et Mlles. Josephine E. Smith et Ottilie Fulrer.

ÉCOLE MODÈLE, Mlles. Agnès F. Cameron, Wilhelmina Fraser, Frances Martin, Edith Dalgleish, Margaret Henderson, Agnes Hunton, Elizabeth Wadleigh, Alice Charlton, Eliza Cleary, Mary Ann Fairweather, Anna Rae, Elizabeth Cunningham, Mary Jane Rodger, Jane Seroggie, Mary Jane Taylor et MM. Robert Weir, David M. Gilmore et England Baxter.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, Mlles. Margaret Clark, Martha E. Richardson, Mary Muir, Alma Jubb, Mary Laura Ferguson, Jane McGarry, Susan Rodger, Isabella Reid, Annabella Ure, Catherine J. Stephen, Christina Crichton, Emily Gaillard, Harriet McGarry, Fanny M. C. Boucher, Emma Charlton, Zelinda Cross, Annie Gannon, Margaret Fraser, Mary Atkinson, Jane McNab, Mary McLean, Margaret C. Ferguson, Barbara Gardner, Elizabeth Henry, Julia Neill, Sarah Nightingale, Ellen Anderson, Annie Sarachon, Victoria Trigg, Joanna Gorman, Hannah Engelke, Elizabeth Fraser, Isabella Henry, Ada Kirkman, Annie O'Grady, Mary Ann Allan, Amelia Groom, Jane McNaughton, Nancy Stewart et MM. Jessie Jamieson, Abner-Kneeland, Jessie Campbell, Edouard Cornu, Robert Varner, Zédoc Lefebvre et Elliot Henderson.

DIPLOMES OCTROYÉS PAR LES BUREAUX D'EXAMINATEURS.

BUREAU DES TROIS-RIVIÈRES.

ECOLE MODÈLE, 1^{ère} Classe Marie Séverine Bourk (F et A); (F) Mlles. M. Léonide Claire Bourbeau, Marie Paméla Béliveau, Marie Alvina Fontaine, M. Julie Joséphine Guillemette, M. Reine Elisabeth Jutras, Marie Sérienne Malhiot, Marie-Louise Poisson, Marie Emma Pratte et Marie Eugénie Rochette, Anne Cormier.

ECOLE MODÈLE, 2^{de} Classe (F) Mlles. Marie Carufel, et Marie Agnès Dubuc, (F et A).

ECOLE ÉLÉMENTAIRE, 1^{ère} Classe (F) Mlles. Marie Elizabeth Adélaïde Bergerou, Marie Denyse Briens, Julianne Côté, Marie Salomé Cormier, Marie Séverine Eloïde Désilets, M. Marguerite Genest, Marie-Louise Gingras, Amabilis Giguère, Marie Hamel, Marie-Thérèse Lemire, Marie Leblanc, Marie-Emélie Moreau, Marie-Salomée Massé, Marie-Azilda Pellerin, Marie Pinard, Marie-Virginie Richard, Marie-Eutychienne Saint-Clair, Marie-Stéphanie Tourigny et Marie-Annabela Verville, et M. Gilles Pinard,

ECOLE ÉLÉMENTAIRE, 2^{de} Classe (F) Mlles. Rosalie Bourgeois, Ludivine Dargis, M. Arthémise Lacourse, Emélie Proteau et Adèle Thiffeau.

7 Mai 1872.

ECOLE MODÈLE, 2^{de} classe (F & A) Mlle. M. Azilda Brown.

ECOLE ÉLÉMENTAIRE, 1^{ère} classe (F) Mlles. Marie Marchand et Elisabeth Rheau.

ECOLE ÉLÉMENTAIRE, 2^{de} classe (F) Mlles. M. Apolline Cormier, M. Arline Côté, Emilie Germain, M. Célérine Laroche, M. Adèle Lamy, Marie Massé et M. Lumina Veilleux.

6 août 1872.

ECOLE MODÈLE, 1^{ère} classe (F & A) Mlle. Olive Sédilie Allard. Mlles. Marie Elisa Laperrière et Marie Julie Triganne (F).

ECOLE MODÈLE, 2^{de} classe, (A) Mlle. Marie Julie Triganne.

ECOLE ÉLÉMENTAIRE, 1^{ère} classe (F) Mlles. M. Céline alias Célénire Boucher, Bibiane de Richmond, Julie Dionne, Parmélie Goudreau, Marie Henriette Lefebvre, M. Parmélie Prince et M. Hélène Terrien.

ECOLE ÉLÉMENTAIRE, 2^{de} classe (F) Mlle. Marie Cléopéc Laffèche.

5 novembre 1872.

J. M. DÉSILETS,
Secrétaire.

BUREAU DE CHICOUTIMI.

ECOLE ÉLÉMENTAIRE, 1^{ère} classe (F) Mlle. Marie-Louise Emilie Savard.

5 novembre 1872.

THS. Z. CLOUTIER,
Secrétaire.

BUREAU PROTESTANT DE MONTRÉAL.

ECOLE MODÈLE, 1^{ère} classe (A) M. Thomas Cham McEdward.

ECOLE ÉLÉMENTAIRE, 1^{ère} classe (A) Mlles. Margaret McDonald, Emily McLachlan, Jane Ryan et M. C. A. Porteous.

ECOLE ÉLÉMENTAIRE, 2^{de} classe (A) Mlles. Mary Boyes, Sylvina Chitton et Emma A. Page.

5 novembre 1872.

T. A. GIBSON,
Secrétaire.

BUREAU DE SHERBROOKE.

ECOLE MODÈLE, 1^{ère} classe (A) MM. George E. Armstrong, Hugh Hamilton et Mlle. Annie Jane Young.

ECOLE ÉLÉMENTAIRE, 1^{ère} classe (A) M. Chambers Young.

ECOLE ÉLÉMENTAIRE, 2^{de} classe (A) Mlles. Lizzie Barlow, Emma A. Chapman et Lucy Picard.

5 novembre 1872.

S. A. HURD,
Secrétaire.

BUREAU PROTESTANT DE WATERLOO ET SWEETSBURG.

ECOLE ÉLÉMENTAIRE, 1^{ère} classe (A) M. Cedric L. Cotton, Mlles. Nancy Clark, Maggie Clark et Myra. L. Harvey.

ECOLE ÉLÉMENTAIRE, 2^{de} classe (A) MM. Edwin D. Smith,

Sherman A. Sweet, Mlles. Charlotte Clark, Jennie P. Perry et Sarah Ann Stevens.

5 novembre 1872.

WM. GIBSON,
Secrétaire.

BUREAU CATHOLIQUE.

ECOLE ÉLÉMENTAIRE, 1^{ère} classe (A) Mlle. M. Marie Gendron et Marie R. A. Lamothe (F).

5 novembre 1872.

J. F. LÉONARD,
Secrétaire.

BUREAU D'OTTAWA.

ECOLE ÉLÉMENTAIRE, 1^{ère} classe (F) Mlle. Victorine Danis, Mlles. Mary L. Fulford et Mary Doherty (A). Mlle. Emma Lebel (F & A).

ECOLE ÉLÉMENTAIRE, 2^{de} classe (F) Mlle. Adeline Champagne et Kate Laurin (F & A).

5 Novembre, 1872.

JOHN R. WOODS,
Secrétaire.

BUREAU CATHOLIQUE DE MONTRÉAL.

ECOLE MODÈLE, 1^{ère} classe (F) M. Narcisse Blanchard et Mlle. Aglaé Hamilton.

ECOLE MODÈLE, 2^{de} classe (F) M. Timothée-Pierre Sabourin, Mlles Marie Louise Bock et Marguerite Paré.

ECOLE ÉLÉMENTAIRE, 1^{ère} classe (F) Mlles. Marie Dina Barry, Marie Louise Bélisle, Rosalie Chagnon, Elodie Cloutier, Elizabeth Granger, Marie Emma Janel, Elmire Philomène Lavigueur, Pamela Richard et Marie Louise Sarrasin. M. Auguste Gay et Mlle. Rose Anna Donahoe (F et A).

ECOLE ÉLÉMENTAIRE, 2^{de} classe (F) Mlles. Elizabeth Archambault, Marguerite Daigneault, Stéphanie Ethier, Anatolie Lalanne, Exérine Langlois, Marie Dorilla Peltier, Sarah Sanche, Marguerite Martin et Mlle. Hermeline Geoffroy (F et A).

5 Novembre, 1872.

F. X. VALADE,
Secrétaire.

BUREAU PROTESTANT DE RICHMOND.

ECOLE ÉLÉMENTAIRE, 1^{ère} classe (A) Mlles. Anna E. Auringer Mary M. Curtis et Alice M. Leet.

5 Novembre, 1872.

C. F. CLEVELAND,
Secrétaire.

COLLÈGE RIGAUD.

Avis, a été reçu, au Ministère de l'instruction publique, que ce collège a changé son nom en celui de COLLÈGE BOURGET.

CONCOURS POUR LA PUBLICATION D'UNE SÉRIE DE LIVRES DE LECTURE EN LANGUE FRANÇAISE POUR LES ÉCOLES CATHOLIQUES.

Sur la recommandation du comité spécial de la section catholique romaine, chargé d'aviser aux moyens de pourvoir à la publication d'une série de livres de lecture en langue française, pour les écoles catholiques romaines, il a été résolu, à la dernière réunion du Conseil de l'instruction publique d'ouvrir un concours à cet effet, et ce concours est actuellement ouvert aux conditions suivantes :

1o. La série devra se composer de cinq livres, trois pour les écoles élémentaires, et deux pour les écoles modèles et les académies.

2o. Chacun de ces livres devra contenir, le premier, environ cent-cinquante (150) pages; le deuxième et le troisième environ deux-cent-cinquante (250) pages; le quatrième et le cinquième, environ trois-cents (300) pages; les trois premiers devront être de format in-18, et les deux derniers, de format in-12, la série de Lovell devant servir de type pour la partie matérielle. Dans les trois premiers livres, chaque leçon devra être précédée de colonnes de mots à épeler et suivie d'un petit résumé sous forme de questionnaire.

3o. Les sujets devront être traités d'une manière graduée et comprendront ce qui suit :

Pour les trois premiers livres, des morceaux de littérature en prose et en vers, choisis, au point de vue moral et religieux;

des articles courts et faciles à retenir, sur l'histoire et plus particulièrement sur l'histoire sainte et l'histoire du Canada, et sur l'agriculture spécialement appropriée aux besoins du pays ; et, pour les deux derniers livres, des morceaux de littérature et de poésie d'un ordre plus élevé, choisis au même point de vue moral et religieux ; des articles sur les mêmes sujets, mais plus étendus ; et, en sus, des articles sur les sciences, les arts et l'industrie.

40. Les autres conditions du concours sont comme suit :

1.—Les manuscrits doivent être adressés au secrétaire du Conseil de l'instruction publique, avant le 1er Septembre 1872.

2.—Après que le Conseil, sur la recommandation du comité catholique romain, aura approuvé la série de livres qui aura été déclarée la meilleure par les juges, il en prendra le droit de propriété littéraire d'après la loi et en concèdera l'usage à l'auteur ou aux auteurs pour l'espace de cinq années.

Québec, 15 Novembre 1871.

L. GIARD,
Secrétaire-archiviste.

N. B.—Par une résolution passée le 6 septembre 1872, le conseil de l'instruction publique a étendu le délai pour la publication de cette série, jusqu'au 1er mai 1873.

L. GIARD,
Secrétaire-archiviste.

Instituteur demandé.

Mr. Gde. Dufresne, du collège Montmagny, St. Thomas, aurait besoin pour l'année prochaine d'un collaborateur dans son pensionnat.

Un instituteur non marié et sachant l'anglais passablement devra seul se présenter. Un diplôme élémentaire ou autre est exigé avec de bonnes recommandations.

S'adresser à M. Dufresne lui-même.

18 novembre 1872.

JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

QUÉBEC, PROVINCE DE QUÉBEC, DÉC., 1872.

Ecole à Anticosti.

Une certaine partie de l'île d'Anticosti, connue sous le nom de Baie-des-Anglais, vers la pointe Ouest, vient d'être érigée en municipalité scolaire. Un corps de commissaires a été nommé et une école, sous la direction de Madame Gagnon, y est en opération depuis au-delà d'un an. Cette école qui reçoit une subvention du gouvernement était fréquentée l'année dernière par douze ou quinze enfants dont les progrès sensibles ont excité une véritable émulation chez ceux qui n'avaient pas encore pu ou voulu profiter de cet avantage ; au point que, pour cette année, l'institutrice espère voir sa classe portée à vingt cinq ou trente élèves.

L'île d'Anticosti a environ 4,900 milles carrés en superficie, et offre peu de ressources pour la culture ordinaire. Les grains n'y mûrissent pas et les légumes seuls y sont d'un assez bon rapport. Les quelques familles qui habitent l'île vivent principalement de pêche et de chasse ; on conçoit facilement qu'ils n'y font point fortune. Ils ont, cependant, fait preuve de la meilleure volonté et se sont montrés prêts à faire les plus sérieux sacrifices pour l'établissement et le soutien de cette école. Ce résultat est presque entièrement dû aux efforts et à la sollicitude du rév. Bonneau, qui est chargé de visiter cette mission.

Revue mensuelle.

L'hiver a décidément complété son installation sur nos terres et devient notre compagnon de tous les jours pour six mois consécutifs. Nous l'avons rarement vu s'établir avec autant de

sans façon que cette année et enjamber plus prestement par-dessus les formes. Pourvu qu'il y mette le même empressement, lorsqu'il s'agira de partir, nous lui pardonnerons volontiers son sans-gêne du moment.

La saison s'est annoncée presque partout avec la même brusquerie ; et, chez nos voisins des Etats-Unis, comme ici d'ailleurs, la transition a été tellement rapide que les vaisseaux faisant le service sur les rivières ont été surpris par les glaces avant de pouvoir se rendre à leurs quartiers d'hiver. Cette rigueur subite avait un caractère effrayant, après l'épouvantable incendie dont la ville de Boston vient d'être victime. Il y a quelque chose de terrible dans ce contraste de l'immense et dévorant brasier de la ville, avec la nudité et les glaces du lendemain. Nous exprimons nos appréhensions à ce sujet dans notre dernière revue. Heureusement qu'elles ont été, en grande partie, sans fondement. Les pertes, d'abord, n'ont pas été aussi étendues qu'on l'avait cru, et la ville de Boston a supporté ce choc avec un courage et un esprit philosophique tout admirables. Dès le lendemain du désastre, des comités se sont formés dans tous les états voisins pour exprimer leurs sympathies et recueillir des souscriptions. La ville éprouvée a reçu avec gratitude et émotion les marques de condoléance, mais elle a refusé les secours en argent. "Les pertes, dit un journal de l'endroit, ne s'élevant qu'à environ cinquante millions et nous connaissons plusieurs de nos maisons de commerce qui pourraient fournir cette somme avec leur seul *chèque*. Nous constatons avec reconnaissance l'empressement et le bon vouloir de nos compatriotes et même des étrangers ; mais nous les prions, pour le moment, de suspendre leurs souscriptions. Dans l'espoir que nous pourrions nous relever tout seuls."

Cette réponse a un caractère des temps antiques qui n'est pas sans charme. Si, encore, Boston s'était montré avare de ses deniers quand il s'est agi de secourir le malheur d'autrui, on pourrait supposer que son refus provient d'un sentiment de fierté mal placée. Mais, bien au contraire, il a souscrit largement au fonds des incendiés de Chicago ; et l'on sait que le prix de vertu qui vient d'être accordé, en France au Frères de la doctrine chrétienne, est le produit de la vente d'une partie de hardes et effets expédiés par Boston pour les blessés français, et que l'investissement de Paris avait empêchés d'arriver à leur destination. Avec de semblables dispositions Boston ne peut pas manquer de ne relever, et, avant un an, probablement, toute trace de ce grand incendie aura complètement disparu. Les autorités se promettent bien, dans les nouvelles construction, de bannir l'emploi sans discrétion de matériaux combustibles. Car il importe peu que les murs soient en pierre ou en brique et que le toit soit couvert en gravelage, si les cadres des ouvertures, les innombrables sculptures de la façade, les saillies et les galeries, sont en bois. Il est établi que cette prodigalité de de matériaux combustibles, dans les ornements extérieurs, a été pour beaucoup dans les causes qui ont concouru à l'étendue du désastre.

A ce propos, les journaux américains mentionnent une singulière lettre qui vient d'être publiée sous la signature de "Chimiste". Ce correspondant, qui se dit bien informé, prétend que le feu de Boston n'est pas le résultat du hasard et n'est pas dû à un accident. "Nous sommes organisés, dit-il, et nous avons entre les mains des agents d'une terrible puissance ; une seule des balles explosibles que nous possédons peut réduire en cendres tout un quartier. Nous avons travaillé, nous avons interrogé la science, et la science nous a répondu en mettant à notre disposition des moyens de destruction destinés à jeter dans l'ombre les terreurs de la commune. Boston en a eu l'essai. Gare à New-York, maintenant, si le capital continue à opprimer, à pressurer le travail !" Le grand mot est lâché. Travail et capital ! Avec cela on peut aller loin et quand un correspondant le prend sur ce ton, il n'y a pas de raisons connues pour que cela finisse. Il est évident que si le Capital de New-York ne consent pas à descendre un peu de son carrosse pour permettre au Travail de faire, à son tour, caracoller ses équipages dans le Parc central, on peut s'attendre à une rosée de balles explosibles avant peu. Et voilà à quelles catastrophes peuvent conduire les idées malsaines que l'on laisse s'infiltrer dans la société !

Le message du Président Grant ne s'est pas fait longtemps attendre et il y a déjà quelques semaines que toute la presse l'a reproduit. Ce message est une excellente histoire du passé, mais on ne peut pas lui reprocher de vouloir sonder trop les mystères de l'avenir : il est même un peu trop discret sur ce point ; ce qui indique plutôt une politique craintive et vacillante que des principes fermes et arrêtés. Le seul pas qu'il risque vers le

futur a trait aux réformes à opérer dans le service civil et à la manière plus équitable de nommer les candidats aux différents emplois. Il y a aussi un mot pour l'exposition de Vienne, et le président soumet le projet d'y envoyer deux représentants du gouvernement américain. Le reste du message se rapporte aux questions ordinaires. Il félicite, avec raison, son pays des succès qu'il a remportés dans les deux arbitrages au sujet de l'Alabama et de l'île San Juan. Il dit un mot des pêcheries, de la délimitation des frontières entre le territoire nouvellement acquis de la Russie et les possessions britanniques. Il trouve moyen, entre des menaces à Cuba et un avertissement paternel à la Vénézuéla, de glisser l'éloge de Juarez à côté de celui de son successeur, don Lerdo de Tejada.

Toute la presse adverse a critiqué vertement ce message qui le méritait bien un peu. Au reste, la plus grande vérité que l'on puisse dire, c'est que, ce message eût-il été irréprochable, il n'aurait pas manqué d'être violemment attaqué; de même que, si médiocre qu'il pût être, il se serait toujours trouvé quelqu'un pour en faire un pompeux éloge. Nous oublions cependant un point du message qui indique certainement un grand esprit de patriotisme bien entendu. On sait que le gouvernement des Etats-Unis a toujours pris des mesures efficaces pour secourir ses marins à l'étranger. L'octroi affecté à cet objet sera considérablement augmenté et, dorénavant, les mesures de protection s'étendront à tous les citoyens américains indistinctement, qu'ils appartiennent à la marine ou autrement.

Le conflit regrettable qui existait à la Nouvelle-Orléans entre deux partis dont chacun prétendait avoir le même droit au pouvoir, vient de disparaître, grâce à l'intervention de la force militaire, par la chute de l'un des partis. Il n'est pas impossible cependant que les hostilités reprennent avant peu, c'est-à-dire quand les baïonnettes auront disparu.

Au grand étonnement de tout le monde, le Mexique paraît entrer dans les voies de la pacification. Lerdo de Tejada a été nommé président à la presque unanimité des voix, et Porfirio a fait sa soumission, avec Trévino. Ils ont été tous réintégrés dans leurs grades et promettent d'être sages à l'avenir. Pendant que les choses se calment d'un côté de l'océan, elles continuent à se brouiller en Europe, où l'état des affaires est loin d'être rassurant.

L'Espagne vit sur un volcan qui peut d'un jour à l'autre éclater et qui, de fait présente, à chaque instant, les symptômes les plus menaçants.

L'Italie n'a peut-être pas, dans Victor-Emmanuel, le modèle des souverains; elle s'en aperçoit et se sent mal à l'aise. Elle craint d'avancer et a honte de reculer. Cette indécision est mise à profit par les fauteurs de désordre qui pullulent dans chaque ville et qui compromettent tout. Pendant ce temps, une partie du royaume est ravagée par un ennemi presque aussi terrible que les guerres et les séditions: l'inondation. Le débordement de l'Arno et du Pô ont déjà causé des dommages incalculables; dans une grande portion de territoire, toutes les moissons et bestiaux sont perdus, les bâtisses renversées, et 22,000 personnes se trouvent sans ressources et sans abri. Un grand nombre ont malheureusement trouvé la mort sous le flot envahisseur.

En France, la situation est considérablement tendue, et l'Assemblée vient de subir une crise sur les effets de laquelle on ne semble pas encore parfaitement rassuré. Les partis paraissent entreprendre une lutte décisive. Nous ne savons pas lequel réussira, et qui restera maître du champ de bataille. Tout ce que nous savons, c'est que cette lutte intempestive sur le toit d'un édifice qui brûle, ce conflit mesquin de personnalités, quand la seule occupation devrait être de lacer la tache et de libérer le territoire, ont quelque chose de stupéfiant.

Nous répétons ici ce que nous avons déjà dit: il n'y a que Thiers ou le retour de Napoléon III qui puisse sauver la France.

Il nous fait plaisir d'enregistrer la nouvelle de la nomination prochaine du duc d'Aumale à l'académie française à la place du comte de Montalembert. Le duc d'Aumale, est un penseur et un écrivain distingué; et un seul des travaux importants qu'il a publiés, suffirait pour lui donner un droit incontestable au fauteuil vacant.

M. Charles Gounod, vient de dénoncer, dans le "Times" de Londres, un fait qui mérite une sérieuse attention, d'autant plus qu'il n'est pas circonscrit à une seule branche des arts. M. Gounod se plaint d'un délit commercial qui consiste à exploiter des contrefaçons des auteurs en vogue, en vendant de misérables compositions sous leur signature. Il y a là un grave abus, aussi préjudiciable au public qu'au compositeur lui-même. M. Gounod déclare avoir, entre les mains, plus de soixante

moreaux de musique publiés par plusieurs grands éditeurs de Londres, comme étant des œuvres de sa composition et qui ne sont que de plates caricatures dans lesquelles sa musique est absolument calomniée, dégradée et parfois méconnaissable. On conçoit que ce commerce illicite enrichisse promptement les marchands, mais il ruine les auteurs aussitôt, en argent comme en réputation. M. Gounod s'élève avec raison contre ses falsifications et suggère les moyens de les faire disparaître. Le travail serait difficile, mais l'importance des résultats mérite qu'on l'entreprenne.

Notre bulletin nécrologique, pour ce mois, se borne heureusement à deux noms, pris en dehors du pays.

Nous enregistrons, cependant, avec regret la mort de Horace Greeley, arrivée le 29 novembre dernier. Nous empruntons au *Courrier des Etats-Unis*, les détails biographiques suivants sur cet homme remarquable:

"Il est né à Amherst, dans le New-Hampshire, le 3 février 1811. Son père, Zaccheus Greeley, était fermier, et tous ses aïeux, autant qu'il s'en souvienne, étaient fermiers. Il eût été dommage qu'il ne fût pas fermier lui-même, et l'on sait que, tout en suivant la carrière peu champêtre de la politique, il n'a pas néanmoins manqué à sa vocation.

En 1826, il avait quinze ans à peine, et entra comme apprenti dans l'imprimerie du *Northern Spectator*, journal hebdomadaire du comté de Rutland, dans le Vermont. Mais en 1830 le *Spectator* cessa sa publication, et Horace travailla comme ouvrier compositeur à Jamestown, à Lodi, dans l'Etat de New-York puis à Érié, en Pennsylvanie. Déjà à cette époque il avait acquis des connaissances si étendues et si solides dans certaines branches de politique militante, que son opinion en ces matières faisait autorité.

En 1831, Horace Greeley vint à New-York, le but de son ambition, et se mit immédiatement à l'ouvrage. Il travailla comme ouvrier dans divers ateliers; puis, en 1833, ayant pris l'air de la place, il songea à se mettre à son compte; il entra en association avec M. Francis Story, et fut chargé de l'impression du *Morning Post*, le premier journal à un sou publié à New-York. Malheureusement cette bonne fortune ne fut pas de longue durée, le *Morning Post* tomba en déconfiture trois semaines après, et la maison Greeley et Story elle-même entra en liquidation quelques mois plus tard.

Nous passons rapidement les années qui suivirent, et qui virent successivement M. Greeley rédacteur du *New Yorker*, journal hebdomadaire, du *Daily Whig*, du *Jefferson*, du *Log Cabin*, etc., et nous arrivons en 1841, où fut créée la *Tribune*, qu'il n'a plus quittée jusqu'à présent, à qui il doit sa fortune matérielle et sa fortune politique."

On sait que M. Greeley a été le candidat malheureux, dans les dernières élections présidentielles des Etats-Unis, et cet échec, joint à la douleur que lui avait causé la perte de sa femme, quelques semaines auparavant, n'a pas peu contribué à amener sa mort, en portant un coup sérieux à l'équilibre de ses facultés mentales. Horace Greeley n'était âgé que de 61 ans.

Nous aurions dû, aussi, mentionner, en son lieu, le décès de la princesse Anne-Théodora-Augusta-Charlotte-Wilhelmine, princesse douairière de Hohenlohe-Langenberg, arrivée à Baden-Baden, le 23 septembre dernier. La princesse douairière était née le 7 décembre 1807, et était donc âgée de près de 65 ans. Elle était fille de la princesse de Saxe-Cobourg, plus tard duchesse de Kent, et était, conséquemment, sœur utérine de S. M. la reine Victoria.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

—RAPPORT du Surintendant des écoles du Nouveau-Brunswick pour l'année 1871. Ce rapport, de 50 pages, grand format, avec l'appendice, contient un grand nombre de détails intéressants, et des statistiques précieuses sur l'instruction publique.

—RAPPORT des commissaires d'écoles protestantes de la cité de Montréal de 1847 à 1871. 94 pages, grand format, avec appendice; imprimé aux ateliers de la Gazette.

—BARNARD ED: *L'Agriculture au point de vue de l'émigration*. Montréal, des presses de la *Minerve*; 8 pages grand format. Ces huit pages contiennent la conférence que M. Barnard a lue devant l'Union catholique de Montréal, le 27 octobre 1872. Son seul titre, à part le talent de l'auteur, la recommande aux lecteurs sérieux, et principalement à ceux qui s'occupent de ces questions vitales de l'agriculture et de l'émigration.

—ALMANACH agricole, commercial et historique, de J. B. Rolland et fils, pour l'année 1873, brochure in 12 de 64 pages; prix 5 centims.

—*CALENDRIER de la Puissance du Canada* pour l'année 1873, avec la liste complète du Clergé de la Puissance, 1 feuille; prix 5 centins.

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

BULLETIN DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

—*Le Collège asiatique à Naples.*—De Naples, on mande à la *Nouvelle Presse libre* (de Vienne) que le collège chinois existant en cette ville, a subi des modifications essentielles. Il devient un collège asiatique, et promet d'être à l'avenir un séminaire très-important, dans le sens le plus large du mot, pour l'étude des langues orientales; outre l'histoire, la géographie, les mathématiques, le français et l'anglais, on y enseignera désormais le chinois, l'arabe, le turc, le persan et l'indoustani. Le mérite de cette réforme revient au ministre de l'instruction publique, aidé par le sénateur comte Miniscalchi Erizzo, bien connu par son goût pour les langues sémitiques. Ce philologue distingué a le poste de conservateur du nouveau collège. Il y a introduit déjà des améliorations notables, d'autres sont en préparation qui permettront de mettre l'établissement sur un pied entièrement conforme à sa destination nouvelle, laquelle consiste à former des jeunes gens pour la carrière commerciale ou consulaire.

BULLETIN DE L'ARCHÉOLOGIE.

Une découverte archéologique intéressante vient d'être faite à Léry, dit le *Courrier de l'Eure*. Le sol de cette commune a déjà fourni un grand nombre de vestiges d'antiquité, et toutes ces trouvailles excitent l'intérêt des savants qui connaissent l'importance de Léry aux époques romaine, mérovingienne et carlovingienne.

La plaine de Léry consiste en terrains d'alluvion au fond de la vallée de la Seine. C'est dans une partie plus haute de cette plaine, partie qui n'est jamais recouverte par les grandes eaux, que l'on fait surtout ces découvertes. Quand on perce des trous dans cette partie plus haute, il est très-rare que l'on n'y rencontre pas d'anciennes maçonneries, et c'est dans cette région que l'on a rencontré à diverses reprises des objets d'antiquité très-remarquables.

Mercredi dernier, M. Patrice Nouvel, propriétaire à Léry, en faisant des tranchées pour planter des asperges, a trouvé plusieurs urnes renfermant des ossements humains. L'une d'elles, plus grande que les autres et mesurant 60 centimètres de longueur, renfermait, outre des ossements, une autre urne de 30 centimètres de haut complètement remplie de débris d'os. Cette grande urne extérieure est en terre cuite de couleur rouge, et celle contenue à l'intérieur est en grès; sur la surface de ce vase de grès, il existe encore une décoration peinte remarquable. A côté de la grande urne en terre rouge, on a trouvé un sabre en fer avec son fourreau, mais en partie rongés par la rouille. La lame de cette arme antique mesure 1 mètre de longueur sur 6 centimètres de largeur.

Quatre autres petites urnes en grès, de 30 centimètres de hauteur, et en forme de buire, comme celle trouvée à l'intérieur de la grande urne, sont également partie de cette curieuse découverte et renferment aussi des ossements.

Il est probable que cette sépulture antique ira enrichir à Rouen le musée départemental d'antiquités de la Seine-Inférieure, aujourd'hui l'un des plus considérables musées qui existent en France, et que les antiquaires rouennais seront ainsi mis à même de faire connaître l'époque à laquelle remontent ces tombeaux. — *Journal officiel.*

BULLETIN DES SCIENCES.

—*Tremblement de terre en Suède.*—Voici, d'après la *Gazette de Cologne*, quelques détails sur le tremblement de terre qui a eu lieu en Suède.

Ce tremblement de terre, qui n'a pas été sans importance et qui était accompagné d'un bruit souterrain assez retentissant, s'est produit, paraît-il, par un temps clair, non-seulement à Westeras, au nord du lac Mœlar, mais aussi à Eskilstuna, et plus fort aux environs immédiats de ces deux villes. En quelques endroits, à Westeras, où le tremblement de terre semblait se diriger de l'est à l'ouest, la secousse a été si vive que les portes se sont ouvertes violemment, les meubles ont été rejetés en arrière, les lustres se sont mis en branle.

De Kjøna, à un mille à l'est d'Eskilstuna, on mande que dehors il semblait que la terre vacillât sous les pieds et dans les maisons, que le bâtiment marchât sur des roulettes. En même

temps, on entendit un bruit éclatant qui fit trembler les fenêtres. Le ciel était serein dans sa partie supérieure; mais au sud, l'horizon était chargé de nuages.

Le tremblement de terre ne s'est annoncé par aucun signe précurseur, et il semblait diminuer de violence à mesure qu'il s'éloignait vers le nord.

Au bout de cinq ou six minutes, tout était fini; mais l'effroi était général: on aurait cru qu'une poudrière venait de sauter.

— (*Courrier des Etats-Unis.*)

BULLETIN DES BONS EXEMPLES.

—*Le cuirassier Fuchs.*—Nous lisons dans le *Français*:

Je voudrais signaler un acte d'héroïsme obscur qui me paraît digne d'être mis en lumière. Je viens de passer une heure avec quatre de ces prisonniers français qui ont été rendus à la liberté au commencement de ce mois. Ces pauvres gens, raconte un rédacteur du *Temps*, étaient devant moi comme une vivante image de tous les malheurs et de tous les désastres de la guerre, Cazenave, zouave au 1er régiment, et Pignat, soldat au 5e de ligne, avaient été faits prisonniers à Sédan.

Fuchs, cuirassier au 7e régiment, avait été fait prisonnier à Metz.

Pâté, soldat au 1er régiment des tirailleurs indigènes, avait reçu trois blessures, le 11 octobre, dans le faubourg Bannier, au combat d'Orléans. Il avait été recueilli dans une ambulance de la ville et fait prisonnier par les Bavares dans cette ambulance.

Tous les quatre portaient les uniformes de leurs régiments: zouaves, turcos, ligne et cuirassiers..... de vieux habits usés, rapiécés, raccommodés, délabrés qui avaient vu Reischaffen, Gravelotte et Sédan. Le commandant de la forteresse de Stettin leur avait fait rendre leurs uniformes français, le samedi soir 9 mars, en leur apprenant qu'ils venaient d'être graciés et qu'ils allaient rentrer en France. On n'avait pas retrouvé le pantalon rouge de Pignat et il était revenu avec un pantalon prussien. Il avait encore ce pantalon, un pantalon de gros drap noir et tout usé, sous sa vieille capote grise de la ligne.

Pendant que je causais avec eux, Pâté, le tirailleur, le blessé d'Orléans, me dit:

—Il y a déjà trois mois que Fuchs serait libre s'il avait voulu.

Fuchs était le cuirassier, un grand garçon d'une trentaine d'années.

—Ce n'est pas la peine de raconter cette chose-là à monsieur, dit Fuchs, ça ne peut pas avoir d'intérêt pour lui.

Ces paroles furent prononcées avec l'accent alsacien le plus marqué; Fuchs était d'un petit village à quelques lieues de Strasbourg. Quant à cette chose qui ne valait pas la peine d'être racontée, la voici dans toute sa vérité et dans toute sa simplicité.

Il y a trois mois, le commandant de la forteresse de Stettin vint trouver Fuchs et lui dit:

—On va vous mettre en liberté. Vous partirez demain. Vous retourneriez chez vous en Alsace, dans votre famille.

Fuchs répondit:

—Je voudrais bien être mis en liberté, mais je ne veux pas retourner en Alsace. Je suis cuirassier au 7e régiment; j'ai encore deux ans à faire à mon régiment. Je veux rester Français et retourner à mon régiment.

—Vous êtes Allemand. Vous parlez allemand.

—Je parle allemand, c'est vrai, mais je suis Français.

—Alors, on ne vous mettra pas en liberté.

—Eh bien! je resterai avec les camarades.

Et Fuchs est resté avec les camarades.

Quand les quatre prisonniers sont arrivés le vendredi 15 mars dans la gare de Strasbourg, on les a menés devant le commandant d'étape; celui-ci a regardé la feuille de route de Fuchs et lui a dit:

—Mais vous êtes Alsacien, vous êtes Allemand..... Il faut retourner chez vous.

—Non, a répondu Fuchs, je suis Français, et je retourne à mon régiment, le 7e cuirassiers, où j'ai encore deux ans à faire.

—Pourquoi ne restez-vous pas ici? Pourquoi n'allez-vous pas retrouver votre famille et vos amis?

—Parce qu'il faut que je rentre à mon régiment, le 7e cuirassiers.

Le commandant d'étape n'a pu tirer de Fuchs une autre réponse. Et Fuchs a continué sa route avec les camarades, sous la garde d'un caporal prussien. Et Fuchs, demain, rentrera à son régiment, le 7e cuirassiers.

BULLETIN DES STATISTIQUES.

—*Le travail d'un journaliste.*—La statistique a de curieuses révélations, et sous ce titre: "Les travaux forcés du journa-

lisme, " un auteur a fait le détail statistique suivant :

Un journaliste qui écrit une chronique de 200 lignes par jour, en moyenne, pendant 30 ans,—et sans retraite,—reconnaitra l'exactitude de la statistique suivante :

Par jour.....	200 lignes.
Par mois.....	6,000 "
Par an.....	72,000 "
Pendant 30 ans.....	2,160,000 "

Or, 6,000 lignes par mois donnent un volume, soit 12 volumes par an, 360 volumes au bout de sa carrière ; les 2,160,000 lignes composant son bagage littéraire donnent, à 50 lettres la ligne, un chiffre de 108,000,000 de lettres.

En supposant que dix lignes donnent une longueur moyenne de 1 mètre, il a couvert de sa prose un espace de 216,000 mètres, soit 54 lieues de copie, laquelle copie, payée 25 centimes la ligne, offre un total de 50 francs par jour, 18,000 francs par an, 540,000 pour 30 ans.

Les chemins de fer.—La longueur totale des chemins de fer construits dans le monde et en cours d'exploitation était évaluée, à la fin de 1871, à près de 190,000 kilomètres. Ils ont coûté plus de 56 milliards, et se décomposent comme suit :

	Kilomètres.	Coût de la construction. fr.
Europe.....	97.660	41.261.950.000
Amérique.....	89.959	12.163.945.000
Asie.....	7.158	2.073.916.000
Afrique.....	923	274.000.000
Australie et Iles indiennes	1.974	501.005.000
Totaux.....	189.691	56.274.500.000

Le prix du kilomètre a été en moyenne de 300,000 fr. : mais suivant les localités, il a varié dans de grandes proportions, en raison du prix des terrains, de la main-d'œuvre et des matériaux. Voici les prix moyens du kilomètre dans les diverses parties du monde :

Europe.....	133.000
Amérique.....	148.000
Asie.....	289.000
Afrique.....	294.000
Australie.....	203.000

(Journal de Genève.)

BULLETIN DES LETTRES.

—*La Bibliothèque du British Museum.*—La *Gazette d'Augsbourg* emprunte quelques renseignements intéressants sur la bibliothèque du British Museum de Londres, à l'ouvrage récent de M. Robert Cowtan : *Memories of the British Museum*, que nous avons nous-mêmes déjà mis à contribution dans un article publié récemment sur la situation de ce grand établissement pendant le dernier exercice.

La Bibliothèque du British Museum possède aujourd'hui un million de volumes.

Le nombre des éditions anglaises du *Paradis perdu* de Milton, qui s'y trouvent, est de 72, plus 52 traductions en langues américaines, danoises, hollandaises, françaises, allemandes, italiennes, latines, suédoises, islandaises, etc. Dans ce nombre ne sont pas comprises les éditions des œuvres complètes de Milton.

Le *Robinson Crusoe* se trouve dans la bibliothèque, en 74 éditions anglaises, sans compter 26 traductions en langues étrangères, telles que danoises, français, allemand, hollandais, latin, polonais, espagnol, turc, etc., etc. Ce roman avait été publié originairement dans les numéros 125 à 289 du recueil : *The original English post*.

Le premier livre imprimé en langue anglaise, et qui se trouve à la bibliothèque du British Museum, est une traduction du Nouveau Testament par Tyndall, c'est le seul exemplaire existant d'une édition imprimée en 1525, et tirée à 3,000 exemplaires.

La littérature shakespearienne occupe 2 volumes in-folio du catalogue. En outre dans le catalogue général, on trouve 1,836 mentions relatives à Shakespeare, sans compter ce qui existe dans le fond Greenville.

Une autre curiosité de la Bibliothèque, c'est la Bible dite de Mazarin, sur laquelle des renseignements ont été publiés par le *Journal officiel*.

Cette Bible, ainsi nommée parce qu'elle fut découverte dans la bibliothèque du cardinal Mazarin, est le premier livre imprimé

avec des caractères mobiles, qui soit sorti des presses de Gutenberg et de Faust, en 1455. Seulement, la *Gazette d'Augsbourg* tombe dans la même erreur que l'auteur des *Mémoires sur le British Museum* ; il indique Metz comme le lieu de publication, au lieu de Mayence, traduisant le nom de latin *Maguntiacum* (Mayence) par Metz, qui se dit en latin *Mediomatrica*.

Le British Museum possède, en ce qui concerne l'Europe, la plus riche collection de livres en langues étrangères qui existe en dehors des pays eux-mêmes dont les ouvrages sont originaires. — (*Journal officiel*.)

BULLETIN DE L'AGRICULTURE.

—*Un moyen pour guérir les pommes de terre malades.*—On assure que les pommes de terre ont pris la maladie dans un grand nombre de localités, et que le dommage sera même considérable. Nous craignons bien que ces nouvelles soient malheureusement trop vraies.

Si on peut pas empêcher la pomme de terre de prendre la maladie, il faut au moins arrêter le mal et faire en sorte que la partie du tubercule qui n'est point encore atteinte soit préservée pour être utilisée plus tard dans la consommation.

Le remède est bien facile, nous l'avons déjà indiqué, mais, il ne faut pas craindre de le dire, beaucoup de cultivateurs sont d'une insouciance qui a le plus souvent beaucoup de rapport avec la paresse, et cependant nous savons tous qu'en agriculture l'activité et la diligence constituent une qualité nécessaire.

Comment faut-il donc procéder pour arrêter la maladie chez les pommes de terre ?

On fait un lait de chaux, ni trop clair ni trop épais, que l'on verse dans un vase quelconque, dans un cuvier par exemple. Lorsque les tubercules sont arrachés, on choisit tous ceux qui sont parfaitement sains, les autres sont placés dans un panier, dans une corbeille en bois ou en fil de fer, puis on les trempe purement et simplement à diverses reprises dans le lait de chaux, on les retire et on les fait sécher à l'ombre en les étendant convenablement. La partie malade se cicatrice rapidement, elle se pétrifie en quelque sorte, devient dure comme du bois au bout d'un certain nombre de jours, et la pourriture ne peut plus faire aucun progrès. La partie saine reste complètement intacte, et dans cet état on peut en faire usage sans aucun inconvénient pour la nourriture des hommes ou pour celle des animaux.

Les choses n'ont point lieu ainsi, lorsqu'on ne prend pas cette précaution : une pomme de terre tant soit peu atteinte se gâte complètement, alors même qu'elle se trouve hors de terre, et en la mélangeant avec les autres on s'expose à de graves inconvénients ; le tas de tubercules placé dans la cave ou dans toute autre endroit forme bientôt un amas de pourriture et un foyer pernicieux de putréfaction.

Nous engageons les cultivateurs à faire usage de ce procédé qui leur donnera sans aucun doute les meilleurs résultats ; nous l'avons d'ailleurs expérimenté et nous nous en sommes toujours bien trouvé.

L. DE VAUGELAS.

ANNONCES.

LE

“ Scientific American ”

POUR 1873,

SUPERBEMENT ILLUSTRÉ.

Le *Scientific American*, qui est actuellement à son 28ième volume, possède une circulation plus étendue que tous les autres recueils périodiques du même genre publiés dans le monde entier.

Il contient les renseignements les plus récents et les plus instructifs sur les progrès de l'industrie, de la Mécanique et des Sciences dans tout l'univers, avec des descriptions richement illustrées des Inventions nouvelles, des nouveaux instruments, des nouveaux Procédés, et des améliorations en tous genres qu'a subies l'Industrie ; en outre, des faits et des remarques utiles, des recettes, des suggestions et des avis, sur les arts divers, mis à la portée des patrons et des employés par la plume d'écrivains compétents.

Des descriptions des Améliorations, Déconvertis et Travaux importants, ayant trait à l'art des Ingénieurs civils et mécaniciens et à celui des propriétaires de Moulins, ou se rapportant à l'exploitation des mines et à la Métallurgie; un rapport des derniers progrès obtenus dans l'application du Vapeur, dans la confection des Engins à vapeur, dans les Chemins de fer, la Construction des navires, la Navigation, la Télégraphie, l'Electricité, le Magnétisme, la Lumière et la Chaleur.

Les plus récentes découvertes relatives à la Photographie et à la Chimie, d'utiles applications de la Chimie aux Arts et à l'Economie domestique.

Les derniers Aperçus concernant la Technologie, l'emploi du Microscope, les Mathématiques, l'Astronomie, la Géographie, la Météorologie, la Minéralogie, la Géologie, la Zoologie, la Botanique, l'Horticulture, l'Agriculture, l'Economie rurale et domestique, la Nourriture, l'Eclairage, la Ventilation, les systèmes de Chauffage, et l'Hygiène.

En un mot, les Sciences et les Arts sont embrassés dans toutes leurs parties par le *Scientific American*. Nul de ceux qui désirent être bien renseignés sous ce rapport, ne devrait se passer de ce recueil.

Les Cultivateurs, les Mécaniciens, les Machinistes, les Inventeurs, les Fabricants, les Chimistes, les Amateurs de la Science, les Instituteurs, les membres du Clergé, les Avocats, les gens de tous les métiers et professions le trouveront d'une grande valeur. Il devrait avoir sa place dans chaque Famille, chaque Bibliothèque, chaque Salle d'Etude et chaque Bureau; dans tout cabinet de lecture, collège, école et académie.

Le *Scientific American* paraît toutes les semaines, richement illustré, à raison de \$3 par an seulement.

Les livraisons du *Scientific American* forment à la fin de l'année deux beaux volumes de près de mille pages, renfermant autant de matière à lire que quatre mille pages d'un livre ordinaire. Une liste officielle de tous les Brevets d'invention émanés est publiée dans chaque numéro.

Des numéros spécimens seront expédiés sur demande, *gratis*. S'adresser aux éditeurs, Munn & Co., 37, Park Row, New-York.

BREVETS D'INVENTION.

En union avec la direction du *Scientific American*, M. Munn & Co sont Solliciteurs de Brevets d'invention américains et étrangers; ils ont plus de 25 ans d'expérience à cet égard, et possèdent le plus grand établissement du monde. Si vous avez fait quelque invention écrivez-leur et envoyez-leur un dessin de cette dernière dans votre lettre; ils vous feront connaître promptement et *gratis*, si votre invention est nouvelle et mérite d'être brevetée. Ils vous expédieront aussi, sans qu'il vous en coûte, un exemplaire des lois en vigueur concernant les Brevets ainsi que des instructions sur les démarches à prendre pour obtenir ces Brevets.

PROSPECTUS

D'UN OUVRAGE NOUVEAU

PAR

M. STANISLAS DRAPEAU.

Etudes historiques et statistiques sur les institutions charitables, de bienfaisance et d'éducation du Canada.

Ouvrage illustré d'un grand nombre de Gravures comprenant les Portraits des Fondateurs ou Bienfaiteurs; Plans et Vues des lieux et des Bâtisses; Cartes, Dessins, Sceaux et Armoiries, etc., etc.,

Spécialement choisis pour cet Ouvrage d'après une riche collection d'anciennes Gravures et de Photographies modernes, mises au service de l'auteur.

Le titre ci-dessus explique le but de l'ouvrage, qui sera de dérouler chronologiquement l'histoire des Institutions charitables des six provinces actuelles de la Confédération canadienne, en racontant les généreux efforts, les souffrances héroïques, et tant d'abnégation, que révèle l'histoire de toutes ces institutions, catholiques et protestantes, si merveilleusement inspirées par les vertus de la charité chrétienne.

Chaque Institution sera l'objet d'une étude séparée qui rappellera à la mémoire oubliée les traits édifiants consacrés par le souvenir et les traces des personnes qui se sont illustrées au service de l'humanité souffrante.

Les noms des Fondateurs ou Bienfaiteurs, Directeurs, Gouverneurs, Régisseurs, Chapelains, Médecins, et autres officiers

importants de chaque Etablissement, seront publiés dans l'ouvrage, ainsi que les *Portraits* des Fondateurs ou Bienfaiteurs distingués, avec des notes biographiques, autant que possible.

L'ouvrage formera cinq volumes, ainsi divisé :

Tome I.—Hôpitaux et Lazarets.

Tome II.—Asiles et Hospices.

Tome III.—Orphelinats.

Tome IV.—Education gratuite.

Tome V.—Sociétés de St. Vincent de Paul; Associations de Secours mutuels; Banques d'Epargnes en rapport avec les Institutions Charitables; Assistance publique ou privée dans les calamités ou désastres survenus au Canada.

Les personnes qui s'intéressent aux travaux utiles sont donc respectueusement invitées à patronner cette coûteuse entreprise, en y souscrivant, et en donnant connaissance de la présente CIRCULAIRE aux personnes qui ne l'auraient pas reçue, afin de provoquer de nouvelles adhésions.

Si l'encouragement répond à l'appel fait à la classe intelligente et instruite du Canada, l'auteur se trouvera en mesure de publier cette œuvre d'un intérêt si général.

Deux éditions, dont une illustrée, seront publiées simultanément dans chacune des langues Française et Anglaise. Le prix de l'édition illustrée, élégamment cartonnée, sera de \$2.50 par volume, pour les Souscripteurs, et de \$1.00 par volume pour l'édition commune, brochée, avec couverture imprimée, payable à la livraison de chaque volume.

L'ouvrage, aux conditions précitées, ne sera adressé qu'aux personnes ou aux Institutions inscrites sur la liste des souscripteurs; pour les non-souscripteurs le prix sera double.

La Liste des Souscripteurs restera ouverte jusqu'au premier Janvier prochain, et sera imprimée et placée à la fin du premier volume, comme souvenir de reconnaissance pour l'appui accordé à l'entreprise.

L'impression de cet ouvrage sera confiée aux soins intelligents de M. Geo. E. Desbarats, et le premier volume paraîtra au mois d'Août 1873; les autres volumes de six mois en six mois.

Enfin, un APPENDICE de quelques pages sera ajouté à la fin du 5e volume, dans lequel apparaîtront divers Tableaux statistiques résumant toutes les informations numériques consignées dans les cinq volumes.

En sollicitant le bienveillant concours de tous les amis du progrès littéraire, l'auteur a l'honneur de souscrire leur

Très-humble et très-dévoué serviteur,

STANISLAS DRAPEAU,
Département de l'Agriculture,
Ottawa.

Agents demandés dans toutes les villes.

PROSPECTUS

DE

L'Ecole Commerciale

DE

LOTBINIERE.

Le cours commercial se divise en trois années, avec trois degrés,

1ÈRE ANNÉE. (3ème degré.)

Pour y être admis, les élèves devront passer, dans leur langue maternelle, un examen satisfaisant sur les matières du cours d'instruction primaire.

L'enseignement de cette première année comprendra : La calligraphie, dans tous ses détails; les langues française et anglaise (grammaire); la correspondance commerciale, l'arithmétique; le calcul mental; la géographie et l'histoire du Canada, des Etats-Unis, de la France et de l'Angleterre.

2ÈME ANNÉE. (2ème degré.)

Continuation de l'étude de l'histoire des ces quatre pays, littérature française et anglaise, l'algèbre; la géométrie; la comptabilité, dans toutes ses parties; la tenue des livres à simple et à double entrée; transactions commerciales et la géographie.

3ÈME ANNÉE. (1er degré)

L'algèbre ; la géométrie ; continuation de l'étude des langues anglaise et française ; la constitution du Canada ; notions du droit commercial ; physique et mécanique élémentaires ; chimie industrielle ; dessin linéaire ; étude des connaissances utiles, des matières premières du commerce, des objets manufacturés et commercables, etc.

Les élèves recevront des notions élémentaires sur l'horticulture et l'agriculture.

L'instruction religieuse obligatoire pour tous les élèves catholiques, sera placée sous la direction du curé de la paroisse.

L'ouverture des classes aura lieu le 2 septembre prochain.

Les heures de classe seront de 8 à 10½ heures du matin et de 1½ à 4 heures de l'après-midi.

Les heures d'étude, à l'école, de 10½ à midi et de 4 à 5 heures de l'après-midi.

Le jour de congé hebdomadaire sera le jeudi.

L'année scolaire commencera le 1er septembre et finira le 1er juillet.

PRIX ET CONDITIONS D'ADMISSION.

Le prix de l'enseignement sera de vingt piastres par année payable par quartiers, et d'avance, aux époques suivantes : 1er septembre, 1er décembre, 1er février et 1er mai.

Le soussigné fournira au prix coûtant, les livres nécessaires à ceux qui le désireront.

En ouvrant cette école commerciale, dont le besoin se fait sentir depuis longtemps dans nos campagnes, le soussigné croit rendre un service à tous ceux qui ont la volonté de faire donner à leurs enfants une éducation commerciale et pratique, avec l'étude de la langue anglaise, mais qui ne peuvent pas faire le sacrifice d'envoyer leurs enfants étudier dans les villes. Le prix des cours est aussi bas qu'il est possible de le mettre, considérant les sacrifices que le soussigné aura à s'imposer pour se procurer un bon professeur anglais, bien compétent à enseigner la langue anglaise maintenant devenue si utile dans toutes les affaires.

Il y a un nombre de maisons des plus respectables, à Lotbinière où les élèves trouveront une bonne pension, ou pourront faire accommoder des provisions que leurs parents leur fourniront, à très bon marché, et où les parents en laissant leurs enfants, n'auront pas à craindre pour eux les dangers de la mauvaise compagnie.

Les personnes qui désireraient de plus amples informations sont priées de s'adresser au Révd. M. Roy, curé de Lotbinière, ou à H. G. Joly, écr., à la Pointe Platon.

A. F. FLEURY,

Instituteur et élève de l'école normale Jacques Cartier, diplômé le 12 juillet 1866.

Lotbinière, 1er juillet 1872.

Madame THIVIERGE

Ouvrira le premier Mai, à St. Félix du Cap Rouge, à sept milles de Québec, un Etablissement pour l'éducation d'une classe choisie de huit ou dix jeunes demoiselles. Les études comprendront l'Anglais et le Français dans toutes les branches enseignées dans une école modèle, la musique, le chant, les divers genres de Dessin, la Peinture Orientale et à l'huile, et la confection des ouvrages en cire, soit des fleurs, soit des fruits, etc.

Trois institutrices seront chargées de l'enseignement. Une Dame Anglaise sera à la tête des classes anglaises ; une Dame Française enseignera la Langue Française ; Madame Thivierge donnera elle-même des leçons de musique et de beaux arts.

CONDITIONS :

	Par terme 11 semaines
Pension avec l'étude de l'Anglais et du Français....	\$24.00
Musique.....	6.00
Peinture.....	6.00
Dessin.....	3.00
Un cours de leçon d'ouvrages en cire.....	8.00

à table sera copieusement servie, et Madame Thivierge donnera une attention particulière à la santé de ses élèves. Le Cap Rouge

est admirablement situé et renommé par la salubrité de l'air. On engagera les élèves à prendre des exercices journaliers, et madame Thivierge fera tout en son pouvoir pour donner satisfaction aux parents qui voudront bien lui confier le soin de leurs enfants.

Pour renseignements et plus amples détails, on pourra s'adresser à Madame Thivierge, Cap Rouge, Madame E. I. Dalkin, Cap Rouge, Révérend P. J. Drolet, Curé ; C. W. Wilson, Ecuier, Rue St. Pierre, Québec ; Robert J. Young, Ecuier, James Bowen, Fils, Ecuier, Rue St. Pierre, Québec, ou au Cap Rouge ; J. B. Forsyth, Ecuier, Cap Rouge ; Edson Fitch, Ecuier, St. Romuald.

Cap Rouge, 10 Mars, 1871.

DICTIONNAIRE
GÉNÉALOGIQUE

DE TOUTES LES FAMILLES CANADIENNES

PAR

M. L'ABBÉ C. TANGUAY

*Avec un Fac-Simile de la Première carte inédite de la
Nouvelle-France en 1641.*

Les personnes qui ont souscrit au Dictionnaire Généalogique et qui voudraient recevoir ce volume par la poste sont priées de nous envoyer le montant de leur souscription qui est de \$2.50 en y ajoutant 40 centins pour les frais de poste. Celles qui ont souscrit chez les Messieurs suivants pourront se le procurer en s'adressant après le 15 Mai courant à

J. A. LANGLAIS, Libraire, Rue St. Joseph, St. Roch de Québec.

J. N. BUREAU, Trois-Rivières.

E. L. DESPRÈS, Maître de Poste, St. Hyacinthe.

JAMES W. MILLER, Maître de Poste, de Ste. Uce de Rimouski.

A. GAGNÉ, Maître de Poste de Kamouraska.

R. OUELLET, " L'Islet.

F. H. GIASSON, " L'Anse à Gilles.

E. LEMIEUX, Ottawa.

F. X. VALADE, Longueuil.

L. O. ROUSSEAU, Château-Richer.

Les personnes qui ont souscrit chez MM. DEBEAU & ASSÉLIN, pourront s'adresser à M. L. M. CRÉMAZIE, Libraire, Québec.

En vente chez l'Éditeur

EUSEBE SÉNÉCAL,

10, Rue St. Vincent, Montréal.

NOUVEL ABRÉGÉ
DE
GEOGRAPHIE MODERNE
A L'USAGE DE LA JEUNESSE

PAR

L'ABBÉ HOLMES

SEPTIÈME ÉDITION.

ENTIÈREMENT REVUE, CORRIGÉE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

PAR

L'ABBÉ L. O. GAUTHIER

Professeur d'Histoire au Séminaire de Québec.

Un Volume in-12 de 350 pages. Cotonné \$4.00 la douzaine

J. B. ROLLAND & FILS,

Libraires-Éditeurs.

En vente chez tous les Libraires et les principaux Marchands.

IMPRIMÉ PAR LÉGER BROUSSEAU, QUÉBEC.

AVRIL.

Avril, *Aprilis*, dérivé du mot *aprire*, ouvrir, parce que la terre, dans ce mois, semble s'ouvrir à de nouvelles productions.

NOUVEAU	REPERMEINDE ET AGENDA.
1	2 ALAI POUR DEMANDE DE PENSION EXPIRE, 1780 (légal),
2	2 Mort de MONTMONT, 1791
3	1 (1) Ouverture de l'Exposition Universelle de Paris, 1867,
4	1 Mort de M. J. Lenoir, officier de ce Régiment, 1861
5	2 La 1 ^{re} ordonnance du Sud faite à la Constitution du Sud, 191.
6	6 Départ de Sir L. Prevost, 1816.
7	1 (2) <i>Supplément à Desmarches après Pâques</i> , Mort de Th. D'Arcy Melville, 1868.
8	9 UNIVERSITÉ LAVAL, commencement de la 6 ^{me} terme.
9	10 (9) Mgr. de Pontfiliand, évêque de Québec, 1711.
10	11 Etablissement des Grands, 1836.
11	12 (10) Doublissement de la fort Sumpter, 1861
12	13 Hédolion du fort Sumpter, 1861.
13	14 Génr. Desmarches après Pâques, Ste. Famille de J. M. J.
14	15 Grande mutation à Montréal, 1861.
15	16 (11) Nécrologie du P. Leclerc, 1865. Sup. de l' <i>Ambros Corp</i> en Cal, 1810.
16	17 (12) 1 ^{re} visite à l'église, 1856.
17	18 Réclamation américaine, 1776.
18	19 (23) Consecration N. D. fondée à Montréal, 1650.
19	20 Premier voyage de Jacques-Cartier, 1531.
20	21 <i>2^{me} Desmarches après Pâques</i> , 1868.
21	22 Premiers Indiens à vapeur d'Annapolis à New-York, 1838.
22	23 SAINT-JOHN.
23	24 Destruction du clocher de l'église d'Annapolis, 1861.
24	25 Passage du Wilm, 1800. Repaire du Caire, 1800.
25	26 <i>Grammair</i> de Trec-Hydrocrae Eublies, 1671.
26	27 Nurt de Thonberg, 1871.
27	28 <i>2^{me} Desmarches après Pâques</i> .
28	29 Franklin, Chase et Carroll à Montréal, 1776.
29	30 La Lustraine cédée aux États-Unis, 1808.

ABOUT

Le mois se nommait *Sextilis*, parce qu'il étoit le 6^{ème} du calendrier romuléen. On lui donna le nom d'*Augustus*, en l'honneur d'Auguste, empereur des Romains.

ANNUAIRE	RÉFÉRÉNCES ET AGENDA.
Judi	1 Arrivée des Ursulines et des Hospitalières, 1639.
Vendredi	2 (4) Le village de Laprairie incendié, 1846.
Samedi	3 Colombie fait voile de l'Inde, 1742.
DIM.	4 (1) <i>Cette Dimanche après la Pentecôte.</i>
Lundi	5 Pose du câble transatlantique, 1858.
Mardi	6 RÉUNION DES CHAMBRÉS D'EXAMINATEURS.
Merc.	7 (5) Pie VII enlève le titre des Jésuites, 1914.
Jeudi	8 Mort de Canning, 1827.
Vendredi	9 Louis Philippe, roi de France, 1830. — Invention des Châmières Françaises,
Samedi	10 Bataille de la Marston, 1811. — [1870.]
DIM.	11 (2 <i>e</i>) <i>Dimanche après la Pentecôte.</i>
Lundi	12 Le prince de Galles à Siam, 1860.
Mardi	13 La légende de Tereza pour les submers, 1838.
Merc.	14 (11) Bataille de Neredine (Houmaire), 1756.
Jeudi	15 Abandon de la Sic. Vierge.
Vendredi	16 (10) Joli pèlerin à Québec sous l'autorité de l'archevêque de Rouen, 1663.
Samedi	17 (2 <i>e</i>) M. Orléans fait campagne de Montréal, 1646. Bataille de Cr.
DIM.	18 (3 <i>e</i>) <i>Dimanche après la Pentecôte.</i> Sol. de l'Assomption, (Vehours). 1870.
Lundi	19 Joseph Napoleon aux États-Unis, 1813.
Mardi	20 Truie d'Abraham.
Merc.	21 (18) Le prince de Galles à Québec, 1860. Invention dans le Comté d'Ottawa
Jeudi	22 Incendie de Constantinople, 1792.
Vendredi	23 Érection d'un pont sur le fleuve St. Lawrence, 1860.
Samedi	24 Commencement de la guerre d'indépendance américaine, 1775
DIM.	25 (4 <i>e</i>) <i>Dimanche après la Pentecôte.</i>
Lundi	26 Inauguration du pont Victoria par le prince de Galles 1860.
Mardi	27 Révolte en Belgique, 1830.
Merc.	28 Mort de M. Moignoult au Séminaire de Montréal, 1791.
Jeudi	29 Clôture du comté de Québec, 1867.
Vendredi	30 CONFÉRENCE des Instituteurs de Pécote Normale Jacques-Cartier
Samedi	31 CONFÉRENCE des Instituteurs de l'Ecole Normale Laval.

E C E M B R E

En consecuencia la doctrina de la unidad se considera

Les rapports semestriels doivent être faits et transmis dans le cours de ce mois.

JOURS.	EPHÉMÉRIDES ET AGENDA.
(DIM.)	1 ^{er} des <i>Dimanches de l'Aréni.</i>
Lundi	2 Rétablissement de <i>St. Pierre</i> français, 1552.
Mardi	3 <i>St. FRANÇOIS-XAVIER</i> , 2 nd patron du pays.
Mercr.	4 <i>St. Jean</i> , Mort de <i>Mgr. Plessis</i> , 1625.
Jeudi	5 (1) Les <i>Lumière</i> de <i>St. Jean</i> , 1825.
Vendredi	6 <i>St. JEAN</i> , <i>St. NICOLAS</i> , les <i>deux</i> de <i>Beauh.</i>
Samedi	7 Confoli à <i>Alouette</i> l'ortier, 1857.
Samedi	8 2 nd des <i>Dimanches de l'Aréni</i> , 1 ^{er} <i>IMMACULÉE CONCEPTION</i> .
Lundi	9 (8) Sacre de <i>Mgr. du Louv.</i> , 1658.
Mardi	10 Sir <i>John Collins</i> , gouverneur, 1688.
Mercr.	11 <i>St. Jean</i> , (8) Ouverture de l'année, 1 ^{er} <i>IMMACULÉE</i> , 1669.
Jeudi	12 <i>St. PAUL</i> , évêque de <i>Québec</i> , 1825.
Vendredi	13 <i>St. Jean</i> , (11) Plymouth incendié par les Français, 1377.
Samedi	14 Mort de <i>George Washington</i> , 1790.
(DIM.)	15 3 rd des <i>Dimanches de l'Aréni</i> .
Lundi	16 Dévorce de <i>Napoléon</i> , 1809.
Mardi	17 (1) Mort du <i>Dr. Chénier</i> , 1837.
Mercr.	18 4 th <i>St. Jean</i> , Quatre-Temps, 1 ^{er} de <i>Bulvar</i> , 1820.
Jeudi	19 (14) <i>Mardi</i> ours confédérés mis en liberté par le <i>Jugo</i> <i>Contra</i> , 1664.
Vendredi	20 5 th <i>St. Jean</i> , Quatre-Temps, Perccement du <i>Mont</i> <i>Cens</i> terminé, 1870.
Samedi	21 6 th des <i>Dimanches de l'Aréni</i> .
(DIM.)	22 1 ^{re} de <i>Université</i> <i>Laval</i> , fin du 1 ^{er} terme.
Lundi	23 <i>St. Jean</i> , Travaux de <i>Grand</i> , 1814.
Mardi	24 <i>St. Jean</i> , Travaux de <i>Grand</i> , 1814.
Mercr.	25 <i>NOËL</i> , Mort de <i>Clarendon</i> , 1838.
Jeudi	26 Continuation de <i>M. de Lomenais</i> , 1840.
Vendredi	27 Ouverture des <i>chambres</i> locales des <i>Priv.</i> de <i>Québec</i> et d' <i>Ontario</i> , 1867.
Samedi	28 (1) <i>St. Jean</i> , 1 ^{er} de <i>St. Jean</i> , 1825.
(DIM.)	29 <i>Dimanche</i> dans <i>l'Aréni</i> de <i>St. St. Thomas</i> de <i>Canterbury</i> .
Lundi	30 Etablissement de la <i>Société</i> de <i>Jésus</i> , 1561, Le <i>Général</i> <i>Fr. meurt</i> avec

à l'écriture, indépendamment de l'orthographe. Les membres du Bureau devront ensuite procéder

indiquant sur les diverses branches de la matière indiquée dans l'article suivant, le secrétaire devra, d'après l'ordre du Bureau, dans le registre sur les chiffres 1, 2 ou 3, le résultat de l'examen au premier, au second ou au troisième tour. Pour se voir le diplôme de seconde classe, il faudra avoir au moins le chiffre deux sur toutes les matières d'examen. Pour obtenir le diplôme de première classe, il faudra avoir obtenu de plus le chiffre un sur les deux premières épreuves et sur au moins les deux tiers des matières d'examen. Il sera admis aux candidats qui n'auront failli que sur deux matières d'examen de demander une nouvelle épreuve sur ces matières, et le résultat de cette épreuve, s'il est favorable, sera substitué à celui de la première.

élémentaire devront subir un examen sur chacun de

sur la cédule F : sur Grammaire française, le Grammaire anglaise, la Géographie, l'Histoire de la France et l'Étude des langues vivantes. Les questions sont tirées au sort parmi celles des programmes, à raison d'une question par programme, soit quatre questions par cédule. Sur la cédule G : sur la lecture et sur la grammaire, les candidats pour le diplôme d'étude moderne ont déjà le diplôme pour École élémentaire, devront subir les épreuves ci-dessus prescrites, et de plus ils auront à répondre à quatre questions sur chacun des programmes de cédule G : sur la Grammaire française, la Grammaire anglaise, la Géographie, l'Histoire de la France et l'Étude des langues vivantes ; sur la Littérature, la Tenue des Livres, les éléments de Palgroby et de la langue et l'Apprentissage, lesquelles seront tirées au sort, et résoudre un problème sur la règle du signe et du point décimal, ou une addition, ou une soustraction, ou une multiplication, ou une division, ou leur équivalent, dans toutes ces opérations, le maximum du temps accordé pour cet exercice sera de dix minutes. Les candidats pour le diplôme d'étude moderne et ceux qui auront obtenu le diplôme d'étude moderne, recevront l'un de ces livres et auront d'autre livre à leur disposition qu'un dictionnaire. Le diplôme pour arithmétique, s'ils n'ont point déjà le diplôme pour école moderne, devra subir les mêmes épreuves que le diplôme pour école élémentaire.

Mathématique, l'Algèbre, la Géométrie et la Trigonométrie.

l'Histoire Générale, l'Histoire de France et l'Histoire d'Angleterre et la Philosophie intellectuelle, telles seront tirées au sort, et traduite environ une demi-page des commentaires de César, pour les Fables d'Esop, pour le grec, avec analyse grammaticale; les pages devront être également tirées.

TABLEAU DES BUREAUX D'EXAMINATEURS, PAR COMTÉS.	
COMTÉS.	BUREAUX POUR LE DÉPARTEMENT.
ALBERTA	1
BRITISH COLUMBIA	1
MANITOBA	1
ONTARIO	1
QUEBEC	1
SASKATCHEWAN	1
YUKON	1

STAIRS.	BUREAUX POUR ACADEMIES POUR ÉCOLES MODÈLES.
---------	--

Montréal.	Montréal.
Montréal—Québec—Trois-Rivières.	Montréal—Québec—3-Rivières.
Montréal.	Montréal.
Id.	Id.
Québec—Ste. Marie de la Doune.	Québec.
Montréal.	Montréal.
Québec.	Québec.
Montréal.	Montréal.

Montreal,	Quebec,
St. John's,	St. John's,

Montréal—Sherbrooke—Stansfeld—Sweetsburg et Watford	Montréal—Sherbrooke.
Montréal.	Montréal.
Montréal—Québec—Trois-Rivières.	Montréal—Québec—3-Rivières.
Québec—Chicoutimi.	Québec.
Montréal.	Montréal.
Québec—Chicoutimi.	Québec.
Montréal—Sherbrooke—Stansfeld.	Montréal—Sherbrooke.
Montréal.	Montréal.

Μονιρούλ=Ουάβος=8. Βιχίδρο

Montréal - Québec - Trois-Rivières - Montréal	Québec - Trois-Rivières - Montréal
Québec - Gaspé - New-Éarlisle	Québec
Montréal.	Montréal.
Id.	Id.
Id.	Id.
Id.	Id.
Québec.	Québec.
Montréal.	Montréal.

	Id.
	Id.

Québec—Kingmourasha.	Québec.
Montréal.	Montréal.
Id.	Id.
Québec.	Québec.
Id.	Id.
Montréal—Québec—Trois-Rivières	Montréal—Québec—Trois-Rivières
Id.	Id.
Id.	Id.
Id.	Id.
Id.	Id.

etsburg et Waterloo	Id.	Id.	Id.
Montreal—Sherbrooke.			

... Montréal.	Montréal.
... Québec.	Québec.
... Id.	Id.
... Montréal.	Montréal.
... Montréal—Québec—Trois-Rivières	Montréal—Québec—3-Rivières
... Montréal—Outaouais.	Montréal.
... Montréal—Outaouais—Pontiac.	Id.
... Québec.	Québec.

Id.
Μονίκα

Montreal.	Montreal.
Montreal—Sherbrooke—Stanstead—Richmond.	Montreal—Sherbrooke.
Quebec—Kamouraska—Illesteau.	Quebec.
Montreal.	Montreal
Quebec—Chicoutimi.	Quebec.
Montreal—Sherbrooke—Stanstead—Sweet'sburg, et Waterloo.	Montreal—Sherbrooke.
Montreal.	Montreal.
Montreal—Sherbrooke—Stanstead.	Montreal—Sherbrooke

Québec.
Montréal

Montreal	Montreal
Id.	Id.
Id.	Id.
Montreal - Sherbrooke - Stangton - Richmond.	Montreal - Sherbrooke.
Montreal.	Montreal.
Quebec - Baie St. Paul.	Quebec.

DATE OF RECEIPT

100

THE
JOURNAL OF EDUCATION

FOR THE PROVINCE OF QUEBEC.

(PUBLISHED UNDER THE DIRECTION OF THE HON. THE MINISTER OF PUBLIC INSTRUCTION.)

EDITED BY

HENRY H. MILES, Esq., LL. D., D. C. L.,

ASSISTANT-SECRETARY OF THE MINISTRY OF PUBLIC INSTRUCTION,

AND

P. DELANEY, Esq., of the same Department.

SIXTEENTH VOLUME.

1872.

QUEBEC, PROVINCE OF QUEBEC :
L É G E R B R O U S S E A U , P R I N T E R .

TERMS—One Dollar per Annum in Advance.

INDEX TO THE SIXTEENTH VOLUME.

(N. B.—The Figures Denote the Page.)

APPOINTMENTS — Members of the following

Boards of Examiners :—

Bedford (Protestant), 44.
Bonaventure, 114.
Gaspé, 17.
Montreal, (Protestant), 61.
" (Catholic), 159.
Quebec (Catholic), 159.
Richmond (Protestant), 160.
Rimouski, 160.
Sherbrooke, 160.
Three-Rivers, 160.

School-Commissioners for the following

Municipalities :—Belœil, 44.—Cap
Desespoir, 17.—Cap Sylvestre, 17.—
Cameron (Township), 62.—Chicou-
timi, 114.—Bolton, 135.—Bagot-
ville, 135.—Harvey, 135.—Hé Bou-
chard, 114.—Montreal (Protestant),
114.—Montreal, (Catholic), 114.—
Moisie, 62.—Malbaie, 135.—Nou-
velle, 135.—Paspébiac, 135.—Quebec
(Catholic), 114.—Quebec (Protes-
tant) 114.—Sts. André, 135.—Bona-
venture, 165.—Cajetan, 135.—Cal-
ixte, 135.—Christophe, 160.—Denis 17.
—David, 135.—Epiphane 114.—
Elic, 135.—Etienne, 160.—François-
Xavier, 63.—Geneviève, 63.—Hono-
ré 135.—Jean Chrystom, 135.—Jo-
seph, 17.—Léon, 135.—Louis des
Ha! Ha!, 135.—Louise, 160.—Mar-
guerite de Blairandie, 17.—Moïse, 17.
—Modeste, 44.—Maurice, 62.—Mi-
chel (No. 2), 135.—Micnel, (No. 3),
160.—Primo, 44.—Pic Deguire, 62.—
Pierre de Broughton, 135.—Ray-
mond, 135.—Romuald, 160.—Roch,
(North), 160.—Sylvester (North) 17,
Sylvester (South), 160.—Severin, 135,
160.—Theodore, 169.—Zotique, 135.—
Arundel, 169.—Ashford, 160.—Aylmer,
160.—Anticosti Island, 160.—Côte
St. Pierre, 160.—Coteau St. Louis,
160.—Cap Desespoir, 160.—Cap des
Rosiers, 160.—Eureuils, 160.—
Litchfield, 160.—Mont Louis, 160.
Masham, 160.—Magdaleine, 16.
Ouiatchouan, 160.—Percé, 160.—
Rawdon, 160.—Rivière-à-Marthe,
160.—Saguenay, 63.—Suffolk (Town-
ship), 135.—Soulanges, 135.—Ta-
doussac, 114, 160.—Tewkesbury,
160.—Tingwick, 135.—Village of
Chicoutimi, 160.—York (Township),
44.—Wolfestown, 24.

School-Trustees for the following Muni-
cipalities :—Inverness, 62, 135.—Sts.
Columban de Sillery, 135.—Etienne
de Chelsea, 135.—Michel Archange,
135.—Tingwick, 135.—Tewkesbury,
135.

ADVERTISEMENTS :

To the Literary Men and Women of
Canada, 85.
Mental Arithmetic, by F. E. Juneau,
103, 120, 151, 182.
McGill University, Session of 1872--73,
103, 120.
Architecture, Modern, 106.

Book-keeping, Can it be practically taught
in Schools?, 1.

Books :

Published in England in 1871, 14.
Received and Noticed, 139.
And Annals, 181.

Boys : What to do with our, 42.

BIOGRAPHICAL SKETCHES :

Charles Lever, 149.
The late Professor Hadley.
Sir John Bowring, K. B., 180.
Horace Greeley, Editor, New-York
Tribune, 180.
Mrs. Mary Somerville, 180.
Mr. Keightley, 180.
The Rev. Dr. James Bisset, 181.
Edwin Forest, 181.

Corporal Punishment in Schools, The Lon-
don School Board On, 10.

Career, Planning a, 13.

Canada, The New Governor-General of, 10.

Chess as a Study and Relaxation, 43.

Composition, Hints On, 123.

Canada and Australia, 180.

Drawing, Free hand in Elementary Schools, 7.

Diamonds, Can we Make, 125.

DIPLOMAS :

Granted to Teachers, in 1872, by the fol-
lowing Boards of Examiners :—

Beauce, 63, 114,
Bedford, (Protestant), 63, 161.
" (Catholic), 17, 45, 135, 161,
Bonaventure, 63,
Charlevoix and Saguenay, 17, 115.
Chicoutimi, 63, 161.
Gaspé, 103,
Kamouraska, 135.
Montreal, (Protestant), 63, 135, 161.
" (Catholic), 17, 63, 115, 161.
Ottawa, 115, 161.
Pontiac,
Quebec, (Protestant), 17, 114, 161.
" (Catholic), 63,
Richmond (Protestant) 103, 161.
" (Catholic), 63, 115,
Rimouski, 135.
Sherbrooke, 63, 115, 161.
Stanstead, 45, 63,
Three-Rivers, 161.

By Normal Schools :

McGill, Montreal, 93.
Laval, 103.
Jacques Cartier, 114.

EDUCATION :

The Bishop of Exeter on, 6.
Sir Roundell Palmer on Legal, 8.
Opinions from the English Education-
al Blue Book, 11.
An Act Further to Amend the Law Res-
pecting, in this Province, 18.
Protestant Teachers Association of the
Province of Quebec, 21, 169.
Good Readers Scarce, 29.
Jefferson's Ten Rules, 29.
Letters of Recommendation, 29.
Children Should go to bed early, 30.
Night School for Artisans, 30.
And Labour, 30.

Lord Stanley on the Study of English, 30.
American Items, 30.

Teachers Among Themselves, 33.

Of Women, 51.

Theory and Practice in the School
room, 59, 80.

On Teaching the English Language,
73, 105, 121.

The Study of Languages, 81.

do. Modern Languages, 153.

Two Hours in a Kindergarten, 84.

Catholic Commercial Academy, Mon-
treal, opening Ceremonies of, 85.

Domestic Art in our Schools, 101.

Deaf Mute, 113.

The Key to the Mystery, 116.

Narrow Teachers, 118.

Compulsory, 119.

A School of Honour, 119.

Handwriting, 119.

Hints on Composition, 123.

Hints to Teachers, 125.

The, of Citizens, 130.

Medical Instruction in Turkey, 146.

In Jeddo, 146.

Ignorance, 147.

A Distinctive Class of English Uni-
versity Men, 149.

In Russia, 149.

Japanese Girls educated in the United
States, 149.

Crime in France and England, 150.

University of Leyden, 150.

Scotland, 150.

Geometrical Analysis, 150.

Practical, in Austria, 150.

Educational Statistics in the United
States, 150.

Ancient Classics for English Readers,
150.

Technical, 150.

Of Schoolmasters now Bishops, 150.

Oxford, 150.

An Experiment in Saxony, 150.

School days and Festivals in Switzer-
land, 150.

Report of the Minister of Public Ins-
truction for the Prov. of Quebec, for
1870 and part of 1871, 163.

Provincial Association of Protestant
Teachers of the Province of Quebec,
171.

The Protestant Institution for the
Deaf and Dumb, Montreal, 171.

EDITORIAL :

Amendment to School Law, 17.

Visits of Their Excellencies, The Go-
vernor-General and the Countess of
Dufferin, to the Educational Insti-
tutions of Quebec ; The Good Shep-
herd, 136 ; Laval Normal School,
136 ; The Laval University and
the Quebec Seminary, 137 ; Ursu-
line Convent, 138 ; Commissioners'
School 138 ; National School, 138 ;
High School, 139 ; Jesus Marie and
Bellevue Convents, 139.

Report of the Minister of Public Ins-
truction for the Prov. of Quebec, for
1870 and part of 1871, 163.

Contributors to the Journal in the past year—Subjects for next year—School Inspectors and The Journal of Education, 162.
 England and Australia, 179.
 Fire, The Boston, 178.
 "Five Texts from the Boston, 179.
 Geography, A Series of Lessons on the, of Canada, 4, 38.
 History, The Natural, Society, of Montreal, 89.
 Inspectors of Schools :—
 The Appointment of, in England, 12.
 Appointment of, 160.
 Illustrations: Silver Epergne, Presented to the Hon. P. J. O. Chauveau, Minister of Public Instruction, Prov. of Quebec, by the Citizens of Montreal, 89.
 Kindergarten, Two Hours in a, 84.
 LITERATURE :
 Language, on Teaching the English, 73, 105, 120.
 Languages, The Study of, 82.
 The Homes of Other Days, 117.
 Gossip about Great Writers and their Haunts, 118.
 Handwriting, 119.
 Tact, 119.
 Hints on composition, 123.
 Literary Packmen, 133.
 Evenings at home, 141.
 The Bores of History, 142.
 Literary Madmen, 147.
 A Hard Student, 147.
 Habits of Literary Men, 147.
 Old Scotch Songs, 148.
 Something for Young Men, 148.
 Marshals of France, 148.
 Don, 150.
 Lightning, Protection from, 131.
 METEOROLOGY :
 From Montreal Observatory, by Dr. Smallwood, 32, 56, 72, 104, 120, 151, 183.
 From Halifax, Nova Scotia, by Serg. John Thurling, A. H. C., 32, 56, 72, 104, 120, 153, 183.
 From Professor Kingston, Toronto Observatory, 152, 184.
 McGill University :—
 Report to the Visitor of, 27.
 Donations to the Library and Museum of, 28.
 The founder's Festival, 29.
 Annual Convocation of, 45, 71.
 Meteorites, 111.
 Music, Quebec Academy of, 115.
 OFFICIAL TABLES AND DOCUMENTS :
 Apportionment of Supplementary Grant to Poor School Municipalities, for 1871, 52.
 Apportionment of the Grant in Aid of Superior Education, for 1871, as follows :—
 Catholic Institutions :
 Classical Colleges, 68.
 Industrial do 68.
 Mixed or Male Academies, 69.
 Female Academies, 69.
 Model Schools, 69, 70, 71.
 Protestant Institutions :
 Universities, 71.
 Classical Colleges, 71.
 Industrial do 71.
 Mixed or Male Academies, 72.
 Model Schools, 72.
 Report of the Minister of Public Instruction of the Province of Quebec, for the year 1870, and for part of the year 1871, 163.
 Table indicating the progress of the Municipalities school Districts and

schools during periods of five years, from 1857, 165.
 Of the progress of Public Instruction in the Province of Quebec, from the year 1853 up to 1870 inclusive, 165.
 Comparative, of the number of children learning the more essential branches of Primary Instruction since the year 1853, 166.
 Comparative, of the number of children learning the more essential branches of Primary Instruction since the year 1863, [Continued], 166.
 Of sums levied for Public Instruction in the Province of Quebec, from 1856 to 1870 inclusive, 167.
 Shewing the sources whence come the difference of increase or decrease between 1. 1864 and 1863, 2 1865 and 1864, 3 1866 and 1865, 4 1867 and 1866, 167.
 Of the number of pupils who have attended the Normal Schools, 168.
 Diplomas granted to pupils of the Normal Schools since the establishment of the institutions, 178.
 Annual Statistical Summary of the Boards of Examiners of the Province of Quebec, for 1870, 169.
 Of Dissident Schools and of their Scholars, 170.
 Showing the state of the Fund for Superannuated Teachers since its establishment, 170.

POETRY :

Retrospective, 14.
 The Song of the School, (Irish Teachers' Journal), 44.
 A Legend of Niagara, by Miss Fairweather, 84.
 Ocean Beach on a stormy Evening, by Mrs. Leprohon, 85.
 I Shall kiss the Children, by C. Dickens, 114.
 In Yosemite Valley, by Joaquin Miller, 134.

Queen Victoria :

Statue of, 175.
 The Star of the Magi and of Bethlehem (By T. D. McGee), 159.
 Formal Presentation of the Statue of, to the Citizens of Montreal, 176.

Sun, Across the, 57.

"Something wrong with the, 126.

STATISTICS :

Of the British Postal service for 1871, 147.
 Irish Colonial Governors, 147.

SCHOOL LAW :

Amendment to, 17.
 An Act further to Amend the, in this Province, 18.

SCHOOLS :

More Thorough and Systematic Inspection of the Ontario, 18.
 McGill Normal, Literary Association of, 47.
 McGill Normal, 92.
 "Model, 98.
 The Royal Arthur, 94.
 The High, Montreal, 95.
 Laval Normal,
 "Model, 99.
 Congregation de Notre-Dame, Ottawa, 99.
 Collegiate, Montreal, 100.
 Villa-Maria, Montreal, 100.
 Jacques Cartier.
 Domestic Art in our, 101.
 Opening of St. Ann's Protestant School, Montreal, 47.
 Montreal City, 49.

Satellites, Jupiter's, 132.

SCHOOL MUNICIPALITIES.

Erections of the following: Anticosti Island, 161.—Cameron (Township), 62.—Canteley, 135.—Clarenceville, 103.—Douglass 102.—Embarras and Petit Lac, 45.—Haldimand, 102.—Henryville, 103.—La Magdeleine, 161.—Peterborough, 62.—Rivière-à-Marthe, 161.—Sts. Elie, 135.—Fort-nat, 103.—Giles, 103.—Honoré, 135.—Jean l'Evangeliste, 160.—Louis des Ha! Ha!, 135.—Moïse, 17.—Monique, 102.—Michel (No. 2), 135.—Michel (No. 3).—Pie Deguire, 45.—Prime d'Ashuapmoucheouan, 45, Rose de Degeley, 135.—Severin, 161.—Ubalde, 103.—Saguenay (Township), 45.—Suffolk (Township), 45.

SCIENCE :—

Catalogues of Scientific Works, 30.
 German Fishery Association, 30.
 Russian Polar Expedition, 30.
 Meteorological Storm Warnings, 21.
 Disinfectants, 31.
 Electricity, 31.
 Chloral in Cholera, 31.
 Natural History Society, Montreal, 89.
 Do. Do. Notes from Isle Perrot and St. Ann, 91.
 Meteorites, 111.
 Simple Disinfectant, 115.
 What is in the Bedroom, 116.
 The Back Ache, 116.
 Halls and School-rooms, 116.
 Paralysis 116.
 Treatment of Hydrophobia, 116.
 The Motions of the Stars, 117.
 Danger of Lightning, 117.
 What we owe to, 127.
 Protection from Lightning, 131.
 Jupiter's Satellites, 132.
 Rocky Mountain Geysers, 143.
 Echoes, 144.
 Wood 144.
 Insanity, 145.
 Ursa Major, 145.
 The Arctic Expeditions, 145.
 Astronomy, 145.
 Detective Microscopy, 145.
 A. Geological Talk about Niagara Falls, 146.
 Astronomical Phenomenon, 146.
 Military Ballooning, 148.
 Niagara, 149.
 Solar Explosion, 150.
 Brain Work, 150.

TEACHERS :

Remuneration of, 8.
 Counsel for, 9.
 Toys as, 62.
 Protestant, Association of the Province of Quebec, 21, 171.
 Among Themselves, 33.
 Congress of Irish National School, 36.
 The Brotherhood of, 81.
 Narrow, 118.
 Hints to, 125.
 Some Points for Young, 151.
 The Training of Female, in France, 158.

UNIVERSITIES :

McGill :—Report to the Visitor, 27.
 Donations to the Library and Museum of, 28.
 The Founder's Festival, 29.
 Annual Convocation of, 45, 64.
 LENNOXVILLE :
 Convocation of, 101.
 Medical Faculty, of, 110.
 Laval, 115.

WANTS :—51, 68, 103, 120, 151.



THE JOURNAL OF EDUCATION

Devoted to Education, Literature, Science, and the Arts.

Volume XVI. Quebec, Province of Quebec, January & February, 1872. Nos. 1 & 2.

TABLE OF CONTENTS.

Can Book-Keeping Be Practically Taught in Schools.....	1	Official Notices.—Appointments:—Member of Gaspé Board of Examiners—School Commissioners.—Erection of School Municipality.—Diplomas Granted by Boards of Examiners.....	17
A Series of Lessons on the Geography of Canada.....	4	Editorial Department: Amendment to School Law.....	17
The Bishop of Exeter (England) on Education.....	6	An Act Further to Amend the Law Respecting Education in this Province.....	18
Free-hand Drawing in Elementary Schools.....	7	More Thorough and Systematic Inspection of the Ontario Schools.....	18
Remuneration of Teachers.....	8	Protestant Teachers' Association of the Province of Quebec	21
Sir Roundell Palmer on Legal Education.....	8	McGill University Intelligence: Report to the Visitor.....	27
Counsel for Teachers.....	9	Donations to the Library and Museum.....	28
The London School Board and Corporal Punishment in Schools.....	10	The Founder's Festival.....	29
Opinions from the English Educational Blue-Book.....	11	Miscellany: Education and Literature.....	29
The Appointment of School Inspectors in England.....	12	Science.....	30
Toys as Teachers.....	12	Meteorology.....	32
Planning a Career.....	13		
Poetry:—Retrospective.....	14		
Books Published in England in 1871.....	14		
Modern Architecture.....	16		

Can Book-Keeping Be Practically Taught in Schools? (1)

The most prominent feature at present in the educational world—the great characteristic which shall distinguish this era of instruction from all others—which shall mark the close of the nineteenth century as a landmark in the map of educational progress—is the grand demand which has arisen, and is still arising with irresistible impulse that education should be pre-eminently practical. At no period of educational life has there been such rapid progress, such a complete laying aside of old plans, such an entire forsaking of the old beaten tracks in which former instructors have been content to walk, such a development of new plans

(1) A paper read by J. Bell, Esq., before the College of Preeceptors, England.

and ideas, often sudden and spasmodic like the burst of an Arctic summer. But amid all these transcendent discoveries, amid a chaos of new-spun theories, amid all the din and clanking of boards and institutions, one cry makes itself distinctly and painfully audible; and that one cry, in imperative tones, calls for Practical Education. We are nationally beginning to recognize that education, the great panacea of all our mortal woes, has an end, an aim, an object; that it is to be a part and parcel of the entire life of man; that, instead of its former—ay, present—desultory character, it shall be destined to tell on a man's immediate future. How these truths have at length shot up with vivid conviction across the human mind,—why obscured from mortal gaze for so many revolving years,—I think that these and similar questions admit of a variety of reasons. Very likely it is that education, as propounded in Parliament, has turned out a terribly costly affair; and that it threatens to develop into a still more costly process; so, to satisfy the British ratepayer with a *quid pro quo* for his money, it was suddenly discovered that education has an immediate mundane advantage—*i. e.*, that of placing a youth in a position to begin the future career of his life on better terms. And when we educators thus suddenly find ourselves violently taken off our feet, and hurried irresistibly along by the rush of a grand onward movement, it becomes us at once to respond willingly to the outward and upward pressure, or else we shall be left only a stranded wreck. For, mind, than practical education no finer fruit has ever blossomed on the tree of education; no more practical phase in humanity has ever been recognized than that, in the early period of a man's life, he should be fitted as completely as possible for entering advantageously on his future career. That this is so, we educators must, and do admit, or else we form very erroneous opinions of the peculiar object of our calling. But we may rest assured that practical education will ultimately have to fall, for material success and progress, on the schoolmaster. Already he is feeling his way gradually to its adoption; preliminary obstacles are being rapidly swept away; and if we can only discuss the way in which one of us can forward more than hitherto so desirable an object, we shall be wanting neither to the profession nor to ourselves, but shall come forward

boldly, and grapple manfully and successfully with the difficulty. Have we at hand any materials capable of being wielded for this purpose? Is it of such a novel nature that no part of old school teaching answers the demand? Has it burst upon us quite unprepared, or have we not something to show of our teaching having a direct bearing on the future career of those under our charge? The great and apparently insuperable difficulty in the way of practical results seems to lie in the total inapplicability of our present systems and subjects of teaching to adapt themselves to the immediate requirements of those who have to be educated in view of an expected career. And yet this question of practical results has never been fully mooted as regards upper and middle schools. It has been considered as the peculiar property and privilege of lower class schools. But if practical or technical education be good for the poor, certainly, by parity of reason, it is equally good for those above them. If it is advisable to initiate the future employee into the practical details of his trade, it is much more important for the future employer to be so also. Now the generality of pupils under our immediate charge, in middle-class schools, are capable of receiving this very kind of instruction in a way and to a degree which the propounders of it never surmised,—i. e., we middle-class educators can anticipate several years of their life, and can smooth all difficulties by placing before them, in almost its actual shape, their future employment, and enable the pupil to step with boldness and confidence from the school to his future post in life. Here we find Book-keeping stepping in for the middle-class school-master as offering a most tangible reply to this demand for practical results. Here in our very schools we either have, or might have, a subject in its very nature pre-eminently practical. Why should it not claim for itself all the numerous advantages and privileges claimed for technical teaching? It is the very essence of such teaching.

It can, I may safely say, be asserted with perfect truth, that the bulk of middle-class scholars are placed, on leaving school, in positions where the knowledge acquired in the generality of schools is of little or no avail; and that the pupil finds himself very often not only encumbered by a certain knowledge perfectly useless to him in his new career, but, as a necessary consequence, he discovers that he is also destitute of knowledge really indispensable to him. He is also conscious to himself that this knowledge might have been acquired with far less difficulty and drudgery than were employed in uselessly loading him with unnecessary accomplishments. He is in the position of David in Saul's armour: he has never tried it; it encumbers him; he thrusts it aside with the utmost celerity; and, with a sigh of regret at hours wasted in its acquisition, he abandons himself to his inborn wit and to experience, the latter often to be very bitterly bought. Hence who can deny the imperative necessity which exists that we should, in the education of the middle classes, assimilate, to the furthest pitch possible, the school to the arena on which the pupil is to carry on the now terribly close struggle for existence. If a poor man's child shall not leave school until technically educated by the rich man's money for the carpenter's bench or the workman's lathe, why should the rich man's child quit the school until he also knows how to deal with the materials on which he is to spend his life?—in fact, why should he not have a perfect mastery of the art of keeping books, accounts, and all commercial transactions, usually embodied in the term "Book-keeping"?

Thus far have I endeavoured, and I hope successfully, to show the general necessity which exists that this subject should be taught to youths in schools: and also that at the present time, in answer to the rational and wide-spread inquiry for practical results from education, there exists an additional weighty reason for the extension of a subject which has already pre-occupied the ground now claimed as

virgin soil by the claimants for *Practical Education*. I shall, before proceeding to the exposition of the method of teaching this subject, take up *seriatim* various minor reasons which render it advisable, if not imperative, that Book-keeping should form an important part of the curriculum of education. And I think one very important consideration is that, in spite of the innumerable objections and the numerous objectors, it has ever been found impossible for many schools to exist without it. There will always crop up that irrepresible boy whose parents require that he should be taught Book-keeping. The fact cannot be ignored. There he is in the country school, as well as in the town school; sometimes a tradesman's son, sometimes a farmer's son, often a professional man's son. It is from no single class of society that this inconvenient demand comes; all parents recognise in Book-keeping a subject greatly tending to improve their son's status in the world. Hence the principal must give way, and the difficulty be met. Granted that, in many cases, this youth acts as a regular damper in a school; that he is totally isolated from all surroundings; that he is shunned equally by principal and assistants; that furnished with an interminable set of books, he is placed apart, like an educational leper, to copy—copy—copy, floundering away without a single word of guidance or instruction; for who can advise him? Granted that, at his departure, hastened by the consciousness of not being efficiently taught, all feel as if an incubus had been removed from the place—all breathe more freely;—yet, in face of all this, and more so on account of all this, do I assert that that youth should have been taught what he required; that whoever requires this kind of education for his son only demands a fair return for his money; and that the master who shirks this requirement fails as an educator.

To continue: the bulk of pupils on leaving our schools may be divided into two main classes; the first, consisting of those who will at once enter the counting-house as junior clerks, and the second, of those who will have to turn their attention to the learned professions, &c. To which of these two classes is the acquisition of Book-keeping at school not only a desideratum but also a positive need? Take the first class—and their name is legion—who are about to enter as clerks. These again may be most conveniently subdivided into two main divisions; the first including those who enter the mammoth business-houses of our large cities; and the latter those entering houses of a minor character. In the large houses the subdivision of labour in accounts is carried out to an infinitesimal scale, and each clerk for years may be occupied in the same routine over one book, or even one portion of a book. When is a youth in such a firm to acquire a knowledge of Book-keeping as a whole? When is he to acquire a full idea of that system in which he will for years move only in a limited groove? When will he be able to take enlarged views of his work, and feel a relief to the monotony of his daily existence by the knowledge that he is filling a part—a subordinate part it may be—but still absolutely necessary to the completion of the whole? This comprehensive view he will be able to take only from school instruction. Many clerks are to be found, of long standing in such large firms, who have but little knowledge of the principles of Book-keeping except so far as their own limited routine requires. Again, how needful it often is for a junior to be able to take up at once a senior's work; and how often it happens that such a change is either a failure, or effected at great inconvenience, owing to the perfect ignorance which the younger has of the elder's work, an ignorance to be entirely ascribed to the lack of instruction in this subject during school life.

And if such knowledge is requisite to a youth entering a large establishment, it is of no less importance to him when entering a minor house. There almost from the moment of entrance he is presumed to be able to attend to various

kinds of books ; there the staff is limited ; all kinds of knotty points are presented to him when quite a novice ; and how completely dumbfounded the present entering clerk often finds himself, is perhaps one strong reason why the majority fail to obtain that one start in life which is the sure forerunner of success. If a youth can be by a school experience enabled to surmount these preliminary difficulties, it will be to him a great boon ; so far his education has been practical, and all education with a practical tendency deserves our warmest support. Thus then have I dealt with that preponderating class of boys who leave school to enter the counting-house, and have shown how advantageous it is for them to be equipped at school ready for at once entering into actual life ; and how important the study of Book-keeping is for this purpose. I now proceed to prove the still greater necessity of this study for those who take up various other pursuits, such as professions, trades, &c. That all professional men and tradesmen should keep their accounts in some systematic and recognized form, is a point conceded by all. If any one should be found to controvert it, let him only enter our Bankruptcy Courts, to see how disadvantageous to any one who has the misfortune to figure there, is a failure in being able to produce satisfactory books ; or let him be a party to a negotiation for the transfer of some business or practice, and then he will readily admit the decided superiority of books kept practically and in order. Now, at what period of life can the knowledge be imparted in the case of these persons, presuming that, whilst at school, it was thought incompatible with the high character of the teaching of the school, or with the erudition of the masters, and was deemed unworthy to alternate even with the attempt, generally abortive, of the acquisition of Greek particles and Latin verses. I repeat that no period of life is so pre-eminently suitable to acquire this practice as during school attendance.

The further necessity of teaching Book-keeping is shown by the fact that the question of its acceptance or rejection has already been taken out of the power of the schoolmaster by the various examining boards in the kingdom ; so that pupils presenting themselves for an examination require some knowledge, and often a very extensive knowledge, of this subject. First in national importance stand the Examinations for the Home Civil Service, now almost all open and competitive, and therefore attracting a much larger number of candidates. Here we have this subject recognized as of very high importance ; a high number of marks is assigned to it, and it is regarded as furnishing, by its very nature, the best possible criterion to test the efficiency of the candidates in future office work. The Papers set at these examinations are to be highly valued : they are replete with sound common sense ; they discard all absurd questions ; they evince a thorough knowledge of what can be attained by good teaching in this subject ; and for a guide in examination-work there can be nothing better than the Papers of these examinations. Following them, we find that the Incorporated Law Society requires all candidates for the Intermediate Examination to satisfy the examiner in Book-keeping. Again the University of Cambridge, in its Local Examination, has laid it down as a subject of study both for boys and girls ; and the Council of the College of Preceptors has long adopted it, and proclaimed openly its approval of it in its examination of pupils. We may safely conclude that these powerful and efficient examining bodies would never have grafted into their schemes of education a subject respecting the advisability of teaching which there could ever exist the shadow of a doubt.

Again, I think that a large proportion of the scholastic profession would be acting more honourably in regard to this subject if they adopted one of two alternatives. We all know well that in many establishments Book-keeping is made a most prominent feature of the prospectus, almost

rivalled that uniform maternal care, those home comforts, and those invariable three acres of good playground, so universally figuring in these documents. I presume that it is recognized as a study, the advantages of which, so patent to the world, are likely to enhance the value of these establishments in the eyes of parents. But while we know this to be the case on the one hand, we are also fully conscious, on the other, that in this respect very few act up to their profession, and that it is only in a minimum of such professing schools that the subject is taught, except casually, erratically, and entirely on sufferance. This should not be. Common honesty requires that it be excluded altogether from the circular, or that it be taught, by efficient teachers in an efficacious manner. One powerful incentive there certainly is to its introduction, and one to the importance of which we teachers are most keenly sensitive ; it is that no subject exerts so powerful an influence to prevail over boys to prolong their stay at school. Whatever can produce this result must be hailed by all as a decided desideratum. That the successful prosecution of the subject of Book-keeping answers this purpose, admits of no doubt. For how could a youth be employed more advantageously at that time of life, when, although his education is no doubt very limited, yet his parents begin to desire, and he himself also desires, to see an opening into the active business of life. How much more advantageous for him, in a parent's eye, to be initiated into the business rules, forms, and formulæ which, without a shadow of a doubt, he will immediately require, than to be mastering some abstruse point in classical education, which he as certainly will never need.

We have now arrived at that stage of the enquiry where we have fully proved the great desirability and necessity which exist, that Book-keeping shall become a recognized department of education. We have shown that it is both the business and duty of the educator to supply, in a thorough and efficient manner, instruction in this science ; and we have also seen the great and special reason now existing why it should take its stand as one of the most important branches of study, and not be suffered any longer to linger on in a kind of living death. We now take a step further in advance, and proceed to consider why the study of Book-keeping has not made greater progress than it has, and why in most schools it continues still to occupy such peculiarly unenviable ground. In the course of this enquiry we shall meet many of the objections frequently alleged against the prosecution of this study, and answer them as pointedly and succinctly as possible, hurrying, however, over this part to come to practical details. I am somewhat afraid that a great part of the objections so fiercely levelled against Book-keeping are to be traced to the inability of the masters to impart the information. That this is so, admits of but little doubt ; that it should be so, reflects but little credit on the scholastic profession, into which teachers are drafted indiscriminately and unceremoniously. These, taking upon themselves the task of teaching that of which they themselves know not even the rudiments, bring into discredit the subjects so terribly maltreated. I think if teachers only knew how interesting this subject could be made, how capable of arresting the attention of boys, and how thoroughly conducive it is to the cultivation of habits of thought and judgment, they would shake off their lethargy on this subject, and proceed without delay to make themselves, first and foremost, masters of the subject. Then would they, and not till then, be able to give it a fair trial in the school-room. Then they could and would discover how peculiarly apt a subject it is for practical tuition. They would no longer confine their instruction in it to one or two isolated youths ; but they would make it a regular class lesson. All would have to learn it, as being a subject which would be required by all ; and masters would soon reap a plentiful harvest for the little exertion they had exercised in mastering the subject.

Another objection, considered as finally fatal to its introduction—the one most relied upon by its opponents, the one by which the very name of the subject is generally banned—is that most ridiculous assertion that there are many different ways of keeping books in precisely the same manner. This argument, absurd and shallow as it is, is relied upon as the final argument, against which even the most energetic supporters of the subject cannot make headway. And yet, when we consider, we shall soon discover on how weak and fallacious foundations it rests. For consider against what possible or probable study cannot a similar objection be brought. Take arithmetic, for instance a subject respecting the urgency of teaching which all, I presume, are equally agreed. How incomprehensibly unlike school arithmetic is that actually required in business or in a profession! Whoever can be found who carries on his work by means of a Rule of Three sum, with its formal and prim statement, its ponderous reductions, and its logical principles; or what bank clerk falls back, in actual fact, on the formulæ acquired at school for working questions of interest, &c. And yet I think none would object to our teaching arithmetic simply because it is carried on in different ways by different houses; so also I think that neither can this objection lie against its near subject,—i. e., Book-keeping. In both cases the main principles are the same; the application will certainly vary slightly. These main principles are what must be taught to youths at school, and all the chief varieties of practice. Any diversity which may arise in various houses can never be variations from or transgressions against this practice, nor antagonistic to those principles. I take, for instance, two merchants dealing in ports, sherries, and brandies. One may include all these under one general head “Goods” in the Ledger, the other may keep separate accounts for these items. Here we have a difference of method; but where is the youth who, if properly taught Book-keeping at school, would not be able to take up either method, and perhaps to show one or the other principal how to improve his system, and make the accounts of his affairs more efficient, and so prove himself a thoroughly efficient servant.

The true and formidable objection against the study is that, as generally treated, it is emphatically desultory, seeming to require as many teachers as there are boys, each pupil working either from different books or from different parts of the same book, and no two pupils being on the same footing with regard to the stage either of work or of knowledge. And if this objection could be attached inseparably to the subject itself,—if it could be shown that these evils are essentially concomitants of its working,—the question would be a much more debateable one, and those who clamour loudly for its expulsion would have a thorough justification for their opposition. But so far is it from being a system which is antagonistic to the unity of school-work, that I know no lesson which can be taught with greater regularity and uniformity. If through indifference or want of method, masters will allow pupils on taking up this subject each to do what is right in his own eyes, then the blame must be attached entirely to themselves.

One great cause of the present unsatisfactory status of the study is discoverable in the nature of the manuals till quite recently supplied. They consisted as a rule only of one single set of examples of an interminable length and complicated nature; quite impossible to be grasped in their entirety by mature minds totally bewildering to a youth who, at the beginning, never got a glimpse even of the middle, much less of the end; and who in the middle saw neither beginning nor end, and who, should he never have been lucky enough to reach the end, forgot that there ever was such a thing as a beginning. This system has much to answer for, as obstructing the prosecution of the study of Book-keeping. It was too cumbersome and unwieldy,

totally unbefitting the working of a youth's mind, and either generally presenting a monotonous tameness and repetition of transactions, or forging, for the sake of variety, abnormally crude and outlandish transactions, which could scarcely occur in any house of business, such as receiving left legacies, or the very fictitious case of an adjudged bankrupt of an old date unexpectedly paying up the balance of his accounts. At present, excellent manuals containing the transactions of a few days or of a month are published, and it is by their means that the subject can be most effectually taught.

Another great drawback to understanding properly the mode of teaching this subject is due to the fact that Book-keeping has been hitherto considered as a mere copying exercise. Certain books have been given to the pupils merely to be filled *seriatim* from a printed book. No opportunity has been presented for the exercise of judgment in the matter—for the pupil to determine in what books such and such transactions are to be entered; nay, he generally has been totally ignorant of the nature of the work he is performing. To examine always the different bearings any transaction has to each of the two parties—how it affects in a totally different manner these two parties; to weigh carefully the meaning of debit and credit, words so full of meaning; to trace from its earliest introduction some transaction through the various books: all these points have been long totally ignored, and the subject has been allowed to degenerate into mere mechanical copying. Some again consider Book-keeping as another form of commercial arithmetic. This a decided mistake. The correctness of all the transactions must be assumed as arithmetically true, and it is no part of the Book-keeping lesson to perform the drudgery of calculation. All these and similar misconceptions have arisen from a want of proper knowledge of the province of Book-keeping, either by confining it within too narrow bounds, or else by extending it to embrace subjects that are altogether extraneous to its true province.—(*The Educational Times*.)

(To be Concluded in our next.)

A Series of Lessons on the Geography of Canada.

I.

POSITION, BOUNDARIES, EXTENT, &c.

(By E. T. D. CHAMBERS, Chambly, P. Q.)

After calling those children together to whom I intended to teach Geography, I would tell them that they were now to learn something about the country in which we live, and would ask them to name it. Some of them would answer correctly, others, especially among the younger ones who do not know the difference between a country and a town, would probably give Chambly (1) as their country. I would convince such of their error, by putting the following questions to the class.—“Have any of you friends in the United States?” “Yes Sir, my brother is there”: and from another child “I have an uncle there.”—“Very well, and in what part of the States, Mary, is your brother?” “He is in Boston, Sir.”—“And your uncle where is he, John?” “In Detroit, Sir.”—“Now (to the class) are these two people living in different countries?” If any reply in the affirmative, I continue.—“But we heard John and Mary say that both their friends were in the States, and all the

(1). Of course in different places, different names and situations must be used to illustrate the lesson. I have taken such answers as are generally given by children in order to make this as near as possible a picture of a practical lesson instead of mere notes.

United States form but one country, so that though one person may be in Boston and another in Detroit, they are still in the same country but only in different—"The ellipsis will now be supplied by some child who has heard Boston and Detroit spoken of as *towns*. "Now, (to one of the boys) if you wished to go and see your brother William who is in Montreal, need you go into another country?" "No, Sir, only into another town."—"And if he came to see you would it be the same?" "Yes, Sir."—"Then Chambly is not a country but a—" "Town, Sir."—"But what is the name of this country in which both Chambly and Montreal and Quebec and many other towns are?" "Canada."—"Yes, Canada is the name of the country in which we live, but there are many other countries besides Canada; can you tell me the name of any other country?" If no one answers I proceed—"What is the name of the country you used to live in before you came here, Sarah?" (this is a little girl who has recently come out from England) "Salford, Sir."—"No, Salford is the *town* you lived in, not the *country*, the name of the country is—" "England."—"And what other country did we mention a few minutes ago, where John's uncle lives?" "The United States." (Frequent exercises of this kind are needful to fix on the minds of the children any important fact they have just learned.) "Well (to the class) as there is a great number of different countries in the world, the first thing to learn about each, is in what part of the world it is. Now Canada forms part of America or the New World." (Tell of its discovery by Columbus). "This part coloured red here (pointing out Canada on the map of America) is where we live; what part of America would you then say it is in?" (All the children together). "In the Northern part." (They are supposed to know the four cardinal points, and the use of a map before this.)

"Now, look at the map and tell me if Canada reaches to the very north of America." No, Sir." "Do any of you know the name of this country which lies just to the north of Canada? Well I will tell you but you must be sure to remember it, for it is always important to know what places lie next to any country. It is called the Hudson's Bay Territory, and therefore, we say that Canada is *bounded* on the North by that country, (Tell them of the origin of its name, and give them a short account of the Hudson's Bay Company in an interesting manner). I would now, on the black-board, draw the northern boundary line of Canada, saying to the children,—"I have made this crooked line to represent the place where the Hudson's Bay Territory ends towards the south and Canada begins. We call such a line the—" "Boundary line." "Now which side of this line, is Canada?" (By a little boy). "The bottom side." "Yes, Canada lies on the lower or southern side of this boundary line, and to the North of it, is the—" "Hudson's Bay Territory." (To the class) "I will now make the other boundary lines of Canada, just as if I was drawing a picture of the shape of Mr. Smith's field over here." (He finishes his outline map on the board.) "We will now suppose Canada to be enclosed by these lines I have drawn." (The children should now be directed to take their slates and copy, as near as they are able, the outline map on the board, making additions to it as they proceed. This will amuse and interest them in the lesson, and at the same time help to fix on their minds the general shape of the country.) (To the children.) "Over the top line viz., to the North of Canada write *Hudson's Bay Territory*, so that you may remember the name of the country which forms the northern boundary of Canada. On this side (pointing to the east) is no land at all, but a large body of water; it is called a gulf, but is as large as a sea. The largest river in Canada flows into it and gives it its name. Can any one tell me the name of that large river and gulf? The river is the same one that some of you may have seen at Montreal with that very large bridge

over it, by the bye, the longest one in the world." (Most likely some of the children have heard its name before, and will be encouraged by this interesting sort of conversation to think of it, but if they cannot answer it must of course be given to them.) "Well then as the Gulf of St. Lawrence occupies great part of this space out here (pointing beyond the eastern boundary of Canada). I will write its name where we suppose it to be in this picture on the board, and you may all do the same on your slates."

"We have now learned how Canada is bounded on the north and east, but must try to find out what borders on the south of it also. Let me see you point to the south." (Any of them that may make mistakes must be at once put right, by being shown that the south is where the sun is at 12 o'clock in the day.) "But the direction you are pointing in is the same as yonder macadamized road (1) takes, and the canal (2) too. Do they both lead towards the south then?" "Yes, Sir." "And with what country do they communicate?" In case no one knows the teacher proceeds. "Where does all that timber go which passes through the canal towards the south, Robert?" Robert (whose father works on the canal) replies. "To Lake Champlain, Sir." "And where is Lake Champlain, is it in Canada?" "No, Sir, in the States." "Then if the canal leads to the south, and timber sent through it from Canada arrives in the States, what country must be to the south of Canada?" "After a little hesitation, some thoughtful child will doubtless give the correct answer. The teacher would now say. "Then the United States form part of the southern boundary of Canada, but mind I only say a *part* of it, for when we come to that part called Upper Canada, we shall find that two large lakes lie between it and the United States. One of them has recently given its name to the whole province, so that district is now called the Province of—" "Ontario," "Yes, you are right, and Ontario is one of the great lakes which bounds Canada on the south. The other is Erie, also a very large lake" (Tell of the Falls of Niagara the largest in the world.) "You may now mark on your slates the names of the places which bound Canada on the south, as I have done the board."

"We have next to learn what places border on the western side of Canada. The northern half of its western boundary is formed by the same country that bounds it on the north; what country is that, John?" "The Hudson's Bay Co's Territory." "This remaining part of Canada (pointing to the south-west), is bounded by two very large lakes,—the first two formed by the St. Lawrence: can any one tell me their names?" If the children do not know, they must of course be told, and the names of these boundaries must be written on the black-board, for them to copy off on their slates.

"Now, (to the class) look on the map all of you. Do you see this line here? (pointing to the boundary line between the two provinces): well this line divides Canada into two parts. This part (point to the eastern side), is where we live, it is called the Province of—" "Quebec, Sir." "And this other part is called—" "Upper Canada." "Yes it was formerly known by that name, but is now called after a large lake, which I told you forms part of its southern boundary. What is its name?" "Ontario, Sir."

(1). This road passes from Longueuil through Chambly to some place near Lake Champlain.

(2). The Chambly and St. Johns canal, which is used to avoid the rapids of the Richelieu between these two towns. Of course it does not reach into the States as might perhaps have been inferred from the succeeding questions in this lesson; this supposition of the children is simply allowed for the present to explain more easily the direction of Canada from the United States; all cargoes for this latter country being conveyed from St. Johns into Lake Champlain via the River Richelieu.

"You are right and Upper Canada is now called the Province of Ontario. Draw this boundary line all of you on your slates and write on each side of it the name of the Province."

"Look at the map again, and tell me which is the largest, Quebec or Ontario?" "*Quebec, Sir.*" "Now would you like to know the size of these two provinces?" "Oh! yes, Sir." (quite eagerly). "Well rule some lines across your maps as I direct you; first one from the east to the west of Quebec, on which line write *about 600 miles*, then one from north to south, on which you may write *300 miles*. Across the Province of Ontario draw one line from north-west to south-east and write on it *750 miles*, and another one from north to south on which you may write—*rather more than 200 miles*. You have now on your slates the length and breadth of each province, and I would like you all to learn them so as not to forget them again, and in a few days, if you try to remember what I have told you to day, I shall teach you more about Canada."

(To be Continued.)

The Bishop of Exeter (England) on Education.

The Bishop of Exeter, at Bradford, limited his speech chiefly to a vindication of the Endowed Schools Commission. He entirely approves of the plan of grading schools in their relation one to another, and without doubt that policy is, within certain limits, a sound one. But it is to be regretted that, while the general features of that policy are sound, some of the particular regulations by which they are put in force press with a hard injustice upon the very classes who ought to be benefited. We will mention only one of them—the prohibition of Greek in any second-grade schools. We quite concur in the wisdom that gives proper prominence to the sciences and modern languages; but it cannot be denied that the ancient languages, and especially Greek, are the key to a vast field of literature and learning in which it is to be hoped that thousands of our grammar-school boys will yet distinguish themselves. Now, that being so, why should a clever boy in a second-grade school be prevented from trying whether he can learn Greek? And if he can, and have a genius that way, why is he to be prohibited learning it on easy terms at the endowed school in his neighbourhood? Why is he to be compelled either to abandon Greek altogether, or to seek it in some first-grade school at a distance, and most likely at a cost which to him is tantamount to a prohibition? The Bishop eloquently said, referring to the roll of distinguished men whom the old grammar schools had reared, that "one of the great objects borne in mind in the reconstitution of these schools was still to do that service; still to enable boys, from every rank in life, in spite of all obstacles—in spite of that greatest of all, the poverty of their parents—to cultivate the faculties which God had given them, and to go on with their studies until they had made themselves what it was quite plain God intended them to be." This is admirable as far as it goes; but we wish to ask, supposing it is the intention of Providence that a given poor boy should become a great Oriental scholar, why is he to be prevented from learning Greek in the grammar school of his native parish? Our complaint, is not that Greek is not forced upon boys, not that every boy is not compelled to learn Greek, but that, except in the first-grade schools, the master is not permitted to teach Greek, however clever any of his boys may be, or however desirous of distinguishing themselves in that study, with a view to admission to a higher-grade school, or one of the universities. It is unfortunate that, when able men like Bishop Temple stand up to vindicate

public measures in which they have assisted, they confine themselves to the general features of the scheme, about which there is very little difference of opinion, and omit all mention of the details, on which often the good or ill that is done must turn. The Bishop has shown the utility of grading schools; we wish he would show on what ground Greek as a permissive subject may not be taught in schools of the second grade. The result of the present regulation is to make a classical education an impossibility to a poor man's son, however great his abilities, however great his aspirations. He cannot rise in a certain field of learning without Greek. He cannot learn Greek in a second-grade school. He cannot afford to go to a first-grade school. *Ergo*, he cannot learn Greek at all. It is quite true that if he be a genius he will contrive to pick up Greek through some other channel; but that he should be driven to that consists but ill with the Bishop's laudation of the recent changes. The case, however, would be quite met by simply taking off the prohibition, and leaving the master free to teach Greek to such boys as wished it, without requiring it to be taught to any.—*Morning Post*.

—The speech of the Bishop of Exeter at the Bradford Mechanics' Institute was no unworthy or inappropriate sequel to that of the Vice-President of the Council. The one is, indeed, the natural supplement of the other. How is the nation to be educated? That was the one supreme topic of discussion to which Mr. Forster and Dr. Temple alike addressed themselves. Mr. Forster, as was fitting and natural, dwelt almost exclusively upon the duties of the State in the great work of the instruction of the people. Those duties are, in truth, paramount. But the conscientious discharge of these duties by the State in no way relieves the individual of his own due share of responsibility. This is a matter in which it is of the highest importance that there should be no mistake. National systems of instruction are things of inestimable value. But the most valuable knowledge of all is the knowledge which is self-acquired. Let us not be misunderstood. We assume for this particular and incalculably precious learning an organised system of methodical instruction. This methodical instruction, it is well, should be given by the State. The finishing touch—and it is often these finishing touches which do everything—must be the result of individual effort. The parent who sends his child to school, pays masters for his teaching during the "school terms"—in these superfine days they have abolished the good old words "halves" and "quarters"—and, possibly, a private tutor for the holidays, or, we should say, the vacations, is apt to think he has done everything. It is not so. There can be no vicarious discharge of an essentially parental duty. We get other persons to teach our sons, but it is our duty to see that they are properly taught.

It is pleasant to be able to discuss the question of education on a purely neutral ground, and we are glad to find ourselves able to give the heartiest adhesion to the fundamental proposition of Dr. Temple's speech. That proposition is briefly this—State education may do much, but it cannot supersede private and individual effort. Who are the men who have made their way in life, and have left a name? It will be found that they are just those persons who have worked for themselves and by themselves. A very well-known Oxford tutor once said, "lack of inclination for work is lack of ability for work." No doubt the proposition is open to discussion, but it is eminently wholesome, even in its most literal acceptance. The higher education, the reading which is to make a man what he is, which is to educate his secret capacities and his latent power—this no system of State education can guarantee.

This is a fundamental truth, and we thank Dr. Temple heartily for dwelling on it. The only thing which we regret

is, that he did not devote more of his expository power to insisting on the view. State education by all means; but it is, and must be, self-education which crowns the intellectual edifice. Mechanics' institutes are the strongest expressions and the most solid recognitions which we have of this fact. They are to the artisan what the finishing school is to the fashionable young lady. Indeed, they are more, because they offer the opportunity of a selection of departments of study and knowledge which the fashionable young ladies' school does not. It is the business of our schools to place every one in a fair way of doing well—to give him the general elements of knowledge. It is the business of mechanics' institutes to supply a man with the materials of building upon this basis of acquirement, and to enable him to cultivate his special powers at the same time that he adds to his general store of knowledge. The State may do much, but the individual does more.—*Standard*.

Free-hand Drawing in Elementary Schools.

(BY E. T. D. CHAMBERS, CHAMBLEY, P. Q.)

First of all is there any free-hand drawing, or indeed drawing of any kind, in our Elementary Schools? In the majority of them, it is well known that there is *nothing* of the kind. But why do our teachers overlook so important a subject as this? Is it because its value, is underrated by the public? Or because it does not happen to be one of the subjects in which our schools are examined by the Government Inspector?

Under the old educational laws which existed in England prior to the passing of the Right Hon. Robert Lowe's Revised Code, provision was made for drawing to be taught in schools as an extra subject, and a special grant was made by the government to those teachers, who presented a certain number of children for examination in it; but unfortunately this was all done away with under the Revised Code, and drawing has actually been again rejected as an extra subject in the code of 1871.

I will now endeavour to prove the utility of teaching drawing in schools, by narrating some of the advantages which I have seen reaped from its study in the old country, and also by considering the principal reasons that are urged against it.

It has often been stated that to teach drawing in elementary schools is sheer waste of time, that it will prove of no practical use to the children, and that it would be far better to employ the time devoted to it, in the acquisition of some more useful branch. This latter assertion would undoubtedly be true, if the same amount of time was given to drawing as to the study of the more primary branches of an elementary education, but this is neither requisite nor desirable. The drawing lesson should rather be considered as a kind of *recess* from harder study, and the time allotted to it should vary from half an hour to an hour and a half, some two or three times a week, according to the application displayed by the children to their other lessons; for they should be given to understand that the quicker they get through their appointed tasks, the longer time will be devoted to drawing, which is always a favourite study with children, if properly managed by the teacher.

No one will, I think, fail to perceive, that by this plan, very little or no time, will be *wasted* on drawing, even though the acquisition of that science should prove of no practical use to the student. But this latter supposition also I deny, for I have particularly noticed that the beneficial results of cleanliness, neatness and order which are always attendant upon a proper course of drawing lessons, invariably pervade the whole of the studies of the enthusiastic young draughtsman. Such a boy will not generally be amongst those who in solving their arithmetical problems

for instance, endeavour to cram the working of their sums into the smallest possible space on their slates, either surrounding them by those zig zag lines so offensive to the eye, or running them one into another, so as to be perfectly unintelligible either to themselves or to any one else, but he will endeavour by that taste which a practice of drawing has conferred upon him to do everything "decently and in order." Surely drawing cannot be said to be of no practical use, if it produces, as I am fully persuaded it does, such an effect as this.

Nor are *neatness and order* the only immediate advantages, to be derived from its study: such a phenomenon for instance, as a bad writer being able to draw well, is rarely to be met with, for drawing by calling attention to general neatness, especially in the formation of so-called lines and angles, and to (what might almost be called) *geometrical* proportions in the length and breadth of any and every figure, must eventually lead to a corresponding neatness and exactness, in the hand-writing of the individual who makes it his study.

Two instances will here suffice to show what *may* be effected by a young man who leaves school with a fair knowledge of practical drawing, and whose mind, is impressed with the value of those orderly and useful habits, which are inseparable from its study. A son of a poor gardener, in England, some twelve or more years ago was a scholar of the (1) school in which I was trained as a teacher. This lad showed such an aptitude for drawing of every description, that his teachers soon perceived that with careful instruction and practice he would greatly excel in the art. Great care and attention was therefore devoted to this particular branch of his education, till on leaving school he was enabled to obtain an excellent situation in the Staffordshire Potteries as a painter of that beautiful china for which this county is so noted. Advancement being the just reward of his improved talents, he rose rapidly in his business, till, having previously carried off several prizes which were offered by his employer for the best designs for ornamenting various china sets, he became I believe some few years ago a first class designer. Nor does he now forget to trace his success in life, not to any great natural *genius* of his own, but to ordinary talents improved by the study of drawing, while a lad at school.

At the same time with him, another boy, the son of a tavern-keeper was attending this school. The neatness and clearness both of his drawing and handwriting, were so exemplary that they attracted the notice of Lord Hatherton, the patron of the school, who took him into his own office, and set him to work under the direction of his agent. Here the neatness and excellence of his work gained him still more the esteem of his master, till after a few years his Lordship found means to recommend him to another nobleman (2) who was in want of a land agent and steward, and who engaged him at a salary of some £300 sterling per annum.

I think that the early history of these two young men prove beyond a doubt to the scholastic profession, that drawing, if not a necessary study in schools, will more than repay the time and trouble spent on it. I do not of course mean to infer that every child who studies it, will rise in the world or make his living by it as these two boys did, but I do say that a knowledge of drawing will always be found of use through life, and that the useful habits of cleanliness, neatness, order and exactitude, which I have before spoken of, cannot be better taught and fixed on the mind of the young pupil, than by a constant and systematic study and practice of this art.

(1) Lord Hatherton's school at Penkridge near Stafford

(2) The Earl of Coventry.

Remuneration of Teachers.

A nation's weal depends upon the mothers and school-teachers. This is an acknowledged fact in the matter of others, but is not so fully recognized in relation to teachers. The influence of those who have charge of the young and the responsibility of such, cannot be overestimated nor too highly appreciated. Who can tell how much the nation's home and glory now, and in the coming time, may have been enhanced by the influence shed by such men as the late Dr. Arnold, and the present Bishop of Exeter, over boyish minds at Rugby? All that those boys, now in their collegiate or life's course, hold noble, pure, manly and Christian was implanted in their school days, and will remain with them and their children from generation to generation, to preserve the high and honorable name of the British Empire. Let good men have the training of our children and we need not be very careful of those who may exercise influence over them in their maturer years. It will be seen at once, then, that the calling of a teacher is a very high and responsible one; and a people who value their national status will estimate it as such, and will be very careful in their selection of men and women for that office; and, when selected, will pay them the respect due to them; and should, moreover, make them such pecuniary recompense for their labors as should enable them to maintain a position in accordance with their high vocation, and such as should enable them to pursue their onerous duties without one monetary anxiety. Many persons, in considering the position of teachers and the reward due to them for their services, too often forget another important thing, and that is, the long, expensive and arduous course of training they have to undergo. It is not sufficient that teachers should be well educated in the subjects which they have to teach, but their knowledge and study must extend over a far wider and higher field. Before any subject can become one to form part of youthful education, it must be recognized by all the world as true. Truth, in this sense, must be reflected from the world to the schools, and not from the schools to the world. The teacher's thought, therefore, has to range over the wide world of knowledge and his eye must watch every step in the progress of civilization.

Seeing how great the responsibility attached to this office is, and how manifold and elevated must be its culture, it would seem to follow, as a matter of common sense, that the remuneration accorded to it should be most liberal. But what is the fact? Let any one examine the newspaper advertisements, and he will see school authorities seeking teachers, and offering the munificent salaries of \$300, \$400 and \$500 per annum, and in some very rare cases as much as \$700. This is not right. We put a man with a responsibility second to none, and an education far above the requirements of ordinary occupations, on a level with second-rate clerks, with day laborers, with young men who are just commencing their career, and who would no more think of being contented with such salaries as a permanency than they would of fly in the air. How can an educated man unite himself to one who can be a true help-meet to him and a support to him in his great mission, on such salaries as prevail in this country? It may be said that some schools are so small that more cannot be paid. This objection will not hold in the least; because, in the first place, small schools should never be made the standard of payment; and, in the second, the consideration should not be what the number of pupils may be but the great importance of the work. A few pupils may be under instruction at one time, but the master or mistress of even the smallest school will have a vast number of pupils under training in the course of twenty years or more. Let it be remembered, then, that all these are going forth into the world for good or evil, and if we desire it should be for good we must take care that those entrusted

with their training are qualified to inspire them with nobleness of purpose. To attain this end we must increase our teachers' salaries to something far beyond what they are at present.—*Toronto Telegraph.*

Sir Roundell Palmer on Legal Education.

If we were to draw our conclusions as to the amount of zeal for legal education existing in the ranks of the profession from the number and influence of the learned gentlemen who formed the audience of Sir Roundell Palmer last week in Middle-Temple Hall, we should say that the stock was unlimited in quantity and in quality. Many a good cause has perished for the want of a leader; but this cause in our opinion, owes its amazing vitality and force to the energy and ability of its chief; and, genuine as may be the desire in the main body of the profession for the promised school of law, we think that the realisation of that desire is probable, just because Sir Roundell Palmer has made up his mind that the thing that is sought for after all shall come to pass. When the learned president of the Legal Education Association said that the Benchers of the Inns of Court were too busy to carry out reforms, he hit the right nail on the head. The difficulty which obstructs all reforms connected with the law, whether they touch the substance of the law, the procedure, the judicature, the education of future generations of lawyers, or whatever may be their precise object, is simply this, that men cannot be found to do the work. There are men able and men willing. But the able men have no time, and the willing men have no authority. Hence a hundred sound, honest, and wise schemes collapse. At last we have an exception to this rule of failures. Sir Roundell Palmer enjoys authority at the Bar which is paramount, and he has determined to make or find time for the exercise of that authority upon the subject-matter for the furtherance of which he has formed the association. His speech last week was a proof of this. Ex-chancellors, judges, law officers of the Crown, now and then deliver speeches in Parliament, at dinners, and at amateur debating clubs, on what ought to be done. But, as a rule, these speeches are as fruitless as they are ambitious. They are speeches in fact, and nothing else; and, what is more, they are intended to be nothing else. But Sir Roundell Palmer's address last week was altogether a different affair. It was not talk, but action. The president had made up his mind what he and his colleagues meant to do, both in promotion of their scheme and in demolition of adverse schemes and he so explained how his purpose was to be achieved as to leave no doubt that it would be achieved. He proved himself to be not an ornamental, but a working reformer, and presented so great a contrast to many predecessors in the art that, if he does not ultimately succeed, we shall despair of any one hereafter doing so.

It is unnecessary for us to go step by step through the speech of the president or the report of the executive committee of the council. We shall take them as read, learned, and digested. But there are two points in the speech to which we ought to advert. The Inner Temple had put out an order establishing two things: first, a compulsory examination for all candidates for calls to the Bar; second, a system of lectures for students. We need not fathom motives or trouble ourselves to decide whether the Benchers were anxious to co-operate with the association or take the wind out of the sails of Sir Roundell Palmer. But of one thing we are certain, that the president was justified in denouncing the action of the Benchers as retrograde, for the reason that the education to be given at these lectures was to be restricted, not merely to students for the Bar, but even to the students of the particular Inn. If the direct

purpose were to secure feeble lecturers and drowsy audiences, we should think that the scheme would answer that purpose. The only excuse which we can imagine for so poor a plan is that the Benchers may have thought that the other Inns would follow suit, and then that reciprocity treaties could be made. But the order gives no hint of any such expectation or intention. In Sir Roundell Palmer's eyes there was the additional objection to the order that it was altogether prohibitory of any hope that students for admission as attorneys should be allowed to take advantage of the course of instruction laid out for the Bar, and this last is an object which the association has so much at heart that it may be pardoned for resolutely setting its face against any plan that will militate against its accomplishment. We must say that, though the criticisms on the Inns of Court advanced by the president, coupled with very broad hints of extinction, were somewhat harsh, the provocation to hit out sharply at the Benchers of the Honorable Society of the Inner Temple was excessive.

The other point in the president's speech to which we wish to draw attention is that of the monopoly of education. Upon this point we are glad to say that the president spoke in language which cannot be misunderstood. A school of law would hardly be a proper title for a mere system of examination, however exalted might be the authority under which that system was to be conducted. A school is supposed to teach as well as test, the latter province of a school being indeed an invention of the nineteenth century. But if there was to be a school of law, was there not a fear lest the promoters of it should lay down the theory that everybody who wanted to be "learned in the law" must go to that school? If that fear were justified, then we should be contemplating a monopoly of legal education vested in the new school, with all the crying evils that inevitably await monopolies, aggravated by divers physical and legal impossibilities too serious to be even thought of. But Sir Roundell Palmer has dispelled this cloud of prejudice. He says in effect, "We hope to have a school of law, and in it we hope to teach law better than any one else can do it. But we shall rejoice to see any number of provincial associations competing with us in teaching, and we shall trust to the excellence of our instruction, and to that alone, for our success. We believe that, if we teach well we shall have plenty of pupils. If it turns out that we teach badly, and no one comes to our school, we shall at once discover that we must mend our ways. At any rate, our teaching is not to be compulsory. The examination alone is to be a monopoly."

Now it is obvious that, as soon as the school of law is established on these principles, we shall be on the eve of some very curious experiments. Will students go to the school of law to be taught? We assume, of course, that really good men, with hearts in their work and not in their salaries, will teach. Will they "draw?" At first, of course, there will be a regular run on the school. But will it maintain its popularity? It is impossible to dogmatize on such a question, but it may safely be assumed that a large mass of students will, under any circumstances, occupy itself more with success in examination than with sound and genuine learning in the laws of England. We shall then have a host of "coaches" springing into life, and will these not surpass the lecturers in preparing students for the ordeal? At the universities this has been the case to an enormous extent, and human nature is much the same in the Inns of Court as in the colleges—older and shrewder perhaps, but not wiser.—*Law Journal*.

—Sir Roundell Palmer, in his recent address in Middle Temple Hall, pointed out the example of Scotland as proving the practicability and the convenience of a common education for barristers and attorneys. In addition, however, to these considerations, which apply still more strongly to the

Inner Temple scheme of education for its own students than to the plans of the Inns of Court, other matters remain to be taken into account. The Council of Legal Education has not hitherto proved itself so competent to enforce a useful training before the Bar that we can have much confidence in its future success. It is true that it will possess an authority which it did not possess before; that its numbers, and probably its consideration, will be increased in consequence; and that the compulsory examination will give it the means of establishing, if it pleases, a high standard of competency among the junior members of the Bar. At the same time we are afraid that it will always be tainted with the inherent infirmities of the self-elected and irresponsible bodies from which it takes its origin. We should certainly prefer to see legal education provided and legal acquirements tested under the auspices of an academic body more representative in its character than any Council composed of Benchers of the Inns of Court can be. Not only practical success in the profession, which the Benchers, indeed, as a body, may be taken fairly to represent, but theoretical knowledge and acquaintance with special branches of jurisprudence, should have a place in a general school of law. The junior members of the Bar, the association of attorneys and solicitors, and the legal faculties, of our universities should not be excluded. The time has gone by for any such narrow compromise and mere measure of international reform as that which the Inns of Court now offer, and they have only themselves to blame that their concessions come too late. We must not forget that for years past revenues have been wasted and high responsibilities disregarded; that the warnings of prudent men and the remonstrances of enlightened men have alike been spurned; that the Benchers of the Inns of Court have taken no single step to promote legal education since the adoption of the regulations of 1853; and that the tardy and grudging measure now conceded has been clearly wrung from the ruling party of the Inns of Court by the fear of a Parliamentary inquiry. Remembering all this, we are justified in believing that it will be better to come before Parliament, as Sir Roundell Palmer proposes, with a plan for the constitution of a new superintending power in legal education, rather than repose confidence in those who have abused and neglected their trust so long.—*Times*.

Counsel for Teachers.

(BY BISHOP DOANE.)

Children are tender in their nature. It is the petulance and impatience of parents that harden them; and teachers too often complete, by captiousness, what parents have begun. A child is a tender thing.

It should always be presumed, with children, that they tell the truth. To suggest that they do not, is to them to lie. They think that, if it were so bad a thing, you never would presume it.

From want of sympathy with children, much power with them is lost. You traverse a different plane from theirs, and never meet.

That is good which is said of Agricola by Tacitus, "Scire omnia, non exsequi;" he saw every thing, but did not let on. This is great in managing children.

Teachers underestimate their influence with children. In this way, they commonly lose much of it. A child is instinctively disposed to look up to a teacher with great reverence. Inconsistencies weaken it: by unfaithfulness it is lost.

Every thing is great where there are children—a word, a gesture, a look. All tell. As, in the homœopathic practice,

to wash the hands with scented soap, they say, counteracts the medicine.

Nothing is more incumbent on teachers than perfect punctuality. To be late one minute is to lose five. To lose a lesson is to unsettle a week. Children are ready enough to "run for luck." They count upon a teacher's failures, and turn them into claims. At the same time, none are so severe, in their construction of uncertainty in teachers, as those who take advantage of it. It is with children as with servants—none are such task-masters.

Manner is much with all, but most with teachers. Children live with them several years. They catch their ways. Postures, changes of countenance, tone of voice, minute matters, are taken and transmitted, and go down through generations. Teachers should think of these things. Carelessness in dress, carelessness in carriage, are all noticed, often imitated, always ridiculed. Teachers should have no tricks.

There is great need of prayer for teachers. Parents should pray for them. Their scholars should pray for them. They should pray for themselves and for their scholars. That is well for them to do, which the Son of Sirach says of physicians: "They shall also pray unto the Lord that He would prosper that which they give for ease and remedy to prolong life." When teachers lament small progress with their children, may it not be, as St. James saith, "Ye have not, because ye ask not?" Pastors and teachers, beyond all others, should be "instant in prayer."

Few things are so important in life as a just estimate of the value of time. Every thing in a course of education should promote its attainment. It will be learned or unlearned, practically, every day. If a teacher is in his place at the minute; if he has every scholar in his place; if he has all the instruments and apparatus ready, down to the chalk, the pointer, and the blackboard wiper; if he goes steadily on, without interval or hesitation; if he excludes all other topics but the one before him; if he uses his time up to the last drop—such a one is teaching the true value of time as no sermon can teach it.

Gossip is the besetting sin of some good teachers. The thread of their association is slack-twisted. It is *apropos* to every thing. Gossiping should be banished from every recitation room.

Nothing can be more radically wrong, in education, than the attempt at false appearances. It rots the heart of children, and makes them chronic hypocrites; and it fails of its immediate end. The children know and tell it. The teacher who has crammed his scholars for an examination—assigning this proposition to one, and that passage in an author to another—is like the silly bird that hides its head, and thinks it is not seen.

In all good teaching "*multum, non multa*" is the rule—not many things but much.

Teachers must not lose courage at slow progress. The best things come little by little.

Teachers that are teachers can not be paid. Alexander's conquests would have been no compensation for Aristotle's instruction. Their name is written in heaven.

Irony, sarcasm, and the like, should never be employed with children. They only irritate. Oil softens better than vinegar.

Teachers err by giving too long lessons at first. If necessary, occupy the whole hour with a single sentence or a single rule. The next hour you can take two or three. Let nothing be passed that is not mastered. It will seem slow at first: afterwards it will be fast. "*Festina lente*."

There are teachers who say the lessons for their pupils. They learn the trick of it and lean on it. They have but to hesitate, and the master gives the word. It is partly from impatience in the teacher, partly from over-easiness. Such a master will spoil the best scholars. It is the office of a teacher to help his scholars, not to do their work.

To be a teacher is either the most odious or the most delightful occupation. It is the heart that makes the difference. The years that Jacob served for Rachel seemed but few to him. The reason was—he loved her.

The London School Board and Corporal Punishment in Schools.

The administration of corporal punishment in schools is the most disagreeable of a schoolmaster's duties. There is not a master who would not gladly be rid of this most unpleasant and irksome task; nay, there is not one worthy of the name who does not rack his brain and exercise his ingenuity to the utmost to provide efficient substitutes and so minimise its employment. Yet the evidence given before the School Board Committee showed that corporal punishment was *necessarily* employed. Stern necessity alone would cause them to use it. It was their *dernier ressort*—yet appealed to it must be. Were a ballot taken, we believe that not one per cent of the whole body of schoolmasters would dissent from this evidence. We were rather surprised to find that neither of the witnesses asked for a definition of corporal punishment before giving their answer. The ideas conveyed by the term to the minds of the Committee and those understood by the witnesses, were, we are persuaded, very different. To the witnesses, one or two strokes with a cane, more or less severe according to the character of the offender, was the idea presented; while the indecencies, barbarities, and even blood-letting of a public birching would be visibly recalled by the members of the Committee. From this misconception of the character of corporal punishment in modern elementary schools have arisen the uncalculated outcries and fulminations against it, which have been so subversive of subordination and good discipline. These outcries suggest at once the idea that their authors would have been less unjust and more charitable had they possessed a more intimate acquaintance with the milder form of punishment in their youth.

With the first regulation of the School Board on the subject—that corporal punishment be administered by the head teacher alone—we have no great fault to find, although we are aware that by such avowal we do violence to the opinion of many able and experienced masters of large schools, where the sections are taught in different rooms, under certificated assistant masters.

With the second regulation—that the particulars of each administration be entered in a book—the case is far different. Both regulations, it is evident, are a compromise between the ideas stated above. The frequency of corporal punishment in a school will be determined by the character of the scholars, the quality of the assistant teachers, and the size of the school. Now in all these particulars the new Board schools with be at a disadvantage, and much valuable time will be lost in carrying out this regulation, which might be employed with infinitely more advantage, and to the well-being of the scholars. We are aware that it has been urged that the object is to do away with "little punishments;" but we have always held as a fundamental principle that the efficacy of punishment depends not upon its severity but upon its certainty.

The new regulation violates a general principle of all sound legislation; viz., that to have an inoperative law upon the statute book is not only useless, but mischievous. Now this regulation, from its very nature, must become inoperative. No master within our ken has a stated flogging-time like the paid flagellator of a county gaol, and it is quite certain that amid the multitude of details requiring attention in large schools the black book and its entries would be much more frequently forgotten than remembered.

The most serious objection to the regulation is that it evidences distrust of the teacher, and a disposition to hamper him in his work. This is contrary to the judgment of all competent men, and we should be surprised, did we not remember that many of the members of the School Board are mere educational theorists, and that the majority of them are much more intimately acquainted with the best means of obtaining wealth, than with dealing with knotty questions of school management. But how such men as Dr. Barry, Dr. Rigg, and Canon Cromwell, could allow such a regulation to pass without public protest we are at a loss to imagine.

Professor Cowie, himself a witness before the Committee, appears to have foreseen the mischievous direction in which the zeal of our "educational reformers" would hereby lead them; and in his last report pens this suitable warning—"When our 'educational reformers' have secured a thorough teacher, it will be wise not to hamper him too much with suggestions and rules, but leave him to work out the best system by himself. We have learned in other things that minute regulations invented by persons of no practical experience generally are disastrous, we reduce the amount of harness for our carriage horses to a minimum. Free action, when there is vigour and a good head, will generally produce the best result."

If they have confidence in their master, let them leave the entire management in his hands, and not worry him by vexatious intermeddling, convinced that he will act for the best; if they cannot trust him, let them at once follow the only straightforward course, and dismiss him.

The Board place themselves in this dilemma—they trust a man to record the particulars of a punishment which they dare not trust him to administer without the safeguard of such a record.

Teachers have been anxiously scanning the horizon, and debating the advisability of taking charge of Board schools; but as straws proverbially show which way the wind blows, masters begin to think such a change may be a leap from the frying pan into the fire. They read the regulation as betokening a policy of meddlesome, mistrustful, and disastrous interference, and we do not doubt that they will act accordingly.—(*Papers for the Schoolmaster*).

Opinions from the English Educational Blue Book.

ALTERATION OF HOLIDAYS SUGGESTED, (REV. W. H. BELLAIRS, M. A.)

To meet some of the objections to compulsory attendance on the score of removing boys from agricultural labour, it has occurred to me that certain modifications in the present plans for holidays and hours might be introduced: *e. g.*, if schools commenced work at 8.30 a. m., instead of at 9, and at 1.30 p. m., instead of at 2, and if a half instead of a whole holiday was given on Saturday, and the Easter and Whitsuntide holidays stopped, and the Christmas holidays reduced to a day or two, a sufficient gain of school would accrue, to allow boys to go to work in the spring and summer months, compelling attendance only through the winter and early spring.

MEANS OF CHECKING IRREGULARITY. (REV. E. W. CRABTREE.)

Much may be done by making the school itself thoroughly pleasant and attractive to the children. If their sympathies are thoroughly in favour of attending, one very great point is gained. A great deal can also be done by the teacher's personal influence with the parents. This can only be the case, as a rule, where the teacher has been many years in one place, and established a name and reputation. It requires

qualities on his part in some respects quite different from those necessary to success in school, but it is an important part of his qualifications that he should be able to stand well with the parents without unduly giving way to them.

A good effect may also in some cases be produced by enlisting the interest of the parents, by furnishing them with some facts about their children's attendance and conduct. One master of great experience informed me that he was in the habit of sending round to the parents a little printed paper, duly filled up with a few figures about each child's attendance and other particulars. At first he sent them once a month, but afterwards he found once a quarter sufficient. He had found them of the greatest service. Parents themselves were often amazed, when they had fancied a child had only been away a day here and a day there, to find what a number these had amounted to. In this school also considerable pains are taken by the master and managers to find good situations for children who stay long enough in it, and this is an additional motive, both to parents and children, to make the most of their opportunities. The result of all these measures is, that in this school, at any rate, although in a purely agricultural place, there is little or no complaint about the attendance. Another scheme which has in some places been tried with success is to encourage, by a small allowance as discount, the payment of fees quarterly in advance. Where this can be done, parents of course find it to their interest to make a child attend every possible time, instead of keeping it away the rest of a week because, perhaps, a Monday has been missed, and thus one great temptation to irregularity is removed. Whatever may be attempted or accomplished of a more stringent nature, considerations of this kind will never, I think, cease to be of importance, nor shall we be able wholly to dispense with them and rely exclusively on sterner measures.

A MEANS OF ENCOURAGEMENT OF GOOD WRITING. (REV. N. GREAM.)

I have seen in one school a copy-book kept by the master in which the boys, when they could write sufficiently well, were allowed to write a page. This induced the boys to take pains and try to improve, so as to be eligible for this honour. This book was not confined to boys of the first class only, but in any of the classes if a boy wrote well he was allowed this privilege; then his name, age, and class were written at the bottom of his copy, and the book was kept in the school to show the inspector and any visitors.

Teachers and managers of schools should bear in mind that if they desire to see good writing they must supply their scholars with good writing materials. Good desks, good pens, good ink, and good paper are as necessary for good writing as daily food is for the sustenance of life. I have seen great failures in writing caused by the want of such necessities.

COMPULSORY ATTENDANCE. (REV. H. SANDFORD, M. A.)

I have little doubt that if the more intelligent members of the working class are properly represented on the School Boards, the clauses of the Education Act for compulsory attendance will be carried out. Such men, who see more than others the evil which their own class suffer from the want of mental training and discipline, and who are liable to have their own children corrupted by the degraded children of careless parents, have always, at every discussion on the subject which I have attended, expressed themselves strongly in favour of regulations to secure education to the young. Money spent on increased grants, in paying school fees for the poorer class of children, or in providing fresh school accommodation, will all be so much money wasted, at least in the town districts, until school attendance is secured by law.—(*Ibid.*)

The Appointment of School Inspectors in England.

Not long since, we drew attention to this subject, (1) and urged the importance of its consideration upon the teachers of the country. No apology, however, can be required from us for again alluding to the question. The President of the Council, in whose hands the appointments actually rest, seems determined to continue and extend the old practice of appointing to the offices men who both by their education and experience can show no *prima facie* evidence of special fitness for the places they fill, and this to the exclusion of those who could best serve the public interest, and who have the clearest right to the promotion which such appointments would create for them. The damage already done to the cause of National Education by the existing system is scarcely to be exaggerated; the damage it will do, now that teachers know their legitimate rights and are prepared to claim them will be incalculable. The appointment of Inspectors' Assistants from the ranks of teachers is a confession on the part of the Education Office, of the fitness of teachers for the work of inspection, but it is, at the same time, in its restrictions and emoluments, an insult to the intelligence and merit of a whole profession. The Inspectors' Assistants are, in many cases better men, professionally, than their superiors, and have frequently to exercise their old calling by teaching Her Majesty's Inspectors their business. This is particularly true of our recent appointments. While such an outcry for technical instruction is being raised, is it not singular that so important a Department of State as the Education Office should so practically belie the principle?

We observe with pleasure that the National Union and other educational bodies are determined to labour for the removal or abatement of this great abuse. For an abuse it is; it places family or social qualifications where experience and merit should be, and thus deprives the country of a fair return for the money which it expends. — (*Ibid.*)

Toys as Teachers.

The primary use of toys to children, says a writer in *Chambers' Journal*, is to keep them occupied. A mother thinks what her infant, even when only a few months old, requires to amuse it, and she selects a bright-colored bird, or a rattle, or something which it can feel, shake, and look at. An elder child complains of having nothing to do; and a toy or game is found, or a book of pictures or little stories with which it may amuse itself. The great aim of all those who understand the bringing up of children is to keep them constantly engaged, and at the same time, though encouraging them to play as long as possible with one toy, yet to change and vary their occupations and amusements as soon as they show signs of mental fatigue or weariness. This constant employment is not only desirable for children, but is really essential for them; they must be doing something, and, as has been well remarked, even mischief is but misapplied energy. Toys are the natural instruments on which this energy and activity should be expended. It is the province of the toy dealer to find objects for the exercise of their minds and fingers, just as much as for the baker to supply them with bread, or the shoemaker with shoes.

Children are essentially active in every sense; and toys can not properly be called toys at all if they are merely capable of being looked at, and do no more than amuse the eye for a few moments. This fact will often account for

the peculiar way in which children take fancies to their toys. Of course the glitter of a new thing, whatever it may be, lasts for some time; but it will be remarked how they generally return to some old plaything, long since bereft of its beauty, because they can do something with it. A broken doll, even with no legs and arms, may be dressed and handled as a baby; a horse without legs may be dragged about the floor, and sat on; whereas, a new picture book is soon put aside, after the novelty of the illustrations is forgotten; and a very elaborate mechanical toy, too delicate even to be handled, is not much cared for after it has been exhibited a few times and has ceased to be a novelty.

While carefully avoiding the mistake of making play a lesson, some few toys, if well selected, may impart a vast amount of instruction, and that without the child having to undergo any undue mental strain. It would, of course, be undesirable to give a little boy five or six years old a direct lesson on the principles of the bridge and the use of the keystone. Give him, however, a box of bricks capable of making a bridge with the centring, and show him how to put it together; he will puzzle over it for days, try every sort of arrangement, and unwittingly become gradually and practically acquainted with some important mechanical laws. Again a little model of a steam-engine made to work by gas or spirit, which may be bought for a few shillings, is a most attractive toy. Children will watch it for hours. They see the water poured in; they remark that it is made to boil, and has to be replenished; they notice the action of the valves, the piston, the crank, and all the parts. When they come to study the theoretical laws of steam and machines, half the difficulty of their first lessons vanishes. If, during his play, the child is so fortunate as to have a really educated nurse or mother, herself acquainted with the outlines of such general knowledge, the child's play may be made, by simple toys, far more educational and interesting than any set lesson, and the result of the instruction far more fixed on the mind than the simplest theoretical idea could ever be by any number of repetitions and learnings by heart.

What is true concerning the box of bricks and the model engine, is also true of a number of other toys; that is, they depend for their action on certain laws, with which, by a little skill, children may be made practically familiar without any undue taxing of their minds, and during the time they are engaged in play. Of these may be mentioned the kite, magnetic fish; hydrostatic toys, with water-wells, fountains, etc.; pneumatic toys, such as pop-guns, etc.; tops of all sorts, the kaleidoscope, the magic wheel, etc. All these involve scientific laws, which a child may understand familiarly, with no more difficulty, if properly put before him, than he usually finds in learning to read.

Cookery, as a regular subject of instruction in girls' schools has hitherto been looked upon as one of those things which though no doubt desirable, is, unfortunately, impossible. Toys, however, seem to prove that this is a mistake. Judging from the collection of cooking stoves, which Mr. Cremer has brought together in his International collection of toys in the Exhibition this year, it is clear that "pretending to cook" is largely played at by children of all countries. These stoves, though in miniature, are made large enough, and are so fitted for gas, as to be capable of dressing a small dinner. It would seem that, by a regular course of instruction in practical play cooking, a most agreeable and permanently useful game might be introduced in all schools, to the immense advantage of all classes.

The dressing of dolls may be made a most pleasant mode of teaching a little girl to work. All girls are fond of dressing their own toy babies, though they soon weary of hemming dusters. By making dolls' clothes exact miniatures of children's garments, so that they will take on and off, agreeable occupation in needle-work will be found for a little girl. The child will easily be made to take a pride in

(1) See our September number for this article.

having all her doll's wardrobe as neat and well worked as she can; and good habits of care, neatness, and order may thus be inculcated. In this way, as has already been pointed out, play, useful instruction, and training may be combined through the agency of toys. In watching a little girl play with her doll, an insight may often be obtained into the mode in which the child herself is being brought up. When young we imitate more or less the habits and manners of our elders; and whichever way a child is seen using her doll, whether it be roughly, kindly, or gently, or by making a great fuss over its appearance, such as thinking chiefly of the fashion of its dress and ornaments, so may the characteristic features of the treatment that the child herself receives at home be frequently inferred.

The cost of toys cannot be taken as a guide to their usefulness or value. To a certain extent, as in all other articles, it is true that good playthings are by no means necessarily the best. Nothing is more desirable than to encourage children as much as possible to make some of their own toys; when they do this it affords them immense pleasure and amusement. It should also be borne in mind that the fewer playthings a child has in use at the same time the better. Too many at once encourage restlessness and a continual want of change and variety, and prevent habits of attention and contentment being developed.—(*Scientific American*.)

Planning a Career.

I judge that most human beings float or *drift* through life. They "aim at nothing, and hit it." They may have desires, or hopes, or impulses, at one time or another, but no definite, coherent, symmetrical plan, formed in early youth, matured with growing knowledge and ripened judgment, and tenaciously adhered to, through favoring or seemingly adverse fortune, to the end.

Vague aspiration is common enough. Nearly every youth desires and hopes in time to win fame or fortune—often both. Nearly every one would be a Girard or Astor in wealth, a Webster in intellectual might, if wishing would make him so. But the would-be Astor has other desires as well as that which wealth will gratify: he covets ease, luxury, and divers sensual gratifications, as well as riches; and Nature says to him decisively: "You may achieve something, but 'not everything': choose!" He does not choose; but, aspiring to every thing, attains nothing. He falls a victim to his own anarchy of purpose, just as the fowler who fires a bullet at a flock, but at no particular bird, will generally hit no one.

The cruellest mistake of Youth is neglect to acquire skill and dexterity in some useful calling. Many fancy themselves too rich (prospectively) to need proficiency in some handicraft: they expect to live on what others have earned before them, not what they shall earn themselves. But Nature sternly vetoes this miscalculation—sends tornadoes, earthquakes, Chicago fires, to baffle it. Were I an Astor or a Vanderbilt, I would have my every child taught a trade even though ever so confident that he would not probably need it. If only to arm him for the remote contingency of being cast away on some isle previously unpeopled, I would fortify him against disaster by imbuing his hands with skill, and his brain with resources and provisions for defying want.

Carlyle says the saddest sight on earth is a man able and willing to do useful work, yet needing and vainly seeking employment. I realise that this is sad; but sadder far to my apprehension is the too familiar spectacle of men and women seeking work in vain, not because there is no work to be done, but because they know not how to do it. For

the skilful artisan or tiller of the earth, who has no work to-day, may find it in plenty to-morrow: at all events, he is ready to do it when required, and does not feel that he is essentially a pauper. But for that vast, forlorn multitude, who tell us they are "willing to do anything," but who really know how to do nothing that others or themselves stand in need of, what hope can exist? What alternation of seasons, what improvement in the money market, what amelioration of the times, can relieve their sore distress? Especially if they *will* crowd into cities, where living is so dear and competition for employment so superabundant, what *can* be done for them?

I hold induction into some calling which is essential to the satisfaction of our imperative wants, the first need of every human being. Let the youth be a poet or painter, if he will; let his sister become proficient in music or geometry, if her tastes so dictate; but let her first be taught how to cook, or sew, or keep a house in order, and let him be taught to grow corn, or build habitations, or make shoes. Not because manual labor is more useful or more honorable than any other, but because it can never be dispensed with or go out of fashion—because siege or famine, cholera or conflagration, can never supersede or supplant it, do I insist that every child should be trained to efficiency in some inevitable trade or handicraft, as the most indispensable part of a true education. Add as much intellectual or literary culture as you will, but first in importance, but not necessarily in time, be sure to arm and train your child for that conflict with physical want which is the only unfailing heritage of all the children of Adam.

Now encourage and aid him to choose wisely his pursuit, which need not be that which is to stand between him and starvation, in case of failure in the vocation of his choice. Ask him to choose, with due respect for his own tastes and aspirations, but not in entire indifference to the needs of the community, the dictates of the general weal.

I have more than once, offended a stranger who enquired of me, "Would you advise me to study law?" by responding, Yankee-like, with the question, "Do you think the 'country now in need of more lawyers?" I surely had not intended any sarcastic or other reflection on the inquirer's mediated calling; I had purposed only to draw his attention to a point which he seemed to have overlooked. Why should any deem this inquiry irrelevant? Why not consider, in contemplating the study of law, whether there be or be not at present public need of more lawyers?

Perhaps the silliest thing a young man can say is, "I have resolved never to marry." Even though the resolve were ever so proper, it is one with which others have no probable or obvious concern, and your proclaiming it is a virtual intimation that you are so attractive to the other sex that you are obliged to warn them off from a hopeless quest—a starward aspiration—whereby their peace of mind is likely to suffer shipwreck.

I deem it of the first moment to a true plan of life to give to the acquisition of worldly gear its just position, as an important incident, not the chief object, of a manly career. He who has reached his thirtieth, fortieth, fiftieth year, yet is still poor and needy, may possibly have been kept poor by unusual burdens or successive misfortunes; but, in the absence of these, the natural presumption is strong that he has been idle, or luxurious, or dissipated, and misused or neglected his opportunities. He had no moral right to become a husband and father without earnestly striving to make that reasonable and just provision for the legitimate wants of his household, in the absence of which, the great Apostle would regard him as "worse than an infidel."

A comfortable home that does not belong to any other (husband, wife and children excepted); a calling or pursuit whereby a livelihood may to a moral certainty be gained; a vicinage which, however rude and repulsive at first, shall at

length become agreeable and attractive ; the approbation of the good and the dislike or dread of the irreclaimably profligate and depraved—so much, at least, should be included in the plan of life of every thoughtful youth. There be those whose hatred honors its object ; there be some whose defamation is praise. He who aspires to please every one, will be sure to deserve the hearty approbation of none. Let him rather resolve and strive so to fear himself that his enemies alike shall be such that, whoever is acquainted with both, shall *know* that his heart is pure and his life noble, and he cannot fail to die conscious and thankful that he has not lived wholly in vain.—(Horace Greeley in *Wood's Household Magazine*.)

POETRY.

RETROSPECTIVE.

Come, gentle muse, and by thy power
Guide my frail pen in this lone hour.
Aye, give me thoughts of saddest tone,
That I may mourn the year just flown.
But dost thou say, " Weep not, my friend,
Thou knowest each year must have an end :
And since 'tis fate each year must leave
'Tis folly great to mourn and grieve ? "
Oh, chide me not with words like these :
My grief thou canst not thus appease.

The space that's past I do not mourn,
For heavenward fast it has me borne,
'Tis not for friends, who've left the earth,
And now in heaven praise God with mirth :
'Tis not for wealth I toiled to get,
Nor pleasures gone, I have regret :
'Tis not for fame nor great renown,
Nor yet indeed for honor's crown :
'Tis not my lot, its all desired—
These days I pass by hope inspired.
No, no, sweet muse, not one of these ;
Nor all combined do me displease.
They're other things of greater worth,
Whose deep effects end not with earth.

'Tis how I failed, in duty's way,
To honor God and truth display.
He gave me life and health preserved ;
In gracious love he strength conferred.
He gave me food and drink supplied,
Nor once were home and friends denied—
I cannot now recall to mind
A gift withheld nor act unkind.
But how have I these gifts improved ?
To what great acts have I been moved ?
What kind return to God have given,
For such great gifts sent down from heaven ?
Yes, what have I,—so greatly blessed,
In earnest done for poor, oppressed ?
True, now and then, with willing mind
I served the lame and helped the blind.
All men, indeed, who've called on me
And told their wants, I've tried to free.

But is this all that God commands ?
Oh ! is it half his love demands ?
The way of life to dying men
God's Holy word makes plain again.
His word to teach and spread abroad
My duty is to man and God.
Have I this word of life replete,
Proclaimed with power and wisdom meet ?
Have I, in earnest tones and grave,
Showed freedom to the sin-bound slave ?
Have I sought out, in hovels mean,
The wretched, poor, despised, unclean
And to them spoke in words of love
Of Jesus Christ who dwells above ?
Have I in lanes and highways gone,
Held up the cross that such be drawn ?

Have I, through love, to Jesus led
A single soul, in sin once dead ?
How far, come short, how greatly failed,
From fellow-workers may be veiled ;
But God, who knows my whole life through,
Knows well how much I failed to do.
Then, sluggish self, arise, awake—
Shake off dull sloth, to zeal betake !
If with the past thou'rt not content,
Let future days be better spent ;
Let resolutions, firm and deep,
At once thy soul possess and keep ;—
Be bold, be active, wise, sincere,
And God will crown thee this NEW YEAR.

—(United Presbyterian).

Books Published in England in 1871.

The *London Publishers' Circular* has recorded during 1871 the full transcript of the title-pages, with size, price, publishers' names, and number of pages of 5,317 books. This gross number includes 160 of mere re-entries for changes of price, and 320 imported new American works, leaving a total of new books and new editions published in Great Britain from January 1 to December 31, 1871, of 4,835, in the following proportions of 3,547 new books and 1,288 new editions.

An examination of the corresponding table in our (*Weekly Trade Circular*, N. Y.) issue for December 31, 1870, in connection with the present, will demonstrate a few notable features. The number of *American importations* has sensibly diminished, last year's supply being 426, against 322 for this year. We have no explanation to give of this, it not being our intention, in the present article, to state anything but facts—theories are reserved for a future writing. The number of new *novels* has decreased from 200 in 1870 to 155 in 1871, but the number of new editions of novels has increased from four-fifths of the number of new novels in 1870 to 5 beyond what they amount to in 1871. The increase in *Educational Works* is well marked, the new books being 479 in 1871, against 406 in 1870. The proportion of new editions is about the same. There is a marked increase in new editions of works on *Political Economy*, the number being 45 or nearly one-half of the new books on that subject in 1871, against 26, or one-third, in 1870. There is a decrease in the number of new books on *Travel and Research*. Last year's record showed 245—this year's shows only 144 ; but the number of new editions in this division is larger than in 1870, thereby raising the average to about one-half of the new books. There is a decrease in the division of *History and Biography*, in both new books and new editions. The division of *Poetry* records 176 new books in 1871, against 212 in 1870, but there is no falling off in the number of new editions. Among *Miscellaneous* we have included all the pamphlets and brochures connected with the *Tichborne Case* (20), *Dame Europa's School* (about 35), *Battle of Dorking* (30). These tend to augment the gross number of new works in this division.

We are disposed to state the opinion that there have been published during 1871 fewer poor books, and more good and valuable books, than has been the case in previous years. We shall be able to test our opinion in this respect by the number of new editions in 1872. Certainly we have had in almost every branch of literature additions of rare value ; and authors and publishers alike have reason to congratulate themselves upon a condition of affairs, both moral and political, which has made it possible for English literature to place many means of social and intellectual progress before the world at the close of 1871 that the world did not possess at the close of 1870. We do not say this in any spirit of boasting or confidence, but with a most devout and thankful recognition of the source of all wisdom and intelligence. We proceed to mention some of the most important books of the year.

In ARTS, SCIENCE, and ILLUSTRATED BOOKS : Proctor's *The Sun*, etc. ; Wood's *Strange Dwellings* ; Darwin's *Descent of Man* (second instal-

ment); Bolton's Telegraph Code Dictionary; Clark's Electric Formulæ; Tyndall's Fragments of Science; De Morgan's The Book of Almanacs; Rollwyn's Astronomy of Spectrum Analysis; Crowe and Cavalcaselles Painting in North Italy; Davies's Saturn's Rings; Proctor's Light Science for Leisure Hours; Armour's Power in Motion; Wood's Insects at Home; Williams's Comets; Wooster's Alpine Plants; Thudicum and Dupré on Wine.

IN BELLES-LETTRES, ESSAYS, etc.: Wood's Changes in the English Language (Le Bas Prize 1870); Arthur Helps' Conversations on War, etc.; Taine on Intelligence (translated from French); Lowell's My Study Windows (American reprint); The Coming Race; Kavanagh's Origin of Language; Freeman's Historical Essays; Mackay's Under Blue Sky; Rosetti's Shadow of Dante; Taine's English Literature, Vol. 1 (translated from French); Blackie's Four Phases of Morals; Guizot's Christianity Reviewed; Hawthorne's French and Italian Note-Books; Robert Dale Owen's The Debatable Land (American reprint); Edkins's China's Place in Philology.

IN EDUCATIONAL AND CLASSICAL: Translation of Plutarch's Morals (American); Church and Brodrick's Letters of Pliny; Canon Wordsworth's A new Greek Primer; Conington's Virgil, volume third; Professor Jowett's Plato; Seeley's Livy, Book I.; Nikal's History of France, Sargent's Material for Greek and Latin Prose Composition; Rossiter's Elementary Handbook of Physics; Nicholson's Text Book of Zoology; Pope's Text Book of Indian History; Hiley's Mensuration; Wilkins's Classical Geography; Beeton's Classical Dictionary; Tate's Rudimentary Geology; Earle's Philology of English Tongue; Guizot's France (translated from the French); Williams's Euripides.

IN HISTORY AND BIOGRAPHY: Ihne's History of Rome; Dixon's Her Majesty's Tower, Vols. 3 and 4; Hugh Miller's Life and Letters; Autobiography of Lord Brougham, 3 volumes; Earle's English Premiers; Mrs. Hall's Royal Princesses; The third volume of Allibone's Dictionary (American); Helps's Life of Cortez; Thomas's Kings of Delhi; Memoir of MacLise; Masson's Milton, Vol. 2; Phillips's Dictionary of Biography; Life of Young the Tragedian; Bewick's Life; Rogers's Century of Scottish Life; Senior's Journals; Chambers's Life of Scott; Fitzgerald's The Kembles; Grant's The Newspaper Press; Rev. W. Harness's Autobiography; Memoirs of Chief Justice Lefroy; Forster's Life of Charles Dickens, Vol. I.

IN LAW: Ortolan's History of the Roman Law; Campbell's Law of Negligence; May on Conveyances; Letters on International Relations (reprinted from the *Times*); Goddard on Law of Easements; Lee on Bankruptcy; Elphinstone on Conveyancing; Weightman's Law of Marriage; Glenn's Manual of Medical Law; Seaboard on Vendors, and the first volume of Sleigh's Criminal Law.

IN MEDICINE AND SURGERY: Allen's Aural Catarrh; Tanner's Practical Midwifery; Oldham's What is Malaria; Richardson on Diabetes; Crooke's Chemical Analysis; Dillnberger's Women's and Children's Diseases; Milne on Midwifery; Spence on Surgery, Vols. 3 and 4; Meyhofer on Respiration, Vol. 1; Mackenzie on Growth in Larynx; Sansom's Antiseptic System; Simpson's Obstetrics, Vol. 1; Reynolds's System of Medicine, Vol. 3; Green's Pathology; Williams's Pulmonary Consumption; Anstie's Neuralgia; Huxley's Manual of Anatomy; Reynolds's Clinical Electricity.

IN POETRY AND DRAMA: Swinburne's Songs Before Sunrise; Ford's Translation of Dante; Bickersteth's The Two Brothers; Miller's Songs of the Sierras; Browning's Balaustion's Adventure, and The Saviour of Society; Bayard Taylor's Translation of Faust (American); Mortimer Collin's Inn of Strange Meetings; Ballantine's Lillias Lec; Buchanan's Drama of Kings.


IN POLITICAL ECONOMY: Virginia Penny's How Women Can Make Money (American reprint); Maine's Village Communities; Macdonall's Political Economy; Jevon's Political Economy; Fletcher's Model Houses for the Industrial Classes; Wheeler's Choice of a Dwelling.

IN THEOLOGY, etc.: We have had some invaluable contributions to Biblical Exegesis; Lightfoot on a fresh revision of the New Testament; the first volume (the Pentateuch) of the Speaker's Commentary; Lange's Commentary on Jeremiah, (translated); McCaul's Epistle

to the Hebrews; Gardiner's Harmony of the Four Gospels; Routell's Bible Dictionary; Neale's and Littledale's Commentary on the Psalms, Vol. 3; Girdlestone's Synonyms of the Old Testament; and the 6th volume of Bishop Wordsworth's Bible. Beecher's Life of Christ, Vol. 1, is reprinted from America, and is a valuable contribution to religious literature: the first volume of Mercier's Life of Christ; Higginson's Ecce Messias; and Casper's Footsteps of Christ are devoted to Messianic Biography. Pocock's Records of the Reformation, reprinted from records in the British Museum; Jacob's Ecclesiastical Polity of the New Testament; Dorner's History of Protestant Theology; Bannerman's Essays on Church Unity — are among the numerous works on Church Polity. The first volume of Professor Hodge's Systematic Theology is reprinted from America, and is a most valuable addition to religious metaphysical literature.

IN TRAVEL AND GEOGRAPHICAL RESEARCH: Hare's Walks in Rome; Tollemache's Spanish Towns and Pictures; Leslie Stephen's Playground of Europe; Buchanan's Land of Lorne; Oxenden's First Year in Canada; Russell's Pau and Pyreneces; Raymond's Mines of the Rocky Mountains; Herbert Barry's Russia in 1870; Stanley's New Sea and Old Land; Elliott's Mysore; Guinnard's Patagonians; Mrs. Harvey's Turkish harems; Macleod's Peeps at Far East; Huyshes's Red River Exploration; Kingsley's At Last (West Indies); Tyndall's Hours in Alps; Campbell's How to See Norway; Bowring's Eastern Experiences; Harcourt's Himalayan Districts of Kooloo; Brown's Coal Fields of Cape Breton; Ogier's The Fortunate Isles; Shaw's High Tartary; Murray's Hand-Book of Asia.

ANALYTICAL TABLE OF BOOKS PUBLISHED IN 1871.

 a New Books; b New Editions; c Am. Importations.

Theology, Sermons, Biblical, etc.....	{ a..... 562 b..... 164 c..... 42—768
Educational and Classical.....	{ a..... 479 b..... 166 c..... 16—661
Juvenile Works and Tales.....	{ a..... 496 b..... 198 c..... 22—716
Novels and other Works of Fiction.....	{ a..... 155 b..... 160 c..... 17—332
Law, Jurisprudence, etc.....	{ a..... 75 b..... 44 c..... 22—141
Political and Social Economy, Trade and Commerce.....	{ a..... 101 b..... 45 c..... 11—157
Arts, Science, and finely Illustrated Works.....	{ a..... 203 b..... 80 c..... 36—319
Travel and Geographical Research.....	{ a..... 144 b..... 62 c..... 27—233
History and Biography.....	{ a..... 213 b..... 73 c..... 39—325
Poetry and the Drama.....	{ a..... 173 b..... 133 c..... 16—325
Year-books and bound volumes of Serials.....	{ a..... 359 b..... 11 c..... 15—385
Medicine and Surgery.....	{ a..... 117 b..... 48 c..... 13—178
Belles-lettres, Essays, Monograms, etc.....	{ a..... 180 b..... 84 c..... 44—308
Miscellaneous, including Pamphlets, not Sermons..	{ a..... 287 b..... 20 c..... 2—309
Total.....	5,157

SUMMARY FOR EACH MONTH.

	<i>New Books.</i>	<i>New Editions.</i>	<i>Am. Impor- tations.</i>
January.....	275	76	48
February.....	215	89	21
March.....	304	121	28
April.....	308	97	29
May.....	284	123	2
June.....	274	90	28
July.....	221	95	40
August.....	240	75	23
September.....	174	114	25
October.....	263	86	38
November.....	476	172	40
December.....	513	150	
	3,547	1,288	322

Making the total during the 12 months, full titles, 5,157.

AMERICAN IMPORTS AND EXPORTS OF BOOKS, ETC.

Imports of books, pamphlets, maps, engravings, and other publications :

1869.....	\$1,607,201
1870.....	1,769,180
1871.....	1,868,228

Exports of books, pamphlets, maps, engravings, and other publications :

1869.....	\$385,850
1870.....	341,045
1871.....	334,312

For the United States, fiscal year ending June 30.

Modern Architecture.

The following letter from E. Welby Pugin, recently appeared in the *London Times* :

SIR.—The present system of architecture will be an inheritance of misery to our successors as it is now a source of regret to ourselves. So serious have things become that to fall out among ourselves as to style at the present stage would be somewhat analogous to quarrelling with our neighbor regarding the character of his furniture when his house was in flames.

What calls for our first consideration is, "How to make our buildings more real and more sure to last?"

There are numbers of architects who can reproduce the beauties of antiquity, from the Flavian Amphitheatre to Westminster Abbey but where is the one who, with given requirements before him, can produce a work answering its purpose, and suitable to place and period, in the same manner and with the same freedom as did the architects of old when they produced the works which are still the marvel of the world?

These architects were familiar with the alphabet and grammar of Architecture. Ours of to-day, ignorant of the first principles to which such wonderful results are due, collect and collate the choicest bits of antiquity from every part of the known globe, glue them together and imagine they have made a whole. In fact, our buildings are but mere odds and ends brought together sometimes with, but generally without care. At the best, this is not architecture; at the worst, it is charlatanism.

These remarks are as applicable to the Government buildings, to the halls of our public companies, to the mansions now being erected at the west-end of London, as they are to the crowded and overdone so-called Gothic buildings fringing our new City streets. Some of

these buildings contain so many beauties, so huddled and crowded together, that one is driven to wonder, to use a homely expression, how the bread is able to hold the plums.

Now, there will be no hope of a better state of things until our architects recollect that architecture is nothing more than the material expression of the age in which it is erected, and remember that style in architecture is simply the peculiar form which expression takes under the influence of requirements, climate, and materials; and further, until they deal with the wants of the age in the natural manner, — for who, for instance, would reproduce a suit of steel armor as an appropriate *costume de voyage* for a journey to the Lakes?

During the last twenty years the profession has forgotten much and learnt nothing. The ecclesiastical buildings, which were produced at the time of the Revival, possessed every element of future promise, those of the present day, as a rule, exhibit nothing but weakness, poverty of conception, and forgetfulness of principle. But what is most to be wondered at is, that in face of our present requirements being ten times more than they have been in any past age and while our buildings are more ornamental, our houses more than double in height, size, and splendor, no corresponding step has been taken, either to keep them dry or preserve their costly *façades*. The architects of our ancient buildings which have lasted would never have thought of subjecting one story to the down-pour from seven. Did they not take every care that no story should have to bear more than the rain received on its own superficial surface? Yet turn to our town mansions, the *façades* are of Portland, enriched with stones of various colours, its columns are of granite, and the enrichments are profuse. Yet here is not to be found one effective breakwater from the attic to the base. Windows piled over window, vitrified and non-absorbent surfaces placed one on the other and what is the result? The rain, which gently trickles from the upper almost useless sill, flows like an avalanche down the various stages on to the balcony; the balcony (without protection or guttering) again discharges this destructive agent, which soon saturates the porch and floods the area: hence, before the end of the year, these buildings, finished with so much care and cost, almost appear as if they had been subjected to a second Deluge. What is the remedy? Every sill, every coping should be made impervious, and convey the various stages of the water to their various down-pipes. By such means our houses would be kept dry, decay averted, and their exteriors preserve a fresh and wholesome appearance.

This is, however, but one of the remedies I would suggest as imperative under existing circumstances; other remedies are just as necessary, in regard both to drainage and ventilation.

If architects are to know their craft they must commence by working the materials for which they will afterwards have to give designs. The present system of architectural students beginning and ending their studies in the office of their master is the primary cause of the evils which exist. They may draw to perfection, but unless they understand what is practicable, and what would be the effect of what they do draw, they can never become more than mere artists. Hence so many of our buildings are realizations or models of fantastic and imaginary pictures, instead of being true buildings constructed from plans, the result of practical knowledge and of deep thought. The remedy for all this is simple. Send every architectural student to the bench, the banquer and the anvil; thence to the laboratory of the chemist and to the lecture-hall of the geologist; only after such a training is he fit to enter the architectural drawing office. Having served his indentures, a year's travel is essential before commencing practice. Then in ten years England would possess a school of architects second to none; and thus, by harking back to the fountain-head of first principles, renew the architectural fame of our forefathers.

Your obedient servant,

E. WELBY PUGIN.

OFFICIAL NOTICES.



Ministry of Public Instruction.

APPOINTMENTS.

MEMBER OF GASPÉ BOARD OF EXAMINERS.

The Lieutenant-Governor, — by an Order in Council, dated 22nd December, 1871, — was pleased to appoint the Revd. William Gore Lyster, of Percé, a Member of the Board of Examiners for the county of Gaspé, in the room and stead of Louis Boucher, Esqr., resigned.

The Lieutenant-Governor, — by an Order in Council, dated the 22nd December, 1871, — was pleased to appoint the following

SCHOOL COMMISSIONERS.

St. Denis (No. 2), Co. of St. Hyacinthe: Mr. Joseph Phénix dit Dauphinois, in the room and stead of M. Pierre Charon;

Ste. Marguerite de Blairfindie, Co. of St. John: The Revd. Joseph Brissette, in the room and stead of Dr. Basile Larocque.

The Lieutenant-Governor, — by an Order in Council, dated the 17th January 1872, — was pleased to appoint the following

SCHOOL COMMISSIONERS.

St. Moïse, Co. of Rimouski: MM. Clovis St. Armand, Ephrem Harvey, Thomas Morrisset, Romuald St. Armand, and François-Xavier Saucier;

St. Joseph, Co. of Chicoutimi: The Revd. M. D. Roussel, in the room and stead of the Revd. M. François-Xavier Delâge;

Cap Desespoir, Co. of Gaspé: The Revd. M. Pierre Saucier, in the room and stead of the Revd. M. N. Thivièrge;

St. Sylvester (North), Co. of Lotbinière: M. George Camden, in the room and stead of M. John Doonan.

ERECTION OF SCHOOL MUNICIPALITY.

The Lieutenant-Governor, by an Order in Council, dated the 17th January, 1872, — was pleased

To erect, into a School Municipality to be known under the name of "St. Moïse," the lands bounded as follows: — Starting West and running to the division line between St. Moïse and the School Municipality of Ste. Angèle de Mériel; East, to the lateral line west of the Seignior of Matapédia; North, starting from the line South-East of lot 34, running South-West and North-East of Kempt Road, thence to the division line between Ranges 11 and 12 of the Township of Cabot, running East-North-East to the division line between said Township and that of McNider, in part of lots 1 to 8 inclusive of the 10th Range of McNider, of lots 1 to 14 of the 11th Range, and of 6 to 14 of the 12th Range; running towards the South to the line between the 2nd and 3rd Ranges of the Township of Awantsish, from lot No. 15, running East-North-East to the Seignior of Matapédia.

DIPLOMAS GRANTED BY BOARDS OF EXAMINERS.

CHARLEVOIX AND SAGUENAY.

Session of November 7, 1871.

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA, 2nd Class, (F.): — Miss Marie Côté.

CHARLES BOIVIN,
Secretary.

BEDFORD (CATHOLIC).

Session of May, 1871.

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA, 1st Class, (F.): — Miss Georgiana Vel dte Sansoucy.

2nd Class (E.): — Bridget Monaghan.

J. F. LEONARD,
Secretary.

Session of August, 1871.

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA, 1st Class: — Misses Elizabeth A. Carter (E.), M. R. Solime Dubrulé (F. & E.), Marie Odile Gagnon (F.), Martha M. Mahedy (E.), and Mathilde Sénécal (F.)

2nd Class, (F.): — Miss Célânise Papineau.

J. F. LEONARD,
Secretary.

MONTREAL (CATHOLIC).

Session of November 7, 1871.

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA, 1st Class (F.): — Mr. Joseph Martin.
2nd Class: — Misses Leocadie Brosseau, Euphémie Letourneau, and Mr. Gilbert Goulet.

F. X. VALADE,
Secretary.

QUEBEC (PROTESTANT).

Session of November 7, 1871.

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA, 1st Class (E.): — Mr. William Mortimer.

2nd Class: — Misses Mary Ferguson and Margaret Gallagher.

D. WILKIE,
Secretary.

THE JOURNAL OF EDUCATION.

QUEBEC, (PROVINCE OF QUEBEC,) JAN. & FEB., 1872.

Amendment to School Law.

Following will be found the Act, passed during the last Session of the Provincial Legislature, amending the School Law of this Province in a few particulars. The changes are so few and simple that explanations are unnecessary.

Clause seven being general in its application, we would draw the attention of School Commissioners, School Trustees, and Teachers to its provisions. It will be observed that the amendment differs from the Departmental Regulation hitherto in force, — requiring that *three months'* notice should be given prior to the expiration of an agreement, when it was not desirable either to renew it or reengage, — inasmuch as the law as it now stands amended, requires only *two months'* notice to be given by either party.

Clause eight expressly provides against any evasion of the preceding one, by declaring that "All notices given collectively or simultaneously by Trustees or Commissioners with the view of evading the foregoing provision, and all agreements made with them, (Teachers) for such purpose, shall be deemed to be null and of no effect."

An Act Further to Amend the Law Respecting Education in this Province.

(Assented to December 23rd, 1871.)

Her Majesty, by and with the advice and consent of the Legislature of Quebec, enacts as follows :

1. The Twenty-Third Section of the Act Thirty-Second Victoria, Chapter Sixteen, to amend the law respecting Education in this Province, is amended, in so far as the city of Quebec is concerned, by substituting for the words "a sum equal to three times the amount of the share of the Government Grant," the following words : "a sum equal to the Government Grant, together with fifty per cent in addition thereto."

2. The said Corporation may discharge the arrears due by it on the first day of January, to the Roman Catholic and Protestant Boards of School Commissioners of the said city of Quebec, under the said Act by paying unto the Protestant Board the sum of six thousand six hundred dollars, and to the Roman Catholic Board, a proportionate sum on the said arrears, according to the provisions of the said Act, after deducting therefrom the sum which shall have been paid to the said Roman Catholic Board in excess of and contrary to the provisions of the said Act ; but the said payments to have such effect must be made within the four months next after the passing of this Act, in default whereof the rights of the said Boards shall subsist, as if this Act had never been passed, and nothing in this Act contained, so long as the said payment shall not have been made, shall be read or interpreted against any suit now pending or which may hereafter be instituted against the said Corporation, under the said Act, which suit shall proceed as if this Act had never been passed ; and nothing in this Act contained shall apply to the costs of any such suit.

3. The payment of the said arrears may be made in and by debentures of the said Corporation, and the said Corporation is hereby authorized to issue debentures for the amount aforesaid, bearing interest not exceeding seven per centum, and payable in ten years from this date.

4. It shall be lawful in each year for the said Roman Catholic and Protestant Boards respectively, to cause an additional sum to be levied by the said Corporation, not to exceed, however, either with that already paid by the Corporation for the same year, the sum to which either Board would have been entitled under the Act hereby amended, which additional sum shall be levied solely upon the real estate designated in panel number one, if the Roman Catholic Board is concerned, and solely upon the real estate designated in panel number two, if the Protestant Board is concerned, but the said Corporation shall not be bound to levy such additional sum, unless for the year eighteen hundred and seventy-two, two months after the passing of this Act, and for every subsequent year, before the first day of January, there be presented to it a requisition to such end, signed by the majority of the members of the Board desirous of obtaining such additional sum, and a part of such additional sum, in proportion to the total amount, may be levied on panel number three, but such levy shall be made in such manner that the Board of Commissioners, which shall not have made the demand, shall receive the share to which it is entitled on the said panel, according to the provisions of the said Act ; and the amount to be levied on the said panel shall be therefore computed and levied and paid over to the said Boards of Commissioners, according to the provisions of the said Act.

5. In the case of such demand having been made, if any real estate entered upon the panel used for the purpose of levying such additional assessment, has changed or is about to change owners, before the time in which such

assessment shall become due, in such manner that in accordance with the spirit of the Act, such real state has ceased to belong to the panel, of which it forms part, the new proprietor may refuse payment of the said assessment.

6. The first Section of the said Act respecting the Council of Public Instruction is amended by substituting the word "twenty-four" for the word "twenty-one," the word "sixteen" for the word "fourteen," and the word "eight" for the word "seven."

7. Every Male or Female Teacher engaged by the School Commissioners or by the Trustees of Dissident Schools, whom the said School Commissioners or Trustees shall not have notified two months before the expiration of his or her engagement, that they do not intend to continue such engagement during the year following, shall be deemed to have been re-engaged for the same school and upon the same terms ; but nothing contained in this provision shall prevent the Commissioners or Trustees from removing any male or female Teacher, for the causes set forth in Chapter Fifteen of the Consolidated Statutes for Lower Canada.

8. All notices given collectively or simultaneously to Teachers by Trustees or Commissioners, with the view of evading the foregoing provision, and all agreements made with them, for such purpose, shall be deemed to be null and of no effect.

9. Section one of Chapter Thirty-One of the Statutes of Canada, Twenty-Ninth and Thirtieth Victoria, is hereby amended in the manner following :

The following words, contained in paragraph number nine of the said First Section of the said Statute, "the two arbitrators shall conjointly appoint a third, within the eight days next after their appointment ; and in case of disagreement between the said two arbitrators, or," are struck out, and the following substituted therefor : "a third shall be appointed by the Judge or one of the Judges of the Superior Court of the District, within which the said site for a school-house is situated, at the instance of either of the parties, and ;" and after the words : "by the Judge," in the said paragraph, the words : "or one of the Judges," shall be added, and after the words ; "of the Judge," in the said paragraph, the words : "or of the said Judges," shall be added ; and the following words shall be inserted at the end of the said paragraph, number nine : "and shall tax such costs."

10. The words "payment or tender," contained in paragraph number twelve, of the said First Section, of the said Act, are struck out, and the following substituted therefor : "deposit in the hands of the Prothonotary of the District, within the limits of which the said site for a school-house is situate," and the following words shall be added at the end of the said paragraph, number twelve : "and the Superior Court for the said District, or one of the Judges thereof, shall distribute the sums so deposited by ordering that it be paid to the party or parties entitled thereto, and the same shall be done after all interested parties, creditors or assigns, have been called in, in the manner and form and after the delay, which the said Court or Judge or one of the Judges shall deem expedient and just."

11. The two preceding Sections shall be interpreted for all ends and purposes whatsoever, as forming part of Chapter Fifteen of the Consolidated Statutes for Lower Canada.

More Thorough and Systematic Inspection of the Ontario Schools.

The Report of the Chief Superintendent of Education for Ontario, for 1870, has been on our table for sometime, but we have been unable to prepare such a synopsis of it for this issue as would give any adequate idea of the importance of the document

in an educational point of view. The following article on Inspection of Schools, we transfer to our columns in its entirety, and for which we are sure no apology is necessary :

It has been well said by Dr. Fraser, the present Bishop of Manchester, *inspection is the salt of elementary education*. He goes on to insist upon its application to the higher schools of England, and says : " The publicity with which " all material facts," relating to each school, " are annually made known to the State," through the machinery of the Board of Education, is considered in Massachusetts to be the secret of the immense progress that has taken place in education in that commonwealth in the last thirty years."

EXAMPLES AND WARNINGS OF OTHER COUNTRIES.

1. In all educating countries, the *thorough inspection* of schools is regarded as *essential* to their efficiency and improvement ; and this cannot be done except by men who are competent to *teach* the schools themselves. The want of practical and *thorough inspection* has undoubtedly been a serious impediment to any improvement in the schools in many parts of the Province ; nor can any improvement be expected in the schools generally without an improved inspection. It is an anomaly, in our school system, on which I have remarked more than once that while a legal standard of qualification is prescribed for teachers of schools, no standard of qualification whatever had been prescribed for the Superintendents of teachers and schools. In the efforts which have hitherto been directed to organize the machinery of the School System, and to provide the apparatus necessary to render it effective, the people of the country have most nobly co-operated and done their part in bringing the whole system, into efficient operation. But as long as the inspection of the schools was in the hands of men who were not paid or expected to devote their studies and time to the duties of their office, and who, for the most part, were not practical teachers and who formed their standard of good schools and good teaching from what existed twenty or thirty years ago, and not from what the best schools have been made, and the improved methods of school organization, teaching and discipline which have been introduced during the present age, we could not expect any considerable improvement in the internal state and character of the schools, except from the improved character of the teachers, and instances where regularly trained teachers, or teachers who have kept with the progress of the times, have been able to do little in comparison with what they might have done, had their hands been strengthened and their hearts encouraged by the example, counsel and influence of thoroughly competent Inspectors.

2. As to the felt necessity of a better system of School Inspection in Ontario, we have the testimony of the present Bishop of Manchester, who, 1865, visited the Province, and made his Report to the English Commissioners upon our schools. His remarks :—

" Thorough inspection of schools, such as we are accustomed to in England, is a great desideratum both in the States and Canada (page 8). * * * Something like our English mode of inspection of schools, by a body of perfectly independent and competent gentlemen, would be a great and valuable addition to the school system both of the United States and Canada, * * * In fact, the great desideratum of the Common School system, both in Massachusetts and generally in the States, is *adequate, thorough, impartial independent inspection of schools*. In New-York and Pennsylvania, a system of supervision by counties or wide districts has been introduced, and is at work with tolerable success ; but even here, the Superintendents (or commissioners, as they are called in New-York) appear, from their reports, so be more or less hampered by local prejudices and jealousies, and their salary is in part provided by the district which is the sphere of their labours. They are elected, too, in Pennsylvania, by the

" school directors" of the several townships ; in New-York, by the electors of the assembly districts, by ballot. A similar organisation is strongly recommended by the Ohio State Commission. * * * The agent of the Massachusetts Board of Education, in a lecture, says :—" My observations, on visiting thousands of schools throughout Massachusetts, and many in twelve others States, have clearly proved to my mind the wisdom of maintaining a Superintendent in all our cities and large townships, who shall devote his whole time to the care and improvement of the schools." (Page 25.) In discussing the defects in the Administration of schools in the United States, Dr. Fraser says : " The supreme control of the schools is too absolutely in the hands of local administrators, with no absolute guarantee of competency. The inspection, even, of County Superintendents and Commissioners is often found to be nugatory and ineffective. Legal requirements are constantly ignored and evaded, and a properly authenticated and independent officer, like Her Majesty's Inspector of Schools among ourselves, armed with visitatorial powers, and with means provided for giving effect to his recommendations, appears to be the element wanting in the machinery of the system, to give it that balance which the complication of its parts requires." (Pages 61, 62.)

3. The English Commissioners, in their report of 1861 declare that,—

" The superiority of inspected schools may be stated as beyond dispute ; and though this is partly attributable to inspected schools possessing an apparatus of trained teachers and pupil teachers, which in other schools is unknown, yet much is due to the activity and carefulness which are the results of a system of constant supervision. This is clearly expressed by Mr. Hare, who examined a large number of witnesses, and who assures us that " on the beneficial effects of inspection, especially as carried on by Her Majesty's Inspectors, the agreement is more general than on any other subject. Nearly all consider it as a wholesome stimulus to all concerned—managers, parents, pupil-teachers, and scholars."

" The great advantages of inspection appear still more clearly expressed, if we examine the opinions which have been sent to us from different parts of the country. Thus the Hon. and Rev. T. Best, after criticising as " faulty" several details of the Government system of aid, speaks thus :—" Having dwelt thus long on the deficiencies of the system, let me make amends in a single sentence. The schools under Government inspection are, as a rule, the only good schools in the country, and we cannot too highly appreciate the assistance the system renders and has rendered."

" We have strong testimony to the marked superiority of inspected over uninspected schools, and to the stimulus which inspection supplies, subject to the remark that the Inspectors often lead the teachers to dwell on matters of memory, rather than of reasoning, and rather on details than on general principles, or on general results, and also subject to a further remark, as to the inconvenience of differences in the standards adopted by different Inspectors. As a remedy for these defects, we recommend the appointment by the Committee of Council of one or more Inspectors General, whose duty it shall be to superintend the Inspectors, to notice their deficiencies, and to correspond on the subject directly with the Committee of Council. We have found that while inspection quickens the intellectual activity, and raises the condition of the whole school, the Inspectors are tempted to attend to the state of the upper, more than that of the junior, classes in schools, and to estimate the whole school accordingly."

4. The English Commissioners, in their report of 1868, say : " Even the best masters will not do so well without this aid as with it. On the Continent all Schools that in any degree claim a public character, and sometimes even private schools, are required to submit to such a review of their work. In this country, inspection has been the most powerful instrument in the improvement of elementary education. * * * Inspe-

"tion is necessary to prevent waste, to secure efficiency, to prepare the way for improvement. The regulations for examination should be governed by two principles. One is that the examination should not be competitive, but a fair test of average work. It should, as far as possible, follow the Prussian rule, and be such as a scholar of fair ability and proper diligence may, toward the end of his school course, come to with a quiet mind and without a painful effort."

5. Our American neighbours have thoroughly tried the systems of both Township and County Superintendents. The State Commissioner of Schools in Ohio says: "Our system of township supervision of schools has proved a lamentable failure. Similar systems in other States have uniformly failed. Any system of supervision for the country schools must necessarily fail that does not make provision for the employment of competent Superintendents, whose entire energies are given to the work." The value of local supervision, through the agency of competent County Superintendents, has been tested in other States. Pennsylvania adopted the system in 1854, New York in 1856, Illinois, Wisconsin, Maryland, West Virginia, California, and several other States subsequently; and the testimony from each of them is, that it has proved a most valuable feature of their School System. The Superintendent of Public Instruction in Pennsylvania says: "County Superintendents were first elected in this State in 1854, and it is not claiming too much for the office to say that it has vitalized the whole system. To it, more than to any other agency, or to all other agencies combined, we owe our educational progress of late years." I may observe that more than four-fifths of the County School Convention held in the several counties of this Province, two years since, desired duly qualified County Superintendents in place of Township Superintendents.

6. The travelling agent of the Board of Education for the State of Massachusetts uses the following forcible language in regard to this matter:

"It has been said, and with great truthfulness, that 'the most important branch of administration, as connected with education, relates to school inspection.' It is asserted by some careful observers, that the Dutch schoolmasters are decidedly superior to the Prussian, notwithstanding the numerous Normal Schools of Prussia, and the two or three only in Holland; and this superiority is attributed entirely to a better system of inspection. This is the basis on which the whole fabric of their popular instruction rests. The absence of such a thorough supervision of schools as is maintained in Holland with such admirable results, is the weakest part of our system."

"What is needed for all our schools, and what is essential to their highest efficiency, is a constant, thorough, intelligent, impartial and independent supervision. Comparatively few persons possess the varied qualifications so indispensable to success in this delicate and important work. So important was it regarded by the distinguished author of the Dutch system of inspection, that, after a long life devoted to educational labour, he said: 'Take care how you choose your Inspectors; they are men whom you ought to look for lantern in hand.'"

"A school," says Everett, "is not a clock, which you can wind up, and then leave it to go itself. Nor can other interests be thus neglected. Our railroads and factories require some directing, controlling, and constantly supervising mind for their highest efficiency, and do not our schools need the same? To meet this great want, eleven of the fifteen cities of our State, and numerous large towns, have availed themselves of the provision of the Statute, and elected School Superintendents who devote their whole time and energies to this work of supervision. I have visited all these towns and cities, and several of them frequently, and can bear my decided testimony to the great benefit that has resulted to their schools in consequence."

SPIRIT IN WHICH INSPECTION SHOULD BE PERFORMED.

The regulations in regard to inspection, which have been

adopted by the Council of Public Instruction, are sufficiently explicit as to the general details of inspection, and the mode in which it should be conducted. I will, therefore, only repeat here what I wrote on this subject in 1846 and 1850, when our present system of education was inaugurated. I said:

"To perform the duty of Inspector with any degree of efficiency, the Inspector should be acquainted with the best modes of teaching every department of an English school, and be able to explain and exemplify them. It is, of course, the Inspector's duty to witness the modes of teaching adopted by the teacher, but he should do something more. He should, some part of the time, be an actor as well as a spectator. To do so he must keep pace with the progress of the science of teaching. Every man who has to do with schools, ought to make himself master of the best modes of conducting them in all the details of arrangement, instruction, and discipline. A man commits a wrong against teachers, against the interest of school education, who seeks the office of Inspector without being qualified and able to fulfil all its functions. In respect to the manner of performing the visitatorial part of the Inspector's duties, I repeat the suggestions which I made in my circular to local Superintendents of Schools, in December, 1846. They are as follows:

"Your own inspection of the schools must be chiefly relied upon as the basis of your judgment, and the source of your information, as to the character and methods of school instruction, discipline, management, accommodations, &c.: and on this subject, we ought not to content ourselves with exterior and general facts. * * * But it is not of less importance to know the interior regime of the schools—the aptitude, the zeal, the deportment of the teachers—their relations with the pupils, the trustees and the neighbourhood—the progress and attainments of our pupils, and, in a word, the whole moral and social character and results of the instruction given, as far as can be ascertained. Such information cannot be acquired from reports and statistical tables; it can only be obtained by special visits, and by personal conversation and observation—by an examination of the several classes, in their different branches of study; so as to enable you to ascertain the degree and efficiency of the instruction imparted."

THE GREAT VALUE OF INSPECTION TO PUBLIC SCHOOLS.

"The importance of the question of Public School inspection" (remarks the *English Journal of Education*) "is much broader and deeper than at first sight appears. The history of that laborious transition which has occurred, first, from contented ignorance to discontent with ignorance, and then to strivings after intelligence, and attempts at education, fructifying in a very general effort to make school efficient, discloses to the practical observer, one gangrenous obstacle attaching to the whole progress of the movement, viz., a morbid desire to screen and palliate defects. We believe far less hindrance to education has arisen from the badness of schools, than from the folly of cloaking their badness. This jealousy of criticism has been exhibited greatly in proportion to the reputation of the school. It has always been found that an Inspector may, with much less chance of evoking the wrath of the manager, denounce a bad school in wholesale terms than he can insinuate a blemish, or hint a blot, in one which 'has a name.' It may be said that this is very natural, as no one likes the criticism of that which has obtained him credit, and ministered to his *amour propre*: but natural as this may be, it is not less injurious to the progress of education. The very best school is capable of improvement; and as the real value of a school is generally overrated, and its defects are more easily veiled than those of any other object of equal importance, it is greatly to be lamented that this intolerance of criticism should pit itself against the obvious means of improvement which skilled inspection affords. We repeat that, if it stops short of a full and faithful exposure of every fault and defect in the matter and methods of instruction, it betrays its trust, and falls short of its imperative duty. So far from there being ground for com-

plaint of the censoriousness of Inspectors of Schools, whether local or governmental proofs abound that they far oftener sin in being too mealy-mouthed, and in winking at defects they deem it ungracious or impolitic to expose. Education is by no means in need of such delicate handling. It is far from being a flame easily extinguished by the breath of censorship. On the contrary, nothing tends more directly to feed and nourish it; and Inspectors who have the manliness to set their faces against shams and rote systems, and to 'develop' errors, as well as 'aims,' in their right light, are deserving of the hearty thanks and support of every man who wishes education to be a reality, and a thorough mind-training in the duties and subjects essential for practical life. There are two ways of inspecting schools; one is to praise the teachers and please the managers; the other is to benefit the scholars and improve the schools. It will but seldom happen that those two courses can coincide. The Inspector must usually take his choice between them, and according to it is he worthy or unworthy of his office. We are no advocates of undue harshness, or a spirit of fault finding. He who takes pleasure in blaming, or who fails to apply just censure in kindly or Christian terms, is just as wrong as he who, from false lenience or truckling servility, praises where he ought to blame, or 'winks at faults he trembles to chartise.'

"We firmly believe that the progress of sound teaching is just now more entirely in the hands, and contingent on the faithfulness and courage of Inspectors of Schools, than any other human agency. None, so well as professional and experienced examiners, can detect glosses, extinguish effete systems, substitute right ones, or invert the pyramid now tottering on its apex. Those who, chafing under the wholesome correction of their own schools, absorbed by the sense of personal grievance, and forgetting what is due to the great behests and eternal aims of education, rail at the remedy, and attack the physician instead of the disease, are real obstructives to the cause of sound secular and availing religious instruction."

Protestant Teachers' Association of the Province of Quebec.

EIGHTH ANNUAL CONVENTION.

We are indebted to the courtesy of Principal Hicks, McGill Normal School, Montreal, for a copy of the *Montreal Weekly Gazette*, (Jan. 5, 1872) containing the following report:

The Eighth annual convention of the Protestant Teachers' Association of Quebec was opened on Wednesday, in the St. Francis College Building, Richmond, Professor Graham, president of the association presiding.

The convention was opened at 2 o'clock p. m. with rather a small attendance owing doubtless to the somewhat unsettled state of the weather.

After devotional exercises had been conducted by Rev. Professor McKay, the minutes of the last meeting which had previously been printed and circulated, were, on motion of Mr. Inspector Hubbard seconded by professor McKay, adopted.

The Secretary, Mr. Frank Hicks, M. A., read the subjects for discussion.

The President then rose and said that he was glad to see that so many academies throughout the country were represented. He was also delighted to have with them Hon. Treasurer Robertson. He was also especially pleased that they had with them a representative of one of the leading papers in the Dominion, and he was sure that a new interest would be created in the *Montreal Gazette*, which was one of the leading educational journals in the country. He wished also to convey to Mr. Frank Hicks, his hearty thanks for the manner in which he had transacted the business pertaining to his office, which, he assured his hearers, was very arduous. After some further remarks he proceeded with his address. He saw before him representatives of various sections of the Province, and of various interests, and he might therefore expect that they would take an interest in the subject which he was about to bring before them.

This topic was one which it was time for teachers to consider, and the result which he arrived at he believed it was necessary for them to take action to bring about. The subject which he alluded to was the establishment and perfection of a system of common graded schools. The common school system of this country seemed to have had its birth in the Eastern Townships, whence it had extended to all parts of the country, Ontario included. The inherent excellence of the system, the hearty co-operation of the people, the fostering care of the government in directing it—all had contributed to make it the means of diffusing a very good elementary education throughout the country. Our system of common schools had, therefore, for these reasons, accomplished much. The teachers of common schools had comprised our best men and best women. Many of our common school teachers had but been fitting themselves for a higher position in the country. Our common schools had occupied a large place in the affections of the people. They had been considered as the colleges of the poorer classes, for they were the only places in which men and women in the lower walks of life could fit themselves for becoming good citizens. We must look upon our common school system as the foundation of our educational success. He thought that they might look upon the common school system as the very basis of our educational system, from which we might expect much more as it was developed and perfected. The establishment of model schools had not proved a success. The few established, especially in country places, had not fulfilled the expectations which they had created. In the cities and towns they had in a measure proved successful. In referring to our educational facilities, he must not forget to remark upon our academies, which had been very extensively adopted throughout the Eastern Townships. These had done a great deal for the country, they had in fact done more than could have been expected from them, considering the difficulties under which they labored. Few had ever received any endowments, the teachers having to rely for their support upon tuition fees, and had it not been for Government aid but little would have been accomplished compared with what had been done. The men and women who had taught academies had done their work well. But the time had now arrived when it would be impossible for our school system to do as much as it had done in former times; and we ought to consider a system of graded schools as an extension of our common school system. First there should be the common schools, to be followed by intermediate schools, and afterwards high schools. In some districts others, perhaps, would require to be added, but generally these would meet the wants of the people. When they considered that much more could not be done under our present school system, although no doubt it was doing as much as it possibly could, it was our duty to endeavor to bring about some improvement. Our present school system was certainly not sufficient to give to the youth of the country that education which they ought to have. It was utterly impossible for a teacher single handed to give instruction in all the branches which he was called upon to do in order to fit our youth to take the position which they ought to do in the country. Our model school system being separated from the common school system, and our academies being chiefly local, they were not able to do their work efficiently. In every department of humanity, a proper division of labour was being carried out. For instance, very little could be done in manufactures if different sets of men and women were not employed in different departments of work. To expect one teacher to give instruction in the whole circle of sciences, and the elementary branches as well, was to expect from a teacher what he was not able to do and do well. The graded schools would afford an opportunity of carrying on the work of teaching systematically. It would enable teachers to do their work much more rapidly; and when in these days time was so valuable, and when the work might be done with much less arduous labour, both to pupil and teacher, in less time and more thoroughly, a great advantage would of course be obtained. Not only, too, would the system prove more rapid, easier, and more thorough, but in an economical point of view very much would be gained. The present system afforded no opportunity for classification, which was one of its great deficiencies. As a means of fitting a pupil for the duties of life, as well as for the higher branches of instruction, would the graded schools be found invaluable. It was surprising to many that a greater number of scholars were not prepared for colleges. But academic teachers knew that with the duties which they had on their hands, it was impossible for them to fit young men and young women for higher educational institutions. He knew full well that many teachers, in order to fit a promising pupil for the college, were obliged to steal hours from their own time both morning and evening for that purpose. It seemed to him therefore, that from these and various other reasons we could not expect a much further improvement of our schools unless something were done to systematize the work. He fully

believed that it was the duty of the state to give to every child in the land such an education as would fit him or her to perform his or her duties as good citizens. This he thought was the lowest standard that we could adopt, and that with anything below this, we should fall below the standard of a civilized people. It seemed to him that it was time for them to take upon themselves the task of bringing before the people both in town and country the importance of establishing a system of public graded schools, to a great extent free. A system of graded schools, which would bring the pupil on step by step, would, he was sure, give to the youth of our land the most thorough, rapid and economical education which it would be possible for him to obtain. He fully believed, however, that we were not very much behind other countries, and thought that very likely, as much might be found fault with in foreign countries, even more favorably situated than our own. This system, of which he spoke, it was true, might not be very well adapted to the thinly-settled parts, but in the more densely settled parts of the country its perfect adaptability could not be doubted. One of the great defects of our present school system was that it did not provide for the examination of pupils in passing from the common school to the academy. Thus both time and money were wasted. A short residence in the United States, and a pretty wide observation not only in Massachusetts but in other States in the Union, of the graded school system, as conducted there, had led him to a belief in the efficiency of the system, and of its capability to give to a pupil a systematic and practical education. It did not appear to him that in this country we could expect private and denominational to supplement common school education. They had no doubt done much, and were perhaps the best of their class, but they were too expensive to reach the poorer classes. There remained, therefore, the intermediate and higher branches of education which did not reach the lower classes. He had already alluded to the efforts which were being put forth in England and in the United States in this direction, and he need not allude to the progress of the work in Prussia as that had been dwelt upon at considerable length by their former President at the last annual meeting. He thought that, should they agree with him, although not so favorably situated as other countries in regard to the homogeneity of the people, it should be the duty of the Protestants of Lower Canada to do their very best to bring about such a state of things as would provide for the general education of our people. It seemed to him that in every village there should be at least an intermediate or model school to supplement the work of the common schools, and three or four graded schools in the cities and towns, supported, so far as possible, by public taxation. A pupil in these schools would pass from the lower to the higher grade as he was fitted for the change, thus receiving in a systematic manner a more thorough education than he could possibly receive from the somewhat haphazard manner in which our academies were now conducted. Something was now being done in this direction in the flourishing town of Sherbrooke. He thought that this town offered admirable facilities for carrying out the system of which he had spoken, and he trusted that those who had the school in charge, would see that the work was still perfected. Something had also been done, he understood, in the village of Waterloo. It seemed to him, however, that the time had come for still further efforts, and that the people were ready for the consideration of the subject if it were fully and fairly laid before them. He trusted then that the press, the teachers themselves, and all who were interested in the work of educational advancement, would strive to lay before the public the advantages of such a system, so that that which had been begun might be carried out to perfection. All of his hearers had doubtless looked with interest upon the work which had been so nobly begun in Montreal. The teachers in the country naturally looked with great interest upon improvements which might take place in the cities; and to Montreal they looked with especial interest, it being the Metropolitan city of the Province and of the Dominion. He was sure, therefore, that the efforts in Montreal had been looked upon with great interest by people from all parts of the country. From the success of the School Commissioners so far, it seemed almost certain that if they continued the work as it had been begun, they might ere long expect to see in Montreal a good system of public graded schools, and he trusted, also, schools which should be free to the people generally. He trusted, too, that the Commissioners would see that these schools were good enough for the wealthiest as well as the poorest in the land. He could not abstain from relating the course which a wealthy gentleman in Boston had pursued in the education of his children. He ceased to send his children to private schools and sent them to one of the public grammar schools of the city—schools which were quite equal to the best in the old world or in the new—and he found that those of his children who received their education entirely at the public schools

were more thoroughly and rapidly educated than the others which had received the whole or a portion of their instruction at private schools. He thought that he said very much for the system when some of the wealthiest persons in the community preferred sending their sons and their daughters to the public school. One thing which had amazed him in Montreal was, the vast amount of work done by the Commissioners with their limited funds. He was also perfectly amazed that they should be able to go on as they did, without a common school Inspector in Montreal. It seemed to him one of the first requisites of the system was the appointment of a gentleman thoroughly acquainted with the working of the graded school system to this place. In the United States there was scarcely a town which had not a superintendent of schools, who lived entirely upon the salary which he received from his office, and was thus enabled to devote his whole attention to it. His duties were to have a general supervision over the schools, to counsel the teacher, settle all difficulties, etc. All this was quite sufficient to occupy the whole time of an able and active man. He did not, however, in referring to this matter, intend to reflect in any way upon the Commissioners in Montreal. All these things would doubtless come in time; and the country looking to Montreal for example, would find that it was not behind hand in carrying out the work that had been begun, and would set itself to follow in the footsteps of the city. After all that it was possible for the Minister of Education and his Deputies to do in the line of supervision, much more was required to be done by Inspectors, and more by far under the present system than under a graded system. He might if he chose bring up many other arguments in favour of graded schools and in favour of their early establishment in this country, but he would not weary them. He would urge upon them the importance of an early and united effort, for the perfection of a school system on the excellent basis laid down for them by others who had preceded them. He feared that in this country there had been too much need to rely on the Government for support and advancement. The Government had its allotted work to do, and would be able to do it more efficiently if aided by the public. Members of the Government looked to the public opinion of the country to see what was best to be done. Unless the public were willing to do their part they could not expect the Government to do it for them. In fact he thought that a great share of the work of improvement must devolve on the teachers themselves. It should be their work to influence public opinion. People must be induced to tax themselves more highly. After all, the money which came from the Government was got from the public; and he believed that the people would see that the money was better laid out if it were raised by local taxation. He thought that it was a grave error to call so often upon the Government. Teachers, he thought, would desire more than any one else to obtain the result which they were now considering. Many a teacher of practical experience now felt that his work was in a good measure thrown away because it had not been done systematically. He thought, then, that this reform should begin with themselves. That they should begin to teach the people—being a sort of educational missionaries, scattered throughout all parts of the country, and visiting many firesides—that such a system as that proposed was better and more economical; and that it would be much better for them to devote the money now spent in sending their children to private schools, to the building up of a thoroughly good public school system. If they wished a teacher to give thorough instruction in the practical and scientific branches of education, they must give him time, not only that he might the more thoroughly instruct the pupil, but that he himself might study. If ever we hoped to become a progressive people we must lay hold on all the educational advantages which were to be found in other countries. Our school system should be such that the poorest could have no excuse for lacking education. It should be such that every youth would have an opportunity at the public schools of obtaining such instruction in literature and science as would fit him to perform well the duties of a citizen. He might perhaps go further and say that it was the duty of the state to provide such an education free; and they might look forward to the time, perchance, when we should have a perfected system of progressive education established, so that we might become as thoroughly an educated people as could be found in the most favored and progressive portions of the world. As a citizen, and as one who expected to be a permanent resident of this country, he would ever endeavour to promote the establishment of such a system of schools as he had described; and it was time for them as a class, to put forth a united effort for the establishment of a perfected system of public graded schools. The learned Professor sat down amid considerable applause.

Mr. INSPECTOR HUBBARD of Sherbrooke, adduced some facts with respect to the graded system as established at Sherbrooke. The

Sherbrooke Academy, which had been in existence for years had, to a great extent, proved a failure. It was found that it could not be carried on with success under the semi-private and semi-public system which formerly prevailed, and a proposal was made to introduce a system something after the manner of that spoken of by the President. It was arranged that the Academy should be placed under the management of the town Board of School Commissioners, with the view of taking in scholars from the elementary schools in the town and outside, who in the opinion of the managers, had arrived at a sufficient stage of advancement to be admitted to such a school. The scholars were then taken on through the higher branches of education, the common schools being confined strictly to the common and preliminary branches. It was not at present supposed that things were sufficiently advanced to make the Academy of Sherbrooke a high school, but an intermediate as well a high school. He thought that in many other parts of the townships the system might be carried on with equal success. So far, a very favorable commencement had been made at Sherbrooke.

Mr. SMITH, Master of the Sherbrooke Academy, said that as far as the working of the graded system went at Sherbrooke, he found that it was at present in a very imperfect state. Just as had been very well said by the President, the academy was doing a preliminary as well as an intermediate work. It would be unfair to represent it as a graded school except in a most embryo form, for they had not as yet been able to introduce the principle of test examinations. No doubt they should one day be enabled to overcome some of the difficulties under which they laboured. He had already been trying the fireside system suggested by the President, he hoped with some success. He thoroughly believed in the graded system not only for Sherbrooke, but for every other place where it could be carried out. The Chairman had suggested the best means in favour of the system. Of course it was well understood that the great object of teaching was to make the diffusion of knowledge more extensive, and of systems to render teaching easier and more practical. In Sherbrooke be it remembered, that fully one half of the population was French, which rendered it impossible to carry on the work with anything like the same facility as could be done in an entirely English town.

M. Shonyo, of Coaticook Academy fully concurred in what had been said relative to graded schools. There had been some action taken in this direction in the academy to which he belonged. In his connection with academies in this country, which had extended over some ten years, he had always felt that the work was terribly disjointed. He had felt that they were doing the work of a lower grade of schools, there being no test examinations. Should test examinations be established, however, many of their schools would die. They were forced, therefore, to do the work of low grade schools or to give up altogether. Now, in larger places like Coaticook, they hoped to be able to introduce the graded system. He had found the officers of the municipality ready to co-operate with him in this effort. Should the Government support them, as he had recently been led to understand they would, they hoped soon to have the system in operation. To his mind, the greatest advantage of the graded system was the ambition which it excited in the pupil. When the pupil saw that he had to climb the ladder step by step, when his advancement depended on his own efficiency, he would be incited to further efforts. The community would also be led to take a greater interest in the schools. Now, in many of the academies, the people took very little, if any, interest. He had often made strenuous efforts to awaken interest in his schools, but they had fallen quite flat. In Ontario it was vastly different. So far as he had been able to follow the school system of Ontario, he had found it the best on the continent, the graded system being thoroughly carried out.

The matter was then dropped.

Rev. Professor Mackay followed with an interesting address on the Greek article, following it in its various changes through several dead and living languages.

Professor Graham, in remarking upon the address, recommended very strongly to teachers the study of the etymology of words. They would find a spirit and a depth of meaning in words if traced back to their original roots which would be perfectly astonishing. Indeed, he likened the transmigration of words to the transmigration of souls as believed in by the Brahmins. In some words there was more meaning and knowledge than in whole volumes of history. And if from the remarks of the learned Professor they should any of them be led to the study of etymology, they would find it a great source of pleasure and instruction. He hoped that in future more attention would be given to this study.

Mr. F. Hicks, Secretary of the Convention, said that in his own school he paid considerable attention to the study of the derivation of words, and the scholars thought the afternoons given to this study the next best thing to half-holidays.

After some remarks by Mr. Inspector Hubbard,

Mr. Emberson, of Bishops College, said that one point which had not been as yet touched upon in connection with this subject, and which it was important to bring out, was how, for instance, history, if he might so speak, was preserved by etymology. He showed that the Greek and Roman nations must have sprung from the same source, as many words for common objects were nearly the same in both languages.

The Convention was then adjourned until 7.30 o'clock.

EVENING SESSION.

The Convention was opened again in the evening at half-past 7 o'clock, with a considerably larger attendance than during the afternoon.

The Chairman remarked that he had received a communication from Hon. Mr. Chauveau, Minister of Public Instruction, to the effect that, owing to great pressure of public business, and to the fact that this was the first anniversary of a very great bereavement in his family, he was unable to be present. Those of his hearers who had been present at the last Convention held at Richmond, would regret this the more, as the presence of the Minister of Education and several other distinguished gentlemen had added much to the interest of the occasion.

The discussion on the subject of Graded Schools was then resumed.

Mr. Lee, of the Stanstead Academy, was sorry to occupy time which would perhaps have been better occupied by some one else. He could only supplement what had been said during the afternoon with regard to graded schools and their work. He believed that graded schools could not be called an experiment, because in all parts of the neighbouring country they had been introduced with success. He had had some experience in graded schools in the northern part of the State of Illinois, where they claimed that their school system could not be surpassed by any in the United States or elsewhere. In Chicago they had a system of graded schools which worked admirably, and in many of the smaller towns they had followed the system at Chicago with success. He thought that the strongest point in favour of the graded system had been brought out in the afternoon by Mr. Shonyo,—that was the ambition excited in the pupils. The children in our elementary schools had no direct end to look forward to until the time came for them to choose a profession, which must of course be when they had arrived at a pretty advanced age. This was not the case in graded schools. The pupil was here incited to labour; he had a definite object before him from the commencement, and was enabled to see the progress he was making. They desired not only to excel in the department which they were in, but looked forward from the elementary school to the intermediate, and from the intermediate to the high school. As an instance of the estimation in which the public schools in Chicago were held, he said that a person in that city holding a high-school diploma occupied a better position than he would if he came with a diploma from one of the Eastern colleges. This, it was believed, was the result of the graded school system. They had the best of teachers in these schools, being for the most men who had come from the East, and taken these positions from various reasons, the principal, he thought, being that they were better paid.

Mr. Shonyo said that any one who wished thoroughly to understand the graded school system would find the fullest particulars concerning it in a little book published by S. Bonner of New York. The author was Mr. W. S. Wells. This little book contained more information on the subject under discussion than any other that he knew of. Mr. Wells, the author, was Superintendent of schools in Chicago, and had recently taken the management of the public scheme both in Chicago and Cincinnati.

Professor Hicks, Principal of McGill Normal School, could say very little upon this subject; he came rather to be instructed than to impart anything. In fact he knew very little about graded schools. In England he saw that they were about introducing them, and he would wait very anxiously to see, how they would work. He wanted to ask a few questions concerning this system. He could not see his way clearly through it. It seemed to him that it was a system solely adapted to large towns and cities. He could not see how it could be worked in country places. Therefore, the town child would have a great many advantages over the country child, which seemed to him unfair. The advancement from one school into another had often been held out as an inducement to the child to study. For his part he did not think that any such inducement should be held out; but if it were true that it was better and necessary to do so, then the country teacher must labour under very great disadvantages as compared with the teacher in the city. It seemed to him that if they could make children understand that the object of edu-

cation was to fit them for their daily life in time to come, this would be the best inducement that could be held out to them. Was not the system too mechanical also? He had always looked upon all systems connected with large schools as being too mechanical. He had believed that they might find the very best schools in the world in the backwoods; and he should not like the opinion to prevail that the best schools were always to be found in large cities. He also feared that it would have the effect of doing away with a healthy competition which had hitherto existed between schools both private and public. These were some of the arguments which had struck him against private schools. They must mind, however, that he was not opposing them; he was merely putting questions in order to gain information.

Mr. Lee said that the ambition which he wished to create in the child was not of the nature of prize-winning. In life we all looked forward to bettering our positions, and this was the ambition which he wished to stimulate in children. From observation in schools of this sort he knew that scholars were stimulated to study by such an ambition. He believed that we were all naturally lazy, and that a boy who would say that he would rather, as a mere matter of choice, stay indoors and study, than go outside with his playmates, was either sickly or else was uttering a falsehood. It was only the ambition to learn and to acquire knowledge which made him study, and when so strong an inducement as he had spoken of was held out, he thought the ambition would be all the keener. Wherever this system had been tried it had been found to work very much more successfully than the system of giving prizes. In Chicago no scholar was allowed to receive a prize, nor was the teacher allowed to receive a present. The teachers' salaries being amply sufficient for all their requirements.

Principal Hicks asked if the graded schools in these places were supposed to take in all the children in the cities where they were situated. This would, he thought, do away with all private enterprise, and with the healthy rivalry which might exist between schools of the same grade carried on by different teachers. In England it was thought that this rivalry would prove to the advantage of education in the long run.

Mr. Inspector Hubbard stated that he took occasion some two or three years ago, when in Boston and vicinity, to examine very closely into the public school system as conducted there. He had paid more especial attention to the public schools in the town of Lawrence. Then there were but two graded schools. Children that were of sufficient age to enter public schools at all were taken at first into the first room of the elementary school, where they were taught for a year or so in the primary branches. There were from forty to fifty scholars in each room. Each room was under the charge of a teacher and the whole was under the general supervision of a principal. The departments were of course separate from each other so far as instruction was concerned. At the end of the year the scholars in the first, or lower department, would be transferred to the next and so on; and it would be a humiliation to a scholar, to be deprived through incompetency from getting his step. After going through these schools the scholar would be well fitted to perform the ordinary duties of life. He would not of course be trained in classics. He was decidedly of opinion that in many places in their section of the province gradation might to some extent be very profitably used. He questioned, however, whether at present, without training the public mind in that direction, anything like a perfect system could be introduced, but in some places a beginning, as in Sherbrooke, might be made. In the ordinary towns he did not see that a perfect system could be used. The scholar might therefore be sent to the Common School, and older and more advanced scholars might be encouraged to go into the larger towns to obtain a higher education. The Common School, would, however, for some time to come have to be the people's college.

Mr. Lee said, in reference to the influence of graded schools, his own experience was that the private school was supplanted by the public model school. When he went to the West several years ago, he opened a private school in the vicinity of Chicago, with about 200 scholars. He subsequently gave up teaching, and went into business for two years, during which time he assisted in the establishment of public graded schools in that locality. The result was that the wealthiest people withdrew their children from private schools; and the gentleman who had taken the school which he gave up was soon obliged to close. In fact, private schools had almost been done away with in the western part of Illinois. As Mr. Hubbard had suggested, the ordinary branches were taught in these schools, and those who wished to reach to higher attainments went into the larger towns, to the high schools.

Mr. White, of the Montreal High School, had not come there with any intention of speaking, but as they had also been to Chicago he would bring them something nearer to hand. In Montreal they had

a system of graded schools, so far as he understood the matter, under the management of the Commissioners. Each school was graded even to the High School, where they had an elementary branch, from which the children passed into the higher branch as they were fitted for doing so, and passed on from them until they were fitted to enter McGill University.

Mr. Barwick said that so far as he understood the grading of schools, all the schools under the Protestant Board were graded. That was to say they had a primary department, from which pupils passed to a higher department, not in a given time, but as soon as they were fitted for doing so.

Mr. White wished to add to what he had previously said that, during the past year a considerable number of boys had been drafted from the Common School into the High School.

This closed the discussion upon the above subject.

THE TEACHER'S MEANS OF PROFESSIONAL IMPROVEMENT.

Principal Hicks of the McGill Normal School then read a paper on the "Teacher's Means of Professional Improvement," in which, after speaking of the importance of every teacher trying to fit himself for his duties, he drew attention, in the first place, to the benefits Normal Schools had conferred upon teachers in preparing them for their work, and the need there was for their endeavouring by all the means in their power to carry on that professional training which it was the province of the Normal School to begin. He then alluded to the value of school conventions as a means of improving the teacher, bore testimony to the good resulting from such meetings in different countries, and instanced the present meeting as calculated to produce beneficial results as far as Canadian teachers were concerned.

He strongly advocated, as one of the best means of professional improvement, the fostering among teachers of such a kindly feeling and *esprit de corps*, that they might be led to frequent interchange of school visitation among themselves for the purpose of mutual instruction in the best methods of school keeping; spoke of the benefits he had derived when a young teacher from witnessing the efforts of others in their daily labours, and the necessity for the cultivation of such intercourse, if teachers were determined not to fall into that apathy which is generally experienced by all those who exhibit a disinclination to measure themselves with others working in the same field. He then drew attention to the value of the teachers obtaining a knowledge of the educational literature of the day, the advantages to be derived from a study of the characters and systems of great educationists, and the need of the daily reading of educational periodicals, strongly recommending to notice the Educational Journals of the Province. He also drew attention to the study of mental philosophy as a powerful means of professional improvement to the teacher, and quoted a passage from the writings of Dugald Stewart in which he expresses his conviction that the teacher will never produce the benefit which might be derived from his labours until he has taken up to some extent the study of a science the principles of which are connected with the whole work of education. Bearing upon this he strongly advised all teachers to study in their school-rooms that which is generally spoken of as "Child-nature," spoke of the condition of the child's mind as fitting him for the especial work of the teacher, and the pleasure resulting from a knowledge of mental characteristics which add so much to the success of those engaged in daily school training. He concluded his paper by calling attention especially as a means of professional improvement to the study of the use of language for the purpose of conveying instruction, and of teaching the child's mind; and lastly the cultivation of that teachableness of character which would lead every teacher to seek instruction from all around him in order that he might fit himself the better for an honourable, but at the same time a difficult profession.

Mr. Hubbard could not refrain from expressing his satisfaction with the paper which had just been read, especially with the last portion of it. One of the greatest difficulties which a teacher had to contend with was to convey his meaning to children in words which they could understand. He related an anecdote illustrative of his meaning.

Mr. Emerson wished to say one word with regard to the professional improvement of teachers. He thought that throughout the Townships the hours of teaching were entirely too long. He thought that by shortening them a good deal might be done for the improvement both of scholars and teachers. He mentioned schools in the townships where the hours had been shortened with good results. Many school-masters found the work very trying; and were unable to take any steps towards improving themselves from this cause. Another very great reason for doing this was because it would induce better men to go into the business of teaching. Now what were the inducements for going into Academy teaching. Was it the salary? The salaries were very small, and he thought that could not be the

reason. If, then, money was not the object which drew such a noble and energetic class of men as were to be found teaching in the academies throughout the Townships; what was it? He thought that it was the desire of doing good. But he thought that even a better class of men might be got if the outside inducements were made more attractive. If the hours were made from nine to three, the teacher would find his life much more agreeable. He knew that after a half-holiday he had always been able to get through his work much more efficiently.

Rev. Mr. McKillican remarked, with respect to visiting schools, a friend from Ontario, who was in the room, had informed him that in the sister Province teachers were allowed five days in each year for visiting other schools.

Rev. Mr. McIntosh, from Ontario, at the request of the President, rose and said, that he thought it almost indispensable for teachers to have an opportunity to visit the schools in the section of the country where they were teaching. He had thought that this privilege was accorded to teachers in Quebec as well as in Ontario.

Rev. Mr. McKillican said that teachers too often forgot that they were speaking to juvenile minds. The little friends in whom they were all so deeply interested showed their simplicity and their credulity; and if they duly appreciated this, their words would be wiser, and more adapted to convey the simple truth. He had felt a great interest in these conventions, and esteemed it a great pleasure to have been present, and to have heard what he had done this evening. Indeed, he had often felt it a privation that he was not able to meet with those who were engaged in such a noble work. Teaching was a great and gracious work, and if it were duly appreciated by the public, there would be more visiting of schools and encouragement to the teacher than there was at present. He was persuaded that the teachers, as a class, were wronged. They ought to have the sympathies of every man, and especially of those who had the good of the country at heart.

The President here remarked that the hour for breaking up was close at hand, but he was certain that he would fail to express the desire of the meeting, if he did not call upon Hon. Treasurer Robertson to address them, although he had been almost forbidden by that gentleman to do so.

Hon. Mr. Robertson said that he had not come there for the purpose of making a speech, but to listen. Since he had been called upon, however, he would say a few words. He had had the opportunity of attending these school conventions very frequently, and had obtained a great deal of pleasure and profit from them. He thought that Mr. McKillican had come near the truth in his allusion to the lack of interest felt by our people generally in our common school system. The other day they had had an animated discussion in the House of Assembly on the propriety of having school Inspectors. Some people had objected to paying any money for the maintenance of a system of school inspection. But how our school system could be carried on without it he could not see. The Government had however persevered and carried the appropriation for this purpose by a large majority. The want of interest in our schools throughout the country was very marked. How many people in the country would they find visiting the schools during the year? He ventured to say that many of the schools scarcely had a visitor from year's end to year's end. How could they expect teachers to do their work satisfactorily, when it was a fact that many children were sent to school more for the sake of getting them out of the way than for the sake of any benefit which was likely to accrue to them in after life from their education. He felt that they ought to endeavor to instil into the people a greater sympathy with teachers and their work, than was manifested at present. He would almost go so far as to say that the State should provide that all children in the country should be educated: and it seemed to him that until something was done in this direction our common school system would be defective. He could not expect such results as had been achieved in Ontario and in the United States; but by individual effort very much might be done to assist the Government. Rapid advancement had, he thought, been made within the last ten years; and if they could only do anything towards educating the people up to a knowledge of something like the importance of the subject, they would have done a great deal towards furthering the interests of education in this country, and would be helping vastly to the attainment of a perfect end. The subject of education was so large that every point seemed very important. Let any one look back over the last ten or fifteen years and see the number of teachers sent out by the Normal Schools, and he could not fail to see a great progress. A return of the number of Normal School diplomas granted had been recently brought before Parliament; and he was astonished to find that the number was very large and much larger than he had expected. He must say that he thought that the Normal Schools had proved a great assistance to

the Common Schools. In conclusion he again alluded to the lack of interest which the public generally displayed.

After a doxology had been sung and a benediction pronounced, the Convention separated for the night.

SECOND DAY.

The Convention was opened on Thursday at half-past 9 a. m. After religious exercises, the members of the Executive Committee present proceeded to arrange a programme for the day.

First came the election of officers for the ensuing year, which was at once proceeded with.

The first ballot resulted in the election of Professor Hicks as President, but as that gentleman declined to act, owing to lack of sufficient time to perform the duties of so important an office, another vote was cast, which resulted in the unanimous election of Dr. Dawson, of McGill College.

M. Franck Hicks, M. A., was then reelected to the office of Secretary, and Professor McGregor, of Montreal, to that of Treasurer.

After some discussion, it was resolved, on the motion of Mr. Hubbard, that the next annual convention should be held in Montreal on the first Thursday in October.

Montreal was then fixed upon as the next place of meeting.

M. Emberson then read the following paper on

HOW TO TEACH SPELLING AND WRITING.

You may remember the story of the two officers in *Punch*. One writing a letter, says to the other, "I say, George, how do you spell, struggle—one or two g's?" "Spell it with three g's, old fellow." Now, this just gives us the true way to teach spelling, viz., by making the pupil write out each word. The officer who once wrote struggle with three g's would immediately detect his mistake. The fact is, that to teach a boy to spell aloud by no means teaches him to write the word correctly, and I once took a class in spelling, and made them write the word on their slates: 80 per cent were written wrong. On making them spell aloud, hardly any mistakes were made. Now, about once in three months, according to my observation, we are asked the spelling of a word—asked to spell it aloud. On the other hand, most of those here present write, some 1,000 words at least a day, or one half hour at least at 30 words a minute. Hence the importance of teaching boys to spell correctly on paper, in writing, and not only, or not at all, by word of mouth. How miserably misspelt a schoolboy's letter is. I have known of "isi's" being written for "his eyes," and the word "stomach" spelt "stou mack." Now, most of these mis-spellers, if asked how to spell the word aloud, would do it correctly. I verily believe that the whole system of teaching spelling should be changed throughout the Dominion. The idea is not my own, but I am more and more convinced of it every day. There is another point which I fear is too often neglected in writing from dictation, which is at present the best means in use to teach spelling. When a boy has once written a word wrong, the mere force of habit makes him still more disposed to write it wrong again. The only plan to break the force of association is to make him write it out right six times at least, and if he the second time copies it wrong from the book or from your written correction, to make him write it twenty-four times at least. There is one more point which I should like to touch. Every book bought for a school-boy at school should be one likely to be of use to him in after life, if possible. He should be taught that his school-books are the germ of a future library, which it should be his pride and pleasure to amass. Now, what more useless than a spelling-book? I humbly suggest that the best spelling-book in the world is a little twenty-five cent dictionary, with meanings attached. The smallest child can begin with a few words, and go on to more and more, till he has mastered the whole language with its meanings, and by this means the pupils in our common schools can be taught one of the highest acquirements of our boarding schools—the apt and ready use of a dictionary. In writing, the main object should not be to write so that you can be read, but so that you cannot possibly be mis-read. There is a French epigram that words are an ingenious discovery made for the purpose of concealing one's thoughts.

To correct this the following rules are suggested:

1. To avoid flourishes, which are as confusing as they are vulgar.
2. To let their m's and n's join at the top and the u's at the bottom.
3. To write their w's like a Greek omega.
4. To be sure their pupils make loops to their e's and dot their i's.
5. To let 7's and 2's have two horns.
6. To write round, text and small hand letters, exactly the same in shape, though different in size.

I have seen a sum worked on a slip of paper I accidentally came across, in which the result was affected some 1,000 dollars by the

figures being badly written. In each case go and see for what each figure had been mistaken.

But, the real root of the whole evil is the imperfection of our common cursive characters. The only alphabets in the world now, of any universality, are the English and the German. All students of German know the utter illegibility of the German character. But still in compliment to their recent wholesale murders in France a few concessions might be made to them. I do not think it is dignified for a meeting like the present to separate without some protest in favor of a scheme to arrange a universal language. On this point I may be too zealous and too rampant in my peculiar hobby-horse. Indeed all the way through my opinions may have seemed to be offered without sufficient humility. But when a belief has been ground into a man by facts and his daily life—when it has become a part and parcel of his intellectual being—it is a false humility to preface its utterance with a perhaps. It would be false humility for the ministers of our different sects to preface their sermons with a perhaps or end them with an interrogation point. All we can say is that they should allow that others may be equally right subjectively to themselves though objectively they be diametrically opposed. All we can claim is that each individual mind should not take

The rustic murmur of his thought
For the great wave that echoes round the world.

M. White, of the Montreal High School said that his friend who had just spoken had thrown out some very good hints on writing. There seemed to be a general impression abroad that writing was one of the minor branches of education. Indeed, so far was this carried that it was supposed that a man must be a good scholar because he wrote a bad hand. With respect to the High School, when he first had the pleasure of belonging to it he did not think that more than four or five good writers could have been found in the school. In fact the school had become notorious for the bad writing of the scholars. Now they had three or four hundred as good writers as could be found anywhere; and some of his best writers belonged to the classical side of the school.

The great difficulty in teaching writing generally throughout the country seemed to him to lie in the fact that most of the teachers were very inferior writers themselves, and, therefore, were incompetent to teach it. In fact he believed that one half of the teachers here as well as elsewhere were not able to make a good stroke. When pupils first came into the High School he began by instructing them in the position which they should occupy, for unless the pupil sat in a proper position he could not make a stroke. In giving writing lessons he used the black board making use of letters of various size. To a youth beginning he gave what was called text. He first of all placed him in a position in which he could not help making a stroke, and, having taught him how to make a stroke, he taught him how to make curves. Some men said that they could never become good writers. This was wrong: it was ridiculous to suppose that any man could not become a good writer. All might not excel, but all could be taught to write good legible hands. One of his first attempts was to give his pupils some command over their pens. He then imparted to them a knowledge of letters, and made them keep at a letter until they were thoroughly conversant with the principle and made it well. In letters he generally began with capitals, as this gave the pupil command over his pen, and freedom; afterwards going on with the small letters. In this way their eye and mind were both exercised, and they obtained a good idea of form. He never gave long lessons, but short ones, and saw that every letter was formed according to the copy. He recommended teachers never to allow a scholar to pass over a character without having made it properly. He always imposed a penalty when the boy would not do so. Formerly in the High School it had been the custom for masters to give pupils from 100 to 200 lines to write by way of *penas*, when of course they would scribble fearfully, destroying all the work which he had begun so successfully. He (Mr. White) therefore went to the head-masters, and said that he would not submit to this state of things, and he finally arranged with them that the *penas* were to be reduced to 20 lines or so, but that they were to be carefully written, and none were to be accepted by the masters until he had put his initials upon them. By following this course they got *penas* which were really beautifully written, and the pupil was benefited instead of injured by the change. He continued still further to speak of his method of teaching, and said that if teachers both in town and country would pay a little more attention to the teaching of writing we should not see so much bad writing as we now do. He also apologised for the disconnectedness of his remarks which had been the result of want of preparation, and, in conclusion, said he hoped if they were spared to meet again, to give them a paper on the teaching of phonography in school.

PROGRESS OF EDUCATION.

Professor Bernier, of St. Francis College, then read a paper in French on the above subject, of which the following is a brief synopsis. He said: The general conclusion as to the origin of progress in humanity has come to be that there is in the mind of man a latent progressive force—a force as mysterious and enigmatic as electricity, vegetation and generation. The mineral progresses into the vegetable, the vegetable into the animal, the animal into man. Man alone requires to be instructed by others. Instruction then is the true civilization. Education teaches self-government. A nation when uneducated breaks out into public crimes just as the uneducated man is almost sure to expose himself to the action of the law. Consider the difference between the nations called savage and those generally esteemed to be civilized. How much nearer the former are to the brute and animal creation. Is not then the true conclusion to be derived from the foregoing ideas that the progress of humanity is education, and education the truest progress of humanity.

The Chairman then introduced the subject of

COMPULSORY EDUCATION.

Principal Hicks, who was first called upon, said that, to tell the truth, he had not as yet been able to form an opinion upon the subject; and he had come there to listen to the opinions of others. It seemed to him that there was a great deal of difficulty connected with the subject. In the first place, it was argued, in favor of compulsory education, that the Government had the power of making any enactments for the benefit of the public generally; and he believed that it had been proved that the great class of those who were detrimental to the State—those who, in other words, were criminal—came from the uneducated masses; which of course, being proved, seemed to indicate that a law should be made to force parents to educate their children. Then, too, there was the individual argument that the child should be taken care of. All must agree that the child should be protected; and if the parent refused to educate him, then the State would step in and compel the children to be sent to school. On the other hand, it was said that compulsory education would interfere with the liberty of the subject. It was also urged that many very young children contributed largely to the support of their parents in the manufacturing districts, and if the State deprived the parent of this means of support, it must supply something in its place. If he were asked to say on which side he should lean, he thought it would not be on the side of compulsory education. He thought that if they compelled children to go to school that the education which they would get would not be so beneficial as that which might be got by some voluntary system. We did not get much from that which was got by compulsion. He thought that they might better wait until, profiting by the experience of other countries, they could devise some system which would be preferable to compulsion. He believed that, from late enquiries, it had been ascertained that in the City of London there were about one hundred and fifty thousand children who did not go to school at all. Of course this was a very dreadful thing, and something must be done there to remedy it.

Principal Howe was then called upon, but said that he had not expected to be able to be present at this meeting, and was therefore not prepared to state his views in any connected form.

Hon. Mr. Robertson, who was also requested to speak by the Chairman, said that he would prefer to listen to what others had to say, lest he might, commit himself to some course of action which he might regret hereafter.

The President.—I think Mr. Robertson committed himself pretty effectually last night. (Laughter.)

Professor McKay said that it occurred to him to say that it was right to make any law which would secure the best interests of the people generally; and that supposing such a law as that spoken of were made no real hardship could arise, as in all probability it would not be rigorously enforced. At the same time he did not see much necessity for it, as in this country, at any rate, the people were all glad enough to send their children to school.

Mr. Emberson, in answer to the objection raised by Principal Hicks, that the liberty of the subject would be interfered with by a compulsory law, said that Mill, in his book on liberty, had come to a solution of this point. He said that any man had a perfect right to do what he pleased so long as he did not interfere with another man. Therefore, if the public saw that people, by persistence in not sending their children to school, were raising up a lot of thieves, who might endanger the property of others, they had a perfect right to compel them to send their children where they would be taught not to steal. In this way he thought that the only theoretical objection to compulsory education was done away with.

Principal Hicks said that if compulsory education became law, it

must be binding on the rich as well as the poor ; and, if a compulsory law was made, the rich man must be compelled to send his children to school as well as the poor man. But, supposing a rich man were to say, "I do not wish to send my children to school. I prefer to educate them at home." Would the rich man be allowed to do this? He should say that if this privilege were given to the rich man it should be given to the poor man also.

Mr. F. Hicks, M. A., remarked upon the practical difficulties in the way of the law. First of all, it was an entirely new style of legislation. All laws heretofore passed had forbidden the doing of certain things which were wrong, but, this was to force a man to do right. There would be very great difficulty in the working of the law. Suppose a case of sickness were to occur, it would be necessary to obtain a doctor's certificate in order to keep the child from school, entailing endless expense and bother. Another fault which was to be found with the law was that it was a sort of class legislation. In a discussion which had taken place in the Montreal Association a short time since, after long consideration it was put to the vote, when out of from forty to fifty persons present there were but two votes in favour of compulsory education, and several of those who had spoken in favor of it refrained from voting.

Hon. Treasurer Robertson thought that the fact that the law was difficult to carry out was not a good argument against it. If it was the duty of the State to provide education for the masses, it was the duty of the State to see that every advantage was taken of the facilities for education which it provided. In a mixed community like ours he certainly saw great difficulty in carrying out the law. It seemed to him that the greatest difficulty which might arise was that in some districts Protestants might be found to go to Catholic Schools, and *vice versa*. This would of course be a great hardship. In Boston the compulsory system was in force, and had worked well. Boys found loitering about the streets were forced to go to school, whence they were sent forth well fitted for the duties of life. It seemed to him that in our system we required something more—either to educate the parents, or to introduce a partial compulsory law, after the fashion of one which was formerly in force. The statistics of crime would, he believed, show that the great burden of crime was committed by persons who were uneducated, and he thought that it was as much the duty of the State to prevent crime as it was to punish it. He should say, then, that we ought not, perhaps, introduce a purely compulsory system; but it did seem to him that we should act with a view of infusing into the minds of the masses of the people an idea of the importance of education; and if they would not take advantage of the facilities provided for them, the State should find some way to drive them to it. If our children were not educated and fitted to perform the duties of life, we must expect to fall back to a lower rank than other countries and the provinces adjacent to us.

Principal Howe said that if the compulsory system were introduced it would not do to allow parents to evade the law on pretence of educating their children at home, as such a system would require too expensive a system of inspection. He believed in having a compulsory system of education and that only. As to the question of religion, it would be positively necessary, under such a system, that education should not touch upon religion at all. With regard to the practicability of enforcing such a law, he would not cite the Spartans as an instance, for in Sparta the child had been taken out of the hands of the parent altogether, and became the property of the State; but there were other countries at the present day, where compulsory education was effectively carried out—for instance, Prussia.

The President said that no doubt all teachers in the country had given special attention to the efforts that were being made on the continent of Europe in this direction. They had also doubtless looked with interest on what had been done in England. It seemed to him that it was the duty of a young country like this to try to avoid the fearful results which had fallen upon older countries owing to the want of education among the young. The question which presented itself to them was how they might best prevent the overgrowth of such a state of things in the province of Quebec; and more especially as we had two of the most important cities in the Dominion within our boundaries. It seemed to him that the best possible free education should be provided, and then, if those means were not improved, it would be their duty to take compulsory measures. The partial compulsory system adopted in the manufacturing districts in England had worked well. Here we had a similar system with regard to vagrants. He also referred to a visit to a reformatory school in Boston.

After some remarks by Mr. Smith,

The President announced that the discussion would be left open until next annual meeting of convention; and after a hymn had been sung and the benediction pronounced, the meeting broke up.

McGill University Intelligence.

REPORT TO THE VISITOR, JANUARY 1st, 1872.

(Printed by permission.)

To the Right Honorable His Excellency Lord Lisgar, Governor-General of Canada, &c. :

MAY IT PLEASE YOUR EXCELLENCY.—The Corporation of the University beg leave to present to Your Excellency, as Visitor of the University under the Royal Charter, their customary Annual Report.

The number of students in the McGill College, in the present session of 1871-2, is as follows :

In the Faculty of Law.....	41
In the Faculty of Medicine.....	137
In the Faculty of Arts.....	97
	—
	275

The students in affiliated Colleges are :

In Morrin College, Quebec.....	8
In St. Francis College, Richmond.....	10

The teachers in training in the McGill Normal School are 108.

The pupils in the Model Schools of the McGill Normal School are 345.

The total number of persons thus deriving benefit from the University, and students and teachers-in-training, is 401, and as pupils in schools 345, in all 746. Of the former 205 are persons not resident in Montreal, resorting thither for education from various parts of Canada, and from places beyond its limits.

The increase in the number of students in Arts is in part due to the establishment of the Department of Practical Science in that Faculty. That in the Faculty of Law is no doubt connected with the improvements and new arrangements made in that Faculty in the past year. The large increase in the number of teachers in training in the McGill Normal School is a gratifying indication of the demand now existing for trained teachers, and of the extent to which the school is appreciated in the country.

At the meetings of Convocation in March and May last, the following degrees were publicly conferred :

Doctor of Laws (<i>ad eundem</i>)	1
Doctors of Civil Laws (in course).....	2
Doctors of Medicine.....	29
Master of Arts	1
Bachelors of Civil Law.....	8
Bachelors of Arts.....	9
	—
	50

At the close of the session of the McGill Normal School in June, the following diplomas were granted by the Minister of Public Instruction for the Province of Quebec :

For Academies.....	4
For Model Schools.....	13
For Elementary Schools.....	45
	—
	62

In the past year, W. H. Kerr, Esq., and Gonsalve Doutre, B. C. L., were appointed Professors in the Faculty of Law. These appointments, with those of the previous year, render the staff of that Faculty more complete than in any previous session.

No changes have occurred in the staff of the Faculty of Medicine. The new building for that Faculty, commenced last Spring, is far advanced toward completion, and will be ready for the classes at the beginning of next session. This building will place our Medical Faculty, already the first in Canada in other respects, in advance of all others in the country in the possession of the material appliances for medical studies. The new building is a substantial stone edifice of three stories, 80 feet by 84, and will afford ample accommodation for the Library and Museum of the Faculty, and for all the necessary class-

rooms and laboratories, while it occupies a high, well-drained and beautiful position in the College grounds.

The most important addition to our work of education in the past year has been the institution of the Department of Practical Science. In this as in other matters, we have been largely indebted to the liberality of citizens of Montreal. The subject was brought before the public in the University Lecture of Nov. 1870, and in a circular issued under the authority of the Board of Governors; and the committee of the graduates undertook the work of soliciting subscriptions. The first donation was the very liberal one of Mr. Daniel Torrance, formerly of Montreal, now of New York; and the subscription list stands as follows:—

PERMANENT ENDOWMENT.

Daniel Torrance, Esq.....	\$5,000
George Moffatt, Esq.....	1,000
C. J. Brydges, Esq.....	1,000
R. J. Reekie, Esq.....	1,000

ANNUAL SUBSCRIPTIONS.

Hon. James Ferrier (per ann. for 7 years).....	\$100
Donald Ross, Esq., do	50
P. Redpath, Esq., (per ann. for 5 years).....	400
J. H. R. Molson, Esq., do	400
G. H. Frothingham, Esq., do	400
T. J. Claxton, Esq., (per annum).....	100

Several of the above subscriptions, it is to be observed, are for a limited term of years: but of these some will no doubt be made permanent, and before the expiration of the others we trust that the utility of this department will be so proved as to draw forth new contributions from the public, while we cannot doubt that the liberality of the Legislature will also be extended to it.

With the sums thus placed at their disposal, the Board of Governors have been enabled to secure the services of G. F. Armstrong, M. A., Cantab., C. E., F. G. S., as Professor of Engineering, and of B. J. Harrington, B. A., Ph. D., as Lecturer in Assaying and Mining: and thus, with the aid of the classes already existing in the Faculty of Arts, to offer to students full courses of study extending over three years, and leading to suitable diplomas in the branches of Civil Engineering and Surveying, Mining Engineering and Practical Chemistry. The classes in these subjects are already attended by nineteen students, though they were commenced late last autumn under many disadvantages as to previous notice. Montreal has therefore the credit of opening the first organized School of Practical Science in British America. Though the beginning thus made is small in comparison with the large and richly endowed schools in other countries it has been, so far, successful, and we have no doubt is destined to grow and extend itself.

We have to regret the removal, by death, of Prof. George Forbes, M. A., whose appointment to the Assistant-Professorship of Logic and Mental and Moral Philosophy was noticed in our last report. He had distinguished himself highly in his academic career at Edinburgh and had approved himself here as an able and successful teacher of the subjects to which he had devoted himself. His early death is a serious loss to this University and to the cause of education in this country. In the present Session the duties of the chair have been provided for temporarily by the kind aid of the Revd. Henry Wilkes, D. D. LL. D., of the Congregational College of British North America, and of the Rev. D. H. MacVicar, LL. D. of the Presbyterian College of Montreal. Inquiries are now in progress for the purpose of securing a permanent professor.

Among the principal donations to the Library of the University in the past year, is that of 191 volumes of new and valuable books from the McGill College Book Club, a society organized for the purpose of procuring all the more important new publications, which after being read by the members, are deposited, on conditions beneficial both to

the University and the members of the Club, in the College Library. Peter Redpath, Esq., has also continued his liberality to the Library, by the donation of 66 volumes, principally in continuation of the Public Records in the "Peter Redpath Historical Collection."

At the beginning of the year William Molson, Esq., already so large a benefactor to the University, again evidenced his thoughtful liberality in our behalf, by giving the sum of \$4,000 to constitute a Library Fund, the income of which is to be devoted to annual additions to the Library.

We regret to state that the subscription for the general endowment fund has not advanced beyond the point indicated in the last report. The capital sum realized by the new subscription amounts only to about \$50,000, exclusive of contributions for special objects, including the Department of Science, Library, Exhibitions and Scholarships, amounting to \$15,667 more, and annual subscriptions for these special objects to the amount of \$3,350. Though these amounts afford much reason for gratitude and encouragement, it is still greatly to be desired that the general endowment should be raised to at least \$150,000, in order to enable adequate provision to be made for many branches of the work of the University now carried on under serious disadvantages.

It is a significant fact that while the subscriptions raised for the University within the last two years represent an increased income of about \$7,000, no officer of the University has received any increase to his emoluments therefrom, nor has it been possible to provide for any further subdivisions of chairs or for the expenses of examinations. The whole has been employed in adding to the means of instruction in providing aids to students, and in meeting the deficit occasioned by the diminution, under the new Superior Education Act, of the aid formerly granted by the Legislature.

The subject of the higher education of women has often presented itself to the authorities of this University, but want of adequate means has hitherto prevented any practical steps from being taken in this important matter. It has, however, afforded the corporation much pleasure to learn that the Ladies' Educational Association recently established in Montreal, has organized with much success courses of lectures for young women, in which several of the Professors of the University have been able to take part. Another and important movement in this direction, has been the subscription of the Hannah Willard Lyman memorial fund, on the part of former pupils of that eminent and lamented teacher. This fund has been placed in the hands of the Board of Governors, its income to be applied to the encouragement of students in a college for women, should such be established, and in the meantime, in classes such as those of the Ladies' Association. The sum of \$940 has already been paid in on account of this fund, which is memorable as the first endowment for the education of women ever entrusted to the Board of Royal Institution. It is to be hoped that it may be followed by others in sufficient amount to realise at length the idea of a college for women affiliated to the University.

C. D. DAY, LL. D.,
Chancellor.

DONATIONS TO THE LIBRARY AND MUSEUM.

The Corporation of McGill University have pleasure in acknowledging the following donations to the Faculty of Arts during the Quarter ending January 24th, 1872:—

1.—TO THE LIBRARY.

From the Lords Commissioners of the Admiralty—Greenwich Observations, 1869, 4to.

From Messrs. McMillan & Co.—Specimens of English Literature 8vo.

From Mrs. A. Simpson—Journals of the Legislative Assembly, with Appendices, 32 vols., 8vo.; Petitions and Documents, fol.; Jameson on Minerals.

From Mrs. W. C. Baynes—Abyssinian MS. 8vo.

From Principal Dawson, LL. D.—Fossil Plants of the Devonian and Upper Silurian Formations of Canada, pam. 8vo.

From the Government of Washington—Report of the U. S. Geological Exploration of the Fortieth Parallel, vols. 3 and 5, 4to; Atlas accompanying vol. 3rd of the above-mentioned Report, fol.

From the Norwegian University of Christiania—Norejes Officielle Statistiek, 1869–70–71, 19 pam. 4to.; various other Publications, 9 pam.

2.—TO THE MUSEUM.

From Mrs. Baynes—Leaves encrusted with Calcareous Spar and other specimens.

From Professor Darey—Trilobites from Alburgh, Vt.

From Dr. Harrington—Specimens of Zinc Ores from New Jersey and specimen of *Limulus*.

From Mr. Nighswander—Fossils from Cape Breton.

From Mr. Selwyn, F. G. S.—Internal support of *Virgularia*, from Fraser River.

THE FOUNDER'S FESTIVAL.

The annual commemoration of the birthday of Mr. Peter McGill, the founder of McGill University, took place in the William Molson Hall, and was graced by a large and brilliant assembly of ladies and gentlemen. The company numbered about four hundred, of whom seventy or eighty were graduates of the University; the remainder were invited guests. Among those present were His Worship the Mayor, the Ven. Archdeacon Bond, A. Robertson, Esq., Q. C., one of the Governors of the University; Rev. Canon Ellegood, Revd. Dr. Wilkes, Mr. Selwyn, Dr. Campbell, Dean of the Faculty; Ed. Carter, Esq., Q. C.; Prof. Darey, and Prof. Armstrong.

Of the occasion of the commemoration it is unnecessary to speak. It were a more than twice told tale to tell the people of Montreal how Peter McGill, having earned his way to fortune, used a portion of it to lay the foundations of the magnificent University which now bears his name, and how the Graduates and Students in their gratitude for the noble gift resolved to institute an annual Commemoration in honour of the Founder. The celebration has been kept up with great spirit ever since. Originally it took place upon the birthday of the Founder, but of late the day has been fixed to meet the convenience of those who participate in it. This year it has been held later than usual, but with no diminution of the interest which the occasion always excites. The gathering was more varied than ordinary evening assemblies, the presence of a considerable number of graduates in academic costume affording an agreeable relief to the sombre monotony of evening dress, and contrasting with the brilliant toilettes of the fair visitors.

An innovation upon the ordinary usage was the omission from the programme last night of all speaking or reading. It has been customary for some of the graduates to welcome the company with short addresses, but it was decided to omit these on the present occasion, and the deprivation was accepted by the company with much indulgence. They must have been captious indeed who were disposed to complain, for the company were afforded a treat of really very fine music, and songs, very effectively rendered by Mrs. Brailey, Mrs. Kedslie, and Prof. Armstrong of the Engineering School, Mr. B. J. Harrington, Ph. D., presided at the piano, and the orchestra was under the lead of Herr Gruenwald. The following were the selections:—

1. Overture.....“Zampa,”.....*Herold.*
2. Song.....“Quando a te lieta,”.....*Gounod.*
MRS. KEDSLIE.
3. Quadrille.....“Fest,”.....*Jos. Strauss.*
4. Song.....“Notte e Giorno,”.....*Mozart.*
PROF. ARMSTRONG.
- 5 “Medley of Scotch Airs,”.....*R. Gruenwald.*
- 6 Song.....“Merry Birds,”.....*Gumbert.*
MRS. BRAILEY.

7. Overture.....“*Tancredi*,”.....*Rossini.*
8. Duet.....“*Crudel Perche*,”.....*Mozart.*
MRS. KEDSLIE and PROF. ARMSTRONG.
9. Valse.....“*Wiener Kinder*,”.....*Jos. Strauss.*
10. Song.....“*Nightingale's Trail*,”.....*Ganz.*
MRS. BRAILEY.
11. Selections from “*La gazza ladra*,”.....*Rossini.*
12. Song.....“*Will he come*,”.....*Sullivan.*
PROF. ARMSTRONG.

Supper was served in the Library which, as well as the Museum, was thrown open to the guests. After spending a very pleasant evening, the company broke up shortly after eleven o'clock.—(*Gazette.*)

MISCELLANY.

Education and Literature.

—*Good Readers Scarce.*—The *Pall Mall Gazette* of a recent date declares that educated men in England, as a rule, are unable to read prayers and chapters of the Bible decently, for the very simple reason, that as a rule, they cannot read aloud anything whatever in a clear, unaffected and intelligent manner. It goes on to say: “Take a score of the head-boys at Eaton, at Westminster, or Rugby, or any other public school; or a score of fresh bachelors of arts at Oxford or Cambridge; or a score of gentlemen assembled in any drawing-room, and set them to read aloud a few chapters of a novel, or a history, or an essay, and observe the result. Perhaps not one of the score will get through the task without mumbling, bad emphasis, slovenliness, or nervousness, or affectation so that his hearers shall at once be pleased and instructed.”

—*Jefferson's Ten Rules.*—Jefferson's ten rules are good yet, especially so for those who have the training of children in public schools. They are so short and concise, and embody so much of value, that it would be well if they were clipped out and put up in some conspicuous place. They are as follows:—

1. Never put off till to-morrow what you can do to-day.
2. Never trouble another for what you can do yourself.
3. Never spend your money before you have earned it.
4. Never buy what you do not want because it is cheap.
5. Pride costs more than hunger, thirst and cold.
6. We seldom repent of having eaten too little.
7. Nothing is troublesome that we do willingly.
8. How much pain the evils have cost us that have never happened.
9. Take things always by the smooth handle.
10. When angry, count ten before you speak; if very angry count a hundred.

—*Letters of Recommendation.*—A gentleman advertised for a boy to help him in his office, and nearly fifty applicants presented themselves to him. Out of the whole number he in a short time selected one, and dismissed the rest. “I should like to know,” said a friend, “on what ground you selected that boy, who had not a single recommendation?” “You are mistaken,” said the gentleman, “he had a great many. He wiped his feet when he came in, and closed the door after him, showing that he was careful. He gave up his seat instantly to that lame old man, showing that he was thoughtful and kind. He took off his cap when he came in, and answered my questions promptly and respectfully, showing that he was polite and gentlemanly. He picked up the book which I had purposely laid on the floor and replaced it on the table, while all the rest stepped over it or pushed it aside; he waited quietly for his turn, instead of pushing and crowding, showing that he was honest and orderly. When I talked with him, I noticed that his clothes were carefully brushed, his hair in nice order, and his teeth as white as milk; and when he wrote his name, I observed that his fingernails were clean, instead of being tipped with jet, like that handsome

little fellow's in the blue, jacket. Don't you call those letters of recommendation? I do, and would give more for what I can tell about a boy by using my eyes ten minutes than for all the fine letters he could bring me."

—*Children Should go to Bed Early*—Many children, instead of being plump and fresh as a peach, are as withered and wrinkled as last year's apples, because they do not sleep enough. Some physicians think that the bones grow only during sleep. This I cannot say, certainly, but I do know that those little folks who sit up late at night are usually nervous, weak, small, and rickety.

The reason you must sleep more than your parents is, because you have to grow and they do not. They can use up the food they eat in thinking, talking, and walking, while you should save some of yours for growing. You ought to sleep a great deal; if you do not, you will in activity consume all you eat, and have none or not enough to grow with.

Very few smart children excel, or even equal, other people when they grow up. Why is this? Because their heads, if not their bodies, are kept too busy; so that they cannot sleep, rest, and grow strong in body and brain. Now, when your mother says Katie or Georgie, or whatever your name may be, it is time to go to bed, do not worry her by begging to sit up "just a little longer," but hurry off to bed, remembering that you have a great deal of sleeping and growing to do to make you a healthy, happy and useful woman or man.

—*Night-School for Artisans*—The city of Philadelphia has opened schools for the benefit of its artisans, and furnished instruction in the department of practical mathematics, mechanical drawing, steam engineering, business forms and penmanship, chemistry, natural philosophy, anatomy, physiology, and hygiene. The results of such efforts must be a high order of workmanship. In educating men and boys who are to become mechanical workmen, the State indirectly benefits itself. Educated and intelligent labourers, whether they are to be employed in the field, forest or workshop, will eventually lead to the advancement of all the mechanical arts by which civilisation will be promoted, and the country benefited.

The Legislature of Massachusetts has also provided for free instruction in mechanical and industrial drawing. Boston has begun the good work, by furnishing accommodations at the Institute of Technology for six hundred students.

—*Education and Labor*.—In the American Senate, December 13, Mr. Hoar from the Committee on Education and Labor, reported a Bill providing for a commission of three persons, to hold office for two years, unless their duties shall have been sooner accomplished, who are to investigate the subject of the wages and hours of labor, and the division of the joint profits of labor and capital between the laborer and the capitalist, and the social, educational, and sanitary condition of the labouring classes of the United States, and show how the same are affected by existing laws regulating commerce, finance and currency. The commissioners are to receive a salary of \$5,000 each, and may employ a clerk; they shall report the result of their investigations to the President, to be transmitted by him to Congress. The Bill was passed December 20.

—*Lord Stanley on the Study of English*.—No word will fall from me in disparagement of classical literature; I know its value full well; but it seems in a country where so many students are familiar with every dialect of Greek, and every variety of classical style, there should be so few who have really made themselves acquainted with the origin, the history and the gradual development into its present form of that mother tongue which is already spoken over half the world, and which embodies many of the noblest thoughts that have issued from the brain of man. To use words with precision and with accuracy, we ought to know their history as well as their present meaning. And depend upon it, it is the plain saxon phrase far more than any term borrowed from Greek or Roman literature that, whether in speech or in writing, goes straightest and strongest to men's heads and hearts.

—*American Items*.—In the new apportionment Bill, passed the House, the ratio of 137,800 population has been adopted, which gives a House of 283 members, or an increase of forty. Under this new apportionment Vermont and New Hampshire each loses a member, while Massachusetts gains one member, New Jersey two, and Pennsylvania two, while Illinois gains five and Missouri four. In the political division of the Union the New England States lose one member, the central Northern States gain five, the Southern border and late Slave States south of Missouri gain thirteen, and the Western States gain twenty-three. The electoral vote for the Presidency will be 357, of which the majority will be 179. The bill goes into effect March 3, 1873. The new distribution among the States will be as follows:—Maine, 2; Massachusetts, 11; Rhode Island, 2; Connecticut, 4; New-York, 32; New Jersey, 7; Pennsylvania, 26; Delaware, 1; Maryland, 6; Virginia, 9; North Carolina, 8; South Carolina, 5; Georgia, 9; Alabama, 7; Mississippi, 6; Louisiana, 5; Ohio, 20; Kentucky, 10; Tennessee, 9; Indiana, 12; Illinois, 19; Missouri, 13; Arkansas, 4; Michigan, 9; Florida, 1; Texas, 6; Iowa, 9; Wisconsin, 8; California, 4; Minnesota, 3; Oregon, 1; Kansas, 3; West Virginia, 3; Nevada, 1; Nebraska, 1.

The Secretary of the Treasury reports that the total expenditures for the last year amounted to \$292,177,188, and the receipts for the same period to \$383,323,944.

The Post-master General reports that the revenue of his department during the last fiscal year amounted to \$20,037,045, the expenditures to \$24,390,104.

Science.

—*Catalogues of Scientific Works*.—Among the most useful aids to those engaged in scientific research are well digested catalogues of all the books and memoirs bearing upon the subjects of their inquiry. Nearly all branches of science have such indexes which, indeed, are indispensable works of reference. Amongst the most important of such works is one undertaken several years ago by the Royal Society of London, and mainly, according to the preface of the first volume, in consequence of a suggestion to that effect made by professor Henry of the Smithsonian Institution. This is intended to contain a list of all scientific papers or articles published in private serials or the transactions of societies, from the earliest period of logical research down to the present date, the names of authors being arranged in alphabetical sequence, with the titles under each in chronological order. Of this gigantic work, five volumes, each as large as a volume of the "Encyclopædia Britannica," have already been published, and the sixth and last is now in press, and will appear in the course of the coming year.

—*German Fishery Association*.—Among the various organizations established for the promotion of national industry and welfare, one of the most important is the German Fishery Association, recently organized, with its head-quarters at Berlin. This is directed by some of the most eminent naturalists in the country, assisted by men of practical experience in fish-culture and other allied pursuits; and it has already done a great deal towards accomplishing the mission for which it was established.

Many inquiries have been initiated in reference to the proper mode of the culture of oysters, crabs, and other marine invertebrates, as also in regard to the hatching and rearing of edible fish, both fresh water and marine. Its transactions embrace original memoirs and translations from Scandinavian authorities whose experience is considered of value to other parts of Europe. There is no association precisely similar to this in the United States,—says *Harper's Weekly*,—although the harmonious cooperation of the Fishery Commissioners of the Union, which has been so frequently exhibited, perhaps answers the purpose to a certain degree. There is however, nothing in the way of Official Reports in America that at all correspond in thoroughness and extent to those of the German Association, documents emanating from the Department of Fisheries in Canada coming nearest to them.

—*Russian Polar Expeditions*.—Preparations continue to be made on the part of the Russian Government, assisted by its scientific men, for the great polar expeditions of 1872-73. Among the points to which special attention is to be directed are, in the region west of Nova

Zembla, first the determination of the cold and warm currents between the coast and Nova Zembla; second to decide the limit of the polar ice, and to take measurements of the deep seas; third, to ascertain the extension of the Gulf Stream, and what becomes of it when it meets the polar ice; fourth, to learn especially the distribution of the Gulf Stream along the coast of Nova Zembla; fifth, to affix accurately the extension of certain parts of North-Western Nova Zembla. To the East and North-East, the points to be inquired into are, first, the expansion of the Kora, and all that portion of the sea nearest to it on the East; second, to penetrate north-easterly to the limit of the polar ice; third, at least to make an effort to get as far as possible to the East, and to explore the regions along the mouths of the Siberian rivers; fourth, to make accurate geographic determinations along the least known portions of the Siberian coast; fifth, to prosecute studies in regard to the hunting ventures of the Norwegians and Russians in Nova Zembla. These two regions of country will be intrusted to two different sailing vessels respectively each provided with a competent commander, a specialist in physical geography, and a zoologist. The experience gained by these expeditions during 1872 is to be utilized still further in a much more extended and more completely equipped exploration in 1873, in which the same persons will take part.

—*Meteorological Storm-Warnings.*—A motion was made in the British Parliament, just before its last adjournment, for the appointment of a committee to report upon the practical effect of the storm-warnings issued by the Meteorological office, specifying how many had been verified by the results, and how many the contrary. The return has, we believe, not yet been made although the general subject has been discussed at considerable length in the London journals. Under the administration of the government meteorological system of storm-warnings conducted by Admiral Fitzroy, the attempt was made to indicate the probable approach of gales and storms, with the general direction from which the storm was to be expected. These were announced during the day time by two large bodies in the shape of a drum and a cone variously adjusted, and at night by means of lights. After Admiral Fitzroy's death, and the reorganization of the system, but one drum was used, and that only raised to show that a serious atmospheric disturbance existed somewhere on or near the British coast. This is exhibited for thirty-six hours after the telegraphic message directing it to be hoisted, and is merely intended to give an intimation to seamen to be on the look-out for approaching bad weather. At the present time there are 74 drum signals in England and Wales, 32 in Scotland, 12 in Ireland, 3 in the Isle of Man, and 2 in Jersey.

A similar system has quite recently been adopted by the signal service of the United States, under General Meyer. The day signal here consists of a flag instead of a drum, and is likewise intended only to indicate the probable approach of a storm blowing at the rate of thirty miles an hour. The short time during which this system has been in operation has been sufficient to prove its value; and during the late severe gales all over the country much loss of life and property has been prevented by proper attention to the indications given. For a considerable time the signal-office has given telegraphic announcements of the probabilities of the weather; and we learn from an abstract of the report of the Chief Signal Officer, General Meyer, that 65 per cent of these prognostications have been verified by the results; and as the theory of atmospheric disturbances is better understood the percentage of verifications will continually increase.

—*Disinfectants.*—Coming now to pass under review the chief disinfectant agent, we shall begin with chlorine as indubitably one of greatest intrinsic power and widest sphere of application. Nevertheless circumstances occur positively incompatible with the employment of chlorine; these will be made obvious as we proceed. Chlorine itself is a gas heavier than air, and of yellow colour, or rather yellowish-green; hence the name chlorine from "*chloros*," a Greek designation for that tint. It is violently irritating to the throat and lungs, hence cannot be breathed without injury except under circumstances of extreme dilution. For this reason pure chlorine is rarely used as a common or popular disinfectant, although in cases permitting its application strongly to be recommended. More generally, the disinfecting power of chlorine is applied through the substance known in commerce as chloride of lime, though advancing no chemical title to that designation. The excellence of chloride of lime regarded as a disinfectant is, that it evolves chlorine so slowly as to be no longer incompatible with safe inspiration. Proportionally, however, to this modification, this taming down of the pure agent, is its disinfective inefficiency; so that whenever the fullest action of chlorine is

desired, and circumstances do not forbid, pure chlorine should preferentially be used. Take the following as a suitable case. An uninhabited chamber has lodged patient or patients suffering from infectious or contagious disease. Furniture, bed-clothes, hangings, are one and all contaminated, or supposed to be contaminated. In this case, fumigation with pure chlorine may be applied with good effect; but the operator should bear in mind that all dyed and printed textile fabrics will be bleached more or less, chlorine being the most powerful of all bleaching agents. Oil-polished articles of furniture, such as dining-tables, will not suffer perceptibly, but French-polished surfaces will be more affected. Having resolved on chlorine fumigation, the following routine should be adopted. Windows should be shut, the fire-place also, by letting down the register-door if a register-stove, or, if not, by some means equivalent. These precautions taken, the chlorine may be generated. Two or three pounds of black oxide of manganese being mingled with half as much common salt, the mixture is to be thrown into an iron pan, for which purpose nothing is better than a frying-pan. The latter is to be set in another vessel containing hot sand, and both placed in the middle of the room to be fumigated. A mixture of oil of vitriol and water in equal parts is next to be poured on the salt and manganese, the whole stirred round with a stick or iron rod; then the operator should leave, shutting the door behind him. During this operation no chlorine must be breathed, or the effect will be very painful, not to say even more serious. The operation is not difficult to conduct, under the precautions indicated. Chlorine, being a heavy gas, takes some time to rise to the level of the operator's nose and mouth, and, being coloured, is visible. The apartment should not be entered for twenty-four hours at least, and then carefully. If, on opening the door, the smell of chlorine be very perceptible, the door should be allowed to remain open, the operator retiring. Amongst all means of disinfection by chemists, this is without doubt the one of greatest power, but is also one that from its very nature cannot often be applied. Chloride of lime, however, may always be used. Mixed with water, floors and walls can be profitably scrubbed with it. Linen and cotton articles can be steeped in this solution with advantage to their colour as well as their sanitary purity. Chloride of lime is injurious to textile fabrics, however, by acting on the fibre, and diminishing its strength. This fact some of us find illustrated by our washerwomen, who are too well aware of the bleaching power of chloride of lime. If a recommendation of ours could be of avail, chamber walls would always be scrubbed with a solution of chloride of lime in water previous to repapering. It is alarming for one acquainted with miasms, their nature and effects, to reflect on the germs of disease imprisoned on house-walls in the process of repairing. In addition to surface impurities, the paper-hangers' paste adds others, and a pabulum of growth for yet another series. It is much to be regretted that some ingenious person has not invented an ornamental washable wall-paper. Beyond the varnished varieties of paper-hangings only adapted to offices and coarse wall-work, nothing in this way has been done.—*Tinsleys' Magazine.*

—*Electricity.*—Electricity has achieved, the *Pall Mall Gazette* says, a new triumph. Already employed to restore vigour and nimbleness to the gouty limbs of decrepit *bons vivants*, the recent discoveries of Dr. Bernier, a French physician, show electricity to be an efficient remedy for the evil effects of excessive drinking on the human nose. The doctor maintains that, by application of an electric current to noses even of the most Baebic hue, the flesh may be made "to come again as the flesh of a little child," and supports his assertion by a case performed on a female patient of his own, a woman of high rank. "Knights of the burning lamp," who have still some regard for personal appearance, will appreciate Dr. Bernier's discovery, as it promises them immunity from the dreaded outward testimony to their pet vice. There is one danger, however, in the discovery—namely, its tendency, if confirmed, to encourage the growth of secret intemperance.

—*Chloral in Cholera.*—Dr. von Reichard has employed chloral in the recent epidemic of cholera at Riga—first to calm the cramps at the outset; secondly, to lessen the precordial anguish in the last stage; thirdly, to arrest the vomiting; fourthly, to induce sleep, for which the patients have earnestly prayed. It has successfully fulfilled all these indications. In one case, in which the patient was *in extremis*, and had apparently not three hours to live, sixty grains of chloral gave calm sleep; the temperature rose; the pulse fell from 130 to 90, and regained a certain fulness; the *facies cholericæ* disappeared; and the patient was, as it were, snatched from the jaws of death. Dr. Blumenthal, in three cases of severe cholera saved two out of three patients. The doses administered were sixty grains in half-an-ounce of water twice or thrice in an hour.—*Berlin Clin. Wochenschrift; Gazette Méd. de Strasbourg.*

Meteorology.

From the Records of the Montreal Observatory, Lat. 45° 31' North; Long. 4h. 54m. 11 sec. West of Greenwich. Height above the level of the sea, 182 feet. For the month of December, 1871. By CHARLES SMALLWOOD, M.D. LL. D., D.C.L.

DAYS.	Barometer corrected at 32°			Temperature of the Air.			Direction of Wind.			Miles in 24 hours.
	7 a. m.	2 p. m.	9 p. m.	7 a. m.	2 p. m.	9 p. m.	7 a. m.	2 p. m.	9 p. m.	
1	29.900	29.886	29.834	-2.5	19.2	10.0	W	W	W	289.74
2	.997	30.051	.994	1.0	27.0	22.2	W	W	W	221.11
3	.996	29.988	.860	28.0	46.0	33.0	SW	SW	SW	77.81
4	.601	.284	.132	35.0	37.3	55.5	W	NE	W	66.15
5	.397	.504	.711	3.0	2.8	-1.0	W	W	W	102.17
6	.900	.852	.647	-10.7	10.9	9.8	W	W	SW	124.10
7	.320	.416	.452	20.1	27.0	24.0	W	W	W	90.64
8	.999	.974	.930	20.4	24.8	24.0	W	W	W	67.20
9	.766	.984	.971	17.5	19.0	18.2	NW	W	W	104.10
10	.788	.701	.637	24.0	26.3	26.0	W	SW	W	86.27
11	.726	.732	.747	19.2	30.0	23.0	W	W	W	91.12
12	.898	.984	30.090	20.2	30.1	25.0	NW	NW	W	99.12
13	.961	.824	29.781	10.9	21.0	15.1	NE	NE	NE	71.26
14	.894	.946	.994	17.2	19.0	12.0	W	W	W	84.29
15	30.021	30.026	30.030	8.7	15.1	12.0	W	W	NW	161.74
16	.025	.001	29.993	10.3	14.3	14.1	W	W	W	67.71
17	29.849	29.930	30.080	26.3	32.0	32.0	SW	W	SW	59.12
18	30.050	.767	29.850	28.5	29.2	39.0	W	NE	W	26.10
19	29.991	.667	.551	11.7	16.6	13.1	W	NE	NE	87.71
20	.448	.473	.632	3.8	9.1	-1.6	NW	NW	NW	89.20
21	.759	.946	30.280	-22.4	-2.2	-12.9	W	W	W	166.14
22	30.360	30.176	.104	0.0	18.2	12.0	SW	SW	SW	210.71
23	.100	29.660	29.380	14.5	34.0	39.0	SE	SW	SW	91.11
24	.000	30.160	.964	31.1	30.0	31.0	W	W	W	114.12
25	29.801	29.798	.989	34.8	39.6	30.0	SW	SW	SW	84.10
26	30.181	30.162	30.000	8.0	10.0	10.0	W	NE	NE	24.12
27	29.614	29.663	29.904	11.4	18.6	10.0	NE	W	W	125.17
28	30.149	30.162	30.170	0.0	24.9	15.0	W	SW	SW	206.14
29	.045	.004	.250	16.6	26.3	19.0	SW	SW	W	79.12
30	.462	.425	.311	-1.0	6.0	15.0	NE	NE	NE	104.12
31	29.996	29.941	29.900	31.5	32.0	25.3	SW	SW	SW	206.16

REMARKS.

The highest reading of the Barometer was on the 30th day, and was 30.462 inches; and the lowest on the 4th day, 29.132 inches. The monthly mean was 29.885 inches, and the monthly range 1.330 inches.
The highest temperature was observed on the 3rd day, 46°; the lowest 22° 9' (below zero), on the 21st day. The monthly mean was 18° 50', which is two-tenths of a degree lower than the "Isotherm" for Montreal for the month of December.
Rain fell on 3 days, amounting to 0.413 inches. Snow fell on 21 days, amounting to 26.79 inches.

—Observations taken at Halifax, N. S., during the month of Dec. 1871; Lat. 44° 39' N.; Long. 63° 36' W.; height above the Sea 175 feet by Sergt. Thurling, A. H. Corps, Halifax.

Barometer, highest reading was on the 25th.....	30.524 inches
" lowest " " 20th.....	28.997
" range of pressure.....	1.527
" mean for month (reduced to 32°).....	29.755
Thermometer, highest in shade on the 24th.....	49.7 degrees
" lowest " " 22nd.....	-4.0
" range in month.....	53.7
" mean of all highest.....	34.4
" mean of all lowest.....	15.7
" mean daily range.....	18.7
" mean for month.....	25.0
" maximum reading in sun's rays.....	97.2
" minimum reading on grass.....	-6.0
Hygrometer, mean of dry bulb.....	26.4
" mean of wet bulb.....	24.8
" mean dew point.....	16.7
" elastic force of vapour.....	.093
" weight of vapour in a cubic foot of air.....	1.1 grains.
" weight required to saturate do.....	0.6
" the figure of humidity (Sat. 100).....	65
" average weight of a cubic foot of air.....	568.5 grains.
Wind mean direction of North.....	14.25 days.
" " East.....	0.25
" " South.....	2.25
" " West.....	14.25
" mean daily force.....	2.3
" mean daily horizontal movement.....	265.2 miles.
Cloud, mean amount of, (0-10).....	8.1
Ozone, mean amount of, (0-10).....	3.9
Rain, No. of days it fell.....	6 days.
Snow, No. of days it fell.....	18
Amount collected on ground.....	3.93 inches.
Fog.....	3 days.

From the Records of the Montreal Observatory, Lat. 45° 31' North; Long. 4h. 54m. 11 sec. West of Greenwich. Height above the level of the sea, 182 feet. For the month of January, 1872. By CHARLES SMALLWOOD, M.D., LL. D., D.C.L.

DAYS.	Barometer corrected at 32°			Temperature of the Air.			Direction of Wind.			Miles in 24 hours.
	7 a. m.	2 p. m.	9 p. m.	7 a. m.	2 p. m.	9 p. m.	7 a. m.	2 p. m.	9 p. m.	
1	30.100	30.575	30.530	34.5	25.0	19.0	W	W	W	94.17
2	.611	.041	.004	16.6	21.3	7.2	NE	NE	NE	81.27
3	.251	.162	.125	8.6	18.2	18.0	NE	NE	NE	98.74
4	.021	.001	.090	19.1	26.0	31.0	NE	NE	NE	90.64
5	.020	29.994	29.846	29.0	32.0	31.0	NE	NE	W	84.61
6	29.601	.863	30.071	31.0	30.0	5.0	W	W	W	79.24
7	30.175	30.218	.327	-9.9	3.6	3.5	W	NW	NW	284.20
8	.366	.309	.261	7.6	16.0	4.0	W	W	W	287.91
9	.067	29.989	.000	2.3	26.2	23.0	W	W	W	104.12
10	.080	30.041	.025	23.1	28.5	28.0	W	W	W	96.66
11	29.912	.642	29.411	27.5	32.5	32.5	W	SW	SW	104.12
12	.399	.548	.551	30.5	42.0	34.0	W	W	W	118.17
13	.532	.724	.975	34.0	30.0	16.1	W	N	NE	91.12
14	30.100	30.112	30.150	5.0	26.0	8.0	N	N	W	104.20
15	.082	.036	.025	-1.2	16.0	6.5	W	NW	W	84.12
16	.000	.017	.149	0.4	20.0	16.0	NE	NE	NE	52.10
17	.201	.097	.051	7.6	24.2	17.6	W	N	W	109.24
18	29.862	29.776	29.830	7.5	23.7	27.0	W	W	W	184.12
19	.974	30.000	.831	26.5	30.5	28.0	W	W	W	94.24
20	.421	29.401	.636	12.4	34.0	25.0	SW	W	W	86.29
21	.750	.682	.700	15.2	33.1	24.6	W	W	W	114.12
22	.610	.522	.475	26.6	31.0	30.2	W	WSW	W	129.00
23	.261	.612	.752	31.0	16.1	11.0	SW	W	W	201.17
24	.886	.671	.711	-3.4	19.7	2.1	W	W	W	251.19
25	.550	.502	.475	2.0	22.0	12.1	W	W	W	97.14
26	.402	.416	.430	9.8	32.0	20.0	W	W	W	209.17
27	.460	.519	.601	14.8	23.8	21.0	W	W	W	110.14
28	.500	.511	.500	19.5	23.2	20.0	W	W	W	96.00
29	.451	.530	.742	14.9	18.2	8.0	W	W	W	186.13
30	.961	30.000	30.025	0.5	26.0	16.2	W	W	W	204.17
31	.980	29.999	.010	10.1	31.1	12.0	W	W	W	181.16

REMARKS.

The highest reading of the Barometer was on the 1st day, and was 30.530 inches; the lowest on the 23rd day, 29.260 inches. The monthly mean was 29.747 inches.
The highest temperature was on the 12th day, 42° 0'; the lowest on the 7th day, 9° 9' (below zero). The monthly mean was 19° 34', which is 5° 34' higher than the "Isotherm" for Montreal for the month of January.
Rain fell on 3 days, amounting to 0.576 inches. Snow fell on 11 days, amounting to 13.60 inches.

—Observations taken at Halifax, N. S., during the month of Jan. 1872; Lat. 44° 39' N.; Long. 63° 36' W.; height above the Sea 175 feet by Sergt. Thurling, A. H. Corps, Halifax.

Barometer, highest reading on the 3rd.....	30.385 inches.
" lowest " " 26th.....	29.125
" range of pressure.....	1.260
" mean for month (reduced to 32°).....	29.588
Thermometer, highest in shade on the 5th.....	46.0 degrees
" lowest " " 25th.....	-3.0
" range in month.....	49.0
" mean of all highest.....	32.0
" mean of all lowest.....	15.1
" mean daily range.....	16.9
" mean for month.....	23.5
" highest reading in sun's rays.....	86.0
" lowest on grass.....	-5.0
Hygrometer, mean of dry bulb.....	25.4
" mean of wet bulb.....	23.7
" mean dew point.....	14.3
" elastic force of vapour.....	.083
" weight of vapour in a cubic foot of air.....	1.0 grains.
" weight required to saturate do.....	0.6
" the figure of humidity (Sat. 100).....	61
" average weight of a cubic foot of air.....	566.4 grains.
Wind, mean direction of North.....	20.75 days.
" " East.....	0.50
" " South.....	3.25
" " West.....	6.50
" daily horizontal movement.....	276.7 miles.
" daily force.....	2.4
Cloud, mean amount of (0-10).....	7.1
Zone, mean amount of (0-10).....	3.7
Rain, No. of days it fell.....	4 days.
Snow, No. of days it fell.....	13
Amount of rain and melted snow collected.....	3.27 inches.



THE JOURNAL OF EDUCATION

Devoted to Education, Literature, Science, and the Arts.

Volume XVI. Quebec, Province of Quebec, March & April, 1872. Nos. 3 & 4.

TABLE OF CONTENTS.

Teachers among themselves.....	33	List of Graduates Prizes, &c.....	46
Congress of Irish National School Teachers.....	36	McGill Normal School Association..	47
A series of lessons in the Geography of Canada.—(Continued)	38	Opening of St. Ann's Protestant School, Montreal.....	47
The New Governor-General of Canada	41	Montreal City Sch. ol.	49
What to do with our boys.....	42	Advertisements: Wants.	
Chess as a Study and Relaxation..	43	Teachers wanted for Model School.	51
Poetry the song of the School....	44	Employment wanted as teacher in a family or Model School..	51
Official Notices.....	44	Miscellany.....	51
McGill University Intelligence.		Table of Apportionment of Supplementary Grant for Poor School	
Annual Convocation of the Faculties of Law and Medicine. ...	45	Municipalities.....	52
		Meteorology.....	56

Teachers Among Themselves.

(Paper read by Mr. F. Hicks before the Teachers' Association.)

The subjects which have principally occupied the attention of this Association during the present session have been almost, if not entirely, connected with the direct work of the teacher as an instructor. Such peculiar attention must necessarily be the case in all associations of men—whatever their occupation. Even when men in some particular line of life band themselves together for any purpose, whether of amusement or otherwise, one may safely estimate that at least one-half of their intercourse and conversation will have reference to their daily work in life.

This being the case, it would be no matter of wonder if our Association confined itself exclusively to the consideration of modes of teaching and other matters bearing directly upon the school-room.

But there exist, for the teacher, other relations than these technical ones and it will be my endeavour, this evening, to shew that these latter relations are not few nor unimportant—that their cultivation or neglect has, in many ways, a powerful effect on us teachers, and, indirectly, through us, on our schools. Nor, this alone, but, also, that the direct influence of such action on our schools cannot be lightly reckoned.

The most careless reader of the history of our present civilization cannot fail to have remarked the tendency of men engaged in some common pursuit to unite them-

selves into associations. These associations have, naturally for their object, the preservation of the interests and the furtherance of the projects of the members, individually, and as a class. The immense influence that these associations have exerted on the governments of the countries in which they exist, and the share they have contributed to the bringing about of our present condition of enlightenment and civilization, appear from the mere mention of the names of a few of these combinations and their results.

The association which was formed expressly to gain and did gain the Englishman's charter of liberty.

The immense associations of the various churches now existing. (Of course I do not mean to ascribe the power of these all to the combination—but the associations are, at any rate, the means.)

The association of merchants which founded the vast Eastern Empire of Great Britain.

To come closer to ourselves—the English Educational League and the various teachers' associations in England. No country in the world is, probably, just now making greater progress in primary education than England, and any one who has read the recent educational periodicals of that country cannot fail to perceive the influence exerted by the teachers' associations—from the college of Preceptors downwards.

Examples of this nature might be multiplied, but I will conclude with the statement that this is an *age of associations*—ours is a civilization of associations.

This, then, being the case, and we, having formed ourselves into an association, the questions naturally arise—“Have we secured such results to the community and to ourselves as might be expected? Are we securing such results as may be expected from an association of men like us, who from our education should know our power and how to use it? Do our schools feel a fresh impulse after the second Friday in each month? Are we rising, as a body and individually?”

The first of the last two questions may, I think be safely answered in the affirmative. And this I reckon a proudly distinctive feature of our association. We are not bound together like commercial guilds merely to advance our personal interests, but we almost ignore them to consult

on the best methods of perfecting ourselves for the work we have in hand, and to consider how best to perform that work. On the other hand, I think it is a fair subject of consideration, whether, in thus ignoring our other relations, we are acting for the best for our schools, for the community and for ourselves.

But it may be asked—What are these relations? The answer is simple. They are the same as those between men who compose any other association.

1. The relation between men and women who are engaged in the same pursuit for the same ends.

2. The relation between men and women who, to a great extent, take from the shoulders of the people upon their own one of the most important duties of the people.

3. The relation between men and women who are acting together, and with the Government of the country in what is recognized as the most vitality important labour of the community.

The consideration of these three out of many relations will, I fancy, occupy as much of your valuable time as you will be willing to concede me this evening. We will proceed at once, then, to the consideration of the first relation.

That between us as men and women who are engaged in the same pursuit for the same ends.

That this is a relation of considerable moment to us, and that important results may be expected from a healthy condition of it, may be argued from the fact before alluded to—the benefits which have occurred to the community from associations formed to cultivate this relation alone.

The enumeration of all the means by which this relation is or is not now drawn close, and the enumeration of some of those by which it might be strengthened, and the probable effects of all such means would alone be beyond the limits of this paper—and we have yet other subjects to discuss. But a few of these may not inappropriately be considered here. The first and most obvious of these means is the cultivation among teachers of mutual respect. Far be it from me to assert here that we have not this respect for one another to a certain extent. But I candidly ask you—Are you satisfied with the position in the community occupied by teachers? Do you think the class and the individual are as highly rated in the scale of our general civilized society as they should be?

Compare our education and training; compare the necessity to the community and the influence upon it of our labours with those of the clergyman and of the lawyer; compare these, and then account for the fact that the two latter not only manage their own affairs, but ours also.

This condition of things certainly exists, and may not some of it be traced to a laxness of this first among us?

I will not mince the matter further, but will state the case in the words of a teacher writing to the last number I have received, Dec. 1871–72, of the most widely circulated English Educational Periodical.

He says:—"Our enemies tell us that the characteristics of our profession are jealousy of one another and the selfish view we take of our own personal interests."

This, be it remembered, is the view of our enemies. But *Pas est et ab hoste doceri*—let us learn a lesson even from them. They doubtless, are just as jealous of each other as we are, and it would be a pity if we did not hold as tightly as possible to the few personal interests they allow us.

There must be, among us human beings, whether clergymen, lawyers, or teachers, the constant working of those feelings of which we are, as it were, bundles. But it is a wellknown fact that rarely or never has a clergyman been heard to speak or hint, in the most remote manner, anything to the detriment of another clergyman.

Indeed this has become a characteristic of the profession so marked as to distinguish them from all other classes of men in this one respect. As a teacher it would be invidious for me to charge our body with indifference to this law of self-preservation; but, when we compare the fact just adduced with the charge of our enemies there certainly seems to be room for drawing our first bond a little closer.

I do not myself believe that we are more jealous of one another than are men and women in other professions. Nay, I believe that we are less so than some. But, by our human, mental, and moral constitution, there must always be among us a possibility of increased mutual respect and diminished jealousy.

The consideration of this first bond (first in order merely) is a delicate subject and one not easy to be handled by a teacher; I but rejoice in the opportunity it has afforded me of uttering my poor denial of the aspersions of our enemies.

I will now draw your attention to the second of the relations proposed to be considered.

"The relation existing between men and women who, to a great extent, take from the shoulders of the community upon their own one of the most important duties of the community."

That these duties may be performed to the satisfaction of both parties concerned—that the teacher may work with confidence and a quiet mind, and that the parent's mind may not be disturbed by doubts as to the improvement and development of that which he holds most dear of all—that this may be the case, it is absolutely necessary for the teacher to command the respect and perfect confidence of the people.

One of the means of securing this respect and confidence has already been alluded to.

The consequence of a good, healthy condition of this relation between the teachers among themselves and the people, I cannot better illustrate than by the following testimony of Mr. Kay-Shuttleworth, as to the education, social position and professional standing of primary school teachers in Prussia. He says:

"During my travels in different provinces of Prussia I was in daily communication with the teachers. I had every opportunity of observing the spirit which animated the whole body, and of hearing the opinions of the poor respecting them. I found a great body of educated, courteous, refined, moral, and learned professors, labouring with real enthusiasm among the poorest classes of their countrymen. I found them wholly devoted to their duties, proud of their profession, *united together by a strong feeling of brotherhood*, and holding continual conferences together for the purpose of debating all kinds of questions relating to the management of their schools. The teachers in Prussia are men respected by the whole community, men to whom all classes owe the first rudiments of their education, and men in whose welfare, good character and high respectability both the Government and the people feel themselves deeply interested. I cannot but feel how grand an institution this great body of more than 28,000 teachers was, and how much it was capable of effecting."

He goes on to say that—"As the character of every nation depends mainly upon the training of the children,—how essential is it then, to the moral welfare and therefore to the political greatness of a nation that the profession of the teachers should be one insuring the perfect satisfaction of its members, and commanding the respect of the country?"

A foot-note adds.—"Since these remarks were written the course of public events in Prussia has given a very remarkable proof of their correctness. To the National Assembly, which met in Berlin, in May, 1848, the people of the provinces elected no fewer than eight teachers as

representatives, giving this striking proof of their respect for the ability and high character of the profession."

Mr. Kay-Shuttleworth goes on to say that the Prussian Government found it necessary to protect teachers in their relations with the general public. "A law was passed that no teacher who had been once elected, whether by a parochial committee, or by trustees, or by private patrons, should be dismissed except by permission of the country magistrates. This protected the teacher from the effects of the mere personal prejudice of those in immediate connection with them."

Now, we teachers in Canada are almost defenceless in this respect, and a glance at the position here will shew what must be the effect of this condition on us individually and as a class. There are throughout this Province very able teachers who are engaged in carrying on some of the most important schools in the country,—and what are the terms of their engagement.

Remember for a moment the conditions I have just read, and compare with them the conditions I am about to state.

The teachers to whom I refer are employed not only in the largest cities in Canada, but also in villages and rural districts, for academies, &c. They are engaged by boards of trustees, not one in a hundred of whom has had the slightest experience in teaching, or is skilled ever so little in the science of pedagogy—and what are the terms of engagement. They are engaged only for one year; at the end of each year their engagement terminates and must be renewed.

I challenge anybody to instance from any department of skilled labour among our community as humiliating—as servile a condition as this! I regard the shop girl or telegraph operator—the brakeman or switchman on a railroad, all of whom hold their situations (like our judges) during good conduct—I regard them as far above these teachers in the terms of engagement they exact, and in the confidence in their ability thus expressed by those who employ them.

But it may be argued that the precaution is a necessary one—the interests at issue are so great, &c., &c.

This is all very true, but our interests are at stake too, and besides this we are not the only members of the community who are entrusted with great interests—ministers of religion—judges—bank-clerks—government officers and many others have committed to their care vast interests, and they are not so open to inspection as the teacher, nor would frequent changes in their cases be more harmful. Yet none of them are compelled to take service on such degrading terms. It would be fair enough to engage a teacher for a certain period, (say 6 or 12 months) on trial and then decide. And I maintain that a teacher here, who shews to the satisfaction of a school-board by such trial, that he is in every way qualified for his post, ought to be engaged on some terms agreed on, not so humiliating as those referred to. Such terms as these, in themselves, argue nothing but a lack of confidence between the people and the teacher, and the longer they exist the lower will the teacher fall in the scale of society, and the more will society suffer in its turn from the fall.

Now we are not under such a Government as that of Prussia,—we are under as free a Government as any man can wish for,—many lines of life are open to us,—we ought not to wish for or need Government interference to secure us equal rights with our countrymen.

We, above all others, are responsible for this condition of affairs, and we alone can bring about a change.

That this condition may not be lightly regarded, and to strengthen what I have just said, I will read the reasons of the Prussian Government for giving as much liberty as possible to teachers, and for fettering their hands as little as possible.

1st. "Because the teachers of Prussia are a very learned body, and, from their long study of Pedagogy, have acquired greater ability than any persons in the art of teaching. They are, therefore, better qualified than any other persons to conduct the instruction of their children; but if those persons who have never studied pedagogy could interfere with them and say—"You shall teach in this way or in that—or else leave the parish"—the teachers would often be obliged to pursue some ridiculous, inefficient method, merely to please the whim of persons not experienced in school management, and the enlightenment of the people would thus be considerably retarded."

2nd. "Because if the ministers, or parishioners or school trustees had a right to turn away a teacher, whenever he chanced to displease them, the teachers would always be liable to, and would often suffer from, foolish personal dislikes, founded on no good ground. They would thus lose their independence of character by being forced to suit their conduct to the whims of those around them, instead of being able to act faithfully and conscientiously to all, or by being exposed to the insults of impertinence of ignorant persons, who did not understand or appreciate the value or importance of their labour, or by being prevented from acting faithfully to the children from fear of offending the parents; and they would thus, generally by one or other of these ways, forfeit at least some part of the respect of the parents of their children, and would, consequently, find their lessons and advice robbed of one half their weight, and their labours of a great part of their efficiency."

These are very weighty reasons for the existence, in Prussia, of something which does not exist for many of us here now, nor for many other very able teachers in this Province. And if any teacher present can shew how we are to get this thing except by our own determinate endeavours, he will undoubtedly confer a great boon on those who are now or who may in future (as any of us may) be in the humiliating position I have described.

No; I am convinced that nothing but increased mutual respect, increased determination to uphold one another, increased confidence in ourselves and in our worthiness to be regarded at least as confidential servants—nothing but these can ever raise us to such a position among our fellow-citizens of this free country as is guaranteed to Prussian teachers by a powerful government, which stands and grows (so the whole world says) on the foundation built by the teacher.

The condition of the Prussian teacher naturally leads us on to the consideration of the third and last relation I have proposed to discuss this evening.

"The relation existing between men and women who are acting together *and with the Government of the country* in what is now recognized as the most vitally important labour of the community."

This relation is one much easier to deal with than either of those we have been discussing. The first one, from its very nature, was delicate to handle and could not be probed very deeply as to its existing condition.

The second relation was a special one, in which the teacher occupied a position in the community peculiar to his own class, in some respects.

But the relation we are now to consider he occupies under exactly the same circumstances as exist for all other members of the body of the people.

To realise this fact let us consider, for a moment, the action and relation to government of other associations which now exist in all civilized communities. Such associations and others.

These associations are similar to our teachers's associations; they are formed independent of government by merchants, lawyers, agriculturists, and are supported

alone by them. If they ceased to be attended they would die, and so would our associations.

The only difference between these corporations and our own is constituted by certain privileges which have been gained from the government, and there is no reason why our corporations should not also, in time obtain such privileges as may be deemed necessary. Corresponding to each of these associations there is, in the Executive Government, a Cabinet officer. The bar finds in the Executive its Minister of Justice, the Agricultural Society its Minister of Agriculture, the Boards of Trade their Ministers of Finance and Public Works, the Teachers' Association its Minister of Education.

Let us now look into the connection between these boards and these ministers. Are their relations close? They are so close that were these boards, especially those of trade, to cease to exist, it would be impossible to carry on the work of the government of the country as it is now carried on.

To illustrate this I may refer to the late meeting of the Board of Trade at Ottawa. There were discussed there many projects, most of which were such as could only be carried out by the Government. These projects were not only first broached there, but their advisability discussed, the best means of perfecting them argued, and with what result? Where must we look for the result? Why, at the bills submitted to Parliament.

There will, in all probability, be a bill to provide for the deepening of the St. Lawrence, another concerning various duties, another concerning the fisheries, and many others. These bills are framed by these associations and carried through Parliament by their influence, aided by the recognition, by the representatives of the people, of the wisdom and energy displayed by such associations.

Could any government do all this work? Work in commerce? work in law? work in agriculture? Could any government do all this alone? Impossible! Much must be prepared for them, or they must remain in ignorance of some of the most crying wants of the public. And much is done for them in all branches, except in that of education. We have associations, we have representatives at Parliament, we have a Minister of Public Instruction, and I have yet to hear of the first instance of action among teachers such as is daily taking place among those classes of the community.

It is then, I consider, a fair question—Why this difference? Is it because we have no hope of gaining from Government what we desire? That is no reason, because we have never tried. It is because it is difficult to approach the Government? We have representatives and a minister; the road to them way well be difficult and rough for us who do not care to keep it open and travel it frequently. Is it because we have no demands—no suggestions to make? Certainly not. We have plenty, and if only once we can begin to draw a little closer this bond between ourselves and a branch of the Government created expressly to listen to such suggestions as our representatives may submit to it from us, if we can once begin to do this, the benefit to the Government, to our class, and to the community, will be difficult to estimate.

At the last meeting of this Association we unanimously agreed that it would be very beneficial to the cause of education if our Government would concede to us a privilege enjoyed by teachers in Ontario, that of spending five days in each year in visiting one another's schools. Now, how are we to gain this privilege? There is a chance that the Government may think of it. If it did think of it it would be almost certain to grant it. Why then should we not in a constitutional manner, through our representatives or by memorializing the department, ask for something which the Government would almost certainly

grant immediately, with feelings of respect for teachers who shewed themselves no less interested than the Government itself in the general improvement of education? The road being thus once opened, the bond drawn closer, some arrangement concerning the present humiliating conditions of engagement might be made; and the department once acting in concert, we teachers in free Canada might expect to occupy a higher position than teachers in Prussia, by so much as we, a sovereign people, are higher than they—the subjects of an empire swaying powerful rule. This last bond between us drawn closer, the others would also be drawn closer too. We should respect ourselves and one another more highly, and the people, whose dearest interests are entrusted to us, would respect us and have confidence in those who shewed confidence in themselves.

Before concluding I must ask you to remember that these relations I have presented for your consideration this evening are only some of the relations which exist between us,—that they are also relations which exist between *ourselves*, and have only indirect connection with the school-room. I am perfectly aware that the grand mission of the teacher lies in the school-room, and that his direct relations with it are paramount, but that is not his only sphere of action. He is also a man—a member of a class or profession, and a member of the community in which he lives and works.

In conclusion I beg to ask your kind indulgence for this paper. Considering the immense importance to us and to the community of the relations I have endeavoured to lay before you, it will at once appear no easy task to treat of them, as might be wished, in a paper of the length suitable to our meeting. But I have long pondered over these subjects and conversed on them with others, and could not refrain from bringing them before your notice at the earliest opportunity.

Many, if not all of us, have doubtless considered these matters, and in thus urging their claims upon us for more than mere consideration I claim to myself no credit further than that of one who embraces an opportunity of uttering and keeping in the ears of his fellowmen what he and they both know to be true,—remembering always that truths to produce effect must be proclaimed and published, not suffered to remain in silence.

Congress of Irish National School Teachers.

The fifth annual congress of the delegates of the Irish National School Teachers was held on the 5th Jan. 1872, at the Mechanic's Institute, Abbey street, Dublin. After the reading and adoption of the report for the past year:

The Chairman (Vere Foster Esq.) then congratulated them on the marked progress in the advancement of their cause which had signalised the past year. He referred to the gratifying reception which had been accorded to the deputation of teachers which had waited first on the Prime Minister, the Chancellor of the Exchequer, and the Right Hon. C. P. Fortescue; and secondly, on the Chief Secretary for Ireland; to the kind anxiety shown by Mr. Gladstone and the Marquis of Hartington to acquaint themselves with the circumstances of the case, and to the lively sympathy expressed by the Premier, especially on the subjects of the general absence of local contributions in aid of public schools, the want of residences for teachers adjoining their schools, and the arbitrary power over teachers possessed by managers who contribute nothing to

the school funds. He then referred to the numerous public meetings which had been held, in many cases attended by members of parliament, who had eloquently pleaded the cause of the teachers, and promised to advocate their interest in the ensuing session of parliament. He had himself attended such a meeting in Belfast last week, over which the mayor presided, and which was addressed by the two members for the borough, Messrs. M'Clure and Johnston. The chairman next congratulated the teachers on the revival of their admirable organ, the *Irish Teachers' Journal*, stating that the amount of the various sums received by him for the "Chamney Indemnity Fund" exceeded £100. He expressed his opinion that the journal would compare most favourably with any similar publication in Great Britain, the United States, or Canada. He then alluded to the recent very important accessions to the Board of National Education in the persons of the Protestant Primate, Lord Monck, and Mr. Keenan, in succession to the Right Hon. Alexander M'Donnell, the Earl of Dunraven, and Sir M. Brady, strongly eulogising the noble and consistent conduct and great ability which had characterised Mr. M'Donnell's administration during a troubled career or upwards of thirty-five years, and testifying to his life-long sympathy with the acknowledged grievances of the teachers, and to his deep anxiety for the promotion of popular education, and of every other measure calculated to promote the national welfare. The chairman then referred to the acceptance of the post of commissioner by the Protestant Primate as an additional guarantee that the efforts of parliament to provide impartially for the educational wants of the whole country, without distinction of creed, are becoming annually more and more acceptable to the Irish people; but he must especially congratulate the teachers on the promotion of P. J. Keenan, Esq., C. B., to the post of resident Commissioner (great cheering), notwithstanding the fact that he was rather obnoxious to them as the author of the dreaded system of payment by results (laughter). There was no person in the Kingdom, in the chairman's opinion, so well fitted for the post, Mr. Keenan having risen from the ranks, and having ascended every rung of the ladder, having ever displayed marked ability, and having filled all the successive posts with the greatest credit to himself and advantage to the cause of popular education. It was right that the Companionship of the Bath and the highest educational appointment in the gift of the Crown should be bestowed on so superior a man. He shared in the fullest degree the educational administration in all their bearings. The chairman then reiterated the unchanged grievances of the teachers, their low salaries, their want of pensions and free residences, the unsuitability of thousands of school-houses, and the arbitrary power of dismissal possessed by individual managers. He congratulated them on the fact that parliament had granted £18,000 out of the £100,000 applied for by the Commissioners of National Education, for the increase of salaries, although the application of the grant was to be the reverse of that which was usual and proper—namely, that whereas it is generally understood that the greatest recompense should be given for the most important services, in the present instance the largest increase, both really and proportionately—£12, or 80 per cent—was to be given to the lowest class—namely, probationers, whose qualifications were so low that they, perhaps, should not be suffered to exist; and the smallest increase—£3, or 12½ per cent for male teachers, and 15 per cent, for female teachers—was to be given to teachers in the first division of third class, than whom, it was true, there was no more useful class of teachers in the service, whereas nothing was to be given to the most highly qualified and most valuable teachers—namely, those of the first and second classes. He still

disapproved of the principle of payment of the teachers according to the individual answering of the pupils. He had, however, never objected to this mode of payment in behalf of the teachers to whom he thought it would be beneficial, but rather in the interest of the dull and irregular scholars, and because, though such mechanical results were satisfactory tests to a certain extent, they were not sufficient tests of the comparative usefulness of different schools. He much preferred that the teachers' salaries should be supplemented by means of local taxation, which should ensure the erection of suitable schoolhouses and teachers' residences, proper maintenance of public schools, and more lively local management, encouragement, and supervision. However, he thought, perhaps, the late Chief Secretary was unfortunately right in regarding the prospect of local taxation for the purposes of education in Ireland as far away in the future, and, therefore, he looked upon payment by results as the only present available means of increasing the teachers' incomes, and, as the proposed addition of £100,000 to the Parliamentary grant for the purpose of increasing those incomes must produce that most pleasant result in a great degree in all efficient schools, and as he fully concurred with the Premier's remarks to the deputation of teachers that the system of payment by results, if suitable anywhere, was peculiarly suited to Ireland, where it had been found by experience that the candidates for Civil Service appointments were quite able to hold their own, and a great deal more, in competition with candidates from other parts of the United Kingdom, he strongly recommended that the proposed mode of payment should be freely, and even cordially, accepted as both inevitable and beneficial, there being no immediate prospect of obtaining any increase from any other source or on any other conditions. The chairman recommended that it should be the business of Congress to point out such modifications as they thought desirable in the proposed programme for next year's examinations, as regards, for instance, division of the second or third books, or both, into two parts for the purpose of examination, with an extension of the time necessary for the promotions from class to class. As, in deference to the representations of the different associations of teachers, the Commissioners had abandoned their intentions of proposing the abolition of the usual and very proper commission to teachers on the purchase of school requisites, he felt sure that the representations of Congress on any subject affecting the teacher would meet, on the part of the board, with at last that serious consideration which was their due. Adverting to the "vexed question" of despotic managerial power, the chairman urged the exercise of great discretion in their discussions and resolutions on this subject; or that perhaps they should leave it in abeyance for the present, lest they should stir up enemies to the redress of their many other grievances, or render some of their many kind friends lukewarm. At the same time, he reiterated his conviction that no single person should have uncontrolled power to dismiss the teacher of a public school. After referring to the duty of the State to provide in the most effectual manner for the education of the whole of the people, without distinction of class or creed, under whatever system, and to his recent visits to upwards of 100 large schools in the United States and Canada, where the handsomest building in each street was usually the public school, he observed that the characteristic feature in the teaching of penmanship in the schools referred to was extreme care, neatness, and fidelity, and that a blot in a copybook was scarcely ever to be seen; that the teaching of drawing is made compulsory in the State of Massachusetts for all children in schools of every grade, in all towns having a population of 5,000 inhabitants and upwards; that popular education for pupils of every

age is perfectly free in the public schools and academies of the city of New-York, to the exclusion even of payment for books or school requisites of any kind. The chairman concluded amid applause.

Resolutions were then put and adopted with little discussion, which were to the following effect :—

That the present position of the teachers justified them in agitation for the improvement of that position; that the salaries of the teachers should be augmented by a State grant, so as to bring their yearly incomes up to £100; that retiring privileges should be granted, as in the civil service; that the Irish language should be specially encouraged in the school of the country; that the Education Commissioners should rescind their rule not to correspond with teachers; that friendly members of parliament be asked to take up the cause of the teachers in the House of Commons; that agencies for the sale of books, &c. should be established in all the principal towns, or that parcels should be sent from the Education Office carriage paid; that in the examination for the promotion of teachers the present list of qualifications should be made more specific; that the office of Inspector should be specially opened to teachers; that the attention of the Commissioners should be called to the non-fulfilment of the promise to increase the pay of third-class teachers; that the teachers agreed to a deduction of five per cent from their salaries as aid in forming a pension fund, provided that the Commissioners added a proper grant, so as to make the whole a suitable provision for incapacitated teachers; that every improvement of their position which omitted, pensions would be incomplete; that it would be well to have united action between the English and Irish teachers; that one, at least, of the Education Commissioners should be selected by the teachers; that a free residence, or an equivalent should be provided for each teacher.

There were twenty-nine resolutions in all, but the principal questions with which they dealt are included in the above summary. After the appointment of a secretary and other formal officers for the ensuing year, the public portion of the proceedings were brought to a close by a vote of thanks to the chairman.—(*Dublin Nation*.)

A Series of Lessons on the Geography of Canada.

(Continued from our last.)

II.

MOUNTAINS, RIVERS & LAKES.

(By E. T. D. CHAMBERS, Chambly, P. Q.)

Supposing the geography class to be again gathered around me, I would commence, the second lesson on the Geography of Canada by briefly questioning the children on what they had previously learnt concerning it, so as to impress the particulars of its "Position, Boundaries and extent" still more firmly on their minds. I would then in a pleasant manner tell them that I was ready to perform my promise to teach them something more of "the land we live in," proceeding in some such strain as the following perhaps :—"Our last lesson, children, was about the boundaries of Canada and so on, and to day we will try and learn something about its mountains, and then you shall mark them too on your maps. Can any one tell me, what a mountain is?" (Several together). "A high hill." "Quite true, a mountain is a high hill, or as we generally say in Geography,—an elevation on the earth's surface. Did any of you ever see a mountain?" "Yes Sir, I have seen Belœil (1) Mount, and Mount Royal, and Rougemont (1) Mountain."

"Yes these are the nearest mountains to us, but do you think either of them are very high?" "O yes Sir," one child may be supposed to exclaim, "when father took me up to the top of Belœil Mountain, I remember what a long way it seemed to look down to the bottom, and how very small every thing appeared to be below us." (Children should be encouraged to express their ideas in this manner, as it not only serves to make the lesson more interesting to them, but it also presents the teacher with opportunities of explaining what any of them did not previously understand.) (Teacher to the child who has just answered)—"Belœil Mountain may seem to be very high to you, but what would you say if you saw a mountain more than 5 miles in perpendicular height, (explain perpendicular), or 30 times as high as Belœil." (No doubt most of the children will manifest feelings of great astonishment, which feelings should on no account be discouraged: indeed the more that wonders and beauties of the surface of this earth are dwelt upon, the more charming and delightful will the Geography Lesson be to the children; and when this is effected, and they come to look upon this lesson as a pleasure, half of the teacher's task is over; for he will find that instead of trying to shirk it, their young minds will be eager for more geographical knowledge). The teacher might then say to the class.—"Just fancy 30 Belœil mountains placed one above another, the bottom of each one being upon the top of the one below it! Would not that be a very high mountain?" "O yes Sir." Well I could tell you where there are mountains as high as that, and if I thought you would remember it, I would tell you. (2) Will you try to?" "Yes Sir." "Then the mountains I mean are in the Northern part of India,—a country a very long distance from here,—and are called the Himalayas: they are the highest mountains in the world, being as I said before 29,000 feet or more than 5 miles in height. There are no mountains which are anything like so high as the Himalayas in this country, but if we were to journey many hundreds of miles to the West, we should come to a range of very high mountains called the Rocky Mountains, which you shall perhaps learn more about some other day. Do any of you remember having seen any other mountains besides those you mentioned to me a few minutes ago? Do you not John?" Yes Sir, I believe I saw a great many last summer on my way up from Quebec." "Very well; I expected that you had, but can you tell me at all where you noticed them?" "No Sir, only that they were on the sides of the river." "Quite true so far, you might have seen some these hills on both sides of the river. (To the class),—I will now mark them on this map, that you may see the real situation of them, and you may copy them on your slates." (He then proceeds to mark their situation by dark shaded lines on his map on the board, describing them as he proceeds in the following manner :)—"This range or continuation of hills may be said, to commence here, to the North of this—" Gulf." "What Gulf is it?" "The Gulf of St. Lawrence, Sir." "From this point we find that it extends towards the South-West; till near the city of Quebec it takes a turn, and is found extending away from the river in a North-Westerly direction, and at last ends here, near the shores of Lake Superior, which forms part of—." "The South-Western boundary of Canada." "Now I

(1) Rougemont mountain is situated about 12 miles East from Chambly.

(2) Speaking of the Himalayas here, might at first sight appear to be a deviation from a lesson said to be on the Geography of Canada, but I found that there are nothing like illustrations and comparisons for giving children correct ideas of the value or magnitude of any object they are familiar with.

(1) Belœil or Rouville mountain, an eminence apparently about 800 feet in height, is situated on the right bank of the Richelieu, just where that river is crossed by the G. T. R. at St. Hilaire, 10 miles below Chambly.

want you all to pay great attention to the name of this range of mountains, and write it correctly on your slates. It is called the Laurentian range, from its running parallel for a great distance with the Gulf and River St. Lawrence." (Besides writing the difficult names of places on their slates, and learning the correct pronunciation of them, it will generally be found a profitable exercise for the children to learn to spell them for their next spelling lesson; more especially the names of places in their own country, which are so often to be met with in almost every business.) "I will now mark the mountains which John saw on the southern bank of the river." He proceeds to mark saying as he does so,—This range of hills extends from here, (pointing to where he commences,) in a north-easterly direction, keeping near to the side of the river, till it is found just to the south of the Gulf of St. Lawrence; after which it extends into the United States. It is called the Appalachian range,—(be sure all of you to copy its name correctly,) but that part of it which is to the south of the Gulf, gets the name of the Notre Dame mountains. I have now no more mountains of any consequence to tell you of, except a chain of low hills just here, (pointing on the map), in the Eastern Townships, but we yet have time before this lesson is finished, to learn something of the principal Canadian rivers and lakes."

"Can you Sarah, tell me the name of that large river which we mention in our last lesson, as flowing past Montreal?" "Yes Sir, the St. Lawrence." "You are quite right, and now I will tell you something about the St. Lawrence, and mark it at the same time on the map. But before we can mark this or any other river correctly on a map, we must first find out where it rises or begins." (Here I would give the children an account of the way in which rivers are formed, in an interesting manner.) "Well then the St. Lawrence is first found issuing from a great lake, which as I told you in my last lesson, has given its name to a whole province. What is the name of that lake?" "Ontario Sir." "Yes; but although the St. Lawrence is only so called from its leaving lake Ontario, yet it is in reality the same river, which drains the whole of the great lakes situated between Canada and the United States. What are the names of the other lakes forming the southern boundary of Canada?" "Erie, Huron and Superior." "Quite right; can you tell me, Robert, which one is the farthest from the mouth of the river?" "Yes Sir, Lake Superior." "Very well, now come up and point out on the board, where we suppose Lake Superior to be situated." "Yes you are quite right, but what is that line supposed to form, just above where you pointed?" "Its northern boundary, Sir." (To the class.) "Now I will draw its southern boundary on the board, and that of the other large lakes also, that you may see the size and shape of them all, and copy them on your own maps. Which lake do you think seems the largest?" "Lake Superior, Sir." "Yes, and it is worth your while to remember that each of these great lakes gets smaller than the one before it, as we proceed towards the mouth of the river." (I would here tell the children that these lakes are the largest bodies of fresh water on the surface of the globe, and I would also question them well on what they were told in the last lesson of the Falls of Niagara.) (To the class.) "On issuing from Lake Ontario, the St. Lawrence flows in this direction; (marking it at the sametime on the board), what course would you then say that it takes?" "A north-easterly course, Sir." (Here give them a short interesting account of the Lake of the thousand Islands.) "Just before it reaches Montreal, the St. Lawrence is enlarged by another very important river flowing into it. Can any of you tell me its name? It is the same river which separates the Province of Quebec from that of Ontario." In case no

one can give its name, I continue. "Near what river is it that your brother is working, William?" (this to a boy whose brother is away lumbering.) "The Ottawa, Sir." "Well it is the Ottawa too that flows into the St. Lawrence, just above Montreal. It is a large river, being more than 450 miles in length. Look on your maps, and tell me what course it flows." "A south-easterly course, Sir." (Tell of the Lachine Rapids.) "The St. Lawrence still continues to flow in the same direction, getting wider however as it approaches the Gulf, and forms yet another lake just here, (pointing on the map,) which is called Lake St. Peter." (Describe the picturesque scenery of this lake, and the difficulty of navigating it.) "Is it not there that *this* river flows to," perhaps asks a little fellow very anxiously. "Yes it is, and I am pleased to see you so thoughtful. What is the name of *this* river?" "The Richelieu, Sir." "And where does the Richelieu come from." "From Lake Champlain, Sir." "Well it does come from Lake Champlain certainly, but it first flows into it. It rises to the south of the lake in the United States, and flows for many miles before it enters it; but finally it flows out of it again. Can you tell me in what direction?" If none of the children answer, I proceed, "In what direction are the United States from here?" "South Sir." "Then if the River Richelieu flows direct here from the States, what course must it have?" "A northerly course, Sir." "What division of water would you call the (1) Basin here, Robert?" "A lake, Sir." "Why would you call it a lake?" "Because it is almost surrounded by land." "In what direction does the river flow from here?" "In a northerly direction." "Yes the Richelieu continues to flow towards the north, till at length it empties itself into the St. Lawrence, just at the head of Lake St. Peter. When you get on a little farther in your history, you shall learn how that the celebrated Champlain was the first European to explore this river which was at that time called the River of the Iroquois, and how the beautiful lake which he discovered it to flow from, has since been named after him." I would mention also the more recent events which have occurred in the vicinity of this river in the year 1812-13 and 1837-38—especially those relating to the forts of St. Johns, Chambly and Sorel. (To the class.) "Before we leave Lake St. Peter we shall find that another important river, the St. Francis flows into it. I will mark it for you on the map. It rises in a lake on the borders of the United States, called Lake Memphramagog." (Tell of the picturesque scenery of this lake, and of the princely residence of Sir Hugh Allan which is situated on its banks.) "The St. Francis flows in this direction, (marking it on the same time on the map), till it reaches the town of Sherbrooke in the Eastern Townships, just here (pointing on the map) where the Magog river flows into it; it then takes a turn and flows directly into Lake St. Peter. Now look on the board and tell me what course the St. Francis takes from where it leaves Lake Memphramagog till it arrives at Sherbrooke." "A north-easterly course, Sir." "And in what direction does it flow from Sherbrooke to Lake St. Peter?" "Towards the north-west, Sir." "On issuing

(1) Chambly Basin is a beautiful and picturesque lake expansion of the Richelieu, immediately below the descent of the rapids of that river. Although but 3 miles long by 2 in breadth, it is singularly ornamental in its features.

In this lesson I have purposely paid far greater attention to the geography of this immediate district, than to that of any other part of Canada, for I wished to take this occasion to impress on teachers the desirability that children should first be made acquainted with the geography of their own neighbourhood, for I have found that the easiest and best way to give them ideas of unknown and distant places, is by comparing their principal features with those of their own locality.

from Lake St. Peter the St. Lawrence receives another great tributary from the north. This river is called the St. Maurice, and is 400 miles in length; it rises in a lake called Lake Oskelanaio which is situated just here, (the teacher proceeds tracing its course on the board, and the children as usual copy it on their slates.) You see that it does not flow in anything a straight line, but has a very winding course, and at last enters the St. Lawrence by three mouths. In what direction would you say its mouths are from its source? "South-east, Sir." "The next river of any importance flows into the St. Lawrence almost opposite to the city of Quebec and is called the Chaudiere. You may copy it on to your slates off the board. A few miles below Quebec on the north-side of the river is the Montmorency, a small stream, but noted for the magnificent Falls at its mouth. (Tell also of the Isle of Orleans, which is opposite to these falls.) About 100 miles below Quebec, we come to another large river, which you read about in your history lesson the other day, the same one which Jacques Cartier discovered on his first voyage to Canada in 1534. Do you remember its name?" "Yes Sir, the Saguenay." "Well the Saguenay flows from a large lake called Lake St. John, which I will mark here on the board. It continues to flow in a south-easterly direction for about 100 miles and then enters the St. Lawrence." I would here tell the children some of the most interesting features of this remarkable river. (To the class.) "After receiving the waters of the Saguenay, the St. Lawrence gradually widens and deepens till it enters the Gulf and passes into the Atlantic Ocean; and now with this description of the St. Lawrence and its tributaries, we will end our second lesson on the geography of Canada.

III.

CLIMATE AND PRODUCTION.

Teacher.—(To the class.) "Having heard about the most important mountains and rivers in Canada, we will try and learn something of the climate. What do I mean by climate, John?" "The kind of weather, Sir." "Yes, by the word climate, we now generally understand the amount of heat and cold to which any country is subject, or the quantity of snow or rain which falls there in a year; formerly however a climate was the name given to tract of country; all places having the same temperature, being said to be situated in the same climate. Now, is Canada a warm or a cold country?" Some may perhaps answer one thing some another, while others who have never experienced any other climate to compare with this, will not know what to answer so I proceed. "Is Canada a warmer or a colder country than England, Sarah?" "A colder country, Sir." "Which do you think, the warmer country, William, Canada or the United States?" William, (who has recently been on a visit to friends in Boston) replies, "The United States, Sir." "Very well then, although Canada has a warm climate in summer, we may still call it a very cold country, because its winters are so long and severe. Now can any of you remember what I told you the other day about some countries being colder than others? What did I say was very often the principal cause of it?" "Their distance from the equator." "Where do we generally find the warmest climates then?" "In countries near to the equator." "Yes those countries which are situated near to the equator have often the hottest climates, and those near the poles the coldest ones. Now (to the class) look on this map, (pointing to the map of the world), Canada is situated just here; which pole is it nearer to?" "The north pole, Sir." "Is it nearer to that pole than it is to the equator?" "Yes Sir." "It is,

and that accounts in some measure for the severity of the cold which we experience here in winter. But look at Canada again on the map, and look at England, and tell me which of these two countries is farther from the equator. (1)" "England Sir." "Then which one would you suppose to be the colder of the two?" "England Sir." "And is it so?" "No Sir." Then you see that we cannot always depend upon this rule of judging the climate of any country, merely by its distance from the equator: for there are many other causes which have a direct influence on climate. England, for instance, has a much milder climate than many places both in Europe and Asia of the same latitude, or which are the same distance from the equator; and this is owing in a great measure to its proximity or nearness to the ocean; for large bodies of water have the property of lessening either very great heat or or very great cold in their neighbourhood. The nearness of the great lakes, is doubtless the principal reason why the climate of the Province of Ontario is not so extreme as that of Quebec. But even in winter the air is sometimes colder than at other times, is it not?" "Yes Sir." "When do you notice the coldest weather? Is it generally on a calm day?" "No Sir, on a windy day." "Then that proves that wind has something to do with climate. What direction does the coldest wind blow from?" "From the north, Sir." "Yes, the north winds generally produce very cold weather here in winter, for they bring along with them the cold air from the more northern regions, and especially from the Arctic Ocean: this too, accounts in a great measure for the superior climate of England, for there is no frozen ocean near to that country to chill the air around it. But is the summer here colder than the English summer, Sarah?" "No Sir, it is warmer." "Now, (to the class,) from what I have told you, can you think of the cause why the summer in Canada is warmer than it is in England?" "Yes Sir," may be the careless answer of some, "because Canada is nearer to the equator." To which I would reply, "Well, but as we have seen Canada derives but little advantage from that circumstance, for its winters are colder than those of England; the real cause why the Canadian summer is the warmer, is, as I have said before, that the heat of an English summer is modified or lessened by the neighborhood of so much water, as is the cold in winter. We may say then that the climate of Canada is subject to the two extremes of heat and cold. "What season comes after the winter William?" "Summer, Sir." "Is it summer, then, when we put in the crops?" "No Sir, it is then spring." "Yes, and I want you all to remember that, compared with that of England and other countries, the spring of Canada is a very late one, for the snow is hardly gone, as you all know, before we experience the heat of summer." I would here give the children an account of an English spring. (To the class.) "Now tell me once more what you have learnt to-day of the climate of Canada." "That its spring is a very short one, and that it is subject to extreme cold in winter, and very great heat in summer." "What else did you learn?" "That it has a more excessive climate than many places in the same latitude; that this is owing in a great measure to its distance from the ocean, and that the Province of Ontario has a much more equable climate than that of Quebec, owing to its proximity to the great lakes."

"We have now to learn about the principal productions of Canada; that is to say, about the crops which are raised here, the cattle which are reared, the minerals which are dug out of the ground, and the valuable timber

(1) To enable young children to distinguish this difference of latitude, a map drawn on Mercator's projection, and not in hemispheres should be used.

and wild animals which are found in the forests. Do you know what the greater part of this country was covered with some few years ago?" "Yes Sir, with bush." "Yes, Canada was one vast "bush," or forest, some time back, with scarcely a cleared spot in the whole country. Is any part of Canada covered with forests still?" "Yes Sir." "Now, are these forests of any use to us, or should we be better without them?" "They are very useful in supplying us with firewood." "Quite right, if it were not for the forests we should need more fuel than we could easily obtain, to keep us warm during the long winter. But what else do we obtain from the forest? Is it firewood that your brother is cutting up the Ottawa, William?" "No Sir, he is cutting lumber." "Yes, and many hundred men are employed every winter in cutting down large trees for lumber, great quantities of which are sent every year to England and the United States, and other countries." I would here give the children an interesting account of the manner in which these lumbering expeditions are conducted, and of the mode in which the lumber is conveyed to Quebec. "Lumber may be called one of the principal productions of Canada, but many other valuable products are also obtained from these great forests. What articles did I tell you the Hudson Bay Company deals in?" "Furs Sir." "What are furs?" "The skins of animals." "And what animals in Canada produce the best furs?" "The beaver, otter, racoon, minx, seal, fox, marten." "Yes, all these animals are found in Canada, with the exception of the seal, which is only found in sea-water. It appears to be half a beast, and half a fish." A picture of the animal should be shown to the children (if possible) to illustrate this description of it, but if this cannot be done, the teacher should draw a rough sketch of it quickly, on the board. "Lumber and furs then are the principal productions of the forest; now where the forest is cut away and the land tilled, what do we find growing in the place of trees?" "Potatoes, corn, and the different kinds of grain, fruit, and vegetables." "Yes you are right, and these useful plants are called the productions of the soil. But on many farms, the land, instead of being planted, is set apart more for the grazing of cattle and sheep; what are the principal productions of such farms as these?" "Butter, cheese, hides, and meat?" "Yes, and these products, together with the corn and other plants which are cultivated, are all spoken of by one name, they are called "agricultural produce," to distinguish them from the produce of the forest or the mine. The only remaining products for us now to speak of are those of the mine." I would give the children a description of a mine and of the manner in which it is worked. Explain also the meaning of the word *mineral*, and show them specimens of the ores of iron, copper, and lead,—the principal of Canadian minerals; telling them where each is found. This, with the above subjects, and a short account of the celebrated oil-springs of Upper Canada, will be sufficient for the children to learn in one lesson.

(To be continued.)

The New Governor-General of Canada.

The public will have heard with pleasure that Lord Dufferin has accepted the post of Governor-General of Canada. Among Colonial appointments, the office of presiding over our great Transatlantic Dominion is only second in importance to the Viceroyalty of India, and Lord Dufferin is in every way fitted to sustain its honour and its responsibility. Perhaps, at the present moment, there was no especial opportunity for him to exert at home a

more prominent influence in public affairs; but his habits will find abundant scope at a critical period abroad. Though not in the Cabinet, he has been a valuable member of the present Administration, and in the House of Lords has given to their chief measures a support which was rendered peculiarly useful by his conspicuous intelligence and experience. Though still in the prime of life, he has been an Irish landlord for a quarter of a century. He succeeded to his estates in youth, and even before he had left the University he was compelled by the famine to face the perplexities of the great Irish problem. The thoughtfulness and energy with which at that age he discussed the question, justified a favorable augury of his career; and, when the Irish Church and Land Bills came before the Upper House, he was able to contribute to the debates the experience of a successful landlord, as well as the ability of an enlightened statesman. He has since been always found equal to any duties which might be imposed on him. The intuitive judgment of Lord Palmerston selected him twelve years ago for a post which needed both vigour and diplomatic tact, and between 1864 and 1866 he served as Under-Secretary for India. Some surprise has been felt that in Mr. Gladstone's Administration no more active field could be found for Lord Dufferin's abilities than the supposed honorary office of Chancellor of the Duchy of Lancaster, but in an amusing speech last Session he explained that his post was so far from a sinecure that he was rather the "maid of all work" to the Government. If a Minister was ill or overworked, the Chancellor of the Duchy was called in to relieve him. Amidst these varied services he must soon have acquired a more conspicuous position in England, but the post he has now accepted will afford an ample field for his experience and for his natural talents.

The Governor-General of the Dominion of Canada has a very different duty to discharge from that of the Governors of our minor dependencies. Canada has a history and tradition which give to its political life an importance and reality not to be found in the Parliamentary contests of a young and purely commercial colony. Its component provinces have always had distinct sympathies, and have not always understood that their interests are the same. Party feeling constantly runs high, and hearty loyalty to the Queen has not prevented a kind of habitual restlessness in the relations of the colony with the mother country. These internal jealousies have not at once been overcome by the scheme of Federation, and a good deal of political tact may still be exerted in binding effectually together the several provinces of the Dominion. Lord Dufferin will be able with authority to disabuse Canadian statesmen of the strange misconceptions of English feeling lately expressed by Mr. Howe, and the appointment of a nobleman of so much distinction must itself be regarded as evidence of the value we place on our great American dependency.—(*London Times*.)

The statement that Lord Dufferin will succeed Lord Lisgar as Governor-General of the Dominion of Canada is one that will probably be, on the whole, received with very little concern in this country, though the post was never, perhaps, invested with more importance than at the present moment. We suppose that John Bull will feel a little uncomfortable, just a passing qualm, should he lose his North-American possessions one of these days; yet probably when he does he will have so much more to disturb his serenity, that this will only be a single feature in the circumstance that may attend the rudeness of his waking up. Lord Dufferin, as we had occasion to say when he was spoken of as a likely successor to Lord Mayo, is an accomplished and amiable nobleman, an excellent French scholar, a *littérateur* of some pretensions, and a

Minister of the Granville type. We question whether he will be sent out with a view of adopting any line of policy, further than to make things pleasant, so far as smiles and pretty speeches and courteous and agreeable manners can effect that vague official purpose. If we are under a misapprehension, if the steel gauntlet is hidden under the silk glove, if Lord Dufferin is to have a mission worthy of the appointment, if he is to go out to Canada to assure that splendid specimen of a fine old English gentleman—for such we may call him—of a less courtly stamp, but none the less a gentleman, Mr. Howe, of the firm determination of the British Government to stand by Canada to our last ship, gun, and man, then we shall be the first to recognise the worth and value of the new Governor-General of the Dominion of Canada. Then we shall gladly confess that we have not done full and immediate justice to the selection of Lord Dufferin at this important crisis in the relations between Great Britain and North America provinces.—(*Morning Advertiser*.)

The appointment of Lord Dufferin to the Viceroyalty of Canada is a matter of sincere congratulation. He is a man of great abilities, of graceful and ingratiating manners, and—although still young—of considerable personal political experience. Canada is, in sentiment, loyal to the core. It welcomes its new Viceroy with one of those outbursts of enthusiasm which Mr. Jeaffreson has so ably described in his last tale of Canadian life. And there can be but little doubt that the arrival of Lord and Lady Dufferin—for the share of a lady in a Viceroyalty is not unimportant—will kindle Canada into a brilliant *feu de joie*, and do much to alleviate, for a while at least, the gloomy anticipations in which Mr. Howe has been indulging.—(*Echo*.)

What to do with our Boys.

BY JAMES LEONARD CORNING.

I know no more melancholy sight than that of a man who has broken down hopelessly as a merchant, and does not know how to turn his hand to anything else than the activities which have rewarded all his hopes and toils with disaster. Every large city teems with this class of unfortunates. What thousands of broken down merchants, lapsing, in the merciless vicissitudes of trade to the function of underlings would thank Heaven if they knew how to peg shoes or manufacture tinware. As the chances of mercantile adventure now stand, a man who can peg shoes on his own last or make pails and muffin-rings on his own bench, is on much better terms with Fortune and the Fates than the man who learns to barter behind a counter, with the probability of never doing so for himself, but forevermore for somebody else. Well-to-do merchants do not generally wish their boys to learn trades, and yet an average boy will hardly ever approach so near kingliness as when he becomes master of a handicraft. A merchant's fortune is in the winds; a mechanic's is in his fingers. And I have now suggested the central principle of parental obligation as regards the future thrift of their sons, which is to give them some sort of knowledge which shall lift them above the vicissitudes and caprices of fortune. I would teach my boy to do something for the world, whether to make a barrel or build a railroad, which the world needs and must pay for. As regards earthly considerations, that is the best and most indestructible inheritance which I can bequeath to him.

But for my own boys my ambition would go further, and combine thrift with culture. If I had a dozen sons, I

would, if possible, educate every one of them in some department of what may be called headcraft, in distinction from handcraft. I would, if possible, make every one a master in some branch of literature or science which makes a man personally superior and intellectually superior and intellectually rich, and which the world will pay well for. Better science than literature on a general comparison; for, as regards the earthly compensations of literature, they need to be backed in nearly every individual case with a hundred thousand dollars salted down in five-twenties. Nevertheless, I would rather be able to teach the people through the press, on a very moderate income, than be a merchant's clerk with gray hairs—a thousand to one.

But, after all, science is the thing to give a boy. Next to religion, this is what the world wants most, and what it has got to pay for.

Chemistry has changed agriculture from a blundering empiricism into a noble science. If men only knew how, they would double the produce of their farms. Two years of training in practical science would make your boy the most intelligent and skillful agriculturist to be found in his native country.

Again, two years of thorough training supplementing the school routine will enable your boy to draw an air-line from New York to San Francisco. Only let him once show that he can do this thing, if need be, and, if he has an average amount of enterprise, he need never lack for remunerative employment. Commerce may have its ups and downs; but the railroads have got to be built, and the men of science have got to be paid to build them. Teach your boy to handle the chain and the theodolite, to plan a bridge to bore a tunnel, and I should like to see the Fates try to starve him to death.

Again, in the bowels of the earth, waiting for skilled hands to bring them to birth, are the substance of wealth, and the coin which represents this. Mining hitherto, above all industries, has been empiric and conjectural as to its results. But science is changing all this; and in another generation a man, by geological and chemical lights, together with mechanical appliance, will take a bee-line to a bed of gold or copper or iron, as to-day the mariner takes a straight path from New York to Liverpool by the guidance of the meridian. Well, then, two or three years' training will teach your boy to sink a shaft and take metal from ore in the most expeditious and economical manner. Let him show that he is a master in these things, and he will not need a hundred thousand dollars capital to put him into business. The people who have got capital will be glad enough to put their money up to buy his brains.

But of all sciences for a boy (and a girl, too, for that matter) I like best the healing art, for this, besides paying implies culture and also philanthropy. Teach your boy to heal the sick, and tell him to heal the poor for nothing, or next to nothing; but if the rich want his recipes, make them pay roundly for it. Do you say the world is full of doctors? I own it, if you put all the quacks in the category; but, if I were a first-class physician, with careful training in the best schools and hospitals of the world, I would set myself down in a nest of M. D's., five hundred to the square acre, and expect a paying business in due time.

Only the other day I read in the paper that my old-time college friend, Dr. Agnew, received a fee of a thousand dollars for removing a cataract. Who, shall say that brains do not pay? Albeit, while my friend was a training with the scalpel, I was hard at work trying to get cataracts off from blind souls, with not quite so large pecuniary returns!—(*Independent*.)

Chess as a Study and Relaxation.

Chess has from the most remote ages up to the present time been held in such esteem amongst all civilised nations, not only by the powerful, but also by the humbler classes, that it may not unreasonably be a source of surprise that its value as an element in general education has not received sufficient attention. This may perhaps be accounted for by the circumstance that there are many who doubt whether amusement can ever go hand in hand with discipline. Their argument can be at once refuted by regarding those serious subjects with which an educational system, according to their view, only can have relations. It is notorious that a great mathematician finds the highest pleasure in his abstruse studies. It may be laid down as an infallible rule that what is discipline to one mind is simply amusement to another. As an illustration there are volunteers who never feel fatigued in the exercise of their manœuvres, whilst to others constant drill is the greatest possible annoyance. What is true of the physical powers is far more true of the mental. The merit of chess, consists in the fact that it affords real gratification to both classes, whilst to those who wisely make use of its advantages, it will be the highest discipline. What has been overlooked is this, that it is not to be desired that every person who indulges in the pastime should aim at becoming a first class player, but that he should practise chess so far as he finds it not inconsistent with his ordinary avocations. There are, indeed, instances where a man has been able to gain the highest honour in chess, at the same time that he has been eminent in Church and State. Take but one example: we may be sure that Ruy Lopez would never have been made Bishop of Segovia by so severe a judge of ecclesiastical propriety as Philip the Second of Spain, had his wish to become a first rate chess player stood in the way of his legitimate duties. Others, like Napoleon were content with being indifferent chess players, but were never so foolish as to deny the merit of the game. Perhaps, as Napoleon was one of the greatest generals the world has ever produced, it may be thought that he only regarded it as the best mental recreation for military purposes. Let us, then, come nearer home. No one can deny that Sir William Jones and Dr. Duncan Forbes, the historian of chess, were profound Oriental Scholars. But it is not with such great names that we wish to deal; we mean to apply the same reasoning in a more extended form to minds of far humbler capacity—in other words, to the generality of men whom we meet every day. We recommend chess as an element of education for the young mind, not for the purpose of obtaining excellence in one pursuit but in almost every branch of knowledge. Apply this discipline of mind first to that profession, which is of the most intrinsic importance to the present age—that of engineering. An engineer, however considerable his natural ability, will find himself outstripped by inferior rivals, if he is without correctness of sight; and this valuable gift is materially assisted by the practice of chess, provided it be, though humbly, correctly studied. Just as the engineer wants correctness of sight, so the merchant, the banker, and, indeed, every one engaged in mercantile affairs, are in need of accurate calculation, and without that quality no one can play even a moderate, far less a great game of chess. Proceeding to what are thought the native regions of intellectual supremacy, the result will be found to be analogous. Not to be tedious, the forensic, the Parliamentary orators cannot be injured in their career by having conveyed to them in their early life, through the vehicle of mental diversion, the principles of order and proper arrangement of ideas, whether they are leading or are in opposition. Though not in the same

manner, all men of mind derive benefit from this ancient game. The poet has not his imagination killed by playing chess; he is simply strengthened in accuracy, whilst his fire is by no means extinguished. The philosopher, whose tendency, through his confined and solitary life, is to believe in no other conclusions than his own, will perceive through the medium of taking part in an occasional game of chess, that others possess reasoning powers equal to his own. But we are not arguing so much for grown-up men as for children. Happy, indeed, had it been for themselves had some of those, whose lives were melancholy instances of genius preying upon itself, learnt self-discipline, not through harsh control or entire neglect, but through having had their interest aroused by a sport which would have satisfied, without fatiguing, a mind already too much predisposed to intellectual isolation. We are not upholding chess as a universal mental remedy, but are pointing out its claims as an element in rudimentary education. A child tired with writing verse or prose, or studying mathematics, may wish to have recourse to something of an entirely different character, provided that that be a symbol of mental power brought agreeably before his eyes. It may be argued that the student may transfer his attention from ancient authors, mathematics, or technical science, to modern languages; but this is fair reasoning. We will venture to say that there will be a strong disinclination merely to exchange the difficulties of one language for those of another, especially on the instant. Homer may be very good at one time, and Dante at another; but it must be remembered that both these authors form a part of school work, and are, therefore, not a change of a legitimate description. Reasoning of quite and opposite nature may be dismissed summarily. It is not every boy that would choose violent exercise as his sport, though it would be absurd to gainsay the advantages accruing from a healthy use of gymnastics, cricket, or any other good old English amusement. But one maxim, we think, ought to be adhered to by all masters of schools. If a boy does his work in school in a proper and satisfactory manner, he ought to be allowed to employ his spare time after his own inclination, with the limitations that the object of his choice be in itself innocent, and that it be not injurious to health. Experience teaches us full well that the boy is sure to take to his sport without being asked; and, should any one be fatally disposed to neglect physical training, he will rapidly discover that without a sound body he will never be able to play good chess. Boys should not be forced in their play-hours to contest friendly games of chess any more than they should be to row on the river; but neither class ought to be debarred from their favourite pursuit. It must not be forgotten that no form of elementary education should ever terminate in itself; the end must never be mistake for the means. Chess is recommended as a pleasant process towards obtaining a result which will have full development in after life. Mathematics cannot say more for itself. The majority of those who study mathematics in their youth do not become great lawyers; nevertheless, it is well known that mathematicians, though they do not study law at an early age, have afterwards become the greatest ornaments of the judicial bench. Again, there is many a classical scholar, whose elegance of taste is completely lost to the world; but then, when it is not so, how well it is set as a gem in the coronet of a successful statesman! We have said nothing respecting the value of chess as a moral element in an educational system. Nothing, perhaps, more than this game requires a strict command of temper, while it it also inculcates the duty of obedience. Without the first of these a player, however extraordinary his skill, must be vanquished, and the other is absolutely enforced upon

him by the very names given to the pieces which act in the mimic warfare. Surely it is not a bad lesson to be re-conveyed to the youthful mind that no one is fit to command who cannot obey, whatever may turn out to be his occupation in the more advanced stages of life.—(*Land and Water.*)

POETRY.

THE SONG OF THE SCHOOL.

IN ANTICIPATION OF PAYMENTS BY RESULTS.

Cram, cram, cram,
When the morning hours begin,
Cram, cram, cram,
In the noonday's bustle and din,
Memory, head, and hand,
Spirit, and brain, and soul,
Sang a poor struggling teacher,
Earning his daily dole.

Cram, cram, cram,
The generous girls and boys;
Grind at the mill of knowledge
With ardour that never cloy,
Pounds and pence so needed,
Will hang on an iron rule!
Pay and results per pupil,
The terror of many a school.

Where is the bloom of study,
Sweet, bewitching, and coy;
To woo, enamour, and gladden
The studious inquiring boy?
Where are the proud Eurekas,
Gained by the midnight lamp,
Ere the redoubted grinder
Came with his torturing cram?

Learning no longer sacred,
Loosens her virgin snood;
Rifled, and forced, and sullied,
By suitors, griping and rude,
She stands in the public pathway,
A brazen, bepainted thing,
Reft of the vestal freshness
She had in her early spring?

Cram, cram, cram,
When the day is sunny and bright,
Cram, cram, cram,
In the morning hours of night;
Parents, and guides, and guardians,
Bid for the popular plan—
Where is the public teacher
Dares to discuss and scan?

Yet in my inmost spirit
I hear a persuasive voice—
There is a nobler system,
There is a better choice—
Innate taste to be fostered,
Literature of the heart,
Crushed in the grinding process
Of cold mechanical art!

Can I uphold this pleader,
Follow her rational rules?
Students of every calling
Are sent to the forcing schools,
Where crammers and grinders many,
Auction their mental wares—
Alas! for a struggling teacher
Burdened with many cares.

Daring to have ideas,
Daring to have a heart—
Cram, cram, cram,

Is his legitimate part.
Generous, ardent boys
No bloom of study for you,
But weary, weary grinding,
With ceaseless hammer and screw.

Cram, cram, cram,
The popular plan and pet
Will tell on future ages,
With blighting influence yet;
Nature, talent, and genius
Will follow our fairies' flight
O, will our Celtic fancy,
Sparkling, racy, and bright,

Gladden with wit and humour,
The households of future years?
What has a public teacher,
Burdened with many cares,
To do with original genius,
Wrapped in the womb of time,
Robbed of the bloom of study,
Beautiful and sublime?

Cram, cram, cram,
Is his legitimate part;
Leaders of all professions
Bid for the happy art.
Cram, cram, cram,
His task from morning to night,
Parents, and guides, and guardians
Say it is good and right!

Irish Teachers' Journal

OFFICIAL NOTICES.



Ministry of Public Instruction.

SCHOOL COMMISSIONERS.

Quebec, 21st March, 1872.

The Lieutenant-Governor in Council has been pleased to make the following appointments of School Commissioners, under date of 4th March instant.

For the County of Temiscouata, St. Modeste: Mr. Louis Fortin, *vice* Mr. Pierre Therriault.

For the County of Wolfe, Wolfestown, Messrs. Clément Houde and François Guin, Junior: *vice* Messrs. Joseph Huot and Damase Demers.

16th April, 1872.

For the County of Chicoutimi, St. Prime d'Asuapmouchouan: Messrs. Louis Marcoux, Joeques Côté, Ignace Taillon, Edouard Coudé and Toussaint Bouchard.

County of Gaspé, Township York: Capt. Frederick Coffin: Messrs. Charles Grant, Henry Eagle, Josuah Fall, and Abner Coffin.

County of Verchères, Beloit: Revd. Frs. Xavier Jeannotte *vice* Revd. Hyacinthe Lasalle.

MEMBERS OF THE PROTESTANT BOARD OF EXAMINERS FOR WATERLOO AND SWEETSBURG.

The Lieutenant-Governor in Council, has been pleased to name the Revd. Thomas W. Fyles a Member of the Protestant Board of Examiners for the granting of diplomas to candidates for Teachers' commissions, for the District of Bedford, *vice* the Revd. Andrew Thomas Whitten; and Benjamin A. Haskell, *vice* George B. Baker, Esquire.

DIPLOMAS GRANTED BY THE BOARDS OF EXAMINERS.

CATHOLIC BOARD OF WATERLOO AND SWEETSBURG.

ELEMENTARY SCHOOL, 1st Class, (F).—Mr. J. Bte. Gervais and Miss Marguerite Lespérance.

ELEMENTARY SCHOOL, 1st Class (A).—Miss Margaret Connor.

J. F. LEONARD,
Secretary.

6th February, 1872.

STANSTEAD BOARD.

ELEMENTARY SCHOOL.—Messrs. Salim Darling, G. S. Edson, John Dunnall; Miss Betsey J. Tichurst, Miss Hannah A. Fowle, Miss Ella Smith, and Miss Azella Sweatt.

C. A. RICHARDSON,
Secretary.

6th February, 1872.

MUNICIPALITIES ERECTED AND ANNEXED.

QUEBEC, 16th April, 1872.

The Lieutenant Governor in Council, under date of the 27th March last, has been pleased to annex and erect the following named municipalities;—

1. The Parish of St. Pie Deguire, County Yamaska, into a school municipality, with the same limits as for religious purposes.

2. The new parish of St. Prime d'Ashuapmouchouan, County Chicoutimi, into a school municipality, with the following limits, namely; bounded to the east by Lake St. John, to the south by the eleventh lot of the former Indian lands, inclusively, to the west by the front of the 4th Range, also inclusively, to the north by the Rivière à l'Ours, No. 40 of Ashuapmouchouan.

3. The Township of Saguenay, County Saguenay, into a school municipality, with the same township limits.

4. The Township of Suffolk, County Ottawa, into a school municipality, with the same township limits.

5. The Concessions of l'Embarras and Petit Lac, Seigneurie of Beaurivage, of the Parish of St. Giles, in the County of Lotbinière, to be annexed to the School Municipality of St. Sylvester-North, in the same County.

McGill University Intelligence.

ANNUAL CONVOCATION.

The Annual Convocation of the Faculties of Law and Medicine of McGill University was held yesterday (March 28), afternoon in the William Molson Hall. Hon. Judge Dunkin occupied the chair.

There was a large attendance of the general public present. Among the leading gentlemen were—

Governors: Andrew Robertson, M. A., Q. C., John H. R. Molson, Esq., Charles J. Brydges, Esq.

Principal: John William Dawson, LL. D., F. R. S., F. G. S., Vice-Chancellor.

Fellows: Ven. Archdeacon Leach, D. C. L., LL. D., Vice-Principal and Dean of the Faculty of Arts; George W. Campbell, M. A., M. D., Dean of the Faculty of Medicine; P. R. Lafrenaye, B. C. L., Professor of Civil Procedure and Jurisprudence, McGill University; Rev. Henry Wilkes, D. D., Professor of Homiletics and Pastoral Theology in the Congregational College of British North America; John Reddy, M. D.; Samuel B. Schmidt, M. D.; W. E. Scott, M. D., Professor of Anatomy, McGill University.

Secretary, Registrar, and Bursar; William Craig Baynes, B. A.

Professors: Robert P. Howard, M. D.; P. R. Lafrenaye, B. C. L.; R. Laflamme, B. C. L.; C. F. Markgraf, M. A.; D. C. McCallum, M. D.; Pierre J. Darcy, M. A., B. C. L., Robert Craik, M. D.; G. E. Fenwick, M. D.; Joseph M. Drake, M. D.; N. W. Trenholme, M. A., B. C. L.; W. C. Wurtele, B. C. L.; Gonzalve Doutre, B. C. L.; G. Armstrong, Professor of Civil Engineering.

Lecturers: Dr. Harrington, Lecturer in Assaying and Mining.

Ven. Archdeacon Leach opened the proceedings with Prayer, after which.

Mr. Secretary Baynes read the minutes of the last meeting of alumni, as also those of convocation.

The Dean of the Faculty of Medicine (Dr. G. W. Campbell,) read the following report of the Medical Faculty for the session:

The total number of Students in the past session was 138, of which there were from Ontario, 73; from Quebec, 55; Nova Scotia, 2; Prince Edward Island, 2; New Brunswick, 1; United States, 5.

The number of Students who passed their Primary Examinations, which includes Anatomy, Chemistry, Materia Medica Institutes of Medicine and Botany or Zoology, was 36; alphabetically arranged as follows:

Duncan A. Alguire, Lunenburg, O; Robt. W. Bock, Carleton Place, O; Harry Brown, London, O; William Caldwell, Brantford, O; Duncan A. Carmichael, Beachburg, O; Oliver, C. Edwards, Clarence, O; Saram R. Ellison, St. Thomas, O; William Ewing, Hawkesbury, O; John J. Farley, Belleville, O; Lewis McC Fortune, Huntingdon, Q; Edwin, A. Gaviller, Montreal, Q; Thomas F. Guest, St. Marys, O; Joseph Hill, St. Gregoire, Q; Richard, W. Hurlburt, Mitchell, O; Wm. F. Jackson, Brockville, O; Montgomery, H. J. Jones, BA, Montreal, Q; Edward E. Kitson, Hamilton, O; Bernard D. McGuire, Joliette, Q; John B. McConnell, Chatham, Q; James McDiarmid, Prospect, O; Joseph D. A. McDonald, St. Francis, Q. James Iligg McLeod, P, Ed. Isl'd; Robert S. B. O'Brien, L'Orignal, Q; David O'Brien, Almonte, O; William Osler, Dundas, O; Hezekiah R. Perry, Coteau Landing, Q; Peter E. Richmond, New-York State, U. S.; Francis John Shepherd, Montreal, Q; John A. Stevenson, Cayuga, O; Walter Sutherland, Helena, Q; Andrew W. Tracey, Island Pond, U. S.; Wymond W. Walkem, Quebec, Q; George O'Donnell Walton, Montreal, Q; William T. Ward, Stanhope, Q; James W. Whiteford, Belleville, O; Robert E. Young, Hamilton, O.

The number of students who passed their first examination for the degree of M. D., C. M., was 28. Their names, residences and subjects of thesis are as follows:—

Hamilton Allen, West Osgoode, O; Arthur A. Browne, B. A. Kingsey, Q; William B. Burland, Montreal, Q; George Henry Christie, Lachute, Q. Wm. L. Copeland, St. Catherines, O; Daniel C. Cram, Almonte, O; George McGill Farewell, Oshawa, O; George Wm. Gernon, St. Laurent, Q; Zotique P. Hébert, St. Constant, Q; Harry Hethrington, Melbourne, Q; Robert Howard, St. Johns, Q; Albert S. Mallory, Coburg, O; Louis T. Marceau, Napierville, Q; Peter McDaren, B. A. Lanark, O; John Morrison, M. A. Waddington, N. Y.; James T. Munro, Roxburgh, O; Wolfred D. E. Nelson, Montreal, Q; William R. Nicol, St. Mary's, O; William Oster, Dundas, O; Austin J. Pegg, Simcoe, O; Henry Ross, Embro, O; Wesley Robinson, Markham, O; William Jas. Sharpe, Simcoe, O; Leonard St. John, St. Catherines, O; George A. Stark, Milton, O; Alexander Stewart, Hampstead, O; Dixon A. Wagner, Dickenson's Landing, O; William S. Waugh, London, O.

Of the above named gentlemen, two have not yet completed their twenty-first year, and cannot therefore receive their diplomas at the present Convocation. Their names are Leonard St. John, and George Henry Christie. They have, however, passed all the examinations, and fulfilled all the other requirements, and only await their majority to receive the degree.

PRIZES.

The Medical Faculty prizes are three in number:

1st. The Holmes Gold Medal, (founded by the Faculty in honour of the late Deam) awarded to the graduate who received the highest aggregate number of marks for all examinations including primary, final and thesis.

2. A prize in Books, for the best examination—written and oral, in the Final branches. The Gold Medallist is not permitted to compete for this prize.

3. A prize in books for the best examination written and Oral in the Primary branches.

The Holmes Gold Medal was awarded to Hamilton Allen, West Osgoode, O. The Prize for the Final examination to George Stark, Milton, O. The Prize for the Primary examination to Francis John Shepherd, Montreal, Q.

The Faculty has in addition this session awarded a special prize to the Thesis of William Osler, Dundas, O., which was greatly distinguished for originality and research, and was accompanied by thirty-three microscopic and other preparations of morbid structure, kindly presented by the author to the Museum of the Faculty.

The gentlemen in order of merit deserve honorable mention:—In the Final examination, Messrs. Osler, Browne, Waugh, Marceau, Hebert, Pegg, St. John and Morrison. In the Primary examination, Messrs. Alguire, Hill, Carmichael, McConnell, Ward, Kittson, and Osler.

PROFESSORS AND LECTURERS' PRIZES.

Botany, Wm. Caldwell and E. B. C. Harrington; Zoology, C. R. Jones. Prize for the best collection of Plants by a Student of Session 70-71, Benjamin Wales.

Practical Anatomy, Senior Class prize, Robert C. Young; Junior Class, A. C. Sinclair.

The Dean then distributed the prizes to the successful students, and, at the close, addressing the Chairman, said:

This was the first occasion, within his recollection that there had been no slaughter of students who came up for their final examination.

Mr. Registrar Craik then administered to those upon whom the degree of Doctor of Medicine was about to be conferred the "obligation."

Principal Dawson then "capped" the gentlemen honored in this respect, and handed to them their diplomas.

Dr. MacLaren delivered the valedictory address on behalf of the students. He deprecated the view entertained by some that the medical profession may be considered simply as a means of obtaining a livelihood, and urged that the aims of its professors should be of the highest and most philanthropic kind, namely, to heal the sick and afflicted.

Professor Drake then addressed to the graduates some words of parting counsel, urging them to adopt methodical habits in the practice of the profession, to take notes of all cases which came under their observation, and to be assiduous in the discharge of their duties. Referring to the circumstance that Canada had not yet produced medical men of world-wide reputation, the professor asked if we might not entertain the hope that this great country, but just emerging from the region of barbarism, is yet destined to furnish men who will add new glory to the firmament of science.

Professor Laflamme read the following award of prizes and honors to students in law.—

SESSION ON 1871-72.

LIST OF GRADUATES.

1. The following students having passed and performed all the exercises required by the requisitions of this Faculty, during the session of 1871-72, are, therefore, entitled to the degree of B.C.L., as follows:—

1. Denis Barry.
2. William Guild Cruickshank.
3. Alphonse David.
4. William de Montmolin Marler.
5. Duncan McCormick.
6. Charles Albert Nutting.

MEDAL PRIZES AND HONORS.

(Elizabeth Torrance Medallist, in special examination covering the whole course.)

William Montmolin Marler.
Ranking of students as to

GENERAL PROFICIENCY.

3RD YEAR.

1. William Guild Cruickshank, 1st in four classes and 2nd in one class, and William de Montmolin Marler, 1st in three classes and 2nd in four classes,—equal. Mr. Marler having the greatest aggregate number of marks, and Mr. Cruickshank being first in the greater number of classes.

2. Denis Barry, 2nd in three classes.

2ND YEAR.

1st. Matthew Hutchinson, 2st in five classes.
2nd. Duncan Ewen Bowie, 1st in one class and 2nd in two classes.

1ST YEAR.

1st. David Wells Hodge and David Major—equal, both being 1st in three classes and 2nd in one class.

2nd. Henri Archambault, 1st in one class, and Edward Antill Panet, 2nd in two classes, Mr. Archambault having the greatest

aggregate number of marks, and Mr. Panet being ranked in two classes as second.

BEST THESIS.

(William Gould Cruickshank.)

COMMERCIAL LAW.

(The Dean of the Faculty, the Honourable J. J. C. Abbott, D. C. L., and Associate Professor Wurtele, B.C.L.)

3RD YEAR.

1st. William de Montmelin Marler. 2nd. William Guild Cruickshank.

2ND YEAR.

1st. Matthew Hutchinson. 2nd. Raymond Prefontaine.

1ST YEAR.

1st. David Major. 2nd. Edward Antill Panet.

LEGAL HISTORY.

(Professor Lafrenaye, B. C. L.)

3RD YEAR.

1st. Alphonse David. 2nd. Denis Barry and William de Montmolin Marler. Equal.

2ND YEAR.

1st. Matthew Hutchinson. 2nd. Raymond Prefontaine. Equal.

1ST YEAR.

1st. Henri Archambault and David Major. Equal. 2nd. David Wells Hodge.

LAW OF REAL ESTATE.

(Professor Laflamme, B. C. L.)

2ND YEAR.

1st. William Guild Cruickshank. 2nd. William de Montmolin Marler.

2ND YEAR.

1st. Matthew Hutchinson. 2nd. Duncan Ewen Bowie and Amedie Chauvet. Equal.

1ST YEAR.

1st. David Wells Hodge. 2nd. David Major.

CRIMINAL LAW

(Professor Carter, B.C.L., and John Sprott Archibald, B.A., B. C.H., Lecturer.)

THIRD YEAR.

1st. Wm. Guild Cruickshank. 2nd. William de Montmolin Marler.

INTERNATIONAL LAW.

(Professor Kerr.)

THIRD YEAR.

1st. Wm. Guild Cruickshank. 2nd. Denis Barry and William de Montmolin Marler. Equal.

SECOND YEAR.

1st. Matthew Hutchinson. 2nd. Amedie Chauvet.

ROMAN LAW.

(Professor Trenholm, M.A., B.C.L.)

THIRD YEAR.

1st. William Guild Cruickshank, and William de Montmolin Marler. Equal. 2nd. Denis Barry.

SECOND YEAR.

1st. Matthew Hutchinson. 2nd. Duncan Ewen Bowie and Joseph Desrosiers. Equal.

FIRST YEAR.

1st. David Wells Hodge, and David Major. Equal. 2nd. George Ernest Jenkins, and Edward Antill Panet. Equal.

CIVIL PROCEDURE.

Professor Gonsalve Doutre, B.C.L.

THIRD YEAR.

1st. William de Montmolin Marler. 2nd. Alphonse David.

SECOND YEAR.

1st. Camille Santoire. 2nd. Louis Caliste Lebeuf, and Raymond Prefontaine. Equal.

FIRST YEAR.

1st. David Wells Hodge. 2nd. William Simpson Walker.

The Principal thereupon conferred the degree of B.C.L., on the candidates.

Mr. Cruickshank delivered the valedictory, in the course of which he impressed upon his fellow graduates the importance of maintaining the high standing of the Bar in Montreal, and pointed out that this city was not only the centre of the commerce of the Dominion, but also of the law, where both French and English law were practised.

Professor Wurtele followed by giving a few hints to the graduates in the practice of law. Honesty of purpose he pointed to as one of the necessary qualifications of a lawyer. Let them be determined to become jurists; begin with a determination to discountenance litigation, consider faithfully the character of all cases submitted to them, never give an opinion hastily, prepare pleadings with care, search diligently for the law applicable to the case in hand.

Hon. Judge Dunkin then delivered an address. Arriving here that morning and learning that the public meeting of convocation was to be held to-day, he was glad to be afforded an opportunity to discharge a small part of the duty devolving upon him as one of the Governors of McGill University; and at the opening of the meeting he found himself the oldest governor present and was, therefore, called upon to preside. There were two or three matters in connection with the University, in reference to which the governors must take occasion to congratulate themselves and the public. One of those essentially affected the Medical Faculty. This year they had almost completed the New Medical Hall, and that was no small achievement. (Applause.) For a long time the Medical School had been a most flourishing one; indeed, without saying at all too much, it had been the most flourishing of their schools. It was now to be brought into the immediate neighborhood of the University, near the other work of the College, and this was a matter upon which the governors congratulate themselves, the medical faculty and the students at large. A minor incident upon which they might congratulate themselves was the circumstance so happily alluded to by the Dean of the Medical Faculty. It does happen that white gloves are occasionally presented in connection with other professions, and the circumstance always causes great gratification, and it was certainly. A very honorable incident, and a very rare incident, and it had not been arrived at by any undue laxity in the examinations on the part of the professors,—that no candidate failed to pass the examination in medicine. The example thus afforded would not fail to have its effect on succeeding classes not only in the medical, but also in other schools. The Faculty would certainly never fall into the error of allowing men to pass lightly through the University—the medical faculty had never failed in this respect,—and the more cultured the students proved; when they obtained the distinguished honors the better was it both for themselves and the University. In Law, too, there were several matters upon which they could exchange congratulations. They had not yet achieved the success of having within the University grounds a law hall—might it not be long before they had one—but they had quite lately reorganised the law faculty, and it was desirable that this fact should become known. His Honor afterwards gave a few words of counsel to the graduates in regard to their duty in the practice of law in the courts, and in the course of some further remarks he advocated the endowment of chairs in connection with both the Medical and Law Faculty.

The benediction was pronounced by the Rev. Dr. Wilkes, and concluded the proceedings.

McGill Normal School Literary Association.

The annual entertainment of the McGill Normal School Literary Association, which is composed of ladies only, took place last night (March 15) in the school, Belmont street. The room was crowded to overflowing, and was very tastefully decorated with evergreens, also flags artistically disposed, and various mottoes in Latin, French and German. The programme

opened with was followed with a brief address by Miss Fuhrer, the chorus, "Elfin Revels," which was followed with a brief address by Miss Fuhrer, the lady President, who explained the origin and aims of the Association. These may be summed up as being to obtain a better acquaintance with the best authors, and generally for mutual pleasure and literary improvement. The Association was founded 12 years ago, and had been continued with growing benefit to a large and increasing membership. Miss Martin, the Secretary, then read the report, which was also brief and encouraging, after which the literary and musical programme was proceeded with, Prof. Fowler presiding at the piano. The musical pieces, vocal and instrumental, were well received, and one of them, the vocal duet, "O'er the hill, o'er the dale," given by Misses Webster and Neill, was encored. Under the title, "Literary Leaves," a number of elegant pieces by members of the Association were read with much taste by Miss Hunter. Miss Martin read an appreciative essay on the "Canadian Poets," which showed a close acquaintance with their works, and a grateful sense of their merits. A dialogue, "Scene from the life of Margaret of Anjou," (original) concluded the first part.

Another garland of "Literary Leaves," consisting of pieces descriptive and sentimental, and collected by the sub editress, was read by Miss Richardson, and was followed with a "French Recitation" by Miss Jessie Campbell. This was succeeded by a short and picturesque poem of considerable merit, "A Legend of Niagara," written, and also recited, by Miss Fairweather. After a humorous "Essay," by Miss Cameron, Miss M. Henderson recited, with great power and versatility of expression, Longfellow's poem, "Lady Wentworth." A "Comic Dialogue," in which several speakers took part, and provoking continued laughter, concluded a varied and excellent programme. Prin. Hicks then rose and made some apologetic remarks, accounting for the over-crowded state of the room, and Prin Dawson expressed his continued interest in the Association, and added that, in his opinion, the character and style of the productions that had been given that evening were superior to those on any former occasion. A verse of the National Anthem was then sung, and the audience separated, after having spent a very pleasant evening—somewhat detracted from, however, by the heat and closeness of the room, due to an almost entire want of ventilation.—(Daily Witness.)

Opening of St. Ann's Protestant School.

Yesterday, 25th of March last, the commodious and elegant new Protestant School House, erected by the Board of School Commissioners in Ann street to accommodate the rapidly increasing number of scholars of the district, was formally opened. The pupils and teachers were assembled in the principal class-rooms on the second flat, which of the occasion were all thrown into one; and afforded ample accommodation for those present. The chair was taken by the Chairman of the Board of School Commissioners, Rev. Dr. Jenkins, and occupying seats on the platform with him were His Worship the Mayor, Councillor Nelson, Ex-councillor Thompson, Ex-councillor Lyman, Principal Howe, Rev. Dr. Wilkes, Rev. Dr. Burns, Rev. Dr. McVicar, Rev. Dr. Myers, Rev. Mr. Carmichael, Rev. Mr. Cordner, Rev. Mr. Thornton, Rev. Mr. Young, Rev. Mr. Wells, Rev. Mr. Botterel; Messrs. Thomas Workman, J. J. Molson, W. Lunn, W. C. Barnes, A. McGibbon, and Thomas White, jr. After the singing of a hymn, prayer was offered by Rev. W. Wilkes, when the following address was read in a clear, distinct voice, and with great self-possession by Master Frank Foster:—

Mr. Chairman and Gentlemen of the Board of Commissioners,—On behalf of my schoolmates, I have much pleasure in extending to you our hearty thanks for this comfortable school building in which we have assembled this morning. Boys and girls are now daily gathering around us and fast filling the ranks of those who are seeking a thorough education, and we hope that such a degree of diligent application and desire for truth will

soon pervade our minds that in a short time we shall be able, by intellectual and moral improvement, to reward you more fully for the deep interest you are manifesting in us, and the future prosperity of Montreal. We earnestly wish this school may have a happy and glorious future; that our teachers may see their labors crowned with success; and that you may see those going forth from these halls who shall wield a mighty influence for good, and whose power shall be acknowledged and felt by an intelligent people. In our new school, and the many advantages it will without doubt afford, we rejoice and hope the time may soon come when every boy and girl in the city of Montreal shall realise the blessing of a good education, a foretaste of which brings joy and gladness to our youthful hearts this morning.

The reading of the address was received with great enthusiasm by the young people.

A song entitled "Come to the public school," was sung by the scholars, when.

Rev. Dr. Jenking said: My work to-day is unusually light. First, I would congratulate the Protestant inhabitants of Griffintown on the erection in the midst of them of this new school house,—the largest in capacity, and certainly the most commodious, of those at least under the Protestant Board, in the city of Montreal. It is now twenty years since the old Ann street school house was acquired by the Board. At that time I was myself a school commissioner. It is twenty-two years since the Board commenced work in Griffintown, the school house having been rented for the purposes of the Board for two years previously to the purchase. They were days of small things in Montreal in the matter of education, as you may imagine, when I tell you that the whole income of the Protestant Board at that time was a little over a thousand dollars, some eleven hundred dollars odd. That a concern with resources so limited should have committed the extravagance of spending 1300 dollars on a school house betrayed a boldness and a recklessness which challenge admiration. Under various masters the school prospered, and in 1864 the Board added a wing to the old school house, extending its capacity to 200 scholars. The building was always inconvenient, unworthy of both the district and the Board, and utterly unfit for the purposes to which it was applied. The commissioners, though convinced of this for many years, did not see their way to a remedy until about 18 months ago, when they purchased the site on which this school house has been erected, and issued and accepted contracts for the building. The whole cost, including site, building and furniture, may be set down at about 20,000 dollars. The site limited the architect in the preparation of his plans to a building of very moderate architectural pretensions, but he has made up in comfort and convenience what we lack in outside appearance.

Mr. T. M. Thompson, representing the Board of School Commissioners and City Council, although out of it for two years, expressed his gratification at being present on the occasion of the opening of such a commodious school house. There had been a good deal said in the public press and otherwise about the work the Board of Commissioners was doing, and the manner in which they did it. He wished these parties would come and see what the Board was really doing and what they had done during the past four years. The many school-houses they had now, the successful efforts of the teachers, and the superior kind of education taught would be surprising to many. It would surprise many to know that by the record kept by the teachers of the different schools, it is shown that there are no less than five or six hundred pupils learning French, Algebra and other higher branches. In one school he knew that the pupils were

actually sought for by the mercantile body for junior clerks. These were all instances of the success attending the efforts of the Board. In regard to the cost of furthering education the speaker said they did not pay one third of what was paid in Toronto, and not one quarter of what was paid in the city of Boston and other New England States. The Board were giving as good education, with their means at command, as possible at a small cost. If we wanted the young people to grow up a credit to the city we must educate them and spend more in doing so.

Professor McVicar, on being called on to speak, said he had come in late and had made no preparation, and begged to be excused from making any remarks.

The scholars then sang, with might and main, "God bless the Prince of Wales."

This was followed by a recitation by a pupil.

His Worship Mayor Coursol said, surrounded as he was by so many eloquent and distinguished gentlemen, he felt rather diffident in making any remarks, but he was willing to risk something to express the importance he attached to the subject of education. The cause of education was not the cause of a creed or nationality, but it was the cause of humanity, and he was glad it had taken such deep root in the city of Montreal. Much of the success of the education cause was due to the exertion of the Board of Commissioners, and their success was a source of gratification to all denominations. He considered the question of education to be one of the leading questions of the day, for to become good citizens every boy and girl must be educated. The boys educated in these schools would be fitted to go into the higher schools, and those who became mechanics would be made all the more intelligent by the education they received at the school. Machinery was made so scientifically now-a-days that it required educated men to understand and to work it. It was one thing to use a piece of machinery, but it was another to take that piece of machinery apart and put the pieces together. The better educated, the more capable was he of doing the latter. Even the man who was educated for the simplest mechanical operation was better than the man who received no education. The young ladies in the school, too, under efficient teachers, were being brought up to a proper appreciation of domestic duties and virtues. His Worship concluded by thanking the Chairman for the honor he had done him by calling on him. He appeared there, not only in his official capacity, but as a lover of education among all classes of the community.

Rev. Mr. Corder said he thought it tended to his own interest as a citizen to take an interest in the education of the boys and girls in the ward he was in as to take an interest in the education of young persons in his own ward. The cause of education, he said affected every country, and he maintained that education was far more important to the success of a country than the gold and silver it possessed. What constituted a State? Not war and glory, but men; and what makes men, as was said in the recitation, but education. In this room the Commissioners were state-builders, for upon their efforts depended the future of the country. Their work was great, but it would bring forth its fruit. Education he compared to a piece of machinery that had not only a motive but a balancing power. In educating children they were making their motive and balancing power. As had been said, education makes the mechanic possessed of its advantage stand head and shoulders above his fellow workman who was uneducated. He explained how industry brings wealth, which was far more enhanced when that industry was the result of education. Many, he said, from want of education, had been unable to make a position in life, and "full many a flower had been born to blush unseen"

from this cause. Who could tell how many might have been eminent had they only been educated, and how many yet may be made eminent by education? These thoughts made him glad to see so many gentlemen present taking an interest in education, and when he heard more grumble and write about the expenditure for education, he thought they ought to hold their tongues and put their pens to a better use. He strongly advocated the judicious expenditure of money. He mentioned the vast benefits the late attention to education in England had conferred upon the country, and through the elevating influences of education no less than a million of votes had been added to the franchise of that country. In this country where they talked of giving greater suffrage their was the greater necessity for education, for how could the extended suffrage be of any service to the country if the people were not educated for it. In fact they could not be given suffrage rules advocated. He hoped the Board of Commissioners would go on to education, and the return would be hundredfold. Children would rise up and call them blessed. He would endorse the sentiment expressed by the Mayor, and he hoped that although children were brought up separately in Roman Catholic and Protestant schools, that when they became citizens they would work together for the good of their common country.

M. Lunn congratulated the inhabitants of the Ward in having such a commodious school, one of the largest in the city, being capable of containing several hundred children. The excellent address read by one of the scholars and the large staff of good teachers gave every prospect of the school being a success. He admired the system in Toronto where an estimate is made by the School Commissioners of the amount necessary for the maintenance of the schools, and the City Council are bound by him to furnish that amount. If Boston, with only double the population of Montreal, gave one million three hundred thousand dollars for educational purposes, surely Montreal in proportion should give six hundred thousand dollars, instead of forty-five thousand dollars. In Montreal the means of the School Commissioners were inadequate for the demands made upon them, for at present there was a school wanted in the west end. He hoped at next Session of Parliament that grants for educational purposes would be more liberal.

After a few further remarks from the Chairman as to the necessity of two more schools, and above all one for girls, the scholars sang the National Anthem, when the Benediction was pronounced. The Chairman announced that in honor of the event the scholars would have a half-holiday, and with a joyous shout they scampered off to take advantage of the lovely spring weather.

THE SCHOOL.

The building is about ninety-six feet deep by forty-six feet wide, and three stories high. The first story, the floor of which is elevated about six feet above the street, contains fine class rooms and apartments for the janitor; the second and third stories contain six class rooms each. The boys and girls have separate entrances in the rear of the building. Each story also contains water-closets, lavatories, &c., which are well arranged for ventilation and heating. The class rooms are heated by a combination of hot air and hot water pipes, particular attention having been paid to the ventilation. Ducts from each room are connected with large shafts, which draw off the vitiated air, while fresh warm air is introduced to the building through the furnaces. The class rooms will accommodate about seven hundred children.—(*Montreal Gazette*.)

Montreal City Schools.

The Protestant School Commissioners of the city have just issued a report, the first we believe ever published of their proceedings, which will be read with interest by all friends of education in Montreal. For many years it has been matter for regret that the Commissioners did not annually publish in some form a report of their work and of the expenditures involved in it. Those who cavilled at taxation for school purposes made the absence of such reports a ground of complaint; and those who appreciated the importance of a complete system of common school education within the reach of every child in the city, felt that misconceptions were caused, and difficulties created, by the absence of the fullest publicity. Dr. Jenkins, at the close of 1870, made a somewhat elaborate report of the proceedings of the year, and of the position and wants of the system; but this, while to a certain extent satisfactory, really but whetted the public appetite for more ample information. Accordingly on the 7th July last, the Chairman of the Board addressed a letter to the Minister of Public Instruction, in which, after stating that a growing feeling prevailed amongst prominent rate payers, indeed in the city generally, that the School Board should publish annual reports of their outlay of public moneys, he asks the views of the minister on the subject. The reply was that the minister saw no reason for withholding this information, that, in fact, "a corporate body is everywhere bound to account to those whom they represent for the administration of their affairs;" a principle so manifestly just that one is at a loss to imagine how it could ever have been doubted.

Acting upon the permission thus accorded the Commissioners have issued the report, an advance copy of which has been sent to us. It is divided into two parts, the first containing a history of the proceedings of the Board from 1847 to 1867 inclusive, that is up to the date of the reorganisation of the Board under the new law. This record is not one upon which the people of Montreal can dwell with any feelings of satisfaction. It is a record of earnest work, on the part of a few gentlemen, in the cause of education, and of utter indifference on the part of the great mass of the community. The sum received by the Board in 1847 was but \$558.05, and with this they sought to promote education by making grants to existing schools. In 1850, two schools, one in Griffintown and the other in Papineau Square, were established, the first with a master to whom \$300 a year and the fees were given, and the second with a teacher and female assistant, the former at \$300 a year and the latter at \$120, the fees going as a perquisite to the teacher, Mr. Arnold. In 1852 the Ann street school property was purchased for \$1,300, and in 1860 the site of the present Panet street school was obtained, with the building, at a cost of \$4,833.50. In 1864 a wing was added to the Ann street school at a cost of \$1,400, and negotiations were opened for the transference of the British and Canadian school, the transference having taken place in 1866. In 1867 the Board discharged a small portion of their indebtedness to the Trust and Loan fund, and increased the salaries of the Masters of the Ann and Panet street schools \$100 each. They also authorized the appointment of a female teacher to each of the schools at a salary of \$200 each, and the employment of a teacher of music for the Panet street school at \$80. The following details show the condition of the schools at the close of 1867. Moneys paid

TO THE PROTESTANT BOARD.

Government allowance.....	\$ 838 40
City Council grant.....	1921 50

Total.....\$2759 90

TO THE ROMAN CATHOLIC BOARD.

Government allowance.....	\$1862 38
City Council grant.....	5189 50
Total.....	\$7045 88

The number of children in the schools at close of this year was :

In the Ann street school.....	173
In the Panet street school.....	80
In the Cote street school.....	487
Total.....	740

The number of teachers employed was :

In the Ann street school.....	3
In the Panet street school.....	2
In the Cote street school.....	10
Total.....	15

The allowance from Government for the Protestant schools included \$148 from the superior education fund; that to the Roman Catholic Board, did not include any sum from this fund, their allowance from it, a pretty large one, being in excess of that stated above. The Commissioners conclude this first part of their report with the following well merited testimony to the work of those who during these twenty years laboured in the cause of Protestant common school education in Montreal :

" They commenced operation without a school house, without a competent available teacher, and, for the most part, without sympathy from the public. The *personnel* of the Board underwent frequent changes; and with one or two exceptions, its members were closely occupied with the duties of their own calling, professional or commercial. The work was largely thrown upon the Secretary-Treasurer, Mr. William Lunn, who, while his brother Commissioners were either too listless or too much engaged in transacting their own business, to attend the meetings of the Board punctually and regularly, was always at his post. Watchful, earnest, and incessant in his labours from 1846 till now, he has laid the Protestant community of Montreal under a debt which they can never repay. The successive Chairman of the Board up to 1867, deserve to be mentioned with honour for the services which they rendered the city in the cause of education. Their names will be found in the foregoing summary. Other citizens also, who served as Commissioners during these years, did their work well; and are worthy of being gratefully remembered for their generous and self-denying attention to civic educational interests. From 1846 to 1861 the annual receipts of the Board, from both the Government and City Council, scarcely averaged \$1,200! From 1861 to 1867, its average income was \$1,810. Not a large resource out of which to found and prosecute an educational system sufficient in character and extent to meet the school wants of the Protestant population of Montreal! "

The second part of the report has relation to the proceedings commencing with 1868, under the Board as reorganized. One of the first things attempted by the Board was to procure a more equitable distribution of the moneys derived from city taxation between the Protestant and Roman Catholic Boards. An appeal was made to the Government to base the distribution upon the assessed value of property held by Catholics and Protestants respectively, an appeal in which, it is right to say, both Boards joined. It was rejected by the Government, but an increase was made in the city grant, to be distributed as before on the basis of population, and under this system the following were the increased revenues of the year:—

TO THE PROTESTANT BOARD,

From City Taxation	\$ 8,284 80
" the Government.....	690 40
	\$ 8,975 20

TO THE ROMAN CATHOLIC BOARD,

From City Taxation.....	\$22,348 56
" the Government.....	1,862 38
	\$24,210 94

With these enlarged revenues the Board determined upon paying off existing liabilities, putting the school-houses in better condition, and erecting a new building, which was opened by His Royal Highness Prince Arthur. This building, capable of accommodating six hundred pupils, was at once filled, showing how great had been the want of school accommodation in that part of the city. During the session of 1868-9 a bill providing for the distribution of the city school tax on the basis of property was passed, and the result the first year was \$16,643 66 to the Protestant Board, and \$15,163.14 to the Roman Catholic. These figures are themselves vindication enough of the righteousness of the demand for a change in the basis of distribution. They have a strange appearance when contrasted with the distribution of the Government grant as follows:—

THE PROTESTANT BOARD,

Provincial Education Fund.....	\$ 2,726 84
superior Education Fund.....	45 05
	\$ 2,771 89

THE ROMAN CATHOLIC BOARD,

Provincial Education Fund.....	\$ 7,519 92
Superior Education Fund.....	2,784 00
	\$10,303 92

The revenues being thus increased the Commissioners resolved upon the enlargement of the Panet street, and the enlargement of the Cote street school, these improvements affording accommodation for five hundred additional scholars. And in addition to these, in the following year the new building in Griffintown, recently opened, was commenced, affording accommodation for over seven hundred scholars. Besides these improvements in school buildings, the Board introduced an advanced *curriculum* of study. Heretofore the instruction given had been limited to the commonest English subjects. It was felt that French (instruction in which had been only partially given) ought to be generally learned in the schools, and that Geometry, Algebra and the rudiments of Latin should be added to the subjects previously taught. This was accordingly done, and limit tables are published in the report, so that the system of instruction and the time devoted to each subject can be seen by any one examining them.

In 1870-1 the Legislature authorised an additional increase in the school tax, fixing the rate at one tenth of a cent in the dollar. This gave the Protestant Board in 1871 \$22,816.95 and the Roman Catholic \$21,880.40. The progress of the work is fairly indicated by the increase of pupils and teachers. The increase in the number of teachers 12; in 1870 over 1869, of scholars in attendance, 438, of teachers employed, 10; in 1871 over 1870, of scholars in attendance 136, with a decrease of 2 in the number of teachers employed; making the total increase from 1868 to 1871 inclusive—scholars, 906, teachers 20. Reference is made to the difficulty of obtaining well trained teachers in the past; a difficulty which is fast disappearing under the influence of the Normal and Model schools. These schools are thoroughly efficient, and under whose instruction the education in the Protestant schools of this city will compare favourably with that

of any schools in the country. The salaries are on the following scale; Head Masters, \$900 per annum, Head Mistresses, \$400, second masters, \$600, female assistants, \$300, second female assistants, \$240; rates which it will be admitted err rather on the side of lowness than on that of extravagance. Reference is made to the appointment of Mr. Robins as Inspector of Common Schools, an appointment which has tended very much to promote the success of the schools. Mr. Robins gives in an appendix a most interesting report on the city schools, which we commend to the perusal of all who may be desirous of obtaining full information in relation to the work being performed by, and the present position of the schools under the Protestant school Commissioners.

One of the most interesting portions of the report is that which refers to the transfer of the High School to the Commissioners and the results of that transfer. Our space will not permit us to refer to this part of the report at any length, but it may be interesting to state the results:—The number of pupils in the High School during the year previous to that of its transfer to the Commissioners (1869–70) was 186. This number includes the twenty pupils then in the Preparatory Class. The number of boys under instruction during the session 1870–71 was: In the Classical Department, 114; in the Commercial Department, 107; in the Preparatory Department, 145; in the Infant Department, 49; total, 415. The limit tables of the High School are well worthy of a close examination. Referring to the finances it is proper to remember that of the receipts the large sum of \$6,273.40, to be increased immediately to \$8,000, goes to the payment of interest and sinking fund on bonds issued for the acquisition of property and the erection of school buildings. Should any of our readers take the trouble to compare the operations of the Montreal Protestant School Commissioners with those of any Boards of Trustees in Ontario for instance, they must deduct this amount from the aggregate receipts, seeing that School Trustees in the west do not issue bonds, and that the amounts granted by the corporations, are, unless where a sum is intended to be expended in capital account, for ordinary outlay on the schools themselves.

The fullest statements of accounts are given, having been audited by Messrs. James Riddell and Philip S. Ross, and the Commissioners close the report with an appeal which we publish in another column. We commend it to the thoughtful attention of every friend of education in Montreal. The principle laid down by the Commissioners that "where the school tax is general, justice demands that the school provision be adequate" is absolutely incontrovertible. These Commissioners in making this appeal can possibly have no personal interests to serve, apart from the general interests of the community. They are all gentlemen of high social position, the majority of them actively engaged in the work of their own professions, and they devote their time to this educational work out of love for the work itself, from a conscientious conviction of its success. The appeal they make is one which should meet with a ready and cordial response. In this report they have put every citizen who desires to obtain it, in possession of the fullest information. They make their appeal for increased support months before the meeting of the Legislature, and we trust therefore that when the time comes they will be found not to have made it in vain.—(*Montreal Gazette*.)

MISCELLANEOUS.

Education of Women.

A report has been published on the examination for women conducted by the University of Cambridge, England, last July. This is the third annual examination of the kind held by the University, and it is satisfactory to find that the number of candidates increases steadily. Beginning with thirty-six candidates in the first year, the University had eighty-four candidates in second year, and a hundred and twenty-nine last July. It would appear, notwithstanding the absolute smallness of these numbers, that the examination meets a want which is generally felt. Various associations, more or less directly springing from this examination, have been formed for the improvement, of women's education. Lectures and educational libraries have been established in several towns, and at Cambridge and Rugby a system of tuition by correspondence has been invented, by which women living at a distance and out of reach of skilled assistance in their studies can obtain the assistance of able teachers. A paper of questions is sent every week or fortnight to each member of the association in whatever subject she is especially studying, and her answers are returned to her with corrections and advice. There is also a good deal of pecuniary assistance offered by persons who are able and willing to help women's education in this way. Several exhibitions and gratuities, amounting in all to a considerable sum, are awarded according to the results of the Cambridge examination. The report of the Syndicate is, on the whole, decidedly favorable. A table of general results speaks eloquently through its bare figures of the evils of women's education as it has been hitherto conducted. While less than ten per cent, of the candidates are rejected in the language group, forty-three per cent, are rejected in the preliminary group consisting of arithmetic, history, and geography and English literature. Again, the figures speak of the very unsatisfactory manner in which a smattering of natural science is ordinarily taught. Of all educational impositions the worst is that which professes to teach botany, zoology, without a scientific knowledge of the subject. Another significant fact drawn from the same figures is this: That only nine per cent, of the whole number of candidates present themselves for examination in music and drawing. Whether it be that the examination is looked upon as specially designed to foster the more severe parts of a women's education to the neglect of "accomplishments," or whether it be that the severe test of an examination in the theory of music, and the addition of the history of art to drawing, are too much for candidates who may yet play and draw well the fact is either way significant.—*Appleton's Journal*.

—The Smithsonian Institute has just received a curiosity of great novelty and value for the national museum. It is a battle trophy of a race of natives living near the head waters of the Amazon river, and is the head of a captive condensed, by some unknown process, to a size not more than three inches in diameter, the original proportion of the features being preserved. It looks like the head of some pigmy. These trophies are esteemed highly by the natives and they are difficult to obtain. Only one other is known to have been brought to this country. This one was a present to the institute by Raymond de Feiger, of Ecuador, through E. Rumsey Wing, our minister at Quito.

ADVERTISEMENTS.

Teacher Wanted.

Wanted, for the School Municipality of Lacolle, County St. John's, a competent teacher, able to teach the French and English languages, to take charge of the Model School of the Village.

For further information, application to be made to the Commissioners, or to the undersigned.

J. U. TREMBLAY,
Secretary-Treasurer.

A young lady, holding a Model School diploma from the Laval Normal School, and capable of teaching equally well the French and English languages, is desirous of obtaining employment either in a family or in a model School.

Application to be made to DR. GIARD, Ministry of Public Instruction, stating conditions.

APPORTIONMENT OF SUPPLEMENTARY GRANT TO POOR SCHOOL MUNICIPALITIES, FOR 1871.

COUNTIES.	MUNICIPALITIES.	Reasons for the grant, as well as for the amount.	Amount of ordinary grant.	Amount of assessment raised.	Amount asked for.	Amount granted.
Argenteuil.....	Gore et Wentworth.....	New and poor, maintains 7 schools.....	\$129 42	\$275 00	\$50 00	\$25 00
"	Mille Iles Nos. 1, 2, 3.....	" " " 3 "	60 26	172 00	40 00	30 00
"	Arundel.....	" " " 1 "	4 02	111 00	30 00	20 00
"	Harrington No. 1.	" " " 1 "	28 82	50 00	30 00	20 00
"	Greenville No. 3.....	" " " 2 "	64 80	85 00	35 00	20 00
"	Township Morin.....	" " " 2 "	37 92	158 00	30 00	20 00
Arthabaska.....	Ste Clotilde.....	" "	21 36	180 00	100 00	30 00
"	Blandford.....	" "	57 42	155 00	40 00	30 00
"	Chester, Ouest.....	" "	84 90	460 00	50 00	30 00
"	" Nord.....	" "	102 87	164 00	30 00	30 00
"	Arthabaskaville.....	4 schools and 1 convent.....	87 63	371 00	50 00	30 00
"	Warwick.....	8 "	121 74	560 40	60 00	30 00
"	St. Christophe.....	8 "	167 26	260 00	40 00	30 00
"	Pingwick.....	Poor population scattered, 5 "	85 74	274 78	30 00	30 00
"	Chenier.....	" " " 8 "	160 04	792 30	30 00	30 00
"	St. Valère.....	New and poor..... 3 "	55 28	204 00	30 00	30 00
"	Tingwick, (Diss.).....	Poor, small population... 2 "	35 80	160 00	40 00	16 00
"	Victoriaville.....	4 " (One Model).....	102 88	438 87	45 00	30 00
"	St. Albert.....	Since last Census.....	71 82	164 00	50 00	30 00
L'Assomption..	St. Lin (Diss.).....	Small population and scattered.....	26 44	45 00	30 00	16 00
Bagot.....	Acton.....	Has lost a like sum by the law of 1869.....	138 04	586 00	200 00	157 00
"	St. André.....	" \$25-00 " "	47 19	546 00	100 00	49 00
"	St. Théodore.....	" 30-00 " "	111 54	306 00	40 00	36 00
"	St. Liboire.....	" 30-00 " "	108 52	782 00	40 00	36 00
"	St. Ephrem.....	" 30-00 " "	108 86	460 00	40 00	30 00
"	Ste. Hélène.....	" 25-00 " "	102 42	300 00	40 00	36 00
Bonaventure ..	Rustico.....	New and poor, 2 schools.....	42 06	130 88	50 00	30 00
"	Carleton.....	" " 2 " (One Model).....	108 30	260 00	50 00	30 00
"	New-Richmond.....	" " 4 "	102 68	137 00	40 00	30 00
"	" (Diss.).....	1 "	67 02	240 00	40 00	10 00
"	Port Daniel.....	3 "	130 51	182 00	40 00	25 00
"	Hamilton.....	7 "	147 98	582 10	40 00	30 00
"	Cox.....	2 "	126 46	338 00	50 00	20 00
"	Hope.....	2 "	98 63	300 00	40 00	20 00
"	Maria.....	5 " (One Model).....	206 06	393 00	50 00	30 00
"	Miguasha.....	"	24 20	96 00	30 00	30 00
"	Ristigouche (Sauvages). ..	"	50 10	"	40 00	40 00
Beauce.....	St. George.....	Maintain 8 schools.....	200 10	315 82	50 00	30 00
"	Porsyth.....	Poor, only 1 school.....	76 54	109 00	50 00	20 00
"	Aylmer.....	" 3 "	61 86	155 00	40 00	30 00
"	St. F. d'Érick.....	" 7 "	169 58	304 00	40 00	30 00
"	St. Cécile.....	Poor and new, 3 schools.....	62 52	140 00	40 00	30 00
"	Kennebec Road.....	(Megantic), new and very poor.....	45 00	65 00	40 00	20 00
"	St. Ephrem.....	5 schools.....	104 02	300 00	30 00	25 00
"	St. Victor.....	Built 2 houses, 8 schools.....	130 78	645 79	40 00	25 00
Bellechasse.....	St. Cajetan.....	New and poor, 4 schools.....	63 23	200 00	40 00	30 00
"	Buckland.....	" " "	90 44	180 00	50 00	30 00
Beauharnois....	St. Stanislas, (Diss.).....	Small population and poor.....	9 00	35 00	30 00	16 00
"	St. Louis de Gonzague.....	Amount due by law of 1869.....	"	"	"	30 00
"	St. Clément.....	"	"	"	"	16 00
"	St. Etienne.....	"	"	"	"	16 00
"	St. Stanislas de Kostka.....	New, increasing rapidly, 5 schools, (one Model).....	132 84	444 63	40 00	30 00
Berthier.....	St. Gabriel, (Diss.).....	New and scattered.....	6 00	50 00	30 00	16 00
"	St. Damien.....	New and very poor, 3 schools.....	"	"	100 00	40 00
"	St. Michel des Saints.....	"	"	"	"	30 00
Chicoutimi.....	Harvey.....	New and poor, 1 school.....	43 40	125 00	32 00	20 00
"	Grande Baie.....	Maintains 5 school (two Model).....	147 86	416 00	50 00	30 00
"	Anse St. Jean.....	Very poor, 2 schools.....	39 34	52 00	30 00	30 00
"	Village de Bagotville.....	Small population (one Model school)	48 62	125 86	30 00	30 00
"	St. Alphonse.....	New, 6 schools.....	149 80	483 75	45 00	30 00
"	St. Joseph.....	New and poor, 3 schools.....	69 04	234 43	45 00	30 00
"	Laterrière.....	" " 4 "	92 26	250 00	40 00	30 00
"	Hébertville.....	" " 4 " (one Model).....	109 64	347 00	40 00	30 00
"	St. Jérôme.....	" Very poor.....	68 88	50 00	30 00	30 00
"	Ouatchouan.....	" 3 schools.....	45 58	400 00	30 00	30 00
"	Jonquière.....	" 2 "	45 34	195 00	30 00	30 00
Carried over.....						\$1962 00

APPORTIONMENT OF SUPPLEMENTARY GRANT TO POOR SCHOOL MUNICIPALITIES FOR 1871.

COUNTIES.	MUNICIPALITIES.	Reasons for the Grant as well as for the Amount.	Amount of ordinary grant.	Amount of assessment raised.	Amount asked for.	Amount granted.
		Brought forward.....				\$1962 00
Chicoutimi....	Chicoutimi (Village.....	Lost \$137.63, by the law of 1869.....				\$137 00
"	" (Paroisse).....	Maintains 7 schools.....	\$268 50	\$523 12	\$40 00	30 00
Compton.....	South Winslow.....	Small population, 4 schools.....	102 14	417 46	30 00	30 00
"	" (Diss.).....	" 1 ".....	11 94	61 00	30 00	16 00
"	Clifton.....	" 6 ".....	61 40	369 00	35 00	30 00
"	Westbury.....	" 4 ".....	33 58	166 98	40 00	30 00
"	Newport.....	" 6 ".....	45 56	400 00	50 00	30 00
"	Hereford.....	" 4 ".....	41 38	750 00	40 00	30 00
"	Lingwick.....	" 4 ".....	63 76	435 00	40 00	30 00
"	Saint Romain.....	" 3 " house built, \$359.09....	80 62	266 00	30 00	30 00
Charlevoix....	Callières.....	Small population and very poor, 1 school.....	30 86	30 86	30 00	20 00
"	St. Fidèle.....	" and poor, 3 schools.....	94 52	160 00	30 00	30 00
"	St. Simon.....	New and poor, 1 school.....	51 00	48 00	30 00	20 00
"	Settrington.....	" " 3 schools.....	61 04	160 00	60 00	30 00
"	Eboulements.....	Maintains 6 schools (1 model).....	252 74	416 00	30 00	30 00
"	Petite Rivière.....	Poor, 3 schools.....	82 30	92 00	30 00	30 00
Champlain....	Champlain (Village).....	1 model school (115 children).....	56 78	154 70	80 50	30 00
"	St. Tite.....	Poor, 4 schools.....	107 72	225 00	30 00
Châteauguay...	St. Malachie (Diss.).....	Few and poor, 1 school.....	16 96	92 41	30 00	20 00
2 Montagnes...	St. Columban.....	Poor, 3 schools.....	101 30	360 00	30 00	30 00
"	St. Canut, No. 1.....	" 2 schools.....	41 94	257 60	30 00	25 00
Dorchester....	Cranbourne.....	26 62	63 34	50 00	20 00
"	St. Edouard.....	156 12	150 00	30 00	30 00
"	St. Malachie.....	157 98	160 00	30 00	30 00
"	Lac Etchemin.....	79 20	35 00	30 00	30 00
Dorchester....	St. Claire.....	Part of population poor, 8 schools (1 model).....	276 52	500 00	40 00	30 00
"	St. Anselme.....	Have lost a considerable sum, being unable to recover the costs of an action decided in their favor, the adverse party being too poor to pay.....	296 54	402 00	200 00	45 00
Drummond....	West-Wickham.....	Small population and poor, 3 schools.....	36 38	175 00	50 00	30 00
"	St. Germain.....	Has lost \$175 00 by the law of 1869, 8 schools.....	177 84	1372 88	425 00	57 00
"	St. Bonaventure.....	Poor, 4 schools.....	105 24	179 00	80 00	30 00
"	Grantham.....	" 5 ".....	85 90	425 00	200 00	50 00
"	Wendover et Simpson.....	Has lost \$132.00 by the law of 1869, 5 schools.....	65 36	588 59	50 00	18 00
"	St. Fulgence (Diss.).....	Population poor and scattered, 2 schools.....	27 24	86 00	30 00	30 00
"	St. Pierre.....	10 schools.....	198 40	864 00	60 00	30 00
Gaspé.....	Grande Rivière.....	Maintains 4 schools, 2 being superior.....	149 00	440 00	40 00	20 00
"	Ile Bonaventure.....	Population small and poor, 1 school.....	30 00	108 00	30 00	20 00
"	Mont-Louis.....	" " 1 ".....	22 60	116 00	30 00	20 00
"	Douglass.....	Poor, 3 schools.....	111 68	206 64	30 00	20 00
"	Anse à Grisfonds.....	Population small and poor, 1 school.....	31 38	160 00	30 00	20 00
"	Percé.....	Maintains 3 schools (1 model).....	134 58	400 00	30 00	30 00
"	Barre à Choir.....	Population small and poor, 1 school.....	54 86	90 00	30 00	20 00
"	Cap Chatte.....	" " 4 schools (1 model).....	50 88	243 00	30 00	36 00
"	Malbaie.....	" " 2 " school-house building..	52 34	320 00	30 00	30 00
"	Pabos.....	" " and poor, 1 school.....	42 72	88 00	30 00	20 00
"	Cap d'Espoir.....	Maintains 3 schools.....	131 34	316 00	30 00	30 00
"	York et Haldimand.....	Population small and poor, 1 school.....	32 34	150 00	30 00	20 00
"	Grande Grève.....	" " 2 ".....	79 90	200 00	30 00	30 00
"	Ste. Anne des Monts.....	Maintains 4 schools (1 model).....	98 24	215 00	30 00	30 00
"	Anse à Valcen.....	New and poor.....	30 86	30 00	30 00
"	Newport.....	Population small and poor, 1 school.....	46 92	200 00	30 00	20 00
"	Gaspé Bay North.....	" " 1 ".....	35 74	87 95	30 00	20 00
Huntingdon....	Hemmingford (Diss.).....	Poor and scattered, 4 schools.....	102 84	213 78	40 00	30 00
"	Huntingdon (Diss.).....	" " 1 school.....	28 98	47 59	30 00	20 00
Hochelaga....	Côteau St. Louis (Diss.).....	Population small, 1 school.....	31 66	180 00	30 00	16 00
Iberville.....	St. Athanase.....	Has lost \$62.44 by the law of 1869.....	56 00
L'Islet.....	Ashford.....	New and very poor.....	34 82	40 00	30 00	20 00
"	Ste. Louise.....	Poor, 3 schools.....	89 20	120 00	30 00	30 00
"	Aubert.....	" 5 ".....	149 86	189 00	30 00	30 00
"	St. Cyrille.....	" 2 ".....	73 60	124 00	30 00	20 00
Joliette.....	Ste. Emmelie de l'Energie.....	New.....	63 28	100 00	30 00
"	Ste. Mélanie.....	Poor, 6 schools.....	146 60	497 00	30 00	30 00
"	St. Félix de Valois.....	4 schools.....	282 28	510 83	30 00	30 00
"	" (Diss.).....	Population small, 1 school.....	22 72	57 60	30 00	16 00
"	Ste. Béatrix.....	3 schools.....	101 18	124 15	30 00	30 00
		Carried over.....				\$4034 00

APPORTIONMENT OF SUPPLEMENTARY GRANT TO POOR SCHOOL MUNICIPALITIES, FOR 1871.

COUNTIES.	MUNICIPALITIES.	Reasons for the grant, as well as for the amount.	Amount of ordinary grant.	Amount of assessment raised.	Amount asked for.	Amount granted.
		Brought forward.....				\$4034 00
Joliette.....	St. Ambroise (Diss.).....	Population small and scattered, 1 school.....	\$25 00	\$103 00	\$30 00	\$16 00
Kamouraska....	Mont-Carmel.....	Poor, 2 schools.....	67 28	100 00	30 00	30 00
"	St. Hélène.....	" 5 ".....	143 53	223 53	35 00	25 00
"	St. Otéisme.....	" 4 ".....	83 60	120 00	40 00	30 00
"	St. Alexandre.....	" 10 " (1 model).....	171 62	393 00	30 00	30 00
Lotbinière.....	St. Emilie.....	" 4 ".....	93 16	238 25	100 00	30 00
"	St. Agapit.....	New and poor, 2 schools.....	62 34	173 52	50 00	25 00
"	St. Flavien.....	" " 4 ".....	115 88	324 00	30 00	30 00
"	St. Giles, No. 1.....	" " 3 ".....	52 24	230 00	40 00	30 00
"	" No. 2.....	" " 1 school.....	32 44	162 48	40 00	20 00
Lévis.....	Village de Lauzon.....	3rds. of the assessable property belongs to Military Government, 2 model schools numerously attend- ed.....	229 66	400 00	200 00	54 00
"	St. Lambert.....	Maintains 8 good schools (1 model).....	186 08	311 00	50 00	45 00
"	St. Etienne.....	Poor, 3 schools.....	86 14	206 35	30 00	30 00
"	St. Jean Chrysostôme.....	Many poor, 1 school-house burnt.....	282 62	708 00	40 00	30 00
"	Bienville.....	Poor, 2 schools.....	114 76	144 00	40 00	20 00
Montmagny.....	St. Paul de Montmagny.....	New and poor, 2 schools.....	67 84	140 00	30 00	20 00
"	Grosse Ile.....	Population small, real estate not assessable.....	50 00	60 00	30 00	30 00
"	Ile-aux-Grues.....	" " and poor—repairs to school-house.....	68 28	82 57	30 00	20 00
Mégantic.....	St. Sophie.....	Several districts very poor, 7 schools.....	248 72	480 02	30 00	30 00
"	St. Julie.....	Maintains 8 schools (1 model).....	158 04	544 00	30 00	30 00
Maskinongé....	St. Paulin.....	" 4 ".....	120 40	240 44	40 00	25 00
"	Hunterstown.....	" 5 ".....	80 38	183 00	80 00	25 00
"	Peterborough.....	Population small and poor, 1 school.....	48 16	134 04	30 00	25 00
"	St. Didace.....	" " " 1 school.....	149 62	242 95	80 00	25 00
"	St. Ursule (Diss.).....	" " " 1 school.....	18 74	26 60	30 00	16 00
Missisquoi.....	St. Damien (Diss.).....	New and poor.....			30 00	30 00
"	Dunham (Diss.).....	Population small and scattered, 1 school.....	35 73	114 00	30 00	20 00
"	St. Romuald.....	Has lost \$440.10 since 1879 (\$122.25 this year).....			440 10	162 00
Montcalm.....	Chertsey.....	New and population small, 1 school.....	103 00	300 00	60 00	30 00
"	Kilkenny.....	" " " 5 schools.....	150 80	347 68	40 00	30 00
"	St. Lignori.....	" 5 schools.....	172 18	525 00	40 00	30 00
Montmorency ..	Laval.....	Very poor, 1 school.....	69 76	76 00	30 00	20 00
"	St. Tite.....	" population small, 1 school.....	38 00	80 00	30 00	30 00
Nicolet.....	St. Gertrude.....	Poor, 6 schools.....	160 64	369 14	120 00	30 00
"	St. Brigitte.....	" and new, 2 schools.....	60 52	120 00	40 00	25 00
"	St. Léonard.....	" " 5 ".....	90 00	460 00	100 00	30 00
"	St. Perpétue.....	" " 2 " (\$240 00 for school house).....	24 84	128 00	50 00	30 00
"	St. Wincelras.....	" " 4 " house built, another to b'ld.....	87 74	200 00	100 00	40 00
"	St. Eulalie.....	" and population small.....	15 22	75 00	30 00	30 00
Ottawa.....	Ripon.....	New population and poor, 2 schools.....	68 84	116 32	40 00	30 00
"	Montebello.....	Population small, 2 schools (1 sup. for girls).....	67 76	394 00	40 00	30 00
"	Ange Gardien.....	New and poor, 4 schools (1 model).....	101 66	471 84	40 00	30 00
"	Buckingham (Diss.).....	Population scattered, 3 schools.....	71 68	300 00	50 00	20 00
"	Eardley.....	" " new, 4 schools.....	85 04	450 87	40 00	30 00
"	" (Diss.).....	New—demand sent in too late last year, received nothing.....	28 58	108 40	30 00	36 00
"	Templeton.....	Certain parts poor, 4 schools (1 model).....	204 96	855 00	40 00	20 00
"	Lochaber.....	Rather new, 7 schools.....	103 78	504 04	70 00	30 00
"	Waterloo.....	Poor, 1 model school, numerously attended.....	94 18	231 41	40 00	30 00
"	Hincks.....	New, very poor, 1 school.....	29 62	122 30	50 00	30 00
"	Lowe.....	Still new, poor, 4 schools.....	92 92	201 00	40 00	30 00
"	Northfield et Wright.....	" " 2 ".....	80 70	291 00	40 00	30 00
Pontiac.....	Clarendon.....	Certain parts poor, 11 schools.....	263 40	793 00	40 00	30 00
"	Sheen.....	New and poor, 2 schools.....	43 98	440 00	30 00	30 00
"	St. Elisabeth.....	" " 2 ".....	61 92	260 00	60 00	30 00
"	Leslie.....	New, and population small, 1 school.....	32 22	60 00	30 00	20 00
"	Thorue.....	" " 1 ".....	50 88	106 47	30 00	20 00
"	Bristol.....	Several districts poor, 7 schools.....	228 48	869 16	40 00	30 00
Portneuf.....	Portneuf.....	Poor, 4 schools (2 model).....	210 68	425 00	200 00	30 00
"	St. Basile.....	" 6 ".....	195 70	326 33	40 00	30 00
"	St. Jeanne.....	New and poor, 5 schools.....	92 62	303 00	40 00	30 00
"	St. Raymond.....	Of large extent and poor, 7 schools (1 model), 3 school-houses built.....	284 34	402 51	80 00	72 00
"	" (Diss.).....	Scattered, 2 schools.....	77 08	88 00	40 00	16 00
		Carried over.....				\$5946 00

APPORTIONMENT OF SUPPLEMENTARY GRANT TO POOR SCHOOL MUNICIPALITIES FOR 1871.

COUNTIES.	MUNICIPALITIES.	Reasons for the grant as well as for the amount.	Amount of ordinary grant.	Amount of assessment raised.	Amount asked for.	Amount granted.
Brought forward.....						
Portneuf.....	Ste. Catherine.....	Poor, 3 schools.....	\$188 80	\$188 80	\$40 00	\$5946 00
Québec.....	Tewkesbury, No. 1.....	New, of small extent, poor, 1 school.....	40 00	75 00	30 00	\$30 00
"	St. Dunstan.....	" " 1 model school.....	57 08	120 00	35 00	20 00
"	Ste. Foye.....	Population small, 2 schools (1 model).....	85 44	292 00	40 00	25 00
"	St. Gabriel.....	" poor, 1 school.....	95 52	100 00	40 00	20 00
"	Cap-Rouge.....	" " 2 model schools.....	67 50	176 00	50 00	36 00
"	Stoneham.....	" " 1 school.....	"	"	30 00	20 00
"	" (diss.).....	" " 1 ".....	24 04	80 00	30 00	20 00
"	St. Roch (nord).....	Many poor, 2 schools.....	110 32	701 00	40 00	45 00
"	" (sud).....	" 3 " one of which is a model school with 1000 pupils.....	666 22	1308 82	50 00	45 00
Rimouski.....	St. Fabien.....	6 schools.....	137 46	263 90	30 00	30 00
"	St. Mathieu de Rioux.....	New and poor, 4 schools.....	84 10	152 90	36 00	30 00
"	McNider.....	Poor, 5 schools.....	130 70	296 00	35 00	30 00
"	Ste. Félicité.....	" 2 ".....	128 44	172 00	40 00	30 00
"	St. Ulric.....	" population greatly increased, 3 schools.....	62 06	140 00	40 00	30 00
"	Ste. Angèle.....	New and poor, 2 schools.....	94 40	122 96	40 00	30 00
"	Métis.....	" " 3 ".....	57 08	125 80	"	30 00
Richmond.....	Stoke.....	" " 5 ".....	70 40	777 00	40 00	30 00
"	St. George de Windsor.....	" " 6 ".....	70 10	400 00	30 00	30 00
"	Shipton (diss.).....	" " 3 ".....	61 00	300 00	60 00	30 00
Saguenay.....	Tadoussac.....	" " 2 ".....	71 78	100 00	30 00	30 00
"	Ste. Marguerite.....	" " 2 ".....	22 60	"	30 00	30 00
"	Escoumains.....	" " 1 model school.....	116 34	156 00	"	30 00
"	Bergeronnes.....	" " 1 school.....	40 00	72 00	"	30 00
"	Rivière aux Canards.....	New and poor.....	"	"	"	30 00
Shefford.....	St. Valérien.....	Maintains 5 schools.....	107 40	375 00	36 00	30 00
"	Roxton.....	Has lost a like sum by the law of 1869.....	"	"	"	180 00
"	Ely nord.....	Maintains 8 schools—lost \$66 50 by the law of 1869.....	76 98	803 00	40 00	72 00
"	Granby (diss.).....	Poor and scattered, 4 schools.....	84 04	114 00	30 00	30 00
"	" Village (diss.).....	" 1 school.....	32 84	"	"	30 00
"	Ely, sud.....	Lost \$60.00 by the law of 1869.....	88 98	337 23	40 00	72 00
"	Ste. Cécile.....	" \$16.00 " ".....	"	"	"	16 00
St. Maurice.....	St. Sévère.....	Maintains 4 schools (1 model).....	105 82	168 77	80 00	30 00
"	St. Etienne.....	" 6 ".....	"	429 42	60 00	30 00
"	Ranlieue.....	Poor, 3 schools.....	101 20	200 00	80 00	30 00
"	Pointe du Lac.....	Maintains 5 schools (1 model).....	186 38	419 00	80 00	30 00
St. Jean.....	Blairfindie (diss.).....	Few and scattered.....	38 42	70 00	16 00	16 00
"	Lacolle.....	Lost a like sum by the law of 1869.....	"	"	"	72 00
Stanstead.....	Barford.....	Population small, 5 schools.....	79 14	390 53	45 00	30 00
"	Coaticook (diss.).....	" " and poor, 1 school.....	53 86	70 00	30 00	20 00
"	Beebe Plain.....	" " ".....	"	"	"	72 00
Témiscouata.....	St. Eloi.....	Poor, 5 schools.....	157 92	212 87	36 00	30 00
"	St. Antonin.....	" 4 ".....	125 24	119 00	30 00	30 00
"	St. Modeste.....	" 3 ".....	70 10	120 00	30 00	30 00
"	St. Jean-de-Dieu.....	" and new, 1 school.....	23 20	52 00	45 00	30 00
"	St. Epiphane.....	" 3 schools.....	105 04	173 00	35 00	30 00
Terrebonne.....	Ste. Agathe.....	" and new, 2 schools.....	90 44	120 00	35 00	30 00
"	St. Hippolyte.....	" " 1 school.....	79 90	120 00	40 00	30 00
"	St. Sauveur.....	" 5 schools.....	166 08	328 65	80 00	30 00
"	" (diss.).....	" 1 school.....	34 12	81 66	40 00	16 00
"	Ste. Adèle.....	" 3 schools.....	136 12	200 00	40 00	30 00
"	St. Jérôme (diss.).....	Population small and scattered, 1 school.....	18 54	100 00	30 00	16 00
"	St. Marguerite.....	New and poor, 2 schools—house to build.....	78 72	200 00	40 00	30 00
Wolf.....	Ham, nord.....	New, and population small, 4 schools.....	68 96	300 00	40 00	30 00
"	Weedon.....	" " " 6 ".....	81 30	693 20	40 00	30 00
"	Wotton.....	" " " 8 ".....	73 32	450 00	40 00	30 00
"	St. Gabriel.....	" " and poor, 4 schools.....	47 70	118 00	40 00	30 00
"	St. Camille.....	" " poor, 4 schools.....	55 94	290 00	40 00	30 00
"	Ham, sud.....	Poor, and population small, 2 ".....	25 34	100 00	30 00	30 00
Yamaska.....	St. Zéphirin.....	6 schools (model).....	148 72	540 00	32 00	30 00
Total.....			\$7975 00

Meteorological Observations.

From the Records of the Montreal Observatory, Lat. $45^{\circ} 31'$ North, Long. $46^{\circ} 54'$ W. 11 sec. west of Greenwich. Height above the level of the sea, 182 feet. For the month of February, 1872. By CHARLES SMALLWOOD, M.D., LL.D., D.C.L.

DAYS.	Barometer at 32°			Temperature of the Air.			Direction of Wind.			Miles in 24 hours.
	7 a.m.	2 p.m.	9 p.m.	7 a.m.	2 p.m.	9 p.m.	7 a.m.	2 p.m.	9 p.m.	
1	30.121	30.148	30.160	3.2	21.2	15.0	W	W	W	24.29
2	.240	.352	.425	16.0	25.2	18.0	W	W	N	68.15
3	.325	.163	.021	5.1	15.5	17.0	NE	NE	NE	87.74
4	29.571	29.550	29.681	19.8	39.8	25.0	NE	NE	NE	221.11
5	.800	30.041	30.186	28.0	38.5	25.2	W	W	W	147.21
6	30.000	29.815	29.944	20.5	24.5	20.6	NE	NE	W	181.20
7	.368	30.425	30.524	9.4	31.0	13.1	W	W	W	201.14
8	.324	.151	.200	5.0	31.5	29.6	W	W	W	81.72
9	.276	.200	.199	6.1	31.1	18.0	W	NE	NE	68.42
10	.150	.112	.070	8.4	36.4	22.2	N	N	N	74.14
11	.000	29.970	20.950	11.6	34.0	26.0	NE	NE	NE	84.19
12	29.900	30.067	30.060	25.0	44.3	29.5	NE	W	W	95.70
13	.964	29.766	29.584	16.0	36.2	35.3	NE	NE	NE	67.23
14	.324	.260	.281	30.0	24.1	7.2	NE	W	W	96.11
15	.402	.417	.525	9.7	21.0	18.1	W	W	W	289.76
16	.863	.604	.750	12.4	23.5	21.5	W	W	W	187.64
17	.913	30.010	30.000	8.0	32.1	15.8	N	NE	NE	214.11
18	30.081	.079	.075	7.2	34.1	16.0	NE	N	N	114.00
19	.049	.054	.025	7.4	36.7	26.1	W	SW	W	87.14
20	29.950	29.819	29.600	9.7	41.0	29.2	W	W	W	65.12
21	.420	.441	.460	27.0	31.9	24.0	W	W	W	204.19
22	.25	.743	.826	2.7	21.1	6.0	N	W	N	200.16
23	.861	.662	.600	1.2	13.0	17.2	W	S	S	142.08
24	.500	.439	.482	10.1	35.2	23.1	NE	NE	NE	113.34
25	.268	.300	.621	30.2	34.3	23.4	NE	W	W	94.10
26	.944	.924	.901	-2.2	22.2	8.3	W	W	W	404.18
27	.800	.79	.824	0.0	29.3	15.8	W	W	W	307.17
28	.800	.821	.932	7.2	33.3	15.0	W	W	W	325.24
29	.879	.772	.825	1.1	27.0	9.2	W	W	W	204.11
..
..

REMARKS.

The highest reading of the Barometer was on the 6th day, and was 30.524 inches the lowest on the 14th day, 29.550 inches. The monthly mean was 29.772 inches, and the monthly range 1.274 inches.

The highest reading of the Thermometer was on the 12th day, and was $44^{\circ} 6'$, the lowest on the 26th day, and was $2^{\circ} 4'$ below zero, giving a monthly range of $47^{\circ} 0'$. The mean temperature of the month was $29^{\circ} 49'$ which is about 4° higher than the Isotherm for Montreal.

Rain fell on—days, amounting to 0.094 inches. Snow fell on 8 days, amounting to 31.85 inches.

—Observations taken at Halifax during the month of February, 1872; lat. $44^{\circ} 39'$ N.; long. $63^{\circ} 36'$ W.; height above the sea, 175 feet; by John Thurlings, Sergt. A. H. Corps.

Barometer, highest reading on the 3rd.....	30.392 inches
" lowest " " 16th.....	28.857
" range of pressure.....	1.535
" mean for month (reduced to 32°).....	29.606
Thermometer, highest in shade on the 20th.....	44.3 degrees
" lowest " " 24th.....	0.0
" range in month.....	44.3
" mean of all highest.....	33.8
" mean of all lowest.....	14.3
" mean daily range.....	19.5
" mean for month.....	24.0
" highest reading in sun's rays.....	105.0
" lowest on grass.....	3.0
Hygrometer, mean of dry bulb.....	26.3
" mean of wet bulb.....	24.3
" mean dew point.....	14.2
" elastic force of vapour.....	.082
" weight of vapour in a cubic foot of air....	1.0 grains.
" weight required to saturate do.....	0.7
" the figure of humidity (Sat. 100).....	57
" average weight of a cubic foot of air.....	565.7
Wind, mean direction of North.....	20.50 days.
" " East.....	2.25
" " South.....	2.25
" " West.....	4.00
" daily horizontal movement.....	295.3 miles.
" daily force.....	1.9
Cloud, mean amount of, (0-10).....	6.4
Ozone, mean amount of, (0-10).....	3.3
Rain, number of days it fell.....	3
Snow, number of days it fell.....	8
Amount of rain and melted snow collected.....	3.47 inches.
Fog, number of days.....	5

Meteorological Observations.

From the Records of the Montreal Observatory, Lat. $45^{\circ} 31'$ North, Long. $46^{\circ} 54'$ W. 11 sec. west of Greenwich. Height above the level of the sea, 182 feet. For the month of March, 1872. By CHARLES SMALLWOOD, M.D., LL.D., D.C.L.

DAYS.	Barometer at 32°			Temperature of the Air.			Direction of Wind.			Miles in 24 hours.
	7 a.m.	2 p.m.	9 p.m.	7 a.m.	2 p.m.	9 p.m.	7 a.m.	2 p.m.	9 p.m.	
1	29.875	29.940	30.000	1.0	24.2	14.1	W	W	W	171.14
2	30.950	30.801	29.749	4.9	26.7	19.0	W	NE	NE	94.71
3	30.689	29.661	29.700	15.2	30.9	24.0	S	W	W	88.16
4	.464	.460	.726	-2.2	29.0	0.2	S	W	W	291.12
5	.850	.751	.670	-19.1	0.0	-7.1	W	W	W	364.18
6	.422	.516	.750	10.0	3.8	7.0	W	W	W	304.16
7	.921	.047	30.000	7.1	28.3	17.9	W	W	W	184.10
8	30.100	30.000	.025	7.2	36.2	17.1	NE	W	W	164.00
9	29.950	29.798	29.698	6.9	17.8	23.2	S	NE	NE	97.12
10	.522	.424	.411	29.7	34.4	33.2	W	SE	SE	89.24
11	.501	30.001	30.151	27.0	43.7	26.0	NE	W	W	193.11
12	30.201	.200	.224	7.2	20.4	11.0	N	NE	NE	246.07
13	.281	.125	29.971	3.6	20.2	17.2	W	NE	NE	114.16
14	29.932	29.920	.850	16.0	34.0	31.1	W	W	W	97.12
15	.822	.977	.0675	18.1	30.2	13.0	W	NW	W	129.14
16	30.000	30.914	29.875	5.4	32.0	22.7	W	W	W	94.14
17	29.744	.664	.551	16.2	35.0	26.2	W	WSW	W	60.10
18	.676	.776	.750	15.0	30.9	17.3	NE	W	W	114.18
19	.375	.398	.625	10.1	37.2	17.3	W	NW	W	241.00
20	.700	.732	.849	-1.8	16.4	3.0	W	W	W	304.27
21	.875	.820	.871	-1.2	25.3	14.1	W	W	W	210.59
22	.961	.917	.962	5.1	32.2	18.9	S	W	W	187.74
23	.815	.650	.461	13.0	34.1	28.8	W	SW	SW	87.19
24	.817	30.021	30.200	25.6	35.0	23.4	W	W	W	101.17
25	30.375	.250	.176	16.2	39.4	30.9	W	W	SW	83.13
26	.000	.082	.075	29.6	36.0	35.1	W	SW	SW	94.18
27	.100	.000	29.676	29.2	52.1	35.0	S	W	W	79.83
28	.099	.074	30.000	24.2	46.0	31.0	NE	SW	W	80.04
29	29.900	29.897	27.950	24.4	48.0	34.1	NE	NE	N	78.34
30	30.099	30.192	30.112	23.1	01.0	17.2	NE	NE	NE	81.63
31	29.849	29.520	20.325	24.2	28.0	28.0	NE	NE	NE	129.12

REMARKS.

The highest reading of the Barometer was at 6 a.m. on the 25th day, and was 30.376 inches; the lowest reading occurred at midnight on the 31st day, 29.300 inches, giving a range of 1.076 inches. The monthly mean was 29.862 inches.

The highest temperature was $52^{\circ} 1'$ on the 27th day, and the lowest $19^{\circ} 5'$ below zero, on the 6th, giving a range of $71^{\circ} 9'$. The mean of the month was $21^{\circ} 73'$. Rain fell on 3 days, amounting to 0.100 of an inch. Snow fell on 15 days, amounting to 29.23 inches.

The mean temperature of the month was $4^{\circ} 8'$ lower than the Isotherm of Montreal, deduced from a long series of observations.

—Observations taken at Halifax, N.S., during the month of March, 1872; lat. $44^{\circ} 39'$ N.; long. $63^{\circ} 36'$ W.; height above the level of the Sea, 175 feet; by Sergt. Thurlings, A. H. Corps.

Barometer, highest reading on the 26th.....	30.187 inches
" lowest " " 24th.....	28.770
" range of pressure.....	1.417
" mean for month (reduced to 32°).....	29.567
Thermometer, highest in shade on the 28th.....	47.3 degrees
" lowest " " 6th.....	8.9
" range in month.....	56.2
" mean of all highest.....	33.9
" mean of all lowest.....	12.4
" mean daily range.....	21.5
" mean for month.....	23.1
" maximum reading in sun's rays.....	120.8
" minimum on grass.....	cov'd in snow.
Hygrometer, mean of dry bulb.....	26.2
" mean of wet bulb.....	24.0
" mean dew point.....	12.9
" elastic force of vapour.....	.077
" weight of vapour in a cubic foot of air....	1.0 grains.
" weight required to saturate do.....	0.7
" the figure of humidity (Sat. 100).....	54
" average weight of a cubic foot of air.....	565.0
Wind, number of days, North.....	27.00 days.
" " East.....	0.75
" " South.....	2.00
" " West.....	1.25
" mean daily force.....	3.1
" mean daily horizontal movement.....	350.4 miles.
Cloud, mean amount of, (0-10).....	6.6
Ozone, mean amount of, (0-10).....	4.1
Rain, number of days it fell.....	1
Snow, number of days it fell.....	14
Amount of rain and melted snow collected.....	7.37 inches.
Fog, number of days.....	4



THE JOURNAL OF EDUCATION

Devoted to Education, Literature, Science, and the Arts.

Volume XVI.

Quebec, Province of Quebec, May, 1872.

No. 5.

TABLE OF CONTENTS.

Across the Sun.....	57	Teacher wanted for Model School...	68
Theory and Practice in the School-Room.....	59	Teacher wanted for Elementary School.....	68
Official Notices.....	62	Official Documents:	
McGill University Intelligence.....		Distribution of the Grant for superior education to Catholic and Protestant Institutions for the year 1871.....	68
Annual convocation.....	64	Meteorology.....	72
Distributions of Honours to the Students.....	64		
Interesting address.....	65		
Advertisements: Wants			

Across the Sun.

The passage of the planet Venus over the mighty and tumultuous sea of fire which makes up the face of the sun, is an event of so infrequent occurrence, that it is safe to say no living man includes it in his personal recollection.

Whatever incidents of the glowing skies and the measureless space-depths have disclosed themselves to the vision of vigilant sentinels—whose eyes are yet unscaled in death's deep slumber—the transit of Venus may not be numbered among them, for it has not taken place within a whole century. If it were not for the records of history on the one hand, and the indisputable demonstrations of celestial mathematics on the other, it might be regarded as an astronomical myth.

But just a hundred and three years ago, this bright June month coming, the event so unreal to living eyes, actually happened, and not in any sense to the surprise of the scientific world. On the contrary, it was a repetition of a perfectly accredited phenomenon, and had its date assigned to it by astronomic prescience. It was anticipated, and costly arrangements were made by a great government to have the rare procession carefully inspected from its first step to its vanishing point.

In June, 1769, a company of English astronomers sailed from London, in the special appointed ship, the *Endeavor*, and, in remote and widely-sundered regions of the globe, scanned, by detachments, the face of the sun, to note the path, across its glowing sierra, of a little black spot, which might, to an untutored eye, have seemed a chance speck, a mere mote.

In less than the space of three years from this date—in December, 1874—there will be another transit of Venus,

and the importance of it to science may be measurably estimated by a consideration of the fact that the British Government has appropriated a sum exceeding fifty thousand dollars for the equipment of various expeditions of learned men and scientific experts, to take the closest possible cognizance of its progress and phases.

These expeditions will doubtless go to the remote zones of our globe, to Hawaii, on the one hand, and on the other, to Crozet Island, or Mauritius, in order to obtain favorable views of the transit.

It will happen, not as in the last historical account of it,—in the “leafy June,” but in the dead of our winter; and extreme northern points, otherwise most desirable for the sentinels, will be very bleak, and perhaps utterly inaccessible. In the antarctic latitudes, also, there will undoubtedly present themselves formidable barriers to the enterprise.

In spite of difficulties, however, the scientists will go, undaunted by cold, by icebergs, by the chance of encountering dense fogs, which may hide sun and satellite alike from their sight. From opposite ends of the earth they will look for the exceptional passage of the fair queen of the planets over the blazing surface of the sun.

Other governments, and our own among them, will probably do as the British Government has done, make appropriations for similar adventurous parties; and the common and single object of all explorers, whether by national or private commissions, will be to see how Venus will behave while she is daringly making her trespass on the solar disk.

A hundred thousand dollars will not cover the cost of scientific observations of this unusual event. The observers, as the fruit of toil, perilous exposure, patient waiting at some points for months, will see, generally, a small round disk of intense blackness—which is the unilluminated hemisphere of Venus—impinge upon the sun's glowing border, and occupy four hours—more or less by minutes, according to the observer's position—in accomplishing its procession across the disk, when the little pageant will come to an immediate close!

They will have been, if the sun's face is clear at the imminent moment of contact, and continues smiling, in spite of its brief blemish, to the momentous instant of the planet's *congé*, intensely interested witnesses of the scene.

If it were not important that they should be free from excitement, and they were not men of severe mental discipline, as astronomers are, it might be assumed that they would be excited as well as interested.

They must, however, be cool, careful, collected; for they will have to use both eyes and hands, the one to see, the other to record by electric pulsations just what they see. The path of the planet will be to them all a chord of a great circle, but it will vary in length to the different groups of observers, and its variations will be parts of the efficiency of the whole work to be done.

But what will it all amount to? The question, "*Cui bono?*" seems hardly impertinent here—at least to the unscientific reader. He will, indeed, conclude that there must be a value behind and beyond all this valor of investigation, but he will not be deterred from asking what it is.

The question demands and deserves an answer to vindicate the expenditure of so much money and so much time, the apparent waste of the "two hundred pence" spent upon the ointment.

All this careful, elaborate, and costly work is to be done to help astronomers get nearer than they have yet been able to do, to what may be reasonably reckoned the bottom-line in the grand sum of figures which express the sun's distance from the earth.

No problem in astronomy is more important or more difficult of solution than this. Upon the degree of accuracy we reach in working it out depends all exterior problems of the celestial distances and magnitudes. It is precisely this consideration which impels every conscientious student of the skies to unremitting efforts in approximating a true issue.

For more than a score of centuries the sun's distance has been a moot question in astronomy. At the other extreme of this immense period of doubt the old Samoan sage Aristarchus stretched his lunar fathoming-line out into space, and thought he reached the sun at a distance of twenty moon-removes, or fewer than five million miles.

After him, Hipparchus and Ptolemy made scarcely less amazing failures with other methods. The truth is, their processes were inadequate—and would be none the less so to-day—for reaching any reasonable result. Many decades have elapsed since better methods of attacking this obstinate citadel of astronomical problems were devised, and even now the best result is but an approximation.

This special incertitude of astronomers seems infelicitous, and has, indeed, brought some obloquy on their science. Yet this unjustly, for the obvious reason that in solving so vast, so deep, so intricate, so all-comprehending a question as that of the sun's distance, all parts of the work, if yet ingenuous and earnest, are, in view of the conditions of difficulty which environ it, and of the inevitably cumulative nature of such knowledge, steps and progress rather than what they may seem to unthinking minds to be, simply overthrows and corrections of errors.

These corrections are, indeed, taking place continually and hopefully; and very recently the well-accredited figures of the sun's distance have dropped from ninety-five to ninety-two million miles as the result of Stone's patient review of Laverrier's splendid but still culpable calculation!

But the end is not yet. We have not attained it, and must plod with patience onward and upward still. There are probabilities of error even now that move over a broad arc of half a million miles, and this is quite too far for the pendulum of doubt to swing. It must be shortened one-half, and, if possible, that remainder be again divided. That we shall ever come to the absolutely real figures of the distance is not to be imagined. But, reached within

a hundred thousand miles, the conditions for insuring comparative accuracy to dependent measurements throughout space would be fulfilled.

The calculation of this distance by the transit of Venus is the very best of the various modern methods for solving it. But the infrequency of such an event is a formidable hinderance to success. If it happened in every one of the revolutions of Venus about the sun—as on a certain condition it would do—we should be able to study the problem every eight months, instead of once or twice in something over a century. The condition which would insure to us such frequency of the occurrence, now so rare, would be simply, the coincidence of the earth's plane of motion with that of the inferior planet.

If they both moved round the sun on one level, then every time Venus came between the earth and sun, she would be seen rolling across his disk as she will be in 1874. But the two orbit-levels do not lie together. They are tipped from each other, and intersect at two opposite points. Hence, for the most part, Venus goes above or below the sun at her conjunctions. When, indeed, she does strike a node, or crossing-point, at the time when she is going between us and the sun, it is mathematically sure that, in two days less than eight of our years afterward, which means in thirteen of her own orbital sweeps, she will hit that node again, and another transit will happen.

So there are always two transits at eight year intervals, and this double recurrence has a periodicity of something more than a century.

If our astronomers—and the world's, more broadly—are baffled in their wishes in 1874, there is consolation for them in the hope set before them of success in 1882. It is probable that the latter transit will present more embarrassments to their researches in its inevitable conditions than the earlier one will. Still, should the little black disk roll over the solar photosphere in sulky shadows in 1874, let us hope that, in 1882, it will traverse it in undimmed splendor; and that, ten years hence, if not in two, we shall be upon the eventful eve of such decisive knowledge of solar distance, as shall enable us to measure the breadth of the solar sierra almost as surely as we can the stretch of the terrestrial desert with rod and chain!

But how can we reach such sublime results through the mere observation of the passage of a black dot across the bright field of incandescent gases which envelop the solar orb?

The common method of estimating distances which lie betwixt the observer and unapproachable objects, is by triangulation. This has been effectually applied to the moon. Why not, then, to the sun? Because, it may be replied, briefly, the base-line of the triangle resulting from such an observation could not possibly exceed the length of the earth's diameter; and this distance of eight thousand miles, as compared with the many millions of miles certainly included in the distance sought, would be insufficient to give us an angle extensive enough to avoid fearful results of almost unavoidable (however minute) errors in the calculation. An error—to illustrate this point—that would make a variation of not over sixty miles in the moon's distance from us, would, if carried over into the solar problem, swell into the tremendous mistake of ten million miles—an error nearly three times exceeding that already referred to as corrected by the skill and patience of the first assistant at Greenwich.

What is immediately south after in the observation of Venus upon the disk of the sun is to get at the planet's true distance by obtaining, through minute and carefully-guarded processes, the parallax which Venus affords to observers upon opposite sides of the earth. This angle obtained, the problem of the planet's distance is solved,

and then, by the application of Kepler's law of relations between the celestial bodies as to distance, the grander, the colossal, and central problem of celestial mathematics is brought to the very edge of minute revelation.

This method of dealing with the great astronomical *opus* of centuries was recommended by Edmund Halley; though, in honoring him for his foresight, we must not overlook the fact that James Gregory, at a still earlier day, suggested the probable feasibility of obtaining the solar parallax through the knowledge of that of Venus by transit.

This knowledge might, perhaps, be reached by direct observation of the planet, at any one of her nearest approaches to the earth, exactly as the parallax of the nearest exterior planet, Mars, has been calculated. Of these two results, however, the former would be much the less valuable and trustworthy, owing to the general absence—or, rather, to the invisibility—of contiguous stars, as accessories to careful measurements, in the proximate radiance of the sun. To get Venus, therefore, upon the sun's face, is to obtain this great primary advantage in attacking the evasive question of her precise parallactic displacement, that we have, as it were, behind her a dial-plate, and can make felicitous use of it in measuring the chords she traces upon it in her path.

This brief paper cannot pretend to deal with the minor embarrassments which belong inseparably to such observations. They are many, however, and require subtle processes for overcoming them. The compound and complex motions of both the planets—Venus and the earth—while the observations are making, are not slight hinderances to the work, although, of course, ultimately manageable.

Then, too, there are curious distortions of the little black spot, at the imminent moments of its entrance upon and departure from the sun's face, in which it presents much the appearance which a drop of water does when slowly lifted from a larger volume at the end of a rod. The planet assumes a sort of pear-shape, which is, indeed, an optical illusion, but in this case a very serious one, since it makes it uncertain, for an important moment, whether the edge of the planet is actually clear of the sun's absolute edge or not.

This phenomenon, slight as it seems, as a disturbing feature and force, actually tended to invalidate the laborious processes and calculations of the experts, who, at Kola, in the Arctic Seas, at Pekin, at Otaheite, and other points, made sedulous search for the solution of the parallactic problem in 1769.

Doubtless, Venus will deport herself in the same eccentric, if not unbecoming, fashion in 1874; but the astronomers will not again be taken in by it. They had, indeed, eight year's warning after her first strange antics in 1761, before they were renewed in 1769, but in all that timely interval they were, unhappily, not considered and provided for as they have been since. Venus can stand upon the sun's brink like a black peg-top on its point, or a pear upon its stem, if she will, but the observers will be able now to tell to a second when to count her wholly within the solar rim.

One method of observing the transit—and that, too, the general method which the English expeditions will pursue (but whether with the best judgment or not is perhaps fairly questionable)—is a modification of Halley's plan, and known as Delisle's method. It deals with the planet just at the beginning or end only of the transit. Two observations, one made at the earliest observable beginning-point, and another, on the earth's opposite border, at the latest beginning-point—or equally well if the ending-points are chosen—will give the sun's parallax. Exactness of comparative time in these remote observations is the thing essential here, and this is not easily assured.

Halley's method, on the other hand, deals with Venus in the actual transit—measuring its precise period and the chords she traverses, as noted at such nearly antipodal points of the earth as are available for the view. Sometimes the best points are in the sea, or in other impracticable positions. All these things combine with time-difficulties to make the work of transit-taking always most delicate in detail, and sometimes most doubtful in decision.

Yet the eager explorers of the celestial depths, accustomed to deal with apparently overwhelming tasks, subject them to law, to exactness of condition, to uniformity of result; and thus what would otherwise seem insuperable, falls—if not easily, yet eventually—under the control of human genius, skill, and persistence.

The present accepted parallax of the sun, as obtained, not by transit calculations, but by most patient processes, which have beguiled no meagre portions of the weary interval since Venus obliged the astronomical college with a sight of herself in the rôle of a blackamoor, is 8".9, and this formula, mathematically translated, means 91,730,000 miles, with a chance for error somewhere within the hundreds of thousands, and of which possible error we may not reasonably hope to get any further contraction until the next transit of Venus comes off.

Of other processes, herein referred to, some are so beautiful and ingenious that the reader will be willing to linger for a glimpse of them. One, indeed, has been mentioned already—the direct observation of Mars; which red-atmosphered globe sometimes comes almost as nigh to us as Venus, and, from its position among the stars, is a good auxiliary in this problem-work.

Another is the extraordinary and daring plan of estimating the sun's distance by experimental tests of the amazing speed of the light-ray. This speed, as usually stated, of 192,000 miles in a second, is only in a sense conjectural, and really affected by the one great doubt we are dealing with. When the sun's distance is determined, the actual velocity of light will be settled with it.

Yet bold physicists have come independently to something like certainty in estimating the rate of the motion of light. Foucault and Fizeau, by measuring the duration of visual impressions—the one by means of rotating mirrors, the other by rotating toothed wheels—have given us figures for this problem. Foucault's calculation, indeed, was deemed scientific enough to cast doubt upon the distance-problem as it stood. He made the speed of light something short of 186,000 miles a second, which would reduce the sun's distance several thousand miles below the latest accepted data.

Again, irregularities in the motion of both the earth and its satellite have been ingeniously and hopefully levied upon for tribute to the growing grandeur of the resources in the hands of the astronomer, for yet vanquishing the formidable foe holding back from him so long this important secret of the sun's real distance from the earth.

These investigations, pressed with so much pains, patience, and persistence, are indisputable proofs of the unfaltering and invincible spirit of modern science, which will not accept uncertainties, unless in conditions which clearly render them finally inevitable.

WILLIAM C. RICHARDS, in *Appleton's Journal*.

Theory and Practice in the School-Room. (*)

Teachers who year after year have met in this room to compare notes, have by this time, I doubt not, in almost

(*) Paper read by C. G. K. Gillespie, Esq., Secretary, before the College of Preceptors, London, at the evening meeting of 8th February, 1871.

every case become weary of hearing that the true principles of our profession are still but little understood ; that the canons of Education, as generally admitted, are to a great extent based upon error and misconception ; and that, in the most necessary understanding of the work to be done and the way to do it, we are but on the threshold of investigation. It has been as often brought before us that the great body of middle-class teachers has been formed, and is being recruited, by the introduction into it of persons whose preparation for their responsible duties has not begun till those duties have already come upon them, and who have either floundered into some kind of experimental knowledge of their profession by the accident of talent or circumstances, or, by careful following of ancient rules and mediæval methods, have kept the even tenor of their way, in perfect unconsciousness of the mistakes they are perpetuating. To remove these defects, to set before the teacher, especially the young teacher, the true principles of his art, to raise him to a right appreciation of his noble place among the world's workers, and to stimulate him deeply and earnestly to investigate the nature and properties of the materials and implements at his disposal,—have been the leading objects of this institution, and of the many talented and experienced men whose knowledge and opinions on educational matters have been brought under contribution at our evening meetings. The precepts of philosophy, the thoughtful hints of tentative speculation, the bolder assertions of successful experience, have been set before him for his guidance in the general consideration of his work ; while the most recent facts regarding special subjects of instruction have been placed at his command. He has listened with delight as he has recognized the words of truth, and his heart has burned within him as he has thought, "It is thus that I will teach ; I too shall be an educator." He has returned to his work with high thoughts and earnest hope : but (*experto crede*) he has found himself surrounded, as before, by the same cares, the same difficulties, the same petty worries. True, he has learned to believe that for all these there are remedies to be found in the *arcana* of his profession ; he has realized, at least for a time, the prospect of such attainments in scientific mind-formation as shall comfort him for all his present discouragements ; but he asks, "What shall I do now ? How shall I apply, in the work of this very day, the theories which last night commanded the assent of my understanding by their simplicity and truth, but which seem to lie so strangely out of reach at my greatest need ?" Such questions have often been asked of one another by those who have met here from time to time ; and it seems, on the whole, to be rather in the practical solution of these everyday problems, than in the demonstration of theoretical principles, that we stand in greatest want of mutual help and instruction. In coming before you to-night, it is my purpose, not presumptuously, to assert that I have found what so many have sought in vain, but to tender some results of my own attempts in this direction for criticism and discussion.

Much has been said of late in reference to the examinations of this College in the Theory and Practice of Education ; and I feel sure that much satisfaction has followed the announcement of the Council's intention to modify these examinations in such a manner as to give them a more practical character and effect. Yet it has always appeared to me that great good must be done by the careful consideration of the departments to which in those examinations the greatest amount of attention has been paid, viz, the principles of mental discipline and the history of education. There are, I think, good reasons for the belief that, in the case of persons intending to become teachers, who possess practical opportunities for training

in matters of detail, these two should constitute the leading subjects of professional study. But the strongest argument which presents itself to my mind in connection with the subject of training institutions for teachers, is the vital necessity that the beginner's lessons should impress upon him, in the most clear and direct manner, the sacredness of the duties in the which he proposes to engage. Upon this point I need not enlarge, except to remind you of the acknowledged truth, that special training is required, not so much of necessity in knowledge of facts, as indispensably in thoughtful appreciation of the work to be done. I cannot, however, resist the conviction that one of the most important parts of the training of the future teacher consists in showing him, by his own personal experience, the mental process by which a given fact or train of facts may be learned ; and beyond this, leading him to a habit of measuring the steps downward from his own capacity to that of the pupil to whom these facts are to be transmitted. One of the greatest difficulties, so great that its conquest is often looked upon as evidence of special talent, is presented by the disparity between the teacher's ordinary conversation and the mental calibre of the boys in his class. A little while back I heard a teacher give an excellent lesson on Mathematical Geography to a junior class. He had evidently prepared the subject with considerable care, and he led the boys along with him very satisfactorily till he reached the culminating point of his lesson, indicated by these words, "Longitude is distance east or west of a given meridian." The idea of "meridian" had been etymologically and practically settled, the bearings pointed out by the boys themselves, and several examples similarly stated in illustration. So far so good ; but it happened that the form of words, "a given meridian," was unfamiliar to the children, whose geometrical studies had not yet extended to the peculiar phraseology of Euclid's Elements. The result was mystification, not only of the class but of the teacher, to whom the sudden collapse of comprehension and attention was apparently inexplicable. It is easy to suppose such failures as this being the rule rather than the exception, if we admit one of several possibilities ; *e. g.*, the pupil's interest in the subject being as yet unawakened, his want of confidence preventing him from seeking explanation, or his eager interest leading him to assign to the teacher's words a meaning different from that intended. But as this is only one phase of a defect more or less accidental to several methods of instruction, it may be best, in our consideration of preventive measures, to examine the leading principles of different methods, with a view to ascertain the direction in which each incurs the danger of failure.

The means employed for communicating or fixing knowledge, or testing its extent and accuracy, seem to be susceptible of classification thus ; Oral Teaching, Catechetical Exercises, Examination Questions.

First, Oral Teaching, or the Lecture System. In the use of this method, we have to consider, whether or not it is desirable that the pupils should take notes of the lesson ; and, if desirable, whether such notes should be written simultaneously with, or subsequently to, the lesson. These are matters on which there seems to be much diversity of opinion. In the oral lesson, the teacher is left to himself ; and (assuming conscientious preparation) he has it in his power to marshal the facts, and bring them out in his own way, and as he judges best for the comprehension of the class. His object is, that these facts shall be recognised and remembered ; but in this special object he does not, or should not, overlook the general object, the habitual cultivation of the faculties of attention, observation, reflection. If, in the course of the lesson, a pupil intermits his attention for a while to write down a

special note, he is in danger of losing the connection, which the teacher has, of course, taken care to make essential; and if the teacher pauses on every such occasion, he must necessarily do much less in the time, besides giving the rest of the class an opportunity for disorganization during his silence. If he arranges to tell the class when notes are to be taken, there is danger of the rest of the lesson being considered of minor importance, and hence of relaxed attention to all; while the faculty of observation, by which the pupils would for themselves have noticed these salient points, is left without sufficient exercise. If, at the close of the lesson, the pupil at once enters the leading particulars in his note-book, he thereby frees himself from the immediate necessity of reflecting upon and mentally reproducing the chain of association by which those particulars were presented and could be retained. On the other hand, when the pupils have nothing to do but to listen, and the teacher has nothing to do but to talk, there is danger of their seeking unauthorized relief from the monotony of continued mental effort, while he is expending much valuable but misdirected energy in talking over their heads. From all these considerations, confirmed by many experiments, it appears that the oral lesson produces the best effect, as regards both information and mental training, when the teacher drives home and relieves it by questions, pertinent but not too numerous, and elliptical sentences to be filled up by the pupils; and that it is better that the obligation to reproduce the lesson should be deferred till after the lapse of at least one day, a period in which it would probably be forgotten but for the exercise of attention, observation, and reflection during its delivery.

Next in order comes the Catechetical System, in which the lesson is first prepared by the pupil alone, and afterwards worked out with the teacher. Lessons in this section consist of those in which verbal accuracy is required, and those wherein the substance only is insisted upon. On the subject of learning by rote, many grave objections have been raised, to which may probably be traced the almost entire expulsion of catechisms from the lists of approved the school books. I may, perhaps, be pardoned for citing one or two examples, from personal observation, of the way in which this system sometimes tends to mislead both teachers and pupils. I was once brought into personal contact with a practitioner of some twenty years' standing, whose boys used a little French phrase book (very fair of its kind) having the French and English on opposite pages. The weekly lesson from this book consisted of *one page only*, but this had to be repeated *verbatim*. Another case:—A young friend whose education was within three months of being "finished," was compelled by adverse circumstances to seek some remunerative occupation. Her talents and attainments removed all difficulty as to the choice of her future career, so it was arranged that she should come to us on stated days, just to keep her acquirements from getting rusty till she could be placed out as a junior governess. Having ascertained that she had "been through" the History of England more than once, I requested a few particulars as to early times, for my guidance in the advanced course which alone could be suitable in such a case. I was instantly informed with the most alarming glibness, that "the ancient British army consisted of infantry and cavalry; they also used chariots in war, to which scythes were attached, which spread terror and devastation wherever they drove." On my expressing astonishment at the accuracy and despatch of her recitation, she kindly offered to favour me with three or four pages in the same style. It was with some trepidation that, under these circumstances, I ventured to put a few questions (merely as a matter of form) relative to the meaning of some important

words. I thus learned that "cavalry" was a kind of sword, that a scythe was a forest, and that a chariot was a noble quadruped used in war.

There are, however, many studies in which some portion at least must be learned by heart; and it is well known that great results can be attained by a judicious use of the faculty of mere memory. But it must never be forgotten that those systems in which most success has been achieved in this way, make the memory-work merely the basis of a most thorough and searching inquiry into the minutiae of the subject. Only very recently we have been reminded of the value of such training in the study of English verse; and it may almost be accepted as an axiom, that the best results are gained in any subject when memory and judgment are exercised together. This principle applies to the method of fixing historical dates by means of jingling rhymes, which, when well constructed, give a fair outline of the events referred to. No part of such a lesson will be lost, if the pupil be led to think out the connection as well as to learn it. He will thus avoid fatal mistakes, and learn punctuation as well as history. Pardon me for making one extract in illustration from a very popular school book.

"In 450 the Jutes arrive,
Horsa was slain in 455,
And two years more established Kent;
Before year 490 was spent
Ella another kingdom tore
From Britain; twenty-nine years more
Saw Wessex on the southern shore."

Allow this to be a sing-song rote lesson, and the pupil, however will he may remember it, will not be sure as to the agreement of dates and events. Make it an intellectual exercise, and he will gladly read all he can about each portion of it, and recite it with just appreciation and emphasis, finding in this plan for retaining the dates an index to his future reading. In this connection an example occurs to me from the work of a few days ago. To the question on this lesson, "Who was Horsa?" a nervous young boy answered, "A Roman general." The following questions on the lesson of the previous week were then put to him: "When did the Romans first land?" "Why did they leave?" "Who was then Emperor?" "Why did he not keep his troops here?" "When were they recalled?" "How did the Britons suffer in consequence?" "How long?" "Who was Horsa?" The correct answer followed as a matter of course. Here nothing had been said either to discourage him, or even to tell him that he was mistaken. Many of his class-fellows had, of course, perceived this, and their interest was roused as well as his own by the process, which always forms a source of amusement, of what I cannot help thinking a profitable character.

While referring to this section, I fear that I shall incur considerable disapprobation when I acknowledge that I believe much advantage can be gained from the use of the "Spelling Book with Meanings," in conjunction with lessons in etymology. The *modus operandi* is this: On Thursday morning a dictation lesson is given, based on two pages of the Spelling-book, from which words are selected irregularly by the teacher, who spells out each root, naming the language and stating the meaning. These are written on the slates in three columns, a fourth being left blank. When about twenty primitives have thus taken down, the boys open their Spelling-books, and search on the indicated pages for the derivatives, guided by similarity of form and signification. The lesson is checked by questions in these two forms: "What words can you find derived from—?" "What is the derivation of—?" no answer being accepted without proof. This lesson seems to remove from the Tuesday's rote lesson much, if not all, of the repulsiveness generally ascribed

to that division of study. In hearing the latter lesson, the teacher employs four methods: the simple spelling with meanings, the same reversed, the etymology, and the filling up of elliptical sentences so constructed as to throw light where required on the origin of the word expected.

The second division of catechetical lessons consists of those in which the main objects of direct acquisition are things, not words; the words being for the most part accidents of nomenclature or terminology, though even here much verbal accuracy is often demanded. To this division belong the great majority of school studies capable of falling under the category of set lessons. At the risk of wearying you with matters of detail, I venture to remark upon a few little points in this very important department of the school work. One thing that cannot be too clearly understood is, that what is called "hearing" lessons is not teaching. The position of the teacher with a class around him is the most arduous of his trials if unprepared, the most pleasant if ready and at home in his work. It seems to be a *sine quâ non* for successful teaching in this manner, that the lesson set to the boys be so far mastered by the teacher as regards verbal details, that he may dispense with the text-book, and look every boy in the face. The amount of power thus gained tends greatly to give him that confidence and swing which alone can place him on a level with the class. The teacher who has done this is himself an example to his boys, who will respect him and the lesson all the more, if he will work through it not so much *ex cathedra* as *con amore*, and if he will with evident pleasure accept all the contributions frequently offered from the more extensive or special reading of any of his younger fellow workers.

allowing places to be taken for two correct answers. At the close of the lesson, the re-distribution of tickets ensures the assembling of the class in proper order on the next occasion. To give every boy a full opportunity, the questioning is varied from asking in turn to the show of hands, the left hand being at all times the signal that the question or explanation has not been understood. Questions of an alternative character are avoided as much as possible, and no answer to such a question is accepted unless accompanied by the reason. A thorough sitting in a class of this description teaches the process by which every lesson of the kind should be learned; and by helping to give accuracy of conception, thought, and expression, obviates the danger of misunderstanding of terms, which too often makes the home work a pernicious weariness. It is always useful to bear in mind that "the best method of teaching depends on the best method of learning," and that the most valuable service the teacher can render to his pupil is to give him true intellectual independance. To this end, everything that can be brought in illustration from the pupil's own everyday experience will be an important aid, as showing him that he has much, if not

One word as to the preservation of order in classes of this description. Of course the great thing to be attended to is the keeping up of a lively interest, for which, as I need hardly observe, the keen observation as well as the energy and tact of the teacher will always be needed. But minor points must not be disregarded. I have often seen a class thrown into confusion by the simple fact that the teacher has acquired the unfortunate habit of taking up his position on the chord of the arc formed by the class, instead of standing some two feet farther back. If the boys at either end were careless, they took advantage of their position to distract the attention of the others; while, if anxious, they would press forward to meet the teacher's eye, and so become the innocent causes of crowding and disorder. In large classes, the simple plan answers very well of distributing numbered tickets,

collected before the commencement of each lesson, and all, of the required material of knowledge and practice at his own disposal. In fact, the only restriction upon illustrative teaching is found in the necessary caution that all illustration must be presented as evidently subsidiary to the lesson it conveys.

(To be continued.)

OFFICIAL NOTICES.



Ministry of Public Instruction.

MUNICIPALITIES ERECTED AND ANNEXED.

The Lieutenant Governor in Council has been pleased, under date of 17th April, to annex for school purposes that part of the 15th range of Wotton, in the County of Wolfe, extending from lot No. 13 to lot No. 31 both inclusive, to district No. 9 of Ham North in the said County;

And under date of 15th May;

To erect the new mission of St. Honoré, County of Temiscouata into a School Municipality with the following limits: To the North by Demers, to the North-West by Whitworth, to the South-West by the Township Parke and part of Pohenagamook, to the South-East partly by the Township Cabano, and partly by Estcourt, the said limits comprising all the township Armand;

To erect Township Cameron, County of Ottawa into a school municipality, independently of the Township Bouchette, from which it is separated by the River Gatineau;

To erect the mission of Moisie, in the county of Saguenay into a school municipality with the following limits, namely: to the East and South by the River St. Lawrence, to the North and West by straight lines starting from the River St. Lawrence at a distance of a mile and a half on each side of the River Moisie, and meeting at right angles;

To detach the first range of the township of Peterborough from the separate municipality of Peterborough, in the Counties of Berthier and Maskinongé, and to annex it to the school municipality of the Parish of St. Gabriel de Brandon, in the County of Berthier, as it is already for religious purposes.

SCHOOL TRUSTEES.

The Lieutenant Gouvernor in Council, has been pleased under date of 22nd April last, to name

Mr. Edward Joyce, of Inverness, County of Megantic, School Trustee, *vice* Mr. James Henry.

SCHOOL COMMISSIONERS.

The Lieutenant Governor in Council has been pleased to make the following nominations of School Commissioners.

Under date of 22nd April last.

County of Yamaska, St. Pie Deguire: Messrs. Louis Proulx; Louis St. Germain, son of Joseph, Louis Desfossès, George St. Germain and Edouard Côté.

And under date of 15th May.

County of Champlain, St. Maurice: Mr. Isidore Biron, *vice* Mr. Léandre Désilets.

County of Ottawa, Township Cameron: Messrs. John Scullion, Owen Lynch, Timothy Lynch, William McLellan and François Patry.

County of Saguenay, Mission of Moisie: The Revd. M. A. Pierre Séguin, Messrs. Luc Simard, Luc Montreuil, Louis Servant and Hilarion Fortier.

County of Saguenay, township Saguenay: Messrs. François Dufour, André Laprise, Onésime Savard, Hubert Duchêne and Simon Gaudreault.

County of Témiscouata, St. François Xavier: Messrs. Charles Theriault, George Cimon, Jean Plourde, Robert Martin and Pierre Nadeau.

County of Jacques Cartier, Ste. Geneviève No 1: The Revd. Mr. Fabien Perrault, vice The Revd. Mr. Louis Marie Lefebvre.

DIPLOMAS GRANTED BY BOARDS OF EXAMINERS.

CATHOLIC BOARD, QUEBEC.

MODEL SCHOOL, 1st class, (F): Mr. Léopold Philémon Falard au.

ELEMENTARY SCHOOL, 1st class (E):—Miss Mary Quinn.

ELEMENTARY SCHOOL, 2nd class (E):—Miss M. Philomène Hardy.

ELEMENTARY SCHOOL, 2nd class (F):—The Misses. Exilda Barbeau, Elmire Chabot, M. Marcelline Godivet et Marguerite Pelchat.
6th February, 1872.

N. LACASSE,
Secretary.

SMERBROOKE BOARD.

MODEL SCHOOL, 1st class (E):—M. Arthur J. H. Wynne and Miss Orphia A. Leet.

ELEMENTARY SCHOOL, 1st class (E) The Misses. Annie Higgins, Clarinda Harvey, Ida A. True, Margaret Leavitt, Harriet Young and M. Rémi Tremblay.

ELEMENTARY SCHOOL, 2nd class (E) The Misses. Jennet A. Coats, Annie F. Curran, Catherine Main, Anna Bella McCashill and Emily Wilson.
7th May, 1872.

S. A. HURD,
Secretary.

PROTESTANT BOARD MONTREAL.

MODEL SCHOOL, 1st class (E):—Miss Jane Muir.

MODEL SCHOOL, 2nd class (F):—The Misses. Marrilla R. Bissell, Elizabeth McDonell and Swift *

ELEMENTARY SCHOOL, 1st class (E):—Miss Helen Walker Clark Cizzie Clark, Esther Mayor, Annie L. Miller, Mary Tighe, M.M. Mathew Gilbert * and James Ross.

ELEMENTARY SCHOOL, 2nd class (E):—The Misses Ann Eliza Bullock, Eliza W. Fraser, * Annie Hall and Jane Loynachan.
17th May, 1872.

N. B.—The asterisk after a name denotes that the candidate has not yet attained the required age of 18 years.

T. A. GIBSON,
Secretary.

STANSTEAD BOARD.

ELEMENTARY SCHOOL, 1st class (E):—M. Noël Beebe, the Misses Ella J. Snow, Mary A. Marlow, Rose A. Dupont, Sophranie Sucrafft, Mathilde Brudet, Carrie A. Hodges, Euretta Bullock, Mary Hovey and Georgina H. Macdonald.

ELEMENTARY SCHOOL, 2nd class (E):—The Misses Clara Place, Mary Flanders, Susie Ayer, Mary J. Sampson, Ida E. Barry, Clara Taplin, Amelia Morrill, Anna M. Morrison, Alice Heath, Lizzie J. Lorimer and Minnie, E. Chamberlain.

7th May, 1872.

C. A. RICHARDSON,
Secretary.

PROTESTANT BOARD OF WATERLOO AND SWEETSBURGH.

ELEMENTARY SCHOOL, 1st class (E):—The Misses Sarah C. Allan, Edna Bullock, Sarah Corey, Lizzy Powers, Florence E. Skeele, Libbie, E. Stowe and Emma Wilkinson.

ELEMENTARY SCHOOL, 2nd class (E):—The Misses. Lucy J. Clow, Agnes H. Hill, Phila C. Jewell, Mary J. McElroy, Helen Robinson, Addie, E. Royce, Altha A. Smith, Abbie C. Squire and Lillian C. Stickney.

7th May, 1872.

WM. GIBSON,
Secretary.

CHICOUTIMI BOARD.

ELEMENTARY SCHOOL, 1st class (F):—The Misses. Mary Béline Tremblay, Marie Louise Tremblay and Elizabeth Delvina Godin.

7th May, 1872.

THS. Z. CLOUTIER,
Secretary.

BEAUCÉ BOARD.

ELEMENTARY SCHOOL, 1st class, (F):—Miss. Marie Ferland.

ELEMENTARY SCHOOL, 2nd class, (F):—The Misses L. Hamel, Marie Olive Vaillancour, Marie Angèle Béland, Olivine Tardif, Apolline Boucher, Marie Sarah Bisson, Vitaline St. Hilaire, Marie Divine Maheux, Constance Gagnée, Marie Georgiana Hébert, Marie Philomène Cartier et Elmire Grégoire.

7th May 1872.

J. T. P. PROULX,
Secretary.

CATHOLIC BOARD, RICHMOND.

ELEMENTARY SCHOOL, 1st class (F):—The Misses Emma Comptois Rose Anna Campbell, Céline Gould, Wilhelmine Renaud, M. S. G. Séverine St. Laurent and Délima Trottier.

ELEMENTARY SCHOOL, 1st class (E):—M. Wm. J. Byrne and Misses Margaret Ann Delany.

ELEMENTARY SCHOOL, 2d class (F): The Misses Jane Auger, Joséphine Bérubé, Adélaïde Bérubé, Alphonsine Demers, Hermine Désilets, Marie Eloise Gagné, Elodie Jutras and Marie Therrien.

ELEMENTARY SCHOOL, 2d class (E):—The Misses Wilhelmine Renaud and M. S. G. Séverine St. Laurent.

7th May, 1872.

F. A. BRIEN,
Secretary.

CATHOLIC BOARD, MONTREAL.

MODEL SCHOOL, 1st class (F):—The Misses Alphonsine Henrichon, Virginie Jodoin and M. Ignace Picard.

MODEL SCHOOL, 1st class (E):—M. James Anderson.

MODEL SCHOOL, 2d class (F):—M.M. Jean Bte. Bonin and Ferdinand Ramsay.

ELEMENTARY SCHOOL, 1st class (F):—M.M. Aristide Champagne and Pierre Etu, The Misses Mélanie Benjamin, Marie Elvina Brault, Georgianna Brouillet, Emélie Brunet, Marie Henriette Carmel, Cordélia Cardin, Joséphine Castonguay, Marie Célanire Charbonneau, Virginie D'Aout, Joséphine Derôme, Marie Décary, Euphémie Desrosiers, Elmire Desmarchais, Lia Desmarais, Zéphirine Duhamel, Anne Duhamel, Marie Ernestine Dumontel, Louise Gauthier, Ernestine Gravel, Marie Anne Guenette, Cézarine Hervieux, Joséphine Huette, Virginie Jodoin, Angélique Jetté, Marie Calixte Lajoie, Céline Ladouceur, Sophie Valérie Langevin, Marie Félicité Lasalle, Marie Lavallée, Elmire Lavigueur, Marie Honorine Marchesseault, Hortense Maurault, Célanire Messier, Rosalie Ouimette, Marguerite Paré, Marie Emma Pepin, Marie Exerina Pleau, Marie Rose Proulx, Angèle Proulx, Zoé Proulx, Rosalie Honorine Prévost, Caroline Reid, Edwidge Rivard dite Dufresne, Cordélie Robert, Marie Rompré, Céline Sauvé, Virginie Sentenne, Christiana Sheridan, Malvina Thérien, Emma Thibodeau, Lucie Vallée and Marie Elise Villiard.

ELEMENTARY SCHOOL, 1st class (E):—The Misses Anna Fitzgerald and Hannah Hayes.

ELEMENTARY SCHOOL, 2d class (F):—Messrs. Ignace Riendeau and Israel Dufresne, The Misses Victoire Archambault, Marie Louise Bourgoin, Valérie Chamberlan, Malvina Chevandier dite Lépine, Joséphine Côté, Laure David, Marguerite Demers, Marie Anastasie Dufresne, Georgina Isabelle, Hermine Lafontaine, Olive Monet, Marie Cléphire Nantelle, Marie Eulalie Petit, Eulalie Théoret, Azilda Thibodeau and Exilda Aminta Viger.

7th, 8th and 10th May, 1872.

F. X. VALADE,
Secretary.

BOONAVENTURE BOARD.

ELEMENTARY SCHOOL, 1st class (F and E):—Miss Alice Kimlin.
ELEMENTARY SCHOOL, 1st class (E):—Miss Marie Louise Arse.
neault.

L. P. LEBEL,
Secretary.

PROTESTANT BOARD OF EXAMINERS, MONTREAL.

The Lieutenant Governor has been pleased to name, under the date of 15th May instant, the Revd. Charles Chapman, M. A., a member of the Montreal Protestant Board of Examiners for the granting of Teachers' certificates, *vice* the Revd. John Jenkins, D.D.

McGill University Intelligence.

ANNUAL CONVOCATION—DISTRIBUTION OF HONOURS TO THE STUDENTS—INTERESTING ADDRESSES.

A meeting of the members of the Convocation was held yesterday, May 1st, at the McGill University for the reading of the minutes and the election of Fellows. The following was the result of the election: Mr. E. Holton, B.C.L., and Mr. J. J. MacLaren, M.A. B.C.L., law Fellows: Dr. Schmidt and Dr. Reddy, Fellows in medicine. Mr. C. P. Davidson, M.A. B.C.L., and Mr. R. A. Ramsay, M.A. B.C.L., Fellows in Arts.

The annual public meeting of the Convocation of the University for the conferring of degrees in arts was held yesterday in the William Molson Hall. The Hon. James Ferrier presided, and there was a numerous and influential attendance of ladies and gentlemen, amongst those present being Messrs. Andrew Robertson, M.A., Q.C., George Moffatt, John Molson, of the board of Governors, the Bishop of Montreal, and Professor Goldwin Smith, the Vice Chancellors Dawson, the Ven. Archdeacon Leach, the Dean of the Faculty of Medicine; Dr. Campbell, Professor Wilkes, Professor McVicar, Mr. R. A. Ramsay, Dr. Reddy, Dr. Schmidt, Professor Scott, Rev. Dr. Jenkins, Mr. Davidson, Fellows of the University, and Mr. W. C. Baynes, the Secretary; Professors Howard, Badgely, Smallwood, Moarkgraf McCallum, Fenwick and Trcnholm; Archdeacon Bond, Doctor Baynes, Dr. Bell, Dr. Major. Messrs. Hart, Edward A. Baynes, C. Cushing, W. D. Drummond, R. C. Fisher, F. R. Gilman, Edward Holton, J. J. McLaren, A. A. Brown, J. Cameron, T. Kelley, D. McGregor, J. S. Tupper.

The proceedings were opened by prayers offered up by the Ven. the Archdeacon Leach.

The following list of awards was then read over by the Dean of the Faculty of Arts, who presented those gentlemen who had passed the necessary examinations and performed all the conditions required, to the Vice-Chancellor to receive the degree of Bachelor of Arts.

The following is the list of the winners of honors:—

FACULTY OF ARTS.

PASSED FOR THE DEGREE OF B. A.

In Honours.

First Rank—Ells, R., Cornwallis, N. S.; Hodge, D W R, Eaton, Q; Maxwell, J, Lancaster, O; Naylor, W H, Noyan Q; Wallace, R, Ont.
Second Rank—Crothers, W J, Philipsburg, Q.

Ordinary.

Class II—Allworth, J. Paris, Ont; Christie, J. H. Lachute, Q.
Class III—Torrance, J Fraser, Montreal, Q; Munro, M, Glengarry, Ont; Whillans, R, Ottawa, Ont; McLeod, F.

PASSED THE INTERMEDIATE EXAMINATIONS.

Class I—Dawson, B, Montreal.
Class II—Allan, J, Leeds, Q, Harvey, C, St. John's, N F; Ward, G, Boundary Line, Q; McKibbin, W M, Montreal, Q; Taylor, A D, Montreal, Q; Hall, J H L, Lachine, Q; Harvey, A, St. John's, N. F.
Class III—Greenshields, S, Montreal, Q; Thomas, H W, Montreal, Q; Dewey, F McN, St Remi, Q; Taylor, E M, Pottou, Q; Wellwood, J Gananoque, Q; McLennan, J S, Montreal, Q; Black, J R, Rochester, N Y.

Weeks, Charlottetown, P E I, Aegr.

BACHELORS OF ARTS PROCEEDING TO THE DEGREE OF M. A.

W Clarke, B A, M D: F A Kahler, B A; G T Kennedy, B A.

HONOURS AND PRIZES.

Graduating Class.

B. A. Honours in Natural Science.—Ells, R, first honours and Logan gold medal; Maxwell, J, first honours.

B. A. Honours in English Language, Literature and History.—Hodge, D W R, first honours and Shakespeare gold medal.

B. A. Honours in Mental and Moral Philosophy.—Naylor, W H, first honours; Crothers, W J, second honours.

PASSED FOR THE DEGREE OF B. A.

In Honours.—Crothers, (W J); Ells, (B); Hodge, (D W); Maxwell, (J); Naylor (W H); Wallace, (R.)

Ordinary.—Allworth, (J); Christies, (J H); Torrance, (T F); Munro, (M); Whillans, (R).

THIRD YEAR.

McLeod, (D C)—First honours in Mathematical Physics (and Prize; first rank general standing; Murray, (C H), first honours in Classics and College Prize; first rank general standing; prize in Zoology; McDonnell, (R L), first honours in classic, and Professor's prize; McFee, (K N), second honours in Classics; first rank general standing; prize in German, certificate in Zoology; Allan, (J G), prize in Moral Philosophy: certificate in Zoology; Allan, (J G), prize in Moral Philosophy: certificate in Zoology; Reddy, (H L); Prize for collection of plants; (surplus of Logan medal fund.)

PASSED THE SESSIONAL EXAMINATIONS.

McFee, McLeod, (D C); Murray, Tunstall,—Allan, McDonnell, Griffith, Reddy.

Second Year.

Dawson, (W B.), (High School, Montreal), First honours, Mathematics, and prize; first general standing. Harvey, (C), (Dalhousie College), prize, English literature; Ward, (G R), (Lennoxville), prize in French; Allan, (J), (St. Francis College), prize, Botany.

PASSED THE SESSIONAL EXAMINATION.

Dawson, Allan, Harvey (C), Ware, McKibbin, Taylor (A), Hall, Harney, (A), Greenshields, Thomas, Dewey, Taylor (E), Welwood, McLennan, Black, Weeks, Aegrotal.

First Year.

Chandler, G H (Sheffield Academy), first honours in Mathematics and prize; prize in Classics, History, English, Essay French, Chemistry, Hebrew, General Standing; Crothers, R. A. (Clarenceville Academy), second honours Mathematics; Rexford, E, (McGill Normal School), first General Standing.

PASSED THE SESSIONAL EXAMINATION.

Chandler, Rexford, Crothers, Campbell, Denovan, Eccles, Mooney, Hawley, Ritchie.

DEPARTMENT OF PRACTICAL AND APPLIED SCIENCE.

MIDDLE YEARS—Stewart, D A—First honours Mathematics and prize, Prize, Zoology, German.

Wilkins, D F H, B A—First prize honours, Natural Science, prize, prize, Assaying.

McLeod C H—Prize, Civil Engineering.

PASSED THE SESSIONAL EXAMINATION.

Civil Engineering—Stewart, McLeod and Wicksteed, equal; Wilkins, Torrance, Brodie.

Mining Engineering and Assaying—Wilkins, Torrance.

JUNIOR YEAR—McLean, A—Prize Surveying and Drawing.

PASSED THE SESSIONAL EXAMINATION.

McLean, Rodger, Boswell.

FACULTY OF ARTS.

SESSIONAL EXAMINATION, 1872.

GREEK.

B A ORDINARY—Class I—None. Class II—None. Class III—Allworth and Munro and Willans, equal.

THIRD YEAR—Class I—Murray, Macdonnell, McFee;—Ritchie (A F) and Tunstall, equal. Class II—Griffith; Allan (J G) and McLeod (D C), equal; Reddy. Class III—Fleet.

SECOND YEAR—Class I—Weeks; Harvey (C) and Taylor (A D) and Ward, equal; McKibbin; Dawson and Hall, equal. Class II—Allan (Jno); Dewey and Thomas and Wellwood, equal; Harvey (A), Greenshields. Class III—Black, Taylor (E M), McLennan, Craig.

FIRST YEAR—Class I—Chandler (*Prize*); Crothers (R A). Class II—Mooney, Ritchie (Fred). Campbell and Rexford, equal; Donovan, Eccles. Class III—Hawley, Malcolm.

LATIN.

B A ORDINARY—Class I—None. Class II—Christie; Allworth and Whillans, equal; Munro. Class III—None.

THIRD YEAR—Class I—Murray, Macdonnell, McFee, McLeod (D C). Ritchie (A F) Allan (J G) and Tunstall, equal; Griffith Class II—Reddy, Fleet. Class III—None.

SECOND YEAR—Class I—Weeks and Ward, equal; Dawson, Taylor (A D), McKibbin, Harvey (Chas). Class II—Greenshields, Hall, Harvey (Alf), Allan (Jno), Thomas. Class III—Dewey, Craig; McLennan & Taylor (E M), equal; Black, Wellwood.

FIRST YEAR—Class I—Chandler (Prize); Crothers, (R A), Ritchie (Fred), Class II—Mooney and Rexford, equal; Campbell; Eccles and Hawley, equal; Donovan. Class III—Malcolm, Crowell.

HISTORY.

B A ORDINARY—(History and Modern Languages). Class I—Hodge, Munro. Class II—None. Class III—None.

FIRST YEAR—Class I—Chandler (Prize); Class II—Rexford and Ritchie (Fred), equal, Crothers (R A) and Donovan and Eccles, equal. Class III—Campbell and Crowley and Mooney, equal.

LOGIC, MENTAL AND MORAL PHILOSOPHY.

B A ORDINARY—(Psychology). Class I—Wallace, Naylor. Class II—Hedge, Munro, Crothers. Class III—Whillans, Allworth.

THIRD YEAR—(Moral Philosophy). Class I—Allan, (J G), Griffith, McFee, McLeod (D C). Class II—Murray, Ritchie, Macdonnell, Reddy and Tunstall, equal. Class III—Fleet.

SECOND YEAR—(Logic). Class I—Allan, J (Prize) - Dewey, Wellwood, Ward, McKibbin, Black. Class II—Harvey (C J), Harvey (A) Dawson, Nighswander and McLennan, equal; Taylor (E M) Taylor (A D) and Hall, equal. Class III—Greenshields, Craig, Thomas.

ENGLISH LITERATURE.

B A ORDINARY—Class I—Hodge, Munro Class II—None. Class III—None.

SECOND YEAR—Class I—Harvey (C) (prize); McKibbin. Class II—Taylor (E) Dawson, Thompson; Harvey (A) and Allan, equal; Hall, Craig. Class III—McLennan, Ward, Taylor (A D) Dewey, Black, Greenshields, Wellwood.

FIRST YEAR—Class I—Chandler, prize and prize essay; Rexford, Campbell. Class II—Crothers and Donovan, equal. Class III—Mooney, Ritchie, Hawley, Burgess.

FRENCH.

THIRD YEAR—Class I—Ritchie, Allan, and McFee, equal. Class II—None. Class III—None.

SECOND YEAR—Class I—Ward (prize); Dewey, Dawson, and Harvey C, equal. Class II—Taylor (E), Taylor (A). Class III—Harvey (A), Hall, McLennan, Craig Greenshields, Thomas.

FIRST YEAR—Class I—Chandler (prize); Rexford. Class II—Ritchie, Crothers, Hawley. Class III—Denovan, Robertson, Eccles.

GERMAN.

THIRD YEAR—Class I—McFee (prize), Murray. Class II—None. Class III—Ritchie.

HEBREW.

SECOND YEAR—Class I—Allan. Class II. McKibbin. Class III—Wellwood.

FIRST YEAR—Class I—Chandler (prize); Campbell. Class II. Malcolm. Class III—Crowell, Burgess.

MATHEMATICAL PHYSICS.

B A Ordinary—Class I—None. Class II—Allworth, Wallace, Christie, Crothers (W J). Class III—MacLeod (F), Torrance (J F), Whillans, Munro.

THIRD YEAR—Class I—McLeod (D C), Tunstall, McFee, Murray. Class II—Allan (J G), Boddy. Class III—MacDonnell, Griffith.

MATHEMATICS.

SECOND YEAR—Class I—Dawson. Class II—Allan (J), Taylor (A D) Greenshields, Dewey, Harvey (C). Class III—Hall, Ward, McKibbin, Wellwood, Harvey (A), Taylor (E M), McLennan, Black, Thomas.

FIRST YEAR—Class I—Chandler, Rexford. Class II—Hawley, Mooney, Crothers (R A). Class III—Campbell, Robertson, Eccles, Ritchie, Malcolm, Denovan.

EXPERIMENTAL PHYSICS.

B A ORDINARY—Class I—Ells, Naylor. Class II—Torrance (J F), Maxwell. Class III—Christie.

THIRD YEAR—Class I—McLeod (D C), McFee. Class II—Murray, Allan, Reddy, Ritchie (A F). Class III—Fleet.

Honour Examinations.

THIRD YEAR—(Mathematical Physics)—First Rank—McLeod D C (Prize.)

SECOND YEAR—(Mathematics)—First Rank—Dawson, (Prize) and Stewart (Prize), equal.

FIRST YEAR—(Mathematics)—First Rank—Chandler, (Prize)—Second Rank—Crothers.

NATURAL SCIENCE.

B. A. ORDINARY—(Geology)—Class I—Ells, Maxwell, Christie, Allworth, Torrance. Class II—None. Class III—Whillans, McLeod (F).

THIRD YEAR—(Zoology)—Class I—Murray (prize); Allan (Jas G), and McFee, equal (Certificate); Tunstall, MacDonnell. Class II—McLeod (D C), Reddy, Ritchie. Class III—Fleet, Griffith.

SECOND YEAR—(Botany)—Class I—Allan (Jno) (prize); Dawson, Dewey, Taylor, (E), Nighswander, Harvey, (A). Class II—Harvey, (C), Crair, McKibbin, Taylor (A), Wellwood. Class III—(Alphabetically arranged), Black, Greenshields, Hall, McLennan, Thomas, Ward

FIRST YEAR—(Chemistry)—Class I—Chandler (prize); Rexford, Class II—Campbell, Robertson, Mooney, Hawley, Denovan. Class III—Crothers, Eccles.

DEPARTMENT OF PRACTICAL AND APPLIED SCIENCE.

Sessional Examinations.

SURVEYING, ENGINEERING AND DRAWING.

MIDDLE YEAR—Class I—McLeod (prize); Stewart, Wicksteed. Class II—Wilkins and Brodie, equal; Torrance, Kennedy, Stevenson. Class III—None.

JUNIOR YEAR—Class I—McLean (prize); Batchellier. Class II—Rodger, Boswell. Class III—Yule, Frothingham.

ASSAYING AND USE OF THE BLOWPIPE.

MIDDLE YEAR—Class I—Wilkins (prize); Class II—Torrance. Class III—None.

MATHEMATICAL PHYSICS.

MIDDLE YEAR—Class I—Stewart. Class II—McLeod (C H), Wilkins, Class III—Wicksteed, Torrance, (J F) Brodie.

MATHEMATICS.

MIDDLE YEAR—Class I—Stewart, McLeod (C H), Wilkins—Class II—None. Class III—Brodie.

JUNIOR YEAR—Class I—Rodger. Class II—Boswell, MacLean. Class III—Batchellier.

EXPERIMENTAL PHYSICS.

MIDDLE YEAR—Class I—Stewart, Wilkins, Wicksteed. Class II—McLeod, (C H) Class III—Brodie, Kennedy.

GEOLOGY.

MIDDLE YEAR—Class I—Wilkins, Torrance. Classes II and III—None.

ZOOLOGY.

MIDDLE YEAR—Class I—Stewart (prize); Wilkins. Class II—Stevenson, Wicksteed. Class III—Brodie, McLeod.

CHEMISTRY.

JUNIOR YEAR—Class I—None. Class II—Boswell. Classes III—Batchellier, Frothingham, McLean, Yule, Rodger.

ENGLISH.

JUNIOR YEAR—Class I—None. Class II—McLean, Frothingham. Class III—Boswell, Yule, Rodger.

FRENCH.

MIDDLE YEAR—Class I—None. Class II—Torrance, Stevenson. Class III—McLeod, Wilkins.

JUNIOR YEAR—Class I—None. Class II—Rodgers, Boswell, Class III—Yule, McLean, Batchellier, Frothingham.

GERMAN.

MIDDLE YEAR—Class I—Stewart (prize.) Class II—Torrance. Class III—Stevenson, Brodie.

FIRST YEAR—Class III—Frothingham.

The prizes and certificates having been handed to the Honour Men, the obligation was administered to the graduates who were severally capped and presented with their diplomas.

Mr. D. W. R. HODGE delivered the usual valedictory address, in which he enlarged upon the pleasure and profit to be derived from the study of arts, and urged the students to exertion because the credit of the University depended upon the men whom she sent forth to the world.

It was then announced that Messrs. Willis Clarke, Frederick Taylor, and George T. Kennedy had passed for the degree of M. A., and the Vice-Chancellor admitted the third to the honour, the other two being excused from personal attendance by reason of the great distance from the University at which they reside.

Professor JOHNSON then delivered an address to the newly admitted bachelors of arts, and after expressing the heartiest wishes for their welfare, he went on to say that the degrees which had been conferred naturally suggested to him the topics of the new degrees which had been created that session, those of Bachelor and Master of applied science, of the latter of which master of engineering was only a special form, and therefore he would take advantage of the opportunity to discuss the relation of the new and old degrees, and of the course of instruction of which they were the goal to the other courses in the University. He could not but express the pleasure which was felt by the people of Montreal and Canada, that the establishment of a

school of practical science had at length rolled away the reproach, which long rested upon the country, of slothfulness in training the minds of its people to the development of the great gifts with which nature had so beautifully endowed it. We, in Montreal had special reason to be gratified at that fact, inasmuch as this city was the first to lead the march of education in that direction, waiting for no Government aid and relying on no Government promises, a few of its private citizens took upon themselves the burden of the expenditure necessary for so grand a scheme. Not only had the school been established, but it had been established in the most effective way by being connected with the University, which gave it the prestige which the other professional schools enjoyed, as the entrances to the learned professions. The title of bachelor of applied science was altogether new, being made so by the introduction of the word "applied," but it was the only one that was suitable for their purpose. The school contained three branches of applied science, civil engineering, mining engineering and assaying combined with practical chemistry, but they were ambitious and desired to leave themselves free to cover a still larger field in the future; and to create a new degree for it new branch as it might be added would have introduced a bewildering and piebald maze of titles. These difficulties had been well met by the insertion of the word applied in the older degree of bachelor of science. Though the new school was called at present a department of the Faculty of Arts, the creation of the new degree virtually marked the beginning of a new faculty which in course of time would rank with the other faculties of the University, and the new faculty would have assigned to it the subject of man's contest with the external material world in exercising his dominion over all the earth and subduing it. It was obvious that the new faculty should have the same relation to that of arts as the other faculties had, and that students in it should have previously completed their arts course, or at least so much of it that the remainder could be followed simultaneously with professional studies, by which means they would receive what was emphatically called a University education. At present, however, in the circumstances of this country it could not be hoped that they could induce many students to delay even for two years their entrance into the practical labors of life, and therefore they had made the second best arrangement, by which it was indispensable that every student in practical science should obtain some training in literature, and they offered certain exemptions to those who went through the regular course in arts. Unfortunately there was a widely spread notion that the study of language was not what was called a practical study, and study of language for its own sake, compelling them to attend to the exact meaning and force of words, and make them the masters of words and not their slaves was supposed to be of little practical account. But there was a practical illustration of the importance of attention to the use of words that would come home to them all. It was only four or five days ago that the British Ambassador at Washington said in a public meeting that the wording of the treaty now so much discussed entirely excluded certain claims put in by our neighbours. Their representatives asserted the contrary. The immensity of the interests involved in the dispute surely made that matter sufficiently practical. To take another instance, what irritation had been kept alive, what perpetual hazards of war between kindred nations had been encountered for many years, owing to disagreements as to the meaning of the word "bay" in the Fisheries Treaty? That importance ran through all the relations of life, and he had no doubt that the greater part of the litigation that took place was due to what Locke called the "ill use of words." By words man communicated his thoughts to man; by words God had sent us his revelation. It was said that the study of Latin and Greek was of little value, but he was profoundly convinced of the absolute necessity and even paramount importance of the study of the classics as part of the higher education, and in that opinion he was supported by Dr. Airey, the Astronomer Royal, Mr. Max Muller, Professor Tyndall, Professor Pillan, of Edinburgh, and the Prime Minister of England. But whilst he did not call an exclusive study of the classics and literature generally, an education, he considered that the exclusive study of physical science was positively dangerous to the harmonious development of the mental faculties, especially at the present day, because it gave a tendency to believe in nothing unless it could be practically demonstrated, the result of which would be that they would have a very circumscribed knowledge and be launched headlong into materialism. Professor Johnson concluded by briefly combatting the Darwinian theory.

The Vice-Chancellor announced that the Corporation had conferred the degree of L.L.D., upon the Rev. Professor Cornish.

The Rev. Chas. Chapman, M. A., of London University, and the Rev. R. McAlpine Thompson, of Toronto, were admitted to *ad eundem* degrees in the University.

Professor Goldwin Smith was loudly cheered on rising to address the assembly. He said that he had once before the honor of being present at the convocation of that University; he was then entirely a stranger, but he was not so now, for the Corporation had been kind enough to invite him to give a course of history lectures in the autumn, an invitation that he had gladly accepted. So that he trusted in a short time to be connected with the staff of the University (applause). A special interest attached to the operations of that University, from its connection with the great and wealthy city of Montreal, which though it could not be said of her as it was of Venice "that she held the gorgeous East in fee," yet had a commerce which rivalled the Venetian. From the report that had been placed in his hand he regretted to see that the liberality of the city hardly kept pace with the usefulness of that institution; the subscriptions for the general endowment had not advanced beyond the point indicated in last year's report. That might possibly make that University envy the position of others which were connected with the State, and which received large annual allowance, but he believed that on the whole the position of that University was better than that of the others. In course of time private munificence would be awakened, and it must be recollected that private munificence could hardly find a place in institutions supported by the State because in that case it did not more, in fact, than displace a certain amount of State appropriations. The great colleges of the old country to which they looked back with something of envy as well as love, had grown up by private beneficence. His own college was University College. He was afraid that their connection with King Alfred was legendary, but they might reckon certainly as their founder an ecclesiastic of the thirteenth century, who, connecting his name with an undying corporation, had share its immortality, and whose name would, in all probability, be greatly remembered to the end of time. (Applause.) To his first foundation numerous other benefactors had made additions, and that college had grown up to its present wealth and honor. There could be no reason for despairing of a similar course of things in Montreal. Here was wealth, which in a new country and in early times was perhaps not often dedicated in any large measure to intellectual objects, but which, in course of time, would be. He did not think, therefore, that there was any reason to talk with despondency of the future of that University, for already a great many benefactions had been made. He had seen a contribution of a very valuable addition to the library, made by Mr. Peter Redpath, of works of history of a very valuable kind. (Applause.) Professor Johnson had adverted to the fact that the subjects of a liberal education were still in a course of transition: the faculty of arts, the faculty of a liberal education, was still agitated by some doubts and perplexities relative to the value of the subjects of instruction; physical science had only lately claimed its share in education, and it had already had its claim adjusted in connection with the old university subjects. No one, he thought, would doubt that the system adopted by the corporation of that university was sufficiently liberal and comprehensive, and that all valuable subjects of instruction were really recognized. There was one gentleman that day had received prizes, and had studied a circle of subjects, almost commensurate with the circle of human knowledge. (Applause.) That reminded him of the Spanish hidalgo who arrived alone at an inn and asked for a bed, giving such a bead roll of titles, that he was told there was not room for half so many people in the inn. (Laughter.) It seemed to him also that there was sufficient liberality of choice of subjects given to the students, but it was possible to have to much liberality of choice, and the student might be perplexed and his time wasted if the university afforded him no guidance in the earlier period of his career. They had, practically, adopted the same course which had been adopted by the Universities of Oxford and Cambridge, that of guiding the student at the earlier period of his course, and leaving him to take his choice during the later period. He rejoiced to see amongst the subjects mentioned in the report, as being in a hopeful condition, that of the higher education of women. It was to the part in that movement, for which he felt the most hearty sympathy, that he came this time to Montreal. Perhaps he was rather disposed to take a timid view of the general question which was so widely agitated at present; but he believed that woman was not "undeveloped man," but diverse, and if she were converted into undeveloped man, or even into developed man, "female man," as one of the apostles of the movement had said, it would be a great loss

instead of a great gain to society. (Applause). Nor had he any great faith in any sudden, instantaneous change in human nature, either male or female. One great ground of complaint by some was that women were so frivolous as to adorn their persons. Now looking over the evidence of history, monumental and documental, from the time of the early Egyptians to our own, they had proof that for at least 5000 years woman had gone on adorning her person, and he was afraid she would not be cured in a day. (Applause). But all sensible people were agreed that some improvements were now required in the education of women, and that all studies which could elevate them should be free and open to them, and he was very glad that the Montreal University was taking an active part in that work. There was one point that he confessed he was glad to see that the authorities of the University were conservative in, and that was that they pronounced Latin and Greek in the old way. Now some universities had with a great flourish, notably that of Harvard, adopted what they called the real Latin and Greek pronunciation. If they got the real pronunciation no doubt it would be a good thing, but what chance was there of their doing so? No doubt they could make certain discoveries as to the pronunciation of certain letters—such discoveries had been made, but let them consider this fact, from the time of Chaucer up to the present time in England there had been no great addition to the population from external sources, during the whole time there had been an unbroken current of literature, but he should like to know who would now undertake to pronounce English as it was pronounced in the times of Chaucer? In Italy and Greece there had been immense irruptions of the barbarian nations, a perfect deluge, who could not pronounce the delicate inflexions of the tongues, and what reason could there be for believing that they ever preserved the true pronunciation? Unless they could recover the real Latin and Greek pronunciation where was the use of twisting their mouths in pronouncing the language as now proposed [hear, hear]. Supposing a Harvard student were to meet Cicero, as no doubt many would, in the Elysian fields, and were to address him in Latin, did not they think that Cicero would say, "You speak Latin perfectly, but with a strong New England brogue?" [Laughter and applause]. He might add that the mode of pronouncing a language was not fixed; it was in constant flux like everything else that was human, and they had no reason to believe but on the contrary every reason for doubting that the pronunciation in the time of Statius was the same as in the time of Cicero. If they could recover the proper pronunciation it would be well, but Latin and Greek were such perfect languages, so transcendently superior in all the qualities of language to the modern tongues, that though they were literally dead, yet he suspected they were not buried, and might again be of very great practical utility. It was not chimerical to say that of Latin its excellence in all writings on government and law was so marked that it was not absurd to say that it might again have a practical use. French was, or aspired to be, the universal tongue, but it carried the ideas of the French nation, which it was neither diplomatically nor morally desirable should be promulgated at present. He was glad that the Corporation had included the study of history in their course, because it might have a beneficial effect upon their politics, as it would give more elevation and breadth of view, and tend to make broad national considerations, considerations of humanity, paramount over those of mere faction. We in Canada had adopted the British constitution, but we had adopted it somewhat in the same way as the Chinese shipbuilder did: he had an English merchant ship as a model, and he reproduced it dry rot and all. (Laughter). We had adopted party government. That kind of Government was a very natural thing where there had been all along strong dividing interests, but here there were no really broad distinguishing lines, and the consequence might be that we should sink more into a government of faction, with more and more danger of submitting at no very distant time to the domination of scoundrels. (Laughter and applause.) That was to be averted mainly by the instruction of Canadian youth, to whom a great part of the formation of the institutions of this country and the development of the national character was assigned, and something might be done by elevating and liberalising the studies of the Universities. History was the study that had most to do with politics, and if studied in a proper spirit, it was that which was most calculated to form liberal minded, honest minded, and honest politicians. They had an instance of that on the other side of the line. When he first came to the United States, he was told by the Americans that the Anti-British

feeling was neither deep nor likely to be lasting, but he was sorry to say that his residence there led him to the opposite conclusion. In the Western States the feeling was comparatively weak, but in the Eastern States he was afraid that it was still strong. There was the memory of the old quarrel; we had forgotten it, and had even removed Washington, the patriot of his time, into the English Pantheon, but the American did not lose sight of it, and seemed to have lost one virtue of the English character, the power to forgive and forget. Then there was the Fenian element which increased the feeling and still more the temptation on the part of politicians to display it; but he was convinced that one considerable cause of that ill feeling was to be found in the ordinary school histories. They consisted almost entirely of exaggerated, malignant representations of the two quarrels between America and England, and beyond that the American child hardly knew any history at all. He grew up with a mind imbued with these views, and when he took part in politics he carried into effect the feelings which, in his childhood, he had imbibed. They, at Montreal, would try to study history in a different spirit, they would not forget that they were a nation and connected with a nation on the other side of the Atlantic: they would not forget that they had national duties, and that above all nations there was humanity and above humanity, there was God (loud applause.)

Principal Dawson said: I had hoped that the Chancellor could have honored us with his presence to-day, and would have undertaken that review of the progress of the University during the past year, which now falls to me, in so far as it has not been entered into by the previous speakers. In one important respect our work may be measured by our number of students and graduates. In the past session the number of students in arts has exceeded that in previous sessions, having reached very nearly to one hundred, and the total number in our three faculties has amounted to two hundred and seventy-five, without reckoning students in affiliated colleges. In the meetings of Convocation in March and to-day, we have given fifty-one degrees in course,—namely, thirty-five in Law and Medicine, and sixteen in Arts. Another measure of our work may be taken from our provision of the means and appliances of instruction. I need not here refer to the enlargement of our Faculty of Law, or to the magnificent provision for the work of the Medical Faculty being made in the new building for its accommodation. These points have already been referred to in our previous meeting. In the Faculty of Arts our progress has not been less conspicuous. In the past session we have organized and brought into successful operation the first regular school of Practical and Applied Science in Canada. In connection with this we have to speak of Endowments to the amount of \$8,000, annual contributions to the amount of \$1,450, and aid granted by the Legislature of Quebec to the amount of \$1,000, the appointment of two additional instructing officers, and the attendance of 19 students in the classes of Civil Engineering and of Mining Engineering and Assaying. Above all we can speak for the first time of one of our greatest educational wants supplied, and of facilities offered to our young men to arm themselves with all the appliances of modern Science for the development of the resources of our country. (Applause.) The University has been fortunate in securing the services of men so gifted as Prof. Armstrong and Dr. Harrington. It has been encouraged by the influx of students to the new department; and this new effort has called forth the cordial and substantial support of the wealthy and liberal citizens of Montreal, as well as of the Government of the Province of Quebec. I have been surprised at the readiness with which aid is given to the enterprise: and as an illustration have only yesterday received a letter from one of our graduates containing a spontaneous offering on his part toward the provision of apparatus for the school. [Applause.] These things augur well for the cause of applied Science among us, so long neglected, but now evidently attracting some share of the attention which it deserves. I trust that in the next session we shall see still larger numbers of our talented and ambitious young men flocking to our department of science to be trained for usefulness as surveyors, engineers, explorers and managers of mines, assayers and practical chemists. Connected equally with this new school and with the regular course in Arts, is an endowment received this year of which any university might be proud, that of the "Logan Chair of Geology." The veteran Geologist who has for so many years been labouring with untiring energy and consummate skill in laying the foundations of the structure and mineral resources of this country on a foundation as firm as our

old Laurentian rocks themselves, adds this most appropriate and fruitful of all benefactions, the foundation of a chair by means of which young Canadians may in all coming time be trained to follow his example and to carry forward with success what he has so well begun. The gift is timely and valuable, but it is doubly valuable from its association with the name and fame of the giver. (Applause.) Another benefaction of the past year deserves more than a passing mention. It is the endowment by the Caledonian Society of Montreal of the Scott Exhibition in commemoration of the centenary of Scotland's great Novelist and Poet. It is a cheering indication of the higher taste and tendencies of our time and country that an expression of feeling which in other circumstances might have evaporated in the effervescence of after dinner speeches, thus becomes crystallized into a permanent endowment equally creditable to the donors and useful to the young men who may compete for its benefits. The Shakespeare Medal and the Scott Exhibition furnish beautiful instances of the interest of a prosperous mercantile community in the cause of higher education (applause). In the past session this University has for the first time practically interested itself in the work of the higher education of women, except in so far as it has already cultivated this field in connection with that most useful institution, the McGill Normal School. In the past session several of its professors have laboured in this cause, in connection with the Ladies' Educational Association. The pupils of the late Miss Lyman have also placed under our administration the fund in aid of the education of women which they have contributed as an expression of gratitude and regard to the memory of their lamented and gifted teacher. I have reason to believe that other endowments and benefactions in aid of this work will shortly be announced, and that the time for the organization of a regular college for women may not be so distant as some suppose. One gentleman of this city has already devoted a handsome property to this object, and another has authorized me to say that he is prepared to begin a subscription with \$5,000, if others will co operate so as to secure a sufficient sum to render the plans of the first mentioned gentleman immediately operative. This is a challenge which should at once be taken up, and I hope to hear something more of it at the meeting of the Ladies' Educational Association on the 14th [applause]. Enterprises like ours are not without their losses. The war against ignorance has its victims as well as other less justifiable wars. We mourn to-day the loss of one of our elective Fellows of last year, one ever active in the cause of the University. We have also to lament the loss of one whose connection with the University though short was full of promise. Prof. Forbes, this time last year barely able to finish his college work, was obliged to return to his native land in search of health, in God's mysterious Providence not to be restored. The loss of such a man should teach our students to improve the advantages which they have. They do not know how soon those who by long culture have been fitted to instruct them, may be removed. The filling of the vacancy caused by the death of Prof. Forbes has been a matter of anxious care to the Board of Governors, and they have sought to make an appointment fitted to shed lustre on the University and to promote the interests of the students in this important subject. In the appointment of Prof. Murray, I believe they have fully secured both ends, and that our students may look forward with hope to the work of the class next session. In the meantime our thanks are due to the Venerable Dean of the Faculty and to Dr. Wilkes and Dr. MacVicar for their kindness in devoting a portion of their time to this work in the past session, and for the earnest and efficient manner in which this duty was discharged. The University sustains a loss of a different kind in the departure of Dr. Sterry Hunt from amongst us, to occupy an important educational place in the United States. But he leaves us in the zenith of his fame and power, and we have the consolation of knowing that, if lost more immediately to us, his labours will not be lost to the sciences he has done so much to advance, and that his scientific name must ever remain permanently connected with the Survey of Canada and with this University. [Applause.] Finally, death has been unusually busy in our fair city in the past winter; but his hand has fallen comparatively lightly upon us. I cannot, however, forbear an allusion to the unusual circumstance of our losing by death two of our students in Arts,—both young men of much promise. One had devoted himself to the Christian Ministry, and promised to be a kind and loving yet firm and energetic bearer of the standard of God's truth in the world. The other was one of the few young men in this

country who have pursued the higher studies of the University with the view of elevating our Canadian agriculture to the rank of a scientific profession. They are gone to a better land, where there are neither moral nor natural wastes to cultivate; but their call to those who remain is to press forward and fill their places in the still thin ranks of Canadian culture and higher usefulness. They are not wholly lost to us, while their example remains. On the whole, our review of the past year affords reason for thankfulness and encouragement, and I would now close with thanks to our friends for their aid and countenance, and with the expression of our acknowledgments to our guest, Prof. Goldwin Smith, for the good words he has given us on this occasion, and still more for his kindly acceding to our request to deliver a course of lectures in the next session under the auspices of this University. [Applause.]

The proceedings then closed.—[*Montreal Gazette.*]

ADVERTISEMENTS.

Teachers Wanted.

For the Model School at Percé, a Teacher with good recommendations, competent to teach French and English, and who has already taught for at least four years. Applications, stating salary, to be addressed to

Percé, 29th April, 1872.

WILLIAM FLYNN,
Secretary Treasurer.

For an Elementary School at Hope, County of Bonaventure, an English Teacher holding a Diploma.

Apply to

JOHN D. ROSS,
Secretary Treasurer.

OFFICIAL DOCUMENTS.

DISTRIBUTION of the Grant for superior education to Catholic Institutions for the year 1871, in accordance with the Act 18 Vict. Chap. 54.

LIST No. 1.—CLASSICAL COLLEGES.

NOME	Number of scholars.	Grant for 1870.	Grant for 1871.
		\$ cts.	\$ cts.
Nicolet.....	280	1646	1597
St. Hyacinthe.....	254	1646	1597
Ste. Thérèse.....	155	1378	1488
Ste. Anne Lapocatière.....	238	1688	1637
L'Assomption.....	210	1338	1488
St. Marie, Montreal.....	325	1338	1488
Trois-Rivières.....	130	1176	1276
Ste. Marie de Monnoir.....	151	732	710
Rimouski.....	118	1338	1438
Total.....	\$12240	\$12719

LIST No. 2.—COLLEGES OF INDUSTRY.

Joliette.....	169	810	786
Laval.....	132	354	344
Longueuil.....	250	353	348
Masson.....	247	1176	1276
Notre-Dame de Lévis.....	180	810	786
Rigaud.....	136	810	786
Sherbrooke.....	78	277	269
St. Laurent.....	315	641	622
St. Michel, Bellechasse.....	626	607
Varrennes.....	90	277	269
Ve. chères.....	354	344
Ste. Marie, Beauce.....	354	454
Schools of applied science.....	2500	2500
Total.....	\$9347	\$9391

LIST No. 3.—ACADEMIES FOR BOYS OR MIXED.

NAME.	Number of scholars.	Grant for 1871.	Grant for 1872.
Aylmer.....	57	210	204
Baie du Febvre.....	98	140	136
Baie St. Paul.....	102	155	151
Beauharnois.....	232	210	204
Belœil.....	72	312	303
Berthier, en haut.....	180	312	303
Bonin, St. André d'Argenteuil.....	95	210	204
Buckingham.....	130	140	136
Chambly.....	109	164	159
St. Columban de Sillery.....	177	240	233
St. Cyprien.....	125	140	136
Dufresne, St. Thomas Montmagny.....	47	240	233
St. Eustache.....	136	210	204
Farnham.....	235	185	179
Gentilly.....	146	140	136
Girouard.....	220	142	138
St. Grégoire.....	135	140	136
L'Islet.....	144	210	204
St. Jean.....	160	437	424
St. Jean Montmorency.....	116	140	136
Kamouraska.....	92	310	301
Laprairie.....	128	185	179
Lotbinière.....	19	124	120
St. Marthe.....	96	140	136
Montmagny, St. Thomas.....	210	232	225
Montréal, Commercial Academy.....	267	1739	1687
Pointe-aux-Trembles, Hochelaga.....	60	277	269
Quebec, Com. & Liter. Academy, St. Roch.....	64	140	136
Roxton.....	403	122	118
Sorel.....	350	364	352
St. Timothée.....	140	204	198
Vaudreuil.....	88	140	136
Yamachiche.....	115	210	204
Princeville.....	300	291
Total.....	\$8564	\$8312

LIST No. 4.—GIRLS' ACADEMIES.

St. Aimé.....	180	106	103
St. Ambroise de Kildare.....	100	89	89
Ste. Anne de la Pêrade.....	150	126	122
L'Assomption.....	179	126	122
Baie St. Paul.....	130	106	103
Belœil.....	104	89	89
Berthier.....	131	96	96
Boucherville.....	111	89	89
Chambly.....	160	141	137
St. Charles de l'Industrie.....	339	187	181
Châteauguay.....	140	89	89
Les Cèdres.....	77	89	89
St. Césaire.....	172	119	116
St. Clément.....	243	141	137
St. Croix.....	94	141	137
St. Cyprien.....	174	89	89
St. Denis, (St. Hyacinthe).....	140	89	89
Ste. Elisabeth, (Joliette).....	135	187	181
St. Eustache.....	125	94	94
Ste. Famille.....	62	179	174
Ste. Geneviève, Jacques-Cartier.....	104	139	135
St. Grégoire, Nicolet.....	253	212	206
St. Henri de Masconche.....	97	89	89
St. Hilaire.....	77	89	89
St. Hyacinthe, Sisters of Charity.....	220	126	122
do Sisters of la Presentation.....	209	123	122
L'Islet.....	72	126	123
Isle Verte.....	111	124	120
St. Jacques l'Achigan.....	190	187	181
St. Jean Dorchester.....	437	212	206
St. Hugues.....	95	280	272
St. Joseph, Lévis.....	331	280	272

LIST No. 4.—GIRLS' ACADEMIES.—(Continued.)

NAME.	Number of scholars.	Grant for 1871.	Grant for 1872.
Cacouna.....	103	157	152
Kamouraska.....	96	141	137
Laprairie.....	191	89	89
St. Laurent, Jacques-Cartier.....	193	187	181
St. Lin.....	160	89	89
Longueuil.....	308	250	272
Longue-Pointe, convent of Hochelaga.....	36	141	137
Lachine.....	294	194	189
N. D. de la Victoire.....	256	111	108
Ste. Marie Beauce.....	146	157	152
Ste. Marie Monnoir.....	144	141	137
St. Martin.....	98	89	89
St. Michel Bellechasse.....	118	212	206
Deaf Mutes de la Providence.....	135	200	194
Academy, St. Denis, Congrégation.....	178	174	169
St. Nicholas.....	91	89	89
St. Paul, l'Industrie.....	95	89	89
Pointe Claire.....	95	89	89
Pointe aux Trembles, Hochelaga.....	112	187	181
do Portneuf.....	98	187	181
Rimouski.....	167	212	206
Rivière Ouelle.....	89	162	157
Ste. Scholastic.....	107	97	97
Sherbrooke.....	295	280	272
Sorel.....	635	323	314
Terrebonne.....	110	89	89
Ste. Thérèse.....	141	89	89
Ste. Timothée.....	97	125	121
St. Thomas de Pierreville.....	141	137	137
do Montmagny.....	228	212	206
Trois Pistoles.....	110	124	120
Trois Rivières.....	300	212	206
Vaudreuil.....	114	89	89
Varennes.....	83	157	152
Yamachiche.....	140	141	137
Youville.....	85	141	137
Total.....	\$9959	\$9721

LIST No. 5.—MODEL SCHOOL.

Society of education, Quebec.....	515	973	944
do Three Rivers.....	372	471	457
Lorette Indians, boys.....		162.50	162.50
do do girls.....		162.50	162.50
do do St. François.....		153	152
St. Jacques, Montréal.....	622	780	757
Catholic Commissioners.....			
Quebec.....		313	304
Acton Vale, Convent.....	200	150	146
Artabaskaville.....	50	56	56
Aylmer Convent.....	83	150	146
Ange Gardien.....	66	73	73
Bagotville.....	95	56	56
Beaumont.....	76	73	73
Beauport.....	150	73	73
Berthier (Montmagny).....	105	73	73
Bécancour.....	78	125	121
Boucherville.....	115	73	73
Baie du Febvre.....	167	73	73
Bastiscan.....	99	56	56
Cap St. Ignace.....	109	100	100
Cap Rouge.....	137	100	100
Carleton.....	73	103	100
Châteauguay.....	65	73	73
Château Richer, boys.....	74	73	73
do girls.....	84	51	51
Chicoutimi.....	95	166	166
Côte des Neiges.....	97	73	73

LIST No. 5.—MODEL SCHOOLS.—(Continued.)

NAME.	Number of scholars.	Grant for 1871.	Grant for 1872.
Côteau du Lac, boys	80	73	73
do girls	80	56	56
Côteau St. Louis	172	73	73
Chicoutimi, Convent	62	150	146
Carleton, do	45	200	194
D'Eschambeault, boys	60	140	136
do girls	90	73	73
Champlain	124	73	73
Coaticook	80	100	100
Eboulements	64	73	73
Ecureuils	127	56	66
Escoumains	57	73	73
Etchemin, Village	242	100	100
Grande Baie, boys	32	73	73
do girls	44	56	56
Grande Rivière	54	73	73
Gronelines	75	56	56
Henryville	57	56	56
do Convent	135	56	56
Huntingdon	79	73	73
Hébertville	105	100	100
Iberville	145	73	73
do girls	148	54	56
Lacadie	86	73	73
Lacolle	96	73	73
Lachine	130	73	73
Lotbinière	21	73	73
do Convent	64	73	73
Maîtrise St. Pierre Montreal	175	100	200
La Pesche	68	56	56
Maria	40	73	73
Malbaie	60	73	73
Matane	89	56	56
Girls' school, Visitation street	1000	73	73
Cath. Commrs. School, Montreal		975	946
Nicolet, girls	162	56	56
N. P. de Bonsecours, Convent	158	150	146
N. D. de Hull	20	73	73
N. D. du Portage	60	56	56
Nouvelle	53	100	100
Percé	65	56	56
Pointe Claire	66	140	136
Pointe-aux-Trembles, Portneuf	72	73	73
Pointe du Lac	88	73	73
Portneuf, garçons	95	56	56
do filles	72	56	56
Quebec, St. Roch South	340	173	168
do do Convent	620	73	73
do St. John's Suburbs		73	73
Rawdon, dissentients	37	73	73
do Convent	29	73	73
Rigaud, Girls Academy	106	73	73
Rivière Ouelle	62	73	73
Rivière des Prairies	32	56	56
Rivière du Loup	99	73	73
Fraserville, boys, Témiscouata		73	73
Rivière du Loup, Maskinongé	80	73	73
Rivière du Loup, Fraserville		73	73
Témiscouata, Convent	150	73	73
Sault au Récollet	65	73	73
Sherrington	92	89	89
Somerset de Plessisville	24	150	185
Stanford	29	56	56
Soulanges	40	73	73
Shawinigan	102	56	56
St. Aimé	122	173	168
St. Alexandre, Iberville Convent	115	56	56
do Kamouraska	90	73	73
do Iberville	68	73	73
St. Anicet	115	56	56

LIST No. 5.—MODEL SCHOOLS.—(Continued.)

NAME.	Number of scholars.	Grant for 1871.	Grant for 1872.
St. André, Kamouraska	51	73	73
Ste. Anne de la Pêrade	117	73	160
do des Plaines	108	73	73
do No. 2, Kamouraska	110	73	200
St. Anselme, Convent	84	73	73
Ste. Antoine de Tilly	32	73	73
St. Apollinaire	80	73	73
St. Anne de Bellevue	78	73	73
St. Ambroise, Quebec	55	73	73
Ste. Angélique, Papineauville		56	56
Ste. Brigitte, Iberville	72	56	56
St. Calixte de Somerset, Convent	150	73	
Somerset, Convent, (already paid.)		50	
Ste. Croix	63	56	56
Ste. Cécile	222	173	73
do Convent	266	206	103
St. Césaire	204	00	194
St. Charles Bellechasse, boys	52	73	73
do girls	69	73	73
do de St. Hyacinthe	120	73	73
Ste. Claire	87	73	73
St. Célestin, Nicolet Convent	124	156	100
St. Constant	111	206	103
St. Christophe	140	00	194
St. Denis, Kamouraska	96	73	73
do No. 1, St. Hyacinthe	80	174	73
St. David	80	00	100
St. Dunstan	41	73	73
St. Edouard, Napierville	112	73	73
St. Elizabeth	78	73	73
Ste. Flavie	90	56	56
St. François du Lac, parish	94	56	56
Ste. Famille	45	73	73
Ste. Foye	100	73	73
St. François du Lac, village	115	73	73
St. Frédéric, Drummond		73	73
St. Ferdinand d'Halifax	25	56	56
Ste. Geneviève, Batiscan	65	73	73
Ste. Geneviève, Jacques-Cartier	70	56	56
St. George, Cacouna	58	56	56
Ste. Gertrude	46	73	73
St. Gervais, Convent	65	73	73
do boys	48	173	73
St. Grégoire le Grand	56	100	100
St. Gabriel de Brandon	79	00	100
do Convent	86	56	56
St. Henri de Mascouche	34	73	73
St. Henri, Hochelaga	387	173	73
do de Lauzon	90	50	146
St. Hermas	74	73	73
St. Hilaire	78	73	73
St. Hubert	35	56	56
St. Hélène, Kamouraska	78	56	56
St. Henri, Hochelaga Convent	1228	56	56
St. Irénée	47	73	73
St. Isidore	99	73	73
St. Jacques de l'Acadian		173	73
do le Mineur	118	06	103
St. Jean Bte. Village	253	73	73
do Chrysostôme			
Châteauguay	120	56	56
St. Jean Chrysostôme, Lévis	46	56	56
do des Chaillons	60	73	73
St. Jean Port Joly	52	73	73
do girls	54	73	73
St. Jérôme, Convent	164	173	73
do boys	165	50	146
St. Joachim, Deux-Montagnes	97	73	73
St. Joseph, Chicoutimi	77	56	56
Ste. Julie, Somerset	67	56	56

LIST No. 5.—MODEL SCHOOLS.—(Continued.)

NAME.	Number of scholars.	Grant for 1871.	Grant for 1872.
St. Joseph, Lévis.....	200	73	150
St. Lambert.....	54	97	97
St. Laurent, Montmorency.....	85	73	73
St. Léon.....	56	56	56
St. Lin.....	118	73	73
St. Louis de Gonzague.....	125	56	56
do. do. Convent.....	135	56	56
St. Luc, St. Jean.....	49	56	56
Ste. Luce.....	96	56	56
St. Liguori.....	110	150	146
St. Mathias, Rouville.....	100	56	56
St. Martin.....	95	73	73
Ste. Martine, boys.....	108	56	56
do. girls.....	100	56	56
St. Michel Archange, boys.....	70	56	56
Ste. Monique.....	121	73	73
St. Michel Archange, girls.....	108	73	73
St. Maurice.....	70	73	73
St. Narcisse.....	107	73	73
St. Nicolas.....	40	73	73
St. Norbert, Arthabaska.....	65	56	56
do. du Cap Chatte.....	73	73	73
St. Octave de Métis.....	92	56	56
St. Ours, Convent, town.....	118	73	73
St. Ours, boys, town.....	70	73	73
St. Paschal.....	109	73	73
St. Pierre Isle d'Orléans Montmorency.....	86	56	56
Ste. Philomène.....	78	73	73
St. Pierre de Durham.....	56	56	56
St. Philippe.....	85	73	73
St. Pierre les Becquets.....	61	56	56
St. Polycarpe.....	70	73	73
do. Convent.....	150	73	73
St. Roch de l'Achigan.....	93	73	73
St. Romuald de Lévis.....	208	73	73
Ste. Rose.....	105	73	73
St. Raphaël.....	88	56	56
St. Sévère.....	73	73	73
St. Scholastique.....	84	73	73
St. Stanislas, Champlain.....	160	73	73
do. Beauharnois.....	117	73	73
St. Sulpice.....	53	56	56
Trois-Pistoles, No. 1, Témiscouata.....	72	73	73
St. Ursule.....	87	56	56
St. Urbain.....	56	56	56
St. Valentin.....	80	56	56
St. Vincent de Paul, Convent.....	142	73	73
do. boys.....	64	56	56
St. Valier.....	50	73	73
Waterloo, Shefford.....	120	100	100
Wotton.....	36	200	194
Victoriaville.....	130	56	56
St. Zotique.....	105	56	56
St. Paschal.....	73	73	73
Deaf Mntes, Province of Montreal.....	618
Total.....	\$20,390

NEW DEMANDS.	Number of scholars.	Grant for 1871.	
Buckingham, Ottawa.....	40	\$73	
St. Pierre de Charlesbourg, Quebec, Convent.....	75	56	
Charlesbourg, girls.....	48	56	
do. boys.....	77	56	
Champlain, Convent.....	124	73	
Cap Santé.....	78	73	
Côteau St. Louis, Convent.....	118	73	
Drummondville.....	50	73	
Kingsey French Village.....	67	56	
Longue Pointe, Hochelaga, boys.....	30	73	
N.-Dame de Hull, Ottawa, Model school there already } N.-D. de toutes grâces, Ottawa, } Convent.....	104	72	
Ste. Anne, Conv., Hemmingford.....	52	72	
St. Thomas de Pierreville.....	92	72	
St. Vallier Bellechasse, boys.....	75	72	
St. Sylvestre Lottinière.....	50	72	
St. Roch des Aulnets, girls.....	70	56	
St. François, Rivière du Sud, } Montmagny, Convent..... }	28	56	
St. Joseph, Beauce.....	60	71	
St. Colomb de Sillery.....	40	73	
St. Barthélemy, Berthier.....	80	200	
St. Marc, Verchères.....	60	72	
Ste. Cécile du Bic.....	75	72	
Sœurs de la Providence, 3 Riv..	126	56	
Waterloo, Templeton.....	128	100	
St. Félix de Valois, Joliette.....	163	72	
St. Félix du Cap Rouge.....	55	72	
St. Jean, Sisters of Charity.....	15	56	
St. Agnès, Charlevoix.....	140	100	
St. Ambroise, Quebec.....	45	56	
St. Agapit.....	50	56	
.....	66	56	
Total.....	\$2253	\$2253 00

DISTRIBUTION of the Grant for Superior Education to Protestant Institutions for 1871, in accordance with 10th October, Cap. 54.

LIST No. 1.—UNIVERSITIES.

NAME.	No. of scholars.	Grant for 1870.	Grant for 1871.
McGill College.....	274	\$ cts. 1369 49	\$ cts.
Contingent expenses.....	271 00	
Bishop's College.....	62	979 18	
Total.....	2619 67	2619 67

LIST No. 2.—CLASSICAL COLLEGES.

NAME.	No. of scholars.	Grant for 1870.	Grant for 1871.
St. Francis, Richmond.....	119	587 66	
Morin.....	6	369 98	
Total.....	957 64	957 64

LIST No. 3.—COLLEGES OF INDUSTRY.

NAME.	No. of scholars.	Grant for 1870.	Grant for 1871.
Lachute.....	146	184 99
Total.....	184 99

LIST No. 4.—ACADEMIES FOR BOYS OR MIXED

NAME.	No. of scholars.	Grant for 1870.	Grant for 1871.
Aylmer.....	66	129 52	
St. Andrew.....	60	57 37	
Barnston.....	38	86 35	
Bedford.....	109	90 06	
Caserville.....	86	36 35	
Charleston.....	126	173 91	
Clarenceville.....	54	170 82	
Clarendon.....	50	86 35	
Coaticook.....	72	75 91	
Compton.....	120	86 35	
Cookshire.....	45	86 35	
Danville.....	162	129 52	
Dudwell.....	43	86 35	
Dunham.....	73	170 82	
Eaton.....	60	45 66	
Farnham.....	67	129 51	
Ste. Foye.....	51	86 35	
Frelighsburg.....	60	114 07	
Georgeville.....	49	8 14	
Granby.....	135	170 83	
Huntingdon.....	97	191 18	
St. Jean.....	71	205 39	
Knowlton.....	62	170 83	
Missisquoi.....	60 to 70	131 98	
Philipsburg.....	63	88 14	
Shefford.....	80	197 96	
Sorel.....	65	76 49	
Stanbridge.....	73	133 22	
Stanstead.....	110	305 86	
Sutton.....	89	107 13	
Sherbrooke.....	81	189 33	
Cowansville.....	65	86 95	
Total.....	4035 06	\$4035.06

LIST No. 5.—MODEL SCHOOLS

NAME.	Number of scholars.	Grant for 1871.	Grant for 1872.
St. Andrews School, Quebec.....	35	193 63	
Colonial School Society, Sherbrooke.....	89	96 86	
British & Canad. School Society, Quebec.....	198	421 78	
National School, Quebec.....	196	213 99	
Pointe St. Charles, Montreal.....	83	142 47	
Amer. Presbty. School Society, Montreal..	125	193 02	
Col. Church & School Society, Montreal..	774	384 80	
Infant School Lower Town, Quebec.....	45	96 23	
“ “ Upper Town, Quebec.....	90	96 23	
Berthier, (Diss).....	29	34 57	
Bury.....	45	45 05	
Coteau Landing.....	32	34 57	
Durham.....	96	61 76	
Lacolle, (Diss).....	161	45 05	
Lachine, (Diss).....	84	45 05	
Leeds.....	88	45 05	
Magog.....	71	45 05	
Montreal, Ecole Allemande.....	80	34 57	
St. Mathew, Pointe St. Charles.....	50	34 57	
St. Etienne, Ottawa.....	106	45 05	
Montreal, Ecole Protest. rue Ste. Anne..	310	45 05	
Rawdon.....	50	45 05	
St. Henri, Hochelaga.....	86	45 05	
Chambly.....	42	34 57	
Trois-Rivières.....	66	34 57	
Total.....	\$2513 64

Meteorological Observations.

From the Records of the Montreal Observatory, Lat. 45° 31' North, Long. 4h. 54m. 11 sec. west of Greenwich. Height above the level of the sea, 182 feet. For the month of April, 1872. By CHARLES SMALLWOOD, M.D., LL.D., D.C.L.

Days.	Barometer at 32°			Temperature of the Air.			Direction of Wind.			Miles in 24 hours.
	7 a.m.	2 p.m.	9 p.m.	7 a.m.	2 p.m.	9 p.m.	7 a.m.	2 p.m.	9 p.m.	
1	29.249	29.324	29.548	31.0	31.0	30.0	W	W	W	129.12
2	.810	.877	.930	26.2	43.7	32.0	W	W	W	206.17
3	.920	.925	30.010	27.2	47.6	35.0	W	W	W	209.27
4	30.075	30.060	.050	33.6	51.1	37.2	W	W	W	104.16
5	.100	.04	.825	30.6	56.2	38.7	N W	W	W	84.12
6	29.975	29.000	29.024	37.1	61.0	47.0	W	W	W	116.71
7	30.000	.982	.759	32.3	53.0	41.8	N E	N E	N E	87.40
8	29.962	.951	.950	39.2	52.6	43.0	S	S W	N E	61.12
9	.762	.587	.530	42.0	49.8	47.0	S W	S W	W S W	59.24
10	.472	.516	.531	42.3	43.2	33.0	W	W	W	81.11
11	.811	30.001	30.176	34.0	54.1	37.3	W	W	W	224.18
12	30.750	.029	29.825	32.2	46.5	40.6	N W	N E	N E	104.19
13	29.770	29.650	.748	40.2	60.7	42.1	W	W	W	97.81
14	.776	.820	.076	54.2	46.2	34.1	W	W	W	264.71
15	.971	.864	.800	30.4	48.2	37.0	W	N W	W	189.74
16	.900	30.009	30.061	80.2	49.9	39.0	N W	W	W	106.61
17	30.131	29.999	29.980	35.0	57.1	43.6	W	W	W	89.50
18	29.875	.64	.601	35.2	66.3	45.5	W	S W	S	75.44
19	.550	.501	.650	40.2	63.1	51.2	W	W	W	65.20
20	.900	.961	.957	34.8	59.4	46.8	N E	N E	N E	80.09
21	30.056	30.888	30.800	41.0	70.4	53.0	W	N E	N E	101.19
22	20.711	29.904	29.970	43.7	35.0	32.6	W	W	W	91.71
23	.921	.879	.859	29.8	43.0	38.1	W	W	W	247.12
24	.850	.861	.900	35.0	58.2	46.3	W	W	W	196.29
25	.958	.911	.812	39.9	50.4	42.2	N E	W	W	74.20
26	.642	.702	.51	41.0	80.0	55.2	W	N W	W	80.00
27	.875	.968	30.060	43.1	71.2	41.4	N W	N W	N W	106.24
28	30.151	30.110	.181	35.2	68.1	46.2	N W	E W	N W	208.70
29	.279	.250	.239	39.8	69.2	54.3	N W	N W	N W	102.18
30	.271	.310	.031	45.0	73.1	58.7	S W	S W	S W	54.29
31

REMARKS.

The highest reading of the Barometer was on the 30th day, and was 30.310 inches the lowest on the 1st day, 29.249 inches, giving a monthly range of 1.061 inches. The monthly mean was 29.813 inches.

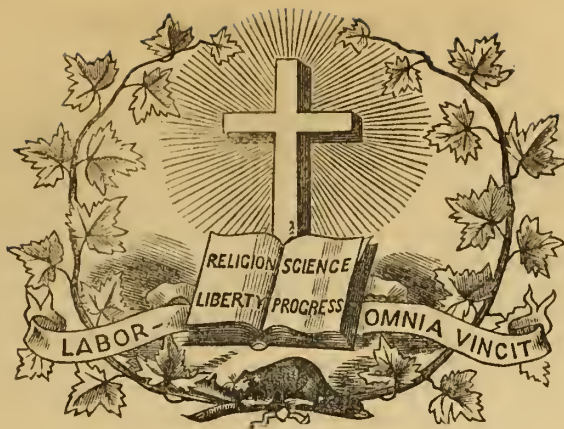
The highest reading of the Thermometer was on the 30th day, and was 75° 1; the lowest temperature was on the 2nd day and was 26° 4. The mean of the month was 45° 06.

Rain fell on 6 days, amounting to 0.550 inches. Snow fell on 4 days, amounting to 8.44 inches.

The mean temperature of the month was 8° lower than the Isotherm for the month of April deduced from a long series of years.

—Observations taken at Halifax, N. S. during the month of April, 1872 Lat. 44°; 39° N.; long. 63° 36' W.; height above the sea 175 feet; by Sergt. Thurling, A. H. C. Halifax.

Barometer, highest reading on the 30th.....	30.100 inches
“ lowest “ “ 2nd.....	29.100
“ range of pressure.....	1.088
“ mean for month (reduced to 32°).....	29.634
Thermometer, highest in shade on the 20th.....	60.0 degrees
“ lowest “ “ 6th.....	16.3
“ range in month.....	43.7
“ mean of all highest.....	49.8
“ mean of all lowest.....	27.8
“ mean daily range.....	21.0
“ mean for month.....	38.3
“ highest reading in sun's rays.....	110.0
“ lowest on grass.....	11.8
Hygrometer, mean of dry bulb.....	42.2
“ mean of wet bulb.....	38.5
“ mean dew point.....	34.0
“ elastic force of vapour.....	.196
“ weight of vapour in a cubic foot of air....	2.3 grains.
“ weight required to saturate do.....	0.8
“ the figure of humidity (Sat. 100).....	72
“ average weight of a cubic foot of air.....	547.3
Wind, mean direction of North.....	16.00 days.
“ “ East.....	3.25
“ “ South.....	6.50
“ “ West.....	4.25
“ daily force.....	2.3
“ daily horizontal movement.....	226.8 miles.
Cloud, mean amount of, (0-10).....	6.8
Ozone, mean amount of, (0-10).....	4.2
Rain, number of days it fell.....	6
Snow, number of days it fell.....	4
Amount of rain and melted snow collected.....	4.33 inches.
Fog.....	3 days.
Hail fell.....	2



THE JOURNAL OF EDUCATION

Devoted to Education, Literature, Science, and the Arts.

Volume XVI Quebec, Province of Quebec, June and July, 1872. Nos. 6 & 7.

TABLE OF CONTENTS.

On teaching the English Language	73	The McGill Normal School—Presentation of Diplomas..	92
Theory and Practice in the School Room.....	80	The Royal Arthur School—Award of Prizes.....	94
The Brotherhood of Teachers.	81	The Montreal High School—Prize list, &c	95
The Study of Languages.....	82	The Model Schools	98
Two hours in a Kindergarten.	84	Distribution of Prizes at the Congregation de Notre Dame, Ottawa.....	99
Poetry—A legend of Niagara.	84	Laval Model School—List of Prizes	99
Poetry—Ocean Beach on a stormy evening.....	85	Montreal Collegiate School—Prize list.....	100
Prize Stories—Advertisement.	85	Distribution of Diplomas and Prizes at Villa Maria	100
Catholic Commercial Academy—Opening Ceremonies..	85	Domestic Arts in Our Schools...	101
Presentation to the Honorable the Minister of Public Instruction	83	Convocation at Lennoxville...	101
The Natural History Society—Montreal	89	Official Notices	102
Natural History Notes from Isle Perrot and St. Anne's.	91	Advertisements	103
Annual distribution of Prizes.	91	Meteorology	104

Some mysterious cause has hitherto made English grammar a very unsatisfactory affair. Whether the subordination of English to Latin and Greek has diminished the tribute of attention due to the mother tongue ; or whether the pre-occupation of the field by Latin, the pre-existence of Latin grammars and Latin rules, and the attempt to study English by these Latin rules, are entirely responsible for our failure, I cannot pretend to say. Failure there certainly is : and of this I may be allowed to give a practical proof. I am in the habit of examining candidates for admission to my school every week. The average age of the boys is about twelve. I took the trouble to register, for about a hundred boys, the answers to this very simple question. "What part of speech is quickly ?" Of the hundred, rather less than a half could answer rightly. Of course it is an obvious explanation to say that the teachers of these boys were inefficient. But I happen to know this simple solution would not hold good in all cases : and I am therefore driven to look for another reason. Perhaps the two causes suggested above—I mean the subordination of English to Latin, and the application of Latin rules, fit or unfit, to English sentences—may at all events bear a good deal of the blame. I venture to think, therefore, that at starting we may lay down one law for our teaching—that it shall be independent of Latin.

It is very difficult to assert this independence fully, because our dependence seems so natural. The domination which for three hundred years the Latin language has exercised over the teaching of English has left us so unconsciously and completely servile ; we have come to wear our fetters so willingly ; and even where they have been shaken off, the bonds and badges of our slavery have left such a cramping influence behind them, that I shall endeavour to concentrate my remarks on this one point, the necessity of claiming our freedom. I will ask you to consider this Lecture as a kind of declaration of independence on the part of our mother tongue, a protest that the English language ought to be recognized as requiring and enjoying laws of its own, independent of any foreign jurisdiction. This independence we assert, not out of any national sentiment, but because it is natural and useful. We want to teach English efficiently, and we

On Teaching the English Language.

LECTURE I.

By THE REV. EDWIN E. A. ABBOTT, M.A.,
Head Master of the City of London School.

A KNOWLEDGE of English grammar does not imply a knowledge of English language. There is a good deal to be taught in language besides parts of speech and inflections, or even the analysis of sentences. It is quite possible that our pupils may be able to distinguish any parts of speech and analyse any sentences, and yet be ignorant of the etymological structure and the exact significations of words, of the process by which we arrive at the simplest conclusions, or detect the most obvious errors, and of the formation of the metaphors which form the basis of all language. Probably all good teachers are in the habit of teaching language and thought more or less at the same time. I should certainly endeavour to do this myself. I trust therefore that, if I devote the present lecture almost solely to the consideration of the teaching of English grammar, I shall not be thought to ignore another kind of English teaching, which has, as it seems to me, especial interest. That kind of teaching I hope to discuss in my next Lecture. For the present, let us consider English grammar, and how to teach it.

cannot do it as long as we are hampered by Latin traditions. The teaching of English must be regulated according to English ideas, and English ideas are not the same as Latin ideas. The object in learning English and in learning Latin is not the same; the genius of the two languages is widely different; on every side are reasons why we should teach the two languages differently. Let us take three great points of difference between English and Latin; and after briefly mentioning them, let us discuss in detail the corresponding differences which we ought to find between the teaching of the two languages.

First, then, English is a spoken language, to be used as the ordinary vehicle for thought, and as a means for deriving enjoyment from literature. Latin is for none of us a spoken language; and for few, for very few, a literary pleasure. In the second place, English is a known language; the youngest children have copious materials for the study of it at their command. They can experimentalize in it at will, and can therefore be taught by induction. They speak correctly of themselves, and do not want rules (except in a very few instances) to teach them how to speak correctly, but rather explanations to show them why what they actually speak is correct. It is the first language that they are taught, and is the introduction to the laws of language. The ease with which they use it adapts it specially for teaching the use of language and the connection between language and thought. In Latin, boys know nothing that they do not learn, they have no power of experimentalizing. Induction, therefore, finds no place in Latin—at all events, in the earlier stage of instruction. Again, there is so much elbow work in turning dictionaries, and memory work in learning words and terminations, that little time is left for making Latin a lesson of thought. In the third place, Latin is an inflected language, while English may comparatively be called uninflected. In English there are no real inflections of gender; scarcely any of mood or voice; and only one (as a general rule) of case. The same words are sometimes used as verbs and nouns, as prepositions and adverbs, as prepositions and participles, as adverbs and conjunctions. Words have to be distinguished by their context and their function in the sentence. In Latin, on the contrary, the inflections settle this questions, and there is little necessity to do more than examine the inflection with sufficient care in order to ascertain the function of each word. Hence, in Latin, definitions of parts of speech, which are defective, or even false, might pass current, because they would never be appealed to. The inflections take the strain off the definitions; and so the definitions do not break down. In English, the definition has to bear the strain, and it breaks down accordingly; or, if it does not break down, it is because it is too high for the boyish understanding, which cannot attain unto it. Hence either better definitions, or else tests and not definitions, are wanted in English teaching. One more important point of difference results from the absence of inflections in English, and the substitution of words in their place. The inflections in Latin are treated, at all events for younger pupils, as ultimate, and not as masters for explanation. But the English equivalents, for instance, *to*, as the sign of the infinitive, the auxiliary verbs *shall* and *will*, the prepositions *of* and *by*, and the like, can easily be explained. If the schoolmaster looks round to seek what there is to be taught in English grammar, he will find here a great store of instructive material that can be made, even for young children, intelligible, interesting, and stimulating. This new instruction will not be less attractive than the process of committing to memory the Latin genders. The knowledge of the difference between *shall* and *will* will be no less valuable than the knowledge that *collis* is

masculine and *wallis* feminine; and surely far more both valuable and rational than the impotent and servile mimicry of Latin imperfections, which would oblige us to teach our children that *buck* and *doe*, *bull* and *cow*, *man* and *woman*, represent respectively the males and females of the animals which these pairs of words severally denote.

Now let us consider, somewhat more in detail, the best way to teach English grammar, bearing in mind the three abovementioned considerations, that we are teaching a language that is spoken and known by our pupils, and also uninflected. Since it is spoken, I suppose we ought to teach our pupils how to speak it and read it well. And on this part of the school training I should lay very great stress. Few of us perhaps can say that it is part of our scholastic duty to teach children to read; but a good many of us may say, I think, that it is a part of our painful experience to admit into our schools children who read very badly. In order to give hints for the training of such children, I have found it useful to study the very elementary question, how to teach children to read. And I may add that many of us may have at home a small junior class of familiar pupils, in whose instruction we feel the liveliest interest. I will therefore make no further apology for beginning at the very beginning, and asking you to consider briefly with me the best way to teach a child to read.

If any of you have often or ever had the pain of learning a child try to read, and fail after three or four years' learning, I think you must have been struck with the fact that the spelling is the great stumbling-block. Silently sometimes, but very often in an audible murmur, the child is spelling over each syllable at which he stumbles. Even where he does not spell, the habit of spelling, or thinking about the spelling, has supplanted, or rather prevented, the habit of meaning anything, or of thinking about what one means. If it were not for such instances of bad teaching as these, I should say that all teachers are now agreed that spelling is not to be encouraged or allowed till a child can read pretty well; the monosyllables are to be learned as symbols, just like letters, and afterwards the combinations of monosyllables. It may be convenient to teach a child the letters first, but a distinct line of time should be drawn between the teaching of letters and the teaching of words. Otherwise, when we point to a word, the child naturally repeats that letter of the word which he thinks we are pointing to. He ought to be told distinctly that he is now to be taught not letters but words; and the teacher ought to explain what he means by pointing to and repeating the words sharply and distinctly, just as he wishes the pupil to repeat them. The amount of drill in monosyllables requisite will vary with the quickness of the child. A dull child may require the whole of the systematic drill which is to be found in Nesbitt and Sonnenschein's books; a quicker child will find quite enough in Stevens and Hole's Primary Reader; while perhaps the best book for a child of average ability, who is being taught at home by some one who understands teaching, is Mamma's Lessons, published by Griffith and Farran, a book which has deservedly passed through fifteen editions.

All will notice how naturally a child, when repeating poetry, falls into that kind of speaking which in antique bards is called a measured cadence, and in our cathedrals a monotone, but in children a monotonous drawl. It is all very well to tell the child to speak naturally, but the child's instinct tells him that when he speaks naturally he does not speak in rhyme; and he practically infers that when he is speaking in rhyme he ought not to speak as in prose. For this reason it is desirable not to make poetry the staple of a child's earliest reading; and whether poetry or prose be read, we ought to prevent the child's

forming had habits, by allowing him to perceive around him none but good habits. Before anything is read by the child, it ought first to be read by the teacher. And here it is impossible to exaggerate the influence of distinct utterance and correct emphasis in the teacher in forming a good style of reading in the pupil. On certain special occasions, it may be of use to put on the best readers of the class, by way of showing the rest what can be done by one of themselves. Spelling should be taught entirely by copying, and by dictation of passages that the boys have previously seen. It is entirely an affair of sight, not of sound; and the eye alone should be taught to consider itself responsible for correctness.

The eye is also sometimes useful in attaining a correct pronunciation. Burckhart, I believe, tells us that he attached a correct pronunciation of some of almost unpronounceable combination of Arabic letters, merely by conforming his lips and tongue, as far as he could, to what he saw and was told of the prevalent manner of pronouncing. He himself was unconscious of any change; but he was told, that whereas before he had been wrong, now he was right. Childish difficulties about *s*, *r*, and *w*, may often be surmounted in the same way. No amount of mere repetition will suffice; but tell the child to look at you while you repeat the sound, and even without being told to imitate you he often naturally falls into the correct sound.

It may be thought that I am laying undue stress upon good reading; but do we not every day find unintelligent monotonous reading, and husky thick articulation conjoined with general dullness and listlessness? Of course, the dullness may be in some cases natural, not the effect but the cause of the bad reading. But it can hardly be but that unintelligent readings tends to create a distaste for reading and books, and for everything connected with books. A thick and dull utterance makes a boy shy of answering in class, afraid to hear himself speak; and yet, when he does speak, not afraid to speak without thinking, because the foolish answer is shrouded beneath inarticulate ambiguity. A boy who has been taught to read and speak indistinctly has made a bad start in the race, and the chances are against his coming to the front.

It is needless to say that constant questioning, on the part of the teacher, as to the meaning of what is read is absolutely necessary; and any examination that professes to test the results of primary schools, and ignores a teacher's work in this direction, must be not only defective, but positively injurious. This ought to be a truism, but I fear it is not.

It is usual, I believe, to place the remarks on Prosody at the end of a treatise on Grammar; but I do not think that in practice our pupils should defer all study of this subject till they mastered Grammar. As soon as they begin to read and learn Poetry by heart—and this they ought to do when they can read naturally and intelligently, without danger of falling into a drone or a drawl—they should be taught to know the meaning of an accented syllable, to mark the regular recurrence of lines with the same number of accents, and to feel pleasure in the coincidence of the accent of the word and that of the verse. They might also be trained, I think, to distinguish between what I will call by the old words the Iambic, and the Trochaic, and the Anapaestic metres. The youngest children may also be taught to note the law observed by all English poets, but ignored by almost all grammarians, that at the beginning of a line, and after a pause (and only then), a trochee may be used for an iambus. For example, after the lines in "We are Seven,"

"And twó of ús at Cónway dwell,
And twó are góne to sea,"

children should be taught that the variety of the following line—

"Twó of us in chùrchyard lie,"

(not "Two of us") is not merely a beauty, but beauty in conformity with the stricted rules observed by English poets.

In Latin, where the verbal and inflectional difficulties are enough for a long time to require a pupil's whole attention, it is necessary to defer Prosody. But, as the same reasons for delay do not exist in English, the delay seems unreasonable. In connection with this part of the subject, it may be stated that, in elementary teaching, certain common errors of pronunciation may be with advantage, not only corrected when they occur, but distinctly specified as dangers to be avoided. If this were regularly done at an early stage, boys would at all events be put upon their guard; and might, if not at once, yet in time, emancipate themselves from some vulgarisms, which at present are far too common. Perhaps the same plan might be adopted with reference to some of the more common ungrammatical or uncouth phrases which, unless early detected, are not easily laid aside.

It is also too much to ask that, even in the lowest classes, as soon as boys can read fluently, some book should be assigned, not to be studied but to be read at home? Sandford and Merton, Robinson Crusoe, Swiss Family Robinson. The Evenings at Home, of Aesop's Fables, or of Hans Andersen's Tales, represent the kind of books I should suggest for this purpose. If boys are not too young, and not too much occupied to buy and read with avidity sensational periodicals adapted for the "Boys of England," which find so ready a sale in the neighbourhood of many large schools, they cannot be considered too young or too much occupied to read "Robinson Crusoe." I do not think there is any fear of setting our young pupils against these books by imposing them as school tasks. Only distinguish between reading a book and studying a book, only make the examination as light as possible, consistently with proving that the book has been read; and we need not anticipate a boyish reaction against the enforced study of fiction. During the course of the term, let the class-master, by occasional questions, ascertain that the home work is going on, and is not being deferred to be crammed up in the last week or two. A very simple question, "What was the name of Robinson Crusoe's servant?" answered on paper by the whole class, will detect any young procrastinator who defers too long the pleasure of making Friday's acquaintance. Such gentle compulsion as this cannot, I think, have any bad effects. No doubt boys would prefer the "Scalp Hunters," or the "Rifle Rangers," but they will like "Robinson Crusoe" very well for all that; and if the work counts for promotion or for a prize, if the best boys read the book carefully, and, above all, if the class-master now and then encourages it, has he easily may do, by indirect means, it will soon become the tradition of the class to take an interest in Crusoe as a personal friend, and to draw nicknames and jokes from the pages of Defoe.

This will be a very great gain in itself, and a good preparation for further training, which I hope to describe in my next Lecture. But it will also exercise a beneficial effect upon all the other studies and tastes of the pupil. It will give him an idea of reading as something distinct from what boys call "grinding;" and he will learn to regard books as friends instead of enemies. You cannot do this with Latin; but there is no reason why we should not do it with English.

The second important point of difference between English and Latin is, that the former is, while the latter is not, a language known to the pupils whom we are in-

structing. Boys think in it: hence it is peculiarly useful for illustrating the connection between the language and thought. Hence it is of the highest importance that we should take advantage of the absence of all strain on the memory in an English lesson, in order to make the introduction to language, and the laws of language, as easy and natural as possible. Now, it can scarcely be said that the usual way of beginning with definitions is either easy, or natural, or developing, for boys. A definition, of which the need is not felt, must do harm. Either a boy swallows it whole difficulties and all, like so much gibberish, and in that case he is demoralized: or else, he is more intelligent and sensitive, he is aggrieved and revolts. "Why," he thinks, "is he to be tormented with these unnecessary nuisances? What are these hateful definitions about *qualifying* and *quality*, *modification* and *circumstance*, except ingenious inventions devised by teachers for the purpose of entrapping boys into mistakes, and rendering them liable to imposition?"

I should like to suggest, then, that before teaching boys even the names of the parts of speech, much less their definitions, or perhaps I should say tests, we might to a greater extent than we are in the habit of doing, teach the uses of the parts of speech. It would be a triumph of teaching, never to give a class a definition till they wanted it. As Mr. Jourdain was agreeably surprised to find that he had been speaking prose all his life without knowing it, so it would be a perfect revelation to many of our younger pupil if we told them that they were using the parts of speech every day, and could not help themselves.

Ask them to say anything about themselves or their school-fellows, in a single word placed after "I" or "he"—as, "I run," "I like," &—and then tell them that all these words, indispensable where we want to make a statement, are called emphatically *words* or *verbs*. Some of these verbs are sufficient in themselves; others, as "I like," suggest a question, "What do you like?" There is a class of words that can come (sometimes preceded by *a*) after a verb in answer to the question "What?" Give some instances, "I like *you, virtue, whiteness, absence, learning, a pear, apples, Europe, Thomas, nothing*." Some of these words are obviously the names of persons places, or things. Let us, therefore, call such words *names* or *nouns*. (I should abolish pronouns altogether.) The only verbs that would be inapplicable for this test are the verb "to be" by itself and a certain collocations, and one or two other verbs that could be briefly enumerated.

Here, I think, is the fit opportunity for pointing out that the verb in every statement *must* have some words which answers to the question "Who?" or "What?" before it, and *may* have some word that answer to that question after it. When this is shown, and the boys have themselves supplied instances of it, I think they ought to welcome, instead of repelling, the introduction of some names for these classes of words. The former comes first, and is as it were the *foundation* of the sentence; we will call it the *bottommost* word or *subject*. What name shall we give to the other? Take an instance, "Thomas likes, seeks John." We see that, in these and some other instances, John may be called the *object* of Thomas's liking, seeking, &c. Let us then call the whole of this class of words by the name of *objects*. When the name *subject* is once tolerably familiar, the it is time to introduce boys to the great truth, that, whenever they make any statement, the sentence can always be divided into two parts. viz., the *subject*, and what is said about the subject, i.e., the *predicate*. We can now set our pupil at work constructing sentences for himself, in which he will distinguish the subject and predicate, and also the object of each verb. It seems to me far more important that a boy should be able to do this early than that he should know all the

propositions, pronouns, and conjunctions by heart, or be able to repeat by rote the masculine of *marchioness*, or the plurals of *compendium*, *index*, and *cherub*.

Pursuing the same course, we may endeavour to show our pupil that prepositions, adjectives, adverbs, and conjunctions are not the natural enemies of school-boys, but friends whose help is indispensable. The mere statement that "the boy lives, or comes, is often insufficient; we want to add that he lives *"in the town,"* or *"by a station,"* or that he comes *"from the country."* Hence springs the necessity of prepositions. Again, we may ask our class, "Who is at the top?" "Smith." "Yes, but suppose a stranger is in the room who does not know Smith." "That boy yonder." "But suppose the boys are sitting close together, so that *that boy* may be confused with *that other boy*." "The boy with yellow hair." "That will do. But, now let us try to condense *with yellow hair* into one word." "Who can do that?" "Yellow-haired." "Well then, this word *yellow-haired* has a use; it denotes a new quality in the boy, and when added to the word *boy* serves to distinguish him from others." Lastly, boys may be challenged to supply some connecting words between pairs of consecutive sentences, such as "He did not know his lesson (—) he had not prepared it." "He worked very hard (—) he did not get the prize." And having thus practically acknowledged the use of such connective words as "because" and "but" they may be prepared to face the whole class of conjunctions, and to ask you for a name for a word of this kind instead of your inflicting a name upon them.

Of course, I am far from supposing that every teacher should adopt one uniform method of preparing boys for the difficulties of English grammar; but I am convinced that, in some shape or other, such a preparatory lesson or lessons would be very useful. Indeed, it seems to me so useful that the only reason that I can imagine for its not being more frequently done is, that it is impossible in Latin.

Latin is certainly responsible for another injury which I will now mention. In Latin, rules of Syntax are a necessity, for boys write Latin incorrectly. If a boy uses *frui* with the accusative, the only remedy—well, I will say the only customary remedy—is to refer him to his rule. But of what possible use are rules, where boys go right already? When we are in Cheapside, we don't want a signpost to tell us the way to St. Paul's. Of course, in those cases where English boys speak English incorrectly, rules have their place. A rule, for example, might well be given about the use of the plural verb after plural nouns, or nouns connected by *and*, and about the use of the singular verb after *each*, and after nouns connected by *or* when the last is singular. For here boys often make mistakes in speaking. But what is the use of saying that "Personal pronouns agree with the nouns, for which they stand in gender, number, and persons," and given as an example, "This is the man who spent *his* life in Armenia," or, "I love my sister, *she* is always kind to me?" Would a boy say "*her* life," or "*their* life," speaking of a man, or call his sister "*he*?" The rule is superfluous, for there is no fear of error; and it is injurious, because a superfluous rule must be more or less of an imposture, and engender a distrust of rules. It is also injurious, because it talks about agreement where there is no agreement at all. *She* no more agrees with *sister* than *lady* agrees with *sister* in such a sentence as "I saw his *sister*, a *lady* whom all respect." *She* ought no more to be treated in modern English as an inflection of *he* than *lady* as an inflection of *gentleman*.

Again, what is the use of telling boys, "When two nouns come together, the one denoting possession in relation to the other, the first is put in the possessive case?" The two nouns do not come together in "John's excellent horse." Is John's not in the possessive

Does not the possessive inflection explain and speak for itself? Besides, it is too difficult; it can be made the subject of a dilemma. Either a boy will understand the abstruse statement, that the first noun denotes possession in relation to the second; or, which is more probable, he will not. If he does not, the rule is useless, and worse than useless; if he does, he is far too sharp to require it. The common and more simple way of expressing the rule is, I believe, "When two nouns come together meaning different things, the former put in the possessive case." The legitimate inference from this rule is such an answer as recently fell under my notice, that in the sentence, "The Duke of Bedford was appointed by the Government Protector of the kingdom;" Government is or ought to be in the possessive case before Protector. Again, there is positive mischief in such a statement exemplified by such instances as the following, "A verb may be put in the infinitive by another verb, by an adjective, and by a noun; as 'I wish to go,' 'He is worthy to be elected,' 'His capacity to think is amazing.'" Such a rule explains nothing, helps nobody, has no tendency whatever to make a pupil either more thoughtful, or even more mechanically accurate, and it does a great deal of harm by giving him the notion that when he has quoted the rule he has done all that can be expected of him. It may or may not be useful in particular circumstances to explain that *to go*, in "I wish to go," is an instance of the use of the infinitive as a noun, while in the latter case *to* is not the sign of the infinitive, but has a prepositional force, "He is worthy *to*" being like "He is fit *for*" ("aptus *ad*" in Latin): but in any case it can be of no use, and is a cruelty to boys, to give them a rule that encourages error. Our rule for Syntax should be, as it seems to me, to have few rules except such as may be necessary to correct common errors made by English boys in speaking. Many of our present rules appear to me mere idle meaningless verbiage, strung together for the simple purpose of imitating Latin. As though, while we are treading the streets of London, where we and our fathers have lived and walked, we should fix our eyes upon a guide-book, and go through a solemn make-believe that we are enquiring the way, and that we know no more of Oxford-street and Newgate than of the Via Sacra and the Tullianum.

This leads me to the last point of difference between English and Latin, the inflections. In Latin, the inflections are numerous and noticeable, and by means of them any boy can easily distinguish the parts of speech. The stupidest boy in the bottom form would not be so stupid as to imagine that *musa*, *musæ*, was a verb or an adverb, or *monéo*, *monui*, a noun. The inflections settle the question for him without the slightest necessity of thinking. He may, as a form, repeat the definition, whether in Latin or in English, that "a noun is the name of a person, place, or thing," but he makes no practical use of it whatever. In English, the case is different. The boy is taught to depend upon the definition, and hence spring sore perplexities. He knows very well that a "ball," or a "desk," or a "room," is a noun; these are all "things," and he recognises the justice of calling them "things" and their names nouns. But when he turns to his English history book, he is at sea. His familiar "things" have vanished, and in their stead he finds such words as "absence," "rarity," "succession," "non-existence," "nothing." Is "absence" a thing, and what part of speech is "nothing"? Probably he is in the habit, unconsciously sometimes, of substituting some other boyish criterion in the place of the usual definition. Perhaps he says to himself that a word is a noun if it will take "the" before it, without requiring any other word after it. But then, according

to his test, "Thomas" is not a noun. Again, what part of speech is "learning"? It will take "the," and yet evidently there are cases where it is not the name of a thing or a noun at all. "Good," again, is not a noun, and yet we talk about "rewarding the good and punishing the bad." No doubt these perplexities are boyish, but then we are dealing with boys, and not with men. Why allow boys, if we can help it, at the outset of their education, to fall into the way of regarding grammar as a mysterious and inexplicable bore? I think some of our definitions, which are often extremely unsatisfactory, might at all events be deferred, and tests might be substituted in their place with great advantage. But care should be taken that these tests are natural, and as closely as possible connected with the essence and function of the word. The test for a noun or pronoun, for example, might be, that it is a single word (sometimes preceded by *a*), answering to the question who? or what? after a transitive verb; such as, "I like," or "he likes." A few pronouns would be the only exceptions to the test, *I*, *thou*, *he*, *we*, and *they*. And boys should be distinctly warned that tests will only mislead them, if they do not also pay attention to the context.

Some of these tests may be simply empirical; but they will do a boy no harm, coming after the appeal to his intelligence, made in the preliminary lesson on the uses of the Parts of Speech, and they will be sometimes of much use in removing difficulties. Thus, the usual distinction between a verb and a conjunction, that the latter cannot be moved from the beginning of the clause which it introduces, whereas an adverb can, though not perhaps invariably true, will be found practically useful.

It is very important that the uninflected nature of the English language should be prominently brought out. The tendency of the language has been for several centuries, and still is, to diminish even the scanty remnant of the old inflections which we still possess. The Latin leaven, as usual, has been doing its work here, operating against the natural English tendency. Grammarians mourn over their lost inflections, fondly recalling those that are not quite lost to them, and making the most of the few that still remain, merely because they assimilate English to Latin. Among these jealously preserved relics is what is called the Objective case. I think it is scarcely fair to say, as is commonly said, "There are three cases in English: the Nominative, the Possessive, and the Objective." The Objective case has no existence except in some half-dozen pronouns. It would seem far more natural, therefore, to say that "A noun in the singular has one inflection, which is called the Possessive;" and to add that an old Objective inflection still remains in *I*, *thou*, *he*, *she*, *we*, *they*, *who*. In the same spirit we ought first to lay down a general rule: "There are no inflections of gender in the English language;" and then to add that there are a few feminines of foreign origin, as *empress*, *heroine*, *executrix*, and that the foreign suffix *-ess*, has been in a few cases appended to English words, as *shepherdess*; but, as it is not allowable to coin a feminine with this termination, it cannot be called an English inflection. The plural inflections of foreign words, such as *index*, *appendix*, *formula*, should meet with the same treatment. They ought not to be allowed to pester any young pupils; and when pupils are old enough, they ought to be told that the only security for the correct usage of foreign plurals, from time to time imported into the language, is a knowledge of the several foreign inflections; and that unless the English termination is remarkably harsh, as in *phenomenons*, *effluvia*, a studious preservation of the foreign suffix savours of pedantry.

This principle of extermination may also be applied

with advantage to the passive voice. What is called the passive voice has in reality no existence—at least as an inflectional form of the verb, standing on the same footing with the active voice. At present, after learning the active form, a boy is taught to look forward to the prospect of learning a new form of the verb, as long, as difficult, and as independent as the active. But in reality it is no such thing. It is merely the verb “to be” put before a kind of verbal adjective. Make a boy once see this, and he will find his task far lighter, besides being prepared for an insight into the curious ambiguities that attend the tenses of the passive form.

The Subjunctive Mood, too, except in the old verb “to be,” has no modern inflectional form. “If he come.” is obsolescent, if not extinct. It lingers merely in the books of grammarians and over-precise writers. The mere repetition of the uninflected form of the verb, in what is called the Imperative Mood, can hardly be entitled to the name of an inflectional Mood. Will it not, then, be a great simplification, and the fairest and most natural method, instead of converting the exception into the rule, and the rule into the exception, to say that modern English has, as a rule, no inflections to represent gender, mood, or voice, and only one inflection to represent case, and afterwards to explain that there are a few exceptions to this general statement?

It is a natural consequence of the absence of inflections that, in English, the same word, in different contexts, may not always be the same part of speech. It is the context—the function and position of a word in the sentence—which determines what part of speech the word is. Thus *up* and *off* are sometimes prepositions, at other times adverbs. Almost any monosyllabic noun could be used by Shakespeare as a verb, and we still retain much of the licence. “Learning” is sometimes a verbal noun, sometimes a present participle, and sometimes an ordinary noun. *Concerning*, *during*, and *notwithstanding* were once participles; but it would be pedantry to stand upon this distinction at the present time, when they are, for all practical purposes, prepositions. Some grammarians are exercised in their minds on this subject. They find it hard to draw the line between certain parts of speech; as, between the old participle *during*, which is now always used as a preposition, and such quasi-prepositions as *regarding* and *considering*, which are sometimes used as participles. Again, the difficulty of distinguishing between an adverb and a conjunction is a stumbling-block to some. If they admit that *but* is a conjunction in “I like him, *but* he dislikes me,” why should they reject *yet*, or *notwithstanding*, or *nevertheless*? Why reject the opposites *so*, *therefore*, *consequently*? And yet, if *consequently* is to be admitted, do we not open the door to the whole crowd of adverbs? This solicitude for the exclusive privileges of conjunctions, or any other class, seems to me misplaced. It is better at once to admit that many adverbs may be used as conjunctions, many nouns as verbs, some participles as prepositions, some prepositions as participles.

A very able grammarian has raised an objection against the right of the words *before*, *since*, *after*, and *until*, to be styled conjunctions, on the ground that they are in reality prepositions. But if we stand so jealously upon antiquity, we are bound to exclude *for*, and yet the claims of *for* to be called a conjunction have never been disputed. This versatility in the English language, or confusion, as it may be called, by which the same word in different contexts performs the distinct duties of different parts of speech, so far from being a disadvantage, appears to me rather an advantage, if it leads the pupil to despair of properly analysing any sentence, unless he attends to the position and function of each word in the sentence, and the relation

of each word to the context. It certainly sounds rather bewildering and desperate to say that in English almost every part of speech (especially when monosyllabic) may be some other, as *walk*, *quick*, *up*, *that*, *regarding*, *who*; but if this bewilderment leads boys to think for themselves, and not to answer without thinking, it will not have been useless. And this is one more of the many points which distinguish English from Latin, and which render the form of a Latin lesson most unfit to be imitated in teaching English.

Now comes the great question for schoolmasters. What is to be the staple of English teaching when once the distinctions of the Parts of Speech are mastered? Since there are no words to be committed to memory, scarcely any inflections, and few rules of syntax,—what is to be taught? Some would reply the analysis of sentences. That is most certainly a valuable exercise; and if I pass over it rapidly, it is merely because it has already been treated of amply, and perhaps more than amply.

To distinguish the subject, predicate, and object, and to point out that nouns, adjectives, and adverbs may be replaced by corresponding noun phrases with infinitives, adjectival and adverbial phrases with prepositions and relative pronouns, seems to me a very valuable exercise. The distinction between simple, compound, and complex sentences is also most natural and useful. Such distinctions enable a pupil to take a long sentence to pieces. They simplify, instead of complicating. But I own that I recoil from the abstruse nomenclature which in some treatises seems to be thought necessary in order to draw out still more subtle distinctions. I must also agree with Professor Rushton, in his *Rules and Cautions on English Grammar*, that the words ‘subject’ and ‘predicate’ are wholly inapplicable to interrogative, and quasi-imperative or optative sentences. Take such a sentence as “Oh that he may succeed!” That is probably a short form for “I pray that he may succeed;” and the principal subject is “I,” not “he.” In such sentences, if the usual system of analysis is to be carried out, some concession to truth ought to be made by using term quasi-predicate, or some other, instead of predicate which seems quite unjustifiable. Nor can I see anything in this useful lesson which ought to make itself peculiar to English teaching. It ought to form a part of every Latin or Greek constraining lesson; and I believe the only reason why it does not, is the want of time. So much labour is expended in a Latin lesson on ascertaining that the pupil has used his dictionary, and knows the meanings and derivations of the words, the principal parts of the verbs, the genders and cases of the nouns, and the rules of the syntax, that we have seldom time to enquire whether the pupil understands the meaning of any sentence taken as a whole. We take care of the words, and trust that the sense will take care of itself, or that our pupils will take care of it: a trust, I fear, too often not warranted by results. The analysis of sentences is, therefore, both possible and valuable in a Latin as well as in an English lesson.

But there is another kind of teaching, which, in the present state of Latin studies, is almost impossible in Latin, while in English it is both possible and useful. The Latin inflections which correspond to English words, to prepositions, auxiliary verbs, &c., are not considered by many teachers as subjects for explanation. Probably we are too remiss in this matter; but I think many of us are content to regard the majority of Latin inflections as ultimate. The explanation of some of them would, at all events, be rather abstruse. In English, the case is different. It is much more easy to explain the use of the word *by* to denote agency in English, than the ablative in Latin. Some of the future inflections in Latin may

present a good deal of difficulty ; but very young boys can be made to understand the use of their English equivalents *shall* and *will*, and even *should* and *would*. Let me just give a sketch of the way in which these anomalies might be explained to boys, and this will answer a very important question, how far early English may be used in teaching boys modern English.

Take the word "drive." We want to express the future. We have no one word exactly fit to do this, but can use different combinations of words :—"I am going to drive," "I am sure to drive," "I am bound to drive." Now the verb "shall" means, or meant, "to be bound," or "to be sure." Hence it would seem that we should say, I shall to drive;" but the word "shall" being so close any ally or auxiliary of the verb as to be almost one with it, and being also, as we shall explain hereafter, an old-fashioned and conservative word, can dispense with the "to," which is the modern sign of the infinitive. Thus we have "I shall drive." But it is rude to say of a neighbour, or to a neighbour, that he is *bound*, or even *sure*, to do anything. It is far more polite and pleasant to say that he *purposes*, *wishes*, or *wills* to do it. Hence in the second or third person we use *will*—"He or you will drive." The same rule applies to *should* and *would*, which are the past tenses of *shall* and *will*.

But why do we vary so curiously in the use of *should* and *would*, even when applied to the same person, as, "He said that we *should* fail, but I knew that he *would* succeed"? The answer is, there can be no possible rudeness in repeating what a man says of himself. If the man said he was sure to fail, there can be no harm in your saying it too, and using *should*, provided you do not say it as coming from yourself, but only say that he said it: "he said he *should* fail." But when you come to speak in your own person, *should* would be rude; and therefore you say, "I knew he *would* succeed." And the same explanation applies to "If he *should* fail he *would* deserve blame." To say, "he *should* deserve blame," would be a statement, rude and imperious; but that little word *if*, changing the statement into a condition, takes away the sting of imperiousness. There can be no harm in being as positive as you like in the verbs which you use about your neighbours, if your assertion is only preceded by an *if*.

Now what objection can there be to such explanations to qualify the good which they certainly must do? Some good teachers shrink with unnecessary dread from the very sound of the words "early English"? I should be as much disposed as any one to avoid anything like obtrusion of early English, or the mixing up of the study of early English with our subject. But there is a difference between study and the result of study,—a difference between proving and giving the result of proof.

Take the word *increasing*, in the phrase "by increasing his influence." To prove that this, in the earlier stage of the language, would have been written, "by *the* increasing of ;" then, as we find in Shakespeare, or, "by increasing of his influence ;" and thence to demonstrate that, in our modern curtailed phrase, *increasing* is, at least by derivation, a noun—this, as a demonstration, might be long ; but to state it, explain it, and to make boys understand and reproduce it, would not, I think, be either long or difficult. If this were once inculcated, we might be spared the annoyance of hearing, and our pupils the perplexity of thinking, that every word that ends in *-ing* is a present participle. Again, take even so simple a sentence as the popular rhyme which asks, "Who saw him die?" How can a boy be expected to parse the word *die*, unless he has been told something about the old Infinitive? I believe some grammarians give the rule that *bid*, *see*, *feel*, *let*, and *hear*, omit the *to* before the following infinitive.

But would it not be as easy to say that the old infinitive had the inflectional ending *-en*, which was first curtailed and then altogether dropped; that the common colloquial words of all language are the great conservatives of old forms; and that, for this reason, a number of old verbs in very common use still adhere to the remnant of the old form, even though it has lost its distinguishing characteristic; and consequently, in the case of these conservative verbs, which are called auxiliaries, the convenient but modern innovation *to* is dispensed with? Again for older boys, it is most desirable that the very great difference between the meaning of *to* in "I like *to* walk," and "I came here *to* walk," should be carefully explained. Where Latin prose composition is to form a part of the school course, this explanation is a great help in preparing the boys for the different methods of rendering "*to* walk" in Latin. But even where Latin is not thought of, it is an easy and useful exercise for boys to follow the teacher while he traces how the old gerund, which is scarcely an infinitive at all, "*to* walk," i.e. "*toward* or for the purpose of walking," gradually thrust itself into the position occupied by the retiring inflectional infinitive, so as to be used even where there is no notion of purpose whatever. Thus *to*, in "*to* walk," now has forces that are totally distinct; it sometimes has its proper prepositional meaning, and means "*towards*" or "*for* the purpose of;" at other times, "*to*" has no meaning at all, but merely represents the vanished infinitive inflection.

It cannot but be useful that other anomalies—as for example, the formation of the tenses of the so-called irregular verbs, the anomalous plurals *fiefs* for instance and *thieves*—should be shown to depend upon laws of derivation or euphony, wherever the explanation is brief and simple.

Some may agree with me that such explanations are both possible, intelligible, and useful, and also that boys can reproduce these explanations in the form of systematic lessons. But they may ask, how are we to get the time for this extra work? I answer, by, dispensing with a good deal of our present work, which does not deserve the name of work at all—by teaching English naturally, and not as a mere step to Latin. I have heard some persons admit that in reality English nouns have only one case; but they defend the assertion, that there are three cases, by saying that the make-believe is "such a capital preparation for Latin." But a good many of the pupils in our schools will not go on to Latin, and they have a right to be considered. And besides, I have no faith in make-believes under any circumstances least of all in our profession, between teacher and pupil. Boys who are to write Latin prose will learn far more for the purposes of Latin by being taught in English the meaning of *to*, than by committing to memory the rule that there are three cases in English—the Nominative, the Possessive, and the Objective. It cannot be, in the end, expedient to treat one language as being different from what it really is, for the purpose of studying another language more accurately. I believe that the boa-constrictor is said to be an undeveloped lizard, and to conceal beneath its skin four rudimentary feet. The fact is interesting, and has its place and time in the broader studies of advanced zoologists; but who would help a child to understand a lizard better, or a boa-constrictor better, by calling a boa-constrictor a lizard? Both English and Latin will be better taught for being taught on distinct principles. For our classical teaching, as well as our English, requires improvement. The most ardent classicists ought, I think, to join in asserting the independence of English for the sake of classical studies themselves. Has it never happened to any of us, at the end of a lesson

in Thucydides or Cicero, when verbs, nouns, and adjectives have been accurately derived and parsed, rules specified, and parallel passages quoted, and the clock is just going to strike, and we are on the point of complacently closing the book, and saying that the lesson has been well prepared—that some casual question, quite a trifle and quite irregular, reveals to our dismay that, though our pupils know all about the words, they know nothing whatever about the meaning? And now there is no more time. Are not our pupils to be pitied? We have led them up to the very top of the mountain, kept them in the right path, made tracks for them to tread in, conducted them across chasms and crevasses, cut steps for them in precipitous glaciers, and at last, with much toil and care, have half guided, have pulled them to the summit. There is a glorious prospect from the top; a bird's-eye view of wonderful beauty, vastness, and interest; but, alas, we are too late, and perhaps too tired also. The sun is set, and there is nothing to see; we cannot or will not wait; so down we come with the consolation that, though we have seen nothing, we could—if we only had the time—have seen a great deal. What we could have seen if we had only had the time—I hope to explain in my next Lecture.

Theory and Practice in the School-Room. (*)

(Continued from our last.)

Before proceeding to the concluding portion of this paper, it may be well to state my belief that, whatever method may be found most suitable in practice, the wise teacher will often make it an aim as far as possible to communicate his system and its objects to those whom it most directly concerns. The genuine sympathy which then underlies all the mingled feelings of the schoolboy towards the master will do much to lighten the troubles of both. "*Sic volo, sic jubeo, stet pro ratione voluntas*," does not satisfy the mind of any earnest and intelligent boy; and with regard to others, though obedience may be the present very convenient result of the actual or implied assertion of the teacher's authority as to the method and tendency of mental efforts, it will generally be found that minds trained under this plan will in reality gain less of the elastic flexibility, so essential, in the work of life, which is developed by the habit of voluntary mental discipline.

The Examination system can be considered as supplying, not only a test of the results of teaching, but an effective instrument *in* teaching. I do not here refer to the stimulating influence, readily liable to abuse, which the prospect of passing supplies in the work of preparatory study; but to the actual work done by the examination in indicating to the pupil his strong and weak points, in giving him selfreliance, and in showing him, with regard to each subject, the principles on which it should be treated, and the character of its most important details. The frequent recalling of things learned and put aside, teaches that all knowledge is valuable beyond the present, and encourages the habit of learning for the sake of knowing. This would lead us to consider the bearing of examinations upon the school work in general; for I cannot help agreeing with those who think that, without this end in view, their operation, however beneficial to a few as regards the special acquisition of knowledge, must

have an injurious moral effect upon the boys who receive the special training, as well as those who are left in the shade. The preparation itself will always be most effective and really useful as to permanent results, which is given by the ordinary course of school work. The evanescent character of reading under pressure is well known; as soon as the pressure is withdrawn, the disintegrating process commences, and too often nearly all that is left of the examination is the certificate. The boy returns from the examination-room with the feeling that he has at last got rid of the weight which ground him down for so many weeks, and that now he is free from the routine of his course of preparation, and to a great extent a stranger to the routine of the school. He now enters upon a period of suspense, anxiously awaiting the decision of the examiners, this suspense being aggravated by the difficulty he finds in settling down to other than examination work; or perhaps he is occupied during the interval in catching up the subjects which had been set aside to give time for the special curriculum. Of the influence of these mental fluctuations upon the character, it is not difficult to form an estimate.

Let us now look at the use of the Examination system as apparently intended by its able and persevering promoters. In the first place, the conscientious teacher feels bound to provide such a school course as shall meet the direct exigencies of the after-life of his pupils, as intended by their parents, and at the same time supply the germs of healthy mental culture. Beyond this, he seeks to place within the grasp of his pupils the outlines of some branches to which they can turn for relief and refined pleasure in the future, which will be far brighter and safer for them as young men if their tastes be thus formed and directed in boyhood. To guide and aid him in the selection, he finds a body of tests which have been accepted for years by a great number of his fellow-labourers; and he ascertains that the application of such tests has been a powerful agency in raising the profession to which he belongs. By investigation and comparison he finds that the great and successful aim and tendency of these examinations has been to encourage thoroughness and accuracy with regard to memory, thought, and expression. But these advantages are no more than the common right of every pupil. Let this system, then, be the basis of the whole school-work, and let it be plainly shown to the youngest child that he is, from the first, a fellow-traveller with the oldest, whose prospects are his own, and whose hopes he is fully entitled to share. The teacher will not, I am sure, be disappointed with the ultimate result of working in this way. It may, indeed, happen that accident has not favoured him with the opportunity of sending a large number of his boys through the public examination with signal distinction; but he will know, and they will know it also, that what the highest has gained has been really gained in just proportion by the dullest who has tried; and that the test applied to a few has, in fact, taken the measure of the mass as truly as if every boy had been directly subjected to it.

A good practical way of bringing this principle into action is found, I think, in devoting one hour weekly to a written examination, which can be carried out with great spirit and success by dictating the question, allowing a certain number of minutes for the answer to be written, stopping sharply at the time, and calling on the first in order who has an answer to read it. If right, those whose written answers agree with his, note the fact on their slates, allowance being made for difference of expression. In this way a great deal of genuine examination work can be got through; and I can testify from personal experience that there is never any difficulty as to fairness, the love

(*) Paper read by C. G. K. Gillespie, Esq., Secretary, before the College of Preceptors, London, at the evening meeting of 8th February, 1871.

of power leading boys to look forward with great pleasure to this opportunity of proving their possession of it. The whole work of the quarter is tested by similar examination in detail, but of a more imposing character; differing from the public tests only in the greater number and simplicity of the questions, a concession necessary to the principle of including all in its operation. By placing the questions before the class on a large scale, all trouble of copying and all expense of printing are avoided. A ready way of doing this consists in writing them in inch letters with a camel hair pencil on sheets of cartridge paper; they are then easily legible by a very numerous class.

I have adverted very lightly to the subject of discipline, but this has not been from any feeling of its minor importance. On the contrary, it will probably have been perceived that the systems I have suggested are to some extent incompatible with the semi-military drill of other methods. Compensation is provided by the daily publication of the "Conduct Register," the general effect of which is a desire to gain a place on it. Every boy whose conduct has been without reproach during the previous day, finds his name on the Register as having gained full marks. To avoid the labour and loss of time involved in writing such a list, a simple apparatus is used, consisting of a glazed frame filled with a number of moveable slips of wood, each having one side blank, the other bearing the name of a scholar. After the close of the day's work, the teachers meet and compare notes, the results being entered in the mark books. All the names having been previously turned upwards, those of scholars whose marks full short are turned over, so as to disappear from the Register for that day; the whole process for a school of seventy boys occupies not more than ten minutes.

On the whole, I have been, and am, content to see much honest and healthy freedom in things not unlawful, when I find its result to be some cheerful but real love of learning, some good will towards the teacher, and I trust some genuine reverence for the sacred ends to which all useful knowledge may every day be applied. I am fully aware that no brief sketch could pretend to carry out the title of this paper, but it has been my endeavour to direct attention to the consideration of the true value of many matters of detail the treatment of which involves important principles. We often hear it said that every teacher has his own views, and his own way of carrying them out: enough if all be guided by the common precepts of truth. Practice suggests many expedients for the avoidance of errors and the economy of time. Such contrivances always give pleasure to the young, and stimulate their interest in the work; as, for instance, when in Book-keeping a boy delights to open accounts with his schoolfellows, and send them into the Bankruptcy Court by ruinous acceptances; or when, in writing a copy, he finds that by beginning at the bottom, and gently covering his upward work with the blotting paper, he can avoid the common misfortune of copying his own mistakes instead of the model.

I remember my librarian being much troubled by the difficulty of sorting the exercise-books used for different studies, till we hit upon the simple plan of using small labels, the different positions of which served as an index to the subjects.

Having been indulged thus far in my attempt to draw some profitable hints from little things, I have only to add that my purpose will have been served if they be counted deserving of discussion, and if any one of us thence receive a new light upon a portion of the morrow's duties. To us nothing is insignificant that the children bring us; each of us worthily to fill his place must feel that in our work of development we constantly need to compare great

with little things; each day's experience brings home to us with increasing force the trite old maxim, that trifles make the sum of human weal or woe; and it is no discredit to one of the noblest utterances of ancient eloquence, to apply, even to such small affairs as these, the argument, "I am a man, I count nothing human alien from me."

"The Brotherhood of Teachers.*"

The Brotherhood of Teachers! What an immensity of meaning these words convey! How much of Christian charity and sympathy, of united friendship and mutual forbearance, is suggested by this expression! But how few of us have fully realised its import. How many teachers there are who yet stand aloof from all efforts at union, and view with apathy the struggle in which the more earnest men of their profession are engaged. Perhaps no occasion could be more opportune for the consideration of the functions and scope of a brotherhood of teachers than the eve of the annual Conference of the National Union. The fact that some two hundred representative teachers will assemble on Monday next in Manchester, and that the various associations throughout the country tax themselves in order to be there represented, prove at once that the "Brotherhood" is not now a mere phantasy of the mind, but is becoming a great reality. To those who have laboured long in the cause of professional union and independence, these evidence come as the first fruits of weary working, and as the earnest of a full fruition of their labour and hopes. There have been brotherhoods benevolent and brotherhoods professional, brotherhoods social and brotherhoods political, but a brotherhood educational is a product of the present age. It is true that in the City companies we have brotherhoods *quasi* educational in their purpose, but which have become in course of time merely social in their character. Not that this quality in a brotherhood is to be condemned. Rather should it be the means of binding its individual members more firmly in bonds of amity and friendly union.....

A brotherhood of teachers, to be a useful and permanent institution, must be founded on broader bases than those referred to. It must embrace all who legitimately belong to the profession. It should include not only elementary or certificated teachers, but those of every grade and of every denomination. Teachers of all ages and of all attainments should be able to claim its fostering care and grasp its guiding hand. Nor should our Scotch and Irish brethren be excluded from its benefits. No brotherhood can be truly national that fails to open its arms to every teacher in the United Kingdom. The whole body of educators, from the head-master of Eton to the humblest village teacher, should be pervaded by the same spirit of professional unity, and animated by a desire to extend brotherly help and sympathy to any member of the fraternity. It is because we see in the National Union of Elementary Teachers the germs of our ideal brotherhood, that we speak thus earnestly on the subject. We trust that our representatives will not lose sight of the broad principles we enunciate.

The existence, or rather the possibility of existence, of such a brotherhood, demands, however, very high qualities in its members. There must be no apathy. Every member must actively fulfil his or her share of the duties which membership involves. There must be no professional jealousy. How often do we find teachers even now more ready to find fault with their fellows than with those out-

* From the Schoolmaster.

side their own ranks. There must be less mistrust of ourselves and of one another, and a greater confidence in the dignity and power of our calling. There must be the earnest desire to make the next generation more intelligent, more moral, and more religious than the present. We must believe that the destiny of the country is, under Providence, placed in our hands, and we must so act as to evidence the strength of our belief. We must, too, be willing, within certain limits, to subordinate our own interests to those of the general body, and endeavour to refrain from seeking the realisation of our own fancies at the expense of corporate action. We must also give of our substance to maintain the existence and extend the benefits of such a brotherhood.

We may well consider, in the next place, what may be achieved by means of a really National Brotherhood. The advantages would be threefold—to the State, to the people, and to the profession. And as these benefits are produced by the work of education, we shall first consider what advantages will accrue to the educators. With such a brotherhood existing, the great body of teachers would command a legitimate and powerful influence in all educational matters. Scope would be found for the promotion of meritorious and experienced teachers by opening up those higher offices which, we affirm, should be filled by members of the profession. This, again, would produce a wholesome activity, tending to better work and improved instruction in the schools, and would create in teachers themselves an ambition for higher scholarship. The schoolmaster would be relieved from those petty acts of tyranny and oppression which individually he is powerless to avert. We should, let us hope, see the training college system superseded or modified, and the training of *all* teachers made real by the establishment of colleges united to the universities. This established, the appointments to schools of all grades could be made on professional merit, and a teacher would rise in his profession according to his deserts. Other advantages occur to us, but we have space only to say that with such a brotherhood we might secure the real value of our labours, which is now denied us by an undue interference on the part of the Education Department with the law of supply and demand. To the State would be secured a nation of sober, contented, and educated citizens, willing at all times to obey the law and to aid the executive in the interests of progress and order. To the people would be secured the incalculable benefit of an improved education, resulting from the reform of educational arrangements, which a powerful union of teachers would certainly produce.

We may be sanguine in our hopes, but our deductions are true. It cannot be denied that the welfare of a community depends upon the sobriety, honesty, industry, and religious sincerity of its people. It is equally true that these qualities can only be secured by an intellectual, moral, and religious education. This, again, will be impossible under any system which fails to produce teachers of the highest character. It will be seen that a brotherhood of teachers such as we have imagined is no selfish concern, but that whatever improves the quality and status of the teacher will be again to the nation. We commend our ideal of a National Union, not only to the Manchester Conference, but also to the private schoolmasters of the country.

The Study of Languages.

Every age, as well as every individual, has some question which it applies as a test or gauge to all studies and departments of knowledge, and by which is measured

their relative value and the importance of their claims. I have said, in a previous article, that the prevailing thought of our own age was that of Humanity, and it will be readily seen that from this has sprung the question with which every effort and aim is greeted, "*Cui bono?*"—to what good of our common humanity does this tend?—of what practical use will this be in our daily life and needs? And this may be either one of the most profound, or the most shallow of questions; the most shallow, if he who asks would imply that any knowledge is, of its own nature, useless,—if he forgets that all things are so linked together, so many causes flowing into one effect, so many effects springing from one cause, that even in one word may sometimes be contained the whole history of a nation, with its struggles, its failures, and its triumphs. But the question becomes profound in meaning, if the end of knowledge, and spirit in which it is sought, are regarded. For even the coldest and most abstract science, when studied with the vitalizing power of love, which looks towards the common gain of humanity, may ripen into a rich fruition of results.

There are some studies,—Mathematics and the Natural Sciences,—whose uses in practical inventions are so obvious, that they pass almost unquestioned in any sense; while the unity of others, and especially of the languages, is continually doubted, disputed, and sometimes wholly denied. Even with those who approve those studies their defined uses are often insignificant and limited. If you should ask a child why he learns a language, and he has thought at all upon the subject, he will tell you, repeating the expressed opinions of those around him, that it is because many interesting books are written in it, which he should read. Yet, in all probability, five or six volumes will be the extent of his perusal, and he will not be able to tell you why the translations of these should not benefit him equally as much. Or perhaps he will tell you that he may visit foreign countries, and will be able to travel with greater ease and improvement, if he can speak the language which is used. But one tongue gives you familiarity with only one nation, and but few ever mingle so long or so intimately with any people, on a mere tour, to learn much of their daily lives by intercourse alone. Fortunately there is a vague consciousness behind this imperfect recognition of its uses, that still reconciles most minds to the many years and arduous efforts bestowed upon this department of knowledge, and assures them that its results are upon a deeper and broader foundation than mere probabilities.

I shall endeavor in this paper to define to you some of its benefits more clearly. And in the very first place I would say that the realizing knowledge of men and their native countries, which is given by language, does not at all depend upon travelling abroad. That, it is true, is a great aid, but it is not absolutely essential; and you may learn familiarly of the characteristic modes of thought and action, and the ruling spirit of diverse and far-off races, by an earnest study of their words, even if you should never leave your own land for a month.

But this study must not be solely confined to the masterpieces of their poets and authors. There we see the results only, the finely-burnished and perfectly-moulded statue of bronze, but already cold and hardened. It is in the study of the words themselves, fused and still ductile with the warmth of the very life of the people: that we see the formative process, as it were of speech. For in a moment of impetuous emotion and excitement, men will fashion their words, as they sometimes forge their weapons of dire need. And those strong and idiomatic expressions, at first termed *slang*, and scorned by the higher classes, will at last gain their true ground, and pass as current coins of pure metal. Think, for instance,

of the word "*mob*,"—contraction of *mobile vulgus*,—and its origin in our own language. How vividly this terse syllable of contempt brings before us the very scene,—the crowd of moving faces, swayed with blind passion, shifting hither and thither at every caprice, fluctuating to every unguided impulse of revenge or favor; and so watched by a man of higher culture and colder nature, who, seized upon by the power of the spectacle below, flings down upon them the word of scorn. And so sharply stamped upon it is the impress of this picture that it has endured until now. Just so the word *insult*, to leap upon the prostrate body of a foe,—burns still with the implacable rage of the old, unchristian natures. So also is *wrong*, derived from *wrung*, denoting the injury, the injustice, that wrings heart and soul with its keen torture of pain.

The list of these words, each with its own burning picture and strongly-defined device, is endless, and may be extracted from our most common phrases; although they are now so often and so coldly used by ourselves, that we have ceased to feel the white and tingling heat of passion in which they were at first forged. And in order to gain a yet wider range of results than even these alone would give you, the thought must be continually borne in mind that no word, however low and common in its origin, can be unworthy of careful notice, if it has been so far a power as to be retained in frequent use. Colloquial and provincial phrases, quaint, strong, and terse as they are, though often incorrect according to the prevailing authorities, will reward investigation by the keener insight into obscure fragments of history and local customs which they afford to the earnest student; giving these, perhaps, with a picturesque vividness not to be found elsewhere.

As one instance, we might mention a verb confined almost exclusively to our Southern States, *i. e.*, *to tote*, or to carry on the head, in contradistinction to the simple expression of carrying, or bearing a weight. How distinctly one sees the action so described,—the slave instinctively adopting the modes of Southern countries, especially the Syriac and Oriental, and raising his burden to his head. Although this is apparently a trifling act, it is perfectly characteristic of both races; for the Caucasian and Northern race lift a weight always by the hands if possible, and bow the head in reverence and social courtesy, and by this mark you recognize a dominant nation; while in the readiness of the others to bend their head and shoulders to a burden, one sees long habituation to a master's rule. There is another word, popularly considered a vulgar perversion, by which we are led back to our old Anglo-Saxon origin, and our common claim in Spencer's enchanted kingdom. Who does not remember the true knight in the "*Facry Queene*,"

"Who rather joyed to be than seemen *stich*,
For both to be and seem to him was labor lich?"

Then again is the common idiom, "*clean gone*," with its suggestion of bare-swept and empty places, and its associations with our old Saxon translation of the Word, in whose simple version of the crossing of the Israelites, it is said, "*Until the people were clean over Jordan*." Thus, even from the most inelegant and common language, a word is sometimes learned, in which a secret spring of kinship is touched, and a new picture or thought gained, which you had not before seen or understood.

In a foreign language, the words which are called untranslatable, the phrases for whose delicate and subtle shades of meaning we can render no precise equivalent, which are more characteristic, open to us most wisely the different modes of thought and life in the new phase

of humanity which you study. General construction, also, the length and relative position of the words, have their own peculiar significance.

The French language is, for instance, full of words expressive of impulse, of fervid emotion, intense impression, as *tout à fait ravissante*, *tout à coup il paraît*, *verve*, *élan*, *s'élancer*, etc., etc. Its favorite tense is the historical present; for the French narrator does not only describe, he sees, he feels every event on which he touches. As in the scene in the southern forests (*vide* Chateaubriand's "*Atala*"), the author says, "*tout est mouvement, murmure, parfum*;" it is no longer a story you hear, but a panorama that unfolds itself before the eyes of both. It is a language that abounds in brief words, and quick accents, impetuous enunciation and keen, sudden emphasis of position—"Et moi, j'ai tout perdu!" "*L'audace, l'audace, toujours l'audace!*" For France is to the world what the power of imagination is to the human mind. While the slower Anglo-Saxon intellect sees inevitable difficulties in its most impassioned dreams, hesitates, ponders, prepares for defence, modifies here and there, and adapts its ideal to real circumstances, the fiery Gallic mind darts, like an arrow from a bow, straight to its aim. Rapid, versatile, agile, the Frenchman perceives quickly, feels intensely; but all so swift are his transitions from love to indignation, from pain to rapture, that our less dextrous mental sight can scarcely follow their track, and these changes which we do not comprehend, appear as proofs of a light and shallow temperament. We fancy them, from the same lack of resemblance, visionary and unpractical; but in one sense, no people are more peculiarly *realistic*. For as the imagination, at a suggestion or a hint, pictures a whole scene in strong outlines and glowing colors, so with them to think is to do; and the facts of France are as wildly fantastic as the image of a dream. From the fancies of a Fourier, the passion of a Mirabeau, the studies of a Napoleon, you have straightway a new social organization; communes and republics ruled by a mob, a poet, a prince; a Cæsarean empire. For the white light of reason this impetuous nation substitutes the colored gleams of desire and illusion.

Nor is the German language less characteristic of the traits of its race. This people is of all others the most child-like; and the fact that its literature abounds in subtle and abstruse philosophies and profound thoughts, does not at all controvert this; for who does not know that, of all questions, a child's are the deepest and most unanswerable? The problems which float up in the mind of a child, who is feeling out for his first knowledge of God, of man, of life, are those which lie about the very root of existence. You find in the Germans also that supernatural element which so strongly pervades a child's atmosphere that he sees life in the flickering light, the shadow that sweeps along the wall, the worked stitch, the waving bough of the old tree; and thus you have the key-note to the *Doppelgänger*, the *Heinzelmännchen*, the *Geisterband*, the *Erl König*, the *Lorelei*, and *Undine*, and the thousand fantastic creatures that people the German romance and ballad. You meet again the same resemblance in the instinctive and ready imitation of sounds, in which this tongue so peculiarly excels, as in Goethe's and Schiller's ballads, Burger's "*Lenore*," and the poems of Kopisch. Nothing can be more vivid than the whistling winds, the rustle of the dry twigs, the trampling hoofs, and the ringing of the bells, "*Ganz lose, leise, kling ling ling*" in the weird creation of Burger.

And again you recognize it in the quickness to form new words, some peculiarly bright with fresh, quaint, child thoughts, as *Fingerhut*, *Handschuh*, for thimble and

glove; and in the spirit which substitutes for our expressions, to decay, wither, grow dark, the softer ideas of blooming itself away, shining itself out, etc., as *verblumen*, *vergrünen*, *verglummern*. Also, a child's gregariousness of disposition is perceptible in the German race; and to this quality and its consequent capabilities of massing themselves and uniting in action, a great portion of their national greatness and triumph is due.

I might follow out this same train of thought throughout other languages but my space does not allow, and I can only trust that these slight and fragmentary suggestions may serve to point out somewhat of the subtle beauty and wealth of thought which may be gained from even grammars and dictionaries, if studied with earnestness and interest. Our language itself contains, within two of the expressions by which we describe the study of the languages, the lessons of their whole use and aim; for when we speak of one as well versed in *the humanities*, and having received a *liberal* education, do we not thereby imply that the end of learning is to liberate the mind from narrow and selfish prejudices into a deep sympathy with the humanity of his kind? So, along the whole line of the world's progress, you find earnest students and deep thinkers foremost in winning the freedom and amelioration of the condition of the people. And a learned scholar who would, for instance, read Virgil, for its elegance of style and grammatical construction merely, has caught less of its spirit than a blundering school-boy, who, with all his mistakes, feels the strong, adventurous, daring, and simple endurance of the wanderers from Troy. For it cannot be too often repeated that, without the loving and moral faculty of sympathy, learning may indeed be acquired, but wisdom cannot.

"Love is ever the beginning of wisdom, as fire is of light;" and few men can every think for their race until they have learned to feel *with* it. The heart and mind of the character are as inseparable in operation as the heart and lungs of the body; they must breathe and beat in unison to preserve perfect life.—*The University Monthly*.

E. F. M.

Two Hours in a Kindergarten.

While in the city of Hamburg, I saw a door over which was the single word "Kindergarten." I had seen something of higher education in Prussia, and now saw something of the lower. Sitting upon the little forms, and engaged in a peculiar rhythmic exercise, were sixty-two children, or rather infants, from three to seven years of age. No books whatever were visible. Each child was furnished with drawing materials, and on many desks were variously cut bits of tin. Little squares of blue perforated paper and yellow crewel, slips of wood fibre, and the various geometric solids were stored away for use; and the shelves placed the animal, vegetable, and minerals under contribution.

None of the children could read, and many could not talk plainly. No effort was made to teach them the "mystical lore" of books. This child garden seemed no place for tasks and work, but only for play—for spontaneous play so systemized and directed by an adult as to furnish valuable discipline to mind and body. One could readily see that the children were getting through the testimony of the senses, the foundation of all knowledge, an accurate acquaintance with the external world of matter. Happy in the guidance of a sympathetic and skilled teacher they were getting naturally and easily what they otherwise would have got with many a blunder, or never got at all. They were discriminating colors, hues and tints; were

learning the forms, measurements, distances and properties of bodies; were passing judgment on the uses, construction and adaptability of organs in the vegetable and animal kingdoms. They were making models drafting plans, developing their muscles by calisthenic concerts, learning the "music of motion" by such marching as would rejoice the strictest drill master in the realm, and practising the "symphony of sound" by the utterance of cossetting songs, and by the unstrained, improvised melody of children and birds.

This Kindergarten seemed to be really a nursery where, by systematic training, all the right powers of the being were developed in a just order and proportion. It was simply a supplement to natural processes. There being no infliction of tasks, either mental or bodily, and light athletic sports alternating with the more sedentary employment, there seemed as little probability of dwarfing the body as of stultifying the intellect. And, on the other hand, if nature's processes are safe, to teach a boy to make skillful and intelligent use of his body, and to know much of the natural world, at a time of life when every faculty is alive to sensuous impressions, cannot tend to produce a dangerous precocity of mind.

But this training seems not only harmless but very valuable, and very direct in its uses in life. The viciousness of street children is proverbial, and chiefly because of their hap-hazard, Topsy-like development. Again every one who has remarked the meagre results produced by those who teach the nicer mechanical arts and trades to young apprentices, can testify to the importance of senses trained to accurate observation, and of fingers and hands skilled in delicate manipulations.

You who sit with self-congratulation in the high places of pedagogy, what would you not give to see in your own pupils the gleaming eye of intelligence, and the calm consciousness of victories won which I saw in the faces of these infants! We cannot say that education begins in infancy and the first flushings of the face from an alert curiosity. At the legal school age our children might be such philosophers in their knowledge of natural objects, and so expert in the management of their bodily powers, as to put our wrinkled cheeks to blushing. A child *must* grow and learn, and that with unexampled rapidity; and were it possible to arrest the desire for sensuous impressions, he would enter the schoolroom, when the State admits him, a driveling idiot. But systematize his culture, follow the course of natural development, lend the guidance of sympathy and skill, and in due time he will pass from the exclusive study of things to the study of books with an awakened interest and an unfeigned devotion to mental pursuits.

EDWARD TAYLOR.

—*Indiana School Journal*.

POETRY.

A LEGEND OF NIAGARA.

BY MISS FAIRWEATHER.

The day was calm and still, no sound was heard,
Save the shrill whistle of some forest bird.
The wild deer in the shade at ease reclined,
And not a leaf was rustled by the wind.
Far out upon Ontario's placid breast,
A birch canoe lay, like a swan at rest;
The lazy fisher, in the depths below,
Beheld his scaly victims come and go
Like silent shadows from an unknown world,
While o'er his head the watchful fish-hawk whirled.
So long and so intent the Indian's gaze,

He noted not the sun's o'erclouded rays,
Till flashed the lightnings forth with lurid glare,
And crashing thunder shook the quiet air.
He grasped his paddle, and, at every stroke,
The swelling billows into foam-wreaths broke.
Onward he dashed to gain the wished-for shore.
Alas! his feet would press its sands no more;
For o'er the boiling tide the Manitou,
The evil spirit of the waters, flew,
And as he came he laughed in frenzied glee,
Another victim in his power to see.
The Indian, horror-struck, in slight of land,
Let slip the paddle from his nerveless hand;
When from the darkened cloud above there came
A voice which called the Indian by his name.
And downward through the storm a maiden fair,
With swarthy cheek, and loosely flowing hair,
Descended to his side, then upward bore
The trembling savage to the Spirit shore.
The baffled demon gazed upon the cloud,
Then raised his voice, and shrieked and wailed aloud;
The green-robed forest shuddered at the sound,
The winds affrighted dashed in circles round,
A while his fury raged; but, tired at last,
Down to Niagara's slimy caves he passed.
The maid, pursuing, chained him while in sleep,
And there for ever must the Demon weep.
And now, when evening's pensive moonlit ray
Lights up his glittering chains of silvery spray,
His lone voice, echoing through the liquid wall,
Makes the wild music of the water-fall.

(Written for the Journal of Education.)

By MRS. LEPROHON.

OCEAN BEACH ON A STORMY EVENING.

Sad was the scene and lonely
Down by that wave washed shore,
Where the wide, boundless ocean,
Heaves, tosses, ever, more;
Shadows were thickly falling,
O'er chuff and rocky steep,
O'er dark and low' ring heavens,
O'er wild and foam-flecked deep.

No golden gleams of sunset,
No clouds of rosy hue,
Illumed that scene so dreary,
No glimpse of azure blue,
But the dark tinted billows,
With deep and muttered roar,
Came swiftly rolling landwards,
Breaking upon the shore.

Long line of foam, white, seething,
Checkered the wide expanse,
With wierd and ghostly gleaming,
Seeming the gloom to enhance;
Whilst now come softly creeping
Gray, mists along the coast,
With motion vague, uncertain,
A phantom, shadowy host.

Hark! 'bove the roar of waters
List to that sullen boom!
Is that a gleam of lightning
Flashing across the gloom?
A minute gun sad signal
From o'er that stormy sea,
Come to their help, oh Father!
They have no hope save Thee!

Blacker come down the shadows,
Fiercer roll in the waves,
Deeper the muttered thunder
Booms up from ocean's caves,
Higher the stormy billows
Fling up their foam wreaths white,
Earth hath no scene more lonely
Than ocean beach to night,

We desire to draw the attention of our readers to the following advertisement of Mr. Desbarats. Many of them may find it a source of profit and amusement to enter into competition for the prizes so generously offered by that enterprising publisher.

WANTED!!

\$1275 REWARD.

To the Literary Men and Women OF CANADA.

We want to become acquainted with you!

We want to unearth the hidden talent, now buried in our cities and hamlets, inland farms and seaside dwellings, primal forests and storm-tossed barks.

We crave narratives, novels, sketches penned by vigorous Canadian hands, welling out from fresh and fertile Canadian brains, thrilling with the adventures by sea and land, of Canadian heroes; redolent with the perfume of Canadian fields and forests, soft as our sunshine, noble as our landscapes, grand as our inland seas and foam-girt shores.

What inexhaustible fields in the realms of fact and fancy lie open to your industry and genius, women and men of Canada! What oceans of romance! What words of poesy! Why then do we see so little worthy of note brought forth in literature by our countrymen and countrywomen? Merely for want of material support and encouragement! That is all.

Now we open a tournament to native talent, and invite all to enter the lists. We ask for novels and stories founded on Canadian history, experience and incident — illustrative of back wood life, fishing, lumbering, farming; taking the reader through our industrious cities, floating palaces, steam-driven factories, ship-building yards, lumbering shanties, fishing smacks, &c., and we offer the following prizes for the best Canadian stories:

	1st prize.	2nd prize.
For a story of 100 cols.	\$500	\$300
" " 50 "	250	150

For the two best short stories, complete in one number, \$50 for the best, \$25 for the next.

We want to have an essentially Canadian paper, and gradually to dispense with selections and foreign contributions, &c.

Stories will be received until the first of October, when the selections will be made and the prizes forwarded at once. Rejected stories will be preserved for three months, and the authors may have them returned on forwarding stamps.

Send along your manuscript now as soon as you please.

GEORGE E. DESBARATS,
Publisher, Montreal.

Catholic Commercial Academy. THE OPENING CEREMONIES.

Speeches by LORD LISGAR—By HON. P. J. CHAUVEAU and others.

The old style of entirely classical education is beginning to some extent, to give place to a more practical course, better suited to the wants of commercial men. In this country the new mode has of late years come pretty generally into vogue, and in many of the Roman Catholic educational institutions throughout the country a thorough commercial course forms an important part of the curriculum. Montreal alone was in this respect somewhat backward, especially among our Roman Catholic fellow citizens, but this want has at last been very well supplied by the Roman Catholic School Commissioners in the new Commercial Academy, which was opened yesterday with great *éclat* by their Excellencies Lord and Lady Lisgar.

The site for the institution has been admirably chosen, a more healthy and cheerful situation could not have been found within the city limits. It stands on the height of land between Ontario and St. Catherine streets, and its grounds abut on St. Urbain street. It is a substantial limestone structure of a massive and imposing appearance, and from its commanding position may be seen in almost any part of the city. The interior

is in perfect keeping with the external appearance, the numerous class-rooms are large and cheerful, with high ceilings and all the most modern improvements in school furnishing and architecture. The academic hall situated at the top of the building, commands, from its windows, an extensive view of the city, the river and the suburbs. It is beautifully fitted up and is really a credit to the city.

THE INAUGURAL CEREMONIES.

began yesterday afternoon 19th June at three o'clock, when Lord and Lady Lisgar arrived, accompanied by Miss Dalton, Captain Ponsonby, Mr. Tourville, and several other ladies and gentlemen. They were met at the entrance by Hon. P. J. O. Chauveau, Minister of Education, and the R. C. School Commissioners. A few moments were spent in visiting the different class rooms, &c., after which the vice regal party were conducted to the Hall, where the principal ceremonies of the day were to take place. Arrived there, their Excellencies, and other distinguished visitors took seats on a raised dais at the eastern end of the room, Lord Lisgar occupying the chair. Every available seat in the body of the Hall was occupied by a brilliant assembly of ladies and gentlemen, among whom may be mentioned, Hon. Senator Ryan, Hon. Senator Ferrier, Mr. M. P. Ryan, M. P., Professor Dawson, Mr. Wm. Lunn, and many others. The proceedings were begun by the orchestra, who played in admirable time and tune Mendelssohn's "Marche du Mariage."

Mr. BELANGER, on behalf of the Roman Catholic School Commissioners of Montreal, then presented an address to His Excellency in which the gratitude which the Commissioners felt at the honour done them by the visit of Lord and Lady Lisgar was expressed. The object of the academy was defined, and the indebtedness of the commissioners to the zeal of the Hon. Minister of Education, the liberality of the Quebec Government, and the patriotism of the citizens of Montreal. One of the happiest moments of the commissioners and of the academy would certainly be, having inaugurated it under the auspices of so eminent a statesman. The best wishes of the commissioners were also promised to Lord and Lady Lisgar, and the address closed with a hearty wish that long and happy days might be their portion.

His Excellency, in acknowledging the Commissioners' address, said: The office you hold is one of honor and usefulness. In countries like this in which the powers of government are centred in the people, exercised by them through their representatives, it is of special importance that the avenue of learning and of sound education should be of easy access to all, and that those whose wealth and position raises them above their fellow citizens should use their influence and send their aid to the establishment and support of institutions such as this [applause.] I rejoice, therefore, to see the interest you take in this institution, whose practical sphere of usefulness cannot fail to be of great advantage to the country. The allusions which you were pleased to make to my past services are only too complimentary, and it cannot fail to be a source of gratification to think that in leaving Canada I shall bear your good will along with me. On Lady Lisgar's part I beg to assure you that she has much pleasure in attending here to-day, and we both join in thanking you very cordially for the good wishes you express in our favor [applause.]

An address from the Principal and Professors was afterwards read by Mr. Archambault, Principal of the Academy. It expressed the profound respect which the Principal and Professors had for their Excellencies, and their lively gratitude for the kind consideration displayed in their visit. The happy events which had signalized the enlightened administration of His Excellency would surely form one of the brightest pages in our history, and the pupils of the institution would be reminded of the eminent public and private qualities which had rendered the stay of His Excellency in the Dominion illustrious; qualities which would cause them long to regret his too early departure from this country. His zeal in the cause of education was acknowledged, as also his attentions to several of the educational establishments of the city. His Excellency was requested to convey to Her Majesty an assurance of the devoted loyalty of the Principal and Professors, and to express to Lady Lisgar their most respectful homage and ardent wishes for her health and happiness.

His Excellency, after expressing his thanks for the loyal and dutiful address, said:—I am touched by the kind and flattering terms in which you are pleased to speak of my success in the cause of education. It is certainly a object which I have much

at heart, and one, the importance of which it is, in my opinion, scarcely possible to overrate. All honor is due to those who further the good cause, but special honour to those who, like you, devote your talents and the labour of your lives to this special object. The discharge of your daily duties requires much patience and no little toil, and I can only hope that your efforts may be crowned by what must ever be your most coveted reward, the fructifying of the good seed which you are daily sowing in the minds of your pupils. Lady Lisgar and myself unite in wishing you complete success in the more extended field of operations upon which you are entering. [Applause.]

Masters DESBARATS and OSTEL read an address in English and French from the pupils of the Academy. The thanks of the scholars were respectfully tendered to Lord Lisgar for condescending to preside at the inauguration of the institution, which afforded another proof of the interest taken by Her Majesty and her representatives in the cause of education. His Excellency was also congratulated upon the marked prosperity of the country during his administration; he was requested to tender to Lady Lisgar the hearty good wishes of the pupils and their desire for her continued happiness, as well as their thanks for the favor of her presence on the occasion. The hope was expressed that he might long enjoy his honors on the other side of the Atlantic, and long be spared to aid in the spread of knowledge and the maintenance of the British Empire of which they were proud to form a part.

His Excellency replied as follows:—I beg to thank you for the address which you have just presented to me, and to assure you that I have had much pleasure in attending here to-day in order to mark the interest I take in all that concerns the cause and advancement of education. With you it rests to take advantage of the facilities for acquiring practical and useful knowledge which this and kindred institutions place at your disposal, and I rejoice to think that so wise a provision is being made for the wants of a rising community, by the placing within the reach of all the means of acquiring an early and practical training in those useful branches of science and art to which they intend to devote the energies of mature life. [Applause.] I am much obliged to you for your kind expressions and good wishes in favor of Lady Lisgar and myself. It cannot fail to be a source of pleasure to both of us to think that our residence in Canada should have been at a time which has been marked by general and steady prosperity. [Applause.]

Master Francis DONNELLY then presented Lady Lisgar with an address in which Her Ladyship was thanked for her interest in the institution of which her welcome presence was a proof. The native flowers of which the bouquet was composed were offered as the fit emblems of the fresh and pure feeling with which Her Ladyship was wished God speed on her return to that glorious land, whose name was a household word in our Canadian homes.

Her LADYSHIP very gracefully acknowledged the offering, and a farewell address was afterwards presented by one of the pupils.

His EXCELLENCY then said:

I scarcely thought that I should be called upon to make any observation, beyond answering the addresses with which I have been honored and do not know that I can, on short notice, add much to what I have already conveyed in answer to them. I am always happy to take part on any occasion which has for its object the advancement of education. This institution after much success in previous tuition is about to enter upon a wider field of usefulness and to occupy new and greatly enlarged premises. It embraces two distinct courses of study, a preparatory which comprises a sound general elementary education, without classics—and a commercial course founded upon a principle which has found favor widely, and amongst men of great eminence in the United States. The idea of the system is to enable young persons who have completed their general education in the preparatory school to make themselves acquainted with the practical details of business life, in its great departments of bookkeeping, banking, telegraphy, general mercantile and commercial transactions. The principles which underlie the economy of life are studied and explained as well as all the minutiae and nature of traffic, so that the foundations are accurately laid of a complete and symmetrical education applicable to all the varied exigencies of a business life. In a great commercial country such facilities for acquiring practical acquaintance with business appear to be very valuable. They will no doubt abridge the tediousness of a long apprenticeship.

save precious time and those who have profited by a previous sound education to enter at once upon fields of usefulness and honorable exertion. The mistake which has occurred elsewhere is here guarded against of allowing this commercial education, however perfect for its own purpose, to supersede a sound general education—it should be the supplement to, not the substitute for, general education. One provision is made within these walls against this substitution, and the system appears to offer all that can be desired within its own scope. Speaking of education generally, I am persuaded that the most strenuous and unremitting efforts should be made to base it upon the sure rock of pure moral and religious instruction, this to my mind is of the essence. To refer to another point, I am old-fashioned enough to hold that a competent knowledge of the Latin language is very desirable, and regret that it should be entirely dropped out of view. It is not of difficult attainment—would require no great sacrifice of time, and once attained is a key and facility to many other branches of knowledge. Still, perhaps, in many cases, it must be omitted, and I dare say the Committee have carefully considered the matter here. There is, however, another which should in no case be omitted. Here, I am glad to find will be kept in view, the frequent practice of translation from one language to another—from French into English and *vice versa*. In his memoirs Lord Brougham says:—"It was an inestimable advantage to me that my studies were directed by my great kinsman, the Principal, Dr. Robertson. He always recommended translation as tending to form the style by giving an accurate knowledge of the force of expression, and obliging us to mark and estimate the shades of difference between words and phrases in two languages, and to find by selecting the terms, or turning the idiom, the expression required for a given meaning. Whereas, when composing originally the idea may be varied in order to suit the diction that most easily presents itself, of which the influence by rhymes, as moulding the sense as well as suggesting it, is a familiar example." Lord Brougham spoke of translation from classical authors, Latin or Greek; but Canning, the distinguished orator, found the same advantage in translation from French. He formed by translating from the works of Massillon and Bossuet a style remarkable for its elegance and accuracy. It is not, perhaps, probable that many of the pupils of this college will be called upon to make orations, but they will have epistolatory correspondence to conduct, and nothing can be more conducive to ease and correctness in letter writing than the habit of composition derived from the assiduous practice of translation from good models in a foreign language.

The Hon. THOS. RYAN said he had been requested to say a few words on behalf of the English speaking Catholics, whose children would obtain a valuable education in that institution. It was a step in the right direction to associate the two races who form the people of this country, to associate those who possessed Canada in early times with those who had more recently established themselves here, but who had one common bond of union—the bond of religion, which, as His Excellency had well remarked, should be the basis of all education [applause.] There had hitherto been a want of an institution where a good sound mercantile education was afforded to those whose inclinations led them in that course of life, or who possessed, perhaps, neither the leisure nor the means required to enable them to devote themselves to a classical education. However much they who had been trained in past days might regret the falling away from the study of the classics, which was now apparent, yet they must be convinced that in this age, which was a practical rather than a poetic age, one of the necessities was such an education as was offered in that institution. He need scarcely congratulate the commissioners on the great success they had achieved in erecting so magnificent a building, and in bringing so large a number of scholars under its roof, and further placing them under the charge of able professors. All this was very gratifying, and if there was one thing more required to complete the success of the work it was found in the presence of the Governor General of the Dominion at the opening of the institution. He trusted that that fair play which ever to his knowledge had characterized Canadians of French origin would be displayed towards the children of English speaking Catholics, who might be educated in that commercial academy, that the pupils would all be placed on an equal footing. He need not appeal to that love of fair play and generosity so often displayed in this Province of Lower Canada by the French speaking population, when he had before his mind the examples of liberality shown not only by those united

in religion, but speaking a different language, but towards those also of other religious professions. [Applause.] He was, therefore, delighted to notice the presence of some members of the Protestant Board of School Commissioners. [Applause.]

Hon. JAS. FERRIER, a member of the Protestant Board, said he was charged by the Rev. Canon Bancroft, the acting Chairman of the Protestant Board of School Commissioners to submit a letter from the Rev. Canon and to request that it might appear in the record of the day's proceedings. He [Mr. Ferrier] desired to express the harmony that had prevailed since the appointment of the two Boards of Commissioners. They had acted in entire harmony in regard to monetary matters which were an important part of the Education question; and in reference to building that magnificent school-house and the other school-houses of less dimensions, which the Protestant Board had erected, he must state that the Commissioners must have more money, and the Hon. Minister of Public Instruction, who had shown himself fully acquainted with their requirements, would be prepared at the next session of the Legislature to place a much larger sum at their disposal than they had received in the past. [Applause.] The Commissioners devoted their entire time and attention to the work of education, but unless they obtain larger grants they will not be able to meet the pressing educational wants of the community of Montreal. These views, he was satisfied, were those entertained by the members of both Boards, who had acted as one in regard to this branch of the question. [Applause.]

The following is Canon Bancroft's letter:—

MONTREAL, June 19, 1872.

DEAR MR. LUNN:—As I take it for granted that you will be present at the opening of the Academy on the Plateau, to-day, may I beg that you will convey to the gentlemen of the Board of Roman Catholic School Commissioners my sincere regret that I am prevented from attending by the meeting of our Synod, which takes place at the same hour. I congratulate them most cordially on the success which has crowned their efforts, and shall hope on some future occasion to have the pleasure of visiting the building.

Believe me to be,

Yours very sincerely,

CHAS. BANCROFT,

Acting Chairman.

Principal Dawson, as a Protestant School Commissioner, had one word to say, namely, that the Boards of Commissioners, Protestant and Catholic alike, acted in harmony, because they felt, and felt strongly, that the minds and hearts of our young people were, of all the resources of the country, those which should be most carefully cultured. We might have our mines and fisheries, and manufactures and trade, but what were all those without the culture of the minds and hearts of our young, without which culture all our resources must remain undeveloped. He should be glad to see the time when Protestants and Catholics were united at one board of school commissioners [Applause], and he believed there might be a good time coming, when that would be brought about; at all events, he hoped to live to see the day when they would have examinations of both schools in common, and thereby ascertain which Board was providing the highest and best education. [Applause.] In the meantime, whilst the two Boards exist, they were prepared to go on one with the other in an honorable and friendly rivalry. [Applause.] They should each strive to possess the best schools and the most efficient staff of teachers or provide that no child in this city should be so poor as not to have the opportunity afforded of acquiring a good education; to provide that this city should set an example in the matter of affording a good education in its schools, and to provide that this great and growing city should supply an education which would bear comparison with that afforded by any city on this continent. [Applause.] The Protestant commissioners would work to secure that position, and the Catholic commissioners would also work to that end, and they would rejoice each in the success of the other. [Applause.] He was deeply gratified at being present on that occasion, and able to express the good will and kindly interest felt by the Protestant commissioners in the work of the Catholic Board. He recognized in that beautiful building and the practical character of the course of study an earnest of the fact that the Catholic commissioners were going to do a great and good educational work for this city. He said "going to do," because the Commissioners were

only commencing the great work. The opening of the Prince Arthur School by His Royal Highness and of that school by His Excellency the Governor General would serve to mark a stage in the history of that vast educational undertaking, not culminated, only begun. The opening of that and similar institutions would be looked upon as one of the most brilliant achievements of the Superintendent of Education (Mr. Chauveau), and he hoped some of them would live to see the present system of education brought to a state of maturity. [Applause.]

The Rev. Father VILLENEUVE said that he had been called upon to represent his Venerable Superior who would have much better explained than he could do his joy and satisfaction at seeing the prosperity of this establishment—a prosperity which was due in a great measure to the generosity of the Minister of Public Instruction. Establishments of this kind were rapidly multiplying in the country, and he could not but express the satisfaction which he and the other members of his order felt at their prosperity. He would explain the cause of this satisfaction. More than two hundred years ago the Rev. Seigneur of Montreal established a system of education in this city, civil as well as religious, and at the present time there was no part of the Dominion which did not possess educational institutions of an admirable kind and up to the present moment the Seminary of Montreal labored for the development of education of all kinds in the city. It was evident that professional men could not expect to arrive at a high position without the study of classics. The seminaries both of Montreal, and Quebec had been eminently successful in imparting instruction of this character. Of this the Hon. Mr. Chauveau who had been a pupil of the Seminary of Quebec, and Sir George E. Cartier who had attended the Montreal College, were examples. The population, however, was developing with a surprising rapidity, and it was impossible for the Seminary to give education in all the different branches that were required. The Seminary required aid, and this they had found in the academy which they were then inaugurating. High tribute was paid to the Hon. Mr. Chauveau, and the Rev. gentleman continued to speak of the necessity of continuing religious with secular instruction, and told the parents of the children in this establishment that the gentlemen of the Seminary had the same authority there that they had in their own schools, and that the pupils would receive the best of religious training. Let him add a word which came from his heart. For more than twenty-six years he had been one of the school examiners. More than three thousand five hundred teachers had passed there examinations before him, and he could by this means ascertain the progress education was making in the country. That progress was very great indeed. He then went on to urge the necessity of a more liberal remuneration of teachers of schools, praised the Catholic School Commissioners of Montreal for the liberality with which they had dealt with their teachers and hoped before long a law would be passed by the Quebec Parliament, which would not leave instructors of our youth at the mercy of Commissioners, whose sole endeavor was to pay as little as possible. The representatives of the Bishop, said that Monseigneur Bourget had been prevented from attending through ill-health and his numerous duties. He pointed out the necessity of religious and secular education and drew from the illustration which he had given a comparison between the people of this country and those of France. Both were of the same origin, both many years ago of the same habits and manners, but while the people of France had changed for the worse, the people of this country remained true to the faith which they had brought with them from their native land. He maintained that this was owing to the fact that in France the people had been led away by bad teaching, while in Canada the people had still been under the influence of religious teachings.

Hon. P. J. O. CHAUVEAU said that he had been praised very much beyond his deserts; but if a sincere desire for the advancement of education and a desire to render justice to all parts of the community counted for anything he was deserving of some credit. He congratulated the gentleman who presided over the Jacques Cartier Normal Schools of this city, that so distinguished a person as the gentleman who had been appointed at the head of this establishment had been one of his scholars. He also congratulated the Commissioners upon the presence of the Governor-General, who, in various ways, had done so much for education. As Minister of Education, he expressed his sincere gratitude to the members of the Corporation of Mont-

real, for the courageous, disinterested and independent manner in which they had done their duty in imposing the somewhat unpopular tax for educational purposes. Their efforts had been crowned with success, one of the most flattering evidences of which was the building in which they were at present assembled,—built at a cost of \$60,000,—besides several other elementary schools under the charge of the Catholic School Commissioners, and the Royal Arthur and other schools, directed by the Protestant Commissioners. In conclusion he thanked his Excellency for the honor which he had done them by his presence.

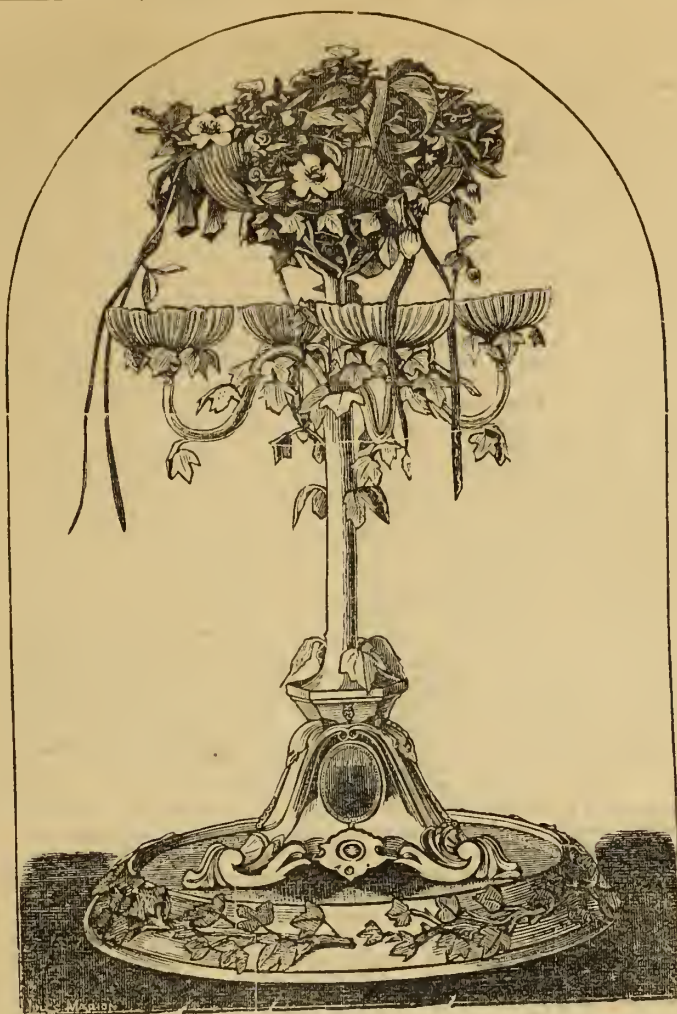
His Excellency then presented good medals to Masters Alphonse de Legare Parent and Emile Vernier for general excellence.

When the above interesting ceremony had been completed a table was brought in and placed upon the dais. On it stood a beautiful silver epergne, handsomely decorated with flowers, destined for presentation to Hon. Mr. Chauveau.

In presenting this handsome testimonial, Mr. C. S. Cherrier read an address.

Hon. Mr. CHAUVEAU in reply said: Gentleman I am at a loss how to convey to you my gratitude for your great kindness. The testimonial which you have presented me with will remain in my family as a most agreeable token of the sympathy of my Montreal fellow citizens. The bereavements which have befallen me since leaving the city are such, that when looking into the past, I cannot but feel deeply the contrast between the present time and the years of happiness which I have spent amongst you. They were so replete with marks of kindness from my fellow citizens of all creeds and all origins that the duty of contributing to the good harmony which exists among them has been to me a very easy task. I have been happy to help as far as I could the intellectual movement, which of late has made such great strides among us; and it has been a source of great pleasure to me to join in the literary festivals of my fellow citizens of British origin as well as those of the race to which I belong, [applause]. If I have been able under our former institutions to render to the cause of public instruction services, which you value too kindly, I have been happy in remaining, under the new order of things at the head of a department to which I was connected by so many ties. It has been the privilege of the government of the Province of Quebec to secure and extend the guarantees which the constitution grants to the various religious creeds in matters of education, and that policy in which the position which I hold assigned me a leading part will have the best results, thanks to the good will of both sections of the population, as remarkably instanced in the joint action of so many distinguished citizens on both sides on the present occasion, [applause.] It has also been the good fortune of that government to lend a powerful assistance to the movement which is so rapidly being made in this country for its settlement, and the development of its resources, by the construction of new lines of railways. The prosperity of our cities will receive from that movement an impulse, which renders it the more necessary to bestow the greatest care on all that is connected with the education of youth. Your efforts and your generous contributions towards preparing your children for the great future which is being opened to them will be the natural and evident complement to your exertions in the direction of commercial and industrial progress. Madame Chauveau and myself will be ever grateful to you for your kindness. Its remembrance will be added to the many pleasant recollections of our stay in Montreal. I cannot help but feel deeply when I think that I have left here a daughter who devotes herself to the education of your children; and this thought, after more cruel separations, is in a degree consoling. Please, gentlemen, receive the assurance that your kind words will ever live in my memory, and that on my return to the city where I was born, where I lived so long, and where I have received so many marks of kindness, nothing, as you have so happily expressed—nothing shall be allowed to set up a prescription against that title of fellow-citizen which has been granted to me here on so many occasions, and which you have to-day so gracefully confirmed. [Loud applause.] Please accept my best wishes for the continued prosperity of your noble city, and for your happiness and that of your families.

The proceedings were brought to a close by God Save the Queen, which was sung by the scholars, accompanied by the orchestra. His Excellency Lord Lisgar and Lady Lisgar then took their departure with the ladies and gentlemen who accompanied them.



Presented to the Honorable Pierre J. O. Chauveau, Minister of Public Instruction for the Province of Quebec, by the City of Montreal, the 19th June 1872.

The Natural History Society.

ANNUAL MEETING—ADDRESS OF PRINCIPAL DAWSON.

The annual meeting of the Natural History Society was held on Saturday evening, May 19, Principal Dawson, L.D.D., F.R.S., presided, and there was only a small attendance of members. After the minutes of the last meeting had been read, the address of the President was delivered.

The President, in the course of his address, said that as the society had done him the honor to elect him twice in succession as president, and as the address of last year was almost entirely occupied with local details, he might be permitted to direct their attention, in the first place to some general topics of scientific interest, and only to notice their more special work at the end of his address. From the many subjects to which their attention and that of kindred societies had been called during the past year he might select the present aspect of inquiries as to the introduction of genera and species in geological time; the growth of their knowledge of the primordial and Laurentian rocks and their fossils; and the questions relating to the so-called glacial period. There could be no doubt that the theory of evolution, and that phase of it in particular which was specially advocated by Darwin, had greatly extended its influence, especially amongst young English and American naturalists, within the past few years. They constantly saw reference made to these theories as if they were established principles, applicable without question to the explanation of observed facts, whilst classifications, notoriously based on these views, and in themselves untrue to nature, had gained currency in popular articles, and even in text-books. In that way their young people were trained to being evolutionists without being aware of it, and would come to regard nature

wholly through that medium. So strong was that tendency, more especially in England, that there was reason to fear that natural history would be wholly prostituted to the service of a shallow philosophy, and that their old Baconian mode of viewing nature would be quite reversed, so that instead of studying facts in order to arrive at general principles we would return to the mediæval plan of setting up dogma based on authority only, or on metaphysical considerations of the most flimsy character, and forcibly twisting nature into their requirements. Thus "advanced" views in science lent themselves to the destruction of science, and to a return to semi-barbarism. In these circumstances the only resource of the true naturalist was an appeal to the careful study of groups of animals and plants in their succession in geological time. He had himself endeavored to apply that test in his recent report on the Devonian and Silurian flora of Canada, and had shewn that the succession of Devonian and carboniferous plants did not seem explicable on the theory of derivation. Still more recently in a memoir on the post-pliocene deposits of Canada, now in course of publication in the *Canadian Naturalist*, he had, by a close and detailed comparison of the numerous species of shells found embedded in our clays and gravels, with those still laying in the Gulf of St. Lawrence and on the coasts of Labrador and Greenland, shown that it was impossible to suppose that any changes of the nature of evolution were in progress; but on the contrary that all those species had remained the same, even in these varietal changes from the post-pliocene period until now. Thus the inference was that those species must have been introduced in some abrupt manner and that their variations had been within narrow limits, and not progressive. That was the more remarkable since great changes of level and of climate had occurred, and many species had been obliged to change their geographical distribution, but had not been forced to vary more widely than in the post-pliocene period itself.

Facts of that kind would attract little attention in comparison with the bold and attractive speculations of men who could launch their opinions from the vantage grounds of London journals; but their gradual accumulation must some day sweep away the fabric of evolution, and restore English science to the domain of common sense and sound induction. Fortunately, also there were workers in that field beyond the limits of the English speaking world. As a noteworthy example he might refer to Joachim Barraude, the illustrious Palæontologist of Bohemia, and the greatest authority on the wonderful fauna of his own primordial rocks. In his recent memoir on those ancient and curious crustaceans, the Trilobites, he dealt a most damaging blow at the theory of evolution, showing conclusively that no such progressive development was reconcilable with the facts presented by the primordial fauna. He showed that remarkable as the modifications in the heads, thorax and tailpiece of the trilobites were in structure, form and ornamentation, no such law of development could be traced in them. He also passed in review the cephalopods, and everywhere he met with the same result that the appearance of new forms was sudden and unaccountable, and that there was no indication of a regular progression by derivation. His testimony was the more valuable, inasmuch as the armulose animals generally and the trilobites in particular had recently been a favourite field for the speculations of English evolutionists. The usual *argumentum ad ignorantiam* deduced from the imperfection of the geological record, would not avail against the fact cited by Barraude, unless it could be proved that we knew the trilobites only in the last stage of their decadence, and that they existed as long before the primordial as that was before the pereniac. Even that supposition, extravagant as it appeared, would by no means remove all the difficulties. Leaving that subject they might turn for a little to the growth of their knowledge of the older fauna of the earth. In America palæozoic life descended almost, if not quite, as low as that of Europe. The researches of Mr. Murray in Newfoundland, together with the study of the fossils by Mr. Billings, had revealed a lower Potsdam sandstone, while Messrs. Hartt and Matthew, by their praise-worthy explorations of the primordial fauna of St. Johns, had enabled them to establish the Acadian group, on the horizon of the lower slate group of Jukes in Newfoundland, and of the gold bearing rocks of Nova Scotia. He had reason to believe that Mr. Billings would shortly be able to lead them to still greater depths, and to introduce them to the fossils of Sir William Logan's Huronian group. It was thus clear that the student of American Geology had to add a new or rather very old chapter of his knowledge of the other rocky formations. In connection with that subject, Dr. Sterry Hunt had raised some new and startling questions as to the classification of all the old metamorphic rocks of Eastern America, and had roused not a little of that controversy which was the life of scientific progress. Dr. Hunt naturally attached not a little importance to the mineral character of the crystalline sediment, and in regions where stratigraphy was obscure and fossils were wanting, he did well to claim precedence for his own special department of chemical geology, though those who had been accustomed to regard mineral character as an uncertain guide, and to place their reliance on superposition and fossils, would hesitate to give their adhesion to his views, except so far as they might be established by other criteria, while, at the same time, they must admit that Dr. Hunt had immensely increased the value and importance of chemistry as an element in geological reasoning. Nor could there be any doubt that the promulgation of Dr. Hunt's views had given a new impulse to the study of that subject, and in the coming summer many skilled observers would be engaged in putting to those ancient, crumpled and mysterious rocks, which underlie or are associated with the fossiliferous rocks of eastern America, the question to what extent they would respond to the claims made on their behalf by Dr. Hunt. More especially they might look for much from the researches of Sir Wm. Logan who had for some time been applying his unrivalled skill as a stratigraphical geologist, to the further elucidation of intricacies in the structure of the Eastern Townships in Quebec, and in whose matured results, whether in strict accordance with those deduced from the previous work of the survey, or modified by his later researches, would be of the utmost value with reference to the structure of the whole of Eastern America. The recent discoveries in the fossils of the primordial rocks had re-opened those discussions as to the terms Cambrian and Silurian, which raged some years ago, between the late lamented Sir Roderick Murchison and his contemporary and survivor, the venerable Sedgwick. Dr. Hunt had ably reviewed the history of the subject in the pages of the *Canadian Naturalist* with the view of inquiring as to the best nomenclature for the present, and arrived at conclusions, in harmony with those maintained by Sedgwick many years ago. He (Dr. Dawson) had long felt that the nomenclature introduced by the great authority of Sir Roderick Murchison and the English Survey, and followed somewhat too slavishly on this side of the Atlantic, required a reform, of which, indeed, Sir Charles Lyell had to some extent set the example in the latest edition of his Elements. He had affirmed that the Silurian system really consisted of two groups, which should have distinct names. Dr. Hunt had the credit of raising

the question in practical form and he agreed with him that the term Silurian should be restricted to the upper Silurian, which constituted a distinct period of the earth's history, equivalent to the Devonian or carboniferous. The lower Silurian was really a distinct group, but to avoid the multiplication of terms, he concurred in the view that it might well bear the name Cambro-Silurian, whilst the names Cambrian and Primordial would remain for those great and important fossiliferous deposits, extending downward from the Potsdam in America, and constituting an imperishable monument to the labours of Sedgwick and Barraude. There still remained the question of the gap between the fauna of the Primordial and that of the Laurentian; he had hoped ere this to have done something to bridge it over, and he might state as the result of researches still incomplete that in rocks of Huronian age in Bavaria, and probably also in Ontario, evroon had been found. In the middle and upper Cambrian they knew as yet few limestones likely to contain such a fossil, but they had in Labrador a species of *Wetralogothus*, one of which he had ascertained to be a calcareous chambered organism of the nature of a Terebratulid, though there seemed some doubt that others were allied to sponges; in the Cambrian Silurian, in the limestones of the Trenton group, animals of the type of evroon returned in full force. The concentrically laminated fossils which sometimes formed large masses in those limestones, and which were known as stromatopora, were mostly of that nature, though it was true that fossils of the nature of corals had been included in them. In the Silurian proper they had similar if not identical forms, and in all these fossils the skeleton consisted of a series of calcareous layers. On a still higher horizon, that of the Devonian, those organisms abounded, so that certain limestones of that age in Michigan contained mosses sometimes twelve feet in length, and in one place constituted a bed of limestone twenty-five feet in thickness. In some respects these Devonian forms were intermediate between the *evroon* of the Laurentian and the *Parkeria* and *Loftusia* of the greensand and eocone tertiary. They thus learnt that these gigantic representatives of one of the lowest forms of animal life had extended from the Laurentian through the Huronian, Cambrian and following formations, down nearly to the close of the palæozoic. He had no doubt that when these successive forms were studied more minutely they would show, like the trilobites, evidence rather of successive creations than of derivation, though in creatures of so low organisations the differences must be less marked. The point he wished to insist upon was their continuance from the Laurentian down to a comparatively modern geological period. Upon the third subject of his address he might say that he had reasserted and supported by many additional proofs, the theory of the combined action of icebergs and glaciers in the production of the Canadian boulder-clay and other superficial deposits, which fortified by the great names of Lyell and Murchison, he had for many years maintained in opposition to the views of the extreme glaciologists. It was gratifying to find that researches in other regions were rapidly tending to overthrow extreme views on that subject, and to restore that department of Geological inquiry more nearly to the domain of ordinary existing causes. Whymper, Bonney, and other Alpine explorers, had ably supported in England the conclusion which he, after a visit to Switzerland in 1865, ventured to affirm, that the erosive power of glaciers was very inconsiderable. The recent German expedition had done much to remove the prevailing belief that Greenland was a modern example of a continent covered with a universal glacier. Mr. Milne Home, Mr. McIntosh, and others had ably combated the prevalent notions of a general glacier in England and Scotland. The idea of glacier action as accounting for the drifts of Central Europe and Brazil, seemed to be generally abandoned. There were cheering indications that the world enveloping glacier, which had so long spread its icy pall over the geology of the later Tertiary periods was fast melting away before the sunshine of truth. With the exception of that which related to the postpliocene, the Geology of Canada had hitherto had to deal only with the more ancient formations; now, however, there opened up to them a vast field of mesozoic geology in the far west. The explorations in British Columbia and Vancouver's Island, would no doubt, tend to enrich the annals of science and also to disclose these sources of material wealth, which would ere long attract large population and capital to the Pacific Coast. In the meantime perhaps no features excited greater interest on the part of the Geologist than the appearance of a comparatively highly altered condition in sediments of no great Geological age, and the occurrence of coal in Vancouver's Island Associated with animal fossils of cretaceous date. Dr. Dawson then went on to say that the Society had undertaken a new branch of Scientific work, that of dredging in the deep and hitherto unknown parts of the Gulf of St. Lawrence, and they had to congratulate themselves on important scientific results obtained in a manner equally creditable to the Government and the society, and its scientific curator, Mr. Whiteaves. They had obtained a knowledge of the fauna of the Gulf to the depth of 250 fathoms, and had added nearly one hundred species to the known marine inhabitants of the Gulf—some of them of great scientific interest. They had also learned several interesting facts as to useful and injurious marine animals, and as to the habits and food of fishes, and had awakened the

Government of Canada to the importance of such researches. It was hoped that these researches would be renewed in the coming summer, and it was much to be desired that the society should have means at its disposal to enable a second observer to be employed and more thorough observations to be made as to the temperature of the water at considerable depths. In conclusion, he thought that they had reason to congratulate themselves on the measure of success that had attended their efforts in the past, and to hope for renewed and extended usefulness in the future.

Mr. G. L. Marler then read the report of the Council, which stated that the debt had been greatly lessened, and that the publication of the *Naturalist* had been arranged upon a different and more satisfactory basis. A thousand dollars had been paid towards the debt in the building, leaving the same amount remaining, and it was recommended that increased and immediate exertions should be made to raise the balance. During the year the society had lost seven members whilst thirty-three new ones had been added. The field day had been a very pleasant excursion, and it was desirable to continue it. Many scientific contributions had been placed in the society's records, and the Council recommended that a committee should be formed to make further arrangements as to dredging.

Mr. Whiteaves read the report of the scientific curator which gave a melancholy account of the want of funds which caused many of the specimens the society had to be wasted for want of cases to put them in.

On the motion of Mr. E. E. Shelton, seconded by Professor Darcy, the reports were adopted.

The Rev. Dr. De Sola proposed a vote of thanks to the President for his able address on that occasion.

Mr. J. H. Joseph seconded the resolution which was carried.

The election of officers was then proceeded with: Mr. Barnston was elected President, Dr. Dawson declining to accept the position again; Dr. Dawson, the Metropolitan, Dr. Hunt, Dr. De Sola, Mr. Billings, Sir W. Logan, Mr. Selwyn, Dr. Smallwood and Dr. Carpenter, were elected Vice-Presidents; Mr. Marler, Dr. Marler, Dr. Watt, Mr. McCord, Professor Bell, Mr. Shelton, Dr. Edwards, Mr. Drummond, Mr. Joseph and Mr. Robb were elected on the Council; and several Committees were appointed.

Professor Darcy expressed a hope that there would be a large attendance at the field day, for many people were ignorant of the beautiful places near the city, and the meeting closed.

Natural History notes from Isle Perrot and St. Annes.

The following is a brief description of some of the more interesting specimens collected, and facts observed, at the Isle Perrot and St. Anne's on the last last field-day of the Society.

GEOLOGY—The votaries of the hammer found their best collecting ground at St. Anne's. There both the fossiliferous beds and the pebble conglomerate of the Potsdam Sandstone can be well studied, the former in situ. The only fossils collected were the curious cylindrical perforations to which the name *Scolithus* has been given. These were supposed to have been originally the burrows of marine worms, but Mr. Billings has shewn, at a late meeting of the N. H. S., that they are probably casts of sponges. Well preserved specimens of three species of fossil shells were collected in the Calciferous Sand Rock, which crops in the fields opposite St. Anne's Station. Two of these have as yet been found in no other locality. A fine boulder of Laurentian gneiss was observed on the banks of the river.

ZOOLOGY—The only mammal collected was a dead example of the Mole Shrew *Blarina*. Birds were very numerous and in fine plumage. No less than 45 species were observed by Mr. Passmore, to whom we are partly indebted for the following list:

Birds of Prey.

Red-tailed Buzzard, (rare).

Climbing Birds.

Black-billed Cuckoo
Downy Woodpecker

Golden-winged Woodpecker

Perching Birds.

Belted Kingfisher
Chimney Swallow
American Swift
Tyrant Flycatcher
Great Crested Flycatcher
Pewee Flycatcher
Least Flycatcher
Wood Thrush

White-bellied Swallow
Red eyed Vireo
Warbling Vireo
Cat Bird
Ferruginous Thrush
Purple Finch
American Goldfinch
White-throat'd Sparrow

Wilson's Thrush
American Robin
Blue Bird
Ruby-crowned Wren
Golden-crested Wren
Black and White Creeper
Golden-crowned Thrush
Blackburnian Warbler
Chestnut-sided Warbler
Yellow Warbler
American Redstart

Summer Snow Bird
Song Sparrow
Swamp Sparrow
Bobolink, or Rice Bunting
Cow Bunting
Red-winged Starling
Rusty Grackle
Crow Blackbird
Common Crow
Blue Jay

Scrapers (Razores, or Gallinæ).

Ruffed Grouse

Wading Birds.

Spotted Sandpiper
Yellow-legged Plover

Purple Sandpiper (very rare)

A nest of the Cat Bird and another of the Ruffed Grouse, both containing eggs, were detected during the day. A few common land newts, and fine specimens of Garter Snake, also a single example of the much rarer Spotted Neck Snake (*Storeria occipito maculata*), rewarded the industry of the zoologists. The disciples of Isaak Walton cared apparently more for sport than science, otherwise they might easily have captured examples of the interesting fish known to naturalists as the "River Moon Eye," which is common at this locality. Alcoholic preparations, and a skeleton of this fish, now in the British Museum, were sent by the writer to Dr. Gunther, from St. Anne's. This species, formerly referred to the herring family, now forms the type of a separate group, which is placed between that which includes the carp, suckers, minnows, &c., and the herring family. Very few land or fresh water shells were noticed, and none of any rarity or special interest. The almost total absence of any butterflies or moths, to the discriminating observer, gave warning of the showers that fell later in the afternoon. Many kinds of beetles were collected, by far the larger number of which were carnivorous ground species. Among the most curious of these, was the beautiful and singular "bombardier" beetle. This little creature, when irritated, emits what looks like a puff of bluish smoke, which is accompanied by a slight report. Those who were on the look out for microscopical material among the insects, were fairly successful. The greatest prize that fell to their share was a few Poduræ which were taken under decaying wood. The Poduræ, or "springtails" as they are sometimes called, are minute insects, devoid of wings. They are, nevertheless, very active and can jump to a remarkable height for their size. They are covered with minute scales, just like those on the wing of a butterfly; and these scales are favorite "test" objects for high powers of the microscope. Microscopists are at issue as to the real nature of the markings on these scales, for when very high objectives are used, so many optical "errors of interpretation" may and do occur, that seeing is by no means necessarily believing in this case. We sighed to think that the operations of the Natural History were, too much like the microscopic markings just spoken of, on a very small scale.

BOTANY—Several flowering plants occur on Isle Perrot, which are either uncommon, or are not found at all, in the immediate neighbourhood of the city. The number of species collected (70) was large, but few rarities were observed. Two uncommon ferns have been recorded from this island, *Dicksonia punctilobula* and the narrow Leaved Spleenwort, *Asplenium Angustifolium*; but we did not observe either in any of the collections made. The Pink and the Yellow Ladies Slipper, The Three Leaved Aralia, The Star Cucumber, the Clintonia and the Painted Trillium were conspicuous in several of the competing bouquets. In Mr. McConnell's collection we noticed specimens of the "cuckoo flowers" of the old country, made familiar by Tennyson's well-known lines:

"The honeysuckle round the porch has wov'n its wavy bowers,
And by the meadow trenches blow the faint sweet cuckoo-flowers:
And the wild marsh-marigold shines like fire in swamps and
[hollows gray.
And I'm to be Queen o' the May, mother, I'm to be Queen o' the May."

The other and more homely Saxon name of the "cuckoo-flower" is given in the second line of the song [commencing "When daisies spied, and violets blue"] which terminates Shakespeare's play of Love's Labour Lost.

J. F. WHITEAVES.

The McGill Normal School.

PRESENTATION OF DIPLOMAS—ADDRESSES BY PRINCIPAL DAWSON
AND OTHERS.

Yesterday afternoon, 2nd June, the presentation of diplomas to the teachers in training in connection with the McGill Normal School, took place in the hall of the institution. The Vice-Chancellor of the University, Dr. Dawson, presided, and amongst the audience were Hon. J. Ferrier, Professors Hicks, Darey, Cornish and McGregor, Mr. Wm. Lunn, Mr. J. H. R. Molson, Professor Robins, Dr. Howe, Rev. S. J. Hunter, &c. The proceedings were pleasantly interspersed with music, the pieces performed being a pianoforte duet, overture to Auber's *Masaniello*, by Misses Cameron and Hunter, and a duet, a theme on airs from Offenbach's "*Grand Duchess*," by Messrs. Weir and England, and Donizetti's chorus "*Hark! how the winds are raving*," all of which were well rendered.

The Chairman said, in opening the closing meeting of the fifteenth session of that Normal School, he had in the first place to express his regret that the Honorable Mr. Chauveau, the Minister of Public Instruction, was not present with them as he had wont to be in times gone by. Mr. Chauveau desired him to express his regret that he was unable through public business to be present. They all knew him as a zealous friend of the Normal School and as one who had been present whenever possible, to give the diplomas. He thought they must all congratulate the Principal and Professors of the Normal School and the students in the school classes on the work of the past Session. It was a Session in which the school had been attended by a larger number of students than during any previous session whatever, and during which, consequently, very heavy work had devolved upon the officers; but it was a session also in which the work had in every respect been smoothly conducted without difficulty occurring, and in which an unusually large number of students were now prepared to take diplomas. There was another matter of considerable interest and an exceedingly pleasant one which he wished to mention to them; it was the donation to the school of the first private endowment or benefaction it had received. The McGill College Normal School was a public institution, supported by the Government of the country: it was not a private endowment of any kind as the McGill College was, but a public institution—supported by the Government for public purposes. Such institutions in this country had not been very much in the way of receiving private endowments or benefactions. That he thought was perhaps owing somewhat to a misapprehension on the part of many who might have benefitted them to the effect that public institutions of that kind, supported by public funds, were not in need of such benefactions. But there was need of them in two ways: first, because the public aid given to those institutions was by no means abundant, and in the next place such benefactions were of great value to institutions of that kind. A young man who passed through the classes of the Model School some years ago, and took his diploma in the elementary classes of the Normal School, and had taught his three years successfully and well, as required by his engagement with the school, but who had subsequently entered into business on his own account, and was prospering, had written to the Corporation of McGill University, expressing his gratitude for the education he had received in the model and normal schools, and his high sense of the value of that education with reference to his success in life. He offered to give an annual prize of \$40 for competition in the elementary classes of the Normal School. The gentleman whom he alluded to was Mr. J. C. Wilson of this city, and he thought the action of this gentleman was in every way creditable to him as showing his warm feeling of gratitude towards the institution which had been of service to him. They might, however, almost say in looking at this example, as the Lord once said, "One has returned to give thanks, but where are the rest." [Applause.] It might be thought by some that the hundreds of students who were educated in the school when they left thought no more of it. He thought that this was not so, but there was a feeling of good will towards the Normal School entertained by hundreds of those who had gone forth from the school, and who in time would probably follow this admirable example by assisting the Normal School and other institutions, to the instructions they received in which, they attributed their success in life. [Applause.] The Corporation of the University and friends of the school would join with him in expressing the great satisfaction they felt in being able to announce this the first private benefaction to the Montreal Normal School. [Applause.]

Principal Hicks read the report on the work of the session. It stated that during the past session 108 applicants had been admitted into the school. Of these 10 were male students, and 98 female students; 33 were resident in Montreal, 54 from other parts of Canada, and one from the United States. Of those admitted 33 had already obtained diplomas from the Normal School, and re-entered to study for a higher certificate, 5 entering for the Academy class and 28 for the Model School Class. The remainder of the applicants joined the class studying for the Elementary School diploma. To the above must be

added one University student, who entered the school in order to obtain the Academy diploma, according to the arrangements as set in the Normal School Calendar. At the close of the examination this session 69 students were recommended for diplomas. Five for Academy diplomas, 18 for Model School diplomas and 46 for Elementary School diplomas. The addition of these diplomas to those previously issued by the Normal School will raise the whole number granted to students of the McGill Normal School since its inauguration to 716. Of the teachers just enumerated, 101 of both sexes obtained their diplomas during the two sessions immediately preceding the one just closing. Out of the 101 just spoken of 64 sought and obtained engagements as instructors in the Province. Twenty three returned to the Normal School to obtain a higher diploma; one entered the McGill University, where he is now a student; and in reference to the rest, Professor Hicks in some cases received sufficient reasons for their not being engaged in schools, and in others he had not been able to procure the necessary information owing to removal to distant parts of the Province. He trusted that this statement would be found satisfactory, and that it would be considered as evidence that the McGill Normal School still continued to provide a staff of teachers, who were well aware of what was expected of them when they had completed a course of training. With reference to those who were now about to leave the institution, he had every reason to anticipate that a very large proportion of them would immediately obtain appointments, and that of the rest a very fair number would re-enter the school in order to secure a higher standing. On no previous occasion had the school had a more intelligent class of young persons offering themselves for the teaching profession. The report proceeds:—I feel sure that in the end we shall be satisfied with the result of their labours, and that they themselves will have no reason to regret in after life that they have been connected with the work of education. I cannot refrain from saying, also, that in obtaining so large a number of applicants every year for admission into our Normal School we are very fortunate. This will appear the more satisfactory when it is considered that in many countries the supply of candidates for normal school training is not left to chance, but that by systematic arrangements the best public schools are made nurseries from whence every year a large number of properly trained young persons are obtained, who, on entering the training institution, are found proficient in all that elementary work which must be carefully attended to before we can proceed successfully to any higher course of training. I trust that before long some such system may be adopted in this country, and that we may not be left to chance for our yearly supply of Normal School pupils. Arrangements such as this involve a large yearly outlay, but they are beneficial in the end, and, indeed I may say that as far as England is concerned the training institutions depend upon them as a means of supply for each year's course of training. It is only by a scheme of this nature that we may expect to increase our number of male students, as merchants and persons engaged in business will not fail to secure the services of the boys about to leave our model schools, and thus deprive us of any chance of getting them for the teaching profession. It is satisfactory to me to be able to state that the class of young persons who presented themselves for admission into our school at the beginning of last Session were considerably in advance of those who applied to us years ago. They were more thoroughly instructed in the elements of learning, seemed to have been made more familiar with the daily routine of school duties, and in many respects were more fitted for that especial training which the Normal School is intended to supply. There can be no doubt that the whole of this arises from a desire on the part of our trained teachers to select and prepare the best of their scholars for teaching purposes, and at the same time infuse into them that love of the profession, without which much of our labor would be in vain. I most earnestly hope, that every teacher who leaves us will act upon this principle, and soon we shall see our Normal School progressing towards its legitimate object, which is not so much to impart knowledge to those who have been neglected in early life, as to instruct them in all that relates to success in the practice of teaching. I must not neglect to mention in connection with this that our own Model Schools, have supplied us with some of our best students this year. The large number of students who entered our Normal School in September last more than filled our usual seats, and we experienced some inconvenience at the opening of the session, but by addition to the furniture of our lecturing rooms this was to some extent remedied. A short time, however, will, I trust, supply us with such an addition to our building that we may not be obliged to refuse admission to applicants from the country, as was the case at the beginning of the present year. I have, as far as a busy Session would permit, continued to maintain correspondence with our teachers engaged in the country, especially with those holding situations in distant parts of the Province, and it is a subject of much gratification to me to be able to state that all these young persons, without speaking of the good which they may effect by their teaching, seem anxious to be of use to those around them, in any way, and to any extent that circumstances may permit. The Model Schools

connected with our Normal School still maintain their efficiency, and have, as I have before stated, furnished us with some of our best Students-in-training. The Boys' Department, continues under the care of Mr. F. W. Hicks, M. A., the Girls' Department under Miss F. A. Murray, and the Primary Department under Miss L. Derick, and I have no hesitation in saying that all our students have every reason to feel indebted to these teachers for the careful supervision and direction which they experienced while under training in these practising schools. The Professors have as usual given every attention to the welfare of the Normal School, and to their care and judicious management are owing the order and quietness which have marked the daily working of of the classes, and also the successful termination of the present Session. I must, also, say in conclusion that I feel grateful to the Committee of the Normal School for their careful attention to everything requiring their consideration, and especially to the Chairman, Dr. Dawson, who has not yet failed since my appointment as Principal to aid me in any way that would conduce to the success of the Institution.

The following is the

LIST OF DIPLOMAS, SESSION 1871-72.

UNIVERSITY GRADUATE.

1. D. Hodge, B.A.

ACADEMY DIPLOMA.

1. Josephine E. Smith, of Danville—Honourable Mention in Greek, Latin, Mechanics, Hydrostatics, Trigonometry, French, Geology and Drawing.
2. Charles A. Humphrey, of Cowansville—Honourable Mention in Mechanics and Hydrostatics, Trigonometry and Geometry.
3. Joseph Nickel, of New Glasgow—Honourable Mention in Hydrostatics and Mental and Moral Philosophy.
4. Otilie Fuhrer, of Montreal—Honourable Mention in Geology and Drawing.

MODEL SCHOOL DIPLOMA.

1. Agnes F. Cameron, of Montreal—Prince of Wales Medal and Prize—Honourable Mention in History, Geography, Grammar, English Composition, English Literature, Arithmetic, Mensuration, Algebra, Geometry, Book-keeping, Latin, French, Geology, Natural Philosophy, Instrumental and Vocal Music, and Drawing.
2. Wilhelmina Fraser, of Montreal—Honourable Mention in English Grammar, Composition, Arithmetic, Algebra, Geometry, and Book-keeping.
3. Frances Martin, of Cornwall—Honourable Mention in History, English Composition, Latin, Natural Philosophy and Drawing.
4. Edith Dalgleish, of Montreal—Honourable Mention in Education, Geology, Agricultural Chemistry, Natural Philosophy, and Drawing.
5. Margaret Henderson, of Montreal—Honourable Mention in Elocution.
6. Robert Weir, of Montreal.
7. Agnes Hunton, of Montreal—Honourable Mention in English Literature, Instrumental Music, Vocal Music, and Drawing.
8. Elizabeth Wadleigh, of Sherbrooke.
9. David M. Gilmore, of Havelock—Honourable mention in book-keeping.
10. Baxter England, of Knowlton.
11. Alice Charlton, of Montreal—Honorable mention in French.
12. Eliza McCleary, of Montreal—Honorable mention in Natural Philosophy.
13. Mary Anne Fairweather, of Bowmanville—Honorable mention in Elocution.
14. Anna Ray, of Montreal.
15. Elizabeth Cunningham, of Montreal.
16. Mary Jane Rodger, of St. Andrew's.
17. Jane Seroggie, of Rawdon.
18. Mary Jane Taylor, of Montreal.

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA.

1. Margaret Clarke, of Montreal—Honourable mention in Elocution, Geography, English Literature, Arithmetic, Algebra, Geometry, Book-keeping, botany, chemistry, and French.
2. Martha Elizabeth Richardson, of Montreal, honorable mention in History, Geography, English Literature, English Grammar, Arithmetic, Algebra, Geometry, Book-keeping, Botany, French and Elocution.
3. Mary Muir, of South Georgetown—Honourable Mention in Education, English Grammar, English Literature, Arithmetic, Algebra, Geometry, Book-keeping and French.
4. Alma Jubb, of Montreal—Honourable Mention in English Literature, Algebra, Geometry, Botany, French and Elocution.
5. Jessie Jamieson, of Montreal—Honourable Mention in Geography, English Literature, English Grammar, Arithmetic, Algebra and Geometry.
6. Abner Kneeland, of Stukeley—Honourable Mention in Geography, Arithmetic, Algebra, Geometry, Botany, and Chemistry.

7. Mary Laura Ferguson, of St. Anicet—Honourable Mention in Geography, English Grammar, and Bookkeeping.

8. Jane McGarry, of Rawdon—Honourable Mention in English Literature, Geometry, French and Elocution.

9. Susan Rodger, of Montreal—Honourable Mention in Algebra, Geometry, French, and Elocution.

10. Jessie Campbell, of Montreal—Honourable Mention in Geography.

11. Edouard Cornu, of Montreal—Honourable mention in History, Geography, English Literature, Arithmetic, French, Chemistry, and Botany.

12. Robert Varner, of Montreal—Honourable mention in Geography, Arithmetic, Geometry and Book-keeping.

13. Isabella Reid, of Montreal—Honourable mention in Algebra and Geometry.

14. Annabella Ure, of Montreal—Honourable mention in History, Geography and English Literature.

15. Catherine Jane Stephen, of Montreal—Honourable mention in Algebra.

16. Christina Crichton, of Valleyfield—Honourable mention in English Literature.

17. Emily Gaillard, of Berthier—Honourable mention in French.

18. Harriet McGarry, of Rawdon.

19. Fanny M. C. Boucher, of Montreal—Honourable mention in Elocution.

20. Emma Charlton, of Montreal—Honourable mention in English Literature.

21. Zelinda Cross, of Durham—Honourable mention in Arithmetic and Algebra.

22. Zadoc Lefebvre, of New Glasgow—Honourable mention in Algebra.

23. Annie Gannon, of Montreal—Honourable Mention in Geography.

24. Margaret Fraser, of Dundee—Honourable mention in Arithmetic and Algebra.

25. Ellen Henderson, of Montreal.

26. Mary Atkinson, of Montreal.

27. Jane McNab, of Montreal.

28. Mary McLean, of Melbourne.

29. Margaret C. Ferguson, of Montreal.

30. Barbara Gardner, of St. Louis de Gonzague.

31. Elizabeth Henry, of Montreal.

32. Julia Neill, of Montreal.

33. Sarah Nightingale, of Quebec—Honourable Mention in Geography.

34. Ellen Anderson, of Montreal.

35. Annie Sarachon, of New York State.

36. Victoria Trigg, of Montreal.

37. Joanna Gorman, of St. Chrysostome.

38. Hannah Engelke, of Montreal.

39. Elizabeth Fraser, of Dundee.

40. Isabella Henry, of Montreal.

41. Ada Kirkman, of Montreal—Honourable Mention in Elocution.

42. Annie O'Grady, of Montreal.

43. Mary Ann Allan, of English River.

44. Amelia Groom, of Montreal.

45. Jane McNaughton, of Indian Lands.

46. Nancy Stewart, of St. Anicet.

Miss Henderson, on behalf of the students delivered the farewell address. She tendered their most sincere thanks to the Principal and teachers for their care during the past year. She trusted that after they had left the school the teachers might continue to assist them by their kind advice and experience. They were happy because that day they reaped the fruit of the work of the year, and sorrowful because that day separated them one from another, and because since their connection with the school they had all formed many friendships. In the name of the students she thanked the ladies and gentlemen present for the interest they took in their welfare, and she trusted they would in the future so perform their duty as to merit the confidence reposed in them, and at the same time reflect credit upon their Professors.

Professor Robins then delivered the annual address to the students. He pointed out to them that they would be criticised, and that they would meet with many annoyances. But yet they might be encouraged by the thought that their work was important, that it was growing in importance, and that the difficulties they would meet had been met and conquered before, and that in the future world, if not here, they would reap the fruit of their labors. If they then found some heart made purer, more loving, by their influence, they would be rewarded for all their toil.

The Rev. S. J. Hunter also spoke and expressed a hope that the time would never come when religion and education should be divorced. Attempts to do that had been made, but the effects had always been disastrous. He hoped that the students would be true to God, true to truth, true to religion, if they were faithful, the faithful Promiser would fulfil his promise, "my presence shall go with you."

The Rev. Professor Cornish addressed the meeting, and said it must be a fact, patent to every one who had either attended the meetings of the various educational societies, or read the reports, that the past academical year of 1871-72, had been no ordinary one both in point of solid or satisfactory progress in the work of education. It had been a year of unwonted progress, and that was a matter for which they as engaged in the work of education and as ordinary citizens must feel profoundly grateful. There had been a great advancement in material progress, which was a great gratification; but if it was left to itself, and dissociated from the advancement in other things, he was not sure that it was a gratification; but that was not the case. Progress in material wealth was being made, but it was equally true that the schoolmaster was abroad. Let that be the case to a greater extent year after year and they need have no fear whatever of any advancement that might be made in material prosperity and greatness, but unless intellectual and moral progress kept pace with material it would be a bad thing for the country. It was well worthy of the best efforts and greatest attention of those who had their political affairs in hand to see to it that there was that intellectual and moral progress without which material prosperity would be a thing of naught [applause.] As to the inadequacy of the accommodation in that building, he was glad to say that through the efforts of the Hon. J. Ferrier a pledge had been given by the Government of the province that the extra accommodation should be granted as soon as certain circumstances would permit. He then went on to urge the increase of the salaries of the teachers, and the formation of a central board of examiners with the High School, so as to have a common board from which alone diplomas could go forth.

The Chairman in closing the meeting stated that it meant that they had sent out 69 young persons trained for the work of teaching, that of these six had taken the Academy diploma, which implied that they had been there for three years, undertaking a severe course of education and especial training for the work of teaching: 18 went out with the Model School diplomas, which implied two years of training, and 46 went out, perhaps to come back, having received the training for a whole session. It meant further that the people of this country were learning more and more to value teachers trained in that school and making distinction between teachers who undertake the expense and labour of coming to that school to receive the training which was necessary to fit them for their profession and those who contented themselves with cramming for a while to enable them to answer a lot of questions drawn up by the Government. It meant also that the school had already sent out 500 teachers to work in the schools of the country, and also that we had in this city the means of obtaining teachers, and he could say that the Education Commissioners gave the preference to teachers trained in the Normal School. They had there an admirable representation of the educational life and growth of the country, the persons who were about to go out as instructors to the children for the work of life.

The meeting then closed.

The Royal Arthur School.

ENTERTAINMENT BY THE PUPILS—AWARD OF PRIZES.

Yesterday morning, 2nd June, the usual breaking up entertainment was given by the pupils of the Royal Arthur School, in St. Joseph street, one of the most successful of the public schools in this city. The entertainment which was wholly performed by the children of the various classes in the school, was of a very pleasant description, consisting of songs, recitations, and instrumental music. These were all well performed, and showed how careful had been training both of the girls and the boys, and how deep had been the interest which they themselves had taken in these departments of their studies. The singing and the instrumental music, those two delightful branches of study, were especially good, and afforded much gratification to the numerous assembly of the parents of the scholars and the friends of the school who were present. The occasion this year was marked by circumstances of somewhat unusual interest, inasmuch as the Head Master, Mr. Kelly, and several of the teachers are leaving the institution; some to take other positions of usefulness in the cause of education, and some to take measures for their own advancement to higher rounds in the ladder of education. At the termination of the entertainment,

Mr. KELLY, the Head Master, gave a verbal report as to the work that had been done in the school during the year. He stated that since September they had on their roll 725 pupils; these of course had not all been there at the same time, but during the months of May and June the number of pupils on the roll had ranged from 490 to 500. A matter of great congratulation to every one who was interested in their work, was the degree of health that had been vouchsafed to their pupils. In the preparatory High school, where there was a smaller number of

pupils, Professor Robins had had to regret that several deaths had taken place, but in the Royal Arthur school all the pupils who were present at the opening of the session, and who had been with them during the year, were alive and well, although disease had been so rife in the city. The work passed through during the year had been in a great measure satisfactory; not that they might have done, or what they hoped to have done, but he believed that they could look back with great satisfaction to the progress that had been made. In connection with that he might mention that, according to the examination reports of the public inspectors, of the city schools the British American School was first in dictation, and the Royal Arthur second, and what was a matter of much greater gratification that the per centage of improvement in the Royal Arthur had been greater than in any of the schools; in arithmetic the Royal Arthur still stood first as regarded the extent of knowledge; and in the matter of writing, taking the boys separately, the Royal Arthur stood first. These were encouraging circumstances; but what was a matter of encouragement was the increased zeal of the scholars themselves. There had been discouragements, but they naturally expected them; one had been from some of the parents, which was now passed, who thought that when their children went to the school they should be placed in the classes that they (the parents) thought fit, but he and the teachers had laid down the principle that when a scholar entered that school he must enter the class for which he was adapted. He wished that the parents would understand that if they wanted their children well taught, they should send their children first to the lower departments of schools, and let them rise. He felt that that principle was being better understood in that district, from the fact that their primary department had not only been full, but they had also had during the last month between fifty and sixty applications for admission. That circumstance also showed that people were beginning to understand that the public schools in this city, were better adapted for teaching than private schools could possibly be. He believed that the difficulty to which he had alluded had gone bye, and on behalf of the staff who had been associated with him during the past year, he thanked the parents for their consideration and kindness, and for the care they had taken in seeing that the scholars came to school, and doing such other matters as they alone could do. There was still another matter of encouragement; they had been unfortunate in losing the services, last year, of many eminent teachers; their removal had been a source of great regret, yet he felt that they were under a great obligation to the Board, who had appointed their successors, for the very sufficient and earnest manner in which they had performed their services. He had been connected with many teachers for a long time, and he could say that he never met with more zealous co-operation, and such earnestness in their work, as in the staff of the Royal Arthur School. He was glad to say that the Commissioners had done much for them and that they were going to do more. It was a matter of regret that seven out of their thirteen teachers were about to take their farewell of the school that day, but he believed that the Commissioners had secured very efficient successors. He could not conclude without expressing their deep obligations to the Board of Commissioners who, in season and out of season, had favored them with their presence and counsel, who had been ever ready to hear what they had to say, and assist them. Their thanks were especially due to Mr. Lunn, who had not only been constant in attendance at the school, but had presented them with a beautiful chemical apparatus.

Prizes were then presented by Mr. Lunn to the following:—

Dux of the school and medallist, Miss Kate Patton.

Girls School.—Second Prize, Miss Isabella Stuart.

Boys School.—First, Frank Duckett; second, Edward Lancaster.

Improvement in writing, Miss Louisa Paxton; Miss Falkner's prizes; first for credit remarks and good conduct, Miss Helen Gray; for best general progress, Miss L. Gildon; for special knowledge of Scripture, Miss Beattie.

Dr. Dawson then addressed the children. He stated that the commissioners had made arrangements by which boys from that school could go into the High School with a view of following up their education; he was glad that there were some boys going from that school, for it might be to their advantage, and to the advantage of the country that they should follow up their education, and attain to other and better positions in life. From the report of the examiners of the High School he learnt that four boys from that school had been admitted on examination to the fourth form of the High School, and one of the third, a fact upon which he congratulated the school. As to the teachers who were leaving, he was not sure that it was altogether a matter of regret, because many of them were going to carry on the work of education elsewhere, and some to obtain still higher education themselves. That was the case with the head master, who, although a graduate in honours of the McGill University, was going abroad to get a few steps higher up the educational ladder. The commissioners and the community of Montreal thanked the teachers for their work during the past year, the children for their diligence and congratulated

them upon what they had learned, and hoped that they were laying the foundation for the greatest and best things in time to come.

Professor ROBINS spoke a few words, expressive of the pleasure he felt in witnessing the prosperity and progress of the school.

The proceedings then closed.

Montreal High School.

ANNUAL EXAMINATIONS.

PRIZE LISTS—SPEECHES, &c.

Few things there are in the round of events, which it falls to the lot of a newspaper to chronicle, more interesting than the annual examinations of the scholars in our various schools, which each year about this time take place. Much of the interest thus felt is very naturally created by the recollections of one's own school days, and a comparison between the present and the old time. There is, too, that interest which the progress of education cannot help but create, the picture of happy faces, with visions before them of well-earned holidays, and also those faces of fathers and mothers, which, less brimful of fun and merriment, yet wear a look of quiet happiness and satisfaction which it is very pleasing to see.

The Montreal High School for many years has held the highest place among our educational institutions. It has struggled hard against many difficulties, and now, having come under the superintendence of the Protestant School Commissioners, promises even better things than in the past.

Burnside Hall, in which the examinations are annually held, is a large, airy, but somewhat mean and bare looking room. There is not the slightest attempt at decoration, and everything about it from the comfortable ink stained desks to the walls covered with black boards, bespeak the school room.

Yesterday 25th June, there was an unwonted life about the old hall, and an air of cheerfulness, was given to it by the presence of some hundreds of ladies, for whom seats were found about the corners of the room, and on the well worn forms. From the keen interest which man, in fact almost all, took in the proceedings it was easy to see that something more than mere curiosity had brought them there. The space in the centre was occupied by the boys; the seats in front being filled by little fellows, just entering upon their school life, further back were the boys composing the third and fourth forms, and at the rear of all, the big sixth form boys, who had finished their school days, and, who perhaps, although looking hopefully forward, as only boys can, felt some little regret, that they must now quit the irresponsibilities of boyhood, and in some shape or other take up the duties of men. They were a fine looking lot of lads, all with more or less intelligent faces, and many of them wearing on their countenances a fagged look, as if the contest of the last few weeks had been a little hard upon them. At the upper end of the hall was a table loaded with prizes, and just behind it a raised platform. On the platform sat the Rev. Canon Bancroft, who, in the absence of Rev. Dr. Jenkins occupied the chair; Hon. James Ferrier; Professor Howe, Principal of the Classical Department; Hon. Justice Budgley, Mr. Wm. Lunn; Mr. Rodger, Principal of the Commercial Department; Dr. Dawson and others.

The proceedings were opened with prayer by the Chairman, who afterwards called upon Dr. Howe to read his report of the Classical Department.

Dr. Howe said:

Mr. Chairman,—It falls to me, as Head Master of the Classical Department of the High School, to submit to the Board a report of the same for the session now closing. And first as to numbers. I find that the greatest number at any one time in my Department for this session, has been 117, an increase of 20 upon the preceding year, and some small evidence that the idea of Latin and Greek being unnecessary in education, is not gaining ground. All of it is number were attending school during the first half of the session, but in the course of the last half the attendance, as is usual, fell off, so that we now count 100. They are, of course, not all here to-day, for it is not possible to keep up a full attendance to the end of the hot month of June. We have to be satisfied if we can secure regularity in this respect to the end of May, and I am able to report that this has been the case in all forms except the lowest. The work done in my department, and consequent progress, have been satisfactory to me

and fully equal to those of former years. I beg to submit with this report copies of the Examination papers with which the classes have been engaged lately. From these your Board will be able better to judge the ground travelled over. The papers containing the answers of the Questionists are also arranged in such a way that the Board can at any time examine them so as to judge of the proficiency of the pupils. It would, I think, be well that Parents wishing to see these answers should also be allowed to do so. I approve of a suggestion lately made to me by my colleague, Mr. Rodger, that the soundest report which could be made to a parent of the progress of his son would be to enclose to him the written answers, made without aid, to question papers. The discipline of my Department has given me no difficulty, except in the lowest Form. Mr. Jenkins, who took charge of this form early in the session, received it from a gentleman who was compelled by bad health to resign it after a month's trial. It was not then in good order, and the new master in his endeavours to establish discipline, whilst supported from within, met with opposition outside of the school that increased a difficulty which he has nevertheless succeeded in overcoming. The competition in the Sixth Form for the Davison medal has been very keen and close, as you will be able to judge from the lists which I shall presently read. The Fifth Form promises to be a very superior Sixth next session. In determining the Honors of a Form we usually find it sufficient to take account of the marks of the six leading pupils, but in the Fifth Form it has been necessary to examine twelve. In short, two-thirds of the boys in it are very good scholars. The Fourth and Third Forms are a good average. The Second Form, however, gives me some anxiety. I speak now of the work of teaching it. According to our present arrangements this lowest Form of the Classical Department seems likely to be a standing embarrassment. When the Preparatory High School was organized as a Separate Department, the two youngest Forms of the old High School were taken from us as a nucleus for the new establishment. In the printed report of the Board not long issued, I see, by the way, that the number of boys thus removed from us is set down as 20. This is an error, for the two Forms thus taken counted 60. There is then no longer any First Form in the High School proper, since it has been made the senior or Third Form in the little High School. When boys come up thence to us, we have no choice, but to put them in our Second Form. Now many come up thence quite unfit for such a step, not by approbation or consent of Professor Robins, but by action of their Parents whose wishes have to be considered. Moreover, at the beginning of the session, new pupils enter with us, never having been in the Preparatory High School, too old to be sent thither, and yet quite unfit to join our lowest form. The result is that there is a vast inequality in the attainments of the boys composing this Form and the teaching of it is very troublesome and unsatisfactory. I respectfully submit to the consideration of the Board, whether it would not be well to re-establish a First Form in this school to correspond with the highest Form in the Preparatory Department. There would indeed in this way be an overlapping, but I see rather a recommendation than an objection in this. I beg to record my obligations to the Assistant Masters for their diligent co-operation with me in efforts to improve the school. I thank the Board not only for their support when I have required it, but for the kindness and politeness with which it has been given.

He then read the Prize and Merit list of the classical department:—

SIXTH FORM.

Dux. Henry Herbert Lyman.

1. Lyman, 6,660 marks—attainable maximum, 7,000; 2. Jenkins, 6,490 marks; 3. MacDonald 4,065 do; 4. Crichton 3,460 do.
- Latin—1 Jenkins, 2 Lyman, 3 MacDonald.
- Greek—1 Jenkins, 2 Lyman, 3 MacDonald.
- English—1 Lyman, 2 Jenkins, 3 MacDonald.
- French—1 Lyman, 2 Jenkins, 3 Aylwin, 4 Crichton.
- History—1 Lyman, 2 Jenkins, 3 MacDonald.
- Geography—1 Jenkins, 2 Lyman, 3 Crichton, 4 MacDonald.
- Arithmetic—1 Lyman, 2 Crichton, 3 Jenkins.
- Algebra—1 Lyman, 2 Crichton, 3 Jenkins.
- Geometry—1 Lyman, 2 Jenkins, 3 Crichton.
- Natural Philosophy—1 Lyman, 2 Jenkins, 3 Crichton, 4 MacDonald.
- Bible Lessons—1 Lyman, 2 Jenkins, 3 MacDonald, 4 Haultain.
- Writing—1 Jenkins, 2 Aylwin, 3 Crichton, 4 MacDonald.
- Phonography—1 Jenkins 2 Lyman, 3 Crichton.
- Conduct—Jenkins and Lyman.

Punctuality—Jenkins and Crichton.

FIFTH FORM.

Dux. Eugene Lafleur.

1. Lafleur, 6,386 marks—maximum 6,500; 2. Gould, 4,802 marks; 3. Scott, 4,614 do, from Ann Street School; 4. Donald, 4,447, from Royal Arthur School; 5. Muir, 3,765 marks.

Latin—1 Lafleur, 2 Gould, 3 Scott, 4 Muir, 5 Donald.

Greek—1 Lafleur, 3 Scott, 2 Muir, 4 Donald, 5 Gould & Levi.

English—1 Lafleur, 2 Gould, 3 Donald, 4 Atwater, 5 Muir.

French—1 Lafleur, 2 Scott, 3 Gould, 4 Donald.

History—1 Gould, 2 Donald and Lafleur, 4 Atwater, 5 Scott.

Geography—1 Lafleur, 2 Muir, 3 Scott, 4 Gould and Ritchie.

Arithmetic—1 Donald, 2 Scott, 3 Lafleur, 4 Levi, 5 Atwater.

Algebra—1 Lafleur, 2 Scott, 3 Donald, 4 Atwater, 5 Muir.

Geometry—1 Lafleur, 2 Gould, 3 Gardham, 4 Donald, 5 Scott.

Natural philosophy—1 Lafleur, 2 Gould, 3 Scott, 4 Gardham and Muir.

Bible Lessons—1 Lafleur, 2 Scott, 3 Atwater, 4 Fair, 5 Donald.

Writing—1 Gould, 2 Lafleur, 3 Atwater, 4 Fair, 5 Scott.

Phonography—1 Lafleur, 2 Scott, 3 Donald, 4 Atwater, 5 Fair.

Conduct—Fair, Donald, Smith and Thomas.

Punctuality—Donald and Muir.

FOURTH FORM.

Dux. William A. Leggo.

1. Leggo, 4,990 marks—maximum, 5,500; 2. MacPherson, 3,978 marks; 3. Dettmers, 3,613 do; 4. Budden, mi, 3,026 do; 5. Robert, 2,490 do.

Latin—1 Leggo, 2 Dettmers, 3 MacPherson, 4 Platt.

Greek—1 Leggo, 2 Dettmers, 3 MacPherson, 4 Stacy, 5 Platt.

English—1 Leggo, 2 MacPherson, 3 Robert, 4 Buchanan.

Elocution—1 MacPherson, 2 Budden, mi, 3 Dettmers, 4 Stacy, 4 Leggo.

French—1 Dettmers, 2 Leggo, 3 Buchanan, 4 MacPherson, 5 Burns and Robert.

History—1 Leggo, 2 MacPherson, 3 Shaw, 4 Platt, 5 Buchanan.

Geography—1 MacPherson, 2 Shaw, 3 Dettmers, 4 Leggo and Robert.

Arithmetic—1 Leggo, 2 Budden, mi, 3 Robert, 4 Shaw, 5 Burns.

Geometry—1 Leggo, 2 Budden, mi, 3 MacPherson, 4 Stacy, 5 Sym.

Algebra—1 Leggo, 2 Budden, mi, 3 Shaw, 4 MacPherson, 5 Stacy.

Scripture—1 Dettmers, 2 Sym, 3 Muir, 4 Stacy, 5 Leggo.

Writing—1 McLaren, mi, 2 MacPherson, 3 Leggo, 4 Burns, 5 Platt.

Phonography—1 Leggo, 2 Platt, 3 MacPherson, 4 Robert, 5 Brock.

Conduct—Budden and MacPherson.

Punctuality—McLaren, mi, and Leggo.

THIRD FORM.

Dux. Huntley B. Mackay.

1. Mackay, 3,223 marks—maximum attainable, 4,500; 2. Murray, 3,210 marks; 3. Darey, 3,176 do; 4. Raynes, 1,828 do.

Latin—1 Darey, 2 Murray, 3 Howard, 4 Mackay.

Greek—1 Darey, 1 Mackay, 3 Kerry, 4 Caverhill.

English—1 Murray, 2 Raynes, 3 Darey, 4 Dettmers.

Elocution—1 Hamilton, mi, 2 Murray, 3 Howard, 4 Raynes.

French—1 Mackay, 2 Murray, 3 Darey, 4 White.

History—1 Murray, 2 Darey, 3 Mackay, 4 Hamilton, ma.

Geography—1 Mackay, 2 Darey, 3 Murray, 4 Howard.

Arithmetic—1 Mackay, 2 Wallace, 3 Swan, 4 White.

Scripture—1 Mackay, 2 Hamilton, ma, 3 Wallace, 4 Darey.

Writing—1 Raynes, 2 Hamilton, ma, 3 Mackay, 4 White.

Conduct—White.

Punctuality—Darey, White and Murray.

SECOND FORM.

Dux. Paul Lafleur.

1. Lafleur, 3,821 marks—maximum attainable, 4,000; 2. A. G. Macpherson (ma) 2,086; 3. Walker, 1,491; 4. Bernard, 1,475; 5. Macfarlane, 1,385.

Latin—1 Lafleur, 2 Macpherson, ma; 3. Macpherson, mi; 4. Beruad; 5. Macfarlane.

English—1 Lafleur; 2. Macpherson, ma; 3. Bernard; 4. Robins.

Arithmetic—1, Bissett; 2. McDiarmid; 3. Cole, 4. Morris; 5. Bernard.

French—1, Lafleur; 2. Walker; 3. Lemay, and Macpherson, ma; 4. Campbell, mi.

History—1, Lafleur; 2. Walker; 3. Macfarlane; 4. Stevenson.

Geography—1, Lafleur; 2. Macfarlane; 3. Macpherson, ma; 4. Walker.

Religious Studies—1, Lafleur; 2. Macpherson, ma; 3. Walker; 4. Macfarlane.

Elocution—1, Macpherson, mi; 2. Muir; 3. Robins; 4. Lafleur.

Writing—1, Macpherson, mi; 2. Cole; 3. Bissett; 4. Muir; 5. Bernard.

Conduct—Gibb.

Punctuality—Lafleur.

To enliven the dryness which the reading of the long lists of names entailed, several very admirable recitations were given by boys. Macpherson and Dettmers recited that scene from "King John," in which "Hubert" tells the king of the manner in which the people speak of Arthur's death; the king replies upbraiding Hubert with the deed, and Hubert retorting shows the king's authority, to which John answers that had Hubert not been by his looks suggesting a purpose too foul for their tongues to name, his consent had never been given. Hubert then replies that Arthur lives, etc. Both boys did admirably, displaying considerable dramatic talent and a just appreciation of the words which they spoke. The Nightingale and the Lute, a remarkably pretty little poem was rendered with admirable effect by Hamilton and Darey. Hamilton, who recited the principal part, displayed a knowledge of elocution perfectly wonderful in a lad of his years. A scene from "Much Ado About Nothing," was very neatly given by Darey, Bacon and Reid. The prizes were then distributed by the chairman.

Mr. Rodger was next called upon to read his report of the commercial department of the school.

Mr. Rodger said:—As I do not consider this either the proper time or place for discussing questions connected with the theory of education, the remark which I have to make, in presenting the prize and honour list of the commercial side of the school, will be very few, and these referring to the working of the school during the year.

The maximum number of pupils is 96, the number on the roll at present 73, being somewhat less than last year. Of those boys who have left us during the session, the greater number have gone to business. Some have been withdrawn from a feeling of dissatisfaction on the part of the parents, and sent to other schools. Of this we do not and dare not complain. The education of a child is too important a matter for a parent to send him to the High School simply because it is the High School. If, with the advantages we possess, we do not hold out the best inducements for him to do so, the fault must be with us; in which case the Board will soon find out the cause, and apply the proper remedy. But with a fair field and no favour (perhaps I should rather say, with existing prejudices working against us removed), I have no fear of the result. One or two who have left us, I can only characterize as fugitives from justice. It is not altogether a matter of regret to me that I have to say this, because I wish it to be distinctly understood that (so far as I know the feeling of the Board and of the masters), no boy can be allowed to remain in the High School who is not regular in his attendance, attentive to his studies, courteous in his demeanour, and amenable to discipline. It is our desire to send forth our pupils with well-stored minds, and well-trained intellects, rather than to swell their number at any cost.

The course of study pursued has been much the same as that of last year, embracing Commercial Arithmetic, English, Penmanship and Book-keeping, to prepare a boy for the counting house or the wareroom, combined with such an amount of Mathematics as will enable any boy, whose inclination leads him that way, to enter the Practical science department of McGill University. In speaking of our course of study I would suggest more attention given to the practice of original composition in the upper forms, and the introduction of some standard author (say Milton or Shakespeare) as a text book for the grammatical analysis of the English language.

I have received favourable reports of the conduct and diligence of the junior forms.

I cannot bring these remarks to a close without thanking the Board for the confidence they have uniformly placed in me; and my colleagues for their ready attention to my wishes, and for their co-operation in the efficient working of the school.

He then read the prize and merit list of the commercial department.

SIXTH FORM.

Earle, ma, good general standing and honorable mention in Book-keeping and Mathematics.

FIFTH FORM.

Dux—Wm. James Sennat, Montreal, 6,277 marks; 2. Meek, 4,324 do; 3. Campbell, 4,055 do.

English—1 Sennat, 2 Peel, 3 Winks, 4 Meek.
 French—1 Sennat, 2 Rutherford, 3 Campbell.
 History—1 Winks, 2 Campbell, 3 Sennat, 4 Peel.
 Geography—1 Sennat, 2 Rutherford, 3 Meek.
 Arithmetic—1 Sennat, 2 Meek, 3 Rutherford, 4 Peel.
 Algebra—1 Sennat, 2 Peel, 3 Rutherford, 4 Meek.
 Geometry—1 Sennat, 2 Peel, 3 Campbell, 4 Meek.
 Nat. Philosophy—1 Sennat, 2 Meek.
 Bible Lesson, 1 Winks, 2 Sennat, 3 Campbell.
 Book-keeping—1 Meek, 2 Sennat, 3 Campbell, 4 Peel.
 Writing—1 Rudolf, 2 Peel, 3 Sennat, 4 Campbell.
 Phonography—1 Meek, 2 Peel, 3 Sennat, 4 Campbell.
 Conduct—Campbell, Peel and Sennat.
 Punctuality—Campbell.

FOURTH FORM.

Dux, Arthur Watkins, Montreal, 5,040 marks; 2 Stanton, 3,721 do; 3 Orr, 3,600 do; 4 Nelson, 3,256 do.
 English—1 Watkins, 2 Stanton, 3 Nelson, 4 Orr.
 Elocution—1 Watkins, 2 Orr, 3 Shearer, 4 Goodhugh.
 French—1 Watkins, 2 Nelson, 2 Stanton.
 History—1 Stanton, 2 Inglis, 3 Watkins.
 Geography—1 Watkins, 2 Holland, 3 Goodhugh and Orr, equal.
 Arithmetic—1 Orr, 2 Watkins, 3 Nelson, 4 Stanton.
 Algebra—1 Stanton, 2 Kerr, 3 Orr, 4 Watkins.
 Geometry—1 Kerr, 2 Stanton, 2 Watkins, 4 Nelson.
 Bible Lesson—1 Watkins, 2 Stanton, 3 Goodhugh.
 Book-keeping—1 Whyte, 2 Watkins, 3 Orr, 4 Stanton.
 Writing—1 Whyte, 2 Orr, 3 Watkins, 4 Nelson.
 Phonography—1 Watkins, 2 Orr, 3 Whyte, 4 Nelson.
 Conduct—Shearer and Goodhugh.
 Punctuality—Orr.

THIRD FORM.

Dux, Frederick Baker, Montreal, 3,257 marks; 2 Christian, 2,796 do; 3 Reid, 2,630 do.
 English—1 Christian, 2 Reid, 3 Bacon, 4 Baker.
 Elocution—1 Reid, 2 Baker, 3 Bacon.
 French—1 Morris, 2 Baker, 3 Christian.
 History—1 De Sola, mi, 2, Morris, 3, Baker.
 Geography—1 Morris, 2, Baker, 3, Christian.
 Arithmetic—1 Reid, 2 Morris, 3 Kingan, 4 Baker.
 Bible Lesson—1 Baker, 2 Kingan, 3 Smith, mi, 4 Christian.
 Book-keeping—1 Christian, 2 Bacon, 3 Reid.
 Writing—1 Christian, 2 Luing, 3 Bacon.
 Conduct—Christian and Morris.
 Punctuality—Morris.

SECOND FORM.

Dux, Alex. Ferguson Gunn, 3,695 marks; 2, Larmonth, 3,202 marks; 3 Russell, 3,130 marks; 4, Smith, 3,074 marks.
 English—1, Gunn; 2, Larmonth; 3, Russell; 4, Weir.
 Elocution—1 Smith, 2 Larmonth, 3 Russell, 4 Black.
 French—1, Smith; 2, Gunn; 3, Larmonth; 4, Russell.
 History—1, Russell; 2, Gunn; 3, Smith; 4, Fish.
 Geography—1 Gunn, 2 Russell, 3 Larmonth, 4 Macculough.
 Arithmetic—1, Gunn; 2, Russell; 3, Fish; 4, Weir.
 Scripture Geography—1, Larmonth; 2, Fish; 3, Gunn; 4, Scott.
 Writing—1, Larmonth; 2, Foster; 3, Lacy, 4, Smith.
 Conduct—Gunn and Larmonth.
 Punctuality—Gunn and Russell.

As before recitations were given at intervals during the reading of the prize lists. Smith recited Tennyson's beautiful poem intitled "Lady Clara;" a scene from Bulwer's comedy of "Money" was given by Smith, Lacy, Black and Gunn; and from a comedy intitled the "Troubles of Nervousness," by Robins, Muir, Macpherson and Lafleur.

The prizes in this department were also distributed by the Chairman.

As the request of the Chairman,

Dr. Dawson spoke for a few moments. He said that he had the privilege of speaking at a great many of the meetings of the High School, but previously he had not had the honor of speaking as one of the Commissioner of Schools, and he should now take the opportunity of saying a few words to the parents more than to the boys. His text should be, what he had held for many years and had repeated on all occasions, that he thought the city of Montreal owed much, much more than it admitted, to the High School. Most of the business men and merchants of the city had been turned out there. The High School too was much better than was paid for by the people of Montreal; the work was better work than they paid for doing. It was a place where work had been done by men who in some respects had sacrificed themselves for the interest of the public,

in their desire to keep up the standing of the school. He had recently been to the opening of a Roman Catholic High School, and he must say that as regarded the building it was decidedly ahead of the one they were then in. Although very good work had been done in this building, still it was a place of the olden time, and not suited for the Montreal High School of to-day. It would not bear comparison with dozens of the warehouses, in which merchandize was sold, or the banks, etc., although they did not surely value their boys less than they did their dry goods and groceries. The Catholic High School of which he had spoken merely represented the commercial department of this school, but it was a building that in its internal arrangements and in every respect was much ahead of anything they could show. When, however, they looked at the work of the school, he would not say that they could do anything ahead of the work of the High School. His friends, Principal Howe, Mr. Murray and Mr. Rodger, he might almost call them his venerable friends, were not in the position of men who ought to be struggling to keep up a school under adverse circumstances. They ought to be so placed that they would be able to devote their knowledge and experience to teaching only, and have the drudgery taken off them; and it was the business of the city of Montreal to take that drudgery off them. When the money at the disposal of the School Commissioners was increased he trusted that a very considerable portion of it would be devoted to the enlargement of this school. Some people talked about higher education, as not being necessary. But they had to train a man for the higher as well as the lower departments of life, and it was an altogether wrong thing to suppose that the Commissioners ought not to take a large sum of money for such a work. And here was another thing, there were boys here from the Royal Arthur school, who were now going through this school and gaining its honours; thus a high education was given to the children of the poor as well as the rich. Another thing which would strike them was the two departments of the High School. The large number of scholars in the classical department, as had been explained by Professor Howe, showed that the classical element was not falling behind. Certainly not, nor would it fall behind. The reason which had led to objections to classical education in England we had nothing to do with here. In many schools in England it had been the practice to teach nothing but classics, following the order of things which prevailed in the Middle Ages when there was nothing else to teach. That had never been the case in this country, however. Higher education had never been developed here to the extent which it should have been; we were but in the commencement of the work of developing our higher education. But the point to which he had wished to refer was this, they had here two schools joined in one, or at least they had what ought to be two schools. If the present building were taken the whole of it for the commercial department, and a new building erected for the classical department, it would not be more than the necessities of the Protestant population of Montreal demanded; and there ought also to be a double staff of teachers. All the means at present at the disposal of the Protestant commissioners for the school would not be more than sufficient for one school. The commercial school ought to be a very highly scientific school, while the classical school should be very much strengthened. He would now return to the text with which he had begun, which had been to endeavor to convince the people of Montreal that the High School had not and was not receiving the support from the community which it ought to have to be the kind of school that it ought to be; and that the public ought to support and sustain the Commissioners of Schools in doing more for it in the future. One thing which he had omitted to remark was the small and paltry prizes which the Commissioners found themselves able to give. Of course he knew that the instruction which scholars got here was of itself a prize, still he would like to see prizes for the first boy in each subject as well as in the form. To the boys he had not yet said anything. They were there enjoying great advantages, which many of those who had gone before them had not enjoyed. He hoped that they would make the most of these advantages, and not leave the school without going through all the forms. If they possibly could, they ought to go through to the end; and they would never be sorry for it; and the longer they lived in the world, the more sorry would they be that they had not learned all they could in their youth, that was, if they ever came to be thinking men at all. He would not have them stop at the school either, but go on to college as well for three or four years,

They would be all the better men, and all the better fitted for the business of life, as their minds would be strengthened. In conclusion he advised them to take all they could get, and never stop with any less.

After some remarks by the Rev. Chairman, the exercises were brought to a close with the benediction, and the boys and their friends quickly dispersed.

Here it may be mentioned that prior to the proceedings at the High School yesterday a very handsome writing case was presented to Dr. Howe by the pupils of the 5th and 6th forms of the school, in token of their respect and affection for him. The presentation took place privately in the 6th form class-room, so that we cannot report what was said either by boys or master, but the cheering inside was evidence of the warm feelings entertained towards Dr. Howe by this pupils.

The Model Schools.

PRESENTATION OF PRIZES.

Yesterday afternoon, 25th June, the presentation of prizes to the successful pupils, both girls and boys, at the Model Schools took place. Principal Dawson presided on the occasion, and there was a moderate attendance of the parents and friends of the children. After a hymn had been sung,

Principal Hicks, being called upon by the Chairman, stated that the schools still maintained their efficiency under the present teachers, and were useful for several purposes. They were useful, in the first place, as practising schools for normal school teachers, for many of those who had taken situations in the country had been teachers of model schools, and the most important part of their education had, in many cases, been obtained in the model schools. The model schools furnished the normal schools with a large number of their best students, and during the last session those who had taken the highest places in the normal school had been those who had come out of the model school. Then the schools were useful, inasmuch as they afforded a good, sound and healthy education to the children of Montreal, and they bore an efficient part in the training of young people for the normal school.

The prizes were then distributed by the chairman, the following being the list :

GIRLS' DEPARTMENT.

Junior Division.

Class I—Margaret Greer, prize in mental arithmetic and tables; Isabella Waterman, prize in arithmetic and credit marks; Frances McGaren, prize in reading, spelling and writing.

Class 2—Ellen Healey, prize in writing and credit marks; Annie Stewart, reading, spelling, arithmetic, grammar, history, composition, mental arithmetic and tables.

Class 3—Henrietta Anderson, prize in mental arithmetic, tables and general proficiency; Florence Hickey, spelling, geography, grammar and history; Carrie Smith, spelling, French and composition; Mary Bickerstaff, arithmetic.

Intermediate Division.

Class IV—Harriet Binmore, prize in Canadian history and natural history; Louisa Trigg, spelling; Ann Jane Cooper, practical and mental arithmetic; Fanny Hudson, reading, Isabella Little, credit marks and diligence.

Class V—Elizabeth Binmore, prize in spelling, grammar, French, Canadian history, natural history and mental arithmetic.

Class IV—Augusta Trig, prize in geography; Maude Charlton, Canadian history and natural history; Lily Watson, arithmetic; Mary Sloan, history and drawing; Margaret Melville, arithmetic; Annie Ward, reading and credit marks; May Boyd, spelling.

Class VII—Elizabeth Maltby, prize in spelling, arithmetic and geography; Ledivia Hayden, French; Jane Elliott, writing, drawing, natural history, and general proficiency; Honora Sheehan, grammar and Canadian history.

Senior Division.

Class VIII—Jane Hyde, prize in writing; Kate Norval, spelling and music; Emma White, spelling and grammar; Robina Seath, arithmetic and credit marks.

Class IX—Margaret Reburn, prize in writing; Henrietta Douglass, credit marks and general proficiency; Christiana Richardson, punctuality; Jessie Brown, spelling and drawing; Celia Easton, reading and diligence.

Class X—Annie Carroll, prize in French, arithmetic, geography and grammar; Lydia Teds, French and punctuality; Mary Ann Dawson, writing and punctuality; Bessie McNabb, drawing; Georgina Hunter, reading, spelling, history and credit marks; Blanche Smith, physiology and music.

Advanced Class.

Mary Baillie, prize in arithmetic, grammar, amiability, algebra, bookkeeping, physiology and general proficiency; Sarah Hurst, spelling, geography. Latin, punctuality and French; Agnes Maxwell, arithmetic, geometry and mental arithmetic; Isabella McBratney, reading, writing, drawing, credit marks and punctuality; Annie Elliott, drawing, amiability, and general proficiency; Annie Trees, reading.

Extra Prizes.

For the best papers on French's "Study on Words,"—1, Mary Baillis; 2, Georgina Hunter.

BOYS DEPARTMENT.

Prize List—Junior Division.

1st Class—Sloan—Writing and Drawing. McFarlane—Mental Arithmetic, Credit Marks and Punctuality. Cunningham—Reading, Spelling and Punctuality.

2nd Class—Cook—French, Geography and Credit Marks. Hamilton—Writing and Drawing. Michaels—Arithmetic, Mental Arithmetic and Grammar.

3rd Class—Thomson, R—Reading, Writing, Geography, Credit Marks and Punctuality. O'Loughlin—French and Mental Arithmetic. Griffin—Arithmetic.

4th Class—McCorkill—Reading, Spelling, Writing, French and Punctuality. Crawford—Arithmetic and Drawing. Marchbank—Geography and Grammar.

Intermediate Division.

5th Class—Cooper—Mental Arithmetic, Grammar and History. Maltby—Spelling and Credit Marks. Summerskill—Reading, French and Geography.

6th Class—McCudden—Arithmetic, Mental Arithmetic, Credit Marks and Punctuality. Mooney—Writing, Geography and Conduct.

7th Class—Thomson—Arithmetic, Geography and Grammar. Reburn—Mental Arithmetic and History. Gordon—Spelling and French. Varner—Writing and Credit Marks. Kerr—Drawing and General Standing.

Senior Division.

8th Class—McCormick—Writing, Arithmetic, Geography and General Progress.

9th Class—Jane—Spelling, French and Drawing. McIntosh—Mental Arithmetic and History.

10th Class—Charters—Spelling, Grammar, Natural Philosophy, and General Study. Sandham—Arithmetic, Geography, History, and Credit Marks. Edwards—Writing and Book-keeping.

ADVANCED CLASS.

Jubb—Etymology, French, Grammar, and Credit Marks. Ryan—Geography, History, Natural Philosophy and Composition. Richardson—Latin and Book-keeping. Sternby—Reading and Mental Arithmetic.

Principal Dawson then addressed the children. He remarked that they had great privileges, and that, attendant upon those privileges, were duties. They had the privilege of living in a beautiful country, and above all of being the children of God, and they ought to try to attain to the great dignity of being worthy of being the children of God, the brothers and the sisters of Jesus Christ. Those were some of the privileges that they possessed, and they ought to remember that those privileges carried duties with them; they must remember that the smallest of them could do some good to others in the world, and that they were looked upon as specimens of thousands of young Canadians, who were growing up in the country and who in a few years would be occupying the places of the present generation, and be, he hoped, better and wiser and able to do more good in the world than they had, many of them been able to do. Well, in that school they could commence with the primary school, and go on from that till they got to the advanced class, so that they would be fitted to be useful in the world. He was glad to know that the advanced class was doing so well, but he should like to see more students in it, because he thought wherever it was possible for the parents of the children to do so, that they should allow them to go forward to the advanced class, for then they would leave the school well educated. Then

he should like to see some of the boys coming out of the advanced class going to college; now they had a class for the study of arts, and one for the study of sciences, and he did not know why they should not have lads from the model school to join these classes and become the leading scientific or literary men of the country. He should be glad to see that, and he hoped that soon the girls from the Model School would be able to go to a college, that he trusted would soon be established whence they would come very highly educated indeed. The college had not yet been established, but in the meantime there was the Normal School, where they were fitted for the profession of teaching, and he would say to all young women that if they were under the necessity of earning their own subsistences in the world, the best thing they could do was to go to the Normal School and come out fitted to be teachers of schools. (Applause.)

It was then announced that the school would reassemble on the 1st September, and the National Anthem having been sung the proceedings terminated.

Distribution of prizes at the Congregation de Notre Dame Ottawa.

The closing exercises of the scholastic year took place at the above institution yesterday, 12th June, Lord and Lady Lisgar presiding. Miss Dalton and the Hon. Mr. Ponsony were also present. The large Hall was filled with the parents of the pupils and invited guests, among whom we noticed the Hon. Mr. McKeaghney, and the Misses Reynolds. It was very tastefully decorated with evergreens, but the stage, as we may call it, was more particularly beautiful and interesting. The lady pupils were all dressed in white, and looked as charming as youth, innocence and beauty always do.

About 5 o'clock, the Vice Regal party arrived, and were met at the door by the Rev. Father Dandurand and Captain De Boucherville. As they entered the Hall and were conducted to seats, sweet harmony from two pianos welcomed them.

We regret that want of space will not permit us to refer in detail to the various interesting features of the programme, suffice it to say, that the vocal and instrumental music which alternated during the proceedings was of a superior character and fully appreciated by the audience whom it pleased and delighted to a high degree.

A Dialogue entitled "The Graduates Choice," was characterized by beautiful sentiment, and "The rivalry of the birds" was a melodrama, well performed, innocently amusing sometimes, and always exquisitely delightful.

Among the young ladies who received distinctive honor in the superior course, we must mention Miss Lynch, Miss McNaughton, Miss Hanour and Miss Buckley; and for proficiency in music, Miss Robertson Ross, Miss Pellant, Miss Caldwell, Miss Beauset, and Miss Cotton.

Miss Emma Armstrong having completed the course of studies given in the Institution was presented with a diploma and gold medal. This young lady is possessed of talent and ability in a more than ordinary degree, and certainly the diploma and honors she has with her from the institution are no exaggeration of her mental cultivation and educational proficiency.

Miss Armstrong having spoken a very affecting farewell address to her good teachers and companions in study, read an address to His Excellency, who replied as follows:

Lady Lisgar and I fully appreciate the kind wishes which you have expressed towards us. In return we tender you many thanks and make you the assurance that when we shall be far from Canadian shores we will remember with pleasure our visits to your calm seclusion, and to the scene of your useful labors and will ardently hope for the continuance of your success, together with the enjoyment of constant happiness.

God save the Queen concluded the programme.—*Ottawa Times.*

Laval Model School.

ENGLISH DEPARTMENT.—FIRST DIVISION.

List of premiums.

Religious instruction.—1st prem., John Maguire; 2nd prem., Mark H. McSweeney and Chs. Maguire; 1st. acc., Horatio Wright; 2nd acc., James Conrick.

FIRST CLASS.

Reading.—1st prem., Louis Généreux; 2nd prem., J. Bte. Morrisette and David Dufresne; 1st acc., Alphonse Belleau; 2nd acc., François Dumas.

SECOND CLASS.

1st prem., Joseph Laliberté; 2nd prem., Alphonse Godbout; 1st acc., Narcisse Marquette; 2nd acc., Narcisse Matte.

THIRD CLASS.

1st prem., Alfred Masse; 2nd prem., Léon Lacasse and Alfred Gingras; 1st acc., Pierre Fiset; 2nd acc., Pierre Pelletier.

FOURTH CLASS.

1st prem., Arthur Dugal; 2nd prem., Aimée Toussaint; 1st acc., Adam Andrews; 2nd acc., Louis Matte.

FIRST CLASS.

Dictation.—1st prem., John Maguire; 2nd prem., David Dufresne; 1st acc., François Dumas, 2nd acc., Joseph Belleau.

SECOND CLASS.

1st. prem., Mark Henry McSweeney; 2nd prem., Charles Maguire; 1st acc., James Conrick; 2nd Horatio Wright.

THIRD CLASS.

1st prem., Alfred Gingras; 2nd prem., Alfred Masse; 1st acc., Auguste Dufresne; 2nd prem., Pierre Pelletier.

FOURTH CLASS.

1st prem., Adam Andrews; 2nd prem., Arthur Dugal; 1st acc., Aimée Toussaint; 2nd acc., Louis Matte.

FIRST CLASS.

Translation.—1st prem., David Dufresne; 2nd prem., John Maguire and Louis Généreux; 1st acc., Joseph Belleau; 2nd acc., François Dumas.

SECOND CLASS.

1st prem., Mark Henry McSweeney; 2nd Chs. Maguire and James Conrick; 1st acc., Horatio Wright; 2nd acc., Joseph Laliberté.

THIRD CLASS.

1st prem., Alfred Gingras; 2nd prem., Alfred Masse; 1st acc., Auguste Dufresne; 2nd acc., Pierre Pelletier.

FOURTH CLASS.

1st prem., Adam Andrews; 2nd acc., Aimée Toussaint; 1st acc., Arthur Dugal; 2nd acc., Louis Matte.

FIRST CLASS.

English Grammar.—1st prem., John Maguire; 2nd prem., David Dufresne, 1st acc., Louis Généreux; 2nd acc., J. Bte. Morrisette.

SECOND CLASS.

1st prem., Mark Henry McSweeney; 2nd acc., Joseph Laliberté; 1st acc., Horatio Wright; 2nd acc., Alphonse Godbout.

THIRD CLASS.

1st. prem., Alfred Masse and Alfred Gingras; 2nd prem., Pierre Pelletier; 1st acc., Auguste Dufresne; 2nd acc., Léon Lacasse.

FIRST CLASS.

Parsing.—1st. prem., David Dufresne; 2nd prem., J. Bte. Morrisette and Louis Généreux; 1st acc., John Maguire; 2nd acc., François Dumas.

SECOND CLASS.

1st prem., Joseph Laliberté; 2nd prem., Alphonse Godbout; 1st acc., Charles Maguire; 2nd acc., Mark Henry McSweeney.

Declamation.—1st prem., John Maguire; 2nd Horatio Wright; 1st acc., Charles Maguire; 2nd acc., James Conrick.

Mensuration.—Prem., David Dufresne.

SECOND DIVISION.

Religious instruction.—1st prem., Martin Mulroney; 2nd prem., Alfred Wright and William Conrick; 1st acc., Daniel O'Brien; 2nd acc., Patrick O'Leary.

FIRST CLASS.

Reading.—1st prem., Arthur Van Felson; 2nd prem., Ernest Cloutier and Thos. Hill; 1st acc., Emile Lorient; 2nd acc., Joseph Létourneau.

SECOND CLASS.

1st prem., Joseph Drapeau and Alphonse Généreux ; 2nd prem., William Hudson ; 1st acc., Pierre Charest ; 2nd acc., Lucien Lacroix.

THIRD CLASS.

Reading and Spelling.—1st prem., Arthur Guilmet and John Thompson ; 2nd prem., George Van Felson and Philippe Thompson ; 1st acc., Onésiphore Trudel ; 2nd acc., Arthur Fortin.

FIRST CLASS.

Dictation.—1st prem., Daniel O'Brien ; 2nd prem., William Conrick and Jos. Létourneau ; 1st acc., Martin Mulrooney ; 2nd acc., Thomas Hill.

SECOND CLASS.

1st prem., Alphonse Généreux ; 2nd prem., Joseph Drapeau ; 1st acc., Pierre Charest ; 2nd acc., William Hudson.

FIRST CLASS.

Translation.—1st prem., Joseph Létourneau ; 2nd prem., Emile Lorient and E. Cloutier ; 1st acc., William Conrick ; 2nd acc., Daniel O'Brien.

SECOND CLASS.

1st prem., Alphonse Généreux ; 2nd prem., William Hudson ; 1st acc., Pierre Charest ; 2nd acc., Joseph Drapeau.

English Grammar.—1st prem., Martin Mulrooney ; 2nd prem., William Conrick ; 1st acc., Alfred Wright ; 2nd acc., Daniel O'Brien.

Montreal Collegiate School.**PRIZE LIST — EXAMINATION 1872.***1st Class.*

Captain's Prize.—E. Muir : The Spectator 2 vols.
Conduct Prize.—E. Muir : Prescott's Charles 5th, 2 vols.

2nd Class.

Captain's Prize.—J. R. Cowan's : 1001 Gems of English Poetry.
Conduct Prize.—E. Milloy : British Heroes and Worthies.

3rd Class.

Captain's Prizes.—Horace Martin : Rays from the East ; John Shannon : on Both Sides of the Sea.
Conduct Prize.—Horace Martin : Ten Thousand Wonderful Things.

4th Class.

Captain's Prize.—C. W. Woods : Old Schoolfellows and What Became of Them.
Conduct Prize.—L. Foley : Cornwall's Dramatic Scenes, &c.

5th Class.

Captain's Prize.—F. Haensgen ; Bible Picture Book.
Conduct Prize.—F. Haensgen : Bells' Every Saturday.

ADDITIONAL PRIZES.

1st Class.

R. Angers : Bennie's Insect Architecture.

3rd Class.

Andrew Stewart : Arnold's History of Greece.
J. Fred. Doran : Dalziel's Picture History of England.

4th Class.

Albert Low : Beloe's Peoples of the World.
Horace Joyce : Old and New Testament Bible Sketches.
F. G. Belcher : Evenings at Home.
Henry Garnham : Tales for Boys and Girls.

HONORABLE MENTION.

John McGill, Percy Chipman, Charles McIver, James Barclay.

Distribution of Diplomas and Prizes at Villa Maria.

The annual distribution of diplomas, gold medals and Prizes at Villa Maria, Monklands, came off on the 27th June inst., before a large and distinguished audience. The Vicar General, the Rev. Mr. Truteau, presided on the occasion. The day was

intensely hot, and very pleasant proved the cool shade of the grand hall, specially devoted to such ceremonies, and hung with leafy festoons and wreaths of verdure. At the upper end of the spacious and lofty room on an elevated platform were seated the pupils of the establishment. These latter, some two hundred in number, dressed in snowy white, a colour most appropriate for such torrid weather, were ranged on benches raised one above the other, whilst harps and pianos, hanging baskets of glowing flowers, and white statuettes, were arranged on the stage with charming artistic effect. The graduates on whom to a certain extent the chief interest centred, standing as they do on the threshold of womanhood, and about to exchange so soon the quiet joys and tasks of convent life for the graver cares and duties of woman's lot, were twenty in number :—Miss Pinsonneault, Miss Leprohon, Miss Leblanc, Miss Wheeler, the Misses Cudey and Miss Buchanan, Montreal ; Miss Dever, St. John, N. B. ; Miss Pouliot, L'Islet ; Miss Rankin, P. E. Island ; Miss Conway, Miss Sadler, Miss Sowers, Miss Martin, and Miss Riley, New York ; Miss Cunningham, Brooklyn ; Miss Miron, Plattsburgh ; Miss McGuire, Louisiana ; Miss Grant, Georgia, and Miss Heald, Portland.

Medals were awarded to Miss Leblanc for good conduct, and to Miss Wheeler for domestic economy, a branch to which particular attention is paid in the institution. The musical part of the entertainment consisted of the overtures to *La Gazza Ladra*, *Oberon* and *Il Barbiere di Seviglia*, played with great taste and brilliancy of execution on five pianos and two harps. The vocal music, under the charge of Madame Petipas, also excited much admiration. Prizes were awarded by that lady to such of her pupils as had distinguished themselves by industry or proficiency during the past year. After the distribution of honors and prizes to the superior course, as well as to the senior and junior classes, the following eloquent poetical valedictory was pronounced by Miss Sowers, of New York, one of the graduates, in the name of herself and companions :

Thrice blissful and joyous this day has been,
One brighter these old walls have rarely seen ;
Nature herself seems to share our mirth,
With flowers and beauty decking fair earth,
Honors have gladdened our girlish crowd,
Mid the smiles of parents fond, tender, proud,
But a shadow darkens the sunshine free,
We must say farewell, Convent loved, to thee !

Oh Villa Maria, home of our youth,
Home too of innocence, virtue and truth,
Calm as a sun-lit and silvery sea
Has been the life we have led in thee ;
Is it wonderous then that with aching heart
We hear the fiat that we now must part,
From teachers, companions, all loved so well,
Close, endeared by many a magic spell.

To thee, gentle mother, oh what shall we say
For the love thou hast shown us from day to day,
That love so patient, gentle, yet strong,
In whose sunny light we have dwelt so long,
So prompt to reward, yet so slow to blame,
Respecting when just, each childish claim,
Accept, we pray thee, before we depart,
The homage and love of each grateful heart.

Friends tender and true, ah ! well do we know
Dwell in the dear homes to which now we go :
And fancy whispers in soft sweet tone,
Of the pleasures that soon will be our own,
She shows the world a glittering sight,
Its portals enwreathed with roses bright,
Through the golden radiance that fills the air,
Showing misty, confused, yet strangely fair.

But vainly the world's temptation falls,
'Neath the holy shade of these convent walls,
And we turn from its promised charms to grieve
For the innocent joys which now we leave,
For the chapel where oft we've knelt in prayer,
Class rooms, where we've studied with anxious care,
Green terrace, fresh woods, and our lakelet bright,
With its diamond ripples of dancing light.

We have learned that life has many woes
That oppressed the breast with anguished throes,
Griefs none can escape, and in that hour
When bending 'neath sorrow or suffering's power,
Back will we look mid our burning tears,
Through the long vista of vanished years,
On this earthly Eden, cherished so well,
To which with sad hearts we now say farewell.

But too dull such words for a day like this
When all seems to speak of hope and bliss,
Though a mournful note must sadden our song,
Still joyous thoughts on our hearts will throng;
Trusting in Him who will e'er be our stay,
Mid life's shoals and snares we go forth to-day,
Resolved to remember where e'er we roam
The truths we've learned in our Convent home.

In connection with the above Institution, we have much pleasure in inserting the following from a recent number of the *Montreal Gazette* :

Domestic Arts in our Schools.

VILLA MARIA, MONTREAL.

"One of the complaints often alleged of late years against our present system of female education is that the useful is generally sacrificed to the ornamental, and that whilst nearly all other sciences have a fair share of attention paid them, the pre-eminently important one of house-keeping is almost ignored. Now this should not be. Domestic comfort and discomfort, we may go farther and say domestic happiness and misery are too closely dependent on the degree of skill and experience a woman brings to the management of her household to allow of that question being so lightly overlooked. Many of us have heard and probably smiled over the story of the hapless school mistress, who, though able to converse fluently in four different languages, sing and perform brilliantly on various instruments, paint artistically in oil as well as in water colors, was yet unable on an occasion of great emergency to make for a sick father a bowl of gruel. We have been led to forming these remarks by a *seance* at which we had the pleasure of assisting on Thursday last at the Convent of Villa Maria, Monklands.

"Now, though rare proofs of music and dramatic ability were given on the occasion, among which we will particularly cite the drama of 'Jephtha's Daughter,' we will not dwell farther on that point, knowing that ample justice has often been rendered to the admirable proficiency which the young ladies of the Institution always exhibit in such accomplishments. What interested us equally we will frankly acknowledge, were the ample evidences of careful training in the science of house-keeping, in plain sewing, of which admirable specimens were shewn, and in the culinary art. A rigorous examination on these subjects elicited from the pupils clear, comprehensive answers, proving that they thoroughly understood the theory, whilst a table in the centre of the room laden with meats, jellies, cakes, salads, preserved fruits, all prepared, and *well prepared*, by the young ladies themselves, gave tangible and positive proof that they could put in practice what they knew so well in theory. There is a regular course of house-keeping and cookery taught, we understand, in the establishment, and followed by the senior pupils. The latter, twice a week don calico wrapper, and descend to the kitchen, where under the superintendence of one of the sisters, herself a competent mistress of the art, they learn to prepare not only ornamental desserts, but the more solid dishes that go to make up a substantial dinner. Never was such knowledge more necessary than at the present time, when domestic assistants are growing daily more and more rare, unreasonably exacting, and at the same time incompetent. Our grandmothers and great-grandmothers were in general notable house-keepers. Why should their female descendants, who made such wonderful progress in other branches, degenerate in this truly womanly speciality? All honor then to a system that proves women may so easily unite the useful with the ornamental, and that a short time daily given by them to household duties, need in no manner interfere with the intellectual pursuits, or graceful accomplishments of which they may a few years later give brilliant proof in our drawing-rooms.

Convocation at Lennoxville.

LENNOXVILLE, June 27.

The Annual Convocation of Lennoxville College was opened at three o'clock. There were present among members of convocation and visitors, the Lord Bishop of Montreal and Metropolitan, the Lord Bishop of Quebec, Hon. Justice Day, Hon. Justice Dunkin, and Mr. Justice Ramsay.

The Chair was occupied by the Chancellor, the Hon. E. Hale.

In opening the Convocation,

The Chairman said that as the humble mouth-piece of the University, it became his duty to declare the Convocation open, and in so declaring it open he rejoice that he was able to commence his address by saying that the affairs of the University were in a thoroughly satisfactory condition. He knew that his hearers would all rejoice at this, as much as he had done. It was the fate of all institutions of this kind to fluctuate in their affairs, to have ups and downs as everything else had, and Lennoxville University had also encountered those. It had fallen to their lot to be subject to the tide of popularity; at times their share had been larger and at other times smaller. There was a time when their highly valued patron and prelate the Lord Bishop of Quebec was the working spring of the institution, when the members attending both departments amounted to two hundred. It might be said that that was a small number, but it must be remembered that this was a small institution, opened almost exclusively within one church. Then the tide turned and their numbers went down to about a quarter of the larger number. The tide, however, had now turned a third time in the other direction, and they were now, he was happy to say, in a very flourishing condition, their numbers having increased to more than half what they were in their most prosperous days. He knew that he but expressed the feeling of his hearers as well as his own, when he said he hoped that this state of prosperity might continue. He had heard from the lips of a learned divine, who resided at the metropolis, that it had frequently fallen to his lot to be the host of many of the young graduates and divines who had gone forth from this institution, and the great majority had at least equalled the most promising men of the English Universities. As there were many interesting proceedings to be gone through, he would not detain them further, but would at once proceed with a most interesting ceremony, which although properly it should not have taken place until after the degrees had been conferred, but for the desire that his Lordship the Bishop of Quebec, who was obliged to leave by train, might be present. This ceremony was the presentation of the Prince of Wales Medal and two other prizes to Mr. Thorneloe, one of the graduates.

His Lordship the Bishop of Quebec in presenting the prize congratulated the recipient upon this recognition and acknowledgement of the right use which he had made of the gifts which he had received and the degree of attainments to which he had arrived. He was to receive no less than three prizes, the Prince of Wales medal, the Society for the Propagation of the Gospel scholarship, and the McKay prize. Certainly the number of competitors must have been small, and he hoped that they would become larger in the future as he desired that all would complete everything that was going. He, however, congratulated his young friend not the less, because of the smallness of the numbers, for he knew from personal acquaintance with the examiners, and with the traditions of the institution, which he had done his humble part to create, that these prizes would not have been presented had they not been fairly and honourably earned. It was, therefore, a matter of congratulation to him to receive them. He would not say this to make him think that he had reached a high degree of learning for that would perhaps lead him to indolent repose. He knew from all that he had heard of him for the last three or four years, from the strength of character and sound judgment which he possessed, that there was no danger of this. He knew that these prizes were not assurances of learning. All our life long we had to be students, and when we had ceased to learn we had better cease to live. He would take these prizes with the assurance that, although he had much to learn, and much to do, he was, in the judgment of those capable of knowing, able to do it. He was the more pleased in conveying the prize to Mr. Thorneloe that his father was his Lordship's old friend and formerly one of his clergymen.

The next prize presented to Mr. Tucker of the Sabrevois Mission it being the *Mountain Jubilee Scholarship* for elocution and good reading.

The Metropolitan, the Rt. Rev. Bishop Oxenden, in presenting the prize, first made a humorous excuse for not appearing in his robes. He then said to Mr. Tucker that he was very happy that he had the great gratification of presenting him with the prize, and inasmuch as his Lordship might have him among his band of Christian Ministers, he was pleased that the prize had been won for so very important qualification for a clergyman—that of good reading. His Lordship believed that good natural reading was highly important. He was happy too to learn that his character was such that he was an ornament to the college and to the church in which he was about to labor [cheers.]

The following degrees were then conferred: D C L, honorary, Hon. Justice Ramsay; D C L, honorary, Mr. E. Carter, Q C; M A, honorary, A. H. Kollmyer, Esq., M D, Professor of Pathology in the University of Bishop's College; M A ad eundem, N. H. Clifford, Dartmouth, U S; M A, in course, Rev. R. D. Mills, Rev. A. Balfour; B. A. G. Blayclock.

This interesting ceremony having been concluded, the administration of the oath of allegiance was dispensed with, "God Save the Queen" being sung instead.

At the request of the Chancellor,

Mr. Clifford, on whom a degree had been conferred, delivered a short address. He first conveyed his very hearty thanks for the honour done him, and would hold the distinction which he had received from their hands in an estimation equal to that which he had received from his Alma Mater. Perhaps under the circumstances under which he appeared, he would act more in accord with propriety were he to say no more, but as he had received a great many agreeable impressions in this secluded valley, aptly chosen as the seat of learning, he desired to say one word as to the manner in which their institution struck him. A citizen of the United States, a churchman, but educated under an entirely different system, one of the most striking features to him was the irresistible, direct and inevitable influence of an institution like this upon individual character. It took out each individual, and attempted to apply the rules of education to his wants. On the other hand, the American system copied from the political constitution of the country,—attempted to elevate the masses of the people. Were it never so little, an attempt was made to elevate them. This was the basis of the American common school system. Of this system he was proud. It had formed the superstructure of the civil freedom which the Americans had erected. He had alluded to this to show the difference between the American system and the individual system, which, from the observations which he had been able to make, was the system pursued at Lennoxville. It was a system which pruned with anxious scrutiny into each tiny flower in the youthful mind, and directed all its efforts in the course of nature. Such a system came home to him with a pathetic appeal, and so it must to all who had to do with the training of little children. It was in direct contrast to the education of the United States. If they would educate men for the higher walks of life they must not take them *en bloc*, but as individuals. He highly approved of individual education as being better suited to the more refined and delicate minds. In conclusion he briefly touched upon the many beauties of the surrounding scenery, the correct architecture of the College building, the friendly nature of the relations between pupils and teacher, while, at the same time, their relative positions were strictly defined; and last but not least, the attention given to athletic sports. He bespoke for the Institution still greater prosperity, and for the Chancellor a protracted term of usefulness in the discharge of those duties which made up an elevated and Christian occupation.

The Rev. W. Norman said he would dispense with reading the formal examination reports which he had submitted to the Corporation yesterday, and make a few more familiar remarks with regard to the working of the School. He would first state that there had been greatly increased labour, both for himself and for those examined. There had been increased numbers and he had made it his duty to give papers which were much more difficult than those which he had prepared last year. He hoped that those who might have found the papers harder would remember that education like everything else should be progressive. His object had been not to give them increased labour, but to make them see that they should always be advancing. The labour had for the past week been very severe, owing to the hot weather, and one memorable day last Friday he had been inclined to wish with Sydney Smith that he might

take off his flesh, and sit down in his bones. If the boys had found it hot, however, they might have the satisfaction of knowing that he had found it very hot likewise. He stated that this classical work gave him very great satisfaction. It indicated good intellectual power, and better still, good persevering study and careful instruction. The Rev. gentleman then spoke in very high terms of the work by Bethune, Carter, Abbott, Campbell, Reid, Young, Wurtele, Bacon, Macdonald, Max, Stevens, Robertson, and Abbott, major. He then passed on to speak of the advantage of cultivating physical excellence. It was a noticeable fact that some of those boys who had attained to the highest in physical excellence, had also reached the highest places in the school. He referred to Paige, Carter, Smith, Montizambert and Hooper. He next said a few words to the students in which he recommended them to profit by all the means at their command. The bitterest griefs in life were the recollection of opportunities thrown away. He thought that Lennoxville was destined to be the future Oxford of Canada. People, no doubt, would wonder how he could say anything so foolish and unlikely to be realized. Lennoxville had been in existence twenty-seven years, but what was even twenty-seven years in the life of a great institution like this. What was Oxford twenty-seven years after it was founded. He thought that looking at the rapidly increasing prosperity of the country, and the value which people were learning to put on higher education, this place if the world lasted long enough, would become the greatest educational institute in the Dominion. He would go further and say that it was the best place of education in Lower Canada now, and he thought that the time would come when every churchman in the Province of Quebec would feel that Lennoxville deserved his highest confidence and esteem. After a few admirably chosen words addressed to the boys he said in conclusion and from his heart that he hoped that this place might flourish and that his friends the Principal and Rector might long be spared to give the college the benefit of their intellects and attainments.

Mr. Thorneloe, then read a very neatly written valedictory which concluded the business of the convocation, but as the Chancellor announced, the audience had other sweets in store for them in the shape of presentation of prizes to the boys.

The Rev. Mr. Badgely, the Rector, first commented upon the report of the classical examiner Rev. Mr. Norman, and afterwards read the report of Mathematical examiner Rev. Mr. R. G. Cox, of whose departure from the school he spoke with regret.

Then followed the distribution of prizes, first prizes for general excellence remaining over from Christmas, and the prizes earned during the term just closed.

At the close of this interesting ceremony, Paige, one of the sixth form boys came forward and presented the Rector with a very handsome silver tray from the boys, accompanied by an address. Mr. Badgely replied in appropriate terms, and the proceedings of the day were brought to a close by three cheers for the visitors, three cheers for Mr. Badgely and several others.—*Quebec Mercury*.

OFFICIAL NOTICES.



Ministry of Public Instruction.

Quebec, 27th June, 1872.

ERECTIIONS OF SCHOOL MUNICIPALITIES, &C., &C.

The Lieutenant Governor has been pleased, by order in Council of this date, to make the following erections of School Municipalities, &c.

Two Mountains, 10. To Detach from the parishes of Ste. Thérèse, St. Augustin, Ste. Scholastique, St. Janvier et St. Canut, those parts of land described in the proclamation of the Lieutenant Governor, dated 3rd February last, and to erect them into a Separate School Municipality, as already erected by the said proclamation for civil purposes, under the name of Ste. Monique.

Gaspé, 20. To divide the township of Douglas into two municipalities, one East, the other West, separated by the River St. John the Eastern one to be called "Haldimand," and the Western, "Douglas".

Lotbinière, 30. To detach from the municipality of St. Bernard and St. Lambert all that territory comprised between lot No. 52 inclusively of the concession of Iberville to the extremity of said concession towards the south; in the concession of St. Aimé, the territory comprised between the land of Ignace Rouleau and that of Joseph Dallaire, senior, those lands both included, and comprising also the circuits of land in the same concession, belonging to Théophile Patry, Michel Huart and Michel Leclerc, moreover the two lands belonging to François Pecteau and Alfred Gobeil in the concession St. Louis, and to annex them to the School Municipality of St. Giles No. 2. It must be remarked that the land comprised between lot 52 inclusive and lot No. 41 also inclusive in the concession Iberville and the circuits of land belonging to the said Théophile Patry, Michel Huart and Michel Leclerc have to this day formed part of the municipality of St. Lambert, and the remainder of the territory above described formed part of the municipality of St. Bernard.

Missisquoi, 40. To annex the properties of Messrs. P. Mandigo, Samuel Adams, Jr., and David Adams, Senr., of Henryville to the School Municipality of Clarenceville; and those of Messrs. John Allen and David Adams, Junr., of Clarenceville, to the municipality of Henryville.

Portneuf, 50. To erect into a School Municipality the new Parish of St. Ubalde, bounded as follows: on the North-West by the River Batiscan, on the South-West by the Seignior of Ste. Anne de la Pêrade; to the South-East by the North-West line of the lands of Jean Baptiste Morel in the Ste. Anne range of Joseph Landry in the St. Edouard range, of Léandre Gaulin, in the St. Léon range and of Isidore Marchand in the Rivière Blanche range, said lands situated in the Seignior of Grondines; to the North West, partly by the Township of Alton and partly by the line separating the third range of the Township of Montauban from the fourth range, said prolonged in a straight line until it meets the River Batiscan.

St. John, 60. To separate District No. 1 of St. John in the County of the same name from the rest of the Municipality, and erect the same in a Separate School Municipality under the name of, "Municipality of the Town of St. John," bounded as follows, to wit: Of the East by the River Richelieu, of the North by the northern limits of the Parish of St. John; on the West by the division line between the concession Richelieu and the concession Grand Bernier; on the south, by the southern line of the property of Charles Langlois in the Upper Richelieu, comprising the Town of St. John and the rural parts known as the Upper Richelieu and Lower Richelieu as far as the southern line of the property of the said Charles Langlois, said property included.

Wolfe, 70. To erect the new Parish of St. Fortunat of Wolfestown into a School Municipality, with the same limits which have been given to it for other civil purposes in the proclamation of the Lieutenant Governor of the thirteenth April last.

DIPLOMAS GRANTED BY THE LAVAL NORMAL SCHOOL.

Quebec, 28 June 1872.

MALE TEACHERS.

MODEL SCHOOL.—MM. Jos. Félix Pagé, Ls. Chs. Alphonse Angers, Pierre Alexandre Chassé, Joseph Michaud, Hamel Tremblay and Louis Roberge.

ELEMENTARY SCHOOL.—Robert Gilbert, Thomas Lindsay, Ls. Geo. LeBœuf, Ls. Napoléon Dufresne, Ls. Joseph Tremblay, Ths. Jean Rémi Sirois, Théodore Pamphile Demeules, George Gagnon, Toussaint Simard, Ls. Ths. Tancrede, Dubé, Alfred Blouin, Patrick Ahern, Séraphin Eugène Rivard.

FEMALE TEACHERS.

MODEL SCHOOL.—The Misses Marie Eulalie Lévesque, M. Sara Paré, Mathilde Normand, M. Caroline Georgianne Lapointe, M. Joséphine Poitras, Delphine Lagacé, Marie Olympe Georgianne Roy, Marie Eugénie Richard, Marie Rosalie Parent, M. Amanda Roy, M. Anne Hermeline Martel, Alphonsine LaRue, M. Anne Boutin, M. Odélie Pélisson, Malvina Trudel, M. Laura Couture, M. Lumina Ernestine Caron, M. Justine Alzire R. de Lima Legros, M. Eulalie Launière, M. Euphémie Massé, Belzémire L'Heureux and Philomèle Doré.

ELEMENTARY SCHOOL.—The Misses M. Elzélie Sylva Pelletier, M. Antonia Tremblay, M. Célinie Lavoie, Eléonore Blouin, M. Eugénie Gobeil, Adèle Lavoie, M. Sarah Lachance, M. Cécile Fontaine, Marie Louise Béland, Anastasie M. Obéline Hermine Giguère, M. Delphine Joséphine Lemieux, M. Joséphine Pêrusse, Adèle Bernier, M. Eugénie Plaisance, M. Claire Blanchet, Philomène Langis, M. Anne Léocadie Plante, M. Céline Dion, M.

Christine Côté, M. Alice Tremblay, Apolline Tremblay, M. Sara Paradis, Adèle Richard, Henriette Panet, Marie Emma Beaudry, Ellen Williams, Bedilia Bridget McNamara and Elizabeth Nicholson.

DIPLOMAS GRANTED BY THE BOARD OF EXAMINERS.

GASPÉ BOARD.

ELEMENTARY SCHOOL, 1st class (E and F):—Miss Bridget Jane Connick.

ELEMENTARY SCHOOL, 1st class (E):—The Misses Mary Theresa Beck, Alice H. Hamon and Eliza Anne Lenfesty.

9th June, 1872.

L. DAGNAULT.
Secretary.

PROTESTANT BOARD OF RICHMOND.

ELEMENTARY SCHOOL, 1st class (E)—The Misses Jane Armatage, M. Marion Armstrong, Erraeta Barlow, Janet McKay, Anny Richardson, Mathilda Treholme, Isabella Torrance and Maria Whitney.

ELEMENTARY SCHOOL, 2nd class (E)—The Misses Edith Bothwell, Agnes Driver, Jennie Driver, Selma Duffy, Rebecca Greffith, Hannah Jamieson, Jane Olney, Mary Randlett, Melinda A. Atkinson and Adeline Husk.

7th May, 1872.

C. F. CLEVELAND.
Secretary.

Situation as Teacher Wanted.

A female teacher, holding an Elementary diploma from the McGill Normal School, who has had several years experience in teaching in the old country and in Canada, is desirous of obtaining a situation as teacher.

Best references can be given.

Apply to

MINISTRY OF PUBLIC INSTRUCTION

IMPORTANT TO TEACHERS.

A COMPENDIUM

OF

MENTAL ARITHMETIC

FOR THE USE OF SCHOOLS

BY

F. E. JUNEAU.

Sold by all Booksellers.

McGILL UNIVERSITY, MONTREAL.

Session 1872-73.

THE CLASSES IN THE SEVERAL FACULTIES will open as follows:

Faculty of Arts, September 16th.

Faculty of Medicine, October 1st.

Faculty of Law, October 1st.

The Department of Practical Science in the Faculty of Arts, including Courses in Engineering Mining, Practical Chemistry and Assaying, September 16th.

The Classes in the McGill Normal School will be open on the 2nd September.

In the Examinations in the Faculty of Arts, commencing September 18th, the following Scholarships and Exhibitions will be offered:—

First Year 3 Exhibitions—2 of \$125; 1 of \$ 00.

Second Year 3 Exhibitions—2 of \$125; 1 of \$100.

Third Year 4 Scholarships, tenable for two years, of \$100 to \$125 yearly.

The Calendar containing details of all the above Courses may be had on application, post-paid, to the undersigned.

W. C. BAYNES, B. A.,
Secretary.

Meteorological Observations.

From the Records of the Montreal Observatory, Lat. 45° 31' North, Long. 4h. 54m. 11 sec. west of Greenwich. Height above the level of the sea, 182 feet. For the month of May, 1872. By CHARLES SMALLWOOD, M.D., LL.D., D.C.L.

DAYS.	Barometer at 32°			Temperature of the Air.			Direction of Wind.			Miles in 24 hours.
	7 a.m.	2 p.m.	9 p.m.	7 a.m.	2 p.m.	9 p.m.	7 a.m.	2 p.m.	9 p.m.	
1	29.980	29.801	29.850	51.5	78.3	58.3	S	S	S	84.71
2	.775	.786	.847	53.5	65.1	52.2	S	W	W	246.44
3	.875	.806	.800	43.2	59.2	51.0	W	W	W	211.10
4	.876	.987	30.100	46.0	70.1	50.0	NE	NE	NE	94.21
5	30.175	30.050	.000	42.0	69.2	47.0	N	NE	W	29.40
6	29.926	.010	.013	48.0	68.2	56.1	NE	NE	NE	157.44
7	30.010	29.79	29.900	52.6	83.6	69.0	W	W	W	204.00
8	.142	30.100	30.6 0	51.1	75.2	61.8	NE	NE	NE	79.21
9	29.850	29.721	29.601	53.5	75.2	68.2	S	WSW	W	201.43
10	.999	30.170	30.200	50.0	63.7	54.1	N	W	W	141.11
11	30.100	29.874	29.900	52.0	68.1	62.0	E	S	S	281.19
12	29.800	.861	.876	58.2	70.4	59.0	W	W	W	264.16
13	.999	30.000	30.001	43.7	63.7	54.0	NE	NE	NE	117.74
14	30.149	.148	.150	46.1	6 8	57.0	NE	NE	NE	94.24
15	.200	.180	.200	54.0	61.0	54.2	W	W	W	179.14
16	.200	.144	.020	44.6	72.1	57 0	N	NE	NE	244.16
17	.042	29.985	29.975	49.0	74.1	59.0	NE	NE	NE	84.16
18	29.975	.844	.725	49.7	79.0	63.0	NE	NE	NE	51.16
19	.621	.480	.480	58.5	69.1	51.9	S	S	S	219.11
20	.452	.473	.525	54.9	71.4	57.0	W	W	W	138.07
21	.670	.831	.940	57.6	76.6	70.0	W	NE	N	93.16
22	30.016	.944	.825	54.0	77.8	65.0	W	SW	SW	87.11
23	29.649	.620	.800	55.0	59.0	53.0	SE	SW	W	90.00
24	.872	.778	.745	53.0	63.4	55.0	SE	EA	NE	97.42
25	.642	.671	.748	57.1	71.0	54.1	S	W	W	210.15
26	.991	.900	.860	2.0	62.3	1.0	N	W	W	89.17
27	.701	.608	.611	58.7	64.0	55.2	S	SW	W	76.12
28	.582	.547	.776	54.0	54.1	52.1	W	W	W	204.82
29	.851	.894	.974	49.9	55.0	52.3	W	W	W	301.10
30	30.058	.955	63.000	52.1	59.0	58.0	W	W	W	94.74
31	29.974	.924	29.9 8	55.2	67.0	58.1	N	W	N	76.24

REMARKS.

The highest reading of the Barometer was on the 15th day, and was 30.201 inches; the lowest on the 20th day, 29.462 inches. The monthly mean was 29.866 inches, and the monthly range was 0.335 inches.

The highest reading of the Thermometer was on the 7th day, and was 83° 6; the lowest temperature was on the 3rd day and was 41° 0. The mean temperature of the month was 58° 82, and the monthly range 42° 6.

Rain fell on 16 days, amounting to 1.863 inches, and was accompanied by thunder and lightning on one day.

—Observations taken at Halifax, N. S. during the month of May, 1872 lat. 44° 39' N.; long. 63° 36' W.; height above the sea 175 feet; by Sergt. Thuring, A. H. C. Halifax.

Barometer, highest reading on the 11th.....	30.204 inches
" lowest " " 20th.....	29.242
" range of pressure.....	1.022
" mean for month (reduced to 32°).....	29.707
Thermometer, highest in shade on the 26th.....	73.0 degrees
" lowest " " 1st.....	25.7
" range in month.....	47.3
" mean of all highest.....	60.5
" mean of all lowest.....	36.2
" mean daily range.....	24.3
" mean for month.....	58.3
" highest reading in sun's rays.....	126.4
" lowest on grass.....	50.8
Hygrometer, mean of dry bulb.....	47.0
" mean of wet bulb.....	43.1
" mean dew point.....	34.0
" elastic force of vapour.....	.278
" weight of vapour in a cubic foot of air....	3.1 grains.
" weight required to saturate do.....	1.0
" the figure of humidity (Sat. 100).....	75
" average weight of a cubic foot of air.....	539.4
Wind, mean direction of North.....	10.00 days.
" " East.....	1.50
" " South.....	10.00
" " West.....	9.50
" daily force.....	2.2
" daily horizontal movement.....	249.7 miles.
Cloud, mean amount of, (0-10).....	8.2
Ozone, mean amount of, (0-10).....	3.4
Rain, number of days it fell.....	17 days
Snow, number of days it fell.....	1
Amount of rain and melted snow collected.....	3.59 inches.
Fog.....	14 days.
Hailfell.....	

Meteorological Observations.

From the Records of the Montreal Observatory, Lat. 45° 31' North, Long. 4h. 54m. 11 sec. west of Greenwich. Height above the level of the sea, 182 feet. For the month of June, 1872. By CHARLES SMALLWOOD, M. D., LL.D., D. C. L.

DAYS.	Barometer at 32°			Temperature of the Air.			Direction of Wind.			Miles in 24 hours.
	7 a.m.	2 p.m.	9 p.m.	7 a.m.	2 p.m.	9 p.m.	7 a.m.	2 p.m.	9 p.m.	
1	29.981	29.876	29.9 1	53.6	60.2	51.0	W	W	W	89.17
2	30.020	30.026	30.064	52.3	64.7	59.5	NE	NE	N	91.16
3	.192	.051	29.962	49.5	70.0	59.0	NE	NE	NE	90.01
4	29.752	29.604	.649	54.2	56.0	53.0	NE	NE	N	226.10
5	.731	.743	.799	53.0	70.3	66.2	NE	NE	NE	177.83
6	.874	.836	.869	58.0	80.0	67.1	N	NE	NE	67.24
7	.900	.789	.798	60.0	77.8	69.2	NE	NE	S	81.11
8	.671	.654	.650	59.7	63.4	62.8	SE	S	S	104.71
9	.727	.741	.674	61.3	66.8	(6.9	NE	WSW	SW	81.18
10	.649	.621	.581	62.4	65.7	63.1	S	W	W	198.74
11	.660	.672	.698	61.5	76.8	71.2	W	W	W	268.70
12	.760	.746	.772	65.5	82.0	66.3	W	W	W	257.18
13	.800	.787	.700	58.0	70.1	59.5	W	W	W	204.11
14	.649	.636	.682	59.1	72.2	62.4	W	W	W	149.74
15	.780	.847	.890	57.3	73.0	65.0	W	W	W	181.17
16	30.021	30.017	30.062	61.2	73.2	66.5	N	NW	NW	86.29
17	.125	.156	.200	61.8	80.1	70.0	S	N	W	94.10
18	.249	.165	.160	64.7	80.3	68.6	W	W	W	109.12
19	.161	.144	.132	63.6	79.2	69.0	W	W	W	80.09
20	.132	.116	.151	67.8	83.0	77.0	WSW	S	S	191.84
21	.100	.099	.098	75.5	92.0	79.2	W	SW	W	217.18
22	.162	.151	.101	68.4	84.1	73.1	NE	E	SW	107.11
23	.116	.061	.050	67.2	83.7	73.0	NE	NE	NE	89.74
24	.000	29.987	29.975	64.0	79.0	72.9	NE	E	SW	91.46
25	.050	30.044	30.675	68.0	79.9	71.5	W	S	SW	104.17
26	.081	.061	.026	68.2	79.0	73.1	E	E	SW	84.29
27	.073	.059	.047	68.2	87.2	75.2	S	SE	SW	189.24
28	.021	29.934	29.974	72.4	87.0	77.3	W	W	W	144.11
29	.000	.962	30.061	74.2	90.4	80.4	W	W	W	204.29
30	.051	.9 0	.97	74.1	89.1	79.0	W	W	W	246.12
..

REMARKS.

The highest reading of the Barometer was on the 18th day, and was 30.219 inches; the lowest on the 4th day, 29.604 inches. The monthly mean was 29.942 inches, and the monthly range was 0.615 inches.

The highest reading of the Thermometer was on the 21st day, and was 92° 2; the lowest temperature was on the 2nd day and was 45° 5. The mean temperature of the month was 67° 18, and the monthly range 46° 7.

Rain fell on 12 days, amounting to 2.245 inches, and was accompanied by thunder and lightning on 2 days.

—Observations taken at Halifax, N. S. during the month of June, 1872; lat. 44° 39' N.; long. 63° 36' W.; height above the level of the Sea, 175 feet; by Sergt. Thuring, A. H. Corps.

Barometer, highest reading on the 20th.....	30.186 inches
" lowest " " 11th.....	29.444
" range of pressure.....	.742
" mean for month.....	29.749
Thermometer, highest in shade on the 30th.....	89.6 degrees
" lowest " " 5th.....	36.2
" range in month.....	53.4
" mean of all highest.....	70.9
" mean of all lowest.....	45.8
" mean daily range.....	25.1
" mean for month.....	58.3
" highest reading in sun's rays.....	132.3
" lowest reading on grass.....	30.0
Hygrometer, mean of dry bulb.....	60.9
" mean of wet bulb.....	57.4
" mean dew point.....	54.4
" elastic force of vapour.....	.424
" weight of vapour in a cubic foot of air....	4.7 grains.
" weight required to saturate do.....	1.3
" the figure of humidity.....	80
" average weight of a cubic foot of air.....	538.9 grains.
Wind, mean direct. of—North.....	7.50 days.
" " East.....	9.25
" " South.....	2.75
" " West.....	10.50
" daily horizontal movement.....	180.4 miles.
" daily force.....	2.0
Cloud, mean amount of, (0-10).....	7.5
Ozone, mean amount of, (0-10).....	2.6
Rain, number of days it fell.....	17
Amount collected on ground.....	6.29 inches.
Fog, number of days.....	11
Hail.....	1



THE

JOURNAL OF EDUCATION

Devoted to Education, Literature, Science, and the Arts.

Volume XVI

Quebec, Province of Quebec, August, 1872.

No. 8.

TABLE OF CONTENTS.

On teaching the English lan- guage	105	Official List of the Graduates at Laval University.....	115
Meteorites	111	Academy of Music.....	115
Deaf Mute Education.....	113	Miscellaneous.....	115
Official Notices.....	114	Situation as Teacher wanted....	120
Poetry	114	Advertisements	120
		Meteorology.....	120

ON TEACHING THE ENGLISH LANGUAGE.

LECTURE II.

BY THE REV. EDWIN A. ABBOTT, M. A.
Head Master of the City of London School.

WHENEVER any new study claims to be introduced into schools, a very natural question at once suggests itself to every practical teacher—"Will this new study give our pupils systematic work to do?" If the answer is in the negative, the intrusive study stands a poor chance of being welcomed. Latin and Greek are eminently working subjects in which, perhaps, the work is often disproportionately large compared with the results. But the undoubted fact that Latin and Greek do make a boy work—or, at the worst, shew that a boy has not worked—is a great point in their favour. Naturally, in the eyes of teachers, this virtue covers a multitude of faults, and the virtue is undeniable. In the first place, the mere turning of dictionaries and thumbing of grammars gives a boy something to do. Regarded as a mere athletic exercise, it is not contemptible. Then the words or inflections and anomalies keep the memory at work, and the concord and rules of syntax appeal more or less to the boy's intelligence. There is also a kind of reasoning in the simplest Latin sentence. Take any sentence containing the Latin word "*ago*." The boy looks it out in the dictionary, and he finds that it means "give" before "thanks," "wag" before "tail," "plead" before "a cause," "drive" before "sheep," and that it has some dozen or so more different meanings before a dozen other different words. Out of

these sixteen meanings, or more, the boy has, by some process, to reject the wrong and select the right. The process is too often mere guess-work, and guessing wrong; but it may be an intellectual process of elimination. And emphatically the writing of good Latin prose composition is a severe intellectual test, and the attempt to acquire the power of writing it is a good intellectual training. It cannot be denied, then, that Latin, if well taught, does exercise the thinking faculties in us, as well as the mere digging and hunting faculties, which are tasked in the disinterment of words, with their derivations and inflections, from the dark recesses of a dictionary. Can the same be asserted of English? Is it a working subject? What can the pupil prepare in the way of an English home-lesson? How is the clever idler to be distinguished from the laborious boy of average ability, and to be prevented from getting to the top? I prefer to look upon the subject from this very plain and practical stand-point, because I think no one will deny that, if these practical difficulties in the way of the introduction of English can be surmounted, there are no others in the way. If English teaching can stimulate boys to work, and if idleness and industry as well as cleverness and dullness can be tested by an English lesson, few will be disposed to deny that the subject is one of peculiar interest and value; and even the most austere advocate of severe training, and opponent of useful information, will scarcely assert that, *ceteris paribus*, a subject of peculiar interest and value should, for the very reason that it is interesting and valuable, be rejected from our schools.

The practical way of answering the question—"What is to be taught in English?" is to open an English book, and, imagining ourselves in a class-room, to ask what would our boys require to be taught in order that they might understand the passage before us. Take, then, the first Scene in the first Act of Shakespeare's *Richard II*, where Bolingbroke and Mowbray are accusing one another in the presence of the king. We will read a few consecutive lines, from the 18th to the 27th:—
"K. Rich. High-stomach'd are they both, and full of ire,
In rage deaf as the sea, hasty as fire.

Enter Bolingbroke and Mowbray.

Boling. Many years of happy days befall
My gracious sovereign, and most loving liege!

Mow. Each day still better other's happiness,
Until the heavens, envying earth's good hap,
Add an immortal title to your crown.

K. Rich. We thank you both; yet one but flatters us,
As well appeareth by the cause you come,
Namely, to appeal each other of high treason."

Now, here, there are several questions in English grammar which do not belong to this part of our subject. I would venture to assert that many boys, if asked to parse *befal*, would say that it was used indicatively instead of optatively, which would shew that they had quite misunderstood the sentence; and some would even make the same mistake about *better*. The use of *but*, and the manner in which it came to be used thus, might form another useful question; and, if our pupils were also asked to explain and illustrate the omission of the article before *others*, and to explain the phrase "the cause you come," there would, I think, be some basis for the preparation of an English lesson, and nothing would be requisite but the necessary text-books in order to enable us to demand, and them to make, this preparation. But this is by no means all; and, indeed, this is not connected with the subject we are now considering, but rather with English grammar. There are other questions, natural and important. What does *appeal* mean here? How did it come to have that meaning? Can we illustrate it from the words *repeal*, *appellation*, or any others? Here, then, comes in derivative etymology. Again, what is the exact meaning of *high-stomach'd*? How does it differ from *angry*, or *haughty*? This opens up the question how we can ascertain the exact meaning of a word, and it naturally introduces the subject of synonyms. We shall find that boys require to be asked, What is meant by the "heavens envying earth's good hap? and such a question at once introduces metaphor. Then, under the same head, there are other questions connected with diction—Why is the *sea* selected as the representative of deafness? Why say full of "ire," and not "anger?" Under what circumstances would *ire* be more appropriate than *anger*? Then, is a boy to read, "In rage, deaf as the sea, hasty as fire?" and if not, on what principle are we to lay the accent on *deaf*, and on the first, instead of the second, syllable of *hasty*? Lastly, when these and similar questions have been asked, it is surely reasonable for a teacher to ask whether King Richard is right in arguing that, because two of his subjects accuse one another of high treason, therefore one of them is necessarily a flatterer. And thus, in the most natural way possible, we open the door to Logic.

The course of English training may be conveniently subdivided for the purpose of description, even where not for actual use. In practice, etymology, diction, and logic ought all to be applied together for the study of English—the two former certainly, and from the very first, though in a most elementary manner. But it will be convenient, in the present instance, to classify our subject under these three heads, and to deal with them distinctly. We will take them in order, as they have been mentioned—Etymology, Diction, and Logic. Etymology, usually so called, deals with the changes and inflections of words. It takes a word, such as *treason*, in the passage above quoted, and after deriving it from the Latin *traditio*, through the French *trahison*, will illustrate the law of derivation by other words, such as *reason*, *season*. But another kind of Etymology deals with the changes of meaning and thought which a word has undergone; this latter Etymology will point out how the word, which originally meant "handing over," subsequently was narrowed to the meaning of "betraying," and then was narrowed again to "political betraying." Both kinds of Etymology are important; but as the latter is more closely connected with the true object

of an English lesson, the teaching of thought, I shall pass at once from the former to the latter.

It may be thought a serious objection against both branches of Etymology, that they seem to depend on a knowledge of Latin, and are inapplicable where Latin has not been previously taught. I do not think this objection either is or need be a serious one. Many treatises on Etymology are probably in existence, in which the principal Latin roots are classified, and the English words arranged under their respective heads, attention being also directed to the law of formation in each case. A little study of a few Latin roots, such as *trad-*, *fer-* (with the derived root *lat-*) *jung-*, *nitt-* (and the derived *miss-*), with a knowledge of the corresponding French forms, added to a knowledge of the English affixes and prefixes, would go a long way to render the study of English etymology possible even where Latin was not taught. At the same time, I fully admit the great value of the systematic study of Latin for this purpose, wherever it can be systematically studied.

But upon what principle is the boy to prepare the etymological part of his English lesson? Is he to look out the derivations of every word as it comes; for example, in the above passage, *ire*, *deaf*, *rage*, *sea*, *hasty*, &c.? Will the pupil learn anything from discovering that these words are derived from similar words in Latin and Anglo-Saxon; that *ire* comes from the Latin *ira*, and *deaf* from the A. S. *deaf*? Very little, I think; certainly not enough to repay the trouble of looking the words out in a dictionary. An indiscriminate study of the derivations of all words in an English lesson will take up as much time as the study of words and inflections in Latin, with even less mental training. Such an undistinguishing avidity for useless information would be ruinous to English teaching. At the outset, therefore, we must prevent our pupils from doing too much, and this we shall best do by ourselves giving them, before each lesson, a list of the words whose derivations they will be expected to know. This plan will, at all events, be found useful at first. Boys ought not to be called upon for the derivation of any word not previously mentioned by the teacher, unless some obscurity of meaning attends the word, which may receive light from the derivation, as in the case of *appeal* in the passage above. According to this rule, we should expect our pupils to know the derivation of *appeal*, because it is essential to the understanding of the passage; but we should not expect them to derive *ire*, or *sea*, or *deaf*.

But I am far from saying that we should always confine the questions in Etymology to those which merely elucidate the meaning of the particular passage that happens to be studied. Other derivations might with advantage be asked, that illustrate the laws of etymological thought. Some of these laws I will briefly enumerate. I should like to call especial attention to them, because, though the etymological laws regulating the changes of letters are generally recognized, those that regulate the changes of thought have attracted comparatively little attention. Some of them have been treated of and tastefully illustrated in Archbishop Trench's Synonyms, but many are still almost unrecognized.

(1) First, then, let us take *the law of change*. Point out to a boy that words, like individuals and nations, have a kind of life, that nineteen hundred years or more cannot pass over a word without, in most cases, altering its significance. This law, once firmly grasped, will do more than anything else to eradicate, in boys who are beginning to write Latin prose, the tendency to use, as the translation of an English word, the most similar Latin word they can find. Boys will see that the chances are that one thousand nine hundred years ago the Latin *oppressit* meant, something different from the meaning of the English word *op-*

press. Whatever other error they may make, they will not be led astray by the plausible jingle of similarity. But even for boys who will never study Latin, this law has a great value. It will prevent them from trusting entirely to an etymological dictionary for the discovery of the meanings of words, and will throw them upon their own resources—I mean upon their own knowledge of idiomatic English.

(2) *The law of extension.*—When a technical word is introduced from one language into another, the narrow technicality, after being preserved artificially by the learned for a time, must soon be impaired, and finally destroyed. Thus, “influence” was once a technical term of astrology, to denote the mysterious power that flowed from the stars upon the destinies of men. Now, it means any modifying power, and not merely that of the stars. The word “triumph” is not now confined to a procession celebrating a victory over a conquered enemy; “ovation” has been widened till it has been applied to a favourable reception of any kind. “Civil” has preserved its technical sense as opposed to military; but it has also been affected, in one of its meanings, by the law of extension, and, in the sense of “courteous,” even a military man may now be called “civil.” The same law may be illustrated by *decimate, impede, pomp, privilege, legion, province, prejudice, prevaricate, idea, and fine*.

(3) *The law of contraction.*—Words that are not technical, when imported into English, often contract instead of extending their signification. In the influx of French and Latin words into the English language during the sixteenth century, many were introduced to express ideas that either could be, or were already, expressed in the existing vocabulary. These words were at first used by English authors in their Latin sense. Thus, “speculation,” in a well-known passage of Shakespeare, is used for “power of seeing.” But there was no reason why our native word “sight” should be expelled by the Latin intruder. “Sight,” therefore, retained its place; and “speculation,” finding the broader room which it had once filled in its native Italy, pre-occupied in England, contented itself with retiring into a narrower meaning, “the sight, or looking, or watching after gain.” In the same way, “extravagant,” though used by Shakespeare in the sense of “wandering,” now means a particular kind of wandering, a wandering beyond the bounds of economy. “Exorbitant,” in Latin, meant “out of the way;” in Elizabethan English, “uncommon”: now, it is only applied, in a narrower signification, to that which is “uncommonly expensive.” The same law may be illustrated by *aggravate, journal, advertise, capitulate, fable, corroborate, modest, and ferocious*. The law of contraction is naturally more general than the law of extension. As words are multiplied, their meanings become narrowed and defined. This especially applies to all words denoting measurement. The words *pole, rood, and yard* speak for themselves; and the law is confirmed by the derivations of *acre, (a field), furlong (furrow-long), and peck (poke, or bag), and others*.

(4) *The law of metaphor.*—It is scarcely necessary to say that when a derived word loses its meaning, it very often adopts a meaning connected with its original meaning by metaphor. Thus *bombast*, which once meant “cotton stuffing,” now means padding composed of words. *Aggravate*, instead of meaning, to add to a burden that can be borne, means, to add to a burden of sorrow or vexation. This law is very common.

(5) *The law of deterioration.*—The natural politeness of mankind, and perhaps a deficiency in the moral sense, induces men to give a good name to moderately bad men. Hence the good names are dragged down with the bad men. Thus, the misuse of *cunning* and *craft* has degraded them from

a good to a bad sense. *Impertinent*, which once meant “not to the point,” now involves a more serious charge; *officious*, which meant “exact in the performance of duty,” is now applied to a bustling busy-body; and a *libel* no longer means and innocent “little book.” This law is still in force. “A sharp fellow” is not always a term of praise and no one speaks with approval of “sharp practice.” Historical influences may here be frequently traced; as in the words *villain, churl, and boor*, which express the contempt of the higher classes, for agricultural labourers, and probably in *brats, knave*, which show how the vocabulary of the lower class was selected for abuse.

(6) *The law of amelioration.*—It is rare, indeed to find a word improved by time. Occasionally a great moral influence, like Christianity, steps in, and raises a word like *humility*, from being a contemptible fault, to the level of a virtue; or, in quite a different way, words that once expressed faults are sometimes used in jocose manner to imply cleverness, as *shrewd*; much as *imp* and *devil* are still occasionally used. Party terms sometimes exemplify this law. There is nothing that succeed like success. *Whig* and *Tory* were once terms of contempt; they are not now, I think; nor, probably, is the word *Radical*. *Christian* has now a far nobler meaning than when the nick-name was first invented by the populace of Antioch.

Such are some of the laws that regulate the changes of the significations of words. They ought, I think, to be shortly and clearly brought before the attention of our pupils; and whenever a derivation is asked by the teacher, the answer should refer to some one or more of the above laws. That will give definiteness to the answer; and will afford some kind of landmarks by which the journey of exploration can be guided. The answer can be written, and then either read in class, or looked over by the class-master, and I believe the exercise would be found practicable and valuable.

But side by side with, or rather, I am inclined to say, before, this exercise, is another, which is perhaps of still greater importance. To determine the present meaning of a word from the meanings which the sources of the word had nineteen centuries ago, is, as I said above, a very difficult matter. I think we may say it is impossible. The derivation may mark out certain limits, within which the modern meaning may be looked for; but it can do no more. Modern custom must be summoned to our aid, if we are to draw the boundary line still closer. Here the great advantage of an English lesson comes prominently out. Boys can experimentalize with it. Boys who speak English pretty well carry about them, as it were, their chemicals, and in kind of apparatus for the analysis of the meanings of words. Take the word *oppress*. A boy who spoke English idiomatically would know very well that when Gibbon speaks of “an army was oppressed by the enemy,” he is using the word wrongly. *Oppression* is not warfare on equal terms, or indeed warfare at all. When two boys fighting, there is no oppression, even though one be much the stronger. *Oppression* implies non-resistance, at all events for some time, on one side. Here we get one boundary line. Could *oppression*, then, be used of one army butchering another non-resisting army? No: the word does not mean destruction, nor active violence, so much as injustice, relying on superior force. Here we draw another line. Then, if a highwayman, relying on his pistol, takes your purse, is that *oppression*? No: it must be systematic injustice, continued over a long time, and relying on superior force. Here we draw the boundary still closer, and may be said to have defined the word. Now, if boys have what I may call a scheme of elimination like this carefully drawn up for them, and illustrated by a few clear examples, I cannot

see why they should not be able to eliminate for themselves in the same way. To prevent mere conjectures, mere blind rushes at the meaning, I would insist that each definition should be accompanied by a sentence made by the boy, or quoted from some author, exemplifying the use of the word in accordance with his definition.

At the end of this process of elimination would come, in cases where boys studied Latin, the confirmation of the derivative process, which, in the particular word above, *oppress*, would show that the word once meant "to come suddenly on and crush," or else to "crush up," whereas now it means merely "to crush" or "keep down," without any sense of motion or completeness. The same double process of elimination and derivation might be applied to other words, some of which are sadly and unnecessarily ill-used—such as *circumstance* and *individual*. Custom would tell a boy, perhaps, that he could not say, "The assassination of Caesar was an important *circumstance*," but that he could say, "The assassination of Caesar was one of the most important *circumstances* that influenced the life of Octavianus." And the inference from this elimination would be confirmed by the derivation, which would of itself indicate, not any occurrence, but an occurrence considered in relation to some person or thing as a centre. And so of *individual*.

To give one word as an explanation for another, I need scarcely say to teachers, the common method of definition adopted by English boys. If you ask what "precious" means, you may expect the answer "nice"; and in the same way, "original," or "versatile," or "thoughtful," would all be explained by "clever." Against this boyish tendency we must take careful precautions. First, we can point out how absurd it is to suppose that two words can mean precisely the same thing, or, at all events, can be used in precisely the same way. For if it were so, there would be a waste of words which we have no right to impute to our ancestors. Unfortunately the English language, more than any other, is calculated to encourage this boyish delusion that one word can be represented and defined by another. The quality of English, has given rise to a few pairs of words which are so nearly similar that we can only distinguish them by saying that the one is more colloquial than the other, or that the idiomatic use of the two is not quite the same. The meaning of the two words is sometimes indistinguishable. Thus *commence* is somewhat less colloquial than *begin*, and *commence* seldom or never takes an infinitive after it, while *begin* does; but as regards meaning it would be difficult to distinguish the two words.

Against the possible misunderstanding arising from these very few exceptional synonyms, we ought to fortify our pupils by warning them that they are emphatically exceptions, and that it is next to impossible that in any language any two words should be precisely synonymous. Some additional help might be given by a careful explanation of the meaning of definition or "drawing of boundaries." After pointing out that more than one word is absolutely necessary for the definition of another word, we may illustrate the defining process by a diagram on the black board. Take the definition of a lion: A lion is a quadruped; but the class of quadrupeds, which may be represented by a parallelogram, is too large, and must be narrowed; a lion is a quadruped with a mane; the diminishes the parallelogram, but it includes lions and horses: a lion has claws, which a horse has not, and thus, by gradually taking slices from our parallelogram, we narrow it down, or *define* it, till we have nothing left but the slice representing lions.

Or again, any two straight lines that are not parallel will mark out a point by their intersection. Suppose we

want to define *resentment*. Resentment is a kind of anger. Now feelings may be excited by different motives. Anger, for instance, may be prompted by the sense of inconvenience, or by injured pride, or by jealousy, or a sense of injustice done to one-self, or by a simple sense of injustice without any thought of one-self. Draw a straight line, then, not parallel to the first, representing the feelings that spring from the sense of injustice. That line does not define resentment, for it includes many other feelings, as sorrow, pity. But let this line be produced till it intersect the first. The intersection will define at once the kind of anger, and also the kind of feeling excited by injustice, and will denote *resentment*.

It will be necessary to warn boys not to select, for their defining classes, a class that does not explain any important peculiarity of the object we are endeavouring to define. We may remind them that man was once defined as a biped without feathers. The definition was at once ridiculed by the exhibition of a plucked cock, and has since been rendered untenable by our familiarity with monkeys.

I attach great importance to the exercise of defining words, and have been for some time in the habit of making it a regular part of the preparation of an English lesson. I should not restrict myself to the words that happened to be in the passage that was to be prepared for the next lesson. There are some important words in common use of which it may be said that the majority of our pupils use them and misunderstand them; and there are others which our pupils would be the better for using, but never use at all, because they do not understand them. These last are not misunderstood, for no conception whatever has been formed of their meaning. Among the former class are the words mentioned above, *circumstance* and *individual*, and others of which the misuse is far serious, such as *resentment*. Some words are notoriously used in double senses, which require careful distinction, such as *nature*, *representative*. It has always seemed to me, therefore, a valuable part of an English lesson that boys should explain the differences between a certain number of pairs, or groups, of such words as *power* and *authority*, *definition* and *description*, *thoughtful* and *prudent*; *fault*, *crime*, *sin*, *vice*, and *immorality*; *clever*, *original*, and *able*; *anger*, *vexation*, *resentment*, *wrath*, and *annoyance*. No answer should be received which does not clearly delineate the common thread of meaning which pervades each pair or group of words. In this way we shall ascertain that the answer is not mere string of excerpts from a dictionary. But there is another class of words which few ordinary men use in the course of their whole lives. Some of these are technical words imported from various sciences, and now used in a metaphorical sense. Thus politicians speak of "the unstable equilibrium of power," "the leverage of past success," "the resultant of many political forces;" and other scientific terms have been utilized in the same way. I do not so much speak of these, though I consider a lesson on such terms would be of value, as of others, to be destitute of which is to be in danger of being destitute of the corresponding conception—*imaginative*, *conventional*, *intellectual*, *vindictiveness*, *esoteric*, *electic*, *analogy*, *synthesis*, *analysis*, *hypothesis*, *pedantry*, *disinterestedness*, *impassioned*, *indiscriminate*, *phenomena*, *induction*, *sylogistic*, *sensation*.

Doubtless there is great exaggeration in the statements that have been made about the limited vocabulary of a ploughboy; and I should be sorry to originate any similar exaggerations about the classes of schoolboys. But I think we should be startled at finding how very small a store of words relating to things that are not the immediate objects of our senses, is found sufficient not only for an English schoolboy, but even for an ordinary English

man. We all know what is meant by *touch* and *taste*, *sight* and *smell*, but how many of us between birth and death ever use, or think of using, the word *sensation*? This absolute privation of abstract terms must be an injury to the power of thinking as well as to the power of expression. Without some knowledge of such terms, a man can never feel safe in reading anything but novels and newspapers. Certain I am that half the difficulty of writing good Latin prose arises from the fact that boys cannot employ, and do not understand, English words, and their exact significations and distinctions. Hence they are always shambling and shuffling in their composition, for they never know quite what their author means, or even feel quite certain what they mean themselves.

For the sake of Latin, therefore, as well as other considerations, I attach a good deal of importance to the exercise of distinguishing the significations of words; and I will mention one more form in which it may be practised. We may tell our pupils the dictum of Aristotle, that every virtue may be considered as the mean between two extremes which are faults. Thus the virtue of *bravery* has for its excess *rashness*, and for its defect *cowardice*. When this law has been illustrated by a few clear examples, we may dictate to them a list of names of virtues to which they may assign the corresponding faults, which are the extremes. After a time we may point out that some of the extremes, though they undoubtedly exist in practice, are not sufficiently recognised to have words of their own. Thus the virtue of *resentment* has far its excess *unforgiveness*, but its defect has no one word to express it. "A blunted moral sense" would perhaps be a correct periphrasis. "Self-respect," again, has "pride" for its excess; but the defect, though it has Greek and Latin words, has no one English word to express it. *Uriah-Heapishness* might express it, or *humble* pronounced without the *h*. Sometimes, again, the fault of excess or defect has a definite name, while the virtue which is the mean has none. Thus *ambition* is generally considered a fault of excess, we have no word to express the virtue of the Greek *philotimia*, except *public spirit* or *proper ambition*; and the defect, which consists in shirking public duties and indifference to public esteem, has no name, and scarcely even a short periphrasis. The moral as well as an intellectual benefit of such exercises as these seems to me most valuable. They open boys' eyes in a remarkable manner to the influence of thought upon language, and also to the reaction of language of words, and show him that there may be more faults and more virtues than have been formally and distinctly recognised by the national conscience. Lastly, to end by repeating a practical consideration, such exercises are easily adapted for class-teaching, and are most valuable not only for English, but also for Latin composition.

Now let us consider the part that should be assigned to diction in an English lesson. By diction I mean the act of speaking and writing well; that is to say, with clearness and appropriateness, and of understanding the exact meaning of that which is well spoken or written. Under this head I think might come some brief explanation of the distinction between poetry and prose. Poetic diction might be roughly classified as being either forcible, or elevated, or graceful. Examples might be given of each School—the Elizabethan poets of the forcible the Paradise Lost of the elevated, Tennyson of the graceful—care being of course taken to protest that we be no means assert that Shakespeare was never elevated, Milton never graceful, and Tennyson never forcible. A brief sketch might explain how, in serious poetry, the forcible and the elevated diction of the 16th and first half of the 17th centuries was supplanted by the graceful diction of the second

half of the 17th and 18th centuries, which, in turn, gave way to the reaction against conventional gracefulness, heralded by the Percy Ballads, and by Cowper, and carried on by Wordsworth and his followers. This sketch might be illustrated by a few instances of the errors of each School. Boys might be enabled to see that when Macbeth speaks of Duncan's "silver skin laced with his golden blood," and the daggers as being "unmannerly breech'd with gore," this language is not forcible but forced and unnatural, though, perhaps, natural in the mouth of a conscious murderer dissembling guilt. Still more easily they could perceive that it is not "graceful" to call a man a "swain" or a woman a "fair," because you happen to be writing poetry, or to avoid mentioning a feature of the face by name, as in—

"Mark him of shoulders curved and stature tall,
Black hair and vivid eye, and meagre cheek,
His prominent feature like an eagle's beak,"

where "prominent feature" is used, even by Wordsworth as a polite periphrasis, to avoid the supposed vulgarity of "nose." Pope's *Iliad*, and, still more, the *Odyssey*, would supply abundant instances of the application of the elevated style to a subject which rather demands the forcible or the graceful.

When these distinctions had been clearly drawn out, and well illustrated by examples, boys might be asked to refer certain passages in the poem which they happened to be reading, to one or other of these subdivisions, and to point out apparent errors of excess or misapplication. The direction of prose would then demand notice; and we might mark out the region of polite prose as distinguished from poetry, from conversation, from slang, and from provincialism. A few instances might make this clear, one of which will suffice on the present occasion. The great danger of boys, derived from their study of poetry and of newspapers, is that, if they try to write anything that is not slang, they think it necessary to use poetic diction. Thus Alison writes, "Parliament, during this Session, was mainly occupied with the Emerald Isle," meaning Ireland. Now this is just what a boy of fair ability, beginning to write English pretty well, would be likely to say. It is, therefore, desirable to warn our pupil that, as the object in prose is very often simply to convey information, and the object in verse is to give pleasure, there is of necessity a distinction between the two styles, and the words used in prose should be selected with a view to their intelligibility above every other consideration, while in verse other considerations are both allowable and fit. Poetic diction, even when perfectly intelligible, is offensive and exasperating in prose. It is like a fresco in the waiting-room of a railway-station, where our sole thought is how soon we can get away. No doubt the historian might have said, "Accustomed to the arid and barren deserts of Arabia, the eye of the traveller rested with pleasure upon the rich bright vegetation of the Emerald Isle." For here we desire to do more than simply give information; we wish to express feeling also.

So far as my experience goes, it would tend to shew that this, the poetic side of prose, is the quarter from which danger may be most apprehended. Boys think it the correct thing, if they are answering a question about Julius Cæsar, to write *ere* instead of *before*, *unto* for *to*, and insist upon it that the great usurper shall spur his *steed* or *charger*, anything sooner than his horse, across the Rubicon. It is, therefore, necessary to inculcate again and again, that poetry is not only to be intelligible, but also euphonious, picturesque, at times archaic, and always averse to unemphatic lengthiness. In prose, these qualities are often, and some of them always, out of place. Who would

reject the word "unquestionably" in prose? Who would not prefer "questionless" in poetry?

Now, applying these principles of poetic diction even to the very simple passage from Richard II., we may find, at least, one question that we may fairly expect to be answered—Why is "ire" used for anger? The answer will be, because it is (1) less lengthy, and (2) more out of the common, and therefore better fitted for the elevated style of poetic diction. We might also ask our pupil to refer this and other passages to one of the three classes of style above enumerated. This particular passage might be called both forcible and somewhat elevated; while some lines in the same page—such as,

"With a foul traitor's name stuff I thy throat,"

and

"First, the fair reverence of your highness curbs me
From giving reins and spurs to my free speech,
Which else would post until it had returned
These terms of treason doubled down his throat,"—

can scarcely claim to be called elevated, though we may freely admit that they are forcible.

Questions like these might, I think, easily be made to form part of a school lesson, when some classification of the different kinds of direction had been set before the pupil. Still more obvious and natural are questions about the fitness of epithets. The value of such questions can scarcely be exaggerated. The density of boys on this point,—their incapacity for seeing, until it is clearly pointed out to them, that each epithet ought to be able to give a reason for itself, and that if you change the epithet, or take it away, you make a change for the worse,—is a phenomenon that is really curious. Let me give an instance. Pope is satirizing the old Duchess of Marlborough, under the name of Atossa—

"Full sixty years the world has been her trade,
The wisest fool much time has ever made,
From loveless youth to unrespected age,
No passions gratified except her age."

If you ask a boy why Pope calls Atossa's youth *loveless*, instead of choosing some other bad name, as *thoughtless*, *selfish*, why her old age is called *unrespected* instead of *avaricious*, *morose*, or some more obvious epithet, I think you will find that there will be at least one or two pupils in a class of twenty who have not seen that the epithets express that Atossa's life, from first to last, was destitute of the most natural virtues; *even* in her youth she was not lovable; *even* in her old age she was not respected. Few passages of English poetry will fail to suggest some such questions at these. Even our Shakespearian extract above suggests the question, Why does King Richard say, "deaf as the sea"? why not "deaf as a stone," or any other inanimate object? And, why "hasty as fire"? why not "hasty as lightning"? And I think it would be a good exercise for boys to point out the special fitness of the boisterous sea, which renders all sounds but its own roar inaudible, to represent the self-willed deafness of the combatants, and the appropriateness of the devouring fire to represent their hasty greed for vengeance.

I scarcely like to mention, as an argument in favour of the study of English diction, that it would probably diminish by a half the time at present requisite for learning to write tolerable Latin verses. As soon as boys see the force of epithets, and the necessity that they should be at once appropriate and picturesque, they cease to think that *magnus* and *malus* are epithets that can be applied indiscriminately to any person, place or thing. With this bad habit disappears much of the difficulty of writing a tolerable elegiac couplet. I do not lay much stress upon this argument, because I am not convinced of the importance

of teaching Latin verses. At the same time, I believe much that has been said against them applies, not to the teaching of versification, but to the bad teaching. Latin verses can be made a very fair lesson of taste and diction; and my only objection to them is, that all, and more than all the benefit of them can be derived in less than half the time from the study of English.

I have left till the last what seems to me the most important and interesting part of the study of diction. I mean the analysis of the metaphor and the simile. To this I have for some time given especial attention; and if I only dwell lightly upon it now, it is because I do not wish to repeat what I have written elsewhere on this subject. The simile is "a sentence expressing a similarity of relations." I don't suppose a boy would understand that definition, and I should certainly not give it to him till I had prepared the way for it. We want to describe to a man some phenomenon that he has never seen; for example, to a landsman, who has never seen the sea, we wish to describe the action of a ship upon the water. He has a difficulty in comprehending what we tell him, that the ship forces its way through the water, thrusting it aside, and at the same time turning the water up in fragments called spray. How can we put this clearly before his eyes? It will be a long business. But it occurs to us, though our friend has not seen a ship, he has seen a plough. Well, then, "very much as the plough acts on the land, so the ship acts on the sea." This is a sentence declaring that the relation between a ship and the sea is somewhat similar to the relation between a plough and the land, and it is called a simile. But a simile is long, and somewhat cumbersome, rarely fitted even for dramatic poetry, and still more rarely for prose. We compress it therefore into an audacious falsehood—true with certain allowances, but literally false. We say "the ship," not, "*is like*," but, "*is the plough of the sea*." Instead of saying, the relation between the ship and the sea *is like* ploughing, say it *is* ploughing; *i. e.*, we transfer to the ship and the sea the relation between the plough and the land. Such a compressed simile is called a *transference*, or, which is the same thing, only that the word is derived from Greek, a *metaphor*. The next stage is to show boys how the metaphor may assume different forms, and is constantly implied in single verbs and adjectives, as, "the thought *struck* me," or "this is a *striking* thought." We may also point out that all language is founded on metaphor. We cannot describe anything that is not the immediate object of our senses without having recourse to it. Thus "purity," "spotlessness," are metaphors, transferred from the visible to the invisible world; in the sameway, "integrity" conveyed once the meaning "untouched," "eminent" meant "projecting out from or above others."

Having taught them how to detect an implied and latent metaphor, we must now teach them to analyse it. We have shown them how to compress the simile into the metaphor; we must now teach them how to reverse the process, and expand the metaphor into the simile. Thus, "the ship is the plough of the sea," can be expanded back again into:—As the plough is to the land, so the ship is to the sea. So we can analyse "a striking thought:"—As a blow is to the body, so the thought is to the mind.

In these two proportions the unknown quantity to be determined is the relation between the third and fourth term, and the datum for determining it is the relation between the first and second term. Sometimes we have no one word to express this unknown relation. Thus, in the first case, we can only say:—As the plough turns up the land, so the ship turns up the sea. This is generally the case when visible things and their relations are illustrated by orders that are invisible. But in the second

case it is not so, and we can give a name to the unknown relation. As a blow suddenly and distinctly strikes the body, so a thought suddenly and distinctly *suggests itself* to the mind.

(To be continued.)

Meteorites.

The phenomena which meet the student of nature are of greater interest than those connected with the fall upon our earth of the remarkable bodies which are known as "meteorites." This subject has recently been very ably discussed by the well-known Mineralogist, David Forbes, in a lecture delivered at St. George's Hall, London, who put together in a connected form all the leading facts which are as yet known with regard to the nature and source of meteorites. By "meteorites" or "aerolites" are understood such meteors as have at various times fallen down upon the earth, and which have thus afforded us the means of determining their chemical and physical nature. It has been long known that such bodies in their descent towards the earth present themselves in the form of balls of fire, or take the appearance of what would popularly be understood by the term "meteor." It is not, however, by any means certain that all these luminous bodies which we term meteors are truly due to the fall of meteorites. It has, however, been proved that *some* meteors are of this nature; and it has been rendered very probable that falling stars, and even comets, are bodies of a similar if not actually identical composition, differing only in the unimportant particular of size. The fall of meteorites has been noticed from an extremely early period, and, as was to be expected, was in early ages regarded with superstitious awe as of an altogether supernatural character. Many aerolites have been regarded with the highest veneration, and even worshipped, by the natives of the regions where they fell; and they have commonly been regarded as the harbingers of war, pestilence, famine, or the death of some illustrious individual. In parts of Europe also, it seems that the curious idea prevailed that these visitants from the outer spaces must contain in their interior some hidden treasure of great price. Accordingly, instances of meteoric falls are recorded, even in this century, "in which the spectators, once recovered from the mortal fright occasioned by the phenomenon, have allowed their cupidity to overcome their veneration, by smashing the newly arrived stone into fragments, in order to see whether it did not contain gold or precious stones within it." Mr. Forbes, however, thinks that the pre-historic races might sometimes have obtained from meteorites what would be far more valuable to them than gold or silver, namely, *iron*. Many meteorites are known to be composed almost wholly of metallic iron, and all contain this metal in greater or less quantity; so that there is some ground for Mr. Forbes' belief that "there cannot be a doubt as to the meteoric origin of the first iron implements," and that meteoric iron was used ages before the art of extracting iron from its ores had been perfected. "The iron weapons mentioned by Homer as in use at the time of the siege of Troy, some eleven centuries before the Christian era, were most probably made from meteoric iron, which would account for the enormous value, as compared with other metals, which was at that early period put upon them. We read in Eastern stories of magic swords, forged from iron which had but recently fallen from heaven, a manufacture which was imitated by Captain Sowerly, who, some half a century ago, had one made of meteoric iron, and presented it to the Emperor Alexander, of Russia. It is

quite certain, however that in many parts of the globe the first iron known to the inhabitants was a meteoric product—as, for example, in Mexico, where iron had never been smelted, the Indians of Tolnea, employed for making their agricultural implements meteorites, which had fallen in very large numbers in that district; in Siberia the Jakuts also use similar iron for their weapons; and in the British museum there can be seen a harpoon and rude knife, from the Esquimaux of Western Greenland, formed of pieces of meteorites flattened out and fixed in bone handles."

In historic times the Chinese were the first to study meteoric phenomena, and their astronomical literature contains the record of meteors observed during more than two thousand four hundred years. The Greek and Roman writers paid little attention to natural phenomena, but a few scattered notices of meteoric falls are to be found in their works. In the early part of the Christian era and during the middle ages, at least in Europe, the records of the fall of meteorites are to the last extent scanty, and only some seventy falls are noted up to the year 1500, only a single one of which is now represented by the actual stone which fell. This single specimen fell at Ensisheim in Alsace, and was for three hundred years hung up by a chain in the church of that place. It was carried off during the French revolution, and pieces were broken off it; but the main body of the stone was ultimately returned to Ensisheim, where it still remains.

For a long period, even in quite modern times, scientific observers showed an extraordinary apathy and scepticism as regards the fall of meteorites. No interest in this subject was manifested by the learned world till the year 1777, when there arrived in St. Petersburg the enormous and celebrated mass of meteoric iron which was discovered in Siberia by the naturalist Pallas, and which weighed three quarters of a ton. This famous meteorite gave rise to a memoir by Chladni, in which he maintained that this mass had fallen from the heavens, an opinion which drew down upon him almost universal derision. Very shortly afterwards, however, several falls of meteorites occurred, which were carefully observed, and which set the question completely at rest. Chladni's views were thus established beyond all doubt, and scientific men unanimously accepted the occasional falling of masses of stone from heaven as part of the ordinary course of nature. The following are the chief phenomena which accompany the fall of a meteorite;—When seen at night, as all have observed in watching a falling star, the meteorite appears in the distance as a more luminous point like an ordinary star, becoming larger and larger, as it approaches the spectator, till it ultimately looks like a globe of fire surrounded by a luminous vapour, and having a tail like a comet. In the day-time, however, the appearance is that of a small cloud of singular form and colour, which often ultimately bursts with a loud explosion. Generally, when the meteors are of any size, they burst upon entering our atmosphere scattering their fragments, usually with a terrific explosion, and often to the number of many thousands, over a vast area, and frequently many miles apart. The noise of the explosion is often followed by a whistling sound, caused by the rush through the air of the stone or its fragments as it descends towards the earth, into which it may bury itself several yards if the ground be soft. If it should fall upon rock, the meteorite may be shattered into fragments, and there are numerous instances on record in which the roofs of houses or the decks of ships have been penetrated, or in which animals or men have been severely wounded or killed. The light emitted by meteors is usually very bright, and has been variously explained. Some suppose that it is due to the actual combustion of the falling body; others suppose that they

are surrounded by an atmosphere rendered luminous by the enormous pressure engendered by their rapid motion (a velocity of twenty miles per second being equal to a pressure of not less than a million and a half of pounds to the square inch), whilst others regard the luminosity as having an electrical origin. The velocity of meteorites is calculated as being from sixteen to thirty-two miles per second. They move faster than the earth rotates, and are often seen to catch up and outstrip the earth. From their high rate of speed, they meet with such resistance when once they enter our atmosphere that they fall with much smaller force than might be anticipated. Meteorites, lastly, are known to have fallen in all climates, during all seasons of the year, and at all hours of day and night. It is calculated that about seven hundred fall upon the earth every year; but this number is probably far below the truth.

Regarded mineralogically, meteorites are divided into *aerolites*, or atmospheric stones *siderites*, or masses of meteoric iron, and *siderolites*, or masses composed partly of iron and partly of earthy matter. Meteorites are found upon reaching the earth to be extremely hot to the touch, and, with one single exception, they have always been found to exhibit a thin vitreous black glaze upon their surface, something like a coat of varnish. It is needless to say that this latter phenomenon is due to the rapid fusion of the exterior of the meteorite caused by the heat developed in its headlong passage through the air. The "siderites," or metallic meteorites, consist mainly of an alloy of native iron with from one to fifteen per cent, of nickel—an alloy wholly different, both chemically and physically, from all known terrestrial products, whether these be natural or artificial. These metallic meteorites are often of very large size, a South American example weighing thirteen tons, and one from Greenland reaching the weight of twenty-two tons. The stony meteorites consist in the main of certain silicates, along with varying proportions of native iron, nickel, and other metals. These also are wholly unlike any minerals which are known to occur in the crust of the earth; although all these elements are themselves present in terrestrial bodies. Nineteen elements in all are known for certain as occurring in meteorites, and all of these occur also in the earth. "One of the most extraordinary points in the chemistry of meteorites is the discovery, by the late Professor Graham, that meteoric iron contains, secluded in its substance, a large amount of hydrogen gas, which may be regarded as a sample of the atmosphere in which it was formed, and consequently as indicating cosmical conditions totally different from those which obtain on our sphere. It is also strange that the metal nickel, which is comparatively rare on earth, and never occurs in the metallic or alloyed state, should be so constant in meteorites of all classes."

As regards the problem of the origin of meteorites, the wildest and most fantastic ideas have, as a matter of course, been entertained in pre-scientific times.

"Towards the end of the former century, La Place sought their origin at a greater distance; he concluded that as gravitation on the moon is some four times smaller than on the earth, it might be possible that the volcanoes there could propel stones with such a force as to go beyond the limits of lunar attraction into the sphere of terrestrial gravitation, as a velocity double or triple that which we can give to a cannon ball would be sufficient to accomplish this result; this hypothesis was accepted for a time, notwithstanding the objection of astronomers and chemists, the former proving that the observed velocity of the bodies and the force with which they strike the earth were much greater than they could possibly obtain from a source so near as the moon; in fact, astronomers proved

that aerolites possess a planetary velocity. Chemists, from their side, pointed out that the chemical composition of aerolites was by no means that of matters ejected from volcanoes, but that they were compounds of metals, as found in earth, but combined in a way different from any terrestrial mineral known; in fact, that the greater number of aerolites were imperfectly mixed alloys of iron and nickel, with 4 to 14 per cent, of phosphorus, the iron being on the average present in the quantity of 60, the nickel of 12 per cent. Chladni, in the beginning of this century, founded his theory in regard to the origin of the aerolites on the opinion of Kepler, who maintained that there were more comets and smaller bodies of different kinds flying about in space than fishes in the ocean. Chladni's theory was that, in the interplanetary and interstellar spaces, small masses of solid matter are moving about in countless numbers, either in regular or irregular orbits, and that when they happen to come within the sphere of gravitating attraction of any planet, they will fall towards the surface with a velocity the resultant of their own planetary velocity *plus* the newly-acquired velocity of gravitation, *minus* the resistance of the air which surrounds the planet. On reaching its surface these velocities are destroyed, and the necessary consequence is the evolution of heat, this being nothing but molecular motion when the latter is forcibly prevented from continuing. This accounts for the heat of the masses when picked up immediately after their fall, while the train of fire exhibited in many instances is easily explained by the consideration that they originally may contain combustible substances which had no chance to burn in the lightly-rarefied interplanetary medium; but coming in contact with the oxygen in our more dense atmosphere, and that with the immense planetary velocity, the friction, combined with chemical action, raised the temperature rapidly to the point of combustion."

More than one of the Greek philosophers held that meteorites were truly derived from the sun, and it is curious that the conclusions of modern science appear to point in the same direction. Thus Mr. Mattieu Williams, in his work on the "Fuel of the Sun," considers that meteorites are solar projectiles which have passed the boundaries of the "Zodiacal light—a view which is supported by the fact that hydrogen gas is found secluded in meteoric iron, and has been at the same time shown by recent spectroscopic enquiries to be present in preponderating quantity in the atmosphere of the sun. Mr. Procter also has drawn attention to the tremendous eruptions which are continually taking place in the solar surface, by which gaseous matter is thrown up at an initial velocity of more than five hundred miles per second, to a height of over two hundred thousand miles. This distinguished observer comes, therefore, to the conclusion that if any denser material be ejected from the bowels of the sun by these explosions, it will fly off into space, revolve for some time round some planet, and finally descend upon the surface of the same, as meteorites do upon the earth. If this view be correct, the specimens of meteorites preserved in our museums are actually pieces of the sun.

"If we take in account that the spectroscope shows that the most prominent substance in the sun is iron, and that the same is the case with the meteorites, that they are combined chiefly with nickel, another metal found in the sun, forming an alloy not found on earth: that they also show a peculiar crystallization, and in general a common origin, the view is by no means so improbable, however startling it may be; it is moreover sustained by the unanimous testimony of all modern observers, who affirm that the solar eruptions surpass in immensity any volcanic eruption which ever takes place on earth, or which, in past ages, must have taken place on the moon."

Of all the startling theories which have at one time or another been put forward with regard to meteorites, none probably is more extravagant than that recently promulgated by Sir William Thompson, the late President of the British Association. In his Presidential address last year, this eminent philosopher maintained that the origin of life on our globe, and the introduction from time to time of new species, might be referred to the arrival of meteorites, which, being fragments of other worlds upon which life already existed, had carried with them the germs or seeds, or even "living animals or plants," to populate our globe. This theory, in reality, in no way evades the difficulty as to the origin of life, and has been unhesitatingly rejected by the scientific world. It is summarily disposed of by Mr. Forbes, because "the now generally received theory of meteors teaches us to regard them as bodies which have been revolving, probably for countless ages, in spaces destitute of atmospheric conditions requisite to sustain life; and, secondly, because the meteorites with which we are acquainted have, in their descent, had their external surface actually melted by the intense heat produced by the friction and oxidation of the air; so that the very supposition that any vegetable or animal being, seed or germ, could by any possibility retain its vitality, or reach the reach the earth unconsumed, seems in the very highest degree improbable."

Deaf Mute Education.

The issue of the first annual report of the Ontario institution for the Deaf and Dumb, brings under review what has been done in the sister Province to aid and instruct a class having large claims upon the sympathy and protection of the community. The pioneer of deaf mute education in Ontario was Mr. J. B. McGann, who commenced a school in Toronto in June, 1858, and, having removed to Hamilton in 1864 continued the school there till July, 1870. During this time about 180 deaf mutes came under instruction, and much interest in the work was excited throughout the Province. The Ontario Institution at Belleville was formally opened to pupils on the 20th of October, 1870, and the reports of the Inspector and Principal now before us indicate the progress made during the first year. At the outset, four teachers were appointed and the school was divided into four classes. A fifth teacher was soon added, and now that the number of pupils in residence has reached 110, it is proposed to form a sixth class to be placed under the charge of an educated young lady, herself a deaf mute, who is qualifying for the task.

For a first year, this statement of the members in attendance may be regarded as foreshadowing a successful career for the Institution. Nevertheless, it appears that there is much to be done in order to bring all the deaf mutes in the Province within reach of instruction, for it is computed by the Principal, Mr. W. J. Palmer, that there are certainly not less than 250 in Ontario who have not yet been sent to the Institution. The reason for this neglect is apparently the poverty of the parents, who are unable to pay for the maintenance of their children at the school, and are thus unable to avail themselves of the Government provision of their education. Inspector Langmuir remarks that in order to enable every deaf mute of school age—seven to nineteen—to be placed under instruction three methods are open for selection. First, the enactment of a law requiring every municipality in which there are deaf mutes, whose parents are unable to send them to the institution and support them whilst there, to

pay for their transfer to and from the school, and to defray the expense of board. Secondly, to make the institution free to all, without any charge for board on the part of the government. Or, thirdly, to make the education of all deaf mutes in the Province compulsory. At present, parents or friends who are able to pay for the board of pupils are charged the cost of food, half the stipulated amount being required in advance. Parents unable to pay for the board of their children must apply to the council of the county, township, town or village in which they reside, and if the municipality becomes responsible for the board of the child, it is admitted into the school. The question of the ability or inability of the applicant to pay is determined solely by the municipality. If the children are orphans and without means of support, they are boarded, clothed and educated at the school, at the expense of the government, on the application of the municipality in which the orphan resides. According to this classification, the 107 children in the institution on the 30th of last September were supported as follows:—54 by parents or guardians, 45 by municipalities, and 8 by the Province as orphans. The inspector observes that as only 16 counties have complied with the provisions of the law,—seven in a prompt and efficient manner and eight only partially so, conclusive evidence is furnished, if the present method of admission is to be continued, of the necessity of the legislature requiring every county to support in the institution the children whose parents are unable to bear the expense.

In some few cases the fault is with the parents who keep their children with them for the sake of their manual labour. In such cases there is evidently a necessity for state interference and the application of the principle of compulsory education, as the children thus unhappily kept back from instruction must grow up in a condition of the most deplorable ignorance and brutishness. If the Institution were made board free and the whole cost defrayed by Government, a large additional amount would have to be expended on maintenance; though this would perhaps be a less serious matter than permitting nearly two thirds of the class for whom the institution has been provided to lose the benefit of instruction entirely.

Among other features of interest in the report, we notice that a farm and garden are attached to the institution, and it is proposed to have a workshop erected that will afford room for carpentering, shoemaking and tailoring. A drawing master attends for the instruction of those whom the Principal believes to evince a taste for the pencil; and in other ways, it is sought to give the pupils opportunity for the development of their powers. Mere scholastic training will be a poor gift to the pupils, unless they are put in the way of earning their own living at some industrial pursuit after leaving the institution. There seems no reason why deaf mutes should not become proficient in mechanical employments such as cabinet-making, shoe-making, and tailoring. The attempts made in this direction at the school have proved highly successful, the eight male pupils engaged at the carpentering trade taking a great interest in their work, and executing all the repairs and improvements necessary about the buildings and premises. As for the learned professions, deaf mutes are obviously under too great disadvantages to compete successfully with those enjoying all their faculties. One interesting exception is noted by Principal Palmer. The Messrs. MacDellan, barristers and attorneys, educated at the Deaf and Dumb Institution in Glasgow, have followed their profession at Belleville for several years with marked success.—*Gazette*.

POETRY.

I SHALL MISS THE CHILDREN.

CHARLES DICKENS.

When the lessons and tasks are all ended,
And the school for the day is dismissed,
And the little ones gather around me,
To bid me good-night and be kissed ;
Oh the little white arms that encircle
My neck in a tender embrace !
Oh, the smiles that are halos of heaven,
Shedding-sunshine of love on my face !

And when they are gone I sit dreaming
Of my childhood too lovely to last,
Of love that my heart will remember
When it wakes to the pulse of the past,
Ere the world and its wickedness made me
A partner of sorrow and sin,
When the glory of God was about me
And the glory of gladness within.

Oh, my heart grows weak as a woman's,
And the fountains of feelings will flow,
When I think of the paths steep and stony,
Where the feet of the dear ones must go ;
Of the mountains of sin hanging o'er them,
Of the tempest of Fate blowing wild ;
Oh ! there is nothing on earth half so holy
As the innocent heart of a child.

They are idols of hearts and of households ;
They are angels of God in disguise ;
His sunlight still sleeps in their tresses,
His glory still gleams in their eyes ;
Oh ! those truants from home and from heaven,
They have made me more manly and mild
And I know how Jesus could liken
The kingdom of God to a child.

I ask not a life for the dear ones
All radiant, as others have done,
But that life may have just enough shadow
To temper the glare of the sun.
I would pray God to guard them from evil,
But my prayer would bound back to myself,
Ah ! a seraph may pray for a sinner,
But a sinner must pray for himself.

The twig is so easily bended,
I have banished the rule and the rod ;
I have taught them the goodness of knowledge,
They have taught me the goodness of God.
My heart is a dungeon of darkness,
Where I shut them from breaking a rule ;
My frown is sufficient correction ;
My love is the law of the school.

I shall leave the old house in the Autumn,
To traverse its threshold no more ;
Ah ! how shall I sigh for the dear ones
That meet me each morn at the door ;
I shall miss the "good-nights" and the kisses,
And the gush of their innocent glee,
The group on the green and the flowers
That are brought every morning to me.

I shall miss them at morn and at eve,
Their song in the school and the street ;
I shall miss the low hum of their voices,
And the tramp of their delicate feet.
When the lessons and tasks are all ended,
And death says, "The school is dismissed !"
May the little ones gather around me,
To bid me good-night and be kissed !

OFFICIAL NOTICES.



Ministry of Public Instruction.

ERECTION OF A SCHOOL MUNICIPALITY.

The Lieutenant Governor, in Council, has been pleased to erect the new parish of St. Patrice de Beaurivage into a school municipality, as the same was erected for civil purposes by proclamation, dated 6th June last.

BOARD OF EXAMINERS, BONAVENTURE.

The Lieutenant Governor, in Council, has been pleased to make the following nominations:

The Revd. Antoine Chouinard, *vice*, the Revd. Charles G. Fournier, and Martin Sheppard, Esquire, *vice* the Revd. John Wells.

SCHOOL COMMISSIONERS.

The Lieutenant Governor, in Council, has been pleased to make the following nominations:

QUEBEC.

Protestant.—The Revd Charles Hamilton, M. A., continued in office.

Catholic.—François-Léon Gourdeau, Esquire, *vice* Jacques Crémazie, Esquire, deceased.

MONTREAL.

Catholic.—The Revd. Paul Leblanc, continued in office.

Protestant.—The Revd. John Jenkins, continued in office.

Chicoutimi, Métabetchouan, Messrs. Job Bilodeau, Joseph Laforest, Eusèbe Beaudreault, Solime Gagnon, and Damase Raymond.

L'Assomption, Ile Bouchard, Mr. Honoré Lescot, *vice* Mr. Léon Pelletier.

Saguenay, Tadoussac, Messrs. Thomas Maltais and George Déchéne, *vice* two Commissioners beyond the limits of the municipality.

Témiscouata, St. Epiphane, Mr. Pierre Chouinard, *vice* Mr. François Pelletier.

DIPLOMAS GRANTED BY THE BOARD OF EXAMINERS.

PROTESTANT BOARD OF QUEBEC.

ELEMENTARY SCHOOL, 1st class (E)—M. Archibald McConchy, and Mrs. Margaret McKillop.

ELEMENTARY SCHOOL, 2d class (E)—Misses Martha Graham, Jane Graves, Sophia Redman, Emily Sturton, and Eliza Ann Thurber. May 7th, 1872.

D. WILKIE,
Secretary.

PROTESTANT BOARD OF QUEBEC.

ELEMENTARY SCHOOL, 1st class (F)—Misses Mary Jane Maxwell, and Camilla Wilson. August 6th, 1872.

D. WILKIE,
Secretary.

BOARD OF BEAUCE.

ELEMENTARY SCHOOL.—1st class (F)—Miss Philomène Poulin.

ELEMENTARY SCHOOL, 2d class (F)—Misses Marie Elmire Célairé Perreault, Mario Maheux, and Philomène Vaillancour. August 6th, 1872.

J. T. P. PROULX,
Secretary.

TEACHERS' DIPLOMAS GRANTED AT THE JACQUES CARTIER NORMAL SCHOOL, JULY 10th, 1872.

ACADEMY DIPLOMAS, Messrs Gélase Boudrias, Edmond Gagnéux, and Dosithée Godin.

MODEL SCHOOL DIPLOMAS, Messrs. Evariste Leblanc, Ismaël Longtin, Jos. Bénard, Vitalien Cléroux, Julien Fille, and Delphis Martin.

CATHOLIC BOARD OF RICHMOND.

ELEMENTARY SCHOOL, 1st class (F)—Misses Georgina Dionne, Victoria Demers, Rose de Lima Godbout, Adélaïde Hinse, Elise Johnson, P. Honorine Proulx, Philomène Pérusse and Hermaise Pilon.

ELEMENTARY SCHOOL, 2d class (E)—Miss P. Honorine Proulx.

August 6th, 1872.

F. A. BRIEN,
Secretary.

SHERBROOKE BOARD.

ELEMENTARY SCHOOL 1st class (F) Miss Eulalie Dubois.

ELEMENTARY SCHOOL 1st class (E)—Misses Ellen Cunningham, Amelia E. Stevens, and Ida Woodward.

ELEMENTARY SCHOOL, 2d class (E)—Misses Albina C. Handright, Esther Munn, Ella Parsons, Mary A. Rice, and Miss Mary A. Strain who held a diploma considered as good up to the present. She now holds one unconditionnally.

August 6th, 1872.

S. A. HURD,
Secretary.

CATHOLIC BOARD OF MONTREAL.

MODEL SCHOOL, 1st class (F)—Miss Marie Louise Chaput.

ELEMENTARY SCHOOL, 1st class (F)—Misses Marie Osina Alix, Marie Céline Bardet dite Lapierre, Céline Beaudouin, Victoria Bergeron, Marie Selfrid Brunet, Marie Angéline Derome, Vitaline Desrousseaux, Euphémie Desrosiers, Régina Dion, Dame Farest Célanire Dudemaine, Marie Célanie Duhamel, Rose de Lima Dumontier, Sophie Gill, Edwidge Goulet, Angélique Jetté, Joséphine Laprès, Marie Flore Leclair, Rose Hermine Marchesault, Rose Exilda Pigcon, Rebecca Primeau, Rose de Lima Poissant, Elodie Rabeau, Marie Phébée Robillard, Marie Anne Tétrault, Emma Thibodeau, and M. Orphire Payment.

ELEMENTARY SCHOOL, 1st class (F & E)—Miss Elizabeth Gorman.

ELEMENTARY SCHOOL, 2d class (F)—Misses Mélanie Bédard, Elvina Brière, Marguerite Boisvert, Céline Gagné, Mathilda Golin, Rachel Goulet, Joséphine Ledue, Mélanie L'Ecuyer, Philomène Legault, Julie Céline Lisotte, Louise Normandin, Marie Asilda Phaneuf, M. Marie Rivard Dufresne, Céline Thibault, Léocadie Turcot, and Marie Louise Veronneau.

August 6th & 7th, 1872.

F. X. VALADE,
Secretary.

OTTAWA BOARD.

ELEMENTARY SCHOOL, 1st class (F)—Miss Joseph Anne Gourdine.

ELEMENTARY SCHOOL, 2d class (E)—Misses Christina Blackburn, Mary C. Daly, Adélaïde Pritchard, and John McCarty.

August 6th, 1872.

J. B. WOODS,
Secretary.

CHARLEVOIX BOARD.

ELEMENTARY SCHOOL, 1st class (F)—Misses Elmière Allard and Clémentine Bolduc.

ELEMENTARY SCHOOL, 2d class (F)—Miss Joséphine Trudel.

August 6th, 1872.

CHS. BOIVIN,
Secretary.

OFFICIAL LIST OF THE GRADUATES AT LAVAL UNIVERSITY DURING THE ACADEMICAL YEAR 1871 '72.—*Bachelors of Sciences*.—Arthur Desjardins, Ferdinand Gauvreau, Charles P. Richard, Raymond Caisse, Antoine Lamy, Ernest Duguay. *Bachelors of Letters*.—Antoine Gobeil, Lawrence Cannon, Thomas Michel Labrèque, Narcisse Parent, Napoléon Bernier, Peter O'Leary. *Bachelors of Arts*.—Alphonse Pouliot, with *Prince of Wales prize*; Philéas Boulet, Ernest Nadeau, Victor Huard, Auguste Bourbonnais. *Bachelors of Medicine*.—Narcisse Eutrope Dionne, Moïse Rheault, Joseph Philippe Ladrière, Louis Napoléon Fortin, Richard Philippe Alleyn, Marie-Richard-Alphonse-Tancrede Fortier, Pierre-Joseph-Odilon Lauriault, William Maguire, Edwin Turcot, Joseph-Phidime Giguère, Honoré Labrèque, Louis-Ephrem Olivier, Louis Verner, Samuel Pouliot, Damaso Rossignol, August Ross, Ovide-Amédée Arthur Toussignant. *Bachelor of Law*.—Théodore Paquet, Joseph Maltais, François-Xavier Lemieux, Joseph-Alphonse Rouleau, Charles Charité. *Bachelors of Divinity*.—Henri Têtu, Edmond Mareau, Zoel Lambert, Benjamin Demers, Thomas Bérubé, Honoré Leclerc, Daniel McIntosh. *Masters of Medicine*.—Joseph-Eusèbe Grondin, Basile Desrochers, Gustave Turcotte, Moïse Rheault, Joseph-Edouard Ladrière, Joseph-Benjamin Blouin, Evens Rochette, cum laude. *Master of Law*.—Hubert-Edouard-Adjutor Turcotte. *Masters of Divinity*.—Rev. Adrien Papineau, cum laude, Rev. Clovis Laflamme, summa cum laude. *Doctors of Medicine*.—Malcolm Guay, Felix-Emile Dubé. *Sevill Prize*.—1st. P., Ernest Delisle, M. B.; 2nd. P., Eutrope Dionne, M. B. *Morrin Prize*.—(Second year.) 1st. P., Honoré Labrèque, M. B.; 2nd. P., Nérée Beauchemin. (Fourth year.) 1st. P., Felix-Emile Dubé, M. D.; 2nd. P., Benjamin Blouin, M. L.

ACADEMY OF MUSIC.—The annual examination of the pupils in the Quebec Academy of Music was held on Thursday and Friday, 18th and 19th July, in the Jacques Normal School building, which was very kindly given by l'Abbé Verrault for this purpose. The examiners were, among others, Rev. Mr. Lagacé, Messrs. Plamondon, Delisle, Ernest Gagnon, Letondal, Labelle, McLagan, Saucier, and A. Boucher. The instrumentalists, after executing their compositions, were required to read a page of music at first sight. At noon, the examiners for the piano having made their report, Mdlls. Paradis and Delmeze were declared members of the Academy, and Mdlls. Grove, Symm, Desnoyers and Caderre graduates. The examiners in the School of Harmony did not give a report, as Mr. Gustave Gagnon was the sole competitor. The examiners gave him a base part to compose, and then put him several questions on modulation and cadences. In the evening of Friday there was a brilliant exhibition under the auspices of the Academy. Several of our most distinguished artists and amateurs contributed towards rendering the concert agreeable to the large and appreciative audience; l'Abbé Verrault, Principal of the Normal School, gave a brilliant and instructive sketch of the rise and progress of the musical art in this country, illustrating his discourse with æsthetic remarks. The prizes were then distributed, and afterwards the diplomas. The choir of the Gesu was present, and executed both instrumental and vocal music. After an address from Mr. Letondal, the exercises were brought to a close.

MISCELLANEOUS.

Simple disinfectant.—As a simple method of employing carbolic acid, C. Homburg, of Berlin, proposes to saturate sheets of coarse millboard with the disinfectant in question. These sheets may be hung up in the rooms requiring purification, or a small piece may be torn off when only a small quantity of carbolic acid is wanted. Sheets of millboard, having an area of about seven square feet, and containing about one-fifth of a pound of carbolic acid, are sold in Berlin, for a shilling a-piece. Dr. Hager also gives the composition of a simple disinfecting paste, for use as a washing powder. It consists of 100 parts of white clay, 1000 parts of distilled water, and 35 parts of nitric acid. The mass thus obtained is allowed to stand for a few days, being stirred frequently; the supernatant fluid is then to be poured off, and the clayey mass thoroughly washed with distilled water. Five parts of permanganate of potash are now to be added, and the composition, when dried, is made up into tablets and wrapped in paper saturated with paraffin.

Ink stains on wood can be removed by a solution of oxalic acid. Cover the spots with bits of the acid, turn on a spoonful of water and place a heated flat iron over it; when the hissing ceases the ink will have disappeared.

What is in the Bed-Room?—If two persons are to occupy a bedroom during the night, let them step on a weighing scale as they retire, and then again in the morning, and they will find their actual weight is at least a pound less in the morning. Frequently there will be a loss of two or more pounds, and the average loss throughout the year will be a pound of matter, which has gone off from their bodies, partly from the lungs, and partly through the pores of the skin. The escaped matter is carbonic acid and decayed animal matter or poisonous exhalation. This is diffused through the air in part, and part absorbed by the bed-clothes. If a single ounce of wood cotton be burned in a room, it will so completely saturate the air with smoke that one can hardly breathe, though there can only be one ounce of foreign matter in the air. If an ounce of cotton be burned every half hour during the night, the air will be kept continually saturated with smoke, unless there be an open window or door for it to escape. Now the sixteen ounces of smoke thus formed is far less poisonous than the sixteen of exhalations from the lungs and bodies of two persons who have lost a pound in weight during the eight hours of sleeping; for, while the dry smoke is mainly taken into the lungs, the damp odours from the body are absorbed both into the lungs and into the pores of the whole body. Need more be said to show the importance of having bed-rooms well ventilated, and of thoroughly airing the sheets, coverlids, and mattresses in the morning, before packing them up in the form of a neatly-made bed?

The Back Ache.—The small of the back is the weak or strong point of every person. It is the centre of voluntary motion. Nearly three hundred muscles are directly or indirectly connected with the motions of which the back is the pivotal centre.

One very prominent cause of weak backs and crooked spines is, the unhygienic and unanatomical seats and benches of our school houses, and churches and halls; nor are seats and benches provided on steamboats, railroad cars, or at stations or ferry houses any better. It is impossible for any person to occupy these seats long without being forced out of shape. And when school-children are confined to them for several hours a day for months and years, their backs will inevitably be more or less weakened, with corresponding deformity of body, for life. If we go into private families, even into the palaces of the opulent, we find the seats made more for show than for use. Girls suffer much more by using such seats than boys, for the reason that boys are taught to run, jump and exercise themselves all over and all through, while girls are expected to keep still and be pretty. It is certainly one of the strange problems of the nineteenth century that no parent, teacher or mechanic will give any attention to anatomy or physiology in the construction of seats for the human body. Must our chairs, and sofas, and settees, and divans, and tete-a-tetes, and pews forever be dictated by fashion, and never conformed to nature? Must our tortured bodies forever be compelled to shape themselves to the seats, instead of the seats being adapted to our bodies. Go through all the great chair-factories of the country, and you will not find a single article that is not put together in gross violation of the rules of health and comfort. If some Cooper, or Peabody, or Stewart, or Vanderbilt, or Astor, would invest a little million of dollars in establishing an immense chair-factory "on strictly hygienic principles," he would do more to improve human health, promote longevity and remedy the backache, than any medical college in the land.—*Science of health.*

Halls and School Rooms.—While sulphurous acid, chloride of lime and carbolate of lime cannot be used without inconvenience, on account of their unpleasant odor, in frequented rooms, chemical science has recently brought out a disinfectant apparently more effective than either, which can be safely and conveniently used anywhere, since it is free from odor, and when properly diluted does no harm to the color or texture of carpets or furniture. This is bromo-chloralum. Would it not be worth while, as a sanitary measure occasionally to sprinkle the floors of our school rooms, churches and other assembly rooms with it? If this were done at the close of a session, the air, instead of being kept in its foul condition until the next gathering, would be cleansed of its impurities. If the sprinkling were repeated just before the pupils assemble, there would be a tendency to lessen the accumulation of unhealthiness in the atmosphere of the room. No thoughtful person can doubt that the question: How may we secure the best sanitary condition of our school rooms and public halls? is worthy of more attention than it has generally received.—*Professor M. C. Stebbins, in Scientific American.*

Paralysis.—Speaking of a certain home for incurables, *Hall's Journal of Health* says: It is worthy of notice that by far the greater number, in fact three times the number, of any other ailment in the institution, is hemiplegia, that is, a paralysis of half the body,

arising from some form of inflammation of the brain, or derangement of the nervous system. Nervous diseases are becoming alarmingly more frequent among all classes of persons, especially since the war. It takes so much more to make a fortune nowadays. A man, to have a fortune, must possess at least three times as much as twenty years since; it requires three times the energy to make a living, and men in their hurry and struggles, their desperation to bring about their ends, so tax their bodies and their brains, as to overdraw on their vitality. and as a result, in thousands of cases, they are stricken down in a moment with a paralysis of some portion of the body, to be an affliction for life. The best means for avoiding any form of paralysis is to live temperately, regularly; obtain abundant sleep; "let your moderation be known unto all men; curb excesses in living—the appetites and passions of our nature; in whatever business you may be engaged, pursue it calmly, steadily; repress all false, all worldly ambition, which impels you to efforts beyond your strength; in doing these things, you will find a blessing away.

The Key to the Mystery.—To most people the mind of a child is an unsolved riddle, to some people a riddle unsolvable. Most of the bad management of children comes from a lack of understanding. The people who are cruel to children, and the people who spoil children, are generally those who know nothing about them. And it avails little to tell people to endeavor to know children. They do not know how to begin to know them. A man cannot set himself to study a child as an intellectual problem. Childhood will not be deciphered like a problem in algebra. The man who would investigate a child in a coldly intellectual way, will find that the child yields no result to all his patient thinking. Not by that door can he enter. The one word that solves the enigma is sympathy. We all have precious bits of childhood left in our natures, and by holding to these threads we penetrate the labyrinth and make a map of it. It is only by trying to feel like a child that we are able to understand him. It is only the man who can play with children that ever comes to comprehend them. The people who pat them on the back and call them "little dears," are not the people who know anything about the little dears, or indeed who are likely to find out anything about them. The kind person who says "My dear children" at the beginning of his address very often understands nothing at all about what is going on under the curly locks of the little blue-eyed boy who is pinching his neighbor or chewing a spitball. But if the dominie had cherished his own sympathy for children, if he would even yet spend half an hour of each evening in an edifying romp with his own or somebody's children, he would not find it so hard to understand his audience. If the father who does not know what to do with his unruly little boy would play jack stones with him on the cellar-door he would soon find out. For there is one key, and but one key, to the mystery of childhood, and that is sympathy. And it is not knowledge alone that is gained by sympathy, but influence. By the quickest intuition the child detects sympathy. People may love and do love children without sympathy. It is sympathy that brings return. Love for childhood without sympathy is like the passion of a dumb man.—*Hearth and Home.*

Treatment of Hydrophobia.—*Something to cut out and keep.*—A correspondent of the *Detroit Tribune* gives an account of the treatment pursued in the recent case of hydrophobia at Flint, Michigan: The subject of so much discussion, Burt True, was bit by a rabid dog last May. The dog had bitten him in the center of the right hand. Being in the country at the time, it was some twelve hours before he reached a surgeon, who cauterised the wound with nitrate of silver. The wound healed and remained so until it became irritable and broke out again. Soon the first marked symptoms of hydrophobia showed themselves, convulsions, "barking like a dog," frothing at the mouth, and making strenuous exertions to bite everything that came near. During his convulsions the patient would seize the pillows from his bed in his teeth, and shake and rend them with all the ferocity of an angry dog.

An intense dread of water also exhibited itself, the sight of which threw him into the most terrible convulsions, at these times requiring the united strength of five men to keep him under subjection; in fact, every symptom of hydrophobia made itself conspicuous. The patient was attacked on Friday evening, January 19th. On Saturday evening, his physician, Dr. Axford, reached him, and at once was convinced of the terrible nature of the disease. Having had a case similar seven or eight years since, where the patient recovered under his treatment, and has remained well ever since, after consulting the physician present, Dr. McCall, it was decided to place the patient under the same treatment which had been successful in this former case, which, for the aid it may be to others who suffer from this disease, we here give as follows: The injection under the skin of

large doses of morphine, and the administration of large doses of castor, which is a powerful anti-spasmodic. About one grain of the sulphate of morphine, was injected, under the skin, once in four hours, and half a drachm of the powdered castor, mixed with syrup, given internally.

The effect was to produce sleep in about half an hour, which lasted about an hour and a half, when the convulsions returned at intervals of an hour to an hour and a half until 9 o'clock on Sunday morning, when the last convulsions occurred, after which he suffered severely from obstinate vomiting until Monday at 10 o'clock, when that also ceased, leaving the patient comparatively easy, but very much prostrated. Since that time he has gradually improved, and now is, to all appearances quite well. In addition to the above treatment, small quantities of chloroform were inhaled at times, and on Sunday morning the patient was wrapped in a woolen blanket wrung out of a warm solution of muriate of ammonia. This was the treatment which checked this fearful malady, and which Dr. Axford, for the sake of humanity, is anxious should be published to the world and thoroughly tested.

The Motions of the Stars.—It will seem utterly incredible that astronomers have learned not merely whether certain stars are receding or approaching, but have actually been enabled to determine respecting this kind of motion what they cannot determine respecting the more obvious thwart motion, viz, the rate at which the motion takes place. This is rendered possible by what is known of the nature of light. If a star is approaching, the light which comes to us from it will have its waves closer together than if the star were at rest, and *vice versa*.

Now, the distance between the wave crests of light signifies a difference of colour, the longer waves producing red and orange light; waves of medium length, yellow and green light; and the shorter waves producing blue, indigo and violet light. So that, if a star were shining with pure red light, it might, by approaching very rapidly, be caused to appear yellow, or even blue or indigo, according to the rate of approach; while if a star were shining with pure indigo light, it might by receding very rapidly be caused to appear green or yellow, or even orange or red.

But stars do not shine with pure-coloured light, but with a mixture of the colours of the rainbow; so that the attempts to estimate a star's rate of approach or recession by its colour would fail, even though we know of the star's real colour, and even though stars moved fast enough to produce colour-changes. The spectroscopist has, however, a much more delicate means of dealing with the matter. The rainbow-tinted streak forming a star's spectrum is crossed by known dark lines; and these serve as veritable mile-marks for the spectroscopist. If one of these lines in the spectrum of any star is seen to be shifted toward the red end, the observer knows that the star is receding, and that swiftly; if the shift is toward the violet end, he knows that the star is swiftly approaching.

Now, Dr. Huggins had been able nearly four years ago to apply this method to the case of the bright star Sirius, though his instrumental means were not then sufficient to render him quite certain as to the result. Still he was able to announce with some degree of confidence that Sirius is receding at a rate exceeding twenty miles per second. In order that he might extend the method to other stars, the Royal Society placed at his disposal a fine telescope, fifteen inches in aperture, and especially adapted to gather as much light as possible with that aperture. Suitable spectroscopic appliances were also provided for the delicate work Dr. Huggins was to undertake. It was but last winter that the instrument was ready for work; but already Dr. Huggins has obtained the most wonderful news from the stars with its aid. He finds that many of the stars are travelling far more swiftly than had been supposed. Arcturus, for example, is travelling toward us at a rate of some fifty miles per second, and, as his thwart-motion is fully as great (for this star's distance has been estimated), the actual velocity with which he is speeding through space cannot be less than seventy miles per second. Other stars are moving with corresponding velocities.—*Popular Science Monthly for September.*

Danger from lightning.—The notion that lightning does not penetrate the earth to any considerable depth, was in ancient times a widespread one. It is still prevalent in China and Japan. The Emperors of Japan, according to Kœmpfer, retire during thunderstorms into a grotto, over which a cistern of water has been placed. The water may be designed to extinguish fire produced by the lightning: but more probably it is intended as an additional protection from electrical effects. Water is so excellent a conductor of electricity, that, under certain circumstances, a sheet of water affords almost complete protection to whatever may be below; but

this does not prevent fish from being killed by lightning, as Arago has pointed out. In the year 1670, lightning fell on the Lake of Zirkitz, and killed all the fish in it, so that the inhabitants of the neighbourhood were enabled to fill twenty-eight carts with the dead fish found floating on the surface of the lake. That mere depth is no protection is well shown by the fact that those singular vitreous tubes, called fulgurites, which are known to be caused by the action of lightning, often penetrate the ground to a depth of 30 or 40 feet.

Another remarkable opinion of the ancients was the belief that the skins of seals or of snakes afford protection against lightning. The Emperor Augustus, before mentioned, used to wear seal-skin dresses, under the impression that he derived safety from them. Seal-skin tents were also used by the Romans as a refuge for timid persons during severe thunderstorms. In the Covenues, Arago tells us, the shepherds are still in the habit of collecting the cast-off skins of snakes. They twist them round their hats, under the belief that they thereby secure themselves against the effects of lightning. Whether there is any real ground for this belief in the protecting effects due to seal skins and snake-skins, is not known; but there can be no doubt that the material and colour of clothing are not without their importance. When the church of Chateau-les-Montiers was struck by lightning during divine service, two of the officiating priests were severely injured, while a third escaped—who alone wore vestments ornamented with silk. In the same explosion, nine persons were killed, and upwards of eighty injured. But it is noteworthy that several dogs were present in the church, *all of which were killed*. It has also been observed that dark-coloured animals are more liable to be struck (other circumstances being the same) than the light-coloured. N-y, more; dappled and piebald animals have been struck; and it has been noticed that after the stroke the hair on the lighter parts has come off at the slightest touch, while the hair on the darker parts has not been affected at all. It seems probable, therefore, that silk and felt clothing, and thick black cloth, afford a sort of protection though not a very trustworthy one, to those who wear them. The notion has long been prevalent that metallic articles should not be worn during a thunderstorm. There can be no doubt that large metallic masses, on or near the person, attract danger. Arago cites a very noteworthy instance of this. On the 21st of July, 1819, while a thunderstorm was in progress, there were assembled twenty prisoners in the great hall of Biberach gaol. Amongst them stood their chief, who had been condemned to death, and was chained by the waist. A heavy stroke of lightning fell on the prison, and the chief was killed, while his companions escaped. It is not quite so clear that small metallic articles are sources of danger. The fact that, when persons have been in every case affected by the lightning, affords only a presumption on this point, since it does not follow that these metallic articles have actually attracted the lightning stroke. Instances in which a metallic object has escaped, are more to the point, though some will be apt to recognize here a protecting agency rather than the reverse. It is related by Kundmann that a stroke of lightning once struck and fused a brass bodkin worn by a young girl to fasten her hair, and that she was not even burnt. A lady (Arago tells us) had a bracelet fused from her wrist without suffering any injury. And we frequently see in the newspapers accounts of similar escapes. If it be conceded that in these instances the metal has attracted the lightning, it will, of course, be abundantly clear that it was preferable to remove from the person all metallic objects, such as watches, chains, bracelets, and rings, when a thunderstorm is in progress.

The Homes of Other Days.—The Anglo-Saxon *ham*, or home, consisted generally of a *heal* or hall, with little rooms, *burs* (afterwards bowers) on the outside, or surrounded by an earthwork or wall, inclosing the house and a yard (*Geard*). The remains of these Saxon homes are often mistaken for early camps. Here the Anglo-Saxon nobleman or Gentleman kept a rude state, according to his means; and a very slight investigation into the manners of our fore-fathers, show how much they needed the polish and refinement of their Norman conquerors. They had strength of mind and body the latter predominating—but both obscured by sloth engendered by habitual drunkenness. There can be no doubt that the Norman Conquest infused into our race the energy which is our national characteristic. It as there is abundant reason to believe—many of the Saxon noblemen were like Athelstane of Coningsburg, depicted by Sir Walter Scott in "Ivanhoe," we cannot wonder at their incurring the ridicule and contempt of the more refined Normans. The English language survived because the unmarried among the conquerors selected wives among the beautiful Saxon maidens, and

these would naturally teach their children their native tongue. The same thing had happened before when the Scandinavian adventurers who settled in Normandy married in that country. The manners of the Anglo-Saxons previous to their conversion to Christianity, are shown in the romance of "Beowulf"—supposed to have been composed before they left the continent—and also in early graves, drinking cups and buckets are frequently found: the former are made so that they will not stand upright, so that they must be emptied at a draught; and the latter were used to carry the ale or mead into the hall. The hall generally consisted of one apartment (the retainers using it at night as a sleeping-room), but sometimes it had an upper room, approached by a *staeger*, or stair. The house and its belongings were nearly always of wood; the only Anglo-Saxon words for building are, in fact, *timbran*, and *atimbran*, to make of timber. *Ham* was not the only term for the dwelling; as a residence, it was called *hūs*, from its chief room, *heal*; or as an enclosure *lān* (origin of town). A Saxon never dined in private—it was considered disgraceful to do so. Seated on the *heahsetl*, or high seat, he dispensed a lavish hospitality, every one being welcome. The rude walls were often covered with hangings, sometimes richly ornamented, on which arms and trophies of the chase were hung. The fire was made in the middle of the apartment, the smoke finding its way out of an aperture in the roof. Wood was generally burned, though it is believed the Saxons were acquainted with the use of coal. Breakfasting about nine o'clock, the Anglo-Saxon was ready for his dinner or principal repast at three, after which was the *æfen-meal*, or evening meal, the time for partaking of which is uncertain. Mr. Wright thinks the last-named meal was not originally in use among our Saxon forefathers. If the food was deficient in quality, it made up in quantity. The great oak forests fed large droves of swine, and bacon was largely eaten. Boiling seems to have been the chief mode of cooking meat, which was eaten with a great deal of bread (so that a servant was called *haft-æten*, or loaf-eater) and vegetables. Many of our culinary terms are Saxon, such as kettle (*cytel*), cook (*coc*), kitchen (*cyceane*), and broth (*brod*). Wine (*wīn*, from Latin *vinum*) was used by the Saxons, though only on state occasions, a few only of the monasteries appearing to have had vineyards. While indulging in their potations, the Saxons had various persons to afford them amusement, such as the *hæarpere*, or harper; *pipere*, or piper; *glegman*, or gleeman. Minstrels were always welcomed to the hall, and for this reason spies generally came in this disguise. They had also the game of *tæfel*, supposed to have been like backgammon, to beguile weary hours either in the hall or the bowers of the ladies. The beds in the latter were of the rudest description, and generally consisted merely of a bench with a sack filled with straw placed upon it, hence the words for this article were *benne* (a bench) and *strow* (straw.) People went to bed perfectly naked, and the bed-clothes consisted of a sheet (*seyte*) and a coverlet (*bed-felt*.) It is surprising to find that hot baths were frequently used, derived probably from the Romans. Marriage was treated as a civil institution among the Anglo-Saxons; it is not, therefore, surprising that when a couple disagreed after marriage, they could readily separate and marry again. Nevertheless, Mr. Wright says, "The Saxon woman in every class of society possessed those characteristics which are still considered to be the best traits of the character of English women; she was the attentive housewife, the tender companion, the comforter and consoler of her husband and family, the virtuous and noble matron." It is a pity that ladies did not treat their servants better; there is little doubt that, as a rule, the fair sex used their slaves (for they were nothing else) very cruelly.—*Chambers's Journal*.

Gossip about great writers and their Haunts.—The writer of the "Piccadilly Papers" in London Society, discoursing of "Literary Nooks," contends that it is always an interesting point to determine the *habitat* of a great writer, to compare the writings with the surroundings, to see how the author has reproduced the scenery, and how the scenery has affected the writer.—And he adds: We like to think of our writers of pleasant fiction writing under pleasant circumstances. So Dickens wrote in his Swiss *chalet*, and Lord Lytton in the Summer-house on the margin of his lake. We can very well imagine how Thackeray's notes were made, if not written out; in lodgings, in cabs, in boarding-houses, in his bedroom after heavy dinner parties, in the writing rooms of clubs, and so on. The late Mr. Lever, whose loss we all sincerely deplore, left the track of his travels on all his writings. As an Irish surgeon he gave us rollicking Irish stories, and when he went abroad he took his readers abroad with him. His political friends sent him to Spezzia and Trieste, much as Shiel was sent to Florence,

or Mr. Hanny to Barcelona. Then he gave us the scenery of Northern Italy and of the shores of the Adriatic. So, too, Mr. Trollope utilized all his travels for the post-office in that long series of stories, which, on the whole, have quite a cosmopolitan character. Poor Lever was moving about London only a few months ago as blithe and fresh looking as ever, though we now know that for him health and happiness were both gone. He had lost his wife, and his doctors had told him that he was hopelessly diseased. From first to last how boyish was his nature! And what a patriotic nature was his, from first to last trying to make Ireland understood, and to render her such service as a novelist might render.

The public doubtless take a great interest in Mr. Tennyson. A friend of mine was once staying at a country inn where the great man was also putting up. As my friend reclined in an arbor, he was more surprised than gratified by observing that various surreptitious peeps were taken of him by the people of the place, and compliments were freely passed on his magnificent brow, his intellectual eyes, and his wildly poetic hair. My friend was doubtless gratified that his personal qualifications were so liberally recognized, but the feeling must have been modified on learning that such compliments were not intended for him but for the Laureate. I have frequently "made tracks" by accident upon Mr. Tennyson in pretty scenery, and I find that he always likes retirement. And he must find it hard to get. He was driven by the tourists from his pretty house near Freshwater; and I remorsefully recollect that, when I had the Tennysonian fever in my youth, I persuaded the gardener to give us some of his flowers, but at the time he was far away in Portugal. And the public follow him to his new home, which I will not indicate.

The little Norman Isle of Jersey has memories—strangely parallel memories—after the lapse of two centuries. Here came Edward Hyde, Lord Chancellor, Chancellor of England, Chancellor of Human Nature, in want, neglect, and, I am afraid, some natural bad temper, that perverted his political views, to write his "History of the great Rebellion." I have examined his manuscripts at the Bodlian, written in a beautiful Italian hand, and so closely that one page of manuscript would include many of Mr. Combe's type. Two centuries later—and yet those days to me always seem so near—Victor Hugo came here, a literary exile, and playing a narrower part in politics, and a larger one over the imagination. Victor Hugo has a natural affinity, of the wisest kind, for human nature, especially Gallie nature. Clarendon affects only its loftier types. He is picturesque, he is even Dantesque. Stratford wears his imperial aspect, Falkland his melancholy smile. We see the frown on the corrugated brow of the Protector, and the laughter on the harsh lineaments of the younger Charles.

Then there are some spots of learned and religious retreat, which have a peculiar charm, as in the ancient cloisters and embowered shades of our Universities. What Oxonian has not lingered in the long avenue that takes its name from Addison? In the Broad Walk one chiefly thinks of Locke, perhaps the greatest man that Oxford ever produced, and for centuries accepted on the Continent as the only exponent of English philosophy. I suppose the Lime Avenue at Trinity College and the Broad Walk at Christ Church might be covered with the compositions dedicated to them. I am fond of that silent pictured solitude, the library of Christ Church; and there, I believe, the present Dean used to go and work at six o'clock in the morning, at the mighty Lexicon which he was basing upon Passow.

—*Narrow Teachers.*—The complaint is often heard that teachers become fussy, arbitrary and narrow in their views, and good for nothing else. And this statement is true, except the last clause, for if one has fallen into that condition, he is certainly unfit to teach. Such, doubtless, is the tendency in this profession; but it can be resisted, and that successfully. There is, however, but one way in which to do it, and that is by a persistent and liberal culture of the mind. I have, in my experience, met with many teachers whose society was as rich and genial as any I have ever found; but this has always come of constant mental activity and discipline. Believe me, teachers, by this means, and by this only, can you resist the narrowing influence of your work. You must learn to wield a free and intelligent judgment in various spheres. You may, for instance, even in the midst of your work, by a proper training of mind and heart, possess tastes that shall be so far consonant with the true principles of art as to catch the inspirations of nature. Sympathy with nature is one of the most potent preventives of the evils to which I have alluded. A teacher, further more, should be in constant communication with the great masters of thought, especially in our own language. To neglect this seems to me inexcusable. It argues a smallness of mind and perversion of taste that

should find no place in the work of instructing living souls.—*Conn. School Journal.*

—*Compulsory Education.*—Scotchmen have lately come out in a new character and are now prepared to dispute with the people of the New England States, the honour of having originated a system of compulsory education. Many facts connected with the state of education in Scotland, which hitherto had remained unknown, were brought to light during the debate on the Scotch education bill. According to the Duke of Argyle an act was passed by a Scotch parliament in 1494 imposing the heavy penalty of twenty pounds upon parents who failed in certain circumstances to send their children to school, the compulsion being, however, confined to freeholders, and that only in the case of eldest sons. Here is a remarkable fact that nearly 4 centuries ago a stringent compulsory rule was applied to a certain section of the population so as to secure the education of those likely to prove the more influential members of the community, and yet the bill for the adoption of a general compulsory law introduced during the present session of the British Parliament met with much opposition. Our American neighbours instead of originating the compulsory education system are reduced, when old records are searched, to the position of imitators of the Scotch rulers of four hundred years ago.

—*A School of Honour.*—Larceny from college rooms is a very rare offence. One can only wonder that it is not more frequent. All day long, from morning till night, every door swings upon its hinges. Any one, who is palpably a University man can walk unchallenged past the porter's lodge, march straight into his friend's chambers, and there—if the tenant be absent—make himself at home for the hour together. A free and easy style of life such as this naturally enough gives birth to a code of etiquette peculiarly its own. Your friend's decanter and seltzer water is your own, but it is a liberty to uncork a fresh bottle. You may invade his tobacco jar, but his cigar are sacred. You may read his books, but you must not open his album. And last, not least, you are expected upon departure to leave a cocked hat of paper notifying your visit. So strange a state of things reminds one of nothing so much as of the old legend which tells how Alfred the Great hung the trees by the roadside with golden bracelets. That it should exist unquestioned is the best possible proof that it is not abused. Oxford and Cambridge under graduates may, it is true, do wild and foolish things—assault the police, ring bells, demolish flower-gardens, burn statues, and commit various other folies. But the undergraduate is the soul of honour, as his scout is the soul of honesty. The bills and letters which are thrust into the looking-glass remain there day after day after unread, exactly as the purse lies upon the mantel-piece untouched. The notion that his servant will rob him, or that his friend will play the Paul Pry in his absence, never enters the undergraduate's head. There is, indeed, an Arcadian simplicity about Oxford. From the tradesmen who gives unlimited credit, to the college dean whose cross examination is, "will you assure me, as a gentleman, sir, that you know nothing of the matter?" from the Bodleian Library, where priceless manuscripts are at your service in a moment, to "the schools" where the examiner placidly studies his newspaper, first saying, "I trust to your honour, gentlemen, not to copy; I may mention that I should be too blind to see you if you did,"—everywhere their reigns an atmosphere of the purest and most Arcadian simplicity. Here and there are black sheep it is true; and some once in every lustrum occurs a *cause célèbre* serving only as an exception to prove the rule. But the force of public opinion is so keen and so irresistible that, against their very will, it infects even the unworthy. The Oxford Union, founded when Mr. Gladstone was an undergraduate, has a lending library as large as Mudie's. You walk into it; you take down any book you like—no matter how valuable: you leave a voucher in a sort of ballot-box, and you march away. Books are lost through negligence or inadvertence, no doubt, and turn up years after in the most unexpected manner. But in the whole long history of the Oxford Union there has been but one instance of deliberate theft. What London club with similar rules could say as much?

—*Handwriting.*—It is natural to suppose that a man's particular occupation or calling should have some effect upon his handwriting, but I cannot say that I have myself been able to trace such an effect in many cases. Certainly I have never been able to discover that there is any sort of hand peculiar to soldiers, or clergymen, or lawyers, though, for aught I know,

they may be. This, however, has been noticed with respect to mathematicians, and they generally write a small neat and precise hand—which may arise from two causes; either from the fact that they have very much to do with figures, or that the habits of order and precision in thought which the study of mathematics engenders, communicates an analogous character to their handwritings. There is also a sort of family likeness in the writing of physicians. Men of this profession generally write what at least a writing-master would call a bad hand, *i. e.*, a hand which is not very legible and anything but tidy. One reason for this may be, that many physicians either are, or wish to appear to be, always in hurry. The next is, that when in writing their prescriptions, their endeavour is to render them so that they shall be legible only to the chemist; and this engenders a particular kind of handwriting, and one which, of course, it is not easy to decipher. Such, at least, is the best explanation I can give of the matter. I before remarked that clever men were supposed to write bad hands. Of course every one knows that this is not universally the case; but, as there seems to be a general impression that such is the rule, there must be some foundation for the notion. It is not improbable that the strong workings of an active and powerful intellect may have rather a tendency to interfere with the regularity and symmetry of the hand; and especially is this the case with men of genius—particularly poetic genius—is naturally erratic, and the original products of a creative mind come by fits and starts; so that the man of genius has to write his thoughts as they occur, and write them quickly too, for fear of losing them, which naturally tends to produce a loose and careless hand. I have, however, certainly known men of genius whose handwriting was the reverse of this. Both Arnold's and Southey's writing was small, precise neat, and exact; but then this was owing, perhaps, to certain qualities in each of them which counteracted the erratic tendencies of genius. They were both laborious men, and one, if not both, was neat and methodical in his habits. Byron, who possessed all the defects usually attributed to men of genius, wrote a hand essentially characteristic of the class of minds to which he belonged. As a general rule, an upright hand is often found combined with strength of character and firmness of purpose than the reverse. When, however, the handwriting leans towards the left side, we may be quite sure that this is not natural to the writer; nevertheless, it indicates a feature which exists in his character. Persons who put this sort of constraint upon their handwriting, generally put a similar one upon their character; at least I can quote two instances, where I have every reason to believe that such was the case. The one was a nobleman, well known in the political and in the literary world, now deceased. His natural hand, I have been informed, was inclined to lean to the right side, but, in order to counteract this tendency, he forced it in the opposite direction. This was just the type of the sort of constraint he put upon his character. Naturally he was yielding, though amiable, and some of his friends considered that the want of backbone was his great defect, and yet those who knew him well said that to suggest anything to him was the surest way of making him not do it. I believe he was not the only man who, being conscious that he is easily led, tries to counteract this defect and to assert his independence, by showing obstinacy in trifles, and holding out on occasions where it would be wiser to give in.—*Golden Hours.*

Tact.—There are some gifts which surely come direct from Heaven. They cannot be acquired by study, they cannot be assumed at will, they cannot be sought out elsewhere than in ourselves. Their seed must have been in us from the first day of our existence on earth; and all education and training can do is to cause the little seed to break through the surface which hides it, and to hasten its growth from a small and weak shoot into a strong and fruitful plant. Cared for and nourished, the plants will yield shelter against the storm, and shade in the noonday heats of life; neglected and untended, they will wither, decay, and finally die. Among such plants we may reckon memory, music, painting, and many more. All these have their counterfeit; the gilt bauble for the solid gold. These are all to be learned, and their practice acquired, by even the dullest of men. A memory like to that of a parrot may be built up in an out-of-the-way corner of our brain; we may be taught to bawl or screech out figures, which some pretended lovers of fine music may term sublime, while we ourselves are conscious of having no ear for harmony, nor voice to charm "the savage breast." Many a silly youth, too, may be taught painting, so far as the servile copying of another's work, and subsequent daubing of colours over it, may be called by that name. But, however far these imitative attempts may be carried, they never can become the faculty they mockingly represent. Of all these many gifts which Heaven gives to man, there is

not one which blesses him more on earth—none which makes him more pleasant, more agreeable, more welcome, and even more useful to his fellows—than tact; which has, moreover, no counterfeit. Perhaps nor everyone amongst us knows the meaning in which we use this little four-letter word. Our French friends use it in the sense in which we employ it—a sense highly complimentary to him who has it. In the original Latin, tact was but touch, which in our tongue is its first meaning; from touch comes its meaning of feeling, and, by a combination of touch and feeling, it came to signify a certain natural sense, telling a man how adroitly and appropriately to touch on all topics, and to deal with all men. Tact is the sense which enables us to speak and to act rightly at the right moment, on any and every occasion. Common-sense is a great, but not so high a gift as tact. The former is the rough Portland stone of human nature; the latter is the marble, and, like it, is capable of receiving a high polish. The one many men have without the other; but tact without common-sense is an impossibility. Take two men; the one has tact, the other common-sense. The voice of the people, as the phrase now runs, or their corrupt votes, or the bayonets of an all-powerful soldiery, raise to power a ruler, whom common-sense perceives to be bad and baneful for the nation. Knowing this, the man of common-sense is seized with rage. He wishes—nay, perhaps he even attempts—to struggle against the bad ruler, and in doing this he fails; while he, who has tact, perceives the uselessness of all efforts now to overthrow the powerful one, and restrains his just, but useless rage, until the time for action comes. He will not pluck the apple until it is ripe to fall.—*The Hawthorn.*

Situation as Teacher Wanted.

A female teacher, holding an Elementary diploma from the McGill Normal School, who has had several years experience in teaching in the old country and in Canada, is desirous of obtaining a situation as teacher.

Best references can be given. Apply to
MINISTRY OF PUBLIC INSTRUCTION

A female teacher, holding a First Class (Elementary) diploma wants a situation. Unexceptionable references given.

Address (post paid) "Teacher,"
St. Joseph de Wakefield, Ottawa County P. Q.

IMPORTANT TO TEACHERS.

A COMPENDIUM OF MENTAL ARITHMETIC FOR THE USE OF SCHOOLS

BY
F. E. JUNEAU.

Sold by all Booksellers.

MCGILL UNIVERSITY,
MONTREAL.

Session 1872-73.

THE CLASSES IN THE SEVERAL FACULTIES will open as follows:

Faculty of Arts, September 16th.

Faculty of Medicine, October 1st.

Faculty of Law, October 1st.

The Department of Practical Science in the Faculty of Arts, including Courses in Engineering Mining, Practical Chemistry and Assaying, September 16th.

The Classes in the McGill Normal School will be open on the 2nd September.

In the Examinations in the Faculty of Arts, commencing September 18th, the following Scholarships and Exhibitions will be offered:—

First Year 3 Exhibitions—2 of \$125; 1 of \$100.

Second Year 3 Exhibitions—2 of \$125; 1 of \$100.

Third Year 4 Scholarships, tenable for two years, of \$100 to \$125 yearly.

The Calendar containing details of all the above Courses may be had on application, post-paid, to the undersigned.

W. C. BAYNES, B.A.,
Secretary.

Meteorological Observations.

From the Records of the Montreal Observatory, Lat. 45° 31' North, Long. 4h. 54m. 11. sec. west of Greenwich. Height above the level of the sea, 182 feet. For the month of July, 1872. By CHARLES SMALLWOOD, M.D., LL.D., D.C.L.

DAYS.	Barometer at 32°			Temperature of the Air.			Direction of Wind.			Miles in 24 hours.
	7 a.m.	2 p.m.	9 p.m.	7 a.m.	2 p.m.	9 p.m.	7 a.m.	2 p.m.	9 p.m.	
1	29.923	29.820	29.831	73.0	78.0	73.6	w	w	w	246.12
2	.900	.920	.924	64.2	72.6	72.2	NE	NE	NE	221.81
3	.89	.72	.676	69.0	87.3	76.0	s	s	sw	91.16
4	.704	.732	.800	74.0	79.0	76.2	w	w	w	197.74
5	.85	.889	.974	70.0	80.8	72.3	w	w	w	220.17
6	30.026	.997	30.126	67.0	82.3	74.1	w	w	w	184.18
7	.081	30.100	.161	68.1	84	75.0	w	w	w	205.18
8	.211	.200	.174	70.5	87.0	73.4	w	w	w	104.17
9	.130	.057	.026	68.1	90.4	77.0	SE	SE	W	81.74
10	29.949	29.911	29.850	73.3	81.0	74.9	s	w	w	101.87
11	.890	.872	.850	51.1	85.1	75.0	N	w	w	146.13
12	.778	.74	.900	70.6	88.7	72.8	w	w	w	223.31
13	30.082	30.063	30.050	59.2	72.7	66.4	NE	NE	W	281.70
14	.002	29.956	29.951	64.1	85.7	76.0	WSW	w	w	1-9.17
15	29.924	.872	.842	70.1	90.6	82.1	w	w	w	97.84
16	.788	.753	.750	75.3	90.8	81.5	w	s	WSW	76.20
17	.950	.846	.900	76.0	83.7	77.3	w	s	WSW	97.00
18	.900	.854	.881	69.2	73.0	72.6	NE	NE	NE	181.04
19	.940	.948	.951	68.0	80.8	72.0	N	N	WNW	101.71
20	30.000	.987	.965	64.5	78.9	71.2	w	w	w	163.70
21	29.876	.824	.776	67.0	69.2	66.0	s	w	SW	201.21
22	.721	.800	.861	63.2	69.0	64.2	N	N	WNW	194.14
23	.911	.874	.826	62.0	76.4	63.3	w	WSW	w	179.20
24	.821	.86	.911	65.2	79.1	68.9	w	w	WNW	141.22
25	30.031	30.042	30.063	60.2	76.1	69.0	N	w	w	104.11
26	29.831	29.656	29.650	64.7	65.8	61.0	s	s	W	74.18
27	.822	.900	.926	57.6	69.2	62.0	N	WN	WNW	118.14
28	30.000	.966	.962	58.0	66.0	60.0	N	w	w	201.14
29	29.976	.977	.950	58.4	61.8	60.3	NE	NE	NE	186.12
30	30.000	.985	.961	58.0	72.8	66.3	NE	N	WNW	89.79
31	29.962	.904	.925	57.8	74.0	66.1	s	w	w	101.14

REMARKS.

The highest reading of the Barometer was at 11.30 p.m. of the 8th day, and was 30.217 inches; the lowest reading occurred at 1 a.m. of the 26th day, 29.650 inches, giving a monthly range of 0.667 inches. The mean reading of the month was 29.914 inches.

The highest Temperature was on the 16th day, and indicated 93° 8'; the lowest was on the 28th day, and was 55° 3', giving a monthly range or climatic difference of 38° 5'. The mean temperature of the month was 71° 97'.

Rain fell on 14 days, amounting to 3.430 inches, and was accompanied by thunder and lightning on 4 days. Nearly half an inch of rain fell in 25 minutes on the 26th day.

—Observations taken at Halifax, N. S. during the month of July, 1872 Lat. 44° 30' N.; Long. 63° 36' W.; height above the sea 175 feet; by Sergt. Thurlin A. H. C. Halifax.

Barometer, highest reading on the 9th.....	30.129 inches
" lowest " " 11th.....	29.539
" range of pressure.....	0.590
" mean for month (reduced to 32°).....	29.691
Thermometer, highest in shade on the 1st.....	90.2 degrees
" lowest " " 31st.....	44.9
" range in month.....	45.3
" mean of all highest.....	79.7
" mean of all lowest.....	52.6
" mean daily range.....	27.1
" mean for month.....	66.1
" highest reading in sun's rays.....	141.0
" lowest on grass.....	36.0
Hygrometer, mean of dry bulb.....	69.7
" mean of wet bulb.....	63.0
" mean dew point.....	51.9
" elastic force of vapour.....	480
" weight of vapour in a cubic foot of air....	5.3 grains
" weight required to saturate do.....	2.7
" the figure of humidity (Sat. 100).....	66
" average weight of a cubic foot of air.....	517.7
Wind, mean direction of North.....	15.00 days.
" " East.....	2.00
" " South.....	6.50
" " West.....	7.50
" daily force.....	2.4
" daily horizontal movement.....	221.8 miles.
Cloud, mean amount of, (0-10).....	5.8
Ozone, mean amount of, (0-10).....	3.4
Rain, number of days it fell.....	10
Snow, number of days it fell.....	1
Amount of rain collected on ground.....	3.11 inches
Fog number of days.....	9 days.



THE JOURNAL OF EDUCATION

Devoted to Education, Literature, Science, and the Arts.

Volume XVI Quebec, Province of Quebec, Sept. and Oct., 1872. Nos. 9 and 10.

TABLE OF CONTENTS.

On teaching the English language.—Lecture by Revd. Edwin A. Abbott, M. A. (Concluded.)	121	Geysers—Echoes—Wood--Insanity—Ursa Major—The Arctic Expeditions—Astronomy—Detective Microscopy—Geological Talk about Niagara Falls—Astronomical Phenomenon	143
Hints on Composition	123	STATISTICAL: Education in Japan—Ignorance and crime—Statistics of British Postal Service for 1871—Irishmen in charge of Colonial Possessions	146
Hints to Teachers	125	MISCELLANEOUS: Literary madmen—A hard student—Habits of Literary men—Military Ballooning—Old Scotch Songs—Something for young men—Marshal Bazaine—A distinctive class of English University men—Niagara..	147
Can we make Diamonds.....	125	BIOGRAPHY: The late Charles Lever.....	149
Something wrong with the Sun	126	Educational Items	149
What we owe to science	127	Advertisements.....	151
The Education of Citizens.....	130	Meteorology	152
Protection from Lightning.....	131		
Jupiter's Satellites.....	132		
Literary Packmen	133		
POETRY: In Yosemite Valley..	134		
Official Notices.....	134		
Visits of Their Excellencies the Governor-General and the Countess of Dufferin to the Educational Institutions	136		
Review of Books received	139		
University of Bishop's College.—Medical Faculty.....	140		
LITERATURE: Evenings at home—The Bords of History	141		
SCIENCE: The Rocky Mountain			

or, which is quite as useful, they learn, from their inability to expand the metaphor, that they have not fully entered into the meaning of it. Thus a good many boys, in analysing the lines of Allegro—

"Right against the Eastern gate,
Where the great sun begins his state,
Robed in flames and amber bright,
The clouds in thousand liveries dight,"

would fail to see that the morning sun surrounded by the clouds that reflect his rays, is compared to a great king or lord, issuing from his palace gate, and attended by his servants, clothed in the liveries which he has given them. The ease with which boys can slide, or—something stronger—can skate over a metaphor without thinking for a moment that there is anything down below, is quite astounding. I remember questioning a class about a passage in Pope, in which the poet is asking where the plant of happiness is to be found, whether

"Fair op'ning to some court's propitious shine,
Or deep with diamonds in the flaming mine;
Twin'd with the wreaths Parnassian laurels yield
Or reap'd in iron harvests of the field."

Now I thought an average boy of average ability might be expected to see that *iron* was a very unusual epithet for *harvest*, and that "iron harvest" must be a metaphorical expression. The context might seem to show that happiness, after being sought in court favour, wealth, and literary distinction, is now sought in military glory. From these two helps it did not seem difficult to infer, at all events, that the field meant the field of battle, and further to expand the metaphor by saying that, as the reaper cuts down the corn, so war reaps his harvest of iron-clad warriors who are struck down in death. But out of twenty boys of fair ability, averaging fourteen or fifteen years of age, not one could either expand the metaphor, or even give the meaning correctly. I dare say many of them could have answered correctly, if they had had notice beforehand that the expansion of this metaphor would be required; but, as it was, few or none seemed to have perceived that there was any difficulty at all. Perhaps it is undesirable in all cases to point out to the class the difficulties that will present themselves in the next lesson. Useful as it is to show boys that there is

ON TEACHING THE ENGLISH LANGUAGE.

LECTURE II.

By THE REV. EDWIN A. ABBOTT, M. A.
Head Master of the City of London School.

(Continued.)

It may be that I exaggerate the importance of the expansion of metaphors as an exercise for boys, because I have given a good deal of attention to it. But I must confess, the more I teach English the more valuable does this exercise seem. In the first place, it is very simple and practicable. As soon as boys have reached Proportion in Arithmetic, the proportion of a simile and the expansion of a metaphor into the form of a proportion become not only intelligible but interesting. There is an arithmetical regularity about the process of expansion which takes their fancy at once. Besides, they soon find that they learn a great deal that they did not know before;

plenty to do, and to prepare, in an English study, it is also useful to make them feel that they must always be on their guard against supposing that they understand what they do not. An occasional failure on the part of the whole class, has sometimes a very beneficial and bracing effect on their future exertions;

One danger of boys in this exercise is, that they may sometimes press the analysis too far, and include under the head of metaphor what deserves a different name. The process of expansion is so regular, and seems to explain so much, that they want to expand every expression that is not literally true. Thus they would like to expand "pale death" and "dark dishonour," or "gaunt famine." It is necessary, therefore, to explain to them that these expressions are not metaphors, not even personal metaphors like "a frowning fountain," or "a sighing oak." In the personal metaphor, "a frowning mountain," the overhanging and threatening brow of a mountain is compared to the projecting brow of a frowning person; but, in "pale death," death is not compared to a person, but is represented as a person. A painter would not represent a mountain, while he would death, as a human being. Between personal metaphor and what may be called personification, there lies a kind of debateable province. I will give one instance of what I mean. "The earth drank up his blood." Now here there may or may not be a strong personification. If the context told us of Gessler dying on the soil of the land of Switzerland, the earth would be represented as vindictively draining the life-blood of her oppressor, and this might be called a distinct personification; but in most cases the personification would be weak, and the expression would merely be a way of saying that the blood oozed almost as rapidly into the earth, as water disappears when drunk by a man or beast, and there would be little more personification than in saying "a sponge imbibes water." Such expressions are already so simple that they do not require explanation, and the process of expansion applied to them would be misplaced. There can be no possible advantage in a boy's expanding the expression in Gray's "Bard," and telling out that, as a man sighs, so an oak makes a noise that reminds one of sighing. It is a good exercise for a boy to distinguish between metaphors that are good and bad. We may point out to him that a metaphor, like a word, must be suited to the context. For instance, since a tree inhales and exhales certain gases through the medium of its foliage, "the leaves are the lungs of a tree" may be a very suitable metaphor in a treatise on natural science; but you would not like to say that "spring comes clothing the trees with their green lungs." Again, for the introspective Hamlet, the "mind's eye" is a very appropriate and beautiful metaphor; and Menenius Agrippa, wrangling with a cobbler, may appropriately call him.

"You, the great toe of this assembly."

And even Hamlet, in his lighter mood, may say that his friends are neither the soles of fortune's feet, nor the button on her cap; but scarcely any context could justify such metaphor as the "mind's hand or toe." We might briefly lay down the laws of metaphor thus.

(1) A metaphor must not be used unless it is needed to throw light upon the thought of the speaker.

(2) A metaphor must not enter too much into detail; for every additional detail increases the improbability that the correspondence of the whole comparison can be sustained without exaggeration. As an instance of excessive detail and consequent exaggeration, take

"For now hath time made me his numbering clock,
My thoughts are minutes, and with sighs they jar
Their watches on unto mine eyes, the outward watch,
Whereto my finger, like a dial's point,
Is pointing still, in cleansing them from tears."

(3) A metaphor must not be far-fetched. We may instance

"Here lay Duncan,
His silver skin laced with his golden blood."

(4) Two metaphors must not be confused. We must not speak of "the thunderbolt overflowing its banks." An instance may be found in—

"Was the hope drunk
Wherein you dressed yourself? Hath it slept since?"

(5) A metaphor, when taken liberally, must be wholly false. In other words, the two first terms of the simile must be wholly distinct from the third and fourth terms. Thus, the "venom'd spear of slander hath wounded mine honour," is a good metaphor, because slander and slander's spear are invisible, and cannot really wound mine honour; is decidedly objectionable; because, though the tongue cannot wound, it can touch. On the same principle you might say of a virulent and unprincipled critic, that "he assailed the best established reputation with his pen," but you could not venture to say, except with a touch of humorous irony, that "he blackened the most spotless reputations with his ink." Ink is literally black, and the least touch of literal truth destroys the falsehood, which is the foundation of a good metaphor. In accordance with these rules, pupils may be taught not only to analyse and expand, but also to criticise and draw out the appropriateness and inappropriateness of a metaphor, referring to the canons laid down.

I had hoped, when I began this Lecture, to include in it some remarks on Prosody, and its place in the higher English teaching, as well as upon Logic; but the want of time compels me to omit all reference whatever to these subjects. I may, perhaps, have another opportunity for repairing this omission. I could not do justice to these subjects in the brief space that remains, and I therefore prefer to pass over them entirely, and to conclude with one or two observations which are the result of some very recent experience.

I lately met a friend of mine, who is an Assistant-master in one of the leading public schools of the kingdom. During the last term he had been teaching English with zeal and assiduity. But upon my enquiring how he was satisfied with the results of his work, he replied that he was quite dissatisfied. "He could not get the fellows to work at it." Somewhat surprised at this, I enquired his method of teaching. "What did you set the boys to do?" "Oh! I told them to read over the lesson well, and then I asked them questions about it. They did not know much about it; so I told them what I thought they ought to know, and then, next time, I examined them in what I had told them; but they did not seem to take it in quite, or to feel much interest in it." "Did you give them anything definite to do?" "I once more asked. "Did you tell them to expand any metaphors?" "No." "Well, did you give them any derivations, or point out any difficulties? I suppose they had an Etymological Dictionary at all events?" "No; they had not."

This conversation was very gratifying to me. If my intelligent friend—and he is very intelligent—had been able to make boys work at English without previously giving them notice of some questions, without any paper work, without any definite laws of etymology, diction, and metaphor, I should have felt that he was far more successful than he had a right to be, and certainly far more successful than I have ever been. I have myself passed through my friend's depressing experience; I have known what it is to have a class come up with a scene from Shakespeare, at which they had worked very hard, and which they fondly thought they had mastered. Oh, the singular, and apparently unaccountable, perverseness

of boyish minds ! They had looked out all the useless derivations that could be looked out. They knew that rage came from the Latin *rabies*, and was connected with the Sanscrit *rabh* ; they knew that *treason* came from the French *trahison* and the Latin *tradere* ; they knew that *deaf* came from the Anglo-Saxon *deaf*. In a word, they knew everything that it was no use to know. But the inferences that might be drawn from these pieces of knowledge, useless in themselves, had never for a moment occurred to them ; and how to distinguish between what was useful and what was useless seemed a task that they had never thought of attempting. For a time I was utterly unable to account for the curious sagacity with which they seemed to scent out and investigate just those pieces of useless information that could give them the least possible profit and the greatest possible labour. At last it flashed across my mind that they were merely endeavouring to study English, in all honesty and simplicity, as they had been accustomed to study Latin. Their Latin training had taught them to consider the inflections and derivations of words, and construing, the great objects of a lesson. Construing there was none, and inflections very few ; so they were forced to make the most of the derivations. As to analysing a metaphor, or explaining the force of an epithet, they shrunk from such novelties with horror. Their business was with the words, not with their meaning.

There was needed nothing but a little tact and method to change all this. A few simple laws of derivation, diction, prosody, and logic, were laid down ; passages were paraphrased on paper ; questions were given in each lesson to be answered on paper at home ; English verses were learned instead of Latin verses : the English lesson, like any other, had its competition and rewards. Thus, by degrees, a new tradition soon sprang up : boys began to see for themselves what were the points worth study of an English lesson, and how they were to be studied ; and then it became possible to discontinue some of the paper work, and to diminish the number of questions of which notice was given. That similar, and, I hope, even more satisfactory results, may be attained in any school where English is systematically taught, I am confidently persuaded. We only want, as I said above, a little tact, a little method, and perhaps a little patience.

Hints on Composition.

[From the *Irish Teachers' Journal*.]

We have for some time past received communications from different sources, requesting us to devote a portion of our space to the above subject, with a particular reference to the wants of those preparing for Civil Service and other examinations. We have not been insensible of the importance of composition and essay writing, and we felt that it should be dealt with at some time or other in our pages. But we must confess that the difficulty of dealing with it in a satisfactory manner has caused us much misgiving. We must confess, likewise, that we have no hope of treating it as satisfactorily as most of the other subjects in our programme. In order to understand fully our views upon this point, it is necessary to consider the question a little in detail. In the first place, we must recollect that in composition there are two things to be considered, namely, the ideas themselves and the mode of expressing them. The ideas themselves are of the first importance ; and as they are intimately connected with the mode in which they are to be expressed, the rules relative to the latter must deal more or less with the

subject matter. But composition refers to every possible variety of topics ; hence the impossibility of treating it satisfactorily by the only means at our disposal, that is, briefly. Again, it has been often said that there is no single test so decisive of any man's capacity as to ask him to set down his thoughts upon any topic. Let us suppose that the person to whom this test is applied is allowed full liberty to select his materials ; still his task is a very difficult one. He has in the first instance to select, compare, and combine these materials ; and in the next place he has to express them in a suitable manner. Either of these labours is sufficiently arduous ; but combined they are still more difficult. How much is the difficulty increased when no opportunity is allowed for consultation or for reference ? At a competitive examination, the subject is given without any previous notice, and the candidate must find in his own mind his materials, and the skill to arrange and express them properly. To prepare our readers for these difficulties is anything but an easy task ; and for this reason, that we cannot possibly make the conditions similar. We can give a question in grammar or algebra not unlike those likely to be afterwards given, and we can show afterwards how these questions should be answered ; but we cannot take our readers unprepared by giving them a subject to write about, and see that they cannot consult books or friends while so engaged.

We make these observations because we wish to warn our readers beforehand that they must be prepared for shortcomings in our Lessons on Composition, and that they must bear with us accordingly ; with the understanding, we will endeavour to do our best to aid and encourage those who wish to attain a correct and graceful style of expressing their thoughts.

Our preliminary remarks will have shown that the ideas to be expressed are the most essential in importance. In this, composition differs from other arts. A man may be a skilful cook without either meat or vegetables ; he may be a good carpenter though destitute of a particle of wood ; but he cannot possibly write a good composition or have any skill in the art if he has no subject matter at his disposal. It is a standing joke that French cooks can dress an exquisite dinner out of a pair of old boots or a few nettles ; and in any case they can display their skill even with these unpromising materials.

But in composition the graces of style will not conceal poverty of matter ; on the contrary, the latter makes the former repulsive. Sometimes a wealth of ideas may be conveyed in a homely or uncouth garb ; but for this defect a remedy can be applied. "When the style is fully formed in other respects, pregnant fulness of meaning is seldom superadded ; but when there is a basis of energetic condensation of thought, the faults of harshness, baldness, or even obscurity are much more likely to be remedied. Solid gold may be new-moulded and polished ; but when give solidity to gilding ?"

The first quality of style is perspicuity, that is the expression of our thoughts clearly and plainly. It is evident that the first step towards the attainment of this quality is to think clearly. A person may have full and clear ideas which he cannot express except obscurely ; but no one can put before his readers or hearers, in a perspicuous manner, ideas which are to himself hazy and undefined. But a difficulty will be felt in this respect by the beginner, since his endeavours to *think* clearly will often be unsuccessful. Here the practice of composition must go hand in hand with the theory. A person often deceives himself with regard to the clearness of his notions respecting something which he has read ; he may think himself fully master of the subject, until his endeavours to reproduce it upon paper show him the

contrary. Then the want of coherence in his ideas, and of a comprehensive notion of the subject becomes apparent; hence the great utility of practice even though the results be disappointing. We teach ourselves in this way to think more clearly regarding what we have read; and likewise we acquire the habit of reading much more carefully. Given two persons of equal ability, one of whom practices note taking or making otherwise abstracts of what he reads, and the other does not; then if both will sit down to study the same work, the former will read to much more advantage than the latter. Few of the author's thoughts escape him; and he is not deceived by the notion that he has acquired all the information conveyed, when perhaps many of the ideas have escaped him, and those which he has retained are crude and undefined. "Writing makes an exact man."

In our introductory observations upon Composition, we attempted to show the difficulties which are connected with its attainment and exercise. We there endeavoured to point out that the first requisites in Composition were ideas or thoughts. Composition is the art of expressing ideas or thought by means of words; without the ideas there can be no field or opportunity for the exercise of the art. We must have something to say before we try to say something. It is in this preparatory stage that the smallest portion of aid or instruction can be given; the materials must be had before the builder can commence the construction of the edifice. But when we have ideas, we can express them; and there is no one, not an absolute idiot who has not ideas of some sort or another. Therefore to every one of our readers more or less skill in Composition is attainable. This skill is serviceable in two ways, directly and indirectly. Directly, because we are thus enabled to communicate our ideas to others; indirectly, because we are likewise led to utilize these ideas in a greater degree than would otherwise be the case. Notions or thoughts are of various degrees of complexity; and sum are the result of others. We often have ideas floating through our minds in a vague sort of way; they have neither definiteness nor exactness. When we endeavour to give these ideas expression in words, we reduce them to shape and form; we see them more clearly and appreciate them more exactly. Then the deductions to which they lead stand out apparent; other ideas occur naturally and easily to our minds, and an increase of knowledge is the consequence.

A discourse, written or oral, upon any subject, may be compared to a building. We see a structure complete of the latter kind, and its sight may excite in us various feelings. We may consider it handsome or the reverse, large or small, capacious or incommodious, suitable or unsuitable. But whatever character it deserves in these respects, we shall find that it is made up of parts, each intended to be subordinate to the whole; we find rooms, halls, staircases, passages, &c. Each of these parts, again, we find composed of certain materials and portions of materials; bricks, stones, mortar, &c. Every one of these latter must be considered in two aspects, first in itself, and second in relation to the whole of which it is a part. A room or hall may be good enough as regards size or height, and yet be quite unsuitable to the house to which it belongs. So also with the bricks or stones; a piece of marble will be out of place in the wall of a dilapidated hovel.

A piece of finished composition, a book, a pamphlet, or an elaborate essay resembles a house in this respect. It is like the latter, a whole which is made up of parts. It has chapters, sections, paragraphs, sentences. The analogy holds still further, as the chapters may be good in themselves, and yet unsuited to the work; and sparkling and striking thought embodied in a sonorous sentence

may present a sorry contrast to the mass of verbose rubbish with which it is surrounded. In planing or building either house or essay, we have to consider the materials at our command; and in using the latter, we must carefully keep in view the main design. To carry the illustration another step; when we have decided upon the design of our structure, and collected our materials, we employ the latter in detail; so in our Composition. Calling the entire work a theme, we must build it of paragraphs and sentences, and we put down the latter one by one.

We are thus led to the first element in our subject, a sentence. We have said that ideas or thoughts are the first essentials in Composition; a sentence is a complete thought expressed in words. In treating of sentences, and of other parts of our subject, we shall be compelled to repeat some of what is in every ordinary work on grammar; but this is unavoidable. The relation between grammar and Composition is so close, that repetition of one when dealing with the other is necessary. The essential parts of a sentence—essential as regards the expression of the thought—a. the *subject* and the *predicate*. When we give expression to an idea, there is always something of which we are speaking, and something which we say of it. The former is the subject; the latter is the predicate. In older works on the subject, sentences were divided into simple and complex, a simple sentence being defined as consisting of one member only, as "In the beginning, God created the heaven and the earth," and a complex sentence as one consisting of two or more members linked together by conjunctions, as "Doubtless thou art our father, though Abraham be ignorant of us, and Israel acknowledge us not." In modern works, however, sentences have been divided into simple, complex, and compound; and different definitions of each have been given. For the purpose of Composition, the number and the relation of the predicates form the most essential elements in sentences; and we accordingly take these as the basis of our definitions. A simple sentence is one which has only one subject and one predicate, as "The army was dispersed." A complex sentence has only one principal predicate, with one or more subordinate clauses, as "As soon as the guns were lost, the army was dispersed." A compound sentence has more than one principal clause, each of which may have any number of subordinate clauses, as, "As soon as the guns were lost, the army was dispersed; and the campaign, from which so much had been hoped, proved completely disastrous." The tyro in Composition must then, when going to write down or otherwise express an idea, have something to speak of and something to say of it; and he must likewise connect these two elements together. That which serves as the link between the subject and the predicate is called the copula. Having determined upon the subject, predicate, and copula, the next point to be considered is, how they are to be arranged. "This, it must be owned, has a very considerable influence in all languages, and yet there is not anything which it is more difficult to regulate by general laws. The placing of the words in a sentence resembles in some degree the disposition of the figures in a history-piece, as the principal figure ought to have that situation in the picture which will, at the first glance, fix the eye of the spectator, so the emphatical word ought to have that place in the sentence which will give it the greatest advantage for fixing the attention of the hearer." In every language, there is a natural order which the words in a sentence take—natural that is, to the particular language. What is natural in one language is the reverse in another; thus in the English language, the objective case of the personal pronoun is placed after the transitive verb which governs it; in

French, it is invariably placed before it. One collocation is no more natural or unnatural than the other; each is correct in its place. In English, the natural order for the construction of a sentence is to place the subject first, the copula next, and the predicate last. "The temperament of the language is phlegmatic, like that of the climate. When therefore, neither the liveliness of representation, nor the warmth of passion serves, as it were, to cover the trespass, it is not safe to leave the beaten track. Whatever is supposed to be written or spoken in a temperate mood must rigidly adhere to the established order, which with us allows but little freedom. What is said will otherwise inevitably be exposed to the censure of quaintness and affectation, than which perhaps no greater censure can do greater prejudice to a speaker or writer." To a beginner, it is never lawful to depart from the beaten track; he must, therefore, be content to walk in the old ways. This, though a check, is at the same time a guide. When teachers set pupils to write an exercise or a letter, the latter find the first step the most difficult. They stop, glance helplessly at the paper, look around them in despair, or begin to whisper. The teacher must aid them by asking them what they wish to say first, and then showing them how to say it. He must give their thought in as simple a form as possible; the expression may be bald provided it be clear. When the pupil sees that a very simple sentence will suffice, he is encouraged to proceed. When he is shown how to put what he wishes to speak of first, and what he has to say of it afterwards, and to trouble himself about nothing else, the formidable difficulties which surrounded the beginning dwindle away.

In our next lesson, we shall give some rules and examples relative to the construction of sentence.

Hints to Teachers.

When you enter the school-room do not wear upon your face a frown. Nothing will so discourage a young scholar (or even an older one), as to look up, expecting to receive a pleasant smile, or, perchance, a kind word, and instead, see nothing but sternness, or "ugliness," as he will term it. And as he takes his seat (not cheerfully by any means), and attempts to study, that dark frown rises up before him, like some omen of evil, and he throws aside the book he has been trying to study. He takes up another, goes through the same process, and throws that down. He sees nothing that is interesting. And they are as meaningless, to him, as so many dumb images. He sinks into a listless mood, from which he is awakened by hearing his name called, to come to his class. There he assumes an indifferent, or "don't care" attitude, which is very annoying to you. Now you use every means in your power to interest him. But to no avail. You touch upon his favorite theme, hoping to awaken him from his stupor. Here is a difficult problem in mathematics; that you know he has been trying to solve. You put it upon the board, give one of your best solutions, and then look round, feeling sure that his eyes are all aglow with interest, amounting almost to enthusiasm. But you are doomed to disappointment. He is amusing himself by playing with one of the little ones on the seat behind him. You excuse the class, and as he takes his seat your eyes follow him, and you wonder what has come over him, not once thinking that you were to blame. Everything has gone wrong through the day. And why is it? you ask. Just because you began the day with a frown.

Enter upon your duties as though they were real pleasures, instead of hard tasks, by which you were

obliged to earn your daily bread. Do what you do with a willing, cheerful spirit, and not grudgingly, as if you were anxious to get through with the day's work. You have a small and easy school, perhaps, but you can't take it up and throw it down at your pleasure, as you would "knitting-work." And this is the point on which so many of us fail. We must keep up a good degree of interest, even in the smallest schools. If we fail in this, we fail to do our duty.

Do not hesitate to let your scholars know that you feel interested for them, and are doing all you can to promote their happiness and well-being. If at any time you see a pupil looking sad, or perhaps forsaken, do not shun him. You may not succeed at first. But be not discouraged; "try again;" and after a while you may be able to find out the cause of his sadness. Do not on any condition "give over" after you have once determined to know the cause of his grief. For if you do, it will prove an injury, rather than a benefit. He will think that you have ceased to care for him, and he will not care for himself. Speak kindly at all times, and let no harsh words pass your lips. "Kind words cost nothing, but are worth much."

Do not rule over your scholars as if they were your slaves, and were put there to work for your benefit. But teach the scholar that he is at work for himself, and that he will receive the benefit and not you. Teach him that God has given him to improve, and not to waste. "And for the manner in which he improves them, he will have to give an account in the last day." Teach him all this, in a plain, simple way, so that he may understand it. Never try to teach a scholar what you *know* he cannot understand. By this, I mean, what you do not really understand yourself. And if it is too hard for you to understand, how, I ask, can you make it clear to a scholar? And even 'if it is clear to you, do not expect him to understand it as easily as you do. If he is very dull, do not upbraid him, but deal kindly with him, and do not let him know that you ever feel discouraged about him, or ever despair of his success. His image is before you in your waking hours at night, and haunts you in your dreams. Let nothing that you can do to assist him be left undone. He sees it in a different light, and takes new courage. Do not let any kindness he may render you pass unheeded, be it ever so trifling. Thank him with your eyes, if you do not say it with your lips. You will be well paid by seeing a glad smile of happiness upon his face, that you do not remember of seeing before. Many times have I looked for kind words from my teachers when I have been studying hard and have got discouraged, but have received none. And many times have I received only a smile from my teachers, and it has lasted through the day. And ever and anon it would come up before me like a ministering angel, and I would feel new courage, and the task that once seemed so hard was accomplished, and I came off victorious.

And now let us take courage, and strive together to do our duty, and our *whole* duty, to the pupils placed under our charge.—*Maine Journal of Education.*

Can we Make Diamonds?

The following paragraphs are extracted from an exhaustive article on the diamond and other precious stones, by M. Babinet, of the Institute of France. It was translated for the Smithsonian Institution and is contained in the report for 1870.

What is the diamond? It is the most rare and most priceless of minerals. What is carbon? It is one of the

most common of known substances, found in the earth in immense quantities and furnished by all plants and trees in great abundance. The diamond is priceless, since one of pure quality, of the weight of a twenty-five-franc piece—that is, of 125 carats—will have a money value of at least four millions of francs. Now, the value of an equal weight of carbon is scarcely anything, and yet the two are identical; the diamond is only carbon crystallized. Every one knows that if a body is dissolved in a liquid—for example, common salt, saltpeter, sugar, or alum, in water—the deposit left by evaporation of the liquid will present regular geometrical forms. Salt assumes a form identical with that of playing-dice, to which the Greeks gave the name of cubes; saltpeter presents elongated bodies with four flat sides and square ends; sugar takes the form known as rock candy; and finally alum crystallizes into pointed pyramids. This latter form is precisely the same as that under which nature presents us with the crystals of carbon called diamonds.

As soon as the character of the diamond was discovered, chemistry aspired to emulate nature in producing the gem from carbon; but up to this time science has been baffled in her attempts—nature has never been induced to reveal the secret of her process. These geometrical products of nature, when not worn by attrition, are as smooth and as polished as the finest cut-glass. Colored crystals are also produced by nature as well as white ones. The red ruby, the blue sapphire, the green emerald, the yellow topaz, the violet amethyst, and the crimson garnet are all the products of her unrivaled laboratory.

Chemistry, it is true, furnishes us with hundreds of crystals of different forms, according to the character of the substances of which they are composed, and many of them are not found in mineralogy. Nature, however, as by way of revenge, has produced in the course of ages, and under the influence of actions, scarcely as yet recognized, crystals which art, directed by science, has not been able to imitate. Such is emphatically the diamond, and many other minerals not embraced among gems. To the study of these geometrical forms, whether the products of nature or of art, the celebrated Hany, about the beginning of this century, gave many years of his life, and out of this study created a new science, one of the titles to glory in the human mind.

The old alchemists contended that the philosopher's stone could be produced from the commonest substance possible, and nature seems to have favored this idea in producing the most costly gems from the most worthless materials. She converts, as we have seen, a small quantity of black and friable carbon into a transparent diamond of a hardness and brilliancy unequalled. She takes a little of the glazing which the potter uses in his ordinary operations, and, coloring it with a trace of iron, produces a ruby or sapphire. From a little worthless pebble, with slight additions, she forms the topaz, the emerald, and the amethyst. Some of the last named gems have been reproduced in the furnaces of Sevres in the same manner, without doubt, as nature has elaborated them, in her vast volcanic workshops, by those mysterious operations which have given to Vesuvius the title of the great crystal manufactory. Every one knows of the sarcasm with which Rousseau reproached the chemist Rouelle, demanding of him that he should produce corn from the chemical materials of which it was composed, rather than destroy that already made in its analysis. What would he say if he had seen the chemist produce carbon from the diamond, as readily as from a bit of wood or sugar, while he was powerless from the carbon to create the precious gem?

After the consideration of crystalized minerals in nature, we should attempt the imitation of them in the laboratory. I do not mean such imitation as paste and color produces. I refer to the reproduction as nature gives the gems to us, and propose the making of real precious stones, such as has been attempted in the case of the diamond. I have already said that Ebelman, at Sevres, has crystalized aluminium and silex thus making a true *spinella*. M. Despretz, in the experiments by which he has volatilized charcoal and the diamond, has also melted aluminium and silex. He has obtained from these substances little hollow spheres, lined inside with crystals, like the cavities which are found in mines containing crystals of various kinds. In all the experiments of Despretz, the exceedingly intense heat which he produced by electricity only served to dissipate the particles of the diamond without producing any crystalization. It is therefore evident that the diamond is not an ingenious production. Its origin is probably electric; but what was the epoch of its first production from ordinary carbon, and where did its crystalization begin?

According to Mr. Bontigny the carbon of the earth comes from showers of hydrogen, united with carbon, which watered as it were the earth when it was too hot to receive ordinary rains. We have not yet seen the bearing of this hypothesis of the crystalization of the diamond. I have already said that sulphur and carbon, in uniting together, produce a liquid as limpid as water or pure alcohol. Now, with this it might be well to try the following experiment: Having filled a strong iron bottle with the liquid, and having covered it with an iron stopper, firmly screwed into the neck, I would place it in an oven at 200 or 300 degrees centigrade of heat. At this temperature the iron of the bottle and the sulphur would possibly react upon each other and enter into combination. Now, the sulphur, uniting with the iron, would leave the carbon free, which might thus slowly arrange itself in the crystalline form. I merely propose this experiment, which might require a long-continued heat of uniform temperature, to illustrate the play of chemical affinity.

Something Wrong with the Sun.

(From the London Spectator, Aug. 3.)

It will not be unknown to our readers—in these days, when every one knows everything about the sun—that astronomers no longer confine their attention to the actual aspect of the solar orb. By a contrivance which need not here be described, the astronomer can tell what is going on in a certain gaseous envelope surrounding the sun, which to ordinary telescopic research is altogether invisible, except during eclipses. This envelope, some 4,000 or 5,000 miles deep, is called the chromosphere [by purists, the chromatosphere], and consists in the main of glowing hydrogen, but in its lower strata contains the glowing vapours of sodium, magnesium, and many other elements. These, however, are ordinarily so low down that they can scarcely be recognised under the ordinary conditions of the new method of observation, except here and there round the sun's disc. It is as though our earth were examined by some highly ingenious astronomers in Venus or Mercury, who could recognize at times the vapour of water in our air, where it rose pretty freely and to a considerable height above oceans, but not over the continents, because less vapour there arose into the air. Only, in the sun's case, the vapours are not, like the vapour of water on earth, at a cool and pleasant temperature, but are such vapours as rise above the molten surface of

metal in our furnaces. They are at so high a temperature that a wind of such vapour, blowing, as such winds do, over the surface of the sun, would be competent to reduce our earth in a few seconds to vapour likewise.

Now certain Italian spectroscopists—Respighi, Secchi, Tacchini and others—have set themselves the task of keeping a continual watch upon the solar chromatosphere. They draw pictures of it, and of the mighty coloured prominences which are from time to time upreared out of or through, the chromatospheric envelope. They note the vapours which are present, as well as what can be learned of the heat at which these vapours exist, their pressure, their rate of motion and other like circumstances. It was while engaged in some of the more difficult and delicate of these tasks that Tacchini noticed the strange occurrence now to be described.

"I have observed a phenomenon," he says, "which is altogether new in the whole series of my observations. Since May 6, I had found certain regions in the sun remarkable for the presence of magnesium." Some of these extended half way around the sun. This state of things continued, the extension of these magnesium regions gradually growing greater, until at length, "on June 18," says Tacchini, "I was able to recognize the presence of magnesium quite round the sun—that is to say, the chromatosphere was completely invaded by the vapour of this metal. This ebullition was accompanied by an absence of the coloured prominences, while, on the contrary, the flames of the chromatosphere were very marked and brilliant. It seemed to me as though I could see the surface of our great source of light renewing itself." While this was going on Tacchini noticed (as had frequently happened before in his experience) that the bright streaks of the sun which are called *facule* were particularly brilliant close to those parts of the edge of the disc where the flames of the chromatosphere were most splendid and characteristic. The granulations also, which the astronomer can recognize all over the sun, when a large telescope is employed, were unusually distinct.

Tacchini concludes, and the inference seems just, that there had not been a number of local eruptions of magnesium vapour, but complete expulsions. Only we would venture to substitute for the word "expulsion" the expression "outflow" or "uprising," since it may well be that these vapours rise by a quiet process resembling evaporation, and not by any action so violent that it could properly be regarded as expulsive.

In whatever way, however, the glowing vapour of magnesium thus streamed into the envelope of the sun, it would seem that the aspect of our luminary was modified by the process—not indeed in a very striking manner, or our observers in England would have noticed the change, yet appreciably. "More than one person," says Tacchini, "has told me that the light of the sun has not at present its ordinary aspect; and at the Observatory we have judged that we might make the same remark. The change must be attributed to magnesium."

It is impossible to consider attentively the remarkable occurrence recorded by Tacchini without being struck by the evidence which it affords of solar mutability. We know that during thousands of years our sun has poured forth his light and heat upon the worlds which circle around him, and that there has been no marked intermittence of the supply. We hear, indeed, of occasions when the sun has been darkened for a while, and we have abundant reasons for believing that he has at times been so spot covered that there has been a notable diminution of the supply of light and heat for several days together. Yet we have had no reasons for anticipating that our sun might permanently lose so much of his heat and lustre

that the inhabitants of earth would suffer. Tacchini's observation reminds us, however, that processes are at work upon the sun which admit of being checked or increased, interrupted altogether or exaggerated so violently (as it were), that the whole aspect of the sun, his condition as the fire and lamp of the planetary system, may be seriously affected.

If we only remember that our sun is one of the stars, not in any way distinguished, unless perhaps by relative insignificance, from the great bulk of the stars which illuminate our skies at night, or are revealed by the telescope, we shall learn to recognize the possibility that he may undergo marked changes. There are stars which, after shining with apparent steadiness, for thousands of years, (possibly for millions of years before astronomy was thought of), have become suddenly much reduced in brightness, or after a few flickerings (as it were) have gone out altogether. There are others which have shone with equal steadiness, and have then suddenly blazed out for a while with a lustre exceeding a hundredfold that which they formerly possessed. It would be equally unpleasant for ourselves whether the sun suddenly lost the best part of his light, and presently went out altogether, or whether he suddenly grew fifty-fold brighter and hotter than he now is. Yet in the present position of sidereal astronomy it is quite impossible to assert confidently that one event or the other might not take place at any time.

What we owe to science.*

That we may be able to take a fair view of the field before us, it will be necessary to consult history as to the social and industrial condition of the world when the achievements of Science—though considerable—were by no means such as they are now.

Let us, therefore, consulting the most approved historians—Shakespeare, Froude, and Macaulay—go back in our review some 400 years or so, and consider the state of the European people, and chiefly of the English, from that time till about 200 years ago, when Newton was announcing his grand discoveries in Science.

This may properly be considered as the commencement of the *bright* era of Physical knowledge, though it had begun to dawn on the morning of the sixth day. From time to time, as our race grew old upon earth, it had shot forth streamers and emitted coruscations dazzling the minds of men, as one bright genius after another flashed across the intellectual firmament. The light thus cast, though bewildering at the moment, did not fade entirely away; for in the glimmer, men managed to get a little knowledge.

This dawn, which ushered in the bright morning of our *science period*, embraces the discovery of America, the introduction of gunpowder among the munitions of war, and the establishment of the printing-press. The discoveries of Galileo in optics, and of Copernicus in Astronomy, where also made during this period. In the latter part of it Napier made his grand discovery.

After the Alphabet and Numerals, I have always thought the invention of Logarithms was the grandest mental—purely mental—achievement, ever accomplished by man. In all other great conquests of mind over matter, nature has assisted. She has given us hints; she has suggested; she has prompted and given us clues which led up into her chambers of knowledge. But then, after

* From a lecture delivered before the First and Second Classes of the Virginia Military Institute, by M. F. Maury, LL. D., Professor of Physics.

we saw and began to take her hints, how long did it take, with the clues thus placed in our hands, to follow them up, develop her laws, and then get at practical results? Look at falling bodies, and Newton with his gravitation. Look at fire and water and the hissing steam, and the attempt to utilize this force, and see what slow progress man was then able to make. First there was Hero 2,000 years ago, with his *Æolipile*;—then 1,800 years after that, came Blasco de Garay with his attempt to harness steam;—to be followed 12 years later by the Marquis of Worcester (1633); but still with nothing *practical*. In 1699 they began to see light, for that year Savery came out with his invention, which 6 years afterward Newcomen, the blacksmith, had contrived to rig up into an Atmospheric Engine. But it was not till 100 years ago, that man had learned enough about steam to break it to work and give us Watt's Steam-Engine. Look at the force of the wind and the weight of the atmosphere, and see how slow we were there with all the promptings of nature. Again, how many colors had faded in the sun, to suggest photography, before there was any one to take the hint? As long as there have been eyes to see and imaginations to behold, the rainbow has hung aloft, proclaiming that the light of the sun is seven-colored. Newton—only 166 years ago—was the first to see that it is so. Yet it has taken us all the time since to develop the discovery and expand it into that glorious achievement called *spectrum analysis*, by which we mount up to the sun and wander forth among the stars, examining them, trying them, pulling them to pieces, and telling what they are made of.

All these things have been of slow march and of gradual development. But Napier with his Logarithms was perfection at once; only with a *radix* a little less handy than that now in use. The rhythms of nature gave him no hint, and what, let me ask, would applied mathematics be without Logarithms? A fleet without a flag, a ship without a rudder! Without Logarithms, mathematical computation was as slow, up-hill, and tedious work, as sawing with an axe would be now.

The Tudors, the Stuarts, and Cromwell figured at the time of this *dawn* of science. Under its rays the great Armada was fitted out, the Inquisition raged, and Spain was in the height of her glory—the foremost for enterprise and power among the nations.

Then, Chemistry had not attained the dignity of a science. Those who claimed to be students of it were called "Alchemists," whose researches had for their object the discovery of the "Elixir of Life," of a universal menstruum, and of the "Philosopher's stone," which was to convert all metals into gold.

Neither was the Galvanic Battery, nor the Voltaic Pile, nor the Thermo-Electric Battery, nor Magneto-Electricity, nor Electro-Magnetism then known to Science or the Arts. In the latter part of this period, Harvey (1628) discovered the circulation of the blood. But the human mind was at that time incapable of appreciating this great conquest; and instead of receiving from his contemporaries the homage due to merit, he was made the object of their vindictiveness. Surgery did not begin to reap benefits from this achievement for many years. Cupping, leeching, and bleeding, together with surgery, continued to be left to the barbers;—whence their striped poles for signs at the present day. The amputation of an arm or a leg was almost certain death; for, instead of tying up the arteries to stanch the blood, the practice was to plunge the stump into a cauldron of seething pitch.

Astrology was then, it is true, beginning to give place to Astronomy, but Astrology even then was to Astronomy, as we understand it now, what Legend is to History—what alchemy was to Chemistry. The discovery of the

polarization of light, of photography, and of the elastic force of steam, the invention of the steam-engine and of the cotton-gin, of the power-loom, the magnetic telegraph, the steamship, and the railway, had not been made: these forces and appliances were all unknown in the age upon which I wish first to fix your attention, and as to the manners and customs of which, I am about to draw for you as faithful a picture as I can.

The people of those twilight times of sciences had already learned to utilise many of the physical principles which had been revealed to them, and were, in comparison with their ancestors, high up in the scale of civilization. Nevertheless, the difference between the condition of the masses *now*, and of the masses *then*, is sufficiently marked to show how much we owe to that knowledge of the laws of nature and the properties of matter which the revelations of science have placed at our service. Remember, *this* is the kind of knowledge which is *power*. It is physical law; and it was physical law which the Creator called into play, and with which He fashioned the earth and garnished the heavens. And nations are powerful—I will not say good—but great and mighty, precisely in proportion to their attainments in this kind of knowledge. Compare the heathen people with the Christian nations. Which have the most enlarged comprehension of the laws of nature? I estimate the heathen population of the world to be eight or nine hundred millions of souls; the Christian about half as many. Yet, for prowess and achievements in all those feats and fields which call for power, there are Christian nations that, single-handed and alone, could withstand the entire heathen world combined—so vast are the powers of science.

To realize how high we have been lifted—not in military glory, but in industrial resource and material prosperity—by even the little knowledge which we have as yet been able to gain from this great volume of nature, and to see how far it has placed us above our ancestors of not more than two centuries ago, accompany me retrospectively, if you please, in a short visit to England, that we may see how that country looked and her people fared in those times.

The state of agriculture was such that the productions of the island were held to be up to its capacity: the population—at one-fourth its present amount—remained stationary for generations. The wealth of the nation was in its sheep; and as a memento of how the prosperity of the realm depended upon wool above all other things, there is in the House of Lords at this day the woosack, upon which the Lord Chancellor is required to sit, bolt upright—for the seat is provided with neither back nor arms—that it may indicate that two hundred years ago, wool was at the foundation of the national prosperity, and that the wise men then thought that the kingdom required no other support.

Of course there was then but little commerce, and no internal improvements; whereas, now, other things have taken the place of wool in the industries of the realm, so that two-fifths of all the international commerce of the world is at present conducted under that flag, with wool and woollens, in considerable quantities, it is true; but, as considerable as they are, they by no means the chief articles of commerce. Then, nearly half of the entire country consisted of moors and fens, or of lands that were unarable and considered irreclaimable. Cultivation was in a rude state, yielding to the acre about one third of what it does now. The country of the North, especially about Newcastle, where there are now the most extensive chemical works in the world, was inhabited by a people said to be as rude as our wild Indians.

In the damp and rainy climate of England, the roads,

such as they were, were for the most part impossible for the transportation of produce and merchandise. Highways were infested by freebooters and robbers, who made travelling dangerous, and who were hunted by blood-hounds kept for the purpose by the parish. So that there was but little travelling in those days; and it not unfrequently happened that people in one part of the realm were starving of hunger while those in another—and not a distant part—had enough and to spare. On the best roads—as that from Birmingham to London—transportation was slow and uncertain, costing, it is said, fifteen times as much as is now charged between the same places by rail.

London, two hundred years ago, was a little over one-third larger than St. Louis now is, and there was no other town in the kingdom larger than our Petersburg. The drainage was bad, the streets were unlighted, narrow, and filthy, so that the death-rate in London averaged 1 in 23. It is now 1 in 40. The houses were of wood, relieved here and there by a more pretentious building of badly-burned brick. The shops and stalls projected far into the narrow streets, and were overhung by balconies—as a Chinese city—so that it was often difficult and frequently impossible for two carriages to pass each other. To keep out of the way of the mud, which was splashed right and left by the vehicles, the foot passengers hugged the wall. When two gentlemen met, the timid gave way, the bold took it. If it was disputed, there was a call for “pistols for two, and coffee for one.”

The shops were by no means such as they are now; and as for the commerce and wealth of the city, it has been estimated that the merchandise in London alone is now, any day in the year, worth more than that of all England was then. The nobility in the provincial towns, instead of rolling through the streets, as they now do, in their elegant carriages and fine turn-outs, were followed along the dirty streets by trains of servants in rich liveries.

The *London Gazette*, and *The Observer* (neither larger than a fly-leaf) made their appearance twice a week, about this time; but though any person might print at his own risk a sermon or a poem, the courts decided that this liberty did not extend to *Gazettes*, and that by the common law of England, no man, unless authorized by the Crown, had a right to publish political news. So the people had small knowledge of what was transpiring in the world.

The post-office was a new institution, and at the end of a whole generation after its first establishment, its revenues, derived not from letters alone, but chiefly from the hire of post-horses, which at that time was a perquisite of the establishment, amounted only to £20,000 a year. There were men in those days—who, like the newspaper correspondents of the present age—made their living by writing *news letters*, and sending them to the universities and to the towns, where they were received once a week, eagerly read, and then passed from hand to hand through the neighborhood.

Edward VI. had in his parliament peers of the realm who never wrote their names, but had a mark to themselves, like Jack Cade's honest plain-dealing men.

The domestic discipline, like that of the shop and school-room, was harsh and severe: masters whipped their servants; and husbands who beat their wives did not lose caste in decent society. As soon as a boy attained the age of seven years, the father was required to furnish him with a bow and two arrows, and to practise him in the art of shooting till he attained the age of seventeen; after that, till he was sixty, he was compelled to have at least one bow and four arrows.

During the period of which I treat, the wages of farmhands rose from 1 d. to 2d. a day; farmers in this country

—and there too—now pay forty times as much. The average price of wheat was for many years 20 cts. the bushel; and of meat 1 ct. per pound. The wages of mechanics (they *finding* themselves) were fixed by law at 6d. a day in Summer, and 5d. in Winter. One person in every five received relief from the poor-rates; it is now only one in every eighteen, and we think that enormous.

Under Henry IV., the average income of an earl was £2,000; and the expenses of the Court in 1509 (which included the entertainment of ambassadors, the wages and maintenance of the guard, servants, and the whole cost of the King's establishment) was about £14,000; not as much as many noblemen and private citizens of that country now possess, nor as much—by half—as many planters among us enjoyed before the war. The average income of a farmer in those times was between £60 and £70. There were no large manufacturing towns then; all classes wore homespun, and every farm of sixty acres was required to have at least a quarter of an acre in flax, that the women might have occupation in working it up: as for cotton, the total import from this country, in 1770, was four bales. It is almost needless to say that self-acting machinery could scarcely have been employed in the art of spinning in that day; for though Napier had invented Logarithms, steam had not yet come into play.

It is curious and instructive to mark how inventions and discoveries have a sequence, as if it were in obedience to some natural law; and that they come one after another as the world is ready for them. You could not have had ocean steamers one hundred years ago, simply because the instruments of navigation were too rude, the astronomical tables too much in error, charts too faulty, and the whole science of ship-husbandry and navigation too imperfect for the safe conduct of an ocean steamship, such as are now seen daily walking the waters of the Atlantic; and so the manufacture of textile fabrics could never have attained its present proportions, even with steam, but for Logarithms.

You know that the thread, as it is spun, passes from the spindle to the spool to be wound; and as the spool grows, it must alter its rate of revolution, so that it may always take up the thread just as fast as it is spun—no faster, else it will break—no slower, else it will tangle. Now it was one of the nicest problems in mathematics—the elements of a comet and the prediction of its return are plain sailing to it—not only to develop the formula of the winding spool, but to tell how many revolutions the spool should make in a given time at the first going off, what should be the rate of decrease till it was full, and give a mechanical expression to it all.

The tonnage of the whole kingdom was about 200,000 tons. Now the tonnage of the steamships of Liverpool alone amounts to more than ten times as much.

The trade with the American Colonies made Bristol the chief shipping port of the kingdom, but some of it was of a savage kind. Men of high position, the mayor among them, did not hesitate to engage in the business of kidnapping their fellow-subjects, and sending them over to the plantations for sale. Other ports did the same.

Nor was it possible, with the state of science at that time, to develop the mineral resources of the realm or to bring mining up to the proportions of a large industry, simply because no such thing was known to science as a force-pump: mines had to be kept clear by bone and muscle; consequently, shafts could not be sunk where the water-veins were strong, nor could the mines be very deep. Now we have well-drained mines as far down as two thousand feet below the surface; and in England there is a gallery under the ocean half a mile long, from which the sea is kept out by calking with oakum the rifts in the vein.

Two hundred years ago, tin (of which the yield was about 1,600 tons) was the chief mineral product in Great Britain. The copper mines were undeveloped; indeed, the existence of that mineral is said, at that time, not to have been known. Now the annual production of tin alone is worth twice as much as was the production of all the English mines of all kinds two hundred years ago.

The increase of lead, coal, and iron is still more marked. The great pyramid of Cheops in Egypt is said to have required in times gone by, twenty years for 20,000 men to raise. But now, with the power which increase of knowledge has given, there is raised in England from the bowels of the earth, coal enough in every ten working days throughout the year to make a pile altogether as large as the largest of the Pyramids.

But still the English masses of those by-gone days were—if we may believe their chronicles—in a far better condition than were those of any of the Continental nations.

A state paper in the time of Henry VIII. goes into ecstasies upon this subject. "What," says it in the quaint language of the day, "what Comyn folk in all this world may compare with the Comyns of England in riches, in freedom, welfare, and all prosperity? What Comyn folk is so mighty, so strong in the field as the Comyns of England?"

Thus you see what was the condition of that great English nation, that is said to have attained the highest degree of civilization in Europe, two hundred years ago. You have seen how little, comparatively, was the progress made by her in the first half of our period—and how meagre were the discoveries made in science, in comparison with the progress and the discoveries that have been made within the last two hundred years.

It is not overstepping the limit of probability to say that, in consequence of the acquisitions in physical knowledge within the last two centuries, the capacity of the earth to sustain population has been more than doubled. Did I not speak rightly when I called physical knowledge *power*? It has enabled man, in the short space of two centuries, to create another earth as it were, for, by doubling the capacity of this one to sustain population, it has been proportionably enlarged as his habitation. Every new force gathered from nature is another step to the ladder by which man rises in the scale of intelligence and in the excellence of power.

The Education of Citizens.

COULD ANY KNOWLEDGE OF THE QUALIFICATIONS AND DUTIES OF CITIZENS BE TAUGHT IN THE SCHOOLS OF A FREE STATE?

The legal maxim, "*ignorantia legis non excusat*," is a valid reason for every citizen acquiring a competent knowledge of the laws which are the guardians of his rights, and the rules of his conduct as a citizen. The laws of England are a rich inheritance, founded upon sound principles and tested by the experience of many generations. Many of those laws are a continuation of the immemorial customs of the past, and some of the ancient laws of Alfred the Great and of good King Edward are still in force among us. A knowledge of the laws and enactments of the country in which we live is a necessary part of the education of every citizen. It was so regarded in the times of Cicero, who informs us (*De Legg.* 22:3) that the Roman youth were set to learn by rote the laws of the ten tables as a necessary part of their education. It was deemed indispensable to imprint on their tender

minds an early knowledge of the laws and constitution of their country. History among the Romans was not composed merely to gratify curiosity, but also to inflame the minds of youth by the force of example, and urge them on to emulation. "I have regarded these things," writes an old Roman annalist, after giving an account of Regulus, "that they who read my commentaries may be rendered by his example greater and better."

The chief object of the constitution of this country is the maintenance of civil and religious liberty. This liberty consists in the power of a citizen to do whatever the laws permit, and to submit to those rules by which the weak is protected from the strong, the poor from the oppression of the rich. As every subject is interested in the preservation and observance of the laws, it is the duty of every man to become acquainted with those laws at least, which concern his duties; for how can a man perfectly do his duty if he be ignorant of what he ought, and what he ought not, as a citizen to do. Every man ought at least to know the laws which concern himself in his daily life, and the great objects and principles on which all the laws of the constitution stand. Every citizen who contributes to the rates for the house or dwelling he inhabits, is invested with the highly responsible power of voting for the return of persons to legislate in the Lower House of Parliament. Every such citizen may also be called to sit on a jury for trial of his equals in matters of life and death. Other duties of a citizen might be named which cannot be rightly discharged with benefit to the public without some degree of exact knowledge of the laws.

It is obvious to common sense that some other qualifications are needful in citizens besides a mere knowledge of the laws, if the constitution of a State is to be maintained in a healthy condition. If a man be a pauper, an idler, or a violator of the laws, it would not be wise or prudent to invest such a person with the privileges of citizenship. It is not unnatural to expect that such persons would elect as legislators such men as would be more disposed to unsettle than to maintain the laws which secure the rights of property, whether inherited or gained by honest toil. The old proverb is true—"He that hath nothing, is nothing" in the citizenship of States; and such a person cannot be trusted either to make laws or to elect others to make laws for those who have something to lose.

To persons of wealth and property, a knowledge of the laws to a greater extent, is not only useful, but necessary for the faithful discharge of the higher responsibilities and duties which devolve upon them both in public and private life. Such persons are liable to be summoned on grand juries, and sometimes on special juries, where, by their verdict, they have to establish rights, estimate injuries, weigh accusations, and sometimes dispose of the lives and property of their fellow citizens. The language and forms of expression peculiar to all laws require more care and attention to be understood fully and completely than is commonly supposed by a person not conversant with the exact and technical forms of law. The importance of the proper and exact words being employed in wills and bequests is illustrated by the cases which not unfrequently are brought before Courts of law. When questions of law and fact are closely involved and blended together, it is not possible to discriminate and decide such questions without a knowledge of what the law really is.

Again, there are those whose position in life is such as to qualify them to be invested with the power of a magistrate. Such a person should have a perfect knowledge of the common and municipal law, if he is to administer justice according to the law, and not according to his own ignorance and prejudices, or the interests of his class. A

magistrate well skilled in the law, may be the most useful man in his neighbourhood, in giving countenance to the peaceable and industrious, and discountenancing the idle and dissolute, as well as by healing party feuds and preventing vexatious litigations. An exact and extensive knowledge of the laws and their history is still more needful for such persons as are desirous of sitting as legislators in the Commons House of Parliament. Those representatives of the people who are ignorant of the old laws, can scarcely be well-qualified to vote for new laws. They are invested with the highest trust, to resist questionable or dangerous innovations, and to promote the adoption of improvements in the laws, and to transmit them to the next generation amended, and, if possible, better adapted to secure the well-being of all classes of the community. The House of Commons ought especially to be the people's guardian of the Constitution.

It is needless to state how much more important is a full and exact knowledge of the laws to the Lords Spiritual and Temporal, whose legislative functions continue during the whole period of their lives from the time when they take their seat in the House of Peers. The science of legislation is perhaps the more difficult of all sciences, and notwithstanding its importance, is so despised as to be unworthy of the attention of almost every one who does not follow it as a profession. The neglect of the laws by the class from which our hereditary legislators are supplied, appears to support the presumption that the knowledge of the laws of their country descends to them in the same way as the property of their ancestors. Cicero, himself no mean jurist, has left on record (Legg. 3: 18) that, "it is necessary for a legislator to be thoroughly acquainted with the constitution of his country;" and this he declares "is a knowledge of the most extensive nature—a matter of science, of diligence, of reflection, without which no senator can possibly be fit for his office."—(*The Schoolmaster.*)

Protection from Lightning.

However much we may be disposed to exult in the alleged fact that Franklin's invention has robbed the skies of their terrors, it is nevertheless true that the amount of damage to life and property, occasioned every year by lightning, is something appalling. To those who think of the subject for the first time it may perhaps appear that the danger to which we are exposed from lightning is very slight; but those who have carefully noted the number of persons injured by lightning during the course of the year are aware that the risk of accident from this source is greater than that incurred by travellers on our railroads; in other words, that the number of persons killed by lightning is greater than that killed on our railroads. Thus, during the ten days succeeding July 3, 1872, no less than fifteen persons were killed by lightning in the Northern States. A succession of three railroad accidents, in each of which five persons had been killed, would have horrified the community; but these fifteen deaths by lightning seem to have attracted very little attention. When we come to extend our investigations over a longer period, we find substantially the same results. Poey, in 1855, found that, during the preceding twelve years, there were recorded 262 cases of persons that had been killed, and 430 injured; while, of course, as every one knows, the cases that escape the notice of the statistician are generally quite as numerous as those that are recorded. In France, during twenty nine years, an average of 77 persons lost their lives, and 232 were injured, per annum, as may be seen by referring to the

report of Boudin, presented to the Academy of Sciences, in 1874. The most perfect records were kept in Mecklenburg, where it was found that one person was killed out of every 247,200 inhabitants. Now, on English railroads, the death-rate is one for every 1,256,290 passengers; and, in France, the death-rate is one for every 1,955,555 passengers. In short, statistics fully bear us out in saying, that, on our worst-managed roads, the percentage of passengers killed is not as great as the percentage of the whole population that is killed by lightning. These melancholy facts should lead to an earnest consideration of the best means of avoiding lightning-strokes; and, fortunately, it is the opinion of our most judicious and most thoroughly informed men that all danger from this source may be avoided, at least in ships and houses. In the British navy, where the very perfect system of protection devised by Sir William Snow Harris, is in use, injury by lightning has become a thing almost unknown; while, previous to its adoption, the material loss was valued at \$250,000. The Cathedral of St. Peter, in Geneva, although so elevated as to be above all other buildings in the neighborhood, has for three centuries enjoyed perfect immunity from damage by lightning; while the tower of St. Gervaise, although much lower, has been frequently struck. This doubtless arises from the fact that all the towers of St. Peter are accidently furnished with very perfect conductors. The great column of London, known as the Monument, erected in 1677, in commemoration of the great fire, although over two hundred feet in height, has never been struck; while much lower buildings in the vicinity have not escaped. The Monument, however, is protected by a most perfect conductor; the upper end terminating in a vase, from which proceed numerous metal plates, designed to imitate the appearance of tongues of flame. The vase communicates by means of stout bars of iron, with the metal staircase which descends through the middle of the column and terminates in the ground. A still more striking instance of the value of lightning-rods is a church on the estate of Count Orsini, in Carinthia. This building was placed upon an eminence, and had been so often struck by lightning that it was deemed no longer safe to celebrate divine service within its walls.

In 1730, a single stroke of lightning destroyed the entire steeple; after it had been rebuilt, it was struck, on an average, four or five times a year, without counting extraordinary storms, during which it was struck from five to ten times in a single day. In 1778, the building was reconstructed, and furnished with a conductor; and, according to Lichtenberg, up to 1783—that is to say, during the space of five years—the steeple had been struck only once, and this stroke had fallen upon the metallic point without producing any damage. In short, no doubt exists in the minds of intelligent and well-informed men in regard to the efficiency of well-constructed lightning-rods. Of course, in this, as in every other department of applied science, we find men who exclaim against them, and men who think that such appliances are worthless, unless some particular notions of their own are embodied in their construction; but, on the other hand, we find that the great bulk of our scientific men are unanimous in regard to their efficiency, as well as in respect to the best methods of constructing them; and it is a curious fact that the rod which now receives the greatest favor from those who are more competent to form an opinion in the matter is substantially the old rod described by Franklin. The country is at the present moment overrun by so-called lightning rod men, who palm off worthless and expensive articles upon their customers, and in many cases are, in addition to this, guilty of downright swindling. It may be well, therefore, to say that, by attending to a few essential points, any ordinary carpenter or house-

builder can easily erect a rod that will give perfect protection. The points to be attended to are three: 1. The rod should be of sufficient size—a solid-iron rod, half an inch square, or a copper rod, one inch wide and one-tenth of an inch thick, are the sizes recommended by the best authorities. Thin copper strip is most easily handled; but a copper wire, No. 1 or 0, may be more easily procured, and will answer quite as well. The light tubular and fancy rods by itinerant venders are almost always deficient in metal. There is no advantage in tubular, star-shaped, twisted, or other rods. Harris, the great authority, says: "Provided the quantity of metal be present, the form under which we place it is evidently of no consequence to its conducting powers" (Harris, "On Thunderstorms," p. 107). Becquerel, Pouillet, Farady, Noel, and every electrician of note that we have consulted, agree with him.

2. In arranging the rod, carry it along the ridge and along the corners of the gables. Connect it with all tin roof, gutters, water-spouts, etc.; and *do not insulate it*. Points of comparatively small consequence, and it is not best to disfigure a house by a row of bayonets stuck on it. The crestings and finials of Mansard roofs are as good lightning-rod points as can be desired. The rod may be painted the same color as the house; but do not allow the paint to destroy the metallic connection between the rod and the masses of metal that we have mentioned. The best mode of attaching the rod to the building is by small staples for wires, and tacks or nails for flat strips.

3. Beyond all question, the most important point in the construction and erection of lightning-rods is the ground-connection. Careful and extensive observation has convinced us that, in regard to this matter, fully two-thirds of the lightning-rods in existence are defective; and it is here that the itinerant vender generally manages to cheat his customer most thoroughly. There is no safety, unless the rod is carried into the ground to a depth below the level of the walls in the locality. This is the rule laid down by the commission appointed by the French Government, and, space permitted, it would be easy to show that it is based on sound principles.

Whether or not the rod should be connected with the gas and water-pipes, is an open question. We should say not. The joints of gas and water-pipes are generally formed of insulating substances; and in several well-authenticated cases these joints have been ruptured by the discharge, and the water allowed to flow out, and the gas set on fire. In this case, as the least of two evils, we would violate the rule which directs us to connect the rod with all metallic substances, and make no connection with the gas and water-pipes.

These are not the vague notions of an isolated dabbler in science, but the conclusions arrived at by the Governments of France and Britain, for the special purpose of investigating this subject. They may, therefore, be received with the most implicit confidence.

But, while it is easy to protect buildings and ships, it is not always possible to protect isolated human beings. All that we can do in this case is to avoid, as much as possible, the vicinity of those objects that are likely to attract the lightning. A few years ago some wisacre invented a portable lightning-rod, consisting of an umbrella, having a metal-stem, to the lower end of which was attached a chain that was allowed to drag along the ground. Such a contrivance would be not only useless, but dangerous, as it would be utterly impossible to give such a portable rod a good ground-connection.

The old directions about feather-beds, glass-windows, etc., are all nonsense. One of the safest places is a house furnished with a good rod; one of the most dangerous is a barn filled with new hay. Another very dangerous

place is beneath a tree, and the middle of an open field is nearly as bad. A distance of fifteen to thirty feet from a tall tree is a tolerably safe position. In a house unfurnished with rods, the most dangerous places are near the fireplace or chimney, and those corners down which the water-spouts descend. The carrying of large metal bars or rods is, of course, dangerous, because every mass of metal tends to open up a line of least resistance of which it will form a part; and, if the human body should form part of this line, serious consequences may ensue. But it is not probable that small articles, like keys, watches, knives, etc., exert any appreciable influence.

Cases have frequently occurred where persons in small boats have been struck and killed. An instance of this kind occurred within a few weeks. In such cases, if the thunder-cloud is very near, it will be advisable to lie down in the boat, even at the risk of getting thoroughly drenched. Any object elevated above the surface of the water incurs great risk of being struck. Every small boat carrying a mast should be provided with a lightning-rod. It may be easily and cheaply applied, and will prove a perfect protection.—(*Appleton's Journal*.)

JOHN PHINN.

Jupiter's Satellites.

Jupiter's satellites are fast becoming important members of the solar system, and recent observations upon their movements seem to confirm the theory that the great primary around which they revolve gives out heat and light as the sun does, only on a vastly smaller scale.

We have alluded, in a former article on "The Planet Jupiter," to Mr. Browning's brilliant picture of Jupiter's belts, and the tremendous commotions which are agitating his surface. Mr. Lassell, the late president of the Royal Astronomical Society, and Father Secchi, of the Roman Observatory, by still more recent observations, have confirmed the former discoveries. They have also examined, with great care, the transits of Jupiter's satellites over his disk. This phenomenon is a delicate test of the planet's luminosity, compared with that of other orbs in similar conditions. For, as the satellites cross the disk, it can be easily seen if they are darker or brighter than the surface they transmit. The result bears out the theory so ingeniously elaborated by Mr. Proctor, in his recent interesting papers on this subject. The comparative blackness of the four satellites has been fully established. Mr. Lassell gives the following account of the transit of the fourth satellite, witnessed under favorable atmospheric conditions, on the night of the 30th of last December: "On its first entrance, it was scarcely to be distinguished from the edge, not appearing at all as the others do—as a round, bright spot. As it advanced, it grew gradually manifestly darker than the surface of the planet; and, by the time it had advanced a fourth of the way across it, had become a very dark if not a black spot; so dark that, if I had looked at Jupiter without knowing any thing of the positions of his satellites. I should have said that a shadow of a satellite was passing. I remember having seen the like phenomenon many years ago; but my impression is, that I had never seen the disk of the satellite so near to absolute blackness before. Of course, it is only by contrast that it can possibly so appear; and we have in this fact a striking proof of the exceeding brilliancy of the surface of the planet. In the same way the solar spots, if not surrounded by the marvellous splendor of the sun's surface, would doubtless appear as brilliant objects."

Father Secchi gives a similar report of the transit of the

third satellite. He says: "On the evening of the 3rd of February I observed the transit of the third satellite and that of its shadow. The satellite seemed almost black when it was upon the middle of the planet's disk, and notably smaller than its shadow, which was visible at the same time. In approaching the edge, the satellite disappeared, and reappeared soon after close by the edge, but as a bright point. This fact is not a new one for the other satellites, but for the third it is unique. This result shows, also, the great difference of luminosity at the centre and near the edge of the planet—a difference already confirmed by photography." The same observations have, much more frequently, been made upon the transits of the first and second satellites. It must be remembered that this extreme blackness is witnessed when both planet and satellite are equally reflecting back the sun's light. This comparative difference in light can only be accounted for upon the supposition that Jupiter shines with a relatively stronger light than that of the satellite passing over him, and must, therefore, give forth some light of his own.

It has been shown, by the most careful measurements, that Jupiter emits three times the light that a body constituted like Mars would give, and four times as much as a body constituted like the moon. We therefore argue that Jupiter and the three other exterior planets perform the office of suns for the systems that revolve about them, that they are sources of heat, and give forth light to them from their own inherent power. This theory, which makes the present condition of the primaries unsuited for life, under any circumstances analogous to our own, exalt the satellites into worlds suitable for the abode of living beings, and surrounds life with every imaginable source of enjoyment, from variety of experience and favor of position in the universe of space.

No members of the solar system have received more attention from astronomers than the four satellites that unceasingly accompany Jupiter in his twelve-year revolution around the sun. A small telescope reveals them to the eye as four small stars of brilliant lustre, apparently occupying a small field in the regions of space, but really forming, with the planet, an interesting system, measuring nearly two and a half millions of miles in diameter. On the supposition that the satellites are inhabited, it would be difficult to imagine a more charming position for astronomical study than that presented from their surface, specially that of the nearest one.

This satellite, named Io, revolves around the planet in about forty-two hours, at a distance nearly corresponding to that of the moon from the earth. There is a probability that it revolves on its axis at least once during each revolution, and thus every portion of it enjoys a view of the great primary. During a revolution, if this supposition be true, the inhabitants of Io have seen more than four complete revolutions of Jupiter, four Jovian days and nights. Therefore, the Ionian astronomers must see the planet once in twenty-one hours reflecting sunlight, and once in twenty-one hours shining dimly by its own light, and also watch a part shining by sunlight. They will have also the curious experience of tracing the motions of the three other satellites, as with varying speed, constantly-widening orbit, and exhibiting every imaginable phase, they complete their swift circuit around the huge centre, and illustrate the great laws which sway the universe with their transits, eclipses, and occultations.

Astronomers tell us how grand a spectacle the earth presents as seen from the moon, exhibiting all the lunar phases in inverse order, but increased to thirteen times the size. We can then, try to imagine the appearance of Jupiter from the nearest satellite, a red-hot globe, looming up from the horizon fourteen hundred times the size of

our moon. This great sphere, when not illuminated by sunlight, gives forth a dull-red or yellow-glare, like a light seen through a mist; but, when brought out by sunshine, it becomes a glowing orb, diversified with bands of gorgeous prismatic coloring, rose color mingled with yellow, alternating with brown, orange, blue and green, while their constant and marvellous changes of form afford the most sublime spectacle that fancy can paint.

But terrestrial astronomers have their compensations. The sun, as seen from the Jovian system, has only one twenty-fifth of the size of the sun we see, and gives forth only one twenty-fifth of the heat we receive. The rosy protuberances, the far-reaching corona, and the huge sun-spots, can by no means present to these distant orbs the magnificent proportions marked on the face of the great luminary whose phenomena our men of science delight to explore, whose gaseous clouds can often be seen by the naked eye, and whose epochs of magnetic storm are principally due to the giant planet whose satellites form the subject of this article.

One of the first discoveries made by Galileo with his telescope was that of the satellites of Jupiter, thus fully confirming the Copernican theory of the solar system. The eclipses of these satellites have been one of the most accurate methods we possess for measuring the velocity of light, and determining terrestrial longitude. And now we are indebted to the shining quartet, in their transits over the disk of their primary, for additional confirmation of the theory that not only Jupiter and his satellites, but the whole outer group of planets are partial suns to the orbs revolving around them.

We are contented for the present with the terrestrial star-gazing; but when the time comes for us to soar, *ad sidera*, we can think of no more attractive spot toward which to wing our flight than the little Io, the first and nearest satellite of Jupiter.—(*Appleton's Journal*.)

EMMA M. CONVERSE.

Literary Packmen.

We have had imaginative and fanciful critics—Leigh Hunt, for example—who hovered from shelf to shelf of a library as a bee does amongst flowers, and who took a kind of arch pleasure in often selecting apparently barren stalks for the manufacture of a clear, honeyed product. Then there were the valuable explorers of the old ways and bye-ways of literature, of whom the elder Disraeli was an illustrious example. He had all the passion and industry of the virtuoso in search of queer poets, quaint works, and suggestive anecdotes. He was the founder of a perfect museum of these curiosities; and if the museum, in some respects, serves a purpose analogous to that of the College of Surgeons, in others it has been as beneficial as an exhibition of designs based on principles of art that have proved themselves by longevity. But the literary packman of our time has no eclectic faculty. He starts on the trade of bookmongering with a gum-pot and scissors, and a sort of pointer-nose for anecdotes. As a rule, he employs big words which appear to lose their vitality under his pen, there being, in point of fact, no brain life in them. But he works at his book as swiftly as a tailor at a breeches, and to a great extent with the same implement. It does not in the least matter what his text may be. We have, for instance, numerous natural history packmen. One of these will fill a budget of stories concerning dogs with amazing rapidity. He unhesitatingly steals his wares, for though, easy as it is to invent an astonishing tarradiddle proving the foresight of a poodle, the literary packman is not equal to the enterprise. Or, instead of dogs, he is contracted with for a volume of poets. "How will you have them," he inquires of his employers "dead

or alive?" and, according to the agreement, he pilfers Chaucer or Tennyson, as the case may be. He always puts his name forward. Good men have done jobs of this description, but have done them anonymously; but not so the literary packman. He is eager for notoriety, and thinks he can get it by opening a show, and sticking his name on the bills. He claims the merit of being a host where he is, in fact, only the footman or the valet who announces that dinner is on the table, or that Mr. Shakspeare or Mr. Carlyle is about to enter the room.

This kind of upholstering business is not confined to books. Of late we have had the same operation performed upon novels in fitting them for the stage. The amount of honest literary work in these preparations, which of right belongs to the adapter, might, as Bob Sawyer reported of his emoluments from his professional practice, be put under a gooseberry-leaf, and covered with a wine-glass. The adapter simply cuts and hacks at the romance until it is of the proper proportions to fill the gorgeous coffin made for it, at his request, by the stage carpenter and the management. He is pitiless in his improvements for the delectation of the Philistines whose humble creature he is. He takes no trouble to dwell upon the artistic centre and motive of the story which he mutilates, but he is careful to preserve the title of the unfortunate narrative converted by him into a series of spectacular scenes, with real pump-water tumbling in the background, and a genuine old cab-horse acting as a charger to the applause of a pit.

To return to books. At first sight it might appear to be impossible for a novelist to be a literary packman or packwoman. But publishers and critics know better. There are authors by the dozen, and authoresses, who can sit down and construct a story entirely from recollections or out of actual plagiarisms. We had instances of detection and mutual recrimination not so long since. Critics, whose weariful business it is to pronounce on the decrepid fictions brought to them for judgment, alone have any idea of the extent to which downright dishonesty in this respect is daily practised. And then, asks the reader, "Why don't you expose the criminal, nail up the vermin to the barn door, as a caution to others?" Because there is nothing so difficult to prove absolutely as a charge of the kind, and the author or authoress is certain to meet it by a vigorous denial. The similarity was the result of a coincidence. The book from which the scene is supposed to be taken was never read or heard of by the defendant. Two persons often think the same thing at the same time; and all critics are prejudiced fools who are paid for finding out flaws and faults. In short, a critic who hints plagiarism against an author does so at a tremendous risk to peace of mind; and, unless he fully substantiate his case, his point has only the effect of puffing a book that, even if original, is certainly dull. And so the packmen and novelists remain unmolested. Some do their work so badly that no one will have it; but others can polish, brighten, and display their wares in such a manner that they find a steady, if not an extensive, sale amongst publishers for their MSS.

It may not be quite fair to include the ordinary run of magazine contributors amongst our literary packmen. Their padding, as it has been termed, is generally unpretentious, and does not claim to be better than it is. There is a description of periodical Cheap Jack for whom we confess we have a partiality, if not a regard. We know, as we take him with us for an idle quarter of an hour into a club library, that in the course of as many revolving minutes he will flourish, and gabble, and brag, hold up scraps of foreign languages, swear, indeed indulge in the antics of a buffoon with every notion he can catch, figure before us in the end comically hoping that people who do not appreciate his performance will be hung; and all we can feel concerning him is that the dog is diverting and

infinitely more amusing than the lugubriously amatory poet who has preceded him, or the instalment of the lumpish romance which we have been invited to swallow before we came to the poet. In fact, we have a toleration for magazine literary packmen, and we believe that they are in their right places in the shilling numbers. It would be impossible for these speculations to prosper without them. But when it comes to bulky volumes, the *raison d'être* of the literary packman ought to be questioned. There is another species of bookmonger allied to the literary pedlar or packman, who might be termed the literary jackal; but the jackal has certain distinctive characteristics which may be worth calling attention to in a separate paper.—(*London Globe*.)

POETRY.

IN YOSEMITE VALLEY.

By JOAQUIN MILLER.

Sound ! sound ! sound !
Oh, colossal walls, as crowned
In one eternal thunder !
Sound ! sound ! sound !
Oh, ye oceans overhead,
While we walk, subdued in wonder.
In the ferns and grasses under
And beside the swift Merced !

Fret ! fret ! fret !
Oh, ye sounding banners, set
On the giant granite castles
In the elouds and in the snow !
But the foe he comes not yet—
We are loyal, valiant vassals,
And we kiss the trailing tassels
Of the banners far below.

Surge ! surge ! surge !
From the white Sierra's verge,
To the very valley blossom.
Surge ! surge ! surge !
Yet the song-bird builds a home,
And the mossy branches cross them,
And the tasselled tree-tops toss them,
In the elouds of falling foam.

Sweep ! sweep ! sweep !
Oh, ye heaven-born and deep,
In one dread, unbroken ehous !
We may wonder or may weep—
We may wait on God before us ;
We may shout or lift a hand—
We may bow down and deplore us,
But may never nnderstand.

Beat ! beat ! beat !
We advance, but would retreat
From this restless, broken breast
Of the earth in a convulsion.
We would rest, but dare not rest,
For a spirit of expulsion
From this paradise below
Is upon us, and we go.

OFFICIAL NOTICES.



Ministry of Public Instruction.

ERECTIIONS OF SCHOOL MUNICIPALITIES.

Quebec, 19th September 1872.

His Excellency the Lieutenant Governor in Council has been pleased, under date of the 11st instant, to erect the following School Municipalities :

County of Maskinongé—St. Elie—comprising an extent of territory of about eight miles in depth by five in breadth containing the seven ranges of the townships of Coxton, and bounded as follows : to the north east partly by the line which separates that township from the township of Shawenigan, and partly by the line which separates the seventh from the eighth range ; to the north west by the north west line of the said first seven ranges ; to the south east by the line between Hunterstown and Coxton ; to the south east by the line which separates Coxton from the fief Gathman and the augmentation of Coxton.

County of Ottawa—Canteley—comprising the north side of the river of Gatineau in the township of Hull, bounded as follows : to the north by the township of Wakefield, to the east by Templeton, and to the south and west by the river Gatineau.

County of Temiscouata—St. Honoré—bounded on the west by St. Antonin, on the east by the thirty-first mile of the new Temiscouata road, comprising two ranges on each side of the said road.

St. Louis des Ha ! Ha !—bounded on the south east by N. D. du Lac Temiscouata, on the south west by the thirty-first mile of the new Temiscouata road, comprising two ranges on each side of the said road.

Ste. Rose du Dégeley—bounded on the south east by the Provincial line, on the north west by N. D. du Lac Temiscouata, comprising the ranges on each side of the new Temiscouata road.

County of Yamaska—St. Michel, No. 2—comprising the east of the river Yamaska with a frontage of one league, and a depth of forty acres from the land of Hubert Lavallée inclusively to the Common exclusively.

NOMINATIONS OF COMMISSIONERS AND TRUSTEES OF SCHOOLS.

COMMISSIONERS. 19th September 1872.

His Excellency the Lieutenant Governor, in Council, has been pleased to make the following nominations :

County of Argenteuil—St. André—Mr. Mathew Burwash continued in office and Mr. Edward Jones *vice* Mr. Finlay McMartin.

County of Arthabaska—Tingwick—MM. Thomas Nugent and Joseph Roux *vice* MM. Michael Fitzpatrick Octave Durand.

County of Beauce—St. Pierre de Broughton—Messire Louis Fournier and Mr. George Giroux *vice* MM. Cyrille Vallée and Patrick Doyle.

County of Bellechasse—St. Cajetan d'Armagh—MM. Charles Cadrin and Pierre Langlois *vice* MM. Octave Roy and Louis Noël.

County of Bonaventure—Nouvelle—Mr. Félix Thériault, jr., *vice* Mr. Raphaël Aubu.

County of Bonaventure—Paspébiac—Mr. Moïse Toulem, *vice* M. André Delarosbil.

County of Brome—Bolton—MM. Francis P. Channell and William Hall *vice* MM. Francis P. Channell and John McLaughlin.

County of Charlevoix—Malbaie—Mr. Thomas Gagnon, *vice* Mr. Jean Murray.

County of Châteauguay—St. Jean Chrysostôme—Mr. Moïse Paré *vice* Mr. William Charters.

County of Chicoutimi—Bagotville—Mr. Ferdinand Fortin *vice* M. Abraham Tremblay.

County of Chicoutimi—Harvey—MM. Eliffe Simard and Eliffe Bolduc *vice* MM. Ferdinand Simard and Abel Bolduc.

County of Drummond—St. Bonaventure d'Upton—MM. Léon Côté and Magloire Forget *vice* MM. Joseph Lupien and Joseph Parenteau and Mr. Isidore Lecuyer *vice* Mr. Louis Cartier.

County of Lotbinière—St. Séverin—MM. Elzéar Pomerleau, Jean Baptiste Champagne, Augustin Couture, Vital Labbé and James Laughrey.

County of Maskinongé—St. Léon—MM. Pierre Julien and Magloire Lamy *vice* MM. Joseph Lamy and Jean Charles Peltier.

County of Maskinongé—St. Elie—MM. Pierre Poudrier and John Griffin, Léandre Guilmette, Pierre Déchaine and Charles Gélinas.

County of Megantic—St. Calixte de Somerset—Mr. Stanislas Doucet *vice* Mr. Antoine Tardif.

County of Ottawa—Township of Suffolk—MM. Joseph Leduc,

Baptiste Blais, Gédéon Major, Jacques Legant and Moïse Chartrand.

County of Portneuf—St. Raymond—MM. François Cantin and Pierre Robitaille *vice* MM. Alexis Cayer and Michel Julien.

County of Soulanges—Soulanges—Mr. Michel Dupont *vice* Mr. Julien Charlebois.

County of Soulanges—St. Zotique—MM. Moïse Bray and Olivier François Prieur, continued in office.

County of Temiscouata—St. Honoré—MM. Paschal Lebel Zozime Dubé, Moïse Bérubé, Pierre Bérubé and Revd. Messire T. Thérberge.

County of Temiscouata—St. Louis des Ha ! Ha !—MM. François Michaud, Nicholas Marquis, Octave Pelletier, Nicholas Pelletier and Octave Dumont.

County of Yamaska—St. David—Mr. Narcisse Lambert *vice* Mr. Octave Poirier.

County of Yamaska—St. Michel, No. 2—MM. Michel Thérioux, Lactance Tonnancour, Elphège Cardin, Michel Parenteau and Michel Fortier.

TRUSTEES.

County of Arthabaska—Tingwick—Mr. Daniel George *vice* Mr. G. W. Pope.

County of Megantic—Inverness—Mr. Lawrence Murphy *vice* Mr. Thomas Devaney.

County of Ottawa—St. Etienne de Chelsea—M. John Hudson *vice* E. Sheffield.

County of Quebec—Tewkesbury, No. 2—Mr. Alexander McKee *vice* Alexander Fraser.

County of Quebec—St. Columban de Sillery—Mr. Evan John Price *vice* Col. Wm. Rhodes.

County of Napierreville—St. Michel Archange—Mr. Joseph Schyte, *vice* Mr. Wm. Forrester.

DIPLOMAS GRANTED BY THE BOARD OF EXAMINERS,

PROTESTANT BOARD, MONTREAL.

ELEMENTARY SCHOOL, 1st class (E) Misses Seliva MacLagan, Mary Wallace and Margaret Watson.

ELEMENTARY SCHOOL, 2d class (E) Misses Nancy Campbell, Isabella Hart, Mary Loynachan, Jessie McDonald, Margaret McDonald, Olive D. Mosher, Ninnettie Willford and Mr. James D. Smiley.

20th August 1872.

T. A. GIBSON,
Secretary.

WATERLOO AND SWEETSBURG BOARD.

ELEMENTARY SCHOOL, 1st class (E) Misses Edith Gordon Merab, K. Willard et M. Alfred A. Sergeant.

ELEMENTARY SCHOOL, 2d class (E) Misses Loella S. Blake, Margaret Murphy and Eliza Gaines.

6th August 1872.

WM. GIBSON,
Secretary.

RIMOUSKI BOARD.

ELEMENTARY SCHOOL, 1st class (F) Misses Caroline Desjardins and Georgiana Lisotte.

ELEMENTARY SCHOOL, 2d class (F) Miss Philomène Ruais.

5th August 1872.

P. G. DUMAS,
Secretary.

KAMOURASKA BOARD.

ELEMENTARY SCHOOL, 1st class (F) Misses Sara Jane Blagdon, Victoria Mercier, Elizabeth Poussard, Marie Z. H. Ploudre.

ELEMENTARY SCHOOL, 2d class (F) Misses Domine Blanchet, Ophile Fraser, Justine Gagnon, Vitaline Gagnon, Palmyre Pelletier, Emma Roy, Pelagie Rossignol, Anny Thériault.

ELEMENTARY SCHOOL, 2d class (F) Misses Amélie Dumont, Clotilde Gagnon, Sara Lavoie, Praxède Michaud, Georgina Martfn, Henriette Moreau, Justine Ouellet.

May 1870.

ELEMENTARY SCHOOL, 1st class (F) Misses Antoinette Côté,

Marie Octavie Dionne, Marie Adèle Hudon, Marie Hélène Hudon.

August 1870.

ELEMENTARY SCHOOL, 1st class (F) Miss Clémentine Charest.
November 1870.

ELEMENTARY SCHOOL, 2d class (F) Miss Elise Ouellet.
February 1871.

ELEMENTARY SCHOOL, 1st class (F) Misses Séverine Bélanger, Mélanie Bouchard, Georgina Caron, Alphonsine Dumont, Marie Dumont, Céline Jean, Dina Lavoie, Georgina Lebel, Délina Saucier.

ELEMENTARY SCHOOL, 2d class (F) Misses Alphonsine Beaulieu, Hortense Caron, Hermine Hudon, Clémentine Lévesque, Léopoldine Pelletier.

May 1871.

ELEMENTARY SCHOOL, 1st class (F) Misses Emma Gauvin, Louise Hudon, Marie Louise Lagacé.

August 1871.

ELEMENTARY SCHOOL, 1st class (F) Miss Alvina Dancause.

ELEMENTARY SCHOOL, 2d class (F) Misses Gèneviève Caron, Euphémie Délisle.

November 1871.

ELEMENTARY SCHOOL, 1st class (F) Misses Roses Anna Blagdon, Henriette Courberon, Marie Aurélie Dumais, Sophie Ouellet, Céline Ouellet, Caroline Piuze.

ELEMENTARY SCHOOL, 2d class (F) Miss Anna Pinet.

February 1872.

ELEMENTARY SCHOOL, 1st class (F) Misses Léontine Bérubé, Clémentine D'Auteuil, Sophie Duguemin.

ELEMENTARY SCHOOL, 2d class (F) Misses Léoade Beaulieu, Marie Langlais, Anna Ouellet, Alvina Tériault.

P. DUMAIS,
Secretary.

JOURNAL OF EDUCATION.

QUEBEC, SEPTEMBER & OCTOBER, 1872.

Visits of Their Excellencies the Governor General and the Countess of Dufferin to the Educational Institutions, Quebec.

We publish to day a record of the visits of Their Excellencies the Governor-General and the Countess of Dufferin to various educational institutions of this City. The great interest taken in educational matters by Their Excellencies cannot fail to be productive of much good, and many a one will hereafter recall with pleasure the bright day marked in their school boy life by the kind and encouraging visits of Lord and Lady Dufferin.

Visit to the Good Shepherd School.

Their Excellencies the Governor General and the Lieutenant-Governor accompanied by Hon. P. J. O. Chauveau, Minister of Education, and Mr. Delagrave, President of the Council of Public Instruction, visited, yesterday morning, 10th September, the convent of the Good Shepherd and the public schools attached to it.

Visit to the Laval Normal School.

His Excellency the Governor General and the Countess of Dufferin, accompanied by Colonel and Lady Harriet Fletcher, Hon. Mr. Chauveau, Madame and Mlle. Chauveau, Hon. Mr. de Boucherville, Speaker of the Legislative Assembly, and Senator DeLery, His Worship the Mayor, Madame Garneau, and Mr. Delagrave, President of the Council of Public Instruction, visited the Laval Normal School at eleven o'clock yesterday morning 11th Sept. Their Excellencies were received by the Principal, the Revd. P. Lagacé, and shown through the building, after which the following addresses were presented :

To His Excellency Lord Dufferin, Governor General of Canada :

Your Excellency :

The students of Laval Normal School learned with feelings of real pleasure of Your Excellency's intention to visit them.

But a few days since, My Lord, we were at our own firesides enjoying the pleasures of home—we come for the most part from the rural districts, from those french canadian parishes whose loyalty and fidelity to the Crown of England are unsurpassed throughout the whole extent of the British Empire. Our parents have heard tell of the new Governor of the Dominion who seems so well pleased with our ancient Capital, who has traveled through so many lands, and who speaks our language. Without having seen you, My Lord, the people of our Country parishes already hold Your Excellency in high esteem, and the name of Lord Dufferin is often mentioned amongst them. As for us students of an Institution under Government control, we are happy to welcome the head of the Executive Power of the Dominion. But in our quality of students we are led to consider Your Excellency's visit from another point of view ; we honour in the person of Your Excellency, the author, the distinguished man of letters, the learned, elegant, and witty writer.

We thank Your Excellency for the honour you have done us to-day, an honour for which we are indebted to the interest you take in education, and also no doubt to the kind intervention of the founder of the Normal School of this Province, the Honorable Mr. Chauveau, whom we see at Your Excellency's side at this moment. We humbly present to Your Excellency the tribute of our loyalty to our most Gracious Majesty Queen Victoria, and to yourself her worthy representative in this country. May heaven long preserve Your Excellency to the affection of the loyal people of this Province and of the whole Dominion which you have been called to govern.

The students of the Laval Normal School offer you their most fervent wishes for your peace and happiness, and for that of Lady Dufferin, and of all your family.

To Her Excellency the Countess of Dufferin.

Your Ladyship,

We deem it our duty to thank Your Excellency for the extreme goodness you manifest towards us in accompanying His Excellency the Governor General on his visit to the Laval Normal School. This visit will add another bright and interesting page to the history of the Old Castle St. Louis, now transformed into a school house, but which once was the residence of the English Governors of Canada, and, at a more remote period, one of the dependencies of the habitation of the Governors of New France. This tribute to the noble cause of education from Your Excellency and the distinguished persons who surround you, will also remain as one the brightest remembrances of our student life.

We pray Your Excellency to accept our ardent wishes for your happiness, and the assurance of our deep gratitude and most profound respect.

His Excellency responded verbally and was pleased to send the following reply afterwards.

To the students of the Laval Normal School.

I received your address with the greatest pleasure for it has procured me the satisfaction of hearing expressions of devotion to Her Majesty the Queen from those who will soon be called upon to direct the education of youth, and to instil into its mind the principles which should regulate its conduct and thereby the future state of society.

There is no lack, at the present day, of speeches and works on education ; but in order to attain the highest standard, you will have to practice the most rigorous self denial, the greatest activity, and above all every virtue with which you desire to imbue the hearts of your pupils.

It is only since a few years that it has been generally admitted that one does not intuitively become skilful in the art of teaching, but that the teacher should be trained with care, so as to insure some uniformity in teaching and to develop completely the intellectual resources of a country. Such is the object of the education which you receive at the Normal School, and of which I expect to see the results in the intellectual progress of this Province.

Nothing that I may say could enhance the satisfaction which the Minister of Public Instruction must feel in following the progress of his work, and in seeing that his efforts to establish a good system of education have already been crowned with so much success.

I will long remember with pleasure my visit to the Normal School, and I hope that I shall often have occasion to find in the future career of the pupils of this institution, the realisation of all that it promises to day.

Citadel, 13th September, 1872.

Visit to the Seminary and the Laval University.

Yesterday afternoon 18th Sept., His Excellency the Governor General and the Countess Dufferin, accompanied by Colonel Fletcher and Lady Harriet Fletcher, His Excellency the Lieutenant-Governor, Hon. Mr. Chauveau, Premier of Quebec, Miss Chauveau, Hon. Mr. Cauchon, Mr. Delagrave, President of the Council of Public Instruction, Mr. Hale, of Boston, and many other prominent personages, visited the Seminary of Quebec and the Laval University. Their Excellencies inspected the Seminary buildings, quaint and curious, with great interest, full explanations being given by the Reverend Rector.

The following addresses were here presented to Their Excellencies, the first to Lord Dufferin by a student of the senior class, Mr. Alphonse Beaudet, and the second to Lady Dufferin by a pupil of the junior division. His Excellency responded verbally at the time, and forwarded on the following day the replies annexed:

My Lord,

Your Excellency has been in our midst but a few weeks only, and already has rumor every where made known those eminent qualities which warm all hearts towards you. Whilst we were yet enjoying our holidays amongst our respective families, often have the praises of Your Excellency sounded in our ears and moved our hearts. It behooves us not here to repeat all the good we have heard, nor to praise the political and administrative abilities which have attracted the notice of our most Gracious Sovereign—the choice which Her Majesty has made of Your Excellency to direct the destinies of Canada renders praise unnecessary—but at least, My Lord, we may be allowed to admire that affability and condescension which afford us to-day, the opportunity of offering to Your Excellency the tribute of our profound gratitude for the distinguished favour you have done us by honouring us with a visit.

We are cognizant, My Lord, of the expeditions and the labours which have been undertaken by Your Excellency through love of science and letters, we have heard of the interest with which Your Excellency encourages the thorough study of ancient languages; finally we could not notice without emotion the touching solicitude with which you have visited the humblest schools of this ancient City of Champlain. Everything assured us before hand that the youthful student possessed your sympathy, and we looked forward with impatience to the day when we might offer you the tribute of our admiration and our gratitude.

Be pleased, My Lord, to receive the testimony of our youthful but loyal devotion to the worthy representative of our most Gracious Majesty, and to believe that we offer our most fervent prayers to Almighty God that he may deign to shower down his abundant blessings on Your Excellency, on Her Ladyship the Countess of Dufferin, and on all your family.

To Her Excellency the Countess of Dufferin.

Your Excellency,

But a few days have elapsed since our return to the Seminary, but it already seems to us a long time since we were led to hope for the pleasure of seeing Your Excellency in our midst. During all that time we have heard extolled the many able qualities which distinguish your Ladyship; we have been told of your accomplished grace of manner, but above all we have heard of the kindness which Your Excellency has shown in visiting institutions where children like ourselves are brought up, extending your interest so far as to ask a holiday for them, a boon which embarrassment or respectful timidity prevented them from soliciting themselves.

I therefore come forward in the name of my schoolfellows to beg of Your Excellency to accept our best wishes for your happiness.

We are sure that His Excellency, your distinguished husband, will be by no means jealous, but will even second our request, if we express our wish to obtain from your own lips the much esteemed favour of a *grand congé*.

From His Excellency the Governor-General, to the Pupils of the Seminary of Quebec.

My Young Friends,

For some time past I have been looking forward to this day with the most pleasurable expectations.

The reputation justly enjoyed by the institution, under whose auspices you pursue your studies, had, indeed, prepared me for a gratifying spectacle, the actual exhibition of which, however, has exceeded my anticipations.

No one with any feeling or power of sympathy can find himself in the presence of the assembled youth of a country without being deeply moved. Such a sight is always suggestive of a multitude of considerations of the most interesting kind, but in Canada, whose future is full of hope, the prospects and condition of the growing generation is naturally the object of especial solicitude, for they are the heirs of that future, the destined artificers of her impending fortunes, and upon the mode and degree to which they are trained and prepared for the patriotic responsibilities which await them, will depend the power, the greatness, and the reputation of their country.

You cannot, therefore, my young friends, become too early impressed with the importance of this period of your lives.

In the Springtime every field presents a uniform appearance, but as the crops ripen for harvest how different is the estimation in which each is held?—the one shining with golden corn, the other defaced by sickly vegetation, and noxious weeds. Remember the actual information you require is but a small portion of the advantages now placed within your reach. Now is the time, not only for storing up the knowledge, but what is of much more importance for disciplining your minds, invigorating your intellects and acquiring those habits of industry, those powers of perception and of analysis which will render them engines capable of contending with every difficulty, mastering every opportunity, which the varied chances of life may afford.

In return for the kind welcome with which you have greeted my visit, I can only wish to every one of you, in your future lives, an honorable, useful and successful career.

Quebec, Sept. 18th, 1872.

From Her Excellency the Countess of Dufferin to the Pupils of the Seminary of Quebec.

My Young Friends,

I am very much pleased with this opportunity of seeing you, and thanking you for the kind welcome you have given me.

It is very gratifying to observe by so many indications that you appreciate the educational benefits which you enjoy, and that you do your best to take advantage of them.

It will give me very great pleasure to ask for a holiday for you, and I am sure that those learned personages to whom I address my demand will be too gallant to refuse the request of a lady.

Quebec, 18th Sept., 1872.

After leaving the Seminary Their Excellencies proceeded to the Laval University building, where they were received by His Grace the Roman Catholic Archbishop, the Rector, and Professors of the University, and escorted to the Grand Hall. There were assembled the Rev. Vicar General Cazeau, the Rev. Curé of Quebec, and over one hundred of the Roman Catholic clergy, from all parts of the diocese, many of whom were vicars whose annual retreat terminated yesterday. The distinguished visitors were welcomed, in the Grand Hall, by nineteen professors in academic costume; amongst whom we noted Rev. B. Paquet, Dean of the Faculty of Theology; Hon. J. U. Tessier, Dean of the Faculty of Law; Dr. J. A. Sewell, Dean of the Faculty of Medicine; Rev. E. A. Methot, Dean of the Faculty of Arts; Professors Langlois, Colston, and Tureotte, (Law); Professors Landry, Jackson, Lemieux, Verge, Audet, and La Rue, (Medicine.)

The pupils of the Seminary, three hundred in number, filled the galleries, and their Band performed marches in excellent style as their Excellencies entered and left the Hall.

The Rector of the University, Rev. Th. Hamel, presented the following address of welcome, in French:

To His Excellency Lord Dufferin Governor General of Canada.

My Lord,

It is with heartfelt joy that the Laval University, receives to-day the visit of Your Excellency.

Many distinguished and celebrated names adorn the list of the Governors of Canada, but none more illustrious than that of Your Excellency, either in the glory of your ancestors, my Lord, which is common to the first nations of Europe, or in the services you have rendered to the Crown of England in the highest diplomatic spheres, and further, and above all in the éclat which has been obtained by you in science and literature. And, My Lord, this high cultivation of thought, which places you in such an elevated rank among writers, the evident zeal for science in your remote expedition and the marked interest manifested by your Excellency in the cause of education since

your residence in this city, gives this University the assurance that in you it will find a patron and a friend. Twice already the Laval University has had the fortune in these halls of expressing to two members of the Royal family, the Prince of Wales and Prince Arthur, the sentiments of fidelity and respect which it has always entertained for Our Gracious Majesty the Queen. We seize with avidity this occasion of manifesting similar sentiments to the representative of Her Majesty in the Dominion of Canada.

The University of Laval, My Lord, always remembers with thankfulness that it owes to the solicitude of Her Majesty for her faithful Canadian subjects, the charter which secures its rights and privileges. It does not forget that in a great part it owes its existence to the valued patronage of one of your predecessors, Lord Elgin, whose name shall ever be venerated in this institution, who witnessed its foundation and did not cease to assist in its welfare. Following his example all his successors have taken the greatest interest in it. Your Excellency, My Lord, continues to-day this tradition which is so dear to us, and the University of Laval prays you to accept the expression of its gratitude.

The Countess of Dufferin, in accompanying Your Excellency on this visit, gives highly appreciated evidence thereby of her goodwill. We would ask permission Madame to express to you how sensible we are of this great favor and how we appreciate the delicate sympathy with which you have honored our institution. We join with our whole city in greeting you. Permit us, My Lord and Lady, to present our most profound respect and homage and the best wishes for your welfare and prosperity.

To which His Excellency was pleased to read the following answer in French:—

To the Rector and to the Members of the University of Laval:

Among the many privileges which my arrival in this country has procured me, I can assure you, gentlemen, there is none that I value more highly, or to which I attach greater importance, than that which I now enjoy in visiting this stately University.

Enthroned on its noble Plateau, and overlooking one of the loveliest prospects which is to be found in the whole world, the building which you occupy fitly dominates over the many beautiful and picturesque structures which decorate your ancient and beautiful city. The interior is most commodious, and is furnished with all the necessary conveniences for the cultivation of every branch of classical and scientific learning.

The excellence of its discipline, the wellknown ability of those who direct its studies, and the high standard of attainments demanded from its Graduates, have acquired for this Institution the confidence of the whole Province, and have given its Diplomas a degree of authority and value equal to that of any European University.

To anyone so deeply interested as I am bound to be in the future prosperity of the Dominion, it is an unspeakable encouragement to know that there should exist in the country so powerful an engine for developing the intellectual genius of its inhabitants, and for invigorating the mental growth of each successive generation.

Enriched as are the domains of Canada with every variety of material wealth, a peculiarly fruitful field is opened up in this country for the application of scientific and mechanical ingenuity to the development of its resources, while the exceptionally favorable conditions under which her domestic Parliament has embarked upon its legislative career, will afford to those of your students who may be versed in Politics, History, and Constitutional Law ample opportunities of future distinction, both at the Bar and in the political arena.

But, though these considerations have induced you to give a large and ample share to those studies which inform the practical side of life I am glad to observe that you neither despise nor neglect the rich heritage of thought, poetry and knowledge which has been bequeathed to us by the Ancient World.

Although their immediate utility may not be so readily recognized, the influence of classical studies and especially of the literature of Greece upon the human mind cannot fail to be beneficial, more especially in a young country where the constant struggle with the forces of nature and a righteous and praise-worthy desire to accumulate wealth renders it particularly desirable that the intellectual horizon should be extended to its utmost limits, that the lessons of the past should temper the exuberant expectations of the future, and that the refining

influences of the Poets and Philosophers who sung and taught in the springtime of the world should purify, refresh, and dignify the somewhat sordid and colourless accidents of modern civilization.

In conclusion, gentlemen, allow me to offer you both on my own behalf and on behalf of Lady Dufferin our best thanks for the extremely kind reception which you have accorded to us.

Ever since our arrival in this country we have met with nothing but the most gratifying expressions of loyalty and the most considerate kindness at the hands of those amongst whom we are to have the happiness of dwelling, and the reverential terms in which you mention the name of my Predecessor Lord Elgin is a gratifying proof of the fidelity with which you regard the memory of those who have the good fortune to win your good opinion.

As the representative of Her Majesty it is my duty to extend to you my countenance, protection, and assistance and in discharging this official function, I can assure you I shall at the same time be indulging one of my warmest personal inclinations. Quebec, Sept., 18th, 1872.

After this ceremony had been concluded the distinguished party visited the magnificent library and museum, among the finest on the continent, and viewed the lecture rooms, and departments of the College, expressing their very great pleasure at being enabled to examine such an institution, which was an honour to any country. They also declared their extreme gratification at the hearty manner in which they had been welcomed to the great Catholic University of the Province. They afterwards ascended to the terraced roof of the building, and surveyed the magnificent scenery of the surrounding country, an unequalled view of which is to be obtained here. The large telescope on the roof was exhibited by Rev. Abbe Bolduc. Their Excellencies and party left, after a lengthy visit, highly pleased with the events of the afternoon.

Visit to the Ursuline Convent.

Their Excellencies the Earl and Countess of Dufferin, accompanied by their staff, visited the Ursuline Convent on Monday last (16th Sept.). They were received by the Chaplain, Revd. Mr. Lemoine and conducted to his room where they were met by the Very Revd. Vicar General Cazeau, the Curé of Quebec, the Principal of the Laval Normal School, Revd. Mr. Bonneau of the Archbishop's Palace, the Honourable the Premier and Mrs. and Miss Chauveau, His Worship the Mayor and Madame Garneau, Mr. and Miss Delagrave, Dr. Comyn, R. A., and one of the Editors of the *Courier du Canada*.

At a few minutes past eleven, the main door of the Cloister opened, and the Lady Superior accompanied by several of the highest dignitaries of the Community came to the threshold to receive Their Excellencies, whom she welcomed to the Monastery. The distinguished party then proceeded to visit the Convent and some of rooms used by the pupils. The formal reception took place in one of the recreation rooms, where addresses and bouquets were presented to Their Excellencies by the Pupils, to whom Lord Dufferin addressed a few well chosen sentences, replete with good advice and kind words. Music and singing, such as can only be heard inside the Convent walls lent its charm to the scene, and Their Excellencies after a visit of over two hours duration, left the Monastery evidently bearing away with them a good impression of its inmates, who likewise seemed charmed by the kind manner and affability of their distinguished visitors.

Visit to the Commissioners' School.

On Friday, 13th Sept., His Excellency the Governor General and the Countess of Dufferin with a distinguished party visited the school of the Protestant School Commissioners, Artillery street, which was beautifully decorated for the occasion. They expressed much satisfaction with the appearance of the school and the pupils, and afterwards proceeded to the British and Canadian School, St. Rochs.

Visit to the National School.

His Excellency the Governor General and the Countess of Dufferin, visited the National School, D'Auteuil street, yesterday, 13th Sept., where the boys' class, of 90, under Mr. Hatherly and Miss Brown, and the girls' class, of 70, under Miss Campbell,

were inspected in succession, and all looked bright and pleased at the visit. The Governor and Lady Dufferin, as in the High School, addressed several flattering remarks to the teachers, and spoke to several of the scholars, obtaining a holiday for the pupils in each institution. The National School, under its able management, is affording good practical education to numbers of boys and girls of the humbler classes, and deserves the full encouragement of the citizens. Lord and Lady Dufferin, and party, afterwards proceeded to the Morrin College, where the museum and Library of the Literary and Historical Society, and the departments of the College were examined.

Visit to the High School.

Yesterday morning 13th Sept., His Excellency the Governor General and the Countess of Dufferin visited the High School. Their Excellencies were met at the school by the Premier of the Province, His Worship the Mayor and Madame Garneau, Mr. Delagrave, the Chairman of the Board of Instruction, the Lord Bishop of Quebec, Rev. Mr. Stuart, of New Glasgow, Chairman of the Education Commission, Pictou, N.S., Rev. Mr. Clark, Rev. Mr. Marsh, and H. S. Scott, Esq. Their Excellencies were received by the Rev. Dr. Cook, Chairman of the Board of Directors, who introduced the masters, Mr. Wilkie, M. A., Rector, Mr. Miller, Mr. DeVarro, and Mr. Elliott. Rev. Dr. Cook and the Rector made various explanations as to the condition and history of the school, when the 150 scholars were seated, and His Excellency examined several specimens of penmanship and essays. Master Rowley recited the lecture of the Rev. Robert Hall on "The projected invasion of Napoleon" in a very creditable manner, which spoke well for the way in which this branch of training is conducted.—His Excellency then addressed the pupils as follows:

My Young Friends,

I am happy on this occasion in being able to congratulate you in the first place on the fine establishment in which your education is being conducted, and secondly on the admirable system which is here adopted. Although you may not be aware of it this period of your lives is of the utmost importance, for you have not only to pursue those studies for which you are sent here, but at this time you can form habits of application and industry, which in your life will not only ensure you success in the different tasks which your several stations may involve but even procure for you the acquisition of those great prizes which, by the beneficent laws of your country, are placed within the reach of all without regard to antecedents or social position. You must ever remember that you are citizens of this country, that the eyes of all are on you, and upon you must depend the success of its future. Upon the youth of the country rests the responsibility of the welfare of this new and growing country. You would do well to remember that application and self-denial are the sure guarantees of success, and without them you cannot expect to secure the rich prizes that will be within your reach. (Applause.) I have but one other remark to make, which I am sure will be received with as much enthusiasm as evidenced in the loyalty you have just exhibited, and that is that I would ask of the Rector to grant you a holiday.

After the delivery of the foregoing address the Governor General visited the other parts of the building.

Visit to the Convent of Jesu Marie and Bellevue Convent.

Lord and Lady Dufferin, accompanied by Lady Harriet Fletcher, at about noon on Tuesday 17th Sept., visited the Sillery Academy. Among those present were the Archbishop of Quebec, Vicar-General Cazeau, the Rev. Mr. Harkin, curé of St. Columba, Mr. Sharples, Mayor of the parish, Hon. Mr. Chauveau, Mrs. Garneau, Mr. Delagrave, Col. Rhodes, Mrs. Rhodes, Miss Chauveau, Miss Delagrave, Dr. Lindsay, J. M. LeMoine, Esq., Mrs. Peters, J. Connolly, Esq., and others. Miss Darlington read the following address, and Miss Smith and Miss Poston presented bouquets to their Excellencies, after which Lord Dufferin made a suitable reply.

My Lady,

It is with emotions of joy and gratitude that we welcome you within our quiet walls to-day. The students of Sillery are favoured indeed, and we thank the good Genius which has prompted you to step aside from the stress of your daily cares, to visit us in our peaceful retreat, and by your approbation, to spur us on the thorny road of science:—Although gathered here from under many flags, yet you will seldom find

a band of young hearts more united in sincerely wishing the prosperity and growth of Canada, under British rule; nor can we doubt but that our extravagant desires will be fully realized in the person of His Excellency the Governor, who deigns to honor us with his presence to-day, and to whom the care of this Province is committed.—This tribute, my Lady, which I hold in my hand, is a very humble one in the eye of the world. Flowers thrive alike in the beautiful garden of the rich or the lowly one of the poor, and yet, who among men can form one of these delicate petals? Our God has formed and fashioned them, and given them to his children to brighten and cheer our exile on this earth. Then, dear Lady, we beg you to accept this priceless gift, and long after its blossoms shall have withered, deign to bestow a passing thought on the hearts you made happy at Sillery.

The distinguished party afterwards proceeded to the Bellevue Convent, on the St. Foye Road, where the foundations of the new buildings were inspected, and much admiration expressed by His Excellency with the plan and site. Afterwards their Excellencies and party were received in the Convent by the Revd. Mother Superior and Rev. Abbe L. N. Paquet, chaplain of the establishment. The pupils sang several selections in a very charming manner, and an address was presented Lord Dufferin, to which he replied very graciously in French. A magnificent bouquet was presented the Countess of Dufferin, at whose request a holiday was accorded the pupils.

Books Received.

The Independent Sixth Reader, by J. Madison Watson.—A. S. Barnes & Co., New-York & Chicago.

This is a book of 456 pages designed for the use of instructors and advanced classes of Scholars in Elocution, divided into two parts, of which part I treats of the subject as a science, and part II constituting about five-sixths of the work, furnishes one hundred *Select Readings* chosen from the writings of sixty different authors.

As respects book Orthoëpy and Expression, taught and illustrated in Part I, we think that the author has succeeded in his main purpose,—that of producing a complete though concise treatise on the theory of his branch. The illustrative examples given in connection with the principles and rules laid down are sufficiently numerous, and they appear to have been carefully selected in each instance; while the many distinctive marks and varieties of type, which have been skillfully had recourse to, and which serve to remind us of certain noted features of the Pestalozzian system of teaching Arithmetic, must contribute much to conferring upon this portion of the work the practical character implied by its title. It must be understood of course that it is impossible by means of rules alone, or without the services of the living instructor, for the learner to perfect himself in the management of his voice in reading, and to give due effect to the tones, emphasis, and necessary pauses, nor can distinct articulation, a prime requisite for effective reading, depending wholly on the use of the organs of speech, be acquired without that aid.

As respects Part II, we may premise, without the least intention of disparaging the work of Mr. Watson, who is evidently an enthusiast in his branch and a practised teacher, that this portion of the book is likely to prove, outside of the United States, more acceptable to the general reader than extensively adopted as a manual or class-book for the practice of Elocution. Works of this kind are so very useful, when we consider what a pleasing and important accomplishment *good reading* is, and how much benefit youth may derive from the proper use of exercises selected with a due regard to their influence upon their language, sentiments, and emotions, and in inculcating the principles of piety and virtue, as well as patriotism, that new compilations of this kind can scarcely be other than welcome. Yet those who have charge of the practical instruction of youth in the Dominion would perhaps prefer to combine with the use of Mr. Watson's book, that of some other in which the selection of exercises has been made from a somewhat more extensive range of writers in the English tongue. British and Canadian readers, while fully appreciating the endeavour here made to impart the charm of novelty to the other attractions presented by the passages selected, will probably, as respects the instruction of youth, miss the names of great and favourite writers in the list of models given by this author. Even at the cost of rendering the work more bulky it might have been preferred by our teachers to have had some recourse to works like those of Raleigh & Bacon, Addison and his compeers, Blair, Goldsmith, Dr. Samuel Johnson, Swift, Robertson, and others who might be suggested, down to the times of Talfourd, Thackeray & Macaulay. Of the poets, we might have named Dryden, Cowper, Thompson, Hemans, and several more. The general reader is not

likely to find fault with the introduction of two or more selections from the same writers, as given in this book. For the purposes of instruction in the Dominion, and looking at the matter from a Canadian point of view (which must be our apology for what might otherwise seem exceptional in the foregoing remarks) we should welcome the appearance of another edition of this book somewhat enlarged in order the better to suit our local wants. Nevertheless it is a work of great merit, as we think, for, apart from the above suggestions, the author must have expended much time and labour to succeed so well as he has done in making appropriate selections from so vast an amount of materials as he had before him for the exercise of his discrimination.

University of Bishop's College.—Medical Faculty.

Yesterday morning 2nd October, the second session of the Medical Faculty of the University of Bishop's college, was opened in the New building at the corner of St. George and Ontario streets, with a lecture by Dr. F. W. Campbell. Among those present were Rev. J. H. Nicholls, D. D., Principal of the University; Rev. J. Fulton; C. Smallwood, M. D., D. C. L., F. R. G. S., with Messrs. A. H. David, M. D., Edinburgh, L. R. C. S. E., D. C. L., Professor of Theory and Practice of Medicine, Dean of the Faculty; R. T. Godfrey, M. A., M. D., Professor of the Principles and Practice of Surgery; J. L. Leprohon, M. A., M. D.; F. W. Campbell, M. A., M. D., L. R. C. P., London, Professor of the Institutes of Medicine, Registrar of the Faculty; E. H. Trenholme, M. A., M. D. C. M., B. C. L., Professor of Midwifery and Diseases of Women and Children; J. Baker Edwards, M. A., Ph. D., D. C. L., Professor of Chemistry and Microscopy; A. H. Kollmyer, M. A., M. D., Professor of Materia Medica and Therapeutics; R. A. Kennedy, M. A., M. D. C. M., Professor of Anatomy; W. Gardner, M. A., M. D. C. M., Professor of Medical Jurisprudence; G. Wilkins, M. A., M. D., M. R. C. S., England, Professor of Pathology; S. E. Tabb, M. A., M. D. C. M., Professor of Botany and Zoology; J. Perrigo, M. A., M. D. C. M., M. R. C. S., England, Demonstrator of Anatomy and Curator of the Museum.

Dr. David presided.

Dr. F. W. Campbell's address was as follows:—Deputed, as I have been by my colleagues, to deliver the opening lecture of the second session of the Medical Faculty of the University of Bishop's College, allow me, on their behalf, to wish you, one and all, a cordial welcome. To those who return to us, after a comparative rest of six months, we extend our greetings, as to old and well-tried friends. We feel that to you we owe much of the position which we occupy to-day. At a time when many had much to say against the establishment of a new Medical School in this the metropolitan city of the Dominion, you rallied around our standard, and enabled us to carry to completion the most successful first session of any medical faculty ever established in Canada. When I pause and look back upon the well nigh two years which have elapsed since the members of this school were formed, I am free to admit that the success which has attended us has been far beyond even what we felt sure would follow our efforts to establish in this fair and flourishing city a new school of medicine. It would be idle, gentlemen, to say that we did not feel anxious, for I can assure that among those who took part in the early work of organizing this Faculty there was much anxious consideration, many hours of perplexing consultation. It was not all smooth sailing. Difficulties, many of which we never dreamed of, were constantly rising in our path, and I do not think that I make an admission of cowardice, or of weakness when I say that more than once it seemed as if all our works and months of toil were to be for naught. We, however, felt that it was the interest of the general medical profession of this city, as well as your interest, gentlemen, that we should persevere, and open our school. Had it not been that we felt this most strongly, I fear we should have abandoned the idea. But having once put our hands to the plough, we determined to look steadily forward, and with faith in our cause, abide the issue. That we were right in doing so has, we think, been most satisfactorily attested by the twenty-five gentlemen who, last year, enrolled themselves upon our matriculation register as medical students of Bishop's College. With the exception of those who, last spring, took our diploma, I believe every member of the class of 1871-2 return to continue their studies with us. I need hardly say that to us this is an extremely gratifying fact, as it proves that the exertions which were made upon their behalf have been appreciated. I trust that the months which have intervened since the close of last session have not altogether been devoted to pleasure, that the warm and oppressive months of summer did not curdle the youthful blood within your veins, but that some little time was devoted to work, and that now you return to us laden with the knowledge that you have acquired. To those who come to us for the first time, who to-day enrol themselves as students of medicine,

we likewise extend our hearty welcome. At the very outset of your student's career I would not wish to say one word which will dampen the ardour which, I feel sure, pervades each breast, yet I feel that my duty would not be performed did I not ask each one of you if you have well considered the very important step which you are now if you taking. If you have, and it seems to me that your answer is in the affirmative, I welcome you to the work, which, though arduous, and entailing constant toil, has much about it which is pleasant and agreeable. Indeed, gentlemen, in after years, when the cares and the anxieties of practice surround you, you will often look back upon your student's life as being one of the green spots, an ever to be remembered landmark in your existence. To-day you enter upon your work, full of energy and of hope, and it is well you should do so, for on the very threshold of your studies you will meet with not a little which will perplex and worry you. Be not dismayed, gentlemen, but persevere; remember the proverb, "There is no royal road to learning," and "What is worth having is worth fighting for." Every day of your student life will have its duties, which, if neglected and postponed, will accumulate so rapidly upon you that it will soon be out of your power to overtake them. Let me, therefore, impress upon you, with all the force I can command, not to procrastinate; but to arrange in a methodical manner your daily routine of work, and, having so arranged it, let no trivial circumstance cause you to deviate from it. This plan of methodarity is one which is invaluable at all periods of our lives, and I know no better time to adopt its practice than when commencing the study of medicine. It is really surprising what an amount of work can be gone through with when this course is followed; but as an additional inducement, I would say, that men who are methodical in their habits are generally of a practical turn of mind, and that practical men are usually not only those who deserve success, but who have it. Let not the allurements—the temptations of a great city, its gilt and glitter—dazzle your eye, and draw away your attention from that which for the next six months should be uppermost in your mind. Fix your eyes steadily at the points towards which you are aiming, turn your head neither to the right hand nor to the left hand, press steadily forward, and when the season closes next spring, you will have the satisfaction of knowing that your time has been properly passed, and that you have stored up not a little information, which will enable you next year to proceed to the more practical part of your studies. This session, to a very great extent, your attention will be directed to these elementary branches, which constitute the ground work of our profession. It is very essential that you should pay the closest possible attention to Anatomy, Chemistry, Materia Medica and Physiology. Under the head of Anatomy, I include, not only the regular course given by the Professor of that branch, but the continuance of its study, upon the dead body in the Dissecting Room. The importance of this portion of your studies, cannot be over-estimated, enabling you as it does, to examine *in situ*, those parts with which surgeons should be perfectly familiar. In being able to prosecute this study, openly, you are placed in a position of great privilege, compared with those who even a comparatively few years ago, occupied the same position that you do to-day. To the public mind, however, there is still the same horror, connected with the dead subject, as there was when Herophilus, a Greek physician, 570 years before Christ, first used, for the purpose of dissection, the human body. Not is it likely, that with the great mass of the public this feeling will ever be overcome. It is so thoroughly engrafted in human nature, that nothing but a thorough realization of its absolute necessity, can, I believe, ever reconcile any one to its adoption. While, therefore, I recommend close attention in the room, which is devoted to practical Anatomy, I also ask you to look with reverence upon those poor relics of humanity which are its occupants, and which the law of the land has appropriated for your use. Remember that the cold, inanimate form, which will then lie before you was once tenanted by an immortal soul, and walked erect—the image of its maker. Dr. Campbell then proceeded to speak of the other branches, laying especial stress on that of Physiology, which he considered the most interesting study to the student of medicine. He continued, I cannot allow this opportunity to pass without expressing my very strong conviction upon one portion of final study, I mean, hospital attendance. I am the more anxious to do so, because in this, the few weeks preceding the first session of this University, and during the past few weeks, the question has been very prominently brought before me. I have been asked by students—some of whom are present here to-day—whether I would advise attendance upon hospital practice during the first year of study. My answer to this enquiry has invariably been in the affirmative, and my reasons for doing so may be briefly stated. In passing from bed to bed, and from ward to ward, the eye of a first-year student is being gradually, though almost unconsciously educated to the appearances presented by the different forms of disease, he becomes familiar with the methods adopted to elucidate symptoms in something like regular order, he is soon able to distinguish a hard, a soft, a small, or a wiry pulse; his ear is gradually being

educated to the use of the stethoscope; and long before he fully comprehends the causes which give rise to *mucous* rats, or a *fine crepitus*, he is aptly able to distinguish the one from the other. Technical words, some of them difficult of pronunciation, get familiar to him—in fine, his faculty of observation, is being educated, and I know of no faculty more worthy of being taught or more necessary to the physician. If properly cultivated during your student's career, it will render the diagnosis of cases comparatively easy to you when thrown entirely upon your own responsibility. By closely following the hospital wards from the commencement of your pupilage, this faculty will be constantly brought into play—it will thus expand; and, to the keen observer, with one-half the trouble, signs and symptoms which may have escaped the attention of those in whom observation is dormant will be brought to the surface and receive due attention. Hospital attendance is every year assuming more importance in the eyes of those best qualified to judge, and I hope the day is not far distant when the amount of it which is at present required by the law of Canada—viz., one year—will at least be doubled. Two years' practical illustration of the doctrine inculcated in the lecture room is not more than enough, and in after life will be well appreciated by all who take it. In fact, gentlemen, when I look about me, and see the course of those who attended lectures with me, I am struck with the fact that those who have been most successful are those who, upon every possible opportunity, were at the bedside, examining, watching and recording cases. If I could urge no higher motive than that pecuniary and professional success was the sure reward of the close hospital student, I would still press you to it. But there is a nobler motive still, and when I mention it I am sure it will find a response in every breast. You accept a high and holy trust when the parchment which certifies your qualification to practice the healing art is placed in your possession. For the proper fulfilment of this trust you will one day have to give an account. It is therefore your *duty* to your fellow-men to prepare in every possible-way, so that when called to practice your profession you may be able to bring to your aid every possible element of success. I know of none more likely to come to your assistance when you first commence practice and lack that which will alone give you confidence—experience—than the hours and days you have passed in Hospital attendance. At the very commencement then of your student's career, I would advise your commencing "to walk" the Hospital. Not in the too literal application of some students, who walk the wards without ever making an attempt to listen to the clinical remarks—passing their time in frivolous amusement—but with an honest determination to avail yourself of every opportunity to increase your store of practical knowledge. If you do this, gentlemen, I have no fear of the result when you commence practice, and are thrown upon your own responsibility. No matter how sudden or how great the emergency which may call for instant action, you will be found prepared, and will never cease to be thankful for the long and close attention you gave to the Hospital wards. I cannot leave this subject of Hospital attendance without a word or two with regard to a complaint which was becoming common even while I was a student. I allude to the comparatively small number of clinical teachers when compared to the number of students. At the Hospital, principally attended by the English speaking students, only two physicians attend at one time; and as the number of students is seldom much under one hundred, even if equally divided, it would give about fifty each. I need hardly express my opinion that this number is a half more than any one man can do justice to, and that when students complain that from the numbers crowding around the bed they are deprived of much information, which they might otherwise obtain—there is reason in their murmuring. I have good reason to know that this fact is well known and appreciated by a number of the influential governors of that institution, and I much mistake the spirit of these men and of the age in which we live if the system, which has so long prevailed in that institution, and which has prevented a fair representation of the general outside profession, upon its staff, and a thorough utilization of its material for the purposes of clinical teaching, is not fast drawing to a close.

The lecturer concluded with some remarks with regard to the proper function of the Profession of Medicine in society.

Dr. David regretted to have to state that the Chancellor of Bishop's College, Hon. Edward Hale, was, from unforeseen circumstances, unable to be present. He however, had written to say that though absent in person he was heart and soul with them. The opening of the session was, however, honoured with the presence of the Principal, who would address to them a few remarks.

Rev. Dr. Nicolls, after speaking of the surprise which he now felt at being called upon so unexpectedly to address them, said that one thing had struck him as he entered the building this morning—he being the first person to do so—was the similarity of their own beginning at Lennoxville with the present. There was one gentleman here who could recall the circumstances of those early times. The difficulties and struggles at the outset then appeared insurmountable.

The same difficulties were here. At the opening of Lennoxville the building was full of workmen, and when he had gone down there, he had said to the trustees that he would go into it on the Saturday and commence the classes on Monday, no matter if he had to sit upon the floor. Determination and energy with God's blessing had made them successful, and he saw before him proofs of the same energy and determination which would make this faculty second to none. He congratulated the members of the school upon the excellent advice they had received, which would undoubtedly induce them to endeavour to raise the profession to a higher level than before. The work of the University and Medical School were alike comprised in setting forth the good of mankind and the glory of the Creator. He hoped that this latter subject would not be lost sight of, and that the school would have every prosperity.

The Dean then announced that the classes would commence to-day at eight a. m., after which the meeting broke up.

LITERATURE.

Evenings at home.—The winter evening is in the truest and closest sense the Evening at Home. What one most misses in it, perhaps, is a little sensible organisation. Nobody seems to realise how very hard it is for a number of people to amuse themselves and one another for dozens of nights in succession. There are a few traditions, like those of reading or music, that bring order into the chaos, but the books are chosen haphazard, and the music is left to chance. The family group which began so merrily over the fire breaks up by a series of quiet secessions. Mamma resumes silence and her knitting-needles, Mary wanders off to her music-stool, the schoolboy flings himself on the sofa with a novel, papa is asleep in the easy chair. Everybody yawns with a certain weary relief when the prayer-bell rings, and yet nobody could exactly say why the evening had been so wearisome. The truth is that the bulk of people think that entertainment comes of itself, and that the least organisation is the death of any real amusement. The evening is left to arrange itself, and it arranges itself in the way we have described. The boy who loafs about a playground soon finds how wearisome merely casual amusement is, and betakes himself to the organised "game;" and the woman who once set to organising her evenings at home would soon find that the prayer-bell came too early rather than too late. Variety is the first thing needful for amusement, and a little unwritten programme which arranged conversation, music, reading, and the round game in their due sequence, would be simply introducing into the family party the same principle which is proved by experience to be essential to the success of any public entertainment. Much again may be done with each of these elements of social enjoyment in themselves. Music, for instance, as it is at present employed in evenings at home, is one of the most irritating and annoying things in the world. It is a mere chance which piece is played, or who the composer is, or what the style of music may be. Conceive, instead of this, such a series of evenings as Mr. Chappell gives us at St. James's Hall; now a Beethoven night, now a Mendelssohn, now a Schubert night. Imagine a little thought given to the character and succession of the pieces played, the devotion of five minutes to the arrangement of a dextrous alternation of vocal with instrumental music, or the placing the more scientific pieces at the beginning of the little home concert and a lively glee at the close. These are of course mere hints, but they are hints which turn wholly on the one point, that amusement and a real evening at home can only be got at the cost of a little forethought and a little trouble. Or take the case of reading aloud. Our grandmothers used to gather round the fire and listen patiently to pages of a "classic author." Now-a-days we take the last Mudie's book from the table, plunge into the middle, and make the best of it. There are advantages in either course, but a little tact would combine them both. An essay of De Quincey would be an agreeable relief after Mr. Lecky; it would be amusing to contrast the light persiflage of "Lothair" with the lighter persiflage of "The Rape of the Lock." We once knew a family where Shakespeare was read in character, as it were, and each member of the circle round the home table took a separate personage in the play. Reading of this kind would give a real basis for conversation. There is no reason in the world that good conversation should be so rare as it is in England; but, as every mistress of a *salon* in France

knows, good talk does not come by accident. We puzzle ourselves, as we listen to the ceaseless gabble of girls on a "call," how any human beings can have fallen into such vacuous imbecility; but the secret of it lies at home. An English woman learns to dream, to dance, or to ride, but she picks up the art of conversation as she can. When the need for talk comes, she finds that conversation is just as difficult an art as that of riding, or dressing, or dancing. She is too plucky to give in, and too shy to hold her tongue, and so she plunges into a goose-like gabble. Men and women will only learn really to converse when conversation, in the true sense of the word, is familiar to them at home. But to converse—in other words, to find fresh subjects and treat them freshly; to preserve a tone of lightness and ease without falling into frivolity; to know how to avoid mere discussion and controversy, and yet to deal with topics of equal interest and value; to perceive when a theme is socially exhausted, and when the moment has come for a digression; how to check one member of the circle, or to draw out the other; how to give their proper place even to jest and repartee—all this is no easy matter. It requires, as we argued in the former cases, forethought and trouble, and a little organisation. But we can hardly conceive anything which would contribute in a higher degree to the happiness of an evening at home.

The bachelor in his chambers can only think with a bitter irony of such evenings as we have described. Conversation, music, family readings, are so many inaccessible heavens to the solitary refugee whom the ebb of the season has left stranded on the shore. "Doors where his hand once used to beat" are closed to him, the long array of cards vanishes from his table, the last friend with whom he might have found a chat and a cigar flitted yesterday on his way to the Engadine. Undoubtedly the first evening at home without the prospect of a single knock at the door, the dreary length of hours, the ticking of the clock, the space unbroken by aught but the light spiral smoke from his meerschaum, are trying enough to the bachelor. Blessings of a questionable character fall on the engagements that keep him a prisoner in town. But still, little by little, pleasures of his own open on him in those evenings at home. He takes down the old books that never get a chance in the bustle of nine months in the year. He rubs up his Montaigne, he roars again over "Tristram Shandy," his critical pencil wanders up and down the margins of his Massinger. He begins to feel, however gradually, the charms of solitude and indolence and the absolute liberty of doing what he will. His life groups itself in the quiet, and comes back to him in quaint little vignettes of the past, in dreamy recollections of school-days and college-days, and his first years at the Bar. Glad memories revive pleasantly for him; he recollects Jones's wonderful verses, and Brown's marvellous agility on the Finsteraarhorn. He wonders what has become of Robinson, and suddenly finds himself scribbling a letter to Smith, whom he has not seen for ten years and more. Letters, in fact, become possible. There is time now for something besides post-cards and notes. Sisters are gladdened with epistles as long and amusing as of old. His mother blushes like a girl on her birthday morning at receiving the prettiest and most flattering little sonnet in the world. Then, too, there is the pleasure of planning one's life, of writing imaginary books, of attaining imaginary fame. Fancy, so severely held in check by the icy prose of the season, wakes to fresh flights in the poetic stillness of an evening at home. It is possible that he will cease to be a bachelor, that Lily really gives for him, that his cousin's flirtation meant something. Charming little faces come out of the red embers, wondrous little figures come and go in the light smoke-clouds. Chords of pleasant music, voices of little children, chat and laughter, sound somehow in the silence of the desolate chambers. A row of neatly-lettered octavos spreads itself—his own immortal work—along the table; there is his Judge's wig in the chair; he hears the cheers and the hush as he rises for the great speech at St. Stephen's. Dreams, no doubt; but a man may do worse than dream. All those drums and dinners and balls of the last six months seem poor and ridiculous beside this world of happiness and fame. The smoke-wreaths die into the bowl again, the light dies away in the embers, but the bachelor has found a charm in his evening at home.—(*Saturday Review*.)

The Bore of History.

Mary Queen of Scots—or Marie, as some fair writers will insist on calling her—has become one of the greatest torments in the whole gallery of bores. We shall never, so far as we can see, hear the last of her "beautiful person" and "graces of manner." That snow-white little neck will apparently inspire the pens of the literary butchers until the world in anger cries, Shame! She has been done to death in countless leaders and essays. Her sorrows and her crimes—if she really committed any—have been the constant theme of hacks ever since Scott discovered her to the curious people who never read history unless it is tricked out in the garb of fiction. We confess we are utterly tired of her. In our youth we did think she was a persecuted and injured woman, but since she has so persistently persecuted and injured us we have no power to decapitate her shade.

Then, to go back to classic times, there is Cleopatra and Mark Antony. When shall we hear the last of them? What good genius or pious priest will undertake to lay the ghosts of this celebrated pair? When shall we hear the last of the profound speculations in which our "great writers" are wont to indulge ancient the probable fate of the world had the lady's nose been but a trifle shorter? Surely we have had enough of her; and, as it is impossible to say an original thing about her and her great admirer, it would be as well to let them both rest quietly in the school-books until the crack of doom. We are willing to admit that, if a taboo were placed upon the remarkable persons who have figured in history, many of our picturesque writers would be deprived of their whole stock in trade. We are, however, not quite sure that the world would lose much if the whole tribe resigned their pens for good. We might be deprived of a great quantity of thrice-threshed straw, but, for our own part, we could get on quite as well without it. What we really need is a little more of the salt of originality, and a more sparing use of mere words. It is bad enough to be obliged to read the ordinary literature of the day, but it is really vexing that the common topics of the hour cannot be discussed without all this froth and folly.

Coming nearer to our own time, we find Samuel Pepys growing into a bore of the first water. We can all read his Diary if we please; but, having read it for ourselves, we do not care to see it hushed up on every occasion for the people who care nothing for Pepys nor the time in which he lived. The story of his first wig has gone from pole to pole, and, as far as we can judge, it is likely to travel round the world, like the Wandering Jew, until the last trump summons scribbler and diarist to the great account. Pepys did not bargain for this posthumous fame, and one knows not what agonies his shade must endure if it is conscious that it has become a stalking-horse behind which the fell writers of the hour hide their base designs on the innocent reader. Of all the bores of history, however, commend us to, or rather save us from, the Pilgrim Fathers and the Mayflower. We cannot open a book on a stall without meeting with them. These old bigots permeate all literature, and haunt our picture galleries, to the terror of all sensible people. Can we not let them rest in peace? Is it not possible to banish them for good into limbo? Hawthorne, heaven bless him! took some of the gilt off their Puritanical gingerbread in the "Scarlet Letter," and we thank him for that knightly service. If we were inclined to play the part of a literary Don Quixote, we should certainly try whether a vigorous lance prick or two would not frighten these grim old giants from the stage. But we have too great a horror of them to attempt the task of exorcism, and are only sorry that, for the purposes of this article, we are obliged to admit them again before the curtain.

Grace Darling is another, but a charming, bore of history. She has been rowing that old boat of hers daily in some print or other for the last thirty or forty years. She must tire of the work, and no doubt the fair heroine would gladly retire from business, but the literary hack finds her too valuable, and so her poor shade goes backwards and forwards from the wreck to the lighthouse as regularly as if she were expiating a crime; and so in truth she is. Her crime in the eyes of her persecutors is her heroism, and they will not let her rest until another victim, equally brave and interesting, takes her place. Had she reflected upon the possibility of being famous, we fear the unfortunate passengers on the Forfarshire steamer would have gone to the bottom before she would have lifted a finger to aid them.

We cannot close this article without some "allusion" more

or less "brilliant" to the New Zealander, who has been such an unconscionable time making that sketch of St. Paul's. Macaulay little knew, when he borrowed the gentleman from Volney, that he had inadvertently started the poor savage upon a never-ending series of travels through the press of the world; yet such is the mysterious dispensation of Providence. We hear of the great traveller daily, and he is always trying to finish that unlucky sketch. He drops up in the most unexpected places, and so popular is he that every tyro who puts pen to paper feels called upon to look over his shoulder to see how he is getting on. We wish to heaven he would close his portfolio, and go back to the land of tomahawks. We do not want him here. Perhaps, with the barbarous taste of a savage, he likes fame, and is glad to see the crowd of admirers who gaze in wonder at his masterly touches and bold outlines. But whether he is proud of his prominent position or not, he is a bore of the most vulgar type, and we do not thank the historian for so recklessly introducing him to the great masters of the art of chopping straw. Many a pen would no doubt be paralysed if harm came to the tiresome savage or any of his brethren of the company of bores. A universal paralysis of the pen however would, in our opinion, be preferable to this hushing up of history, this continual fitting on of the cast-off clothes of great writers. Had we absolute power we would certainly interfere, to protect the public from the men who thus systematically annoy them. A decree of pains and penalties should at once be issued. We would make it treason without benefit of clergy to "allude" in any way to the Pilgrim Fathers. We would fine any man who dared to mention Cleopatra, or Ilaro and Leander, and we would send to the hulks or the treadmill the whole school of able editors who so persistently disturb the peace of Marie Antoinette. Society should be preserved from the nuisance of the literary organ grinder, and he should be compelled to go back to the plough, or to some other congenial employment.—(*Civilian*.)

SCIENCE.

Rocky Mountain Geysers.—In the Lower Geyser Basin, although there are many groups of most interesting springs, none of them can rank as geysers of the first class. Over an area of about three miles in width and five in length, the surface seems to be literally riddled with the orifices of active, quiet, dying and dead springs. There must be at least a thousand of them. Some of them may be called true geysers, having rather regular periods of activity, and throwing up columns of water from two to six feet in diameter to the height of fifteen to thirty.

One geyser, with quite a small orifice, played every fifteen minutes or so, sending up a column of water twenty to thirty feet high. A large number of the springs were in a constant state of violent ebullition, throwing the water up two to four feet. Occasionally an unusual impulse was given to the column, sending it up ten or twelve feet. One of the most remarkable of the springs in this lower basin had built up for itself a cistern, which, for beauty and elaborateness, would compare well with those of the springs on Gardiner's River. We call it the *architectural fountain*. The whole basin is about one hundred and fifty feet in diameter. Near the center is the rim of the spring, which is about twenty-five feet in diameter; the water is in constant agitation, occasionally spouting up a column of water, like an artificial fountain, and filling up the reservoirs and the sides for a radius of fifty feet or more. The siliceous accumulation made by this spring descends for several hundred feet in innumerable semi-circular steps varying from one fourth of an inch to two inches in height, and is exquisitely beautiful in all its details. When in active operation a column of water is thrown 30 to 60 feet high, when the water spread over a radius of fifty feet, filling the numerous reservoirs that surround the immense rim of the basins. There were others, funnel shaped basins with elegant scalloped rims, which were covered all over the inner side, to the depth of ten to twenty feet, with bead-like tubercles of silica. Sometimes these siliceous beads were arranged in large numbers like *Fungia* corals, or like the heads of cauliflower.

Up the Firehole River about ten miles, there is the Upper Geyser Basin, where the great geysers are found.

In the Lower Geyser Basin on both sides of the Firehole,

even up among the foothills of the mountains on either side, are springs in a state of greater or less activity, and upon the very summits of the mountains is here and there a steam vent. But none of the Grand Geysers are found here. For four or five hours in the early morning, this valley presents one of the most interesting pictures than can well be imagined: columns of steam are rising from a thousand vents, completely shrouding the valley as with a dense fog. A view of the city of Pittsburgh from a high point would convey some idea of the appearance of this valley, except that in the former case the dense black arises in hundreds of columns, instead of the pure white feathery of clouds steam.

The Upper Geyser Basin is located very near the source of Firehole River, and between it and the Lower Geyser Basin there is an interval of about five miles in which the hills come close to the river on both sides, and the springs occur only in small groups. Although possessing some interest, yet there were so many others in the region that they did not attract much attention. The valley, as well as the bed of the creek, is covered with old deposits, showing clearly that these springs have been successively breaking out, reaching their culminating period of activity, and then dying out, ever since the Pliocene era. Above this woody and rocky interval, the valley again expands, and a branch come in from the southwest, which we call Iron Spring Creek, on which are located many more springs. This stream receives its name from the vivid yellow and pink clay, on both sides, from mouth to source. Ascending the Firehole, we find the surface, on both sides of the river, covered with a thick siliceous crust, and completely riddled with springs of every variety. Quiet springs, with basins varying from a few inches to a hundred feet in diameter, are distributed everywhere. Some high pyramidal cones, with steam issuing from the summits, indicate the last stages of what were once important geysers.

Near the center of the basin, which is about two miles long and half a mile in width, there is one of the most powerful geysers of the basin. During our short visit of two days it operated twice. Our camp was pitched within a few yards of it. The preliminary warning was indicated by a tremendous rumbling, which shook the ground all around us with a sound like distant thunder. Then an immense mass of steam burst out of the crater as from an escape-pipe, followed by a column of water eight feet in diameter, and rising by steady impulses to the height of two hundred feet; I can compare the noise and excitement which it produced only to that of a charge in battle. This wonderful fountain continued to play for the space of 15 minutes, when the water gradually subsided and settled down in the crater about two feet, and the temperature slowly diminished to 130°. There are here two separate basins, one of which is in a constant state of violent agitation, while the other plays only at intervals of about 32 hours; and although so far as the eye could detect, there was a partition of not more than two feet in thickness between them, neither of them seems to be affected by the operation of the other. The decorations about these springs were beautiful beyond anything I had ever seen in nature. The most delicate embroidery could not rival them in variety and complexity. The surface within and without was covered with little tubercles of silica, which had a smooth, enameled appearance like the most delicate pearls; down on the sides of this basin were large rounded masses, like corals formed entirely of silica. There was one spring with a small elevated crater about two feet high, which threw up a small column of water, about twelve feet high, by continued impulses, like the movements of a saw, and thus it received the name of the Sawmill Geyser. There were probably from twenty to fifty geysers of greater or less importance in this valley; and it is quite possible that some of the springs placed in the quiet class, operated at times as first-class geysers. There were also the grotto Geyser and the Castle Geyser. The crater of the latter is about forty feet in height, one hundred and fifty to two hundred feet in diameter at its base; it was built up of thin layers of silica, which rise, much like steps, to the chimney on the summit, which is about ten feet high. Clouds of steam issue constantly from this chimney, and every few moments a column of heated water is thrown up fifteen to twenty feet.

But the most accommodating, and in some respects, the most instructive geyser in this basin was called by Messrs. Langford and Doane "Old Faithful." During our stay it operated every hour, throwing up a column of water six feet in diameter from one hundred to one hundred and fifty feet. When it is about to make a display, very little preliminary warning is given.

There is simply a rush of steam for a moment, and then a column of water shoots up vertically into the air, and by a succession of impulses is apparently held steadily up for the space of fifteen minutes, the water falling directly back into the crater and overflowing in large quantities. It then ceases, and with a rush of steam for a few seconds closes the display for the time. Words can convey but an inadequate conception of the intense excitement which the scene produces upon the mind. Night and day some of the geysers are in operation continually, and, at certain periods, several of them perform at the same time.—*Journal of Science and Arts.*

Echoes.—How they are caused.—Remarkable examples.—Echoes are produced by the reflected waves of sound. When a sufficient interval exist between a direct and a reflected sound, we hear the latter in an echo. But, as Professor Tyndall has shown us, sound, like light, "may be reflected several times in succession, and as the refracted light under these circumstances becomes gradually feebler to the eye, so the successive echoes become feebler, to the ear. The reflection of echoes is also in part due to the fact that the reflecting surfaces are at different distances from the hearer." Not only is sound in all respects reflected and refracted like light, but it may, like light, be condensed by suitable lenses. For instance, a bell placed on an eminence in Heligoland failed, on account of its distance, to be heard in the town. A parabolic reflector, placed behind the bell, so as to reflect the sound waves in the direction of the long sloping street, caused the strokes of the bell to be distinctly heard at all times. It is found, too, that curved roofs and ceilings act as mirrors upon sound, a fact of interest to the architect. In some apartments the singing of a kettle seems, in certain positions, to come, not from the fire on which it is placed, but from the ceiling, and so with the ticking of a clock. A rather remarkable instance of the same thing is cited by Sir John Herschel. In one of the cathedrals in Sicily the confessional was so placed that the whispers of the penitents were reflected by the curved roof, and brought to a focus at a distant part of the edifice. The focus was discovered by accident, and for some time the person who discovered it took pleasure in hearing, and bringing his friends to hear, utterances intended for the priest alone.

The whispering gallery of St. Paul's is another well known instance. Here the faintest sound is conveyed from one side to the other of the dome, but it is not heard at any intermediate point. In Gloucester Cathedral, a gallery of an octagonal form conveys a whisper seventy-five feet across the nave, while the ticks of a watch may be heard from one end of the Abbey church of St. Albans to the other.

While echoes whisper secrets in the areas of antique halls, in the windings of long corridors, in the melancholy aisles of arched cathedrals and groined abbeys, they are no less partial to caverns and grottoes, and reverberate with loudest voice among mountains. There are single and compound echoes. Some repeat only one syllable, and sounds of a certain pitch; others, known as tautological echoes, repeat the same words many times in varied tones. The reason of this is that, the echoing body is far off, and there is time for one reflection to pass away before another reaches the ear. Misson, in his description of Italy, mentions an echo in the vineyard of Simonetta, about two miles from Milan, which reflects a word twenty times over. Gasendi tells of another, near the tomb of Cecilia Metella at Rome, which repeated the first verse of the *Æneid* eight times; and a third near Coblenz repeats seventeen times. There is a deep *cul-de-sac* called the Ochsenthal formed of the great cliffs of the Engelhorn, near Rosenlaui, in Switzerland, where the echoes warble in a wonderful manner. The sound of the Alpine horn also, rebounding from the rocks of the Wetterhorn or the Jungfrau, is in the first instance heard roughly. But by successive reflections, the notes are rendered more soft and flute-like, the general diminution of intensity giving the impression that the source of sound is retreating further into the solitudes of ice and snow.

A very famous echo is that at Lurlei. It is thus described by the author of the "Rhine and its Picturesque Scenery": "An old soldier blows an old tantivy on his huge French hunting horn. No sooner have the fine brassy notes ceased, than you hear them repeated on the opposite shores, so distinctly, too, that, though you know it is but an echo, you can hardly persuade yourself that there is not some one concealed on the top of Lurlei imitating the sounds. The next portion of the entertainment is with the musket; and for this the old guard waits till the air is perfectly still. Then directly a lull ensues in the

breeze, click goes the trigger, and the report rattles against the wall of the opposite rock as if the crags we tumbling down in a shower; and no sooner had it burst upon the ear than you hear a second explosion, almost as loud as the first, clattering behind the summit of Lurlei. This time, however, the echo does not end here, for the moment after, the sound seems to be ascending the river in a kind of small thunder peal, mustering along the opposite cliffs; then comes a pause as it laps across the stream, after which you catch it again on the same side of the Rhine as yourself, ascending along the rocks in fainter and faster peals, till it reaches the vineyard adjoining the Falsenbank, by St. Goar; and the next instant, after another pause, the ear detects it across the river once more, where it ultimately expires, with a faint puff just above the ruins of Katz."

Visitors of Killarney will remember the fine echo in the Gap of Dunloe. When a trumpet is sounded in a certain place in the Gap, the sonorous waves reach the ear in succession after one, two, three, or more, reflections from the adjacent cliffs, and thus die away in the sweetest cadence. One at Woodstock Park, near Oxford, repeats seventeen syllables by day; and twenty by night; another at Shipley Church, in Sussex, does no fewer than twenty-one syllables.

We get more astonishing effect still at Ulleswater, lying between the Counties of Cumberland and Westmoreland. There used to be, and may be now, a small vessel on the lake, mounted with brass cannon for the purpose of exciting the echoes. A gun-shot was distinctly reverberated seven or eight times. It first rose overhead in one vast peal; then subduing a few seconds, it rose again in a grand interrupted burst on the left, and thus thrown from rock to rock, in a sort of aerial perspective, it was caught again returning full on the ear, surprised you, after you thought all was over with as loud a peal as at first. The grandest effect, however, was produced by a successive discharge of cannon, at the interval of a few seconds between each. The effect of the first was not over, when the echoes of the second, the third, or perhaps the fourth began. Such a variety of awful sounds, mingling and commingling, and at this same moment heard from all sides made one imagine that the very foundations of every rock on the lake were giving way, and the whole scene, from some strange convulsion of nature, was falling into general ruin.

Though the natives of Scotland are generally supposed to be extremely reticent of speech themselves, their country, as it happens, is very loquacious in the matter of echoes. This is accounted for by the rugged and mountainous character of the northern kingdom. Roseneath, near Glasgow; Carslane Craigs, Lanarkshire; Lock Dockart, Perthshire; Arthur's Seat, Edinburgh; Lock Kinellan, Cromarty; the castles of Achinduin and Kingerloch, in Argyllshire, are all noted for what Doctor Tindall calls wave motions, and tourists linger at these places and listen with delight at the curious effects produced. At Roseneath, if a trumpet be played, the echo will begin the tune, and repeat it accurately; as soon as this echo has ceased another will give the tune in a lower note and, after the second has ceased, a third will succeed with equal fidelity, though in a much feebler tone. But the most beautiful echo in Scotland—one of the finest, indeed, in the world—occurs in the ancient and ruined abbey church of Paisley. When the door of the chapel is shut, the reverberations are equal to the sound of thunder. Breathe a single note in music, and the tone ascends gradually till it dies away in soft and most bewitching murmurs. If a good voice sing, or a musical instrument be well played, the effect is indescribably agreeable.

Wood.—The variety of wood produced in different parts of the world is far greater than most people have an idea of. At the Paris Exposition of 1867 there were, from forty-five different countries, no less than three thousand seven hundred and sixty-nine different kinds of woods exhibited. Of these, three hundred and ninety-five came from Europe, two hundred and fifty-two from Africa, eight hundred and sixty-six from Asia, nine hundred and sixty-six from Oceania, and twelve hundred and ninety-eight from America. Owing to the improvident destruction of the forests, which materially increases the price of wood, it is less used from year to year, iron in most cases taking its place. Architects as well as engineers no longer prize this building-material as it deserves, although for many purposes it is far superior to any of its substitutes. Nature yields wood of such a variety of colors as to render paint quite unnecessary. Every shade of color may be found, from the pure white of the atlas-wood to the black of the ebony. In French Guiana grows the violet-wood (*Copaifera bracteata*), which is exceedingly beautiful, and *Corpeas glabrum*, which is a brilliant yellow. Brazil yields a

red-wood (*Echrospermum Balkasarii*) and rose-wood (*Dalbergia nigra*). Zebra-wood (*Cordia zebra*) grows in Venezuela. In Australia there grows a wood peculiarly striped (*Senecio Bedfordii*), and another wood that has a net-like appearance in the transverse cut (*Banksia serrata*). All these woods are admirably adapted to the construction of handsome furniture and inlaid work.

Insanity.—That all forms of mental and moral disease are symptoms of morbid conditions of the brain is now as well established as any fact of science. The elaborate researches of Professor Schroeder van der Kolk and other European observers have shown most clearly that the brains of patients who die insane, idiotic, or imbecile, give evidence, on microscopic examination, of diseased conditions sufficient to account for all the symptoms they may have exhibited. Insanity, being then a symptom of disease of the brain, is not found among the inferior species, who have little or no nervous system, and only exceptionally among the higher orders of animals. It is comparatively rare among wild and barbarous tribes. As would logically be expected, its manifestations are most frequent and most severe in civilized communities, and among the intellectual or ruling classes. Insanity increases in frequency and in violence with the progress of civilization, and is, indeed, a part of the price that we pay for intellectuality and refinement. It was never before so common as at the present day, and it appears to be rapidly increasing and multiplying its phases, in direct proportion to our progress in art, in science, in literature, in trade, in finance, and in all the departments of modern activity through which the brain is so constantly harassed and overworked. While we escape or recover from many of the inflammations and fevers that decimate the savage tribes, and are, on the whole, healthier and longer-lived, we are yet afflicted with a thousand phases of insanity to which they are comparatively strangers.

Ursa Major.—This a constellation called by the people in England "Charles's Wain," in America the "Dipper," and in Scotland the "Plough," it has been discovered by a remarkably delicate test just brought into use, is receding from our system at the rate of some 36 miles a second, or 2,160 a minute, or 129,600 an hour, or a little over three millions of miles a day, or about eleven hundred millions a year. The remarkable thing is, that all those stars are receding at the same rate of speed, which shows either that they are all connected as parts of a system, or that it is we who are receding from them. The wonder is that, at this rate of increasing distance, they have not changed, so far as is known, their apparent magnitude, as far back as records go. Their are many others fixed stars found to be in motion in vast orbits round some invisible centre or centres; but their distances are so great that it must take ages to make any apparent difference in their positions.

The Arctic Expeditions.—Seven new expeditions are to start this year to solve the riddle of the North Polar seas. The most important of these, according to Dr. Petermann of Gotha, is the Austrian, to which the Emperor, the government authorities, the war and admiralty departments and all classes of society in the empire have largely contributed. The sum of 175,000 florins was thus collected, and the expedition will sail by the end of next month. The object of the expedition is to make further researches in a northeasterly direction on the sea which was discovered last year, and also to explore the Arctic Sea to the north of Siberia. The duration of the expedition is fixed at three years. Sweden is also preparing a Polar expedition, which will pass the winter in the northern islands of Spitzbergen, and thence, in the spring 1873, proceed northward in carriages drawn by reindeer. Fifty reindeers have been already trained for this purpose, and the whole expedition is under the superintendence of the Swedish Academy of Sciences. The town of Gothenburg has contributed the principal portion of the funds for this expedition, as it did for those of 1868 and 1870; but the Swedish Academy and various private persons also support it. The Norwegian expeditions, like the Austrian, will proceed in steamers. Besides these there are the two French expeditions, one under M. Gustave d'Ambert, the other under M. Octave Pavy, which left San Francisco last year, and has just been heard of, and the American expedition under Hall, now in the American expedition under Hall, now in the high latitudes.

Astronomy.—In the June number of the "Nautical Magazine" the following problem was given for solution: "Astronomers allege that the moon now apparently takes (some few seconds) less time to complete her course round the earth than formerly. If this be so, whether would you say that the moon is falling in (*i. e.* coming nearer) towards the earth, or that the earth is revolving more slowly on her axis; and what reason would you give?" In the September number of the same Magazine, just received by the English mail, we notice an answer dated from this city. It is from the pen of Mr.

Seaton, of McNally & Seaton, proprietors of the Marine School here. The solution is given as follows:

"The law of gravitation asserts that all particles of matter mutually attract one another in the ratio of their respective masses, and inversely as the squares of their distances increase. Applying this law to the moon, it will be seen that she is more particularly subject to two attractive influences—that of the earth and of the sun; the comparative proximity of the former enables it to bring the moon under its own sway, and so force her to describe an orbit of which the earth occupies the central position; while the mass of the latter is such, that the moon is never free from its powerful influence, the tendency of which is to break the moon away from the control of the earth, and to thus make itself the centre of the moon's orbit.

"Again, as all particles of matter are reciprocally attractive, the planets in their respective orbits are each exerting an attraction upon the earth, the combined effect of which, at the present time, has been found in the decrease of the eccentricity of its orbit, that is, the earth's path around the sun is from this cause becoming by an almost infinitely slow change more circular, and therefore the earth is thus increasing its distance from the sun and necessarily taking the moon with it.

"Now as the attractive influence of one mass upon another decreases as the square of the distance between those bodies increases, it is evident, that as the moon increases her distance from the sun, not only will the sun have less power over her, but it follows that the earth, having a smaller opposing force to overcome, will necessarily have an increased power over her, the effect of which will be that the moon is drawn towards the earth, thereby causing a contraction of her orbit, an increase in her rate of motion, and as a consequence a decrease in the time taken by her to describe it."

WILLIAM C. SEATON.

Halifax, N. S., July 15th, 1872.

Detective Microscopy.—The use of science for the detection or disproof of crime has been greatly celebrated in theoretical disquisitions, which do not always establish themselves when the law seeks to avail itself of them in practical cases. Recent trials of alleged prisoners have developed very little apparent trustworthiness in chemical analysis and microscopical tests for the determination of questions respecting the character and quantity of poisonous drugs supposed to be present in the human remains subjected to examination; and the various attempts made from time to time in French courts to utilize the camera for detective purposes have scarcely proved more satisfactory. It may be, however, that the mere quackery of science, rather than its professional exactness, is what lawyers have willfully cited to confuse rather than instruct unprofessional jurymen; and that, in days of less audacious pettifoggery, crime may yet be made to tremble before witnesses who, by the wonders of scientific vision, may be able to trace the criminal unerringly in every step of his dark commission. The subject is suggested by an article in a late number of the *English Journal of Microscopy*, describing the experience of one Dr. B. in what may be technically called the detective use of the microscope. Having used the latter instrument for many years in the study of comparative anatomy, the medical practitioner in question has been particularly impressed by the varieties of hair appertaining to the human and the brute creations, and believes himself able to tell not only from what race of man—white or black—or from what particular animal, or part thereof, a given hirsute tuft has been taken, but also whether it was removed by violence or not. Consequent upon his fame in this relation, there came to him, not long ago, inclosed in an envelope, a number of short hairs, with the request that he would examine them and give his judgment of their character. Submitting them to a microscope, he found that they were from a human eyebrow, and had been greatly bruised; and recorded his decision to this effect upon a paper with them in the envelope. Soon thereafter a stranger called for the latter; and though tendering a fee for the professional service rendered, abstained from revealing why the examination had been asked. It ensued, however, that Dr. B. was to hear more of the matter, for he was presently subpoenaed to attend at the L—assizes as a witness for the prosecution in a murder. A man had been killed by a heavy blow upon the eyebrow with some blunt instrument; upon a hammer found in the possession of the suspected murderer had been discovered the hairs which had been sent to the microscopist, and the latter's identification of these hairs was just the link in the chain of evidence requisite to fasten the crime upon the accused. It required no little positive assurance from the presiding judge that "scientific" testimony was incontrovertible to induce the jury to act upon it and render a verdict of conviction, and even then one of the

jurors was skeptical as to the exactness of the science involved. Asking the doctor if he could surely distinguish the hair of one creature, or part, from another, and being answered in the affirmative, he expressed an intention to test the matter for himself at some future time. Accordingly, one day in the same week the skeptic appeared at the microscopist's office with a lock of soft, dark hair, and, with a few words, leaving it for identification, departed for the neighboring house of a friend. When next he called he wished to know "what kind of a person" had been the original possessor of the hair? to which Dr. B. responded with due gravity that, according to the revelation of his microscope, it had been taken from the back of a Norway rat some time after death. And this was exactly the truth. The ex-juror had a son in Norway from whom he had received a Norway ratskin, wherefrom he had plucked the tuft, with which he hoped to baffle the pretences of science. Of course the result left him no doubt as to the incriminating testimony of the hairs which had been found upon the hammer, and he went his way thoroughly convinced that the microscope is an instrument of vital importance to society.—(*"Social Studies"* in the *N. Y. World*.)

A geological talk concerning Niagara Falls.—Professor Gunning, during a recent course of geological lectures, spoke as follows about Niagara Falls and its history: Ten years ago, he said, he had stood on Prospect point and looked searchingly at the American fall. Within a few days he had stood there again, but what he saw did not answer to the image his mind had carried for ten years. The rim of the precipice is more indented. Here and there a mass of rock has fallen, leaving a notch, the beginnings of a little horseshoe. The great horseshoe itself had changed. At the point of deepest water and deepest green the curve is deeply notched. Any observer whose knowledge of the fall covers only a few years will see that they are receding. The recession has been very slow, the speaker thought not more than six inches a year. At the present rate of recession it would have taken 75,000 years to cut the channel from Lewiston to the present site of the horseshoe. The speaker drew a section of the river bank from Lewiston upwards, and showed the seven groups of strata come to the surface between Lewiston and the falls. The rate of recession would depend on the character of the rock at the base of the falls. At the whirlpool a very hard, flinty sandstone appears on the water's edge. Through this the fall would cut its way slowly. Here for ages the cataract was almost stationary. Above the new suspension bridge the Clinton group dips to the water's edge. These rocks are compact, and here the falls made another halt. Several thousand years are not enough. We can only approximate, but perhaps 150,000 would be a closer approximation to the age of the channel than 65,000 years. This is not all. We find an old river bed, filled with drift, between the whirlpool and St. David's. The fall began not at Lewiston, but St. David's. Perhaps 200,000 years for the entire history of the fall would not be above the demand. We think of this as long, and our wonder is that the falls are so old. But he who looks with a geologic eye thinks of the time as short; and his wonder is that the falls are so young. The upper lakes are old. Geologically, the lake era is very old. It was dry land long before the Alleghany mountains were lifted up. The river which drains it should be old. And yet the Niagara, perhaps, is only 200,000 years old! How shall we account for the drainage of the lakes through so many millions of years not registered in the channels of Niagara. The speaker showed that the Niagara River at the head of the rapids is only thirty feet higher than the face of Lake Michigan. A barrier more than thirty feet high, across the Niagara plateau, would throw the waters of Lake Erie back on Lake Michigan, and the drainage would be through the Mississippi to the Gulf of Mexico. Western geologists have found an old river channel from the lake to the Illinois, and the speaker drew sections of a great barrier which once reached across the plateau. The old river bed in Illinois and the broken bridge across the Niagara plateau account for the extreme youth of the falls.

Astronomical Phenomenon.—*Meteoric display by daylight.*—George Modera, of Santa Cruz, writes to the *Sacramento Union* concerning a meteoric display witnessed in Stockton on the 11th, 12th and 13th days of September. He says:

On the morning of the 11th instant while taking observations of the solar spots, my attention was attracted to a small dark spot that was rapidly passing the solar disk. This was followed by others in rapid succession, all moving with uniform rates of speed across the solar photosphere. They all appeared as dark spots, when on the disk of the sun; after leaving, as bright

globular masses of the apparent size of a pin-head to that of a small pea, and by moving the telescope, could be seen two or three degrees from the body of the sun. While some were visible on the face of the disk, others came out from behind the luminous ball, like bubbles rising from a glass of soda. Nearly all of these small bodies crossed the sun at an inclination of 15 degrees to the equator of the sun or plane of the ecliptic, moving from south-west to north-east in six seconds of time, that is, one and a half seconds in passing the dark eye-glass to the edge of the sun, three in crossing the disk, and the remaining one and a half seconds to the edge of the field of the telescope. That they were near the earth, perhaps revolving around it, is proven from the fact of their very rapid revolution, six seconds, in passing the field of view. Taking the diameter of the sun at 888,000 miles, they would have to travel at the rate of 296,000 miles a second (that is if they were near the sun), an incredible, and, we may say, impossible rate of speed. That they were globes of fire, or in an incandescent state, is proven by their being visible through the dark sun glass before and after they had passed the sun's disc.

The sun glass used was a heavy stained glass through which a candle flame is not visible, and when turned from the sun, is dark as midnight, therefore they must have been in an incandescent state to have been able to project their image through the eye-glass. The only explanation that can be offered is that the earth, at that time, was passing through a meteoric belt, and by their passage through the earth's atmosphere. The fact of their appearing as dark spots on the sun does not prove them to be opaque bodies, as the brightest light known on the earth, the oxyhydrogen flame, which has a temperature of 8,061 degrees centigrade, when projected on the sun and viewed with a telescope, appears as a dark spot. All attempts to measure the meteorite with a micrometer scale were failures, as their movements were so rapid that the eye was not quick enough to read the scale during their passage across the sun. This phenomenon was seen by two or three hundred of the citizens of Stockton, and, I presume, by many observers in other parts of the globe, of which we will be informed in due time. The duration of the display was from 8 a. m., September 11th, to 10 a. m., September 13th, since which time I have been unable to detect any.

Medical Instruction in Turkey.—The Porte, it seems, has definitely decided that the use of the French language in the course of instruction at the Imperial Ottoman School of Medicine at Stamboul shall be superseded by the use of Turkish, which will henceforth be the only language employed in the delivery of the lectures. The best friends of Turkish medical progress, says the *Levant Herald*, lament this step as unwise and retrograde, for there are no books in the Turkish language from which the science and progress of medicine can properly be taught, nor are there any Turkish professors to be found who are sufficiently competent to give young Turkish medical students a sound instruction in their important art. The education they will receive in medicine and surgery from Turkish professors cannot compare for a moment, in extent and efficiency, with that imparted to them by the European medical professors who have hitherto conducted each session's course of lectures, including as the latter do, in their ranks some of the most eminent medical practitioners in Constantinople, whose professional reputation extends even beyond Turkey. The services of these gentlemen have, moreover, according to the *Herald*, been dispensed with in a very summary manner, and notwithstanding the number of years during which many of them have devoted their talents and experience to the advance of medical education in the Imperial School, no proposal has as yet emanated from the Government to provide them with the pensions to which they are fairly entitled.

STATISTICAL.

—A correspondent at Yeddo, Japan, sends us the following interesting particulars in regard to the great educational movement in that city: "By an official report recently published in Japan, it is shown that the actual number of pupils in the private, city, and government schools of Yeddo is 39,181. This, in a population of not quite 800,000, shows that nearly every Japanese youth is being taught to read and write. The pupils in the large government-schools are as follows: In the Yeddo University, 500; in the two medical hospitals, 300; in the naval college, 230; in the agricultural school, 100; in the young ladies', 30 (number limited). The remainder are scattered throughout the city, taught by foreign teachers or by educated natives. Nearly every department of the imperial government has a special school of its own, to educate young men to be translators, assistants, etc. All these help to swell

the grand total. Of the one hundred and thirty or more foreigners now resident in Yeddo, it is estimated that more than one hundred are instructors of Japanese young men. While Yokohama is the great mart of trade, and the seat of foreign fashion and life—the New York of Japan—Yeddo is the great school of the country, and the ample theatre for the display and development of that civilization at which—and justly, too—all the world wonders.—*Appleton's Journal*.

Ignorance and Crime.—A paper published by Mr. A. M. Fiske on the relation of ignorance to crime shows that there was in 1870 one homicide to every 56,000 people in the Northern States, one to every 4,000 in the Pacific States and Territories, and one to every 10,000 in the Southern States. Taking the statistics of prisons and reformatories in New England as being more complete than elsewhere he draws these conclusions: "1. At least 80 per cent. of the crime of New England is committed by those who have no education, or none sufficient to serve them a valuable purpose in life. In 1868, 28 per cent. of all prisoners in the country were unable to read or write. From 3 to 7 per cent. of the population of the United States committed 30 per cent. of all our crime, and less than one-fifth of one per cent. is committed by those who are educated. 2. As in New England, so throughout all the country, from 20 to 30 per cent. have never learned any trade or mastered any skilled labor, which leads to the conclusion that 'education in labor bears the same ratio to freedom from crime as education in schools.' 3. Not far from 75 per cent. of New England crime is committed by persons of foreign extraction. Therefore, 20 per cent. of the population furnishes 75 per cent. of the criminals. It is noticeable, however, that 'the immigrant coming hither with education, either in schools or labor, does not betake himself to crime.' 4. From 80 to 90 per cent. of our criminals connect their career of crime with intemperance. 5. In all juvenile reformatories 95 per cent. of the offenders come from idle, ignorant, vicious homes. Almost all children are truant from school at the time of their committal and almost all are children of ignorant parents. These children furnish the future inmates of our prisons."

Statistics of the British Postal Service for 1871.—Of the 75,000,000 post-cards, nearly 300,000 came to a dead lock in the returned letter office. Of the 915,000,000 letters, above 8,500,000 found their way to that species of prison house, but a large proportion was ultimately liberated. About 175,000 went back to foreign countries, and of the remainder more than nine-tenths either reached their destination by means of corrected addresses or were returned to the sender. About 80,000 of the undelivered letters contained property of various kinds, and of those "340 had no address, although in not a few instances the letter inclosed coins or bank notes." As usual, there were sundry letters posted without any address, the number last year being nearly 14,000. The registered letters amounted to about 3,300,000, or something like one in 300 of the whole, being an increase of 11 per cent. on the number in the previous year. Of newspapers 99,000,000 past through the post office last year, and of book packets 103,000,000, the year's increase on the two collectively being 72,000,000. About 1,000,000 of the newspapers failed to be delivered. There are now more than 4,300 money-order offices in the United Kingdom, nearly 250 having been added during the year. The number of inland money-orders increased from upwards of 10,200,000 in 1870 to more than 12,500,000 in 1871—a growth exceeding 18 per cent.—and the report states that this has now become more than 24 per cent. More than 1,300 new telegraph offices were opened during the year, making the whole number at the end of 1871 upward of 5,000, while the messages transmitted increased by 25 per cent., the total of the year being close upon 12,000,000, in addition to 700,000 messages sent on behalf of the newspaper press.

—The number of Irishmen in charge of the Colonial possessions is very striking. A Parliamentary paper, just published, gives the following as in office in June, 1872: Dominion of Canada, Lord Lisgar, Governor-General, Lord Dufferin (just appointed to succeed Lord Lisgar); W. Robinson, Lieut.-Governor Prince Edward's Island; W. W. Cairns, Lieut.-Governor British Honduras; John P. Hennessy, C. M. G., Bahamas; Colonel D'Arcy, Falkland Islands; J. T. F. Callaghan, Gambia; Right Hon. W. H. Gregory, Ceylon; Sir A. E. Kennedy, K. C. M. G., C. B., Hong Kong; Commander Shaw, Malacca; Sir H. G. R. Robinson, K. C. M. G., Governor of New South Wales; and Sir G. F. Bowen, C. M. G., Governor of New Zealand. It is but a few months since the supreme government of the Indian Empire fell into the hands of the Earl of Mayo; the Earl of Belmore had been Governor of New South Wales, Lord Monek of the Dominion of Canada; and Sir R. G. Macdonald and Sir F. Hincks—all Irishmen—of important colonies. Only one Catholic—P. A. Weld, an Englishman appears amongst the Colonial Governors.

MISCELLANEOUS.

Literary madmen.—Dr. Moreau (de Tours) has written a work in which he contends that genius arises from the same organic conditions as insanity, and is, in fact, synonymous with it. His theory substantially amounts to this: That genius, like insanity, is a symptom disease of the brain. Without conceding all that is claimed by Dr. Moreau, it cannot be denied that a very large number of the geniuses of the world have been either melancholic or very eccentric, and, in some instances, have been the victims of violent and repeated attacks of insanity. Dr. Johnson was hypochondriacal, and in various ways gave evidence of a morbid condition of the brain. At the early age of twenty he became the victim of melancholic delusions, and from that time forward was never happy. On one occasion he exclaimed, despairingly, "I would consent to have an arm amputated to recover my spirits." Wretchedness like this, when it is temporary or spasmodic, may signify but little; but, when it is persistent and life-long, it must be regarded as the symptom of cerebral disease that may and often does, advance to absolute madness. The violent impetuosity of Dr. Johnson, his unreasonable prejudices, may be accounted for on the same theory. Some of the brightest geniuses in literature have been at intervals subject to attacks of madness. Southey lived for years in perpetual dread of insanity, and, when at last he kneeled in the furrow, worn out through mental excitement and fatigue, he composed that most instructive and useful of his works, "The Life of Cowper." That Rousseau was a lunatic will be admitted without question by those who have studied his life and writings, however ardently they may admire his genius. Pascal was one of the most original thinkers of France, but no inmate of any asylum ever presented more indisputable proofs of mental disease than these which characterized his whole career. All his life he walked in darkness, knowing not at what he stumbled, in constant fear both of the present and the future. He was the victim of absurd delusions, was harassed by excessive nervousness, and was the slave of uncontrollable eccentricities. On examination after death, his brain was found to be very seriously diseased.

A hard student.—Thomas Cooper, author of "The Purgatory of Suicides" and other poems, was a shoe-maker in early life, and, in his recently-published autobiography, thus sketches his efforts at self-education: "I thought it possible that, by the time I reached the age of twenty-four, I might be able to master the elements of Latin, Greek, Hebrew, and French: might get well through Euclid, and through a course of algebra; might commit the entire 'Paradise Lost' and seven of the best plays of Shakespeare to memory; and might read a large and solid course of history, and of religious evidences, and be well acquainted also with the current literature of the day. I failed considerably; but I sped on joyfully, while health and strength lasted. I was between nineteen and twenty when I began to commit Ruddiman's 'Rudiments' to memory, thinking it was better to begin to learn Latin with the book that Lee used, though I found afterward I might have done better. I committed almost the entire volume to memory—notes and all. Afterward I found Lyon's small Hebrew Grammar on a stall, bought it for a shilling, and practised Hebrew writing, as the surest means of beginning to learn, every Sunday evening. I got hold of a Greek Grammar about a year after, but did not master it thoroughly, because I thought it better to keep close to the Latin for some time. I also picked up a small French Grammar; but that seemed so easy that I thought I could master it without care or trouble."

Historical studies or grammar were his employment on week-day mornings, when he rose at three or four, till seven o'clock, when he sat down in his stall. A book or periodical "in my hand while I breakfasted" gave him another half-hour's reading, while from one to two o'clock he passed "eating my food with a spoon after I had cut it to pieces, and having my eyes on a book all the time." He worked at his trade till eight, and then commenced his studies in earnest, committing "Hamlet," word for word, to memory, for one thing, which he repeated, as well as the propositions of Euclid, while making his shoes.

Habits of literary men.—John Calvin commenced his daily studies at five or six in the morning, reading and writing in bed for hours together. If business required him to go out, he would rise and dress, but, on his return, again went to bed. As he advanced in years, he wrote little with his own hand, but dictated to secretaries, rarely having occasion to make any corrections. Sometimes his facility of composition would fail; then he would quit his bed, attend to his out-door duties for days, weeks, and even months together, and not think of writing until he felt the power had returned. Then he would go to bed, send for his secretary, and resume his labors. —The great Cardinal Richelieu, who was a dramatist as well

as prime-minister of France, usually went to bed at eleven, slept three hours, would rise and write till eight in the morning, now and then amusing himself by playing with his cats, of which he was very fond.—Buffon, the naturalist, rose early, and worked perpetually. His great "Studies of Nature" cost him fifty years of labor, and he recopied it eighteen times before he sent it to the printers. He composed in a singular manner, writing on large-sized paper, on which, as in a ledger, five distinct columns were ruled. In the first column he wrote down the first thought; in the second he corrected, enlarged, and pruned it; and so on, until he had reached the fifth column, within which he finally wrote the result of his labor. But, even after this, he would recompose a sentence twenty times, and once devoted fourteen hours to find the proper word with which to round off a period.—Cuvier, who raised comparative anatomy to a science, never had occasion to copy his manuscript. He composed very rapidly, the proper words falling into the proper place, and every thing being arranged in a very orderly manner.—Bossuet, the French divine, who left fifty volumes of his own manuscripts, rose at four, wrapped himself up in a loose dress of bear-skin, and wrote until, from sheer fatigue, his hand refused to hold the pen. Then he would return to bed, take the sleep of exhaustion, and, on awaking, go through the same process again.

Military Ballooning—Story of the Paris Siege Balloons.—The London *Echo* summarizes an interesting account just published of the doings of the Paris siege balloons, which show that ballooning is by no means so dangerous a mode of travelling as many would have us believe. Out of 64 balloons which left the French capital, only two came to a bad end, and as these were lost at sea trying to escape the enemy, it is but fair to suppose that they would otherwise have descended safely. Curiously enough, a northerly wind, which would obviously have been the most favorable for driving the balloons to the South of France, and therefore out of reach of the enemy, seems rarely to have helped the besieged. This fact alone added much to the difficulties to be encountered by the aerial navigators in keeping out of harm's way, and really the only wonder is that in so many of the voyages, being made in a northeasterly direction, there were not more captures effected. Only five balloons were actually taken by Germans, although, as may be supposed, many had narrow escapes, sixteen in all falling within the enemy's lines. Two of these there was no chance of saving, for they went right over into hostile territory, one of these unfortunate conveyances descended into Prussia and the other in Bavaria. Several accidents happened to the aeronauts in their descent, but if we except the two instances of balloons going out to sea, only one of these ended fatally. Of the sixty-four balloons despatched, fifty-seven reached a safe destination, carrying 150 navigators and passengers. The duration of the voyage was, on an average, but three hours at the commencement of the service in September, 1870, but as the German troops approached nearer and surrounded the capital more effectually, it was deemed desirable to make a longer journey, and in January the average voyage was between six and seven hours. At this period, too, it was found necessary to dispatch the balloons during the night, so that they might get a fair start and be well out of rifle shot when passing over Versailles and the outposts of the German army. The most memorable voyage was that made on the 21st November, when the North Sea was traversed by a balloon which reached Christiana, after a voyage of some fourteen hours. The distance travelled was certainly not less than 1000 miles and at the rate of seventy miles an hour—beyond a doubt the fastest rate of locomotion on record. The balloons themselves were constructed of oiled silk and mostly contained some 2000 cubic metres of gas. They were designed and manufactured under the superintendence of M. Goddard, whose fame as an aeronaut was well established before the siege. A number of volunteers from the French navy, chosen for their peculiar fitness for the service were trained to navigate the balloon. Most of the balloons carried passengers, and generally several hundred weight of despatches, together with a basket of pigeons to be employed as return messengers. In some instances, too, dogs were carried out, in the hope that these would find their way back into Paris, laden with letters for the besieged; but there was no instance, we believe, of these animal's fulfilling the hopes of their sanguine owners.

The manner in which news was conveyed by aid of these balloons at very regular intervals from the 23d September, 1870, until the 28th January, 1871, will long be remembered. The 50,000 messages which were actually sent into the beleaguered City, between the same dates, by means of pigeons brought out by the aeronauts, must all be put down to the credit of the balloon service, so wonderfully organized and effectively carried out.

Old Scotch songs.—"Up in the Morning Early."—I believe that the oldest printed Scotch air is generally conceded to be "Up in the morning early." This was a great favourite of Queen Mary (the Consort of William the Third,) and on one occasion she gave great offence to Purcell by preferring its quaint melody and sly humour to

his finished classical compositions. Another very ancient melody, and one far too little known, is called "Braw, Braw Lads." Burns has set to it words full of a wild, tender happiness; and the celebrated Dr. Haydn has left a manuscript arrangement of the air, on which he has inscribed (doubtless in the best English he was master of,) "This one, Dr. Haydn favourite song."

"Auld Robin Gray."—The private history of "Auld Robin Gray" is amusing, and shows how near together are the fountains of mirth and pathos. It was composed by Lady Ann Lindsay just a century ago to be sung to a very ancient air called "The Bridegroom Greets," of which she was passionately fond. The music was exquisite, but the old words were very objectionable; so she determined to give some little history of virtuous distress to its plaintive tones. One day while attempting this in her closet, she called out her young sister—"I am writing a ballad my dear; I am oppressing my heroine with misfortune; I have sent her Jamie to sea, and broken her father's arm, and made her mother fall sick, and given her auld Robin Gray for a lover; but I wish to load her with a fifth sorrow within the four lines, poor thing! "Help me to one!" "Steal the cow, sister Annie, said the little Elizabeth; and the cow was immediately lifted and the ballad completed. Lady Ann's charming little romance is still sung, but it was set by a clergyman called Lewes in 1828 to the eminently beautiful melody which is now popularly and universally known as "Auld Robin Gray."

Something for young men.—Few things in the lives of young men are so impressive, or so full of valuable suggestions, as their frequent laments over lost opportunity for mental or moral culture.

In his autobiography, Sir Walter Scott says:

"If it should ever fall to the lot of any youth to peruse these pages, let such a youth remember it is with the deepest regret that I recollect in my manhood the opportunities for learning which I neglected in my youth, that through every part of my literary career I have felt pinched and hampered by my own ignorance, and that I would at this moment give half the reputation I have had the good fortune to acquire, if by doing so I could rest the remaining part upon a sound foundation of science and learning."

Edmund Burke grew wise in this respect while not too late to retrieve the most of his errors and losses, for before his youth was entirely past he wrote to a friend:

"What would I give to have my spirits a little more settled! I am too giddy; this is the bane of my life; it hurries me from my studies to trifles and I am afraid it will hinder me from knowing anything thoroughly. I have superficial knowledge of many things, but scarcely the bottom of any."

Washington Irving, when giving counsel to a young friend, exclaimed in the bitterness of his heart:

"How many an hour of hard labor and study have I had to subject myself to, to atone in a slight degree, for the hours that I suffered society to cheat me out of."

Even Josiah Quincy, the last man in the world that we should have suspected of having wasted a moment in his daily life, laments more than once his "neglect for that mental and moral cultivation" which he regards as the "noblest of human pursuits." On one occasion he says:

"I resolve therefore to be more circumspect, to hoard my moments with a more thrifty spirit—not to listen to the suggestions of indolence, and so quicken that spirit of intellectual improvement to which I devote my life."

It will do no young man the least harm to ponder the lesson to be learned from these eloquent confessions.

The history of the trials of different marshals of France who have been called on to answer for their acts since the office was first instituted by Francis I., is hardly of a nature to console Marshal Bazaine. Only five marshals of France have been tried for their lives by regular tribunals, and all five were found guilty and executed. Marshal de Retz, who was the first holder of the highest military dignity in France, was brought to trial for high treason, or rather for repeated acts of rebellion against the authority of his liege lord John VI., Duke of Brittany. Found guilty not only of the crime with which he was originally charged, but others still more heinous, the Marechal de Retz was hanged and his body burned in 1440. The next offender was Marshal Biron the friend and companion at arms of Henry IV. In spite of all the favours heaped on him by his royal master, Marshal Biron was found guilty of conspiracy with the King of Spain against the first of the Bourbons. Henri IV. would have pardoned him if he would have confessed his crimes; but on his refusal to admit his guilt, the King allowed the sentence to be carried out, and Marshal Biron was decapitated on the Place de Greve in 1602. Marshal de Marillac, who was executed in 1632 for conspiracy and rebellion against Cardinal Richelieu, was the third marshal of France who perished on the scaffold. Marshal de Montmorency, who was executed in the same year

on a similar charge, was another of the victims of the Cardinal. The last of the marshals of France who have undergone a capital sentence was the best known and most celebrated of them all, Marshal Ney, shot on the 7th of December, 1815, for fidelity to his old and treachery to his new master. But Marshal Bazaine is the first marshal of France arraigned on a charge of bad conduct in the face of the enemy.

A Distinctive Class of English University Men.—In the heart of my deep admiration and enthusiasm for these beautiful homes of letters, these academic groves and porches of English classics, there was always a gnawing worm of envy that Americans have no such schools, nor ever can have; and it is not the same thing for them to come here, at best they can but feel as stepsons. I think many of them would love and reverence the hallowed haunts more than the Young Britons do who have the privilege of calling them their own, and my countrymen might gain a grace which they lack. I lost my way one afternoon in the mazes of inner courts and fellows' gardens, and came out upon a green bank where a young man was lying under a tree; he had not the college-gown on, but was dressed in a rough gray suit and a straw hat with a ruby ribbon, which looked as if it might have been a young lady's sash, I liked the looks of his back before I saw his face, and asked him the way; he sprang up with an ease, simplicity, and frankness which one would not find, alas! from Boston to New Orleans, told me through which archway to turn, in a voice so clear and deep and fruity that it was a pleasure to hear him speak. Then I turned away, and he bowed and dropped, on the grass again as easily and naturally as he had got up. Now, some of my readers will wonder what in the world I mean: others will understand me; but I walked away trying to analyse this young fellow's attraction, and why our young fellows do not have it. I came to a good many conclusions, none of which were satisfactory. Our self-consciousness is partly in fault, and this might be helped, though it is not easily got rid of; but it is partly that we want the mellowing influence of venerable and beautiful surroundings; and the worm of envy gnawed again. There is a class of men (I have seen too many not to believe that they belong to a class) on whom this influence of the university seems to rest like a halo through after-life. They are sometimes to be met in London, but more often in out-of-the-way country villages, generally in the parsonages; they are not much interested in general questions, public measures and events of the day: they are seldom called upon to speak or act upon such matters, and are more wont to have prejudices than opinions: they constitute no society, they follow no leader, they make no school.—*Lippincott's Magazine.*

Niagara.—About 9,800 cubic miles of water—nearly half the fresh water on the globe—are in the upper lakes, and 18,000 cubic feet of this plunge over Niagara Falls every minute, all the water of the lakes making the circuit of the Falls, the St. Lawrence, the ocean, vapor, rain, and lakes again, in 152 years. Through the Illinois Canal 8,000,000 cubic feet of water are taken every minute from Lake Michigan to the Illinois River; through the Welland Canal 14,000 cubic feet flow every minute; from Lake Erie into Lake Ontario, and through the Erie Canal 30,000 cubic feet pass every minute from the same lake into the Hudson. Thus, 52,000 cubic feet of water which nature would give to Niagara, are diverted every minute by artificial channels, some into the Mexican Gulf and some into the bay of New York. Add this to 18,000,000, it is as a drop in the bucket, and would make no appreciable difference in the character of the Falls or their rate of recession. Was there ever a time when the Niagara was appreciably a greater river than now? We assume, then, from all the monuments the river has left of its own history that the present rate of recession would be a fair measure of the past, except at the Whirlpool and Ferry Landing. Six inches a year, measured on the channel would place the Falls at Lewiston 74,000 years ago. We have no means of knowing how long the quartzose sand-stone, which forms the lowest part of the bank at the Whirlpool, would have arrested the cataract. This stratum is 25 feet thick, and, as its southward dip is twenty feet a mile, and the slope of the river-channel fifteen feet a mile, the Falls would have to cut back through this rock more than half a mile. The halt may have been many thousand years. Add another period for the halt at the landing, and the age of the channel from Lewiston to the Horse-shoe may not fall below 200,000 years. Unquestionably the channel has been excavated since the close of the glacial epoch, which science has well nigh demonstrated occurred about 200,000 years ago. But the channel is only the last chapter in the history of Niagara.—*Popular Science Monthly.*

Biography.

The Late Charles Lever.—Within the last two or three years several of the most distinguished names have been struck off

the roll of living English authors, but there has scarcely been one the erasure of which has been regarded with more general and profound sorrow than that of Charles James Lever. Certainly no modern English novelist, with the exception of Charles Dickens, attained so wide a popularity, or more fully deserved it. It may be doubted whether the critics have, as a rule, done justice to the deceased novelist; contemporary criticism is seldom just either in praise or blame. In the case of Lever, all have agreed in extolling his exuberant wit and his unequalled skill in the delineation of Irish character; but the serious purpose which underlies the drollery, when seemingly most reckless, and the description when most picturesque, has not to our thinking been fully appreciated. Lever stood head and shoulders above the crowd of Irish reformers. From the day that he first took pen in hand, his aim was to show to his own countrymen their deficiencies, and the world at large their excellences, and this high purpose he kept constantly in view. The lives of literary men are as a general thing not very eventful, and Lever's was no exception to the rule. His biography can be summed up in a few sentences. He was born in 1809, in Dublin. Destined at an early age for the medical profession, he entered Trinity College, Cambridge, attended lectures, and took his degrees in medicine. He continued his professional studies at the University of Göttingen, where he also graduated. Returning to his native country at the time of the outbreak of cholera, he was appointed, though only twenty-three years of age, medical superintendent of a populous district in the north of Ireland, including Londonderry and the towns of Coleraine and Newtonlimavady. So well did he acquit himself in this position that in acknowledgment of his services he received the appointment of physician to the British Legation at Brussels. It was during his residence in that city that he made his first literary venture, "Henry Lorrequer," which was published as a serial, and at once secured to the author the popularity which has since ripened into fame. It is unnecessary to enumerate his works; it would be a very bold thing to pronounce any one of them the best. Perhaps it might be said of Lever's fictions, as an eminent scholar said of the books of the Iliad, "the longer of any two is the better of the two." He was perhaps most successful in depicting phases of Irish military life, though he is never otherwise than happy in describing the ludicrous shifts to which the needy Irish gentry were obliged to resort before the Encumbered Estates Court was established to put an end to their struggle to keep up an appearance on nothing. From 1842-1845 Mr. Lever edited the *Dublin University Magazine*, and the general tone of the periodical and many a racy paper which charmed its readers during that period were proofs that the office was more than nominal. On relinquishing the post, he retired to the Continent, and resided for a time in the Tyrol, subsequently removing to Florence. During his residence in Italy, he was appointed by Lord Derby Vice-Consul at Spezzia, and was afterwards transferred to a similar but more lucrative post at Trieste, where, according to the telegrams, he breathed his last. We have not attempted even a sketch of the literary career of Ireland's greatest novelist, but such a sketch would be worse than imperfect if it did not class among his most valuable contributions to literature the long series of shrewd racy paper which appeared in *Blackwood* over the pseudonym of Cornelius O'Dowd.—(*Montreal Herald.*)

EDUCATIONAL ITEMS.

The Germans have established no university for the last half-century. Their plan is to strengthen those they have, rather than to found new ones.

The president of Columbia Collège receives \$8000 a year, the professors \$6000 each. These salaries are the largest paid by any college in the country. The property owned by this institution amounts to \$3,500,000, and yields an income of nearly \$200,000.

As a proof that education is, even in Russia, on the way to progress, statistics have been forwarded us showing that in the province of Moscow at least one child in ten now enjoys the benefits of an elementary education. It should be remembered that the proportion in highly-educated countries is one in six.

Mr. Mori, the Japanese minister at Washington, has decided to have the five Japanese girls, placed under his charge, educated by the Kindergarten system, and will place them under the supervision

of Miss Loring, of Boston. Already there are four Japanese cadets at the Annapolis Naval Academy.

Quotlet's statistics of crime in France and England show that, in the former country, out of one hundred criminals, sixty-one could not read or write, twenty-seven could read imperfectly, and only twelve could read and write well. In England, thirty-six could not read at all, sixty-one could read and write imperfectly, and only three could read and write well.

Father Secchi communicates to *Les Mondes* the particulars of a violent solar explosion on the evening of the 7th of July. The internal movements of the incandescent vapors were so intense that the luminous clouds were seen to change form rapidly, their height being six times greater than the earth's diameter. The eruption continued about two hours. On the same date, an aurora borealis was seen at Madrid and in many other parts of Europe, and the magnetic perturbations were very violent at all the observatories.

Brain-work costs more food than hand-work. According to careful estimates and analyses of the excretions, three hours of hard study wear out the body more than a whole day of severe physical labor. Another evidence of the cost of brain-work is obtained from the fact that, though the brain is only one-fortieth the weight of the body, it receives about one-fifth of all the blood sent by the heart into the system. Brain-workers therefore require a more liberal supply of food, and richer food, than manual laborers.

On the 8th of February, 1875, the University of Leyden will celebrate its three hundredth year. On that day Mr. Martinus Nyloff, bookseller, of the Hague, will publish the roll of members of the University, from its foundation to the present time. The book will form a handsome double-columned quarto, and will be accompanied by an alphabetical index of names.

Scotland.—Efforts are being made for the promotion of science and art instruction in Scotland. The local papers report a series of meetings in the large towns, which appear to have been very successful. Mr. Buckmaster has forcibly pointed out what is required in the education of working men and their employers; instead of teaching boys abstractions and metaphysical ideas, as if they were all to be parishministers, they must be taught things. A knowledge of the laws and properties of matters, by which the earth is subjugated to our use, is the proper education of men who have to work on matter. Several local committees have been appointed to co-operate with the Science and Art Department in promoting scientific instruction in Scotland.

A work of much interest to teachers and advanced students is Professor Hallowell's "Geometrical Analysis." The leading features of this book are, the construction and solution of various geometrical problems from analysis, by geometry, algebra, and the differential calculus; the geometrical construction of algebraic equations; and a mode of constructing curves of the higher order by means of points. Each problem is first analysed, then constructed, demonstrated, and the method of calculation by plane trigonometry clearly indicated. The value of the system here presented and rendered available for both teachers and pupils can scarcely be overestimated, especially when we consider the admirable mental discipline which results from the use of the analytic method in any scientific study.

A Vienna contemporary speaks of an encouraging phenomenon in the promotion of practical education. The Society of Stenography in Austria has opened a competition in shorthand-writing to the pupils of the middle-class schools in Vienna. It appears from this and many others matters that in Austria as well as in the German Empire time is looked upon as money. In Belgium also the practice of shorthand-writing has of late been strongly recommended as a useful branch to be added to the curriculum of scholastic instruction.

According to the census of 1870, the total number of schools in the United States was 141,629, were males, and 127,713 females. The total number of pupils was 7,209,938, 3,621,996 being male, and 3,587,942 female. The total income of all the schools was \$96,404,726, of which \$3,663,785 came from endowments, \$61,746,039 from taxation, and \$29,992,902 from all other sources, including tuition. The total income reported is nearly three times that for 1860, and nearly six times that for 1870. It is considered quite impossible that there should have been any such increase; and the apparent augmentation is, without doubt, referable to a failure on the part of the former census officials to secure complete returns. Of the total number of schools reported, the public schools were 127,059, classical, professional, and technical, 2545, and others, 14,024. The total number of teachers in the public schools was 183,198; and in the classical, professional, and technical, 12,767. The number of pupils in the latter class was 245,190, and in the public schools, 6,228,069.

The London *School Board Chronicle*, speaking of Mr. Walford's "Juvenal," the most recently issued volume of that entertaining series, "Ancient Classics for English Readers," compares it to Mr. Theodore Martin's "charming Horace," of the same collection, and adds, "We like the divisions into which Mr. Walford has arranged

the treatment of his difficult subject, wherein he discusses the most interesting points in the life of Juvenal, compares Horace and Juvenal as satirists, pictures in colors neither too strong nor too vivid the moral phenomena of imperial Rome as it appeared in Juvenal's time, as well as its philosophy and religion (if superstition of the grossest and atheism of the most pronounced character may so be called); and delights us with a review of the state of literature and the condition of the *litterati* in the imperial city." In concluding its criticism, the *Chronicle* remarks, "We cannot part from Mr. Walford's little book without acknowledging that we have learned much from its pages, and have been much charmed by a work that will add considerably to the reputation of one of the most mature and most accomplished Latin scholars yet among us."

The London School Board is still actively engaged in procuring the dimensions of existing school-rooms, and has just sent out forms to schools recently examined by the inspectorate and judged inefficient, requesting the managers to improve the teaching power of such schools, and so enable them to keep down the rates. This has only been the case where the buildings have been judged suitable for school purposes.

Three prizes have been placed by the Joiners' Company at the disposal of the Birkbeck Literary and Scientific Institution for the encouragement of technical education. The same company was pleased last year to present two prizes for a similar purpose. Since its foundation, in 1823, the Birkbeck Institution has continued to impart instruction in the arts and sciences. In so doing it has carried out the design of its benevolent founder, Dr. Birkbeck, whose efforts in this respect will be remembered by many. The council hopes that many other of the City companies will be led to follow in the steps of the Joiners' Company by instituting prizes for the extension of technical education.

The principle that it is lawful to learn from the enemy seems to have been adopted in France. Compulsory drill for schoolboys has been introduced, and the enemy's language is to be taught at the Polytechnic Institutions and the military school of St. Cyr. From the 1st January, 1873, lectures at both establishment in German are to be given.

Drawing has been adopted as a branch of instruction in all the departments of the Public Schools of Philadelphia, except the Primary, and in this department it will be taught as a matter of course. This is considered by the friends of education in that city a very gratifying step in advance.

Of Schoolmasters now Bishops.—Of the famous men of England now living, who were formerly schoolmasters, are the Archbishop of Canterbury, who was master of Rugby, the Bishop of London, who was master of Islington School, and the Bishop of Lincoln, who was master of Harrow.

Don. In the middle ages the professors of the University of Oxford were called "Dominus," or "Don." In the case of the learned professor whose name is known to scholars as "Duns Scotus," the title was of course conferred, and the opprobrious name, "dunce," came into use somewhat on the *lucus a non lucendo* principle. Hence the common term "dunce."

Oxford.—The nobleman's gown, and the gold "tuft" on the velvet cap which was formerly worn by peers' sons at Oxford, is now a thing of the past; the "gentleman commoner's" silk gown, too, is all but extinct in the University, and quite extinct at Christ Church, where it formerly prevailed most extensively. Is this a sign of the increasing "liberty, equality, and fraternity" which mark the present age?

An experiment in Saxony.—A novel and most interesting experiment in the field of elementary instruction has just been resolved upon in Saxony. Hitherto, as everywhere else, so in that small but highly-developed kingdom, the youth of the lower orders, upon being apprenticed to a trade, have been left at liberty to forget the little they have learned at school. Attendance at Sunday school and evening instruction provided by the State and charitable societies was perfectly optional. By a law just passed this liberty is abridged, and compulsory attendance at evening schools exacted for a period of three years. This is the first time, if we are not mistaken, in the annals of the world, that an attempt has been made by a State to extend the education of the humblest classes beyond the merest rudiments, and after they have entered upon the business of life. Saxony, already the best taught portion of Germany, will by the new law be more than ever in advance of her sister States.

Schooldays and Festivals in Switzerland.—The festivals and holidays of a Switzer are connected with his life at school. Education is made the pretext for a feast. On going to school there is a feast; on leaving school there is a feast; at every stage of his advance there is a feast. There is a vacation feast, assembling feast; when a new teacher comes there is a feast, and when a teacher leaves

there is a feast. The school is made to him by public and private acts a centre of all happy thoughts and times. It shares the joys of home and the rewards of church. At school a Swiss boy finds his mates, with whom he learns to sing and play, to drill and shoot. The teacher is to him a father. With this teacher he will grow into a man, assisted on his way with care and love, unmixed with either foolish fondness or paternal pride. With him and with his mates, the lad will take his country strolls, collecting rocks and plants, will push his boat across the lake, dive into the secret of the ancient waterfolk, will pass by train into some neighbouring commune where the arts are other than he sees at home. All bright and pleasant things are grouped about him; and in after time, when farm and counter occupy his cares, these classroom days will seem to him the merriest of his life.—“*The Switzers*,” by W. Hepworth Dixon.

—Children hunger perpetually for new ideas. They will learn with pleasure from the lips of parents what they deem it drudgery to study in books; and, even if they have the misfortune to be deprived of many educational advantages, they will grow up intelligent if they enjoy in childhood the privilege of listening daily to the conversation of intelligent people. We sometimes see parents who are the life of every company which they enter, dull, silent, and uninteresting at home among their children. If they have not mental activity or mental stores sufficient for both, let them use what they have for their own households. A silent house is a dull place for young people—a place from which they will escape if they can. How much useful information, on the other hand, is often given in pleasant family conversation, and what unconscious, but excellent mental training in lively social argument. Cultivate to the utmost all the graces of home conversation.

—A mathematical gentleman, named Benson, has reformed Euclid, so as to “do away with the illogical *reductio ad absurdum*,” has squared the circle; and finally, proved that the inscribed dodecagon, is exactly equal to the circumscribing circle. Now, Mr. Benson, please favor us with “perpetual motion.”

According to a decision of the Hungarian Ministry, the native Magyar tongue is to be exclusively used by the railway officials. Latin has long been the polite and official language of Hungary; but we doubt whether Cicero himself could find equivalents for “shunting,” &c.

Some points for young teachers.

Do not assign a lesson for young pupils to prepare in half an hour which, to prepare yourself upon so as to hear it without a book, would require two hours.

Have common sense enough not to expect your pupils to be more thorough in the lesson without a book than you are with the book.

Be just enough not to use a book at a recitation when you do not permit the pupils to do so.

Have a definite, fixed length of time for your recitations and never overreach it.

If you are forgetful, make a pupil in your class monitor, to tell you when to stop the lesson in time to hear the review, or give the preparatory drill.

Introduce every recitation by reviewing briefly the preceding lesson.

Conduct the recitation with a view to having the pupils realize the few points involved.

Take time, before excusing the class, to recapitulate points made.

Just before assigning the next lesson, give preparatory drills on the coming hard points.

Be sure that the whole lesson has tested the *reasoning power*, not the memory of your pupils.

Situation as Teacher Wanted.

A female teacher, holding an Elementary diploma from the McGill Normal School, who has had several years experience in teaching in the old country and in Canada, is desirous of obtaining a situation as teacher.

Best references can be given. Apply to
MINISTRY OF PUBLIC INSTRUCTION

A female teacher, holding a First Class (Elementary) diploma wants a situation. Unexceptionable references given.

Address (post paid) “Teacher,”
St. Joseph de Wakefield, Ottawa County P. Q.

Teacher wanted.

For the Protestant school at Lake Beauport. A male teacher preferred. Liberal Salary will be given.

Address: GEORGE SMITH,
President School Commr.,
Lake Beauport, Quebec.

IMPORTANT TO TEACHERS.

A COMPENDIUM OF MENTAL ARITHMETIC

FOR THE USE OF SCHOOLS

BY

F. E. JUNEAU.

Sold by all Booksellers.

Meteorological Observations.—From the Records of the Montreal Observatory, Lat. 45° 31' N., Long. 4h. 51m. 11 sec. west of Greenwich. Height above the level of the sea, 182 feet. For the month of Sept., 1872. By CHARLES SMALLWOOD, M.D., LL.D., D.C.L.

DAYS.	Barometer at 32°			Temperature of the Air.			Direction of Wind.			Miles in 24 hours.
	7 a. m.	2 p. m.	9 p. m.	7 a. m.	2 p. m.	9 p. m.	2 a. m.	2 p. m.	9 p. m.	
1	29.884	29.850	29.850	54.0	73.1	62.5	NW	W	W	227.11
2	7820	.898	.961	59.5	70.0	54.9	W	NNE	NNE	242.17
3	30.026	.954	.975	49.1	64.0	53.0	NNE	NNE	NNE	207.12
4	.006	.900	.876	47.4	69.0	57.0	NNE	W	W	211.17
5	29.874	.834	.850	52.1	76.0	61.8	WSW	W	W	84.01
6	.890	.809	.887	58.4	79.0	69.3	S	S	S	61.13
7	.871	.862	.856	66.0	80.1	70.0	S	S	NNE	246.12
8	.900	.881	.960	69.6	76.1	66.0	W	W	W	214.16
9	30.126	30.200	30.271	58.1	78.9	62.0	NE	NE	NE	112.04
10	.251	.223	.250	54.3	74.8	68.0	NE	S	SE	96.24
11	.200	.176	.150	62.0	68.2	63.0	S	S	S	78.12
12	.052	29.962	29.900	65.0	79.9	72.0	S	S	S	201.71
13	29.901	.979	.951	64.0	67.0	63.5	S	S	W	262.24
14	30.040	30.178	30.200	56.0	72.2	57.5	NE	N	NE	104.11
15	.272	.902	.152	50.0	75.1	58.0	NNE	NE	NE	64.18
16	.026	29.965	29.972	52.8	62.7	57.8	NE	E	E	72.12
17	29.997	.913	.900	56.0	70.1	60.3	E	E	E	104.16
18	.862	.822	.810	56.0	68.0	59.6	W	S	S	87.11
19	.680	.632	.625	55.5	64.8	57.0	SE	S	W	194.27
20	.679	.776	.898	55.5	65.0	53.0	W	NW	NW	287.12
21	.932	.900	.899	47.9	70.3	56.3	W	W	W	197.00
22	.874	.950	30.000	55.5	76.0	64.4	W	WSW	NW	101.74
23	30.250	30.232	.201	56.0	63.8	59.6	NE	NE	NE	167.17
24	.176	.175	.150	55.5	71.0	64.2	NE	N	N	86.14
25	.076	29.945	29.951	65.2	80.4	66.0	S	S	S	205.17
26	.000	.962	.875	57.0	67.2	61.0	W	W	W	64.15
27	29.852	.852	.951	58.1	69.2	56.2	S	W	W	90.71
28	30.063	30.052	30.100	48.6	64.8	54.6	W	W	W	84.12
29	29.778	.849	29.800	49.9	55.1	57.8	E	SE	S	201.10
30	.776	.826	.896	54.8	60.0	57.4	W	WSW	W	87.24
31										

REMARKS.—The highest reading of the Barometer was at 11.15 p. m. of the 9th day, and was 30.294 inches; the lowest reading occurred at 4 p. m. of the 19th day, 29.890 inch., giving a monthly range of 0.704 in. The atmospheric pressure for the month was 29.992 inches.—The highest Temperature was on the 25th day, and indicated 83° 6'; the lowest was on the 21st day, and was 45° 2', giving a monthly range or climate difference of 38° 4'. The mean Temperature of the month was 62° 61'.

Rain fell on 20 d., amounting to 6.450 inch., and was accompanied by thunder and lightning on 4 d. Aurora Borealis was visible on 2 nights.

SYNOPSIS of temperature, cloud and precipitation for Aug. 1872, compiled at the Toronto Observatory, from observations in several Provinces of the Dominion of Canada :

PROVINCE.	ONTARIO.		QUEBEC.		NOVA SCOTIA.	NEW BRUNSWICK.		MANITOBA.
STATION.	Toronto.	London.	Montreal.	Quebec.	Halifax.	St. John.	Fredericton.	Winnipeg.
Hours from which means are derived.	6, 8 A. M. 2, 4, 10, 12 P. M.	8 A. M. 2, 9 P. M.	7 A. M. 2, 9 P. M.	Maximum and Minimum.	3, 6, 9, noon. 3, 6, 9 midnight	6 A. M. 2, 10 P. M.	7 A. M. 2 & 9 P. M.	7 A. M. 2 & 9 P. M.
Mean Temperature uncorrected for diurnal variation	Magnetic Observatory		Dr. Smallwood.	Capt. Ashe, RN Lt. Murray, R A	F. Allison.	G. Murdoch		
.....	69.48	67.00	72.65	67.10	64.12	60.17	65.40	66.12
Warmest day	22	21	9	10	9	23	9	20
Temperature	78.63	79.25	81.70	78.10	73.32	67.00	78.70	80.25
Coldest day	30	30	31	31	8	8.30	30	17
Temperature	56.08	54.70	56.70	55.50	58.95	55.70	54.53	57.18
Mean of daily Maxima	78.57	80.28	80.42	76.60	74.78	66.71	73.80	81.88
Mean of daily Minima	61.22	55.70	64.44	57.60	56.46	54.94	56.90	52.66
Highest Temperature	91	92.0	94.0	87.0	93.1	80.00	89.0	93.5
Date	22	12	9	10	9	23	9	24
Lowest Temperature	51.0	46.0	51.0	49.0	47.9	48.0	45.0	43.3
Date	30	31	31	29	2	30	30	29
Percentage of Cloud	56	47	31	50	66	71	57	31
Depth of Rain in inches	2.405	2.551	3.320	7.330	6.824	6.755	3.820	1.850
Number of days without rain	12	18	15	17	16	19	15	25
Number of days in which rain fell	19	13	16	14	15	12	16	6
Depth of snow in inches
Number of days in which snow fell
Total depth of rain and melted snow

METEOROLOGICAL OBSERVATIONS.

—Observations taken at Halifax, N. S. during the month of August, 1872, Lat. $44^{\circ} 39'$ north; Long. $63^{\circ} 36'$ west; height above the Sea 175 feet, by Sergt. Thurlin, A. H. C. Halifax.

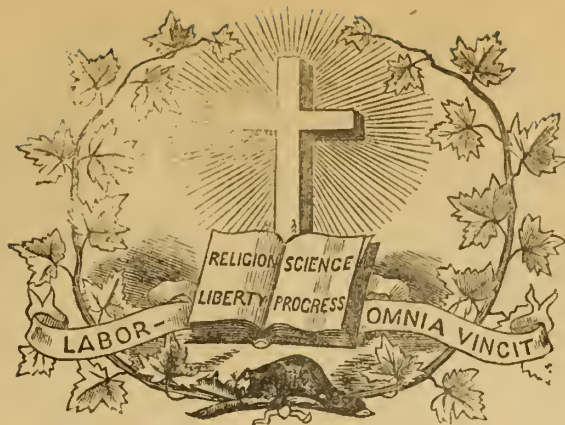
Barometer, highest reading on the 21st	30.176 inches.
“ lowest “ “ 31st	29.495
“ range of pressure681
“ mean for month (reduced to 32°)	29.830
Thermometer, highest in shade on the 9th	93.0 degrees.
“ lowest “ “ 2nd	43.8
“ range in month	49.2
“ mean of all highest	76.7
“ mean of all lowest	53.7
“ mean daily range	23.0
“ mean for month	65.2
“ highest reading in sun's rays	135.2
“ lowest on grass	36.8
Hygrometer, mean detection of dry bulb	68.2
“ mean of wet bulb	63.6
“ mean dew point	60.0
“ elastic force of vapour518
“ weight of vapour in a cubic foot of air	5.7 grains.
“ weight required to saturate do	1.8
“ the figure of humidity (Sat. 100)	75
“ average weight of a cubic foot of air	521.7 grains.
Wind, mean direction of North	8.50 days.
“ “ East	2.00
“ “ South	9.75
“ “ West	10.75
“ daily force	2.0
“ daily horizontal movement	233.0 miles.
Cloud, mean amount of (0-10)	7.1
Ozone, mean amount of (0-10)	2.4
Rain, number of days it fell	10
Amount of rain collected on ground	7.36 inches.
Fog, number of days	7

JOHN THURLING,
Sergt. A. H. C.,
Halifax.

—Observations taken at Halifax, N. S. during the month of September, 1872, Lat. $44^{\circ} 39'$ north; Long. $63^{\circ} 36'$ west; height above the level of the Sea, 175 feet; by Sergt. Thurlin, A. H. C.

Barometer, highest reading on the 24th	30.340 inches.
“ lowest “ “ 20th	29.429
“ range of pressure911
“ mean for month reduced to $32^{\circ} 0'$	29.818
Thermometer, highest in shade on the 8th	84.1 degrees.
“ lowest “ “ 11th	38.7
“ range in month	45.4
“ mean of all highest	70.2
“ mean of all lowest	48.3
“ mean daily range	21.9
“ mean for month	59.2
“ highest reading in sun's rays	129.8
“ lowest reading on grass	28.0
Hygrometer, mean of dry bulb	62.4
“ mean of wet bulb	58.4
“ mean dew point	55.0
“ elastic force of vapour433
“ weight of vapour in a cubic foot of air	4.9 grains.
“ weight required to saturate do	1.3
“ the figure of humidity	77
“ average weight of a cubic foot of air	528.1 grains.
Wind, mean direction of North	8.25 days.
“ “ East	0.00
“ “ South	3.75
“ “ West	18.00
“ daily by horizontal movement	218.7 miles.
“ mean daily force	2.2
Cloud, mean amount of (0-10)	6.6
Ozone, mean amount of (0-10)	3.2
Rain, number of days it fell	9
Amount collected on ground	1.44 inches.
Fog, number of days	4

JOHN THURLING,
Sergt. A. H. C.,
Halifax.



THE JOURNAL OF EDUCATION

Devoted to Education, Literature, Science, and the Arts.

Volume XVI.

Quebec, Province of Quebec, November and December, 1872.

Nos. 11 & 12.

TABLE OF CONTENTS.

The Study of Modern Languages	153	year 1870 and for part of the year 1871.....	163
Programme of Instruction and Examination for Irish National Schools, and Scale of Results' Fees.....	154	Provincial Association of Protestant Teachers of the Province of Quebec.....	171
The Training of Female Teachers in France.....	158	The Protestant Institution for the Deaf and Dumb, Montreal.....	174
Syllabus of Latin Pronunciation	158	The Queen's Statue.....	175
POETRY: The Star of the Magi and of Bethlehem.....	159	Formal Presentation of the Queen's Statue to the Citizens of Montreal.....	176
Official Notices.....	159	The Boston Fire.....	178
EDITORIAL: Contributors to the Journal in the past year—Subjects for next year—School Inspectors and the Journal of Education;	162	Five Texts from the Boston Fire	179
Report of the Minister of Public Instruction for the		England and Australia	179
		Australia and Canada	180
		Biographical Sketches	180
		Books and Annals	181
		Advertisements	182
		Meteorology	183

The Study of Modern Languages.

The question of the advantages and disadvantages of making Latin and Greek studies the primary part of education has been discussed in almost all its conceivable bearings, and notwithstanding the eloquence and erudition that have been injected into the discussion, the question remains unsolved, and pagan literature, pagan ethics and pagan philosophy still hold their ascendancy in almost all the schools of modern times. It is not our purpose to enter into this discussion. Our object is simply to put in a plea in behalf of the study of modern languages. The importance and necessity of this study are becoming every day more and more apparent, and yet it does not seem that this fact receives the attention it deserves. No measures are taken to meet the exigency it clearly indicates. This indifference, or delinquency, arises, in part, from the reluctance of our institutions to introduce any change into the routine of an established curriculum. Innovations in this regard are held to be dangerous in principle, and suggestive, not so much of modifications of a system good in character yet carrying

with it very perceptible defects, but a total destruction of the system itself. This apprehension is indulged in to such an extent that it assumes at last all the characteristics of inveterate and morbid prejudice.

The educated, as contradistinguished from the masses of the people, may be divided into two classes: those who seek an education suited to their position in life, and adapted to the pursuits they are compelled, from the influence of circumstances, to follow; and those who, from affluence and leisure, can select a system of education in consonance with their tastes, mental power and intellectual inspiration. The object of the first is to compress within a very limited space of time as much practical learning as can be made available for the attainment of practical ends. To confine this class—by far the larger of those who attend colleges—to the exclusive duty of studying Latin and Greek is simply to burden them with a labor that can never reach to a maturity of fruition. They learn neither Latin nor Greek; and unfortunately they learn nothing else—not even their own vernacular. But if this result had only its negative side, the evil might be both less conspicuous and less pernicious. But the result has a side of positive evil which it were well to weigh carefully. To almost all boys—the two or three first years of study in Latin and Greek are years of painful drudgery, engaged in without spirit, and submitted to by stress of discipline, not always of the most discreet and paternal kind. In this process there is no taste evoked, no habit of thought cultivated, no power of mental combination developed, no discriminating judgment exercised. The only discernible advance that has been made is found in the readiness with which the memory adopts, without incorporation, meaningless words and useless phrases. Thus armed, at the end of the second or third year at college, the boy of sixteen passes into the active pursuits of life—to the business of his father, or to the more independent movement of shifting for himself. It is not difficult to imagine the stress of intellectual inanity that impels him into that current of sensational literature, which whirls him along with its flow, amid dangers of the most serious character. How many succumb to the danger is only too well known! Now is it, or is not, possible that this serious evil might

be eliminated from our system of education by introducing into it a thorough and comprehensive study of modern languages? This study will invite to it, from inherent taste and judicious culture, the man of letters who, with leisure at command and wealth at his disposal, has passed through the regular collegiate curriculum. But is it so with the other class we have referred to? We think not; and the few exceptions that might be urged only prove the rigorous certitude of the rule. Wherefore, in our judgment, it would be a boon of unmeasured value, if, to this class, the treasures of taste, critical art and elevated thought, crystallized in modern languages, could be opened at a period when the mind, quickening with the spirit that is to guide it, is preparing for an upward flight; and the heart, rich in its young emotions, is plastic and ready for the impressions of the good, the beautiful, and the true. The mind is stimulated to renewed exertions as it feels its accretions of thought and knowledge gathering and deepening around it. The study of modern languages opens up this consciousness and supplies this stimulant. Especially is this true of the Italian language; but it is also relatively true of the French, Spanish, and German languages. There are passages in Dante especially, which, for depth of thought, boldness of conception, melody of numbers and beauty of expression, have no examples to surpass them in Greek or Latin writers. The same is partially true of other modern languages. They constitute mines of richest ores whose value the American student is never, or rarely, invited to consider; whose constituents he is never taught to analyse, and fuse, and mould into absolute forms of beauty and excellence. Under the careful guidance of competent leaders the deepest intricacies of these mines would be laid bare to his curiosity in two or three years of judicious labor; and his toil would be rewarded in an improved taste, increased incentives to laudable ambition and a higher intellectual life, wherein the horizon of knowledge would enlarge and brighten, and the nobler aims and purposes of actual life receive a new impulsion and surer success.

But independent of the purely æsthetic side of the question, there is a practical side which addresses itself to the utilitarian sense of the age. Railroads, telegraphs, and other improvements of a kindred character are totally changing the social, industrial and commercial relations of the nations of the world. We are not certain that these changes, sudden, stupendous, startling as they are, will bring confirmed happiness to humanity, as many would have us believe. But the momentum they have imparted to the social forces of the world cannot now be impeded without imparting to the entire social system such a shock as would rend and convulse the whole system, as an earthquake rends and convulses the earth which it upheaves. We therefore take things as we find them, and leave the gestation of the future to Him who alone knows and foresees all things. These improvements are bringing nations into familiar intercourse with one another. The language of one is not the language of all; and hence, in order that this intercourse may have an unrestrained and kindly influence, it must have a common medium for the transmission of common wants, purposes and designs. In Europe the general knowledge of the French language supplied this medium—the French being the court language of many of the European nations. But this is destined to change with other important changes now being wrought out upon the European Continent. Russia and Bismark will strangle out the French language in more than the half of civilized Europe, and substitute for it the Slavonic and German tongues. As this purpose develops itself and grows into importance, the greater will become the need of studying

modern languages. Our national deficiency in this respect will render it more necessary for us to make greater exertions. It is really humiliating to observe how ignorant of foreign languages are our diplomats abroad and our statesmen at home. It is a reproach on the national character, as well as on the institutions in which our statesmen have been educated, in so far as they have received any education at all. In the national idea we are all born statesmen and orators; and culture and education belong only to the effete and crumbling nationalities of Europe! Of course our special concern lies with our Catholic colleges and schools. We see no reason why this order of things should continue; and we confidently hope that some one of our many excellent institutions will take the initiative in this work of reforming the curriculum of studies, so as to bring it within the measure of present needs, while supplying, in the higher regions of education, all that could be required for thorough culture both in literature and science.

We feel satisfied that the institution which shall first dare to undertake this work and prosecute it with judicious care and resolute persistence will achieve the desired success and secure from its patrons that character of gratitude which will be an earnest of more substantial benefactions.—[*Baltimore Mirror*.]

Programme of Instruction and Examination for Irish National Schools, and Scale of Results' Fees.

INFANTS.

Fee, 3s.

1. Over 4 and under 6 years of age:—

To know the letters of the Alphabet, and to spell and read words of two letters.

Fee, 3s.

2. Six years and under 7 years of age:—

To read and spell to the end of second section of first Book.

N. B.—Individual examination of Infants in the above programme may be dispensed with in those Schools ONLY in which there is BONA FIDE provision made for the systematic training of Infants.

FIRST CLASS.

1. READING.—*Fee, 2s.*

To read correctly lessons in the latter half of the first Book.

2. SPELLING.—*Fee, 1s.*

- (a.) To spell correctly the words arranged in columns at the head of the lessons in the first Book.
- (b.) To spell phrases or short sentences selected from the lessons in the first Book.

3. WRITING.—*Fee, 1s.*

To transcribe on slate any short sentence from the latter half of the first Book.

4. ARITHMETIC.—*Fee, 1s.*

- (a.) To read and set down numbers up to, and including, three places of figures.
- (b.) To know the Addition Table.
- (c.) To add on slate or blackboard three numbers, each not exceeding two places of figures.

SECOND CLASS.

1. READING.—*Fee, 2s.*

- (a.) To read correctly, and with due attention to pauses, lessons in second Book to page 150.
- (b.) To answer simple questions on the subject-matter, and to point out on the map places referred to in the lessons.
- (c.) To repeat correctly at least four of the pieces of poetry.

2. SPELLING.—*Fee, 1s.*

- (a.) To spell correctly the words arranged in columns at the head of the lessons to page 150 in second Book.
- (b.) To know the meanings of these words.
- (c.) To spell phrases or short sentences *selected from the prescribed lessons in Second Book.*

3. WRITING.—*Fee, 1s.*

- (a.) To transcribe on paper with correct spelling any short sentence in second Book to page 16.
- (b.) To exhibit in copy-books at least sixty copies of the 1st or 2nd number of any approved series, *written on sixty different days* since the preceding annual inspection—each copy to be dated.

4. ARITHMETIC.—*Fee, 2s.*

- (a.) To read and set down any number up to, and including, four places of figures.
- (b.) To know the Addition and Subtraction Tables.
- (c.) To work on slate questions in simple Addition of not more than five addends of three places each, and easy questions in simple subtraction.

5. NEEDLEWORK.—*No. Fee.*

To know how to hem, or to do plain knitting.

THIRD CLASS.

1. READING.—*Fee, 2s.*

- (a.) To read with ease and correctness the lessons from page 150 of second Book to page 60 of third Book.
- (b.) To be fairly acquainted with the subject-matter of *these lessons.*
- (c.) To repeat correctly five of the pieces of poetry *within the same limits.*

2. SPELLING.—*Fee, 1s.*

- (a.) To write From dictation on slate an easy sentence from the prescribed portion of second Book.
- (b.) To spell correctly the words arranged in columns at the head of the lessons, and to know their meanings.

3. WRITING.—*Fee, 1s.*

- (a.) To transcribe on paper, with correct spelling, any four lines from the prescribed portion of second Book.
- (b.) To exhibit in copy-books at least *ninety* copies in round hand or elementary small hand, *written on ninety different days* since the preceding annual inspection—each copy to be signed and dated by the pupil.

4. ARITHMETIC.—*Fee, 2s. 6d.*

- (a.) To read and set town any number up to, and including, six places of figures.
- (b.) To know the Multiplication and Pence Tables.
- (c.) To work on slate or paper sums in all the simple rules, and also sums in Addition of Money not exceeding five addends.

5. GEOGRAPHY.—*Fee, 6d.*

To know the outlines and leading features of the Map of the World.

6. NEEDLEWORK (GIRLS).—*Fee, 6d.*

To know how to hem and to do plain knitting.

FOURTH CLASS.

1. READING.—*Fee, 2s.*

- (a.) To read with ease and correctness the lessons of the third Book from page 60 to the end.
- (b.) To be fairly acquainted with the subject-matter of the lessons.
- (c.) To repeat correctly six of the pieces of poetry.

2. SPELLING.—*Fee, 1s.*

- (a.) To write from dictation on paper a passage of six or seven lines selected from the third Book.
- (b.) To spell correctly the words arranged in columns at the head of the lessons, and to know their meanings.

3. WRITING.—*Fee, 1s. 6d.*

- (a.) To transcribe on paper, with correct spelling and and punctuation, any six lines selected from the third Book.
- (b.) To exhibit in copy books at least ninety copies in fair small hand, *written on ninety different days* since the preceding annual inspection—each copy to be signed and dated by the pupil, and *to be kept neat and free from blots.*

4. ARITHMETIC.—*Fee, 2s. 6d.*

- (a.) To know Numeration and Notation *well*, and all the *more useful* arithmetical tables.
- (b.) To perform *mentally* easy exercises in Addition and Subtraction; and to work on slate or paper, *accurately and speedily*, a sum of seven lines in Addition of Money.
- (c.) To work on paper questions in all the Compound Rules and Reduction, and easy questions in simple Proportion.

5. GRAMMAR.—*Fee, 1s.*

To be well acquainted with the definitions of the parts of speech, and to distinguish the parts of speech in an ordinary sentence.

6. GEOGRAPHY.—*Fee, 1s.*

- (a.) To know the ordinary geographical definitions.
- (b.) To be acquainted with the Maps of the World, Europe, and Ireland.

7. NEEDLEWORK (GIRLS).—*Fee, 1s.*

To exhibit fair proficiency in hemming, stitching, and top-sewing, and in plain knitting.

FIFTH CLASS.

1. READING.—*Fee, 2s.*

- (b.) To read with fluency, correctness, and intelligence the fourth Book of Lessons.
To read also Parts III. and IV. of the *Agricultural Class Book*, or two sections of any other agricultural treatise approved by the Board (or, *in case of girls, the Girls' Reading Book*).
- (c.) To answer intelligently on the subject-matter of the lessons of both books.
- (d.) To repeat correctly six of the poetical pieces in the fourth Book.

2. SPELLING.—*Fee, 1s.*

- (a.) To write from dictation, on paper, with correct spelling, an ordinary passage of *six* or *seven* lines from the fourth Book.
- (b.) To spell ordinary words and phrases selected from the fourth Book or the Girls' Reading Book.

3. WRITING.—*Fee, 1s. 6d.*

- (a.) To write a neat legible hand with ease and freedom.
- (b.) To exhibit in suitable books ninety pages of well-written school exercises, executed *on ninety different days* since the preceding annual inspection—each page to be signed and dated by the pupil—and *at least thirty of these exercises to be letters on simple subjects.*

4. ARITHMETIC.—*Fee, 2s. 6d.*

- (a.) To know the numeration and notation of Decimals, and all the arithmetical tables, and to be able to write out on paper any of the latter in correct form.
- (b.) To perform simple arithmetical questions *mentally*, and to work on slate or paper, *accurately and speedily*, a sum of ten lines in Addition of Money.
- (c.) To work neatly, on paper, questions in simple and Compound Proportion, Practice, and easy questions in Vulgar Fractions and Decimals.

5. GRAMMAR.—*Fee, 1s. 6d.*

- (a.) To be acquainted with the gender, number, and cases, &c., of nouns and pronouns, the comparison of adjectives, and the moods, tenses, &c., of verbs.
- (b.) To know the *principal* Latin roots, prefixes, and affixes.
- (c.) To parse simple sentences.

6. GEOGRAPHY.—*Fee, 1s. 6d.*

- (a.) To understand longitude, latitude, zones, &c.
- (b.) To know the *Maps* of the Continents.
- (c.) To be acquainted with the geography of the British Empire.

7. NEEDLEWORK (GIRLS).—*Fee, 1s. 6d.*

To be proficient in sewing and knitting, and in cutting out any simple article of dress.

SIXTH CLASS.

1. READING.—*Fee, 2s.*

- (a.) To read the fifth Book with fluency, correctness, and intelligence, and to answer intelligently on the subject-matter of the lessons.
- (b.) And, *in the case of boys*, to read and answer intelligently upon either the Agricultural Class Book [Parts II., III. and IV.], or any other treatise approved by the Board.
- (c.) To repeat correctly six of the pieces of poetry in the fifth Book.

2. SPELLING.—*Fee, 1s.*

To write on paper in a free legible hand, and with correct spelling and punctuation, a *paragraph* of six or seven lines dictated from the fifth Book.

3. WRITING.—*Fee, 2s.*

- (a.) To exhibit in suitable books ninety pages of *school exercises*, written in a good hand on *ninety different days* since the preceding annual inspection—at least thirty of them to consist of examples of Cash, Personal, and Real Accounts, comprising the first three sets of Book-keeping, the principles of which must be understood. *Each exercise, as in the preceding classes, to be signed and dated by the pupil.*
- (b.) Specimens of ornamental Penmanship may be included amongst the exercises.

4. ARITHMETIC.—*Fee, 3s.*

- (a.) To be expert in mental calculation.
- (b.) To perform *accurately and speedily*, on slate or paper, a sum of twelve lines in Addition of Money.
- (c.) To work neatly, on paper, questions in any rule of arithmetic (including, *for boys only*, Involution and Evolution).
- (d.) To be acquainted with the measurement of Plane Surfaces and the first Book of Elements. (*For boys only*.)

5. GRAMMAR.—*Fee, 1s. 6d.*

- (a.) To parse prose and poetry correctly.
- (b.) To be acquainted with the principal roots, prefixes, and affixes employed in the formation of English derivatives.
- (c.) To write, with correct grammar and composition, a simple letter on any subject suggested by the Inspector.

6. GEOGRAPHY.—*Fee, 1s. 6d.*

- (a.) To be acquainted with the elements of mathematical and physical Geography.
- (b.) To draw *from memory* an outline Map of Ireland.
- (c.) To know the geography of the Continents and of the British Empire.

7. NEEDLEWORK.—*Fee, 2s.*

- (a.) To be able to cut out any article of female apparel.
- (b.) To exhibit satisfactory proficiency in the different branches of plain sewing and knitting.

The SCALE of RESULTS' FEES as set forth in the preceding Programme, may be briefly stated as follows:—

CLASS.	Reading, &c.	Spelling, &c.	Writing, &c.	Arithmetic, &c.	Grammar, &c.	Geography, &c.	Needlework, &c.	Maximum available.				Extra branches (each)
								In Male Schools	In Female or Mixed Schools	In Female or Mixed Schools	In Female or Mixed Schools	
Infants under seven.	S D	S D	S D	S D	S D	S D	S D	S D	S D	S D	S D	S D
1st Class	— 2 0	— 1 0	— 1 0	— 1 0	— —	— —	— —	3 0	3 0	3 0	—	—
2nd do	— 2 0	— 1 0	— 1 0	— 2 0	— —	— —	— —	5 0	5 0	5 0	—	—
3rd do	— 2 0	— 1 0	— 1 0	— 2 6	— —	— 0 6	— 0 6	6 0	6 0	6 0	—	—
4th do	— 2 0	— 1 0	— 1 6	— 2 6	— 1 0	— 1 0	— 1 0	7 0	7 0	7 0	—	—
5th do	— 2 0	— 1 0	— 1 6	— 2 6	— 1 6	— 1 6	— 1 6	9 0	10 0	10 0	2 6	—
6th do	— 2 0	— 1 0	— 2 0	— 2 0	— 1 6	— 1 6	— 2 0	10 0	11 6	11 6	2 6	—
7th do	— 2 0	— 1 0	— 2 0	— 2 0	— 1 6	— 1 6	— 2 0	11 0	13 0	13 0	3 0	—

REMARKS.

1. No results' fee can be paid in respect of any pupil whose attendance at the school during the year ended on the last day of the month preceding the annual examination, shall be less than ninety days.

2. The same results' fees as in day schools are obtainable in an evening school for every branch taught in the latter; but an attendance on forty five evenings will be accepted as qualifying an evening school pupil for admission to examination for results.

3. Pupils above four and under seven years of age, who make the necessary minimum number of attendances in the year, may be presented for inspection as infants. The fee obtainable for every such pupil will be three shillings; and this fee may be earned three times by the same pupil, viz:—In the 5th, the 6th, and the 7th year of age.

4. Only one fee for each subject can be paid for a pupil in any class, no matter how long the pupil may remain in the class, except in the case of infants and of sixth class pupils. And any pupil in the intervening classes who earns for the teacher a fee for reading and for any other subject cannot be presented a second time in the same class.

5. Under no circumstances can a pupil be presented for examination for results' fees oftener than twice in the same class, except in the case of the sixth class, and in that of infants.

6. No pupil who has been enrolled for above a year in any class can be presented in a lower class than that in which he is enrolled; and under no circumstances can a pupil be presented in a lower class than that next below the class in which he is enrolled.

7. Paid monitors of any class are not to be included in the daily attendance of pupils; nor are their attendance to be reckoned in calculating the average daily attendance in any school; nor are they to be presented for examination as pupils at the results' examination.

8. A fee equal to that paid for arithmetic will be paid for any pupil who, having passed in reading, spelling,

writing, AND arithmetic, in the fifth or sixth class, shall exhibit satisfactory proficiency in algebra, physical science, navigation or other approved extra branch; or for any pupil who, *similarly passed in the fourth or higher classes*, shall exhibit satisfactory proficiency in any system of vocal music, or any system of drawing: provided—

(a.) That no fees shall be paid for more than two extra subjects in the same class to the same teacher; and

(b.) That no fees shall be paid for any pupil for whose proficiency in the same subject grants are made by the Department of Science and Art.

9. Should a pupil be retained for more than a year in the sixth class, such pupil, to entitle the teacher to results' fees for any subject, must exhibit proficiency—

(a.) *If a boy*, in three books of Euclid; or in algebra, up to, and including, quadratic sections; or in plane

trigonometry; or in navigation; or in one of the physical sciences; or in some other approved extra branch:

(b.) *If a girl*, in the Board's Treatise on "cutting out"; or in the use of the sewing machine; or in the cooking of plain food; or in the management of poultry and other domestic animals; or in physical geography; or in some other approved extra branch.

10. Pupils who have attended on less than ninety days within the twelve months preceding the examination need not be examined at the results' examination, but the Inspector may examine them if he have time to do so.

11. Schools in which no pupil has made ninety attendances within the twelve months, are not to be examined as for results, but are to be reported upon on the secondary form of report.

187

National School. Roll No. District County

Manager

EXAMINATION ROLL

Of all Pupils whose Names were on the rolls on the last of Month preceding Examination.

Year ended day of 187 .—(Last day of Month preceding Examination.)

Names, in full, of Principals, Assistants and Workmistresses at present in charge of this School.	Position in School.	Class, &c.	Precise Date of Appointment to this School.	Names, in full, of all former Teachers engaged in this School for any period since last Results' Examination	Position in School.	Precise date of Appointment to this School.	Precise Date of ceasing to give service in this School.

(1.) Two copies of this Roll, accurately filled up, are to be ready for the Inspector on the day appointed for the Examination.

(2.) For directions as to how the Examination Roll should be filled up, see Example Sheet, and also Observations at foot of Programme.

COLUMNS TO BE FILLED BY TEACHER.

RESULTS OF EXAMINATION TO BE FILLED BY INSPECTOR.

Register No.	Names of Pupils in the order of Classes as presented for Examination.	Age Last Birth Day.	Date of Last Admission to this School.	No. of Attendances made in the Year.	In what Class is Pupil Enrolled in School?	Precise date of Admission to that Class.	In what Class Last Exam- ined and Passed here or elsewhere.	This mark X to indicate a Pass —a Cipher for Failure. Cancel name in case of Absence								Extra Branches— Insert their Names.		Write here the word "Passed" opposite the Name of each Pupil who is not to be presented again in same Class.
								Infants.	Reading, &c.	Spelling, &c.	Writing, &c.	Arithmetic.	Grammar, &c.	Geography, &c.	Needlework.			

The Training of Female Teachers in France.

The following account, which we extract from *Old and New* for July, is eminently suggestive, and will, we trust, aid in arousing our educators to a better appreciation of the true character of normal training:

"No person is allowed to teach in France without a government certificate, or '*brevet de capacité*.' This is furnished, after the prescribed examinations, by the rector of the academy of the department to which the applicant belongs. Such certificate can be used only within the department in which it is given; but the certificates given in Paris are valid throughout the country. Confining our inquiry only to women, we find these examinations succeeding each other at intervals of about three years. The first is passed at about eighteen, and is limited to the elements of education in its simplest branches. Yet great accuracy is insisted upon; and, unquestionably, one may be sure that a person who has passed it knows thoroughly the work she has undertaken. She cannot be wholly ignorant of domestic economy, or the business talent requisite for country-women. She must be able to make a shirt for a man, and a chemise for a woman; and know how to teach the sewing of all kinds of seams, and the simpler sorts of embroidery.

"Successful candidates, who pursue no further studies, expect to be employed in the lowest primary schools in the country villages, or as governesses for very young children.

"The second examination requires a thorough and comprehensive knowledge of the French language, — its history, grammar, and literature, — a good understanding of arithmetic, and plane geometry. (The French do not make so much of algebra for girls as we do.) She must also know history, ancient and modern, the elements of natural science, and be acquainted with general literature, — not merely as one gains it from compendiums, etc., but from actual study of the works themselves. Although a knowledge of Latin and Greek is not expected, the examination presupposes veritable study of the classics by means of translations. This certificate entitles a woman to a place in the higher primary schools; or, if she wishes to open a private school, she has the right to call it a *pension*. The larger portion of private governesses for young ladies are of this class. This explains the parenthetical *diplômée* which appears in *The Times* advertisements of French governesses. A Russian or German family in Paris, desiring to engage a governess, would first of all ask for her diploma.

"The third certificate permits a woman to open an *institution*, in which those of the second grade may hold the position of *sous-maitresses*. It is rarely taken by a person under twenty-four years of age. It requires not only a knowledge of books and facts, but also a maturity of reason and judgment only attained by long and patient study. The candidates must have a clear understanding of such subjects as the philosophic principles of the *Haute Grammaire*, and of logic, the rules of art, the canons of taste, and the philosophy of history. They must have studied not only the present French code, but also the principles of common law.

"It is obvious such work cannot be accomplished by mere cramming. Women who are really prepared for such an examination must have made the knowledge acquired a part of themselves; must have developed their minds by it, so that they may truly be called wise. We range over so many things, that we are coming to measure the value of acquirements by their variety; and we have fallen so far into thinking thoroughness means a multitude of details, that the simpler education of French women may seem scanty. No mistake could be greater;

for it admits of incontestable proof that the well-trained French woman is more than the equal of the English or the American. I mean, of course, to compare those who have had the *best* of the distinctive training of each country. Such a French woman has a steadiness of judgment and a clearness of reason that seizes the vital point in a question, and weighs and decides justly..... If ever we quit creating French women from our own fancy, out of the materials of romances and fashion-plates, we shall find the real women the most sensible, the most intelligent companions for men, because the most nearly their equals; and what may seem an anticlimax, but what is of vital interest to us in the lessons they can teach, they are the model business-women of the world."

Syllabus of Latin Pronunciation. (1)

DRAWN UP AT THE REQUEST OF THE HEAD-MASTERS OF SCHOOLS.

The Head-masters of Schools, at their Conference held in 1871, declared the system of Latin pronunciation prevalent in England to be unsatisfactory, and agreed to ask the Latin Professors of Oxford and Cambridge 'to draw up and issue a joint paper to secure uniformity in any change contemplated.' This request they repeated at their meeting of 1872. As we are ourselves agreed in all essential points, and find that there is a considerable body of opinion in the Universities and elsewhere in harmony with our views, we beg to offer the following brief suggestions.

If it were thought advisable to adopt any existing pronunciation, we should be inclined for many reasons to recommend the Italian with perhaps a few modifications. But not to speak of other difficulties, the tyranny of accent over quantity is at least as marked in the Italian as in the English reading of Latin; and we hold with the most experienced teachers that to distinguish between long and short syllables is an essential part of a reform in pronunciation. At the same time Italian appears to us to offer many valuable aids which should not be neglected; as English in its tones and vocalisation seems so different from old Latin, that often it is not easy to find in it even single sounds to give as adequate representations of an old Latin sound. The Italian of literature has been fixed for six centuries, and manifestly approximates to the Latin of the 7th or 8th century.

There can be little doubt that during the best ages the writing, as seen in inscriptions, was meant to represent exactly the sounding of words, and that a difference of spelling implied so far a difference of pronouncing.

We propose then that the letters of Latin should be sounded as follows:

Vowels and diphthongs:

ā, as the accentuated Italian *a*: i. e. as the middle *a* of *amata*, or as the *a* of *father*:

ā, as the unaccentuated Italian *a*: i. e. as the first and last of *amata*. It is not easy to represent this sound in English: we know nothing better than the first *a* in *away*, *apart*, *aha*.

ē, as the Italian closed *e*: *arena*; nearly as *ai* in English *pain*:

ae, as the Italian open *e*: *secolo*; nearly as the first *e* in English *there*, or French *père*.

ē, the same sound shortened: nearly as *lu* in English *men*. A wide induction, extending from classical times to the present, would support what is said of *e*, *ae*: thus Italians represent Latin *ae* always by their open *e*, and as a rule *ē* by closed *e*, *ē* by open *e*.

ī, as accentuated Italian *i*: i. e. as the first *i* of *timidi*, or the *i* of *machine*: *ī*, as unaccentuated Italian *i*: i. e. as the two last *i*'s of *timidi*, or the *i* of *pity*. The way in which Latin *i* is represented in Greek on the one hand, and in Italian on the other, and its history in Latin itself, would tend to shew that its actual sound approximated to that of *e*, and was something between the *i* of *pity* and the *e* of *petty*.

ō, as Italian closed *o*: nearly as in German *ohne*, English *more*.

ō, as Italian open *o* shortened: nearly as in German *gold*; less nearly as in English *corn*. The English and English-Latin *o* is very peculiar, in most cases hardly an *o* at all: compare our *honor*, *domos*; and our *non*, *bos*, *pons* on the one hand with *nos*, *hos*, *donum* on the other.

Perhaps, comparing Italian, we should pronounce *ō*, when it precedes *r*, or when it represents *au*, as the Italian open *o*: *gloria*, *victoria*, *postrum*, *Clodius*.

(1) Having only this small character with the proper vowel quantities attached, explains why the type is mixed.

ū, as accented Italian *u* : as the first *u* of *tumulo*, the second of *tumulto*, or *u* in *rule*, *lure*.

ū, as unaccentuated Italian *u* : as the second *u* of *tumulo*, the first of *tumulto*, the *u* of *fruition*.

au, as Italian *au* : nearly as *ow* in English *power*.

In genuine Latin words the other diphthongs are very rare, except in archaisms where *ei*, *oe*, *oi*, *ou* are common enough.

eu, as Italian *eu*, or Latin *ē* quickly followed by Latin *ū*. Of Latin words we find perhaps only *heu*, *ceu*, *seu* ; and we do not feel competent to propose a different sound for it in the many Greek words adopted into Latin.

æ is also very rare in Latin words : for them, as well as for Greek words, we should prefer a sound like the German *ø* : as an alternative we propose the open Italian *e* for *æ*, as before for *æ*.

ei too as a diphthong is very rare : we would give it the Latin *ē* sound quickly followed by a Latin *i* sound.

But in a large class of words containing *ai*, *ei*, *oi*, or *ui*, the *i* is a semiconsonant, and should be sounded like English *y* : pronounce *Gratus, maior. Troia, eius, Pompeius, Seianus, cuius*, as *Grā-yus, mā-yor, Trō-ya, ē-yus, Pompē-yus, Sē-yanus, cū-yus* : *eicit, reicit*, as *ē-yicit, rē-yicit*. The *o* or *c* of *proin, prout, dein, deinde*, when not forming a distinct syllable, does not form a diphthong, but is elided, before an initial vowel : so in *neūtiqum*, *e* is elided.

In a fuller discussion more might be said of the consonants : a few remarks must suffice for the present.

c, always as *k* : in *Cicero, facies*, as well as *Cacus*.

g, always as *g* in *get* : in *gero, gingiva, gyrus* as well as *gaudeo*.

s, at the beginning and end of words, and at the beginning of syllables, and before consonants, is always sharp (as the *s* of *sin*) in Italian and should be so in Latin : *sol, stella, de-scro, ni-si, nos, sonus*.

z, between two vowels, has in Italian a soft *z* sound, as in our *rose* : we would thus sound in Latin *rosa, musa, miser*. But words of this kind in Latin are but few : much more numerous are those where *s* might also be written *ss*, a lost consonant having been assimilated and the vowel always lengthened : *causa, casus, visus, odiosus*, (see Quintilian i, 7, 20). Italian is very suggestive ; and in all these cases *s* should be sharp.

t is always a pure dental, in *ratio* as in *ratis*, in *notio* as in *notus*, in *vitium* as in *vita*.

bs, bl should be sounded (and generally written) as *ps, pl* : *lapsus, aps, apsens, optulit, supler*.

j, or consonant *i*, as *y* in *yard*.

As to consonant *u*, or *v*, we believe that its sound was as near as possible to that of the vowel *u* : i. e. like the *ou* of the French *oui*, not differing much therefore from English *w*. But as there is great diversity of opinion on this point, we propose to leave it an open question, whether it shall be pronounced in this way, or as the English and Italian *v*.

y, z, ch, ph, th were brought into the language to represent Greek sounds : *z, ph, th* we propose should be sounded as at present : *ch* should never be pronounced as in our *charter* : it would be better to give it a *k* sound succeeded by an *h* sound ; but it must follow the fortunes of Greek *χ*. *y*, or Greek *v*, had some middle sound between Latin *u* and *i*, perhaps resembling either French *u* or German *ü* ; but *g* and *j* came probably much nearer to *i* and *ī* than to *ū* and *ū*.

In our Latin pronunciation quantity is systematically neglected : attention to it seems essential in any reformed method : *ā* and *ā* should be distinguished in *matris* and *patris*, as in *mater* and *pater*. The ancients observed the natural length of vowels, when the syllable was also long by position : as in *Marcus, pastor* : Cicero tells us that every vowel when followed by *us* or *nf* became long by nature : as in *infimus, insanus* : *gn* seems to have had the same power over the preceding vowel. Often too an extruded consonant leaves a naturally short vowel long : *c* from *ex* : *es, est* from *edo* : *Sestius* (*Sestios*), but *Sextius* (*Sextios*). On the other hand the long vowel of many final syllables in time became short : and we can scarcely suppose that while the naturally long vowel in *amat, docet* was shortened, it always remained long in *amant, docent* : it seems certain also, whatever the reason may be, that the *e* was short in *docentis*, etc., as much as in *legentis, audientis*.

Following the tradition of the Italians, we fortunately keep the accent in most cases on the right syllable, though the loss of quantity has changed its nature. In a summary like this we cannot dwell on the exceptions.

In respect of elision we may see, by comparing Plautus and Terence with Ovid, how much the elaborate cultivation of the language has tended to a more distinct sounding of final syllables. We must not altogether pass over the elided vowel or the elided syllable which ends in *m*, except perhaps in the case of *ē* in common words, *que, neque* and the like. How far too final *m* was mute, or nasal, it is not easy to determine. *est* 'is' seems often in pronunciation (and in writing) to have lost its *e* and become an enclitic *st*

after a vowel or *m* : thus *tuo est, meum est* can end an Ovidian pentameter, *labori est* an Hexameter : we must therefore pronounce *tuost, etc.*

EDWIN PALMER.
H. A. J. MUNRO.

—(Educational Times.)

The Star of the Magi and of Bethlehem.

[By T. D. McGee.] (1)

"Whence is the star that shineth so brightly?
'Tis not of those that arise for us nightly—
Pale in its presence appearing all others,
It looms like a first-born over its brothers."

II.

The herds of Arabia lay gather'd and sleeping,
The sons of the shepherds their watch'es were keeping,
When the star of our faith all lustrous and tender,
Fill'd the desert of grass with the sheen of its splendor.

III.

Then, in wonder and terror they ran to their seers,
Wisest of men, in those primitive years,
Ismael's priests, the renown'd of Sabea,
Who grew pale in the light that arose o'er Judea.

IV.

To their eyes, star-reveal'd, an angelical choir
Fill'd the heavens with timbrel, and ant'hem, and lyre,
And they heard through the calm of that marvellous morn,
That the king,—that the lion of Judah was born.

V.

Then the magi and lords of the desert arose,
And gather'd the myrrh in the Orient that grows,
And the incense of Saba, in censur and coffer,
And the virginal ore from the far mines of Ophir!

VI.

By Jordan they sought the Messiah in Zion,
The desert-born look'd for the trace of "the Lion"—
Dark, dark as Sinai enshrouded in thunder,
Grew Herod, the king, at their tidings of wonder.

VII.

Again rose the star of the Orient, to guide them
To the ox and the ass, and earth's Saviour beside them,
Where, child-like and weak, the Master of Ages
Took Tribute from Araby's princes and sages.

VIII.

So may God grant to us, amid all our demerit,
The faith, love, and hope of the men of the desert,
For us, as for them, dawns the marvellous morn,
And the angels are singing—"Lo! Jesus is born."

[1] Written on Christmas Eve, 1851.

OFFICIAL NOTICES.



Ministry of Public Instruction.

APPOINTMENTS.

MEMBERS OF THE FOLLOWING BOARDS OF EXAMINERS.

QUEBEC (CATHOLIC.)

The Lieutenant-Governor,—by an order in Council, dated the 30th October, 1872,—was pleased to appoint the Rev. Thomas Etienne Hamel, V. G., a Member of the Catholic Board of

Examiners of the City of Quebec, in the room and stead of the Hon. Chief Justice Duval, resigned.

RIMOUSKI.

The Lieutenant-Governor,—by an order in Council, dated the 4th November, 1872,—was pleased to appoint Achille Fournier, Esq., a Member of the Rimouski Board of Examiners in the room and stead of the Rev. M. J. P. Colfer, removed from limits.

THREE-RIVERS.

The Lieutenant-Governor,—by an order in Council, dated the 28th November, 1872,—was pleased to appoint the Rev. M. Alphege Godin, in the room and stead of the Rev. M. C. O. Caron, resigned; and the Rev. Mr. John Foster, in the room and stead of the Rev. M. John Torrance, deceased, to be Members of the Three-Rivers Board of Examiners.

SHERBROOKE.

Also at the same time and place Mr. Frederic Emberson, M. A., to be a Member of the Sherbrooke Board of Examiners, in the room and stead of the Rev. M. C. A. Tanner, resigned.

RICHMOND (PROTESTANT).

The Lieutenant-Governor,—by an order in Council, dated the 30th November, 1872,—was pleased to appoint the Rev. Mr. James McCaul, of Richmond, in the room and stead of Mr. Thomas McKie, removed from limits; and the Rev. Mr. John McKay, also of Richmond, in the room and stead of the Hon. Lord Aylmer, resigned, to be Members of the Richmond Protestant Board of Examiners.

LAVAL NORMAL SCHOOL.

The Lieutenant-Governor,—by an order in Council, dated the 5th October, 1872,—was pleased to appoint Mr. Thomas George Rouleau, Prefect of Discipline, in the Laval Normal School, in the room and stead of Mr. Théodule Delagrave, resigned.

The Lieutenant-Governor,—by an order in Council, dated October 5th, 1872,—was pleased to appoint the following

SCHOOL COMMISSIONERS.

St. Christophe, County of Arthabaska—M. Hubert Poirier in the room and stead of Numidique Perreault.

St. Sylvestre, (South), County of Lotbinière—Mr. James Woodside in the room and stead of himself, Mr. Louis Delisle in the room and stead of Mr. William Mitchell, Mr. William Wilson in the room and stead of himself, and Mr. Antoine Lemieux in the room and stead of Mr. Clément Payer.

Ecureils, County of Porneuf—Mr. F. X. Papillon in the room and stead of himself.

Tadoussac, County of Saguenay—M. Onésime Boulianne in the room and stead of himself, and Mr. Joseph Hovington in the room and stead of Mr. Moyse Fortin.

St. Etienne, County of St. Maurice—Messrs. Augustin Millette and Charles Loranger in the room and stead of Messrs. Paul Boisvert and Elie Houde.

The Lieutenant-Governor,—by an order in Council, dated October 29th, 1872,—was pleased to appoint the following

SCHOOL COMMISSIONERS.

Arundel, County of Argenteuil—Mr. James Honey in the room and stead of himself;

St. Théodore, County of Bagot—Mr. François Morin in the room and stead of Mr. Dosithée Bouthillet;

Village of Chicoutimi, County of Chicoutimi—The Rev. Mr. Dominique Racine, V. G., and Mr. Michel Caron in the room and stead of themselves;

Mont Louis, County of Gaspé—The Rev. Mr. François Gagné in the room and stead of the Rev. Mr. Léopold Boutard;

Côte St. Pierre, County of Hochelaga—Mr. Henry Pigeon in the room and stead of Mr. Prospère Lemoine;

Ste. Louise, County of l'Islet—The Rev. Mr. Jean-Baptiste Thibault, V. G., in the room and stead of the Rev. Mr. L. A. Casgrain;

Ashford, County of l'Islet—The Rev. Mr. Jean-Baptiste Thibault, V. G., in the room and stead of the Revd. Mr. L. A. Casgrain, and Messrs. Elzear Pelletier and Joseph Morin, the former in the room and stead of himself, and the latter in the room and stead of Mr. Louis Fournier;

Rawdon, County of Montcalm—Mr. John Parkinson in the room and stead of Mr. Samuel Scroggy;

Masham, County of Ottawa—Messrs. James Dunkin and Francis Magee in the room and stead of Messrs. Archibald Fairburn and Robert Mayer;

Litchfield, County of Pontiac—Mr. Michael Hughes in the room and stead of himself;

Tewkesbury (No. 2), County of Quebec—Mr. James Duffy in place of Mr. Alexander McKee;

St. Michel (No. 3), County of Yamaska—Messrs. Louis Girard, Pierre Baduyar dit Laplante, Michel Arèle, Michel Mondoux, and Guillaume Arèle.

SCHOOL TRUSTEES.

Côteau St. Louis, County of Hochelaga—Mr. Charles Beyer-niek in the room and stead of Mr. Albert Beyer.

St. Romuald, County of Lévis—Mr. James Patton in the room and stead of himself.

Aylmer, County of Ottawa—Dr. Charles H. Church in the room and stead of himself.

St. Roch, (North), County of Quebec—Mr. Mathew Wheatley Anderson in the room and stead of Mr. Osborn Lambly Richardson.

The Lieutenant-Governor,—by an order in Council, dated the 27th November, 1872,—was pleased to appoint the following

SCHOOL COMMISSIONERS.

Ouïatchouan, County of Chicoutimi.—M. Léandre Girard in the room and stead of himself, and Messrs. Pascal Dumais and Hector Lavoie in the room and stead of Messrs. Sabin Gagnon and Job Bilodeau.

Cap Desespoir, County of Gaspé—The Rev. Mr. Fabien McDowell in the room and stead of the Rev. Mr. Pierre Saucier.

Cap des Rosiers, County of Gaspé—Messrs. Joseph Lebel and John Aubin Whalen, in the room and stead of Messrs. Nicholas O'Connor and Henry Bond.

Magdaleine, County of Gaspé—Messrs. Edward Vachon, Réhul Blanchette, René Richard, Romain Dubé and Joseph Fournier.

Percé, County of Gaspé—The Rev. Mr. John Joseph Monge in the room and stead of the Rev. Mr. Paul Napoleon Thivierge.

Rivière-à-Marthe, County of Gaspé—Messrs. Thomas Gagnon, Paul Gagnon, Tancrede Gaze, Napoleon Gaze, and Noël Lefrançois.

Anticosti Island, County of Saguenay—Messrs. Louis Malouin, Joseph Béliveau, Jacques Roy, Jacques Boudreau, and Joseph Boudreau.

St. Severin, County of Lotbinière.—The election for this Municipality in September last was premature, but is now confirmed.

SCHOOL INSPECTOR.

By an order in Council, dated November 15th, 1872, His Excellency the Lieutenant-Governor was pleased to appoint the Reverend Matthew Monkhouse Fothergill to be an Inspector of Common Schools, for the District of Quebec, in the room of the Rev. R. M. Plees, deceased, charged with the Inspection of the Protestant Common Schools of the City of Quebec and of the Parish of St. Columban, in the county of Quebec.

ERECTIONS, SEPARATIONS, &c., OF SCHOOL MUNICIPALITIES.

The Lieutenant-Governor,—by an order in Council, dated the 29th October, 1872,—was pleased

To erect, into a School Municipality, *St. Jean l'Evangeliste*,

Co. of Bonaventure, with the same limits as for civil purposes ;

To erect, into a School Municipality, *La Magdeleine*, Co. of Gaspé, comprising the district, running from l'Anse Pleineuse, South-West to the limits of the School Municipality of Grande Vallée, North-East, by a depth of two miles ;

To erect, into a School Municipality, *Rivière-à-Marthe*, Co. of Gaspé, running from the place, known by the name of "La Saurelle," South-West, to "Ruisseau à Rebours," North-East, by a depth of two milles ;

To detach, from the School Municipality of the Parish of St. Michel d'Yamaska, the district comprising the lands of Mr. Isaac Mondoux and running as far as the division line between the Parishes of St. David and St. Michel, with a depth. from the River Yamaska, of forty arpents at one place and from thirty-three to thirty-four at another, and

To erect it into a School Municipality under the name of *St. Michel*, (No. 3).

The Lieutenant-Governor,—by an order in Council, dated the 27th November, 1872, was pleased

To erect, that part of the Island of Anticosti, comprised within the following limits, namely : all the coast between the light-house on the West point of the Island and the Baie-des-Anglais inclusive, by a mile deep ;

To erect *St. Severin*, Co. of Lotbinière, into a separate School Municipality, with the following limits, namely;—On the South-West, in part by the boundary lines between the Seigniorie of Linière and that of Fleury, from the Range St. Jacques to the Township of Broughton ; in part by the boundary line between the property of Mr. Joseph Lacroix and that of Mr. Bénoni Paré, in the First Range of said Township ; between the property of George Henry Pozzer, Esq., and that of Mr. Roger Vachon, in the second Range of the same Township ; between the property of Mr. John Cryan and that of Mr. Ferdinand Laplante, in the third Range of the same Township ; between lots Nos. 5 and 6, in the fourth Range of the same Township ; South-West, in part by the boundary line between the said Fourth and Fifth Ranges of the same Township, and in part by the boundary line between the Range Ste. Catherine, and the Ranges St. Thomas and Ste. Marguerite, in the Seigniorie of Beaurivage, from the said Township of Broughton to the boundary line between the property of Mr. Patrick McShea and that of Mr. Thomas Stephenson, in the said Range Ste. Marguerite ; On the North-West, in part by the boundary line between the Range dit l'Espérance or Fermanagh and that of the Range dit l'Egypte or Killarney, in the said Seigniorie of Beaurivage ; in part by the boundary line between the property of Mr. Augustin Couture and that of Mr. Michel Marcoux, in the Range St. André of the Seigniorie of Linière ; in part by the boundary line between the property of Mr. Louis Lefebvre and that of Mr. Auguste Couture, in the Range Ste. Anne of the said Seigniorie ; in part by the boundary line between the property of Mr. St. Jean Baptiste Labbé and that of Mr. William Boyce, in the Range St. Olivier, same Seigniorie ; on the North-East, by the boundary line between the said Range St. Olivier and the said Range St. Jacques, same Seigniorie, forming a frontage of about six miles, by a depth of about four miles.

DIPLOMAS GRANTED BY BOARDS OF EXAMINERS.

AYLMER.

Session of November 5, 1872.

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA, 1st Class (F) :—Misses Victorine Danis, Mary Doherty, Mary L. Fulford, and Emma LeBel.

2nd Class :—Adelphine Champagne and Kate Laurin.

JOHN R. WOODS,
Secretary.

BEDFORD (PROTESTANT).

Session of November 5, 1872.

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA, 1st Class (E) :—Misses Nancy Clarke, Maggie Clark, Myra L. Harvey, and Mr. Cedric L. Cotton.

2nd Class :—Misses Charlotte Clark, Jennie P. Perry, Sarah Ann Stevens, and Messrs. Edwin D. Smith and Sherman A. Sweete.

WILLIAM GIBSON,
Secretary.

BEDFORD (CATHOLIC).

Session of November 5, 1872.

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA, 1st Class :—Misses Mario M. Gendron, (E), and Marie R. A. Lamothe, (F).

J. F. LEONARD,
Secretary.

CHICOUTIMI.

Session of November 5, 1872.

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA, 1st Class (F) :—Miss Marie Louise Emélie Savard,

THOMAS Z. CLOUTIER,
Secretary.

MONTREAL (CATHOLIC).

Session of November 5, 1872.

MODEL SCHOOL DIPLOMA, 1st Class (F) :—Mr. Narcisse Blanchard and Miss Aglaé Hamilton.

2nd Class :—Misses Marie Louise Bock, Marguerite Paré, and Mr. Timothée Pierre Sabourin.

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA, 1st Class (F) :—Misses Marie Dina Barry, Marie Louise Belisle, Rosalie Chagnon, Elodie Cloutier, Rose Anna Donahoe (F & E), Elizabeth Granger, Marie Emma Janel, Elmire Philomène Lavigne, Pamela Richard, Marie Louise Sarasin, and Mr. Auguste Gay, (F & E).

2nd Class :—Misses Elizabeth Archambault, Marguerite Daigneault, Stéphanie Ethier, Hermeline Geoffroy, Anatolie Lalanne, Exerine Langlois, Marie Dorilla Peltier, Sarah Sanche, and Marguerite Martin.

F. X. VALADE,
Secretary.

MONTREAL (PROTESTANT).

Session of November 5, 1872.

MODEL SCHOOL DIPLOMA, 1st Class, (E) :—Mr. Edward Thomas Cham.

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA, 1st Class :—Misses Margaret McDonald, Emily McLachlan, Jane Ryan, and Mr. C. A. Porteous.

2nd Class :—Misses Mary Boyes, Sylvia Chilton, and Emma A. Page.

T. A. GIBSON,
Secretary.

QUEBEC (PROTESTANT).

Session of November 5, 1872.

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA, 1st Class :—Mr. John Moffatt and Miss Ann K. Moffatt.

D. WILKIE,
Secretary.

RICHMOND (PROTESTANT).

Session of November 5, 1872.

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA, 1st Class :—Misses Anna E. Aurniger, Mary M. Curtis, and Alice M. Leet.

C. P. CLEVELAND,
Secretary.

SHERBROOKE.

Session of November 5, 1872.

MODEL SCHOOL DIPLOMA, 1st Class :—Messrs. George E. Armstrong and Hugh Hamilton, and Miss Annie Jane Young.

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA, 1st Class :—Mr. Chambers Young.

2nd Class :—Misses Lizzie Barlow, Emma A. Chapman, and Lucy Picard.

S. A. HURD,
Secretary.

THREE-RIVERS.

Session of May 7, 1872.

MODEL SCHOOL DIPLOMA, 1st Class, (F) :—Misses M. Léonite Claire Bourbeau, Marie Pamela Béliveau, Marie Séverine Bourk, (F & E) ; Anne Cormier, Marie Alvina Fontaine, M. Julie Joséphine Guillemette, M. Reine Elizabeth Jutras, Marie Séverine Malhiot, Marie Louise Poisson, Marie Emma Pratte, Marie Eugénie Rochette.

2nd Class :—Marie Carufel and Marie Agnès Dubuc.

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA, 1st Class, (F) :—Misses Marie Elizabeth Bourk, Adelaïde Bergeron, Marie Denyse Brières, Julienne Côté, Marie Salomée Cormier, Marie Séverine Eloïde Désilets, M. Marguerite Genest, Marie Louise Gingras, Amabilis Giguère, Marie Hamel, Marie Thérèse Lemire, Marie Leblanc, Marie Emélie Moreau, Marie Salomée Massé, Marie Azilda Pellerin, Marie Pinard, Giles Pinard, Marie Virginie Richard, Marie Eutychie Saint-Clair, Marie Stéphanie Tourigny, Marie Annabella Verville.

2nd Class :—Misses Rosalie Bourgeois, Ludévine Dargis, M. Arthémise Lacourse, Emélie Proteau, and Adèle Thiffeau.

J. M. DESILETS,
Secretary.

Session of August 6, 1872.

MODEL SCHOOL DIPLOMA, 2nd Class :—Miss M. Azilda Brown, (F & E).

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA, 1st Class, (F) :—Misses Marie Marchand, Elizabeth Rhéau.

2nd Class, (F) :—Misses M. Apolline Cormier, M. Arline Côté, Emélie Germain, M. Célérine Laroche, M. Adèle Lamy, Marie Massé, M. Lumina Veilleux.

Session of November 5, 1872.

MODEL SCHOOL DIPLOMA, 1st Class :—Misses Olivi Sédélie Allard, (F & E); Marie Eliza Laperrière, Marie Julie Trigranne.

2nd Class, (A) :—Miss Marie Julie Trigranne.

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA, 1st Class, (F) :—Misses M. Céline Boucher, Julie Dionne, Parmélie Goudreau, M. Henriette LeFebvre, M. Parmélie Prince, and M. Hélène Terrien.

2nd Class, (F) :—Miss Marie Cléopée Lafleche.

J. M. DESILETS,
Secretary.

JOURNAL OF EDUCATION.

QUEBEC, NOVEMBER & DECEMBER, 1872.

Contributors to the Journal in the past year— Subjects for next year—School Inspectors and The Journal of Education.

In this our closing number for 1872, we desire, as usual, to advert to our obligations to those friends of the Journal who have contributed to its columns. We would remark, in the first place, that we have repeatedly suggested to our teachers how beneficial to themselves they would find the process of preparing articles on topics relating to their daily avocations; and we now again earnestly solicit their attention to this point.

In the past year the contributors of original communications have certainly been not so numerous as in former years, although, as respects their quality and merit, our readers will not have found any cause for complaint.

Amongst the papers of this class which have been received and published, those of Mr. E. T. D. Chambers, public School Teacher at Chambly, and of Mr. Francis Hicks, Principal of the Model School attached to the McGill Normal School, are well worthy of commendation. The former contributed articles entitled "a Series of Lessons in the Geography of Canada," and "Free-hand Drawing in Elementary Schools," and, the latter, an excellent paper with the heading "Teachers Among Themselves."

We hope, in the ensuing year that these gentlemen, and others also, practically engaged in the Education of youth, will furnish us with original compositions.

To gentlemen, well known amongst us, we have been indebted for communicating reliable reports of proceedings and addresses given at Educational meetings in which they took part—and in this connection we may be permitted to cite, with thanks, the names of Principal Dawson and Principal Wm. Hicks.

Especial thanks are also due to Dr. Smallwood of the Montreal Observatory for his continued kindness in furnishing for the Journal the results of his valuable meteorological observations. If our readers will take the trouble to glance at back numbers they will see that these, in tabular form, have been contributed monthly since March 1868, that is, during a period of nearly five years.

Sergeant Thurling of the Army Hospital Corps kindly maintains his connection with the Journal by transmitting regularly from Halifax the Meteorological returns which he formerly furnished when he was stationed at Quebec.

In addition to the foregoing, we now receive a monthly summary of results derived from observations taken at eight principal Stations throughout the Dominion of Canada. These are first arranged and tabulated at Toronto by Professor Kingston, Director of the Provincial Magnetic Observatory, and thence forwarded to Quebec for insertion in our columns. Our readers, we believe, will appreciate the value of these additional tables as affording useful and reliable means of comparison, in a form intelligible to all, and will therefore approve our thus thankfully acknowledging Professor Kingston's kindness in furnishing them.

If some of our teachers, permanently located in different parts of this Province, would undertake to qualify themselves, (as many, who may not already be qualified, could soon do) for taking observations regularly at specified hours, and according to prescribed regulations, it is understood that Professor Kingston would supply for their use the principal instruments required, on condition that the results be transmitted periodically to him at the Toronto Observatory.

Reverting to articles which have been published in the Journal during the past year, those selected from other educational publications have been taken, as usual, from the best sources as to authority and acknowledged merit; and it will have been seen that these have embraced or touched upon most of the important educational topics of the day.

In the ensuing year, it is our intention to introduce selections having an especial bearing upon School Management, Methods of Teaching, Discipline and what has been styled the "Etiquette of Teaching."

Such subjects, more than theoretical discussions—if we may base a judgment upon occasional opportunities of personal observation and the reports of our School Inspectors, and, especially, on the results witnessed elsewhere by a gentleman connected with this Journal in the course of a recent visit to Europe—need to be constantly kept before our teachers' minds with a view to their being carefully studied and made fruitful in improving the daily work of our Schools. The Normal Schools of the Province have heretofore done, and are doing, good service with respect to the points just adverted to, but the entire mass of teachers is yet far from being leavened with the benefits derivable from those valuable institutions. The great majority of our teachers, as yet, have enjoyed no preliminary training, and the consequence, we fear, is only too palpably manifested by the inferior quality of the work as performed by the country teachers generally.

Before closing this article we are induced to allude to the failure on the part of teachers to subscribe for, and read, the Journal, though its small cost—only about 4 cents per month—places it within the reach of all. In the absence of Normal School training to what other source of opportunity for improving themselves in fitness for their calling can they look, if not to the careful study of the contents of a periodical compiled monthly for their use, and exhibiting in theory and practice what teaching is after the best models of the time? In addition to the advice and hints which the School Inspectors are in the habit of giving when they visit Schools, we may be permitted to say it would be beneficial if they would insist on the duty of taking and reading the Journal of Education.

Report of the Minister of Public Instruction for the Province of Quebec, for the year 1870, and for part of the year 1871.

To His Excellency the Honorable Sir Narcisse Fortin Belleau, Knight, Lieutenant-Governor of the Province of Quebec

I have the honor to lay before your Excellency my report concerning the state of Public Instruction within the Province of Quebec, for the year 1870 and for part of the year 1871.

Being *triennial*, the report contains the statistics concerning scholastic institutions in the different Municipalities, a table setting forth in detail the different institutions for superior education and extracts from the reports of the School Inspectors. As the tables and documents will form, a very voluminous appendix, I shall confine myself to pointing out once more, from information derived from the reports of several of the inspectors, the chief causes that still lie in the way of the effectual or thorough working of the law, and of a more rapid and general extension of popular education within this Province, as well as the opinions of several of these officers concerning the best means of remedying some still defective points in our system of public instruction.

After reviewing the different school municipalities

comprised in his district Inspector Tanguay arrives at the conclusion that the great obstacles to a better diffusion of primary instruction in the rural districts are:—

1. The irregular attendance of a large number of children;

2. The want of books and appliances for school use;

3. Too little practical Arithmetic taught in the Schools.

This is to be expected, he adds, when it is remembered how great a number of schools are confided to young ladies, who, in the greater number of cases, have no idea of the useful application of arithmetic in the ordinary affairs of life. Generally speaking, they can work the sums, but have not that deeper knowledge which would enable them to apply rules to the solution of problems, different to those contained in the treatises which serve as their guide. "What a number of male teachers may not be also classed in this category; but exception must be made of the male and female teachers trained in the Normal Schools, who excel in this most important branch of primary instruction. In this exception may also be included teachers trained in good educational institutions and those who have a special aptitude for figures. But I repeat it, these are exceptions."

4. The fourth obstacle, the consequences of which are all the more difficult to overcome, because it perpetually escapes the reach of the Commissioners and the Minister of Public Instruction, is the unfortunate tendency of our school corporations to diminish the salaries of teachers, with the view of increasing the number of schools, that these may be, as it were, close at hand without additional expense. This abuse has become intolerable. Every day the services of zealous male and female teachers are lost, who are forced out of a career, by discouragement, because in it they discern in the future, only a precarious living and failing health.

Inspector Thompson is of opinion that, "the too frequent change" of teachers, so much at variance with the interests of education, is the result of the small remuneration, and the almost exclusive choice, from pure parsimony, of female in preference to male teachers."

"It is my duty" he continues, "here to speak in praise of the teachers trained in the McGill Normal School, who, by their education, and great aptitude in imparting knowledge, have, from the very beginning, placed themselves in the foremost ranks of the Teachers of my district."

Of the size of certain school houses, their interior arrangements, unfavorable to the material well-being of pupils and, consequently, to their progress, Inspector Minault makes the following suggestions: "I am of opinion, that in my district, where I must say very great improvement has taken place in the construction of school houses, a law regulating the manner in which houses intended for schools should be built, would be favorably received by the majority of the tax-payers. They would soon see that the government had at heart, not only the intellectual training of children, but their material comfort. The teachers above all others would hail with pleasure legislative intervention in this matter. I have often heard teachers, who had removed from an inferior school-house to a good one, say that they found their duties less wearisome and their health better, in consequence of the change."

"If then it be painful for a teacher to have to pass his life in a house, where he suffers incessantly from cold, humidity, bad ventilation and want of space, is it reasonable to suppose that parents will send their children to these schools at the risk of their contracting disease. If the pupil be physically affected, it reacts on the intellect and bars progress. It is a notorious fact that many children do not attend school in winter, simply

because it is too cold. Every one will understand and admit the necessity that exists for government intervention in the construction of school houses, the same necessity that exists for its indispensable intervention in all the affairs that it controls.

Inspector Beland finds the number of Model schools in his district insufficient. He is of opinion, "that to perfect the system of Education, there should be established, in each Parish, a good Model School, more particularly for boys. We have, says he, too many Elementary Schools. In the 23 Municipalities, that I visit there are 120, of this class, whilst I find only 6 Model schools, (scarcely deserving the name) two of these for boys. This means that hardly ten pupils in 100 on leaving school have had the advantage of a good primary education. Not only should the commissioners be obliged to establish a good model school in each parish, but parents should be obliged, under a penalty of a fine, to send thither their children till they had attained the age of 16."

Inspector Thompson, speaking of the condition of education in Leeds, deploras the inconsiderate bestowal of diplomas by certain Boards of Examiners.

"It is to be regretted" says he, "that in this locality, as in many others where I have inspected schools, so many incompetent teachers, male and female, are employed. This is no doubt owing to the carelessness of certain Boards of Examiners in granting diplomas to incompetent teachers. While on this subject, I would suggest that teachers, having only a second class diploma for elementary schools, be not permitted to teach more than ten years, unless at the expiration of that time, they present themselves again and obtain a first class diploma."

Inspector McLouglin admits a slight advance in salaries over the past, but still finds them insufficient, compared with the increasing rates of the price of living, or with the salaries paid to persons engaged in other occupations. And I observe, says he, that only a small number of schools are conducted by male teachers: females being satisfied with smaller remuneration for their services.

Inspector Alexander agrees with Inspector Tanguay, as to what are the principal obstacles to a more rapid progress, and to a more general spread of education amongst the pupils who attend our rural schools.

"What interferes most with the progress, of our schools," says he, "is irregular attendance on the part of the pupils, and want of books and other articles necessary for school. I would hail with pleasure a law that would force fathers of families to send their children to school."

"It would be very desirable if the legislature would vote a certain sum for the purchase of school books for the poorer pupils. This liberality would produce great changes in the schools throughout the rural parts.

Regarding the smallness of the salaries paid in his district, which vary from \$72 to \$80, Inspector Germain simply affirms that these amounts are insufficient, and says that it is astonishing that so much zeal, patience and self abnegation can be purchased at so low a price.

Inspector Crépault shares the opinion of Inspector Germain on the question of salaries. With few exceptions, says he, teachers are not rewarded in accordance with the importance of their services to the country. It is not uncommon to see young ladies, clever in every sense, receive \$60 per annum for their wearisome labor as teachers. The salary paid the bulk of our female teachers, for the most part trained in Normal schools, is under, rather than over, \$200 per annum.

As to male teachers their respective yearly salaries do not exceed \$300 per annum and often do not reach \$200. Is it not to be desired that the Commissioners and parents

should come to see that they are pursuing a wrong course in valuing intellectual ability below the price of manual labour?

Inspector Caron regrets that neither the Commissioners nor parents are obliged to furnish children with the materials necessary for use at school.

"There exists," adds he, "another obstacle to the extensive progress of education; namely, irregular attendance on the part of the children,—an evil, without a remedy perhaps, owing to the emigration of a great number of our young men. This emigration causes a scarcity of workmen for field labor; such a scarcity particularly exists in my district, so that many heads of families are compelled to keep their children at home during three or four months of the year to help in the work of the farm. The children thus kept at home are generally the eldest and most advanced in their studies. Far be it from me to blame parents who keep their children at home to help them, or still further to blame teachers for not making their pupils more perfect, when this arises from non-attendance of the older pupils, who as I have said, are the most advanced."

Inspector Grondin is pleased to note that attendance at school, in his district, is daily improving. Speaking of the model schools, subject to his inspection, he testifies to their remarkable success, particularly those managed by teachers who have been trained in our Normal Schools.

"Let me add," says he, "that these teachers are most worthy of the public encouragement they receive. Nevertheless, it is desirable that the tax-payers should understand the necessity that exists of paying larger salaries, particularly to such teachers as have acquired at our Normal Schools a thorough knowledge of their profession."

Inspector Duval, expresses the opinion "that the great drawback, in new parishes, is the straitened circumstances of tax-payers, and, unfortunately, a species of apathy for which there is but one remedy, namely,—
"To make our schools so efficient, by means of masters, that of themselves they will do away with this apathetic spirit. What strengthens and nourishes this apathy, in other words, the reason why, children are not sent to school, or are too soon withdrawn therefrom, is the mediocrity of a great number of our schools. The success or want of success of a school depends generally on the class of teachers employed, for in all cases the apathy of the parent ceases when he perceives that, by means of Education, there is a bright future before his children. It follows from this that too great sacrifices cannot be made to train teachers for this great work."

"To compel teachers to follow their studies in the Normal Schools is to diminish the number of incapable teachers, of which there are too many, notwithstanding the improvement in the body of school teachers; this will either prevent or diminish competition and tend to raise the standard.

"It may here be stated that the incompetency of the teacher, as much as the poverty of the tax payers is one reason why his salary is not higher. I would here take the opportunity of reiterating the hopes I entertain of the Normal Schools being the proper institutions for ameliorating the whole body of school teachers. I believe these schools to be indispensable, and I hope, following the example of what has been done for the district of Quebec and the English speaking people of Montreal, that the French population of this latter district will be able to boast, before long of its Normal School for the training of female teachers for common schools.

The annexed table shews the progress of the school districts and schools for every five years since 1857.

The result is, that from 1857 to 1870, a period of 13

years, the number of Municipalities has augmented 284, or 56 per cent, being an average increase of 87 each year.

56 per cent, viz: an average increase of 218 per year. It will be seen from the Inspectors' reports that many The augmentation of school districts is 1037 or 40 per cent, being an average increase of 79.7 per year. both as regards their sanitary conditions and the comfort of pupils, are in course of erection.

The schools have augmented in number 1131 or 56 per cent, being an average increase of 87 each year.

TABLE indicating the progress of the Municipalities, school Districts and schools during periods of five years, from 1857.

	1857	1862	1867	1870	Increase of 1870 over 1857.	Increase of 1870 over 1862.	Increase of 1870 over 1867.
Municipalities.....	507	588	737	791	284	203	54
School Districts	2568	3079	3329	3605	1037	526	276
Schools.....	2015	2449	2860	3146	1131	697	286

The following Table of the general progress of public instruction in the Province of Quebec, shews an increase in the past year of 116 institutions of all classes over the preceding, or three per cent; and if we take the last census which gives the population of this Province at 1,190,505 souls, we find, from 1860 to 1870, a space of 10 years, an augmentation of 26 per cent in the number of children attending the schools of the Province. More-

over there is one school for every 295 of the population, and there are on an average 54 pupils per school.

The aggregate number of pupils attending these schools is in excess of 1869 by 3006 or nearly 1.25 per cent, and is an average of 18.27 per cent of the whole population.

The augmentation in the school tax from all sources is \$81,931 or about \$9.15 per cent above 1869. The contribution per pupil would be nearly \$4.50.

TABLE of the progress of Public Instruction in the Province of Quebec, from the year 1853 up to 1870 inclusive.

	1853	1854	1855	1856	1857	1858	1859	1860	1861
Institutions	2352	2795	2868	2919	2946	2995	3199	3264	3345
Scholars.....	108284	119733	127058	143141	148798	156872	168148	172155	180845
Contributions	\$165848	\$238032	\$249136	\$406764	\$424208	\$459396	\$498436	\$503859	\$526219
	1862	1863	1864	1865	1866	1867	1868	1869	1870
Institutions	3501	3552	3604	3706	3826	3712	3913	3912	4028
Scholars	188635	193131	196739	202648	206820	208030	212838	214498	217504
Contributions	\$542728	\$564810	\$593964	\$597448	\$647067	\$728494	\$792819	\$894857	\$976788
	Increase of 1870 over 1853.	Increase of 1870 over 1858.	Increase of 1870 over 1863.	Increase of 1870 over 1868.	Increase of 1870 over 1869.				
Institutions	1676	1033	476	115	116				
Scholars	109220	60632	24373	4666	3006				
Contributions	\$810940	\$517392	\$411978	\$183969	\$81931				

In the comparative table giving the number of pupils learning the more essential branches of an elementary education, and showing a slight increase, it was deemed advisable to include orthography, which is not the least important of these branches, nor that in which the progress has been least satisfactory. It is to be remarked

that from 1858 to 1870, viz.: during a space of 12 years, the number of children learning orthography has more than doubled, having risen from 47,722 to 102,158. This is an increase of 114 per cent in 12 years, or an average of 4536 per year.

COMPARATIVE TABLE of the number of children learning the more essential branches of Primary Instruction since the year 1853.

	1853	1854	1855	1856	1857	1858	1859	1860	1861	1862	1863
Scholars reading well	27367	32861	43407	46940	48833	52099	64362	67753	75236	77108	77676
Do. writing.....	50072	47014	58033	60086	61943	65404	80152	81244	87115	92572	97086
Do. learning French Grammar.....	15353	17852	23260	29328	39067	43207	53452	54214	50426	61312	63913
Do. learning English Grammar.....	7066	7097	9004	11824	12074	15348	19773	25073	27904	28464	27358
Do. learning Orthography.....		20346	32512	46679	47054	47722	54563	61542	74915	78367	
Do. learning Analysis of Grammar.....	4412	9283	16439	26310	34064	40733	44466	46872	49460	50853	52244
Do. learning Simple Rules of Arithmetic.....	17281	22897	30331	48359	52845	55847	63514	63341	69519	74518	75719
Do. learning Compound Rules of Arithmetic.....	12428	18073	22586	23431	26643	28196	30919	31758	41812	44357	45727
Do. learning Book-keeping.....		799	1976	6012	5500	6689	7135	7319	9347	9614	9630
Do. learning Geography.....	2185	13326	17700	30134	33606	37847	45393	49452	55071	66392	60585
Do. learning History.....	6738	11486	15520	17580	26147	42316	45997	46324	61095	54461	59024

COMPARATIVE TABLE of the number of children learning the more essential branches of Primary Instruction since the year 1853.—Continued.

	1864	1865	1866	1867	1868	1869	1870	Increase of 1870 over 1853.	Increase of 1870 over 1858.	Increase of 1870 over 1864.	Increase of 1870 over 1869.
Scholars reading well	75555	96491	98706	101166	101212	101264	101629	74262	49530	26074	365
Do. writing.....	99351	109161	111703	112191	112221	113105	114508	64436	49104	15157	1403
Do. learning French Grammar.....	68564	76097	76264	76996	77011	77527	78105	62752	34798	9544	578
Do. learning English Grammar.....	29428	30458	30648	31748	31808	31914	32114	25048	16766	2686	200
Do. learning Orthography.....				80709	94767	99500	102158		54436	26308	2658
Do. learning Analysis of Grammar.....	60311	66237	66341	68172	68288	68492	68718	64306	35654	8407	226
Do. learning Simple Rules of Arithmetic.....	84197	83930	84201	84514	84209	85317	85634	68353	29787	1437	317
Do. learning Compound Rules of Arithmetic.....	86529	52892	53726	54660	54737	54804	54912	42484	26716	8383	111
Do. learning Book-keeping.....	9615	10381	10430	10825	10852	10903	11024	11024	4335	1409	121
Do. learning Geography.....	66412	64718	64998	65616	65633	66112	66743	54558	28894	331	631
Do. learning History.....	66894	71153	71453	71965	71972	72204	72856	66118	30540	5962	652

If we glance at the Table showing a statement, of school taxation in the different municipalities of the Province since 1856, and compare 1869 with 1870, we shall find a decrease, in the latter year, of \$244 in the assessment to equal Grant, and of \$2004 in that for erection of School-houses.

To sum up, the year 1870 shews the remarkable increase of \$81,931 over 1869.

It has already been observed that the school tax is not regularly collected, and that it would be well, in cases where the collection is not regular, that the department by direct means:—say by the intervention of School Inspectors,—enforced the collection of the same. As regards municipalities where negligence and bad faith in this matter are notorious, they should lose all right to the subsidy. In many cases, the reports of the Inspectors and

the accounts sent in by the Commissioners establish that the collection of arrears becomes each year less difficult, and that in parishes a short time since indebted in considerable sums, to the school corporations, there is now little or nothing due.

For the last 10 years public instruction has grown in favour with the people, as may be seen from the amounts collected in 1860, and in 1870:—

In 1870.....	\$986,788
" 1860	503,849
Difference.....	\$472,929

This difference in favor of 1870 shews an average yearly increase of \$47,292, or nearly 94 per cent.

TABLE of sums levied for Public Instruction in the Province of Quebec, from 1856 to 1870 inclusive.

Years.	Assessment to equal Grant.	Assessment over and above amount of Grant and special assessments.	Monthly fees.	Assessment for the erection of buildings.	Total levied.
	\$ cts.	\$ cts.	\$ cts.	\$ cts.	\$ cts.
1856.....	113884 87	93897 90	173488 98	25493 80	406765 55
1857.....	113887 08	78791 17	208602 37	22928 63	424209 25
1858.....	115485 09	38372 69	231192 65	24646 22	459396 65
1859.....	115792 51	109151 96	251408 44	22083 57	498436 48
1860.....	114424 76	123939 64	249717 10	15778 23	503859 73
1861.....	113969 29	130560 92	264089 11	17000 00	526219 82
1862.....	110966 75	134033 15	281980 23	15798 84	542728 97
1863.....	110534 25	134888 50	307638 14	11749 76	564810 65
1864.....	112158 34	144515 61	321037 30	15553 12	593264 37
1865.....	112447 09	147158 23	324801 87	13041 57	597448 76
1866.....	113657 35	153732 98	356691 53	22985 32	637067 18
1867.....	113909 64	196098 58	394068 37	24417 46	728494 05
1868.....	113790 64	178174 02	452868 69	47986 17	792819 52
1869.....	123625 44	201211 99	472573 70	97446 03	894857 18
1870.....	123381 08	233773 17	529193 12	90441 24	976788 61

TABLE shewing the sources whence come the difference of increase or decrease between 1. 1864 and 1863, 2. 1865 and 1864, 3. 1866 and 1865, 4. 1867 and 1866.

					Total increase.
	\$ cts.	\$ cts.	\$ cts.	\$ cts.	\$ cts.
Increase of 1864 over 1863.....	1624 09	9627 11	13399 16	3803 36	28463 72
Increase of 1865 over 1864.....	288 75	2642 62	3768 67	4184 39
Decrease in 1865 from 1864.....	2511 55
Increase of 1866 over 1865.....	1210 26	6574 70	31733 36	9943 75	49618 40
Increase of 1867 over 1866.....	252 29	45365 84	37376 84	1434 14	81426 87
Increase of 1868 over 1867.....	58800 32	23568 71	64325 46
Decrease in 1868 from 1867.....	119 00	17924 56
Increase of 1869 over 1868.....	9834 00	23037 97	19705 01	49459 86	102037 43
Increase of 1870 over 1869.....	32561 18	56619 42	81921 43
Decrease in 1870 from 1869.....	244 38	7004 79

Among the documents annexed as usual, to the present report, will be found the particular reports of the Directors of the Normal Schools for the scholastic year just ended. The information contained in each of these reports, is clear, explicit and complete, and it were idle to comment thereon to shew the efficiency of the course of study which makes up the programme of these institutions.

The Inspectors, who by their constant intercourse with school teachers, are more than any one else in a position to judge of the relative merits of teachers male and female, agree in giving the palm to teachers trained in our Normal Schools, nor do they hesitate to express their regret, that in too many instances, school corporations through parsimonious motives prefer their inferiors both as to acquirements, and methods of teaching.

The question of theoretical and practical agricultural training being imparted at the Normal Schools, is on the eve of being solved in a way to give satisfaction to all who are interested in the agricultural welfare of the country. The Council of Public Instruction adopted a rule on this subject dated the 14 June last, a copy of which [See Appendix 4] is annexed to my report.

Until further means are placed at his disposal, the Abbé Godin, professor of Agriculture in the Jacques-Cartier Normal School, will complete his theoretical course of teaching, by visiting with his pupils, the best farms in the neighborhood of Montreal.

There will be found, in the same appendix, a rule adopted by the Council, concerning the composition and compilation of a graduated series of Reading books, specially adapted to the wants of our schools, as well as

a list of books, up to the present approved for use in our scholastic institutions.

The project of establishing schools wherein shall be taught the application of science to art, in connection with the Catholic institutions of Montreal and Quebec, has been carried out in the latter city, by the opening of a special course of science, as applied to art and industry, under the direction and management of the Laval University. This course of lectures, inaugurated under such auspices offers every guarantee both for its efficiency and success.

Following the above mentioned lists of books approved of by the Council of Public Instruction [Appendix 4], is the report of the Minister of Public Instruction, relating to various branches of instruction, and an *aperçu* of the scientific branches which it will comprise.

The two following tables show the work of the Normal Schools during the year 1870 and also since their establishment.

The first indicates the number of pupils who have attended these schools.

The second sets forth a statement of the diplomas granted.

The total number [1532] of the diplomas granted may be classified as follows:

For Academies.....	93
.. Model Schools	579
.. Elementary Schools.....	860
	<hr/> 1532

TABLE of the number of pupils who have attended the Normal Schools.

SCHOLASTIC YEAR.	Jacques-Cartier	McGill.			Laval.			Total Males.	Total Females.	Total of both.
	Males.	Males.	Females.	Total.	Males.	Females.	Total.			
1st Session, 1857	18	5	25	30	22	22	45	25	70
Session 1857-1858	46	7	63	70	36	40	76	89	103	192
Session 1858-1859	50	7	76	83	34	52	86	91	128	219
Session 1859-1860	53	9	72	81	40	54	94	102	126	228
Session 1860-1861	52	5	56	61	41	53	94	98	109	207
Session 1861-1862	41	10	58	68	39	52	91	90	110	200
Session 1862-1863	57	8	72	80	39	52	91	104	124	228
Session 1863-1864	56	7	67	74	34	49	83	97	116	213
Session 1864-1865	56	5	60	65	43	55	98	104	115	219
Session 1865-1866	43	2	73	75	39	57	96	84	130	214
Session 1866-1867	41	2	73	75	43	55	98	80	128	208
Session 1867-1868	35	5	57	62	49	73	122	89	130	219
Session 1868-1869	36	4	70	74	64	73	137	104	143	247
Session 1869-1870	46	7	69	76	82	80	162	135	149	284
Session 1870-1871	63	6	70	76	54	59	113	123	129	252

DIPLOMAS granted to pupils of the Normal Schools since the establishment of these institutions.

CLASS OF DIPLOMA GRANTED.	Jacques-Cartier	McGill.			Laval.			Total number of Males.	Total number of Females.	Total of both.
	Males.	Males.	Females.	Total.	Males.	Females.	Total.			
Academy.....	31	18	10	28	34	34	83	10	93
Model School	126	28	163	191	105	157	262	259	320	579
Elementary School.....	108	42	420	462	68	222	290	218	642	860
Totals.....	265	88	593	681	207	379	586	560	972	1532

From the statistical summary of the Boards of Examiners for the Province of Quebec for 1870, we find that of 676 candidates examined, only 72, or a little over *one-ninth* were rejected. Whence it follows that the number rejected was less even than in previous years, and many of the Boards of Examiners refused no diplomas to the male or female candidates, who presented them-

selves for examination. Now, there could not be the least inconvenience in exercising a little severity, and in making the examination a serious matter, when it is clear that male and female teachers who have too easily obtained diplomas are serious rivals of good teachers, and particularly of former pupils of the Normal Schools.

ANNUAL Statistical Summary of the Boards of Examiners of the Province of Quebec, for 1870.

BOARDS	Number of days the meetings lasted.	Number of Candidates examined.	Average No. of Teachers examined per day.	Number of Diplomas granted for Academies,—1st Class.		Academies,—2nd Class.		Model Schools,—1st Class.		Model Schools,—2d Class.		Elementary Schools,—1st Class.		Elementary Schools,—2nd Class.		Class of Diploma and No. of Candidates passed.			Total.	Number of Candidates rejected.
				Males.	Females.	Males.	Females.	Males.	Females.	Males.	Females.	Males.	Females.	Males.	Females.	Academy.	Model School.	Elementary School.		
Beauce.....	4	21	5	1	3	13	17	17	4
Bonaventure.....	2	2	1	2	2	2
Charlevoix.....	2	6	3	5	1	6	6
Chicoutimi.....	3	9	3	7	1	8	8	1
Gaspé.....	3	4	1	1	2	1	4	4
Kamouraska.....	4	29	7	17	7	25	25	4
Montreal (Catholic).....	9	189	21	2	5	2	1	2	181	64	10	167	177	12
Montreal (Protestant).....	4	63	16	4	1	3	2	2	9	19	3	13	5	7	44	56	7
Ottawa.....	4	22	6	4	12	5	21	21	1
Pontiac.....	3	10	3	2	3	10	10
Quebec (Catholic).....	4	76	19	1	2	1	1	15	41	1	4	56	66	15
Quebec (Protestant).....	2	6	3	2	1	1	2	6	6
Richmond (Catholic).....	3	16	5	4	9	13	13	3
Richmond (Protestant).....	2	26	13	15	11	26	26
Rimouski.....	2	11	6	7	7	7	4
Sherbrooke.....	4	28	7	1	1	1	1	1	2	1	14	6	2	5	21	28
Stanstead.....	4	34	8	3	13	2	16	34	34
Trois-Rivieres.....	4	58	15	8	21	1	15	8	37	45	13
Waterloo & Sweetsburg (Catholic).....	3	9	3	1	5	2	8	8	1
Waterloo & Sweetsburg (Protestant) ...	4	57	14	9	17	2	22	50	50	7
	70	676	9.6	6	1	1	6	18	4	6	37	273	12	240	8	34	562	604	72

The following tables are a statement of the Dissident Schools ;—Protestant and Catholic.

The first number 162, attended by 5428 pupils.

The second number 53, attended by 2040 pupils.

By the preceding report the Protestants had 154 Dis-

sident Schools, attended by 5672 pupils, being a decrease of 8 schools and an increase of 246 pupils.

The Catholics had 56 Dissident Schools and 2178 pupils, being an increase of 3 Schools and 138 pupils.

TABLE of Dissentient Schools and of their Scholars.

NAMES OF INSPECTORS OF SCHOOLS.	Protestant Dis-sentient Schools.	Number of Scholars.	Catholic Dis-sentient Schools.	Number of Scholars.
J. B. F. Painchaud.....				
Réyd, R. G. Plees.....	4	205		134
L. Lucier.....			2	
Th. Tremblay.....	3	106		
Vincent Martin.....	1	15		
G. Tanguay.....				
S. Boivin.....				
Wm. Thompson.....	6	206		
P. F. Béland.....	2	70		
E. Carrier.....	5	151		
J. Crépault.....				
F. E. Juneau.....	6	212		
P. Hubert.....	3	197		
W. Alexander.....			18	450
B. Maurault.....				
H. Hubbard.....	7	228		
M. Stenson.....			12	456
McLoughlin.....	18	470		
J. N. A. Archambault.....	2	109		
J. B. Delage.....	8	144		
Michel Caron.....	19	557		
G. Grondin.....	15	510		
G. Thompson.....	5	264	19	898
F. X. Valade.....	23	845		
A. D. Dorval.....	7	185	?	92
C. Germain.....	8	174		
C. B. Rouleau.....				
Bolton McGrath.....	20	780		
	162	5428	53	2030

The following table shews the state of the Fund for Superannuated Teachers since its establishment.

SUPERANNUATED TEACHERS' FUND.

YEARS.	Number of Teachers who subscribed each year.	Number of Pensioners each year.	Rate of pension for each year of teaching.	Total of pensions paid.
			\$ cts.	\$ cts.
1857.....	150	63	4 00	886 90
1858.....	74	91	4 00	2211 74
1859.....	18	128	4 00	3115 36
1860.....	9	130	3 00	2821 57
1861.....	9	160	3 00	3603 58
1862.....	10	164	1 75	2522 00
1863.....	13	171	2 25	3237 00
1864.....	7	170	1 75	2727 00
1865.....	11	160	1 75	2787 00
1866.....	13	173	1 75	2784 00
1867.....	15	176	1 75	3036 00
1868.....	10	163	2 50	4590 00
1869.....	9	174	2 50	4677 00
1870.....	5	174	2 50	4700 00

It is certainly to be regretted that, notwithstanding the additional sum of \$1500 voted by the Legislature to augment the fund for Superannuated Teachers, there is not a greater exhibition of zeal on the part of the teachers themselves, to profit by the advantages offered them by this excellent institution, thereby ensuring to themselves, in the event of their becoming unable to work, even this small retiring allowance.

The whole respectfully submitted,

PIERRE J. O. CHAUVEAU,
Minister of Public Instruction.

Ministry of Public Instruction, }
Quebec, 13th December, 1871. }

Provincial Association of Protestant Teachers of the Province of Quebec.

FIRST DAY.

The ninth annual convention of the Provincial Association of Protestant teachers of the Province of Quebec, commenced its sittings yesterday morning (18. Oct.) at the McGill Normal School, Montreal. Principal Dawson of McGill College, President of the association, occupied the chair. There was a numerous attendance of delegates.

The morning session was occupied with the reading of a paper on "The Study of Mental Science as an aid in Teaching," prepared by M. Duval, and discussion arising therefrom. In the course of his essay M. Duval showed that philosophy teaches that the great objects of education are first, the cultivation of the faculties which the Creator has given to each one; and, secondly, the prevention of errors which are so easily received in early life. More than this, the teacher should guard the pupil against the injurious effects of exclusive attention to one employment or pursuit. It was of the utmost importance for a teacher who is entrusted with the care of forming the minds of the young, to have studied the general laws and principles of our nature, and even the various elements which enter into the formation of the diversity of characters, talents and aptitudes noticeable among men, will be admitted by all. The teacher should not forget that only a small part, indeed, of his work would be done, if he only instructed his scholars in sciences and languages while neglecting the habits which they would form whilst doing it. This task of conducting their intellectual improvement and at the same time of guarding against evil associations; of exciting them in their mental activity; of rousing their energy and curiosity, of exercising their ingenuity and speculation, is both extensive and difficult. Let a spirit of inquiry be early developed in the child, and as he grows, let him be taught to make his researches thorough and complete. Teachers often meet with serious trials in their calling. They were apt to get discouraged because they did not see greater results accruing from their efforts; and yet the progress, though slow, which is perceptible in the mind, character, and habits of not a few scholars, ought to repay all the trouble and pain of the instructor, and the more so when the ultimate results of his labours are taken into consideration. He should remember that he works for the future, and that it is given to very few men who work for the public, to see how much they have done and how far their influence went. Another source of trouble is because a proper estimate of his profession and work is not made by the community in which he lives. This is almost always the case when education has not had time to produce its beneficial results.

During the discussion which followed, Principal Hicks urged that if they wished to make progress in mental philosophy, and make the subject one of every day work, it should be studied in the school room, whereby they would be going practically to work and not be led astray by systems which are contained in published works.

Rev. C. P. Watson, of Bedford, expressed his conviction that no person could possibly be a good school teacher unless he studied the individual character of every pupil, for it would not do to treat them all after the same manner; and that it was also desirable to visit the children in their homes in order to know the kind of material that had to be dealt with.

Principal Hicks added that, in the school room, visiting the homes of the pupils occasionally, and the play ground, the teacher had ample means of making himself acquainted with the children's minds.

Professor Howe thought that if the principle of association in mental science were more generally applied by teachers, much good would result from it.

Professor Murray remarked that there were exceedingly great difficulties encountered in observing the process of development that is going on in a child's mind. During the first few years of its early existence a child makes a progress in the acquisition of knowledge which should put us all to shame when we consider the progress made subsequently to the age of four or five years. All the most valuable and essential knowledge of our life is obtained during these first few years, and the mind of the child seems to develop with a rapidity to which there is no parallel in the subsequent years of our life. But at the same time, it is impossible to find out what is going on in the child's mind during that early period. By observing the child's actions, however, we would be assisted in determining what is going on in the mind. If we could obtain the history of a child's mind during the first few years of its existence, we would solve all those important problems of mental science of which philosophers are still in doubt. Pointing out that a few points in regard to the development of a child's mind might be investigated, he recommended that teachers should collect data as to the time at which the faculty of memory seems to begin.

Professor Robins thought that mental science is and has been in the condition natural history is in, where facts are sought for as

illustrating theories, instead of theories being built up from a careful induction of facts.

The President briefly summed up the discussion which then closed. A letter was read from Dr. Jenkins, Chairman of the Protestant Board of School-Commissioners, announcing his inability to attend the evening meeting owing to sickness, expressing his interest in the work of the Convention, and stating that the Board would agree with their Chairman that the teachers who leave the Normal School of this city will compare favorably with the graduates of similar institutions, either on this continent or in Europe.

In the afternoon the proceedings were opened by Professor McGregor, who read a paper on "Home Lessons." He stated that a few years ago the only possible question was as to the extent of home lessons, what lessons should be given, and how they should be given. But of late the question had assumed a different shape, and now the question was should there be home lessons or not. The question had assumed that phase very much owing to the stand that the doctors had made in saying that home lessons were injurious. For himself he believed that the doctors in regard to such matters should not be depended upon, and in dealing with the question he believed that they assumed a gravity and knowledge which they did not possess. Then people wrote on the question rather to sell their books than to help the teachers, and therefore so much reliance should not be placed upon their opinions. It might be that the abuse of home lessons had led too many people to recommend the opposite extreme and to advocate no home lessons at all. But there was a true mean, and they should try to find it and follow it. He thought that the question was not necessarily one of yes or no, but rather of yes in some cases, no in others. It seemed to him that in a regular school where the attendance was about 6 hours a day, the question of course depended upon several questions. There was first the question of the number of the pupils in the school, for if there was a large number of pupils and multifarious subjects, the children could not be exhausted with the school work. Then teachers ought to study the feelings of the parents on the subject, and there could be no doubt that the great majority of parents for various reasons thought that the home lessons should be given. He believed that the home lessons should be given, and then the question arose, to what extent they should be given, what should be given, and how they should be given. With regard to the kinds of lessons, they naturally divided themselves into lessons that required study and research, and exercises that might be assigned by the teacher to be performed at home. Then it depended very much on the locality of the school, the conveniences of the children for learning home lessons, the seasons of the year, and the size of the school. Then the lessons should be apportioned according to the average capacities of the children, and they should take from half an hour to three hours of work. But they must be very careful not to trench at all upon the recreation or the sleep of the children, for nothing that they could do could compensate for injured health. The lessons ought to be such as required some research and study on the part of the scholars, and in doing so they should explain what was required, and he believed that under good guidance these home lessons might be made a very useful part of the school education.

Mr. Dey and his class then gave an illustration of an object lesson, and the discussion on the paper by Mr. McGregor was commenced.

Mr. Jordan expressed an opinion that there was no subject that attracted greater attention or deeper interest than the needed question of home lessons. There was nothing that presented a greater variety in the school of the country than the way in which teachers went about home work, and the success which attended their efforts. He thought that the work of home lessons should be carried on, because the school hours really were only a small portion of the pupils' time. Then the question arose as to the method of securing home work. The first thing was to interest the parents in the home lessons, and if they could secure their active co-operation almost all the work was done. The next thing to do was, at the outset, to make it a rule to give very short lessons, but to require that they should be absolutely learned. Then they should gradually increase the length of the lessons, but they should take care not to make them too long. Then they should interest the children in the lessons, and if they could do that, and if they could extend their influence beyond the school, they would secure more from them than in any other way.

Principal Robins believed that home lessons tended not merely to the intellectual but to the moral improvement of the children, for if they acquired the habit of denying themselves in the performance of a duty, it was a good habit formed. Then the system of home lessons was good as a means of averaging classes so that a pupil could study at home work in which he was backward. But the lessons must not only not be excessive, but they should not trench in any way on the time that was absolutely necessary for the spontaneous development of the minds of the children.

Principal Hicks thought that there were three good reasons for giving home lessons. The first was that the parents were very

anxious to have home lessons, and he found that they were generally well looked after. Then they would do a great deal of good, inasmuch as they would give the child plenty of work to study out for himself, because he was afraid there was some tendency to make too much use of oral teaching. Then he believed that there was a good moral lesson to be learnt by home work.

Dr. Howe stated that he had frequently had complaints from parents that the home work was excessive, and in that way both medical men and parents did the teachers a great injustice, for they considered the case too much as to how it affected a particular boy, instead of the average boys. But in setting the home lessons they ought to prepare them, and in that way he believed they would have a good effect.

After a few words from Mr. Barry, Mr. Dey expressed an opinion that the home lessons should all be gone over in the school before. The discussion then closed. After the chairman had summed it up, expressing an opinion that children of very tender age were not prepared to study lessons for themselves, but what they wanted was that they should be taught to do so, after leaving school they would be able to conduct their own education.

Professor Robins delivered an address on teaching composition. He stated that the subject of teaching composition was one that ought to be limited in their conception. If they were to teach all that sometimes was included under the head of composition, they must have a complete academical course. Composition limited itself into the subjects logic and rhetoric, and he held that the province of the teacher ceased where these departments of the subject began. He believed that composition, as far as the teacher was concerned, was construction of sentences merely. It should be begun with oral composition, and its teaching ought to begin when they entered the school. First, he insisted upon distinct utterance on the part of the children, and he endeavored to regulate the thought of the children, and afterwards, not only thought, but expression.

The discussion of this subject was adjourned, and the meeting closed.

EVENING MEETING.

The evening session of the Convention was largely attended, and it proved to be one of the most important and interesting educational gatherings held in this city for some time past. Principal Dawson presided, and was supported on the platform by the following prominent educationists:—Hon. P. J. O. Chauveau, Minister of Public Instruction; Hon. James Ferrier, Rev. Dr. Bancroft, Rev. Professor Cornish, Principal Hicks, Mr. Alexander, and Inspector Miller, delegates from Ontario Provincial Association; Mr. Butler and Inspector McLoughlin, delegates from Bedford Association, &c.

After devotional exercise,

Principal Dawson delivered the President's annual address. He said,—Since the organization of this association in 1863 great political changes have occurred and many important revolutions in school affairs; but through the whole this association, and its several local associations, have pursued the even tenor of their way; have watched the turns of affairs, have discussed the questions of the hour as they arose, and have contributed what they could to the general progress. We have, I think, on the whole had reason to congratulate ourselves on the harmony of our proceedings, and on the educational improvements which we have witnessed and to which we may in some small degree have contributed; and it might be worth while here to review the history of our Provincial education in these years, and to note the progress we have made. I prefer, however, in the short time which must necessarily be given to this address, to look around and forward, and to note what is the present condition of education, and what remains to be done. I fully concur in the high praise given by the last President to the work of our common schools, both in the city and the country. The movement in school matters in this city, under the operation of the late amendments to the School Law, has been of the most marked character. When we consider the large and efficient schools now in operation under the Commissioners, and the greatly increased school attendance, we have occasion to rejoice; and if our joy is anything diminished, it is by the reflection that so many precious years were allowed to pass before these improvements were introduced, and that still nearly two thousand of the children remain outside the public schools, and that two commissioners are powerless to provide either buildings or teachers for them without increased means. With the movement in the country I am not so familiar; but I believe that the arrangements for the apportionment of the local taxation and the improvement in the qualifications of teachers arising from the operation of the Normal School have produced the most beneficial results. The higher schools and academies are in a less satisfactory state. I find a gloomy picture drawn of them by some speakers at the last convention. My own impression, derived from the preparation given to young men who come to college, is that in many instances these schools are little fitted to fulfil the great ends for which they are instituted. These ends are—1st, to give a somewhat higher training than

that of the common schools to young persons entering into the more difficult departments of business, and to impart a desire for higher education, and a fitness to enter on it, to those who may intend to enter college and fit themselves for the more learned and scientific professions. That the comparative failure in these respects is caused in part by the prevailing low tone in this country with reference to the higher education, I am prepared to admit; but it also implies a defective organization of the schools. My belief is that such schools should be so graded and officered as to permit the head of the school to give undivided attention to the higher branches of education; that care should be taken that high schools and academies should be maintained only in places able to give this advantage; that a rigorous system of examination for admission to the higher branches and for the pupils leaving the schools, should be instituted, and public aids and rewards given both to teachers and pupils in proportion to the results; and that the services of teachers really competent to impart the higher kind of education should be secured, and means provided for their proper remuneration. This last condition, whether as a result of local contribution or of public aid, I regard as indispensable. The University here has, through the generosity of its friends, been able to do something to stimulate the preparation of studying by the offer of exhibitions and free tuitions; and I have much pleasure in mentioning the fact that on the exhibition examinations of this session, two pupils of the Huntingdon Academy, one of the Clarenceville Academy, and one of the Shefford Academy, took exhibitions of \$125 each. This fact shows that good work is being done in some of these Academies; and should be a stimulus to others. Without the co-operation of the Academies, Grammar Schools and High Schools, our Professional Schools, Schools of Applied Sciences, Faculties of Arts and Theological Schools can have little success; and it behoves all friends of education to aid in every possible way in their growth and advancement. I have said nothing special here of the education of young women in the Academies and High Schools; but this also is of the first importance. The training of female teachers is very important, and I may cite here the case of one young lady who entered from a country Academy (that of Danville,) the Model School Class of the Normal School without passing through the Elementary Class, and who took the highest place in that Class, winning the Prince of Wales' medal. We may hope also soon to have in this Province a college for women, for which students may be trained in our higher schools; and until it is established, all the more responsibility rests on these to push the education of women as far as possible. In Montreal the want of a High School for girls is one of our gravest educational deficiencies. I must now close with the expressions of my pleasure in seeing around me this evening so many able and tried friends of education who will enrich this meeting with their thoughts on education. I may specially refer to the Hon. the Superintendent of Education, who has given the weight of his influence both to the original institution and to the working of this association, and to the delegates from the Provincial Association of Ontario.

Hon. Mr. Chauveau said that fifteen years was a pretty long space in the life of a man. It was just fifteen years ago that he had the honour, after having presided in another building at the inauguration of the Jacques Cartier Normal School, of presiding in that building of the McGill University Normal School, and a few weeks afterwards at Quebec to preside at the inauguration of the Laval Normal School. A great many things had taken place since then; a great deal had been done, said, and written in the country about education; a great stir had taken place in political and educational matters, but nothing had occurred since then to make him desire to retract what he had done on that day. Those institutions had not only, as their own legitimate natural result, elevated the tone of teaching, but they had also given a great impulse to teachers' institutes in the Province of Quebec; and the Normal Schools, the Journals of Education, and Teachers' Institutes together, apart from all legislation, and apart from all administrative action, were about the best means of promoting education. Those teachers' institutes he had attended in a great many places. It had been his good fortune to attend them frequently in Quebec and in Montreal, also in Sherbrooke, Stanstead and Richmond, and everywhere he found, and that day he found, a disposition, which he could not too highly praise, to stick to the practical part of the work, to solve and decide questions which were really the foundation of the practical work of education. He found them always disposed,—on all debatable matters, on all matters susceptible of difference of opinion,—to give and take, ready to follow a middle course, ready to stand between those who held rather strong views upon some questions [and whom he could not blame] and those who could not yield all that was asked of them. Although a great deal of praise had been awarded to himself and his colleagues in his department of the government, much of that praise was due to the good sense of the teachers, and of those who had the best right of all men to insist on reforms and to press for an increase in amount of grants which they could not always

obtain as they desired or as they needed. He desired to give a brief review of the subjects considered that morning, and his own views thereon. The subjects treated were home lessons, object lessons, and composition. These were three very interesting and important subjects. The first was one which had given rise to a great deal of controversy; in fact, he thought, home lessons had lately been a little too much abused. The time in school, however long, was in a great measure occupied with instruction received direct from the teacher. Certain branches of study required the direct aid of the teacher, whilst others required reflection and concentration of the powers of the mind on the part of the pupils. Now, the latter kind of work could not be done in the schools. And that, as a matter of philosophy and principle, should alone be sufficient to sustain the practice which has been followed for ages, that is, giving scholars lessons to study and prepare at home. Another subject of study which had been carried to excess, and which had been much spoken against, was learning by rote. But to do away with it altogether would be unwise, because it was an exercise which was indispensable not only to the development but also to the maintenance of one of the great faculties of the mind, that of memory. Object lessons formed one of the great improvements introduced into the schools of this country, and had been attended with much success both in the normal and infant schools of this city. The third subject, that of composition, was also an important one, but one which was much neglected in our schools, owing to prejudice. Persons would insist that arithmetic and penmanship were all the subjects necessary to be taught in the schools. It was with great difficulty that geography was taught, and as for composition, it was viewed as a luxury which country schools could not be expected to supply. But composition was as necessary as anything taught in the schools. Those three subjects had been treated very ably by the different speakers during the session. Without referring to algebra and arithmetic, about which every one was agreed, there were three other subjects, held in the same popular favor, which should be taught, namely,—Geography, the History of Canada, and the French language in English schools. Geography was an interesting branch of study, and was in itself sufficient to lead the children to like the school. In all model schools the history of Canada should be taught. What was it that fostered a national spirit in a country? It was a knowledge of the history of the country. There was no reason why the two races should not feel equally proud of the history of Canada. The third subject was that of teaching French in English schools. The teaching of English in French schools had made wonderful progress. They would be surprised to know that in every county in the province English was taught in the French schools, and in the higher institutions English was placed exactly on the same footing as French. To be master of both languages gives a teacher double power, and doubtless, chances of being constantly employed and well remunerated. The fault with English people was that they would not talk French, and so soon as they were corrected in a mistake they gave up trying to speak the language. A special work for the teachers to do was to inspire the people of the Province of Quebec with a Canadian spirit, a love and affection for the Dominion of Canada, and at the same time preserve in their hearts a patriotic affection for their province, and applaud it. Of course they should entertain a national spirit for the whole Dominion which in the future would undoubtedly be one of the first nations on the earth. It was already the third maritime power, though far behind in population. Still it nearly equalled that of one of the most interesting and prosperous countries of the globe, Belgium. The Dominion had a larger population than that country [Scotland] which had given so many able men to the world. It had a population much in excess of that possessed by the United States, when they declared their independence and took their position among nations. There was no reason therefore why the Dominion of Canada, with British Columbia and the North West Territory annexed, and with the prospect of the approaching incoming of Prince Edward's Island and Newfoundland, should not constitute, at the northwest part of the American continent, one of the great powers of the world. And although they had all to do their share of the work, and although those who were far advanced in years had done their part and were disposed to work still further, he was convinced that a great deal which would be done to complete that work, would be through the instrumentality of the teachers of the Province of Quebec; for they would imbue the minds of the rising generation with those patriotic feelings and sentiments, without the existence of which the country would be blotted out.

Mr. Alexander, one of the delegates from the Province of Ontario, spoke in approving terms of the position of the School Law in Ontario, which now provides for the compulsory education of children during certain months of the year.

Mr. McLoughlin, of Bedford, also spoke briefly.

During the evening songs were sung in excellent style by Mrs. Leach and Miss Hoerner, and a reading was well given by Miss Henderson.

SECOND DAY.

The Convention of School Teachers held in this city, under the auspices of the Provincial Association of Protestant teachers, concluded its sittings on Saturday. Principal Dawson, President of the Association, occupied the chair, and among those present during the proceedings were the Hon. Mr. Chauveau, Minister of Public Instruction; Professor Graham, of Richmond; Mr. Lynch, M. P.; Very Rev. Dean Bond, Rev. Dr. Jenkins, and Mr. Lunn, of the Protestant Board of School Commissioners; several Professors connected with McGill University, Professor Howe, of the High School, Principal Hicks, of the Normal School, &c., &c.

The first business of importance transacted was the selection of a place for the holding of the next annual meeting, when, on the motion of Principal Hicks, seconded by Mr. Duval, the district of Bedford was chosen.

The discussion on the subject of teaching composition, introduced by Professor Robins on the previous day, was resumed.

Inspector McLoughlin, of Cowansville, and Mr. Jordan, of the Royal Western School, spoke briefly on the question; the latter gentleman quoting the advice of Henry Ward Beecher respecting making coffee, "Ascertain how it is made at the principal restaurants and then don't make it their way," and remarking that so teachers might ascertain how composition was taught in some of our principal schools, and then teach it as they don't. He also gave his experience of training children in this branch, and impressed upon the teachers that above all things they must teach the children kindly.

Mr. J. R. Miller, of Toronto, stated that he had found that composition was not taught in many schools, and the word "composition" was unknown to some teachers. One plan adopted with good results was to recite to the pupils thrilling incidents, and call upon them afterwards to place the same in writing.

Mr. Dey contended that the only real difficulty in the way of teaching composition was not the method of doing it, but what to do. The children must know something about a subject before they could write anything upon it. If a boy went home with his head full of facts, he would be able to write something of them.

Principal Hicks condemned the system followed in schools of writing on slates, and believed that they must make most of the children write with pen on paper before they could make much progress.

Professor Howe mentioned that in the High school the only kind of composition found at all beneficial was reading some story to the boys and afterwards requiring them to reproduce it in writing.

Professor Darcy, Mr. Butler and Mr. Marsden followed and gave the teachers the benefit of their personal experiences.

Professor Graham, of Richmond, pointed out that one of the greatest errors committed in teaching composition had been that of requiring pupils of the lower grades particularly to attempt what might be called essay writing. These essays in common schools, middle schools and even higher schools were required from the pupils without their having undergone any special preparation or possessing much knowledge of the subjects upon which they were to write.

Professor Howe remarked that when Dr. Leach was examining the boys of the High school, ranging from 16 to 18 years, he peremptorily refused to set them some subject for composition, as he did not believe in boys of that age being able to write essays. This led him (Professor Howe) to entertain the idea that boys were not able to write such composition.

Hon. Mr. Chauveau expressed his opinion that to teach young children composition was not more than to instruct them in syntax. In the schools generally that mode should not be insisted upon too much. If they wanted to be self dependent to a certain extent, they must give it as a home lesson. That was why they certainly wanted home lessons; and the simple mode, if the teacher wanted a letter written by a scholar, was to read them two or three letters by masters of the language. If they found in the pupil's composition anything like pedantry, enforce the importance of writing a simple, common sense style; teach them, above all things, good taste. In many schools which he had visited particularly the convent school, much progress had been made in this branch of instruction. In country schools he had seen compositions written by young girls, which would do honor to persons in higher stations in life. In conclusion the honorable gentleman recommended that good works should be read to scholars and they should be advised to read books, which would give them the habit of writing well, and then the object they sought would be more easily attained.

The President dwelt upon two points which he conceived to be of importance. The first was that this power of expression in their own language was stated to be one of the main objects for which children were sent to school, and yet, as he happened to know practically from young men who came to college, young men man-

aged to get through their school education without having acquired the power of expression in their own language, and were unable to write simple sentences in a proper manner. The schools should endeavor to alter this state of things, and to lay it down as a minimum that every pupil who leaves the common schools shall be able to write a correct sentence in their own language. The second point was, that this was a work of gradation. The pupils required to be advanced as they progressed and acquired power of arranging their thoughts. And one of the most important points in the philosophy of it was, that this power of arranging thoughts and facts on what to write and speak—the logical basis of the thing—must be present before the power of expression could be rightly exercised. If they attempted to drive things ahead of the thinking power of the scholars, they would be teaching them habits of loose speaking and loose writing. They must, therefore, begin the work in an easy manner, and push forward the children little by little.

The discussion then closed.

Mr. J. R. Miller of Toronto, read a paper on "Teachers' Institutes." A teachers' institute, the writer explained, was an assemblage of teachers convened for the purpose of receiving and imparting instruction in the art of teaching, being in fact a Normal School for the time being, although not conducted with so much system and preparation. These institutes, it appeared from the paper, have been in successful operation in many of the States of the neighboring Republic for many years past, and have done much to elevate the standard of education. In one year, New York State expended twelve thousand dollars on these institutions. Several benefits were derived from these associations; the greatest perhaps was that the different views expressed would lead to something definite being arranged as to the manner in which subjects should be presented to the minds of the pupils in the different classes throughout the district, thus giving uniformity to the work of the various schools that would lead, in the opinion of the writer, to the most beneficial results. There would be a tendency to introduce a system of training similar throughout the country, and thus save much valuable time, and consequently much money. It was hoped to obtain from the Ontario Government a grant to aid in the establishment of these institutes, and that they would be introduced in the Upper Province at an early day.

The President in a few words dwelt on the steps taken by him to establish these institutes in Nova Scotia, and the success which had attended his efforts, Nova Scotia standing at the present day ahead of every other Province in the Dominion in the number of children attending school compared with its population.

Hon. Mr. Chauveau mentioned the steps taken by the Education Department to provide the schools with good maps, and in other ways to promote the cause of education; and he invited all teachers to contribute to the *Journal of Education*, and to aid it as far as possible.

Votes of thanks were passed to Hon. Mr. Chauveau and others, and the Convention closed.

During the morning Dr. Baker Edwards gave an object lesson, in chemistry in the chemical class room, which was largely attended. —*Gazette*.

The Protestant Institution for the Deaf and Dumb, Montreal.

ANNUAL MEETING—INTERESTING PROCEEDINGS.

Yesterday afternoon (18th October) the second annual general meeting of the Protestant Institution for the Deaf and Dumb was held at the Normal School. Mr. Charles Alexander presided. In addition to the meeting, an interesting examination of the institution was held. On the platform were Principal Dawson, the Rev. Gavin Lang, Mr. F. Mackenzie, the Rev. Professor Murray, the Rev. Canon Baneroff, the Rev. Dr. Wilkes, Principal Hicks, the Rev. Mr. Botterill, the Rev. Mr. Thorne, the Rev. John Potts, Dr. Scott, the Rev. W. B. Curran, and the Rev. Dr. Taylor.

The CHAIRMAN, in opening the proceedings of the meeting, said it was with no ordinary feelings of satisfaction that they met the supporters and friends of the institution on that, their second annual meeting, and to lay before them the statement of its work. The marked progress of the pupils had been very striking, both in their appearance and the progress of their mental development. To that statement those who had carefully watched over its interests in the past would fully testify. It was due to the exertions of the principal, Mr. Widd, who had been most faithful in the discharge of his duties, combining in his character both kindness of heart and firmness of discipline.

He, together with his wife, both of whom were deaf mutes, had conducted the institution with much satisfaction to the managers. Miss Bulmer, who had a diploma from the McGill Normal School, was the assistant teacher, and continued to give much satisfaction to the committee of management. To those present who might not know, he might state the institution was a little beyond the St. Antoine Toll-gate, and the property was in a very eligible locality, but on account of their growing work they already found it too small. The present number of pupils was 22, but there were others who would willingly come under its roof, but they must shut their doors in the meantime till they had friends to erect additional buildings. They trusted that those of our wealthy citizens who had not helped them hitherto, might be inclined, from the statement of the Secretary-Treasurer to sympathize with a class of the population, who, from no fault of their own, could not speak for themselves. They were obliged to state that their treasury was empty, and in carrying on the work they threw themselves on the Christian liberality of the people of Montreal and the Province of Quebec, many of whom outside of the city have done nobly by subscribing liberally to the funds. That was true, especially of the city of Quebec. They urged as an additional reason for that substantial aid, that the board of management by the advice and under the strong recommendation of the principal had thought it very important to teach their pupils some useful trade by which when they left the institution they might provide for themselves an honest and independent livelihood. Thus far they had commenced two branches, the printing and carpentry; with regard to the first of these branches their principal himself was a practical printer and a first-rate one, and the hand bills had been printed under his care. As to the second branch, the carpentry, it was taught by one of the pupils, who had already saved a considerable sum to the institution by the various articles made for its use, and they hoped soon to have some return to the funds of the institution from both these branches. The managers gave thanks to the giver of all good for His care over the institution during the year, when during a terrible disease which carried off hundreds only one had been affected, and that in a light form. He did trust that the work in which they were engaged would commend itself to the warmest sympathies and largest generosity of the meeting, and of those to whom the statement might come, so that no fear might be entertained of their being crippled in their work (applause).

Mr. McKenzie, the Secretary-Treasurer, then read the report which was as follows:

Report of the Board of Managers of the Protestant Institution for Deaf Mutes for the year ending 30th June, 1872.

At the outset of their report of the second year of the existence of this Institution, the managers desire to record their thanks to God for the ever-increasing success of their school.

The number of pupils at the end of June last was 22, or 7 more than at the end of the preceding school-year. Two-thirds of them were free pupils.

Within the next two months there will be a total of 30 pupils in the Institution, or twice as many as last year, and the utmost number that there is room for in the Institution.

The progress made by the pupils in their studies has been very satisfactory. This is due mainly to the devoted, energetic and able services of the Principal, Mr. Widd. The Matron, Mrs. Widd, (a deaf mute,) and the Assistant Teacher, Miss C. Bulmer, (who was taught the sign language, and who acts as a medium of communication between the managers and the other teachers and inmates of the institution) have discharged their respective duties in a very praiseworthy manner.

The general good health enjoyed by the pupils is due in no small measure to the medical services given so faithfully and cheerfully by Dr. Scott, the Honorary Physician of the Institution.

The Managers have been enabled by the liberality of some of the citizens of Quebec to purchase the necessary materials for printing reports, cards, notices, etc., and thus teach the pupils the very important handicraft of printing. Carpentering is still taught to the older scholars by Mr. H. Porter who was till lately the senior pupil of the school.

Interesting details connected with all departments of the Institution will be found in the Principal's report annexed to this.

The financial prospect of the Institution is far from being a bright one.

By the Sec.-Treasurer's statements, herewith submitted, it will be seen that on the 30th of June, 1872 the end of the fiscal year) there was a balance on hand of \$4,118.19. But \$4,000 or nearly the whole of this sum would be used in July to pay the first half of the purchase money of the present premises of the Institution. And the liabilities and the current expenses of the Institution are such, that on the 1st of October it will not only be without funds but will be slightly *in debt*.

The Managers would briefly draw attention to the penniless condition of the institution, and the following urgent wants :

1. Money for current expenses.
2. Funds to pay \$4,000, the balance of the purchase money of the property now occupied by them.
3. This property is rising in value to such an extent that it is too expensive a place for occupation by a charitable institution. Moreover, the present buildings are even now very much too small in every way, and the land about them too limited. The Managers propose to sell the property in a year or eighteen months, and meanwhile, to secure as soon as possible, a cheaper site elsewhere, where they would have land enough to teach the pupils agriculture, and where they could erect buildings suitable for such an institution as this is. As a proof that this course is necessary, it need only be stated, in addition to the foregoing facts, that there are known to be 22 deaf mutes in the Province of Quebec besides those now in this institution, and the majority of these are of proper ages for instruction. Nor is there any doubt that there are more than the number just stated. In all countries it has been found impossible to ascertain the total of its deaf and dumb inhabitants.

The Managers must then provide for an increased number of pupils, and can best do so in the way which they have indicated above. Land enough to teach the pupils agriculture, and buildings in which several of the leading trades could be taught, are very requisite. It has been well said that "the intellectual education of a deaf-mute will in many cases be a very doubtful advantage if we neglect to train him up in some good trade, whereby he can support himself and gain means to indulge the æsthetic and literary tastes he acquires in an institution." The deaf-mutes must look to trades as their only means of support.

It is earnestly hoped that the mention of these pressing wants of this Institution will move many to come to its assistance. The expense of founding and of sustaining it for the past two years has been borne almost wholly by about a dozen persons. The managers feel the others should now share with these generous individuals the burden of the support of this charity. This assistance would be generally given if it were only generally remembered that the work which this institution is doing is as noble a one as can engage the sympathies and services of men. That work is to rescue deaf and dumb persons from an insolation which can only be compared to that of prisoners from a dreary cheerless condition of life, to rescue them, above all, from a state in which they are peculiarly exposed to temptation to sin and its consequent wretchedness.

And this institution gives to these children of silence such positive pleasures as the light and comfort of religion, a fuller intercourse with their families and friends, a share in the pleasures of literature, science, and art, and in the happy toil and triumphs of humanity.

The pupils of the institution were then examined and they nearly all displayed a good deal of acuteness, some of them, especially bright clever fellows, commenced by giving the Lord's prayer in pantomime, and in the midst of the examination two of them gave a very amusing scene in the same manner. They closed the entertainment by giving "God Save the Queen" by signs. This entertainment was very interesting and developed in the audience a warm sympathy for the unfortunates whom the association takes in charge. Some specimens of the drawing and composition were also shown, which displayed considerable talent, the former more especially. One of the pupils, a semi-mute, that is one who is recovering his speech, read an address of thanks which he had prepared, and which was a very creditable performance. Altogether, this part of the programme convinced every one present of the good work that was being performed in a very unostentatious way by the Institution.

The Rev. Dr. Wilkes moved that the report be adopted, printed and circulated. He remarked there could be no question whatever that they could teach the mutes; they had been taught and now they saw that they could be taught amongst

themselves, and taught too, the highest, purest and most important truths. The mutes could be trained for useful positions in society, and they would be recreant to their duty to God and to man if they failed to do all that in them lay to aid in their instruction. It were a shame if they who could speak and hear did not help those who could do nothing in the absence of such instruction as they were then obtaining. He had been very much struck with the thought that both the Principal and his wife were deaf mutes, which showed what could be done. There were two intelligent, enlightened and cultivated Christian people, who were themselves in that situation, and who devoted their lives to the training of those who were in that situation. He hoped they would hear no more of the debt, and that the annual subscriptions would be large, would be paid promptly, and that there would be enough money paid into the treasury to carry on the Institution and purchase a new house and land. (Applause.)

The Rev. Gavin Lang seconded the resolution, and in doing so said that he trusted the Christian people of Montreal would realize the claims that the institution had upon them, and unite to place it on a firmer and more extended basis.

The Rev. Dr. Bancroft moved a vote of thanks to the governors, the board of management, and the officials of the institution, for the faithful and successful manner in which they had discharged their respective duties. It seemed to him that God raised up in such crisis as these the very persons to carry on those institutions. He seemed to give them the love and the enthusiasm which were necessary for carrying on the work: they entered upon it with the help of God, and their efforts were crowned with success. He had great pleasure in witnessing what he had seen that day; the pupils commenced with the Lord's prayer, showing their loyalty to God, and they ended with "God save the Queen," showing their loyalty to the Queen. If that institution raised up faithful servants of God and faithful servants of the Queen, he was sure they would all bless God that it had been established. He thought, with Dr. Wilkes, that they would be recreant in their duty were they not to endeavour to carry on an institution which took hold of the deaf mutes and educated them for time and eternity. Might God bless and guard the managers in their work. He rejoiced to see that the name of McKenzie was so prominent in it, and that one who had lately gone to a better land had left it a noble legacy (applause).

The Rev. Dr. Taylor had much pleasure in seconding the resolution, and in recommending the institution to the liberality of the inhabitants of Montreal. They had had decisive evidence that they had patient and able teachers, that the pupils were receiving the truth; and the Christians of this city should act with a good resolution to be instruments in aiding these unfortunates.

Principal Hicks expressed his opinion that the pupils had answered the questions in a way that was quite equal to the pupils with a similar period of training in their ordinary schools.

The Chairman stated that the visitors would be welcomed to the institution to see the method of teaching, which was very interesting. He hoped that the results of the meeting would be to excite in many minds a hearty and earnest sympathy in the institution.

The meeting then closed.—[Gazette.]

The Queen's Statue.

Those who have the misfortune to possess a large edition of the British Poets, and who have also been sufficiently ill-advised to endeavour to read the Birth day and Coronation odes, versified rejoicings over great victories, and other *obligato* achievements of our Laureates and aspirers to the next Laureateship, will probably experience something like a sensation of nausea, at any praises of Royalty. There are so many instances in which sovereigns not now in very good repute, were during their lives, cited by occasional authors as the "best of monarchs"—so many occasions in which "great Anna" has shone through otherwise very dull stanzas, as if she had herself commanded in the field when Marlborough won: that eulogy addressed to the holder of supreme power, has usually some flavour of mere conventionality, if not of interest and hypocrisy. But certainly those who have chosen the representation of their Queen as the most agreeable and suitable ornament for the largest British city of

America can be open to no such reflection on their conduct. Placed as they are at a distance from the seat of royalty, the lustre which radiates from the throne can hardly dazzle their eyes so as to prevent them from judging with clearness and accuracy of the rank which Victoria will hold hereafter among the great, and still more, the good rulers of mankind. We have got rid of the affectation no less than the bad taste which personifies in a female sovereign the qualities suitable to a great warrior. We do not fail in admiration for the resolution, fortitude, personal courage, and patience in reverses, which are most beautiful in the most gentle, and which are sometimes essential to the chiefs of a great Empire. We believe that the Queen has not been wanting in these. But we justly congratulate ourselves that the Victorian age has been rather remarkable for the triumphs of peace than for those of war, though these last have not been absent when national rights and the liberties of mankind had to be sternly defended. The statue of this illustrious lady, to-day made over to the citizens of Montreal, will not only be a proof of our loyal regard for a wise and unselfish ruler, who, in the midst of the affairs of Government, has never failed to sympathize with every worthy movement of the public or private affections of humanity, of which she has had knowledge but it will remind us and our children of deeds that may be imitated by the humblest as well as the most august. If there be a part of Her Majesty's Dominions where this or any other token of respect and love could be least reasonably imputed to blind worship or servile flattery, it is Canada, where our own judgment of our Queen is so constantly confirmed by the outspoken admiration of Republican neighbours. The time has gone by when superstition could erect a statue into a Palladium, and believe that the integrity of the Commonwealth depended on the safety of the image. But the domestic affections and household virtues will be well guarded among us, so long as the effigies of the Queen shall teach the appropriate lesson to the city.

Formal Presentation of the Queen's Statue to the Citizens of Montreal.

There are few cities or towns in Great Britain whose principal squares are not beautified with statues of royal or otherwise distinguished personages, and the compilers of books of Continental travel notice, as among the characteristic features of the cities they describe, the monuments which adorn them. It is scarcely to be expected that in a country which has a history to make, and the majority of whose inhabitants are naturally intent on the acquisition of wealth, that attention should turn in this direction; but we have no doubt that in due course our squares and places of popular resort will challenge competition in this respect with those of the Old World. It is necessarily a work of time, but the adornment of our city will, there can be no reasonable doubt, keep pace with its increasing prosperity. The only public statue, which till yesterday the city could boast as its own, was that erected in honour of Lord Nelson, and which, we are gratified to learn, has been so far restored that the artist employed in its renovation has invited the City Fathers to inspect his work in its completed state. Yesterday, (Nov. 21,) however, our city was honoured by the formal presentation to it of a statue of Her Majesty, the medium of the gift being His Excellency the Governor-General. Most of the city turned out to witness the interesting ceremony. It may be superfluous to say that the day was extremely cold. This may not be a matter of regret, as the vastness of the multitude which assembled, despite the severity of the weather, attested most conclusively the loyalty of the residents of Montreal, and, at the same time, their gratification at this ornament being added to the many existing attractions of the city. Of the statue itself we shall not speak,—a full description being given below; but it is due to the subscribers to the fund to thank them for their several contributions, and especially to the Committee for the untiring efforts which have brought the work to so highly satisfactory a consummation. The visit of His Excellency the Governor-General must be regarded almost as a royal acknowledgment of the loyal feeling of our citizens, but were this a forced construction of its import, it could hardly be less gratifying as showing the interest which Her Majesty's representative personally takes in Montreal. The visit being, except as regards the presentation itself—of which we give a full report below—an informal one, it would be indelicate to

describe the efforts privately made to render His Excellency's visit agreeable to him. Further remark on the celebration in introduction of our report of the proceedings is unnecessary, but we may be allowed to express our satisfaction at the heartiness with which our citizens of all nationalities co-operated in giving a cordial welcome to the representative of our beloved Sovereign, and if there could be any doubt in the mind of the most sceptical of the loyalty of Montrealers, such doubt must have been dispelled by the magnificent gathering, the intense interests with which the proceedings were witnessed, and the hearty applause with which every loyal sentiment uttered was received by the vast assemblage.

A holiday having been proclaimed by the Mayor, the majority of the shops and warehouses were closed; the employees were of course at liberty, and in large numbers availed themselves of the privilege accorded. The streets became crowded with people of all classes, who, by common consent, seemed to be wending their way to Victoria Square where, by one o'clock, the masses of people were almost impenetrable, and those who further procrastinated, had much difficulty in securing for themselves positions where even the slightest possible view of what was going on was obtainable. Lines of carriages were drawn up on the streets, from the roofs and inside of which many kept their eyes fixed on the one centre of attraction—the platform to the south of the statue.

The roofs and windows of Wink's Block, St. James Hotel, J. Morgan's store, and every other available eminence which overlooked the Square, were taken possession of by parties anxious to witness the proceedings, the number gathered in the vicinity and upon the Square being upwards of twenty thousand.

There were several platforms erected, packed with juveniles, two thousand of whom, from the Protestant and Catholic schools, had been brought to sing in chorus at the proper stage, the National Anthem and "God bless the Prince of Wales."

The arrangements in the square for the accommodation of visitors were admirable, the decorations were most magnificent, flags and banners being hung around the fence of the square, evergreens twisted round the palisades, and hung in other graceful shapes, hid every particle of wood work, and gave a rural effect, which much enhanced the most gorgeous part of the furnishings. The statue, which was to be presented, had during the early part of the day been "unveiled," thus giving every one an opportunity of looking at the beauties of the sculpture, and the glistening glories of the burnished bronze. Several bands of music, military and civilian, were stationed close at hand, and at intervals gave out the sprightly music which always lends such a charm and attraction to our public demonstrations.

At twenty-five minutes past two, the sound of cavalry was heard coming down the hill, the bands began to play and in a few moments the uniforms of No. 1 Troop of Cavalry were distinguishable. Major Tees, and his troopers were the Governor's Body Guard, and surrounded by our town cavalry, His Excellency a minute or two later drove into the Square.

The band began to play the "National Anthem," and amidst cheers and hurrahs from nearly thirty thousand throats, Her Majesty's representative ascended on the platform to perform his first official act in Montreal. His Excellency rode down in the Mayor's carriage, in which he was accompanied by the Mayor, Mrs. Coursol and Sir Hugh Allan; Miss Allan, Col. Fletcher, Lieut. Colson, and another A. D. C., occupying the carriage of Sir Hugh Allan.

The vice-regal party having assumed the positions assigned to them on the platform, His Excellency was introduced to the several members of the Statue Committee and City Council. These preliminaries being completed, and they necessarily took up some little time, Mr. WILLIAM MURRAY, President of the Statue Committee, presented Lord Dufferin with the following

ADDRESS:

To His Excellency the Governor-General, the Right Honourable the Earl of Dufferin and Clandeboyne, Governor-General of Canada, and Governor-General and Commander-in-Chief over the Island of Prince Edward.

May it please Your Excellency,

The Executive Committee entrusted with the collection and administration of a fund for erecting a portrait statue to Her Majesty in Montreal, acting on behalf of the numerous contributors to that fund, approach Your Excellency and thank you for your presence here to-day.

The purpose for which the Committee was appointed being now fulfilled, it remains only to request Your Excellency graciously to crown their work by presenting to the City of Montreal, as a free gift for ever, this representation of our revered and much beloved Queen.

The statue of Florentine bronze is the work of Mr. Marshall Wood.

The names of the contributors to the statue fund are appended to this address, and it is proper to notice that the Mayor and City Council have granted the site and supplied the pedestal.

In soliciting Your Excellency to undertake the duty, which cannot but be a pleasing one, of formally presenting this statue, the Committee venture to hope that as a work of art it may be found worthy of its subject, may be accepted as an ornament and art model by the city, and may long remain an abiding testimonial of the respect and attachment of the citizens of Montreal towards the Royal Lady who rules over the Empire of which the Dominion forms a part.

Montreal, Nov. 19, 1872.

HIS EXCELLENCY then said :

Gentlemen.—It is with a degree of pleasure, very difficult to express in words, that I find myself engaged in the discharge of a duty to appropriate to my office, and so congenial to my feelings, as that which you have imposed upon me to-day. (Cheers.) Among the many circumstances which have made me feel at what a fortunate epoch I have arrived in Canada, by no means the least agreeable is the fact that there should have been reserved to me this opportunity of taking part in a ceremony which evinces, in so marked and general a manner, the unflinching loyalty and affection entertained by the citizens of this large, prosperous and wealthy city to the person and throne of our Sovereign. (Cheers.) It is, therefore, with the most heartfelt satisfaction that I undertake the function now allotted to me, and that I become the momentary depositary of this unique and precious gift with which you, gentlemen, the subscribers to the undertaking, are desirous to grace your city, and which you now commission me to hand over as a perpetual ornament to the inhabitants of Montreal and their children forever (applause), and I must say it is to no mean heritage that these future generations will fall heirs, for, thanks to the magic power of sculptor, long after we and those who have loved and honoured Queen Victoria shall have passed away, there will still remain to them and to their descendants, untouched by time, this breathing representation of that open and intelligent regard, that sweet womanly grace and Imperial Majesty, and of respect, which in Her lifetime combined to render the presence of the Queen of England more august than that of any contemporary monarch (loud cheering). It is to you then, citizens of Montreal, that I now turn, it is in your hands that I now place this sacred deposit, it is on you that I lay the charge of guarding for yourselves and those who come after you this fair image of your Queen, this gracious impersonation of the Majesty of Britain, the stately type and pledge of our Imperial unity, the crowned and sceptred symbol of those glorious institutions which we have found to be so conducive to the maintenance of individual liberty, of constitutional freedom and government (loud applause). Gentlemen, it was my good fortune in early life to serve near the person of our Sovereign. At that time no domestic calamity had thrown its ineffaceable shadow across the threshold of Her home. I was then a spectator of Her daily life, its pure joys, its refined and noble occupations, its duties never neglected, but their burdens shared by the tenderness of husbands and most sagacious of friends. It was then that I learned the secret of that hold, Her Majesty possesses over the hearts of Her subjects in every part of her extensive empire, (cheers) and when in later days death had forever shattered the bright vision of Her early happiness, and left Her to discharge alone and unaided, during long years of widowhood in the isolation of an empty palace, the weighty and oppressive functions of Her royal station, renewed opportunities were afforded me of observing with what patience, patriotism and devotion to the public service, Her brave and noble nature bore each burden and discharged each daily task. (Applause). From dissipation, gayeties, the distraction of society, the widowed sovereign may have shrunk, but from duty never. (Loud cheers.) When, therefore, you cast your eyes up to this work of art, let the image of the woman as well as of the Queen be enshrined in your recollections, and let each

citizen remember that, in Her whose sculptured lineaments he now regards, he has an example of prosperity borne with meekness, of adversity with patience, of a path of duty unflinching followed, and of a blamelessness of existence which has been a source of pride to every English heart (Cheers) and whose pure and radiant influence has shed its holy light on a thousand British homes. (Great applause.) Above all let each Canadian patriot remember,—as he contemplates with pride the ever brightening destinies of his native country, let your children's children remember as generation after generation this great Dominion gathers strength and power,—that it was under the auspices and the Government of Her whose statue I now confide unto your keeping, that these mighty provinces were confederated into a still mightier state, and that the foundations of that broad Dominion were laid, which I trust is destined to prove the brightest ornament, and I trust the most powerful adjunct of the Empire of Britain. (Great enthusiasm.) Gentlemen, I thank you again for the opportunity you have given me of taking part in these proceedings, and to those kind expressions which you have addressed to me personally. I feel I can make no better return than by saying that in the discharge of my office in this country it is my desire and hope to follow, at however humble a distance, the example of that beloved Sovereign, who, during a long reign, has faithfully trod in the paths of the British constitution, and has never once failed in her duty to Her Crown, Her Ministers, Her Parliament, or Her people. (Prolonged cheers.)

Addressing the French Canadians in their own language, His Excellency said in effect that it was with great satisfaction that he had assisted at this august ceremony to-day, in which the whole of our citizens had so heartily united. The French were well known for their enterprise, and the spectacle of to-day was very rare, and one which he was very delighted to see—a people united who came from two different nationalities, keeping up their loyalty to the Throne and Government. He knew very well that it was through the French people that the Europeans had been able to penetrate here. They had come, not only to the valley of the St. Lawrence, but up the Mississippi and Ohio Rivers, and it was most remarkable what these pioneers of civilization had accomplished. When they had set forth they had founded towns and settlements, and here they had established the greatest city on the continent, and the centre of a happy and most loyal people. He concluded by thanking them for the kind manner in which they had listened to him. These remarks were made amid the most enthusiastic demonstrations.

The MAYOR, in accepting the statue, on behalf of the citizens, said :

May it please Your Excellency,

If there were anything that could add to my pleasure in receiving, in the name of the citizens of Montreal, so magnificent a gift as this, it would be the acceptance of it at your Lordship's hands. It was, indeed, a very happy thought of those who wished to adorn one of the leading thoroughfares of our city (Victoria Square) with the statue of our Most Gracious Sovereign, to request your Excellency to be the medium of its formal presentation to the city. It will afford the highest satisfaction to those who have contributed to this object, to learn that in the opinion of one so well qualified to judge the artist has succeeded in accurately delineating the features of our beloved and revered Queen. This large gathering, despite the severity of the weather, will doubtless be construed by your Excellency—and I presume to suggest that such a construction will be perfectly in accord with truth—as an evidence that the citizens of Montreal are thoroughly devoted to her Majesty's throne and person, and eager to avail themselves of every opportunity of giving expression to their deeply seated sentiments of loyalty and affection. Your Excellency has fittingly reminded us of our duty in this respect : but,—speaking for the citizens, one and all, irrespective of nationality or any other distinction that could exist in a mixed community like ours,—I may venture to say that there is nothing which we shall regard with greater pride than the gift which Your Excellency has just presented. Durable as may be the material which the skilled artist has employed, it will not, I am sure, outlive the regard in which the honoured and illustrious personage on the representation of whom that skill has been exercised, is held by those on whose behalf I now speak, and by Canadians for ages to come. Permit me to add to the acknowl-

edgment of your Excellency's kindness in visiting our city on this auspicious occasion, the hope that the term during which your Lordship shall continue to represent Her Most Gracious Majesty may be one of uninterrupted peace and growing prosperity. That this will be the case, my Lord, is less a hope than a belief which your Lordships past services to the Empire most fully warrant. On behalf of the citizens I gratefully accept the gift which your Excellency has been pleased to transfer to me in my official capacity.

He also addressed a few words to His Excellency in French, on which bang bang went the guns and a royal salute was fired in a manner which showed that the men of the Field Battery, though but volunteers, were no novices in military matters. The roar of cannon was of course deafening, and hardly had it subsided, when the school children struck up and sang several pieces in a very admirable manner, the performance being all the more creditable, when it is considered that the children were made up of the different nationalities, and had only practised together for the first time the day previous. This brought the ceremony to a close, on which the Viceroy entered his carriage and drove off, but not before an address had been presented to him on behalf of one of the schools.

THE STATUE.

The figure itself is about ten feet in height, and cast in the finest Florentine Bronze, draped in a classic robe, standing firmly upon the right leg, the left slightly in advance, bearing in the left hand a wreath, typical of the power of ennobling, in the right the Sceptre. We have a statue bearing every lineament of royal grandeur, and we must say that the distinguished sculptor, Marshall Wood, true to the Academic School in which he studied, and for which we are indebted for those two exquisite creations and masterpieces—"The Daphne" and "The Song of the Shirt,"—with which his fame is chiefly associated, has here succeeded in the most difficult problem of his art, viz.

The idealization of the living form, without losing that identity established by personal acquaintance, and protracted intercourse and by a dexterous blending of the modern with the antique with the drapery of the figure, and a skilful union in the figure itself, of the salient phases in the life of Victoria. He has combined the real with the ideal most exquisitely. We look at this statue, and we cannot mistake its story, or what it is meant to convey. There stands the Queen, as vividly and powerfully before us as if we were on bended knee in the celebrated gallery. At the first rapid glance, we naturally take in the crowned head of the noble figure, and there stands, in all Her glory

THE FAIR QUEEN

whose effigy was first coined just thirty-six years ago. Continuing to gaze, and gradually realizing a most superb bust, the married Queen dawns upon us in all the suggestive grandeur of fully developed womanhood, as we have all known and loved and esteemed her since 1837. Still gazing and thinking, the eye and mind gradually receive the whole statue, and the great and glorious Queen of the British Empire stands revealed to us in all Her crowned and sceptred stateliness, modesty breathing from Her visage, womanliness from Her form, and majesty incarnate and palpable in the *tout ensemble* of the verified. It is truly a beautiful and dignified creation, a fitting tribute to one whose virtues shine most resplendently, and whose example as a wife and mother have earned the unqualified admiration of the whole of the civilized world. We are not wont in these columns to utter rhapsodies in favour of anybody or anything; but a gem of art such as this deserves more than mere casual praise, and we trust that it may give a spur of aspiration to our native artists, and really be regarded as an "Art Model."—*Herald, Montreal.*

The Boston Fire.

The Boston Correspondent of *The Christian Union*, writing to that Journal on the 13th November says:—

Boston was never happier or more prosperous than she seemed last week. The summer and early autumn panics about the health of man and beast were over; business was good; amusements were abundant and of an unusually high

order; people were fresh and elastic after the summer's comparative rest, and had entered with energy and enthusiasm upon the winter's work, play and instruction. Art and science flourished and were encouraged as never before; and the city was rich in distinguished foreign guests. On this bright scene the sun of Saturday set, and on what, we feared was ruin and desolation, it rose on Sunday. Just after 7 o'clock fire broke out in the high granite building on the corner of Summer and Kingston streets. Beginning in the engine-room it ran up the elevator, and was first seen bursting from the windows of a mansard roof.

It was burning fiercely before the firemen could reach the place, and the flames were far above the reach of any engine. The heat was intense. The window-easings of the building on the opposite side of Summer street caught, and the flames raced along the eaves, darted in and out among the ornaments, seized upon roof after roof, devoured them in a twinkling, leaped into magnificent buildings and rushed down the wide stairways; and so, with inconceivable rapidity, block after block was wrapped in fire. From street to street it went with relentless fury, making a wind for itself, fanning its own rage, for elsewhere the wind was so light that it could neither help nor guide the flames. Water seemed to produce absolutely no effect; North, East and South, the terrible conflagration continued to extend.

In the east, having destroyed everything in its way, and leaving a track of ruin behind it, it met the sea, and could go no further, but its final work there was to ignite tens of thousands of tons of coal, and to scorch the shipping that had not been taken out of its way. Westward and northward it gathered force. It had reached Washington street on one side, and on another a mass of flame seventy or eighty rods wide was rolling toward State street. Nearly seventy acres,—that a few hours before had been covered with handsome solid blocks, worth many millions in themselves, and filled with goods worth many millions more,—were one boiling sea of fire. Granite seemed like tinder.

Midnight had passed: the horror grew and the anxiety grew with it. Then the roar which filled the whole city with dread was broken by the welcome sound of an explosion; and then another and another. In one hour sixty stores on Devonshire street were blown up; engines and firemen came from far and near, in great numbers, in special trains. They fairly encircled the fire. Men in their own stores on Washington street beat back the flames with almost super-human courage and strength; for if they crossed that street, the whole city was doomed.

The sun rose on Sunday red and darkened by smoke-clouds, the day was still, and the slow hours wore on, and still nobody dared say what would be the issue of the battle. But before noon we knew that we were safe; the flames had begun to yield, the limit of destruction had been reached, and now the work of each minute told; at night the fire was so nearly out or rather so thoroughly conquered, that hundreds of thousands of weary watchers and workers went to their beds, only to be awakened again at midnight by another awful glare, from another fire. A gas explosion had taken place, and the building at the corner of Summer and Washington streets was in flames; a few hours' hard work, and that was extinguished. On Monday morning we could see what the thirty-six hours had done. A large portion of the business part of the city was in ruins; the streets were obliterated, hardly a landmark was left. The gray wall and the heavy square tower of Trinity church stood alone, nothing was left between them and the harbor. A Church on Purchase street still lifted a portion of its arches clear against the sky; but of the magnificent granite blocks that looked as if they would last for centuries, only fragments were standing.

The heaviest losses have fallen upon the shoe and leather, the wool, and the dry goods houses; and many of them will be able to stand the shock; they are cast down but not destroyed.

The *Transcript* building was destroyed, but the *Transcript* came out in good season Monday afternoon, of its usual size, printed on the presses of the *Globe*. The *Pilot* building was destroyed, but Mr. Donahoe the proprietor will rebuild, and meantime the paper will not miss a single issue. The *Post* building was badly injured, but the *Post* was as prompt and vigorous as if no harm had come near it. The *Saturday Evening Gazette*, the oldest of the Sunday papers, was also among the victims, but the publishers are already in new quarters, and their paper will be printed as usual next Sunday morning.

We all speak in general terms of the destruction of the business part of the city, but that expression is inaccurate and

conveys an utterly false idea to persons unfamiliar with the city. The whole South End with its great number of large and small retail shops in all lines of business, is untouched; the West End and the South End also have wide-spread and valuable business interests untouched. Indeed the retail trade which is chiefly on the west side of Washington street has suffered comparatively little. There were no losses of any account in provisions, West India goods, flour and grain and the other necessities of daily life. Not one good dwelling-house was burned; there is not to-day a houseless family, and not a temporary shelter had to be erected. It was the large wholesale, commission, and importing houses that suffered most.

The stock of boots and shoes was low, it being just between the times of winter and spring trade. The dry goods stock, on the other hand, was unusually large and valuable; the stock of wool about the average; one-fifth of the property in the burnt district was saved, and the loss on merchandise is probably not above sixty millions of dollars. This makes the entire loss on buildings and goods about seventy-four millions of dollars; but it does not all fall on Boston; for a great deal of property belonged to non-residents, and distant consigners of merchandise. Sixty millions of dollars will cover the loss of the city of Boston and its inhabitants, and insurance will probably reduce this to forty millions,—a large sum, but hardly a fifth of the loss at Chicago. The present valuation of Boston is \$1,000,000,000, so it is evident that she is by no means ruined.

State street, the great money exchange of New England, was unharmed, and although the general disturbance caused by so large a fire has somewhat unsettled the money market, the banks are firm, and are transacting their daily business, with the exception of those that were burnt out, and have not had time to get into new rooms and arrange their affairs. At the Clearing House, on Monday, all the banks made their settlements promptly, with the exception of the Hide and Leather, the North American, and the Freeman's. To-day, the first two were represented as usual, and in a few days the Freeman's will be ready to make settlements and resume its regular business. The notes, bonds, and securities in their inner safes were in excellent order; the books and papers in the outer vault were partially destroyed, but can be duplicated.

At the meeting of the citizens in Tremont Temple to-day, not one word was wasted on sorrow or repining. Hon. Wm. Gray read the reports of various committees, all urging improvements—the widening and straightening of streets; the building of a commodious Merchant's Exchange; enlargement of the government building, and many other improvements; above all, the furnishing of regular and permanent work to the men and women thrown out of employment. Mr. Gray's report was a model of simplicity and directness, and was truly grand in its serene temper. His most confident and encouraging words were the most loudly applauded; and when he declared Boston to be master of the situation, the hall rang with cheers.

The generous offers of assistance that have been made are a new bond between us and other cities; and although they should all be declined, they have done us the best kind of good, the kind that cannot be reckoned by money or told by words, the kind that strengthens our hands, lifts up our spirits, and makes our hearts larger and warmer.

A great many very important questions are to be settled that require time, wisdom, and cool heads for their discussion. The new laying out of the streets; the limiting the height of buildings; the best mode of constructing roofs, stairways, and elevators; the best material for walls, and other details of building; the expediency of municipal help for those who desire to rebuild but have not the means; and the improvements necessary in the fire department. While everybody praises the courage and the endurance of the firemen, and while nobody doubts that the chief did his very best, never sparing himself and working till he was carried away exhausted, still the general feeling is that the fire would have been checked long before, and millions of dollars would have been saved, if buildings had been blown up sooner, and with judgment. The services of an experienced engineer, with his assistants, powder, fuses, and every thing necessary, were offered, but were not accepted; and the blowing up that was done had not been systematically planned, and was at last much more extensive than would have been necessary a few hours earlier. It is evident that a fire department, to be as efficient as possible, should have engineers and gunpowder, as well as fire-engines and water. The city is fast resuming its natural appearance.

Five Texts from the Boston Fire.

The steed has been stolen in Boston, at least, past recovery. But that is no reason why we should not see whether the stealing of the steed might not have been prevented by the simple expedient of keeping the stable-door shut.

That the stable-door was not shut appears clearly in these points following, which we cite to-day merely by way of memorandum, taking them wherever we find them in our own correspondence and that of other journals of character:

1. The fire might have been prevented from gaining the headway it got, had the engines been on the ground half an hour earlier. That they were not on the ground half an hour earlier was excused by the prostration of the Fire Department horses. All the other horses in Boston which had been prostrated equally with those of the Fire Department were on their legs and at work again.

2. The fire was communicated from block to block with unexampled rapidity, because the granite buildings over which it raged were topped with flimsy French roofs called "Mansards," because Mansard, who built Versailles and Marly, built similar roofs which were by no means flimsy. Had Mansard built the roofs which Boston misalled by his name, they would have been as slow to transmit the flames as the first floor or the basement.

3. When the engines reached the scene, it was found that they could not arrest the flames, because they could not throw a stream high enough to reach the flames. Had those who made the engines considered what the engines were made for, it is possible that American ingenuity might have contrived engines, the streams of which would rise as high as they were required to rise.

4. The only efficient check given to the flames was given by the explosions, which opened places too wide for the flames easily to overleap. Had the streets and squares of Boston provided these spaces, it would not have been necessary to blow up houses in order to make them.

5. More than a dozen valuable stores and other buildings were damaged in vain by clumsy attempts to blow them up before the right persons were put in charge of this particular duty. Had the Fire Department of Boston been commanded by a person who understood the use of gunpowder and the laws of its explosion, not only might these buildings, or some of them, have been saved, but precious time also, and many other masses of property lost by the loss of precious time.

From all which five texts one sermon is preached—the costliness, namely, and general cursedness of the prevalent American tendency to let things take care of themselves; to put cheapness for economy; to employ second-rate instead of first-rate intellect whenever intellect is needed; to exact of no man, in whatever calling or station of life, the best he can do; and to make no discrimination, in regard or in reward, in favor of the best as against the second best. Which will do for to-day?—[*New-York World*.]

England and Australia.

Another grand peaceful triumph of science and civilization was finally accomplished on Monday. England and Australia were joined hand in hand by the Telegraphic Cable, and Mr. Francis S. Dutton the Agent-General of South Australia in London, received a communication to that effect from Adelaide, dated an hour after noon. Almost simultaneously a message from the Mayor of London, expressing those loyal and friendly feelings which happily bind the colonies to the mother country. The result of placing the Government and the people of England in immediate and instant contact with those great and growing communities, cannot fail to be most advantageous to the interests both of the mother country and of her children at the Antipodes. Every year the commercial relations between England and Australia are becoming more important, and the Australian interests which have their central representation in "the City," are attracting more and more the capital and enterprise of our money market. The completion of this telegraphic line will be a boon to many families and households, separated, but not divided, by the circuit of the globe; and the Cable will do more than colonial societies or conferences to preserve unbroken the chain of natural affection and hereditary sympathy which should unite the scattered; but not sundered, branches of the great family that strikes its roots in English earth.—*Daily News*, Oct. 23.

Australia and Canada, Nov. 16.—At 9.10 this morning the Governor General received the following telegraphic message, which was dated Nov. 15. 6.20 p. m., Australian time:—"Telegraph banquet, well. Desire the health of the Queen and the Union of the Empire." Signed by the Governor of Adelaide. At 11.10 this forenoon the following telegraphic message was sent in reply:—"Canada reciprocates Australia's toast—the Queen and a united Empire."

(Signed,) "DUFFERIN."

Biographical Sketches.

THE LATE PROFESSOR HADLEY.

The death of Professor James Hadley, of Yale College, which occurred on Thursday morning Nov. 14th, is an event which [says *The Christian Union*] calls for more than a mere comment.

The absorbing occupation of Mr. Hadley's life was not one which attracts many in this country, for it promises neither large pecuniary reward nor wide renown. He was simply a scholar and a teacher of philology.

In the prosecution of his chosen labor, Mr. Hadley was remarkable for patient industry and perseverance. A glance at what he accomplished will suggest this. Besides the Greek and Latin languages and literatures, he was familiar with the modern languages of Western Europe, with Sanskrit, Gothic, Celtic, Hebrew, Arabic, and Armenian, and was an authority in the entire field of comparative philology. He had made close study of the Roman civil code, so as to lecture upon it for several years, and pursued the study of mathematics with eminent success. But such a catalogue of attainments means comparatively little to those unacquainted with the thoroughness of all his work. He was never satisfied unless he reached knowledge in any matter. If an opinion could be formed, he would get to it, and know why he held it; if not, he could tell why not. He was proverbial among his colleagues for the thoroughness of his work, even in the minutiae of college routine; and his very hand writing, neat, precise, and perfect, was but a type of the action of his mind. He had evidently the conviction that all work ought to be done, if at all, faithfully and thoroughly. In our time and our country, such an example is of incalculable value, and nowhere else could it be better placed than in a large college, where boys in all ranks of life and with all kinds of preparatory training, come together to finish their school-life and form their ideas for the work of the future.

Another characteristic of Mr. Hadley was his simplicity and modesty, two things so closely connected in him as to be practically one. Placing a high value upon results he cared little about apparatus and ceremony. Regarding knowledge and truth as everything, and himself as nothing, he sought for knowledge and truth, and made them known as occasion required, without either putting himself forward or shrinking from the discharge of duty. He had a rare combination of breadth and exactness in his mental operations, a rare clearness of judgment and delicacy of taste. With all the wide reach of his acquisitions, he seemed to retain all that he had ever learnt, and to apply whatever was needed when a new question came up. His physical constitution, it need hardly be said, was adapted to such a work as he accomplished. A sickness in early life resulted in a permanent lameness, which disqualified him for out-door activity. But his generally health was, for all but two years of his life, remarkably good; and though he was of such sedentary habits, he never experienced the trial of a headache. His large, expressive, penetrating eye seemed to proclaim aloud the clear and comprehensive mind behind it.

SIR JOHN BOWRING, K. B.,

Who died on the 22nd November, was well known as an author by his political and literary writings.

From "The men of the Time," we find he was born at Exeter, in 1792, and became early in life the political pupil of Jeremy Bentham, maintaining his master's principles for some years in the "Westminster Review," of which he became the editor. He also distinguished himself by an extraordinary knowledge of European literature, and gave the public a number of pleasant versions of poems, songs, and other productions, from the Russian, Servian, Polish, Magyar, Danish, Swedish, Frisian, Dutch, Esthonian, Spanish, Portuguese, and Icelandic. The University of Groningen, in Holland, conferred on him the

degree of LL. D. Bowring early made the economics and literature of trade and commerce an especial study and at various times was commercial commissioner from England to France, the States of the German Customs' Union, and the Levant; under Earl Grey's Government he was a Commissioner for investigating the Public Accounts. In 1849, he was appointed British Consul at Hong Kong and Superintendent of Trade in China, and subsequently acted as Plenipotentiary in that country. He returned to England in 1853, and in the following year received the honor of Knighthood and the Governorship of Hong Kong. He sat in Parliament from 1835 to 1837, and again from '41 to '49. In the spring of '55 Sir John proceeded to Siam and concluded a treaty of Commerce with the ruler of that Eastern Kingdom, and subsequently published his travels and experiences there, under the title of "The Kingdom and People of Siam."

HORACE GREELEY, EDITOR, NEW-YORK TRIBUNE.

Horace Greeley died at 6.50 p. m. on the 29th November, 1872. From "The men of the Time," we find that Horace Greeley, Editor of the "New-York Tribune," was born at Amherst, in New Hampshire, Feb. 3, 1811. Until the age of fourteen he attended a common school in his native State. About that time his parents having removed to the State of Vermont, Horace who had early shown a fondness for reading, especially newspapers, and had resolved to be a printer, endeavored to find employment as an apprentice in a printing office in Whitehall, but without success.

He afterwards applied at the office of the *Northern Spectator*, in Putney, Vt., where his services were accepted, and where he remained until 1830, by which time he had become expert at his trade; but the paper was discontinued, and he returned to work on his father's farm, which was at that time in Erie Co. Pennsylvania. In August of the following year he arrived in the city of New York, where, after persevering efforts, he obtained work as a journeyman printer, and was employed in various offices, with occasional intervals, for the next eighteen months. In 1824, in partnership with Mr. Jonas Winchester and Mr. E. Gibbett, he started *The New Yorker*, a weekly journal of literature and general intelligence, which for some time had been a cherished project, and became its editor. After struggling on for several years, the journal was found to yield but little profit to its proprietors and was finally abandoned. During its existence, Mr. Greeley published several political campaign papers—the *Constitution*, the *Jeffersonian*, and the *Log Cabin*, the latter being a weekly paper established to promote the election of William H. Harrison to the Presidency. In 1841 he commenced the publication of the *New York Tribune*, which has been eminently successful. In 1848 Mr. Greeley was chosen to fill a vacancy in the thirtieth Congress, and served through the short term preceding General Taylor's inauguration, during which period he chiefly distinguished himself by his opposition to the abuses of the mileage system. In 1851 he visited Europe, and was chosen chairman of one of the juries at the Great Exhibition. He gave an account of his travels in a series of letters to the *Tribune*, which were afterwards collected into a volume. He has published a collection of his addresses, essays, &c., under the title of "Hints toward Reforms."

We take the following from the *Mercury*:—"In 1856 he published "A History of the struggle for Slavery Extension or Restriction in the United States from 1787 to 1856." In 1859 he visited California, by way of Kansas and Utah, and delivered addresses to thousands in all the principal towns through which he passed. Since that time Mr. Greeley was a candidate for the Governorship of the State of New York and subsequently as representative in Congress for the same State, on both of which occasions he was defeated. In the late election for President of the United States he also experienced defeat, but in whatever political light Mr. Greeley may be regarded, he has ever been looked upon as a true and honest man, uninfluenced by sordid ambition, and not anxious for power. His nomination for the Presidency was not his own act, but that of his friends.

MRS. MARY SOMERVILLE.

Despatches of the 2nd December contained the announcement of the death of the lady whose name stands at the head of this obituary.

Mrs. Mary Somerville, the most profoundly scientific lady of

the age, was born in Scotland, some years before the close of the last century. The earlier period of her life was passed at a school at Musselburg, about six miles from Edinburgh, where she was distinguished only for the gentleness and unpretending character of her manners. Her first marriage, with an officer of the navy doubtless became the means of developing the latent powers of her mind, as this gentleman took great delight in initiating her into the mysteries of mathematics and general science, being no doubt encouraged by the discovery of her wonderful aptitude for such pursuits. It is understood that the first work of Mrs. Somerville was undertaken by the advice of Lord Brougham. This was a summary of the "Mécanique Céleste" of Laplace, which she prepared for the "Library of Useful Knowledge," under the title of "Mechanism of the Heavens;" but as it was found too voluminous for the Society's publications, it was issued in a distinct form in the year 1831. To this succeeded "The Connection of the Physical Sciences," in 1834. The latest work of this accomplished lady is the "Physical Geography," published in 1848, comprising the history of the earth in its whole material organization, and, consequently, embracing all those branches of scientific inquiry to which she has, at various times, directed the capacity of her remarkable mind. In 1835 Mrs. Somerville was elected an honorary member of the Royal Astronomical Society. During the course of a long life she received many well-merited acknowledgments of her literary services, among which was a grant of £300 a year from the Civil List.

MR. KEIGHTLEY.

Mr. Thomas Keightley, the historian, died at his residence, Belvedere, Erith, Kent on the 4 November 1872. He was born in Dublin, October, 1789, the eldest son of Thomas Keightley, Esq., of Newton, in the Co. of Kildare, and was educated at Trinity College, in that City, where he graduated B. A. in 1808. Keightley was originally destined for the Bar, but relinquished that profession for literature, and with that intent proceeded to London in 1824. He contributed largely to the periodicals of the day, and assisted the late Crofton Croker in the production of "Fairy Legends of the South of Ireland." His histories of Rome, of Greece, and of England, are well known as able and useful school books. He was the compiler of several classical works, and amongst his own writings may be mentioned "Fairy Mythology," "Outlines of History," "The Mythology of Greece and Italy," "History of India," and, "The Crusaders." He also edited "Poems of Milton," translated from the Dutch an edition of Shakespeare's Plays, and was the author of "Life of Milton" and "The Shakespeare Expositor," published 1867.

THE REV. DR. JAMES BISSET.

We notice in the papers the announcement of the decease of Dr. Bisset of Bourtie, near Old Meldrum, in Aberdeenshire, Scotland, where he had officiated as Minister of the Parish about half a century. He was noted for his theological lore and critical acumen in Biblical Study as well as for the scholarly excellence and classic training with which his mind was imbued, and which bore fruit in a style of English Composition so pure, so tasteful and effective, as frequently to draw from the best judges special remark and commendation. In his earlier days Dr. Bisset was a School-master and turned out from his school at Udny, Aberdeenshire numerous pupils who afterwards distinguished themselves in various walks in life. As a churchman of the Established Kirk of Scotland he was remarkable for his high administrative capacity, his powers of debate and his influence in her supreme and subordinate councils, and, in consequence of these qualifications, was elected, ten years ago, to the highest position,—Moderator of the General Assembly. In private life he was much respected and generally beloved.

Dr. Bisset's death occurred on September 10th when he was in his 78th year. He was brother-in-law to Mr. Adam Thom, formerly editor of the Montreal Herald, and some time a Judge in the North-West Territory, and uncle of the Hon. Sir John Rose, late Finance minister of Canada.

EDWIN FORREST,

The eminent Actor died on the morning of the 12th December, 1872, in his native City, Philadelphia, where he was born in 1806, and at an early age appeared in female parts in two of the theatres of that city. For years he reigned supreme in the United States as one of the "Old School," not to be approached by any of the stars of to-day.

In 1820 he made his *debut* in New York with marked success, and from that time forward his reputation was established. In 1834 he was the acknowledged chief of the American stage, and in that year visited England, where, mainly through the instrumentality of Mr. MACREADY, he found great favour, and was the recipient of much attention and applause. In 1837 he again visited England, and married a Miss SINCLAIR, from whom he was divorced in 1852. In 1849 his patron, Mr. MACREADY, visited the United States, and to the professional jealousy of Mr. FORREST is attributed the desperate riot which took place on the occasion of Mr. MACREADY's first appearance at the Astor Opera House. Twenty-two lives were lost in the *mêlée* between the friends of FORREST and the military.

Books and Annals.

PROSPECTUS

OF

A NEW WORK

By STANISLAS DRAPEAU,

Agricultural Department, Ottawa.

DESCRIPTION, HISTORY AND STATISTICS

OF THE

CHARITABLE, BENEVOLENT AND EDUCATIONAL INSTITUTIONS OF CANADA.

Illustrated with numerous Engravings, including Portraits of Historical and Distinguished Persons; Views and Plans of Buildings and Places; Maps and Descriptive Tables; Seals and Armorial Drawings, &c., &c., &c.,

Specially prepared for this work from a collection of ancient drawings and modern photographs, placed at the author's service by their present possessors.

The object of this work is to supply the Canadian public with a full and complete historical, descriptive and statistical account of the many noble Institutions of Benevolence and Charity which exist in the Dominion of Canada.

The history of several of these establishments, Catholic as well as Protestant, presents such sublime traits of heroism and zeal, such records of devotedness and fortitude in the cause of suffering humanity, as cannot fail to edify mankind wherever made known and must prove instructive to both the present and future generations of Canadians.

The work will contain the names—in many cases the biography—of the Founders, Benefactors, Directors, Governors, Chaplains, Religious Associates, Matrons, Physicians, and Managers of each Charitable or Benevolent Institution in the Dominion.

The work will be published in five volumes, divided under the following headings:

Vol. I.—Hospitals and Lazarettos.

Vol. II.—Asylums and Alms Houses.

Vol. III.—Orphanages.

Vol. IV.—Gratuitous Education.

Vol. V.—St. Vincent de Paul's Societies; Benevolent and Mutual Relief Associations; Savings Banks connected with Charitable Establishments; Public and Private Charity on occasions of calamitous fires, inundations and epidemics, in Canada.

The author appeals particularly to those enlightened persons who take an abiding interest in the compilation and circulation of Canadian books of reference; and while soliciting their individual patronage towards the present costly and laborious undertaking, would beg them to use their influence in its favor by submitting and recommending this Prospectus to their friends and acquaintances.

If sufficiently encouraged in this appeal by the favorable response of the Patrons of Canadian Letters, the author proposes to put the work at once to press and to publish the first volume at an early date in 1873.

The work will appear simultaneously in English and French; two editions will be published in each language, one of which will be profusely illustrated.

The subscription price will be \$1 per volume, in paper cover, stitched; \$2.50 per volume for the illustrated edition, elegantly bound in cloth boards;—in all cases payable on delivery of each volume.

The work will be supplied at the above prices to subscribers only. The selling prices to non-subscribers will be double.

Intending subscribers will please address undersigned, specifying the language, the edition (Illustrated or Plain) and number of copies required.

The list of subscribers will remain open till the 1st of January next, and will be printed and prefixed to the first volume, to mark the author's sense of the aid bestowed upon a very useful and costly enterprise.

The typography and illustrations will be from the unrivalled Canadian press of Mr. George E. Desbarats; and it is expected that the first volume will be issued in the month of August, 1873, and the other volumes every six months.

A full index will accompany each volume, and an APPENDIX TABLE will be affixed to the fifth volume, in which will be given summaries of all the information enumerated and scattered throughout the five volumes.

Respectfully soliciting the patronage of every student and friend of Canadian Letters,

The Author subscribes himself,

Their obedient servant,

STANISLAS DRAPEAU,

Department of Agriculture,

Ottawa, Canada.

Agents wanted in every town.

THE Scientific American, FOR 1873, BEAUTIFULLY ILLUSTRATED.

The SCIENTIFIC AMERICAN, now in its 28th year, enjoys the widest circulation of any analogous periodical in the world.

Its contents embrace the latest and most interesting information pertaining to the Industrial, Mechanical, and Scientific Progress of the World; Descriptions, with Beautiful Engravings, of New Inventions, New Implements, New Processes, and Improved Industries of all kinds; Useful Notes, Facts, Recipes, Suggestions and Advice, by Practical Writers, for Workmen and Employers, in all the various Arts.

Descriptions of Improvements, Discoveries, and Important Works, pertaining to Civil and Mechanical Engineers, Milling, Mining and Metallurgy; Records of the latest progress in the Applications of Steam, Steam Engineering, Railways, Ship-building, Navigation, Telegraphy, Telegraph Engineering, Electricity, Magnetism, Light and Heat.

The latest Discoveries in Photography, Chemistry, New and Useful Applications of Chemistry in the Arts and in Domestic or Household Economy.

The Latest Information pertaining to Technology, Microscopy, Mathematics, Astronomy, Geography, Meteorology, Mineralogy, Geology, Zoology, Botany, Horticulture, Agriculture, Architecture, Rural Economy, Household Economy, Food, Lighting, Heating, Ventilation and Health.

In short the whole of the Sciences and Practical Arts are embraced within the scope of the Scientific American. No person who desires to be intelligently informed can afford to be without this paper.

Farmers, Mechanics, Engineers, Inventors, Manufacturer, Chemists, Lovers of Science, Teachers, Clergymen, Lawyers, and People of all Professions, will find the SCIENTIFIC AMERICAN to be of great value. It should have a place in every Family, Library, Study, Office and Counting Room; in every Reading Room, College, Academy, or School.

Published weekly, splendidly Illustrated, only \$3 a year.

The Yearly Numbers of the SCIENTIFIC AMERICAN make two splendid volumes of nearly one thousand pages, equivalent in contents to *Four Thousand ordinary Book Pages*. An Official List of all Patents issued is published weekly.

PATENTS. In connection with the SCIENTIFIC AMERICAN, Messrs. MUNN & Co. are Solicitors of over 25 years' experience, and have the largest establishment in the world. If you have made an invention, write them a letter and send a sketch; they will promptly inform you, free of charge, whether your device is new and patentable. They will also send you, *free of charge*, a copy of the Patent Laws in full, with instructions how to proceed to obtain a patent.

The postage on THE SCIENTIFIC AMERICAN is 5 cents per quarter. To foreign countries 2 cents per copy. Remit by Postal Order, Draft, or Express. Specimen copies sent free. Address all Letters, and make all Drafts or Orders payable to

MUNN & CO., 37 PARK ROW, NEW YORK CITY.

VICK'S FLORAL GUIDE FOR 1873.

The Guide is now published QUARTERLY. 25 CENTS pays for the four numbers, which is not half the cost. Those who afterwards send money to the amount of *One Dollar* or more for Seeds may also order Twenty-five Cents worth extra—the price paid for the Guide.

The *January Number* is beautiful, giving plans for making RURAL HOMES, Designs for DINING TABLE DECORATIONS, WINDOW GARDENS, &c., and containing a mass of information invaluable to the lover of flowers.—One Hundred and Fifty pages, on fine tinted paper, some Five Hundred Engravings and a superb COLORED PLATE and CHROMO COVER.—The First Edition of Two Hundred Thousand just printed in English and German, and ready to send out.

The *Second Number* will be published in May, the *Third* about the first of July, and the *Fourth* will reach subscribers by the first of September.

The *First Number* of each year will contain plain and practical instructions for Sowing Seed, Transplanting, making Lawns, Walks, &c., and also *Vick's Catalogue of Seeds, &c.*, for Spring Planting. The *Second* and *Third* Numbers will be composed almost entirely of valuable information of the greatest possible value to the cultivator of both Flowers and Vegetables. The *Fourth* Number will be especially devoted to the culture of Bulbs and Plants in the House, giving designs, &c., for all kinds of Floral Decorations for the Home. Also, instructions for the planting and care of Hardy Bulbs in the garden. This number will also contain my Autumn Catalogue of Bulbs for Fall Planting.

The Four Numbers will make a volume of about Two Hundred pages, with many hundreds of Engravings, and one or more Colored Plates. The price charged for the year will be TWENTY-FIVE CENTS, and any person having paid the price for the FLORAL GUIDE, and afterwards ordering Seeds and sending money to the amount of *One Dollar* or more, can also order Twenty-five Cents worth of Seed extra, the price paid for the FLORAL GUIDE for the year, so that it will cost my customers nothing but the trifling postage, some six or eight cents for the year. Please inform all your friends of this new arrangement.

JAMES VICK,

Rochester, N. Y.

Almanacs.

The Canadian, for 1873.

Cassell's Illustrated, for 1873.

The Illustrated London, for 1873.

The Catholic Family, for 1873.

An AGRICULTURAL, COMMERCIAL and HISTORICAL, for 1873, a brochure in 12 mo., 64 pp. price 5 cents.

Also a Sheet Calendar of the Dominion of Canada for the year 1873, containing a complete list of the Catholic Clergy of the Dominion, price 5 cents; Both published by J. B. Rolland & fils, Montreal.

IMPORTANT TO TEACHERS.

A COMPENDIUM

OF

MENTAL ARITHMETIC

FOR THE USE OF SCHOOLS

BY

F. E. JUNEAU.

Sold by all Booksellers.

Wants.

A Female Teacher, holding a First Class Elementary Diploma, wants a situation. Unexceptionable references given.
Address [post paid] "Teacher,"
St. Joseph de Wakefield, Ottawa County.

Wanted a Teacher (Male preferred) for the Protestant school at Lake Beauport. A liberal Salary will be given.

Address: GEORGE SMITH
President School Commrs.,
Lake Beauport, Quebec.

THE JOURNAL OF EDUCATION.

(FOR THE PROVINCE OF QUEBEC.)

The Journal of Education,—published under the direction of the Hon. the Minister of Public Instruction and Edited by H. H. MILES, Esq., LL. D., D. C. L., and P. DELANEY, Esq., of the Département,—offers an advantageous medium for advertising on matters appertaining exclusively to Education or the Arts and Sciences.

TERMS :—Subscription per annum \$1.00; Public School Teachers half price; School-Boards &c., free.

Advertising.—One insertion, 8 lines or less \$1.00, over 8 lines, 10 cents per line; Standing advertisements at reduced charges, according to circumstances, but not less than \$10 per annum.

Public School Teachers advertising for situations, free. School-Boards, &c., free.

All communications relating to the *Journal* to be addressed to the Editors.

Meteorological Observations,—From the Records of the Montreal Observatory, Lat 45° 31' N.; Long. 4h. 54m. 11 sec West of Greenwich; height above the level of the sea, 182 feet, for the month of Oct., 1872. By CHARLES SMALLWOOD, M.D., LL.D., D.C.L.

DAYS.	at 32°			Temperature of the Air.			Direction of Wind.			Miles in 24 hours.
	7 a.m.	2 p.m.	9 p.m.	7 a.m.	2 p.m.	9 p.m.	7 a.m.	2 p.m.	9 p.m.	
1	29.936	29.917	29.875	51.4	63.0	53.5	w	w	w	299.74
2	.63	.722	.725	47.4	58.0	49.3	w	w	w	287.71
3	.71	.618	.700	45.2	62.0	50.1	w	w	w	90.71
4	.12	.941	30.071	45.8	58.8	51.5	nw	nw	nw	4.16
5	30.27	30.116	.000	43.6	66.2	57.3	w	s	s	187.74
6	29.999	29.947	29.920	56.0	76.2	61.7	s	s	w	77.17
7	.970	.880	.949	58.0	75.5	54.0	sw	ne	ne	87.12
8	30.059	30.000	30.060	50.2	51.4	48.5	nne	nne	n	78.74
9	.176	29.908	29.862	41.1	64.4	53.8	w	s	s	104.07
10	29.715	.814	.876	52.0	45.7	44.0	w	w	w	69.01
11	.989	30.032	30.100	37.9	46.5	39.1	nw	nw	w	81.17
12	30.148	.087	29.998	33.0	53.0	42.1	w	sw	w	104.12
13	29.846	29.782	.741	41.5	49.0	45.2	s	se	se	97.13
15	.420	.418	.453	36.5	41.6	42.0	ne	w	w	199.12
14	.657	.720	.710	38.0	42.1	39.5	w	w	w	87.29
16	.700	.826	30.201	39.0	41.8	39.0	s	w	nw	109.17
17	30.350	30.257	.026	33.0	52.9	48.1	nw	se	se	121.19
18	29.981	.012	30.050	48.9	50.4	45.0	w	w	w	81.13
19	30.033	.024	.042	40.7	43.2	38.2	nw	ne	n	189.10
20	.062	.054	.049	35.6	46.1	42.0	nne	ws	w	1.00
21	.050	29.998	29.976	38.7	60.1	50.2	w	s	s	84.16
22	.026	30.060	30.062	50.2	68.1	57.2	ws	s	s	97.18
23	.300	.371	.474	47.1	55.2	46.0	w	nw	w	87.74
24	.600	.550	.501	36.8	59.2	45.0	nw	s	s	27.17
25	.401	.302	.244	36.5	56.3	47.0	s	s	s	84.13
26	.041	29.874	29.748	44.5	46.0	46.2	ne	ne	ne	282.27
27	29.691	.776	30.049	45.0	47.9	39.4	ne	ne	ne	204.31
28	30.316	.424	.546	32.2	56.1	38.0	ne	ne	ne	186.12
29	.600	.611	.620	32.1	56.2	39.7	ne	ne	ne	84.11
30	.568	30.000	29.950	33.5	56.4	42.0	ne	ne	ne	91.12
31	.253	.076	.975	35.2	48.5	44.0	ne	ne	ne	104.14

REMARKS.—The highest reading of the Barometer was at 11.15 p.m. of the 29th day, and was 30.621 inches; the lowest reading occurred at 4.49 p.m. of the 14th day, 29.890 in., giving a monthly range of 1.231 in. The atmospheric pressure for the month was 30.023 inches.—The high-

est Temperature was on the 6th day, and indicated 77°; the lowest was on the 29th day, and was 31°; giving a monthly range or climatic difference of 45° 9'. The mean Temperature of the month was 47° 48'. Rain fell on 17 d., amounting to 6.154 inch., and was accompanied by thunder, lightning and hail on one day. Snow fell on 2 days in inappreciable quantity. Aurora Borealis was visible on 3 nights.

—Observations taken at Halifax, N. S. during the month of October, 1872; Lat. 44° 39' north; Long. 63° 36' west; height above the level of the Sea, 125 feet; by Sergt. John Thurling, A. H. C.

Barometer, highest reading in month on 30th	30.419 inches.
" lowest " " 2nd	29.362
" range of pressure	1.057
" mean for month reduced to 32°	29.857
Thermometer, highest in shade on the 8th	72.3 degrees.
" lowest " " 31st	28.9
" range in month	43.4
" mean of all highest	60.3
" mean of all lowest	38.7
" mean daily range	21.6
" mean for month	49.5
" highest reading in sun's rays	127.9
" lowest reading on grass	18.9
Hygrometer, mean of dry bulb	52.4
" mean of wet bulb	48.5
" mean dew point	44.6
" elastic force of vapour	295
" weight of vapour in a cubic foot of air	3.3 grains.
" weight required to saturate do	1.1
" the figure of humidity	75
" average weight of a cubic foot of air	540.2 grains.
Wind, mean direction of North	2.0 days.
" " East	2.0
" " South	9.75
" " West	17.25
" mean daily force	2.6
" daily horizontal movement	252.6 miles.
Cloud, mean amount of (0-10)	5.6
Ozone, mean amount of (0-10)	2.8
Rain, number of days it fell	13
Amount collected on ground	4.72 inches.
Fog, number of days	6

—Observations taken out at Halifax, N. S. during the month of Nov., 1872; Lat. 44° 39' north; Long: 63° 36' west; height above the level of the Sea 135 feet, by Sergt. John Thurling, A. H. Corps.

Barometer, highest reading on the 18th	30.367 inches.
" lowest " " 8th	28.947
" range of pressure	1.420
" mean for month (reduced to 32°)	29.735
Thermometer, highest in shade on the 15th	58.6 degrees.
" lowest " " 18th	17.9
" range in month	40.7
" mean of all highest	46.7
" mean of all lowest	28.7
" mean daily range	17.3
" mean for month	37.3
" highest reading in sun's rays	107.0
" lowest on the grass	7.4
Hygrometer, mean of dry bulb	39.8
" mean of wet bulb	37.0
" mean dew point	33.4
" elastic force of vapour	191
" weight of vapour in a cubic foot of air	2.2 grains.
" weight required to saturate do	0.6
" the figure of humidity (Sat. 100)	78
" average weight of a cubic foot of air	551.6 grains.
Wind, mean direction of North	5.0 days.
" " East	2.75
" " South	7.75
" " West	14.5
" daily force	2.2
" daily horizontal movement	256.6 miles.
Cloud, mean amount of (0-10)	7.3
Ozone, mean amount of (0-10)	2.8
Rain, number of days it fell	8
Snow, number of days it fell	9
Aount of rain collected on ground	8.50 inches.
Fog, number of days	2

SYNOPSIS of Temperature, Cloud and Precipitation for September, 1872, compiled at the Toronto Observatory, from observations in the several Provinces of the Dominion of Canada :

PROVINCE.	ONTARIO.		QUEBEC.		N. SCOTIA.	NEW BRUNSWICK.		MANITOBA.	COLUMBIA
STATION.	Toronto.	Ottawa.	Montreal.	Quebec.	Halifax.	St. John.	Fredericton.	Winnipeg.	Spencer Bridge.
Hours from which means are derived.	6, 8 A. M. 2, 4, 10 & Mid't	7 A. M. 2 & 9 P. M.	7 A. M. 2 & 9 P. M.	Maximum and Minimum.	Tri-Hourly	6 A. M. 2 & 10 P. M.	7 A. M. 2 & 9 P. M.	7 A. M. 2 & 9 P. M.	7 A. M. 2 & 9 P. M.
Mean Temperature uncorrected for diurnal variation	59.11	59.12	62.12	57.04	58.60	55.30	57.07	52.91	62.60
Warmest day	7	7	7	26	8	13	8	1	18
Temperature	72.85	79.60	73.00	66.00	68.62	61.00	70.25	73.43	74.70
Coldest day	27	27	29	5	5	3	24	25	23
Temperature	48.82	51.30	54.20	50.50	53.63	51.00	49.12	33.88	43.50
Mean of daily Maxima	68.68	70.42	73.14	64.64	69.44	61.47	68.80	63.85
Mean of daily Minima	50.51	51.25	54.75	49.44	50.92	50.67	49.90	44.75
Highest Temperature	84.4	91.9	83.6	76.0	84.8	68.00	79.0	89.5	90.0
Date	7	7	25	26	8	13	8	1	18
Lowest Temperature	38.2	40.5	45.2	41.0	42.8	47.0	41.0	29.7	37.0
Date	28	28	21	5	11	4.10.11	24	21	24
Percentage of Cloud	58	68	42	66	55	71	70	59	43
Depth of Rain in inches	2.526	3.350	6.450	4.275	1.408	4.875	3.670	7.250
No. of days in which rain fell	16	13	17	15	11	14	13	11	5
Depth of snow in inches	6.5
Number of days in which snow fell	2	2
Total depth of rain and melted snow	2.526	3.350	6.450	4.275	1.408	4.875	3.670	8.090
Days without Rain or Snow	14	17	13	15	19	16	17	17	25

* For this Synopsis of the results of Meteorological Observations taken in the principal places of all the Provinces of Canada, it being the second which has been furnished for the Journal, we are indebted to the kindness of Professor G. T. Kingston, M. A., Director of the Toronto Observatory. The readers of the Journal will be pleased in comparing the particulars with those given in Dr. Smallwood's tables. *Ed. Journal of Education.*

SYNOPSIS of Temperature, Cloud and Precipitation for the Month of October, 1872, compiled at the Toronto Observatory, from observations in the several Provinces of the Dominion of Canada.

PROVINCE.	ONTARIO.			QUEBEC.		NEW BRUNSWICK.		N. SCOTIA.	MANITOBA.
STATION.	TORONTO.	LONDON.	OTTAWA.	MONTREAL.	QUEBEC.	ST. JOHN.	FREDERICTON.	HALIFAX.	WINNIPEG.
Hours from which means are derived.	6 & 8 A. M. 2, 4, 10 & Mid't	7 A. M. 2 & 9 P. M.	7 A. M. 2 & 9 P. M.	7 A. M. 2 & 9 P. M.	8 A. M. 5 & 11 P. M.	6 A. M. 2 & 10 P. M.	7 A. M. 2 & 9 P. M.	Tri-Hourly	7 A. M. 2 & 9 P. M.
Mean Temperature uncorrected for diurnal variation	45.55	42.75	43.30	47.50	42.05	46.0	44.85	48.94	43.17
Warmest Day	5	5	22	6	6	1	7	1	3
Temperature	55.6	60.8	54.8	64.6	57.0	59.0	59.8	62.6	53.3
Coldest Day	19	29	11	14	28	29	29	29	9
Temperature	37.7	35.0	35.3	39.7	31.7	33.0	32.7	36.8	32.3
Mean of Daily Maxima	54.1	57.5	53.9	56.8	52.7	53.3	58.4	55.4
Mean of Daily Minima	37.1	32.8	36.1	40.5	39.3	36.5	39.6	33.4
Highest Temperature	70.0	70.0	75.4	77.0	66.0	61.0	67.0	71.1	69.5
Date	6	5	6	6	6	1.8	7	8	19
Lowest Temperature	25.2	23.7	26.2	31.4	27.0	25.0	23.0	31.1	19.3
Date	20	21	12.17	28	29	29	30	22	22
Percentage of Cloud	51	48	68	40	48	54	51	48	45
Depth of Rain in inches	3.29	2.17	3.62	6.15	3.48	6.72	7.79	4.88	1.55
No. of days in which rain fell	14	10	16	17	15	16	14	15	6
Depth of Snow in inches	inapp.	inapp.	inapp.	inapp.	0.0	0.0	inapp.	inapp.	inapp.
No. of days in which snow fell	1	1	1	2	0	0	1	1	2
Total Depth of rain and melted snow	3.29	2.17	3.62	6.15	3.48	6.72	7.79	4.88	1.55
Days without rain or snow	17	20	15	13	16	15	17	15	24





**JOURNAL
OF
EDUCATION
1872**

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 14 09 06 014 9